LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUATRIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1897

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1897

LE DÉPART

PERSONNAGES

LETOURNEUR, couturier.	LOUISE, ouvrière, de 25 à 30 ans.
MADAME LETOURNEUR.	JULIENNE, — —
ANDRÉ, leur fils.	MÉLANIE, — 45 ans
BLANCHE, première demoiselle.	ZOÉ, — 17 ans.
MARIE, deuxième demoiselle.	CLARISSE.

AUGUSTE, garçon de magasin.

A PARIS, DE NOS JOURS.

Le théâtre représente un atelier de couture. — Au fond, porte à deux battants. — A droite et à gauche de la porte, une haute fenêtre. — Par la fenêtre de droite entre un rayon de soleil. — A gauche, au premier plan, une porte simple. — Le milieu de la scène est occupé par une table de travail, un établi. — Peu de meubles, une plante énorme, des caisses, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, MARIE, LOUISE, JULIENNE, MÉLANIE, ZOÉ.

Au lever du rideau, les ouvrières sont assises sur deux rangs à la table de travail : à droite, sur le devant, Louise; derrière elle, Zoé; à gauche, sur le devant, Julienne; derrière elle, Mélanie. — Blanche et Marie travaillent à part, l'une près de l'autre, sur la droite.

MARIE, bas.

Blanche... Blanche...

BLANCHE.

Mon amie...

MARIE.

Et cette robe?

BLANCHE.

Tu as raison, je l'oubliais.

MARIE.

Où étais-tu?

BLANCHE.

Un peu partout.

MARIE.

Folle, va! Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui?

BLANCHE.

Qu'est-ce que je fais aujourd'hui, pour mon dimanche? Rien. Et toi?

MARIE.

Je calcule que je serai rentrée vers deux heures; j'habillerai mon petit frère et je le mènerai promener.

BLANCHE.

C'est gai, ça!

MARIE.

Oui, c'est gai... Penses-tu seulement à ce que tu me dis?

BLANCHE.

J'ai mes nerfs.

MARIE.

Les mauvais?

BLANCHE.

Les mauvais.

MARIE.

Qu'est-ce qui t'agite encore?

BLANCHE.

Je ne sais. Le soleil.

MARIE.

Demain ce sera la lune.

BLANCHE.

Peut-être bien.

ZOÉ.

Louise... Ma chère Louise...

LOUISE.

Après?

ZOÉ.

Chantez-nous quelque chose, voulez-vous? *Le Vautour et l'Hirondelle !*

MÉLANIE.

Non, mademoiselle, Louise ne chantera pas ; finissons cette robe qui est attendue.

ZOÉ.

Moi aussi, je suis attendue.

JULIENNE.

Par qui?

ZOÉ.

Par mon vieux, si tu veux le savoir.

MÉLANIE.

Êtes-vous sale, ma pauvre Zoé, et que ce monsieur est donc bête !

ZOÉ.

Pourquoi le monsieur il est bête?

MÉLANIE.

Un homme de cet âge-là, mon enfant, devrait prendre une personne raisonnable.

ZOÉ.

Il s'amuserait avec vous !

JULIENNE.

Tu t'amuses bien avec lui !

ZOÉ.

Ah dame ! il a le sac.

MÉLANIE.

Pourquoi vous laisse-t-il travailler alors?

ZOÉ.

C'est son idée, à c't homme ! Il dit que si je ne travaillais pas, je me conduirais mal. Faut bien que je passe par ce qu'il veut, il m'a promis de me faire des rentes.

LOUISE.

En attendant, il vous fait de la morale.

MARIE, bas.

Cette Zoé me révolte ; on devrait la renvoyer.

BLANCHE.

Tu ne sais donc rien?

MARIE.

Rien.

BLANCHE.

Le vieux dont elle parle est un ami de la maison ; il l'a placée ici pour être plus sûr d'elle.

MARIE.

Madame Letourneur souffre ça ?

BLANCHE.

Madame Letourneur l'ignore. C'est son mari qui ne vaut pas mieux que l'autre et qui lui prête la main.

JULIENNE, à Louise qui a consulté sa montre.

Quelle heure ?

LOUISE.

Midi passé.

JULIENNE.

Déjà ! Edmond doit être en bas.

LOUISE.

Et Gustave qui m'attend à la gare ! Nous allons à Asnières.

JULIENNE.

Nous, nous allons à Nogent. Edmond trouve Nogent plus distingué.

LOUISE.

On s'amuse mieux à Asnières.

JULIENNE.

On s'amuse partout. Ça dépend de l'homme avec qui l'on est.

BLANCHE, bas.

Je te dirais bien quelque chose, mais tu vas te fâcher tout de suite... Le baron... Il m'a écrit encore...

MARIE.

Quelle faute j'ai faite de t'accompagner chez cette somnambule ! C'est elle, en te prédisant un beau mariage, qui t'a mis la tête à l'envers.

BLANCHE.

Le baron, m'épouser, je n'y pense guère. Si je me marie, ce qui est possible après tout, ce ne sera pas avec lui.

MARIE.

Pourquoi reçois-tu ses lettres alors ?

BLANCHE.

Il me plaît beaucoup, M. de Saint-Étienne. Quel âge lui donnes-tu ?

MARIE.

Cinquante ans.

BLANCHE.

Quarante ans. Peu importe. Il est jeune encore et il a grand air. Il m'écrit des lettres très sérieuses qui me font plus de plaisir que si elles étaient passionnées. Une fille comme moi, que la vertu n'amuse pas toujours, ne pourrait pas trouver un meilleur ami.

MARIE.

Tu finiras mal, Blanche, tu finiras mal !

SCÈNE II

LES MÊMES, plus CLARISSE.

CLARISSE, *passant la tête par la porte de gauche.*

On peut entrer ?

JULIENNE, *à Louise.*

Clarisse.

LOUISE.

Entre. Entre donc ! Tu ne penses pas que nous allons nous lever pour te recevoir ?

CLARISSE, *entrant et secouant ses jupes.*

Bonjour, mesdemoiselles. (*A Julienne.*) Tu vas bien ?

JULIENNE.

Pas mal.

CLARISSE, *à Louise.*

Et toi, ma grosse ?

LOUISE.

Regarde. Ce n'est pas encore demain que je me maquille !

CLARISSE, *à Marie.*

Bonjour, mademoiselle. Bonjour, Blanche.

BLANCHE.

Vous allez bien ?

CLARISSE.

Très bien. C'est pour vous, ma petite Blanche, que je suis venue ici.

BLANCHE.

Bah!

CLARISSE.

Oui.

BLANCHE.

Êtes-vous bien pressée?

CLARISSE.

Pressée, non; mais je ne voudrais pas me rencontrer avec M. Letourneur. Il dirait que je viens débaucher ses ouvrières, et c'est assez de lui dans ce rôle-là.

BLANCHE.

Je finis ce point et je suis à vous.

ZOÉ, qui s'est levée.

Comme vous êtes bien habillée, madame!

CLARISSE.

Vous trouvez?

LOUISE.

Fais voir un peu.

MÉLANIE.

C'est le marchand de velours qui vous a donné cette montre?

JULIENNE.

Ou bien ton monsieur de la Bourse?

LOUISE.

Taisez-vous donc; c'est le général!

CLARISSE.

Sont-elles méchantes et jalouses! Venez-vous, Blanche? je vous attends.

BLANCHE, se levant.

Me voici. Je vous écoute.

CLARISSE.

Regardez-moi, Blanche, et répondez-moi franchement. Êtes-vous toujours sage?

BLANCHE.

C'est là ce que vous vouliez me dire?

CLARISSE.

Répondez.

BLANCHE.

Oui, je suis toujours sage.

CLARISSE.

Pourquoi?

BLANCHE.

Mais c'est que cela me plaît mieux sans doute.

CLARISSE.

Assurément. Une jolie fille comme vous, si elle voulait prendre quelqu'un, le trouverait tout de suite, et quelqu'un de très bien. Vous êtes charmante, le savez-vous?

BLANCHE.

Peut-être.

CLARISSE.

C'est drôle. Quand je suis partie d'ici, je pensais que vous en feriez bien vite autant. Je m'attendais tous les jours à vous rencontrer, au théâtre, aux courses, à Trouville ou à Monte-Carlo... Vous vous trouvez donc bien heureuse? Le travail ne vous ennuie pas?

BLANCHE.

Quelquefois. (S'éloignant.) Le dimanche, quand il est pressé.

CLARISSE, la retenant.

Attendez, je n'ai pas fini. Si je connaissais un garçon charmant, jeune, beau, riche, vous ne voudriez pas dîner avec lui? Je serais là, bien entendu, et mon amant aussi.

BLANCHE.

Non.

Elle la quitte.

CLARISSE.

A son aise! Ce que j'en faisais, c'était pour elle!... Il y a quelque chose, bien sûr. qui la retient dans cette maison. Est-ce le père? Est-ce le fils? Peut-être les deux! (Après avoir relevé ses jupes.) Adieu, mesdemoiselles, je me sauve.

Elle gagne la porte de gauche, qui résiste un instant, et se trouve nez à nez avec Auguste; il a le costume des garçons de magasin et porte une caisse sous son bras.

SCÈNE III

LES MÊMES, plus AUGUSTE.

CLARISSE.

Tiens, Auguste! Bonjour, Auguste.

AUGUSTE.

Bonjour. Qu'est-ce que vous venez faire ici, la femme à tout le monde?

CLARISSE.

La femme à tout le monde!

AUGUSTE.

Oui. Faut-il que j'aille dire au patron que vous êtes là?

CLARISSE.

Il ne vaut pas cher, votre patron, et vous non plus! (Le bousculant.) Allons, laissez-moi passer! (Elle sort; de l'autre côté de la porte :) Mufle!

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins CLARISSE.

LOUISE.

Il est gentil, Auguste, très gentil.

BLANCHE, qui s'est levée, allant à lui.

C'est grossier, c'est cruel, c'est odieux, ce que vous avez fait là; ne recommencez jamais.

AUGUSTE.

Cependant, mademoiselle...

BLANCHE.

Ne recommencez jamais. Déjeunez, vous allez repartir en course.

ZOÉ, reprenant Auguste de l'autre côté.

Si vous m'aviez dit ça, à moi, vous n'auriez plus un cheveu sur la tête!

Auguste, mécontent, regagne la porte de gauche; il dépose sa caisse, s'assoit dessus, tire un morceau de sa poche et déjeune sommairement.

BLANCHE.

Est-ce fini, mesdemoiselles?

JULIENNE.

Oui, de notre côté, c'est fini.

BLANCHE.

Mademoiselle Zoé, prenez cette caisse, voulez-vous, et portez-la sur la table.

ZOÉ.

Tout de suite, mademoiselle.

Elle va chercher la caisse en zigzaguant et la dépose sur la table.

BLANCHE, après avoir pris les parties de la robe auxquelles elle travaillait avec Marie.

Attention maintenant, mesdemoiselles! Un peu de patience encore et de la légèreté surtout. Cette robe est une merveille, n'en faisons pas un paquet, si c'est possible.

Les ouvrières se groupent autour de la table et disposent la robe dans la caisse.

MÉLANIE, qui s'est rapprochée d'Auguste.

Votre santé est bonne, monsieur Auguste?

AUGUSTE.

Comme vous voyez, m'ame Mélanie.

MÉLANIE.

Cette pauvre Clarisse, vous l'avez bien mortifiée!

AUGUSTE.

Pourquoi vient-elle ici? Ce n'est pas une cliente... Je n'aurais rien dit à une cliente.

MÉLANIE.

Il faut vous marier, monsieur Auguste. Un homme comme vous, qui ne court pas, qui ne boit jamais, devrait avoir son ménage.

AUGUSTE.

J'y songe, m'ame Mélanie, j'y songe.

MÉLANIE.

Qu'est-ce qui vous retient, mon cher Auguste? Ne craignez pas que votre femme ait quelques années de plus que vous. Une jeune épouse n'est pas toujours bien raisonnable, ni économe, ni fidèle. On croit mettre le paradis dans sa maison, on y met l'enfer.

AUGUSTE.

Ça, c'est vrai. Ça peut se voir plus qu'il ne faudrait. Mais que voulez-vous, m'ame Mélanie? Le neuf, comme on dit, est d'un meilleur usage que le vieux.

Elle le quitte avec dépit; il goguenarde.

BLANCHE.

Est-ce bien, mesdemoiselles? Julienne?

JULIENNE.

C'est bien.

BLANCHE.

Et vous, Louise?

LOUISE.

Il n'y a rien à dire.

BLANCHE, le couvercle à la main.

Je ferme.

ZOÉ.

Mettez-moi dedans, mademoiselle!

LOUISE.

Filons.

Les ouvrières font leur toilette de départ, en même temps qu'Auguste enlève la table.

ZOÉ, qui a rejoint Blanche.

Comment que vous faites, mademoiselle, pour être aussi futée de vos doigts? Je n'ai pas les pattes bien grosses, mais je ne saurais jamais.

BLANCHE.

Coquette! C'est pour me montrer vos mains que vous me dites cela. Elles sont charmantes, ma foi! on dirait les mains d'un enfant.

ZOÉ.

Cette robe, mademoiselle, à qui l'envoyons-nous?

BLANCHE.

A la comtesse du Plessis.

ZOÉ.

Une comtesse pour de bon?

BLANCHE.

Pour de bon, oui.

ZOÉ.

Est-ce qu'elle est bien mignonne?

BLANCHE.

Très mignonne.

ZOÉ.

C'est bien alors. Les jolies choses sont faites pour les jolies personnes. (Allant à la caisse et tapant dessus.) Sera-t-elle contente, cette petite gueuse, quand elle va recevoir ça!

BLANCHE.

Êtes-vous prêt, Auguste? Mademoiselle Marie vous attend.

AUGUSTE, allant à elle, avec un sourire.

Nous v'là donc fâchés, mademoiselle?

BLANCHE.

Oui. Je suis très mécontente de vous.

AUGUSTE, souriant toujours.

Ça tombe mal.

BLANCHE.

Pourquoi?

AUGUSTE.

Je m'étais dit, qu'aujourd'hui dimanche, vous auriez bien un petit moment, et moi aussi, et que nous pourrions causer ensemble.

BLANCHE.

A quel propos?

AUGUSTE.

Il s'agirait d'un mariage que j'ai en vue depuis longtemps.

BLANCHE.

C'est bien, Auguste. Je ne demande pas mieux que de vous écouter. Faites votre course et ne perdez pas de temps. Vous me retrouverez ici.

AUGUSTE.

A tout à l'heure, mademoiselle.

BLANCHE, à part.

Est-ce que ce garçon penserait à Marie par hasard?

MÉLANIE, partant.

Adieu, mesdemoiselles. Amusez-vous pendant que vous êtes jeunes; ça ne durera pas toujours.

ZOÉ.

Louise, chantez-moi *le Vautour et l'Hirondelle.*

LOUISE.

Venez à Asnières, avec votre vieux!

Elles sortent.

MARIE.

Tu ne t'en viens pas avec moi?

BLANCHE.

Non. Je reste encore un instant. Je vais mettre de l'ordre par-ci par-là.

MARIE.

A demain, ma Blanche.

BLANCHE.

A demain, ma chérie. Embrasse le petit frère pour moi.

Marie sort, suivie d'Auguste.

SCÈNE V

BLANCHE, seule.

Une heure. C'est parfait. Ils vont sortir de table. Ce pauvre monsieur André, voilà huit jours qu'il ne m'a pas vue. En aura-t-il profité? Je le lui ai dit bien franchement : « Je ne veux ni vous abuser ni me compromettre. Consultez vos parents. S'il leur convient de nous marier ensemble, j'accepte ; sinon, ne me parlez plus jamais de votre amour. » Ce mariage, pour moi, serait un rêve. Pourquoi ne m'émeut-il pas davantage? Est-ce le garçon qui ne me va pas? Un homme, à vingt ans, ne plaît ni ne déplaît. Celui-là est doux, gentil, bien élevé; je m'attacherais à lui bien facilement. Je n'espère pas, voilà la vérité. Madame Letourneur, passe encore ; elle est pieuse et voudrait marier son fils de bonne heure. Mais le père? Ah! ce père! Qu'est-ce que je suis à ses yeux? Une ouvrière comme il en a vu tant d'autres. Sa conduite avec elles montre le peu de cas qu'il en fait, et leur conduite avec lui prouve qu'il n'a pas tout à fait tort. Attendons. (Allant à la fenêtre.) C'est vrai pourtant que ce soleil me fait mal. Les belles journées ne me laissent pas tranquille. Tranquille, le serai-je jamais, ou bien ne tiendrait-il qu'à moi de l'être pour toujours, comme le baron me l'écrit? Où est-il en ce moment? Que fait-il? Quelque partie sans doute, avec ses amis et leurs maîtresses. Ils vivent, ces heureux, ils vivent!

SCÈNE VI

BLANCHE, ANDRÉ.

ANDRÉ. Il est entré avec précaution.

Je suis là.

BLANCHE, se retournant.

Vous m'avez fait peur.

ANDRÉ.

Je croyais que vous m'attendiez.

BLANCHE.

Oui... depuis quelque temps déjà.

ANDRÉ.

Ma mère me parlait et m'embrassait, je ne savais plus comment la quitter... Voulez-vous me donner la main?

BLANCHE.

Non. Je ne donne ma main à personne.

ANDRÉ.

J'ai passé toute cette semaine sans vous voir.

BLANCHE.

Je vous l'avais dit.

ANDRÉ.

Avez-vous pensé à moi?

BLANCHE.

Et vous?

ANDRÉ.

Beaucoup, je vous le jure.

BLANCHE.

Comme je vous l'avais demandé?

ANDRÉ.

Je ne me souviens plus.

BLANCHE.

Il était convenu que vous parleriez à vos parents; l'avez-vous fait?

ANDRÉ.

Je n'ose pas... Vous êtes fâchée?

BLANCHE.

Oui. Pourquoi attendre, puisqu'il faudra toujours en venir là? Votre mère est bonne; elle vous aime et vous écoute volontiers: est-ce donc si terrible de causer d'abord avec elle? Ce serait beaucoup pour moi de connaître son opinion et peut-être d'avoir son appui.

ANDRÉ.

Si je ne peux pas vous épouser?

BLANCHE.

Ce ne sera pas ma faute.

ANDRÉ.

Vous m'en voudrez?

BLANCHE.

Pas le moins du monde.

ANDRÉ.

Qu'est-ce qui arrivera?

BLANCHE.

Nous ne nous verrons plus... Pas un jour! Pas une fois!

ANDRÉ.

Je me tuerai alors.

BLANCHE.

Quelle plaisanterie!

ANDRÉ.

Vous ne me croyez pas?

BLANCHE.

Si je vous croyais, je serais bien à plaindre. Que pourrais-je faire entre votre famille qui ne voudrait pas de moi et vous qui me menaceriez de vous tuer? Tenez, monsieur André, j'ai bien peur que vous n'ayez quelque vilaine arrière-pensée. Faut-il que je sois plus hardie que vous et que je devine ce que vous n'osez pas dire? Pourquoi, n'est-ce pas? si je ne suis pas assez bonne pour être votre femme, ne serais-je pas votre maîtresse? Ça arrangerait tout. Jamais, vous m'entendez, jamais!

ANDRÉ.

Vous ne m'aimez pas.

BLANCHE.

Qu'en savez-vous?

ANDRÉ.

Dites-moi que vous m'aimez et je parlerai à ma mère aujourd'hui.

BLANCHE

C'est inutile.

ANDRÉ.

Comment?

BLANCHE.

Restons-en là, je le préfère.

ANDRÉ.

C'est vous qui me retenez maintenant.

BLANCHE.

Vous ne réussirez pas. Votre âge est un obstacle ; la fortune de vos parents en est un autre ; peut-être ont-ils déjà quelque vue sur vous pour plus tard.

ANDRÉ.

Je parlerai à ma mère, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas... Vous ne risquez rien.

BLANCHE.

Vous vous trompez. Je risque beaucoup, au contraire. Je m'expose à un refus d'abord, ce qui n'est jamais bien flatteur : à un congé ensuite, ce qui me mettrait dans l'embarras.

ANDRÉ.

J'ai eu tort.

BLANCHE.

Oui, vous avez eu tort.

ANDRÉ.

Vous me pardonnez ?

BLANCHE.

Sans doute. Vous souffrez et j'en suis la cause, je ne peux pas vous en vouloir pour un mot de trop. Écoutez-moi bien, monsieur André. Je me suis embarquée avec vous dans un petit roman qui me plaisait par sa gentillesse et son honnêteté. Je vois bien qu'il n'aura pas de suites et qu'il me coûtera quelque gros ennui : peu importe ; je n'en mourrai pas plus que vous. Mais il ne faut pas que cette situation se prolonge ; elle m'occupe, elle m'embarrasse, elle m'énerve. Nous pouvons être surpris à tout moment et je me trouverais compromise. Vous-même, vous devez désirer en finir. Il y a d'autres femmes que moi auxquelles vous plairez bien facilement. Vous n'avez pas vingt ans pour gémir et vous désespérer.

SCÈNE VII

LES MÊMES, plus LETOURNEUR.

LETOURNEUR, entrant par la porte du fond.

Qu'est-ce que tu fais là ? Ne cherche pas, c'est visible. Je ne veux pas de ça dans ma maison. Tu es libre, n'est-ce pas ?

Je ne te demande pas où tu vas ni l'emploi de ton temps. Cette demoiselle a ses moments dont elle dispose. Si vous avez besoin de causer ensemble, allez ailleurs.

BLANCHE.

Vous vous trompez, monsieur Letourneur, votre fils n'a plus rien à me dire ; c'est avec vous maintenant qu'il a besoin de causer. (Passant devant lui.) Parlez à votre père, monsieur André. Vous le voyez, reculer n'est plus possible, vous démentir serait déloyal. (Lui donnant la main.) Attendez-moi ici, mon ami, je reviendrai.

Elle sort.

SCÈNE VIII

LETOURNEUR, ANDRÉ.

LETOURNEUR.

Qu'est-ce qu'il y a ? Allons, accoucheras-tu ?

ANDRÉ, très ému.

Je voudrais me marier.

LETOURNEUR.

Ah ! C'est bien, cela ; c'est très bien. Avec qui ?

ANDRÉ.

Avec une de tes ouvrières.

LETOURNEUR.

C'est encore mieux. Tu l'appelles ?

ANDRÉ.

Mademoiselle Bienvenu.

LETOURNEUR.

Cette fillette... que tu embrassais quand je suis entré, je t'ai vu.

ANDRÉ.

Je ne l'embrassais pas.

LETOURNEUR.

Regarde-moi et ne mens pas : c'est ta maîtresse ?

ANDRÉ.

Non, mon père.

LETOURNEUR, à part.

Nigaud ! (A André.) Elle est donc bien extraordinaire, cette petite ?

ANDRÉ.

Je l'aime beaucoup.

LETOURNEUR.

Et elle aussi, je suis bien sûr, elle t'aime beaucoup. Pourquoi t'épouserait-elle, autrement ?... Veux-tu que je te dise, mon garçon ? Ta mère t'a élevé comme un jocrisse. Ce n'est pas ma faute, c'est la sienne, Tu sais que ta mère et moi nous n'avons jamais pensé de la même manière. Notre ménage s'en est mal trouvé, mais notre commerce n'en a pas souffert ; c'était le principal. Si ta mère m'avait écouté, si je t'avais mis à quinze ans dans la confection, comme je le voulais, tu n'aurais pas été bien malheureux avec papa et maman derrière toi, et tu aurais appris bien des choses qu'on doit savoir à ton âge. On ne perd pas de temps dans la confection, ce n'est pas comme dans les collèges. Tu serais un homme aujourd'hui et tu ne me parlerais pas de te marier parce qu'une farceuse ne veut pas de toi ou qu'elle en veut beaucoup trop... Tiens, la voilà justement, ta mère ! Elle arrive bien.

SCÈNE IX

LES MÊMES, plus MADAME LETOURNEUR.

MADAME LETOURNEUR. Elle est entrée par le fond.

Je te cherche partout, mon enfant. (A son mari.) C'est donc le salon ici, que vous vous y tenez tous les deux ?

LETOURNEUR.

La place n'est pas mauvaise, n'est-ce pas, André ?

MADAME LETOURNEUR.

Pour vous, c'est possible, mais non pas pour mon fils.

LETOURNEUR.

Vous êtes en retard, madame, comme à votre ordinaire. Votre fils était en train de me conter ses amours. Oui. Il est pris, le pauvre garçon, tout à fait pris, et c'est une de vos

ouvrières, mademoiselle Bienvenu, qui a fait le coup. André me demandait mon consentement pour l'épouser.

MADAME LETOURNEUR.

Est-ce vrai, André?

ANDRÉ.

Oui, ma mère.

MADAME LETOURNEUR.

Est-ce sérieux au moins?

ANDRÉ.

Oui, ma mère.

LETOURNEUR.

Qu'est-ce que vous dites de ça, madame?

MADAME LETOURNEUR.

Que voulez-vous que je dise? Si André aime cette jeune fille et si elle est honnête, comme je le crois, ni l'âge de l'un ni la position de l'autre ne m'empêcherait de les marier ensemble. Tu pouvais plus mal choisir, mon enfant : elle est charmante, Blanche, charmante, très bien douée, d'un instinct très sûr, et le seul monde où elle puisse être déplacée, c'est le sien. Bien entendu, la chose est assez grave pour que nous prenions le temps d'y réfléchir ; mais je suis très heureuse que mon fils, en rencontrant une personne de petite condition à son goût, ait songé à l'épouser plutôt que d'essayer de la séduire.

LETOURNEUR.

Vous êtes une folle, madame, et votre fils est un niais! (Passant devant elle.) Va faire tes malles ; tu partiras aujourd'hui même. Vous entendez ce que je lui dis? Il partira aujourd'hui même. Je voulais depuis longtemps t'envoyer en Angleterre; Paris ne te vaut rien en ce moment ; je fais d'une pierre deux coups, c'est l'acte d'un bon commerçant. Va faire tes malles.

André se jette dans les bras de sa mère qui l'entraîne avec elle.

SCÈNE X

LETOURNEUR, seul.

Certainement je vais l'envoyer en Angleterre! Je lui compte cinq cents francs tous les mois pour me coller des

étiquettes, ça ne sera pas plus cher ni moins profitable. Quel bêta que cet enfant-là! Voilà donc de quoi il s'occupe! Un autre, à sa place, un garçon sérieux et entendu, serait entré dans ma maison avec une arrière-pensée. Il l'aurait étudiée, retournée, possédée sur le bout de son doigt, et il serait venu me dire après: « Ote-toi de là que je m'y mette. » J'aurais crié : « Bravo! » Il a un cousin, Stanislas Perrodon, qui a fait mieux que cela, lui. Il a dit à son père : « Je ne veux pas être ton commis, je veux être ton associé. » Le père a refusé. Stanislas a ouvert une maison et lui a raflé sa clientèle. C'est un gaillard aussi, celui-là! Ça ne l'empêche pas de rire et de s'amuser, au contraire. Si André avait voulu, à vingt-cinq ans, — on est bien jeune à vingt-cinq ans, — il pouvait posséder une des bonnes maisons de couture de Paris. Il pouvait prétendre à une dot de trois cent mille francs. Il pouvait entrer au Conseil municipal... pour le côté droit. On me l'a offert à moi, mais c'était pour le côté gauche. J'ai refusé. J'ai refusé, ce ne sont pas mes principes qui m'ont retenu, c'est l'intérêt tout simplement. Une clientèle cléricale et des électeurs socialistes, ça ne pouvait pas marcher ensemble.

Blanche rentre.

SCENE XI

LETOURNEUR, BLANCHE.

LETOURNEUR.

Vous voilà, vous. Approchez un peu qu'on vous regarde. C'est vrai, ma foi, il y en a de plus laides que vous. Je ne vous connais pas. A quel moment êtes vous entrée ici?

BLANCHE.

L'année dernière.

LETOURNEUR.

En juillet?

BLANCHE.

En juillet.

LETOURNEUR.

Je ne riais pas alors. Ma scélérate de goutte a failli me jouer un mauvais tour. J'ai dû me ranger depuis et mettre de

l'eau dans mon vin... Voyons, mon enfant, il ne s'agit pas de ma goutte pour l'instant. André m'a parlé de l'affaire, ça ne me va pas ; ça ne me va pas du tout.

BLANCHE.

Je le prévoyais.

LETOURNEUR.

Vous le prévoyiez? Tant mieux alors, tant mieux! Nous voilà tout de suite d'accord. Je me demande ce que je vais faire de vous. Il est bien difficile que je vous garde maintenant. Avez-vous pensé à ça aussi?

BLANCHE.

J'y ai pensé.

LETOURNEUR.

Ah çà! est-ce qu'une gamine de votre espèce s'entendrait avec mon fils pour me faire quelque sottise?

BLANCHE.

Tranquillisez-vous. Je ne reverrai pas M. André.

LETOURNEUR.

Non?

BLANCHE.

Non.

LETOURNEUR.

Je vais l'envoyer pendant quelque temps en Angleterre.

BLANCHE.

Vous aurez raison.

LETOURNEUR.

Voulez-vous que je l'appelle et qu'il vous fasse ses adieux?

BLANCHE.

C'est inutile.

LETOURNEUR.

A quoi pourrait-il vous être bon, mon fils? Un enfant, qui ne sait rien, qui ne fait rien, qui serait demain sur le pavé, s'il ne m'avait pas là. Il ferait des dettes? On ne va pas loin avec des dettes.

BLANCHE.

Tranquillisez-vous, je vous le répète. J'ai eu tort d'écouter M. André, et de supposer, si peu que ce fût, qu'on pourrait nous marier ensemble. Mais brouiller un fils avec ses parents et leur causer des embarras, je n'y songe pas une minute.

LETOURNEUR.

C'est bien. Je vous crois. Je serais là, du reste, si vous changiez d'avis. Je ne vous en veux pas. Chacun pour soi en ce monde. C'est André qui ne devait pas vous mettre des folies dans la tête. Vous vous seriez convenu l'un et l'autre, il aurait voulu vous acheter quelques robes, un peu de linge, un mobilier même, il m'aurait trouvé. J'ai été jeune. Je le suis encore quelquefois. Mais le mariage, c'est une autre affaire, halte-là ! (La poussant du coude.) La main sur la conscience, est-ce que je n'ai pas raison ?

BLANCHE.

Peut-être.

LETOURNEUR.

De quel pays êtes-vous ?

BLANCHE.

Je suis Parisienne,

LETOURNEUR.

Tant pis ! Je n'aime pas beaucoup les Parisiens et les Parisiennes; mauvaise graine presque toujours. Quel âge ?

BLANCHE.

Dix-neuf ans.

LETOURNEUR.

Où étiez-vous avant d'entrer ici ?

BLANCHE.

Chez M. Akbar.

LETOURNEUR.

Bonne maison. Pourquoi l'avez-vous quittée ? Le gros Akbar, que je connais bien, aura voulu s'amuser avec vous. Où est le mal ? Ça pourrait bien me tenter aussi.

BLANCHE.

Décidez-vous, monsieur Letourneur. Il faut que je sache si vous me gardez ma place ou si je dois en chercher une autre.

LETOURNEUR.

Qu'est-ce que vous gagnez chez moi ?

BLANCHE.

Dix-huit cents francs.

LETOURNEUR.

Dix-huit cents francs, c'est pas mal.

BLANCHE.

Je ne me plains pas.

LETOURNEUR.

Et vous voudriez les garder?

BLANCHE.

Je voudrais ne pas les perdre du jour au lendemain,

LETOURNEUR.

Est-ce pour vous, au moins, cet argent-là? Non, n'est-ce pas? Vous avez une famille qui vous en tient compte. Elle prend tout et elle vous laisse le reste.

BLANCHE.

Ma famille m'a élevée; il est bien juste que je m'occupe d'elle à mon tour.

LETOURNEUR.

C'est très juste, en effet. Je connais ça, la famille; les vieux parents et les jeunes. Mon bonhomme de père a vécu jusqu'à quatre-vingt-douze ans, et il n'a jamais manqué de rien, je vous prie de le croire. Vous avez peut-être vu ici une péronnelle, noire comme de l'encre et sourde comme un pot; c'est une cousine de ma femme, que je loge, que j'habille et que je nourris. Ah dame! je ne peux pas la faire entendre. Je paie les mois d'apprentissage à deux petits vauriens, qui sont mes arrière-neveux, à ce qu'on m'a dit; j'aime mieux le croire que d'aller y voir. Tout cela n'est pas bien amusant, je vous l'accorde. On aimerait mieux manger son argent avec une jolie fille comme vous; mais l'un n'empêche pas l'autre, et on ne peut pas toujours penser au diable.

BLANCHE.

Je m'en vais. Je quitte votre maison, c'est le plus simple, et ça coupera court à tout.

LETOURNEUR.

Restez là. Je vais vous faire une proposition. André partira cette semaine: il vous écrira quelques lettres d'abord, vous répondrez ou vous ne répondrez pas; quand il ne vous verra plus, il vous aura bien vite oubliée. Je suis propriétaire à Passy d'une bicoque qui n'a pas été habitée depuis longtemps. Vous serez là comme chez vous et vous y aurez tout ce qu'il vous faut. Je n'ai jamais contraint une femme; celles qui ont

bien voulu, à la bonne heure! et elles ne l'ont pas regretté plus tard. Si vous me trouvez trop ennuyeux ou trop déplumé, les choses n'iront pas plus loin. Ça vous va-t-il comme ça?

BLANCHE.

Vous êtes un homme ignoble, ignoble. Je ne sais pas ce qui me retient de vous cracher à la figure.

LETOURNEUR, allant à elle, entre deux tons.

Eh bien?

BLANCHE.

N'approchez pas, ou j'appelle votre femme et votre fils, et je leur répète ce que vous venez de me dire.

LETOURNEUR.

Faites votre paquet, mademoiselle, que je ne vous revoie pas ici.

Il sort.

SCÈNE XII

BLANCHE, seule.

Quelle misère! Qu'une pauvre fille est à plaindre quand elle ne veut pas se donner au premier venu! Tous, les vieux, les jeunes, ceux qui l'aiment, ceux qui ne l'aiment pas, l'homme qui passe et qui la rencontre, tous, n'ont qu'une pensée : la mettre dans leur lit, advienne que pourra! — Me voilà bien. Je n'ai plus de place; il me reste vingt-trois francs dans mon porte-monnaie et dix jours qu'on me devra ici, si je viens les réclamer; le mois prochain, c'est le terme; qu'est-ce qu'on va faire à la maison? (Elle se laisse aller sur une chaise dans une crise de larmes; se relevant) Je suis perdue. Je suis au bout de mon courage. J'en ai assez de cette existence misérable, sans repos, sans plaisirs, et dont on ne voit pas la fin. Plutôt que de vivre ainsi, je me jetterais à l'eau.

SCÈNE XIII

BLANCHE, AUGUSTE.

AUGUSTE.

A nous deux maintenant, mademoiselle. (Il va au fond, dépose sa caisse et revient.) On dirait que vous avez pleuré?

BLANCHE.

Parlez tout de suite, Auguste; je ne voudrais pas m'attarder trop longtemps.

AUGUSTE.

Qu'est-ce que vous pensez de moi, mademoiselle?

BLANCHE.

Vous êtes un brave garçon, Auguste, c'est bien certain.

AUGUSTE.

Ordonné?

BLANCHE.

Oui.

AUGUSTE.

Laborieux?

BLANCHE.

Laborieux.

AUGUSTE.

Et intelligent?

BLANCHE.

Vous faites toujours très bien votre ouvrage.

AUGUSTE.

Eh bien, ce n'est pas tout, mademoiselle. Il y a autre chose encore qui ne se voit pas et que je n'ai jamais dit à personne. Je suis dévoré par l'ambition, dévoré. Oui, mademoiselle. Je ne vis plus, d'être chez les autres et de m'esquinter à leur service. Il faut que je m'établisse, quand je devrais manger tout ce que j'ai.

BLANCHE.

Mais, Auguste, il s'agissait d'un mariage, m'avez-vous dit?

AUGUSTE.

Attendez, mademoiselle. Le mariage va venir. Un homme, n'est-ce pas? ne peut pas tout faire dans une maison. Il a besoin d'une compagne qui le seconde, qui s'exprime bien, avec de jolies manières... Si de son côté elle avait quelques économies, ça n'en serait que mieux.

BLANCHE.

Et cette personne, Auguste, vous l'avez trouvée?...

AUGUSTE.

Oui, mademoiselle.

BLANCHE.

Je la connais?

AUGUSTE.

Oui, mademoiselle.

BLANCHE.

Vous me croyez quelque influence sur elle?

AUGUSTE, souriant.

Elle fera ce que vous voudrez, c'est le cas de le dire.

BLANCHE.

Nommez-la.

AUGUSTE.

Mademoiselle Blanche Bienvenu.

BLANCHE, stupéfaite.

Moi!... moi!... moi!... (Elle le quitte.) Ah! c'est pis que tout! pis que tout!... Le voilà, le mariage qui m'attend et l'homme auquel je pourrais appartenir!

Brusquement elle va à une armoire, prend de l'encre et du papier et écrit sur ses genoux.

« Ma chère Marie,

» Nous ne nous reverrons plus. Plains-moi! Blâme-moi! Méprise-moi! Ce soir je serai la maîtresse du baron.

» Je t'embrasse pour la dernière fois »

Elle plie la lettre et la ferme; elle gagne la porte de gauche; arrivée là, elle s'arrête, en regardant Auguste qui est resté hébété.

Vous êtes un brave garçon, Auguste. Cherchez une autre femme et gagnez beaucoup d'argent je vous le souhaite de bien bon cœur.

HENRY BECQUE

L'ÉTAT

DE

NOTRE MARINE DE GUERRE

Depuis quelque temps, on parle beaucoup — beaucoup trop même — de notre Marine de guerre. On constate l'insuffisance et le mauvais état de son matériel, la routine de son personnel, les usages surannés de ses procédés administratifs. On déclare, non sans quelque raison, que nous n'avons pas « la flotte de notre politique ». En ce moment, le Parlement se trouve saisi de deux propositions, émanant l'une du gouvernement, l'autre de l'opposition, et ayant toutes deux pour objet l'augmentation de nos forces navales. Ainsi le pays, à bref délai, va s'imposer de nouveaux sacrifices en faveur de la marine.

Il est donc particulièrement intéressant d'examiner la situation exacte de notre état maritime et la valeur réelle de nos escadres et de nos navires, d'exposer les fautes commises depuis quelques années, enfin de préciser quels sont les besoins les plus urgents à satisfaire et quelles seront les conséquences financières des projets de dépenses nouvelles.

Il ne faut pas nous dissimuler que la guerre se fait aujourd'hui autant à coups de millions qu'à coups de canon et que, « dans un état de paix armée, la durée d'un état militaire est subordonnée à la fixation à long terme des ressources dont le pays dispose et à la sage prévision qui leur fait rendre

tout ce qu'elles doivent produire ». Ces paroles si sages que M. de Villebois-Mareuil prononçait récemment au sujet de notre armée de terre nous serviront de guide pour l'examen du présent et de l'avenir de notre état maritime.

I

Nous nous dispenserons de comparer, en valeur et en nombre, nos bâtiments de guerre et les navires appartenant aux puissances contre lesquelles nous pouvons avoir un jour à lutter sur mer. Ces sortes de comparaisons sont parfaitement oiseuses; car, d'une part, si on peut critiquer notre flotte, on ne peut pas la transformer en quelques mois, et nous devons avoir la philosophie d'accepter comme on accepte un fait accompli les bâtiments que nous avons construits depuis dix ans; utilisons donc, sans récriminer, et le mieux possible, ce que nous possédons. D'autre part, toutes les comparaisons que l'on présente sur la valeur respective des flottes européennes sont plus ou moins erronées. Elles ont la valeur de toutes les statistiques et permettent, par une habile manipulation de chiffres, de démontrer, sans réplique, telle thèse que l'on veut. L'an dernier, l'Amirauté anglaise, pour établir, aux yeux du pays et du Parlement, la nécessité de nouveaux sacrifices en faveur de la Marine, a publié un document sur la foi duquel, en comptant les bâtiments construits et en construction, en France et en Russie d'une part, en Angleterre de l'autre, on concluait que l'alliance franco-russe pouvait opposer cinquante-trois cuirassés à cinquante-sept cuirassés anglais. Mais l'Amirauté ne disait pas qu'elle avait, du côté français, compté des cuirassés classés à démolir ou des garde-côtes sans valeur, et que, du côté anglais, elle n'avait fait état que des navires modernes ou ayant subi récemment une refonte totale. Du même genre, sans doute, sont les tableaux dressés en Allemagne et dont l'empereur Guillaume s'est plu, sans succès d'ailleurs, à expliquer la signification aux membres du Reichstag, après dîner, à l'heure où la bonne humeur est de règle et où les plus récalcitrants se laissent convaincre plus volontiers que dans la salle des séances. En

France aussi nous avons lu, sous toutes les formes, de ces tableaux synoptiques, établis les uns sur les déplacements, les autres sur la vitesse, d'autres sur le poids de fer lancé par les canons, d'autres sur les cuirassements; presque tous nos rapporteurs du budget de la Marine et nombre de députés se sont livrés à ces ingénieuses comparaisons.

A la vérité, aucun tableau comparatif, fût-il même dressé consciencieusement, ne donne une idée sérieuse de la valeur d'une flotte. En Marine et en constructions navales, il faut, plus qu'ailleurs, ne pas juger sur l'apparence, et seul, un homme rompu au métier, à la fois marin, ingénieur et artilleur, est en état d'apprécier le fort et le faible de chaque navire. Telle disposition qui ne frappe pas l'œil et qui souvent n'est pas signalée dans les annuaires, donne à un navire une indéniable supériorité : on ne doit pas juger un cuirassement par son épaisseur seule, mais on doit faire entrer en ligne de compte la surface de la carène protégée, la qualité du blindage, les précautions prises en arrière de la cuirasse pour limiter les voies d'eau, les détails même de fixation des plaques. Il ne suffit pas, pour évaluer la puissance offensive, de connaître le nombre et le calibre des pièces de canon; il est nécessaire de connaître aussi la protection de ces pièces et de leurs monte-charges, la facilité de leur approvisionnement, la rapidité de leur tir, la tension de leur trajectoire. En fait de vitesse, il faut faire intervenir, non seulement le chiffre de la vitesse, mais les moyens employés pour la réaliser : a-t-on recours à des machines ultra légères, à des chaudières poussées à outrance, ou possède-t-on de robustes appareils capables de marcher longtemps à grande allure sans fatigue du personnel ? Le navire de guerre ne peut être qu'un compromis où chaque Marine, en combinant les éléments de la puissance offensive et défensive, des qualités nautiques, de la vitesse, du rayon d'action, fait les sacrifices qu'elle croit permis à sa conception propre des objectifs à atteindre. Il est donc bien délicat de comparer la valeur de deux navires conçus suivant des programmes différents. Les bâtiments les plus célèbres comme vitesse et comme armement sont des navires fournis, à grand renfort de réclame, par certains chantiers anglais, aux puissances exotiques. Or, sur de tels navires,

tout est sacrifié au *bluff*; les Marines sérieuses savent ce que valent les coques trop minces et les machines trop légères, et, au risque d'être traitées de routinières par une presse ignorante, elles préfèrent laisser à l'Amérique du Sud et à l'Extrême-Orient la gloire de posséder les navires les plus rapides du monde.

A la vérité, si on examine, sans parti pris, les diverses unités de combat possédées par les puissances européennes, on peut affirmer que nos bâtiments valent largement les bâtiments similaires étrangers. Nous avons, pour certains croiseurs, une certaine infériorité de vitesse, plus apparente, d'ailleurs, que réelle; mais nos navires sont en général plus marins et mieux protégés que les navires étrangers. Nous avons notamment maintenu, pour les cuirassés, la ceinture de blindage complète, et assuré ainsi une protection relativement supérieure à celle des navires des autres nations. Les critiques les plus vives, qui portent sur les vitesses et les rayons d'action de nos navires, sont le résultat de comparaisons mal faites, et tomberaient d'elles-mêmes si la Marine française ne mettait pas une conscience trop scrupuleuse à rédiger ses documents techniques officiels[1].

Un des défauts principaux à reprocher à nos navires, pris individuellement, est que chacun d'eux représente ce que l'on appelle « le navire minimum ». Comme on admet qu'à égalité de puissance offensive et défensive, le bâtiment le plus petit est celui dont la construction et l'entretien sont le moins onéreux, nous avons, depuis dix ans, sacrifié à cette condition d'économie — discutable peut-être — certaines qualités importantes. Tout, sur nos navires, est compté au plus juste, logements de l'équipage, emplacement des machines, soutes diverses; les appareils sont les uns sur les autres; les tuyautages divers s'enchevêtrent dans un réseau inextricable; le service à bord est difficile et l'entretien est compliqué. Les ministres qui se sont succédé rue Royale portent tous la res-

1. Les essais des navires français sont faits avec le chargement prévu par le programme et après achèvement complet et embarquement de tous les poids; il n'en est pas ainsi ailleurs. De même, le rayon d'action indiqué pour les bâtiments français correspond au chargement le jour des essais, tandis qu'à l'étranger il est établi d'après la capacité des soutes. Cette dernière manière de compter, double ou triple même le rayon d'action.

ponsabilité de cet état de choses; ils arrêtent un programme définissant la puissance offensive et défensive, programme d'où le déplacement et les dimensions générales du navire découlent par la force des choses; mais, sous le prétexte d'économie, ils imposent le chiffre du tonnage, ce qui revient, en réalité, à fournir simultanément les données et la solution du problème. L'ingéniosité des constructeurs est mise à l'épreuve, mais un ingénieur ne résiste jamais au plaisir de mettre son nom au bas d'un projet de navire et de se faire ainsi complice d'une erreur. Un trop grand nombre de nos navires ne sont autre chose qu'une tentative plus ou moins réussie pour démontrer que 2 et 2 font 3.

Le vice le plus grave de notre flotte est son incohérence. Il est manifeste que nous ne pouvons avoir la prétention de posséder des navires d'un type uniforme: mais nous aurions le droit de demander moins de disparates dans nos escadres. Tantôt nos cuirassés sont étudiés pour le tir en pointe, tantôt pour le tir en belle; tantôt nous construisons des garde-côtes que nous baptisons ensuite du nom de cuirassés d'escadres: tantôt des navires de haut bord; un jour nous rêvons du cuirassé de 8 000 tonneaux, quelques mois après, nous trouvons que 12 000 tonneaux sont insuffisants. De même, nous avons des croiseurs de toutes sortes. Cette incohérence néfaste n'est malheureusement que la manifestation matérielle de l'incohérence qui préside à la direction générale de la Marine. Pourrait-il en être autrement quand, depuis dix ans, nous avons eu quatorze ministres? Or, dans la Marine, on ne s'entend aucunement sur les qualités à donner aux navires de guerre. Chaque amiral qui est arrivé à la tête des affaires avait son idée personnelle et, naturellement, il a laissé, comme trace de son passage, un ou deux échantillons de ses conceptions. De leur côté, les hommes politiques qui ont, à quatre ou cinq reprises, remplacé les marins à la tête du département, auraient rougi s'ils n'avaient pas manifesté leurs capacités spéciales par la création de quelques types nouveaux. Tantôt ils ont ramassé de vieilles idées qui traînaient partout et que de plus sages avaient écartées; tantôt ils ont, avec la fougue de l'inexpérience, mis en chantier des bâtiments peut-être discutables, mais qui marquaient incontesta-

blement un pas en avant dans une voie intéressante. On dira sans doute que la Marine possède de nombreux comités techniques destinés, à travers les variations dues à la politique, à la maintenir dans une direction précise; mais ces comités ne sont que consultatifs; par suite, même lorsqu'ils ne sont pas complaisants, ils sont impuissants à entraver une initiative néfaste, et les ministres qu'ils cherchent à contrecarrer les traitent avec plus de désinvolture que Louis XIV ne faisait du Parlement de Paris.

L'incohérence de notre flotte est donc la conséquence logique de l'intrusion de la politique dans le domaine de la Marine.

Il est bon de constater combien la situation de la Marine anglaise est, au point de vue qui nous occupe, supérieure à la nôtre. Depuis dix ans, en regard de nos quatorze ministres, trois premiers lords, lord Hamilton, lord Spencer et lord Goschen se sont succédé à la tête de l'Amirauté ; ils n'ont pas cherché à signaler leur ministère par l'invention de types nouveaux, ils ont borné leur ambition à administrer sagement. Auprès d'eux, l'Amirauté s'est contentée de perfectionner les types et de les tenir au courant des progrès de la défense et de l'attaque; elle a su, en temps utile, faire l'évolution nécessitée par l'entrée en ligne des grands explosifs. Aussi, à l'heure actuelle, au lieu des différents musées maritimes que nous promenons sur les mers sous le nom d'escadres, a-t-elle pu faire entrer dans son escadre de la Manche neuf cuirassés semblables, type *Majestic*, et dans son escadre de la Méditerranée, huit cuirassés type *Royal Sovereign*.

II

Nous avons passé rapidement sur les défauts généraux que l'on peut reprocher à notre flotte. Les défauts, comme nous l'avons dit, ne produisent pas une infériorité réelle de nos navires sur les navires étrangers, mais nous les avons signalés pour être absolument sincères. Il nous faut arriver à la critique principale au sujet de notre situation maritime : notre flotte serait suffisante, si elle n'était usée.

Il serait oiseux d'insister sur les faits qui ont mis en évi-

dence le mauvais état de nos navires, et nous nous refusons à faire chorus avec certains détracteurs de la Marine, qui ont rendu responsables de cet état de choses ceux qui en étaient les premières victimes. Volontiers, on aurait cherché des responsables, on en aurait peut-être trouvé. Mais le vrai coupable, il faut le dire hautement, c'est le Parlement. C'est lui qui a incité à des armements exagérés : la Marine pouvait-elle se refuser à entretenir de brillantes escadres? Aussi a-t-elle accepté ce que lui offraient les hommes politiques, ne se doutant pas assez qu'elle acceptait les présents d'Artaxerxès.

Les rapporteurs successifs du budget de la Marine se sont complu à faire chaque année un cours de tactique et de stratégie navales ; ils auraient mieux fait d'examiner d'un peu plus près les budgets. Nous le ferons à leur place, nous inspirant de ce mot de Gœthe : « Si les nombres ne gouvernent pas le monde, ils apprennent du moins comment le monde est gouverné. »

En 1882, notre escadre d'évolutions comprenait :

6 cuirassés type *Marengo*;
1 croiseur type *Desaix*;
2 éclaireurs d'escadre type *Forbin*;
1 bâtiment-torpilleur type *Japon*.

L'effectif embarqué était, d'après le budget, de 4 931 hommes.

Nous avions en outre, dans le Levant, une division composée de :

1 cuirassé de station type *La Galissonnière*;
1 — *Belliqueuse*;
1 — *Bayard*;
3 avisos type *La Bourdonnais*;
1 aviso à roues type *Ajaccio*,

comprenant un effectif de 1 596 hommes.

Nos stations navales d'outre-mer et nos stations locales étaient relativement un peu plus développées qu'aujourd'hui : mais nos défenses mobiles n'existaient qu'à l'état rudimentaire.

Le budget de la Marine s'élevait à 166 millions. Le dernier budget, celui de 1896, atteint 266 millions, c'est-à-dire que les ressources annuelles ont été augmentées de 100 millions. Quel emploi a-t-on fait de cet accroissement énorme de ressources?

On a, d'une part, augmenté les constructions dans une proportion notable ; les chantiers de l'État et ceux de l'industrie produisent des navires à la fois plus nombreux et plus coûteux. En même temps, on a développé les armements. D'après le compte des dépenses, nous avions en 1894 réellement armées et en état de naviguer et de combattre — et nous avons encore, sur le papier du moins — trois escadres dans les mers territoriales :

L'Escadre de la Méditerranée et du Levant comprenait :

8 cuirassés, *Formidable*, *Hoche*, *Dévastation*, *Amiral-Baudin*, *Amiral-Duperré*, *Magenta*, *Marceau*, *Neptune* ;
2 croiseurs de 1re classe, l'*Alger* et le *Tage* ;
1 croiseur de 2e classe, le *Davout* ;
1 — 3e classe, le *Cosmao* ;
3 croiseurs-torpilleurs : *Faucon*, *Vautour*, *Wattignies*.

L'effectif des équipages était de 9 139 hommes.

L'escadre de réserve comprenait :

5 cuirassés, *Richelieu*, *Colbert*, *Caïman*, *Indomptable*, *Terrible* ;
3 croiseurs, *Forbin*, *Milan*, *Condor* ;
7 avisos-torpilleurs.

Cette escadre, montée par 3 320 hommes, est armée à effectifs réduits du 1er octobre au 1er avril, et à effectifs complets du 1er avril au 1er octobre ; mais ses effectifs réduits lui permettent néanmoins de naviguer et de faire des exercices.

Enfin, dans le Nord, 2 divisions, dont l'une comprenait :

3 cuirassés, *Victorieuse*, *Requin*, *Tonnerre* ;
2 croiseurs, l'*Isly* et le *Surcouf* ;
3 avisos-torpilleurs,

armés toute l'année.

La 2e, armée dans les mêmes conditions que l'escadre de réserve, comptait :

3 cuirassés, *Suffren*, *Fulminant*, *Furieux* ;
1 croiseur, l'*Épervier* ;
4 bâtiments légers.

Les deux divisions formant l'escadre du Nord étaient montées par 3 420 hommes d'équipage.

Cette simple énumération montre à quel point notre état d'armement s'est accru de 1883 à 1894. On a obéi à cette

dée, fort juste en principe, qu'un bâtiment de guerre n'est réellement disponible que s'il est armé et s'il navigue. Cette idée a surtout été développée en 1891 par M. Brisson, dans son rapport sur le budget de la Marine : il émettait nettement cette opinion que les navires se détérioraient davantage lorsqu'ils étaient en réserve que lorsqu'ils étaient armés, et que, par suite, l'armement de tous nos navires aurait pour effet de diminuer les dépenses d'entretien et de réparations. Manifestement, M. Brisson et ses collègues étaient persuadés que les travaux de réparation et d'entretien exécutés dans nos arsenaux n'avaient d'autre raison d'être que d'occuper les ouvriers. Ils croyaient, comme beaucoup d'officiers de Marine d'ailleurs, que l'entretien d'un navire est une simple affaire de peinture et d'astiquage. Cependant, quand un navire est armé et navigue, le simple bon sens indique qu'il consomme de l'huile, du charbon, que son matériel de toute sorte se détériore ou se casse, que ses machines se fatiguent, que ses chaudières s'usent. Par suite, à un accroissement d'armement doit correspondre un accroissement simultané de matériaux pour réparations, de combustible, etc., et de main-d'œuvre pour réparations. Or, qu'a-t-on fait depuis dix ans? Au moment où l'on augmentait le *train de maison* extérieur de la Marine, on diminuait les crédits nécessaires à l'entretien du matériel. Le tableau ci après le montre avec une certaine éloquence[1].

	Soldes des officiers de marine et équipages	Achats pour entretien et approvisionnements	Salaires pour le service général	Salaires pour l'entretien et le service courant	Achats pour le service général
1883. .	» »	» »	7 240 502 »	7 501 263 »	» »
1884. .	» »	» »	6 549 688 »	6 856 004 »	» »
1885. .	» »	» »	6 156 000 »	6 680 000 »	» »
1886. .	» »	» »	6 149 735 »	6 680 000 »	» »
1887. .	30 801 975 »	9 593 000 »	6 752 856 »	4 648 700 »	5 638 000 »
1888. .	31 734 612 »	8 000 000 »	7 337 974 »	6 148 700 »	5 438 116 »
1889. .	33 230 917 »	10 500 000 »	7 266 026 »	6 148 700 »	6 367 000 »
1890. .	33 811 000 »	10 000 000 »	6 942 290 »	6 648 700 »	5 850 000 »
1891. .	35 947 816 »	6 300 000 »	6 973 690 »	5 904 000 »	4 609 000 »
1892. .	38 556 912 »	7 550 000 »	6 703 690 »	5 889 100 »	3 489 104 »
1893. .	39 552 047 »	10 773 460 »	5 050 000 »	6 029 000 »	3 816 000 »
1894. .	41 384 103 »	13 357 954 »	5 050 000 »	6 230 000 »	3 816 000 »
1895. .	41 903 350 »	11 816 830 »	5 067 500 »	6 429 000 »	4 616 000 »
1896. .	41 923 638 »	12 116 874 »	4 716 149 »	6 430 000 »	3 713 724 »

1. On n'a pas pu présenter une comparaison complète jusqu'en 1883, par suite de modifications survenues dans la forme du budget et la répartition des chapitres.

On voit, d'après ces chiffres, extraits des budgets successifs, que, tandis que nos armements augmentaient régulièrement dans une proportion assez exactement mesurée par les sommes consacrées aux soldes des officiers et équipages, c'est-à-dire dans la proportion, entre 1887 et 1896, de 3 à 4, on réduisait tout d'abord de neuf millions et demi à six millions, en 1891, les crédits nécessaires à l'achat des matières d'entretien, charbon, matières grasses, huiles, voiles, matériaux de réparations, chaudières de rechange, etc... Aussi les magasins se vidaient-ils rapidement. Il est vrai que la Marine pouvait utiliser les vieux stocks qu'on lui reproche si volontiers de conserver; mais n'est-ce pas une mauvaise plaisanterie que de lui conseiller d'employer ses bois courbes de chêne quand elle a besoin de tôles, ses vieux canons de fonte quand elle a besoin d'acier, ou ses chaudières antiques timbrées à 1kg,25 quand elle demande des appareils modernes à 17 kilogrammes.

Par une ironie du même genre, le Parlement s'avisait, en même temps, que la Marine puisait chaque année dans les magasins plus que ne le permettait la dotation budgétaire et que, par suite, les stocks s'appauvrissaient. On se préoccupa vivement de remédier à cette irrégularité; mais ne serait-il pas plus juste de constater que les dotations budgétaires sont insuffisantes, et surtout de ne pas perdre de vue que le premier devoir est de maintenir la flotte en état, et d'être en mesure de faire face, du jour au lendemain, à des nécessités tantôt militaires, tantôt industrielles qui échappent aux prévisions les plus attentives. La Marine risque, à chaque instant, de voir immobiliser, par suite de l'absence d'une pièce de rechange d'une valeur minime, un bâtiment de combat qui vaut trente millions. N'est-il pas d'une saine administration de chercher à se prémunir contre de semblables risques, et peut-on avec quelque bon sens considérer comme des approvisionnements et soumettre à des spécialités d'exercices, des matériaux et des objets qui ont, en réalité, par rapport au navire, le même rôle que les munitions par rapport au canon?

Ce point de vue semble avoir échappé totalement au Parlement et aux membres de la Commission extraparlementaire

de la Marine, qui ont fait une confusion grave entre les matières de consommation courante, comme le charbon, qui doivent logiquement être soumises à la spécialité d'exercices, et les autres matières, telles que pièces de rechange, tôles, fers ouvrés, tubes de chaudières, etc... : celles-ci doivent de toute nécessité être entretenues dans les magasins, et sont exposées à y rester sans mouvement jusqu'au jour où on les vendra comme vieilles matières.

Quoi qu'il en soit, les dotations budgétaires furent tellement insuffisantes en 1890, 1891, 1892, etc..., que la nécessité de les augmenter apparut aux yeux de tous. On disait couramment dans nos ports militaires que prochainement, faute de matériaux, une partie de notre personnel ouvrier devrait s'occuper à balayer l'arsenal. On était arrivé, en particulier, à épuiser tellement les réserves de charbon que le déficit, pour cet article seul, s'élevait à plus de trois millions. Les états bleus constataient chaque année un accroissement de plusieurs millions dans les déficits des réserves de guerre : en 1895, bien que les crédits matières eussent été augmentés de plus de deux millions depuis quelques années, l'état bleu faisait ressortir un déficit de vingt-huit millions dans les réserves de matières et d'objets que nos magasins devraient posséder pour permettre l'armement en guerre de toutes nos unités de combat.

Hâtons-nous d'ajouter que notre situation n'est pas aussi fâcheuse que ce chiffre de déficit permettrait de le supposer; car ce chiffre correspond, d'une part, à l'armement simultané et, par suite invraisemblable, de tous nos bâtiments et, d'autre part, les bases sur lesquelles sont établis les besoins demanderaient un sévère examen. M. Pelletan nous a fait connaître, dans la discussion du budget de 1897, ce que le ministère de la Marine lui-même pensait de ce genre de statistique.

En même temps que les crédits matières restaient insuffisants, les crédits salaires pour réparations diminuaient : de 7 500 000 qu'ils étaient en 1883, ils sont descendus à 5 889 000 en 1892, pour se relever légèrement à 6 430 000 en 1896. Or, en 1883, pour ne parler que des cuirassés, nous entretenions en tout neuf bâtiments dont le plus compliqué était le *Marengo*. En 1896, nous avions dix-neuf cuirassés,

dont le plus simple est le *Richelieu*, mais qui sont pour la plupart des bâtiments modernes.

Si l'on compare le *Marengo* de 7 800 tonneaux au *Brennus* de 12 000 tonneaux, on trouve que le premier a coûté 7 millions, le second 28. Le premier possède une machine unique développant 3 800 chevaux ; le second, deux machines de 7 000 chevaux chacune; l'un, huit corps de chaudières timbrées à 2kg,25, l'autre seize corps à 17 kilogrammes; le premier a une artillerie manœuvrée et approvisionnée à bras, le second possède une artillerie à manœuvre mécanique et des canons d'une puissance et d'un poids inconnus lors de la construction du *Marengo*. Si ce dernier n'a que trois ou quatre appareils auxiliaires, le *Brennus* possède comme treuils, monte-charges, appareils électriques, près de cinquante machines diverses; son tuyautage de vapeur représente des kilomètres de tuyaux de cuivre. Enfin, le *Marengo*, en bois doublé de cuivre, ne demande, pour l'entretien de sa coque, qu'un passage au bassin tous les deux ans; le *Brennus*, en acier, doit être visité et peint presque tous les six mois.

N'est-il pas évident que les crédits suffisants pour entretenir neuf *Marengo* seront totalement insuffisants pour dix-neuf navires, dont dix aussi compliqués que le *Brennus*?

La conclusion est encore plus nette, si nous comparons les bâtiments de moindre tonnage.

Les quelques croiseurs de 1883 étaient des bâtiments en bois, de faible vitesse; les croiseurs de 1896 sont des navires de 18 à 20 nœuds, où tout a été sacrifié à la légèreté dans la construction de la coque, de la machine et des chaudières et qui, par conséquent, exigent des soins de tous les instants et un entretien minutieux.

Enfin, en 1883, nous avions 60 petits torpilleurs de 18 à 20 mètres. Aujourd'hui, nous en avons 220 — de tous les tonnages, depuis 50 jusqu'à 150 tonneaux ; — quelques-uns atteignent la vitesse de 30 nœuds, et sont munis de machines et de chaudières qui sont des œuvres d'art et doivent être entretenues avec les soins que méritent des œuvres d'art.

Il est superflu d'insister davantage pour établir que les crédits d'entretien et de réparation devaient être, en 1896, quatre ou cinq fois supérieurs à ceux de 1883. Or, comme nous l'avons

montré, loin d'augmenter, ils ont été diminués d'un million.

Admettons, si l'on veut, qu'en 1883 il y avait un certain gaspillage — la chose est loin d'être vraie d'ailleurs — et que l'on eût pu, par une bonne administration, réduire à 5 millions les crédits fixés à 7 millions; aujourd'hui notre flotte devrait nous coûter au bas mot 15 millions comme salaires pour réparations, rien que pour l'entretenir dans l'état où se trouvait la flotte de 1883. Il y a donc, annuellement, un déficit de 8 à 9 millions qui mesure *grosso modo* le dépérissement que l'insuffisance d'entretien impose à notre matériel naval.

Les conséquences de la situation financière de la Marine ne pouvaient pas tarder à se faire sentir : la débâcle commença par les bâtiments les plus délicats, c'est-à-dire les torpilleurs. Il y a quatre ans, certains incidents attirèrent l'attention sur leur état. Une commission extra parlementaire se transporta gravement à Toulon, interrogea tous les chefs de service, constata le mal, fut exactement renseignée sur la pénurie de l'arsenal en fait de matières et de main-d'œuvre, mais elle ne vit aucunement, malgré les indications qu'elle reçut, où était l'origine du fâcheux état de choses mis sous ses yeux. La situation était celle-ci : la Marine, très largement dotée pour ses constructions neuves, achetait des torpilleurs, les mettait immédiatement en service et, à la première avarie sérieuse, les reléguait dans un coin de l'arsenal, en attendant qu'on pût les réparer. En l'absence de crédits suffisants, les torpilleurs indisponibles s'accumulaient ; non seulement les réparations se faisaient très lentement, mais l'entretien faisait défaut et chaque jour le dépérissement augmentait. Le ministre envoyait des ordres pressants et réitérés pour faire cesser cet état de choses, mais comme il ne fournissait pas de crédits, ses dépêches étaient lettre morte.

Ce qui se passait il y a trois ans pour les torpilleurs se présente depuis deux ans pour les autres navires; nos escadres armées sont une excellente école pour le personnel, mais elles ont détruit notre matériel. Aussi, lorsque l'amiral de Cuverville quitta le commandement de l'escadre de réserve, en octobre 1896, fut-il question de supprimer cette escadre; elle ne comprenait plus que deux cuirassés. On maintint l'escadre,

pour le principe, dit-on; mais que doit-on penser d'une escadre qui ne contient que des états-majors et pas de cuirassés? La Marine française tombe-t-elle à l'état de ces républiques sud-américaines où il n'y a que des généraux, peu de soldats et pas de canons?

Enfin, la dernière conséquence de l'état de choses que nous venons d'exposer se manifesta lorsqu'en février dernier la question d'Orient s'embrouilla et que l'on fit le dénombrement de nos forces maritimes : la plus grande partie de nos navires, ceux notamment qui datent de plus de trois ou quatre ans, étaient en réparations et demandaient à changer leurs chaudières. Nous n'avions de vraiment disponibles que les navires neufs. Les cuirassés et les croiseurs avaient subi le même sort que les torpilleurs : à peine construits, on les avait usés en exercices, et ils encombraient maintenant nos arsenaux, attendant les jours propices où l'on pourrait s'occuper de les réparer.

On dira que nous poussons le tableau au noir. Il est cependant des vérités qu'il est nécessaire de proclamer hautement afin d'en tirer pour l'avenir un enseignement salutaire. D'ailleurs, si nous avions des illusions sur notre flotte, nos ennemis possibles la jugent à son exacte valeur; l'Angleterre, qui nous regardait, il y a quelques années, comme un adversaire digne d'elle, nous considère aujourd'hui comme une puissance négligeable : « La flotte française, dit le major Court dans le *Nineteenth Century* de janvier 1897, présente tous les symptômes bien connus du choléra-morbus. »

Le tableau que nous avons reproduit plus haut indique la marche, depuis 1887, des crédits matières et main-d'œuvre pour le service général. Ces crédits forment ce qu'on pourrait appeler les frais généraux de l'établissement naval du pays; ils comprennent, par exemple, l'outillage des ateliers, l'entretien et l'achat des bâtiments de servitude, remorqueurs, chalands, charbonnières et en même temps tous les vieux pontons que nous entretenons à grands frais et qui servent de casernes, d'écoles, de magasins, etc....

Or, depuis 1887, l'augmentation de nos armements, la présence sur rades d'escadres nombreuses à ravitailler, l'accroissement de nos constructions neuves (vingt navires, représen-

tant 137 800 tonnes, à construire en quatre ou cinq ans en 1896, au lieu de quatorze navires représentant 106 000 tonnes à construire en dix ans en 1883) auraient dû avoir comme première conséquence une certaine augmentation des frais généraux. Nullement. En se reportant au tableau indiqué, on constate que les crédits matières ont diminué graduellement de 5 638 000 francs à 3 713 724 francs et les crédits main-d'œuvre de 6 752 856 à 4 716 149.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si l'outillage de nos arsenaux est en retard de vingt ans et si nous manquons de matériel lorsqu'il s'agit de ravitailler nos escadres. On s'étonne, avec quelque raison, du prix exagéré de nos bâtiments de guerre; ce prix est une des conséquences de cet état de choses. En Angleterre, l'outillage des arsenaux est toujours tenu au courant des progrès; des moyens de transport rapides, comportant de véritables chemins de fer avec des wagons pour le personnel et le matériel, relient entre eux les ateliers, les bassins de radoub, les quais. Dans nos arsenaux, nous constatons avec une certaine stupéfaction que les mêmes ingénieurs qui installent sur les navires les machines et les chaudières les plus perfectionnées et les plus économiques, se contentent dans leurs ateliers des appareils les plus antiques et les plus dispendieux d'entretien; le batelage par eau, pour porter les ouvriers et les matériaux à bord des navires, se fait communément sur de vieilles barques à l'aviron; les transports par terre utilisent trop souvent des charrettes conduites à bras d'hommes. On voit clairement combien ces pratiques, auxquelles conduit nécessairement l'insuffisance de crédits, rendent lents et coûteux tous les travaux exécutés dans des arsenaux qui couvrent un espace considérable.

La même situation se rencontre dans tout ce qui a rapport aux constructions et travaux exécutés à terre. La substitution d'une flotte en acier à notre vieille flotte en bois aurait nécessité l'installation de nombreux bassins de radoub : l'entretien d'une carène en acier, surtout dans les eaux chaudes de la Méditerranée et dans les eaux sales de la rade de Toulon, exige que tout navire soit visité et peint plus d'une fois par an. En outre, en cas d'avaries, soit abordage, soit accident d'hélices ou autres, le passage au bassin s'impose.

Enfin, en cas de guerre, une flotte militaire doit avoir de toute nécessité, à sa disposition, des bassins où les navires ayant survécu viendront rapidement réparer leurs blessures; or, nous avons, en 1897, le même nombre de bassins de radoub qu'en 1883. Une administration qui ne sacrifierait pas les réalités solides aux vaines apparences se serait préoccupée d'augmenter et presque de doubler le nombre de nos formes d'échouage; notamment notre premier soin eût dû être d'en doter le port de Bizerte. Les Anglais, à chaque extension de leurs forces navales, ont consacré des sommes considérables à l'aménagement de leurs arsenaux et posséderont prochainement, dans la seule Méditerranée, six bassins de radoub capables de recevoir des cuirassés, tandis que nous n'en aurons que quatre à Toulon. Il est vrai que, pendant que nous diminuions les crédits des travaux à terre, ils les augmentaient suivant l'accroissement de leur flotte, en les portant de 12 à 14 millions.

Nous avons un exemple, net et précis, de notre imprévoyance en considérant ce qui concerne l'entretien de nos torpilleurs. L'Allemagne a appliqué à sa Marine cet esprit de méthode qui lui a valu les victoires de 1870; elle a reconnu, comme l'Autriche d'ailleurs, que, pour assurer en tout temps la disponibilité des torpilleurs, il y avait grand intérêt à les entretenir à sec sous des hangars. Nous-mêmes avons eu les mêmes préoccupations; mais nous avons été arrêtés par les dépenses de première installation et, ne pouvant pas, à l'imitation de l'Allemagne et de l'Autriche, consacrer quelques millions à cette première installation, nous laissons dépérir dans nos arsenaux, malgré des dépenses d'entretien fort élevées, les torpilleurs que nous construisons en grand nombre. « Nous achetons des chevaux de prix, mais nous ne leur construisons pas d'écuries et nous les abandonnons, sans abri, aux intempéries des saisons. »

Sans doute, notre Marine s'est préoccupée de tous les besoins que nous avons énumérés et elle ne se dissimule aucunement la nécessité des dépenses en travaux à terre, mais elle n'a pas su obtenir du Parlement les crédits nécessaires. Là encore, l'examen des chiffres du budget présente quelque intérêt.

En 1885, le budget des travaux hydrauliques, qui comprend

les ouvrages à terre, quais, bassins, cales de constructions, ateliers, voies ferrées, casernes, etc., s'élevait à 9 300 000 francs ; à dater de cette époque, il diminue chaque année, au point de tomber, en 1893, à 4 700 000 francs. Aussi l'état de délabrement des ateliers, des magasins, des casernes, ne laisse-t-il rien à désirer. Faute de casernes, la Marine doit loger en partie ses troupes sur de vieux pontons malsains qui grèvent de sommes énormes le budget de l'entretien des navires ; le port de Toulon, qui est le point d'attache de deux escadres, manque de quais, d'appontements, de bassins ; à Toulon, également, le magasin des machines et l'atelier de la scierie, incendiés en 1895, ne sont pas encore reconstruits.

Ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, nous sommes forcés de constater que la Marine n'entretient pas son matériel de combat, que ses magasins sont vides, qu'elle n'est en mesure de maintenir en état sérieux et de vraie disponibilité pour le combat que les navires frais sortis des chantiers de construction ; qu'au bout de deux ou trois ans d'armement, ces navires sont usés avant d'être démodés, enfin qu'en même temps ses arsenaux ne représentent plus l'outillage absolument nécessaire à une flotte de combat.

La Marine est semblable aujourd'hui à ces familles qui, pour le plaisir de briller dans le monde, dépensent chaque année plus que leurs revenus et qui, au bout de peu de temps, ayant encore équipages et grand train de maison, sont réduites à vendre leurs bijoux et à entretenir des dettes criardes chez leurs fournisseurs. Cet état de choses, purement matériel, entraîne chez elle les mêmes conséquences morales que chez les particuliers : dans les familles ruinées, la discorde règne sans conteste et chacun rejette sur les autres la responsabilité des erreurs passées. Il en est de même dans la Marine, et c'est peut-être une des conséquences les plus regrettables de la situation, car il est à craindre qu'elle ne porte une atteinte grave aux qualités de dévouement, d'intelligence et de capacité qui étaient, sans conteste, l'honneur des différents corps de la Marine. Ceux-ci, au lieu de s'entendre pour le bien du service, comme autrefois, se déchirent entre eux : les officiers de vaisseau reprochent aux ingénieurs la durée trop longue et l'insuffisance des réparations ; les ingénieurs reprochent aux

commissaires la mauvaise gestion des crédits d'approvisionnements, et, de fait, il y a, dans tous ces reproches, une part de vérité. Lorsqu'on peut dépenser sans compter, les prévisions erronées et les dépenses peu utiles passent inaperçues; si, au contraire, l'argent vient à manquer, le moindre malentendu et la moindre erreur ont des conséquences regrettables. C'est pourquoi le système administratif de la Marine, qui était admissible, il y a vingt ans, à l'époque des vaches grasses, est déplorable dans la période des vaches maigres.

Les derniers incidents de Toulon qui, à l'occasion du déplacement brutal de trois ingénieurs, ont fait un certain bruit dans la presse, n'ont pas eu d'autres causes que ce fâcheux état moral de la Marine : d'un côté des ingénieurs qui doivent, sans augmentation de nombre, faire face à des obligations décuplées depuis vingt ans et qui ont à disposer de crédits si insuffisants que, chaque année, à Toulon, on ne peut plus, dès le mois d'août, engager une dépense nouvelle imprévue, quelque urgente qu'elle soit; d'autre part, certains officiers de vaisseau, habitués à l'obéissance passive, improvisés administrateurs et ne prenant dans leurs charges nouvelles que le droit de se faire obéir, professant le plus parfait mépris pour les nécessités financières et admettant en principe que l'État ne doit pas être économe. Le conflit, dans ces conditions, est fatal et doit se résoudre, naturellement, comme cela s'est passé à Toulon, par le sacrifice des faibles.

III

Telle est, résumée succinctement, la situation fâcheuse où se débat aujourd'hui la Marine et cette situation a pour cause l'ingérence parlementaire et les erreurs graves commises, dans la préparation du budget, par les rapporteurs successifs des budgets. Aucun d'eux ne s'est rendu compte que « l'essentiel n'est pas de voir grand, mais de voir juste », ainsi que le dit si exactement M. de Villebois-Mareuil, « et ce n'est pas voir juste, ajoute ce dernier, que d'engager de lourdes dépenses sans compter, avec la quasi certitude de ne pouvoir pas les soutenir, ou, — s'y étant aventuré,

et pour ne pas battre en retraite trop précipitamment, — avec la désastreuse obligation de sacrifier l'entretien des forces vives de l'armée aux passagères expériences d'un intérêt secondaire. Ce n'est pas voir juste et ce n'est pas faire acte de prévoyance que d'équilibrer le budget pour l'instant précis où doit être votée la loi de finances, et d'introduire ensuite des améliorations, de proposer des créations, de retrouver des besoins oubliés, en faisant appel à des crédits supplémentaires. »

Il serait exagéré, à la vérité, de rendre le Parlement, ou plutôt les quelques députés qui se sont créé, aux dépens des forces vives du pays, une bruyante notoriété, seuls responsables de l'état de choses actuel. La Marine, sans doute, a aussi une certaine part de responsabilité, mais il serait souverainement injuste de la lui reprocher. D'abord, il faudrait s'entendre sur la signification de cette personnalité générale que l'on appelle « la Marine ». La Marine est-elle représentée par le ministre, ou par les directeurs du Ministère, ou par les chefs d'escadres? En réalité, elle est un groupe non homogène de services et de personnalités à intérêts divergents, et son unité ressemble fort à celle du concert européen.

Les ministres changent chaque jour : à leur arrivée, ils trouvent des situations déjà engagées et un état de choses qu'on ne peut modifier en quelques semaines. Préoccupés surtout des questions parlementaires, jamais ils n'osent se faire les vrais défenseurs des intérêts qui sont confiés à leur garde. L'insuffisance des crédits que nous venons d'indiquer, la plupart d'entre eux l'ont connue, les chefs des services du Ministère ne l'ont pas ignorée et n'ont pas dissimulé le danger de la situation. Mais, chaque année, le problème était le même ; il fallait, coûte que coûte, boucler le budget sans réduire les apparences brillantes de la Marine. Aussi, chaque année, *grattait-on* sur la plupart des chapitres. On savait qu'avec quelques belles phrases patriotiques, on obtenait de la Chambre tous les crédits nécessaires aux constructions neuves et aux armements ; mais que, s'il s'agissait des approvisionnements, de travaux hydrauliques, de service général, on risquait de déchaîner, en exposant la nécessité de relever les crédits de ces chapitres, un nouveau *tolle* contre la routine de la Marine,

contre l'exagération de ses frais généraux, etc., etc... On préférait se taire, s'avouer à soi-même qu'on n'était pas responsable du passé, se dire qu'après tout les Ministères sont éphémères et conclure par le mot de Louis XV : « Après moi le déluge. » D'ailleurs, la plupart du temps les ministres de la Marine se sentent suspects : ils veulent donner des gages de leur déférence vis-à-vis du Parlement, et chaque année ils acceptent, souvent même ils proposent, de nouvelles entraves qui leur lient les mains et, sous prétexte de contrôle, rendent de plus en plus impraticable la bonne administration de leur département. Il serait trop long de démontrer ici à quel point la spécialité de chapitres poussée à l'excès et la spécialité d'exercice, considérées comme les bases de notre législation financière, sont, en réalité, contraires à la bonne gestion et à l'économie lorsqu'il s'agit de dépenses qui, comme celles de la Marine, sont réglées par l'imprévu le plus complet.

L'Administration centrale, à Paris, exécutrice immédiate des ordres du ministre, n'est pas non plus « la Marine ». Tiraillée en tous sens par les nécessités parlementaires et financières, par les réclamations des arsenaux et des escadres, obligée de tenir compte d'intérêts absolument contradictoires, elle ne sait plus où donner de la tête et finit par perdre la direction effective. Dans son sein, d'ailleurs, les mêmes causes engendrent les mêmes effets, et la lutte entre services prend trop souvent la place de l'étude calme et réfléchie des affaires.

Enfin, en troisième lieu, les arsenaux et les escadres ne se préoccupent que de leurs travaux et de leurs manœuvres; ils ne se sentent ni dirigés réellement, ni défendus par le ministre et ses collaborateurs; ils sont d'ailleurs plus puissants qu'eux, car ceux-ci passent, tandis qu'ils demeurent. Aussi traitent-ils de rengaines les ordres ministériels recommandant l'économie, font-ils un grief personnel aux services du Ministère lorsque ceux-ci se voient contraints de leur refuser les crédits qu'ils demandent. Pour nos chefs d'escadres, comme pour les chefs de nos arsenaux, le ministre et ses collaborateurs sont facilement regardés comme des incapables ou des inconscients, qui sacrifient à l'intérêt du moment la Marine qu'ils devraient diriger et défendre.

En un mot, il n'y a pas une personnalité ou un ensemble

de personnalités qui représente « la Marine » : il y a une organisation anarchique qui s'occupe des intérêts de la Marine, mais sans unité de vue et de direction.

Si pourtant on considère « la Marine » comme une personnalité, sans doute elle est fort coupable : elle se refuse, consciemment ou non, à admettre le régime parlementaire et ses conséquences ; elle est incapable même de présenter au Parlement des documents sincères ; elle manque de franchise avec lui ; elle le trompe, de fait, en ne l'éclairant pas : elle se laisse conduire, en maugréant, mais sans se défendre, au gré de quelques personnalités encombrantes. Elle n'a pas su modifier son organisation suivant les besoins du temps : ses services centraux sont mal organisés et incapables de direction effective. Ses arsenaux ne sont pas à la hauteur des nécessités industrielles ; elle entretient partout un luxe de personnel inconnu à l'étranger ; elle ne sait pas plus faire disparaître les institutions surannées qui l'encombrent que créer les organismes nouveaux qui lui sont nécessaires ; quand, sous la pression de l'opinion publique, elle adopte une réforme, ce n'est jamais que sur le papier.

N'insistons pas davantage, puisqu'au demeurant nous avons montré que personne n'est responsable de cet état d'esprit et de cet état de choses. Constatons seulement que le mauvais état de notre flotte est en partie le résultat d'une erreur, qui, cependant, paraît bien légère. Cette erreur est de changer chaque année les chefs de nos escadres ; il en résulte que ceux-ci, ne conservant le commandement qu'une année, n'ont à se préoccuper que de l'état de l'escadre pendant cette année ; peu leur importe si, lorsqu'ils débarquent, les machines sont fatiguées et les chaudières usées. Il leur suffit que, pendant leur temps de commandement, leur matériel et leur personnel soient toujours à la hauteur des nécessités militaires à prévoir. Comme leur ministre, ils peuvent se dire : « Après moi, le déluge. » Ils auraient tort d'avoir d'autres préoccupations. Si, pour exercer leur personnel, ils usent leur matériel, ce ne sont pas eux les coupables, ce n'est pas davantage le ministre qui, lié par ses crédits, doit entretenir des escadres armées. Il est donc bien juste de dire que le vrai coupable de notre état maritime, c'est le Parlement.

La Marine nous fournit donc, à titre de moralité, l'exemple des dangers que fait courir au pays l'ingérence brouillonne des parlementaires. Nous avons là une preuve matérielle du défaut d'un régime qui confie, à des gens bien intentionnés sans doute, mais inexpérimentés et irresponsables, la gestion supérieure des intérêts du pays. Nous ne faisons pas d'ailleurs le procès du régime, mais de la façon dont il est pratiqué. Il n'appartient pas au Parlement de faire, à la place des marins, de la stratégie et de la tactique; à la place des ingénieurs, de se mêler de la stabilité des cuirassés, et, au lieu des artilleurs, de discuter sur le mérite de notre artillerie; son rôle serait simplement d'étudier les besoins des services, de voir si ces besoins sont satisfaits, d'examiner l'organisation générale, d'insister pour des réformes utiles. Mais ces besognes seraient trop modestes.

Notre administration maritime n'est, en réalité, ni plus routinière, ni plus attachée aux formes vieilles, ni plus paperassière que nos autres administrations publiques. Mais, à ces dernières, nous sommes habitués, et, manquant de point de comparaison, ignorant d'ailleurs les organisations étrangères, nous ne nous doutons pas à quel point sont surannés notre système administratif, notre système judiciaire, notre système financier. Nous apercevons aisément que notre Marine se complaît dans des routines administratives parce que la comparaison s'impose entre ses pratiques et celles des sociétés industrielles et des sociétés de navigation. Mais n'est-il pas plus singulier de voir conserver en 1897, après vingt-sept ans de soi-disant régime démocratique, les institutions administratives créées au commencement du siècle par Napoléon en vue du pouvoir personnel?

De même, quand nous constatons le délabrement de nos escadres, nous avons une preuve matérielle de l'action néfaste de nos mauvaises mœurs parlementaires sur notre Marine: mais, sans aucun doute, le microbe destructeur qu'est la politique a semé les mêmes germes de mort dans toutes nos autres administrations. Si nous n'en voyons pas encore les effets, c'est qu'il faut plus de temps pour détruire nos finances que pour user les chaudières de nos cuirassés.

IV

Il faut conclure.

Le budget de 1897, qui vient d'être voté, fixe la dotation totale de la Marine à 266 millions. Nous l'avons suffisamment exposé, cette dotation ne suffirait pas à entretenir notre état d'armement actuel. Elle devrait être relevée de 15 millions au moins pour permettre l'entretien et la réparation de nos navires, l'approvisionnement normal de nos magasins, et pour faire face aux besoins ordinaires des travaux hydrauliques.

C'est donc à 280 millions environ qu'il faudrait porter le budget pour nous permettre de continuer les constructions en cours, de réparer et de renouveler les bâtiments à mesure de leur usure ou de leur disparition. Ce serait le budget normal, à la condition toutefois que nous sachions organiser nos escadres de manière à éviter le retour de situations analogues à celle d'aujourd'hui et que nous réformions également nos habitudes administratives.

Mais nous avons à réparer les erreurs du passé; ces erreurs se soldent par 50 millions pour remettre en état nos navires qui, tels que le *Formidable,* le *Marceau,* le *Hoche,* constitueront des unités de combat de premier ordre après un changement de chaudières, une modification d'artillerie, et grâce à quelques dispositions nouvelles dans leur protection.

D'après le dernier *état bleu*, le déficit dans nos magasins, sur la réserve de guerre seule, et sans compter les matériaux pour réparations, s'élève à 28 millions. On peut donc fixer à 30 millions au minimum la dépense à faire pour rétablir, dans nos magasins, les stocks indispensables.

Enfin une dépense de 50 millions est nécessaire aussi pour donner à nos arsenaux l'outillage général qui leur fait défaut : formes de radoub, appontements, ateliers, casernes, outillage, etc....

C'est donc une somme de 130 millions à dépenser aussi rapidement que possible, si nous avons la seule prétention de donner à notre Marine la force réelle qui correspond aux apparences de ces dernières années. 130 millions en cinq ans, portent pendant cinq ans le budget à 306 millions et nous

permettront de liquider le passé et d'avoir le droit, sans folie, de penser à l'avenir.

Le Parlement, peut-être, est disposé à de nouveaux sacrifices : M. Lockroy a déposé, chacun sait, un projet de loi attribuant à la mise en chantier de bâtiments neufs un crédit extraordinaire de 200 millions. Le gouvernement, pour ne pas être en reste avec l'opposition, a, sous une forme détournée, fait de même. Examinons nettement, à la lumière des enseignements du passé, les conséquences de ces projets.

Si on ne se résout pas à la *liquidation* que nous venons d'esquisser, notre flotte actuelle sera détruite sans ressources; les bâtiments de guerre qui entrent en ligne aujourd'hui, le *Jauréguiberry*, le *Carnot*, le *Charles-Martel* et ceux qui apparaîtront demain, le *Masséna*, le *Charlemagne*, etc... subiront le sort de leur devanciers et, dans cinq ou six ans, faute d'entretien suffisant, disparaîtront. Nos torpilleurs, nos croiseurs subiront le même sort. Le dépérissement sera plus rapide encore que par le passé, car l'entretien de ces nouveaux navires sera singulièrement plus coûteux que celui de leurs prédécesseurs. Ces nouveaux navires ont trois machines, au lieu de deux; leurs mécanismes laissent loin derrière eux, comme nombre et comme complication, ceux de la génération précédente. Des croiseurs de 23 nœuds développant 28 000 chevaux seront quelque peu plus coûteux que les *Jean-Bart* et les *Alger*. Logiquement donc, on doit accroître chaque année, au fur et à mesure de l'entrée en ligne des unités nouvelles, les crédits d'entretien et de réparation. Il ne suffit pas de construire de nouveaux navires, il faut leur fournir des équipages et des états-majors, faire face à leurs dépenses d'armement, à leurs réparations, etc... En Angleterre, nous voyons l'Amirauté prévoir, cette année, en vue de l'augmentation de sa flotte, un accroissement d'effectifs de 6 300 hommes dont 121 officiers.

Si donc, nous consacrons 200 millions à des constructions nouvelles, en dehors des crédits annuels, nous devons prévoir, pour l'entretien du personnel et du matériel de cette flotte nouvelle, un accroissement notable de dépenses que l'on peut fixer, très modestement, à 20 millions : le budget normal de la marine deviendrait donc dans quelques années de 300 millions.

Résumons :

Tout d'abord un budget normal de 280 millions ;

Une dépense de 130 millions pour refaire notre flotte et installer nos arsenaux, répartie en cinq ans, soit, par an, 26 millions ;

Une dépense de 200 millions pour construire de nouvelles unités en cinq ans, soit par an 40 millions.

Au total, 346 millions de dépenses pendant cinq ans et, après cette période, une dépense annuelle de 300 millions.

Telle est la situation à envisager. Si nous avons la prétention de consacrer, dès maintenant, 200 millions à la construction de nouveaux navires, et si, en même temps, nous cédons encore à la dangereuse tentation de diminuer nos crédits d'entretien, nous nous rendrions coupables d'une véritable folie; mieux vaudrait fermer dès demain nos arsenaux et licencier nos équipages que de gaspiller de nouveau les millions en entretenant dans le pays des illusions sur la valeur de notre Marine. Sinon, le jour du danger, la France constatera avec stupeur que les sommes colossales consacrées à sa flotte n'ont servi qu'à faire danser, sur le pont de nos cuirassés, les populations cosmopolites de Trouville et de Monte-Carlo, et, comme elle l'a trop souvent fait dans notre histoire, elle réservera le nom de traîtres à des hommes qui n'auront été que faibles ou qu'imprévoyants.



LA SYNTAXE ET LE STYLE

A MONSIEUR ADOLPHE BOSCHOT

Mon cher confrère,

Je vous remercie beaucoup de m'avoir envoyé votre récent ouvrage, *la Crise poétique*. J'y ai rencontré des pages qui m'ont ravi, celles, par exemple, où vous décrivez délicieusement le rôle de l'*e* muet dans le vers. Mais, en général, sur la versification, vous savez que nos vues diffèrent radicalement. Vous me mettez en cause, permettez-moi de me défendre.

Vous ne manquez pas de déférence pour vos anciens : les sentiments que vous témoignez à mon égard me touchent vivement et me sont précieux. Cette rare modération chez un jeune novateur m'étonne et m'engage à vous répondre. Elle est d'autant plus méritoire que les parnassiens vous font horreur et que vous me prenez pour l'un d'eux. Oh ! s'il suffit, pour être parnassien, de respecter la poétique traditionnelle et de pratiquer la consonne d'appui, je le suis sans conteste, mais alors des poètes d'une autre époque, et des plus grands, Corneille, pour n'en citer qu'un, l'ont été avant moi.

Je vous mets d'ailleurs au défi de m'attribuer, en le désignant, aucun des autres caractères par lesquels vous classez les poètes que vous nommez parnassiens. J'en appelle à ceux-ci mêmes : j'honore les qualités que vous stigmatisez

en eux, mais je les leur envie; je ne possède pas toutes les ressources de leur langage et leur idéal n'est pas le mien. Consultez-les, ils vous l'attesteront volontiers.

Le *Parnasse*, proprement dit, est un recueil éclectique de poésies publiées par Lemerre, où se donnent la main des poètes très divers par l'inspiration et la facture, depuis André Lemoyne jusqu'à Mallarmé. Le souci d'une forme éclatante et pure y domine, sans doute; est-ce une raison pour n'y voir que la manifestation et le programme littéraire d'une école exclusive? Je compte parmi les collaborateurs du *Parnasse*, j'en suis fier; mais je suis très loin d'être un parnassien au sens que vous et la plupart des critiques présents vous imposez à cette dénomination. Il y a là une confusion contre laquelle réclame un groupe nombreux de ces poètes et dont je commence à m'impatienter un peu : une telle étiquette risque de fausser l'idée que, par excès de confiance, pourrait se faire de mes vers, sans les jamais lire, l'immense majorité de mes compatriotes, pour laquelle je n'en ai pas moins d'estime.

Mes *Réflexions sur l'art des vers*, que vous mentionnez, ont pour seul objet de rattacher, autant que j'en suis capable, à des lois positives le régime des sons dans le vers; c'est un petit chapitre de l'acoustique, et j'y émets une simple hypothèse. Mais, aussi longtemps que les sectateurs de nos nouvelles écoles se borneront à condamner cette étude sans motiver l'arrêt, je ne me sentirai pas édifié par eux sur ce qu'elle vaut. On me pardonnera de ne pas la sacrifier précipitamment; d'autres juges, compétents à d'autres titres, ne m'y sollicitent pas. Mon ami, le philologue Gaston Paris, par exemple, m'aurait déconseillé de la publier s'il y avait relevé des erreurs fondamentales et choquantes. Il n'a pas eu le loisir de l'examiner minutieusement, comme il en avait le dessein : j'eusse redouté sa loupe de savant plus que la prunelle visionnaire des poètes ; il m'a suffi de son premier regard, provisoirement favorable, pour être assuré que ma théorie n'avait pas beaucoup à redouter le leur. Mais je m'avise que sans doute la science de mon ami est trop officiellement titrée pour vous inspirer confiance. Vous importera-t-il davantage

que j'aie eu l'entière approbation de Taine, penseur et artiste en langage de premier ordre? Peut-être n'ignorez-vous pas que Taine, à ses heures, versifiait de manière à contenter Heredia, son maître; c'est un assez bon certificat d'aptitude. Quoi qu'il en soit, au point de vue tout scientifique où je me place, son autorité n'est pas niable. Quant à vous, mon cher confrère, vous reconnaissez à mon opuscule des qualités qui font plus d'honneur à mon caractère qu'à ma raison, car, tout en saluant ma sincérité, vous le déclarez *à peu près vide.*

Me voilà bien à plaindre : comment puis-je savoir ce qu'il y manque? C'est pourtant là ce qui m'importe; peu me chaut d'errer sincèrement. De mes jeunes adversaires, les uns (presque tous) ne laissent même pas soupçonner l'existence de ma tentative, les autres, deux ou trois à ma connaissance, qui en ont, comme vous, fait mention, glissent dessus d'un air dégagé. Je ne vous reproche nullement de n'en avoir pas entrepris l'analyse critique dans votre étude succincte. Mais en déclarer nul, dans une note, sans autre forme de procès, le résultat technique, c'est le livrer désarmé au mépris des lecteurs, ce n'est pas me renseigner sur les raisons qui l'anéantissent. Ma théorie applique la loi du moindre effort, qui régit toutes les opérations instinctives, à la phonétique du vers pour y déterminer l'unité de mesure du rythme et la place de la césure. Assurément si cette loi physiologique n'est pas applicable à l'organe de l'ouïe comme aux autres, tout l'édifice s'écroule et il n'en reste qu'un témoignage de mes bonnes intentions. Mais encore faudrait-il démontrer que mon hypothèse est insoutenable, bien que j'en aie trouvé la vérification dans les divers types du vers français tels qu'ils sont nés de l'évolution littéraire. J'attends cette preuve depuis quatre ans; veuillez me faire la grâce de la produire, vous me rendrez service.

Dans une autre note, vous vous montrez envers moi généreux de la façon la plus cruelle. Vous dites : « *Un parnassien, que je respecte trop pour le nommer, quand je suis contraint de le reprendre, a osé écrire :* « La syntaxe est essentiellement impersonnelle; les règles en sont les mêmes, quel que soit le style; aussi n'exprime-t-elle rien. » Et vous ajoutez : « *Il faut*

qu'il n'ait jamais feuilleté un lexique ou une étude grammaticale d'un auteur. Y a-t-il, peut-il y avoir deux écrivains, dignes de ce nom, qui emploient, même en prose, même à la même époque, les temps des verbes de la même façon ?... Et tant d'autres choses... Après la critique et la grammaire de notre siècle, quelque tact littéraire pouvait être acquis si facilement que c'est une stupeur de voir l'École parnassienne si au dépourvu.» Vous terminez la note ainsi : « *Le vers bien connu de Victor Hugo :*

Guerre au vocabulaire et paix à la syntaxe

est un argument de circonstance et une antithèse verbale. Victor Hugo, en cet endroit, n'a pas le temps de creuser; ce n'est pas une raison pour s'en tenir à son vers. — En leur fond, le vocabulaire et la syntaxe sont aussi impersonnels l'un que l'autre. Mais seules, les nuances de l'un et de l'autre importent, car seules elles sont signes et notations de la vie. »

Cette note est ce qui m'a décidé à vous répondre par lettre ouverte, car je tiens essentiellement à ce que le public me sache l'auteur des lignes dont vous lui signalez avec tant de respect pour moi l'absurdité. Cette commisération hautaine me fournit l'occasion de m'expliquer devant tous. Ah ! je vous en prie, mon cher confrère, ne vous gênez pas dorénavant. Quand vous vous croirez dans la dure nécessité de me « reprendre », nommez-moi : j'accepte la pleine responsabilité des sottises que j'écris. La férule de mes cadets ne saurait me laisser indifférent : les coups, s'ils ne portent pas toujours, n'en sont pas moins vigoureux et lestes, qualités que j'envie, hélas ! maintenant qu'il ne m'est plus guère permis d'aspirer qu'à la justesse.

Je lis dans le dictionnaire de l'Académie : « SYNTAXE, *arrangement, construction des mots et des phrases selon les règles de la grammaire. — Les règles mêmes de la construction des mots et des phrases. — Le livre qui contient ces règles.* »

Régler est donc l'objet essentiel, la raison d'être de la syntaxe, son *fond*. Si l'on admet que ce code est soumis à une évolution, encore évolue-t-il comme un corps de lois : on est donc tenu de formuler les règles nouvelles qu'il édicte, car il ne cesse d'en édicter, étant, par définition même,

soustrait à l'arbitraire individuel. Tant mieux! il y va de la sécurité des âmes dans leur commerce par le langage. La syntaxe est donc impersonnelle, en tant que précaution sociale, convention, mesure législative.

C'est ainsi que Victor Hugo l'entendait, et c'est pour le besoin de votre cause que vous imaginez une infidélité accidentelle de sa plume à sa pensée. Supposition gratuite, qu'il désavouerait, certes, car son génie, s'il est téméraire, n'est jamais inconséquent, et je vous dénie le droit de le diminuer à votre profit contre moi. J'aime mieux croire que son habituelle impatience de toute règle a été, cette fois, domptée par le bon sens.

L'autorité de l'Académie me rassure déjà, mais je n'ai pas la naïveté de croire qu'elle vous suffise. Je me doute que son dictionnaire est à vos yeux un monument de servitude élaboré par une succession de vieillards ne jouissant plus de toute l'intégrité de leur intelligence : les ruines sont vénérables, attendrissantes, mais elles ne sauraient servir à fonder. Sur ce point je suis trop intéressé à ne point partager vos sentiments pour être impartial à vos yeux. J'abandonne donc le témoignage et la juridiction de l'Académie.

Peut-être le dictionnaire de Littré aura-t-il plus de chances de trouver grâce devant vous. Je le suppose pour un instant et je consulte ce monument admirable. Je lis au mot SYNTAXE : 1° « *Terme de grammaire* ». — Je me reporte aussitôt au mot *grammaire* et je lis : « 1° *L'art d'exprimer des pensées par la parole ou par l'écriture d'une manière conforme aux règles établies par le bon usage* (suivent des exemples). 2° *Livre où les règles du langage sont expliquées.* » Cette constatation faite, je retourne au mot SYNTAXE : — « 1° *Terme de grammaire. Manière de joindre ensemble les mots d'une phrase et les phrases ensemble.* » Puisqu'il s'agit de grammaire, c'est-à-dire de règles, mon premier mouvement est d'en conclure que cette manière est soumise à une règle et, partant, impersonnelle. Mais il s'agit aussi dans cet « article 1° » du sens purement étymologique attribué au mot *syntaxe*, il s'agit de la manière d'assembler les diverses parties du discours à tous égards : or celle-là n'est évidemment pas tout entière impersonnelle. Cette première acception du mot déborde le domaine limité de la grammaire : elle

s'étend de ce qui n'est pas réglé à ce qui l'est dans le langage. Elle est le genre comprenant l'espèce, c'est-à-dire impliquant la seconde acception du mot *syntaxe*, définie plus bas dans l'« article 2° » et la seule visée par l'Académie.

C'est ce que la suite de l'« article 1° » va mettre en lumière.

Littré fournit plusieurs exemples; le premier est emprunté à Dumarsais : « *Ce qui fait en chaque langue que les mots excitent le sens que l'on veut faire naître dans l'esprit de ceux qui savent la langue, c'est ce qu'on appelle syntaxe.* » Or, sans règles qui fixent les liens des mots pour correspondre aux rapports des choses, à défaut de ce canevas ordonné du discours, quel sens leur pêle-mêle exciterait-il dans l'esprit?

Littré corrobore ce témoignage par le suivant, que lui fournit Condillac dans sa grammaire : « *Ce n'est pas assez d'avoir des mots pour chaque idée, il faut encore savoir former de plusieurs idées un tout dont nous saisissions à la fois les détails et l'ensemble et dont rien ne nous échappe. Voilà l'objet de la syntaxe.* » Que pourra-t-on saisir de ce tout s'il demeure chaotique, s'il n'implique nul ordre, c'est-à-dire aucune règle?

Dans ces deux citations, il n'est pas fait mention de règles, il est vrai : mais les conditions par lesquelles Dumarsais et Condillac y définissent la syntaxe en supposent nécessairement. Si vous en doutez, veuillez lire avec moi l'extrait suivant de Condillac, ajouté par Littré, immédiatement après dans le même « article 1° » : — « *La syntaxe, comme le remarque M. Dumarsais, ne consiste que dans des signes choisis pour marquer les rapports, et la construction consiste dans les différents arrangements que nous pouvons nous permettre, en observant toujours les règles de la syntaxe.* »

Ainsi la syntaxe a des règles applicables aux signes choisis pour marquer les rapports. Mais de quelle syntaxe est-il ici question? Ce n'est assurément pas de celle que vise Littré dans cet « article 1° » : elle n'est autre chose que cette *construction* même distinguée soigneusement de la syntaxe dans le dernier extrait. Si Littré a rangé celui-ci dans l'« article 1° », ce n'est pas que le mot *syntaxe* y ait le sens général dont il s'occupe : au contraire, le mot y est pris dans le sens strict; mais c'est uniquement parce que l'extrait lui procure sous le nom de *construction* l'exacte définition du sens qu'il donne au mot

syntaxe. Les règles de la syntaxe, au sens étroit du mot, sont des règles de construction, mais elles ne font pas toute la construction, elles n'en fournissent que le ciment et non l'architecture, non le *style*.

Le style, selon Littré, c'est « ... *le langage considéré relativement à ce qu'il a de caractéristique ou de particulier pour la syntaxe et même pour le vocabulaire dans ce qu'une personne dit et surtout dans ce qu'elle écrit.* » On voit qu'il s'agit ici de la syntaxe générale (laquelle, nous le savons, implique la syntaxe grammaticale). Le style, en effet, n'existe et n'est prescrit que par le tempérament individuel. Un homme d'un caractère banal, effacé, n'a pas de style; un homme énergique ou passionné en a beaucoup. Un extravagant, un fou même a son style : il en a aussi longtemps que son langage ne perd pas toute signification ; dès que la suite des mots qu'il profère devient inintelligible, elle ne satisfait plus aux conditions d'un langage; il n'y a plus de langage, par conséquent plus de style.

Voici à présent comment Littré définit le mot *syntaxe* pris dans son acception stricte :

« 2° *Partie de la grammaire qui traite de l'arrangement des mots, de la construction des propositions, des rapports logiques des phrases entre elles*, ET DES LOIS GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES *qu'on doit observer pour rendre son langage et son style corrects, purs et élégants.*

L'« article 2° » mentionne expressément les règles du langage; c'est là, en effet, ce qui distingue cette seconde acception de la première, où la syntaxe est envisagée au point de vue des règles et du style tout ensemble.

Remarquez bien, je vous en prie, mon cher confrère, que mon opuscule prend le mot *syntaxe* dans la seconde acception, adoptée par Victor Hugo et seule considérée par l'Académie. Vous seriez mal venu à me le contester puisque j'ai eu soin de définir le style à part. D'où vient donc la pudeur qui vous empêche de me nommer quand vous citez le passage où la syntaxe est reconnue impersonnelle? Avez-vous pu croire que je voulais parler de la syntaxe générale, c'est-à-dire non seulement des règles générales grammaticales que le sens large implique, mais encore du style?

M'avez-vous jugé assez dépourvu de bon sens pour déclarer le style impersonnel?

Je me demande, au surplus, quel sens vous attribuez au mot *syntaxe* dans la note de votre ouvrage : « ... *En leur fond, le vocabulaire et la syntaxe sont aussi impersonnels l'un que l'autre.* » Jusque-là nous sommes d'accord, je n'ai pas dit autre chose : c'est l'acception définie par Littré en son « article 2° ». Malheureusement vous ajoutez : « *Mais* SEULES *les nuances de l'un et l'autre importent, car* SEULES *elles sont signes et notations de la vie.* »

Or de deux choses l'une : ou bien je dois entendre que vous prêtez des nuances à la syntaxe grammaticale, et alors vous cessez de vous accorder avec Littré comme avec moi ; ou bien vous cessez de prendre le mot *syntaxe* dans cette seconde acception, mais alors vous ne le prenez pas davantage dans celle que définit son « article 1° ». Vous parlez, en effet, de nuances qui, dérogeant aux règles de la grammaire, seules expriment la vie, mais ce qu'ajoute à la syntaxe grammaticale cet « article 1° » pour en faire la syntaxe au sens général, étymologique, ce ne sont pas du tout des dérogations à ces règles (celles-ci, au contraire, y entrent intégralement), ce n'est pas ce coin de palette bizarre, c'est toute la palette, ou mieux tout l'appareil expressif qu'on nomme le style. Le vers de Hugo ne diffère pas du vers de Ducis par des dérogations aux règles de la grammaire. Qu'entendez-vous donc par le mot *syntaxe*?

C'est une chose qui n'est pas représentée dans le dictionnaire de Littré : aucune des significations qu'il note n'y convient. C'est une adultération de la syntaxe grammaticale, que, tout en la reconnaissant impersonnelle par essence, vous chargez d'exprimer seule la personnalité, le tempérament de l'écrivain au moyen d'infractions arbitraires aux règles qui la constituent ; et c'est, vous le dites formellement, par ces infractions seules (baptisées par vous *nuances*) qu'on se rend « *digne du nom d'écrivain* ».

Et l'immense clavier du style où chaque tempérament, sans avoir à violer aucune loi grammaticale, trouve son expression, qu'en faites-vous donc? Les vers de Hugo, de Lamartine, de Musset, de Leconte de Lisle, pour ne citer

que des morts, manquent-ils donc de saveur individuelle par cela seul qu'ils sont écrits correctement? Les dissonances provocantes sont-elles devenues les seules ressources offertes par le merveilleux instrument du langage au poète ému pour exprimer tout ce qu'il y a de personnel dans son émotion? Quel paradoxe!

J'aime mieux espérer, mon cher confrère, que je vous ai mal compris; sinon, la sympathie que votre étude par tant d'autres côtés m'inspire me ferait repentir de vous avoir nommé! D'autre part, je crains que cette dissertation ne vous laisse indifférent. A vrai dire, elle s'adresse au vulgaire plutôt qu'à vous. Ce n'est pas dans les dictionnaires que vous allez puiser vos arguments d'ordre poétique; vous dominez, sans doute, ces patientes compilations. Mais à coup sûr, vous ne prétendez pas faire prévaloir vos raisons, tant supérieures soient-elles, contre la raison même. Eh bien! laissons là tout l'arsenal des armes d'emprunt; n'en appelons désormais qu'à l'autorité directe de cet arbitre souverain qu'on ne récuse pas sans se condamner soi-même. Considérons immédiatement la nature des choses et, si vous le voulez bien, procédons par degrés.

Soit donné un simple vocabulaire: il n'est d'aucun usage pour la communication des pensées tant qu'il n'est pas devenu un langage, c'est-à-dire tant que l'homme n'en a pas combiné les mots pour en tirer une signification collective exprimant ce qu'il pense. Cette remarque initiale nous fournit la conception la plus large possible de l'organisme du langage. L'analyse y distingue tout de suite deux fonctions irréductibles. La première relève d'une convention originairement spontanée que l'éducation renouvelle en l'imposant à chaque enfant: elle consiste à pourvoir chaque mot d'un sens et, en outre, à créer des signes spéciaux, intérieurs ou extérieurs aux noms des choses, pour en indiquer les rapports. La seconde fonction du langage n'a rien de conventionnel; elle ne relève que de la pure spontanéité; c'est un emprunt à la mimique, à l'expression par le visage, le geste, l'intonation, système de signes naturels fort complexe dont la phrase parlée ou écrite retient ce qu'elle peut.

Sans la première de ces fonctions du langage, les hommes ne s'entendraient pas du tout ; sans la seconde, ils ne s'entendraient pas intimement ; elles sont complémentaires l'une de l'autre. Comment les appellerons-nous pour la commodité du discours ? x et y ? Mais à quoi bon innover ? Si, par hasard, quelque lexique déjà fait et accepté de tous les Français nous offrait des vocables dont les définitions répondissent convenablement aux données dégagées par notre analyse rationnelle et indépendante, pourquoi ne ferions-nous pas bénéficier ces données de dénominations toutes faites. Verriez-vous maintenant le moindre inconvénient à emprunter, par exemple, aux dictionnaires de l'Académie et de Littré le vocable *grammaire* pour dénommer la première fonction organique du langage ?

Vous pouvez sans crainte en user, car les définitions de ce mot données dans ces dictionnaires témoignent que la grammaire a pour unique objet d'organiser des signes conventionnels. Mais l'analyse nous a conduit à distinguer dans ce que nous venons d'appeler grammaire deux chapitres, l'un qui traite de la convention déterminant le sens individuel des mots, l'autre qui traite de la convention déterminant le sens des mots groupés. Je trouve dans le dictionnaire de l'Académie le mot *syntaxe* précisément créé pour signifier cette convention. Avez-vous quelques motifs pour ne pas l'adopter ? J'espère, je prétends même ne vous en avoir plus laissé aucun. Je n'hésite pas à dispenser ce mot de signifier en outre, comme il le fait dans l'« article 1° » du dictionnaire de Littré, la synthèse générale des mots, car le mot *langage*, préexistant, ne signifie pas autre chose : il y a superfétation. Je pense que vous consentirez à cet émondage. Enfin, vous n'aurez, j'en suis sûr, dans le choix d'un vocable pour signifier la seconde fonction du langage, pas plus de répugnance à adopter, comme moi, le mot *style* que nous offrent les deux dictionnaires. Ils désignent, en effet, par ce mot la puissance expressive entièrement spontanée du langage. Tout le monde, en France, n'est-il pas, en effet, d'accord pour appeler ainsi l'expression naturelle conférée à l'assemblage des mots par le mouvement que l'émotion personnelle, la nature même de l'individu y communiquent, et aussi par leur sonorité collective, autrement dit par leur orchestration ?

Je souhaite, mon cher confrère, que mes efforts pour trouver entre nous un commun terrain d'entente, rapprochent nos vues sur la langue française. Puissiez-vous, après la critique que je viens de tenter, me reconnaître « *quelque tact littéraire* » et déposer « *la stupeur de voir l'École parnassienne* », dans laquelle vous me rangez gratuitement, « *si au dépourvu !* »

Pour peu que vous m'en témoigniez le désir, il me sera facile d'appliquer les mêmes procédés de paisible et patiente critique à vos aperçus généraux sur la réforme de la versification. Je ne les crois pas plus solidement motivés que votre exécution sommaire de mon opuscule. Je m'engage à vous soumettre une définition catégorique du vers qui convienne à toutes les langues, et à en déduire pour la versification française des lois diamétralement opposées à vos principes. Mais je ne l'entreprendrai que si vous prenez soin, quelque jour, de formuler rigoureusement votre propre définition : — je l'ai vainement cherchée dans votre livre ; — autrement dit, si vous marquez enfin ce qui, à vos yeux, distingue la prose du vers.

Je clos cette longue lettre en vous adressant mes compliments très vifs et très sincères pour les rares qualités de votre plume. Vous écrivez avec une élégance, une vigueur, une originalité remarquables. Comment se fait-il, néanmoins, que je ne me rappelle pas avoir relevé, dans tout votre ouvrage, une seule infraction aux règles de la syntaxe enseignées par Noël et Chapsal !

Veuillez agréer, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments tout sympathiques et dévoués.

SULLY PRUDHOMME

de l'Académie française.

PAROLE JURÉE[1]

VII

Jacqueline de Lesguern partie pour la Bretagne, auprès de sa famille paternelle, Bertrand de Maguelonne pour la Savoie, où sa mère habitait toute l'année la terre patrimoniale, riveraine du Léman, madame Castillon, qui n'avait plus rien à faire à Paris, le quitta également. Chaque année, elle trouvait sa chambre prête au château des Olivettes, à quelques lieues de Nîmes où, dès les premières chaleurs, précoces en Languedoc, se transportaient sa tante et sa cousine. Cela ne constituait pas une villégiature récréative. Mais en outre de la considération d'économie, qui pour elle n'était pas sans valeur, elle y trouvait la sauvegarde d'une ultra-respectabilité lui servant à replâtrer les lézardes de sa réputation.

A présent, il s'agissait par surcroît de rassembler entre ses mains les fils d'un drame intime dont, si le dénouement ne devait pas être à son avantage, du moins n'entendait-elle point qu'il tournât à celui d'aucun des autres personnages. Elle aimait Bertrand, ou plutôt elle le voulait. Pour le lui avoir pris elle haïssait Jacqueline de tout son fiel.

Quant à madame de Maguelonne, c'était une vieille jalousie d'enfance, qui d'abord avait eu pour sujet la grande diffé-

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 avril.

rence de fortune. Puis, à vingt ans, se sachant moins jolie, mais se sentant plus attrayante, avec plus d'ambitions et ce qu'il fallait pour les satisfaire d'intelligence et d'adresse, elle avait ressenti une furieuse envie du brillant mariage de Claire, alors qu'elle-même devait se résigner à une union vulgaire et médiocre. La vie conjugale de sa cousine avait fort mal tourné, tandis qu'un veuvage précoce la délivrait de la sienne ; cependant les chagrins de madame de Maguelonne n'avaient pas entièrement désarmé sa rancune. Non contente de voir Claire délaissée, madame Castillon était de ces femmes chez qui presque toujours le mobile initial d'une action est moins pour soi-même que contre quelqu'un. Aussi eût-elle éprouvé une joie perverse à prendre vis-à-vis de Claire la revanche de son infériorité d'autrefois, vis-à-vis de Bertrand celle des froideurs dont il l'offensait.

Mais ce n'était pas seulement ses besoins de malfaisance qui se trouvaient en jeu. Il y avait quelque chose de grave à empêcher. Ce divorce suspendu entre les époux volontairement séparés, elle devait le détourner jusqu'au jour où elle en pourrait tirer profit. Or, une intuition l'avertissait que M. de Maguelonne y pensait sérieusement, et elle supposait que la comtesse Jacqueline userait pour l'y pousser de tout son empire. C'est pourquoi elle s'en fut bien vite aux Olivettes.

Presque aussi morose que le logis sombre et étouffé de la place de la Salamandre, cette construction Louis XV d'assez belle apparence, en briques passées au stuc, enfouie dans les épaisses ramures d'un petit parc, oasis au milieu de la rude garrigue calcinée !

Un sauvage plateau caillouteux et aride, où des bandes de moutons noirs et gris paissent une herbe courte, embaumée de thym et de verveine, et que hérissent de petites crêtes s'étageant en terrasses, couronnées de distance en distance par un *mazet*, tout blanc de chaux, vaguement ombragé d'un noir figuier tortu et d'une couple d'acacias grêles, avec un maigre jardin altéré entre des murs de pierres sèches qui s'écroulent. Quelques pièces défrichées dont la glèbe rouge se couvre de blanc sarrasin, de millets blonds et de maïs d'or. Des buissons de romarins, de genévriers, de caroubiers, et,

comme des jalons funèbres, de tristes cyprès se silhouettant sur le bleu violent du ciel.

Au loin, une plaine basse, qui roule vers l'horizon ardent une houle de pampres luxuriants et d'oliviers chétifs. Enveloppant ces amples espaces nus, une chaleur blanche, traversée dans les fonds et les replis d'ombres mauves et violettes, et une grande paix paresseuse où vibre le concert strident des cigales.

Un chemin raboteux se détache de la route d'Uzès et longe un filet d'eau qui court sous les saules gibbeux, ourlé d'une ligne de peupliers blancs et d'amandiers, et va se perdre dans le torrentueux Gardon. A droite et à gauche, des cultures, des bouts de pré qui ici valent de l'or, des champs d'oliviers, des « plantiers » de vignes, de grises métairies accostées d'une treille et closes d'une haie de tamaris. Enfin une avenue de mûriers chauves et d'ormeaux trapus conduisant au perron devant lequel, au centre d'une pelouse montée en graine, une source filtre dans le bassin de pierres disjointes, verdi de mousse.

Toujours volets clos contre le soleil et les mouches, cette obscurité entretient dans la maison une fraîcheur que rend humide le trop proche voisinage de la salle de verdure, — un couvert d'énormes platanes dont les branches hautes affleurent le toit de tuiles rousses. — Une oppressante et douceâtre odeur de moisi et de renfermé flotte dans les vastes pièces du rez-de-chaussée, à boiseries rococo, à trumeaux libertins, contrastant avec le lourd et frigide mobilier empire : des palissandres et des acajous massifs ornés d'aigles et de cygnes, de palmes et de faisceaux de licteurs en cuivre terni, d'épais lampas et de riches brocatelles d'un vert à crier, ou de ce groseille qui agace les dents. De l'opulence, mais point de confortable, avec des laideurs et des vulgarités bourgeoises, des détails de parcimonie de province et d'incurie méridionale. Aucun souci d'élégance, pas une note de fantaisie, rien de moderne ni de pratique. Des sièges inhospitaliers, interdisant l'abandon ; cet aspect inhabité que donnent un ordre immuable et une symétrie rigoureuse. Une atmosphère lourde de solennité et d'ennui, sous les yeux morts des portraits de famille : magistrats en hermine, consuls en habit rouge, capitouls à chaîne d'or, abbés en petit collet et prélats en

camail, nobles dames et grandes bourgeoises de robe et de finance aux coiffures laborieusement échafaudées, quelques-unes avec des décolletages indiscrets qui détonnaient en ce milieu austère.

Comme distractions, les offices à la paroisse et quelques cérémonieuses visites de voisinage, dans une calèche antédiluvienne, attelée d'une paire de camarguais blancs, et conduite par un cocher en livrée bleue trop galonnée d'or. Et puis les échanges de ces interminables dîners de midi, d'où les Parisiens soumis à ce régime antihygiénique se lèvent les jambes molles et la tête vide. Pour la vie intellectuelle, une bibliothèque où jaunissaient dans la poussière des ouvrages de jurisprudence, d'économie politique et d'agriculture, panachés des classiques grecs, latins et français. Comme littérature courante, une feuille locale royaliste et *la Semaine religieuse* du diocèse, des livres de dévotion et quelques vagues romans genre journal de mode. Un entourage de hobereaux empaillés, sans autre conversation que des sujets de chasse et de « faire valoir », des histoires de sacristie, des maladies d'enfants et des crises de domestiques, de puérils ragots ruminés indéfiniment et des affaires de famille suivies jusque dans les alliances les plus éloignées — toute l'atonie d'esprit de cette province immobilisée dans la caduque civilisation romaine, où les Visigoths ont laissé de la rudesse barbare et les Sarrasins de la torpeur orientale.

Constance parfois avait envie de crier, de grimper sur les toits, de donner des signes d'aliénation mentale, de se livrer à quelque extravagance dont sa tante fût morte de saisissement sur place. Et cependant son vicieux instinct de comédienne trouvait à se satisfaire dans l'atmosphère de dissimulation dont elle s'enveloppait. En coquetterie avec le clergé qui, sans y entendre malice, était pris à son charme trouble, elle édifiait le pays par des pratiques de piété, une sévérité de langage, une pruderie de sentiments qu'on s'étonnait de rencontrer chez une Parisienne, — cet antéchrist. On lui trouvait une tenue si parfaite, avec ses toilettes sévères, quoique de la bonne faiseuse, et les bandeaux à la Vierge auxquels se laissait prendre la naïveté provinciale, ne connaissant pas les perversités et les équivoques botticellesques. Cela ne l'em-

pêchait pas, si d'aventure quelque jeune mâle présentable lui tombait sous la main, de s'amuser à l'affoler, faute de mieux. Ainsi avait-elle, deux étés de suite, mis à mal un Saint-Cyrien en vacances et un bachelier frais émoulu de chez les Pères, à quoi elle avait pris un plaisir extrême, moins pour la chose que pour le manège. Cacher son jeu ne lui donnait d'ailleurs pas grand peine, le propre des esprits obtus étant d'unir à une excessive méfiance une extrême crédulité, en sorte qu'ils inventent le mal où il n'est pas et ne le soupçonnent jamais où il est.

Mais cette année, ses affaires sérieuses lui eussent-elles laissé le loisir de se divertir à semblables bagatelles, le maigre terrain des Olivettes n'offrait à Constance aucun gibier. Aussi combien plus que jamais mornes, les longues heures passées auprès de ces deux femmes figées dans leur existence étroite, le deuil que portait l'une extérieurement d'un époux mort, et l'autre intimement d'un mari vivant, rendant plus sombre encore l'humeur chagrine donnée par la pratique de ternes, froides et mesquines vertus. Longue, sèche, rêche, de grande allure autoritaire et grimpée, raide comme la justice en ses vêtements noirs de pleureuse, belle naguère, prématurément vieillie et glacée de la pâleur jaunie du cloître, « madame la première » Fabre des Aygues semblait une abbesse janséniste, ayant quelque chose du farouche caractère puritain que, dans ce pays déchiré par les guerres de religion, le catholicisme a emprunté aux huguenots.

Madame de Maguelonne ressemblait à sa mère, mais le type atténué et amolli. Plutôt petite que grande, bien faite si elle eût été habillée et non uniquement vêtue, avec ses traits réguliers et délicats, l'ovale pur de son visage et ces grands yeux noirs veloutés de gazelle amoureuse qu'a la femme du Midi, qui promettent tout et, le plus souvent, ne tiennent rien, elle était incontestablement jolie ; mais, à cause de son ignorance de l'art de se mettre en valeur, ne semblait telle qu'à la réflexion. A trente-six ans, elle n'avait déjà plus de jeunesse, sombrée dans un mélancolique abandon de soi-même. A quoi bon des cheveux fins et légers, d'un beau noir irisé de reflets bleus, pour les coiffer gauchement à la chinoise, en montrant la racine blanchissante, bien tirés sur le front étroit et têtu, que cela faisait paraître d'une hau-

teur disproportionnée, comme dans les austères et ingrats portraits de matrones des Holbein et des Quintin Metzys? Qu'importe une main fuselée et patricienne, si se hâle ou se gerce sa blancheur mal soignée, sur laquelle éclate bourgeoisement l'or d'une massive alliance, portée seule, comme un défi à l'infidèle? Quelle taille résisterait à d'inhabiles fagotages sans harmonie et sans ligne, aussi dépourvus de simplicité que d'élégance?

Pendant les dix années vécues avec son mari dans les cercles diplomatiques, sans avoir jamais acquis un brillant auquel elle était inapte, madame de Maguelonne s'était à peu près tenue au niveau de la situation. Mais depuis sa séparation, retombée dans les indolences d'une plate existence provinciale, ressaisie par les préjugés, les absurdités, les sottises d'un milieu borné, le superficiel vernis acquis tant bien que mal s'était peu à peu écaillé jusqu'à ne plus laisser de traces. Son père ayant été « épuré » par la suspension de l'inamovibilité judiciaire, revenue au foyer familial, elle l'avait trouvé fermé désormais à cet élément militaire et fonctionnaire qui, plus vivant, apporte quelque mouvement dans les nécropoles que sont ces villes endormies et maussades. Puis avait disparu cette figure, non sans noblesse, de magistrat intègre de qui, malgré des rigidités doctrinaires, l'âme haute et l'esprit cultivé élargissaient par des lumières l'horizon moral et intellectuel des siens.

De la longue et profonde retraite dans laquelle la province en général, et en particulier celle du Midi, enfouit les femmes en grand deuil, madame de Maguelonne n'était pour ainsi dire plus sortie. Physiquement épaissie et racornie moralement, le peu de flamme qui n'avait que faiblement brûlé dans des atmosphères favorables s'était éteinte dans une vie grise, à l'orbite infiniment rétrécie. Quand, en feignant de travailler à quelque tapisserie, Constance regardait sournoisement sa cousine, absorbée dans la confection de vêtements pour les pauvres ou d'ornements pour l'œuvre des Tabernacles, — stériles travaux manuels par lesquels les dévotes conjurent la pensée du péché, — elle se disait avec un mauvais sourire :

« Ah ! ce que je comprends qu'il l'ait plantée là, le pauvre Bertrand !... A-t-elle dû l'ennuyer ! »

Puis un pli se creusait entre ses épais sourcils à la pensée que, des si dissemblables filles de deux sœurs, ce n'était pas celle-là que M. de Maguelonne aurait dû choisir... Et sa rancœur s'en aigrissait encore.

Madame de Maguelonne connaissait les relations de sa cousine avec son mari ; non pas assurément telles qu'elles étaient : — encore moins soupçonnait-elle ce que Constance eût désiré qu'elles fussent ; — elle y voyait seulement un commerce mondain imposé par les rencontres chez des tiers. Madame Castillon n'avait même pas craint de lui dire qu'il venait quelquefois chez elle et qu'elle recevait ses confidences. Cela pourrait lui être utile que Claire lui crût quelque influence sur Bertrand. Et à la façon dont elle s'y était prise, sa cousine ne doutait point qu'elle ne l'exerçât pour la plus grande gloire de la morale, peut-être même dans l'intérêt d'une réconciliation des époux.

Ni l'une ni l'autre ne mettait jamais l'entretien sur ce sujet, mais il y venait de lui-même, et Constance savait y aider quand elle le jugeait opportun. L'avidité contenue avec laquelle madame de Maguelonne l'écoutait parler de l'homme à qui elle avait tant à reprocher révélait en effet combien, loin de l'avoir aboli de sa vie, elle nourrissait encore à son endroit de regrets et d'espoirs. Espoirs aussi vagues qu'amers étaient les regrets; mais la foi aveugle en les œuvres miraculeuses de la Providence donne aux âmes pieuses d'inépuisables réserves d'obstination à ce qui semble le plus impossible.

Pour s'être résolue à la séparation, il avait fallu qu'elle y fût impérieusement contrainte par un abandon public qui, en outre du scandale, entraînait des difficultés matérielles insolubles autrement. Dans sa mystique conception du mariage, la fiction de l'union, à défaut de la réalité, doit être sauvegardée au prix de tous les sacrifices. En étant infidèle, un mari n'offense que sa femme ; en la quittant, il insulte au sacrement, et le péché alors s'aggrave d'un sacrilège. Ainsi pensait également la présidente; et cette fois, certes, on ne pouvait accuser la belle-mère d'avoir poussé à la rupture. Avec cette rigidité religieuse qui broie l'individu sous la meule du principe, elle condamnait moins son gendre pour avoir fait souffrir sa fille que pour avoir mis une tache dans les familles

Fabre des Aygues et l'Espérut de Romillargues. On en est là en ces milieux où, les griefs fussent-ils cent fois du côté de la femme, elle se trouve presque disqualifiée socialement par le fait d'avoir dû se séparer du mari le plus indigne.

Madame de Maguelonne pensait, ou plutôt sentait quelque chose de plus. Elle savait que, si absolument qu'un mari néglige sa femme, la cohabitation peut produire des rapprochements momentanés. Se faisant une vertu de ce qui était tout autre chose, ce n'est pas seulement au nom de l'irréductible principe conjugal qu'elle eût consenti au honteux partage. Comme elle n'avait guère le sentiment de sa dignité morale, en faire le sacrifice sur l'autel du devoir, volontairement confondu avec le désir, n'en était pas un pour elle. Elle souffrait de n'être point aimée, mais sans comprendre ce qu'auraient d'outrageant pour son propre amour des retours dus à l'occasion, à l'habitude ou à la pitié. Jamais elle n'avait compris que, loin de toucher son mari, cet avilissement l'éloignait encore davantage. Elle ne croyait pas que ce qui les séparait était un profond malentendu de natures, un irréconciliable antagonisme d'âmes. Elle le voyait simplement en proie aux suggestions du péché et elle espérait que Dieu finirait par rendre à l'épouse ce que Satan lui avait pris. Tous ces endurcissements s'évanouiraient le jour où il serait frappé de la grâce. Et elle priait pour lui, ce qui était aussi prier pour elle, moralement hypnotisée par cette idée unique incrustée dans son étroit cerveau : ramener tôt ou tard l'époux et le père au foyer hors duquel il n'était pour lui de salut ni dans ce monde ni dans l'autre.

Ne pouvant rien faire pour en arriver à ces fins, elle s'en remettait à la volonté d'en haut. Toutefois Bertrand ne s'était pas trompé en voyant dans la démarche de sa femme lors de sa grave blessure le dessein de prendre avantage de la faiblesse et de l'attendrissement d'une convalescence. Lorsqu'il avait appris l'arrivée de madame de Maguelonne, sa fièvre s'était fort aggravée de la véhémence avec laquelle il avait demandé qu'on le laissât mourir en paix. La crainte de provoquer une agitation funeste avait été pour sa mère, d'accord avec les médecins, un motif valable de refuser à sa femme l'entrée de sa chambre.

— J'attendrai en priant, avait-elle dit, et s'il plaisait à Dieu de le rappeler à lui, j'espère qu'il me serait donné la consolation de recevoir son dernier soupir. C'est un vœu auquel ne saurait se refuser un mourant.

Bertrand était tout à fait raccroché à la vie quand le propos lui avait été rapporté. De ce ton demi-sérieux, demi-plaisant de qui, ayant encore dans sa chair le frisson de la mort, s'est assez familiarisé avec elle pour en parler sans peur comme sans bravade, il avait dit, en souriant de cette idée de réconciliation funèbre :

— Ah! pardon, il y a une erreur... c'est au contraire aux mourants qu'on ne refuse rien. A plus forte raison, ne doit-on pas leur imposer ce qui leur serait le plus désagréable au monde.

Par quelle voie tortueuse ces paroles étaient-elles revenues à Nîmes? Constance Castillon le savait sans doute. Madame de Maguelonne avait amèrement ressenti une cruauté qui ne lui était pas destinée et l'avait offerte à Dieu avec le reste.

L'abîme qui se trouvait entre eux en avait été creusé plus profond. Et cependant, si on lui avait dit que dans la consommation définitive de la rupture il y aurait eu plus de dignité et de moralité, elle n'en eût pas moins pris cela pour un blasphème.

Lors de la séparation des époux, leur fille était déjà grandelette. Il avait fallu lui en donner une explication vague, conforme à la version officielle : M. de Maguelonne, retenu par ses affaires à Paris, dont le climat ne convenait pas à la santé de sa femme. Le monde sait ce que valent ces fictions. Mais à neuf ans, on n'en cherche pas plus long. C'est bien à tort que nous attribuons aux enfants des observations aiguës et des pensées profondes. Ceux d'âme saine et de cœur droit s'en reposent sur leurs parents des choses d'une vie qu'ils ignorent, acceptent les faits qu'ils ne peuvent juger et dont plus tard leur viendront la vision nette et la compréhension rétrospective. Un mot de qui a sur eux l'autorité morale suffit à les retenir, non pas seulement de questionner, mais encore de s'étonner. Et ce ne sont pas les plus sots et les moins réfléchis, ni ceux dont l'individualité sera le moins forte. Seulement, ils sont de leur âge et à leur place.

En grandissant, l'idée était bien venue à Geneviève qu'il devait y avoir autre chose. Mais un instinct délicat lui disait que c'était une chose mystérieuse et douloureuse à la fois, dont il serait mal de s'occuper. Erreur commune aussi, du moins aux hommes de qui, adolescents, la curiosité s'est ruée brutalement aux réalités, de croire qu'il en est de même des filles. Hormis les cas de perversité précoce, les sujets défendus les attirent beaucoup moins qu'on ne l'imagine, précisément parce que le fait d'être défendus avertit leur prudence de s'en écarter. Aussi, en devenant fillette, l'enfant ne recherchait-elle pas, sous ce qu'elle devinait un prétexte, la raison véritable de l'éloignement de son père. Et les Fabre des Aygues conservant, dans leur intégrité la plus rigide, les traditions de la hiérarchie familiale, jamais elle n'avait entendu de parole qui pût altérer son respect pour l'absent.

Afin de continuer à être aimé de sa fille, Bertrand aurait eu assez de la séduction de sa bonne grâce et de sa belle mine, à quoi l'extrême jeunesse est si sensible. Mais, en outre, pendant qu'il l'avait auprès de lui, il prodiguait à Geneviève ces gâteries tendres dont bénéficient les enfants de parents séparés, celui qui n'en a pas la garde mettant de la coquetterie à se faire regretter.

Quand elle revenait de Savoie, tout excitée, tout étourdie, épanouie de cette vie plus libre et plus joyeuse, sa mère lui trouvait une accentuation chaque fois plus prononcée du type paternel. Elle s'en inquiétait un peu, non sans en éprouver une sorte d'orgueil, et aussi comme une âcre joie de sentir ce chaînon demeurer infrangible, entre elle et celui qui avait violemment rompu l'union sacrée. Aussi laissait-elle Geneviève s'épancher en récits enchantés de ces séjours auprès de son père. C'était encore entendre parler de lui, et par une bouche de laquelle rien ne sortirait qui pût l'affliger.

C'est une lettre de l'enfant qui, peu après l'installation de Constance aux Olivettes, offrit à celle-ci l'occasion attendue de faire la vilaine besogne qui l'y amenait. Son père l'avait conduite à Chambéry, où le colonel du régiment de dragons était un ancien camarade de collège, de chez les dominicains d'Arcueil, et elle y avait assisté à un *rally-papers*, avec lunch au champagne, dont elle était encore éblouie. Puis on avait

poussé jusqu'à Aix-les-Bains où, pour la première fois, elle était entrée dans un théâtre. Presque aussi innocente, la *Dame blanche*, que leurs comédies de couvent, mais il n'en faut guère pour exalter une imagination de quatorze ans. Constance se trouvait seule avec sa cousine lorsqu'arriva la description enthousiaste de ces plaisirs.

— Toujours léger, ton mari ! lui dit-elle sur un ton de matrone qui eût fort surpris ses amis parisiens. Est-ce que tu ne crains pas que ces dissipations ne soient dangereuses pour Geneviève? C'est une chose à laquelle les hommes ne pensent pas... Surtout celui-là ! — ajouta-t-elle avec un soupir qui en disait long sur ce qu'elle savait de l'immoralité de Bertrand.

— Ses idées là-dessus ne sont certainement pas les miennes, répondit madame de Maguelonne. Mais enfin, comme père, il a toujours été sans reproche, et il saura respecter l'innocence de sa fille.

— C'est son intention, à coup sûr. Seulement, à force de vivre avec le mal, on ne sait plus où il est. Bientôt elle sera d'âge à ce que la question devienne tout à fait grave. Y as-tu songé?

— Qu'y puis-je? Je n'ai pas le droit de lui refuser Geneviève. A mesure que cette enfant grandit, il s'attache davantage à elle... Et sais-tu, Constance, ce que je pense quelquefois? Que c'est peut-être par sa fille qu'il connaîtra le repentir et qu'il reviendra à ses devoirs.

Sous la lourde paupière demi-close par où elle épiait autrui sans laisser rien deviner d'elle-même, madame Castillon vit, à une flamme rapide éclairant ce froid visage, avec quelle énergie désespérée sa cousine se cramponnait à la dernière épave du naufrage conjugal.

— Il n'en prend guère le chemin ! — répondit-elle comme à l'étourdie.

Puis, levant au ciel ses yeux glauques pour les abaisser aussitôt, — elle ne réussissait pas moins bien à ce jeu angélique qu'aux œillades allumeuses, — elle ajouta :

— Il est vrai que Dieu ne nous consulte pas pour faire ses miracles, et qu'ils arrivent souvent au moment qu'on s'y attend le moins. Pourtant, il y a une chose dont je t'aurais déjà prévenue, si je n'hésitais pas toujours à te parler de lui. Il a laissé un

jour échapper devant moi qu'aux prochaines vacances de Pâques, au lieu d'aller chez sa mère, il ferait venir Geneviève à Paris. Est-ce que cela ne t'effraierait point? Oh! je sais bien qu'il ne la conduira pas à de mauvais spectacles. Mais qui sait à quels contacts elle se trouvera exposée?

— Tu n'y penses pas! — répliqua vivement madame de Maguelonne. — Comment peux-tu supposer qu'il laisserait y avoir quelque chose de commun entre sa fille et...

Il est des mots qu'articulent avec peine des lèvres timorées de provinciale. Constance, en ce cas, se faisait un plaisir d'aider sa cousine.

— Et ses maîtresses? Non, sans doute. Mais il y a des relations coupables sous d'honnêtes apparences mondaines. Et, de ce côté-là, pourraient venir des avances à Geneviève qu'il n'aurait peut-être pas la délicatesse de repousser.

— Une femme mariée?

Devant cette interrogation timide et pourtant âpre, madame Castillon feignit d'hésiter :

— Ma pauvre Claire, j'ai eu bien tort de toucher à ce sujet douloureux. Je te fais de la peine, et cela m'en fait. Pourquoi t'obstiner à vouloir apprendre ce que, pour ton repos, tu devrais ignorer?

— Si! si! ne me cache rien. Je suis habituée à souffrir, et il vaut mieux que je sache.

— Eh bien, non... ce n'est pas une femme mariée.

— Alors comment Geneviève aurait-elle occasion de la rencontrer? Je ne comprends pas.

Elle ne comprit guère davantage tout d'abord, lorsque Constance, distillant goutte à goutte son subtil venin, lui fit de Jacqueline de Lesguern un portrait où la calomnie se mêlait adroitement à la vérité, et de ses rapports avec Bertrand un tableau qui ne laissait aucun doute sur leur nature. Jamais un cheveu de la tête de madame de Maguelonne n'aurait cru possible une chose pareille. Assurément, elle était moins miséricordieuse à la femme adultère que le Dieu qu'elle adorait. Mais enfin, ses années de mondanité dans des milieux de haute vie l'avaient jusqu'à un certain point familiarisée avec ce péché-là. Hier même, l'austère seuil des Olivettes n'avait-il pas été franchi d'un pas superbe par la belle mar-

quise de Montfrin, daignant faire à ses cousines sa visite annuelle ? Et si retiré qu'on vécût, il était impossible d'ignorer ses frasques, dont les échos revenaient de Paris en Languedoc ; sans compter que la chronique locale lui prêtait un commerce d'été avec le très riche banquier Gilly — un protestant, circonstance aggravante — qui passait pour boucher les trous d'un budget inférieur à ses besoins et à ceux d'un mari insouciant, sinon pire. Grand scandale, certes. Mais on ne pouvait lui fermer sa porte, n'est-ce pas ? — d'autant qu'être en relation avec la marquise, née Barbarin de Fiesque, constituait un brevet d'aristocratie qui n'était pas à dédaigner pour une famille de robe et d'échevinage. « Être ou ne pas être de la société », le *to be or not to be* de la province.

Mais qu'une jeune fille eût un amant — pas une fille du peuple, comme la chambrière chassée quelques jours plus tôt pour ce méfait, non : une fille bien née, ayant de l'éducation et de la religion, considérable et considérée, cela semblait à madame de Maguelonne une dépravation monstrueuse. Dans son pieux respect du mariage, elle aurait dû trouver ce crime moindre que celui de madame de Montfrin. Mais elle n'était pas la seule pour qui la morale est faite de préjugés, non de logique. Et qui, pis est, une chanoinesse !... Quoiqu'elle sût ce titre purement mondain, cela lui présentait une image sacrilège. Et que son mari fût la proie d'une créature aussi diabolique, elle y voyait une sorte de damnation anticipée. L'acariâtre vertu des femmes comme madame de Maguelonne hait moins le péché que les pécheresses. Peut-être au fond, tout au fond, n'est-ce pas tant pour la noirceur du péché, cette haine, que pour ses douceurs. Et quand il est commis à leur détriment, elles ont plus de rancune pour la complice de leur mari que pour lui-même. Faire de celle-là le bouc émissaire rend plus facile de pardonner à celui-ci.

Lorsque madame de Maguelonne fut un peu sortie de sa stupeur indignée, sa cousine reprit d'un ton doux :

— Après tout, il n'est pas charitable de juger sur les apparences, ni d'après les rapports... Il y a tant de méchantes langues !... Ce sont des choses dont on n'est jamais bien sûr. De sa part, ce serait si imprudent !... Peut-être attend-elle.

— Quoi ? Ma mort ?

— Ne lui attribuons pas d'aussi mauvaises pensées. Elle peut espérer un divorce.

Une poussée de sang colora la pâleur de madame de Maguelonne.

— Un divorce? s'écria-t-elle. Si impie que soit la loi qui désunit ce que Dieu a uni, elle ne va cependant pas jusqu'à permettre qu'une épouse sans reproche soit répudiée par un mari infidèle. Et cette... personne n'a sans doute pas oublié sa religion au point de supposer qu'une chrétienne se prêtera à une chose aussi abominable.

Constance aurait été bien étonnée d'apprendre que, quelques jours auparavant, la comtesse Jacqueline tenait à Bertrand à peu près le même langage, à un point de vue différent, il est vrai, mais aussi combien désintéressé !

— Elle ne te connaît pas, dit-elle. Et si Bertrand lui fait croire...

— Allons donc ! interrompit Claire avec un emportement qu'on ne lui avait jamais vu... Certes, il est bien coupable... mais de croire qu'il songerait à causer ce scandale, à en salir son nom, à déshonorer la famille où il est entré, à compromettre l'avenir de son enfant... c'est mal, Constance, de le calomnier ainsi !

— Ma pauvre Claire, depuis que tu vis dans la retraite, tu as perdu de vue, heureusement pour toi, les corruptions du monde, et tu ne te rends pas compte du degré d'inconscience auquel elles font déchoir, momentanément du moins, les hommes égarés par leurs passions. Je regrette à présent de t'avoir ainsi agitée et inquiétée. Mais puisque j'ai commencé, il est préférable d'aller jusqu'au bout. Te rappelles-tu certaines insinuations du président Marguery, lorsqu'il est venu la semaine dernière déjeuner aux Olivettes, étant de passage à Nîmes ?

Elle avait de bonnes raisons de s'en souvenir, Constance, car c'était elle qui les avait provoquées. Sa cousine devint toute blanche.

— C'est vrai, fit-elle à voix basse et lente. Il a parlé avec insistance du divorce, de l'extension que cela prend dans le monde... Il a cité des noms, bien catholiques pourtant...

— En ajoutant que, dans ce cas-là, la femme avait eu la main forcée.

— Comment cela se peut-il?

— Lorsqu'un homme y tient absolument, il doit avoir bien des moyens.

— C'est possible. Mais une honnête femme a le droit pour elle et son devoir est de s'y tenir, quand elle en souffrirait son purgatoire en ce monde. Alors tu crois que le président aurait voulu me sonder de la part de mon mari? Peut-être... Et cela prouverait ce qu'est cette femme qui le pousse à pareille infamie, — ajouta-t-elle avec un accent de haine. — Mais plutôt que d'y consentir, je supporterais qu'il eût des maîtresses sous mon propre toit, à ma propre table. Tu entends bien... jamais!... et tu pourras le lui redire. Quand ce ne serait point par respect pour la loi de Dieu, je ne veux pas que, moi vivante, une autre femme porte mon nom, le nom de ma fille. Ah! pas cela, pas cela!...

Malgré son aspect chétif, ses cheveux tirés, son costume de parente pauvre, cet on ne sait quoi d'éteint et de déteint de toute sa personne, elle avait en ce moment quelque chose de la lionne à qui l'on veut ravir ses lionceaux. Constance l'apaisa en lui disant que son mari ne pouvait rien en effet sans une entente tacite, à moins d'user de procédés qui ne seraient pas ceux d'un galant homme. Sa basse œuvre était accomplie, la flèche enfoncée dans la plaie, trop bien barbelée pour qu'il fût possible de l'en arracher. A voir le pli rigide qui barrait le front étroit de Claire, elle savait que toute force humaine s'y briserait comme à un mur.

Et ayant irrévocablement voué au péché mortel deux âmes, le cœur en paix, la conscience sereine, madame de Maguelonne s'en alla prier Dieu.

VIII

Dans la grande paix mélancolique du vieux manoir breton, Jacqueline de Lesguern était obsédée d'un souci impossible à bannir. Parfois elle se disait que mieux valait le regarder en face et, au lieu de s'en remettre pour dénouer les choses aux effets du temps et au hasard des circonstances, y chercher une solution. La seule qui lui apparût était une rupture com-

plète, et c'est à cela que, chaque fois qu'elle y songeait, elle se croyait parfaitement décidée. Puis, en s'y arrêtant davantage, elle se heurtait à des difficultés de détail, menues, futiles et pourtant insurmontables, lui semblait-il, tellement qu'elle n'y voulait plus songer. Et, de nouveau, elle y retombait malgré elle, dépitée de sentir sa volonté en défaut et son énergie vaincue.

Un instant la pensée lui revint de ce divorce imaginé par Bertrand. Aussitôt elle la rejeta. Faillir à la morale, peut-être, à l'honnêteté, jamais. Alors que tant de femmes s'enorgueillissent des bassesses qu'un homme fait pour elles, celle-là s'en serait trouvée elle-même abaissée. Madame de Maguelonne d'ailleurs y eût-elle consenti, le divorce lui était antipathique. Scrupule religieux dans une certaine mesure. Son catholicisme, il est vrai, n'était que le vêtement d'un spiritualisme très large. L'affectation de mécréance est de si mauvais goût qu'à plus forte raison, quand on croit, faut-il éviter les apparences contraires, même ne crût-on pas aveuglément. Ainsi pensait-elle, estimant qu'à moins de négation absolue, tous les gens bien élevés doivent relever officiellement d'un culte quelconque, sans que cela les empêche de se faire dans l'intimité de la conscience leur petite chapelle privée, la seule où ils communient véritablement avec l'esprit.

Doctrine mondaine, lui reprochaient ceux qui la trouvaient trop religieuse et ceux qui la jugeaient trop philosophe. A cela elle répondait doucement que, vivant dans le monde, il était sage qu'elle s'adaptât pour le mieux à son milieu.

Mais aussi, croyant à la nécessité d'une religion, elle tenait qu'on en doit scrupuleusement respecter la règle extérieure. Si l'on ne consent pas pour soi à un mariage civil, il est peu honnête de méconnaître, le jour où il vous gêne, la valeur du sacrement qu'on a demandé lorsqu'on en avait besoin. Puisque l'Église de Rome a jugé bon de le rendre indélébile, on doit l'accepter comme tel. Ou bien alors qu'on se fasse protestant. Jacqueline avait sur les choses de la conscience des raisonnements d'une logique irritante, en ce qu'ils gênaient les ingénieux compromis sociaux.

En outre, l'idée d'épouser un homme divorcé froissait son sentiment de l'élégance morale. Avant de se trouver personnellement en cause, elle l'avait dit bien des fois :

— Ou le divorce a été prononcé contre la femme, et, malgré tout, ce n'est pas très flatteur de prendre sa succession à titre de consolatrice. Ou bien c'est contre l'homme, et on a un peu l'air d'avoir détourné un mari, ce qui n'est pas beau.

Ces considérations étaient de peu de poids sans doute pour être mises en balance avec les plus graves intérêts de deux cœurs. Mais l'honneur a ses raisons que la raison ne comprend pas.

La solitude des grandes landes sauvages, de l'océan infini et farouche pesait lourdement sur ce cœur agité. Aussitôt qu'il lui fut possible de quitter Kernoël, Jacqueline se jeta, pensant s'étourdir, dans l'activité toute physique des déplacements. Ainsi que cela avait été convenu avec madame Le Séneschal, le baron déposé à Marienbad, elles s'en furent à Bayreuth. Cette musique tordeuse de nerfs n'était pas un baume pour son irritation, qui s'aggrava des voluptés aiguës et douloureuses de *Tristan et Yseult*. Elle traversa le Tyrol, dont les beautés lui parurent froides, puis descendit à Venise par le Brenner, la seule passe des Alpes qu'elle ne connût point. Loin de la bercer de ses molles caresses, la ville adorable, la ville amoureuse, chérie par elle de la tendresse qu'on porte à un être humain, lui causa de ces énervements qui font douter si l'on veut pleurer ou rire. Elle les attribua au bagout vide de sa compagne de voyage. L'association qu'elle supportait impatiemment se rompit enfin, et elle s'en alla chez les Mauclercq qui tenaient grand état dans leurs terres, aux confins du Beaujolais et du Forez. Les grandes manœuvres, les vendanges, des chasses, des pique-niques, des bals, des charades, tout un train mondain, une agitation bruyante et vaine, dont elle s'évada en exagérant, pour les besoins de la cause, une indisposition de sa tante de Luzy.

Les exquises et lumineuses tiédeurs de l'automne provençal apaisèrent un moment sa fièvre. Elle pensa sérieusement à une installation hivernale au pays bleu. Mais la fatalité vint se mettre à la traverse de cet héroïque dessein. Demeurer à Saint-Paon, elle ne pouvait s'y résoudre. Un tête-à-tête prolongé avec cette aimable et excellente linotte l'eût vite excédée. Elle se rappela l'invitation permanente d'une amie très chère, qui passait toujours la mauvaise saison dans sa villa

de Nervi, paradis niché au milieu d'un bois d'orangers et de citronniers, dominant cette magnifique Rivière du Levant, un des plus beaux bords de mer qui soient au monde : elle se disposait à lui écrire, lorsque lady Fitzroy lui manda la mort de son beau-père, le comte d'Ashby la Zouche, qui l'obligeait à partir pour l'Angleterre, où la retiendrait auprès de son mari le règlement de la succession à la pairie et à des biens considérables.

Jacqueline essaya de se tourner d'un autre côté. Mais madame de Luzy, inquiétée par des troubles dans la vision, décida d'aller à Paris chercher les soins d'un spécialiste. Elle n'y avait plus de pied-à-terre et descendait, lors de ses brefs séjours, chez sa nièce qui, en cette conjoncture, aurait eu mauvaise grâce à l'abandonner. Jacqueline pensa à la facilité avec laquelle, dans les romans, on met les monts et les mers entre soi et l'amour dont on veut se défendre, alors que, dans la réalité, libre et riche, on est attaché par tant de fils ténus, mais tenaces. Allons! le destin était contre elle. Contre elle ou pour elle?... C'est à contre-raison, mais non à contre-cœur qu'elle revint aux lieux que la sagesse lui ordonnait de fuir.

Durant ces trois mois, elle avait reçu, à intervalles convenablement espacés, de longues lettres de Bertrand, qu'après y avoir exactement répondu elle se faisait une loi de détruire. N'ayant pas la manie sentimentale de collectionner les correspondances, elle ne voulait pas conférer à celle-là un privilège. Mais elle se trouvait la savoir par cœur, et chaque mot lui en revenait avec des sens cachés qu'elle n'avait pas découverts à la lecture. C'étaient des lettres que la femme la plus sévère n'aurait pu interdire à un homme de lui écrire. Sous le tour vif et familier d'épîtres affectueuses, il y était question de tout, hormis d'amour. Et cependant le mot le plus insignifiant vibrait d'un désir ou d'une caresse, comme les cordes d'un beau violon rendent un son pénétrant sous l'archet qui les effleure au hasard.

Le surlendemain de son retour, Bertrand, qu'elle n'en avait pas informé, sonnait à sa porte. Une parole quelconque dite, une banale poignée de main échangée, avec madame de Luzy en tiers, il n'en fallut pas davantage pour leur montrer que, de part et d'autre, la cristallisation avait fait son

œuvre. Elle le sentit plus ardent à la vouloir; il la devina moins ferme à se refuser. A ce qu'elle eut de joie de le revoir, elle sonda sa faiblesse. La séparation avait agi au rebours de ce qu'elle prévoyait.

Pendant quelques semaines, la présence de sa tante chez elle sauva la difficulté en tenant Bertrand à distance. Mais, rassurée par l'oculiste, madame de Luzy partit bientôt, fuyant des froids précoces. Jacqueline avait vaguement conçu le dessein de la retenir, puis avait souri de cette idée, en se disant que ce serait vouloir barrer un torrent au moyen d'un fétu. Le cercle se resserrait autour d'elle. Signifier à Bertrand sa volonté formelle de rompre tout commerce? Une brouille apparente serait provoquer les commentaires du monde qui, par une vue rétrospective assez logique, ne manquerait pas d'incriminer leur intimité passée. Où se limiter, alors? Dans ce grand Paris, si petit à une certaine hauteur sociale, à moins de rupture absolue, avérée, il faut, pour s'éviter, une fermeté de propos dont elle n'était sûre ni pour elle avec toute sa volonté, ni pour lui avec toute sa soumission.

Cette capitulation, d'ailleurs, serait un aveu gros de périls. Et puis il y aurait une abdication de sa fierté, et à cela elle ne pouvait se résoudre. Se dérober à l'assaut était plus sage, mais l'affronter plus intrépide. Elle espérait encore que l'avantage lui resterait, quoique chèrement payé. Enfin elle reculait devant la peine à lui causer.

Et déchirée par ces agitations, ces hésitations, ces contradictions, elle laissait le temps fuir et Bertrand reprendre sa place auprès d'elle avec l'assurance dont on se ressaisit d'un droit.

Non qu'il ne se heurtât à des résistances. S'abandonnant davantage aux compagnies banales et frivoles, Jacqueline était moins facile au tête-à-tête. Plus entourée, plus mondaine, elle se montait, s'excitait, devenait presque coquette. Quelques hommes profitèrent de ces dispositions pour lui faire une cour assez vive, et elle ne les en découragea point. Bertrand en ressentit cette jalousie puérile qui est pareille dans tous les cœurs épris. Leur intimité l'avait si bien faite sienne, que tout homme qui rendait des soins à Jacqueline lui semblait chasser sur ses terres. Et, en réalité, il n'avait aucun droit sur elle. Ainsi, voilà où il en était? Tant de mois écoulés, et si

peu de chemin parcouru?... Cependant il se savait aimé, à n'en point douter. Tout d'un coup, il décida d'en finir.

Pourquoi ce jour-là plutôt que la veille? Depuis que cet amour le tenait, constante en était la hantise. Néanmoins il connut la minute exacte où se formule une de ces résolutions qu'on croit soudaines et qui sont le résultat fatal d'un long travail inconscient. Quand elles sont prises, tout concourt à les favoriser, parce que c'est leur heure. Quelques instants plus tard, il rencontrait un de ces vagues amis parisiens dont on a par douzaines, qui lui offrit pour le soir son fauteuil à l'Opéra; ne sachant que faire de lui-même, il y alla. Arrivé pendant le premier entr'acte, à peine eut-il jeté les yeux sur les loges, il vit Jacqueline.

Ce rapprochement fortuit lui échauffa l'imagination. Adossé à une baignoire et dissimulé dans l'ombre d'un passage, il la considéra longuement. Elle était très belle dans une robe d'un éblouissant rose de Chine qui lui donnait un rare éclat. Beauté un peu hautaine par le caractère des traits plus que par leur expression, avec cette sorte d'insolence émanant de la demi-nudité provocatrice, et pourtant défendue, de la femme en livrée mondaine. Très animée, les yeux brillants, la lèvre en fleur, elle causait, de si près qu'une moustache effleurait son épaule, avec un homme qui avait le don de déplaire tout particulièrement à M. de Maguelonne. Jamais il n'avait vu le marquis Brandolini chez elle ni autour d'elle, et, de leur attitude familière, ce viveur rompu au monde, qui savait combien superficielles sont ces apparences de galanterie, ressentit un moment le naïf dépit d'un rhétoricien amoureux. Sottement il l'épiait, attribuant une signification aux plus naturels de ses gestes : ouvrir son éventail, porter à sa bouche un fruit frappé, tendre la main à quelqu'un qui entrait. Ses doigts se crispèrent sur sa lorgnette, à la briser. Nerveusement il l'abaissa, comme pour ne plus voir, mais il ne cessa pas de regarder et, ayant des yeux excellents, il vit tout aussi bien.

Dans le recul scintillant du grand espace lumineux, elle lui apparaissait en toute liberté, s'ignorant observée; et il la scrutait d'un regard aigu. Son enfantin mouvement d'humeur passé, ce n'est pas de ce qu'elle disait au bel Italien que s'in-

quiétait Bertrand. C'est au dedans d'elle-même qu'il aurait voulu lire, dans le mystérieux tréfonds de son âme. Qu'y avait-il derrière cette façade de riante insouciance, menteuse chez les plus sincères? Une fureur lui montait au cerveau, avec de féroces désirs de briser ce front impassible pour saisir la pensée qu'il dérobait, de déchirer cette blanche poitrine pour sonder le cœur qui y était renfermé.

Le flot des spectateurs regagnant leurs fauteuils le fit machinalement s'asseoir, le sourcil froncé, l'œil sombre, la lèvre contractée, cette mine qui fait dire : « Voilà un homme à qui il ne ferait pas bon marcher sur le pied. » Il apercevait, dans cette loge très « de côté », le profil perdu de Jacqueline, tournée de biais vers la scène, et lui montrant sa nuque un peu forte, où se tordait une masse d'or bruni. A un moment elle se pencha en arrière pour prêter l'oreille à quelqu'un que Bertrand ne distinguait point, ce bellâtre de Brandolini sans doute, et il la vit éclater du beau rire franc qu'il connaissait si bien, puis, gentiment grondeuse, passer un doigt sur ses lèvres. Il lui en voulut d'être ou de paraître joyeuse, tandis qu'il se sentait faire figure si chagrine. Décidément, il devenait tout à fait ridicule.

Les abonnés chez qui elle se trouvait étaient de ses relations : l'acte fini, il y monta. Un bref serrement de main et, dans la rumeur des papotages, le stéréotypé : « Tiens, vous êtes ici?... Je ne vous avais pas vu... »

C'était peu de chose. Mais qu'est un soupir de flûte dans le fracas d'un orchestre? Et c'est en lui pourtant que palpite l'âme de la mélodie. Devant ce rien les défiances de Bertrand désarmèrent. Jamais il n'avait échangé avec elle de paroles plus insignifiantes, et jamais il ne s'était senti aussi près de son cœur. Une place était vacante dans la loge : on l'invita à y finir la représentation. Avec l'assurance tranquille de qui voit clair devant soi, il s'empara de la chaise jusque-là occupée par Brandolini et n'en bougea plus. Quand on fut pour partir, l'amie de Jacqueline lui dit :

— Voulez-vous que nous vous jetions chez vous, chère?

— Merci mille fois, mais cela vous détournerait trop. Un de ces messsieurs me mettra bien en voiture, et je suis assez grande fille pour rentrer seule, à cette heure qui n'a rien d'indu.

— Autorisez-moi, comtesse, à me prévaloir du voisinage pour vous faire escorte, dit Brandolini.

Bertrand, qui mettait à Jacqueline sa pelisse, intervint :

— Y a-t-il indiscrétion à vous demander où vous demeurez?

Et comme le marquis, surpris de ce ton agressif, le regardait sans répondre, il continua :

— Parce que, si la question est purement topographique, il me semble difficile que le privilège ne m'appartienne pas. Je vous en fais juge, madame, — ajouta-t-il en s'adressant à elle, d'un air qui signifiait : « Soyez de mon avis, ou il arrivera quelque chose ».

— Il est certain que monsieur de Maguelonne et moi sommes porte à porte, répondit-elle, contrariée. Vous voyez, chère madame, que j'ai deux gardes du corps au lieu d'un.

— Un suffira pour vous empêcher d'être mangée par le loup! — fit Brandolini en s'inclinant devant elle, avec, du côté de Bertrand, un regard sournois qui lui disait : « Mes excuses et mes compliments... »

Dans le coupé de cercle qui roulait rapidement sur le pavé gelé, ils demeurèrent à peu près silencieux, lui absorbé, elle un peu boudeuse. Arrivés quai Voltaire, il sonna, l'aida à descendre et la suivit en refermant la porte sur eux. Elle le regarda, avec plus d'étonnement d'abord que de colère.

— Qu'est-ce que vous faites?

— Je voudrais vous parler. Vous me permettez de monter un moment?

— Je ne permets rien du tout. Vous auriez pu me le demander plus tôt.

— Non, parce que vous m'auriez refusé... Mais ne restons pas devant la loge de votre concierge... Notre petite discussion ne le regarde point.

— Alors c'est pour me forcer la main? Décidément, vous êtes fou, ce soir.

— Peut-être bien... et vous savez qu'il n'est pas prudent de contrarier les fous. D'ailleurs, ne suis-je pas souvent sorti de chez vous à cette heure-ci?

— Ce n'est pas la même chose que d'y entrer.

— Voyons, soyez bonne!...

— Il ne s'agit pas de bonté, répondit-elle sèchement, mais de ne pas faire d'esclandre dans la maison. Montez donc. Seulement sachez que c'est absolument contre mon gré.

Jacqueline ne faisait jamais veiller sa femme de chambre. Elle ouvrit sa porte et, quelques minutes après, dans le petit salon, la lampe relevée, le feu ranimé, debout, accoudée à la cheminée, sans avoir ôté sa fourrure, elle attendait qu'il parlât.

— Eh bien ? interrogea-t-elle impatiemment. C'est donc bien difficile, ce que vous avez à me dire ?

— Très difficile. Aussi faut-il que vous m'aidiez un peu en me laissant vous poser une question, et en me promettant d'y répondre loyalement.

— M'avez-vous jamais entendue mentir ?

— Je me suis mal exprimé. C'est la réponse qu'il faut me promettre, car de la loyauté, je suis sûr.

— Soit... je promets.

— Eh bien ! voici ma question : M'aimez-vous ?

— A quoi bon ceci ? cria-t-elle avec un geste irrité.

— Vous avez promis... M'aimez-vous ?

Une brève hésitation, et la réponse vint, très nette, comme hautaine, plus semblable à un défi qu'à un aveu :

— Oui.

Elle voulut en dire davantage, mais Bertrand lui ferma la bouche en s'écriant :

— De grâce, n'ajoutez pas un mot, car ce que vous diriez, je le sais. Vous m'aimez et vous ne voulez pas m'aimer.

— Je ne le peux pas... C'est tout autre chose.

Doucement, il la fit s'asseoir, puis reprit, très grave :

— Écoutez-moi, Jacqueline, avec toute votre indulgence. Je sais ce qu'a d'offensant mon désir et j'avais d'abord espéré, vous le savez, abolissant ce qui nous sépare, pouvoir vous aimer sans manquer à ce que je vous dois. C'est vous qui n'avez pas voulu. Vous avez eu raison, sans doute, car vous êtes la sagesse même. Je me suis soumis, mais cela ne détruit rien de ce que je vous avais dit pour essayer de vous fléchir. Ces deux mains que je tiens dans les miennes sont maîtresses de ma vie. Il s'agit de mon bonheur, ce qui est quelque chose... il s'agit de mon honneur aussi, et, en me faisant la

grâce de m'aimer, vous aimez l'un et l'autre. Je suis à l'âge décisif où un homme qui n'abandonne pas le plaisir pour l'amour est perdu. Cet amour libérateur, quand le destin vous a mise sur ma route, je le cherchais. En vous trouvant, je l'ai trouvé, plus impérieux et plus doux que je ne l'eusse rêvé. Le perdre, c'est être déshérité de tout espoir. Ne protestez pas... Certes, ceux qui prétendent qu'on n'aime qu'une fois sont des sots. Mais il est des amours de bien des sortes, dont pas un en effet ne se recommence, et jamais je ne retrouverai celui qui par vous serait mon salut... Mon salut!... Ce mot me fait sourire, car je pense au sens que lui donne une femme que je hais d'être entre nous. Pour elle, épouse chrétienne, tout libertinage serait lavé le jour où la lassitude et la goutte me ramèneraient, plus repu que repentant, dans le giron du mariage indissoluble et saint... Ah! si elle y compte si peu que ce soit, il faut bien qu'elle ne m'ait jamais connu... autrement elle saurait quelle honte de moi-même me donnerait un marché pharisaïque avec son ciel, qui n'est pas le mien... Mais vous, l'amie intelligente et bonne, très justement vous tenez pour indélébiles certains avilissements du cœur et du corps, et vous savez ce que je souffrirais de la déchéance morale où conduisent les faiblesses masculines, aggravée du dégoût d'avoir manqué sa vie.

De nouveau elle essaya de parler; il l'en empêcha.

— Oh! je n'ignore pas ce que vous avez sur les lèvres: que je ne pense qu'à moi. Aussi avais-je un peu, très peu, caressé ce rêve de chaste tendresse que font toutes les honnêtes femmes et qu'elles réaliseraient peut-être, mais qui pour nous est l'inaccessible chimère. Puis j'ai essayé de me guérir de cette blessure atroce et adorable. J'ai voulu oublier, en me disant que c'était une mauvaise action de troubler votre vie sage et droite... l'oubli n'est pas venu. Chacun des jours que j'ai passés sans vous voir, je n'ai songé qu'à celui où je vous reverrais. Ma plaie d'amour est toujours allée s'élargissant, plus vive et plus saignante. Aujourd'hui je suis à bout de forces et résolu à recourir au moyen désespéré. L'amputé souffre encore du membre qu'il n'a plus, mais il peut vivre... et il faut vivre, puisqu'on n'a pas le droit de mourir.

Ces paroles, dites avec une profonde tristesse, frappaient

douloureusement le cœur de Jacqueline, qui se taisait, trop émue pour parler. Bertrand reprit d'une voix plus altérée :

— Je vais partir. Tout ce qu'il faudra faire pour tuer cet amour qui me tuerait, je le ferai et je ne m'exposerai à reparaître devant vos yeux que lorsqu'il ne restera rien en moi qui ne soit digne de vous. Je ne vous fais pas de reproches... Vous n'étiez pas maîtresse d'empêcher que je vous aime...

Un nuage lui passa sur le front et il continua, plus amer :

— Peut-être cependant, puisque vous ne vouliez pas aller jusqu'au bout de votre liberté, n'auriez-vous pas dû me griser de vous-même, sous de trompeuses couleurs d'amitié...

— Croyez-vous donc que je n'y aie pas été trompée aussi? interrompit-elle impétueusement. Après l'aveu que vous m'avez arraché tout à l'heure, cette accusation est injuste et cruelle. Si j'ai eu ce tort en effet, tort grave dont je me repens aujourd'hui, et à cause de vous et à cause de moi, n'est-ce point parce que je vous aimais sans le savoir... jusqu'au jour où il a été trop tard pour revenir en arrière?

— En vous justifiant, vous me justifiez. Puisque vous n'avez pas eu le courage de m'éloigner, vous qui êtes forte, comment ma faiblesse aurait-elle pu vous fuir? Puérile sottise que de chercher des raisons humaines à ce qui est l'œuvre de la fatalité. Ah! pourquoi faut-il que je maudisse l'heure qui nous a rapprochés, alors que je voudrais mille fois la bénir?...

Il s'écroula sur son siège, la tête entre ses mains. Jacqueline sentait son cœur lui remonter dans la gorge. Ses lèvres s'ouvrirent pour lui crier :

— Reste... je t'aimerai.

Mais, dans un raidissement de sa volonté qui se débattait encore, elle articula ces paroles machinales dont elle ne percevait pas bien le sens :

— Pourquoi partir?...

Bertrand s'y méprit. Il se leva d'un bond et, pressant ses poignets qu'il serra à les briser :

— Pourquoi partir? répéta-t-il avec emportement. Pourquoi?... Mais vous n'avez donc pas compris que si je continuais à vivre auprès de vous, je ferais quelque malheur? Tenez, il y a un instant, de voir d'en bas cet imbécile vous faire sa cour, des rages folles me prenaient. Et s'il avait in-

sisté pour vous reconduire, j'aurais été capable de lui donner de ma main à travers le visage. Cela est ridicule, n'est-ce pas? Voilà où j'en suis pourtant... et vous demandez pourquoi je pars?... Les femmes n'aiment donc qu'avec leur vanité, pour la joie féroce de nous pétrir le cœur entre leurs mains?

Jacqueline serrait les dents pour ne pas crier sous son étreinte brutale.

— Lâchez-moi! dit-elle d'une voix sourde. Voulez-vous me lâcher?... ou, sur ma parole, quand tout Paris en devrait être informé demain, je sonne et je vous fais jeter à la porte comme un malfaiteur.

Il la laissa aller, confus.

— Vous dites vrai, — reprit-elle, blanche de colère. — Il faut partir, et le plus tôt sera le mieux.

— C'est vous qui l'ordonnez?

— Je n'ai aucun droit à ordonner, et il ne me plaît point de prier. Partez ou restez, selon ce que bon vous semblera, mais ne franchissez plus ma porte... En vous l'ouvrant ce soir, j'ai fait une folie dont voilà ma récompense. Je ne veux plus être exposée à de pareilles algarades.

Un peu par honte de sa violence, davantage parce qu'il devinait maintenant que cette explosion avait tari la source d'un attendrissement qui montait en elle, Bertrand dit, très humble :

— Vous me pardonnerez quand vous aurez réfléchi que m'être emporté ainsi prouve l'excès de mon amour.

— Je vous pardonnerai demain... Mais aujourd'hui, allez-vous-en.

— Je m'en vais, mais demain vous ne me verrez pas. Un mot encore, je vous en prie. En vous contraignant à une entrevue déplacée, j'en conviens, à cette heure, ne croyez pas que j'aie nourri aucune arrière-pensée dont votre dignité ait à prendre ombrage. Vous n'êtes pas de celles qu'on a par surprise, et jamais je ne vous aurais fait l'injure d'essayer. Rendez-moi cette justice : depuis les longs mois que vous m'avez permis un libre accès auprès de votre personne, pas une minute je ne vous ai manqué de respect. Et je l'avoue en toute sincérité, si j'ai eu cette difficile maîtrise de moi-même, c'est que je vous respecte, assurément... mais c'est aussi que je craignais de vous déplaire. Cela vous marque à

quel point je vous crois peu semblable aux autres femmes. Ce soir cependant, je me suis permis de monter malgré votre défense, car ce que vous venez d'entendre, le courage m'eût peut-être manqué pour vous le dire demain, et il fallait que ce fût dit. Cette entrevue sera donc la dernière... à moins que vous n'en décidiez autrement.

— Le marché à la main, alors?

— Pourquoi ce vilain mot? L'apparence y est, mais non ma pensée, vous le savez bien. Seulement je croyais avoir le bonheur d'être aimé. Tout à l'heure vous avez daigné m'en donner la certitude. Cela vous crée des droits sur moi et je ne pouvais m'arracher de vous sans votre consentement, ou plutôt sans votre ordre. Ma détermination est entièrement subordonnée à la vôtre. Et sur la vôtre, j'entends si peu peser que je ne vous la demande pas ce soir. Je la veux libre et réfléchie, comme cela est digne de vous et de moi. Prenez le temps d'y songer. Une semaine entière, j'attendrai, dans la fièvre. Je préfère ne pas espérer que vous me serez favorable... ce serait m'exposer à choir de trop haut. Si vous ne l'êtes pas, toujours je chérirai votre souvenir, mais nous ne nous reverrons jamais.

Avec un calme singulier il prit son chapeau et boutonna sa pelisse.

— Une grâce encore. Si je dois partir, épargnez-vous l'ennui de me donner des raisons que je connais et des consolations qui seraient vaines. Passé huit jours, votre silence me sera une réponse. Vous le voulez?

Elle fit un signe affirmatif.

— Adieu, mon amie, pour toujours... Ou, pour toujours, au revoir.

Et il sortit sans regarder en arrière.

Jacqueline demeura debout où elle se trouvait, comme pétrifiée, jusqu'à ce qu'elle eût entendu le bruit sourd de la porte cochère se refermant sur lui. Il lui sembla que c'était une pierre qui lui tombait lourdement sur le cœur.

Les jours passèrent, lui paraissant très longs et pourtant très rapides. D'abord elle s'était terrée chez elle, défendant rigoureusement sa porte. Puis, la solitude lui devenant odieuse par la fuite des heures lentes, qu'elle voyait s'écouler comme

le contenu d'un sablier, elle s'épuisa en courses incohérentes, cherchant la foule pour s'étourdir, évitant les gens de sa connaissance qui lui étaient odieux. Et toujours venait lui marteler le cœur, obstinément, le sophisme d'une âme en perdition que sans miséricorde elle rejetait au naufrage. Et dans ses rêves il lui semblait entendre, comme à Kernoël les nuits de tempête, hurler les esprits des trépassés sans sépulture, tordus au gré des flots de la farouche baie d'Audierne.

Cependant elle l'aimait. Que de le rendre heureux fût aussi sa propre joie, cela n'empêchait point qu'une fille fière ne fasse pas si bon marché de sa personne. Mais qu'est-ce que l'amour, s'il n'a le pouvoir d'imposer des sacrifices? Avaient-ils raison, ceux qui lui reprochaient d'être une égoïste et une orgueilleuse? A qui donc, après tout, pour qui se gardait-elle? Pulvériser le bonheur d'un autre et passer à côté du sien par orgueil d'une chasteté qui ne doit rien qu'à soi-même, est-ce bien de la vertu? Ne serait-ce pas là, au contraire, le sophisme mensonger et funeste? En se donnant, elle n'offenserait ni n'affligerait personne. Le monde?... Il n'est pas besoin d'un bien grand courage pour braver cet épouvantail à moineaux qu'est une opinion aveugle et méprisable, d'ailleurs malveillante, quoi qu'on fasse? Dieu?... Il lit dans les âmes, et, en s'adressant directement à sa justice, elle n'en redoutait rien... Le cœur chancelant de Jacqueline consommant la défaite de sa conscience inquiète, toute résistance s'écroula enfin devant cette pensée intolérable que Bertrand serait perdu pour elle. Et dans un grand élan passionné, triomphant de l'obstacle dont, lasse de ces cruels débats intimes, elle renonçait à chercher si c'était la vertu ou son ombre, un soir elle s'endormit en disant :

— Il ne partira pas.

Ce fut la première nuit où, depuis la soirée de l'Opéra, elle connut le sommeil profond et bienfaisant. Au réveil, ces mots qu'elle avait prononcés à voix haute, comme pour leur donner plus de force, lui furent répétés par les échos de sa chambre :

— Il ne partira pas.

Elle fut prise d'une hâte fébrile. Puisqu'elle était décidée, il serait bien de lui ménager l'attente. Rapidement habillée,

quelques instants plus tard elle se trouvait devant la porte de Bertrand. Un peu essoufflée, elle s'arrêta pour reprendre haleine. Mais ce doute lui vint que c'était une hésitation peut-être, et brusquement cela lui fit porter la main sur le cordon de la sonnette. Ce vieil hôtel patricien, dont il habitait un pavillon annexe, ignorait les appareils électriques. La cloche lança un appel impérieux. Jacqueline aurait marché dans le feu à présent. Rien ne bougea. Un effroi lui vint. S'il était parti? Mais non : trois jours encore restaient. Sorti déjà? La veille à pareille heure, elle eût presque juré ne jamais le revoir, et aujourd'hui ce retard lui était une insupportable contrariété. Qui sait si sa résolution, qu'elle sentait si ferme, n'allait pas fléchir? Elle sonna de nouveau, rageuse, et le son vibra avec plus de violence. Tout à coup, elle se trouva en face de Bertrand.

Il tressaillit à la voir, mais sans trop de surprise. Ne l'attendait-il pas?... car au milieu de ses doutes, il avait toujours eu foi. L'altération de sa voix détonna étrangement avec ses paroles vagues :

— Pardon, je vous ai fait attendre... Je ne savais pas que mon domestique fût sorti... Voulez-vous entrer par ici?... Prenez garde...

Il lui prit la main pour la guider dans le vestibule un peu obscur. C'était la sienne qui tremblait, non pas celle de Jacqueline. Dans son cabinet de travail où il l'introduisit, le soleil passant au travers des vitraux de couleur vint le frapper en plein visage. A le voir si pâle, et tout frémissant d'une angoisse qui s'illuminait d'un grand espoir, elle sentit s'évanouir tout scrupule : elle ne pouvait mal faire en donnant tant de bonheur.

IX

Originaires du pays d'Arles, les Maguelonne étaient devenus sujets de la Savoie avec le bisaïeul de Bertrand qui, officier de cavalerie au moment de la Révolution, avait émigré à Turin, s'y était marié et avait pris du service chez le roi

Victor-Amédée. Le caractère des Piémontais, énergique et tenace, froid et pourtant alerte, prudent en même temps que hardi, qui fait de ces Italiens des hommes du nord, avec un élément méridional d'adresse subtile, l'*astuzia*, — intraduisible autrement qu'en mauvaise part, — avait modifié le tempérament provençal, consolidant la légèreté, atténuant l'emphase, réglant l'exubérance de ces Napolitains de la Gaule, mais sans rien laisser perdre de leur vivacité, de leur grâce, de leur souplesse. Dans Bertrand s'était affirmé le type produit par ce croisement et cette transplantation.

Soldats, diplomates et hommes de cour, trois générations avaient servi avec distinction leur patrie adoptive. Le père de Bertrand avait épousé une Française. Quand vint l'annexion de la Savoie, il était demeuré Italien par attachement personnel pour le roi Victor-Emmanuel, aux côtés de qui, comme officier d'ordonnance, il avait fait la campagne de Novare et avait été blessé à Solférino. Mais pour son fils, encore enfant, il avait revendiqué la nationalité de ses ancêtres, et quittant l'armée sarde, il s'était établi à Paris, dont l'attiraient les plaisirs. Lui mort, Bertrand entré aux affaires étrangères, madame de Maguelonne, de qui la santé et les goûts s'accommodaient mieux du séjour de la campagne, avait fait son établissement principal au château de la Tour-Ronde, auprès de Saint-Gingolph, sur la rive savoyarde du lac Léman, domaine entré dans la famille au commencement du siècle. Depuis que, libre du lien conjugal et des attaches professionnelles, Bertrand avait fixé à Paris sa nouvelle vie de garçon, il venait passer là trois semaines de printemps pour les vacances de Pâques de sa fille, y revenait en août et, Geneviève partie, restait tout septembre auprès de sa mère. Ainsi que la plupart des hommes dans la vie de qui la chasse ne tient de place qu'à titre de diversion agréable et hygiénique, il ne supportait pas les champs à forte dose. Puis il avait conservé de son métier le besoin de respirer une atmosphère cosmopolite qui l'attirait à l'étranger une partie de l'année. Selon la femme qui l'occupait, souvent aussi il se trouvait entraîné dans des directions diverses, toujours fidèle cependant au rendez-vous familial.

Cette année, à Pâques, il n'était venu que pour quelques

jours. En compensation, il se proposait de prolonger jusqu'à la Toussaint son séjour d'été en Savoie.

— Savez-vous ce que je vais faire tantôt? — dit-il au déjeuner, le lendemain de son arrivée à la Tour-Ronde. — J'irai à Évian chercher une embarcation à louer.

— Oh! quelle bonne idée! s'écria Geneviève. Nous pourrons faire de grandes promenades sur le lac. N'est-ce pas, mon père, que vous voudrez bien m'emmener quelquefois?

— Certainement, mon enfant, répondit-il distrait, moins empressé que d'ordinaire à contenter un désir de sa fille.

— Ne va pas me la noyer! — dit madame de Maguelonne, qui, parce qu'elle habitait le bord de l'eau, ne naviguait jamais.

— Soyez tranquille... un steam-launch est aussi sûr qu'un transatlantique. D'ailleurs, je ne suis nullement disposé à faire des imprudences, même pour mon compte personnel, je vous assure... La vie a encore du bon.

Madame de Maguelonne trouvait en effet à son fils un épanouissement de jeunesse.

— Alors tu es féru de la passion du yachting, comme tout le monde?

En fait de sport, elle ne lui avait jamais connu qu'un goût très vif pour le cheval.

— Cela ne va pas jusqu'à la passion. Mais de tous les procédés pour s'aérer, c'est le plus frais. Et puis je serai indépendant du service des bateaux... C'est si ennuyeux d'avoir à consulter éternellement l'horaire, pour ne jamais en trouver un quand on en a besoin!

— Si tu dois avoir souvent affaire sur la côte suisse...

— Affaire n'est pas le mot. Mais on y découvre tous les jours des gens à voir... Ce sera plus pratique pour voisiner.

Madame de Maguelonne s'étonna de cette tendresse inaccoutumée pour les Parisiens en villégiature dans ces parages.

Au moment de monter dans la charrette anglaise, voyant l'envie qu'avait sa fille de l'accompagner, il l'emmena. Une heure après elle revenait seule avec le groom.

— Mon père n'a pas trouvé ce qu'il voulait, dit-elle à sa grand'mère. Il est allé voir à Ouchy. Justement le *Dauphin* partait.

Il rentra pour le dîner, enchanté de son acquisition, qui le

lendemain devait être amarrée au petit port en bas du parc, depuis longtemps habité par un seul canot dont se rouillait la chaîne.

Au sortir de table, sur la terrasse, il s'affaira fort à sonder avec une longue-vue, comme si elle était nouvelle pour lui, la côte opposée de ce lac au bord duquel il était né. Il avait pour prétexte une discussion fort embrouillée avec Geneviève sur un détail infime des situations respectives de Vevey, Montreux et Clarens.

— Ce que vous m'impatientez tous les deux! — finit par s'écrier madame de Maguelonne. — Au lieu de vous arracher les yeux à ces niaiseries, vous feriez bien mieux de regarder le coucher du soleil... Il en vaut la peine. Voilà quarante-cinq ans que je vis dans son intimité et je ne suis pas encore blasée.

Oui, c'était beau, cette nappe de saphir liquide ondé d'améthyste, frissonnant sous la caresse des derniers rayons qui, en s'abîmant derrière les crêtes du Jura, dans une gloire de feu et de sang, la criblaient de flèches d'or. Enflammé aux ardeurs de l'horizon, le lac entier devenait une coulée de cuivre fondu, où l'on s'étonnait de ne pas voir se brûler les ailes de ces gigantesques mouettes que semblaient être les barques aux blanches voiles latines éployées en accent circonflexe. Et, à mesure que l'incendie du ciel s'éteignait en des jaunes verdissants, qui se muaient en gris blonds, lesquels s'atténuaient en iridescences d'opale, l'eau refroidie prenait une fantastique teinte citron moirée de mauve, tandis qu'à l'orient pâle allaient bleuissant les cimes frigides et hautaines des glaciers de la vallée du Rhône.

La nuit était tombée depuis longtemps, la lune déjà perçait ses lourds crêpes d'une lueur de rêve, et Bertrand demeurait là, accoudé aux balustres de marbre, cigarette aux lèvres, silencieux, pensif, comme hypnotisé par les feux qui s'étaient allumés en face, jaunes flambées de gaz et traînées bleues de lumière électrique, répondant au fourmillement lumineux des étoiles par leur scintillement réfléchi dans le diamant noir du lac. Du petit salon où elle s'était retirée à l'abri de la fraîcheur du soir, qui est un peu fiévreux dans le voisinage de ces basses prairies limoneuses où le grand fleuve descendu des neiges éternelles s'alanguit au milieu des ro-

seaux et des saules, sa mère le regardait attentivement, en se disant :

— A qui pense-t-il?

Madame de Maguelonne était une femme de sens et d'esprit, très du monde et fort positive, dans le goût des grandes dames d'autrefois. Elle estimait que la morale est faite d'ordre plutôt que de vertu, — la morale d'en haut surtout, car, résolument hiérarchiste, elle n'admettait pas que les mêmes règles fussent bonnes pour des milieux divers. Aussi était-elle d'avis que de larges tolérances sont conciliables avec certains principes intangibles, et que c'est même l'unique moyen de maintenir la société en équilibre sur sa base. Elle savait les complexités du cœur chez les êtres raffinés, mais n'approuvait pas, pour s'en tirer, les solutions radicales. Dans l'intérêt particulier comme général, les compromis lui paraissaient le meilleur parti, tant qu'ils étaient honorables. La vie, avait-elle accoutumé de dire, est une cote mal taillée, avec plus de mauvais que de bon, mais davantage de médiocre, et la science de vivre consiste à ajuster le tout pour le mieux, sans sacrifier trop d'autrui ni de soi-même, chacun y mettant du sien.

C'est pourquoi elle avait vu avec un vif regret la séparation de son fils. Sans méconnaître ce qu'il y a de loyal à s'affranchir d'un lien menteur, elle le désapprouvait d'avoir manqué à la lettre de la loi morale comme il en avait violé l'esprit. La forme, à son gré, avait assez de valeur pour au besoin tenir lieu du fond. La même raison lui faisait blâmer sa belle-fille de n'avoir pas voulu se prêter au *modus vivendi* de tant de ménages. Elle aurait pu donner le sien en exemple. A l'égal de son prince, feu M. de Maguelonne avait été fort coureur, quoique avec des goûts plus délicats que ceux du roi galant homme. Sa femme s'était contentée de tirer le verrou intime, et cela ne l'avait point empêchée de vivre avec lui en bonne intelligence, demeurant rigoureusement fidèle à ses propres devoirs. C'était, à ses yeux, le seul arrangement digne de gens bien élevés. S'entêter à exiger d'un mari l'amour qu'il ne peut plus donner lui semblait d'une vulgarité déplorable. Plutôt encore — quoiqu'elle n'eût pas voulu le faire elle-même — user de représailles.

Cette mère n'était pas de celles qui croient de leur dignité

d'ignorer la vie passionnelle de leur fils. Elle savait combien la destinée d'un homme dépend de la femme qui a mis sur lui son emprise, et s'était souvent inquiétée de l'usage qu'il faisait de sa liberté. Comme toutes les femmes de qui l'intelligence très pratique se trouve sans emploi professionnel, elle s'en servait pour observer, si bien qu'elle apprenait beaucoup et devinait davantage. C'est ainsi que ce soir-là, ayant compris l'attirance de ce rivage dans la contemplation duquel il était absorbé, elle ne se demandait pas « à quoi », mais « à qui » il pensait.

Il pensait à celle qu'en ce radieux après-midi d'été, il était allé voir de l'autre côté du lac. Et ce qu'il cherchait à distinguer parmi ces lumières jalonnant les ténèbres, c'était le tout petit Clarens, terré entre les coteaux de vignes et le miroir du lac, et, dans cette minuscule agglomération de demeures humaines, la blanche villa dont, entrevues sous les jasmins et les clématites, parmi les myrtes et les lauriers roses, les fenêtres étaient les lumières de sa vie.

— C'est la fable d'Héro et de Léandre que nous renouvelons des Grecs! — dit Jacqueline à Bertrand, le premier jour où la chaloupe à vapeur vint accoster au pied de sa terrasse à l'italienne, d'où elle agitait gentiment son mouchoir.

— Sauf que mon rôle est moins héroïque... Et puis les rivages de notre Pont-Euxin sont vraiment trop habités.

— Ne s'isole-t-on pas mieux au milieu d'une foule?

— Peut-être. Cependant ce serait ici un si beau nid d'amour, sans cette population de tour de Babel! Où aller, pour ne pas tomber dans ce grouillement d'humanité en flanelle blanche et ceintures de soie, souliers jaunes, chapeaux canotiers et ombrelles rouges?

— Nous leur faisons sans doute le même effet.

— C'est probable, mais que nous importe? Pourquoi tous ces gens-là sont-ils au monde, où je voudrais ne voir que vous et moi?

— Trop de superbe! lui reprocha doucement Jacqueline. cela nous portera malheur.

— C'est plus fort que moi... Pris isolément, il n'y a déjà pas beaucoup de mes prétendus semblables qui m'intéressent; en bloc ils m'inspirent un insurmontable dédain. Je recon-

nais que c'est très mal, mais je n'aime pas mon prochain... à charge de revanche d'ailleurs, ce qui m'enlèverait tout remords si j'étais tenté d'en avoir.

— Malheureusement, le prochain ne s'en tient pas là et trouve toujours moyen, j'en ai peur, de se venger de ces dédains.

— Bah! on se défend. Au fond, n'êtes-vous pas un peu comme moi?... Ne vous en excusez point... il n'y a que ceux-là pour savoir aimer!...

— Eh bien! puisqu'ils ne nous sont de rien, nous n'avons qu'à ne pas faire attention à ces gens quelconques.

Si ces gens quelconques faisaient attention à eux, de cela ils ne se mettaient guère en souci. Plutôt favorable d'ailleurs aux tête-à-tête d'amour est ce caravansérail des nations, cohue d'humains de tout poil que tient la danse de Saint-Guy, tournant sur eux-mêmes, s'agitant à vide, affairés pour ne rien faire, le long du littoral suisse de Lausanne à Chillon, triple grand route où circulent parallèlement, par plans superposés, bateaux à vapeur, chemins de fer, tramway électrique, avec des funiculaires et des crémaillères grimpant à l'assaut des montagnes, et l'abominable bicyclette se faufilant partout comme une couleuvre, tandis que la grande brèche du Rhône aspire et refoule alternativement des hordes de touristes qui montent à Zermatt, au Simplon, à la Furca, ou bien en descendent.

Avec cela, il y a de la paix dans ce singulier pays machiné comme une féerie, — une grande paix glorieusement bleue et dorée ou exquisement grise et pâle, selon le caprice du ciel, et qu'il était doux de respirer au fond de la petite villa fleurie. Ce n'était qu'un logis de rencontre, mais de ses élégantes mains de femme Jacqueline l'avait fait sien. Quoique plus éloignés l'un de l'autre qu'à Paris, étant solitaires et oisifs, leur intimité était plus profonde. Puis ils avaient ce que Paris ne pouvait leur donner, ces longues promenades en voiture ou en bateau, dont l'étroit rapprochement et l'indolence berceuse prêtent un aspect amoureux aux couples qui le sont le moins. Parfois ils se heurtaient à quelque visage de connaissance. Mais sur cette terre neutre et publique, personne n'avait le droit d'en tirer des conclusions autres que vagues et superficielles.

Après ces rencontres importunes cependant, ils discutaient chaque fois de nouveaux arrangements pour disparaître du monde pendant quelques semaines. Non désir de se cacher, mais romanesque aspiration vers la solitude à deux, dont ils souriaient comme d'un enfantillage d'amour. L'un proposait le fond autrichien du lac de Garde, ce délicieux coin du Trentin que les Anglais eux-mêmes ont négligé de coloniser. L'autre suggérait la plage demeurée exclusivement italienne de Varèse, radieuse trouée de lumière dans l'immense et majestueuse *pineta* dont les noires futaies balsamiques aux allées en nefs de cathédrale couvrent de leur ombre épaisse les sables rougeoyants du littoral de Pise. Mieux encore, la sauvage chartreuse de Vallombrosa, nichée au milieu des noyers et des châtaigniers dans une gorge perdue des Apennins, et où les Florentins sont à peu près seuls à fréquenter durant la saison chaude.

Mais les jours passaient et ils demeuraient en ce lieu plus banal, ce qui rend injuste pour sa beauté. Bertrand l'aimait cependant. A mesure que mûrissait sa vie, il se sentait davantage repris par cette terre de Savoie qui l'avait engendré. Dans l'air natal, où plane l'esprit des morts de la race, où flottent les souvenirs incertains de l'enfance, il est une vertu vivace qui retrempe et qui apaise. Tout a été trouvé aux âges primitifs, car c'est le mythe d'Antée.

Et puis quand il se plaignait que la liberté humaine ne soit qu'un leurre, puisqu'il se laissait enchaîner ici, Jacqueline lui représentait qu'il est bon d'être en puissance de certains devoirs, tellement que si l'on n'en avait pas, il faudrait en inventer. Bertrand reconnaissait qu'elle disait vrai. En ce moment, ils lui étaient si faciles à remplir, ses devoirs, entre une mère qu'il chérissait, une enfant pour qui son cœur s'ouvrait chaque jour davantage et une maîtresse passionnément aimée !

Geneviève aurait été cruellement désappointée, si son père ne l'avait de temps à autre prise à bord du steam-launch. Deux ou trois fois il la promena. Puis, un jour, il l'emmena à Clarens.

— J'ai voulu que vous connaissiez ma fille, dit-il simplement à Jacqueline. N'est-ce pas qu'elle est bien moi ?

C'est à son père, en effet, que cette fine et jolie blonde devait une élégance native se faisant jour sous la gaucherie de

la pensionnaire, un esprit vif et primesautier que révélait déjà timidement son discret babil, une séduction qui s'ignorait encore dans la féminité naissante de la quinzième année. Bertrand l'aimait d'être gracieuse et patricienne. Les hommes très épris de la femme sont toujours un peu des amoureux, même avec leur mère et leur fille. Beaucoup aussi parce qu'il ne la voyait pas grandir auprès de lui, il était avec cette enfant plus galant presque que paternel.

N'eût-elle pas eu de quoi plaire par son aimable naturel, Jacqueline avait d'autres motifs de lui faire fête. La fillette fut facilement conquise et se prit pour elle de cette tendresse passionnément admirative que d'instinct la jeunesse voue à la beauté et au charme. Ce gentil porte-respect se trouva souvent entre eux, donnant à leurs rencontres une saveur plus douce et une illusion de foyer.

Un jour, après le thé de cinq heures pris sous l'ombre embaumée de la terrasse, Jacqueline s'était mise au piano et, — Geneviève lui tournant les pages, — chantait du beau Schumann serein et pénétrant. Tandis qu'il regardait l'une auprès de l'autre ces deux têtes aimées, Bertrand fut envahi d'une pensée amère.

— Ah ! si cette femme était la mère de ma fille...

Puis il sourit de penser que tant de gens s'indigneraient qu'il eût mis celle-ci en contact avec celle-là. Et combien purs ceux qui crieraient au scandale — ces pères, par exemple, qui posent sur le front de leurs enfants leurs lèvres salies de baisers infâmes ! Jamais on ne saurait assez mépriser l'opinion pharisienne... En agissant autrement, il eût cru outrager la femme qu'il respectait autant qu'il l'aimait. Jacqueline le comprit ainsi et lui en sut gré, mais pas plus que cela ne le valait. Elle aussi mettait au-dessus des mots sa conscience hautaine.

La première fois qu'à la Tour-Ronde Geneviève parla de sa grande amie, avec ce bel enthousiasme de l'âge qui ne connaît pas encore la défiance ni le *nil admirari*, madame de Maguelonne dressa l'oreille. Elle tira de sa petite-fille tout ce dont celle-ci pouvait l'instruire. En ces matières elle croyait l'instinct plus sûr que le jugement, et sa sympathie acceptait d'emblée, sous bénéfice d'inventaire, ceux qui plaisent aux enfants et aux chiens. Puis, négligemment, elle questionna

Bertrand, dont les réponses la rendirent fort perplexe. Encore que certains indices ne trompent guère, il était vraiment téméraire de persister dans ses conjectures. S'il y avait eu un mari à la cantonade, la chose lui eût paru sinon plus morale, du moins tout à fait normale, et cette liaison la plus souhaitable de toutes pour son fils. Sa curiosité excitée, sachant qu'on n'est jamais bien renseigné que par soi-même, elle lui dit un jour, le plus naturellement du monde :

— Pourquoi n'engagerais-tu pas de ma part ton amie la comtesse de Lesguern à venir passer une journée avec nous ?

D'ordinaire si maître de lui, cet homme aux tempes grisonnantes rougit de plaisir comme un enfant.

Jacqueline vint à la Tour-Ronde. A ce qu'elle savait de la mère de Bertrand et à ce qu'elle la jugea dès l'abord, elle ne s'abusa point sur le motif de l'invitation. Mais son entière sincérité la préservait de cet embarras qu'on éprouve à se sentir observée, voire épiée. Ne prenant jamais d'attitude, elle n'avait pas la peine de chercher celle qui s'adaptait le mieux aux circonstances et ne courait pas le risque, en se trompant, de se montrer à son désavantage pour avoir voulu se mettre en valeur. Toujours elle-même, si on ne la connaissait pas, c'est qu'on cherchait en elle ce qui n'y était point. Madame de Maguelonne, qui ne s'y méprit pas, ressentit très vif cet attrait que la vérité porte en soi, analogue à celui de l'or de bon aloi et de bonne frappe. Ce n'est pas que cette émancipation, qu'elle avait des raisons de croire absolue, ne choquât un peu son respect pour les principes. Cependant, très ancien régime, elle regardait avec une certaine impertinence la régularité bourgeoise. Quant à l'immoralité, elle l'exigeait élégante. La grande allure de celle-ci la réconcilia avec son incorrection. Jacqueline lui plut. Non seulement elle lui trouva du charme, mais elle la devina de grand cœur et d'âme haute. Celui qui aimerait cette femme n'en subirait aucun dommage moral. C'était tout ce qui la touchait ; le reste ne la regardait pas.

Quand le soir elle suivit des yeux, se dirigeant vers l'autre rive, l'embarcation dans laquelle Bertrand reconduisait la visiteuse, elle se dit bien qu'à mettre les choses brutalement, elle venait de faire accueil à la maîtresse de son fils. Mais cela

ne valait-il pas mieux que s'il en avait eu une qu'elle ne pourrait connaître ? D'ailleurs, que savait-elle ? Rien, et elle était parfaitement résolue à n'en pas savoir davantage.

Le lendemain, elle dit simplement à Bertrand ;

— Cette jeune femme est fort aimable.

Sa bouche n'était pas prodigue de cet éloge.

— J'étais sûr qu'elle vous plairait, répondit-il.

Pas un mot de plus ne fut échangé. La mère et le fils s'étaient assez compris.

X

Un soir de dîner prié chez les Mauclercq, Marthe faisait à son mari l'énumération des convives attendus. Il était rentré juste au moment d'enfiler son habit. C'était un mercredi pourtant, mais les commissions ne chôment pas, et chacun savait l'assiduité du jeune député de Saône-et-Loire à ses travaux muets.

— Jacqueline, naturellement, — conclut-elle en comptant sur ses doigts ; — et puis, qui encore ?... J'oublie quelqu'un.

— Maguelonne, parbleu !... On ne sépare pas ce que Dieu n'a pas uni.

Elle rougit jusqu'aux oreilles et répondit, très en colère :

— Christian, tu deviens tout à fait mauvaise langue et c'est très mal, surtout quand il s'agit de ma meilleure amie.

— Est-ce que je l'offense, ton amie ? Elle serait vraiment bien bonne de s'en priver ! Je me suis même toujours étonné qu'elle ait attendu aussi longtemps... si toutefois elle n'avait pas déjà pris un acompte.

Marthe s'épanchait encore en protestations véhémentes lorsqu'entra le président Marguery. Elle l'appela en témoignage.

— Mon Dieu, chère madame, je ferai lâchement comme tout le monde : je ne dirai ni oui ni non.

— Mais comme tout le monde aussi, vous n'en pensez pas moins, dit Mauclercq.

— En pareille matière, peu importe ce qu'on pense. C'est seulement ce qu'on dit qui compte.

— Mais pourquoi dirait-on quelque chose ? fit Marthe. Jac-

queline est si libre avec les hommes et si dédaigneuse des cancans!... Jamais je n'ai rien entendu insinuer de plus à propos de celui-là que de n'importe qui.

— Oh! toi, tu n'entends jamais rien, et tu ne vois pas davantage, quand même on te mettrait le nez dessus.

Le président toussa. Ce beau mari noceur jouait vraiment trop cyniquement avec la confiance de sa femme.

— On ne se permettrait pas de rapporter à madame Mauclercq certains bruits sur ceux qu'elle aime, — reprit-il, vaguement persifleur. — Il est vrai d'ailleurs qu'on ne parle pas de la comtesse Jacqueline et de Bertrand de Maguelonne... ou du moins qu'on n'en parle plus. Paris est pour cela comme pour les asperges : on en a tant mangé en primeur, qu'on en est fatigué quand vient la saison.

— Je ne comprends pas que vous parliez aussi légèrement d'une personne pour qui vous professez de l'amitié ! — s'écria Marthe, indignée.

— Mais, madame, qu'est-ce que cela nous fait? A supposer véritable une hypothèse que je ramasse pour ce qu'elle vaut, en aimons-nous et en admirons-nous moins notre belle chanoinesse?

— Vous allez dire que je suis de ma province, mais je défendrai toujours mes amies contre la médisance.

— A ce point qu'elle jurerait presque de la vertu de madame Le Séneschal, dit Christian.

— Excès de charité, sans doute. Mais madame Mauclercq a raison. Ne vaut-il pas mieux ignorer les choses que cela gênerait de savoir?

— Je ne fais pas de semblables calculs, et si je croyais tout ce qu'on raconte de la baronne...

— Mais vous n'en croyez qu'un peu et vous faites bien. Il ne faut croire à rien, pas même à la vertu. De quoi sommes-nous sûrs? De ce que nous voyons, et encore!... Que voyons-nous? Rien du tout, et il serait indiscret d'en chercher plus long. Quand on a l'honneur et le bonheur d'être des amis d'une femme comme la comtesse Jacqueline, c'est un devoir de se mettre de triples écailles sur les yeux.

— Vous appelez cela de la morale?

— Non pas : c'est de la jurisprudence. L'accusé bénéficie

toujours du doute. Ne nions pas que cela soit, mais n'affirmons point que cela n'est pas, et nous serons assurés contre l'erreur. Et si nous croyons que cela est, faisons comme si nous ne le croyions pas : autrement, il nous faudrait sacrifier la sociabilité au respect des principes.

Quelqu'un qui entrait les interrompit. Jacqueline arriva ensuite ; puis, plus tard, Bertrand. Tout en se portant hautement et sincèrement caution pour son amie, madame Mauclercq ne l'en avait pas moins, en dépit de ses préventions contre lui, adopté comme inséparable de la chanoinesse, quitte à ne savoir que répondre si on lui eût demandé pourquoi.

A table on discuta le plus récent scandale mondain : une femme qui avait quitté son mari pour passer à l'étranger avec son amant.

— Absolument impardonnable ! dit Bertrand fort sérieux.

On eût été surpris de cet accès de moralité, si on n'eût attendu l'ironie :

— Oui, reprit-il, c'est un manque d'égards pour son prochain. Tant qu'elle trichait selon les règles de la bonne compagnie, les gens les plus sévères n'avaient aucun scrupule à fréquenter chez elle. A présent elle est disqualifiée, et l'on crie haro d'autant plus fort qu'on regrette ses dîners, qui étaient excellents.

— Ce n'est pas cela du tout, se récria Marthe, mais cette chose abominable qu'est l'abandon du foyer…

Elle rougit et s'arrêta court. Bertrand ne sourcilla pas. Non plus madame Le Séneschal, en jetant avec une adorable sérénité ce pavé dans son propre jardin :

— Quitter son mari n'est-il pas plus honnête que le tromper ?

— Peut-être, répondit Bertrand, mais d'une honnêteté simpliste dont ne saurait s'accommoder la complexité de nos existences. En réalité, à moins qu'un mari ne soit un sot, il n'est pas trompé au sens propre du mot, qui n'est qu'un euphémisme. Il prend son parti de sa mésaventure et souvent s'en trouve fort bien. Quant au monde, il veut être dupe. Dès qu'en demeurant couvert par la convention, on ne le dérange pas dans ses besoins de régularité, il aurait trop à faire d'en demander davantage.

— Cette doctrine me semble fleurer le jésuitisme, remarqua Jacqueline.

— Ce n'est pas autre chose. Le génie de saint Ignace a précisément consisté à accorder pour le mieux une certaine morale nécessaire avec des passions irréductibles. A trop exiger l'on n'obtient rien, et puisque la rigoureuse vertu n'est pas de ce monde, la bonne politique veut qu'on sacrifie la réalité pour sauver l'apparence, infiniment plus utile au fonctionnement régülier de la société.

Et comme Marthe protestait encore :

— Ce n'est pas à vous, madame, de blâmer cette façon de voir. Vous qui avez le culte de l'institution du mariage, ne croyez-vous pas que, faute de mieux, on en doit au moins respecter le rite?

— Mais c'est de l'hypocrisie!

— Sans aucun doute. La morale ne peut être qu'hypocrite. C'est pourquoi je connais des gens qui préfèrent être immoraux.

On cria au paradoxe; on rit beaucoup; puis la conversation dérailla.

Quand ils furent sortis, montés dans la même voiture :

— A quoi pensez-vous donc? — dit Bertrand à Jacqueline, toute songeuse.

— Je me demande si tout à l'heure vous aviez tort ou raison en plaidant contre vous-même.

— Cela dépend du terrain où l'on se place. Si l'on croit à la nécessité d'une discipline sociale absolument inflexible, on fait bien de me jeter la pierre, puisque j'ai mieux aimé déserter que découcher.

— Autrement dit, mon ami, vous valez mieux que votre casuistique.

— Je n'en sais rien. Si beaucoup se jetaient par-dessus bord comme moi, le bateau ne tarderait probablement guère à aller à la dérive. Serait-ce un bien? serait-ce un mal?... *Chi lo sa?* Mais je me suis arrogé le droit de ne pas faire comme les autres, parce que je ne suis pas comme eux. Suggestion de l'orgueil, c'est possible. Mais pourquoi est-on si dissemblables? Ce que ma conscience personnelle répudie, la conscience publique prétend me l'imposer. Laquelle doit être subordonnée à l'autre? Vous qui êtes cependant bien meilleure

catholique que moi, ne relevez-vous pas avant tout de votre propre raison? Est-ce notre faute si nous voyons l'honnêteté à l'opposé de la vertu?... D'où vient, amie, ce nuage sur votre front?

— Parce que vous avez réveillé une inquiétude qui me trouble parfois. Qui sait si nous ne sommes pas dans notre tort, en étant dans la vérité? Elle est si peu de ce monde que le monde, j'imagine, se vengera quelque jour de cette intruse à notre détriment.

— Cette faiblesse en votre âme vaillante?... Eh! que voulez-vous que nous fasse le monde? Nous marchons dans ses voies, sans infraction apparente à ses règlements. Crions-nous par-dessus les toits ce que nous sommes l'un à l'autre? Nous lui donnons tout ce qu'il lui faut pour se laisser tromper... il n'en demande pas davantage. Allez, ce qui est fait est bien fait, puisque nous nous aimons.

Elle ne répondit que par un sourire; mais, après qu'ils se furent séparés à sa porte, — car jamais il n'entrait chez elle à pareille heure, — une ombre de mélancolie lui resta dans l'âme.

C'était vrai qu'on leur faisait un large crédit. Des moyennes s'établissent dans l'opinion. Ils ne songeaient pas encore à s'aimer, que déjà on avait rapproché leurs noms aussi étroitement que possible. Le fait acquis, on n'en pensait ni plus ni moins. Leur tact favorisait cette tolérance. Tous deux tenaient le scandale pour chose de mauvais ton, et qu'en présence des propos comme du péril, intrépidité ne veut pas dire témérité. Rien n'était changé dans leur attitude. Ils ne s'affichaient point, mais n'affectaient pas non plus ce maladroit excès de réserve par lequel certaines intimités s'imaginent donner le change, et en voulant trop prouver prouvent le contraire. Lui se plaisait à mettre dans ses affaires de cœur une discrétion qui n'était pas seulement de la chevalerie, mais aussi le raffinement de laisser deviner plutôt que de se targuer. Elle, comme toutes les natures fortes, était supérieure à ces demi-confidences presque inconscientes où tant de femmes trahissent par vanité sentimentale ce que par prudence mondaine elles voudraient dissimuler. Si son séjour d'été, tellement proche de celui de Bertrand de Maguelonne, avait provoqué des caquets, d'autre part l'écho revenu de Savoie des relations établies entre la comtesse Jacqueline et la mère de

l'homme que certains lui donnaient pour amant la couvrait aux yeux de ceux qui ne voulaient rien savoir. C'était bien l'exquis mystère d'amour rêvé par Bertrand. Il était superbement et insolemment heureux.

Jacqueline n'avait pas la même sérénité. Non que ce qui protestait tout bas fût un scrupule de vertu. Le don de sa personne, elle l'avait fait de bon cœur et de propos délibéré, et jamais son esprit robuste et résolu ne regrettait une décision prise. Seulement l'irrégularité de sa vie blessait son goût pour la netteté matérielle plutôt encore que morale. Elle en ressentait ce déplaisir que lui eût causé la vue de son logis en désordre ou de sa toilette mal ajustée — ou encore quelque chose du vague malaise de ceux qui, sans éprouver de honte ni de dommage d'une barre sinistre en travers de leur nom, préféreraient un état civil régulier. Qui peut s'affirmer exempt de tous préjugés ?

Et puis il y avait autre chose. Sans doute elle n'ignorait pas que jamais n'est parfait l'équilibre de deux cœurs. Toutefois, moins passionnée que lui, étant d'âme moins violente, si tendrement qu'elle l'aimât, il lui semblait que ses sentiments, trop calmes, étaient de ceux qui, convenant au mariage, ne suffisent pas à légitimer une liaison. Mais elle ne s'attardait point à ces scrupules. Pourquoi gâter son bonheur, celui surtout qu'elle était si heureuse de lui donner ? Autant que les exigences et les jalousies, elle trouvait les remords du cœur importuns et ridicules. Et elle les endormait dans la douceur d'une vie qui coulait pour eux unie et sans histoire.

Un matin, Bertrand arriva quai Voltaire à une heure qui ne lui était pas habituelle, si pâle qu'elle eut la vision d'un malheur. Sans mot dire, il lui tendit un télégramme. Elle pensa que sa mère peut-être était morte. Mais ce n'était pas cela.

« Claire au plus mal. Demande à vous voir.

» FABRE DES AYGUES. »

Jacqueline changea de couleur. Puis, aussitôt remise, lui rendant ce chiffon bleu où tenaient tant de choses, elle demanda simplement :

— A quelle heure partez-vous ?

— Avec le rapide de huit heures vingt-cinq, j'arrive à Nîmes à neuf heures quarante-deux du matin. Mais il y a un express à deux heures quinze qui m'y met avant le jour.

— Il faut prendre celui-là. Les malades ne savent pas attendre.

Un autre mot lui était venu aux lèvres, qu'elle ne prononça pas.

— C'est ce que je pensais faire, répondit-il.

Dans leur trouble, ne sachant que se dire, ils se regardaient, tout frémissants d'un grand effort pour demeurer calmes. Simultanément ils détournèrent les yeux, comme effrayés d'avoir vu la mort se dresser entre eux. Il ajouta vaguement :

— Je reviendrai bientôt.

— Vous resterez ce qu'il faudra. Allez, mon ami, vous n'avez pas de temps à perdre.

Il voulut la prendre dans ses bras. Mais elle le repoussa doucement, avec un peu de reproche, comme pour lui dire de ne pas penser à autre chose qu'à son devoir.

C'est ce qu'il s'efforça de faire durant ces quinze mortelles heures de voyage, luttant de toute son énergie contre un sentiment féroce. Il connaissait à sa femme le germe d'une affection cardiaque. Quelques mois plus tôt, par une lettre de sa fille qui pourtant, d'instinct, évitait de lui parler d'elle, il l'avait su plus souffrante. Mais avec l'insouciance et l'ignorance d'une enfant en matière de maladie, Geneviève n'en marquait pas assez d'alarme pour l'éclairer sur la gravité du cas. Jamais il n'avait voulu songer, si fugitivement que ce fût, que quelque jour sa liberté pourrait lui être rendue de cette façon. Oh ! oui, de cela il était bien sûr. Quel motif aurait-il eu de faire ce vœu impie ? Libre, il l'était pratiquement, de par sa volonté — que lui importait la persistance d'une fiction qui ne l'obligeait à rien et ne le contraignait en rien ?

Ainsi sentait-il... il en eût juré. Et voilà qu'aujourd'hui, une ligne sur un chiffon de papier lui avait fait monter au cerveau, tout d'un coup, une pensée qu'il croyait si loin de lui ! L'affairement d'un départ hâtif l'avait dissipée un moment. Dans l'inaction du trajet, elle le ressaisit, obstinée, impérieuse. A chaque tour de roue, il la chassait : elle revenait au suivant. Il se surprit à faire ce geste irrité de la main dont on écarte

une mouche importune. La trépidation du chemin de fer exacerbait encore son énervement. Il tenta de réagir en raisonnant la situation.

Était-ce lui qui l'avait faite? La sensibilité est un joli article de luxe, mais c'est de réalité brutale qu'est pétrie la vie. On meurt tous les jours. S'il est vrai que le destin puisse parfois être influencé par le désir, de ce chef il était sans reproche. Purement nerveux, ce trouble de conscience. Qu'une mort dont il n'était pas responsable le délivrât d'une chaîne, il ne pouvait faire que cela ne fût pas. Si au moment d'être brisée, cette chaîne lui apparaissait plus lourde qu'il ne l'avait cru, ce n'était pas à cause de lui-même. Car enfin, il voulait bien se reconnaître certains devoirs vis-à-vis de la femme qui n'était plus sienne qu'en vertu d'une convention détestée mais combien davantage ne se devait-il pas à celle qui, bravant le monde, s'était donnée pour son bonheur! Au nom de quoi et au profit de qui sa conscience exigerait-elle rien d'autre que cet attendrissement vague provoqué par les lugubres images d'une agonie? Pourquoi alors se mettre le cœur à la torture afin d'essayer d'en faire jaillir de force ce qui ne s'y trouvait point? Comédie puérile à se jouer à soi-même. L'événement était supérieur à sa volonté — il ne pouvait que l'accepter, et s'il en résultait un avantage pour lui, pour une autre surtout, c'était un effet aussi fatal que la cause. Se fait-on donc scrupule de jouir de l'héritage des parents les plus pleurés?

A quoi bon, d'ailleurs, délibérer sur ce qui n'était pas accompli? Avec une malade de trente-huit ans, on ne doit jamais désespérer d'un miracle de la nature. Il ne craignit pas de se demander s'il l'espérait et fit un effort pour se le persuader. Mais la vérité l'emporta : il se répondit nettement que le plus sage était de n'y pas penser. Il y tâcha de son mieux, et à force de lassitude morale, la nuit venue, il tomba dans un engourdissement qui était moins du sommeil que du rêve.

Quand du haut de la chaussée en remblai qui surplombe l'épais massif de platanes du cours Feuchères, il aperçut l'étrange silhouette barbare de la tour Magne se dressant contre le ciel blême de l'aube, il se sentit brusquement rejeté quinze années en arrière. C'est dans cette même lumière grise de la nuit évanescente où monte un frisson rose, qu'il

était arrivé à Nîmes pour se marier. Et il eut le souvenir de s'être, ce matin-là comme aujourd'hui, senti lourdement accablé par ce malaise dont l'homme est assailli au réveil de la nature, comme las d'avance du labeur quotidien de vivre.

Machinalement il chercha sur le quai un visage familier et vit le vieux Dominique se hâtant à sa rencontre pour prendre sa valise. A son interrogation brève le domestique répondit, avec la familiarité méridionale :

— La pauvre madame est un peu mieux, mais bien fatiguée quand même, et on est toujours bien inquiet.

Comme la voiture roulait à travers la ville encore endormie, tout d'un coup le soleil émergea au-dessus de l'horizon, et les choses rougeoyèrent aux froids rayons vierges du tout jeune matin. Mais presque aussitôt on entrait dans le vieux quartier étroit, toujours rempli d'ombre, et elle parut à Bertrand plus morne que jamais, la façade aux sculptures enfumées du vieil hôtel renaissance auquel doit son nom la place de la Salamandre. C'était bien la demeure du chagrin et de la mort.

Il trouva sa belle-mère droite et correcte, malgré l'heure matinale et le désarroi du logis, en ce noir éternel qui aujourd'hui était comme un deuil anticipé, si austère, si glacial sous des bandeaux gris semblant une coiffe de nonne, que Bertrand en eut froid au cœur. Quelques paroles rapides le mirent au courant. A la suite d'un refroidissement de longue date, les troubles cardiaques s'étaient accentués de façon alarmante, et, avec des hauts et des bas, la maladie avait suivi son cours jusqu'au moment où, diverses complications survenant, elle avait pris un caractère d'extrême gravité. Depuis plusieurs jours les phénomènes d'asystolie s'étaient produits, et les médecins avaient prévenu qu'on eût à se préparer au pire.

— Lorsqu'elle a eu connaissance du télégramme annonçant votre départ immédiat, une amélioration notable s'est déclarée, — ajouta madame Fabre des Aygues, — et cette nuit les étouffements moins fréquents lui ont permis de prendre quelque repos. Il ne faut jamais désespérer de la miséricorde divine... Qui sait si de vous voir ne déterminera pas une crise favorable?

— Nul ne le souhaite plus vivement que moi, dit Bertrand.

Il le pensait comme il le disait. Qui ne voudrait sauver une vie humaine?

— Montez-vous? Constance a dû la prévenir de votre arrivée.

— Ah!... madame Castillon est ici?

— Dès qu'elle a connu le danger, elle est accourue et n'a guère quitté sa cousine. Son dévouement m'est bien précieux.

Si peu propice qu'y fût la circonstance, il put à peine réprimer un sourire.

— Venez, continua la présidente. Claire doit s'impatienter, et la plus légère contrariété, vous ne l'ignorez point, est funeste en cette maladie. Voici le docteur Rouvière qui vous le dira.

Les deux hommes se saluèrent gravement.

— Je ne saurais en effet, monsieur, vous conseiller trop de ménagements avec la malade. Bien qu'elle ait repris quelques forces, toute agitation peut provoquer une syncope fatale, que nos soins consistent presque uniquement à éviter.

— Je ne suis ici que pour obéir aux désirs de madame de Maguelonne, — répondit Bertrand, un peu hautain. — Votre recommandation, docteur, est superflue.

Sur l'escalier ils croisèrent un prêtre qui descendait. Bertrand crut reconnaître un chanoine de Saint-Castor qui avait officié à son mariage. Que c'était lointain, cela!...

L'abbé Numès le tira à part.

— Monsieur, pardonnez-moi la liberté que je prends, mais c'est le privilège de mon ministère. Vous savez que les vœux des mourants sont sacrés, et j'ose espérer que vous voudrez bien vous en souvenir, si madame de Maguelonne vous adressait quelque prière suprême.

Bertrand ébaucha un geste d'impatience, aussitôt atténué par la courtoisie automatique de l'homme du monde. Qu'avaient-ils donc, tous ces gens-là, et ne dirait-on pas vraiment qu'il était un bourreau?...

— C'est bien, monsieur l'abbé, fit-il sèchement.

Et il passa.

Une minute plus tard, sa belle-mère s'étant retirée après l'avoir introduit, il se trouvait seul auprès du lit de sa femme.

Si glacées qu'eussent été les amours de leur triste mariage, à la revoir ainsi il sentit entrer en lui un grand attendrisse-

ment, et se fondre les rancœurs amères dont depuis cinq années il entretenait entre eux l'infranchissable abîme.

Ayant porté à ses lèvres la main fiévreuse que lui tendait la malade, il la regardait, rendue méconnaissable par les ravages du mal, le visage gonflé d'une bouffissure bleuâtre qui ne laissait aucune trace de sa beauté passée, l'œil seulement demeuré intact, plus noir et comme brûlé dans l'orbite très creuse. Cette vue cruelle mit au cœur de Bertrand pour la première fois une pointe aiguë de remords.

On ne meurt pas de chagrin, mais le chagrin aggrave certaines maladies. Ne serait-il pas l'auteur de cette ruine précoce?... Pensée contre laquelle il se révolta aussitôt qu'elle lui fut venue. Nous ne sommes que les jouets passifs et les instruments aveugles du destin... Le remords chassé, l'émotion resta — émotion profonde qui le laissait sans paroles.

Elle se taisait aussi, et ce silence causait un malaise atroce.

— Bertrand, dit-elle enfin, je vais mourir...

Le mouvement qu'il fit ne marquait pas seulement cette protestation machinale d'usage au chevet des malades, mais aussi un étonnement à s'entendre appeler de ce nom par une voix qui lui était devenue tout à fait étrangère. Et cette voix était si altérée, si faible, qu'il lui sembla que c'était de l'au-delà qu'on lui parlait.

— Si j'ai souhaité vous voir, croyez que ce n'est pas pour vous imposer ce triste spectacle auquel je me reproche presque de vous avoir appelé.

— Vous auriez tort, répondit-il avec vivacité. Puisque vous voulez bien désirer ma présence, ma place est auprès de vous. Ce qui s'est passé n'a pas aboli pour moi le devoir de vous être, si je le puis, utile à quelque chose. C'est même moi qui vous reprocherais de ne pas m'avoir mandé plus tôt, si je ne croyais que vous exagérez vos alarmes.

— Dieu fera de moi ce qu'il voudra... je me suis remise avec soumission entre ses mains. Mais afin de quitter la vie en paix, je voulais d'abord vous demander le pardon des offenses que j'ai pu commettre envers vous.

— Vous savez fort bien qu'il n'en est aucune, et que c'est à moi seul de vous prier de m'absoudre de mes torts.

— Voilà longtemps que je l'ai fait en bonne chrétienne... je vous en renouvelle ici l'assurance.

— Merci, de tout mon cœur.

Il demeurait debout, comme lorsqu'on souhaite ne pas voir se prolonger un entretien. De la main elle lui fit signe de s'asseoir.

Respirant avec effort, d'une voix entrecoupée elle continua :

— Je sais quelle tendresse vous portez à notre fille et n'ai pas besoin de la recommander à votre sollicitude. Elle a été élevée à vous aimer et à vous respecter...

— Il est vrai, et je vous en ai une reconnaissance infinie.

— En mémoire de moi, vous veillerez, n'est-ce pas? à ce qu'elle demeure attachée à la religion... C'est, dans les périls et les chagrins qui sont le lot des femmes, la plus sûre sauvegarde et l'unique consolation. Si vous la reprenez avec vous, vous voudrez bien la donner quelquefois à ma mère, dont elle sera le seul bien en ce monde?

— Cela va de soi... Vous en aviez la promesse avant de l'avoir demandée,

Elle s'arrêta, comme hésitant au seuil de ce qu'elle avait encore à dire. Bertrand le devina et une inquiétude le mordit au cœur.

— Mon souvenir à votre mère, reprit madame de Maguelonne... Elle a toujours été parfaite pour moi.

— Elle en sera extrêmement touchée.

Serait-ce donc pour lui parler de ces choses insignifiantes qu'elle l'aurait fait venir? Il l'eût voulu. Cependant un énervement le prenait. De nouveau le silence était tombé entre eux, un silence d'angoisse, martelé par un souffle court et haletant, presque un râle déjà. Elle parla enfin :

— Et maintenant je vous supplie, Bertrand, de m'écouter avec patience... On ne refuse rien aux mourants...

Cette phrase allait-elle donc toujours le poursuivre?...

— Mon pardon est sincère, et au moment de paraître devant le souverain juge, ce n'est pas le temps de charger mon âme de rancune. Cependant ces épreuves que la Providence m'a envoyées par votre main sont autant de péchés qui, malgré mes prières, se lèveront un jour contre vous...

Soudain l'attendrissement de Bertrand se figea. Il se raidit contre quelque chose qu'il pressentait, sans encore le voir.

— Sur vos désordres passés je ne récriminerai pas. Mais aujourd'hui, je le sais, vous vivez d'une façon qui offense Dieu. Bientôt, il est vrai, votre liberté vous sera rendue...

— Pourquoi parler de cela? interrompit-il avec un effort pour maîtriser l'irritation qui lui était montée brusquement avec un flot de sang au visage. Il ne vous a pas plu que notre liberté fût complète... Rien ne vous autorise à me faire l'injure de croire que, si j'en ai désiré davantage, ce fût jamais de cette façon.

— Laissez-moi parler... Mes heures sont comptées et ma faiblesse est grande. Il faut que j'achève ce que j'ai à vous dire, si vous voulez que je meure réconciliée avec le ciel, car pour recevoir les sacrements dans des sentiments de résignation et de paix, j'ai attendu que ce souci terrestre fût chassé de mon âme... Que vous le souhaitiez ou non, vous allez être libre, et si le désir vous venait de vous remarier, vous ne feriez rien de contraire à la loi divine. Je vous souhaiterais alors tout le bonheur qu'il n'a pas dépendu de moi de vous donner...

Se dressant encore, péniblement, sur l'entassement de coussins qui la tenaient presque assise :

— Mais écoutez-moi bien, continua-t-elle. Au nom des dix années que nous avons vécues ensemble et pendant lesquelles je vous ai été une épouse sans reproche... au nom de l'amour que j'ai eu pour vous et au nom de ce que par vous j'ai souffert... au nom de l'enfant née de nous deux et qui, moi morte, sera entre nous deux un lien éternel... Bertrand, je vous demande une grâce : n'épousez pas cette femme.

— Cette femme !...

Il s'était levé si violemment que sa chaise repoussée tomba avec bruit. Mais sa colère ne fit qu'exalter madame de Maguelonne qui répéta, une flamme de haine dans les yeux :

— Oui, cette femme, votre maîtresse, qui espère ma mort pour la laver de son péché...

— Je vous défends de l'insulter ! cria Bertrand.

Puis, à la vue de la contraction spasmodique qui obligea la malade à se plier en deux afin de reprendre sa respiration

défaillante, il eut honte de son emportement, et poursuivit, plus calme, mais profondément amer :

— C'est là votre pardon, alors ?... votre pardon de chrétienne, qui hait et qui fait ses conditions ?... Mais voulez-vous que j'appelle ? — ajouta-t-il précipitamment, car elle suffoquait.

Pour retenir le bras qu'il étendait vers la sonnette, elle s'y cramponna de toutes ses forces rassemblées.

— Ah ! vous l'aimez bien ! dit-elle quand elle eut ressaisi son souffle. Mais si elle a pris ma place dans votre cœur, de moins ne la prendra-t-elle pas à votre foyer... Elle ne portera pas votre nom... le mien... Elle ne deviendra pas la mère de ma fille... Oh ! non, pas cela surtout, vous ne me ferez pas cela. Des conditions ?... En fait-on au bord de la tombe ?... Ce n'est pas une prière, Bertrand... Promettez-moi... jurez-moi qu'elle ne sera pas votre femme... jamais, jamais !...

Elle ne lui avait pas lâché le poignet, et y enfonçait ses ongles. Se débattant contre lui-même, par une violente réaction de volonté il se rappela les paroles du médecin. Il la regarda, et une terreur lui vint qu'elle rendît l'âme entre ses bras.

— Calmez-vous, murmura-t-il.

Elle aussi le regardait, avec des yeux pitoyables de biche aux abois.

Allons ! il ne serait pas un assassin... Et, d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge, détournant la tête comme s'il s'était vu face à face avec le parjure :

— Il sera fait comme vous voulez.

Elle relâcha son étreinte et ses traits convulsés se détendirent.

— Vous le jurez ?

— Je le jure.

L'hésitation avait été imperceptible. Mais les mourants lucides ont une prodigieuse acuité de perception. Elle insista :

— Sur votre salut éternel ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas irréligieux... pourtant je voudrais un autre serment qui vous sera plus sacré encore. Vous le jurez sur l'honneur ?

Rien ne lui serait donc épargné!... De nouveau il jeta sur elle un regard rapide. Devant cette sueur d'angoisse, sa révolte céda.

— Sur l'honneur, répéta-t-il.

Madame de Maguelonne respira librement dans un large soupir, et, retombant sur les oreillers :

— Soyez béni mille fois... Là-haut je ne cesserai de prier pour vous.

Les yeux clos, les mains jointes, elle s'abîma en une mentale action de grâces.

Bertrand sortit. Plus qu'elle il étouffait. Sur l'escalier il rencontra sa fille, qui se jeta à son cou toute en larmes. Il l'embrassa avec tendresse, puis, passant sa main sur son front moite :

— Conduis-moi à ma chambre, Geneviève, dit-il, et laisse-moi un moment. J'ai besoin d'être seul.

Lorsqu'il descendit pour déjeuner, il se trouva en tête à tête avec Constance Castillon. Son sourire ambigu aux lèvres, elle lui tendit la main. Il ne lui donna pas la sienne.

— C'est vous qui avez eu la complaisance de la si bien renseigner sur ma vie intime? lui dit-il brutalement.

Elle jugea inutile de feindre l'ignorance.

— C'est une voix plus innocente que la mienne. Ne vous en prenez qu'à vous-même si votre secret a été trahi. Vous avez eu... disons l'imprudence de mettre votre fille en contact avec votre...

Un regard terrible de Bertrand lui cloua dans la gorge le mot qui allait en sortir.

— Avec la dernière femme qu'elle aurait dû connaître, reprit-elle.

— Cette leçon de convenances dans votre bouche...

— Oh! je n'y tiens pas... ce que j'en dis, c'est pour les autres. Mieux que personne vous savez combien la comtesse est charmante : elle a séduit Geneviève, qui, de retour ici, a, dans sa candeur, fort parlé de la belle amie de son père. Ce n'est pas ma faute si la jalousie rend clairvoyant.

— Je ne crois pas vous calomnier en supposant que vous n'y avez pas nui.

— Claire m'a interrogée : j'ai répondu. Ai-je dit autre

chose que la vérité ? On ne pouvait pas me demander de mentir contre moi-même.

— Contre vous-même ! Auriez-vous des droits sur moi, par hasard ?

Constance fixa sur lui ses glauques prunelles, luisantes de cette phosphorescence qui leur prêtait un attrait si étrange.

— Ce n'est pas le lieu de vous rappeler ce que vous saviez bien avant d'en aimer une autre. Et, s'il y a eu faute de ma part contre celle qui meurt là-haut, nierez-vous en avoir été complice ?

La colère de Bertrand s'accrut de ce qu'il sentait de véritable au fond de ces paroles.

— Et que comptez-vous gagner avec ce chantage funèbre ? reprit-il violemment. Une lettre de change signée le couteau sur la gorge est nulle de plein droit.

— Soyez donc parjure à votre guise... En ce cas, il n'y a aucun mal de fait.

— Aucun, vous l'avez dit. Et je vous rends grâces de m'avouer que vous avez trempé dans ce guet-apens... C'est afin d'en mieux assurer l'exécution, sans doute, que vous avez revêtu un déguisement de sœur de charité qui vous sied si bien !... Cela me permettra de ménager ma rancune à celle envers qui la conscience de mes torts passés m'aurait rendu pénible de conserver un souvenir de haine.

L'entrée de Geneviève les interrompit. Madame Fabre des Aygues étant restée auprès de sa fille, ils prirent leur repas en face l'un de l'autre avec l'enfant en tiers.

Les quarante-huit heures suivantes lui furent lentes et lourdes. L'amélioration qui s'était manifestée chez madame de Maguelonne après l'entrevue avec son mari, encore accentuée par ce grand soulagement qu'apporte aux âmes pieuses l'extrême-onction, reçue ce même jour, on conçut, un moment, quelque espoir de répit, sinon de guérison. Le docteur avait engagé Bertrand à attendre l'issue de la crise, ce qui ne pouvait être long. Pour nourrir sa fièvre, il ne savait que faire, isolé, désorienté, ne sortant qu'à la nuit close afin de se soustraire aux féroces curiosités provinciales, se défendant de penser, crainte des pensées qui lui viendraient, n'écrivant pas à Jacqueline, parce qu'il n'avait rien

ou qu'il avait trop à lui dire, sans autre compagnie que celle de sa fille, avec qui il lui fallait feindre, ou bien, par intervalles fugitifs, de sa belle-mère accablée de douleur, et de sa cousine, qu'il se sentait des envies furieuses de jeter par la fenêtre.

Le matin du second jour, les symptômes alarmants reparurent, et les médecins abandonnèrent la malade. Le soir elle passa dans une syncope. Ce fut une hallucination assurément, car elle avait perdu toute connaissance, mais Bertrand, qu'on avait appelé un peu avant la fin, crut voir un œil d'agonie fixement attaché sur le sien comme pour un rappel suprême. Quand la mère et la fille de la morte eurent baisé ce front refroidi, et que ce fut son tour, il n'en fit que le simulacre. Y poser ses lèvres lui eût semblé un sacrilège, tant il avait le cœur plein de colère.

Une journée se traîna encore, lugubre, entre les sanglots éperdus de l'enfant et le sombre anéantissement de la mère, lui, à la fois honteux d'être aussi peu attendri devant la mort, et irrité de ne pas éprouver plus de soulagement de la délivrance, n'ayant le bénéfice ni des bons sentiments ni des mauvais. Puis ce furent les funérailles. Il conduisit le deuil, glacé dans une tenue impeccable de diplomate en représentation, seul au milieu d'une affluence d'inconnus, en cette même cathédrale Saint-Castor, où, quinze ans auparavant, les pompes nuptiales avaient ouvert ce chapitre de sa vie qui aujourd'hui s'y fermait par un *Requiem*.

Enfin, l'heure vint de partir. Il emmenait Geneviève pour la déposer chez sa grand'mère de Maguelonne, où elle se remettrait de ces spectacles funèbres. Il s'arrêta seulement quelques heures à la Tour-Ronde et arriva à Paris allégé comme au sortir d'un cauchemar.

MARIE ANNE DE BOVET

(A suivre.)

LA SÉPARATION

DE

L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT

— 1794-1802 —

Le régime de la séparation de l'Eglise et de l'État a existé en France pendant une période de près de huit années, c'est-à-dire depuis le 18 septembre 1794, jour où la Convention nationale décida de ne plus salarier aucun culte, jusqu'au 18 avril 1802, jour où le Concordat fut proclamé. Quels résultats donna ce régime? Comment se développèrent alors les différents groupes religieux? Quels furent leurs rapports entre eux? Quels furent leurs rapports avec l'État? Quelle était la situation religieuse de la France à la veille du Concordat? Cette situation rendait-elle le Concordat nécessaire? C'est une longue et minutieuse enquête historique, c'est tout un livre qu'il faudrait pour répondre définitivement à ces questions. Mais ce que nous savons, par les textes connus et par les faits acquis, nous suggère déjà des réponses provisoires et sommaires, qui, si elles ne satisfont pas pleinement les historiens, les politiques, les sociologues, orienteront peut-être leurs recherches vers la vérité.

I

Nous avons expliqué ailleurs, et avec quelque détail, pourquoi et comment le régime de la séparation fut organisé par la Convention [1].

Ce régime ne fut pas, comme on pourrait le croire, le résultat d'un système politico-religieux formulé antérieurement aux faits et que les philosophes auraient légué à la Révolution. Si quelques-uns, comme Voltaire, avaient rêvé l'état laïque, d'autres, comme Rousseau, avaient voulu une religion d'État. C'est la politique royale, qui avait pour but d'assujettir l'Église à l'État, de rendre l'Église de France indépendante du pape, de faire que cette Église fût vraiment gallicane, c'est cette politique traditionnelle et un peu empirique qui se dégage des aspirations confuses des Cahiers de 1789, c'est cette politique que suivit d'abord la Révolution.

Dans cette vue, la Constituante se déclara « attachée au culte catholique, apostolique et romain » (13 avril 1790), et, tout en écartant la motion de proclamer le catholicisme religion d'État, le maintint en fait religion d'État. Par la Constitution civile du clergé, elle organisa « l'Église gallicane », en changeant la hiérarchie ecclésiastique, en ne laissant au pape qu'une autorité spirituelle, toute nominale, en faisant élire les évêques et les curés par le nouveau souverain de la France, c'est-à-dire par le peuple. Les autres cultes, elle les toléra, elle leur permit de vivre, elle consentit à ne pas inquiéter les opinions « même religieuses ». Mais le catholicisme fut la religion de la nation.

On sait comment la Constitution civile échoua. Les évêques d'ancien régime la repoussèrent pour la plupart, entraînèrent une partie du bas clergé, entraînèrent le pape lui-même, qui, sur leur demande, finit par condamner la Constitution. Scission, discorde civile, brouille de la Révolution avec Louis XVI, alliance du clergé « réfractaire » avec l'ancien

1. Voir la revue *la Révolution française*, numéro du 14 décembre 1893.

régime et l'étranger, hostilité active du pape, la Vendée alliée à nos envahisseurs, état de crise et de guerre, tels furent les effets de cette Constitution civile, imaginée pour mieux unifier la nation, et qui la divisa pour longtemps.

Le clergé « constitutionnel », d'abord aimé et soutenu des patriotes, se dépopularisa bientôt : 1° parce qu'il n'avait pas réussi à supplanter l'autre clergé; 2° parce qu'en juin et juillet 1793 beaucoup de ses membres, en pactisant avec les fédéralistes, compromirent, sans le vouloir, la défense nationale presque aussi gravement que les « réfractaires » l'avaient compromise en pactisant avec l'étranger.

A l'automne de 1793, tout le clergé catholique, aussi bien constitutionnel que réfractaire, apparaît aux plus exaltés « patriotes » comme le principal obstacle à la victoire de la Révolution sur l'ancien régime et sur l'Europe monarchique. Alors, moins par philosophie que pour assurer la défense nationale, une minorité tente de « déchristianiser » la France : c'est le culte hébertiste de la Raison.

La masse de la nation voit avec horreur, ou crainte, ou scepticisme, ce mouvement téméraire, qui avorte. La Convention nationale et le Comité de salut public le désavouent. La liberté des cultes est même proclamée (16 frimaire an II).

Puisque le peuple est si chrétien, on essaie alors de substituer au catholicisme un christianisme épuré à la mode de Jean-Jacques Rousseau, et de faire de la profession de foi du vicaire savoyard une religion d'État : c'est le culte robespierriste de l'Être suprême.

Nouvel échec : le catholicisme subsista dans la masse rurale, chez la plupart des ouvriers des villes, dans une partie de la bourgeoisie. On n'arriva même pas à fermer partout toutes les églises, et, à aucun moment de la Révolution, l'exercice du culte catholique ne se trouva totalement interrompu dans toute la France. D'ailleurs le Comité de salut public contraria, autant qu'il le put, les « déchristianisateurs » violents, et, pendant la Terreur, les infractions au décret sur la liberté des cultes eurent lieu malgré lui ou à son insu, par l'initiative personnelle, et sans cesse désavouée, de clubs, ou de fonctionnaires, ou de représentants en mission.

Quand le pontife du culte de l'Être suprême, Robespierre,

disparaît (9 thermidor), la Convention s'aperçoit que rien n'a été fondé dans l'ordre religieux, que le peuple est toujours catholique, et qu'il réclame à grands cris la réalisation du décret sur la liberté des cultes.

Ainsi la Révolution n'a pu ni s'assimiler le catholicisme, ni le détruire. Elle n'a pu vivre ni *par* ni *contre* le catholicisme. Instruite et forcée par l'expérience, il lui faut bien se résigner à vivre *avec* le catholicisme, c'est-à-dire côte à côte, à considérer les religions comme des sociétés particulières qui ont le droit d'exister sous des lois, sans faire partie de l'État, lequel restera laïque; en d'autres termes, à établir le régime que nous appelons aujourd'hui le régime de la séparation de l'Église et de l'État, mais qui, tant la chose était nouvelle, n'avait pas encore de nom.

Quoique la Constitution civile se trouvât en fait ruinée, elle subsistait quant aux salaires des ministres du culte. Certains districts payaient encore ces salaires à la fin de l'an II. D'autres se refusaient à les payer. Les intéressés réclamaient, et l'État se trouvait dans une grande détresse financière. Au nom du Comité des finances, dans la séance de la Convention de la deuxième sans-culottide an II (18 septembre 1794). Cambon fit décréter que « la République française ne payait plus ni les frais ni les salaires d'aucun culte », avec des dispositions transitoires pour assurer, leur vie durant, la subsistance des prêtres alors en fonction. L'occasion de ce décret parut toute financière ; mais l'esprit et les conséquences en furent philosophiques et politiques. Il s'agissait bien de rendre l'État laïque, et, le 27 brumaire suivant, la Convention opéra ce que nous appelons aujourd'hui la laïcisation de l'enseignement primaire.

Le 3 ventôse an III, la liberté des cultes fut de nouveau proclamée, et des peines édictées contre ceux qui y porteraient atteinte; cela sous certaines conditions : on interdisait toute cérémonie extérieure, tout acte public de convocation, on plaçait tous les rassemblements en vue du culte sous la surveillance de la police, on interdisait aux communes soit de loger, soit de salarier aucun culte.

Le catholicisme reparut partout, et bientôt redemanda les temples. Il obtint tous ceux qui n'avaient pas été aliénés (dé-

cret du 11 prairial an III), mais à condition d'en partager la jouissance avec les autres cultes.

Une grande loi de police générale des cultes, votée les 6 et 7 vendémiaire an IV, reprit et consacra les lois précédentes, formula à nouveau le principe de la liberté et de la séparation, exigea de tout ministre d'un culte une « promesse de soumission et obéissance aux lois de la République », édicta des peines contre les ministres qui provoqueraient au rétablissement de la royauté ou parleraient contre la légitimité de la vente des biens nationaux, établit des garanties pour qu'aucun culte ne devînt exclusif ou dominant.

Telles furent les lois qui établirent et organisèrent, en 1794 et en 1795, le régime de la séparation de l'Église et de l'État, dans la France nouvelle, enfin victorieuse de l'Europe, victorieuse de la Vendée, assez forte pour ne plus tant craindre et tant comprimer le clergé, mais encore menacée, au dehors et au dedans, par des retours offensifs de l'ancien régime, et obligée à des précautions. Ce furent des lois de justice, et aussi des lois de circonstance, accueillies en général avec des transports de reconnaissance (le mot n'est pas trop fort) et par un cri de joie de presque toute la nation.

II

Bien peu d'historiens ont relaté ces lois politico-religieuses de la Convention, analysées seulement dans des écrits spéciaux, comme ceux de MM. Gazier et de Pressensé. Moins d'historiens encore ont cherché comment elles furent appliquées sous le Directoire et le Consulat. Presque tous, sans même dire qu'il y eut un régime établi, se sont bornés à l'épisode le plus bruyant de l'histoire de ce régime, à savoir la querelle du Directoire et des prêtres réfractaires alliés à l'ennemi du dehors, querelle qui varia selon les vicissitudes de la guerre étrangère. Ils ont ajouté que, sous le Consulat, ces prêtres respirèrent enfin, et ils ont abordé aussitôt le récit du Concordat, heureux de s'évader d'une période qu'ils croient mesquine et obscure, presque indigne de l'histoire.

Très digne au contraire de l'histoire, cette période marque un développement extraordinaire, et en partie original, de la vie religieuse dans notre pays. Des groupes religieux nouveaux surgissent; les anciens groupes religieux évoluent; il se forme plusieurs églises, plusieurs cultes. — Tâchons d'en esquisser, autant que c'est possible dans l'état imparfait de nos connaissances, une statistique sommaire.

Il semble d'abord qu'ils se divisent d'eux-mêmes, ces groupes religieux, en deux catégories fort distinctes, les groupes à principes rationalistes, les groupes à principes mystiques, ceux-là nouveaux, ceux-ci anciens.

Les rationalistes purs, les libres penseurs, comme nous disons, étaient fort nombreux et déclarés, au début de la période que nous étudions, en 1795. A la fin de cette période, sous le Consulat, leur nombre s'était un peu réduit, et quelques-uns d'entre eux, comme Fourcroy, ne croyaient plus autant à l'efficacité politique et sociale de la libre pensée. Le catholicisme, habilement glorifié par Camille Jordan, Fontanes, Chateaubriand, avait regagné un peu de terrain dans la bourgeoisie instruite. Les libres penseurs forment encore, parmi les savants et les littérateurs, une majorité qui exerce et cultive son influence par des salons et par la plupart des journaux. Ce qui importe à notre sujet, c'est qu'ils se forment en un groupe qu'il faut bien appeler religieux, puisque les membres en étaient unis par un lien moral et intellectuel pour une action commune en vue de la réalisation d'un idéal. Ils croient que la science organisée est une morale, une religion, et ils se flattent de représenter par leur groupement cette science organisée, d'être « l'Encyclopédie vivante ». C'est l'Institut national, dirigé en effet à cette époque par les survivants ou les disciples de l'Encyclopédie. Que l'Institut formât alors un véritable groupe religieux, ce sont les adhérents des groupes mystiques qui le proclament, par leurs injures publiques contre les prétentions de l'Institut à régir la vie morale de la nation aux lieu et place du christianisme; c'est l'Institut lui-même, par ses actes et ses paroles, et aussi par son organe officieux, *la Décade philosophique;* c'est enfin Bonaparte, quand il disait en souriant, dans une conversation intime : « Quant à moi, je suis de la religion de l'Institut ». L'influence

sociale de ce groupe fut très grande; mais dans une circonstance décisive il l'exerça à faux, puisqu'il aida Bonaparte à faire le coup d'État du 18 brumaire, espérant se procurer le pouvoir politique à lui-même en le donnant à un de ses membres et devenir l'un des groupes réellement directeurs de la société nouvelle. Pris au piège du despotisme, comme toute la France, il sera, lui aussi, victime du Concordat, et, en 1803, par la suppression de la classe des sciences morales et politiques, se verra désorganisé en tant que groupe « religieux ». Mais, à la fin du régime de la séparation de l'Église et de l'État, l'Institut était encore, à titre d'association de philosophes rationalistes, florissant, influent, plein de vie et de prestige.

L'Institut était un groupe issu de la nation, élu indirectement par la nation. Ce n'était point la nation elle-même, et il n'offrait pas une image fidèle de la nation, à qui la raison ne suffisait pas pour la conduite de la vie. Il y eut, de 1795 à 1802, une sorte de groupement religieux national, et on essaya de convoquer tout le peuple autour de l'autel de la patrie, pour y adorer la patrie elle-même, la patrie raisonnée, mais si aimée, et honorée de tant de sacrifices et de tant de sang, qu'on crut qu'elle pourrait offrir à toutes les âmes françaises le prestige d'une entité mystique et les unir par un lien accepté de tous, même des croyants qu'un autre lien unissait au dieu des religions révélées. Ce fut le *Culte décadaire*, qui eut pour prêtres les fonctionnaires, dont quelques-uns s'intitulèrent même, comme dans le département du Doubs, *curés du culte décadaire*. Les origines de ce culte n'étaient pas artificielles : les autels de la patrie avaient surgi spontanément, en 1789 et en 1790, quand la patrie nouvelle s'était fondée par la résurrection des communes, par le groupement des communes, par les fédérations régionales, par la fédération nationale. De tous les nouveaux autels, nul n'avait eu d'abord autant de dévots sincères que celui de la patrie, et, dans cette religion du patriotisme, on avait vu se fondre et s'absorber et disparaître peu à peu les cultes artificiels imaginés par les hébertistes, puis par les robespierristes. Tant que la patrie fut en voie d'élaboration et à demi idéale, tant que les Français occupèrent toutes leurs forces physiques et intellectuelles à l'œuvre

de groupement national et de guerre contre les ennemis de ce groupement, tant que ce culte fut un culte de combat, il resta populaire, ardent, absorbant tout l'homme. La patrie fondée, la république victorieuse, le culte de la patrie se replia dans les consciences. La Convention voulut le ramener sur la place publique et dans le temple, l'organiser par des lois, et, sur le rapport de Marie-Joseph Chénier, elle décréta en principe (1er nivôse an III) qu'il y aurait des fêtes décadaires dans chaque commune. Sous le Directoire, les lois des 17 thermidor, 13 et 23 fructidor an VI, réglementèrent définitivement le culte décadaire.

Voici quelles en furent les cérémonies et les fêtes. Chaque décadi, dans chaque commune, on lisait solennellement les lois dans un édifice public, qui était en général la principale église. C'est là qu'on procédait aux mariages, et on ne pouvait se marier que le décadi. C'est là qu'on publiait les actes de naissance et de décès. Ce lieu était dénommé « le temple ». Les instituteurs étaient tenus d'y conduire leurs élèves. Enfin, hors du temple, il y avait des jeux et des exercices gymniques. Le chômage du décadi était obligatoire : peines rigoureuses contre ceux qui ne le chômeraient pas, ou qui chômeraient l'ex-dimanche, ou qui useraient, d'une manière quelconque, de l'ancien calendrier.

Certains décadis étaient célébrés par des fêtes plus solennelles. Les unes commémoraient des dates célèbres : 14 juillet, 10 août, 22 septembre, 21 janvier, 9 thermidor, 18 fructidor ; d'autres honoraient des sentiments ou des entités : fêtes des époux, de la jeunesse, de la liberté, de l'agriculture, des vieillards, de la reconnaissance, de la souveraineté du peuple.

Le gouvernement eut beau s'ingénier : le culte décadaire fut célébré sans enthousiasme. Très languissant dans les campagnes, il n'eut de sectateurs ardents que dans les villes, dans celles où les « jacobins » dominaient. Ils s'ennuyaient, ils bâillaient, mais ils assistaient, par devoir civique, parce qu'ils avaient le sentiment que la patrie n'était pas si complètement victorieuse et à l'abri de tout danger que le croyaient les masses rurales. C'est par suite de ce sentiment qu'il y eut toujours plus d'affluence et de zèle à celles des fêtes annuelles

qui honoraient, non une institution ou un sentiment, mais le souvenir d'un fait de guerre contre les royalistes. Il est certain que, de toutes, la fête anniversaire de l'exécution de Louis XVI fut celle qu'on célébra avec le plus d'entrain et de spontanéité.

Sous le Consulat, le culte décadaire fut réduit. Il n'y eut plus que deux fêtes nationales annuelles : celle de la prise de la Bastille, celle de l'établissement de la République. Le chômage du décadi cessa d'être obligatoire, sauf pour les autorités constituées.

Mais l'autel de la patrie resta dressé, jusqu'en 1802, dans les principales églises de France, et, jusqu'à l'application du Concordat, il groupa des fidèles. Ce culte était donc encore vivant, quand Bonaparte le supprima.

III

En dehors de ces deux groupements religieux à base rationaliste, groupement restreint et serré des libres penseurs à l'Institut, groupement large et flottant d'un certain nombre de Français autour des autels de la patrie, il se forma, sous le régime de la séparation, une église philosophique qui tendait à grouper la partie de la bourgeoisie éclairée qui ne trouvait un aliment de vie morale suffisant ni dans la pure et nue libre-pensée de l'Institut, ni dans le vague et trop officiel culte décadaire de la patrie. C'est la théophilanthropie, si raillée, si célèbre, si mal connue, et en qui il faut voir la plus importante des religions nouvelles dont le régime de la séparation amena l'éclosion et permit le développement.

La théophilanthropie, c'est la religion naturelle, si souvent glorifiée par les philosophes et les poètes du XVIIIe siècle.

Extraire des religions révélées un petit nombre de dogmes, acceptés de tous, vérifiés par la raison, transformés en principes rationnels, en faire la base d'un culte non mystique, avec la morale admise de tout temps par les honnêtes gens, voilà la religion naturelle, non pas celle de Rousseau, qui est le christianisme épuré, révélé, interprété par un vicaire de

Dieu, le christianisme encore mystique, mais la religion naturelle de Voltaire, antérieure et supérieure au christianisme.

Voltaire en avait importé l'idée d'Angleterre. Il la clarifia, la formula, la popularisa en France, et des Anglais la reprirent pour essayer de l'appliquer. En 1776, David Williams, auteur d'une *Liturgie fondée sur les principes universels de religion et de morale*, réunit les *Free-Thinkers* anglais dans un temple, à Londres, pour y adorer Dieu et s'y encourager à l'amour des hommes. Cette tentative, à laquelle applaudirent Voltaire et le grand Frédéric, n'eut qu'un passager succès de curiosité, et finalement échoua. Mais elle était célèbre en France, elle inspira peut-être en partie les sectateurs de la Raison et de l'Être suprême, en 1793 et en 1794, et elle fut reprise à peu près telle quelle, sous le Directoire, par les théophilanthropes.

La théophilanthropie fut d'abord annoncée par le franco-américain Thomas Paine, dans son livre remarqué, *l'Age de la Raison*. dont l'édition française parut en deux parties, la première en 1793, la seconde en 1795. Puis elle fut essayée en 1796 par l'ex-conventionnel Daubermesnil, qui fonda, après l'avoir formulé dans un livre, le *Culte des adorateurs de Dieu*. Sous ses auspices, une douzaine de pères de famille se réunirent dans une maison de la rue du Bac, et tinrent quelques séances, autour d'un trépied sur lequel brûlait un feu perpétuellement alimenté. On ne vit là que des bizarreries mystiques, que des excentricités individuelles, et l'esprit de Voltaire n'était pas en Daubermesnil.

C'est Chemin, professeur, littérateur, libraire, qui fut le véritable fondateur de la théophilanthropie. Il publia un *Manuel*, dont une *Année religieuse* développa les principes, s'adjoignit quatre pères de famille, Mareau, Jeanne, Valentin Haüy, Mandar, et la secte nouvelle tint sa première séance dans une ex-chapelle de l'Institution des aveugles, rue Saint-Denis, le 26 nivôse an V (15 janvier 1797).

Voici comment les théophilanthropes se définissent :

Leur assemblée, disent-ils, est culte, et n'est pas culte. Elle est culte pour ceux qui n'en ont pas d'autre; elle est seulement *Société morale* pour ceux qui ont un culte.

On s'adresse à quiconque croit en Dieu, à l'immortalité de l'âme, à la fraternité, à l'humanité. Ce Dieu, auquel on fait profession de croire, est le « Dieu de la raison », pour quelques-uns même le Dieu *élargi* de Diderot, et on est libéral jusqu'à admettre l'athée Sylvain Maréchal, et encore il arrive que dans le Doubs les adeptes s'intitulent seulement *philanthropes*. Cependant le groupe, dans son ensemble, est déiste, car le déisme est alors la forme la plus populaire de la libre-pensée, et on est purement rationaliste : point de révélation ni de dogme mystique.

Mais — et c'est là l'originalité de cette religion — les théophilanthropes ne proscrivent, ne condamnent ou n'attaquent aucune autre religion ; ils les respectent, disent-ils, et les honorent toutes, évitent toute controverse de propagande. « Loin de chercher, dit Chemin, à renverser les autels d'aucun culte, vous devez même modérer le zèle qui pourrait vous porter à faire des prosélytes au nôtre. Professez-le modestement, et attendez en paix que ceux à qui sa simplicité conviendra se joignent à vous... Soyez circonspects... Ne cherchez pas à faire des prosélytes... Ne vous occupant, dans vos fêtes, que de la religion et de la morale, il ne doit par conséquent y être jamais rien avancé qui ne convienne à tous les temps, à tous les pays, à tous les cultes, à tous les gouvernements. »

Il répète sans cesse qu'il faut aimer la patrie, aimer la République.

Il y a la morale, et il y a la religion. La morale nous instruit de nos devoirs, la religion nous porte à les remplir. La morale a une base très solide et très large : « Le bien est tout ce qui tend à conserver l'homme, ou à le perfectionner. Le mal est tout ce qui tend à le détruire ou à le détériorer. » Par ce mot, *l'homme*, « on n'entend pas un seul homme, mais l'espèce humaine en général ».

La religion consiste surtout à s'assembler, soit dans la famille, soit dans le temple, pour s'encourager à pratiquer la morale.

Les temples des théophilanthropes doivent être sans pompe : « Quelques inscriptions morales, un autel simple, sur lequel ils déposent, en signe de reconnaissance pour les bienfaits du créateur, quelques fleurs ou quelques fruits, suivant les

saisons; une tribune pour les lectures ou discours : voilà tout l'ornement de leurs temples. » Les orateurs et lecteurs peuvent revêtir un costume spécial (habit bleu, ceinture rose), mais n'y sont pas obligés.

Les cérémonies commencent par une invocation au père de la nature, à laquelle succède un moment de silence, où chacun fait tout bas son examen de conscience. « Le chef de famille peut aider cet examen par diverses questions, auxquelles chacun se répond à lui-même tacitement. » On entend ensuite des discours, on chante des hymnes, on se met en face de la nature, on loue le printemps, on procède à des baptêmes, à des mariages, à des funérailles, on honore des hommes qui ont fait honneur à l'humanité, Socrate, saint Vincent de Paul, Jean-Jacques Rousseau, Washington.

Ce culte est remarquable par la parfaite élégance et la sobriété du style. Il est, à cet égard, aristocratique. Ce n'est point au peuple ignorant qu'il s'adresse, mais à la bourgeoisie lettrée. C'est par l'élite, et sans propagande bruyante, que l'on espère rallier peu à peu la masse de la nation.

Cette élite, les théophilanthropes réussirent à en grouper une grande partie autour de leurs autels, et le succès de cette tentative d'organisation de la religion naturelle, qui n'avait guère été jusque-là qu'une forme individuelle de la pensée, donne au mouvement théophilanthropique le caractère d'un fait historique, et c'est pour cela que nous en avons rappelé avec quelque insistance les éléments, principes, actes, attitudes.

C'est une élite nombreuse et variée. Une pétition adressée le 12 prairial an V à la municipalité du 9e arrondissement, en vue d'obtenir la jouissance du temple de l'Être suprême, ci-devant Notre-Dame, est signée de plus de deux cents théophilanthropes, parmi lesquels on remarque d'anciens constituants, d'anciens conventionnels, des membres de l'Institut. D'autres actes, tous authentiques, nous donnent d'autres noms, et le rapprochement des plus connus de ces noms est fort curieux : Creuzé-Latouche, Goupil de Préfelne, Dupont (de Nemours), Bernardin de Saint-Pierre (que nous voyons *parrain* à Saint-Thomas-d'Aquin), Marie-Joseph Chénier, David, Servan, Rossignol, Santerre, Julien (de Toulouse), Guffroy, Lam-

berty, Corchand. Combaz, Ulrich, l'ex-abbé Parent, la citoyenne Augereau, mère du général, etc. Je vois là, associé et réconcilié, presque tout le personnel dirigeant de la bourgeoisie patriote de 1789 et de 1793.

Favorisés par le Directoire (mais je reviendrai sur ce point), les sectateurs de la religion naturelle obtinrent à Paris la jouissance de dix-huit églises ou chapelles. Il se répandirent en province, surtout dans les villes (et notamment à Bourges, à Auxerre, à Besançon), mais aussi dans les villages[1].

Une statistique exacte de la clientèle théophilanthropique est impossible. On voit, par des rapports de police, que leurs églises furent d'abord remplies, combles. Il y eut une affluence de curieux, nullement rieurs ou malveillants : on trouvait ce culte très beau, très pur, très élégant. Puis les curieux s'éloignent, et les fidèles restent entre eux. Leur nombre, disent les rapports, se maintient, puis diminue. Sous le Consulat, ils se réduisent à quatre temples, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Nicolas-des-Champs, Saint-Sulpice, Saint-Gervais. Mais il ne faudrait pas croire qu'au moment où fut aboli le régime de la séparation, la théophilanthropie fût réduite à un nombre ridiculement petit d'adhérents : elle se maintenait, elle vivait, elle inquiétait par sa persistance le catholicisme romain, le catholicisme constitutionnel et tous les cultes mystiques[2].

IV

Tels furent, dans le développement de la vie religieuse, sous le régime de la séparation, les groupes *rationalistes*, les religions nouvelles. Voici comment se comportèrent les groupes

1. On trouvera, sur la théophilanthropie, une collection d'imprimés aux Archives nationales, AD, XVII, 49.

2. M. Edmond de Pressensé a écrit (*L'Église et la Révolution*, 3e édition, p. 425) que l'interdiction du culte des théophilanthropes en l'an X « leur rendit un service en empêchant ce culte de mourir d'inanition ». C'est une erreur et une injustice, mais c'est une preuve aussi de l'inquiétude que la théophilanthropie avait causée aux protestants, puisque, longtemps après, un de leurs historiens les plus partisans du régime de la séparation et de la liberté ne peut s'empêcher de pousser un soupir de soulagement, quand il voit disparaître de l'histoire cette secte rationaliste.

mystiques, les religions anciennes, et ici nous serons plus brefs, parce que les faits sont plus connus.

Les israélites, on le sait, avaient été expulsés de France depuis le XIVe siècle. Cependant, en 1789, la présence de quelques centaines de juifs était tolérée à Paris, à Marseille, dans d'autres grandes villes. A Bayonne et à Bordeaux, le roi avait autorisé l'établissement de communautés de juifs espagnols et portugais. D'autres communautés, plus considérables, existaient dans les pays réunis plus récemment à la France, à Metz, en Alsace. L'annexion d'Avignon et du Comtat-Venaissin en 1791 ajouta au groupe français environ trois mille juifs, établis presque tous à Carpentras. L'annexion de la rive gauche du Rhin accrut encore cet élément juif. D'autre part, la Constituante, après beaucoup d'hésitation, avait accordé aux juifs le droit de cité, par le décret du 27 septembre 1791, et depuis lors ils avaient eu, pour l'exercice de leur culte, une liberté que la Terreur même ne semble pas avoir interrompue et dont ils jouirent pleinement sous le régime de la séparation. C'est un culte si fermé qu'il ne se manifesta guère aux contemporains, et les juifs, heureux de vivre sous des lois justes, n'avaient pas encore demandé, en 1802, la permission d'achever leur organisation ecclésiastique. Ce qu'on peut dire, c'est qu'ils formaient un groupe compact, en voie d'accroissement, dont la vie religieuse se développait intérieurement, sans entrave, sans inquiétude.

Les deux églises protestantes, église réformée, église de la confession d'Augsbourg, avaient reçu de la Constituante toute liberté, et cette Assemblée avait réparé, autant que c'était possible, les effets de la révocation de l'édit de Nantes, soit en facilitant le retour en France des descendants des fugitifs, soit en leur rendant ceux de leurs biens qui n'étaient pas aliénés. Pendant la période du culte de la Raison et du culte de l'Être suprême, les protestants n'avaient pas été complètement à l'abri des violences exercées, malgré la loi et malgré le Comité de salut public, contre le christianisme. On avait fermé des temples, emprisonné quelques pasteurs non abdicataires, affecté de traiter les protestants de la même façon que les catholiques. Les quelques Sociétés jacobines et les quelques représentants en mission qui agirent ainsi obéirent

moins à un esprit de haine qu'à un esprit de logique, si je puis dire, antichrétienne. On voyait dans les protestants d'intéressantes victimes de l'ancien régime, et aussi les initiateurs de la démocratie et du système parlementaire, dont ils avaient offert d'avance l'image en leurs assemblées élues. Aussi ne ferma-t-on que peu de temples, et il semble bien que la grande majorité des protestants des deux communions continuèrent à exercer leur culte pendant toute la Terreur. Le régime de la séparation leur fut très favorable, et les annexions de pays allemands augmentèrent leur nombre. Au lendemain du Concordat, quand leurs églises furent organisées comme on sait, on put les compter, et un rapport de Portalis du 29 janvier 1806 nous apprend qu'ils étaient en France, luthériens et calvinistes, au nombre de 1 498 961 [1]. C'est le seul culte dont nous ayons une statistique exacte. C'est aussi, mais avec le culte israélite, le seul qui n'ait pas fait parler de lui, qui n'ait pas eu d'histoire, pendant le régime de la séparation. Et cependant il s'organisait, avec ses consistoires, colloques et synodes. « Il ne manquait, dit M. Edmond de Pressensé, que le couronnement du synode général [2]. » Ce couronnement, pourquoi ne l'obtinrent-ils pas alors? parce qu'ils ne le demandèrent pas : longtemps vexés et persécutés, ils se faisaient modestes et discrets. Nul doute qu'ils n'eussent obtenu, sous la liberté et par la liberté, une organisation autrement favorable à leur développement que celle par laquelle Bonaparte les mit sous la tutelle de l'État.

V

Les catholiques étaient divisés en deux groupes d'inégale importance numérique, mais d'égale célébrité, les catholiques constitutionnels et les catholiques papistes.

1. Armand Lods, *Traité de l'administration des cultes protestants*, p. 15. Aujourd'hui, depuis la perte de l'Alsace-Lorraine, les protestants de France ne sont plus qu'au nombre de 639 825.

2. *L'Église et la Révolution*, 3e édition, p. 461. On y trouvera la liste des circonscriptions synodales en l'an X.

On continuait, et nous continuerons, à appeler les premiers *constitutionnels*, bien que la Constitution civile du clergé fût abolie. Ils prétendaient être l'église nationale, l'église gallicane. Dispersés et contrariés pendant la Terreur, ils avaient les premiers bénéficié du régime de la séparation, et, dès 1795, sous les auspices d'un des membres les plus zélés de leur épiscopat, Grégoire, ils s'étaient organisés en société libre, sans aucune différence essentielle avec l'ancienne église constitutionnelle, si ce n'est que l'État ne salariait plus leurs ministres, si ce n'est que leur église n'était plus une église d'État. Ils gardaient tout le dogme catholique, et déclaraient, comme en 1790, ne se distinguer des autres catholiques que par leur indépendance à l'égard du pape quant à l'institution des évêques. Ceux-ci, sous le régime de la séparation, continuèrent à être élus, non plus par tous les citoyens, mais par tous les fidèles. Mais on affectait un grand respect pour le pape, père spirituel ; on avouait hautement l'intention de se réconcilier avec lui. Dans leurs deux conciles nationaux, en 1797 et en 1801, les constitutionnels offrirent la paix aux « réfractaires » et à la cour de Rome, par un solennel « décret de pacification ». Qu'était ce décret ? Le pape y était reconnu chef visible de l'Église, ayant primauté d'honneur et de juridiction, mais il y était dit (article 6) que les évêques seraient élus par le clergé et par le peuple, puis confirmés et institués par le métropolitain, et que nul ne serait admis parmi les pasteurs, s'il n'avait prêté le serment républicain. Quant aux concessions que l'église nationale offrait aux catholiques réfractaires, elles consistaient en ceci : si, dans un département, il n'y a qu'un évêque, soit constitutionnel, soit réfractaire, il sera reconnu par tous ; s'il y en a deux, le plus ancien sera reconnu, l'autre lui succédera ; de même pour les paroisses et les curés. Cette offre ne fut pas acceptée, et la cour de Rome n'y répondit même pas, à cause de l'article 6, qui, en maintenant le principe de l'élection des évêques et de leur institution par un autre pouvoir que celui du pape, laissait subsister l'essentiel grief. En vain les constitutionnels invitèrent les réfractaires, en 1801, à des conférences solennelles et fraternelles, comme celles que Carthage avait vues aux premiers temps du christianisme. La scission était irrémédiable.

On a vu dans cette tentative de pacification, de conciliation, une preuve de la faiblesse ou des remords des constitutionnels. Non : cette paix qu'ils offraient au pape n'aurait profité qu'à eux-mêmes et n'aurait eu d'autre effet que d'absorber tous les catholiques français dans la nouvelle église. La tentative fut faite, j'imagine, sans espérance de succès, non par naïveté, mais par tactique : c'était habile de montrer ainsi à tous les catholiques que l'église « nationale » restait essentiellement fidèle au catholicisme.

Ce qui serait important pour l'histoire, et ce qui est malheureusement impossible, ce serait d'avoir une statistique de cette église. Pour les ministres, on y arriverait peut-être. C'est le nombre des fidèles qu'on ne connaît pas, et qu'il faudrait connaître. Cependant Grégoire était, par goût et par tempérament, statisticien. Les chiffres abondent, précis et variés, dans les ouvrages où il a décrit d'autres sectes. Il n'a donné aucun chiffre, même approximatif, sur sa propre secte. Je crois qu'il ne l'a pas pu, je crois aussi qu'il ne l'a pas voulu. Il lui répugnait de constater à quel point son église était en minorité par rapport aux catholiques papistes. On a imprimé beaucoup plus tard que les sectateurs de cette église étaient au nombre de 7 500 000, mais sans preuves[1]. Et à quelle date se rapporte ce chiffre fantaisiste? On ne le dit pas, et il fallait le dire : car la clientèle des constitutionnels varia selon les circonstances, et tel qui fréquenta les temples gallicans les quitta pour suivre les offices des réfractaires, y revint, et les quitta encore, selon les circonstances politiques. Ce qui semble vrai en effet, c'est que cette église fut plus florissante aux époques où les papistes furent comprimés par la force, exilés, emprisonnés, déportés, surtout au lendemain du 18 fructidor. Sous le Consulat, quand beaucoup de réfractaires sortirent de prison ou revinrent de l'étranger, quand une partie d'entre eux se décida à prêter la promesse de fidélité, l'église constitutionnelle fut mise sérieusement en échec, et le nombre de ses fidèles diminua. En l'an IX, sur les quinze édifices natio-

1. Thibaudeau, *Le Consulat et l'Empire*, t. II, p. 178 (publié en 1834). Cet auteur donne, au même endroit, toute une statistique religieuse et philosophique de la France à la veille du Concordat. Nous ne la reproduisons pas, parce qu'elle ne repose sur aucune donnée.

naux accordés à Paris aux cultes, les constitutionels n'exercent que dans cinq, quand les « réfractaires » exercent dans les dix autres. Dans les communes rurales, l'église est souvent déserte, et le prêtre constitutionnel y officie dans le vide, sans assistants. Dans certaines villes, le culte n'est suivi que par une faible partie de la bourgeoisie; dans d'autres, par quelques pauvres. Et le fait qu'au moment du Concordat un assez grand nombre de sièges épiscopaux se trouvèrent vacants semble bien prouver que l'église « nationale » n'était nationale que de nom, qu'elle ne gagnait pas de terrain, qu'elle en perdait plutôt, qu'elle avait moins de sectateurs, et surtout qu'elle était pauvre.

Elle était cependant très forte encore, elle comptait dans ses rangs une honorable minorité de la nation, elle avait pour pasteurs des hommes vertueux et distingués, elle tenait des conciles métropolitains, un concile national, elle fonctionnait régulièrement et solennellement, elle faisait grande figure. C'était, dans le développement social de la France, une force vivante et agissante, dont tout le monde tenait grand compte.

Quant aux catholiques fidèles à Rome, il n'est pas davantage possible d'en faire une statistique. Mais il est sûr qu'ils formaient la majorité du pays, de la masse rurale et ouvrière. Tous les témoignages contemporains sont d'accord pour signaler l'affluence des fidèles à ce culte. C'est un fait incontestable et incontesté.

Le régime de la séparation de l'Église et de l'État permit aux catholiques papistes de reconstituer, selon les nécessités du moment, à peu près l'organisation ecclésiastique de l'ancien régime.

Tous les évêques réfractaires à la constitution civile n'avaient pas émigré. En 1801, j'en vois au moins deux, M. de Roquelaure, évêque de Senlis, et M. de Maillé de Latour-Landry, évêque de Saint-Papoul, qui officient pontificalement, l'un à Senlis, l'autre à Paris, à Saint-Roch.

Les évêques émigrés administrent leurs diocèses par des vicaires ou des délégués.

Quant aux diocèses vacants, le pape les administre par des vicaires. Et, pour le dire en passant, il est inconcevable que le prétendant, Louis XVIII, si appliqué à son métier de roi,

ait commis la faute de ne pas nommer à ces sièges, selon le Concordat de 1516, et de considérer ce Concordat comme aboli, — faute dont il aura à se repentir au moment des négociations de Pie VII avec Bonaparte.

Aucun de ces évêques ne prêta les divers serments ou promesses exigées sous le Directoire et sous le Consulat.

Mais des curés les prêtèrent. Nous n'en savons pas le nombre : il fut très petit sous le Directoire, il fut assez considérable sous le Consulat, quand on n'exigea plus d'eux qu'une simple promesse. Ils eurent la jouissance des églises, au même titre que les constitutionnels.

Les curés qui ne prêtèrent pas la promesse, et qui s'abstinrent de toute hostilité contre le gouvernement, purent exercer leur culte dans des maisons particulières, ou même parfois ouvertement dans des temples, et ils furent assez nombreux sous le Directoire, très nombreux sous le Consulat.

Les uns et les autres profitèrent amplement, soit de la liberté légale, soit de la tolérance du gouvernement.

C'est un fait que, publiquement ou secrètement, les ministres du culte catholique romain-papiste purent, sous le régime de la séparation, professer leur religion, exercer leur culte. Dans presque toute la France, ville et campagne, les catholiques restés fidèles au pape remplissent leurs devoirs religieux. Ils ont de l'argent, et, par rapport aux constitutionnels, ils sont riches. Chaque jour, cette église s'accroît : à la fin du régime de la séparation, à la veille du Concordat, elle est florissante, elle est en pleine voie de progrès.

VI

Nous avons vu naître ou renaître et se développer, sous le régime de la séparation, les principaux groupements religieux, mais nous les avons considérés chacun à part. Il faut les montrer dans leurs rapports entre eux, et surtout dans leurs rapports avec l'État.

Quant aux rapports entre eux, ce qu'il y a de plus notable,

c'est que, non seulement ils coexistent, mais plusieurs cohabitent dans le même temple.

Quelques témoignages de contemporains, surtout de Mercier nous permettent de faire une visite rétrospective à l'église de Notre-Dame sous le Directoire, et de saisir comme par les yeux ce qu'était cette cohabitation.

La vieille cathédrale a survécu. La voilà presque intacte, réparée. Les statues du portail, condamnées jadis par Chaumette, ont été enlevées ; mais elles ne sont pas loin ; on les voit entassées derrière l'église, et elles remonteront bientôt sur leurs socles. Les bourdons se taisent, mais ils sont toujours en place, et la République ne les a pas fondus en canons. Au-dessus du portail, se lit l'inscription révolutionnaire : *A l'Être suprême*. A l'intérieur, on a ôté les tonneaux de vin destinés aux soldats qu'on y avait, en l'an II, mis au frais. Si on entre un dimanche matin, avant onze heures, toute l'église paraît rendue au catholicisme : c'est une messe, c'est un sermon, c'est un évêque en habits pontificaux. Le culte gallican, national, semble là chez lui, et l'évêque constitutionnel Royer y officie. Cependant, à y regarder de près, on est frappé de quelques détails insolites. Au-dessus de la chaire, la statue figurant la religion chrétienne porte au bout d'une verge un drapeau tricolore, avec cette inscription : *Liberté des cultes*. Dans le chœur, de belles tapisseries à sujets mythologiques évoquent des idées peu chrétiennes. Dans un des bas-côtés, des pancartes en langue française recommandent l'amour de Dieu et l'amour des hommes. Si on revient l'après-midi, on remarque devant une chapelle un petit groupe d'auditeurs attentifs, au pied d'une chaire improvisée, où un orateur habillé de bleu et de rose pérore avec gravité sur le devoir et la fraternité, en étendant la main vers un petit autel couvert de fleurs et de fruits. Enfin, si on fait à Notre-Dame une troisième visite un jour de décadi, on trouve tous les objets du culte voilés, on voit dans le chœur et dans la nef quelques hommes à l'air compassé et ennuyé, un petit nombre de femmes. Un officier municipal lit des lois ; un beau diseur fait un discours un peu long sur la patrie, sur les devoirs civiques ; un poète récite des vers très classiques et très monotones. Survient un cortège : c'est un mariage ; on

le célèbre au nom de la loi, avec quelques paroles graves. Bientôt le temple se vide.

On a assisté ainsi aux trois cultes qui cohabitent, à des heures différentes, dans l'église de Notre-Dame : le culte catholique « national », célébré par l'évêque Royer ; le culte théophilanthropique, célébré par l'orateur bleu et rose ; le culte décadaire, célébré par la municipalité du 9e arrondissement.

Il en est de même dans d'autres églises, à Paris et en province. Nul culte, s'il n'est seul à exister dans la commune, ne possède un temple à lui tout seul.

Les cultes ont donc entre eux des rapports forcés de cohabitation. Ce n'est certes pas de bonne grâce qu'ils s'y soumettent ; il y a des empiètements, des querelles ; mais enfin c'est un fait que, de 1795 à 1802, ils cohabitèrent ainsi sans que la paix publique fût généralement troublée [1] ; et, au sortir d'une si longue et si sanglante période de guerres religieuses, n'était-ce pas là un résultat considérable et heureux du régime libéral établi par la Convention ?

VII

Les rapports des groupes religieux avec l'État furent beaucoup plus complexes.

La politique du Directoire et du Consulat, diverse quant aux moyens, fut la même quant au but, à savoir d'empêcher que le groupe qui était en majorité, c'est-à-dire le groupe des catholiques papistes, ne dominât et ne gênât les autres. Ce ne fut donc pas une politique de neutralité complète. L'État était laïque, mais il avait peur du catholicisme romain, et c'est pourquoi il favorisa les autres cultes.

Les rationalistes purs, groupés à l'Institut, ne furent pas

1. Sans doute, il y eut, surtout de la part des catholiques romains, des faits d'intolérance agressive. Ainsi, le 20 messidor an VII, les catholiques de Juniville (Ardennes) « insultèrent des époux au temple décadaire ». Le 25 thermidor suivant, les catholiques de Charly (Aisne) brûlèrent l'autel des théophilanthropes (Arch. nat., F1 C1, 12). Les rapports de police et administratifs relatent beaucoup d'incidents analogues, mais qui ne constituent pas un état de guerre civile.

seulement les alliés du gouvernement : ils étaient, jusqu'à un certain point, ce gouvernement lui-même, soit par leur influence directe sur le Directoire, soit par les ministres, soit par les orateurs républicains et libres-penseurs des deux Conseils. Je les ai considérés comme un groupe religieux : c'est aussi un groupe politique, soit qu'ils conseillent le Directoire dans sa politique à l'égard du catholicisme, soit qu'ils aident Bonaparte à faire le coup du 18 brumaire, dans la vaine espérance d'amener le règne de la raison.

Le groupement autour de l'autel de la patrie pour le culte décadaire, c'est presque une religion d'État, ce sont les fonctionnaires de l'État qui y président. C'est un culte gouvernemental, et il reste tel même sous le Consulat, alors que les fêtes annuelles sont réduites à deux, et que le chômage du décadi n'est plus obligatoire pour les particuliers.

La théophilanthropie n'a point ce caractère d'institution d'État : c'est une société libre, privée, sortie de l'initiative individuelle. Leclerc (de Maine-et-Loire) ayant proposé au Conseil des Cinq-Cents, le 9 fructidor an V, de la reconnaître, sous le nom de *religion civile*, comme religion d'État, sa motion fut rejetée. Mais le Directoire exécutif protégea les théophilanthropes, tantôt en secret, tantôt publiquement. Le directeur La Revellière-Lépeaux, tout en se défendant d'avoir été théophilanthrope, reconnaît, dans ses Mémoires, qu'il se chargea de plaider lui même la cause de la nouvelle église auprès de ses collègues, et de leur signaler « les heureux résultats politiques » que promettait la théophilanthropie. « Le Directoire, dit-il, en jugea ainsi, et donna des ordres au ministre de la police Sotin pour protéger les fondateurs de cette nouvelle institution, et pour leur accorder, sur les fonds de la police, les très modiques secours dont ils pouvaient avoir besoin pour la célébration d'un culte aussi simple et aussi peu dispendieux. Certes, les fonds secrets des gouvernements n'ont pas toujours un emploi aussi honnête ni aussi utile. » Grégoire rapporte que le Directoire paya aux théophilanthropes les frais de leur installation à Notre-Dame. En messidor an V, Ginguené, directeur général de l'instruction publique au ministère de l'intérieur, écrivait à son collègue Champagneux, chef de la première division au même

ministère, pour faire obtenir aux théophilanthropes la jouissance de l'église des Quatre-Nations : « Je crois que le ministre ne peut rendre un plus grand service aux progrès de la morale, et je vous engage vivement, mon cher collègue, à obtenir de lui cette décision[1]. » Le ministre fit plus : il envoya en franchise, sous son seing, le *Manuel* de Chemin dans les départements. Bientôt le jury d'instruction approuva officiellement le catéchisme des théophilanthropes, qui devint ainsi un livre classique.

Favorisés par l'État, les sectateurs de la religion naturelle montrèrent la plus grande déférence envers l'État, et, dans cette cohabitation forcée avec les autres cultes, parurent conciliants. En l'an VII, à Paris, la municipalité du 9e arrondissement s'étant réservé, pour le culte décadaire, le chœur et la nef de Notre-Dame, et ayant relégué le culte catholique et le culte théophilanthropique dans les bas-côtés, les catholiques murmurèrent; mais les théophilanthropes se soumirent, quoiqu'on eût détruit un autel en plâtre qu'ils avaient érigé dans le chœur, et demandèrent seulement qu'on leur remboursât ce que leur avait coûté l'érection de cet autel. Dans un rapport à l'occasion de ces incidents, François de Neufchâteau compara, en termes instructifs pour nous, l'intolérance des catholiques, même constitutionnels, avec l'esprit de conciliation des théophilanthropes : « Cette secte intolérante, dit-il en parlant des catholiques, ne souffre, dans les lieux où s'exerce son culte, d'autres attributs que ceux qui le distinguent. Où elle place l'image de Marie, il faut voiler celle de la sagesse, et remplacer le buste de Socrate ou de Platon par celui de saint Dominique. Une semblable condescendance serait faiblesse. C'est beaucoup d'avoir laissé des chapelles et un des bas-côtés à cette secte exclusive et haineuse. Le culte théophilanthropique, au contraire, s'accommode parfaitement des attributs des cérémonies décadaires. Ces attributs sont même pour lui des décorations auxiliaires dont il emprunte l'éclat[2]. »

Ces rapports bienveillants entre les théophilanthropes et le

1. Archives nationales, F 19, 470.

2. Archives nationales, *ibid.*

gouvernement ne furent pas sensiblement modifiés d'abord par le coup d'État du 18 brumaire, auquel plusieurs des sectateurs de la religion naturelle applaudirent ou prirent part, avec les mêmes illusions que l'Institut. Bonaparte les laissa libres, puis les enveloppa dans l'aversion que lui inspirèrent, quand il voulut devenir despote, tous les idéologues. Lors de la réaction qui suivit la bataille de Marengo, la police eut ordre de ne plus les protéger. Le 20 nivôse an IX, des perturbateurs, probablement catholiques, entrèrent à Saint-Gervais, y démolirent l'autel des théophilanthropes, arrachèrent leurs décorations. Le gouvernement n'attendit pas la publication du Concordat pour supprimer ce culte : le 12 vendémiaire an X (4 octobre 1801), un arrêté consulaire ôta aux théophilanthropes la jouissance des édifices nationaux, et, quand ils demandèrent l'autorisation de louer un local, leur pétition resta sans réponse[1].

VIII

Tels nous apparaissent les rapports de l'État avec les cultes rationalistes. Quant aux cultes mystiques, ces rapports furent moins simples, non pas avec le culte israélite qui, fermé et secret, n'offrit aucune occasion de conflit, ni avec les cultes protestants, qui restèrent scrupuleusement soumis aux lois. Pendant tout le régime de la séparation, ni le Directoire ni le Consulat n'ont à s'occuper des Juifs, et, quant aux protestants, ils leur témoignent une sympathie officielle. Ceux-ci se posent partout en conservateurs ardents de l'état de choses existant, en républicains, en gouvernementaux, et protestent de leur déférence envers la loi, de leur subordination envers l'État. Vers la fin du régime, en 1801, l'église de Strasbourg fait cette déclaration : « L'église est une société libre, ayant

1. Grégoire (*Histoire des sectes*, t. I, p. 454) assure que Chemin continua secrètement le culte, « rue Étienne », dans une école où il donnait des leçons de latin. Ce culte subsista dans quelques familles et subsiste peut-être encore : car je me rappelle avoir reçu, il y a peu d'années, quelques numéros d'un journal théophilanthropique. Mais, à partir de l'arrêté du 12 vendémiaire an X, il n'eut plus ni existence légale ni importance historique.

un but purement moral et religieux. Elle est, comme société, subordonnée à l'État, qui a le droit incontestable de veiller à ce qu'aucune société ne porte préjudice au bien général. » Cette attitude civique des protestants est souvent glorifiée à la tribune des deux Conseils. Souvent aussi le regret est exprimé, soit dans des écrits publics, soit même dans des discours officiels, que la France, en 1790, au lieu d'essayer d'une Église catholique gallicane, ne se fût pas faite protestante. Et, dans la négociation du Concordat, Bonaparte menaça l'envoyé du pape d'adopter la religion réformée, menace peu sérieuse, argument de polémique, mais qui montre quelle estime on faisait, dans les régions officielles, de l'attitude des protestants vis-à-vis de l'État.

L'Église constitutionnelle fit assez bon ménage avec l'État. Ce n'est pas qu'au fond elle acceptât la doctrine de la Révolution. Grégoire et ses amis admettaient tout le dogme catholique, c'est-à-dire qu'ils plaçaient la souveraineté en Dieu, et non dans l'homme, ce qui était la négation implicite des principes de 1789. On les a pris pour des libéraux ; au contraire, Grégoire, tout comme Bossuet, tout comme la cour de Rome, et avec les mêmes expressions, s'élève contre la tolérance religieuse, et cet ex-conventionnel, presque régicide, s'attaqua aux philosophes, déistes ou athées, avec une âpreté égale à celle des pamphlétaires papistes, avec des cris de colère, des outrages, parfois des calomnies. C'est l'esprit même de la Révolution que ce très honnête homme combat avec les armes des jésuites.

Cependant, par un illogisme dont bénéficia la paix publique, l'Église constitutionnelle accepta, glorifia les résultats généraux de la Révolution, parce que la Révolution, en rompant avec le pape, l'avait créée en tant qu'Église gallicane, et pouvait seule la maintenir. Elle se déclara républicaine, elle parla de faire naviguer de conserve le « vaisseau de la République » et le « vaisseau de l'Église », et, très loyalement, elle accorda ses actes avec ses paroles. Son principal pasteur, Grégoire, fut toujours un ardent citoyen. Aussi la faveur gouvernementale ne lui fit-elle pas défaut, surtout au début. Avant l'organisation du culte décadaire et de la théophilanthropie, les agents du Directoire assistent volontiers aux messes constitutionnelles.

C'est à l'occasion du décadi que les relations se refroidirent. La plupart des constitutionnels se refusèrent à transférer au décadi la cérémonie du dimanche, et le Directoire s'obstina dans sa prétention, sans réussir à l'imposer et sans aller jusqu'à la persécution.

Le coup d'État du 18 brumaire fut salué avec joie par les constitutionnels en général, et l'évêque Royer en fit l'apologie dans la chaire de Notre-Dame. Bonaparte renonça à leur imposer le décadi. Il les autorisa, en 1801, à tenir un concile national, comme le Directoire les y avait autorisés en 1797. Il flatta et consulta Grégoire, il eut beaucoup d'égards, beaucoup de coquetteries. Il laissa croire aux constitutionnels que le Concordat qu'il préparait serait à leur avantage. Les rapports entre l'Église constitutionnelle et l'État étaient donc excellents à la fin du régime de la séparation.

IX

Nous avons déjà indiqué quelle fut la politique de l'État à l'égard des catholiques papistes, ci-devant réfractaires. On leur laissa toute liberté d'exercer le culte conformément à la discipline romaine, à la seule condition qu'ils cessassent d'être les agents de Louis XVIII, et prêtassent, tantôt un serment, tantôt une promesse de fidélité aux lois[1]. Docile à ses évêques, tous royalistes, la majorité des curés refusa le serment ou la promesse. Le gouvernement distingua en fait, parmi ces protestataires, ou parmi ces défaillants, ceux qui se bornaient à exercer leur culte privément, dans des maisons particulières, sans conspirer, de ceux qui se faisaient les agents du prétendant et combattaient ouvertement la Révolution. Ceux-là furent souvent l'objet d'une tolérance dont la légalité parut douteuse, mais qui était politiquement nécessaire, tant

1. La loi du 7 vendémiaire an IV ne demanda aux ministres des cultes qu'une « promesse de soumission et obéissance aux lois de la République ». La loi du 19 fructidor an V y substitua « le serment de haine à la royauté et à l'anarchie, d'attachement et de fidélité à la République et à la Constitution de l'an III ». La loi du 21 nivôse an VIII substitua à ce serment cette déclaration : « *Je promets d'être fidèle à la Constitution.* »

ils étaient nombreux, tant ils avaient de fidèles. Les autres s'attirèrent des mesures rigoureuses, emprisonnements, déportations (après le 18 fructidor), dont l'histoire a été faite trop souvent pour qu'il soit utile d'y revenir ici.

Il arriva aussi parfois que le Directoire persécuta même des prêtres insermentés qui ne conspiraient pas pour Louis XVIII, même des prêtres assermentés qui ne prenaient part à aucun trouble, qui étaient véritablement les uns et les autres de saintes gens, plus soucieux du salut des fidèles que de la cause royaliste, et qui ne cherchaient que la paix. Mais cette paix, ils ne la voyaient que dans le triomphe de la religion catholique, et ils préparaient ce triomphe, en missionnaires chez les infidèles, par des moyens subtils et dangereux pour l'État, dont on trouve l'exposé saisissant dans un *Manuel des Missionnaires*, composé sous le Directoire par un prêtre émigré, et qui est précieux pour l'histoire des rapports des prêtres catholiques romains avec l'État français pendant le régime de la séparation [1].

« Il n'est point, dit ce *Manuel*, de moyen plus efficace pour ramener nos concitoyens égarés que de revenir au milieu d'eux comme des hommes nouveaux, purifiés dans le creuset de la tribulation de toutes les souillures de l'humanité et éprouvés dans l'exercice de toutes les vertus. »

Comment se comporteront les missionnaires envers l'État? « Nous éviterons ce qui pourrait indisposer contre nous les officiers publics, si nous nous abstenons de blâmer leur conduite, soit privée, soit publique, lors même qu'elle nous paraîtra contraire à l'ordre et à la justice... Nous nous interdirons absolument de parler contre les lois et le gouvernement, mais encore de parler politique, et de paraître empressés de répandre ou même de savoir les nouvelles. Nous garderons un profond silence sur la persécution que nous

1. L'auteur de ce *Manuel*, qui circula d'abord manuscrit, était l'abbé Coste, curé de Hautefage (Lot-et-Garonne), mort à Ancône le 12 septembre 1796. Son ouvrage fut imprimé cinq ans après sa mort, mais avant l'application du Concordat, sous ce titre : *Manuel des Missionnaires ou Essai sur la conduite que peuvent se proposer de tenir les prêtres appelés à travailler au rétablissement de la religion en France*, Rome, 1801, in-8°. Ce fut un grand succès : trois éditions furent épuisées en quelques mois. On trouvera la première et la troisième édition à la Bibliothèque nationale, sous les cotes Ld 4/4109 et 4110.

avons soufferte et sur la résistance que nous y avons opposée, sur les vices et les défauts de ceux qui ont détruit le bon ordre, et sur les raisons qu'on avait de leur résister : ces sortes de discours ne serviraient qu'à exciter des disputes, des murmures, et à nourrir des haines et des animosités qu'on ne saurait trop s'empresser d'étouffer. »

On devra montrer que l'Église a horreur de la guerre civile, du sang, être patient envers les ennemis de la Révolution, et l'auteur du *Manuel* trace un plan de conquête des communes indifférentes ou hostiles, plan tout pacifique, mais très habile, très diplomatique.

Tant d'humilité, tant de douceur, tant de charité seront des moyens pour saper indirectement, mais sûrement, les lois de la République. On exigera des pénitences de ceux qui ont participé à la Révolution comme auteurs ou fauteurs de la constitution civile, ou qui se sont mariés devant des prêtres insermentés ou sans prêtres. Mais c'est surtout dans la question des biens nationaux, ci-devant d'église, que ces « missionnaires » si pacifiques et si bien intentionnés agissent efficacement contre l'État, et, à cet égard, le *Manuel* nous permet presque d'entendre ce qui se disait dans le confessionnal.

Le pape ne s'était pas prononcé nettement sur la question des biens ecclésiastiques en général. Mais, en septembre 1793, à un moment où l'on croyait que les Français allaient perdre la Savoie, il fut consulté par le chapitre de Chambéry sur la conduite à tenir envers les vendeurs, liquidateurs, acquéreurs ou détenteurs de ces biens dans cette province, et, dans un bref du 3 octobre 1793, il distingua les détenteurs de biens meubles, surtout de vases sacrés, et les détenteurs de biens fonds ; ceux-là, il ne fallait les admettre aux sacrements qu'après restitution ; ceux-ci, il fallait se borner à exiger d'eux une promesse de restitution éventuelle, et, en certains cas, on devait en référer au Saint-Siège. De cette distinction, l'auteur du *Manuel des Missionnaires* tire l'espérance que peut-être le pape pourra un jour ratifier la vente des biens d'église, qui n'est illégitime que parce que le pape ne l'a pas ratifiée. En attendant, c'est un péché de détenir ces biens, et, en droit, il faut les restituer.

Mais à qui ? Les lois de France ont détruit le clergé comme

corps possédant. D'autre part, si les premières paroles des prêtres sont pour réclamer des biens matériels, cela fera mauvais effet. Il faut pourtant mettre la conscience des fidèles en sûreté : « Ce serait prévariquer dans notre ministère, les entretenir dans l'aveuglement, ou leur ôter les remords, ou nous charger de leur péché sans les en décharger, que de les tranquilliser mal à propos par notre silence ou par de fausses décisions. » Voici ce qu'on fera. En dehors de la confession, attendons qu'on nous en parle. Dans la confession, n'abordons pas ce sujet d'abord, différons l'absolution pour d'autres motifs (et il n'en manquera pas), assurons-nous bien que nous avons gagné la confiance du pénitent. S'il parle trop tôt, répondons qu'on examinera le cas. Gagnons du temps. Quand enfin le moment de parler sera venu, « nous nous garderons bien de débuter par leur dire qu'ils sont coupables d'une injustice sacrilège et qu'ils ont encouru des censures, qu'ils ne peuvent être absous avant une entière réparation, etc. Nous commencerons par leur dire qu'il y a lieu d'espérer que, dans des temps plus tranquilles, on prendra des arrangements pour tranquilliser leur conscience et pour valider ce qu'on a fait contre les règles dans des temps de troubles; qu'en attendant, ils peuvent retenir les fonds qu'ils ont entre les mains, d'autant plus qu'il serait impossible de les rendre à l'Église ; mais qu'ils doivent reconnaître qu'ils ont mal fait de les acquérir. »

Que devra faire le pénitent pour libérer sa conscience ? Se mettre dans la disposition de se conformer à ce qui pourra être réglé un jour au sujet des biens ecclésiastiques, et, en attendant, consacrer le revenu de ces biens à de bonnes œuvres, surtout aux frais du culte et à l'entretien des ministres. Il fera un écrit qui oblige ses héritiers à une restitution éventuelle des biens fonds. Quant aux vases sacrés et autres biens meubles, on les restituera tout de suite au curé présent. Et la dîme ? On n'en parlera pas, le mot étant devenu odieux, mais on exigera, de ceux qui devraient la payer, une « offrande » d'égale valeur.

A ceux qui ne voudront ni restituer, ni se repentir, on refusera l'absolution, mais toujours pour d'autres motifs. On insistera davantage à l'article de la mort, et alors, mais alors

seulement, on dira au pénitent que la peine de la non-restitution, c'est l'excommunication *ipso facto* prononcée, soit par le pape, soit par les évêques.

Ainsi, sous le régime de la séparation, les prêtres catholiques romains usent de la liberté, les uns pour conspirer en faveur de Louis XVIII, les autres pour inquiéter les possesseurs de biens nationaux. Ceux-là sont réprimés par des lois violentes. Ceux-ci échappent, par le secret de leur action, à toute répression. Mais le Directoire a de plus en plus le sentiment que le catholicisme romain est, par tous ses ministres, l'ennemi de la République. Tantôt il espère qu'il sera supplanté peu à peu dans l'imagination populaire, soit par le culte décadaire, soit par la théophilanthropie, soit encore par le simple effet de la liberté et de la diffusion progressive des lumières. Tantôt il essaie de saisir son insaisissable adversaire par le pape, que les victoires de Bonaparte en Italie ont rendu traitable. Et en effet, le 5 juillet 1796, un bref de Pie VII aux catholiques français ordonne la soumission aux lois : « Nous vous exhortons, au nom de Notre-Seigneur, à vous appliquer de tout votre cœur, de toutes vos forces, à prouver votre soumission à ceux qui vous commandent ». Les vicissitudes de notre fortune militaire, nos échecs en Italie, l'approche de Souvarow, rendirent bientôt aux prêtres catholiques romains toute leur audace contre l'État ; mais, une fois la République victorieuse à nouveau de l'étranger, c'est maintenant, et chez presque tous, plutôt une audace pacifique et « sainte », comme celle que conseillait l'auteur du *Manuel*. Si les évêques tiennent toujours pour Louis XVIII, les curés semblent séparer de plus en plus la cause de la religion de celle du prétendant ; ils mettaient déjà, pour la plupart, une sourdine à leur royalisme, et, s'ils continuaient à inquiéter les possesseurs de biens d'église, c'était plutôt par scrupule de conscience, ce n'était plus une guerre ouverte, ce n'était presque plus une guerre politique qu'ils faisaient à l'État, au moment où le Directoire disparut devant Bonaparte.

Le Consulat trouva donc le clergé romain (j'entends le bas clergé ou plutôt la partie du bas clergé qui était rentrée en France) généralement moins attaché à Louis XVIII et n'obéissant plus guère qu'au seul pape, qui, on l'a vu, avait pris en

main, par des vicaires, l'administration des diocèses vacants. La substitution d'une simple promesse au serment civique rallie une partie de ce clergé, et l'autre est déjà moins hostile. Et puis, ils sentent tous que c'est un gouvernement fort et sûr du lendemain que vient d'établir la constitution de l'an VIII. Le gouvernement se pique d'être sans faiblesse, comme sans violence. Par l'organe du ministre Fouché, il affirme hautement sa volonté de maintenir le régime de la séparation, l'égalité des cultes devant la loi, et, en particulier, il proclame le maintien du culte décadaire. L'uniforme et solide administration des préfets ôtera aux agitateurs presque tout prétexte de troubles, en assurant peu à peu le bien-être matériel des populations. L'ordre et la sécurité, dont les royalistes prêtaient le monopole à Louis XVIII, semblent devoir être ramenés bientôt par cette nouvelle forme de l'État révolutionnaire, et l'autel n'a plus de raison de s'appuyer obstinément sur le trône. D'autre part, tous les moyens d'opportunité, de temporisation, de conciliation sont mis en œuvre par Bonaparte, et les prêtres papistes, sauf en Bretagne, en Normandie, en Lozère, et dans quelques régions d'esprit retardataire, semblent s'incliner devant l'État avec une sorte d'admiration craintive. En l'an IX, le ministre de l'intérieur résuma les rapports des préfets et des notes transmises par les députés au Corps législatif sur la situation religieuse dans chaque département. C'est un tableau un peu trop bref, mais dressé d'après des témoignages sûrs. On y voit que dans la majorité des départements, le clergé catholique romain, même s'il n'a pas fait la promesse de fidélité exigée par la loi du 21 nivôse an VIII, a renoncé à guerroyer contre la République[1]. Les rapports de l'État avec l'Église romaine ne sont devenus ni amicaux ni même tout à fait corrects, et au moindre signe de rébellion les ministres du culte sont jetés en prison comme en pleine Terreur ; mais

1. Ce tableau est muet sur la situation du clergé dans 12 départements : Doubs, Eure, Forêts, Golo, Liamone, Loire-Inférieure, Meurthe, Deux-Nèthes, Seine, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Vendée. On y voit que la promesse de fidélité a été prêtée par tous les ministres du culte dans deux départements : Bas-Rhin et Haute-Marne; par la majorité dans 6 : Ain, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes, Gers, Loire, Saône-et-Loire; par « beaucoup » dans les Landes. Il est dit formellement que la majorité s'est refusée à la promesse dans 20 départements : Aisne, Ardèche, Ardennes, Aveyron, Cantal, Charente-Inférieure, Côte-d'Or, Drôme, Escaut, Finis-

ce sont là des faits exceptionnels; les procédés sont plus paisibles de part et d'autre; les catholiques ont renoncé pour l'instant, soit à asservir l'État, soit à étouffer les autres cultes; peu à peu ils sentent le prix de la liberté dont ils jouissent: on est en visible voie de pacification.

X

Tels furent donc en France, de 1794 à 1802, les effets du régime de la séparation de l'Église et de l'État inauguré par la Convention. Il amena une floraison variée et abondante de la vie religieuse. Cultes nouveaux et rationalistes, cultes anciens et mystiques, toutes les religions vivent aussi librement que le permettent les conditions sociales d'alors et leurs propres prétentions; elles coexistent, parfois elles cohabitent, sans en venir aux mains et sans guerre civile, dans un pays qui sort à peine de la guerre civile. Aucune n'a de grief sérieux contre l'État. Mais l'hostilité, aussi politique que religieuse, du groupe catholique romain, le plus nombreux et le plus fort, a amené d'abord l'État à sortir de sa neutralité, à protéger les cultes rationalistes, qui sont en minorité, et à sévir contre des prêtres, sans méthode et avec colère. Puis l'État redevient neutre, sous le Consulat, et se borne à exiger sévèrement, de tous les groupes religieux, l'obéissance aux lois, et il arrive finalement qu'en fait il l'obtient. Le régime va aboutir, au moment où il disparaît, à la pacification générale des esprits dans la liberté religieuse et politique.

L'activité des diverses sectes montre combien ce régime fut alors avantageux aux religions, agréable aux consciences. Qu'il fût avantageux à l'État, c'est plus évident encore. La multiplicité des cultes, libres et réduits tous également à l'état

tère, Gard, Hérault, Ille-et-Vilaine, Jemappes, Jura, Haute-Loire, Sambre-et-Meuse, Deux-Sèvres, Vaucluse, Haute-Vienne, et il semble bien qu'il en soit de même dans tous les autres départements pour lesquels le tableau ne donne pas d'indication à cet égard. La majorité des départements est signalée comme tranquille au point de vue religieux. Dans 22 départements, on se plaint de l'attitude des prêtres. Mais on ne signale de troubles royalistes excités par les prêtres que dans le Calvados. — (Archives nationales, AF IV, 1065.)

de sociétés privées, amenait une balance, un équilibre des forces religieuses, dans la République. Le catholicisme romain avait le plus de fidèles ; il était la religion de la grande majorité des Français ; mais son influence était contrebalancée par le libre développement des autres cultes, surtout peut-être par le développement des cultes rationalistes, dont les sectateurs formaient l'élite de la bourgeoisie. Le schisme des « constitutionnels » empêchait aussi le catholicisme romain de devenir prépondérant, écrasant, soit pour les consciences non catholiques, soit pour l'État. Les églises, alors, étaient en voie de devenir véritablement libres dans l'État libre.

Aussi, personne ne se plaignait-il du régime de la séparation, ni l'État, dont c'était le triomphe, ni les libres penseurs, dont c'était le système, ni les juifs, ni les protestants, heureux de vivre enfin, ni les constitutionnels, à qui on avait fini par permettre de ne pas chômer le décadi, ni même les catholiques romains. Ceux-ci, je le veux bien, gémissaient, ou plutôt leurs pasteurs gémissaient. De quoi ? De la fausseté de leur situation. Ils dépendaient d'évêques gentilshommes, qui dépendaient du roi, lequel n'était plus roi. Ce qu'ils voulaient, c'était de pouvoir, sans déshonneur, rompre enfin ce lien suranné. C'était aussi qu'on leur permît de sonner les cloches, d'exercer le culte extérieurement, d'occuper un plus grand nombre de temples. La rupture du lien avec Louis XVIII serait venue d'elle-même par la mort des évêques, que Louis XVIII ne remplaçait pas. Et, alors, le système du gouvernement des diocèses par des vicaires du pape se serait généralisé, et le clergé catholique romain se fût trouvé dans la même situation, fort nette et relativement facile, que celle qu'il avait dans d'autres États schismatiques ou hérétiques. Quant aux sonneries de cloches et autres manifestations extérieures, c'était une liberté à conquérir par la sagesse et par le temps ; elle se préparait ; elle s'annonçait déjà.

Les griefs de l'État contre les catholiques romains, griefs bien diminués sous le Consulat, c'était surtout la propagande contre la vente des biens nationaux. Mais qui ne voyait que Bonaparte, maître de l'Italie, obtiendrait, dès qu'il le voudrait sérieusement, un bref du pape qui rassurerait, quant à la possession de ces biens, la conscience des fidèles et ferait

disparaître le principal motif de discorde entre les catholiques et l'État?

C'est ce que demandait l'opinion; elle ne demandait pas un Concordat; elle y répugnait. Quand Bonaparte voulut un Concordat, c'est en vain qu'il chercha, en dehors des catholiques romains, un approbateur éclairé. Personne n'approuva, au début, cette démarche inattendue et injustifiée[1]. Son Conseil d'État, son ministre des Affaires étrangères ne lui firent entendre que des objections. Même les catholiques romains, même le pape, ne demandaient pas, n'osaient pas demander le retour au Concordat. Bonaparte fut véritablement seul, en France, à en parler, à le vouloir.

Plus tard, il donnera le change à l'opinion, non des contemporains, mais de la postérité. Il dira qu'il a, par cet acte, relevé les autels, et le catéchisme impérial le répétera, et ce sera un lieu commun de l'histoire. Les autels? Ils étaient tous, ou peu s'en faut, relevés pour les catholiques à la veille du Concordat, et le culte romain s'exerçait à peu près dans toute la France. La vérité, c'est que le Concordat détruisit des autels, celui de la patrie, celui des théophilanthropes, celui des constitutionnels. Le Concordat, en ses effets immédiats, consista à fermer des églises, à abolir des religions, à empêcher tout groupement organisé des rationalistes. D'autre part, nulle conscience catholique ne se sentit plus libre après le Concordat qu'elle ne l'avait été avant. Mais le pape reprit toute sa suprématie sur l'église de France, qui obtint tous les privilèges d'une religion d'État. Voilà ce que fut le Concordat.

J'ajoute que Bonaparte avait appliqué le régime de la séparation avec une habileté heureuse, qu'il avait présidé admirablement à la concurrence des groupes religieux, qu'il les

1. On a parlé d'un mouvement d'opinion en faveur du Concordat, dont les Conseils généraux des départements auraient été l'organe, et on a allégué une *Analyse des procès-verbaux* de ces Conseils pour l'an IX, publiée par le ministre de l'intérieur (Bibl. nat., Lf 136/89). Loin de confirmer cette assertion, ce texte la condamne. En effet, sur une trentaine de Conseils généraux qui émirent des vœux relatifs aux cultes, on n'en trouve pas un seul qui ait, soit demandé le retour au Concordat, soit même critiqué en principe le régime de la séparation. Il y a seulement quelques critiques sur l'application de ce régime, que les uns voudraient plus libérale et que les autres voudraient plus autoritaire de la part de l'État. Un seul département, celui des Deux-Sèvres, demande l'intervention du pape en vue de faire cesser le schisme, mais il ne demande pas un Concordat.

avait adroitement neutralisés les uns par les autres, et qu'au moment où il abolit le régime de la séparation, il était en train de faire réussir ce régime, de l'acclimater heureusement en France, et, comme je l'ai dit, d'opérer la pacification religieuse par la liberté, liberté de l'État, liberté de l'Église.

Pourquoi donc renonça-t-il à un système, si avantageux alors pour la République, et dont il avait joué avec tant de succès? Pourquoi, au moment même où les catholiques romains s'inclinaient devant l'État, les plaça-t-il dans des conditions prépondérantes qui devaient être une menace pour la sécurité de l'État? Pourquoi supprima-t-il l'église constitutionnelle pour livrer tous les catholiques au pape? Il savait, certes, ce qu'il faisaït. Il voulait précisément que l'immense majorité des Français ne formât qu'un groupe religieux, à organisation monarchique, avec un chef obéi. Ce chef, il se flattait de le tenir sous son épée et dans sa main, de commander, par lui, aux âmes, afin de devenir le maître de la France et, qui sait? le maître du monde. Si donc, seul contre presque tous les Français éclairés, il supprima le régime de la séparation et fit le Concordat, c'est uniquement parce qu'il voulait être empereur.

F.-A. AULARD

CHEZ LES SAKALAVES[1]

Mardi 3 novembre.

Quatre heures du matin. Le jour approche; Moussa-Marigo, l'ordonnance du lieutenant, nous en informe par des glapissements aussi stridents que le chant du coq. On est bientôt sur pied, nos lits de camp n'étant pas de ceux qui encouragent à la grasse matinée, et puis le besoin se fait sentir d'évaporer au grand air la buée dans laquelle nous marinons sous la tente : dans quelques instants le soleil va venir nous essorer, et nous serons remis à sec jusqu'à ce que l'inévitable orage de l'après-midi nous retrempe à la lessive.

Ça fait du bien de se remettre en route le long des crêtes ardentes, au-dessus des ravins boisés où nous ne descendons que pour passer d'un massif à l'autre, au grand émoi des singes et des perroquets sur lesquels nous avons le mauvais goût de tirer parfois des coups de fusil ; les berges, embrous-

1. *Errata.* — Dans la première partie de *Chez les Sakalaves* (*Revue* du 1er avril), lire : *octobre*, au lieu de *novembre* et *novembre* au lieu de *décembre*. Cette rectification me met tout à fait à l'aise pour affirmer que, même à Madagascar, le mois de novembre n'a jamais trente et un jours.

Dans la carte de l'itinéraire, lire : *Manandazza* au lieu de *Mamandoza* ; *Tanimandry* au lieu de *Tammandry* ; *col des Bœufs* au lieu de *crête des Bœufs* ; enfin *Tsilabata* et non *Tsilobota*, qui n'est pas une rivière, mais un village situé en face d'Ankavandra, de l'autre côté du Manambolo, mais sur la rive gauche du Manambolomaty. — G.

saillées d'une végétation tropicale, ne sont pas d'un accès facile, et l'on ne s'en tirerait pas sans le coupe-coupe de nos hommes et sans mon fameux couteau d'explorateur, auquel nous ne tardons pas à faire amende honorable pour tous les sarcasmes que lui vaut depuis le départ son aspect tartarinesque. Quelques jours de contact avec les arbres des forêts et le crâne des zébus sauvages ont ébréché son tranchant naguère si affilé; on ne se figure pas à quel point le bois et la tête de bœuf sont durs à Madagascar.

Nous passons à portée du village d'Ankisabé, dont la population, affolée par notre approche, s'est enfuie au loin dans la montagne, poussant le bétail devant elle; pourtant une poignée de braves s'avancent vers nous en brandissant un pavillon blanc d'une dimension proportionnée à leur inquiétude. Nous les rassurons par des gestes empreints d'une extrême bienveillance, et leur parlementaire en profite pour s'envelopper dans les plis de ce drapeau, dont la destination normale est de l'abriter contre l'intempérie des saisons.

Nous voici bientôt sur la rivière Ambalabarata, où Talbot, qui ne dit jamais une parole inutile, assure qu'il y a de l'or. On fait halte, et durant que nos boys cuisent le riz et les poules, nous entreprenons des « battées ». Comme il se peut que quelques-uns de nos lecteurs n'aient jamais eu l'occasion de se livrer à ce genre d'occupation sur les bords fleuris qu'arrose la Seine, nous allons nous efforcer de leur en donner sommairement une idée. Vous entrez nu-pieds dans l'eau, comme pour pêcher la crevette, et de loin en loin vous prenez, à coups de bêche, dans le lit de la rivière ou sur les bords, de la terre que vous jetez dans le creux d'une sorte de bouclier circulaire appelé la « battée », fait de métal et de bois dur, tiré d'un arbre dans lequel on creuse également des pirogues. Lavez cette terre à grande eau dans le courant, en donnant à votre battée un mouvement circulaire analogue à celui du vanneur, et poursuivez l'opération jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des parcelles d'or « ainsi qu'un sable fin », comme dit Baudelaire. Elles sont d'ordinaire infiniment petites; c'est ce que l'on appelle des « couleurs », quand elles sont trop menues pour qu'on puisse en évaluer le poids; on dit

qu'il y a deux, trois, quatre couleurs dans la battée, s'il y a deux, trois, quatre bribes de métal précieux. C'est un travail long et pénible, et malgré la richesse des rivières de la région, les Sakalaves ne recueillent guère de la sorte plus de trois ou quatre grammes d'or par jour[1]. Ceci soit dit pour calmer l'ardeur des spéculateurs persuadés que dans ces contrées aurifères il suffit de se baisser pour remplir ses poches avec du métal précieux, — illusion confirmée au premier abord par le spectacle d'une foule de ruisseaux charriant des myriades de paillettes étincelantes qui n'ont rien de commun avec l'or, si ce n'est leur jaune reflet; tout ce qui brille n'est pas or; c'est tout bonnement du mica. Pardonnez-moi de vous enlever cette illusion, mais comme dit le latin : *magis a mica veritas*.

Il va sans dire que la battée s'applique uniquement aux alluvions : on procède tout autrement pour la recherche des filons quartzeux, — qui d'ailleurs se trouvent souvent dans le haut des vallées alluvionnaires, alimentées d'or à leurs dépens, — et pour l'étude des conglomérats, qui forment le minerai des fameux reefs du Witwatersrand transvaalien, mais dont on a nié la présence à Madagascar, jusqu'au moment où un ingénieur français, M. Meurs, en a relevé de fort importants dans la région du nord-ouest, chez les Antankaras.

C'est jusqu'à présent l'alluvion qui a fourni les quantités d'or considérables exploitées à Madagascar, et, sauf sur deux ou trois points où l'on a fait des installations de *molitors*, sorte de pompes d'une grande puissance dont le jet a pour effet de désagréger les falaises sablonneuses selon le procédé en usage dans la Colombie britannique, on se sert uniquement de la battée, qui représente le minimum de l'outillage aurifère : sans galerie, sans puits, sans descenderie, sans pilons, sans concentration, sans amalgamation, ni cyanuration, ni chloruration, un bon Malgache extrait quotidiennement ses trois ou quatre grammes d'or, dans ce pays où les travailleurs n'en sont pas encore à revendiquer la journée de huit heures. Et notez que, dans certaines régions, avant la campagne, on achetait couramment cet or en échange d'un poids égal d'argent monnayé. Avis aux bimétallistes!

1. Il arrive cependant, comme nous l'avons vu se produire à Rafiatoka, qu'un homme obtienne ainsi jusqu'à trente grammes dans sa journée.

Après une ou deux heures consacrées à nous assurer que l'Ambalavata ne vaut pas le Pactole, nous tombons d'inanition ; ça creuse de chercher de l'or : *auri sacra fames!* Chacun réclame frénétiquement le déjeuner ; l'un de nous, égaré par la fringale, va même jusqu'à soutenir que la pépite vient en mangeant. Malgré la vigueur de cet argument, nous attendons pour nous attabler sur le sable d'un îlot le retour du lieutenant qui, méprisant le vil métal, s'en est allé avec une partie de l'escorte faire des visés de triangulation. Il revient enfin, ravi de son excursion, qui lui a valu de découvrir, sur le sommet d'un pic voisin, un admirable groupement de vieux tombeaux malgaches dont le spectacle inattendu a largement payé les fatigues d'une escalade laborieuse.

On se remet en marche sous un soleil torride ; Talbot et le garde-milice, un ancien caporal d'infanterie de marine, sont fort souffrants et nous donnent de l'inquiétude en ce pays dénué de toute ressource. Voici pourtant un village, le dernier que nous ayons la chance de rencontrer d'ici huit jours : c'est Tampanala, fortifié de sa triple enceinte de pierre sèche hérissée de cactus ; on nous reçoit en armes, mais nous ne franchissons pas l'étroit défilé de la porte, et c'est du dehors que nous traitons pour l'acquisition d'un fort stock de couffins de riz et de trois bœufs à quatre piastres l'un[1]. Nos hommes se partagent le riz, et les bœufs sur pied suivent la colonne, ardillonnés par un Sénégalais.

Campement très pittoresque le soir, au bord d'un ravin à végétation tropicale ; durant que nous dressons la tente sous l'orage déchaîné, Sambé Macassouba me fait la gracieuseté de m'apporter un énorme serpent noir à tête plate, qui a bien mauvaise façon. Les Malgaches s'en éloignent avec effroi, mais un rien leur fait peur ; Talbot assure de son côté que c'est une espèce fort venimeuse, mais tous les naturalistes s'accordent à déclarer qu'il n'y en aucune à Madagascar. Ce qui est

1. On appelle piastre à Madagascar notre pièce de cinq francs. Elle est la grande unité ; la petite unité est le *voameny* (prononcez : voumène), qui représente le prix d'un gramme d'argent coupé, et que tend à remplacer, depuis la conquête, la pièce de quatre sous, dont notre nouvelle colonie a débarrassé la métropole. Quant à la monnaie d'or, elle est absolument inusitée chez les Malgaches, qui ne connaissent l'or qu'en poudre et en pépites.

certain, c'est que, bons ou méchants, les reptiles abondent; on en tue à chaque instant dans les haltes et à la tête de la colonne; il s'en trouve même assez fréquemment dans les cases des villages où leur hostilité invétérée contre les rats leur est un titre à la bienveillance publique, en vertu du précepte : « Diviser pour régner ». Dans l'horreur de la nuit, rats et serpents se livrent de longs combats silencieux, et parfois le lit de roseaux sur lequel nous reposions leur servit de champ de bataille; rien n'est mauvais pour la digestion comme d'avoir sur l'estomac une grosse couleuvre en train de manger le nez à un rat en colère; c'est de quoi Rocheron a fait tout récemment l'expérience. Quel Homère chantera cette Herpétomyomachie?

Mercredi 4 novembre.

On va traverser la Sakay, forte rivière où, parmi les rochers innombrables sur lesquels bute un courant assez vif, « y en a caïman», disent nos tirailleurs; on aperçoit en effet, çà et là, quelques-uns de ces oiseaux qui passent pour être les satellites du crocodile, auxquels ils curent les dents, s'il faut en croire les récits de bien des voyageurs et même du père Hérodote qui les nomme *Trochylus*; quant à moi, je n'ai jamais eu l'occasion de constater une familiarité aussi étrange.

Il y a peu d'eau en ce moment; la saison des pluies commence à peine; mais que sera-ce au retour?

Cependant le boy du lieutenant, un petit bonhomme d'une quinzaine d'années, très vigoureux, mais de taille médiocre, est emporté au fil de l'eau; deux ou trois de nos grands diables de Bambaras ont bien vite fait de le ramener; mais les conséquences de cette pleine eau sont plus graves pour la sacoche qu'il portait et où, par une déplorable fatalité, se trouvait notre chronomètre, que voilà changé en clepsydre.

Après une courte hésitation, bien naturelle si l'on songe à la prédilection qu'ils inspirent aux crocodiles, nos bœufs se décident à entrer dans l'eau et tirent leur coupe merveilleusement; ils abordent à la rive opposée, sans avoir été effleurés par la dent du saurien très friand de leur viande, mais sans doute effrayé par notre passage tumultueux; personne ne

manque à l'appel, et nous voilà en route à travers une Beauce de grandes herbes jaunes qu'un boulevardier prendrait vraisemblablement pour du blé.

Cette herbe sauvage diffère de notre blé en ce qu'elle ne porte pas de grains, et cette Beauce malgache se distingue de la nôtre par une infinité de crevasses à pic, étroites et profondes, mais qui ne rompent pas la monotonie de la plaine, car on les aperçoit seulement à ses pieds; elles nous imposent d'interminables détours; nous cheminons comme dans un glacier, un glacier rouge et brûlant où l'érosion, déterminée par la fonte des terres sous la pluie chaude, accomplit lentement un travail analogue à celui dont Tyndall et Whymper ont observé la marche dans les mers de glace des hautes montagnes. Gare aux faux pas! la moindre maladresse de nos bourjanes nous exposerait au sort de M. Perrichon, ce Nansen de la mer de Glace!

Sur un vaste plateau, dans un meilleur état de conservation géologique, nous faisons la rencontre d'un troupeau de bœufs sauvages; il me paraît superflu d'ajouter que, dans ce cas, le mot « bœufs », selon l'usage consacré dans tous les pays de bétail non domestiqué, est un terme générique qui désigne dans leur ensemble les taureaux et les vaches avec leur progéniture. Une douzaine de ces bestiaux sont devant nous à quelques centaines de mètres; un taureau noir, robustement campé au sommet d'une butte, où, sur le bleu de l'atmosphère, sa silhouette se détache superbe et formidable, veille au salut de la troupe; les naseaux dans le vent, il est visiblement surpris autant qu'indigné; bientôt, comme impatient de nous flairer de plus près, il s'avance, avec une curiosité un peu méprisante, à notre rencontre. Sur l'ordre du lieutenant, la colonne s'arrête. Nous mettons pied à terre et nous courons au-devant du quidam, que notre allure ne déconcerte point, et le voilà qui prend le petit trot; bientôt il n'est plus qu'à cinquante mètres : nous faisons feu. Après un instant de stupeur, il prend le galop de charge, quoique nos quatre balles l'aient atteint, mais il est arrêté net par une cinquième décharge qui le jette à terre, la cuisse brisée. Nous nous approchons pour l'achever, émerveillés des efforts désespérés qu'il tente pour se ruer contre nous. Il faut encore cinq

ou six coups de feu pour mettre fin à sa fureur et à son agonie. La pauvre bête avait dix balles dans le corps.

Bien des fois, nous avons eu de la sorte l'occasion de constater que les projectiles de petit calibre des fusils à tir rapide ne présentent pas une masse suffisante pour foudroyer instantanément : or, quand ils ne rencontrent pas un os résistant, un gros vaisseau ou quelque viscère important, ils traversent souvent les régions musculaires en laissant l'animal sur pied pour quelques minutes, sinon pour quelques heures.

L'homme même, surtout le nègre, plus endurant que l'Européen, peut continuer à marcher et à se battre avec plusieurs de ces projectiles dans le corps, qu'ils viennent du Lebel, du Lee-Metford ou de la carabine italienne ; on en a fait l'expérience aussi bien en Abyssinie et dans l'insurrection des Matabélés que dans la campagne de Madagascar, où l'on a maintes fois observé qu'à courte distance, une balle de fusil Gras faisait souvent un effet plus immédiat qu'un projectile Lebel. Une fois cependant nous avons arrêté net par un feu de salve un troupeau assez nombreux qui nous chargeait à fond de train : nous avons mis le genou en terre, et les bêtes n'étaient guère qu'à une dizaine de mètres quand nous avons tiré : trois sont tombées foudroyées, alors que la simple vitesse acquise semblait devoir suffire à les faire passer par-dessus nos têtes, et le reste de la bande s'est dispersé en un clin d'œil.

Pour aujourd'hui nous n'avons qu'une pièce, dont la présence va prolonger d'un jour ou deux l'existence de nos bœufs sur pied ; c'est tombé à point pour le déjeuner : viande excellente, un peu noire, avec un goût de venaison qui n'est pas déplaisant quand la chair est très fraîche, comme c'est le cas. Malheureusement cette agape, qui s'annonçait le mieux du monde, est troublée par deux incidents, dont l'un nous vient du ciel et l'autre de la terre : Talbot, surnommé Bas-de-Cuir en souvenir du silencieux héros de Fenimore Cooper, s'assoit sur un serpent, dont le contact est désobligeant à un niveau que n'atteint pas la protection des jambières. On frémit en songeant que, s'il avait été mordu, ses compagnons auraient dû envisager comme un devoir de traiter sa blessure à la manière de Robinson Crusoé. C'était un bon petit ser-

pent, sorti de terre assez à l'étourdie, comme dit La Fontaine, mais sans penser à mal.

Le ciel est moins inoffensif : contrairement à toutes les conventions établies, il répand sur notre déjeuner, à cette heure inaccoutumée, un orage épouvantable, par lequel notre menu se trouve réduit à du riz à l'eau : que d'eau! que d'eau! et à des éclairs, qui ont le grand tort de ne pas être au chocolat.

On plie bagage; le pays est beau, d'énormes dômes granitiques s'élèvent de la plaine, couronnés par l'orage qui s'apaise au bout de quelques heures, et un merveilleux arc-en-ciel nous souhaite la bienvenue sur le bord d'un ravin où nous campons, dans un aimable décor. D'énormes bœufs, qui ne semblent pas s'être aperçus de notre arrivée, sont au loin sur une crête; nous cherchons à les approcher; quelques tirailleurs font un mouvement tournant pour les rabattre sur d'Yerville et Boussand qui s'avancent en rampant dans le ravin; mais le troupeau évente leur approche, et nous en sommes quittes pour tirer quelques oiseaux de proie avec nos carabines. Rocheron tue avec son Lebel un très bel aigle, dont les plumes feraient merveille sur un de ces chapeaux féminins qui obstruent tout un orchestre; c'est un obstructionnisme que nous affronterions bien volontiers ce soir; malheureusement rien de ce genre n'est à craindre pour l'instant. Le seul incident du dîner, c'est que je me casse tout net une dent sur un « pain de guerre » que je n'ai pas eu la précaution de faire tremper comme le prescrit l'usage. A la distance où nous sommes de notre ami le Dr Evans, c'est folie d'entreprendre pareille tentative contre ce comestible belliqueux, dont la devise est celle de la lime :

> Tu te romprois toutes les dents;
> Je ne crains que celles du Temps.

Jeudi 5 novembre.

Réveil pénible; nous sommes étuvés par l'humidité chaude, et, à peine sur pied, on constate que nos bœufs nous ont faussé compagnie. On avait pourtant pris la peine de les entraver, mais il faut croire que les bœufs de ce pays sont

comme les humains, qui excellent à se débarrasser des liens les mieux assujettis.

On se met à leur recherche, inutilement, mais en revanche on aperçoit à quelque distance la fumée d'un campement qui vient d'être abandonné. Les Sakalaves ne sont pas loin : sans doute l'illustre Itoara, roi du Ménabé, a envoyé à notre rencontre des bandes rapides qui nous tiennent à l'œil et le renseignent sur nos mouvements.

Traversée de quelques rivières, notamment de la Mandala, qui se fraie une route fantastiquement sinueuse à travers une terre crevassée de gerçures innombrables. Ce pays, continuellement remanié par l'érosion incessante, est visiblement en train de se planifier ; d'ici quelques siècles, tous ces monticules auront fondu sur la plaine comme des morceaux de sucre, et cette région ne sera plus qu'un réceptacle d'alluvions plus ou moins minéralisées. Mais voici devant nous la chaine du Bongolava, dont il s'agit de franchir le ressaut pour sortir de la région du plateau central autour duquel elle forme, sur l'autre versant, un seuil escarpé, dominant une dépression d'un millier de mètres. Nous marchons à l'aventure ; Talbot ne s'oriente plus ; nos guides se chamaillent et, après mille détours, en viennent à nous faire prendre une direction tellement paradoxale que nous prenons le parti de les arrêter pour tenir un conciliabule, prononcez *kabar*. Grâce aux confidences de nos boys, nous ne tardons pas à apprendre qu'un vent de fronde souffle sur nos porteurs, peu soucieux d'aller voir les Sakalaves de plus près, et qu'un certain nombre d'entre eux ont terrorisé les guides pour les déterminer à nous ramener en arrière sans avoir l'air de rien.

On « amarre » les coupables en les menaçant des châtiments les plus terribles, — rassurez-vous, ils n'en mourront pas, — et nous reprenons, au jugé, notre itinéraire.

La soirée est belle, les étoiles montent dans le ciel : au-dessus d'une crête, un point lumineux, qui semble très voisin, pique vivement notre curiosité ; nous allons au-devant, prêts à crier : « Halte au falot », mais nous ne tardons pas à reconnaître qu'il est hors de portée de la voix : c'est une constellation, et nous jugeons superflu de lui dire : « Passez au large. »

Vendredi 6 novembre.

Nos matins ne sont pas triomphants : nous constatons au réveil la désertion d'une douzaine de porteurs avec un des guides. Talbot explique que s'ils se sont déterminés à partir à travers la région dénuée de ressources où nous sommes depuis quelques jours, c'est grâce aux relais de viande que leur offrent les nombreux bœufs abattus depuis avant-hier et dont les reliefs sont fort convenables.

Ce matin encore, nous faisons de grandes chasses dans les hautes herbes; très bon sport, malgré la chaleur torride; pas besoin d'allumettes pour allumer nos pipes : une bonne loupe suffit, c'est plus économique, et puis ce n'est pas de la régie. Cette température ne facilite pas l'ascension du Bongolava, mais le paysage est si beau qu'on ne se plaint pas. Cependant le terrain quartzeux coupe les pieds de nos hommes, que nous décidons à faire des sandales avec les peaux des bœufs tués : il ne faut rien laisser perdre.

En haut, la vue est splendide sur la vallée du Mahajilo[1] et, de l'autre côté, la région aurifère tant réputée du Betsiriry. C'est une terre promise que nous verrons seulement à la façon de Moïse; notre programme nous retient sur la rive droite, dans une région qui n'est pas moins intéressante, au dire des Malgaches et des quelques prospecteurs qui s'y sont aventurés.

Le pic d'où nous dominons ces contrées invite à la trigonométrie; durant que le lieutenant et Boussand s'y consacrent, d'Yerville et moi nous battons les alentours, en compagnie d'un tirailleur algérien. D'Yerville, qui a des yeux de Malgache, signale une dizaine de bœufs gravissant le col. Ils approchent lentement; quand ils ne sont plus qu'à une centaine de mètres, nous nous couchons à plat ventre sur la crête fort étroite vers laquelle ils se dirigent. Ils arrivent droit sur nous sans méfiance aucune, les pauvres! Nous ne devons faire feu qu'à une vingtaine de mètres, et tous trois en même temps.

Ils gravissent un monticule qui nous les cache un instant : les voilà qui reparaissent; ils avancent encore, nonchalants et

1. Ce fleuve porte en amont le nom de Kitsamby, et dans la région côtière celui de Tsiribihina.

pleins de sécurité; les voilà tout près: Feu! Notre décharge éclate au milieu d'eux comme le tonnerre dans un ciel serein; un second feu de salve, puis un troisième: la troupe est dispersée, et chacun de nous se lance à la poursuite des fuyards dans le ravin profond où deux victimes sont tombées à pic: on se croirait à la chasse au chamois; après une poursuite homérique, nous comptons neuf têtes au tableau: un taureau, six vaches et deux veaux de forte taille. Voilà de quoi faire une fameuse bourriche!

Bientôt quelques-uns de nos Sénégalais accourent au bruit des coups de fusil, et les Malgaches s'empressent avec eux, ayant constaté de loin que l'ennemi avec lequel nous nous trouvions aux prises était éminemment comestible. On dépèce les animaux à loisir, au lieu d'abandonner les trois quarts de la chair comme le manque de temps nous y contraignait d'ordinaire, et au bout d'une heure il ne reste plus que les squelettes; tout notre monde a fait des provisions à cette boucherie improvisée; on va banqueter ce soir, et demain matin chacun emportera, suspendues autour de son cou, des lanières de viande qui se boucaneront au soleil. Sage précaution, mais combien douloureuse pour un odorat fin! Tout n'est pas rose dans la vie du boucanier.

La nuit vient; il n'est que temps de partir à la recherche d'un emplacement convenable pour camper tout notre monde dans une position à peu près défendue contre une surprise sakalave et pas trop exposée aux coups de coude de l'éclair, qui zigzague furieusement dans ces hautes montagnes; nous sommes à plus de quinze cents mètres, dévalant le long d'une arête aiguë sur laquelle il ne saurait être question de planter la tente. Une heure se passe; on ne voit plus clair; nous nous résignons à gagner une sorte de dos d'âne, en contre-bas, étroit et caillouteux, où l'on s'installe à tâtons. Il y a juste la place d'une tente; un pas à droite ou à gauche et c'est la culbute assurée; malheur aux somnambules!

Ça manque de confortable. Peu de bois pour faire du feu: de la mauvaise broussaille; les hommes, qui comptaient sur un festin, maudissent la trigonométrie, dont les lenteurs nous ont attardés en ce lieu de ténèbres et de désolation, que le

scorpion dispute seul à des reptiles variés. On va se coucher tant bien que mal après avoir mangé plus mal que bien ; la conversation languit, ce qui est fort mauvais signe. Enfin, Talbot Bas-de-Cuir, qui ne parle jamais en vain, rompt un silence prolongé; que va-t-il dire?

— Eh bien, nous ne sommes pas trop mal ici! fait-il avec conviction.

— Comment ça?

— Nous ne serons pas dérangés! observe-t-il avec cette gravité qui donne tant de prix à ses rares paroles.

Le fait est que nous n'avons rien à craindre des tramways ni même des automobiles, et sur cette douce assurance chacun regagne sa tente, en se cramponnant aux cordes pour ne pas être précipité dans les abîmes.

L'orage a passé, la pluie a cessé, mais le vent fait rage au point qu'on se demande s'il ne va pas transformer nos tentes en aérostats.

Samedi 7 novembre.

Heureusement le soleil apparaît de bonne heure en ces régions d'où nous avons hâte de déménager. Le lieutenant nous quitte avec une escouade d'Algériens pour aller se livrer aux joies austères du théodolite sur un des nombreux sommets du voisinage. On doit camper à la rivière qui serpente au pied des monts; il nous y rejoindra pour déjeuner.

Allons-y gaiement! le chemin n'est pas commode, mais la splendeur de l'aurore sur les cimes ensoleillées renouvelle chez tout notre monde les provisions d'entrain fort ébréchées par cette nuit lugubre, tant il vrai que la volupté physique du paysage agit à peu près aussi puissamment sur l'âme inconsciente des primitifs et sur la sensualité des Européens affinés par la culture et l'analyse des sensations artistiques.

Notre longue colonne en marche descend vers la vallée par un étroit défilé, tantôt resserré en couloir et tantôt aiguisé en crête, sur des pierres de toutes sortes aux arêtes vives et tranchantes. Voici même des marbres cipolins, que nous examinons de près, Boussand et moi, quand des cris s'élevant à l'avant-garde donnent l'éveil à nos porteurs, qui nous font voir, sur l'autre versant de la rivière, des groupes de Sakalaves métho-

diquement échelonnés dans le visible dessein de nous barrer la route, tandis qu'une troupe plus considérable suit les crêtes à droite par un mouvement qui menace de nous envelopper complètement.

En l'absence du lieutenant, il nous appartient de faire face immédiatement à cette situation critique : laissant nos filanzanes en arrière, nous nous précipitons, Boussand et moi, dévalant de pierre en pierre, à la tête de la colonne, qui se trouve arrêtée au bord de la rivière. Il faut à tout prix empêcher nos Sénégalais de se jeter en désordre sur l'ennemi, selon la fâcheuse tendance de ces guerriers, féroces amateurs de l'arme blanche, aux yeux desquels ce n'est pas se battre que de tirer des coups de fusil : « Mirer pas bataille », disent-ils avec mépris quand on veut les retenir en présence de l'ennemi.

Nous arrivons à temps pour faire entendre raison à Fali-Saïdou, qui est un homme de sang-froid. Nous lui prescrivons de laisser dix hommes au point où il se trouve, pour protéger le passage du convoi, qu'il va conduire lui-même sur une hauteur voisine d'où l'on ne sera pas dominé par les Sakalaves, qui se tiennent de l'autre côté. Cela fait, tandis que Boussand tient la troupe en main, d'Yerville et moi nous prenons le parti de nous porter en avant pour reconnaître les intentions de l'ennemi, avec lequel nous tenons à n'en venir aux mains que si c'est absolument indispensable.

Talbot, qui a recouvré l'usage de la parole, proteste éperdument contre cette tactique inaccoutumée : « Vous allez être enlevés, c'est inévitable », clame-t-il à travers l'espace, durant que nous armons nos fusils dont chacun contient une dizaine de cartouches. Sans nous attarder à discuter l'opportunité de ces sentiments, qui partent d'un bon naturel, nous nous mettons en marche, après avoir recommandé à Fali-Saïdou de se lancer à notre aide si nous sommes attaqués, et surtout de n'ouvrir le feu qu'après nous avoir rejoints.

Les Malgaches tirent assez mal avec leurs fusils à pierre et ce n'est pas une affaire d'essuyer leur premier feu. On verra ensuite. Et pendant qu'ils rechargeront leurs armes, nos Sénégalais, qui courent comme des zèbres, auront le temps de nous rejoindre et de nous soutenir. Le tout est de ne pas nous laisser pincer par ces diables de Sakalaves, qui traitent

leurs prisonniers avec un manque d'égards dont nous ne tenons pas à faire l'expérience.

Nous voilà partis, d'Yerville et moi, le fusil sur l'épaule, accompagnés de mon boy Rainizafia, qui va nous servir d'interprète, et bientôt suivis, malgré les protestations de Talbot, d'un de ses mineurs, l'excellent Rainizanabelo, que notre assurance détermine à s'en aller avec nous reconnaître de près les quidams qui se sont mis en travers de notre chemin. Cette initiative est d'autant plus généreuse de leur part qu'ils viennent, assurent-ils, de reconnaître sur la hauteur le fameux Laikory, qui est l'un des plus redoutés parmi les chefs de bandes du Ménabé.

Comme nous l'avions espéré, notre manœuvre imprévue déconcerte les Sakalaves, qui mettent le fusil en main avec hésitation et sans se décider à nous tirer dessus.

Nous ne sommes plus qu'à une quarantaine de mètres, et cet en avant-deux s'est accompli sans la musique d'un seul coup de fusil. Nous rompons le grand silence de cette minute décisive, en invitant nos interprètes à faire connaître que nous venons au nom de la France, dans la volonté de nous entretenir avec les chefs sakalaves, après avoir vaincu leurs ennemis séculaires les Hovas, dont ils n'auront plus rien à craindre désormais.

Il n'y a rien de tel que de s'expliquer, comme disent les bonnes gens. Nos paroles, fidèlement transmises par-dessus le ruisseau qui nous sépare, sont accueillies avec le plus vif intérêt par les hommes de la première ligne, qui s'empressent d'aller les porter à leurs chefs, prudemment établis à l'arrière-plan sur une hauteur hors de portée de nos entreprises; cela nous donne le loisir d'admirer la prudence de leurs formations en échelons superposés, couronnant les crêtes successives, d'où ils auront beau jeu à harceler le convoi si nous continuons notre route.

Nous suivons à la lorgnette les délibérations de Laikory avec son état-major. Sans doute, on ne demanderait pas mieux que de nous attaquer; Laikory l'eût fait volontiers, mais il faudrait livrer bataille, comme dans la fable, et le mâtin était de taille à se défendre hardiment. Mieux valait « entrer en propos » suivant le mot du fabuliste. C'est à quoi

l'on se résolut. Les émissaires reviennent au bout de quelques instants nous déclarer que Laikory acceptait le *kabary* et qu'on nous attendait « là-haut », conclurent-ils en montrant un point dans le ciel.

J'ai hâte de constater que cette formule n'avait rien de comminatoire; elle ne manifestait aucunement, comme il eût semblé à première vue, l'intention d'expédier nos âmes immortelles vers le céleste séjour; elle ne contenait même pas une ironie de mauvais goût : elle signifiait tout simplement que l'on nous attendrait à un endroit où nous parviendrions à l'heure où le soleil se trouverait au point désigné dans le ciel; c'est ainsi que l'on procède pour se donner rendez-vous dans les contrées où il n'y a pas d'horloges pneumatiques, ni d'autres, car ce serait une erreur de croire, comme on le fait aux environs de la Porte-Saint-Denis, que les nègres ont généralement une pendule dans le ventre.

Les Sakalaves se retirent, après avoir indiqué à nos hommes la direction qu'il faut suivre pour les rejoindre, et nous regagnons notre troupe, ébahie de constater que ces « sauvages » à l'aspect rébarbatif nous ont laissés approcher sans coup férir. Talbot seul ne manifeste aucun étonnement.

— Je vous avais bien dit qu'il était facile de s'entendre avec ces gens-là! déclare-t-il du haut d'un flegme imperturbable.

Donc, tout le monde est enchanté. Nous nous remettons en marche un peu sur l'œil, car il faut encore se méfier d'une surprise avec ces gaillards qui ne sont pas toujours aussi bien intentionnés que le donneraient à entendre les plus récentes appréciations de Talbot.

Au bout d'une heure à peu près, le soleil étant dans le ciel à la place désignée, nous apercevons à nos pieds, au fond d'un vallon, nos Sakalaves massés à l'ombre d'un bouquet de grands arbres, dans une attitude qui ne présente rien d'hostile. Quelques instants plus tard, ayant laissé le convoi à une distance respectueuse, nous nous rendons au *kabary* avec une poignée d'hommes. Tous les Sakalaves sont debout, le fusil et les deux sagaies en mains, groupés en demi-cercle autour du vieux Laikory, accroupi sur le sol avec ses lieutenants. Nous

échangeons force poignées de main et force salamalecs : *Salam!* le salut arabe est, en effet, le mot de bienvenue dont se servent les Sakalaves, qui ont beaucoup de sang musulman dans les veines. Leur profil sémitique en porte du reste la marque, mais l'arrangement compliqué de leur chevelure aux nattes multiples leur fait une physionomie tout à fait singulière, comparable seulement à celle des Zoulous et de quelques autres peuplades sud-africaines, comme j'ai eu l'occasion de le constater par la suite.

Laikory est superbe; le poil gris de sa barbe drue et courte encadre un visage aux traits implacables, au regard cruel qu'adoucit par instants la lueur d'une curiosité enfantine pour nos armes ou pour tel ou tel objet de notre équipement dont ce vieux bandit approche la main avec l'hésitation à la fois avide et craintive d'un bébé devant un joujou nouveau. Il parle à peine; mais l'un de ses lieutenants, à la physionomie fine, ouverte et vive, bavarde intarissablement. Il est le diplomate de cette cour nomade; on dirait un Grec subtil ou un Arménien délié au service de ces graves musulmans; nous n'en finissons pas de colloquer avec lui.

Nous donnons à entendre que nous sommes envoyés par le grand chef français, *Vahaza Lehibé*[1], pour entrer en relations avec les Sakalaves, dont le pays, comme tout le reste de Madagascar, nous appartient désormais : au lieu de despotes cruels et pressureurs comme les Hovas, dont nous les avons delivrés, ils trouveront en nous des maîtres pleins de bonté qui, loin de les faire souffrir, les combleront de bienfaits, à condition qu'ils ne fassent pas les méchants. On leur donnera des vêtements, des ornements et des pièces d'argent, en échange de leurs bœufs et des produits de leur sol, qu'on les aidera à cultiver et dont, avec notre aide, ils tireront toutes sortes de richesses.

Cette allocution de concours régional — traduite et retraduite, car il faut pour les passages difficiles deux interprètes faisant la chaîne, si je puis ainsi dire, vu l'écart du dialecte hova et du dialecte sakalave — produit le meilleur effet. Et pour conclure, nous invitons les chefs à venir visiter le camp

1. L'étranger chef.

que nous allons installer au voisinage, sur une éminence qui nous paraît présenter tous les avantages désirables.

Nous nous quittons bons amis, après les avoir prévenus qu'un autre vahaza (c'est le lieutenant) va bientôt nous rejoindre et qu'il faut le traiter avec respect; c'est convenu, mais nous sommes un peu préoccupés de la surprise que l'apparition de ces bandes guerrières peut causer à Rocheron, qui va les trouver tout d'un coup sur son chemin, sans que rien l'ait averti de la conférence diplomatique par laquelle nous venons de régler sommairement la question franco-sakalave; le manque de sang-froid d'un de ses hommes suffirait pour tout remettre en question. Il faut y prendre garde, et je tâcherai, le moment venu, de courir au-devant de lui, pour l'avertir de ce qui s'est passé.

Au bout d'une heure, notre installation est terminée, et le confortable de ce camp dressé en plein jour sur le bord d'une rivière délicieuse aux eaux claires et sans trace de crocodiles nous comble de sérénité.

Bientôt arrivent nos augustes visiteurs, auxquels nous faisons prendre place dans notre tente la plus spacieuse, où la table est dressée en prévision du déjeuner, auquel je dois avouer que nous ne les avons pas conviés, car nous avions de l'inquiétude pour les spiritueux. Il n'y a pas d'exemple qu'un Sakalave ait aperçu une bouteille de rhum à sa portée sans faire main basse sur cet objet de valeur, et les conséquences de la rencontre sont généralement désastreuses. A défaut de liqueurs fortes, nous offrons à ces messieurs quelques verroteries, qui les laissent assez froids, et des pièces de quatre sous auxquelles ils font le meilleur accueil. Nous leur montrons nos tentes et nos lits, qu'ils passent en revue avec la noble gravité que M. Félix Faure apporte dans la visite des hôpitaux et des expositions de peinture.

Ils ne se décident pas à nous quitter; évidemment quelque chose manque à leur bonheur; notre réception a été cordiale, mais le moindre petit verre aurait mieux fait leur affaire; aussi bien, par la chaleur effroyable dont nous jouissons, il n'est guère hospitalier de laisser partir des visiteurs sans leur avoir offert de quoi se rafraîchir. Voyant qu'ils ne font pas mine de prendre congé de nous, nous les mettons à leur aise

en leur faisant un petit bout de conduite, avec tous les égards qui leur sont dus.

L'heure est venue de déjeuner, mais pas de nouvelles de Rocheron; enfin un des hommes de garde vient me signaler son approche. Je demande quatre porteurs pour aller à sa rencontre, mais mes bourjanes n'ont aucune envie de s'aventurer hors du camp; le voisinage des Sakalaves, quelque aimables qu'ils soient pour nous, les a rendus casaniers; ils ne se décident qu'en présence d'une argumentation rigoureuse, et je les mets au galop dans la direction par où m'a été signalée l'arrivée du lieutenant. Mais voilà qu'au fond d'un ravin, nous tombons en plein dans la bande à Laikory, qui se masse autour de moi avec un empressement dont je ne suis aucunement flatté. Dans ma hâte d'aller prévenir Rocheron, je suis parti sans emmener mon boy, et — les porteurs n'étant d'aucun secours en face de l'ennemi — me voilà seul entre les mains de ces Sakalaves qui mènent autour de ma personne un vacarme de tous les diables; je sais à peu près les mots usuels de la langue malgache, mais j'ignore totalement leur dialecte, et je n'entends pas un traître mot de ce qu'ils me cornent aux oreilles; quant à m'en faire comprendre, il n'y faut pas songer.

Enfin je discerne ces mots dans la bouche de Laikory :

— *Vahaza parasol!... Vahaza parasol!* répète-t-il avec insistance.

Voilà qui devient presque intelligible : *Vahaza* signifie étranger; quant à *parasol*, ce mot a une signification bien connue dans toutes les langues du monde entier. Laikory veut évidemment parler de celui d'entre nous qui porte un parasol : or, ce signalement convient merveilleusement à Talbot, qui tout à l'heure dirigeait, sous le couvert d'une ombrelle du plus beau jaune, les débats de notre congrès. Il est bien évident que notre vieil ami a une communication importante à lui faire, et, fort de cette idée, je décide, par une pantomime vive et animée, le grand chef à m'accompagner au camp, où je retourne, enchanté qu'on ne me retienne pas, et suivi de près par Laikory avec ses deux lieutenants.

Talbot, mandé, apparaît. Que vont se dire ces deux hommes? Est-ce la paix? est-ce la guerre que le vieil autocrate nous

appporte dans les plis de son pagne blanc? Le rire silencieux de Bas-de-Cuir nous rassure bientôt, et nous apprenons que le cœur du grand guerrier est ravagé par le désir d'obtenir un parasol. Quelques-uns de nos hommes en possèdent; nous nous en faisons céder un au poids de la piastre, et nous l'offrons à Laikory, dont le visage rayonne de la splendeur du triomphe. et qui s'en va en bénissant le nom français.

Pour saisir toute l'importance de ce grave événement diplomatique, il faut considérer que, chez la plupart des peuples sauvages, l'ombrelle est moins appréciée comme engin de défense contre les indiscrétions d'un soleil dont l'accoutumance protège suffisamment les naturels, que comme le symbole prestigieux et vénéré du pouvoir. C'est l'insigne du commandement; il tient lieu du sceptre et du glaive, qui lui-même est souvent remplacé dans les mains des chefs militaires par un simple tourne-broche: la reine Ranavalo ne portait ni sceptre, ni glaive, ni tournebroche, mais chaque fois qu'elle se montrait à son peuple, un dignitaire tenait respectueusement comme un dais, au dessus de sa tête royale, une ombrelle rose dont le manche avait trois ou quatre mètres de long.

Ainsi rassuré, je me mets en quête de Rocheron, que je finis par découvrir; je le tiens au courant, et nous nous en retournons vers le camp sakalave. On fait les présentations d'usage; encore de bonnes paroles; le chef au parasol nous demande si nous lui permettons de continuer ses chasses; nous l'y autorisons avec bonté, et faisons connaître que pour le moment on ne demande à lui et aux siens qu'une seule chose: c'est de bien traiter les Européens qui se présenteront dans le pays; moyennant quoi les Sakalaves peuvent compter sur les meilleurs procédés du gouvernement français.

Enfin nous rentrons au camp; c'est beau, la diplomatie, mais ça fait déjeuner bien tard. La chaleur est accablante, pire qu'à la Réunion, assure notre cuisinier bourbonnien, le débrouillard, l'infatigable Daniel. Et au Sénégal? demandons-nous au fidèle Yamoudou, qui nous déclare en son parler simpliste qu'il ne fait pas plus chaud que ça dans son pays. Je vous dispense du texte *in extenso*.

Nous terminons la journée par une chasse à travers les bois, qui s'étendent assez loin sur la rive opposée: les fourrés

sont impénétrables, et nous en sommes réduits à suivre le lit du ruisseau, où Talbot et ses hommes se livrent à des prospections assez peu satisfaisantes. Nous ne sommes guère plus heureux sous le rapport du gibier : des singes, des oiseaux de proie, des serpents et des reptiles, voilà tout ce que nous rencontrons ; mais vers les six heures du soir, la faune locale nous révèle sa richesse par une invasion de *mocafouis*, petites mouches sanguinaires qui viennent jusqu'à la tombée de la nuit nous ronger les mains et le cou. Quelques instants plus tard arrivent les moustiques, que je n'hésiterai pas à traiter de maringouins, leur attitude à mon égard autorisant pleinement d'aussi vives représailles. L'effort combiné du soleil et de ces insectes ailés m'a totalement privé de la peau de mes mains et d'une grande partie de celle de mon cou, et je vous assure que c'est une façon des plus désagréables de laisser sa peau à Madagascar.

Dimanche 8 novembre.

Dans de pareilles conditions, on ne dort pas fameusement, quelque fatigué que l'on soit, et puis le retour du jour ramène les mocafouis. Nous sommes épuisés ; triste journée ; cependant le bruit court que c'est dimanche.

Triangulations,
Négociations,
Déambulations,
Enfin prospections,
Sont nos distractions.

(Ces vers sont entièrement de moi.)

Chasse médiocre ; cependant j'attrape une perdrix à la course ; c'est dire que, dans ce pays, elles se lèvent de moins loin qu'en Seine-et-Marne.

Lundi 9 novembre.

Après quelques heures de marche au soleil, nous arrivons sur les bords d'une ravissante petite rivière appelée la Taloaka, où les prospections donnent des résultats inespérés : alluvions récentes, riches, à éléments peu roulés, avec du quartz très pyriteux ; tout cela semble indiquer la présence de filons quartzeux au voisinage, sans doute dans le fond de la

vallée. Nous plantons un piquet à mon nom ; c'est le premier : un petit arbre qu'on ébranche au coupe-coupe, et dont on taille un bout en pointe et l'autre en biseau. Boussand, à qui la fréquentation des prospecteurs américains a donné l'habitude de jouer constamment avec un couteau dont il entaille tous les morceaux de bois qui se trouvent à portée de sa main, s'offre aimablement pour graver sur ce biseau le nom du propriétaire ; je repasse au crayon bleu les lettres ainsi taillées et l'on plante le piquet au sommet d'un monticule, puis l'on repart, abandonnant dans l'immense solitude ce pieu commémoratif qui a quelque chose de lugubre avec ce nom gravé au-dessus d'une date :

ÉTIENNE GROSCLAUDE,
9 novembre 1896.

Avant de dire un adieu probablement éternel à mon monument funèbre, je reconnais la nécessité de compléter cette inscription par les mots : *De profundis!* Il faudrait une larme ou deux, pour ajouter un peu de gaieté, mais mon talent de graveur ne me permet pas de m'aventurer dans une œuvre de cette importance.

Quelques bourjanes nous ont encore lâchés, et les guides les ont suivis ou précédés ; aussi nous voilà fort embarrassés pour trouver notre chemin dans ce désert montagneux.

Nous nous consolons en tirant des quantités de bœufs sauvages ; j'en canarde un presque au vol, sur un rocher d'où il tombe à mes pieds comme une masse. Nous ne mourrons pas de faim, c'est toujours ça : mais nos hommes n'ont plus de riz, et ils auraient beau dévorer toute la chair fraîche du Bongolava, ils seront aussi mécontents que ce seigneur auquel Louis XII, père du peuple, fit faire un repas somptueux, mais sans pain, pour le punir d'avoir frappé un laboureur.

Horrible détail : dans un passage difficile, des porteurs ont dégringolé dans une ravine avec l'une de nos bonbonnes de vin ; ils ne se sont fait aucun mal, mais la bonbonne ne s'en est pas relevée.

Mardi 10 novembre.

Brume compacte; nous nous élevons au sommet d'un pic, d'où l'on serait à merveille pour la triangulation si le temps était clair; mais on ne voit pas à dix mètres. Cela ne nous préserve pas des mouches, dont nous nous vengeons en donnant à ce point sur notre carte le nom de « pic Mocafoui », de même que l'autre soir on a baptisé « col des Bœufs » le passage où d'Yerville et moi nous avons fait une hécatombe en réduction. Heureux ceux dont l'âme ingénue se plaît à donner des noms d'animaux à des contrées inédites!

La marche n'est pas facile dans le brouillard à travers cette région bouleversée et tailladée de crevasses à pic; nous côtoyons des précipices dans lesquels nous avons la chance de ne laisser tomber personne, pas même notre ultime bonbonne. Le soleil reparaît enfin, éclairant d'une jolie lumière notre file zigzaguante au flanc de la montagne, et qui, dans l'agitation des branches manœuvrées par chacun contre les mocafouis, évoque l'image shakespearienne de la forêt en marche.

Nous cheminons ensuite longuement au fond d'une gorge resserrée, où les Sakalaves auraient beau jeu à nous traiter comme on fit de Roland à Roncevaux. Nous en sortons pour nous trouver nez à nez avec une troupe de bœufs chargeant le convoi sans faire d'autre dommage que de renverser plusieurs porteurs, qui ne s'en portent pas plus mal un instant après.

Ce qui est plus grave, c'est que nous n'avons pas la moindre idée de l'itinéraire à suivre; l'orientation est facile, mais comment se faire une route à travers les énormes marécages qui séparent toutes ces montagnes, coupant d'intervalles infranchissables les lignes de crêtes sur lesquelles nous cheminons par principe?

Après des tentatives sans nombre, des marches et des contre-marches épuisantes, nous prenons le parti de suivre le lit d'un torrent peu profond, où nous barbottons quelques heures parmi les oiseaux d'eau, les coqs de pagode, les perdreaux et les pintades, et pas le moindre *mamba*[1]! Mais voici

1. Nom malgache du crocodile.

que la rivière fait un détour formidable et nous expose, si nous la suivons plus longtemps, à perdre tout le terrain conquis dans la direction de l'Ouest. Que faire? tout le monde est bien découragé. A midi, nos hommes nous ont signalé l'un d'entre eux, que la rumeur publique soupçonne de connaître le pays, mais il n'y a pas eu moyen jusqu'à présent de lui faire ouvrir la bouche. Tout à coup le muet parle; quand un muet prend la parole, c'est qu'il a quelque chose à dire d'important, et, en effet, notre homme nous révèle qu'il a reconnu le passage, et que le lendemain soir nous serons à Manandazza.

Dès lors il nous guide à merveille et nous mène camper dans un site romantique, près d'une émersion de marbres cipolins dressés et alignés comme les pierres de Carnac. C'est d'un prodigieux effet au clair de lune; il y manque seulement les nonnes de Robert-le-Diable avec une musique appropriée.

En fait de musique, nous n'avons que les abois lamentables des chiens sauvages qui environnent le camp; ils finissent par devenir tellement insupportables qu'on en tue un pour lui apprendre à vivre. Nous nous attendrissons sur sa dépouille, en songeant qu'il n'aurait tenu qu'à lui d'être l'ami de l'homme, au lieu de se conduire comme un chacal, que la température et la richesse minéralogique de la contrée nous autorisent pleinement à traiter de chacal aurifère.

Mercredi 11 novembre.

En route pour Manandazza. Nous apercevons de loin des hommes en marche; ils s'approchent en faisant des gestes d'amitié: c'est une douzaine de nos porteurs qui nous ont quittés il y a deux jours, sous la conduite d'un commandeur, pour aller prendre contact avec le gouverneur de la bourgade que l'on disait soulevée; ils nous apportent du riz. Pensez si on leur fait fête.

Sous leurs auspices, nous descendons le seuil encaissé du Bongolava par des passages rocailleux et des lits de torrents, puis nous voici enfin parvenus dans la zone de la végétation tropicale où abondent les lianes en fleurs, où les citronniers fleurissent mieux encore que chez Mignon, où l'arrow-root se dresse auprès de l'orchidée à l'ombre des aréquiers, des cocotiers et des superbes palmiers d'eau; mais la journée s'avance, voici

venir la nuit; enfin, on aperçoit des cases, de l'autre côté d'un large marais, où l'on hésite à s'engager après la chute du jour, sous l'orage épouvantable qui nous accompagne depuis quelques heures.

Après un conciliabule fort bref, nous pénétrons dans la haute forêt de roseaux à travers laquelle serpente un étroit sentier malgache, où, silencieux, ruisselants et mornes, nous cheminons durant une heure.

Un dramatique incident : notre marche est retardée par la traversée d'un ruisseau, large seulement de quelques mètres, mais trop profond pour qu'il soit possible de le passer à gué : on a jeté en travers un menu tronc d'arbre, une manière de baliveau qui oscille et plonge dans l'eau sous le poids du voyageur; chacun y passe à son tour, avec des précautions d'équilibriste, en se servant de la sagaie comme d'un balancier et en s'aidant des mains tendues sur chaque rive. Je le franchis à mon tour, aidé de la sorte, après quoi je tends un bras secourable à celui de mes porteurs qui vient derrière moi; mais, au moment même où il s'y appuie, le malheureux pousse un cri déchirant et s'enfonce à moitié dans l'eau. *Mamba! mamba!* hurlent ses camarades qui ont reconnu la présence d'un crocodile, que leurs cris mettent, heureusement, en fuite.

Nous tirons à nous la victime, dont la jambe gauche est dans un état navrant; le genou a été serré comme dans un étau coupant. On l'emporte au village où, dès l'arrivée, je lui fais, aux lumières, un pansement antiseptique des plus soignés, avec forte absorption de quinine[1].

Notre entrée de nuit à Manandazza, à travers les portes étroites percées dans la pierre sèche au milieu des cactus, est assurément plus recommandable sous le rapport du pittoresque que sous celui de la sécurité; nous sommes néanmoins reçus le mieux du monde et l'on nous donne les meilleures cases : des

1. Un mois après, le pauvre diable nous rejoignait clopin-clopant à Ankavandra, d'où nous l'emmenâmes à Tananarive, où il arriva en fort bon état. « Je le pansay, Dieu le guarit », comme se plaisait à dire notre vieux maître Ambroise Paré.

paillottes, intérieurement tapissées d'une bouse de vache, qui produit un effet décoratif et odoriférant tout à fait comparable à celui du linoléum et du lincrusta, si en faveur dans les nouvelles constructions parisiennes.

La paillotte où nous sommes logés, le lieutenant et moi, compte décidément parmi les plus élégantes, mais notre sommeil est troublé par une alerte assez vive : c'est un cochon qui, avec les façons bourrues auxquelles se complaisent les individus de son espèce, entre là comme chez lui, — fort excusable si l'on songe que, de mémoire de cochon, il avait toujours résidé sous le toit de cet immeuble. Dans l'ignorance d'une telle situation, nous l'avons reçu à coups de sagaie; il n'en est pas mort, mais, en revanche, le lendemain au petit jour, nous avons découvert dans un coin de la case le cadavre d'un jeune chien. A vrai dire, depuis la veille au soir, nous nous doutions de quelque chose de ce genre, et cela ne demandait pas un flair exceptionnel.

Oh! l'horrible nuit avec les moustiques, les rats, les poules, le cochon et tous ces parfums d'animaux vivants et défunts! On aura beau dire, cela ne vaut pas notre bonne rue de la Paix et le voisinage de Guerlain.

GROSCLAUDE

(A suivre.)

LA TENTATRICE

Londres, 16 avril 1895.

Je suis naturellement honnête homme. Il est vrai que j'y ai peu de mérite, si l'on me compare à ces gens héroïques tout le temps occupés à vaincre leurs tentations, et dont les désirs s'exaspèrent d'autant plus qu'ils sont illégitimes. Un objet n'excite pas mon envie parce qu'il m'est défendu ; — et tout au contraire, j'éprouve plutôt du dégoût pour ce que je sais ne pouvoir obtenir sans abus de confiance ou sans équivoque. Cette disposition m'a permis de goûter franchement les joies qui viennent s'offrir chaque jour aux hommes, et qu'ils se refusent le plus souvent, parce que les joies illicites leur ferment le chemin.

Pourquoi faut-il, avec cette garantie de bonheur, qu'il m'arrive justement une épreuve où ma propre volonté n'a été pour rien, pourquoi faut-il que je souffre d'une volonté étrangère, à laquelle je ne puis céder sans recourir au mensonge et à l'hypocrisie, ou à l'ingratitude? Encore me serait-il facile d'échapper en me sacrifiant, — mais je ne puis le faire qu'en rendant malheureuse celle qui me domine, en chagrinant mon bienfaiteur et en ôtant la sécurité à ma pauvre mère.



Il y a aujourd'hui près de quatre ans que je fus recommandé à M. Ditchfield. C'est un homme qui joint d'étranges défauts aux plus charmantes qualités. Sujet à des crises de colère qui vont presque à l'épilepsie, partisan de doctrines occultes sur la matérialité des âmes, enfermé quelquefois tout seul, durant des semaines, en une chambre sombre. il n'en est pas moins, dans le commerce ordinaire de la vie, plein de bonté, de douceur, de prévenance, et beaucoup plus tolérant qu'on ne l'aurait pu croire d'abord.

Au physique, il montre un visage rouge, des yeux de nyctalope, un nez petit et large, une abondance de cheveux raides qui étincellent à l'ombre pendant les temps orageux.

Quand je me présentai à lui, j'avais vingt-deux ans. Je venais de perdre mon père, dont j'étais l'associé, dans un commerce d'instruments de physique, précaire depuis plusieurs années déjà, — par suite du scrupule extrême que nous apportions à vendre des instruments parfaits. — La mort de mon père me laissa sans crédit. J'avais trop peu d'aptitudes commerciales pour lutter contre un habile homme qui convoitait notre fonds et qui l'eut, grâce à des créances rachetées de toutes parts. J'étais ruiné, et ma mère avec moi ; je ne savais que faire, n'ayant de vrai aucune profession définie.

Un vieux savant qui fréquentait notre boutique offrit de me recommander à M. Ditchfield. Ce gentleman avait besoin d'un secrétaire qui pût l'aider en des expériences de physique. Je convins à l'emploi, je m'assurai rapidement la confiance de mon maître, et, comme il était généreux autant que riche, ma mère reçut une pension suffisante pour lui assurer le bien-être et presque le luxe.

A mesure que je me familiarisais avec l'étrange personnage, notre mutuelle sympathie croissait. Ce n'est pas que nous eussions des idées semblables : jamais deux êtres ne furent plus divers de croyances. Mais nos caractères s'emboîtaient à la perfection, et mon extrême aptitude au maniement des instruments délicats enchantait cet homme malhabile qui ne pouvait se servir d'un objet sans le briser. J'étais sa main, en quelque manière, toujours prête à exécuter ses fantaisies, et

si les résultats ne répondaient point à ses espérances, il avoua toujours que je n'y étais pour rien, que j'exécutais à merveille ces multitudes d'expériences, auxquelles la nature refusait de faire les réponses sollicitées.

Pour ses colères, j'appris à les subir, comme on subit la pluie, le vent ou l'orage. Elles étaient vraiment effrayantes. Il y dépensait, dans les premiers moments, un vocabulaire indigne d'un gentleman, puis, les mots ne venant plus, sa figure se tuméfiait, des cris sauvages s'exhalaient de sa gorge, ses bras s'agitaient dans le vide.

Lorsque la scène éclatait dans le laboratoire, je me sauvais à l'instant, et il me suivait avec des menaces : j'évitais ainsi de véritables cataclysmes. L'accès terminé, il était saisi d'un repentir farouche et, taciturne, il s'enfermait des heures ou des jours ; mais, d'ailleurs, il ne s'excusa jamais. J'eus, dès la première fois, plus de pitié que de colère : c'est par là surtout qu'il m'aima. Non qu'il en fût touché pendant l'accès : tout au contraire, il s'en irritait davantage, si bien que, par la suite, je me forçai à demeurer imperturbable. Mais il y réfléchissait plus tard et me témoignait, indirectement, la plus vive reconnaissance.

Il voyait bien que nul sentiment mercenaire ne se mêlait à la patience dont je m'armais pour recevoir ses injures, et que j'eusse agi de même avec un égal, voire un inférieur, qui eussent été en proie au même mal.

Si j'ai parlé de ces crises, c'est qu'elles expliquent ma timidité dans certains des événements dont le récit va suivre.

Malgré ce travers, M. Ditchfield était le maître le plus parfait que pût désirer un jeune homme de mon caractère. Il me demandait peu de travail, m'encourageait à occuper mes loisirs selon mes propres goûts, se confiait absolument à moi dans toutes les circonstances. Sa conversation était agréable et instructive, sa compagnie charmante.

Sans s'efforcer de me convertir, il m'entretenait beaucoup de ses idées sur le « quatrième état de la matière » et sur les esprits. Ces idées, souvent ingénieuses, me reposaient des miennes qui sont positives, mais non d'un positif froid, — plutôt colorées, mouvementées, comme le permet d'ailleurs très bien la science contemporaine.

J'ai, du reste, un sentiment aussi profond de la nature et de ses grâces, de la poésie des choses qui entourent l'homme, que j'ai peu de tendance à des rêveries métaphysiques. Mon maître le regrettait parfois, affectueusement :

— Votre nature est mystique, me disait-il, et l'on a peine à concevoir que votre esprit le soit si peu !... Mais la foi luit à ses heures : elle vous viendra si elle vous doit venir.

J'étais donc heureux, et davantage chaque jour ; ma position était assurée, mon avenir sans nuages. M. Ditchfield avait même pris des dispositions telles que la misère matérielle ne pouvait m'atteindre, en cas d'un accident auquel je ne pensais d'ailleurs jamais.

C'est dans la deuxième année de mon séjour à *Grenville Lodge*, qu'arriva l'événement qui devait avoir une influence si néfaste sur ma vie. Une belle-sœur de mon maître, qui vivait au Canada, venait de mourir. Sa fillette, Mary, alors âgée de quatorze ans, se réfugia auprès de son oncle. C'était bien la plus charmante créature, timide, aux grands yeux, les joues rougissant à la moindre émotion, la voix délicate et sensitive, les gestes nobles et craintifs, et l'allure de jeune déesse sur les nuées.

Je me pris pour elle d'affection, avec d'autant plus d'empressement que l'ombre même d'une arrière-pensée ne me pouvait venir. Sans doute l'admiration de sa grâce et l'attrait de son sexe y étaient pour beaucoup ; mais l'homme est un être assez complexe pour avoir fini par *créer* un genre de tendresse qui n'est point de l'amour et qui diffère pourtant de l'affection d'homme à homme ou de femme à femme. Cela se rencontre aussi souvent parmi les races du Nord que c'est rare parmi les races du Midi.

En ce qui me concerne, Mary éveilla vite dans mon cœur un sentiment très pur, où ne se mêlait ni la jalousie, ni l'équivoque amour platonique, mais où sa charmante figure de sylphide et la vibration émouvante de sa voix avaient leur bonne part.

Elle m'approcha dès l'abord avec une sympathie au moins égale à celle qui m'attirait vers elle. Au bout d'un mois, elle me marquait une telle préférence sur tous les autres êtres, que M. Ditchfield aurait pu en devenir jaloux. Il n'en fut rien :

l'excellent spirite vit avec plaisir notre entente; il me confia même une partie de l'éducation de la fillette.

Et les dix-huit mois qui suivirent furent plus heureux encore dans *Grenville Lodge* que les deux années de mon début. Mary était comme une source fraîche où je me reposais de mes fatigues, — car je travaillais beaucoup pour mon compte, sinon pour celui de mon maître. — Je renouvelais mon énergie dans son jeune enthousiasme, dans son doux regard, dans sa candeur; je me trouvais plus fort et plus courageux pour m'être fait enfant comme elle.

Je ne la voyais pas grandir : je ne voyais pas les harmonieux coups de ciseau du sculpteur éternel, l'approche d'une nouvelle saison humaine, — la jeune fille jaillissante. L'œil bleu avait une lueur plus assurée. C'était une lampe où déjà pouvait brûler la passion. La sylphide n'avait plus l'indécision des formes; ses cheveux ne roulaient plus en masse désordonnée; sa familiarité était plus retenue. C'était une ferme et belle magicienne; l'âpre amour pouvait frémir à son beau cou provocant, à la ligne fière de sa hanche. Mais entre elle et moi s'étendait l'habitude : l'étincelle seule, le grand déchirement de l'éclair devait me forcer à voir la créature adorable.

Dieu sait que cette étincelle n'eût point jailli *spontanément* de mon cœur.



C'est au dernier mois d'octobre que j'ai reçu le premier avertissement. Mary m'avait demandé de la conduire au British Museum. D'abord gaie, presque rieuse, devant les têtes dures des empereurs romains, les larges fronts philosophiques, les hautes, sveltes statues divines, une gravité l'avait enfin prise, un charme très doux devant ces nobles formes blessées, Zeus sans front, sans bras, Diane aux seins fiers mais cruellement meurtrie, tuniques brisées, corps sans tête, membres tordus, naïades fragmentaires, ægipans sans pieds.

Elle me chuchotait une mélancolie naissante qui devint de la tristesse lorsque nous pénétrâmes chez les Assyriens : les rangées guerrières, les files de rois enchaînés, courbés sous le joug, le grimoire des triomphes, les Teglath-Phal-

Azar, les Assur-Nasir-Pal, les Shalmanazar chantant orgueilleusement leurs triomphes dans les féroces inscriptions lapidaires, ces hommes à barbe annelée, raides, de profil, à l'œil froid, ces barques singulières, les lions-taureaux, les déités à têtes d'aigle, à dos squameux, les dures processions militaires, les poses implacables des rois victorieux, et, sous tous ces tableaux de l'antique gloire tueuse, les écritures cunéiformes, les lettres-clous, ajoutant on ne sait quelle impression de conquêtes sans miséricorde, — déchirement de chairs de vaincus, majesté sanglante, immense écrasement des races par les despotes! Tout cela terrifia Mary à l'heure où les salles commençaient à s'assombrir.

Elle m'attira près d'elle, et, dans les salles égyptiennes, son malaise augmenta. A la lueur blêmissante, l'Égypte, avec une incalculable puissance, dressée dans ses pierres vertes, noires et brunes, semblait aussi dure que le diamant. Les sombres statues reluisaient, les dieux-chats, les dieux-hiboux se tenaient sinistres, et la Mort planait sur les sarcophages peints de couleurs impérissables. Partout une funèbre sensation de durée, d'éternité, pesant sur la pauvre silhouette fugitive de l'homme. La jeune fille m'étreignait le bras. Elle était pâle.

Elle me regardait étrangement :

— Qu'avez-vous? lui dis-je, inquiet.

— J'ai peur, répondit-elle à voix basse.

Sa main tremblait. Je me hâtai de l'entraîner dehors, sous le péristyle. Le soleil l'égaya; elle montra une joie un peu fébrile à voir un groupe de pigeons qui picorait dans la cour. Elle continuait à me serrer le bras, elle parlait d'une façon décousue :

— Vous êtes encore agitée, murmurai-je. Voulez-vous que nous prenions une voiture?

— Non, la marche me fera du bien.

En route elle parut se calmer. Elle m'interrogea, avec sa jolie familiarité coutumière, sur ce que nous avions vu, tandis que sa beauté faisait se retourner les hommes à notre passage. Quant à moi, je n'avais réellement aucune idée que son émotion pût avoir une autre source, sinon la mélancolie des sombres salles pleines de fantômes de granit.

Quand nous arrivâmes à *Grenville Lodge*, le crépuscule était en son milieu. Nous nous arrêtâmes un instant à contempler le beau square automnal. Les feuilles tombaient légères sur les chemins et les pelouses; Mary les regardait d'un air triste.

— Vous ne direz pas, fit-elle brusquement, que j'ai eu peur?

— Non, je ne le dirai pas.

— Alors, vous croyez que j'ai vraiment eu peur? — reprit-elle, ses yeux fixés sur les miens.

Son ton me surprit, et plus encore son étrange regard.

— Je l'ai cru, répondis-je.

— Vous vous êtes trompé, — dit-elle d'une voix douce et un peu plaintive; — je n'ai peur de rien quand vous êtes présent... je n'ai peur que de vous!

Elle eut un sourire triste, volontaire, magnétique, et alors je vis soudain combien la petite fille était devenue grande.



Je ne m'en inquiétai pas du tout. Quand je me retrouvai seul avec moi-même, je me mis à réfléchir à la *chose*, avec une espèce de bonhomie. Je pensai que j'aurais dû le prévoir, mais que, pour ne l'avoir point prévu, le mal n'était pas bien grand. Comme Mary ne pouvait atteindre l'époque de son mariage sans quelque amourette, autant, après tout, que je lui fusse le premier modèle qu'habillerait sa fantaisie. Avec un peu de sagesse, il y en avait là pour six mois; — après quoi elle s'apercevrait très bien toute seule que je ne réalisais pas son idéal.

La difficulté était de lui faire passer ce petit épisode sans trop de souffrance. Quant à craindre que je ne tombasse amoureux d'elle, l'idée ne m'en vint certainement pas : Mary me semblait aussi loin de moi que si elle eût habité une autre planète. J'étais ému, à l'idée que sa petite chimère pût lui causer quelques insomnies, j'étais touché de ce que sa chère grâce se commît à me prêter la forme de l'amoureux, mais tout s'arrêtait là, — et sans argutie. J'ai beau fouiller ces souvenirs et y *vouloir* découvrir l'équivoque, je n'y rencontre en vérité que ma parfaite bonne foi. J'en revenais toujours à me dire : « Comment faire pour qu'elle n'en ait pas de chagrin? »

Il me semblait urgent de choisir quelque plan dont je ne me départirais pas dans la suite ou de m'abandonner à quelque résolution abrupte. J'écartai l'idée de feindre l'amour, comme inconciliable avec l'entier respect dû à la nièce de mon maître, quoique je fusse persuadé que c'eût été le meilleur moyen de hâter la guérison. Il me restait trois partis à prendre : demander un congé assez long, — me tenir dans une réserve sévère, refroidissante, — ou continuer à être l'ami familier et tendre, sans paraître m'apercevoir de rien, quelle que fût l'attitude de Mary.

Pour le départ, il était presque inutile d'y penser : justement M. Ditchfield inaugurait une série d'expériences qui nécessiteraient ma présence durant tout l'hiver, et il n'était pas homme à y renoncer. D'ailleurs, à moins d'être d'une durée excessive, l'absence pouvait aussi bien surexciter le caprice de la jeune fille que le calmer ; et, avec ce que je connaissais de son caractère, la première hypothèse était la plus plausible.

La froideur et la sévérité auraient l'inconvénient de peiner Mary, tout en la portant à des réflexions qui pourraient bien aller à l'encontre de mon but. De plus, cela surprendrait M. Ditchfield, — ce que je tenais essentiellement à éviter.

Restait le *statu quo*. En me montrant surtout par le côté « grand frère », en m'obstinant à donner de plus en plus le caractère de la camaraderie à nos relations, en sachant à propos détourner les tristesses et user de cordiale raillerie, j'avais décidément plus de chances que de toute autre façon.

Je résolus de m'en tenir à cette attitude.

On s'avisera que j'aurais pu aussi m'entendre avec M. Ditchfield. Cela est très vrai, et même le moyen eût pu être décisif. Mon maître aurait sans doute envoyé Mary en quelque endroit où il serait souvent allé la voir. Mais il me répugnait étrangement d'user de ce moyen. Le petit secret de la jeune fille ne m'appartenait pas. Pour éphémère que me parût son caprice, je le tenais pour infiniment respectable. Si j'avais pour mon compte le droit et le devoir de l'écarter avec douceur, j'aurais cru faire une grave injure à la charmante fille en prenant un complice pour la combattre, pour la traiter en petite enfant qu'on trompe ou qu'on punit.

Par surcroît, je ne croyais vraiment pas que l'aventure

valût de tourmenter l'esprit excitable de mon maître; je la voyais d'avance résolue par le jeu naturel de la vie. Enfin, pour tout dire, j'avais la conviction que Mary, étant arrivée au moment de la première amourette, rien ne saurait empêcher sa tendresse de se répandre. Et comme M. Ditchfield était déplorable observateur, il pourrait placer sa nièce en telle compagnie qu'elle courût un danger véritable et voulût se marier avec un être indigne d'elle. La loi anglaise rend cette hypothèse admissible...

Bref, j'en arrivai à me convaincre qu'il ne fallait pas changer un iota aux habitudes de la maison, et même je me demandai s'il n'y avait pas à se réjouir que l'inévitable se produisît plutôt de cette manière.



Au dîner, l'enfant se montra mélancolique; il me parut qu'elle avait regret de ce qui s'était passé. Elle se coucha de bonne heure et se leva le lendemain très pâle, au point que son oncle le remarqua :

— Tu n'es pas indisposée, ma chérie? dit-il avec intérêt.

Elle répondit, rougissante :

— Un peu, mais je suis bien sûre que ce n'est rien.

— Nous ferons venir le docteur.

— Oh! non, s'écria-t-elle avec une espèce de crainte. Je déteste les médicaments...

— En ce cas, attendons, fit le brave homme.

Et il se mit à me parler de son « double miroir magnétique pour photographier les esprits », instrument auquel il me faisait travailler depuis plusieurs jours et auquel il attachait les plus grandes espérances.

Mary pendant ce temps finissait son premier déjeuner, — elle y avait à peine touché, — puis se retirait. Nous travaillâmes une partie de la matinée, mon maître et moi, d'autant que la réalisation de son fameux miroir soulevait de petits problèmes qui m'intéressaient véritablement.

Vers onze heures seulement je pris du repos. C'était le moment de ma promenade quotidienne dans notre square, qui est le plus vaste de Londres, et dont l'usage appartient

exclusivement aux habitants des demeures avoisinantes. Je pris ma clef et fus bientôt sur les sentes.

Par ce charmant matin de fin octobre, il n'y avait pourtant personne. Le square s'étendait solitaire et triste comme un vieux parc, avec ses grands arbres centenaires. Peut-être les arbres ont-ils plus d'individualité après la chute des feuilles. Aux saisons fécondes, le corps, le tronc disparaît, comme aussi les lignes des branches, des rameaux, et un arbre n'est qu'une immense chevelure où les traits s'épaississent, — sauf la sveltesse des hauts peupliers.

Je me trouvais devant la bizarrerie des rameaux, leur nudité caractéristique où, de-ci, de-là, pendillait encore quelque touffe de feuilles. De la pelouse de ray-grass, j'en voyais un grand cercle, masse noire où l'éternelle brume anglaise, légère ce matin, s'accrochait. En approchant, le chaos devenait « forme », les individus saillaient. L'orée était faite d'arbustes, et, à travers leur fouillis, l'argent doux des bouleaux rayonnait, très pur parmi l'ébène ou l'émeraude des autres écorces automnales. Nul filigrane des bois n'a la finesse exquise des bouleaux, la grâce de leurs ramilles tremblantes sous un ciel gris.

Un peu à l'arrière, deux platanes élevaient de fermes troncs pâles, où l'écorce tombait par grandes plaques, et dont les branches semblaient de sombres boas tachetés de jaune clair.

Un peuplier blanc, vrillé dans le ciel, vert-de-grisé à la base, puis de plus en plus clair, finissait, à la cime, en flèche de métal blanc, tandis que des peupliers d'Italie s'élançaient, sveltes, à côté d'un pin du Canada épais, paré de membrures velues. Un gros robinier, tout couvert de verrues, frappé de la hache, jetait quatre bras énormes, vrai monstre infirme devant de fins et harmonieux tilleuls, lisses, brillants, aristocratiques. Puis des érables sycomores redressant leurs troncs gris d'acier, de calmes marronniers étalant fortement leurs ramures, un orme qui, vers la cime, abritait une famille de gigantesques champignons, des charmes solides, carrés, l'air d'athlètes...

Je ne sais pas pourquoi le souvenir de ce matin-là m'est demeuré si fixe, mais les moindres détails en sont photogra-

phiés dans ma mémoire. L'air était tiède, langoureux, et j'avançais par une allée de buis, de sapins, d'aucubas et de houx colosses qui sont les plus beaux que je connaisse.

Une pièce d'eau m'arrêta; deux îlots y émergent, plantés de frênes pleureurs, qui baignent leurs longues branches pendantes.

Comme je rêvais, immobile, j'entendis un pas léger et vis Mary qui avançait vers moi, aussi pâle que les nues. Elle semblait hésitante, troublée. Je ne l'avais jamais vue aussi gracieuse, aussi marquée du signe des élues. Ne croyez pas que je fusse là sous l'illusion des gens dont un retournement de sensation dessille les yeux... C'était la réalité pure. Mary apportait la lueur de l'amour qui transfigure jusqu'aux laides. Je la regardai venir avec admiration et pitié: je composai mon attitude :

— Voilà, dis-je, un matin fait à souhait pour le bonheur... Regardez, mon enfant, si l'on peut rêver quelque chose de plus fièrement élégant que ces peupliers? Comme ils se lancent droit parmi la dentelle noire, comme leurs têtes effilées redressent chacun de leurs rameaux!

Je parlais avec quelque emphase, un ton de pédagogue qui étonna Mary. C'était mal débuter, et je repris mon ton habituel :

— Voilà notre pauvre square tout nu!

— Je vous ai entendu dire que vous l'aimiez ainsi.

— Cela est vrai. Mais je l'aime de toutes les façons; je l'ai aimé du premier coup d'œil. Il est aussi beau qu'un parc et aussi mystérieux. C'est un jardin de roi.

Elle me jeta un coup d'œil pathétique: j'eus comme une vision que la jeune âme était aussi un jardin de roi, belle et mystérieuse, et qu'elle souffrait véritablement. Je ne m'attendais pas à cette idée. Mary avait baissé la tête: ses bras retombèrent avec une langueur élégante. Elle murmura : « Un jardin de roi! » et demeura pensive.

Je parlai quelque temps, sans que son attention se fixât à ce que je disais. Je lui fis remarquer sa distraction.

— Oui, fit-elle, je songeais à votre phrase de tantôt — que c'était « un matin fait pour le bonheur ». Est-ce qu'il y a des matins faits plus spécialement pour le bonheur? On aime le

brouillard à Christmas, et la fête ne me semble bonne qu'avec ce brouillard.

Elle redevint pensive, et je voyais se soulever longuement sa jeune poitrine. Les nuages ouvrirent une fine meurtrière. Un délicat soleil pâle sortit, glissa sur la noirceur des branches, y répandant de l'or. Il s'élevait à la cime d'une chaîne vaporeuse et, sur les courts frissons de l'eau, faisait courir une cascade de rayons. De petits flots rutilants battaient la rive. L'eau, vers les îles, était noire, et les arbres s'y reflétaient confusément. Sur le sol fauve, quelques herbes faisaient rêver de printemps. Les buissons, plus vifs que les ramures, semblaient saisir les blêmes rayons par les pointes vives de leurs branchettes.

La blancheur délicate du ciel mettait un fond de poésie pénétrante sous l'ébène opaque des troncs et les filets ténus des ramilles. Au loin, les vapeurs formaient un voile bleu où des sapins se tenaient raides et funèbres.

Des centaines de moineaux se baignaient, fous de la tiédeur du jour. Ils se plongeaient dans l'eau, frénétiques, hérissant avec grâce leurs plumes, se secouaient, oublieux déjà de l'automne. On les voyait surgir de partout, par grandes bandes jacasseuses, des ormes, des peupliers, des bouleaux, de l'ombre des houx. Cette multitude de petites bêtes rousses, le calme triste de l'endroit parurent émouvoir Mary profondément.

Elle mit la main sur son cœur et dit :

— Je crois que ce sont les plus beaux jours qui font le plus souffrir !

Je sentis le danger de la pente. Je répondis avec douceur :

— C'est assez plausible, mais il est inexcusable de souffrir quand la souffrance n'a pas de cause réelle. Il faut avoir le courage de n'être pas triste inutilement.

— Oui, à la condition de savoir quelle tristesse est inutile !...

Sa réplique me surprit.

— Toute tristesse est inutile dont l'objet est indigne de notre effort ou trop loin de notre effort... et toute tristesse aussi qui ne repose que sur des imaginations !

— Ah ! fit-elle... connaissez-vous des tristesses qui ne reposent pas sur des imaginations ?...

— Toutes celles, repris-je avec d'autant plus de fermeté que j'étais gêné de la niaiserie de ma réponse, — toutes celles qui sont légitimes... qui naissent à propos de nos parents et de nos devoirs !

— Ce sont des imaginations !

— Ce sont des réalités, m'écriai-je... et sans elles l'homme descendrait au-dessous de la brute.

Elle fit un geste d'impatience et de reproche :

— Ah ! murmura-t-elle... Vous ne vous souvenez pas ! Vous m'avez vous-même enseigné que ce sont justement nos imaginations qui ennoblissent notre idéal.

Je commençai à sentir la difficulté de mon rôle, et que l'enfant s'apercevrait bien de tout ce qui serait tactique et mensonge. J'avais fâcheusement débuté : loin de paraître naturel, je venais en un moment de laisser apparaître des contradictions grossières.

— Nous errons, ma chère enfant ! repris-je d'un ton affectueux. La réalité sociale, pour mêlée qu'elle soit d'imagination, est un certain accord entre notre position dans le monde et nos désirs. Si l'amour pour ses parents renferme de l'imagination, avouez que vous ne confondez pas cette imagination avec celle de quelque amour pour un objet lointain ou futile !

Elle ne répondit pas. Elle soupira, elle fixa ses beaux yeux sur l'étang.

Dans le détroit, entre les îles, deux cygnes s'avancèrent, la tête haute, frôlant les branches des frênes. Les moineaux avaient cessé de se baigner. Une multitude infinie, un peuple, pépiait dans les branches d'un orme. L'immense ramure en abritait des milliers. Sur les ramilles nues, ils se montraient distinctement et la brise les agitait, par grappes ; leurs petits corps frissonnaient serrés les uns contre les autres. Il en sourdait un hosanna joyeux, éclatant, une véritable clameur de vie.

Tout à coup Mary se détourna. Sur ses beaux traits blêmes je revis l'histoire mystérieuse. Grandie, droite dans sa robe virginale, elle baissait les yeux toute tremblante.

— Mary..., commençai-je.

Les paupières se levèrent, les yeux apparurent éblouissants, pleins d'une expression farouche, craintive et hardie, et l'âme tout entière, une pauvre jeune âme traquée, y parut.

— Mon Dieu! balbutia-t-elle.

Cette fois je lisais trop bien, dans les yeux ardents, la force de l'aventure, et, tandis que la jeune fille s'enfuyait, je demeurai dans une méditation inquiète.

Je restai là jusqu'à midi. Je convins que la passionnette pouvait être de l'amour; j'étais touché jusqu'aux larmes en me souvenant de ce beau et triste regard douloureux. Oui, en vérité, touché jusqu'aux larmes, ému de ce que ma gracieuse amie fût devenue une amoureuse, mais pas d'un scrupule moins déterminé à laisser mourir sa tendresse sans lui accorder la moindre feinte de retour.



Quelques mois passèrent. J'avais de point en point suivi la ligne de conduite que je m'étais fixée. A Mary chagrine et pâle, j'opposais une amitié fraternelle et douce. Elle semblait s'y être résignée. Délicate et noble, elle essayait de lutter contre elle-même, elle s'exerçait à cacher des sentiments dont on ne voulait pas s'apercevoir.

Sur un seul sujet elle demeurait intraitable : elle ne voulait se priver d'aucune des leçons que j'avais accoutumé de lui donner. Tout ce que j'essayai sur ce point fut vain. Dès que j'essayais d'esquiver quelqu'une de nos études, elle manifestait une agitation dangereuse, elle perdait sa retenue, se répandait en plaintes; ses yeux étincelaient de désespoir; elle devenait blanche à faire trembler. Je vis que la meilleure tactique, le plus sûr moyen d'obtenir la paix, était encore de ne rien changer au règlement des journées. Pourquoi compter sur l'absence plus que sur toute autre chose? la monotonie des habitudes ne serait-elle pas la meilleure auxiliaire?

Nous arrivâmes ainsi jusqu'en avril. Un soir que j'étais à travailler à quelque menue expérience, Mary vint me rappeler que c'était « jour d'étoiles ». Elle appelait ainsi la leçon d'astro-

nomie pratique que je lui donnais chaque semaine, au petit observatoire de son oncle, lorsque le temps le permettait.

— Il y a, fis-je, des nuages.

— Oui, répondit-elle, mais avec de grandes éclaircies.

Je n'ajoutai pas un mot. Ayant pris la clef de l'observatoire, je précédai Mary dans l'escalier. Le temps était variable, mais tiède et charmant. Les vapeurs capricieuses couvraient, puis découvraient les constellations. Je m'arrêtai un instant au bord du belvédère, séduit par la beauté du ciel en désordre. Un rayon électrique, projeté du haut d'un théâtre, tomba dans ce moment sur ma jeune compagne. Je la regardai avec un inconscient émerveillement, comme un grand frère pourrait regarder une sœur très jolie. La brise secouait sa robe, ses cheveux, son fichu frangé d'argent. Elle baissait sa tête claire, elle rêvait. Les nues, en s'écartant, parfois montraient le Lion, le Bouvier errant avec la Couronne, la Vierge avec le frais Épi. Ensuite, ces constellations s'effaçant, Hercule apparaissait sur Ophiuchus ou, au nord, Cassiopée, Persée, la Chèvre éclairaient magnifiquement la Voie lactée.

Mary se tourna vers le Parlement, attirée par la grande sonnerie planante de Big-Ben, et tout à coup elle dit d'une voix rêveuse :

— Big-Ben sonnera ainsi dans cent ans !

Je ne répondis pas. L'accent de l'enfant me touchait. J'avais le cœur plein de pitié. Je sentis comme elle l'effroi du temps éphémère. Je regardai le défilé des vapeurs sur l'Aigle et le Dauphin, ou sur les deux Ourses, le Dragon, Céphée pâle et Wéga la glorieuse.

Ah! combien plus encore que Big-Ben tout cela demeurera immuable pendant un siècle !

— Il n'y aura vraiment pas moyen de rien faire, — dis-je après un silence; — aucun coin du ciel ne demeure libre dix minutes !

Comme je disais ces mots, l'attitude de l'enfant m'étonna. Elle se cramponnait à l'appui du belvédère. Ses yeux étaient fixes et agrandis, sa tête penchée sur l'épaule gauche. Soudain, elle poussa un profond soupir, sa bouche s'entr'ouvrit et je la vis chanceler. Je n'eus que le temps de la prendre dans mes bras : elle était évanouie.

Un moment, je demeurai tout saisi, incapable d'agir. Je regardais ce visage délicieux, ces cheveux répandus sur mon bras, ces longs cils, cette fine bouche pâlie, et, pour la première fois, ma pitié prit un caractère dangereux. J'osai penser combien il était injuste que la destinée me condamnât à contrister cette aimable créature, si bien faite pour être heureuse et pour rendre heureux celui qu'elle serait libre d'aimer.

C'était déjà faire le procès à la destinée, et par là succomber à cette tentation du fruit défendu, si étrangère à ma nature.

Je ne m'y attardai point, d'ailleurs. Il était urgent de secourir ma jeune compagne. Tout d'abord je l'emportai dans l'observatoire, je la déposai sur un fauteuil d'osier, et je demeurai hésitant autant que troublé. Appellerais-je quelque servante pour donner des soins à mon amie? Trahir son évanouissement, n'était-ce pas abuser d'un secret? Cent menus arguments se pressaient dans ma tête, s'entre-détruisaient, puis reprenaient en cycle. Je résolus finalement d'aller au plus pressé, quitte à demander du secours si je ne réussissais pas à ranimer Mary : par le fait, l'observatoire contenait le nécessaire pour soigner cette indisposition.

Au bout de quelques minutes, Mary rouvrit les yeux, me regarda avec surprise. Un peu de couleur lui revint. Elle sourit mélancoliquement :

— Ce n'est rien, lui dis-je.

Elle continuait à me regarder, et l'on ne saurait rien imaginer de plus touchant que la vie qui revenait habiter ces beaux yeux bleus.

Mais avec la vie, une amertume intense, un désespoir farouche naquirent. Et telle était alors la clarté d'expression de son visage qu'il semblait qu'elle me parlât à haute voix. Et je *répondis*, je ne pus m'empêcher de répondre :

— Laissez-moi vous supplier, Mary, d'avoir quelques mois de patience... et *cela* s'effacera de votre cœur sans y laisser de trace !

— Croyez-vous?

Elle se leva devant moi, dans sa beauté et son désordre, dans la puissance de sa faiblesse. Elle m'imposa pour la première fois sa séduction. Et elle murmura d'une voix sombre :

— Vous ne me connaissez pas ! Ma mère avait écrit sur sa Bible : « Celles de ma race sont fidèles jusqu'à la mort ! » Et moi, je suis de celles de cette race !

Je n'eus pas la force de répliquer. Nous redescendîmes en silence.



Je n'essayai pas d'ergoter.

Je n'avais qu'à fermer les paupières pour voir la silhouette même de l'Amour : ma petite amie, dans sa beauté, son désordre et ses grands yeux mystérieux. Je savais que rien désormais ne lutterait contre elle dans mon cœur. Je n'avais plus que la ressource des stoïques, et, cela va sans dire, j'étais prêt à broyer ma vie plutôt que de trahir mon bienfaiteur.

Je passai une partie de la nuit à prendre des résolutions. Elles se résumaient toutes dans l'idée de mon départ ; elles sacrifiaient toutes mon bonheur et la sécurité de ma pauvre mère.

En même temps, je reprenais le procès du sort. Volontiers me serais-je sacrifié moi-même, mais pourquoi les autres ? Pourquoi le chagrin que j'allais sûrement causer à M. Ditchfield ? Pourquoi la vieillesse de ma mère menacée ? Pourquoi le désespoir de ma chère Mary ?... Et j'entendais une voix me parler comme au croyant une voix prophétique : « Et moi, je suis de celles de cette race ! »

— Puisque vraiment, m'écriais-je dans mon insomnie, je ne l'ai point voulu ! Puisque je n'ai pas recherché l'occasion, puisque aucun méchant désir ne s'était fait jour dans mon âme... et puisque l'amour est né de la pitié !... Sans la pitié. sûrement j'aurais résisté à la tentation !

Et je demeurais comme anéanti, puis des larmes me soulageaient.

Mais à la suite de ces crises la chevelure luxueuse, la face brillante de mon amie se gravaient plus profondément en mon souvenir et me brûlaient d'amour, de regret et d'effroi.

Vers l'aube, je retrouvais un peu de calme ; je m'endormais dans la ferme résolution de partir.



Je m'éveillai un peu plus tard que de coutume. Je pris une tasse de thé dans ma chambre, et je me remis à réfléchir, en attendant l'heure où je devais rejoindre M. Ditchfield. D'ailleurs, je demeurais fidèle à ma résolution : c'était véritablement la seule issue honnête. Tout le reste était péril, équivoque, déloyauté. Puisque j'aimais la nièce de mon maître, mon devoir ne pouvait être que dans la fuite.

Comme je méditais sur les prétextes que je donnerais à M. Ditchfield, dix heures sonnèrent à l'église voisine, suivies du carillon. Mon cœur défaillit, une sueur d'angoisse froidit sur ma tempe.

Les plus doux souvenirs tremblèrent dans mon esprit, avec chacune des petites notes familières. J'eus la même raideur de souffle, la même suffocation que le jour où mourut mon père.

« Courage ! pensais-je… Le plus grand malheur est de ne pas savoir porter sa destinée. »

J'ouvris doucement ma porte ; je passai dans le corridor. Mais j'avais à peine fait trois pas, qu'une autre porte s'ouvrit. Je vis devant moi ma divine amie, qui me barrait le chemin.

Je la regardai avec un frisson sans pouvoir dissimuler ni ma peine, ni ma tendresse. Chez elle, malgré une inquiétude égale, s'apercevait le sentiment de la victoire, une douce et aimante victoire prête à s'épanouir en bonheur.

Elle parla sans détour :

— Je sais ce que vous voulez faire, me dit-elle, je le sais aussi clairement que si je l'avais résolu moi-même. *Mais je ne le veux pas !…*

— Ni votre volonté ni la mienne, répondis-je d'une voix brisée, ne doivent entrer en compte. Au-dessus de vous et de moi, il y a ce qui doit être… Tout le reste serait mal.

— Vous le dites, mais je ne pense pas ainsi. Je ne veux pas vous voir partir… et si vous partiez *maintenant*, rien ne saurait m'empêcher de vous suivre… et si je ne pouvais vous suivre, rien ne saurait m'empêcher…

Elle n'acheva pas : ce n'était point nécessaire. Elle venait en quelques mots de changer toutes les combinaisons du Devoir. Mes fortes résolutions de la nuit s'effaçèrent toutes ensemble, aussi vaines que le souffle d'un enfant sur une fournaise.

— Il est affreux, balbutiai-je, de placer ainsi vos sentiments au-dessus de votre devoir !

— Je n'entends pas le devoir à votre manière ! répliqua-t-elle avec gravité. Il y a de par le monde une créature dont je puis disposer à ma guise, et dont nul autre n'a le droit de disposer : cette créature, c'est moi-même.

— Vous êtes trop jeune pour parler ainsi !

— Peut-être, si mon choix n'avait dépendu que de mon propre jugement ! Mais l'opinion de mon oncle sur votre personne n'a pas été étrangère à mes sentiments... ni à ma volonté.

— L'opinion de votre oncle n'est pas que je puisse vous convenir comme époux.

— Non, mais son opinion est que vous êtes le plus loyal et le plus honnête des hommes !

— Et si je répondais à cette confiance par l'hypocrisie et le mensonge, ne serais-je pas doublement méprisable?

— Je ne vous demande ni équivoque ni hypocrisie. Mais mon secret m'appartient : vous n'en disposerez que si je vous le permets.

— Et moi, je vous déclare que je n'écouterai plus un seul mot touchant ce secret. Vous me contraignez à demeurer ici, soit ! Mais du moins vous ne me forcerez à aucune chose qui soit contre mon devoir !

Ma voix était rauque, résolue. Mary me jeta un regard très tendre, presque humble, et répondit :

— J'y consens. Je ne vous parlerai plus de rien. Et si je manquais à ma parole, je jure de vous laisser partir sans tenter de vous suivre ni de rien faire contre moi-même.

— Cela étant, je resterai... mais en vérité, vous avez choisi la mauvaise voie.

Elle garda le silence. L'heure me pressait. Je m'inclinai doucement, je partis, dans une mélancolie affreuse.



10 juin 1895.

Chaque jour a rendu ma situation moins tolérable. Je me suis raidi dans mon devoir, j'ai mis entre Mary et moi une barrière infranchissable, mais d'autant plus ma pauvre âme est-elle esclave. A chaque acte de résistance, je sens mieux ma faiblesse. Je suis condamné à l'amer supplice d'un amour toujours croissant et d'une espérance toujours décroissante. Mes sens, mon ouïe surtout, sont devenus d'une acuité extrême; je reconnais le pas léger de Mary dans sa chambre, alors que deux étages nous séparent : elle m'est ainsi toujours présente.

J'ai maigri et pâli au point que mon maître, si distrait, s'en inquiète. Je suis enfin douloureusement vaincu, misérablement condamné — et je n'ai, en conscience, rien fait pour mériter mon supplice. La seule volonté d'une fillette a tout résolu; mon amour n'est point né de lui-même, mais de l'impérieuse puissance d'un autre amour. Hélas! il n'en est pas moins violent pour m'être imposé! Jamais amant ne souffrit plus de la beauté de sa bien-aimée ; jamais jaloux ne connut de plus sombres insomnies.

Ah! petite fille! si j'avais pu jadis prévoir combien ta présence me serait un jour chère et exécrable, de quel élan j'aurais fui l'hospitalière demeure de mon maître!



20 juin.

C'est aujourd'hui que j'ai le plus amèrement ressenti la misère de ma destinée.

M. Ditchfield nous avait menés à Hyde Park. Dans ces jours qui précèdent le départ, la *gentry* parcourt une dernière fois ses domaines. Notre landau s'est trouvé confondu avec mille voitures étincelantes, parmi lesquelles il faisait, d'ailleurs, très bonne figure. Dans ce faste lumineux, — les beaux jeunes gens, les jeunes femmes merveilleuses, — comment ne pas souffrir de la pauvreté qui me défend de

songer à Mary? Mon amie brillait comme une fleur choisie parmi tout ce luxe ; son attitude et chacun de ses mouvements montraient combien elle y était familière.

A l'ombre des grands arbres, je ne sais quelle finesse héréditaire, quel éclat de caste s'exhalait de sa personne, l'approchait de ces autres et la séparait de moi ! Comment ! j'oserais concevoir, moi, pauvre diable !... Hélas ! c'est que, précisément, je n'ai rien conçu du tout ! N'étais-je pas parfaitement heureux et tranquille, aussi loin d'oser lever un regard sur elle que de penser à commettre un crime ! Pourquoi, a-t-elle *voulu*, sans qu'il restât même au pauvre diable la ressource de s'enfuir ?

Cette idée me remplissait de rage, — non contre elle, assurément, — mais contre l'aveugle fatalité. Et, vers le crépuscule, ma mélancolie était telle, qu'un danger de mort ne m'aurait pas fait faire un mouvement de recul ! Qu'il était tendre, doux et solennel, ce crépuscule, sur la Serpentine rougissante, sur la rive fraîche, colorée, divine ! Qu'il luisait délicieusement sur les molles vapeurs du couchant, sur les nues moutonnées !... Nous descendîmes tous trois de voiture pour le mieux goûter et nous marchâmes quelque temps au bord de l'eau. Les fines barques passaient, ployant les plantes aquatiques. Mille rumeurs chantantes s'élevaient sur les feuilles, les roseaux, les herbes. Mary eut alors la fantaisie d'aller en canot, seule. Elle se fit détacher une embarcation, et parut devant nous, éblouissante de blancheur, l'œil éclairé de rêve. Ses mains fines plongeaient les rames, lentement, et je n'avais souvenance d'avoir jamais rien vu d'aussi gracieux. La force m'abandonna, je dus m'appuyer contre un arbre, et toute une minute je crus que j'allais m'évanouir...

Nous revînmes sous les chênes trapus, les beaux hêtres, les vieux ormes des Kensington Gardens. La lune mince, indécise encore comme une nuée, flottait parmi les vapeurs en chevelures de lumière blanche, en fins amas de dentelles, en duvets.

— Michel, — me dit M. Ditchfield, au moment où nous rentrions, — si vous êtes malheureux, pourquoi du moins n'en pas dire la cause à votre ami ? Ignorez-vous que j'ai pris

envers moi-même l'engagement de vous rendre heureux autant qu'il est en mon pouvoir?

Mary rougit. M. Ditchfield me regardait avec douceur. Je sentis vraiment que, hormis la seule chose qui dévorait ma vie, il aurait tout fait pour me rendre la tranquillité. Je répondis à voix basse :

— Je connais votre générosité, mon cher maître, et je n'aurais pas hésité à y avoir recours, si ma peine n'était de celles que nous devons supporter avec résignation, jusqu'à ce que le temps les ait guéries.

***

21 juin.

Ce matin j'étais assis auprès de ma fenêtre, à vérifier un travail, essayant en vain de fixer mes idées. Un groupe frais d'enfants chantait sous les chênes rouvres :

Dear Mistress Mouse, are you within?
Heigho! says Rowley.
O yes, Kind sir, I'm sitting to spin.
With my rawley-pawley, gammon and spinach,
Heigho! says Anthony Rowley...

J'ensevelis mon front dans mes mains. Un sanglot secoua mes côtes.

Sous les grands arbres, le chœur naïf terminait la ronde :

As froggy was crossing over a brook,
Heigho! says Rowley.
A lily white duck came and gubbled him up,
With my rawley-pawley, gammon and spinach,
Heigho! says Anthony Rowley.

Je me levai, je regardai par la fenêtre la bande gracieuse, les robes de couleur vive, la douceur des figures, la joie et le triomphe qui jaillissaient en rires pleins de fossettes, de dents fines, de lèvres savoureuses.

Je me retirai, blessé, ébloui. Le navrement des douleurs sans ressource me fit songer au suicide. Et je balbutiais désespérément :

— Qu'as-tu fait, petite Mary? Ne pouvais-tu aimer un autre homme?

Un heurt craintif résonna à la porte, et que je reconnus trop bien!... La jolie figure de Mary parut dans le cadre clair. Elle palpitait, elle respirait rapidement.

Et je pensai que je ne regretterais rien et que j'accepterais gaiement et sans répit la mort, si je pouvais une seule fois prendre la tête blonde sur mon bras et recevoir le baiser d'amour des lèvres rouges.

Mais, en même temps, je revis la silhouette de grâce et d'aristocratie parmi les autres jeunes silhouettes du défilé mondain. Cette vision me fit surmonter ma défaillance. Je demandai d'un ton grave :

— Eh bien, Mary?

Elle baissa les yeux et dit :

— Est-ce que vous pourrez me pardonner?

— Je n'ai rien à vous pardonner.

— En êtes-vous sûr? Ne m'avez-vous jamais détestée?

— Je ne vous ai jamais détestée.

Je répondais avec autant de calme que le permettaient ma surprise et mon agitation. Je ne voyais pas où pouvait tendre ce préambule, sinon à terminer enfin l'épreuve.

Tout à la fois, c'était une espérance et un désespoir, mais, à coup sûr, je souhaitais le dénouement.

— Et quoi qu'il arrive, nous ne sentirez contre moi aucune colère?

— Non, quoi qu'il arrive!

— Si je vous libérais de votre parole, partiriez-vous?

— Je partirais.

— Même si j'étais guérie?

— Non... dans ce cas, je resterais.

— Et vous ne souffririez pas?

— Je n'ai point à vous le dire... Mais, je vous prie, si ce n'est point pour me libérer ou pour m'annoncer votre guérison, rappelez-vous que nous ne pouvons parler de ces choses.

— Ne me croyez pas assez vaine pour en parler sans motif...

— C'est donc que vous me libérez! fis-je avec force.

Elle leva doucement les paupières, et il parut sur son visage un peu de l'éternelle duplicité de la femme. Je crus à un piège, je m'armai de défiance.

— Si vous étiez libre, reprit-elle, répondriez-vous à toutes mes demandes ?

— Je ne sais pas... Il faudrait savoir d'abord...

Elle m'interrompit :

— Eh bien ! si c'était la condition de votre liberté ?

Je ne parlai pas tout de suite. La question était captieuse. Tout compte fait, cependant, je ne voyais d'issue que dans l'affirmative.

— Il faudrait bien alors que je répondisse.

— Eh bien ! de ce moment vous êtes libre... Si je vous annonçais maintenant que je suis guérie, ne souffririez-vous pas ?

Je me sentis faible comme un petit enfant ; je mis la main sur ma poitrine qui battait à se rompre.

— Je souffrirai de toute manière ! m'écriai-je. Mais tout vaut mieux que l'horrible incertitude où je vivais.

Elle garda le silence. Son visage était doux, tranquille, presque souriant. Pâle encore, mais non plus d'une pâleur chagrine, on pouvait deviner que la lutte était finie pour elle. Je pensai que la journée précédente avait été décisive pour arracher de son imagination des vœux défendus, ou plutôt que, lentement détachée de moi, elle avait soudain vu clair dans son cœur. Ma tristesse fut infinie, mais il ne s'y mêla guère d'amertume. Tout me parut bien et selon la règle. J'acceptai volontiers, puisque la douleur ne serait plus que pour moi seul.

Mary se détacha soudain de la muraille où elle s'appuyait

— Que vous me connaissez donc mal ! dit-elle.

— Il est vrai, répondis-je. Depuis l'an dernier, je vous connais moins bien.

— Ainsi, — reprit-elle, en me regardant bien en face, — vous avez cru que j'avais souffert pour un caprice ! Vous avez cru que j'avais l'âme de celles qui sont prêtes à défaire dix fois leur choix !... Ah ! mon cher maître, prenez une meilleure opinion de votre élève ! Sachez qu'elle n'a point aimé à la légère ! Sachez que si elle n'avait pu être votre femme, elle n'aurait du moins été l'épouse d'aucun autre homme !

— Ma femme ! m'écriai-je.

Et je sentais au fond de moi, trouble encore, le bonheur qui bouillonnait, qui chassait les longues misères.

Elle rougit, elle baissa les yeux, en murmurant d'une voix soumise :

— Oui, votre femme.

J'étreignis sa main; une beauté neuve s'ajoutait à la blonde beauté de mon amie, beauté de recommencement du monde, splendeur de résurrection.

— Mary, fis-je... est-ce que c'est vrai?

— Comme ma vie même!...

— Et comment cela s'est-il fait?

— Oh! très simplement. Je n'ai eu qu'un mot à dire et mon souhait a été exaucé... Nous ignorions combien était indulgente la tendresse de mon oncle pour vous et pour moi...

Je la pris contre mon cœur, je lui donnai en tremblant le baiser des fiançailles.

Et tout bas je me félicitais d'avoir beaucoup souffert, d'avoir durement gagné l'Éden. Je sentais que chacune de mes joies serait plus vive pour avoir été plus combattue, et que les années de mon amour en prendraient une douceur plus ineffable.

J.-H. ROSNY

LA MACÉDOINE[1]

Outre la ligne du Vardar, vers la Serbie et vers l'Europe, deux autres chemins de fer unissent Salonique à la terre ferme. L'un, vers l'Est, à travers la Macédoine grecque, s'en va par Serrès et Dédéagatch jusqu'à Constantinople. L'autre, vers l'Ouest, à travers la Macédoine slave et l'Albanie, tend à l'Adriatique et doit rejoindre quelque jour Avlona ou Durazzo, en face des côtes italiennes : pour le moment, cette dernière ligne s'arrête à Monastir. Vers l'Est Serrès, Monastir vers l'Ouest, sont, au point de vue politique, les deux villes importantes. L'une et l'autre sont les centres de la lutte entre Grecs et Bulgares. Mais alors que Serrès, plus voisine de la Bulgarie, est presque entièrement conquise par l'hellénisme, Monastir, plus voisine de la Grèce, et surtout le pays qui entoure Monastir sont, presque entièrement aussi, entre les mains des Slaves. Ce n'est pas l'un des moindres paradoxes de la situation macédonienne, que cette répartition des influences précisément inverse de celle que l'on pourrait attendre : il faut

1. Voir les *Revues* des 15 mars, 1er et 15 avril.

aller vers la Grèce pour étudier les fortes positions des Slaves, et il faut aller vers la Bulgarie pour constater le maintien vivace de la Grande Idée.

MONASTIR

La grande plaine de Monastir ressemble, trait pour trait, à la grande plaine plus septentrionale de Kossovo. C'est, au centre, la même étendue plane de champs en friche ou en jachère, sans village, sans autre habitation qu'un ou deux grands tchiflicks (fermes), propriétés des beys musulmans. Et c'est, tout autour, le même cadre de montagnes aiguës et la même ceinture de villes agricoles. Monastir, la plus grande, est du côté de l'ouest, au pied de la montagne la plus haute, le Péristéri. C'est la porte des défilés qui conduisent vers la région des grands lacs, à Resen, Ochrida et Strouga, puis, à travers le Pinde, vers l'Albanie et les ports de l'Adriatique. Elle a été de tout temps le siège de l'autorité turque et le centre de l'Islam en ces régions. Mais, depuis quelques années surtout, les musulmans de race slave s'y sont concentrés de la Macédoine occidentale et de la Bosnie. Unis aux musulmans indigènes, ils en ont fait une ville aux trois quarts musulmane, avec deux ou trois mille familles, douze à treize mille individus mahométans. Les Grecs, ou les Valaques hellénisés qui se disent Grecs, viennent ensuite avec leurs deux mille maisons et leurs huit à neuf mille individus, puis les Bulgares ou les Slaves bulgarisants, qui seraient six à sept mille, enfin les Juifs, qui seraient quatre mille environ. Mais ces chiffres ne sauraient donner la mesure exacte de l'influence que peut avoir ici chaque peuple. Seule la communauté israélite est fortement unie, et la construction du chemin de fer, en la rapprochant de ses congénères de Salonique, lui a valu depuis trois ans une prospérité toujours croissante. Toutes les autres *nations* de Monastir sont en proie aux querelles intestines.

Du côté des musulmans, d'abord, les *mohadjirs* (émigrés) bosniaques habitent leur quartier séparé et cultivent leurs champs et fréquentent leurs mosquées, sans se mêler au reste

de leurs coreligionnaires. Ils n'ont aucune mauvaise disposition à l'égard de la Porte, qui leur a donné des terres. Mais, race de laboureurs, de caractère pacifique, ils ont perdu toute haine du chrétien. Si quelque puissance chrétienne parvenait à s'installer ici, ils ne feraient certainement pas à leur foi religieuse le sacrifice d'un nouvel exil. Ils resteraient sur les sillons qu'ils viennent de défricher : « Nous aussi, nous sommes Bulgares », disait tout haut un de leurs beys, devant le gouverneur turc, en plein conseil administratif. Ces émigrés sont environ trois mille.

La même disposition d'esprit semble gagner les musulmans de race albanaise, beaucoup moins nombreux, mais plus riches et plus puissants, possesseurs de presque toute la plaine. Ceux-ci penchent plutôt vers l'hellénisme. L'un des plus riches, un certain Rasim-bey, a été, l'an dernier, arrêté sur la dénonciation des prêtres bulgares, pour avoir logé les bandes grecques qui couraient le pays, et pour avoir recueilli dans son *tchiflick* des blessés grecs. Le gouverneur turc fit enlever le tchiflick, de nuit, par l'armée régulière, et l'on découvrit, en effet, dans la paille de la grange une vingtaine de Grecs endormis. Mais le gouverneur fut embarrassé de sa trouvaille : ces Grecs, avec leurs uniformes neufs, leurs bottes neuves, leurs fusils Gras et leur équipement complet, donneraient aux populations et aux troupes une trop flatteuse idée de l'hellénisme, si on les montrait en cet état. Le gouverneur les fit mettre en chemise et les ramena demi-nus, par cette fin d'octobre où la neige couvrait déjà le sommet des monts... Avec un peu d'argent et quelques bons procédés, l'hellénisme gagnerait sans peine les Albanais fixés en Macédoine, car ils ne ressemblent plus à leurs congénères de l'Albanie propre. Ils n'ont plus la violence, l'indiscipline, l'amour des rixes et le culte des vendettas qui caractérisent l'Albanais du nord, et ils n'ont pas encore le commencement d'idées nationalistes qui, peu à peu, font leur chemin parmi les Albanais du sud. Il faut dire que ces Albanais, très peu nombreux, comptent à peine cinq cents familles à Monastir ou dans les environs.

Entre les *mohadjirs* slaves et les beys albanais, le peuple musulman, de race turque ou macédonienne, hésite un peu

dans son dévouement au khalife. La présence d'un gouverneur général, *vali*, avec son entourage de scribes et de gendarmes, d'une forte garnison de cavalerie, d'une école militaire et d'une multitude de fonctionnaires de tous ordres, donne encore à Monastir l'aspect d'une ville turque, ou tout au moins occupée par les Turcs. Mais supprimez, par la pensée, ce monde officiel. L'islam de Monastir ne nourrit aucune haine contre l'hellénisme. Contre le bulgarisme, au contraire, sa mauvaise humeur croît de jour en jour. La plus forte raison de cet antagonisme est facile à découvrir : s'adressant aux paysans slaves, la propagande bulgare a pour premier effet de les rendre moins dociles aux fantaisies de leurs beys. Les paysans reprennent conscience de leurs droits. Appuyés d'ailleurs par le clergé de l'Exarque et confiants dans la venue prochaine du libérateur, ils relèvent la tête et heurtent les intérêts ou l'orgueil de l'islam. C'est contre eux et contre eux seuls, en ce moment, que l'opinion musulmane est irritée : « Au printemps prochain, me disait en octobre dernier un des chefs du parti grec, nous verrons ici des massacres. Nous autres Grecs, nous ne craignons rien : défendus par les Albanais, qui sont à notre solde, et tolérés sans haine par les autres musulmans, nous serons épargnés, je crois, même si des ordres officiels étaient donnés contre nous. Mais je pense que les Bulgares auront un triste printemps. »

Avec cet appui de l'Islam, appuyé aussi par l'élément juif qui, ici comme à Jannina, est entré de moitié dans beaucoup d'affaires grecques, l'hellénisme tient à Monastir le haut du pavé. Ses huit ou neuf mille partisans représentent la classe aisée. Un gymnase pour les garçons, un gymnase pour les filles, cinq écoles primaires de garçons, quatre écoles primaires de filles, un hôpital, de riches églises, un évêché et tout un quartier de grandes maisons neuves disent, au premier aspect, l'importance de la communauté grecque. Un budget de deux mille deux cents livres turques (cinquante mille francs environ) et une réserve de cinquante mille livres (un million cent cinquante mille francs), déposée à la Banque nationale d'Athènes, assurent le fonctionnemeut régulier de ces divers établissements. La communauté, pour une communauté grecque, est assez unie. Elle vit presque en bon accord

avec le consul grec et l'évêque. Les élections se font sans violences et les règlements sans esprit de parti. La présence menaçante de l'ennemi bulgare a rétabli une discipline dans l'hellénisme assiégé. En outre, quelques Valaques indigènes, émigrés en Égypte, en Roumanie ou en Angleterre, mettent à son service une part des énormes fortunes qu'ils ont gagnées dans le commerce : les bienfaiteurs Ianni et Nicolaos Démétriou ont envoyé d'Alexandrie plus de trente mille livres anglaises (près de huit cent mille francs); de Bucharest, le bienfaiteur Démétrios Mousikos avait légué plus de deux cent mille francs, que le gouvernement roumain a confisqués sous un mauvais prétexte et dont il n'a voulu payer ensuite qu'une moitié à peine. Un Valaque de Monastir est allé jusqu'à Londres fonder un comptoir, puis un journal. C'est lui, revenu après quarante ans d'absence pour revoir une dernière fois les montagnes de la patrie, c'est lui qui nous a guidés à travers les édifices de la communauté : il n'a qu'un fils, élevé à Paris, à Sainte-Barbe, et maintenant rédacteur au *Morning-Post;* il ne s'en ira pas sans laisser à la caisse commune un souvenir de sa visite. Dans ce pays, où le pourboire mène toute politique et tout individu, de telles finances sont une force incomparable... Mais deux causes de ruine, deux causes puissantes, travaillent ici contre l'hellénisme, l'une à l'intérieur même de la communauté, et l'autre au dehors ; l'une est dans le schisme des Valaques roumanisants, l'autre est dans le progrès quotidien des propagandes slaves. Parmi les hellénisants, en effet, les Grecs de race grecque sont une infime minorité, deux cents à peine : l'armée hellénique s'est recrutée, pour un tiers, de Slaves et, pour les deux autres tiers, de Valaques. Or c'est précisément sur Monastir que les deux propagandes roumaine et bulgare portent actuellement leurs efforts.

La propagande roumaine est l'œuvre d'un homme. Vers 1878-79, un Valaque de Macédoine, Apostolo Margariti, entreprit de tourner vers Bucharest les aspirations et surtout les donations de ses compatriotes, et, depuis vingt ans bientôt, il a trouvé dans cette tâche satisfaction et profits. Bien accueilli et bien subventionné d'abord par le gouvernement de Bucharest, il connut ensuite l'ingratitude des politiciens ; mais, après

quelques années, il retrouva sa faveur et c'est lui qui, de Constantinople, dirige aujourd'hui toutes les affaires roumaines en Turquie, donnant des ordres au ministre de Roumanie à Constantinople, au consul général de Roumanie à Salonique et au consul roumain de Monastir. Sa politique, depuis vingt ans, a été d'arracher les Valaques à l'hellénisme, par l'école d'abord, par l'église ensuite. Il obtint facilement du gouvernement turc la permission d'ouvrir des écoles, où l'enseignement fût donné en valaque, en turc et en français, et d'où le grec fût exclu. Il avait mis dans ses intérêts le *vali* de Monastir, Halil-Rifaat-Pacha, devenu depuis Grand Vizir; dans un long factum[1], il avait su dégager l'intérêt capital que la Porte pourrait avoir à la protection des Valaques :

Puissent le gouvernement et les autorités ottomanes s'éclairer mieux sur les vrais intérêts de l'Empire, et entrevoir le grand avantage qui résultera pour l'Empire de l'émancipation des Valaques et des Albanais. Car, si l'on donne à ces deux peuples, au lieu de l'éducation et de la direction grecque ou grécophile, une éducation en langue maternelle et dans un sens national, tout le peuple valaque et albanais, délivré des préjugés du grécisme, considérera l'Empire ottoman comme un tuteur et une sauvegarde, le tuteur de leur nationalité, la sauvegarde de leurs intérêts politiques, attendu que les uns et les autres, étant également menacés d'être engloutis par le panhellénisme ou le panslavisme, non seulement ne feront jamais cause commune avec les Grecs ni avec les Serbo-Bulgares, mais encore ils s'attacheront de la manière la plus indissoluble à l'Empire ottoman, sachant bien que leur existence nationale est étroitement liée au sort de cet Empire.

Par haine du Grec, les Valaques roumanisants devinrent, en effet, les plus fidèles serviteurs de la Porte, dont ils acceptèrent toutes les besognes administratives et policières. Aussi Margariti obtint-il sans peine les permissions qu'il demanda pour ses écoles et pour ses gymnases : en quelques années, il ouvrit trois de ceux-ci et une vingtaine de celles-là. Jannina, en Albanie, et Monastir, en Macédoine, devinrent ses deux centres d'opérations et il tenta surtout de reprendre à l'hellénisme les Valaques qui bordent la frontière grecque, les communautés de Syrrakou. Metzovo, Grévéna, Samarina, etc.

1. *Les Grecs, les Valaques, les Albanais et l'Empire ottoman*. Bruxelles, 1886.

Ses efforts n'eurent qu'un succès relatif. Les théories de cette nouvelle propagande et ses moyens d'action étonnaient également ceux qu'elle entreprenait de convertir :

Il faut, dit Margariti, sauver la langue et la nationalité de nos ancêtres contre les entreprises du Grec. Il ne faut donc accepter, à aucun prix, les offres ou les espoirs de libération que celui-ci nous pourrait présenter. Nous ne pouvons, d'autre part, compter sur nos seules forces, parce que, dispersés en petit nombre sur un immense pays, semés en poussière de communautés marchandes à travers ce monde grec ou slave, nous ne formons et nous ne pourrons jamais former un corps de nation compact. Et nous ne pouvons davantage escompter le secours de nos frères de Roumanie qui, trop éloignés, ne pourront jamais nous tendre la main à travers la Serbie et la Bulgarie. Il ne nous reste donc, pour sauver notre nationalité, qu'à travailler au maintien du maître actuel, qui, du moins, écarte de nous Serbes, Grecs et Bulgares.

Cette théorie et sa mise en pratique peuvent satisfaire l'esprit et les intérêts de quelques-uns : les chefs trouvent, dans le service de la Porte, bien des compensations personnelles aux misères communes. Mais elles vont trop directement contre tous les sentiments et tous les préjugés de la foule orthodoxe, pour qui la haine du Turc et la nécessité de chasser l'Islam sont les deux premiers articles de la foi chrétienne. Ajoutez que ce programme, difficile à expliquer, ne se présente pas au peuple par la voie ordinaire : ici, une idée nationale semble inséparable d'une église nationale et d'un clergé national, qui s'en fait le défenseur et l'interprète. Or, le clergé du Phanar, dévoué à l'hellénisme, ne prêtera jamais son concours aux roumanisants. Il rattache à l'hellénisme ces Valaques, tous bons orthodoxes. Pour remédier à son hostilité, Margariti tenta successivement deux moyens.

Depuis 1850, les Lazaristes français s'étaient établis à Monastir, afin de poursuivre, de ce côté, comme à Salonique, comme à Andrinople et comme à Constantinople même, le grand plan de la politique française et catholique d'alors, la conversion des Slaves au catholicisme. Leurs prédications, ici comme ailleurs, ne firent que très peu d'adeptes. Ils étaient néanmoins restés à ce poste de combat, et Margariti se tourna d'abord vers eux. Il leur proposa d'essayer la conversion des

Valaques, puisque les Slaves restaient indifférents ou rebelles, et il leur promit pour cette œuvre ses offices et son appui. Les Lazaristes acceptèrent l'alliance, en bons Français, protecteurs nés de ces Valaques de race latine, en bons catholiques aussi, ennemis jurés du Grec qui, pour eux, est la personnification du schisme. Sous l'influence des Lazaristes, le gymnase valaque de Monastir devint un établissement fort couru, qui peupla la province de ses élèves et anciens élèves. Ceux-ci propagèrent les théories anti-grecques et il put sembler un instant que certaines paroisses du Pinde prendraient bravement leur parti et demanderaient à Rome un clergé. Mais, peut-être, laissa-t-on voir trop de hâte. Les préjugés populaires furent émus : pour tout orthodoxe, le pape et le papisme sont un objet d'exécration et de mépris. Margariti s'aperçut bientôt que, sur le chemin vers Rome, il ne serait pas suivi de son peuple. Il resta donc l'ami des Lazaristes et leur confia toujours son gymnase de Monastir. Mais il renonça à leur confier aussi ses églises.

Il tente aujourd'hui une autre solution. Il voudrait obtenir de la Porte une Église valaque autocéphale, sur le patron de l'Église bulgare existante, avec un Exarque des Valaques, qui ferait pendant à l'Exarque des Bulgares, avec des évêques et des prêtres valaques, qui viendraient remplacer le clergé du Phanar dans toutes les villes où la population les réclamerait. Il a découvert un évêque valaque, qu'il a installé près de lui à Constantinople et qui, devant le personnel de la légation de Roumanie, a solennellement inauguré sa chapelle valaque et chanté sa messe en valaque. Il a obtenu un firman impérial, permettant la construction d'une église valaque, dans le petit village de Dragovo, tout proche de Monastir. Il annonce qu'avant quelques années il obtiendra les *bérats* pour son exarque et pour ses évêques, et ce ne semble pas simple rodomontade. Depuis que l'ancien vali de Monastir, Halil-Rifaat-Pacha, est devenu Grand Vizir, Margariti et son fils sont devenus ses indispensables instruments. Halil ignore également le premier mot de toutes les langues européennes, et les Turcs lettrés prétendent que cette ignorance s'étend aussi à la langue turque. Le fils de Margariti, secrétaire de Son Excellence, tient la plume et dispose du

reste de pouvoir qu'Abd-ul-Hamid a laissé à la Sublime Porte. Si donc Margariti sait employer les bons moyens, il semble bien que l'orthodoxie soit à la veille d'un nouveau schisme.

Ce schisme valaque n'aurait pas, pour elle, des effets aussi étendus, ni aussi désastreux que le schisme bulgare. Mais, pour l'hellénisme, le dommage serait aussi grand. Car les Valaques ont été, depuis cinquante ans, les grands bienfaiteurs de l'hellénisme. Presque tous les monuments d'Athènes, Académie, Observatoire, Polytechnicon, etc., ont été érigés par des Valaques. Presque tous les donateurs célèbres, dont les legs ou les cadeaux ont secouru l'État et les communautés grecques, sont de race valaque : le baron Sina est un Valaque de Moschopolis; Doumbas est un Valaque de Nicolitza ; Tochitza, Stournari, Avérof, sont des Valaques de Metzovo. Privé de l'argent valaque, l'hellénisme perdrait en outre toutes les villes de la Macédoine occidentale, Kroutchevo, Malovista, Monastir même, où les prétentions grecques ne sont représentées que par des Valaques. La frontière des espérances grecques devrait reculer vers le sud de quelque soixante ou quatre-vingts kilomètres, jusqu'à la vallée de la Vistritza et jusqu'aux limites du Roumlouk... Mais ce danger valaque est encore à venir. A l'heure présente, l'hellénisme de Monastir est serré de plus près par une autre angoisse : il se sent étreint et lentement étouffé par la main de fer du Bulgare.

Toute la population de la Macédoine occidentale, entre le Pinde et le Vardar, et du Roumlouk au Schar-Dagh, est d'origine et de langues slaves. Groupés jusqu'au milieu du siècle dernier autour de leur exarque d'Ochrida, ces Slaves avaient ensuite, au courant de ce siècle, subi l'autorité d'évêques grecs, et ces évêques, par tous les moyens, les poussaient à l'hellénisme. Néanmoins, dans quelques districts, surtout à l'angle le plus reculé de la province, au coin du Pinde et du Schar-Dagh, dans la région des Dibres et des grands lacs, les Slaves avaient conservé le souvenir de leur race et même quelques écoles où le serbe était enseigné. Mais la Serbie n'avait pas tourné son attention de ce côté, et le réveil national ne se produisit que du jour où l'influence russe ramena ces Slaves au slavisme et leur donna une église et un clergé slaves dans la nouvelle Église bulgare et dans le clergé de l'Exarque. En l'espace de

quinze ans (1857-1872), toute la Macédoine occidentale fut reprise sur le clergé grec. Ochrida redevint le centre religieux et national des Slaves. L'Exarque bulgare n'obtint qu'en 1890 le *bérat* d'intronisation pour son évêque d'Ochrida; mais depuis vingt ans ses prêtres bulgares lui avaient conquis la ville et la province. Seuls, quelques villages, qui bordent au sud les lacs de Presba et d'Ochrida, restèrent fidèles au Patriarche, dont ils acceptent aujourd'hui encore les prêtres et l'évêque.

Fortement installée dans la région des grands lacs, la propagande bulgare déborda dans les plaines voisines et les délivra, une à une, du clergé grec. La communauté grecque de Monastir n'est plus qu'une tache isolée dans tout le reste du pays et, jour par jour, école par école, église par église, les Bulgares avancent vers les districts encore hellénisés de la Macédoine méridionale. Contournant les villes, où les gens du bazar assurent toujours à l'hellénisme de fermes défenseurs, ils s'insinuent dans les villages, et leur patience et leur discipline, mises au service d'un plan évidemment préconçu, appuyées d'ailleurs sur des finances et une administration régulières, finiront par enserrer chacune de ces villes et par empêcher le recrutement de l'hellénisme. Car l'hellénisme semble inculquer à tous ses adeptes, avec l'amour du trafic et des expéditions lointaines, l'habitude de l'émigration vers le royaume grec ou vers les places européennes et asiatiques de banque ou de commerce. Les communautés grecques de Macédoine s'épuiseraient donc bientôt si, incessamment, pour réparer leurs pertes, elles ne recrutaient leur bourgeoisie marchande parmi les paysans enrichis de la Slavie, qui les entoure. Les Bulgares, poursuivant leur conquête des paysans, ont assiégé chaque communauté grecque et l'ont coupée du reste du pays. C'est pour rétablir les communications de ces communautés entre elles, pour rétablir aussi le prestige de ces communautés sur les paysans voisins, que le Grec, l'an dernier, a envoyé des bandes en Macédoine... Ces bandes ont produit leur effet. Mais, à peine avaient-elles disparu, que le Bulgare, reprenant sa tâche, la poussait chaque jour un peu plus loin. Sa victoire, complète et définitive, serait, à ce train-là, certaine et prochaine, s'il n'avait, lui aussi, tout comme l'hellénisme, des ennemis parmi ses propres troupes.

Le premier de ces ennemis est le Serbe : c'est le moins dangereux pour l'instant. Il y a trente ans à peine, une propagande serbe aurait eu beaucoup de chances de réussir, dans certains districts tout au moins. Les Slaves des Dibres et des lacs se disaient volontiers Serbes, et, si les trop rares écoles serbes n'avaient pas implanté chez eux la langue de Belgrade, encore leur dialecte s'en rapprochait-il beaucoup plus que du parler de Sofia. Mais la Serbie avait alors d'autres visées, et de parti pris, elle se détourna de la Macédoine, où elle favorisa de toute son influence, et même de ses subsides, la propagande bulgare : les premiers livres de cette propagande furent imprimés à Belgrade. La Serbie se repent aujourd'hui de sa générosité. Elle essaie de ranimer les anciens souvenirs. Elle a réussi dans le canton des Dibres et dans la plaine de Kalkandelen à rouvrir quelques écoles. Elle compte sur les Slaves du lac de Presba demeurés fidèles à l'orthodoxie et elle leur offrirait, suivant sa politique habituelle, des prêtres bons orthodoxes, mais disant la messe en slave, si le Patriarche orthodoxe voulait concéder à des évêques serbes et à des prêtres serbes ces diocèses et ces paroisses slaves, et charger la Serbie, comme elle le demande, de la lutte contre le schisme. Mais le Patriarche, malgré la pression russe, ne semble pas encore résigné à cette concession. Il veut maintenir partout les évêques grecs, et, faute de son appui, les Serbés n'ont encore pu ouvrir ici ni écoles, ni gymnase. Dans toute la Macédoine occidentale, ils n'ont encore que les cadres payés de leur armée future et, sur le papier, leur plan de conquête. Les Bulgares ne semblent pas s'inquiéter outre mesure de ces préparatifs.

Un autre ennemi, plus puissant, est plus pressant aussi : la propagande bulgare est menacée d'une révolte de cette Macédoine, qu'elle achève à peine de soumettre. Parmi les Slaves macédoniens qu'elle vient d'arracher à l'hellénisme, plus d'un commence à rêver d'un plus complet affranchissement, et voudrait chasser du pays Serbes et Bulgares et Grecs et Valaques, pour rendre la Macédoine aux Macédoniens. Ce mouvement, qui date de la révolution rouméliote, s'est un peu accéléré après la reconnaissance officielle du prince Ferdinand. Ces deux événements, en effet, influèrent fâcheuse-

ment sur les relations de la Macédoine avec la principauté de Bulgarie. Mais il faut remonter jusqu'aux débuts de la propagande bulgare pour saisir l'origine et l'importance de cet antagonisme.

Aux débuts de la propagande bulgare, lors de la fondation de l'Exarchat, tous les Bulgares étaient compris dans les limites de l'Empire ottoman et tous étaient également sujets de la Porte. La nouvelle église et son chef, l'Exarque, installés à Constantinople, étaient donc les seules autorités nationales. La volonté de l'Exarque fut longtemps la seule loi ; lui seul avait tous les droits et tous les pouvoirs ; les finances et la prédication, le temporel et le spirituel dépendaient également de lui : son omnipotence donnait à la propagande bulgare une cohésion indestructible. En outre, par le *bérat* de la Porte qui l'avait installé, l'Exarque était fonctionnaire de la Porte, c'est-à-dire que la propagande pouvait se faire au grand jour et qu'elle se présentait au Turc non comme une tentative de révolte contre lui, mais comme une campagne d'émancipation contre le Grec. Les progrès si rapides de cette propagande, entre 1860 et 1876, sont certainement dus à ces deux avantages.

Le traité de Berlin crée une principauté bulgare. L'Exarque, qui réside toujours à Constantinople, demeure le chef religieux de tous les Bulgares, qu'ils vivent à Sofia, à Salonique ou à Monastir. Mais il n'est plus la seule autorité nationale : à Sofia, un prince, des ministres, des bureaux et un Parlement assument le gouvernement de la principauté et tendent à assumer aussi la direction de la propagande. Pendant les premières années, rien n'est changé pour celle-ci. L'Exarque conserve tout son pouvoir dans les provinces turques ; il est toujours le dispensateur des fonds et c'est lui qui distribue aux différentes communautés les églises et les écoles, les prêtres et les professeurs, les revenus des biens ecclésiastiques et les subsides de la principauté ou de l'étranger. Entre Sofia et les Slaves de Turquie, il demeure l'intermédiaire, et à Sofia même, ses moindres ordres sont respectés. Les progrès de la propagande se poursuivent.

En 1896, le prince Ferdinand, l'homme de la Triple-Alliance, qui n'a pas encore été reconnu par l'Europe, veut

obtenir sa reconnaissance et va faire soumission à Saint-Pétersbourg. Le Tsar accueille l'enfant prodigue, mais il ne pardonne qu'à certaines conditions, et, avant toute autre, il exige, fidèle orthodoxe, la suppression du schisme bulgare : les Bulgares et leur Exarque devront rentrer sous l'obédience du Patriarcat. La Russie propose un compromis très simple : l'exarchat ne sera pas supprimé; mais l'Exarque quittera Constantinople et viendra s'installer à Sofia ; le Patriarche, alors, reconnaîtra cet exarque de Sofia comme chef de l'église orthodoxe dans les limites de la principauté bulgare, au même titre qu'il reconnaît les métropolites d'Athènes et de Belgrade, comme chefs de l'Église orthodoxe dans les limites de la Serbie et de la Grèce.

Le prince Ferdinand avait accédé à cet arrangement, conforme peut-être à ses intérêts dynastiques, mais sûrement contraire aux intérêts nationaux. Car, du jour où l'Exarque quittait Constantinople, la propagande, perdant son chef ottoman, devenait une propagande étrangère, au même titre que les propagandes serbe ou grecque, et pouvait être traitée, comme elles, de révolutionnaire et de rebelle. C'était, de plus, livrer sans défense au Patriarche les diocèses slaves si péniblement arrachés à l'hellénisme. L'Exarque refusa, et comme le prince insistait et semblait ordonner ou transmettre les ordres formels du Tsar : « Votre Altesse, répondit l'Exarque, oublie que nous connaissons le chemin de Rome. » L'Exarque actuel, en effet, et beaucoup d'évêques bulgares sont d'anciens élèves de la propagande franco-catholique : de 1860 à 1867, ils ont fréquenté les écoles des Lazaristes et des missionnaires catholiques.

Les relations entre Sofia et l'Exarque sont restées un peu froides, et la propagande en a subi le contre-coup. Il est possible même que les dissidences s'aggravent. Les fonds peuvent venir directement de Sofia aux communautés, sans passer par l'intermédiaire de l'Exarque. En outre les professeurs, anciens élèves de l'université de Sofia, sont restés en relations directes avec la principauté, et leurs études, poursuivies dans les universités européennes, n'ont pas développé chez eux le respect de la religion ni de l'autorité cléricale. Dans le personnel et dans l'administration de la propagande, des rivalités

peuvent donc surgir entre l'élément civil et l'élément religieux, et tout un parti de Macédoniens escompte déjà ces rivalités. Les Macédoniens établis à Sofia forment le noyau de ce « parti macédonien ».

Depuis vingt ans, les Macédoniens ont appris le chemin de Sofia. Ils y sont allés, en foule, chercher du travail comme terrassiers, maçons ou hommes de peine. Si quelques-uns font chaque année le voyage et rapportent chaque hiver leurs profits de l'été, beaucoup s'y fixent à demeure : Sofia a tout un quartier macédonien. Au-dessus de cette foule de manœuvres, les fils des riches Macédoniens vont à Sofia chercher l'instruction ; puis, avec la curiosité de leur toute récente éducation, beaucoup y demeurent pour vivre d'une vie plus civilisée, plus intelligente. Or, dans tous ces petits pays neufs, à peine réveillés du sommeil turc, la vie intellectuelle est concentrée dans la politique ; la plupart de ces peuples n'ayant encore ni art, ni science, ni littérature, la politique sollicite toutes les intelligences et devient la carrière libérale entre toutes, — d'où le nombre de politiciens qui encombrent les cafés d'Athènes, de Sofia et de Belgrade. Les Macédoniens fournissent leur nombreux contingent de politiciens à la Bulgarie, et non les moins remuants, ni les moins habiles. Ce sont des Macédoniens qui ont fait la révolution rouméliote et annexé, bon gré mal gré, Philippopoli à Sofia. Dans le gouvernement de la Roumélie annexée et dans le gouvernement de la principauté tout entière, ils comptaient bien trouver l'emploi de leurs talents et la récompense de leurs menées. Mais, à Sofia aussi bien qu'à Athènes, ces frères du dehors sont bien accueillis tant qu'ils apportent des subsides et du dévoûment; dès qu'ils réclament leur part de bénéfices, ils sont traités d'envahisseurs. A Sofia, les Bulgares macédoniens furent écartés du pouvoir et des charges publiques ; la dictature de Stamboulof, qui s'exerça surtout contre eux, les poussa aux sociétés secrètes, aux conspirations, enfin au coup de force qui termina la vie du tyran. Délivrés de Stamboulof, les Macédoniens ne déposèrent pas leur haine contre le prince, qu'ils appelaient son complice. La disparition de Stamboulof, d'ailleurs, ne changeait rien aux sentiments du Bulgare indigène, ni à leur propre situation dans la prin-

cipauté. Toujours tenus à l'écart de la chose publique, ils furent amenés, par l'intérêt personnel à de nouvelles conceptions patriotiques. Ils travaillaient autrefois à l'annexion de la Macédoine, comme ils avaient travaillé à l'annexion de la Roumélie. Aujourd'hui, avertis par l'exemple de la Roumélie qu'exploitent les Bulgares, ils ne veulent plus d'une Macédoine bulgarisée ; peut-être, leur influence et leur place y seraient-elles aussi restreintes que dans l'actuelle principauté.

Ils veulent une Macédoine macédonienne, une Macédoine aux Macédoniens, une province privilégiée, autonome ou indépendante, avec un gouvernement, quel qu'il soit, pourvu qu'il soit entre leurs mains. Ce gouvernement, disent-ils, élu par les communautés, ne se mêlerait plus à la guerre de races, respecterait toutes les églises et tous les enseignements et, pour ne favoriser ni le grec, ni le bulgare, ni le valaque, emprunterait au besoin sa langue officielle aux diplomates et adopterait le français. Délivrés de toutes les exploitations étrangères, la Macédoine et les Macédoniens gagneraient de jour en jour une situation plus enviable et, sans nul doute, ils n'iraient pas la compromettre, comme ces fous de Rouméliotes, en s'annexant un beau matin à la Bulgarie ou à la Grèce. Leur capitale, Monastir ou Salonique, à moitié chemin d'Athènes, de Sofia et de Belgrade, à la rencontre de l'hellénisme et de la Slavie, pourrait même devenir le trait d'union et — qui sait ? — le centre de la fédération future. La Macédoine arriverait à grouper autour d'elle tous les petits États balkaniques, quand, disent les Macédoniens, les peuples auront secoué les vieilles idées, cléricale et nationale, et se décideront à marcher dans la voie de leurs intérêts, vers le progrès et la justice. De même que la Macédoine ancienne fit l'union de tous les Grecs contre le patriotisme des petites cités, de même la Macédoine future fera l'union de tous les chrétiens contre le patriotisme des petits États... A la suite de Philippe et d'Alexandre, les Macédoniens recommencent, en rêve, la conquête du monde levantin.

Grandes idées et grands mots, qui étonnent un peu à première rencontre, mais qui n'en ont peut-être pas moins de chances de faire leur chemin, et qui, déjà, ont eu leur influence à Monastir ! Quelques-uns des Grecs notables ont

envoyé leurs fils au gymnase bulgare, et quelques bulgarisants envoient leurs fils aux écoles grecques. C'est un échange d'otages ou, si l'on veut, de garants. Si l'Europe, comprenant ses intérêts communs, se souciait de préparer de loin une solution à l'imbroglio de Macédoine, elle aurait, dès à présent, sous la main un élément d'union macédonienne. Mais il faudrait protéger ces aspirations encore balbutiantes contre les efforts de tous. Turcs, Grecs et Bulgares, musulmans, orthodoxes et schismatiques, tous perdraient trop à un éveil du sentiment macédonien! Et c'est contre les chefs de ce mouvement que la Porte a le plus spécialement excité les colères de l'Albanais : « Nous serons massacrés au printemps, me disaient avec résignation les Slaves de Monastir, et l'Europe nous laissera massacrer, parce qu'une Macédoine macédonienne ne ferait pas plus les affaires de l'Autriche, que n'aurait fait les affaires de la Russie une Arménie arménienne. »

SERRÈS

La plaine de Serrès, étirée du nord-ouest au sud-est entre les bords de l'Archipel et les contreforts du Rhodope, est l'ancien golfe intérieur, cerclé de monts et de collines, qu'une étroite passe vers le sud reliait à l'Archipel et où la Strouma tombait au nord par une gorge étroite, entre deux pentes à pic. Les alluvions du fleuve ont comblé presque tout le golfe, ne laissant qu'un laquet marécageux, Butkovo-Göl, dans la corne de l'occident, et un grand lac, Takino-Göl, à l'entrée de la passe maritime. Dans cette grande plaine abritée du nord et chauffée du soleil, sur cette terre toute fermentante encore de pourritures végétales, des centaines de milliers d'hommes pourraient vivre : quelques pauvres villages et deux petites villes y végètent. L'une, Démir-Hissar, est la ville turque, la ville militaire, barrant le défilé de la Strouma et gardant l'entrée de sa vallée supérieure. L'autre, au milieu des champs, au jaillissement des sources, au confluent des sentiers et des routes, est Serrès, la ville commerçante.

Démir-Hissar est en pays musulman. Les villages slaves

des environs ont été convertis et la race s'est fondue dans l'apport de Turcs Osmanlis, qui vinrent coloniser tout ce district jusqu'aux monts de la Chalcidique et jusqu'au lac de Doïran. Les beys turcs de Démir-Hissar possèdent encore la plaine sur les deux rives de la Strouma. Leurs tchiflicks, à l'intérieur du Rhodope, remontaient autrefois le fleuve et son affluent, la Stroumitza, jusqu'aux pieds du Rilo. Dans les grands bourgs de cette double vallée, à Stroumitza, à Petritch, à Melnik et surtout dans la ville de Dzouma, qui borde la frontière bulgare et garde les passes du Rilo, les Turcs sont encore groupés en colonies compactes, mais peu nombreuses, et ils ont, autour d'eux, quelques villages de Slaves musulmans. Mais tout le reste de ce pays montagneux est peuplé de Slaves chrétiens. La propagande bulgare les a conquis sans peine, et c'est pour eux qu'elle réclame aujourd'hui les *bérats*, qui installeront des évêques bulgares à Melnik, Stroumitza et Koukouch. La proximité de Sofia, facile à atteindre par le chemin du Rilo, la proximité surtout du Rilo, la sainte montagne des Bulgares, en a fait un centre de patriotes tout prêts à la rébellion. En attendant la guerre de délivrance, ils exercent leur bravoure sur les beys turcs et les villages musulmans. Leurs bandes de brigands descendent même jusqu'à la plaine de Démir-Hissar pour exercer leur industrie. Il y a deux ans, au bord de la voie, ils ont cueilli un ingénieur français et ne l'ont rendu au consul de Salonique que moyennant forte rançon. L'année dernière, ils ont enlevé dans son tchiflick de la plaine un sujet autrichien nommé Slatko. Le consul d'Autriche fournit aussi la rançon. Mais, plus naïf que son collègue de France, il la remit au préfet turc de Démir-Hissar. Le préfet raconta que, la rançon une fois payée, les brigands renvoyèrent leur prisonnier, mais que les gendarmes, le voyant descendre sur la pente et le prenant pour un brigand en fuite, le fusillèrent de loin. La vérité semble un peu différente : le préfet, un honnête Crétois, garda la rançon et voulut reprendre de force le prisonnier, que les autres fusillèrent avant de rentrer dans leurs montagnes. Le consul d'Autriche témoigna du mécontentement. Le préfet se confondit en excuses. Les brigands cherchèrent à prendre leur revanche : à la porte même de Démir-Hissar, ils vinrent arrêter les

paysans qui rentraient du marché et ils forcèrent les gendarmes eux-mêmes à vider leurs poches dans un mouchoir étendu en travers de la route.

Ruiné par le brigand chrétien, le paysan turc est durement exploité, sous couleur de service militaire et de routes, par le préfet et ses gendarmes. La construction du chemin de fer est venu encore augmenter ses charges. Car cette ligne stratégique ne s'est nullement souciée des villages ou des bourgs. Prétextant des nécessités militaires, quais d'embarquement, passages à défendre, etc., elle a installé ses stations dans la plaine déserte, alors que bourgs et villages sont au pied des coteaux : on met une grande heure et demie entre la station et la ville de Démir-Hissar. Aussi les chameaux suivent-ils encore les pistes anciennes; une fois chargés, ils poussent jusqu'aux quais de Salonique, malgré les tarifs du chemin de fer sans cesse abaissés. Le paysan a dû, néanmoins, exécuter de longues routes d'accès entre les villes et les gares. Il doit en outre supporter les frais de la petite garnison de gendarmes turcs ou albanais qui, dans chaque gare, viennent présenter les armes à la locomotive, puis dorment tout le jour ou grattent de la mandoline, mais, la nuit, cherchent leur vie et leur plaisir dans les bergeries, les vergers et les harems des environs. La ruine du paysan entraîne la ruine du bey et du grand propriétaire turc. Celui-ci s'endette au bazar, tombe entre les mains du Grec ou du Juif; puis, acculé, il doit leur vendre ses terres pour un prix dérisoire et émigrer vers les grandes villes, vers le service du Padischah. C'est ainsi que les Grecs ont depuis cinquante ans étendu leurs propriétés dans le pays de Serrès et, peu à peu, hellénisé tout le sud de la plaine.

Serrès est une ville grecque. Les Grecs vinrent ici de l'Archipel, par la passe de la Strouma et par la petite échelle d'Orfani, qui lui sert de port. Les Athéniens, dans l'antiquité, avaient déjà installé en travers de cette passe leur colonie d'Amphipolis. Au pied d'une haute acropole, qui s'avance au-devant des monts, au milieu des sources qui jaillissent de toutes parts, les Byzantins construisirent Serrès sur la grande route de Constantinople à Salonique. Les Grecs, au cours du siècle dernier, en firent la place de commerce de la Macédoine orientale, la grande foire qui, chaque année, de février

à Pâques, attirait par l'échelle d'Orfani les marins de l'Archipel, par la route de Constantinople les caravanes du Levant, et, par les vallées de la Strouma et du Vardar, les convois du Danube, de la Serbie et de l'Europe. Le blocus continental doubla l'importance de cette foire et donna à Serrès dix ou quinze années d'une prospérité, qui se maintint, tout en diminuant un peu, pendant de longues années encore. Le commerce des céréales et du coton soutint la ville jusqu'à ces derniers temps. Par leurs caravanes qui remontaient à Vienne, par leurs comptoirs d'Autriche et d'Angleterre, les Grecs de Serrès s'enrichirent. Ils firent des sacrifices pour l'Idée. Ils relevèrent leurs églises et leurs écoles. Ils bâtirent un hôpital et un gymnase. Ils achetèrent les tchiflicks voisins. Leurs écoles grecques convertirent à l'hellénisme les villages slaves. Mais aujourd'hui, par la force des choses, par la faute des hommes aussi, cette expansion s'est arrêtée. Serrès s'est un peu endormie sous les grands arbres, au chant des sources. Les fraîches ruelles de son bazar sont désertées, et désertées les cours de ses grands *khanes*, où jadis s'engouffraient les files de chameaux et de mulets. Le temps des caravanes est passé. Les tarifs protecteurs et la concurrence américaine ont presque tué le commerce des céréales et du coton. Serrès pourrait encore lutter si, par un chemin de fer ou par la Strouma canalisée, elle pouvait atteindre la mer. Grâce à ses chutes d'eau, elle verrait chez elle s'implanter facilement une industrie. Le canal de la Strouma et le port d'Orfani coûteraient peu de chose à créer ou à améliorer. La ligne vers l'Archipel n'aurait ni tranchées, ni remblais, ni, sauf un pont, de travaux d'art. Mais l'autorité turque barre la route. En concédant aux Français la ligne Dédéagatch-Salonique, elle a subordonné toutes les nécessités commerciales aux intérêts militaires et stipulé que tout embranchement vers la mer aurait, pour pendant immédiat, un embranchement dans la montagne, vers la frontière bulgare. La compagnie n'a plus aucun intérêt à entreprendre des travaux et ne veut pas servir les intérêts du pays aux dépens de ses actionnaires : les blés et les cotons de Serrès attendront longtemps encore un débouché.

Pourtant, la main-d'œuvre dans ce pays est à si bon marché, la terre si fertile et toutes les conditions naturelles si

favorables! Les Grecs ne seraient pas encore à la veille de la ruine, s'ils appliquaient à leurs affaires commerciales l'intelligence et l'activité qu'ils gâchent dans leurs querelles politiques, et s'ils donnaient à l'expansion de l'hellénisme l'argent que leurs rivalités et leurs procès leur coûtent en frais de justice, en pots-de-vin aux autorités turques, et en machinations, et en dénonciations, et en voyages, et en messages au Patriarche, au Grand Vizir, aux consuls ou aux ministres du roi Georges. Le Grec est un animal politique qui ne peut vivre qu'en communauté et qui ne peut s'astreindre aux nécessités de la communauté. Dans le fond, le Grec se soucie peu de l'indépendance nationale et il peut vivre, longtemps tranquille, sous un maître étranger. Mais il lui faut l'autonomie communale. C'est là son premier, c'est, au fond, son seul besoin politique. Libre ou vassal des rois perses et macédoniens, sujet des empereurs romains ou des sultans turcs, c'est toujours cette autonomie qu'il a réclamée. Ses communautés actuelles rappellent ses communautés antiques, avec les mêmes luttes intestines et le même besoin d'un pacificateur étranger.

Le Turc, jadis, n'apportait aucune entrave à ce groupement communal. Il demandait seulement à ses *raïas* d'acquitter l'impôt et de ne pas troubler la tranquillité publique. Mais il les laissait tout à fait libres de s'organiser à leur guise et de régler à leur fantaisie ce qu'il appela leurs affaires religieuses, c'est-à-dire — dans sa conception de la loi religieuse réglant toutes les choses de ce monde — leurs affaires civiles, leurs procès, l'éducation de leurs enfants, l'assistance de leurs malades et de leurs pauvres, l'entretien de leurs églises et de leurs prêtres, etc. Aujourd'hui encore, il ne leur reconnaît pour chefs que le Patriarche orthodoxe et ses représentants. Mais il ne les empêche pas de s'en reconnaître d'autres et d'élire tous les conseils et tous les magistrats dont ils peuvent avoir envie. Aussi, dans l'Empire ottoman, l'ingéniosité politique des Grecs a pu se donner libre carrière et inventer cent combinaisons pour l'organisation des communautés.

Le plus souvent, la communauté élit un conseil, un sénat, qui la représente, *antiprosopeia*, et qui nomme à son tour des collèges de magistrats. Ces collèges, avec l'approbation du conseil, veillent aux intérêts de la communauté. Sous le

nom d'*éphores*, ils président aux choses de l'enseignement ou de l'assistance publique. Sous le nom d'*épitropes*, ils règlent les affaires ecclésiastiques, c'est-à-dire l'entretien des églises, les frais du culte, et, en général, — puisque les quêtes et les droits de messe et de cierge, etc., sont pour la communauté le plus clair de ses revenus, — toutes les finances communales. Sous le nom de *démogérontes*, ils règlent les affaires d'héritage, de mariage, de divorce et tous les procès civils que les *raias* voudront leur soumettre. Grâce à cette organisation, une communauté chrétienne pourrait avoir, sous le joug du Turc, bien plus de liberté que sous la loi de telle ou telle puissance européenne, — à condition toutefois que cette communauté, unie, ne fît jamais appel aux bons offices ni aux ordres du maître : or, les Grecs passent leur vie à faire appel à l'arbitrage du préfet turc.

De toute antiquité, d'abord, toute communauté grecque est divisée en deux partis . A Serrès ou à Salonique, aujourd'hui, comme autrefois à Mégare, au temps du vieux poète Théognis, les *bons* luttent contre les *méchants*, les *agathoi* contre les *kakoi*, la plèbe contre les « honnêtes gens », le *laos* contre les *esthloi*. Les *bons*, les *honnêtes*, ce sont les descendants des vieilles familles indigènes, les autochtones qui, de père en fils, ont habité la cité, trafiqué sur le port ou dans le bazar et qui n'ont pas connu le travail servile de la terre. Leurs noms, depuis plusieurs générations, figurent dans les actes publics ou au fronton des monuments élevés par leurs largesses. La communauté est un peu leur œuvre et ils voudraient qu'elle restât un peu leur chose, qu'elle prît en tout leurs ordres ou leurs conseils : étant les plus anciens, ils voudraient toujours être les premiers. Les *méchants*, c'est la tourbe des nouveaux venus, sans passé et sans nom, ceux qui, de la campagne ou de l'étranger, sont venus conquérir la ville. Théognis les connaissait déjà : « Kyrnos, mon ami, notre ville est encore une ville, mais d'autres l'habitent qui jadis, sans la moindre connaissance du droit et des codes, vêtus de peaux de chèvre, pâturaient hors de la ville comme des cerfs. » Les *méchants*, plus actifs, font fortune alors que les honnêtes gens s'appauvrissent. Puis l'ambition leur vient et ils aspirent aux honneurs que les honnêtes gens détiennent

encore. Ceux-ci dressent contre cette ambition toutes les barrières constitutionnelles. Alors le *laos*, la plèbe, soudoyée par les *méchants*, réclame, conspire, s'insurge, et demande une revision de la constitution ou fait un coup d'État.

Serrès traverse, depuis dix ans, une période révolutionnaire. Jusqu'en 1886 environ, les « honnêtes gens », enrichis par la caravane, et faisant de leur fortune une large part à la communauté, disposaient du pouvoir dont ils acceptaient d'ailleurs toutes les charges : ils avaient richement doté et ils entretenaient les écoles, les églises et l'hôpital. Mais, la décadence du commerce ayant diminué leur influence, le peuple perdit de son respect, puis de sa soumission. A lire dans les journaux les affaires de France, il s'habitua à crier contre ces capitalistes, ces *khodjabachidais*, exploiteurs du peuple. Un parti se forma, qui s'appela bravement les « sans culotte », *tchiplakidais*, et qui revendiqua les droits de l'homme et du citoyen. Ces droits, à Serrès, étaient surtout violés dans la nomination du conseil, de *l'antiprosopeia*. Au lieu de s'en remettre uniquement à l'élection populaire, les *bons* avaient fait instituer des membres de droit, des sénateurs inamovibles. Le *laos* exigea leur suppression et, pour l'obtenir, fit un coup d'État le jour de Pâques 1893. Les *bons*, enfermés dans l'église pendant que le *laos* votait à l'évêché, durent se soumettre : Serrès n'eut plus de sénateurs inamovibles. Le nouveau sénat, élu par le peuple, écarta les « honnêtes gens » des collèges de magistrats. Ce furent des sans-culotte qui devinrent éphores, épitropes et démogérontes. Les capitalistes boudèrent. N'ayant plus le pouvoir, ils en rejetèrent aussi les charges et ne payèrent plus à la communauté que leur quote-part de redevances. Le *laos* s'aperçut bientôt que ses écoles ne pourraient plus marcher et que son hôpital manquait de médicaments et d'argent. Rassasié de pouvoir, il était tout disposé à des concessions réactionnaires, quand l'intervention de l'évêque vint compliquer la querelle.

De par la loi turque, l'évêque est dans la communauté le chef responsable et le maître absolu. Mais, de par la constitution, il n'est que le premier fonctionnaire et le stipendié. Les revenus des églises et des biens ecclésiastiques, dont la loi turque lui donne la libre disposition, lui sont enlevés par la

constitution, qui charge le collège des *épitropes* de les répartir au mieux des intérêts communs et de les appliquer aussi bien aux dépenses laïques qu'aux dépenses religieuses, et aux écoles plus encore qu'aux églises. Une faible part seulement de ces revenus est abandonnée à l'évêque. L'ambition de tous les évêques est de remettre la main sur cet argent. Beaucoup y réussissent en faisant diminuer la compétence ou augmenter le nombre des épitropes. L'évêque cherche ordinairement un appui dans le parti des « honnêtes gens » : en tous lieux et en tous temps, les honnêtes gens ont soutenu les prétentions cléricales... Appuyé par les *bons* et profitant de la lassitude du *laos*, l'évêque de Serrès espérait une revision de la constitution à son profit. Mais alors le consul grec intervint.

Auprès des grandes communautés, la Grèce a installé des consuls, dont le principal rôle est de transmettre les subsides d'Athènes et de surveiller l'emploi de ces fonds pour la propagande scolaire. Car la plupart des communautés ont leur budget en déficit et doivent faire appel aux secours de la mère patrie. Les plus riches et les mieux administrées peuvent couvrir toutes leurs dépenses, mais ne peuvent encore subvenir aux frais de la propagande parmi les paysans voisins, aux constructions d'églises et d'écoles, aux traitements de prêtres et de professeurs dans les villages : le consul est, avant tout, l'intendant de la propagande. Cette organisation ne date que de quinze ans à peine. Auparavant, le grand comité propagandiste d'Athènes, le *Syllogue des Lettres grecques*, avait favorisé l'éclosion dans chaque communauté d'un petit comité, académie ou syllogue, affichant aux yeux du Turc des prétentions et des occupations littéraires, publiant un bulletin archéologique ou scientifique et fondant une bibliothèque ou un musée. Mais, en réalité, ce comité administrait et poussait la propagande. Avec le tempérament de ces Grecs, amis des titres et des plaques commémoratives, c'était dans chaque syllogue une émulation de tous à se distinguer par la parole et par l'action, et à mériter, par des cadeaux ou des legs, le fauteuil présidentiel ou l'inscription sur la liste des bienfaiteurs. C'était aussi une rivalité de tous les syllogues à étendre leur rayon d'influence et à allonger la liste des villages conquis. Cette « politique des syllogues » servait donc admira-

blement les intérêts de l'hellénisme : les Hellènes du royaume trouvèrent qu'elle ne servait pas les leurs et, remplaçant les syllogues par les consulats, ils créèrent des places pour leurs agents électoraux et leurs députés non réélus; on inaugura vers 1882 la « politique des consuls ».

L'effet a été rapide et continu : les communautés se sont désintéressées de la propagande, et surtout, dans les communautés, le parti des honnêtes gens, qui jadis étaient présidents ou secrétaires du syllogue et qui ne croyaient pas acheter ces honneurs trop cher au prix de très fortes subventions. Le consul est devenu le gêneur, le tyran. Donnant l'argent, il a souvent essayé d'imposer sa volonté, et, ne pouvant rien contre la communauté unie, il a excité les haines de partis et fondé son pouvoir sur les rivalités. Les honnêtes gens étaient contre lui; il s'est posé en défenseur du *laos* et l'a poussé aux révolutions. Puis il s'est heurté à l'évêque, qui, chef titulaire, ne voyait pas d'un bon œil la venue de cet usurpateur. Le consul, d'ailleurs, montrait bien plus de zèle pour les intérêts scolaires de la propagande que pour ses intérêts religieux. Il subventionnait, sans doute, les prêtres et les églises dans les communautés pauvres, mais, dans les communautés riches, il poussait le laos à restreindre sans cesse la part laissée au clergé des revenus ecclésiastiques, afin d'augmenter la part des écoles et de diminuer, si possible, les subsides réclamés d'Athènes.

Lutte du *laos* contre les *agathoi*, lutte de la communauté contre l'évêque ou le consul, lutte des *agathoi* contre le consul, lutte du *laos* contre l'évêque, lutte de l'évêque contre le consul, — chaque communauté grecque, opprimée déjà par le Turc, exploitée par le Juif et assiégée par le Bulgare, n'est plus qu'un champ de guerre civile. Les affaires de tous et de chacun en pâtissent. L'union d'autrefois permettait les syndicats commerciaux ou agricoles, les grandes combinaisons de caravanes ou d'achats de terrains, la fondation de banques et d'usines et surtout l'achat des préfets, gendarmes, douaniers et gabelous turcs, que la communauté subventionnait et qui fermaient les yeux sur la propagande ou la contrebande. L'activité grecque rayonnait hors des villes. Aujourd'hui, elle se dépense tout entière à ces luttes électorales. Théognis

s'écriait déjà : « Point de ville, Kyrnos, dont les honnêtes gens aient causé la perte. Mais celle où les méchants corrompent le peuple, il ne faut pas espérer qu'elle reste longtemps paisible. De là, en effet, les dissensions et les querelles meurtrières. Je crains que cette ville n'accueille bientôt un monarque. »

Le monarque actuel est le préfet turc, que les Grecs font intervenir dans leurs affaires, par leurs dénonciations réciproques, et c'est aussi le Patriarche, dont la communauté et le consul appellent chaque jour l'intervention. Chaque parti s'efforce de gagner la bienveillance du monarque, et verse au Patriarcat, et verse aux préfectures l'argent qu'il ne donne plus à la cause commune. Le *laos* accuse les honnêtes gens et leur ami, l'évêque, d'avoir dilapidé les biens ecclésiastiques ; le Patriarche envoie l'évêque du diocèse voisin faire une enquête. L'enquêteur arrive avec son cawas et son diacre, s'installe, se fait nourrir pendant de longues semaines, reçoit l'argent des uns, sollicite les présents des autres, et fait un rapport qui ne conclut à rien, ayant été acheté des deux parts, et la querelle continue. Les honnêtes gens, pour se venger, accusent auprès de la Porte les meneurs du *laos* de comploter une rébellion avec le consul grec. Le préfet turc fait des perquisitions, trouve des journaux ou des livres prohibés, arrête les détenteurs et ne les relâche que moyennant rançon.

Hellènes, mes chers amis, — et vous savez mon dévouement à votre cause, — je dois vous dire la vérité : c'est par une telle conduite que vous êtes en train de perdre la Macédoine. Toutes ces plaines de la Macédoine orientale, où vous accédez facilement par la mer, et où, de toute éternité, vous avez eu des colonies florissantes, toutes ces plaines devraient être en votre pouvoir. Car, ici, vous n'avez en face de vous que le Turc, et il suffit d'un court voyage dans les plaines d'Asie Mineure, dans les vallées de l'Hermos et du Méandre, pour voir comment vous « mangez » le Turc, comment, tchiflick par tchiflick, vous lui enlevez ses domaines et le forcez à l'émigration en le poussant vers les capitales ou vers les déserts de l'intérieur, — quand vous êtes unis. Mais ici, dans ces plaines de la Macédoine, c'est vous qui avez lâché pied. Il vous faudra des années de travail et de concorde pour reconquérir ce patrimoine, et ceux qui vous ont conseillés de brus-

quer la solution de l'imbroglio macédonien ignoraient ou feignaient d'ignorer votre véritable situation en ce pays...

SOLUTIONS

Quand on jette un regard en arrière sur toute cette Macédoine, de Salonique à Prichtina, et de Serrès à Monastir, il semble bien que l'état actuel de choses ne puisse longtemps durer. Quand bien même les ambitions voisines s'imposeraient une retenue qu'elles n'ont pas, quand Grecs, Serbes et Bulgares s'efforceraient de ne créer au Turc aucun embarras, la situation intérieure serait encore telle que, tôt ou tard, les Serbes de Kossovo se lasseraient d'être massacrés par l'Albanais, les Slaves de Monastir, les Juifs de Salonique ou les Grecs de Serrès d'être à toute heure menacés dans leurs intérêts et dans leur vie même, tracassés par le préfet, volés par le juge, frappés et blessés par le gendarme. En supposant même chez les peuples une patience inlassable, les nécessités du commerce international et les intérêts vitaux des États voisins, petits royaumes ou grands empires, exigeraient encore, à brève échéance, une Macédoine pacifiée.

Le Turc lui-même semblait avoir compris cette nécessité et, au mois d'avril 1896, paraissait un firman pour les Réformes en Roumélie. Ce firman promettait aux chrétiens une part dans l'administration et une part dans la gendarmerie. Chaque gouverneur et chaque préfet turc aurait, auprès de lui, un lieutenant chrétien, et, pour chaque compagnie de gendarmerie, on enrôlerait des chrétiens dans la proportion de 10 p. 100. Des inspecteurs, en outre, seraient créés, qui « parcourraient les vilayets et surveilleraient la marche régulière de la justice, faciliteraient l'expédition des procès civils, se rendraient compte de la situation des prisons, de la perception et de l'emploi des taxes et impôts, empêcheraient les vexations et livreraient à la justice les fonctionnaires coupables. » Des inspecteurs parurent, en effet, et tinrent de Grands Jours à tous les chefs-lieux de vilayet et de préfecture : tous les *raïas* qui vinrent déposer contre les fonctionnaires furent empri-

sonnés. Les lieutenants chrétiens furent installés auprès des autorités musulmanes. Mais, sans prérogatives certaines, sans pouvoirs définis, ils ne furent que des témoins aveugles ou passifs, auxquels on ne soumit aucune affaire et qui touchèrent seulement, sur le papier, un traitement régulier : à Monastir, dans le grand *konak* du gouverneur, le bureau du lieutenant fut installé à la porte des lieux d'aisances. Quant aux gendarmes, les chrétiens qui se présentèrent à l'enrôlement furent roués de coups par leurs collègues, et ceux qui persistèrent furent poursuivis dans les rues à coups de pierres, par les petits enfants musulmans. La réforme, comme toutes les réformes sous le règne d'Abd-ul-Hamid, tourna à la comédie : si l'Europe publiait à ce sujet les rapports de ses consuls, le public y lirait d'étranges histoires, et l'on comprendrait les protestations violentes que cette farce a provoquées de la part des comités macédoniens d'Athènes, de Sofia et de Belgrade. Si l'état actuel est intenable, il semble bien aussi que le Sultan actuel n'ait ni la volonté ni peut-être la puissance d'y porter remède. Il faudrait faire appel à d'autres sauveurs.

Le Grec, le Serbe et le Bulgare s'offrent pour cette tâche. Séparés, ils ne peuvent rien, et leurs rivalités sont le plus sûr garant du *statu quo*. Seul, le Grec aurait eu quelques chances, s'il avait fait à l'Albanais les avances ou les promesses d'argent suffisantes. Mais, tout occupé de ses querelles ministérielles et de ses élections, il a, depuis dix ans, oublié l'hellénisme du dehors : l'Albanais est aujourd'hui à la solde de l'Autrichien. Unis, ces trois héritiers seraient peut-être de taille à occuper l'héritage et, quel que fût le changement apporté par eux, il constituerait toujours un énorme progrès. L'Express-Orient entre Paris et Constantinople a été rendu possible par la création de la principauté bulgare. Par le Bulgare, le Grec ou le Serbe, indifféremment, la ligne du Vardar et le port de Salonique retrouveraient leur importance commerciale. Mais Grecs, Bulgares et Serbes sont encore plus excités l'un contre l'autre que contre le Turc lui-même. Leurs prétentions s'excluent l'une l'autre, plus encore qu'elles n'excluent l'occupation turque, et l'on ne voit pas quel partage équitable parviendrait à les satisfaire. L'hellénisme ne renoncera jamais à la ligne de côtes et de ports, qui doivent

unir, dans son espoir, son royaume actuel à Constantinople, sa capitale future. La Serbie et la Bulgarie, par contre, ont un besoin absolu de débouchés sur cette côte : Salonique, pour Belgrade, et Kavala, pour Sofia, sont les ports indispensables. Jamais le Grec ne consentirait, sans violences, à céder Salonique et à se couper la route du mont Athos, de la Sainte-Montagne, ni à céder Kavala et à se couper la route de Sainte-Sophie.

Admettez encore que les trois intéressés soient enclins à l'entente et disposés aux sacrifices nécessaires! Chacun sait qu'Athènes, depuis trois ans, est aux mains de l'Angleterre, et que Sofia et Belgrade, au contraire, reçoivent le mot de Saint-Pétersbourg. Si les clients penchaient à la concorde, les patrons sauraient bientôt découvrir quelque motif de brouille. Et puis il faudrait le consentement des indigènes et, dans cette Macédoine bigarrée et embrouillée, où trouver, sauf en certains districts-frontière, un coin entièrement serbe, grec ou bulgare? Toutes les races et toutes les religions sont mélangées en un fouillis inextricable. Les frontières des unes et des autres se chevauchent ou plutôt n'existent pas : seule, la peinture des pointillistes pourrait nous offrir un fidèle tableau de ce pays. Donnez Monastir aux Grecs, et toute la plaine slave protestera. Donnez Uskub aux Serbes ou Kavala aux Bulgares, et tout le bazar ou tout le port gémiront.

Puisque l'Europe semble avoir pris à tâche l'intégrité de l'Empire ottoman, elle doit se charger aussi de la tranquillité de cet Empire et de la sécurité des peuples sujets. Si réellement elle prenait cette tâche à cœur, elle n'attendrait pas, comme pour la Crète, des événements irréparables et elle imposerait les réformes nécessaires. La Macédoine, dans l'état actuel des choses, ne peut être ni grecque, ni serbe, ni bulgare, mais elle peut rester turque, si l'Europe force le Turc à l'organiser et donne aux chrétiens indigènes un minimum de sécurité pour leurs personnes et pour leurs biens. Car c'est uniquement de sécurité qu'il s'agit, non de liberté ni d'indépendance. Les Macédoniens demandent seulement le droit de vivre et la possibilité de gagner leur vie. Otez-leur deux ennemis, deux parasites, l'Albanais et le fonctionnaire turc, et pour longtemps ils seront satisfaits. A l'intérieur des

villes ou des provinces, les communautés rivales continueront à se jalouser ou à se combattre, Serbes contre Bulgares, Valaques contre Grecs. A l'intérieur même des communautés, les individus et les partis continueront leurs intrigues. Mais ces rivalités même pourraient être la meilleure garantie de durée pour l'autorité de la Porte. Le Turc devrait assister à ces querelles et n'intervenir qu'à la demande des parties.

Il devrait même se décharger sur les communautés de toutes les corvées administratives, leur abandonner la justice civile, l'éducation, la voirie, la collecte des taxes, la sécurité des rues et des champs, et ne garder pour lui que le pouvoir suzerain et la force militaire, l'armée et l'impôt. Il a, en ce moment, une nuée de fonctionnaires civils qui mangent le pays et poussent les peuples aux pires décisions. Trois grands gouvernements militaires, à Prizrend, Monastir et Serrès, et quelques bons exemples contre les bandes d'Albanais ou de brigands grecs et bulgares rétabliraient, en quelques mois, la sécurité dans toute la Macédoine, grâce aux admirables soldats que fournissent à la Porte les Osmanlis d'Europe et d'Asie Mineure. Quelques préfets dans les grandes villes et de petites garnisons aux passages importants et le long des chemins de fer suffiraient à maintenir l'ordre. Pour la justice, la seule Égypte, de tous les pays musulmans, a découvert la réforme utile. La justice, en ces pays, sera toujours un moyen d'oppression contre les chrétiens, une pompe à amendes et à rançons, tant qu'on n'aura pas emprunté à l'Égypte son système de tribunaux. En Macédoine, la réforme irait sans encombre. La plupart des procès civils restent à l'intérieur des communautés. Les consulats ont leurs tribunaux, où peuvent être évoquées presque toutes les affaires commerciales. Deux ou trois grandes cours et des juges isolés, semblables à nos juges de paix, suffiraient au reste de la besogne, et l'intégrité de ces juges serait suffisamment garantie, si les drogmans des puissances représentées dans la ville avaient droit de séance, toutes les fois que leurs consuls jugeraient leur présence opportune.

Par ces moyens ou par d'autres, l'Europe rétablirait sans peine la paix en Macédoine et si, pour compléter son œuvre, elle neutralisait les bouches du Vardar et installait une

commission au port de Salonique, elle rétablirait sans retard la prospérité de ce pays. Mais ces résultats, qui feraient les affaires de tous et de la Macédoine, gêneraient peut-être certaine ambition. Dans le concert des six puissances, l'un des contractants prendrait sans doute l'attitude de la Russie lors des affaires arméniennes : « Nous ne consentirons jamais, disait le prince Lobanoff, à l'établissement d'une Bulgarie sur nos frontières asiatiques. » L'Autriche ne consentira jamais à l'organisation d'une Macédoine pacifiée et prospère. Il lui faut l'anarchie turque, les tueries albanaises, les brigandages grecs et bulgares, et les souffrances des peuples, pour préparer sa descente vers Salonique. Que l'Europe se réunisse et discute des réformes, l'Autriche fera échouer toutes les combinaisons. Que les Serbes, les Bulgares et les Grecs s'entendent, elle se refusera à tous les partages. Que les Macédoniens et les Albanais eux-mêmes se révoltent, elle empêchera toute intervention, sinon en faveur du *statu quo*. Qu'on le veuille ou non, il faudra, au bout du compte, en passer par sa volonté, car, derrière elle, la force allemande escompte déjà pour son industrie, pour son émigration, pour ses colonies d'Afrique et pour ses futures colonies d'Asie Mineure, le port de Salonique: c'est vers Salonique que la politique allemande tourne aujourd'hui le *Drang nach Osten*. Il en faut donc passer par là: à moins que l'Europe ne s'y oppose par la force, Salonique, tôt ou tard, Salonique doit être autrichienne.

« Mais alors, me disait un diplomate, la sagesse consisterait peut-être, étant donnée cette inéluctable nécessité, à en tirer le meilleur parti possible, et le plus tôt que l'on pourra. J'ai bien quelques idées là-dessus, mais fort chimériques. Je vous les donne pourtant, parce que leur réalisation est subordonnée aux volontés d'un homme fort chimérique aussi, dit-on, et à qui mes chimères pourraient sembler tentantes. L'Autriche veut Salonique, qu'elle prendra, et l'Angleterre veut l'Égypte, qu'elle tient depuis dix ans. L'Italie convoite l'Albanie et la Grèce réclame la Crète. Les Bulgares ont besoin de Kavala et la Serbie a toujours protesté contre la délimitation de ses frontières vers la Bulgarie. L'Arménie, depuis les derniers massacres, accueillerait comme un libérateur le Russe dont, jadis,

elle ne pouvait même entendre le nom. Restent l'Allemagne et la France.

» Mais supposez qu'en un congrès des nations, on entreprenne, à la veille du siècle qui vient, de liquider non plus seulement les affaires orientales, mais aussi les deux ou trois questions qui mettent l'Europe en fièvre. Supposez surtout que l'empereur allemand poursuive l'une de ses chimères, et qu'à la veille de votre Exposition, il veuille se préparer quelque voyage triomphal, plus triomphal encore que celui de l'autre. Supposez enfin, puisque nous sommes en pleine chimère, que la France et l'Allemagne aient donné leur consentement à ces acquisitions de l'Angleterre, de la Russie, de l'Italie et surtout de l'Autriche, qui gagne vraiment le gros lot, — mais sous deux petites conditions, à savoir : premièrement, l'Autriche cherchera et trouvera, parmi ses États héréditaires, quelque duché ou quelque marche allemande, qui, sous le gouvernement d'un cadet de Prusse, deviendra partie intégrante de l'Empire allemand ; secondement, satisfait de cet agrandissement pour son Empire et pour sa maison, l'empereur allemand cherchera et trouvera du côté du Rhin une amélioration aux choses présentes... Vous haussez les épaules! Mes idées sont chimériques, je vous l'ai dit. Mais l'homme, qui seul les peut réaliser, est chimérique aussi, et ce ne me paraît pas une méprisable chimère ni indigne d'un cœur généreux que le rêve d'une Europe pacifiée, même aux dépens du Turc. »

VICTOR BÉRARD

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LE ROMAN
DE L'ÉNERGIE NATIONALE

LES DÉRACINÉS

I

LE LYCÉE DE NANCY

En octobre 1879, à la rentrée, la classe de philosophie du lycée de Nancy fut violemment émue. Le professeur, M. Paul Bouteiller, était nouveau et son aspect, le son de sa voix, ses paroles dépassaient ce que chacun de ces enfants avait imaginé jamais de plus noble et de plus impérieux.

Depuis un mois qu'ils l'écoutaient et vivaient sous son autorité, un bouillonnement étrange agitait leurs cerveaux, et une rumeur presque insurrectionnelle emplissait leur préau, leur quartier, leur réfectoire et même leur dortoir : car, pour les mépriser, ils comparaient à ce grand homme ses collègues et l'administration. Ce bâtiment d'ordinaire si morne semblait une écurie où l'on a distribué de l'avoine.

A des jeunes gens qui jusqu'alors remâchaient des rudiments quelconques, on venait de donner le plus vigoureux des stimulants : des idées de leur époque ! Non pas des idées qui aient été belles, neuves et éloquentes dans les collèges avant la Révolution, mais ces mêmes idées qui circulent dans notre société, dans nos coteries, dans la rue, et qui font des héros, des fous, des criminels, parmi nos contemporains. Et peut-être, à

l'usage, perdront-elles leur puissance sur des âmes diverties par les années. Mais en octobre 1879, voici seulement que naissent ces lents enfants de provinces ; jusqu'alors ils n'ont connu ni la vie, ni la mort, mais un état où la rêverie sur le moi n'existe pas encore et qui est une mort animée, comme aux bras de la nourrice.

Pour bien comprendre ce qui se passa dans cette année scolaire 1879-1880 où sortirent de la vie végétative et se formèrent dans une crise quelques-unes des intelligences et des énergies de notre temps, il faut se représenter *le lycée*, réunion d'enfants favorable, comme tout groupement, aux épidémies morales et soumise en outre à une action très définie qui marque jusqu'au cimetière la grande majorité des bacheliers.

Le lycée a deux analogues : la caserne et le couvent. Le soldat et le moine sont des types ; le lycéen, lui aussi, reçoit de la collectivité où il figure un ensemble de défauts et de qualités, une conception particulière de l'homme idéal.

Un enfant qui plie sa vie selon la discipline et d'après les roulements du tambour, ne connaissant jamais une minute de solitude, ni d'affection sans méfiance, ne songe même pas à tenir comme un élément dans aucune des raisons qui le déterminent à agir son contentement intime. Il se préoccupe uniquement de donner aux autres une opinion avantageuse de lui. C'est bon à un jeune garçon élevé à la campagne de sentir vers dix-sept ans la beauté de la nature et les délicatesses du sens moral ! Toujours pressés les uns contre les autres, inquiets sans trêve de sembler ridicules, les lycéens développent monstrueusement, à ce régime et sous le système pédagogique des places, une seule chose, leur vanité. Ils se préparent une capacité d'être humiliés et envieux qu'on ne rencontre dans aucun pays, en même temps qu'ils deviennent capables de tout supporter pour une distinction.

La qualité qui fait compensation, c'est le sens de la camaraderie. On dit « chic type », dans leur argot, celui qui possède une supériorité, — qu'il versifie ou qu'il ait réussi au Concours général, — et qui, de plus, est bon camarade. Mais être bon camarade, c'est tout d'abord se refuser à la discipline.

Il est difficile de ne point la haïr. Ceux-mêmes qui l'appliquent en rougissent. Le proviseur, le censeur, fort impérieux et glorieux devant les petites classes, éprouvent du malaise en face des philosophes et des candidats aux Écoles du Gouvernement. Les pions, qui aux jours de sortie les croisent à la brasserie et dans l'escalier des filles, et qui pressentent déjà les distances de l'avenir, tendent à être, plutôt que des supérieurs, des camarades mécontents du rôle où leur fâcheuse destinée les contraint.

Voilà donc ce que crée l'internat : une collectivité révoltée contre ses lois, une solidarité de serfs qui rusent et luttent plutôt que d'hommes libres qui s'organisent conformément à une règle. Le sentiment de l'honneur n'y apparaît que pour se confondre avec le mépris de la discipline.

En outre, ces jeunes gens sont enfoncés dans une extraordinaire ignorance des réalités.

Quelle conception auraient-ils de l'humanité? Ils perdent de vue leurs concitoyens et tout leur cousinage ; ils se déshabituent de trouver chez leurs père et mère cette infaillibilité ou même ce secours qui maintiendrait la puissance et l'agrément du lien filial. Les femmes ne sont pas à leurs yeux des êtres d'une vie complète, mais seulement un sexe. En leur présence, ils sont incapables de penser à rien autre qu'à des séductions où excellaient les jeunes Français du siècle dernier et dont leur réclusion, qui les fait timides et gauches, les rend fort indignes. L'imagination ainsi gâtée de curiosités précoces, ils rougissent de leurs sœurs, cousines et parentes qui les visitent au parloir. Pendant les promenades à rangs serrés et si fastidieuses des jeudis et des dimanches, la distraction des lycéens est de « coter » les femmes qu'ils croisent. Ils se montrent plutôt sévères. Avec ce premier entraînement, ils se croiront engagés d'honneur à avoir toutes celles qu'ils rencontreront, alors même qu'elles leur déplairaient. Et voilà qui les prépare aussi mal pour la passion que pour la bonne camaraderie des jeunes Anglais et Anglaises, joueurs de lawn-tennis. Mais leur diminution principale, c'est de ne point fréquenter des vieillards. L'affection d'un homme âgé pour un enfant, si touchante et que la nature même inspire, comporte les plus grands bénéfices. Vers

les douze ans, nous comprenons là notre infériorité et ce que vaut l'expérience; nous tâchons de nous faire estimer, et nous accueillons, ce dont manque le collégien, un certain pressentiment, de qualité morale et poétique, que nous-mêmes nous vieillirons.

Isolés de leurs groupes de naissance et dressés seulement à concourir entre eux, des adolescents prennent de la vie, de ses conditions et de son but la plus pitoyable intelligence. On disait couramment au lycée de Nancy qu'un homme qui serait fort comme le professeur de gymnastique, polyglotte comme les maîtres d'allemand et d'anglais, latiniste comme un agrégé, dominerait le monde. — On ne se doutait pas d'une certaine fermeté morale, le caractère, qui impose même à l'intelligence, ni de toutes ces circonstances qui réduisent les plus beaux dons. — On était persuadé qu'aux pieds d'un si brillant prodige afflueraient tous les trésors. Les élèves de l'Université servis par des valets malpropres, mais ponctuels, ignorent ce qu'est un gagne-pain et, sitôt bacheliers, s'étonneront qu'il faille cirer ses bottes soi-même.

Tel est brièvement décrit l'esprit de l'internat, auquel résistent mal les externes eux-mêmes : chacun d'eux se forme sous des influences familiales très diverses, et ils ne peuvent opposer une force d'ensemble aux notions habituelles et indiscutées qui forment, dès le seuil, l'atmosphère des *grands*, des *moyens* et des *petits*.

Il y avait bien dans cette classe de philosophie une dizaine de jeunes gens notables, c'est-à-dire chez qui les impressions peuvent prendre une forme individuelle. Plus spécialement doués pour le bien et pour le mal social, sans que nous puissions préciser si cette valeur procède du sang ou de la condition, ces enfants passent de la tête leurs contemporains et deviendront des « capitaines », tandis que le surplus marqué par le régime du lycée se confondra dans le troupeau. Mais chez ces médiocres mêmes, dans cet âge où l'amour entrevu révolutionne tout l'être, quelque chose apparaît de moins grossier que ne sera leur maturité; c'est la phase de l'existence où la plupart des hommes ont des agitations désintéressées. Telle âme d'intrigue et de jalousie se relevait à dix-sept ans, fût-ce par

un certain sentiment de la débauche analogue à la mélancolie. Et dans cette classe de philosophie le plus méchant gamin vaut par l'admiration de M. Bouteiller.

Ce jeune maître, lors de la première classe, prit place dans la chaire et examina un livre jusqu'à ce qu'il jugeât écoulé le délai suffisant pour l'installation de chacun ; alors il leva les paupières. Un silence parfait s'établit. Dès ce premier instant, il n'y eut point de doute que M. Paul Bouteiller était de ceux qui dominent une situation.

Son teint était mat et décoloré, comme il arrive souvent aux personnes qui vivent renfermées. La méditation et les travaux intellectuels mettent de la gravité sur la physionomie. Son regard n'était jamais distrait ni vague, mais le plus souvent baissé; sinon, il regardait en face, et de telle façon qu'il n'eut jamais besoin de punir. Il avait du prestige et sut faire appel au sentiment de l'honneur. Il parla. Il leur dit sa haute notion de sa responsabilité, étant venu pour faire des hommes et des citoyens. Mais eux aussi ils avaient des devoirs, de patriotisme et de solidarité. Quelques-uns prenaient des notes, il les invita à n'en rien faire.

— Ce ne sont pas les matières du cours ; on ne vous interrogera pas là-dessus à l'examen, mais plus qu'un diplôme, ceci est nécessaire : que vous réfléchissiez sur les liens qui nous unissent, afin que vous ayez une conscience plus nette de votre dignité...

A ce mot, un élève, Alfred Renaudin, se mit à rire : il ne lui était jamais venu à l'esprit que lui, lycéen, pût avoir une dignité.

Le professeur immédiatement se tut. Si superbe de raison inflexible apparut sa physionomie que la classe n'osa même point se tourner vers le coupable. Après un long silence :

— Messieurs, dit-il, je n'appliquerai jamais de punitions; je les juge indignes du maître et des élèves ; mais ceux qui troublent l'ordre auquel nous avons tous droit quitteront la salle. Que l'inconvenant sorte !

Renaudin eut contre lui, disgrâce jusque-là inouïe, le sentiment de ses camarades.

Dorénavant Racadot et Mouchefrin, qui étaient voisins et se

plaisaient, ne polissonnèrent plus que durant les classes d'histoire et de géographie, de sciences et de langues vivantes.

A la fin de la semaine, ce fut un autre événement non moins significatif. Le proviseur, accompagné du censeur, se présentait chaque samedi pour lire les notes. On observa que M. Bouteiller affectait de ne pas regarder ces dignitaires administratifs. Il les dédaignait. Par là il enthousiasma ces enfants révoltés.

Il leur parut un frère aîné et tout-puissant. Cette attitude l'égalait au professeur de mathématiques spéciales qui, un jour, d'un coup de pied, avait violemment fermé la porte laissée ouverte par le censeur. L'opinion salua leur indépendance. Les jeunes gens dirent en récréation :

— Un proviseur ! eh bien quoi ? c'est un policier !

Après cela, M. Bouteiller peut bien leur enseigner tout ce qu'il voudra sur le respect des lois, sur la discipline sociale. Il a méprisé, au nom de sa supériorité individuelle, un supérieur hiérarchique.

Cependant proviseur et censeur se consultaient :

— Ses allures confirment mes renseignements. Il a des protections.

— Qui donc ?

— Peut-être Gambetta ! dit le proviseur à voix basse.

Devant ces pauvres enfants, vulgaires, cyniques, habitués à craindre des maîtres que les plus développés s'élevaient seulement jusqu'à mépriser, M. Bouteiller tint l'emploi d'un jeune dieu de l'Intelligence. De leurs ardeurs inutilisées il reçut un prodigieux éclat. Certes, Maurice Rœmerspacher, Henri Gallant de Saint-Phlin, François Sturel, Georges Suret-Lefort, Alfred Renaudin, Honoré Racadot, Émile Mouchefrin paraîtraient arriérés à des « philosophes » de Paris. Bien qu'en eux une force d'hommes soit prête à éclater, ils demeurent, par le geste et le vocabulaire, des enfants. La formation n'est pas hâtive en province, mais peut-être ces jeunes gens, qui profitent d'une longue hérédité campagnarde et dont nul bruit de la ville ne détourne l'enthousiasme, ont-ils une naïveté plus avide, plus réceptive, que les merveilleux adolescents parisiens, un peu débiles et déjà de curiosité dispersée par leurs plaisirs du dimanche.

Jeunes sauvages, serrés sur leurs bancs, ils l'écoutent, l'observent, un peu méfiants, le guettent et s'apprivoisent par l'admiration. Ils allèrent jusqu'à s'émerveiller qu'il fût d'une propreté parfaite. En eux apparaissaient les éléments de poésie de la puberté, certaines délicatesses qui se perdaient en minuties pour n'avoir pas encore trouvé leur direction. Il fut confusément l'initiateur de ces gauches adolescents. La jeunesse est singe : on cessa de se parfumer au lycée de Nancy, parce que Paul Bouteiller, qui n'avait pas le goût petit, séduisait naturellement.

Ils l'associaient à toutes les notions qu'ils s'étaient amassées du sublime moderne. Dans un âge où les lycéens du premier Empire entendaient le canon de Marengo et parfois le coupé de l'Homme traversant en hâte leur ville, ces enfants, grandis depuis la guerre, n'avaient d'autre idée générale de qualité émouvante que la France vaincue et la lutte de la République contre les partis dynastiques. D'instinct, ils symbolisaient et glorifiaient la persistance de la patrie dans le nom national et républicain de Victor Hugo. Les vieux professeurs des petites classes lui déniaient tout talent ; en rhétorique, on admettait certaines de ses beautés modérées. De ces injustices, les lycéens, en 1879, frémissaient. Un jour M. Bouteiller leur apporta la seconde série de la *Légende des siècles* : il lut l'Hymne à la Terre, où l'on jette un magnifique regard sur le fleuve épandu, sur le Gange que fut au terme de sa course le vieux maître, et, le commentant avec une autorité dont les accents étaient religieux, il ouvrit à ces êtres encore intacts les grands secrets de la mélancolie poétique.

Quelle matière sublime qu'un troupeau de jeunes mâles reclus, confiants et avides ! Par ses actes, même indifférents, M. Bouteiller les modelait. Sa renommée s'était répandue ; des parents, qui d'ailleurs ne se doutaient pas qu'il leur prît ou mieux qu'il recréât leurs fils, voulurent le connaître. Il découragea ces avances par sa froideur : il voulait qu'on respectât son temps. Aussi fut-on surpris qu'un jour, après la classe, il dit à un externe : « Monsieur votre père ira-t-il au cercle, ce soir ? » Cet élève était fils d'un juif, conseiller municipal de la ville. Cependant la grand'mère d'Henri Gallant de Saint-

Phlin ayant manifesté le désir de l'entretenir, il la pria de passer chez lui et la reçut debout, en manches de chemise, dans une chambre défaite. Cette fois, c'était plus que le désir de s'isoler, et nettement une grossièreté voulue.

Gallant de Saint-Phlin, qui était un enfant admirable de négligence sur soi-même, de vivacité d'esprit et d'absence totale de malice, souffrit de cet échec : sa grand'mère se refusa désormais à partager son enthousiasme pour son professeur, et ses camarades l'humilièrent sur cet incident qu'il était incapable de taire. Il souffrait d'un léger désordre nerveux, qui faisait de la passion avec tous les mouvements d'une âme tendre, noble et incertaine. Agité d'un besoin d'épanchements affectueux, il cherchait la popularité, la chaude sympathie de tous. Or, il était différent. Jusqu'à sa rhétorique, il avait travaillé avec un précepteur chez sa grand'mère ; et cette vie de famille dans une belle propriété à la campagne, lui avait composé une nature telle qu'au lycée, après dix-huit mois d'initiation, il demeurait un nouveau, un étranger désorienté. Il paraissait sans attaches avec les réalités : c'est qu'elles n'étaient pas pour lui dans les usages et dans les règles du lycée, mais dans l'amour de sa famille et dans les longues promenades forestières de l'Argonne. Incapable d'observer les distances convenues entre professeur et élèves, il faisait la joie de la classe par ses discours et objections sur les matières du cours. Quand M. Bouteiller, ayant lu l'*Hymne à la Terre*, dit : « Je suis content de vous avoir révélé une des pièces les plus profondes du poète philosophe », Gallant de Saint-Phlin lui répondit vivement :

— Je la connaissais ; je l'ai entendue de nouveau avec plaisir, mais c'est une vision astronomique et préhistorique : à la campagne je comprenais mieux les *Géorgiques*.

De telles réflexions, où l'on sent l'influence d'un ecclésiastique médiocre et cultivé, mais enfin intéressantes, déplaisaient à M. Bouteiller parce qu'en troublant de rires la classe elles déplaçaient les effets, et dérangeaient sa mise en scène. Et puis il n'aimait pas Gallant de Saint-Phlin.

Ces enfants réunis de tous les points de la Lorraine avaient dans toute son âpreté le magnifique sentiment égalitaire du paysan français. Ils découvrirent aussitôt que M. Bouteiller avait

pris ce ton avec la grand'mère de leur camarade parce que les Saint-Phlin étaient des ennemis de la République. Le retentissement fut immense, hors de la classe de philosophie, dans tout le lycée subitement informé.

L'Université est un puissant instrument d'État pour former des cerveaux : elle a enseigné le dévouement à l'Empire, à la famille d'Orléans, à Napoléon III ; elle enseigne en 1879-1880 les gloires de la Révolution. A toutes les époques, elle eut pour tâche de décorer l'ordre établi. On peut se croire à dix-sept ans révolté contre ses maîtres ; on n'échappe pas à la vision qu'ils nous proposent des hommes et des circonstances. Notre imagination qu'ils nourrissent s'adapte au système qui les subventionne. Dans les lycées, on est républicain ; dans les établissements religieux, réactionnaire et clérical. Georges Suret-Lefort, qui sortait d'un collège de prêtres, n'aimait pas la République. Sans doute, la supériorité de manières et de fortune de ses camarades bien nés l'avaient froissé : — l'arrogance des enfants de douze ans n'a d'égale que leur susceptibilité ; — c'est ce qu'il oubliait au milieu des vulgarités du lycée, et, fier d'avoir connu mieux, il flétrissait la mauvaise éducation des républicains. En outre, merveilleusement habile à distribuer son temps, il trouvait chaque jour des heures pour feuilleter le Dictionnaire historique de Bouillet, au point de pouvoir réciter les biographies des dignitaires du premier Empire. Parmi les républicains, les plus fameux révolutionnaires seuls satisfaisaient son romanesque ; et cette grande espèce, pensait-il, a disparu. Quand il vit M. Bouteiller servir la République, ses antipathies pour ce système s'évanouirent. En cour, il déclara :

— Le malheur, c'est qu'il n'y en a pas beaucoup comme celui-là.

Ainsi, M. Bouteiller se confondait pour ses élèves avec les deux images les plus importantes qui flottaient sur la France : il fut Victor Hugo et la République héroïque. Il ne devait pas s'en tenir là : il abrégea dédaigneusement la philosophie universitaire pour insister avec de puissants développements sur l'histoire de la philosophie... Il allait hausser ces enfants admiratifs au-dessus des passions de leur race, jusqu'à la raison, jusqu'à l'humanité.

Dès ses premiers entretiens, quand il leur parlait de Victor Hugo, et parfois même de Gambetta, quand, par l'affront à madame de Saint-Phlin, il se posait en démocrate orgueilleux de sa qualité peuple, il incarnait pour eux l'esprit national moderne ; mais aujourd'hui que, se promenant de long en large, il dicte son cours, et surtout s'il ordonne qu'ils posent leurs plumes pour mieux suivre tel rapprochement à travers les siècles, c'est vraiment l'Univers qui parle par sa bouche : l'humanité conte ses rêves, le monde révèle ses lois.

Depuis 1870, une caractéristique des jeunes gens, c'est qu'ils font de médiocre rhétorique et d'excellente philosophie. Pendant quelques années, l'humanité dans un pays montre avec surabondance une aptitude qui disparaîtra presque de la période suivante. Nés pour s'émouvoir des problèmes philosophiques, ces pauvres êtres, entravés sur les bancs de la classe, tandis que la beauté se révélait à eux, — puis, en étude, sous les lampes qui leur chauffaient le crâne, relisant leurs notes, — puis au dortoir, maintenus en veille par une fièvre d'imagination, parmi les souffles réguliers des rhétoriciens et des scientifiques, — connurent ces incomparables exaltations qui deviennent, passé trente ans, le privilège de quelques natures royales.

Quand il commença de leur expliquer les vieux penseurs de l'Ionie et qu'il voulut retrouver chez eux les conceptions les plus modernes de la science, quand sa voix grave montra comment la doctrine orientale des épurations et des métempsycoses, enseignée dans les temples et les grandes écoles de la Grèce, est confirmée par les théories modernes qui rattachent la destinée humaine aux métamorphoses de la nature et aux lois de la vie universelle, ces graves problèmes, ce recul au fond des siècles, cette certitude créée par la concordance des religions du passé avec les académies de Paris et de Berlin, enivrèrent ces enfants d'une poésie qui ressemblait à de l'épouvante. Plus de salles d'études pour écoliers, plus de préaux pour camarades, mais d'immenses horizons imprévus et mouvants ! Des phrases se détachaient du cours avec la force d'un thème musical qui leur faisaient sensible la loi des choses, et cette loi variait chaque semaine selon le philosophe de la leçon : ils devenaient éperdus devant

la multiplicité, la splendeur et la contradiction des systèmes.

M. Bouteiller se hâta de les fixer. Kantien déterminé, il leur donna la vérité d'après son maître. Le monde n'est qu'une cire auquel notre esprit comme un cachet impose son empreinte... Notre esprit perçoit le monde sous les catégories d'espace, de temps, de causalité... Notre esprit dit : « Il y a de l'espace, du temps, des causes » ; c'est le cachet qui se décrit lui-même. Nous ne pouvons pas vérifier si ces catégories correspondent à rien de réel.

Maurice Rœmerspacher écrivit aux siens une lettre vraiment douloureuse sur les limites de la connaissance. Elle révélait un tel désarroi que son père, la lisant un jour à son compagnon de chasse qui haussait les épaules, déclara :

— Si je l'ai fait comme cela, il faut bien que je l'accepte ; mais je crois bien que lui et moi, nous sommes refaits.

Leur état n'avait rien de commun avec les angoisses d'un Jouffroy ou les balancements d'un Renan. La grande affaire pour les générations précédentes fut le passage de l'absolu au relatif ; il s'agit aujourd'hui de passer des certitudes à la négation sans y perdre toute valeur morale. Soudain un homme d'une grande éloquence communiquait à ces jeunes garçons le plus aigu sentiment du néant, d'où l'on ne peut se dégager au cours de la vie qu'en s'interdisant d'y songer et par la multitude des petits soucis d'une action. Dans l'âge où il serait bon d'adopter les raisons d'agir les plus simples et les plus nettes, il les invitait à respirer tous les parfums orientaux de la mort. La dose trop forte jeta chacun dans une affirmation désespérée de soi-même. Ils se composèrent une sorte de nihilisme cruel.

M. Bouteiller, après une étape dans le scepticisme absolu, croyait bien avec Kant et par l'appel au cœur reconstituer à ses élèves la catégorie de la moralité et un ensemble de certitudes : vainement ! Ils ne le suivirent pas. C'est que la force vive de la puberté s'amassait dans leur sang. Les plus banales mélancolies ont une puissance infinie dans les jeunes poitrines qu'elles emplissent. Le professeur peut citer chaque jour la page sublime : « Deux choses comblent l'âme d'une admiration et d'un respect toujours renaissants, et qui s'accroissent à mesure que la pensée y revient plus souvent et s'y

applique davantage : le ciel étoilé au-dessus de nous, la loi morale au dedans. » Ce n'est pas la loi morale qu'éveille le ciel étoilé dans la conscience de François Sturel. Au dortoir, couché auprès d'une fenêtre, jusqu'à ce que le sommeil apaisât le tumulte de ses sensations, il s'attachait de toute son âme à la plus brillante des clartés célestes, et, sachant par la biographie de Napoléon que les ambitieux ont leur étoile, et aussi les amoureux, et aussi les grands poètes, il pleurait par crainte de vivre sans génie, et cherchait à surprendre aux constellations les secrets de gloire et d'amour. Ce qu'il adressait aux profondeurs du ciel, c'était le cri des jeunes âmes exaltées : « Trouverai-je mon objet dans la vie? » Mais il le formulait ainsi : « Égalerai-je jamais en génie Bouteiller? »

Au matin, avec ses beaux yeux largement cernés par l'ardeur de ses rêves, il était plaisanté par ses pauvres camarades qui, tous, du lycée, avaient reçu le ton obscène de la caserne, et lui-même l'adoptait, déjà gâté de grossièreté. Ce milieu, s'il salit tout l'extérieur des adolescents, du moins fortifie la puissance du rêve en le refoulant. Celui qui grandit hors de la société des femmes, appliqué à ne pas différer de compagnons vulgaires et railleurs, n'épanouira jamais sur son visage et dans tous les mouvements de son corps la grâce sublime d'une âme confiante; mais ses jouissances intimes, qu'il ne pourra partager avec personne, y gagneront en âpreté.

De l'ambition mêlée à la mélancolie romanesque, voilà ce que l'on retrouve au cours de ce siècle, chez des milliers de jeunes gens, les Julien Sorel, les Rubempré, les Amaury, pour qui les conquêtes de la bourgeoisie ont rompu les frontières sociales, et ouvert tous les possibles. M. Bouteiller, qui croit soumettre ses élèves à la notion du devoir, ne fait que les jeter plus ardents dans la voie commune aux jeunes Français modernes. Et leurs lectures aussi les exaltent sans plus leur fournir de sentiment social.

Dans chaque quartier de lycée se trouve une petite bibliothèque, composée d'après l'âge des élèves. L'apprenti philosophe y connaît à travers de faibles contradicteurs les grands esprits libres. Malmenés, parfois injuriés par les éditeurs universitaires, ils se présentent à l'enfant comme des révoltés, des

proscrits ; par là son imagination, qu'ils auraient bien su ébranler, est plus fortement séduite. Il les lit sous la flamme du gaz, dans un lieu infecté par tant d'adolescents pressés, dans une atmosphère de contrainte, de malaise, d'irritation et de grossièreté. Son sang en est brûlé; sous leur poids, son âme prend une pente selon laquelle dorénavant coulera tout ce qu'elle recevra de la vie. Le grand air, les horizons libres, la douceur d'une jeunesse passée dans une harmonie d'intérêts naturels et d'affections, donneraient à de tels livres un sens qu'ils n'ont pas dans les cellules d'un lycée. Et Rousseau, qui fait aimer et donne le sens de la fraternité, si tu le lis dans un verger, les tourmentait de sensualité et de sauvagerie mélancolique, tumultueux petit livre lu secrètement aux lueurs tard prolongées d'un jour de juin, splendide, mais trop lourd pour le prisonnier.

On juge si ce puissant renfort aidait à la tâche d'excitateur entreprise par M. Bouteiller. Nul doute cependant qu'il eût été stupéfait de constater les prolongements de sa parole dans ces jeunes cerveaux. Voilà un des aspects les plus intéressants de l'œuvre de M. Bouteiller au lycée de Nancy! Il fait avec ampleur son geste de semeur et ignore absolument ce que devient la graine.

Du professeur ou du livre, nous recueillons seulement ce que notre instinct reconnaît comme sien, et nous interprétons avec une étrange indépendance. Alors que le maître réfute, souvent ses indignations tombent lourdement au pied de sa chaire, et la doctrine qu'il pense avoir détruite, il l'a propulsée dans des êtres avides qui, dès lors, en seront animés. Les mouvements si violents de ces jeunes âmes ne se traduisent pas encore en actions. M. Bouteiller, qui leur parle avec une insistance éloquente, de cette idée supérieure du devoir qui gît dans chaque conscience et qui prouve l'existence de Dieu, jamais ne se penche pour écouter leurs murmures intérieurs.

Pour qu'il prévît sa moisson, il eût fallu qu'il connût son terrain ; c'est une étude qu'il dédaigne. Ce kantien ne se rend pas compte que d'être parvenu à son degré élevé de culture, d'avoir échappé à la patrie restreinte et à ses intérêts étroits pour appartenir à la France, à l'humanité tout entière et à la raison, c'est une puissance qui, chez un éducateur, implique

un devoir : le devoir et la puissance de comprendre toutes les conditions de l'existence, qui sont diverses selon les milieux. Chaque individu est constitué par des réalités qu'il n'y a pas à contredire, mais le maître qui les envisage proportionne et distribue la Vérité de façon que chacun emporte sa vérité propre.

Et avant même d'examiner les biographies de ses élèves, M. Bouteiller, ne devrait-il pas prendre souci du caractère général lorrain ? Il risque de leur présenter une nourriture peu assimilable. N'ont-ils pas des besoins à prévenir, des mœurs à tolérer, des qualités ou des défauts à utiliser? Pour leur bonheur propre et pour le profit social, ne doivent-ils pas être cultivés selon une méthode appropriée? C'est ce que nie M. Bouteiller. Désireux d'utiliser son passage à Nancy pour connaître les circonscriptions de Meurthe-et-Moselle, il a rassemblé sur ces jeunes gens des renseignements nombreux. Mais l'éducateur ne respectera pas des particularités que l'homme politique prétend effacer.

Et d'ailleurs faire de ces enfants des déracinés, les détacher du sol et du groupe social où tout les relie pour les placer hors de leurs préjugés dans la raison abstraite, comment cela le gênerait-il, lui qui n'a pas de sol, ni de société, ni, pense-t-il, de préjugés ?

Fils d'un ouvrier de Lille, remarqué à huit ans pour son intelligence précoce et studieuse, il avait obtenu une bourse jusqu'à l'École normale d'où il était sorti premier. Enlevé si jeune à son milieu naturel et passant ses vacances mêmes au lycée, orphelin et réduit pour toute satisfaction sentimentale à l'estime de ses maîtres, il est un produit pédagogique, un fils de la raison, étranger à nos habitudes traditionnelles, locales ou de famille, et vraiment suspendu en l'air ; ses mœurs, ses attaches, il les a discutées, préférées et décidées. Et comme il a administré sa vie, il ne lui répugne pas d'admettre que toutes les vies doivent relever d'une sage administration, qui leur impose un emploi, un but. Pourquoi, les principes qui lui ont servi à se déterminer ne conviendraient-ils pas à organiser les autres?

Il n'y a pas d'idées innées, mais des particularités insaisissables de leur structure décident ces jeunes lorrains à éla-

borer des jugements et des raisonnements d'une qualité particulière. En ménageant ces tendances naturelles, comme on ajouterait à la variété et à la spontanéité de l'énergie nationale!... Mais quoi! à la façon d'un masseur qui traite les muscles de son client d'après le tempérament qu'il lui voit, approprier son enseignement à ces natures de Lorrains et aux diversités qu'elles présentent, c'est un système que M. Bouteiller n'examine même pas. Il sait qu'un individu n'a pas de droits contre la société et il connaît ce qui convient le mieux à la société. En conséquence, il lui appartient de la servir en l'administrant, comme à ce troupeau d'enfants de la servir en se pliant à une sage administration.

Ainsi pensant et pratiquant, ce Bouteiller, qui prend sur Kant son point d'appui, est le délégué parfait d'une espèce psychologique et d'un parti social. Il ressemble en plusieurs points essentiels — bien qu'il s'en distingue par ailleurs, fortement — à M. Burdeau. M. Burdeau a écrit : « Nous n'avons le droit de distraire du service de l'État aucune fraction de notre fortune, aucun effort de notre bras, aucune pensée de notre intelligence, aucune goutte de notre sang, aucun battement de notre cœur. »

D'ailleurs, M. Bouteiller serait-il l'affamé de domination que nous avons vu, tout abstrait, suspendu dans le vide, s'il s'attardait à peser les conséquences de son enseignement et les risques d'égarer les caractères d'une douzaine de jeunes gens? Il tient son rôle strictement, comme une consigne reçue de l'État. C'est le sergent instructeur qui communique à des recrues la théorie réglée en haut lieu. Exactement il leur distribue de vieux cahiers, rédigés depuis huit ans et qu'il a dictés à Nice, à Brest, comme aujourd'hui à Nancy.

Certes, il n'est pas homme à négliger un service public dont il est responsable. Son cours est remarquable, dans le meilleur esprit de la jeune École normale, et, dès ses premières fréquentations politiques, il l'a rehaussé d'une certaine morale sociale, kantienne, mais dont la construction porte sa marque propre ; toutefois, c'est un travail arrêté définitivement où il ne prend plus que l'intérêt de la diction et, parfois, de l'éloquence.

Pendant que ces vieux cahiers, présentés avec chaleur, tombent en nouveautés enivrantes sur des êtres avides de

recevoir, il assouplit sa voix, essaie des débuts à voix basse qui forcent un public à l'attention, cherche et trouve ces intonations émouvantes, ces accents du devoir et ces appels à l'énergie virile qui s'accordent le mieux avec son génie.

M. Bouteiller forme sa domination en déformant des âmes lorraines, et dans le même temps lui prépare un emploi plus vaste dont elle est avide et capable. Par delà Sturel, Racadot, Mouchefrin, Gallant, Suret-Lefort, Rœmerspacher et Renaudin, il observe Gambetta. Au verso de leurs pauvres copies d'écoliers il crayonna plus d'une fois des indications que le fameux orateur utilisa dans les débats sur l'enseignement public. Gambetta, d'une curiosité politique insatiable, eût voulu connaître chacun des Français. M. Bouteiller lui donna des rapports sur l'esprit des fonctionnaires en Meurthe-et-Moselle. D'où, cette année-là, de nombreux déplacements et des révocations.

Ses menées étaient secrètes ; il ne s'en expliquait pas au préfet, et pas davantage à la loge. Il fit chasser le portier du lycée, un nommé Fanfournot, type singulier, bonapartiste enragé, qui amusait beaucoup, et ne scandalisait guère. En vain, des professeurs apitoyés essayèrent-ils d'éviter une telle rigueur au vieux soldat, qu'ils présentaient comme une sorte d'imbécile sympathique. Rien n'y fit et, sur un ordre, le portier dut décamper avec son fils de douze ans, Louis Fanfournot, qui, par la même catastrophe, perdit sa bourse. C'était un enfant très doux, très nerveux, et dans la cour des petits on eut les larmes aux yeux, en le reconduisant à la grille, un dur soir d'hiver. M. Bouteiller fut soupçonné : ses collègues, entre eux, le blâmaient ; tous ses élèves nièrent sa responsabilité ou reconnurent son austère sentiment du devoir, des implacables exigences du devoir.

Ce rôle de dénonciateur n'inquiétait pas sa conscience : elle se fiait tout entière à une règle morale acquise dans des méditations de cabinet et qu'elle ne remettait jamais en discussion. Quand M. Bouteiller était encore élève, un de ses condisciples déroba une montre, fut convaincu, puis, sur ses pleurs et ses supplications, pardonné par le volé ; mais lui, solennellement, porta plainte au proviseur, exigea l'expulsion du coupable.

Avec quiétude il faisait reposer toute sa conduite comme son enseignement sur le principe kantien qu'il formulait ainsi : « Je dois toujours agir de telle sorte que je puisse vouloir que mon action serve de règle universelle ». — Dans les cas particuliers que nous citons, il avait jugé qu'il n'appartient pas à un brouillon qui se pique de générosité de maintenir quelque chose de pourri dans une collectivité.

Il y a dans cette règle morale un élément de stoïcisme, et aussi un élément de grand orgueil, — car elle équivaut à dire que l'on peut connaître la règle applicable à tous les hommes, — et puis encore un germe d'intolérance fanatique, — car concevoir une règle commune à tous les hommes, c'est être fort tenté de les y asservir pour leur bien ; — enfin il y a une méconnaissance totale des droits de l'individu, de tout ce que la vie comporte de varié, de peu analogue, de spontané dans mille directions diverses.

Cette dure morale sert M. Bouteiller. Par ces manœuvres, il donne des gages à ses grands amis de Paris ; je doute que ce fût un calcul, — ces natures abstraites étant, par définition, dégagées des mesquineries. — Les partis aiment qu'on les serve, mais surtout qu'on se coupe toute retraite vers leurs adversaires. Par la puissance et par la discrétion de son travail, — en toute carrière, n'est-il pas légitime qu'un débutant se laisse exploiter? — et surtout par son zèle sectaire, il mérita l'estime de Gambetta, qui sans trêve recrutait des hommes.

Un jour de mai, le jeune professeur monta dans sa chaire plus blême, plus grave, plus homme de conscience que jamais et, après un long silence, ayant levé les yeux sur les élèves qu'émouvait un pressentiment :

— Messieurs, leur dit-il, je viens de traverser une des crises de conscience les plus pénibles qu'il m'ait été donné de subir, moi, qui, je puis le dire, en ai subi de si douloureuses dans l'année 1871 où le devoir s'obscurcissait en même temps que la notion de patrie et l'idée d'humanité. Cette nuit, j'avais à choisir entre deux devoirs. Le gouvernement de la République m'appelle dans un lycée de Paris. Dois-je accepter? Dois-je quitter des intelligences auxquelles je me suis attaché, auxquelles je puis encore être utile?

» Je n'ai pas besoin de vous dire que l'idée d'avancement n'a pu un seul instant plaider dans ce débat intérieur. A celui qui depuis des mois est le compagnon de votre pensée, vous ferez bien l'honneur d'accorder qu'il n'envie d'autre poste que celui où il peut rendre son maximum de services.

» Mais, précisément, dans l'espèce, suis-je juge de mon utilité ?

» Si le gouvernement de la République dispose de ce que j'ai de forces, ne dois-je pas m'incliner? Les considérants que j'apporterais dans cette discussion ne seraient-ils pas, à mon insu, l'expression du plaisir que je trouve parmi vous? Oui, nous avons fait le plus pénible de notre tâche. Nous sommes des caractères qui avons appris à nous connaître. Il ne nous restait plus qu'à jouir de l'atmosphère fortifiante des sommets. Dans le début, nous nous étions un peu attardés aux philosophes d'Ionie ; et l'on coupe court difficilement, je l'avoue, aux entretiens de Socrate. L'hellénisme examiné, nous allions presser le pas, traverser plus rapidement des cultures notables, mais qui n'intéressent pas votre vie. C'est alors que nous aurions embrassé une grande pensée, la plus ample et la plus décisive, dont, à plusieurs reprises, je vous ai signalé les temps : comment Kant aboutit au scepticisme absolu et puis comment il rétablit le principe de certitude, disant : « Une réalité existe, c'est la Loi morale. » Beaux horizons, messieurs, qu'il ne nous est pas donné de parcourir ensemble, mais, prévenus par mes soins, vous voudrez souvent y revenir.

» Cette certitude des satisfactions que je trouverais à rester au milieu de vous me rend suspect le désir que j'en ai. Le devoir, pour l'ordinaire, a des aspects plus austères. Craignons de nous masquer la vérité par égoïsme.

» N'y a-t-il pas ailleurs une tâche plus lourde ? des esprits qui ont besoin d'un conseiller, d'un guide? Je remets leur sort entre vos mains. Pour moi, j'ai fait mon sacrifice. Si je n'ai pu cette nuit prendre un instant de repos, c'est que je devais accepter cette douloureuse séparation. A vous maintenant d'apprécier si vous vous sentez l'énergie d'immoler au meilleur bien l'avantage incontestable de continuer sous un même maître la préparation de votre examen.

» Nous allons voter. Voter librement ; je me conformerai à

la décision de votre majorité, mais l'on aura vu si vous êtes des hommes capables de céder au devoir.

» Que ceux qui sont décidés à s'incliner devant la décision du gouvernement lèvent la main.

Après s'être regardés les uns les autres, ils levèrent les mains en l'air. M. Paul Bouteiller dit :

—Maintenant l'épreuve contraire. Que ceux qui protestent contre mon départ lèvent la main.

Gallant de Saint-Phlin seul leva la main. Quelques-uns, soit par servilité, soit sous l'action du speech de M. Bouteillier, le huèrent. Mais le maître les fit taire :

— Monsieur Gallant de Saint-Phlin a usé de son droit absolu. Je lui demanderai seulement de nous dire, s'il le veut bien, le motif de sa protestation, qui, je le constate, est unique.

Gallant, debout, comme c'était la coutume pour réciter la leçon et, très intimidé, sa petite figure jaune et pâle un peu animée de rouge, dit :

— J'ai pensé que l'on pourrait envoyer à Paris le professeur que l'on nous destine, de sorte qu'ici rien ne serait changé.

L'argument, quoique présenté sans aplomb, portait avec lui une telle évidence que chacun en eût été gêné, sans M. Bouteiller qui répondit de sa belle voix grave :

— Je suis touché du regret que vous exprimez de mon départ, monsieur Gallant de Saint-Phlin, mais croyez-moi, c'est nous qui avons raison, et contre un devoir il ne faut pas subtiliser; il ne faut jamais non plus que nos préférences personnelles interviennent contre ce qui porte un caractère d'utilité générale. Rappelez-vous le principe sur lequel nous fondons toute morale. Combien de fois nous l'avons formulé! C'est d'agir toujours de telle manière que notre action puisse servir de règle. Il faut se conformer aux lois de son pays et aux volontés de ses supérieurs hiérarchiques. J'irai donc à Paris, où m'appelle M. le ministre de l'instruction publique. Je vais vous quitter, la vie ne nous séparera pas ; je ne perdrai de vue aucun de vous ; je vous suivrai dans les carrières diverses où vous appelleront vos dons naturels, vos justes ambitions et le choix des autorités légitimes. Vous cessez d'être mes élèves; vous devenez mes amis. Toujours je serai heureux si l'un de vous monte mon escalier.

» Avant de partir, je voudrais, une fois encore, tâcher de vous être utile. Laissons de côté le cours, laissons de côté l'examen de fin d'année; vous pouvez l'envisager avec bon espoir. Je voudrais considérer avec vous un plus long espace et chercher à distinguer, d'après ce que je sais de vos aptitudes, comment vous collaborerez aux destinées de la patrie.

Alors cet homme admirable descendit de sa chaire, et, se promenant le long des bancs, commença de dire une façon de bonne aventure à chacun de ces enfants, tremblants de gêne et d'orgueil.

C'était exactement le sorcier de jadis, mais d'aspect moderne. Il disposait des mêmes forces, — autorité dans le regard, intonation prophétique, et psychologie pénétrante. — L'âme un peu basse de cet homme, qui leur faisait l'illusion d'un philosophe et qui n'était qu'un administrateur, se trahissait en ceci qu'il les avertissait sur leur emploi et non sur leur être. Il voyait partout des instruments à utiliser, jamais des individus à développer.

— Monsieur Rœmerspacher, il faut que vous entriez à l'École normale. Vous avez de la puissance de travail, peu de faculté imaginative, un grand bon sens, de la santé intellectuelle. Voilà ce qui convient dans notre Université à une époque où il s'agit d'unifier les caractères.

» A vous aussi, monsieur Sturel, on pourrait conseiller l'École Normale : vous deviendriez un de ces esprits distingués, agiles et fins comme il s'en forma autour de Weiss, d'About, d'Assollant. Mais la tâche pressante, la tâche si grave des éducateurs modernes, former une génération républicaine! selon moi ne veut pas de brillant : c'est un luxe de vainqueurs... En revanche, vous ferez un excellent magistrat. Il existe chez ces messieurs une tradition de culture agréable que la République aurait tort de laisser perdre : le magistrat, désigné comme le soldat pour servir l'organisation sociale sans la juger, a droit à distraire son esprit. Vous avez de la fortune, je crois; avec votre éducation, votre parfaite honorabilité de famille, vous ferez un excellent magistrat, et si, comme il est probable, vous avez quelque don de parole, vous fournirez aisément une belle et utile carrière.

» Vous, monsieur Gallant de Saint-Phlin, — toute la

classe tomba en arrêt, prête à rire, — vous devriez entrer à Saint-Cyr.

Galland de Saint-Phlin répondit avec naïveté :

— Ma grand'mère ne veut pas.

M. Bouteiller sourit : il fit un geste qui signifiait : « Oh ! vous m'en direz tant, petit garçon !... » Et sur tous les bancs les élèves se balançaient de joie. Bouteiller les calma.

— Dès lors, monsieur Gallant de Saint-Phlin, ce que vous avez de mieux à faire s'indique, c'est de soigner vos propriétés. Il faudra venir de temps en temps à Paris, ne pas trop perdre de vue la société moderne, ses conditions nouvelles, ses droits absolus sur nous tous. J'aurais voulu pour vous Saint-Cyr ; cela vous eût un peu assagi, réglé, accoutumé à une discipline... Enfin ! je sais que vous ne serez jamais un homme de désordre.

Bouteiller ne s'arrête pas un instant à comprendre la réponse de Saint-Phlin. Cet enfant, fils d'un général et orphelin de mère, fut élevé par sa grand'mère dans une propriété qu'elle gère elle-même et qui représente tout leur patrimoine. Elle juge sainement qu'il pourrait y mener une vie honorable et utile. Les intérêts réels de l'enfant et de ce coin de France, le canton de Varennes, ont été étudiés de plus près par cette vieille dame que par un philosophe nomade. Celui-ci, qui ne s'attache qu'à trouver des serviteurs à l'État, méprise un petit être accroché à sa famille. C'est par un simple mouvement de justice qu'il ne veut pas le quitter en le bafouant et qu'il conclut :

— Ne riez pas, messieurs, Gallant de Saint-Phlin est un bon Français. Le pays le trouverait aux jours graves !

Puis, passant au voisin :

— Vous avez de la ténacité, monsieur Racadot, et de la discipline. Si votre esprit d'une croissance plus vigoureuse que rapide ne vous permet pas d'atteindre l'École normale dans les délais, pourquoi ne chercheriez-vous pas l'agrégation de grammaire ? Mais à quelque administration que vous apportiez votre concours, vous ferez un excellent fonctionnaire, solide au poste, utile à ses chefs et désigné pour de justes distinctions.

Enfin il s'arrêta devant Suret-Lefort dont il estimait le sérieux.

— Monsieur Suret-Lefort, je vous vois au barreau. J'ai lieu d'espérer que vous ne vous perdrez pas dans des chicanes d'intérêts privés, — cependant respectables... S'il arrivait qu'à votre heure, mûri par votre expérience et par la confiance de vos concitoyens, vous dussiez intervenir dans les grands débats d'un peuple libre, je compte que vous donneriez votre concours aux doctrines sociales qui font l'essentiel de la philosophie telle que l'entend celui qui avait accepté la charge de vous enseigner au nom du gouvernement la loi morale et ses effets sur l'activité humaine.

Ainsi parlait-il à chacun. Eux le regardaient marcher, jouissaient de sa voix, contemplaient son autorité, plus avidement qu'ils n'eussent écouté un héros de tragédie... « Il va à Paris! Comme il avance, si jeune! Et moi, aurais-je une telle vie?... » — Ses phrases, durant une demi-année, avaient conseillé la soumission aux besoins de la patrie, le culte de la loi, mais son image triomphante dominait ces enfants, les faisait à sa ressemblance et obligeait leur volonté.

En suivant les bancs, M. Bouteiller avait rencontré les boursiers : Renaudin, Mouchefrin... Il sentit probablement à prophétiser l'avenir de ceux-là des difficultés. Entre les études universitaires et les emplois rémunérateurs, il y a une fosse qu'un pauvre est à peu près impuissant à franchir. Il différa de traiter leur cas jusqu'à ce qu'il eût fini avec les autres... Et regagnant sa chaire :

— Messieurs, peut-être en est-il parmi vous que j'ai méconnus : je les prie de m'excuser. Ils ne doivent pas en souffrir, mais considérer que seul vaut le jugement de notre conscience. Mes dernières paroles, je veux les offrir à ceux de vos camarades qui, moins favorisés par la naissance, sont redevables de leur instruction à l'initiative de la société. Elle n'a fait qu'obéir à la justice: l'héritage amassé par l'humanité pensante n'est point le privilège de la fortune ; sur ce fonds social chacun possède un droit égal et complet ; mais la situation de ceux qui en profitent leur commande un dévouement particulier à la République... Messieurs Renaudin et Mouchefrin, ne soyez pas effrayés par la vie. Rien n'est interdit à l'honnêteté et à la persévérance. Je me glorifie, si modeste que soit mon rôle, d'avoir été appelé à le tenir après avoir

été moi-même un boursier. Ce m'est une raison pour m'intéresser plus spécialement à vous deux. Ne pouvant pas serrer la main de tous vos camarades, c'est à vous, messieurs, que je veux donner dans ce dernier et pénible moment une cordiale poignée de main.

Vit-il une déception? Comprit-il qu'il leur apparaissait comme le vainqueur du monde et leur offrait peu? Agitant son chapeau et serrant sa serviette sous le bras, toute la classe debout, il fit à ces enfants une chaude allocution sur sa confiance qu'ils se conduiraient toujours en serviteurs de l'État et en braves Français.

Ah! oui! c'étaient bien des Français, ces adolescents excitables! Il suffit de les voir, avec leurs doigts tachés d'encre, leurs humbles vêtements de travail, leurs mentons à poils mal soignés, tout émus, électrisés par l'éloquence aimée et par la grande autorité du jeune maître :

— Vive la France! Vive la République! crient-ils d'une voix unanime.

La France ! La République ! Ah ! comme ils crient !... Il ne sert de rien qu'on prêche l'État, la France, la République. Ce sont des formules d'administrateur. Mais précisément un bon administrateur attache l'animal au rocher qui lui convient, lui donne une raison suffisante de demeurer dans sa tradition et dans son milieu; il faut mettre chaque homme dans une telle situation qu'il connaisse sa terre natale, qu'il ait plaisir à tenir un emploi dans son groupe naturel et que son intérêt propre se soumette à la collectivité. On élève les jeunes Français comme s'ils devaient un jour se passer de la patrie. On évite qu'elle leur soit indispensable. Tout jeunes, on brise leurs attaches locales; M. Bouteiller n'a pas su dire à ses élèves : « Prenez votre rang, dans les séries nationales. Pour garder la bonne direction, mettez vos pas d'abord dans les pas de vos morts. Vous, Suret-Lefort et Gallant de Saint-Phlin, faites attention que le Barrois décline ; Bar a cessé d'être une capitale, mais il vous appartient d'en faire une cité où vous jouerez un noble rôle. Avez-vous remarqué, Mouchefrin, comment l'initiative d'un seul homme, M. Lorin, a transformé en magnifique bassin minier la région de Longwy? Rœmerspacher, on dit que les salines de la Seille sont en décadence. Le

Barrois, le pays de la Seille, la région de Longwy, les Vosges, donnent à la Lorraine des caractères particuliers qu'il ne faut pas craindre d'exagérer, loin que cette province se doive effacer !... »

L'Université, si accueillante, si indulgente pour les civilisations antiques, et je ne l'en blâme point, ne se décide pas à aimer l'histoire de France. Elle hésite à se passionner pour toutes les formes de la vie française. Aussi des jeunes gens élevés dans une clôture monacale, et dans une vision décharnée des faits officiels et de quelques grands hommes à l'usage du baccalauréat, ne comprennent guère que la race de leur pays existe, que la terre de leur pays est une réalité et que, plus existant, plus réel encore que la terre ou la race, l'esprit de chaque petite patrie est pour ses fils instrument de libération.

Qui pourrait avec compétence le nier? On incite les jeunes gens par des voies détournées à sourire de la frivolité française. Non point qu'on leur dise : « Souriez », mais on les accoutume à ne considérer le type français que dans ses expressions médiocres, dont ils se détournent. Et l'affirmation puérile que la France est une « glorieuse vaincue » ne suffira pas à maintenir un sentiment national auquel on enlève son assise naturelle.

Quand il passait en revue et classifiait les systèmes, Bouteiller se plaçait non au point de vue français, mais chaque fois au milieu du système qu'il commentait. Ainsi fit-il de ses élèves des citoyens de l'humanité, des affranchis, des initiés de la raison pure. C'est un état dont quelques hommes par siècle sont dignes. Gœthe fut cela, mais auparavant il s'était très solidement installé Allemand. Quels points d'appui dans leur race M. Bouteiller leur a-t-il donnés? Lui seul faisait leur centre et leur lien. Ces lycéens frémissants, encore prisonniers pour quelques mois, je ne puis les comparer qu'à ces ballons captifs, de couleurs éclatantes, que la main du marchand, par un fil léger retient, mais qui aspirent à s'envoler, à s'élever, à se disperser sans but.

Dans la récréation qui suivit cette dernière classe, Sturel, Suret-Lefort, Renaudin, Mouchefrin, l'aristocrate Gallant,

Rœmerspacher, ce sage, le fûté Renaudin, tous ceux que M. Bouteiller vient d'analyser, de préférer en somme, délaissèrent leurs compagnons habituels. Certains d'entre eux, qui ne se goûtaient guère, se cherchèrent d'instinct, s'abordèrent, — et désormais quelque chose les unira. Entre eux est créée une association.

De tels groupements sont fréquents. Les sorcières annonciatrices de Macbeth dansent, pour les jeunes gens imaginatifs, sur les préaux de tous les lycées.

C'est une invention de Balzac qu'un pacte de treize hommes qui, vers 1828, auraient juré de se soutenir dans toute occasion et dont la puissance occulte aurait bravé avec succès l'ordre social. Du moins cette imagination de romancier n'est-elle pas contraire à la réalité. La société tout entière doit appartenir à des gens distingués qui à leur esprit naturel, à leurs lumières acquises, à leur fortune joignent un fanatisme assez chaud pour fondre en un seul jet ces différences forces. Balzac, pour nous passionner plus sûrement, suppose qu'une de ces ententes fut volontaire. Le plus souvent elles naissent sans paroles échangées, d'un intérêt commun. Nous avons vu les amis de Victor Hugo, vers 1830, se lier par un pacte de ce genre sur son génie ; les partisans du prince président, par un pacte sur son grand nom ; les familiers de Gambetta, par un pacte sur un grand sentiment populaire.

Souvent, dans un coin de collège, le hasard a lié des groupes qui sont des points de repère dans l'histoire. C'est au collège Bourbon que Taine fit la connaissance de Prévost-Paradol, avec qui il développa sa vie morale, de Planat, le futur Marcelin de la *Vie parisienne*, qui lui donna des lueurs sur le monde des artistes et sur la vie élégante ; de Cornélis de Witt, passionné de la langue et de la littérature anglaise, et qui l'introduisit chez M. Guizot. C'est à l'École normale qu'il forma société avec About, Sarcey, Libert, Suckau, Albert, Merlet, Ordinaire.

Que rêvent-ils, ces Lorrains-ci, ces jeunes gens de toute classe, grossiers et délicats mêlés ?

M. Bouteiller est venu, l'ami de Gambetta, démocrate délégué par ceux qui se proposent d'organiser la démocratie, de fortifier et de créer le lien social. Il leur a prêché l'amour de

l'humanité, puis de la collectivité nationale. Leurs yeux se remplissaient de larmes... « L'individu, disait-il, vaut dans la mesure où il se sacrifie au corps social... » Mais c'est de voir un tel héros qu'ils s'émouvaient.

Conséquence imprévue, trop certaine pourtant : il voulait asservir ces volontés, ces intelligences à l'État: son contact de César fut plus fort et plus déterminant que ses paroles. César-Bouteiller, en ces jeunes recrues, a déposé des impressions qui contredisent sa doctrine en même temps qu'elles obligent leur intelligence et leur volonté.

D'où ces jeunes internes, déliés même de leur famille, sentiraient-ils l'intérêt d'agir pour l'intérêt général? M. Bouteiller parlait avec éloquence, mais j'entends leurs pensées :

« Comme il est beau ! et qu'il fait bon aimer un maître !... Si nous pouvions l'égaler !... A Paris, et tout jeune! Par son mérite il est digne de commander à la France. »

Son image seule, sa domination de César les a groupés et spontanément les forme à sa ressemblance, ces jeunes Césarions.

Ils ne valent que pour être des grands hommes, comme le maître dont l'admiration est leur seul sentiment social.

Après que, sous le titre de devoirs, on leur a révélé les ambitions, aucun de ces jeunes gens ne veut plus demeurer à Nancy, à Neufchâteau, à Longwy, à Bar-le-Duc, sur sa terre natale; et c'est presque avec un égal dédain qu'ils accueillent ses invitations à choisir un milieu corporatif. Quoi d'assez beau, d'assez neuf pour leur imagination? Leur métier ne sera qu'un gagne-pain subi maussadement. Ils veulent être des individus.

... Rien de plus fort que le vent du matin qui s'engouffre au manteau du nomade, quand, sa tente pliée, il fuit dans le désert. Quitter les lieux où l'on a vécu, aimé, souffert! Recommencer une vie nouvelle! Parfois, c'est délivrance... Mais ceux-ci, au seuil de la vie, déjà leur amour est pour tous les inconnus, pour le pays qu'ils ignorent, pour la société qui leur est fermée, pour le métier où n'étaient pas les leurs. Ces trop jeunes destructeurs de soi-même aspirent à se délivrer de leur vraie nature, à se déraciner.

A la fin de ce mois de mai 1880, M. Paul Bouteiller partit

pour Paris, n'ayant été, bien que nous paraissions lui en faire porter la responsabilité, qu'un instrument de transmission. Des forces allaient marcher par le monde, auxquelles il avait donné l'impulsion, sans parvenir à les aiguiller.

Dans le même moment, les Fanfournot quittaient exaspérés Nancy, s'acheminant, eux aussi, vers Paris pour frapper vainement aux portes des grandes maisons de l'Empire.

II

DANS LEURS FAMILLES

Le reste de l'année fut absorbé par la niaise préparation des examens, où ces jeunes gens réussirent. Bacheliers, ils quittèrent définitivement le lycée pour rentrer dans leurs familles. C'était la liberté, mais non un bonheur de leur goût.

Autour d'eux pourtant, il y avait l'été, puis l'automne, si beau dans ces pays de l'Est! Mais, Gallant de Saint-Phlin excepté, ils ne sentaient pas la nature, ne savaient pas l'utiliser. En leur fermant l'horizon pendant une dizaine d'années, on les avait contraints de ne rien voir qu'en eux.

Si cette éducation leur a supprimé la conscience nationale, c'est-à-dire le sentiment qu'il y a un passé de leur canton natal et le goût de se rattacher à ce passé le plus proche, elle a développé en eux l'énergie. Elle l'a poussée toute en cérébralité et sans leur donner le sens des réalités, mais enfin elle l'a multipliée. De toute cette énergie multipliée, ces provinciaux crient : « A Paris! »

Paris!... Le rendez-vous des hommes, le rond-point de l'humanité! C'est la patrie de leurs âmes, le lieu marqué pour qu'ils accomplissent leur destinée.

N'empêche qu'ils sont des petits garçons de leur village; et ce caractère, dissimulé longtemps sous l'uniforme en drap du lycée, et aujourd'hui sous l'uniforme d'âme que leur a fait Bouteiller, pourra bien réapparaître à mesure que la vie usera ce vêtement superficiel.

Sturel, Rœmerspacher, Saint-Phlin, Racadot, Mouchefrin, marqués par un philosophe kantien et gambettiste, sont des éléments significatifs de la France contemporaine, mais ils valent aussi, au regard de l'historien, comme les produits de milieux historiques et géographiques variés.

Rœmerspacher, qui fut avec Suret-Lefort le meilleur élève de M. Bouteiller, est né à Nomény (Meurthe-et-Moselle) où son aïeul était percepteur du roi avant la Révolution et dès l'époque où la Lorraine devint française.

C'est un esprit et un corps robustes, un gai camarade avec des cheveux roux. Ce qu'il a de frappant, c'est l'ampleur de son front. Certains fronts vastes ne témoignent que d'une hydropisie de la tête; mais celui-ci est harmonieux et plein, puissant dans tout son développement. Ce beau signe d'intelligence, des dents admirables et de larges épaules font de ce jeune Lorrain un bon et honnête garçon, qui sera digne, je le jurerais, de son magnifique grand-père.

Celui-là, avec ses soixante-dix ans, c'est un type. Les alliés, en 1815, que suivaient des bandes de loups, et puis l'invasion de 1870, fournissent les thèmes de ses plus fréquentes histoires. Il conte bien, parce que, dans ses récits, on suit les mouvements d'une âme de la frontière. Quand il s'écrie : « La patrie est en danger ! » ou bien que, pour caractériser un homme, il prononce : « C'était un vrai guerrier ! » ou encore que, pour marquer un instant tragique, il déclare : « J'ai cru que j'allais cracher le sang ! » — alors il se lève et, malgré son grand âge, il tourne rapidement autour de la table de famille en tirant ses cheveux blancs à pleines mains, mais le tout d'une fougue si sincère qu'on voudrait courir à lui, saisir ses mains et le remercier en disant : « Vieillard trop rare, nul aujourd'hui ne participe d'un cœur si chaud aux souffrances et aux gloires de la collectivité ! »

C'est un enthousiaste, un Lorrain et, qui plus est, un homme de la Seille, c'est-à-dire qu'entre tous les Lorrains il possède un merveilleux sens des réalités. Il a pour axiome favori : « Quand on monte dans une barque, il faut savoir où se trouve le poisson. »

Oui, c'est un type, un dépôt des générations. Il qualifie,

d'après des souvenirs certains, les nobles de l'ancien régime, qu'il a vus revenir après 1815 : « Ce n'était pas qu'ils fussent débauchés : de la débauche, il y en avait même moins qu'aujourd'hui, mais ils étaient trop fiers ! » Un jour, quand il avait huit ans, on l'a invité à dîner chez les hobereaux du pays ; et au dessert on a mangé du melon avec du sucre, qui, sous Louis XVIII était cher. Alors, la demoiselle lui a dit, en lui frottant familièrement la tête : « Eh ! petit, chez toi, tu manges le melon avec du sel ! » — « Mâtin ! pensa le grand-père de Rœmerspacher. Je crois qu'elle se moque de moi ! Elle m'a touché l'oreille !... » Et, laissant son assiette, il se sauvait chez lui, refusait pour jamais de retourner au château.

Aujourd'hui, parce qu'il critique les dépenses du gouvernement, on le croit conservateur, mais, sans qu'il le sache, c'est plutôt un radical. On jugera d'après ce trait. Au temps du « 16 Mai », faisant partie du jury, il eut à se prononcer sur le cas d'un journaliste poursuivi pour insultes au maréchal de Mac-Mahon. M. Rœmerspacher blâmait ces injures, parce que le maréchal a été un brave soldat. Mais voici que le procureur dans son réquisitoire soutint cette thèse, que le gouvernement quel qu'il soit doit être respecté, par cela seul qu'il est l'autorité. Or, le vieillard, qui sur son banc déjà s'agitait, dans la salle des délibérations éclata. L'homme possède une conscience ! L'homme peut et doit juger le gouvernement !... Il voulut qu'on fît venir le président et lui déclara :

— Ce journaliste ne vaut pas cher, mais nous l'acquitterons contre monsieur le Procureur et pour protester qu'il y a avant tout notre conscience.

Voilà un homme. J'aime sa figure honnête de vieux jardinier ! Il a gagné sa vie et fait sa fortune dans l'agriculture et aussi en exploitant les marais salants. Ils donnent au pays une flore et par là une physionomie particulière. En automne les mille petits canaux qui strient la région se couvrent d'une végétation éclatante lilas. Dans ce canton, à l'écart de la vie moderne, cet aïeul habite la petite ville de Nomény. Un de ses fils est mort commandant aux colonies ; un autre sorti de l'École forestière de Nancy occupe une bonne place ; le troisième, qui est le père du jeune Maurice, n'a jamais pu habiter dans les villes, il n'y respirait pas : il s'occupe sur les

terres. D'accord avec l'aïeul dont l'autorité est souveraine, il voit avec plaisir que son fils sera médecin; ils savent que le docteur Rœmerspacher, installé à Nomény, sera sans conteste l'homme important du canton.

Pourquoi donc le jeune homme s'acharne-t-il à leur affirmer qu'on ne peut faire hors de Paris d'études médicales sérieuses?

François Sturel passe les vacances auprès de sa mère, dans leur maison de famille, à Neufchâteau (Vosges). Il a peu connu son père, qui est mort de rhumatismes pris aux affûts de nuit. Celui-ci n'avait souci que de ses chiens, de son fusil et du gibier. Il y a dans nos pays de Lorraine une race de vieux chasseurs, d'hommes terribles. Bien malade déjà et ne pouvant plus sortir, il disait à son domestique : « Victor, va faire gueuler les chiens! » Victor, plusieurs fois de jour et de nuit, les fouaillait, pour que le maître dans ses douleurs s'enivrât l'imagination d'une belle chasse.

De tels traits choquaient sa très jeune femme. Ses délicatesses se retrouvent dans François. Il s'est plié péniblement à l'internat. Longtemps les cris de ses camarades remplirent pour lui l'univers d'épouvante. Il les craignit et les méprisa pendant des années; et, sitôt seul, il pleurait. C'est une grande peine pour un petit enfant qui a l'âme simple de n'embrasser personne avant de se coucher. Quand cette habitude est perdue par une dure nécessité, quelque chose se dessèche dans le cœur et il demeure pour toute la vie méfiant et peu communicatif.

François Sturel aurait, d'après des vieilles gens, hérité sa vivacité et son originalité de sa grand'mère paternelle. Celle-ci ayant placé au collège de Nancy son fils unique, lui dit, aux vacances, en regardant ses livres de classe : « Non, mon garçon, tout cela est trop bête, tu ne retourneras pas au collège. » Et c'est ainsi qu'il ne fut qu'un chasseur. En dépit de cette appréciation un peu brusque de l'enseignement universitaire, c'était une femme de tête.

On peut en juger par deux de ses sœurs, qui, veuves l'une et l'autre, vivent encore en 1880 à Neufchâteau. Ce sont des vieilles dames de quatre-vingt à quatre-vingt-dix ans. On

ne peut pas dire que Sturel apprenne d'elles des histoires intéressantes : elles n'ont pas assez vu les choses modernes pour distinguer parmi les anciennes ce qui nous semblerait particulier. Mais elles sont elles-mêmes les mœurs anciennes. Par ces bonnes parentes, il prend contact avec sa province, avec sa race, avec un genre de vie qui, si Bouteiller n'avait pas passé sur son âme, devrait, entre tous les usages qu'il y a de par le monde, lui paraître le plus naturel. Leur façon de se garder contre le froid, de soigner les maladies, de fêter certaines dates, leur cuisine aussi et leur vocabulaire contentent le tempérament de Sturel. Elles ne sont pas dévotes, à peine pratiquantes : nées sous la Révolution, elles ont été baptisées fort tard, après le Concordat ; elles censurent volontiers le curé, mais elles n'imaginent pas qu'à moins d'être juif ou d'Allemagne on puisse n'être pas catholique. L'église et la cure étant la seule chose publique où la femme puisse intervenir, leur besoin de domination s'y satisfait.

Elles avaient toujours pour leur petit-neveu, quand il était tout jeune, quelque cadeau, une pomme ridée, deux grosses prunes. Elles lui disaient : « Tu retournes encore à ton collège, mon garçon ! Ah ! tout ce qu'on apprend maintenant !... Ne te fatigue pas trop !... » Aujourd'hui elles blâment Sturel, qui, de Neufchâteau même, pouvait faire son droit, puis acheter la meilleure étude de la ville, vivre heureux parmi les amis de son père, — et qui veut aller à Paris !

Il est soutenu par sa mère. Légèrement opprimée jadis par sa belle-mère, encore maintenant par les vieilles dames, elle vit dans l'intimité des pensées de son fils. Elle étouffe un peu dans cette maison qu'habite depuis cent ans la famille Sturel. Les vieilles mœurs se maintiennent mieux dans les vieux murs. Mais pour une jeune femme si jolie, de délicatesse élégante, comme il était pénible de n'avoir pas de salon ! Qui ne la plaindra, sachant que jusqu'à la guerre, on avait gardé l'habitude de veiller à la cuisine, autour de l'âtre ! Enfin elle obtint de transformer la maison. Le souvenir des batailles qu'elle dut, à cette occasion, livrer contre ses tantes, l'incline à juger raisonnable son cher fils qui se plaint de la médiocrité de Neufchâteau.

Pourtant, à ce maintien des traditions particularistes, Fran-

çois doit sa partie forte et saine sur laquelle M. Bouteiller vient d'installer, plus ou moins d'aplomb, une brillante construction unitaire.

Dans la vieille demeure des Sturel, il n'y avait rien de beau, mais non plus rien de laid; la parfaite appropriation des pièces et du mobilier à l'usage quotidien donnait à l'ensemble un certain style. On n'y distinguait nulle trace de ces élégances mesquines et maladroites, de ces prétentions qui risquent de donner à de très honnêtes provinciaux des allures de déclassés, et qui ne sont touchantes qu'interprétées comme un effort pour se hausser, pour échapper à un passé dont la jeune madame Sturel n'a plus le sens, — et ainsi échapper à la mort.

Suret-Lefort et Gallant de Saint-Phlin, sont du Barrois, de ce plateau qui, joint à la Lorraine, ne fut, avec celle-ci, réuni à la France qu'en 1766. Bien que voisins, les deux camarades ne se visitent jamais, à cause des distances sociales de leurs familles.

Suret-Lefort habite Bar-le-Duc. Cette jolie capitale lui parle peu. Et pourtant, qu'elles sont particulières, ces maisons de la ville haute, surtout vers l'heure où le soir tombant ramène chacun lassé sous son toit! Les hommes, les femmes vont préparer la vie de l'avenir, puis dormir, perdre la mémoire, mais les maisons demeurées seules, à travers la rue solitaire, reprennent leur dialogue significatif. Nul ne l'entend plus. Voilà ce qui explique le délaissement, dans l'église Saint-Étienne, d'un des plus beaux morceaux de la sculpture française. Elle va s'émietter, l'œuvre tragique de Ligier Richier, emprisonnée pauvrement sous un grillage qui la défigure sans la protéger...

René de Châlons, prince d'Orange, ayant été tué à la guerre en 1544, Louise de Lorraine, sa femme, pour attester la force de son amour, le fit représenter en squelette par notre grand lorrain Ligier Richier. C'est, en marbre blanc, un corps debout, à moitié décomposé, mais qui, de sa main, soutient, élève encore son cœur, son cœur de pourriture, prisonnier d'un cœur de vermeil. Qu'il est jeune, élégant, ce cadavre défait, avec ses reins cambrés, et tout le souvenir de son aimable énergie! En dépit de ses jambes dont les

chairs dégouttent et de sa poitrine à jour, dans cette tête pareille au crâne qu'Hamlet reçoit du fossoyeur, sa femme amoureuse aime encore le souvenir des regards et des baisers. Titania qui caresse sur ses genoux l'imaginaire beauté de Bottom me touche moins que cette Louise qui, sous la terre et tel que le ver dans le tombeau le fit, voit son ami désespéré lui tendre son cœur pour qu'elle le sauve des lois de la mort.

Chez les Suret-Lefort, dans l'humble logement de la ville haute qu'ils occupent, pour six cents francs par an, au premier étage d'une exquise maison du XVIe siècle, — un logis de la vieille France qui vaut un voyage à Bar et que les Suret-Lefort n'ont pas une seule fois apprécié, — nul n'a souci d'archéologie. On est tout à la terrible querelle de M. Suret-Lefort père avec le président du Tribunal. Si vigoureuse et ingénieuse que fût l'intelligence de M. Suret-Lefort, il devait se briser contre un magistrat. Les propos du procureur, confirmés par l'attitude du parquet nancéen, reléguèrent au rang de courtier véreux cet homme d'affaires, qui pendant un instant avait dominé Bar. Convaincu, à force de le démontrer, qu'on se vengeait par ces indignités de ses opinions conservatrices, il éleva son fils dans la haine des opportunistes ; peu à peu il vit les réactionnaires eux-mêmes se ranger, comme c'était fatal, avec la magistrature. Maintenant il ne rêve plus que d'envoyer Georges à Paris, où l'on échappe au petit esprit et à la tyrannie de la province.

Ce qu'il y a d'étonnant chez Georges Suret-Lefort, c'est qu'il termine toutes ses phrases. Cette qualité se rencontre assez fréquemment chez de jeunes Parisiens. A dix-huit ans, chez un collégien de l'Est, elle est rare. Oui, ce grand garçon aux cheveux châtains, de bonnes manières, d'intelligence précise, va jusqu'au bout de ses périodes, toujours, et avec un rare aplomb. Élancé, un peu raide et pourtant agréable par un joli air de bête de proie, il semble frêle, mais, à bien l'examiner, il a des bras énormes. La ville d'Oudinot, le maréchal aux trente-quatre blessures, et du maréchal Exelmans, le cavalier épique, a surtout produit des soldats. Une salle du musée est pleine de leurs portraits, figures tristes et résignées de fonctionnaires. Suret-Lefort est autrement combatif

et vaillant que tous ces militaires. D'ailleurs, pour un jeune homme qui veut agir, que propose aujourd'hui l'armée? Son volontariat terminé, il courra aux vrais champs de bataille. Les habitués du Café des Oiseaux n'admettent pas les mérites qu'ils envoient à Paris, mais ceux qui leur en viennent.

Henri Gallant de Saint-Phlin habite à mi-chemin de Bar-le-Duc et de Verdun, en pleine campagne, près du village de Varennes (Meuse) et dans un monde de grands propriétaires terriens. On y évoque les souvenirs de l'ancienne autonomie et, si personne ne la regrette expressément, — car tout Lorrain est Français sans restriction, — ce qu'il peut en rester de vestiges est soigné avec complaisance.

Lui aussi, il ignore l'archéologie, mais il sent la nature, la variété des saisons, la vie des plantes, comme ferait un homme de quarante ans après des déceptions.

Cet adolescent, qu'il ne faut pas railler, est doué d'une sensibilité telle que les bois et les jeux des nuages sur le soleil le font pleurer. Il compose des vers lamartiniens. Cela est convenable, qu'il soit né dans les bois de l'Argonne, qui prolongent la forêt des Ardennes aimée par Shakespeare. Il a autour de l'âme tous leurs brouillards du matin, et autour d'une figure mal soignée, mais charmante de sincérité, des cheveux tombants d'un blond pâle.

C'est un enfant d'une parfaite bonté et d'une grande pureté morale. Ces jolies vertus poussées à ce degré risqueraient d'en faire un naïf. Sa grand'mère pour y remédier l'avait mis au lycée. Maintenant, elle juge Paris nécessaire.

Pour des hommes d'action, Henri Gallant de Saint-Phlin serait négligeable parce qu'il n'est pas encore né. Le cordon ombilical qui le relie au milieu qui l'enfanta n'est pas encore coupé. Décrire sa vie toute intérieure, c'est décrire son pays qui seul l'anime.

Saint-Phlin, où il habite avec sa grand'mère paternelle, est un « château » et une ferme à quelques centaines de mètres de Varennes (Meuse). Selon un usage assez fréquent et que l'opinion lentement ratifie, le grand-père d'Henri, M. Gallant, d'une bonne famille de propriétaires et allié par son mariage aux meilleures maisons du Barrois, a pris le nom de la terre.

C'est lui qui, au début du siècle, a reconstruit le château ; le parc, véritablement beau par des effets obtenus avec la plus grande simplicité, est surtout planté de vieux tulipiers et de peupliers noirs. Tout à l'entour sont les vastes et magnifiques forêts où chaque hiver on tue le plus de loups en France.

Le souvenir de Louis XVI fuyant vers la frontière domine le pays. Le fameux Drouet le reconnut à Sainte-Menehould, il prit au court par les bois, fit vingt kilomètres tandis que l'équipage royal en parcourait vingt-huit, et arriva au bas de la côte de Varennes, dans la principale rue, vers les onze heures de nuit : « Êtes-vous des patriotes ? » dit-il en entrant au café qui aujourd'hui est une épicerie-librairie dans la rue de la Basse-Cour. Il convainquit quatre jeunes gens de lui prêter main forte, il barra un pont, il réveilla le procureur de la commune, — homme timide, d'opinion « constitutionnelle », et qui, pour solution, eût trouvé de dormir, — il envoya le petit garçon de ce magistrat crier dans les rues : « Au feu ! au feu ! » et enfin, accostant la voiture qui survenait, il força, de son autorité et, malgré des papiers en règle, les personnes royales à suspendre leur voyage. Par ses émissaires et au son du tocsin que propageaient au loin tous les clochers, des milliers de paysans s'ameutaient. Leurs fourches décidèrent du tout. On les devait à l'énergie de Drouet.

Par son caractère, tout un jour, et devant un Bourbon couronné, ce rustre fut donc le chef, le dominateur. Dans la suite, tantôt divinisé, tantôt précipité dans le mépris, après une notoriété immense, il dut disparaître sous un faux nom. Sa mémoire, elle-même, le long du siècle, est honnie ou exaltée, selon les régimes, et, dans le même moment, selon les milieux sociaux. Les personnages locaux de ce drame moururent tous de mort violente. Leurs enfants, qui vivent encore dans la région, y maintiennent ces grands souvenirs. Un descendant de Drouet, M. Fleurissel, fermier à Mafrecourt, venait de solliciter et d'obtenir l'autorisation de reprendre son nom. A Saint-Phlin, on le blâmait ; à Varennes, on le louait.

L'imagination d'Henri de Saint-Phlin, chargée de ces biographies où l'on voit toutes les contradictions les plus pas-

sionnées de l'opinion, à peu d'années de distance et dans un même canton, se formait pour la philosophie de l'histoire.

On a dit justement que la calèche royale fut, à Varennes, le corbillard de la monarchie. L'acte de Drouet qui n'a pas épuisé ses conséquences historiques, agit aujourd'hui encore sur des destinées particulières. L'infériorité, l'avilissement pour tout dire, où Drouet, le 22 juin 1791, a réduit le roi, et dont la vieille madame Gallant de Saint-Phlin garde la tradition locale, empêcheront que le jeune homme, pourtant traditionnaliste, devienne jamais monarchiste. Secrètement, à Louis XVI qui voyageait sous un nom de domestique, — qui par ses absurdes lenteurs et par son équipage trop lourd se laissa prendre, — qui, à une proposition de forcer le passage, répondit : « Me garantissez-vous qu'une balle n'atteindra pas ma femme ou mes enfants? » — qui, pour gagner un moment et permettre à Bouillé de le dégager, fit semblant de dormir. — Saint-Phlin préfère les ducs de Bar, le vieux temps où il semble que les grands propriétaires dominaient dans le pays.

...Dans la cour du musée de Bar-le-Duc, sans gloire, sans convenance, la poussière des ducs de Bar gît, mal protégée de la pluie, du vent, par une mauvaise vitre. Auprès de ce résidu est couché également sous vitre un squelette romain. La pluie détachant une brique archéologique mal suspendue, le Romain en eut le crâne fracassé et mêlé de verre pilé ; peu importe qu'il en arrive de même aux ducs de Bar, l'hiver prochain : déjà ces puissants seigneurs ne sont plus que vingt poignées de poussière... Le système des idées auxquelles, par les traditions et les mœurs de son monde, Saint-Phlin demeure disposé est, lui aussi, émietté et délaissé de tous. Il n'a même plus de nom dans aucune langue. C'est un ensemble désorganisé que ne savent plus décrire ceux qui lui gardent de la complaisance. Plutôt qu'un système vivant, c'est une poussière attestant la politique féodale qui attachait l'homme au sol et le tournait à chercher sa loi et ses destinées dans les conditions de son lieu de naissance.

Henri de Saint-Phlin n'a pas une conscience nette de ces principes terriens qui le placeraient en contradiction avec la doctrine unitaire de Bouteiller. Il n'oserait renier le maître

qui pendant une année l'enthousiasma. Mais aujourd'hui ses sens impressionnables le livrent tout aux bois, aux prairies, aux saisons; et les bois, les prairies, les saisons, créent les conditions suffisantes pour que quelque chose des doctrines féodales redevienne sa vérité propre.

Avant qu'un Racadot, de Custines (Meurthe-et-Moselle), vînt s'asseoir sur les bancs d'un lycée, et auprès d'Henri de Saint-Phlin, il a fallu d'immenses bouleversements.

On a tort de croire que dès le siècle dernier la liberté civile était établie d'une façon générale dans les provinces. En 1782, le grand-père d'Honoré Racadot naquit serf à Custines, dans une seigneurie ecclésiastique, et serf de la plus dure catégorie, « par servitude personnelle découlant d'une servitude héréditaire de l'homme vis-à-vis du seigneur. » Les serfs de cette espèce sont « si sujets à leur seigneur que celui-ci peut prendre tout ce qu'ils ont, à leur mort ou durant leur vie, et leurs corps tenir en prison toutes les fois qu'il lui plaît, soit à tort, soit à droit ».

Le 4 août 1789, l'Assemblée nationale porta un coup décisif à ce genre de propriété et l'abolit sans indemnité.

Le grand-père d'Honoré Racadot avait sept ans. Son âme se développa résignée et tremblante. Il était probablement le descendant des esclaves du monde romain ; mais, sa race fût-elle tombée par le jeu naturel des forces, c'est bien sur le type de l'esclave rural qu'il est formé. Suis-je dupe de mon imagination émue par ce renseignement ? Après avoir connu des archives de Custines la saisissante et indiscutable vérité, je reconnais l'affranchi aussi gêné sous sa tunique de lycéen que les barbares de Mérovée sous la chlamyde romaine.

Au lycée, il travailla lourdement, sans la réussite que son effort eût méritée. Il a comme une barre en travers du front, qu'on retrouve dans son regard ; et, s'il parle, tous les jeux de sa physionomie annoncent sa violence, des colères toutes prêtes, sans flammes généreuses. A dix-neuf ans il en paraît vingt-cinq. C'est un bourru qui ne sait pas plaire. Les femmes pourtant, mais pas des plus jeunes, le distinguaient.

Son grand-père et son père demeurèrent serfs d'âme : rompus à la discipline sociale, prudents, calculateurs, et

craintifs de la loi et de l'autorité. Chez Honoré, des appétits violents seraient aisément suscités par la liberté presque sauvage, hors de toute discipline, qu'on peut trouver à Paris, et par des délices contre lesquelles l'hérédité n'a pas mithridaté ses sens. C'est l'affranchi classique.

Si cette famille Racadot savait se servir de son argent avec la décence des petits bourgeois, elle aurait de la fortune. Le père Racadot pendant la guerre a beaucoup gagné sur les bêtes qu'il vendait aux Allemands, puis en se faisant indemniser par le gouvernement français des pertes qu'il n'avait pas faites. A sa rapine il avait associé tous les siens ; et sa femme, qui était aussi sa cousine, a laissé du fait de son père quarante mille francs, somme énorme à laquelle le jeune Honoré peut prétendre dès sa majorité, mais que le père ne veut lui remettre qu'à l'heure d'acheter une étude de notaire. Cet héritage et la date où Honoré entrera en possession, voilà, depuis cinq ans, la préoccupation secrète de ces deux hommes. Le père Racadot ne voit pas d'un mauvais œil que son fils aille à Paris, où un jeune homme se laisse facilement tenter de prolonger son stage. Mais il fait le pauvre pour ne céder qu'une pension mensuelle de cent francs.

Antoine Mouchefrin est fils d'un photographe de Longwy (Meurthe-et-Moselle), assez brave homme, mais si misérable! connu dans toute la région comme agent électoral du député opportuniste, ce qui est un fâcheux métier. En rémunération de ses services, Mouchefrin a reçu pour son aîné Antoine une bourse à Nancy.

Ce lycéen est peu sympathique d'aspect, parce qu'il a une grande bouche tuméfiée de lymphatisme, et une voix extraordinairement mièvre d'eunuque, parce qu'il ne se lave jamais, et que ses cheveux poussent en épis. Il tient de son père une plaisanterie de sous-rapin qu'il répète continuellement et qu'il s'efforce de justifier : « Moi, je n'ai pas d'esprit, mais je suis grossier. »

Cette famille besoigneuse pense continuellement avec amertume à la fortune soudaine du village de Villerupt. Ce petit endroit, patrie de Mouchefrin père, à dix-huit kilomètres de Longwy, sur les frontières du Luxembourg, de Belgique et

d'Alsace-Lorraine, est fameux par sa brusque transformation industrielle. De braves gens, qui vivaient là médiocrement de leur champ, se sont trouvés, après la guerre, subitement enrichis par la découverte de gisements de minerais de fer. Les ingénieurs n'y furent de rien; c'est un M. Féry, cultivateur, puis courtier en grains, fort étranger à la métallurgie, qui s'étonna de la qualité des terrains, comprit la situation et osa. Il construisit lui-même un chemin de fer de Longwy à Villerupt, et la vallée bientôt se couvrait de hauts fourneaux. On y produit aujourd'hui presque toute la fonte employée en France ; le spectacle des millions si rapidement gagnés remplit d'aigreur Mouchefrin père et irrite contre lui sa femme et ses enfants : n'a-t-il pas vendu, en 1872, pour installer son atelier de photographie, son champ de pommes de terre! Quand chaque morceau de minerai qu'on en tire servirait à les lapider, les Mouchefrin ne souffriraient pas davantage.

Alfred Renaudin, fils d'un modeste contrôleur des contributions indirectes, fut soudain élevé, par la paralysie de son père, à la pénible et réelle dignité de soutien de famille. La pension du « rat de cave » liquidée, le jeune homme sollicita son ancien professeur et lui annonça qu'avec sa mère et une sœur de vingt ans, il émigrait à Paris.

Un jour que M. Bouteiller prenait part à l'un des fameux déjeuners de Gambetta, celui-ci lui demanda s'il ne connaissait pas un jeune homme qui voulût faire sa fortune dans le journalisme. Le professeur désigna Renaudin. Le jeune Lorrain, reçu par un secrétaire du tribun, s'entendit offrir une place au journal *les Principes de 89*, organe des partis avancés. On lui expliqua qu'il aurait à suivre les réunions, et à publier des comptes rendus sympathiques aux meneurs socialistes, qu'il fréquenterait ceux-ci en camarade et viendrait, de temps à autre, causer d'eux dans le cabinet de Gambetta.

Renaudin, étonné, — on a tout de même ses dix-huit ans et son moment de fraîcheur, — prévint de ces conditions M. Bouteiller, qui l'engagea à refuser. Mais à celui-ci, Gambetta lui-même parla. Il jugeait d'utilité patriotique qu'on fût exactement renseigné sur les partis socialistes : ils commen-

çaient à s'organiser, et dans leur personnel la République pouvait recruter d'excellents adhérents... Il ne s'agissait pas d'une besogne de policier. Des articles ne prévoient pas toutes les curiosités et gâtent souvent la vérité. Ce jeune homme n'a pas l'habitude d'écrire ; plus utilement, de vive-voix, il informera ceux qui doivent être au courant de l'état d'esprit du pays... Gambetta savait convaincre ; Bouteiller à son tour décida Renaudin. Le directeur des *Principes de 89*, qui combatttait l'opportunisme, mais n'était pas fâché, dans le privé, d'obliger Gambetta, ne fit aucune difficulté de caser le petit provincial.

Huit jours après son arrivée à Paris, par une chance inespérée, Renaudin se trouva donc installé dans un grand journal avec de suffisants appointements. D'ailleurs, Gambetta ne songea plus à l'utiliser, et ne le reçut aucune des fois qu'il se présenta dans son antichambre.

Le jeune reporter, qui se tenait en correspondance avec ses amis et les excitait à le rejoindre, n'avait pas encore le ton parisien. Il n'appréciait pas la psychologie, si fort à la mode en 1880. Sinon, il aurait pu leur écrire : « Le premier acte de Bouteiller, à Nancy fut de m'expulser, parce que j'avais ri quand il parlait de ma dignité morale ; son premier acte à Paris vient d'être précisément une atteinte à ma moralité. Serait-ce que les sectaires deviennent aisément des hypocrites, qui couvrent de leurs principes leurs combinaisons personnelles? Ne serait-ce pas plutôt que cette formule qu'il nous a tant de fois répétée : « Agis toujours de telle sorte que ta conduite puisse servir de règle » est moins certaine que notre maître ne croyait ? Je l'ai vu embarrassé de choisir s'il valait mieux respecter une âme ou s'il valait mieux servir l'État. »

Sturel et Saint-Phlin furent dispensés du volontariat comme fils aînés de veuve ; on ajourna Renaudin, pour constitution débile, tandis qu'on acceptait ce gnome de Mouchefrin. Avec lui, Rœmerspacher, Racadot et Suret-Lefort furent soldats.

Le service militaire devrait être une école de morale sociale ; on sait ce qu'il est, par manque de sous-officiers. Les jeunes Lorrains n'en rapportèrent que des notions sur la débauche et l'ivrognerie : rien qui pût se substituer à l'influence de Bouteiller. L'image de ce maître qui s'enfonçait de

plus en plus en eux et devenait une partie de leur chair, dans un âge où l'on a besoin de beaucoup s'assimiler, leur commandait un tel désir de Paris qu'enfin de leurs familles ils obtinrent la permission d'y aller.

Sans doute au général de Saint-Phlin et à madame Gallant de Saint-Phlin, il suffirait de se maintenir sans s'augmenter dans leur fils et petits-fils. Mais déjà François Sturel et Maurice Rœmerspacher ont de ces parents qui aiment à se voir agrandis, d'accord avec les transformations du siècle, dans leurs enfants. Et pour le photographe Mouchefrin, pour l'agent d'affaires Suret-Lefort, pour madame Renaudin et pour le père Racadot, le bonheur d'Antoine, de Georges, d'Alfred et d'Honoré serait que ces favorisés n'eussent absolument rien de commun avec les humbles qu'ils furent eux-mêmes. « Nous avons vécu chétivement, disent-ils; si nos fils sont intelligents, leur existence contredira la nôtre. »

Pauvre Lorraine ! Patrie féconde dont nous venons d'entrevoir la force et la variété ! Mérite-t-elle qu'ils la quittent ainsi en bloc? Comme elle sera vidée par leur départ ! Comme elle aurait droit que cette jeunesse s'épanouît en actes sur sa terre ! Quel effort démesuré on lui demande, s'il faut que dans ses villages et petites villes elle produise à nouveau des êtres intéressants, après que ces enfants qu'elle avait réussis s'en vont fortifier, comme tous, toujours, l'heureux Paris !

MAURICE BARRÈS

(A suivre.)

NOTRE POLITIQUE ORIENTALE

Il y a près de quatre ans, le sultan Abd-ul-Hamid commençait la série de ses massacres. Aujourd'hui, les grandes puissances lui garantissent l'intégrité de son empire. En Crète, leurs navires protègent du feu de leurs canons les Turcs attaqués par les insurgés. L'Allemagne prête au sultan ses généraux, lui donne des conseils, l'encourage et le félicite. La Turquie a retrouvé son prestige; il semble qu'elle soit près de reprendre rang et dignité en Europe, et de redevenir un État dont l'alliance ait du prix comme au beau temps des Osmanlis. De ce point de départ à cette conclusion, l'évolution de la crise orientale est faite pour étonner. C'est à croire qu'un génie très malin s'amuse à donner aux événements des conséquences absurdes ; ou nous assistons au triomphe de la volonté de quelques hommes, d'un seul homme peut-être, le sultan. Peut-être Abd-ul-Hamid est-il un grand homme. En tout cas, il est content de lui et de l'Europe; au moment où fut déclaré le blocus de la Crète, il expliqua aux Ottomans que les puissances sont ses amies et qu'elles font ses affaires.

Nous avons promis de chercher à travers les péripéties de

cette tragédie étrange, la direction donnée à la politique française[1]. C'est une tâche difficile; le *Livre jaune*, qui devrait être notre source principale d'informations, a des intermittences, justement aux dates où furent prises les grandes décisions. Mais il contient quelques documents de premier ordre; on peut les compléter par les *Livres bleus*, par les informations fournies à la presse européenne depuis trois mois, et se hasarder ainsi, à écrire ce chapitre de notre histoire[2]. Cette tâche difficile est une tâche nécessaire. A ceux que la question d'Orient importune — ils paraissent être nombreux en France et les raisons de l'importunité qu'ils y trouvent sont très diverses — nous dirons : au moment où nous sommes de notre histoire, toute action politique importante est une épreuve critique dans la destinée de la France. La crise actuelle est la plus grave qui se soit produite dans le monde depuis la guerre de 1870; nous devions nécessairement y montrer ce que nous valons encore. Il importe donc extrêmement de savoir la vérité sur notre conduite dans les affaires d'Orient.



La cause immédiate de la crise actuelle, c'est le massacre de la population arménienne du Sassoun, en juillet, août et septembre 1894. Alors se vérifia la prédiction écrite par M. Cambon dans sa dépêche célèbre du mois de février de la même année; la question d'Orient se « rouvrait du côté de l'Asie ». M. Cambon la voyait, la montrait se développant, se déroulant; les Turcs, annonçait-il, envenimeront la question arménienne par leur mauvaise administration, par leur inertie, par leurs accès de brutalité qui provoqueront de nouvelles révoltes, et l'Europe sera forcée d'intervenir[3].

L'Europe, en effet, était pour ainsi dire légalement obligée d'intervenir. Le traité de San-Stefano, confirmé en ce point

1. Voyez la *Revue de Paris* du 15 mars 1897

2. On verra à quel point s'est trouvée confirmée par tous les documents parus depuis la si remarquable étude que M. Victor Bérard a publiée ici même sur la même question.

3. *Livre jaune*, 20 février 1894, pp. 10 et suiv.

par le traité de Berlin, donnait aux puissances le droit de surveiller l'application des « réformes... dans les provinces habitées par les Arméniens » et des mesures « pour garantir leur sécurité contre les Circassiens et contre les Kurdes ». Trois puissances, outre cette obligation commune à toute l'Europe, avaient des raisons particulières pour intervenir en Arménie. La Russie est, avec la Turquie et la Perse, copartageante des populations arméniennes; depuis longtemps, elle se préoccupait des mouvements arméniens, qu'elle essayait de contenir par des procédés politiques ou par des rigueurs. L'Angleterre avait inséré dans la convention de Chypre des stipulations relatives à la bonne administration de la Turquie d'Asie et à la protection des « sujets chrétiens et autres » de la Porte, habitant ces contrées. La France a le patronage moral de l'Église catholique arménienne; elle a fait reconnaître l'existence et l'organisation de cette Église en 1830; elle en a favorisé le développement de 1860 à 1870. Le ministère des affaires étrangères n'a pas cessé depuis d'aider de ses subventions les œuvres religieuses françaises à Trébizonde, Erzeroum, Mersivan, Siwas, Van, etc. Les catholiques arméniens ne sont pas nombreux, il est vrai, mais la protection des catholiques n'est qu'un des moyens de notre influence en Arménie. De tous les pays du monde, c'est la France qui, sans comparaison, exerçait jusqu'ici la plus grande autorité intellectuelle et morale sur les populations arméniennes par sa littérature, par ses idées et par ses traditions libérales. C'est la France qui, de 1860 à 1870, a pour ainsi dire créé le mouvement national arménien, et elle l'a créé, non par vague sentimentalisme, mais par réflexion, croyant qu'il était de son intérêt, et qu'il importait à l'équilibre des forces dans le monde, d'organiser sur les frontières russes un peuple rebelle à l'assimilation. En 1868, nous sommes intervenus diplomatiquement en faveur des habitants du Zeïtoun, où le nom de la France demeure honoré.

Mais, pour ces trois puissances, France, Russie, Angleterre, la question arménienne n'est qu'un fragment de la question d'Orient. Dans cette question si vaste, chacune d'elles a des intérêts considérables; pour ceux de l'Angleterre et de la Russie, l'Arménie est un point de conflit. Ce qu'a fort bien

expliqué M. Hanotaux à la Chambre des députés[1] : « Depuis longtemps, la diplomatie britannique surveille avec attention une contrée qui avoisine de si près le Caucase, la mer Noire, les rives du Bosphore, et dont la situation, aux sources du Tigre et de l'Euphrate, peut être décisive dans les problèmes qui touchent aux destinées de l'Asie. » L'Angleterre et la Russie sont donc intéressées dans la question d'Orient, comme puissances copartageantes de l'Asie; elles le sont encore, l'Angleterre comme puissance méditerranéenne, et la Russie comme puissance qui veut sa part de Méditerranée.

D'une tout autre sorte sont les intérêts de la France. Quiconque connaît l'Orient par son expérience personnelle, ou seulement a recueilli les témoignages de ceux qui possèdent cette expérience, sait que notre influence y est grande, et il en connaît les origines et les conditions. Nous y avons, en vertu d'un droit établi par les capitulations et confirmé par le traité de Berlin, la protection des missions catholiques, de quelque nationalité qu'elles soient; puis, par voie de conséquence, et en vertu d'une longue tradition, un patronage officieux sur les églises catholiques indigènes. En Orient, où l'autorité des hommes se mesure au nombre de leurs clients, le développement de notre clientèle catholique est pour nous d'intérêt national. Mais cet office de puissance catholique nous ferait-il considérer comme des ennemis par les populations non catholiques? Nullement. Toute religion est considérée en Orient; on n'y hait que l'irréligion. D'ailleurs, notre protectorat, par la façon dont il est pratiqué, nous procure des sympathies en dehors des groupes catholiques. Nos œuvres de charité et d'enseignement ne distinguent pas entre les confessions; la tolérance des missionnaires protégés par nous, et notamment des missionnaires de nationalité française, est reconnue et appréciée de tous. Nos missionnaires et nos consuls, dans la plupart des cas, se sont employés pour apaiser les querelles religieuses. Bien entendu, toutes les fois que l'humanité était intéressée, ils sont intervenus, seuls ou d'accord avec leurs collègues, sans s'inquiéter de savoir si ceux qu'il fallait secourir communiaient ou non sous les deux

1. 3 novembre 1896.

espèces, croyaient ou non que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, reconnaissaient ou non dans le Christ deux natures en une seule personne, ou bien encore s'ils étaient juifs ou mahométans. La France apparaît donc en Orient comme une grande puissance généreuse et libérale. Tout le monde y sait d'ailleurs que les populations autrefois soumises à la domination ottomane, et affranchies aujourd'hui, nous doivent, pour partie, leur indépendance, et celles qui aspirent au même sort espèrent en nous.

A ceux qui seraient tentés de ne pas attribuer un grand poids à des intérêts qui semblent en effet impondérables, je dirai pour le moment — me réservant de revenir à eux plus tard — que, sans notre protectorat catholique, les populations du Levant nous respecteraient moins et nous connaîtraient à peine; que ce protectorat est une des raisons de notre crédit auprès de la Porte; que notre influence, parmi les populations de l'empire ottoman, prouve au sultan la grandeur de notre pays; qu'elle ne peut cependant lui porter ombrage, ni même lui donner d'inquiétude. Il sait que nous ne cherchons pas, sous couleur de religion, à lui voler un territoire. A ceux qui dédaignent l'impondérable, il faut dire encore que tout se tient en ce monde; il y a un rapport entre notre autorité morale et politique et nos intérêts matériels.

Car il ne faudrait pas croire, comme quelques-uns l'imaginent, que, durant quatre siècles, notre politique au Levant fut purement sentimentale, et que nous avons pris et gardé la protection des catholiques — des « Latins » — simplement par humanité ou par zèle religieux. La politique commerciale ne date pas d'aujourd'hui et, dans les archives du ministère de la marine, on trouverait un long rapport de Colbert sur l'utilité des Arméniens pour la propagation du commerce français. Or, les nécessités de ce commerce, comme aussi de tout commerce dans le Levant, sont toujours restées les mêmes, et la première, aujourd'hui comme autrefois, est toujours la présence d'un intermédiaire entre le producteur européen et le consommateur musulman. Le commerce du Levant est encore un commerce de bazar, de boutique, de détail, parce que, vivant au jour le jour, à la grâce de Dieu, le musulman n'a jamais pu s'astreindre à la prévoyance loin-

taine, et aux engagements, et aux habitudes réglées que nécessite le commerce en gros. Il achète au fur et à mesure de ses besoins et il paie au hasard de ses récoltes et de ses fermages : chèques, lettres de change, escompte, factures mêmes, crédit, créances, ce sont toutes choses que le musulman ignore et qui répugnent à sa conception fondamentale de la vie, à son laisser-aller fataliste, — mais toutes choses aussi sans lesquelles nous ne pouvons concevoir le commerce; là où elles n'existent pas, nous devons y suppléer par la présence d'un courtier indigène, d'un facteur, d'un commissionnaire, toujours présent et prêt à recevoir les commandes ou les paiements que le musulman vient lui faire au gré de son caprice. C'est ce rôle de courtiers que, pendant trois siècles, les Latins d'Orient ont tenu pour nous, et c'est grâce à eux qu'aux XVIe et XVIIe siècles nous avons eu le monopole du commerce levantin.

Les autres chrétientés indigènes : orthodoxe, arménienne, copte, etc., ne comptaient pas alors, ou, du moins, leur influence était à peu près nulle sur les places commerciales. C'est qu'en ce temps-là les Catalans et les Provençaux, qui cherchaient dans la *course* un métier honorable et fructueux, ne respectaient que les Latins ; les îles latines de l'archipel, par exemple : Milo, Santorin, Chios, Syra, étaient les seuls bazars toujours ouverts. A partir du XVIIIe siècle, la piraterie disparaissant, les autres chrétientés prirent leur part du commerce et restreignirent d'autant celle des Latins. Puis, grandissant toujours en raison de leur nombre et de leurs racines plus profondes à l'intérieur du pays, les chrétientés orthodoxes et arméniennes chassèrent des bazars les communautés latines, qui descendirent, échelon par échelon jusqu'à la misère où nous les voyons aujourd'hui. Cette ruine des Latins entraîna pour un temps la ruine du commerce français, car les rivaux des Latins, Arméniens ou Grecs, s'adressèrent de préférence aux rivaux de la France, Hollandais ou Anglais.

Mais notre Révolution de 1789 nous ayant posés dans le monde comme les défenseurs des peuples et les champions de la liberté, les sympathies et la clientèle de tous ces opprimés nous vinrent d'elles-mêmes et nous pûmes établir sur eux

notre patronage moral et notre influence commerciale. Mais ce fut la protection des Latins qui, elle encore, nous servit d'instrument ou, tout au moins, de prétexte, car, vis-à-vis du Turc, nous n'avions aucun autre droit, aucun autre titre légal, reconnu par les traités. Mais ce titre-là était suffisant, grâce aux conceptions religieuses du musulman et, en général, de l'oriental: la Bible ou le Coran étant, en effet, pour l'oriental, le livre par excellence, le seul livre, la source unique de toute science et de toute sagesse, l'école n'est plus qu'une succursale de l'église, et l'enseignement un prolongement de la prédication. Notre protection des Latins nous donnait donc le droit d'ouvrir des écoles françaises partout où bon nous semblait; nous n'avions pas à flatter, à gagner, à acheter, puis à payer régulièrement le pouvoir turc ou ses représentants, pour assurer à ces écoles le droit à l'existence, — et l'importance de ce détail n'échappera pas à tous ceux qui savent les efforts et l'argent dépensés, depuis dix ans, par la propagande italienne pour obtenir en faveur de ses écoles, non pas même la bienveillance, mais simplement la tolérance du pouvoir turc. L'abandon de la protection latine, qu'on le sache bien, serait donc le début d'une ère de difficultés insurmontables pour toutes nos écoles, laïques et religieuses. Or, l'on voit bien que cette propagande scolaire n'est pas, de notre part, un acte de simple générosité ou d'amour-propre national: nous ouvrons des écoles, pour que notre langue partout répandue nous ouvre les bazars et, nos courtiers latins ayant disparu, nous cherchons à les remplacer par d'autres courtiers qui, ayant été nos élèves, resteraient plus volontiers nos clients.

Ceux qui pensent que, seuls, notre puissance morale et notre honneur peuvent être compromis par une mauvaise politique en Orient, et que cette considération ne suffit pas à émouvoir, et qui traitent de haut la politique sentimentale et qui s'amusent à railler l'esprit d'aventures, ou l'esprit de croisade, ceux-là se trompent. Il ne s'agit pas seulement ici d'honneur et de sentiments, le commerce et la bourse sont en jeu. Intérêts moraux et intérêts matériels sont confondus dans le patrimoine que nous possédons en Orient, patrimoine d'un vieux peuple, longtemps glorieux, qui a

beaucoup vécu et beaucoup agi. — Et ne voyez-vous pas que l'abandon du protectorat catholique est attendu et guetté par les Italiens? Une autre puissance, il est vrai, procède autrement. Depuis dix ans, l'Allemagne étend la main sur le commerce du Levant et ses procédés semblent précisément contraires aux procédés que jusqu'ici les autres puissances avaient employés. L'Allemagne prend parti pour le musulman contre le chrétien, et il est indiscutable que, sans clientèle chrétienne, l'influence allemande grandit de jour en jour. Mais que l'on veuille bien réfléchir à deux conditions de ce nouveau commerce. Le reste de l'Europe, n'échangeant avec la Turquie que des marchandises, matières premières ou matières ouvrées, doit s'adresser aux peuples et, pour arriver aux peuples, doit passer par l'intermédiaire chrétien. L'Allemagne est la grande fournisseuse de machines de guerre, et, en Orient surtout, les gouvernements, plutôt que les peuples, sont ses clients : elle n'a donc que faire du dévoûment des chrétientés. En outre, l'Allemagne a une marchandise, qu'elle écoulerait volontiers sur les plaines européennes ou asiatiques du Turc, je veux dire ses émigrants. Elle étale au grand jour ses projets de colonisation allemande en Asie Mineure, Cilicie, Syrie ou Palestine, et déjà des colons bavarois établis à Jaffa indiquent la route. Mais ces colonies ne pourront s'établir qu'avec le consentement du pouvoir turc, elles ne pourront se maintenir et prospérer qu'avec sa bienveillance, et elles devront lutter contre les chrétientés indigènes. Que l'Allemagne prenne donc à forfait la défense du Turc et qu'elle méprise la sympathie ou la haine des chrétientés, — elle n'agit que suivant son intérêt bien entendu. Nos intérêts ne sont pas les mêmes; ils sont tout opposés, et notre politique n'a pas à s'inspirer de la sienne.

Et nous concluons : si nos intérêts en Orient ne sont pas de même sorte que ceux de l'Angleterre et de la Russie, ils sont très considérables. Nous n'y pouvons renoncer sans déchoir dans le monde. Au même titre que l'Angleterre et la Russie, sur le même rang, nous devions entrer dans la question « ouverte du côté de l'Asie ».



Pour y faire quelle politique?

Une politique sentimentale? Non, mais notre politique traditionnelle, qui est d'empêcher, ou tout au moins de retarder le plus longtemps possible un démembrement où plusieurs puissances trouveraient leur part, et dans lequel nous ne voyons pas la nôtre. Nous savons très bien que le gouvernement des Turcs est brutal, barbare et vicieux, et que leur domination prendra fin un jour, s'émiettant peu à peu ; mais nous voulons que cette dissolution soit lente et qu'elle profite, non pas aux grands États dont l'agrandissement nous diminuerait, mais aux populations chrétiennes; en l'ajournant, nous donnons à ces populations le temps de s'élever, de s'organiser, de se concerter peut-être. Comme a dit M. Guizot, chaque fois qu'une nationalité nouvelle apparaît en Orient avec des chances de vie, l'Europe doit guider ses premiers pas. D'abord des « privilèges », comme on dit en Turquie pour désigner des droits à peine égaux à ceux des serfs d'autrefois; puis l'autonomie, puis l'indépendance : voilà bien la marche de l'évolution. Nous devons donc, toutes les fois que des réformes légitimes sont demandées par une des nations de l'empire ottoman, appuyer cette demande. En rendant l'empire habitable aux populations chrétiennes, grâce aux réformes nécessaires, nous l'aidons à prolonger son existence. Et voilà toute notre politique française, politique très pratique, politique d'intérêt, et conforme à nos traditions d'humanité.

Cette politique française devait-elle, dans les circonstances présentes, nous mettre en opposition avec d'autres puissances, et d'abord avec notre amie, la Russie?

La Russie, qui se considère certainement comme la principale héritière de l'empire ottoman, a pratiqué successivement deux politiques à son égard : une politique de conquêtes et une politique de protection. La politique de conquêtes se manifesta d'abord par des annexions directes de territoires, puis par l'organisation de nationalités nouvelles, moralement vassales de la Russie. Depuis que ces nationalités ont manifesté

leur volonté de vivre en pleine indépendance, la Russie ne les aime plus et ne se soucie point de les aider à croître. Sans renoncer à ses grandes espérances de ce côté, elle semble les avoir ajournées pour d'autres plus grandes et quasi gigantesques : qu'est la Turquie, en effet, auprès du colosse chinois? La Russie a tourné son progrès, son inéluctable progrès, vers l'Asie centrale et orientale. Sans doute, si l'échéance du démembrement arrivait, elle réclamerait sa part. Elle a discuté, ou voulu discuter avec nous cette éventualité, mais elle ne hâtera point l'heure. Cette machine énorme, une fois orientée, ne peut se retourner que lentement, avec une grande déperdition de temps et de force. Pour achever son œuvre asiatique, la Russie doit interrompre ses affaires européennes qui, en comparaison, sont des amusettes. Pour le moment, elle se contente de revendiquer à Constantinople la première place. C'est la politique de protection; depuis 1890, elle dominait dans les conseils de l'empire.

La Russie, protectrice provisoire de l'empire ottoman, ne devait pas se trouver en désaccord avec nous, conservateurs provisoires de cet empire. Et, pour faire durer le Turc, il semble qu'elle devait se rencontrer avec nous dans la pensée de le rendre supportable aux populations chrétiennes.

Il faut remarquer d'ailleurs que, toujours, et, par exemple dans les grandes crises de 1856 et de 1878, la politique des réformes parut être le corollaire obligé de la politique de l'intégrité de l'empire Dans la séance du 26 juin 1878, au Congrès de Berlin, le prince Gortchakoff, à propos du désir exprimé par lord Beaconsfield que le sultan demeurât maître chez lui, déclara que ce désir lui était commun avec le noble lord; mais il ajoutait que le maintien de l'autorité du sultan dépendait de certaines conditions administratives et politiques; que les habitants des provinces non déclarées indépendantes par le Congrès devaient être assurés de leurs vies et de leurs propriétés; que cette assurance leur devait venir, non point de promesses sur le papier, mais d'une efficace garantie de l'Europe. Le prince ajoutait qu' « au lieu d'une prépondérance anglaise, française ou russe..., il voudrait qu'il n'y eût en Orient aucune prépondérance quelconque... et désirerait voir substituer à la lutte mesquine et malsaine des amours-

propres sur le sol mouvant de Constantinople, une action collective des grandes puissances... » Jusqu'à quel point le prince était-il sincère en prononçant ces paroles? A supposer que la Russie fût certaine de trouver dans l'impossibilité d'un accord des puissances, un motif suffisant d'établir sa prépondérance, la première partie du programme demeurait vraie : le maintien de l'autorité du sultan dépendait des conditions que le prince avait marquées et en dehors desquelles, ajoutait-il, « le génie même ne saurait accomplir des miracles[1] ».

Quels étaient les sentiments présumables des autres puissances? L'Autriche-Hongrie ne laisserait pas démembrer la Turquie sans réclamer sa part, mais elle n'est pas disposée à hâter le moment du partage. L'initiative n'est point dans ses mœurs politiques; l'Autriche-Hongrie craint les grands ébranlements; elle a besoin de la paix pour garder son difficile équilibre, lequel serait nécessairement troublé par l'acquisition de nouveaux sujets slaves. L'Allemagne était acquise d'avance à la politique conservatrice et philoturque en Orient. On verra qu'Allemagne et Autriche, au commencement de la crise, comprenaient la nécessité de réformer pour conserver. L'Italie, quelles que puissent être ses ambitions, ne pouvait évidemment rien tenter sans le concours de la Triple Alliance ou celui de l'Angleterre.

Mais reste l'Angleterre. Il est vrai qu'elle a cessé de faire du maintien de l'empire ottoman un principe essentiel. Faut-il conclure qu'elle désire aujourd'hui ce démembrement et surtout qu'elle était décidée à le provoquer? Sans doute, l'Angleterre est suspecte au monde entier, et l'énorme accroissement de ses forces maritimes et militaires peut donner à craindre qu'elle ne médite quelque méchant dessein. Des précédents historiques nous avertissent qu'elle ne tolère pas volontiers les progrès des puissances coloniales et commerciales, et qu'elle sait mettre le feu, à l'heure propice, sur le continent, pour se donner carrière sur l'Océan. Mais il ne faut pas se laisser égarer par les souvenirs historiques; l'histoire ne se recommence jamais exactement : l'Angleterre ne retrouverait pas aujourd'hui en Europe les facilités qui

1. De Clerc, *Recueil des Traités de France*, t. XII, p. 216.

lui permirent, au siècle dernier, de ruiner notre empire colonial. Si elle est hardie, elle n'est point aventureuse. Une guerre, où toute l'Europe serait engagée, sans que l'on puisse prévoir avec certitude le groupement des belligérants, et qui serait très longue, menacerait de trop de risques une puissance dont toute la fortune flotte sur mer et dont tout arrêt du commerce international tarit les ressources quotidiennes.

Nous sommes ici en pleine conjecture. Mettons les choses au pire. Supposons que l'Angleterre ait eu le dessein de faire sortir la guerre des troubles d'Orient; c'était une raison de hâter la fin de ces troubles. Supposons qu'elle ait été l'instigatrice des mouvements révolutionnaires en Arménie; il fallait arrêter ces mouvements en donnant satisfaction aux populations chrétiennes. Supposons qu'elle ne fût point sincère en parlant de réformes; il fallait la prendre au mot, s'associer à elle pour la surveiller au besoin et la contenir. Il fallait mettre ainsi le sultan en face d'une Europe unie et lui enlever jusqu'à l'espoir d'une discorde entre les puissances. Il importait d'agir vite, de circonscrire l'incendie en Arménie et de l'y éteindre. Si le feu gagnait tout l'Orient, les dispositions des puissances pouvaient changer; la ruine de l'empire ottoman paraissant alors inévitable, elles pouvaient ou se mettre en lutte, ou s'entendre pour un partage : l'une et l'autre solution, redoutables pour nous.

La France était en belle situation pour prendre le rôle de grande modératrice de la crise. Elle avait des relations amicales avec toutes les puissances. Son désintéressement lui donnait auprès d'elles et auprès du sultan une grande force morale. Ses intérêts particuliers : maintien de la paix en Occident, établissement d'un ordre meilleur en Orient, c'étaient les intérêts généraux de l'Europe. Mieux que personne, la France avait autorité pour parler dans le concert, s'y faire écouter, et, peu à peu, le conduire. Rôle très difficile, sans doute, mais il suffisait qu'il ne fût pas impossible pour le tenter. Il y aurait eu de la gloire à réussir, il y avait certainement de l'honneur à essayer.

Pour cela, nous devions d'abord nous rendre un compte exact de nos intérêts et de notre situation en Orient: être convaincus que nous avions le droit d'intervenir dans le

débat par nous-mêmes, pour nous-mêmes ; agir avec une liberté de grande puissance, laquelle liberté n'était nullement inconciliable avec notre alliance ; prévoir le développement de la crise, l'entrée en scène d'acteurs nouveaux, comme l'hellénisme, et qu'il y aurait peut-être des choses que nous ne pourrions pas faire, parce qu'elles seraient contraires à nos intérêts et à nos traditions ; le dire ; nous expliquer à nous-mêmes notre conduite ; l'expliquer simplement et loyalement aux autres. Si nous pensions que la crise n'était pas redoutable ou même qu'il n'y avait pas de crise ; que les événements d'Arménie n'étaient qu'un feu de paille qu'éteindrait le prochain hiver ; si nous faisions peu de cas de notre patrimoine d'Orient ; si, dès lors, nous ne nous croyions pas intéressés au débat pour nous-mêmes ; si nous consentions à n'être que des intermédiaires, un accessoire, oh ! alors, il n'y avait ni lieu ni moyen de faire le grand effort pour diriger ; il suffisait de laisser aller, de vivre au jour le jour, attendant le fait quotidien, conduit par lui. Seulement, le rôle que nous ne prendrions pas, personne ne pourrait le prendre. Et l'Europe marcherait au hasard vers d'imprévus dénouements. Et adieu la gloire de réussir et l'honneur d'avoir tenté !



Suivons maintenant le cours des événements. Après les massacres du Sassoun, le gouvernement anglais annonça l'intention de faire une enquête. A Constantinople, notre ambassadeur conseilla au sultan de prendre l'initiative de réformes immédiates en Arménie[1]. L'ambassadeur de Russie tint le même langage au sultan. « Nous pensons tous de même », disait l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie. Si le sultan avait écouté alors les ambassadeurs, son autorité fût demeurée intacte ; il aurait paru agir de son plein gré, ordonner l'enquête et les réformes. M. Cambon lui conseillait les mesures qu'il croyait capables de « retarder le moment où s'imposera une solution définitive ». Il voulait que l'enquête sur les faits du Sassoun, malgré la présence dans la commission des consuls

1. *Livre jaune*, 14 novembre 1894, p. 16.

ou des délégués de la France, de Russie et d'Angleterre, demeurât un acte du gouvernement ottoman. Il était préoccupé d'éviter l'intervention de l'Europe, telle qu'elle est prévue à l'article 61 du traité de Berlin[1]. L'affaire s'engageait bien.

L'Angleterre et le sultan, qui nous avaient demandé de faire entrer notre consul dans la commission, pensaient que rien de sérieux ne peut se faire en Orient sans la participation de la France. Mais on vit bien dès lors que notre gouvernement entendait intervenir, non pour son compte, mais comme « ami de la Russie et entretenant avec l'Angleterre les relations les plus cordiales ». Plus tard, notre ambassadeur à Londres, causant avec lord Salisbury (13 août 1895), lui dira : « Quelque ligne de conduite que les gouvernements anglais et russe conviennent d'adopter, ils pouvaient être assurés que la France serait prête à l'adopter aussi. » C'était nous réduire à laisser toujours parler les premières les deux autres puissances. Et, de deux choses l'une : ou bien l'entente serait facile entre elles, et elles pouvaient être tentées de traiter sans notre intermédiaire; ou bien elles ne s'entendraient pas, et alors, si nous pensions n'avoir pas d'intérêts à nous, ni par conséquent de raisons de nous décider par nous-mêmes, nous ne pouvions éviter, en prenant parti pour l'une d'elles, l'apparence de la subordination envers celle-ci.

Notre ambassadeur pensait qu'il ne fallait pas attendre la fin de l'enquête pour conseiller au sultan des réformes pratiques, que celui-ci aurait sans doute acceptées afin « d'éviter la réunion d'une conférence européenne[2] ». Les trois ambassadeurs prirent en effet, au mois de février, l'initiative de discuter un plan de réformes qui serait présenté au sultan, dès que l'enquête serait terminée. Tous les trois, qui voyaient les choses de près, étaient d'avis qu'il fallait agir vite, pour empêcher la contagion de l'agitation arménienne. Le 18 avril, le plan était prêt et soumis aux trois gouvernements ; il avait l'approbation de l'Europe entière ; l'ambassadeur d'Autriche conseillait à Abd-ul-Hamid « de ne pas tarder à réaliser les réformes, et d'éviter ainsi

1. Voir les dépêches de M. de la Boulinière, et celles de M. Cambon, *Livre jaune*, 26 et 29 nov., 6 déc. 1894, pp. 20-22.

2. *Livre jaune*, 26 décembre 1894, p. 29.

que l'agitation, en se prolongeant, ne vînt à gagner d'autres populations de l'empire [1]. » L'empereur d'Allemagne faisait porter au sultan les mêmes conseils. Cependant, le plan de réformes, arrêté le 18 avril, ne fut présenté au sultan que le 11 mai. Tout le monde paraissait d'accord sur la nécessité d'aller vite, et déjà commençaient les lenteurs. Ce qui est plus grave, c'est la froideur de la Russie : le prince Lobanof semble n'avoir agréé l'idée des réformes qu'avec l'arrière-pensée qu'elles ne seraient pas appliquées. « Les puissances, dit-il à l'ambassadeur d'Angleterre, assumeraient une lourde responsabilité, si elles insistaient sur la mise en application de ces réformes [2]. » Certainement le prince n'avait pas caché à l'ambassadeur de Turquie l'opinion qu'il avait exprimée à l'ambassadeur d'Angleterre, et l'ambassadeur de Turquie n'avait pas gardé pour lui la confidence. Le prince se résignait sans peine à tous les délais demandés par le sultan. Il avait retiré l'affaire des mains de son ambassadeur pour l'évoquer à Pétersbourg et les deux autres gouvernements avaient suivi cet exemple ; la négociation allait nécessairement être plus compliquée, plus paperassière, plus lente. Il est évident que, si le prince voulait avoir l'air de faire quelque chose, ce quelque chose ne l'intéressait pas. Il repoussait toute idée de coercition, et même de menace. Et les semaines s'écoulaient.

Que faisait cependant notre gouvernement? Il faut bien croire qu'il avait approuvé la conduite de son ambassadeur, puisqu'il le laissait faire. Il avait adhéré au plan de réformes après s'être assuré que le gouvernement russe y avait donné son adhésion. Le *Livre bleu* et le *Livre jaune* le montrent d'accord avec le gouvernement britannique. Dans une conversation avec l'ambassadeur d'Angleterre, notre ministre des affaires étrangères se déclarait partisan de « représentations combinées et vigoureuses ». Mais nous sommes déjà en juillet 1896. A ce moment-là, le gouvernement russe était décidé à se dérober. Le prince Lobanof craignait de voir organiser, sur la frontière russe, une Arménie privilégiée, qui deviendrait pour la Russie

1. *Livre jaune*, 18 avril et 16 mai 1895, p. 43, 66.

2. *Livre bleu*, 1896, nº 1. 8 mai 1895, p. 34.

une « seconde Bulgarie ». Le 13 août, il se déclarait opposé à tout emploi de la contrainte à l'égard du sultan. Le 16 août, le chargé d'affaires de Russie à Londres faisait savoir que son gouvernement voulait laisser à la Porte toute la responsabilité des mesures à adopter. La Turquie était déjà si sûre de l'appui de la Russie que son ambassadeur à Londres menaçait lord Salisbury « d'un changement de politique, qui placerait la Turquie entièrement dans les mains de la Russie[1] ». Et les négociations dilatoires continuaient; des propos de plus en plus confus étaient échangés entre les gouvernements et les ambassades.

La France avait suivi le mouvement de la Russie. Elle n'insistait plus pour les « représentations combinées et vigoureuses ». Contrairement à l'avis de leurs ambassadeurs MM. Cambon et de Nélidof, les gouvernements français et russe, en se contentant des réponses dilatoires de la Porte, avaient manifesté que le projet présenté en leur nom ne les intéressait pas. Admettre que la Porte pût substituer des mesures dérisoires à celles qui lui avaient été proposées par les trois puissances, c'était affaiblir l'autorité de celles-ci à Constantinople, laisser voir le désaccord, et montrer au sultan, très habile manœuvrier, qu'il était libre de manœuvrer. C'était enfin prolonger les troubles, au risque de les voir s'aggraver, s'étendre et menacer la paix du monde.



Pourquoi notre gouvernement changea de langage et de conduite, à partir du mois de juillet, le *Livre jaune* ne nous le dit pas. Des entretiens de M. Hanotaux et du prince Lobanof à Contrexéville, en août 1895, il ne dit rien non plus. Y eut-il, avant ou pendant l'entrevue de Contrexéville, discussion entre les deux gouvernements? En ces mois de juillet et d'août 1895, une vieille tradition nationale française fut abandonnée. Fut-elle au moins défendue? Nous ne le savons pas; mais nous ne le croyons pas, car il paraît impossible que nos raisons n'eussent pas été entendues, si nous les avions dites.

1. *Livre bleu* 1896. n° 1, Correspondance de juillet et août 1895.

L'accord russo-français est un acte très simple. Il a été, pour ainsi dire, imposé aux deux pays par l'état général de l'Europe. Il est la conséquence d'événements politiques bien déterminés, le traité de Francfort, le traité de Berlin, la Triple Alliance. Il est un acte de prévoyance et de prudence bienfaisant pour les deux pays, auxquels il donne de la sécurité; en France, il a été ratifié par l'enthousiasme populaire. Cet enthousiasme, sans doute, peut s'égarer en des illusions : il serait bon de rappeler de temps en temps que l'accord est un acte très simple, conservateur de l'état actuel de l'Europe — l'Europe du traité de Berlin et l'Europe du traité de Francfort, — et qu'il n'encourage aucune espérance autre que celle-ci : la protection contre une attaque. Rien de plus, mais rien de moins, et c'est assez pour que le lien entre les deux pays soit « précieux », comme l'a dit l'empereur Nicolas.

Un accord de cette sorte ne peut être conclu, même sur un point limité, sans inspirer aux contractants le désir de s'entendre sur toutes les questions de politique générale, où les gouvernements amis peuvent être intéressés. C'est pourquoi, après la paix signée entre la Chine et le Japon, le 19 avril 1895, nous sommes intervenus avec la Russie pour contraindre le Japon à sacrifier quelques-uns des bénéfices de sa victoire. Nous n'avions ici aucun intérêt propre, et le Japon nous aurait mis dans un embarras terrible, s'il nous avait contraints à lui faire la guerre avec la Russie et l'Allemagne, car l'Allemagne était en tiers dans l'affaire, et c'était la première fois, depuis 1870, que nous nous exposions à un acte de confraternité d'armes avec elle. Au mois de juillet, nous avions contribué au succès de l'emprunt chinois. Au mois de juin, nous avions pris part aux fêtes de Kiel, et cette démonstration avait été agréable à la Russie, sans plaire à tout le monde en France ; nous avions donc donné à nos alliés des preuves sensibles de notre bonne volonté.

La question d'Orient était évidemment une de celles où la bonne volonté réciproque était le plus nécessaire. Il ne semblait pas qu'elle fût impossible ni même difficile. Sur la ligne générale de conduite, nous étions d'accord. Sur l'action à exercer dans l'affaire d'Arménie, il y avait dissentiment, mais nous pouvions discuter. Le prince Lobanof, cela est bien

certain, avait des idées fort arrêtées. Il ne prenait pas au sérieux le mouvement arménien ; il était de ces hommes d'État qui ne croient pas volontiers aux forces morales manifestées dans les mouvements nationaux. Comme il avait vu se produire de ces mouvements, il aurait dit volontiers : « Les mouvements nationaux, cela me connaît, j'en ai fait. » C'était un esprit distingué, froid, un érudit qui, dans l'histoire de la Révolution, avait étudié des intrigues politiques et non les grands mouvements ; un sceptique un peu fatigué, se reposant volontiers en des idées simples, comme celle-ci : que toute cette agitation n'était qu'un effet d'intrigues anglaises. Évidemment, il avait pris son parti de « laisser faire », c'est-à-dire de laisser tuer. Pourtant, il était obligé de dissimuler un peu cette résignation. Il lui fallait bien tenir un peu compte de l'opinion de l'Angleterre, ne fût-ce que pour faire traîner les choses en longueur et ôter à cette puissance tout prétexte d'agir seule. Et puis, l'opinion russe elle-même pouvait s'émouvoir ; la vieille politique nationale de protection des chrétiens, politique à la fois généreuse et profitable, n'est pas reniée par tout le monde en Russie. Aussi le prince donnait-il de temps en temps de bonnes paroles. Le 13 juin, le 3 juillet 1895, il affirmait à l'ambassadeur d'Angleterre son désir qu' « une plus grande sécurité fût acquise à la vie et à la propriété des sujets chrétiens du sultan », et il rappelait que « la Russie avait toujours été considérée comme la protectrice des chrétiens dans les États du sultan[1] ».

Le prince Lobanof n'aurait-il pas tenu compte aussi de l'opinion française, si elle lui avait été exprimée ? Lui a-t-elle été exprimée ? Quelqu'un lui a-t-il, tranquillement, longuement, comme cela pouvait se faire à Contrexéville, exposé nos intérêts, nos droits, nos traditions et nos engagements historiques en Orient, et que nous possédions là un patrimoine, et que nous ne sommes plus assez riches, mais que nous ne sommes pas non plus assez appauvris de forces et d'honneur pour y renoncer ? Et que s'agissait-il d'obtenir du prince ? L'action sérieuse à trois auprès du sultan. On pouvait discuter sur la quantité, qualité et mesure des exigences à produire. Le prince

1. *Livre bleu*, 1896, pp. 83 et 93.

ne voulait pas d'une Arménie privilégiée; mais il était facile de le rassurer sur ce point. L'essentiel était de s'entendre pour parler au sultan, pour lui faire bien sentir qu'il n'y avait pas d'échappatoire possible, et que le moment était venu de donner « à la vie et à la propriété de ses sujets chrétiens » la sécurité nécessaire. Lorsqu'ils se rencontrèrent à Contrexéville, les deux ministres avaient reçu le rapport de la commission d'enquête sur les événements du Sassoun. Il est probable qu'ils l'avaient lu attentivement. Ils savaient donc l'horreur des faits, car ce premier rapport sur ce premier massacre suffisait à prouver, même au lecteur le plus prévenu en faveur du sultan, que le massacreur c'était bien le sultan. Les massacres qui vinrent ensuite ne furent qu'une imitation de celui-là; les rapports qui vinrent ensuite ne firent que répéter celui-là. Les deux ministres étaient donc aussi éclairés que nous le sommes aujourd'hui. M. Cambon avait écrit que les conclusions des délégués à l'enquête sur les événements du Sassoun, « si adoucies qu'elles aient dû forcément être, n'en sont pas moins une condamnation formelle des procédés turcs... Ils n'ont pu découvrir qu'une faible partie de la vérité... Les résultats, bien qu'incomplets, prouvent péremptoirement que les plaintes des Arméniens sont justifiées[1] ». Les deux ministres devaient donc s'entendre pour dire au Sultan, d'ores et déjà, en termes clairs : « Vous ne tuerez plus. » Ils devaient prévoir aussi un renouvellement des « troubles », et que des étincelles portées très loin allumeraient d'autres foyers, et qu'alors ce serait le désordre universel.

Mais que s'est-il donc passé à Contrexéville? Il est inimaginable que les nécessités de la politique française aient été expliquées au prince Lobanof, sans que celui-ci en ait tenu compte, puisqu'il pouvait le faire sans un grand sacrifice. Dès lors, ou bien le ministre des Affaires étrangères de France fait très peu de cas du patrimoine d'Orient, ou bien il a cru que ce patrimoine ne courait aucun péril, que l'affaire arménienne n'avait pas d'importance, et qu'il commettrait une maladresse toute gratuite en laissant voir une divergence d'intérêts entre les

2. *Livre jaune*, 16 août 1895, p. 96.

deux pays, au moment même où le chancelier russe venait de nous promettre la visite du Tsar.

En fait, les deux ministres étaient d'accord pour attribuer les « troubles » à la propagande anglaise; d'accord pour ne voir dans les massacres, même après le rapport de la commission d'enquête, que d'inévitables faits, des faits habituels, traditionnels, où personne ne peut rien. Tous les deux se sont servis, pour les qualifier, d'expressions identiques : *incidents*, *accidents*, où il paraît bien que leurs deux esprits ne sont point troublés par des émotions de sensibilité. Tous les deux ont cru et dit que les troubles s'apaiseraient d'eux-mêmes et très vite. Il y avait entre ces deux personnes une harmonie préalable, que les journaux ministériels français ont célébrée. L'un des deux a-t-il conduit l'autre? Des journaux français ont parlé de l'amitié qui les unissait, de la conformité de leurs goûts et aussi de « l'autorité » que le ministre français avait acquise sur l'esprit de son collègue. Nous sommes ici dans le domaine des hypothèses: nous ne saurons point lequel des deux a conduit l'autre. Les faits nous montreront où ils nous ont conduits.



La France, désormais, n'est plus un intermédiaire entre deux puissances; elle est l'auxiliaire de l'une des deux.

Les trois chancelleries, entre lesquelles l'entente n'est plus possible, échangent de vaines paperasses diplomatiques, au sujet des propositions diverses successivement présentées par la Porte. Et, sur plusieurs points de l'empire ottoman, le sol commençait à trembler. La France et l'Autriche-Hongrie réussirent à calmer une agitation en Bulgarie. Mais un mouvement insurrectionnel se déclara en Crète au mois d'août 1895. Et, tout à coup, la situation s'aggrava. L'incendie, en Crète, était bien plus dangereux qu'en Arménie. Une insurrection crétoise ne pouvait pas, si elle durait, ne pas avoir son contre-coup en Grèce : tout le monde le savait, et, si la Grèce se mettait en mouvement, on pouvait craindre qu'il ne fût difficile de faire tenir en repos les autres États de la Péninsule. Des comités crétois fonctionnaient à Athènes, mais le gouvernement grec ne songeait pas alors à intervenir. Les chefs des

bandes crétoises combattaient pour l'autonomie de l'île. On dit qu'ils étaient en relations avec le consul d'Angleterre, mais c'était une raison pour arrêter le trouble le plus promptement possible. Il fallait procurer quelques satisfactions aux Crétois, que les musulmans de Crète venaient d'exaspérer par des excès prémédités — ces musulmans voulaient ruiner le crédit du gouverneur général chrétien — et qui paraissaient encouragés par le Palais. Il fallait surtout améliorer la situation générale qui s'enlaidissait à vue d'œil. Partout, parmi les populations chrétiennes, l'inquiétude, l'angoisse d'une menace suspendue, et le sentiment qu'aucune protection efficace n'est à espérer de l'Europe. Et le sultan était bien tranquille, en effet, du côté de l'Europe. La manifestation qui eut lieu à Constantinople, le 30 septembre 1895, fut suivie de plusieurs jours de massacres. Deux jours après, il est vrai, les six ambassadeurs adressaient une note sévère à la Porte : « La conscience européenne ne manquerait pas de s'indigner, s'il devenait évident que l'inaction de l'autorité encourage de regrettables passions ». Mais le sultan pensait que ces ambassadeurs, qui avaient vu les choses, ne pouvaient faire autrement que de se plaindre ; quant à l'Europe, il savait qu'elle était difficile à émouvoir, et il connaît la conscience européenne. « Conscience européenne » a dû faire sourire le sultan Abd-ul-Hamid.

Au mois d'octobre 1895, une partie de l'Europe se déclarait contente. Elle félicitait le sultan d'avoir donné un heureux dénouement à la crise arménienne. Il venait en effet d'arrêter un projet de réformes générales, mutilant, il est vrai, le projet des ambassadeurs du 11 mai, mais qui fut accepté par eux de guerre lasse. Le 30 octobre, le prince Lobanof assurait à notre chargé d'affaires « qu'il ne prévoyait dans un avenir immédiat aucun incident de nature à obliger les puissances à donner une forme plus énergique à leur intervention en Turquie[1] ».

Cependant, vingt jours avant ces prévisions optimistes, Trébizonde avait eu son massacre. « Le pillage et le massacre ont duré toute la journée, télégraphiait M. Cambon[2]. » Nous

1. *Livre jaune*, 30 octobre 1895, p. 152.

2. *Livre jaune*, 10 octobre 1895, p. 147.

connaissons aujourd'hui les détails affreux de cette tuerie, conduite avec un ordre rigoureux, commencée et terminée sur un signal donné. Quelle impression cet événement avait-il produit à Paris et à Pétersbourg? Nous ne le savons pas; mais, de Vienne, partit une proposition. Le comte Goluchowski demandait à toutes les puissances d'insister pour obtenir « des mesures effectives, de nature à protéger tous les chrétiens de l'empire ottoman. Le sultan et son gouvernement devraient être explicitement informés qu'ils seraient tenus pour responsables de ce qui arriverait... L'Autriche s'est jusqu'ici tenue à l'écart; mais une catastrophe semble approcher dans laquelle ses intérêts seraient atteints. La situation ne peut pas être exagérée [1]. » M. Cambon parlait depuis longtemps du danger de « catastrophe »; certainement, il a répété ses avertissements dans des rapports que le *Livre jaune* a oublié de donner, mais dont la dépêche du 30 octobre prouve l'existence. Or, l'Autriche, l'Allemagne et l'Italie décidèrent d'appuyer les démarches que l'Angleterre jugerait opportunes ou nécessaires pour prévenir de nouveaux excès. C'était la condamnation de la politique suivie par les trois puissances. C'était cette intervention de l'Europe qu'on redoutait avec raison depuis l'ouverture de la crise.

Il semble que le sultan se soit senti tout de suite plus à l'aise. C'est alors qu'il met à exécution son plan de massacres. Ici encore, M. Cambon avait prévu et averti : « Les nombreux télégrammes que je reçois chaque jour de nos consuls et leurs rapports détaillés me signalent partout l'excitation des musulmans, les préparatifs qu'ils font ouvertement pour attaquer les chrétiens, leurs achats d'armes, etc. L'anarchie est générale et la période révolutionnaire semble ouverte, sans qu'on puisse prévoir les conséquences qui en résulteront pour le sultan, pour la Turquie et pour l'Europe elle-même [2]. En effet, on ne pouvait plus prévoir. Mais quelqu'un oserait-il affirmer qu'on se fût trouvé en présence d'anxiétés pareilles, si, tout de suite, les trois puissances s'étaient entendues pour parler net au sultan et faire trembler dans sa peau

1. *Livre bleu*, 1896, n° II, 10 octobre 1895, p. 43.

2. *Livre jaune*, dépêche du 30 octobre 1895.

ce trembleur? Les fautes alors commises sont inexcusables : la responsabilité de ceux qui les ont commises est très lourde.



Lorsque la dépêche de M. Cambon parvint à Paris, le cabinet Bourgeois avait succédé au cabinet Ribot, et M. Berthelot à M. Hanotaux. Notre politique allait-elle changer? Le cabinet nouveau avait-il des vues nouvelles? Le *Livre jaune* extrêmement écourté ici, ne nous l'apprendra pas. Il est clair que la conduite du cabinet Bourgeois ne fut pas brillante, mais il faut être juste; je demande pardon au lecteur d'un si banal aphorisme. Le lecteur ne sait peut-être pas que, dans le monde politique parlementaire, non seulement les opinions sur la politique extérieure, mais les faits de cette politique sont jugés de façon différente selon qu'on appartient à tel ou tel parti. Et, si vous désapprouvez telle politique, on vous dit tranquillement, avec une effroyable inconscience : « Mais vous êtes donc socialiste? » Ou bien : « Vous voulez donc faire le jeu des radicaux? » C'est l'effet lamentable de ce milieu où les intérêts et les passions de coteries dépriment les intelligences et flétrissent les cœurs. Et il est bien bon de respirer dans une sphère plus haute. Je disais donc qu'il faut être juste; la conduite du cabinet Bourgeois n'a pas été brillante, mais d'abord il trouvait les affaires engagées dans une certaine direction, et puis il fut occupé par des difficultés sur d'autres points, notamment en Égypte. Pourtant il a pris diverses mesures utiles, rétabli la division navale du Levant, fait acte de protection envers les établissements catholiques. Il est vrai, l'action à six était plus incertaine et inefficace que l'action à trois; le flot s'enflait des paperasses échangées. Le prince Lobanof continuait à s'opposer à toute mesure énergique; il se montrait obstinément optimiste; il déclarait à notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg que toute mise en demeure adressée au sultan serait « capable d'amener de graves complications [1] ». Un peu plus tard, à propos de

1. *Livre jaune*, 4 décembre 1895, p. 188.

l'odieuse affaire des conversions forcées, il disait qu'on ne peut cependant pas « faire des représentations au sultan à propos de tout incident[1] ». Malgré tout, notre ambassadeur à Constantinople était plus que jamais énergique. Le 30 novembre il se prononçait contre la proposition russe tendant à retarder l'envoi d'un second stationnaire. Il proposait la mise en demeure, que repoussa le prince Lobanof ; il faisait dresser le tableau officiel des massacres de 1895 et le présentait à la Porte. Il s'efforçait d'obtenir du sultan une réforme de son gouvernement. Il ordonnait une enquête sur le meurtre du Père Salvatore.

Et les massacres succédaient aux massacres ; ce fut la période sinistre. Des symptômes inquiétants apparaissaient sur divers points de l'empire ottoman. Par deux fois, la Syrie s'agita. En Crète, l'agitation grandissait. Les puissances essayaient de persuader la Turquie du danger de l'insurrection crétoise ; le gouvernement grec, tout en gardant une attitude correcte, avertissait qu'il ne pourrait demeurer indifférent aux souffrances de la Crète, si elles se prolongeaient[2]. Mais la Turquie répondit aux conseils en redoublant ses rigueurs. La Crète était le point inquiétant au moment où le cabinet Méline succéda, le 30 avril 1896, au cabinet Bourgeois, et M. Hanotaux à M. Bourgeois, qui avait remplacé M. Berthelot au ministère des affaires étrangères, le 1er avril.



Les deux ministres des affaires étrangères, de Russie et de France, avaient des raisons sérieuses de modifier la politique qu'ils avaient faite ensemble. Tous les deux s'étaient radicalement trompés ; ils avaient qualifié les massacres d'incidents sans importance et ils avaient annoncé la fin prochaine des troubles ; le premier avait déclaré, en octobre 1895, qu'il ne prévoyait dans un avenir immédiat aucun incident de nature à obliger les puissances à donner une forme plus énergique à leur intervention en Turquie ; l'autre avait an-

1. Second *Livre jaune*, 21 décembre 1895, p. 86.

2. *Livre bleu* sur les affaires de Crète, toute la correspondance de septembre 1895 à mai 1896.

noncé le retour du calme après l'hiver de 1895. Or, des « incidents » s'étaient produits depuis octobre 1895, et le printemps était venu de l'année 1896, et la situation était plus grave que jamais. Pourquoi ne se sont-ils pas dit ensemble, ou, du moins, pourquoi l'un n'a-t-il pas dit à l'autre : « Nous nous sommes trompés » ?

Ils continuèrent la même politique implacablement. Dans la conversation à six, comme dans la conversation à trois, la France demeura toujours une auxiliaire, et toute l'Europe vit trop clairement qu'elle n'avait pas d'opinion personnelle. Dans les affaires de Crète, pourtant, nous avions le droit d'avoir une opinion. Nous étions plus intéressés que les autres à mettre fin à des troubles qui pourraient provoquer l'intervention de la Grèce, car la Grèce ne peut nous être indifférente.

Prenons ici une précaution contre les beaux esprits qui nous arrêteraient par un sourire et par la question : « Vous êtes donc philhellène ? Peut-on encore être philhellène ! » Il n'est pas question ici de sentiments ni de sentimentalité, mais d'intérêts clairs et considérables. Songez donc que la France n'est pas née d'hier, et qu'elle ne mourra pas demain. Des liens particuliers nous unissent à l'hellénisme. Si amicales que soient nos relations avec les populations slaves des Balkans, celles-ci regardent plutôt du côté de la Russie. L'influence que nous exerçons sur l'hellénisme est une part importante de notre influence en Orient ; elle augmente pour la Russie le prix de notre alliance. Elle nous permettra, si nous savons la garder ou la reprendre, de travailler un jour à la conciliation des éléments slaves et helléniques. Si jamais l'empire ottoman était démembré, il serait d'un grand intérêt pour nous que l'hellénisme y eût sa part légitime. Nous étions donc désignés pour le rôle d'amis de la Grèce, ce qui nous obligeait, en la circonstance, à obtenir les réformes demandées par les Crétois et qui auraient assuré la pacification de l'île, si on les avait faites à temps. Les demandes des insurgés étaient modestes ; il aurait suffi de rendre à la Crète des institutions dont elle avait été déjà pourvue, dont elle avait joui pendant près de vingt ans, dont la France, avec le reste de l'Europe, s'était portée garante au pacte d'Halepa, et que la Turquie avait abusi-

vement modifiées en 1889. Mais il fallait faire vite. Le gouvernement grec avait chaque jour plus de peine à résister à l'opinion ; il instruisait les puissances de la difficulté de sa situation. Rien ne prouve qu'il eut alors l'intention arrêtée d'intervenir dans le désordre ; il renonçait, malgré la gravité des événements, à envoyer des navires de guerre dans les eaux crétoises, bien que les autres puissances eussent pris cette précaution. Cependant la conduite des autorités turques en Crète ressemblait fort à celle qu'elles avaient suivie en Arménie : c'étaient les mêmes crimes avec les mêmes raffinements de cruautés et toutes les appréhensions étaient permises. L'Autriche alors, bien qu'elle ne soit pas philhellène, s'en prenait aux Turcs et prévoyait que le roi Georges serait à la fin poussé par l'opinion aux mesures extrêmes [1]. Il était donc urgent que l'Europe intervînt pour prévenir l'intervention de la Grèce.

Les ambassadeurs des six puissances prirent l'initiative d'ordonner aux consuls de s'entremettre en Crète entre les deux partis (28 mai), mais entre les gouvernements recommença le jeu des notes échangées et des discussions sur les pointes d'aiguille. S'ils avaient exprimé à Constantinople des exigences en termes clairs, les troubles de la Crète auraient pu encore être apaisés ; c'est seulement au mois de juillet qu'on se mit à parler sérieusement en Crète d'union avec la Grèce. Mais, dans le concert européen, chacun craint de parler ; chacun se dit prêt à se ranger à l'avis de la majorité ; mais comment une majorité se formerait-elle, si personne n'a un avis ? La plus discrète des puissances fut la France. Le *Livre jaune* sur la Crète — le gouvernement nous l'a promis depuis près de trois mois ; il nous le donnera bientôt, il faut l'espérer, et sans doute ce livre sur la Crète sera plus complet et plus sincère que le livre sur l'Arménie — changera peut-être notre opinion ; mais, ni dans le *Livre bleu*, ni dans les informations des journaux qui prennent tous les matins au quai d'Orsay des nouvelles et des avis, on ne voit que la France ait eu des idées propres. Elle

1. *Livre bleu* sur les affaires de Crète, correspondance des mois de mai et juin 1896.

a l'air de siéger dans une conférence, où elle aurait été invitée par politesse, mais où elle se tairait, faute de compétence ou d'intérêts à défendre.

L'Europe ne pouvait donc se faire entendre à Constantinople, puisqu'elle n'y parlait pas, ou qu'elle y parlait si peu et si confusément ! Alors les puissances commencèrent à se tourner du côté de la Grèce. C'est en juillet 1896 que s'opéra ce revirement, qui devait conduire très loin. Les puissances invitèrent d'abord le gouvernement grec à conseiller aux insurgés la modération ; la Grèce obéit, et le sultan, qui a dû passer quelques bonnes heures à regarder l'Europe, la remercia, le 26 juillet[1], des démarches réitérées qu'elle faisait à Athènes. L'Europe prit goût à cette tactique nouvelle ; impuissante à Constantinople, elle concentra son action sur Athènes. Sa tâche ici serait évidemment plus facile. Dès la fin de juillet, l'Autriche proposait de menacer la Grèce de rendre au sultan toute sa liberté en Crète, et même de bloquer l'île, si des envois d'hommes et d'armes continuaient de Grèce en Crète. Voilà donc enfin une proposition ferme ; la première partie en fut adoptée. Sur la question du blocus, l'Allemagne déclara que, n'ayant pas de navire disponible, elle ne donnerait au blocus qu'un appui moral. C'est l'Angleterre qui fit rejeter l'idée du blocus ; en même temps, elle rappelait l'attention des puissances sur la nécessité de faire des réformes en Crète[2]. Perfide Albion ! Oui, sans doute. Mais pourquoi donc nous, qui ne sommes point suspects de convoiter la Crète, nous qui sommes désintéressés, pourquoi avons-nous laissé à l'Angleterre le bénéfice d'un rôle de justice et d'humanité ?



Bloquer la Crète, c'est-à-dire employer la force contre les Crétois et les Grecs, après tant de patience et d'indulgence à l'égard du sultan, le procédé n'était pas héroïque. La chancellerie, qui avait présenté la proposition, l'explique par une raison très grave : « La continuation de l'in-

1. *Livre bleu* sur les affaires de Crète, 26 juillet 1896, p. 217.

2. *Ibid.*, le 27 et 31 juillet et 1er août 1896, pp. 224, 238, 239.

surrection, disait le comte Goluchowski, aura pour conséquence inévitable des soulèvements et des troubles dans les autres parties de l'empire ottoman, notamment en Macédoine et en Bulgarie. La guerre avec la Grèce sera suivie probablement, à l'automne ou au printemps prochain, d'une guerre générale[1]. » Voilà, donc officiellement exprimée, cette crainte d'une guerre générale, à laquelle les grandes puissances sacrifieront justice et dignité. Nous examinerons en son lieu cette hypothèse redoutable. mais. pour le moment, une remarque se présente à l'esprit. Pourquoi une guerre générale serait-elle sortie des prétentions de la Bulgarie et de la Serbie sur la Macédoine? Parce que l'Autriche-Hongrie, résolue à interdire toute extension en Macédoine des États balkaniques, serait intervenue, parce que l'Autriche-Hongrie veut Salonique : donc il fallait bloquer la Crète.

Pendant que les puissances discutaient ces propositions, les ambassadeurs étudiaient un projet de réformes pratiques. Après avoir examiné les demandes des députés chrétiens de la Crète, ils arrêtèrent un programme, le 10 août. Il fallait se hâter, car il n'était plus possible de contenir le sentiment national en Grèce ; le gouvernement hellénique, tout en prenant des mesures pour empêcher le départ des volontaires, avertissait les puissances qu'il ne pourrait plus longtemps résister ; il signalait les charges que lui imposait l'arrivée de réfugiés crétois, de plus en plus nombreux. L'ambassadeur d'Allemagne avait représenté au sultan, dans une audience du 10 août, la nécessité des réformes. Et la France? Le ministre des affaires étrangères disait, le 14 août, qu'il n'avait jamais désiré en cette affaire se mettre en avant, mais qu'il avait toujours voulu contribuer de toute manière possible à arriver à une solution des difficultés[2]. Mais pourquoi donc la France ne se mettait-elle pas en avant, alors qu'elle avait un si grand intérêt moral et politique dans cette affaire? Il est impossible de le comprendre.

Notre gouvernement ne voulait pas voir que le remède au mal était une action sérieuse à Constantinople. Lorsque les

1. *Livre bleu* sur les affaires de Crète, 1er août 1896, p. 239.

2. *Ibid.*, 14 août, p. 294.

puissances eurent adopté, le 22 août, une proposition du comte Goluchowski, en vertu de laquelle il fut prescrit aux consuls européens de se faire les intermédiaires entre les insurgés et les autorités ottomanes, la France demanda qu'on évitât de donner à cette mesure le caractère d'une intervention directe et formelle entre le sultan et les Crétois[1]. Autorisés enfin à présenter leur projet, les ambassadeurs obtinrent l'approbation d'Abd-ul-Hamid le 25 août. Les réformes portées à la connaissance des Crétois par les consuls furent très bien accueillies par eux, et le gouvernement hellénique se déclara satisfait de voir résolue une question qui menaçait de l'entraîner en des difficultés redoutables.

Mais il y avait dix mois que des réformes avaient été promises à l'Arménie; elle les attendait encore. C'est alors que des révolutionnaires arméniens firent le coup de la Banque ottomane, pour rappeler sur l'Arménie l'attention de l'Europe. La répression impitoyable, préparée depuis plusieurs semaines par les autorités ottomanes, qui n'ignoraient pas le complot; les massacres horribles prolongés, plusieurs jours durant, sous les yeux des ambassadeurs, prouvèrent à quel point le sultan était convaincu qu'il n'avait rien à redouter de l'Europe. Il y eut alors pourtant un moment d'émotion et d'indignation. On put croire que quelque chose serait changé dans la politique; la nouvelle de la mort du prince Lobanof était arrivée presque en même temps que celle du massacre de Constantinople.



Si, au premier moment d'émotion, après le massacre, une puissance ou plusieurs avaient osé faire une démonstration armée à Constantinople; si le gouvernement français, par exemple, le moins suspect d'ambition, le plus désintéressé de tous les gouvernements, avait envoyé à l'amiral Pottier l'ordre d'entrer dans les Dardanelles; si même les stationnaires européens avaient fait une manifestation comminatoire, peut-être le sultan, qui tremblait alors dans Yildiz-Kiosk plus encore qu'à l'habitude et qu'affola ces jours-là le

1. *Livre bleu* sur les Affaires de Crète, 22 août, p. 308.

bruit d'un exercice à feu, aurait-il été renversé par une révolution de palais. Mais l'Europe, mais personne en Europe n'était capable d'oser un pareil acte de justice.

Le 31 août, le ministre des affaires étrangères de France eut une singulière inquiétude. Il se demanda si « dans les communications adressées à la Porte on avait fait mention de la nécessité d'appliquer d'urgence les réformes promises aux vilayets arméniens. » Il fit part de cette inquiétude à notre ambassadeur à Constantinople, — c'était prêcher un converti, — et lui suggéra, en même temps, l'idée point téméraire que, « si des mesures sérieuses étaient prises pour l'exécution des réformes, une détente ne manquerait pas de s'ensuivre, et l'opinion européenne deviendrait moins défavorable. Les détails survenus ont permis de douter de la sincérité du gouvernement ottoman[1]. » Et cette dépêche est pénible à lire, au lendemain des massacres. Il est vrai, le 1er septembre, le ministre fait venir Munir-Bey; il lui dit « qu'il devenait impossible, même aux amis du sultan, de le défendre », mais ce mot *amis* est encore pénible à lire. Il parle à Munir-Bey énergiquement : « Que les réformes soient mises en pratique ; que les autorités militaires et les populations musulmanes soient contenues et que le calme renaisse, notamment à Constantinople! » Mais ce mot *notamment* est encore pénible à lire ; il sous-entend l'idée que ces affaires-là, quand elles se passent à Constantinople, sous les yeux de tant d'Européens, font vraiment trop de bruit! La dépêche continue : « Sinon, ai-je dit à Munir, je crains fort que le présent entretien ne soit *un des* derniers que nous ayons[2] ». Mais Munir, qui est un homme de sang-froid, n'a pas dû partager cette crainte. Il savait que le ministère ne manquait à aucun des égards dus aux représentants de la Porte. Le paquebot *la Gironde* allait débarquer en France des Arméniens réfugiés : « J'ai besoin de savoir de la façon la plus précise à quoi nous sommes tenus vis-à-vis des Arméniens embarqués sur *la Gironde*, écrivait le ministre à notre ambassade à Constantinople. Leur liberté individuelle doit-elle être respectée? Devons-nous refuser aux autorités consulaires ottomanes les renseignements

1. *Livre jaune*, 31 août 1896, p. 269.

2. *Livre jaune*, 2 sept. 1896, p. 270.

qu'elles nous demandent en vue de pouvoir les identifier ultérieurement [1] ? » Cela, le 3 septembre, si près encore du dernier massacre ! M. de la Boulinière répond : « L'intervention des autorités consulaires ottomanes ne serait pas, à mon avis, justifiée [2]. » Oh ! non ! elle n'aurait pas été justifiée ! Et le ministre des affaires étrangères, écrivant à son collègue de l'intérieur, le priait de distinguer entre les Arméniens, simples fugitifs, qui « peuvent être admis à profiter, s'ils le désirent, de notre hospitalité », mais sur lesquels, d'ailleurs, il peut être utile d'exercer discrètement « une certaine surveillance en raison des derniers événements [3] », et les révolutionnaires qui doivent être internés provisoirement.

Probablement, c'est avec un sentiment ironique, — le noble lord semble avoir usé parfois d'ironie en nous parlant ou en parlant de nous, — que lord Salisbury demandait à notre ambassadeur à Londres « si nous avions l'intention de faire entrer un de nos vaisseaux de guerre dans le Bosphore au cas d'une attaque dirigée contre notre ambassade ». L'ambassadeur répondit que « la présence de nos stationnaires, le sang-froid des officiers et la contenance des équipages suffiraient pour garantir la sécurité de l'ambassade de France [4] ». — « J'approuve, répond le ministre dès le lendemain, le sens de la réponse que vous avez faite à lord Salisbury au sujet de l'hypothèse, envisagée par celui-ci, de l'entrée des vaisseaux de guerre à Constantinople. »

Cependant notre ambassade répétait ses doléances sur l'inutilité des conseils et des représentations au sultan : « Votre Excellence verra une fois de plus l'inutilité des efforts que nous ferons; nos remontrances demeurent sans effet... L'ère des représentations verbales ou écrites paraît décidément close », écrivait M. de la Boulinière [5]. Et M. Cambon, après avoir rendu compte d'une entrevue où le sultan lui avait fait de belles promesses et même déclaré qu'il avait devancé ses

1. *Livre jaune*, 3 sept. 1896, p. 282.

2. *Ibid.*, p. 283.

3. *Ibid.*, 5 sept. p. 283.

4. *Ibid.*, 16 et 17 sept., pp. 186 et 291.

5. *Ibid.*, 16 septembre, p. 288.

conseils, concluait : « Il est à craindre qu'il ne tienne aucune de ces promesses. Il ne paraît pas convaincu de la solidité du concert européen, et cette pensée suffit à calmer les émotions que pourraient causer à Sa Majesté les représentations des ambassadeurs [1]. » — « Ne pourrions-nous pas, répond le ministre, prendre l'ensemble de ces promesses pour bases des propositions pratiques qui pourraient être mises à l'étude par les puissances en recourant cette fois encore à la procédure adoptée pour le règlement de l'affaire crétoise, c'est-à-dire en appelant la réunion des ambassadeurs à Constantinople à élaborer le programme destiné à être soumis aux Cabinets, qui, le moment venu, se concerteraient sur les moyens de le faire accepter et exécuter par la Porte ? » Et la longueur de la phrase semblait faite pour donner une image de la longueur de la procédure proposée : « Ce n'est plus le moment d'étudier des programmes et de formuler des propositions. Tous les ambassadeurs tiennent le même langage et conseillent les mêmes mesures. Le sultan serait trop heureux de voir dégénérer en procédure l'action européenne. Il s'agit aujourd'hui de lui donner l'impression nette et forte de la lassitude de l'Europe... J'estime qu'il importerait de déclarer d'abord que les six gouvernements se sont entendus pour envoyer chacun un cuirassé à Constantinople en cas de troubles. On donnerait ainsi au sultan la véritable impression d'un concert européen [2]. » Moins heureux que notre ambassadeur à Londres, M. Cambon ne reçut pas de réponse, ni le lendemain, ni le surlendemain.



L'empereur Nicolas II vint à Paris. Cette visite, promise à Contrexéville, fut un heureux événement; Paris eut de belles journées, et l'effet de ces manifestations grandioses, gracieuses et sincères, fut grand dans le monde entier et utile à la France. A ce moment-là, il était temps encore de donner à notre politique une autre direction. Celle que nous avions faite avec le

1. *Livre jaune*, 26 septembre, p. 293.

2. *Ibid.*, 30 septembre, p. 295.

prince Lobanof était jugée sur ses fruits; le désordre continuait en Orient et menaçait de s'aggraver; nos intérêts matériels et moraux étaient compromis. C'était le moment de représenter ces intérêts à l'empereur de Russie, et d'avoir avec lui cette explication loyale, qui avait été omise à Contrexéville.

Nous ne savons qu'une seule chose précise des conversations de Paris. Notre gouvernement a demandé à l'empereur de Russie la nomination d'un délégué russe à la commission de la Dette ottomane. Il n'y avait pas jusque-là de commissaire russe de la Dette, parce que les nationaux russes n'ont pas de fonds ottomans. La Russie n'avait donc aucune responsabilité dans la gestion de cette Dette. D'autre part, elle possédait une créance directe sur le gouvernement turc, qui lui permettait d'agir isolément sur la Porte, sans tenir compte des intérêts des créanciers européens. Nommer un commissaire russe de la Dette, c'était renoncer à cette situation privilégiée; c'était s'associer à l'Europe dans la surveillance financière de la Turquie, consolider du même coup les finances turques. Or, si la Russie est décidée à maintenir provisoirement l'empire ottoman, elle peut fort bien ne pas se soucier de le consolider. Pourtant l'empereur de Russie et M. Chichkine consentirent la nomination d'un commissaire.

Il est vrai que, rentré à Saint-Pétersbourg, l'empereur, après avoir entendu MM. de Witte et de Nélidof, fit savoir qu'il ne pouvait tenir cette promesse; mais on trouva bien vite un autre moyen de nous satisfaire. Les droits des créanciers français furent sauvegardés par une déclaration de M. de Nélidof à la Porte, aussi efficacement qu'ils l'auraient été par l'adjonction d'un délégué russe à la commission de la Dette [1]. La Russie avait donc loyalement tenu compte de nos intérêts, en un point où ils se trouvaient en opposition avec les siens. Cela prouve qu'il n'est rien de tel que de s'expliquer pour s'entendre. Ne se serait-on pas aussi bien entendu sur le reste, si l'on avait repassé l'histoire des dernières années et reconnu les fautes commises, parlé des massacres, de l'urgence des réformes, de la pitoyable Europe, de la nécessité d'agir à

1. *Livre jaune*, p. 333.

Constantinople, et vite, et vigoureusement, dans l'intérêt de l'Europe, de la chrétienté, de l'humanité?

Rien ne fut changé dans la conduite générale. Le 22 octobre, notre ambassadeur à Constantinople était informé que « les ambassadeurs des deux puissances devraient se concerter avec leurs collègues pour préciser les réformes nécessaires, dont on voit les premiers rudiments dans le projet des réformes arméniennes, dans le pacte intervenu en Crète et dans les déclarations réitérées faites par le sultan aux ambassadeurs[2] ». C'était toujours la politique de la procédure lente, la politique des calendes grecques.

Ici se place un épisode qui donne une idée fâcheuse des relations des deux chancelleries russe et française. Notre gouvernement reçut, le 21 octobre, communication d'un mémorandum de lord Salisbury. Le ministre des affaires étrangères écrit, le 22, à l'ambassadeur de France à Pétersbourg : « Le gouvernement impérial a dû être saisi comme nous d'une communication... qui m'a été remise hier par le ministre d'Angleterre, où sont consignées les vues du cabinet de Londres sur la situation de l'empire ottoman et sur les conditions dans lesquelles il lui paraîtrait opportun que les puissances s'entendissent pour y porter remède. Je me suis abstenu jusqu'ici de donner aucune réponse, afin de pouvoir me concerter avec le gouvernement russe sur la façon dont il y aura lieu pour les deux cabinets d'accueillir ces ouvertures. Aussi attacherais-je un prix particulier à connaître le sentiment de M. Chichkine au sujet de la communication de lord Salisbury. » Près de deux mois s'écoulent. Or, si le ministre français « attachait un prix particulier » à connaître l'avis de M. Chichkine, le gouvernement anglais n'était pas moins désireux de connaître le nôtre; ne le voyant pas venir, il le redemanda. Le 12 décembre, M. Hanotaux écrivait à notre ambassade à Pétersbourg : « Sir Edmond Monson m'a rappelé en termes pressants le prix que lord Salisbury attachait à recevoir notre réponse à ses propositions concernant la situation en Orient. » L'ambassade française fit savoir que M. Chichkine avait déjà communiqué à lord

1. *Livre jaune*, 22 octobre 1896, p. 310.

Salisbury « sa manière de voir sur le mémorandum du gouvernement britannique [1] ». Qu'on ait pensé en France qu'il fallait se concerter avec la Russie avant de répondre à lord Salisbury, c'est très naturel, mais il semble que nous ne fûmes pas payés de réciprocité.



Alors s'ouvre une nouvelle période confuse; l'Europe prépare un projet de réformes à présenter au sultan.

Enfin s'éveilla en France l'opinion publique, qu'on avait réussi jusque-là à tenir endormie en employant des moyens détestables. Le 3 novembre, le ministre répondait à une interpellation; le lendemain partit de son cabinet la dépêche fameuse dont les mots : « qu'on ne verse plus une goutte de sang » sont imprimés en italiques dans le *Livre jaune* [2]. L'injonction de ne plus tuer, si étrangement tardive, y était motivée, on s'en souvient, « par l'effet produit en France, sur la Chambre et sur l'opinion, par les révélations qui viennent d'avoir lieu à la Chambre au sujet des massacres d'Arménie ».

Les illusions sur la bonne volonté du sultan, les égards pour lui persistaient. Le ministre des affaires étrangères se trompait publiquement sur les intentions d'Abd-ul-Hamid. Il est pénible, après qu'on a lu dans son discours du 3 novembre que la « Sublime Porte vient de déférer au conseil de guerre Mahzar-Bey », le colonel assassin du P. Salvatore, de trouver ensuite dans une dépêche de M. Cambon du 16 novembre : « La poursuite du colonel Mahzar-Bey n'est pas même commencée. Cet officier se promène librement et, ni à Marrache ni à Alep, il n'est question de la réunion d'un conseil de guerre [3]. » D'où il suit que, le 3 novembre, la Chambre fut mal informée par le ministre. Le ministre a évidemment confiance en lui-même et en la puissance de sa parole. Le 4 novembre, il disait au chargé d'affaires d'Angleterre qu'avant

1. *Livre jaune*, 22 octobre, 12 et 14 décembre, pp. 310, 336, 337.

2. P. 319.

3. *Livre jaune*, pp. 313, 325.

de prévoir les mesures éventuelles de coercition à l'égard du sultan, il fallait attendre l'effet produit par son discours [1]. Cet effet, notre ambassadeur à Constantinople le lui fit connaître dès le 5 novembre. Le sultan s'était fait télégraphier le « discours entier » et il avait annoncé plusieurs réformes comme tout à fait prochaines; mais, disait l'ambassadeur : « c'est la répétition des promesses qui m'avaient été faites dans mon audience du 26 septembre et dont aucune n'a été tenue. »

Il est pénible de voir notre gouvernement prendre acte de déclarations de Munir-Bey, les porter à la connaissance de l'Europe par dépêche circulaire aux ambassadeurs de la République française [2], évidemment parce qu'il les considère comme un succès pour lui, et de le voir obligé, deux jours après, de déclarer au même Munir qu'il ne peut « se laisser leurrer par des promesses vaines ». Pourtant, de Constantinople, arrivaient des avertissements répétés et très clairs : « Les chiffres d'arrestations et de mises en liberté donnés par Munir-Bey sont inexacts... » « Je prie Votre Excellence de n'attacher aucune créance aux notes que lui a remises Munir-Bey, etc., etc. [3]. »

Notre ambassadeur quelquefois perdait patience. Il télégraphiait le 17 novembre : « Malgré l'iradé impérial suspendant la juridiction extraordinaire, qui m'avait été notifiée hier matin, dix-sept condamnations, dont quatre à mort, ont été prononcées dans la journée d'hier. Un évêque arménien, absolument innocent et jouissant de la considération générale, est parmi les condamnés à mort; j'ai dû annoncer ce matin que j'avais reçu l'ordre de partir, si cette mesure était maintenue. » Le ministre ne voulut pas démentir l'ambassadeur : « J'ai déclaré à Munir-Bey, écrivit-il, que vous seriez dans la nécessité de quitter Constantinople si vous n'aviez pas satisfaction [4]. » Et de nouveau Munir-Bey essuyait les accès de mauvaise humeur. Une mention revient à plusieurs reprises dans les dépêches : « J'ai fait venir Munir-Bey... je lui ai de nouveau parlé énergiquement. » Munir-Bey venait, s'en retour-

1. *Livre bleu*, 1897, II, p. 8.

2. *Livre jaune*, 12 novembre 1896, p. 323.

3. *Livre jaune*, 14 et 16 novembre 1896, pp. 324, 325.

4. *Livre jaune*, 17 et 18 novembre 1896, pp. 327 et 328.

nait, revenait, s'en retournait encore, et les choses allaient comme devant.

Nous avions à la fin perdu tout crédit à Constantinople. L'amnistie, annoncée dans le discours du 3 novembre, en même temps que la nouvelle de l'envoi de Mahzar-Bey devant un conseil de guerre, ne fut accordée qu'après une intervention énergique de l'ambassadeur de Russie, le 21 décembre. Le procès de Mahzar-Bey était pour nous d'une « importance capitale », comme l'a reconnu le ministre des affaires étrangères ; la question de notre protectorat des catholiques y était impliquée d'autant plus gravement que le Père Salvatore, le religieux assassiné, était Italien. Le procès traîna pendant des semaines et se termina par une condamnation dérisoire. Le sultan ne croyait plus à aucunes menaces. Il faut reconnaître, d'ailleurs, qu'il agissait en maître loyal dans cette affaire ; il ne voulut pas laisser condamner à mort Mahzar-Bey pour un crime que, lui-même, le sultan, avait ordonné.

Sur les dispositions générales de l'Europe, le sultan avait lieu de se rassurer. La proposition anglaise, prévoyant l'emploi de mesures coercitives contre lui, n'avait été admise par nous qu'avec des réserves : « Quant à la question des mesures de coercition, nous ne nous refuserions pas à l'examiner, le moment venu, si les puissances étaient unanimes à en reconnaître la nécessité absolue[1] ». Abd-ul-Hamid savait d'ailleurs que l'Europe s'accordait sur trois points établis par nous : « Maintien de l'intégrité de l'empire ottoman, pas de *condominium*, pas d'action isolée sur aucun point[2]. » Il n'ignorait pas qu'à l'entrevue de Paris, les deux puissances s'étaient accordées « sur le respect dû à l'autorité personnelle du sultan[3] ». Intégrité de son empire, respect de son indépendance, garantie contre toute attaque isolée d'une puissance, — même si cette puissance était personnellement offensée, comme nous, par l'assassinat du Père Salvatore, — respect de son autorité personnelle, qu'est-ce que le sultan pouvait donc désirer de plus ? Qu'aurait-il pu espérer de mieux s'il avait été l'offensé,

1. *Livre jaune*, 23 décembre 1896, p. 347.

2. *Livre jaune*, 12 décembre 1896, p. 336.

3. *Livre jaune*, 22 octobre 1896, p. 310.

l'attaqué, la victime? Et même, si, par hasard, il avait ressenti quelque remords de ses actes, nous avions pris la peine de le tranquilliser. Le ministre, dans son discours du 3 novembre, cherchant à déterminer les responsabilités des massacres, avait mêlé celle du sultan à tant d'autres, ingérences étrangères, sociétés bibliques, actions révolutionnaires, esprit des croisades, esprit d'aventure, qu'elle y disparaissait à peu près. Même sa mauvaise volonté à l'égard des réformes apparaît douteuse dans ce discours : « Malheureusement, soit que la bonne volonté fît défaut, soit que les événements qui se précipitaient de nouveau s'y opposassent, ce plan de réformes ne put être appliqué [1]. »

De pied ferme, par conséquent, le sultan pouvait attendre le fameux projet de réformes arrêté enfin le 9 février 1897. Mais le feu reprit en Crète et il fallut attendre des jours plus tranquilles.

Ces derniers événements sont tout près de nous; les documents certains de leur histoire ne sont pas encore publiés. Nous tâcherons du moins de marquer les causes et l'enchaînement des faits et d'expliquer comment, dans ce désordre croissant, un prince est parvenu à mettre de l'ordre, comment la muette cacophonie du concert européen a cessé, lorsqu'un chef d'orchestre a levé son bâton. Que l'Europe en soit venue à être conduite par l'empereur Guillaume, en une affaire où l'Allemagne est, de toutes les puissances, la moins intéressée, ce fut l'invraisemblable, mais pourtant fatal résultat des fautes commises par nous depuis les derniers jours de 1894.

ERNEST LAVISSE

(La fin prochainement.)

1. *Livre jaune*, p. 315.

LA FIN D'UNE LÉGENDE

> « Rien d'impur ne restera dans le sillon de ma vie où tu as passé... Celui qui n'a pas su t'honorer quand il te possédait peut encore y voir clair à travers ses larmes, et t'honorer dans son cœur, où ton image ne mourra jamais[1]. »
>
> ALFRED DE MUSSET. — *Lettre à George Sand, écrite en quittant Venise; 1834.*

> « ...Une histoire vraie, qui marque peut-être la folie de l'un et l'affection de l'autre, la folie de tous deux si l'on veut, mais rien d'odieux ni de lâche dans les cœurs, rien qui doive faire tache sur des âmes sincères[2]. »
>
> GEORGE SAND. — *Lettre à Sainte-Beuve, écrite à propos de la correspondance avec Musset, le 6 février 1861.*

Encore « elle », encore « lui »! Déjà peut-être, à la seule idée, au seul nom de George Sand et de Musset, le lecteur s'impatiente. Avouons qu'il en aurait le droit. Les « révélations » de la presse l'ont excédé, le *pagellisme* l'a écœuré. Quant au fond du débat, qui devenait confus, il s'en est peu à peu désintéressé, tout simplement. Musset fut-il un martyr? George Sand fut-elle un bourreau? N'y eut-il qu'une victime? Y en eut-il deux? Questions chaudement discutées d'abord, puis noyées dans la marée montante du reportage, puis abandonnées par lassitude. Déçu dans sa curiosité naturelle, rebuté par des scandales inattendus, le public n'a bientôt demandé

1. P. Mariéton : *Une Histoire d'amour*, p. 131.

2. Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul: *La véritable Histoire de « Elle et Lui »*, p. 225.

qu'une chose, c'est qu'on lui laissât la paix, et qu'on la laissât aux morts, par surcroît.

Mais est-ce là un jugement? Le dernier mot n'a pas été prononcé, le débat demeure ouvert. L'opinion s'est lassée, soit; mais la fatigue est-elle une conclusion?

Ce ne sera pas, croyons-nous, fatiguer beaucoup plus le public que de rassembler ici sous ses yeux, de façon qu'il puisse conclure de lui-même, les textes décisifs du procès. Ces textes sont pour la plupart connus. Mais, épars dans divers récits, mal groupés jusqu'ici pour une conclusion précise, peut-être tireront-ils cette fois d'un rapprochement logique une certaine nouveauté. De plus, autant que possible, on les a complétés. L'*inédit* qui les accompagne leur apporte un supplément de clarté : nous citons des textes nouveaux toutes les fois que ceux-ci nous ont paru nécessaires, rien de plus.

Dans ce « résumé », que nous voudrions impartial, nous suivrons l'exemple que George Sand a donné elle-même. Sa volonté fut formelle : « Voulant assurer l'existence des lettres, je n'ai pas voulu qu'elles fissent du mal[1]. » De là les coupures qu'elle pratiqua dans la correspondance, non pour se mieux défendre, pour « ne pas être tentée de punir, même après *sa* mort[2] ». Ce droit de nuire qu'elle s'est refusé, nous ne prétendons pas nous l'accorder davantage. Il ne faudra donc chercher dans ces quelques pages ni une attaque indirecte ni une apologie déguisée. Nous n'avons à exercer aucunes représailles; et nous ne présentons aucune défense que celle de la justice et de la vérité.



Parmi les griefs dirigés de face ou de biais contre George Sand, les uns sont si invraisemblables que tout le monde les a aujourd'hui abandonnés. Tel est celui de *jalousie littéraire*

1. Lettre à Sainte-Beuve. (Spoelberch de Lovenjoul, ouvrage cité, p. 222.)

2. Note manuscrite de George Sand, à propos de la coupure qu'elle avait faite à la lettre d'Alfred de Musset du 10 mai 1834 : « J'ai coupé ici des plaintes qui m'eussent bien vengée de certaines gens. Je les ai anéanties, ne voulant pas être tentée de punir, même après ma mort. » — Passage analogue dans la lettre à Sainte-Beuve. (Spoelberch de Lovenjoul, pp. 222-223.)

envers Musset. Telle est encore l'accusation « d'avoir été la cause d'une grave maladie en suscitant à Alfred de Musset des chagrins antérieurs à cette maladie[1]. » D'autres insinuations, hasardées sous le couvert de Paul de Musset, ne méritent qu'une faible créance. Comment ajouter foi à certaines dépositions, même « écrites sous la dictée d'Alfred », quand rien dans l'œuvre, ou les lettres, ou les propos tenus par Alfred aux amis de toute sa vie, ne corrobore ces dépositions, quand, au contraire, tout proteste contre elles, et la conduite de George Sand, et sa vie entière, et sa parole qui valait celle d'un homme d'honneur, et tout ce que nous savons enfin du drame de Venise? L'autorité de Paul de Musset, réduite à elle-même, est notoirement insuffisante. C'est « un homme d'esprit, qui empoisonne ses armes ». Le mot est de Sainte-Beuve, qui prévenait George Sand de ce qui allait arriver[2]. L'événement a justifié le mot. Passons.

Il faut s'arrêter, au contraire, sur les deux ou trois questions qui, seules, offrent de l'intérêt et font la moralité — ai-je dit la moralité? — en tout cas la vérité de l'affaire.

Et d'abord, George Sand a-t-elle trahi Musset, ce qu'on appelle *trahi*? Au sens rigoureux du mot, non. M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul a justement fait ressortir ce point. Il y eut, chez l'amante (et nous ne disons pas cela pour l'en louer), amours successifs, ou liaisons successives, mais après rupture complète avec Musset et en toute liberté de fait. Il y eut, chez l'amant, rupture volontaire, et qu'il devait croire définitive, surtout après ces mots par lui prononcés : « Je ne t'aime pas. » Les torts de Musset étaient graves, de ceux qu'une femme, si indulgente soit-elle. ne peut pardonner. On vivait néanmoins ensemble, du moins le jour. Si George Sand se fût enfuie alors comme elle en avait le droit, qu'eût-on dit à Paris, qu'eût dit la mère de Musset, à qui elle avait promis de veiller

1. George Sand; lettre à M. Émile Aucante (*Revue de Paris* du 1er nov. 1896.)

2. Spoelberch de Lovenjoul, p. 229. — Rappelons qu'Alfred de Musset fit promettre à Papet de ne *jamais* communiquer à son frère les fameuses lettres, prévoyant l'usage qu'il en ferait. D'autre part, Sainte-Beuve avait écrit à George Sand, dès le lendemain du jour (30 janvier 1861) où il reçut copie de la correspondance Sand-Musset : « *Je connais à fond l'adversaire, celui qui veut paraître jouer le beau rôle, et je sais ce que le frère en disait « in extremis* ». (Note communiquée par M. Emile Aucante.)

sur son fils? La maladie survint. Leur seul tort, si c'en est un, fut de ne pas la prévoir, de ne pas prévoir aussi que la résurrection physique de Musset entraînerait celle de son amour. L'âme du poète, d'ailleurs, éprouvée au creuset de la maladie, allait en ressortir neuve, comme vierge ; et l'exaltation de la reconnaissance le pousserait à ressaisir l'autre âme qu'il avait détournée de lui et dont il s'était échappé dans un jour de folie. Telle fut cette convalescence tragique : lui aux prises avec un amour renaissant, imprévu, elle aux prises avec ses regrets, car il était trop tard, et tous deux étaient en face de l'irréparable.

Laissons maintenant la parole aux textes :

George Sand : « De quel droit m'interroges-tu sur Venise? Étais-je à toi, à Venise?... N'est-ce pas du premier jour que date notre rupture?... La porte de nos chambres fut fermée entre nous, et nous avons essayé là de reprendre notre vie de bons camarades comme autrefois ici, mais cela n'était plus possible. Tu t'ennuyais, je ne sais ce que tu devenais le soir... Pierre venait me voir et me soignait, tu ne pensais guère à être jaloux, et certes je ne pensais guère à l'aimer. Mais quand je l'aurais aimé dès ce moment-là, quand j'aurais été à lui dès lors, veux-tu me dire quels comptes j'avais à te rendre, à toi[1]?... »

De Musset : « Tu ne mens pas, voilà pourquoi je t'aime... Mais, dis-moi, quand tous mes soupçons seraient vrais, en quoi me trompais-tu? Me disais-tu que tu m'aimais? N'étais-je pas averti? Avais-je aucun droit? O mon enfant chérie, lorsque tu m'aimais, m'as-tu jamais trompé? Quel reproche ai-je eu à te faire pendant sept mois que je t'ai vue, jour par jour?... Le mensonge, voilà ce que j'abhorre, ce qui me rend le plus défiant des hommes, peut-être le plus malheureux. Mais tu es aussi sincère que tu es noble et orgueilleuse[2]. » Orgueilleuse, elle ne l'était pas en la circonstance, mais seulement fière et digne. Quant à sa sincérité, si souvent attestée par Musset, elle arrache à son amant cette phrase, devant laquelle s'arrête la citation de M. Mariéton : « *Voilà pourquoi je crois*

1. *Revue de Paris*, 1er novembre 1896, p. 41.

2. Mariéton, *ouvrage cité*, p. 164.

en toi, et je te défendrai contre le monde entier jusqu'à ce que je crève[1]. »

Et pourtant, cette grande sincère, elle a été obligée un instant de feindre, voire de mentir. Mais ici la feinte était imposée par l'état de Musset. Dans ses recrudescences de passion, le convalescent, malgré ce rêve d'amour idéal à trois qu'a si bien retracé Arvède Barine, était saisi tout à coup de transports de jalousie : et ses questions étaient proférées sur un tel ton, que certaines réponses le pouvaient tuer. Que ne souffrit-elle pas à soutenir ce rôle ! Les révélations de son *journal* intime, écrit à la fin de décembre 1834, le disent assez éloquemment : « *Et je n'ai pas pu mourir ! car on ne meurt pas ; on vit, on souffre tout cela, on boit son calice goutte à goutte*[2]. » Un peu plus loin : « C'est le retour de votre amour à Venise, qui a fait mon désespoir et mon crime. Pouvais-je parler ? Vous n'auriez plus voulu de mes soins, vous seriez mort de rage en les subissant. Et qu'auriez-vous fait sans moi, pauvre colombe mourante ? Ah ! Dieu ! je n'ai jamais pensé un instant à ce que vous aviez souffert à cause de cette maladie et à cause de moi sans que ma poitrine se brisât en sanglots. Je vous trompais, et j'étais là entre ces deux hommes, l'un qui me disait : « Reviens à moi, je réparerai mes torts, je t'aimerai, je mourrai sans toi ! » et l'autre qui disait tout bas dans mon autre oreille : « Faites attention. vous êtes à moi, il n'y a plus à y revenir. Mentez, Dieu le veut ! Dieu vous absoudra ! » Ah ! pauvre femme, pauvre femme ! C'est alors qu'il fallait mourir[3]... »

Elle a cependant essayé d'avouer ; mais devant l'effet qu'elle obtenait, elle a dû rengorger son aveu : « *Au premier* [*mot*], *comme tu m'as traitée ! Tu voulais me souffleter, m'appeler c... devant tout le monde et tu mourais de colère si je n'avais menti*[4]. »

Ainsi, l'un mourait d'amour et de fureur jalouse, l'autre mourait de honte. En même temps, l'amour la ressaisissait à

1. *Inédit.* — Nous imprimons les passages inédits en *italiques*.

2. *Journal*, fragment inédit.

3. *Journal*, fragment cité par Mariéton, pp. 228-229.

4. *Journal*, fragment inédit.

son tour. Voilà désormais, et pour tous les deux, voilà « Vénus attachée à sa proie ». La folie de l'amour les tenaille ; et le troisième, l'intrus, n'occupera pas une très fière place dans leurs pensées. Comment, au reste, celui-ci en est-il arrivé à ses fins? On connaît sa version. Il serait surprenant qu'elle ne lui fût pas avantageuse. Le morceau intitulé *En Morée* a été enregistré comme pièce probante, par des critiques assurément faciles à contenter. Que dire pourtant de la confession de George Sand, de ce *journal* qu'elle écrit toute en larmes, dans le silence d'une nuit de décembre, quand la femme désespère de ravoir jamais l'amour de Musset et ne cherche qu'un épanchement à sa douleur? M. Mariéton, qui le cite, ne marque pas la contradiction qu'il offre avec les dires de l'*autre*. Or, entre les deux, l'hésitation est-elle possible? Est-ce un accent menteur que celui-ci :

« L'homme qui vient dire à une femme : « Vous êtes abandonnée, méprisée, chassée, foulée aux pieds ; mais vous l'avez peut-être mérité. Eh bien, moi, je n'en sais rien... Je vous plains et je vous aime... Je vous aiderai à remplir vos devoirs près d'un convalescent. » Un homme qui disait cela pouvait-il me sembler coupable à ce moment-là? Et si, après avoir conçu l'espérance de persuader cette femme, emporté, lui, par l'impatience de ses sens, ou bien par le désir de s'assurer de sa foi avant qu'il fût trop tard, il l'obsède de caresses, de larmes, il cherche à surprendre ses sens par un mélange d'audace et d'humilité? Ah! les autres hommes ne savent pas ce que c'est que d'être adorée, et persécutée, et implorée des heures entières!... Cet Italien, vous savez, mon Dieu, si son premier mot ne m'a pas arraché un cri d'horreur! Et pourquoi ai-je cédé? Pourquoi, pourquoi! Le sais-je[1]?... »

« *Voilà dix semaines que je meurs jour par jour, et, à présent, minute par minute*[2]... » Aussi, quand l'ancien amour a repris le dessus, quelle hâte à congédier ce tiers importun, à se laver de son mensonge involontaire et de sa chute, quel cri d'égoïsme amoureux que celui-ci : « *Je me souciais bien de l'estime de l'*AUTRE *quand il est parti! Lui ai-je fait un men-*

1. Mariéton, p. 123.

2. *Journal*, fragment inédit.

songe, à lui? Me suis-je donné la peine de feindre un instant pour ne pas avoir en lui un ennemi? Ne m'a-t-il pas fait tout le mal qu'il pouvait me faire[1] ? »

Nous voilà bien loin du rôle que d'aucuns prêtent à l'heureux Pagello. Et nous voilà fort près de cette vérité, qu'il n'y eut, entre les deux amants ni trahison matérielle, ni traîtrise morale. Ils se trompèrent l'un et l'autre sur la profondeur de cet amour, enfoncé beaucoup plus avant dans leur cœur qu'ils ne le pensaient. Ils se croyaient guéris et détachés. La convalescence de Musset, puis la renaissance de son amour, ravivèrent tout. Il était trop tard. Il ne leur restait plus qu'à souffrir.



Les souffrances de Musset sont connues. De bonne heure, dès l'année même de la rupture, il les a rendues publiques. Il a ainsi contribué, sans le vouloir, à fortifier une légende dont la mémoire de George Sand a longtemps souffert. Le monde, n'entendant qu'une plainte, crut qu'il n'y avait qu'une victime. Il y en avait deux. Les lettres de George Sand et surtout son *journal* mettent les douleurs égales des deux côtés. Est-ce tout? Non seulement l'amour a été chez George Sand aussi fort, aussi violent même que chez Musset, mais on ne peut douter un instant, lorsqu'on lit attentivement ces lettres, de l'influence bienfaisante qu'eut l'amour de George Sand sur Musset. Toujours, avant comme après la crise, elle n'a voulu que son bien, et elle a fait au poète tout celui qu'il était en son pouvoir de lui faire. En d'autres termes, après les courtes ivresses du début, de très bonne heure elle l'a aimé *pour lui*. C'est par ce côté fraternel ou « maternel », pour prononcer le mot délicat, que sa passion composite devient intéressante, puisque l'objet de cette passion est un être frêle, un poète de génie dans un très jeune homme, une de ces âmes trop précoces qui font craindre pour leur maturité.

Et d'abord, ses soins lui ont sauvé la vie. Certes, le dévouement lui fut facile, car cette femme avait appétit de dévouement. Mais, si nulle part elle ne prend avantage du

1. *Journal*, fragment inédit.

service rendu, ce n'est pas une raison pour l'oublier. La mère du poète ne s'y trompa point : « J'ai une bien grande reconnaissance pour madame Sand et pour les soins qu'elle t'a donnés. Que serais-tu devenu sans elle? C'est affreux à penser[1]. »

Ce que furent ces nuits de délire fiévreux, on le sait par les lettres de George Sand à Boucoiran, inédites en partie : « *Je suis toujours bien à plaindre... Les médecins me disent : « Poco a » sperare, poco a disperare...* » La nuit dernière a été horrible. Six heures d'une frénésie telle, que, malgré deux hommes robustes, il courait nu dans la chambre. Des cris, des chants, des hurlements, des convulsions, ô mon Dieu, mon Dieu, quel spectacle! *Il a failli m'étrangler en m'embrassant. Les deux hommes ne pouvaient lui faire lâcher le collet de ma robe. Les médecins annoncent un accès du même genre pour la nuit prochaine, et d'autres peut-être, car il n'y aura pas à se flatter avant six jours encore. Aura-t-il la force de supporter de si horribles crises? Suis-je assez malheureuse, et vous, qui connaissez ma vie, en connaissez-vous beaucoup de pires*[2]? » Quant à Musset, ce qu'il a vu, à travers son délire, ce n'est point la scène odieuse que Paul de Musset a décrite vingt ans plus tard, c'est l'irréprochable sœur de charité : « Je te verrai longtemps, mon George, ce visage pâli par les veilles qui s'est penché dix-huit nuits sur mon chevet! Je te verrai longtemps dans cette chambre funeste, où tant de larmes ont coulé. Pauvre George! pauvre chère enfant[3]! »

La reconnaissance est si vive chez lui qu'elle amène le remords : « J'ai été presque un bourreau pour toi, du moins dans les derniers temps. Je t'ai fait beaucoup souffrir. Mais Dieu soit loué! ce que je pouvais faire de pis encore, je ne l'ai pas fait... » Enfin, mêlant ensemble amour, amitié, reconnaissance, il la quitte sur cette parole, qui dit assez dans quel esprit ils se séparèrent : « Tu es le fil qui me rattache à Dieu. Pense à la vie qui m'attend[4]. »

1. Maurice Clouard, *Revue de Paris*, du 15 août 1896, p. 720.

2. Lettre du 8 février (Venise). Les lignes non imprimées en italiques ont été citées par Arvède Barine.

3. Mariéton, p. 153.

4. Mariéton, p. 154; voir aussi p. 161.

« Pense à la vie qui m'attend ! » Prédiction à demi-mot, car Musset se savait faible, se sentait faible au moment même où il se disait fort. De son côté, George Sand s'épanchait avec le fidèle Boucoiran : « *S'il conservera de l'amour pour moi, j'en doute et je n'en doute pas. C'est-à-dire que ses sens et son caractère le porteront à se distraire avec d'autres femmes, mais son cœur me sera fidèle, je le sais, car personne ne le comprendra mieux que moi et ne saura mieux s'en faire entendre*[1]. »

Elle ajoutait : « Je doute que nous redevenions amants. » Pourtant ils le redevinrent, à plusieurs mois de là, après la lettre folle et sublime que Musset écrivit de Baden. Arvède Barine a noté les phases de cette nouvelle torture. Après Venise, il y en eut deux. Pendant la première, George Sand, malgré ses pressentiments, céda aux instances de Musset : « Que ce soient deux âmes qui ont souffert... deux aigles blessés qui se rencontrent dans le ciel et échangent un cri de douleur avant de se séparer pour l'éternité[2] ». Ce fut, en effet, un cri de douleur atroce qu'ils échangèrent durant cette brève reprise. Musset, qui l'avait provoquée, se rebuta le premier. Mais alors, par une fatalité tragique, c'est George Sand qui fut atteinte jusque dans les moelles d'une frénésie d'amour que le départ de Musset exaspéra. La malheureuse femme passe ainsi trois mois dans une détresse et une exaltation qui font pitié. Qu'elle n'en soit pas devenue folle, c'est ce qu'on a de la peine à comprendre. Mais aussi, qu'après une crise de cette violence, suivie d'une dernière et encore plus amère reprise de leurs relations, elle se soit guérie relativement vite, non sans une crise physique où sa santé faillit rester, c'est ce qui s'explique très bien par l'épuisement total de ce cœur, pourtant si fort pour souffrir. Cette âme aux abois se montre à nu dans le *journal* intime auquel Arvède Barine et M. Mariéton ont fait déjà quelques emprunts. Nous en ajoutons ici quelques autres, en résumant les passages qui feraient longueur.

« Paris, mardi soir, 25 décembre 1834.

» Mon désespoir me quittera-t-il ? Hélas ! il augmente tous

1. Lettre du 6 mars 1834 (fragment inédit).

2. Mariéton, p. 189.

les jours, comme cette horreur de l'isolement, ces élans de mon cœur pour aller rejoindre ce cœur qui m'était ouvert! Et si je courais, quand l'amour me prend trop fort? Si j'allais casser le cordon de sa sonnette jusqu'à ce qu'il m'ouvrît la porte? Si je m'y couchais en travers jusqu'à ce qu'il passe? Si je me jetais, non pas à ses pieds, c'est fou, après tout, car c'est l'implorer, et certes, il fait pour moi ce qu'il peut : il est cruel de l'obséder et de lui demander l'impossible ; mais si je me jetais à son cou, dans ses bras, si je lui disais : Tu m'aimes encore, car tu en souffres, tu en rougis, mais tu me plains trop pour ne pas m'aimer. Tu vois bien que je t'aime, que je ne peux aimer que toi. Embrasse-moi, ne me dis rien, ne discutons pas ; dis-moi quelques douces paroles, caresse-moi, puisque tu me trouves encore jolie malgré mes cheveux coupés[1], malgré les deux grandes rides qui se sont formées l'autre jour sur mes joues. Eh bien, quand tu sentiras ta sensibilité se lasser, et ton irritation revenir, renvoie-moi, maltraite-moi, mais que ce ne soit jamais avec cet affreux mot : *dernière fois !* Je souffrirai tant que tu voudras, mais laisse-moi quelquefois, ne fût-ce qu'une fois par semaine, venir chercher une larme, un baiser, qui me fasse vivre et me donne du courage. Mais tu ne peux pas. Ah! que tu es las de moi, et que tu t'es vite guéri aussi, toi! Hélas! mon Dieu, j'ai de plus grands torts certainement que tu n'en as eu à Venise, quand je me consolai. Mais tu ne m'aimais pas, et la raison, égoïste et méchante, me disait : « Tu fais bien ! » A présent, je suis bien coupable à tes yeux ; mais je le suis dans le passé ; le présent est beau et bon encore. Je t'aime, je me soumettrais à tous les supplices pour être aimée de toi, et tu me quittes ! Ah ! pauvre homme, vous êtes fou ! C'est votre orgueil qui vous conseille ; vous devez en avoir. Le vôtre est beau parce que votre âme est belle. Mais votre raison devrait le faire taire, et vous dire : « Aime cette pauvre femme ; tu es bien sûr de ne pas trop l'aimer, à présent. Que crains-tu? Elle ne sera pas exigeante, l'infortunée ! Celui des deux qui aime le moins est celui qui souffre le moins. C'est le moment de l'aimer ou jamais. »

1. Elle avait coupé sa magnifique chevelure crespelée, pour la lui envoyer.

Suite inédite :

« *Ah! il a tort, n'est-ce pas, mon Dieu, il a tort de me quitter à présent que mon âme est purifiée, et que, pour la première fois, une volonté sévère s'est arrêtée en moi. Est-ce une volonté? Je ne sais pas. C'est mieux; car que sais-je de tous leurs raisonnements humains et de leurs principes sociaux? Je sens, voilà tout. Je l'aime. Cet amour pourrait me conduire au bout du monde. Mais personne n'en veut, et ma flamme s'éteindra comme un holocauste inutile!...* »

Un peu plus loin, elle s'adresse au poète : « Et toi, Poète, belle fleur, j'ai voulu boire ta rosée. Elle m'a enivrée, elle m'a empoisonnée, et, dans un jour de colère, j'ai cherché un contrepoison qui m'a achevée. *Tu étais trop suave et trop subtil, mon cher parfum, pour ne pas t'évaporer chaque fois que mes lèvres t'aspiraient. Les beaux arbrisseaux de l'Inde et de la Chine, pliant sur une faible tige et se courbant au moindre vent, ce n'est pas d'eux qu'on tirera des poutres pour bâtir des maisons! On s'abreuve de leur nectar, on s'entête de leur odeur, on s'endort et on en meurt.* »

« Vendredi.

» ... Il n'y a que Sainte-Beuve qui ne m'ait pas fait de mal et qui ne m'ait pas dit de sottise. Je lui ai demandé ce que c'était que l'amour, et il m'a répondu : « Ce sont les » larmes! Vous pleurez, vous aimez... »

« Minuit.

» Je ne peux pas travailler. O l'isolement! l'isolement! Je ne peux ni écrire, ni prier. *Sainte-Beuve dit qu'il faut me distraire. Avec qui? Qu'est-ce que me font tous ces gens-là? Quand ils ont parlé une heure de choses qui me sont à peu près indifférentes, ils s'en vont. Ce ne sont que des figures qui changent de place. Et moi, seule, seule pour toujours.* Je veux me tuer[1]. Qui donc a le droit de m'en empêcher? O mes pauvres enfants, que votre mère est malheureuse! »

« Samedi, minuit. »

(Elle parle d'un passage de Joseph de Maistre sur certaines

1. Cette idée de suicide la hanta en décembre 1834 et après la rupture définitive, en mars-avril 1835. Les lettres inédites à Boucoiran en fourniraient des preuves multiples et d'une singulière précision.

provinces de l'Inde où l'on fait vœu de se tuer si l'on obtient telle ou telle grâce des idoles) : « *O mon Dieu, mon Dieu! si vous vouliez m'accorder un seul jour de ce bonheur que vous m'avez ôté, je ferais bien ce vœu-là. Mais je mourrai sans l'avoir retrouvé!* »

Un peu plus loin (elle est allée aux Italiens, emportant avec elle *une vipère qui* lui *mange le cœur)* :

« *Me voilà en bousingot, seul, désolé d'entrer au milieu de ces hommes noirs. Et moi aussi je suis en deuil. J'ai les cheveux coupés, les yeux cernés, les joues creuses, l'air bête et vieux. Et là-haut, il y a toutes ces femmes blondes, blanches, parées, couleur de rose, des plumes, de grosses boucles de cheveux, des bouquets, des épaules nues. Et moi, où suis-je, pauvre George? Voilà, au-dessus de moi, le champ où Fantasio va cueillir ses bleuets. Ah! pauvre jeune homme, pourquoi ne peux-tu pas m'aimer? Je sais bien que cela est juste suivant la raison, suivant la justice humaine. Mais vous, mon Dieu, mon Dieu! vous savez si quelqu'une d'elles l'aimera jamais comme je l'aime aujourd'hui?* Insensé! tu me quittes dans le plus beau moment de ma vie, dans le jour le plus vrai, le plus passionné, le plus saignant de mon amour! N'est-ce rien que d'avoir maté l'orgueil d'une femme et de l'avoir jetée à tes pieds? N'est-ce rien que de savoir qu'elle en meurt!... »

Elle continue. Elle parle de belles dames qui se moquent d'elle : « *Elles disent que je me déguise en homme pour aller vous trouver la nuit, et que je me traîne à genoux dans votre chambre. Mais, ô mon Dieu, qui donc leur dit tout cela si vite? Ce n'est pas toi qui me railles devant elles?...* »

Elle parle des lettres de Musset : « *Oh! ces lettres que je n'ai plus, que j'ai tant baisées, tant arrosées de larmes, tant collées sur mon cœur quand l'autre ne me voyait pas! Oh! je les aimais tant! Je ne les ai plus!* »

Un peu plus loin : « *Je vois bien que le monde est entre nous...* Pauvre Alfred, si personne ne le savait, tu me pardonnerais. *Mais il y a M. Tattet, qui dirait d'un air bête : Dieu, quelle faiblesse!...* » (Ici, ce que chacun dirait si Musset lui pardonnait.) « *Ah! si j'avais été sûre que tu dusses m'aimer réellement quand tu as quitté Venise, que tu dusses souffrir ce que je souffre aujourd'hui, je me serais coupé une main, je*

te l'aurais présentée en te disant : Voilà une main menteuse et sale. Jetons-la dans la mer, et que le sang qui en coulera lave l'autre. Prends-la, et mène-moi au bout du monde. Si tu devais accepter cette main ainsi lavée, je le ferais bien encore. Veux-tu? »

C'est ainsi que l'amante, maintenant méprisée, s'abreuvait de désespoir, s'accusant, se chargeant à plaisir, comme naguère Musset quand il se déclarait le bourreau de sa maîtresse. Qui décidera si les larmes de l'un furent plus amères que celles de l'autre? Tous deux ont touché jusqu'à l'extrême limite de la souffrance. Et si, suivant le mot de Sainte-Beuve, pleurer, c'est aimer, on ne peut nier que George Sand ait été la plus douloureuse des amantes. C'en est assez pour corriger encore ici la légende, et sur un point essentiel.



Enfin, il semble bien qu'il ne doive plus rien rester de cette légende si l'on peut faire entrevoir comment tout le bien que retira le génie de Musset de cet amour lui vint de George Sand, dès la première étreinte de leurs âmes ; et comment le mal qui lui en vint par la suite, il ne le dut qu'à lui-même. Nous ne ferons que toucher ce chapitre très délicat, et dans l'esprit même qu'imposait George Sand à l'éditeur de ses lettres, « avec un grand respect pour la mémoire d'Alfred[1] ».

L'amour qui les avait précipités l'un vers l'autre avait son origine dans une égale supériorité de génie, sinon, comme ils le crurent, dans une réelle parité de nature. Alfred le dit et le redit, en son style merveilleux : « Le ciel nous avait faits l'un pour l'autre ; nos intelligences, dans leur sphère élevée, se sont reconnues comme deux oiseaux des montagnes : elles ont volé l'une vers l'autre, mais l'étreinte a été trop forte[2]. » Un tel amour, même traversé, quitté, repris, brisé et piétiné, devait demeurer longtemps vif et douloureux chez l'un, longtemps chéri et regretté, — quoi qu'on ait pu dire, — chez l'autre.

Ce qui le caractérise, chez George Sand, c'est la longue portée de sa prévoyance, et la noble ardeur de son ambition

1. Lettre à M. Émile Aucante (*Revue de Paris*, 1er novembre 1896.)

2. Mariéton, p. 154.

pour celui qu'elle aime. De tout temps, elle a vu beaucoup plus loin, pour Musset, que la «liaison» elle-même. Il semble même que, ce lien rompu, elle dépouille avec joie, la « maîtresse », pour devenir en quelque sorte l'amie amoureuse, l'instigatrice d'une vie nouvelle, l'inspiratrice d'idéal. Étrange guide, dira-t-on, pour l'auteur de *Rolla* que l'auteur de *Lélia!* Elle en fut un pourtant, et le meilleur qu'alors Musset pût suivre. Car, si Rolla, c'était Musset, Lélia, ce n'était point — heureusement — George Sand. L'une avait seulement rêvé son roman; l'autre, hélas! avait vécu son poème. De là, chez lui, ces deux hommes dont l'un attire et l'autre repousse. De là, chez elle, cette double direction qu'elle essayait, avec une sagesse supérieure à ses livres et une bonté passionnée, d'imprimer à la fois à la conduite et à l'esprit de Musset. Nous ne dirons rien qui ne soit connu ; à peine ajouterons-nous çà et là quelques lignes inédites de Musset, dont l'introduction nous paraît nécessaire.

Écoutons-la d'abord :

« Oh! je t'en prie à genoux! pas encore de vin; pas encore de filles! C'est trop tôt. Songe à ton corps qui a moins de force que ton âme, et que j'ai vu mourant dans mes bras... Ménage cette vie, que je t'ai conservée peut-être... Laisse-moi le croire, laisse-moi être un peu vaine d'avoir consacré quelques fatigues de mon inutile et sotte existence à sauver celle d'un homme comme toi. Songe à ton avenir qui peut écraser tant d'orgueils ridicules, et faire oublier tant de gloires présentes! Te voir arriver à l'éclat que doit avoir ta destinée, et te voler au monde de temps en temps pour te donner les joies du cœur, c'est ce que j'ambitionne et c'est ce que j'espère [1]. » (29 avril 1834.)

Quinze jours après : « Sois heureux, sois aimé... Mais garde-moi dans un petit coin secret de ton cœur, et descends-y dans les jours de tristesse pour y trouver une consolation ou un encouragement... Aime une femme jeune, belle, et qui n'ait pas encore aimé, pas encore souffert. Ménage-la, et ne la fais pas souffrir...

» Ton cœur, ton bon cœur, ne le tue pas, je t'en prie ;

1. *Revue de Paris*, 1er novembre 1896, p. 12.

qu'il se mette tout entier ou en partie dans toutes les amours de ta vie, mais qu'il y joue toujours son rôle noble, afin qu'un jour tu puisses regarder en arrière et dire comme moi : « J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais » j'ai aimé; c'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice, » créé par mon orgueil et mon ennui [1]. » (12 mai 1834.)

Un mois après, la lettre du 15 juin apporte au poète l'exhortation enthousiaste dont il a besoin. Quel noble essor anime ces pages, quelle foi dans l'avenir de Musset, quel encouragement à son génie! « Tu n'es pas destiné à ramper sur la boue de la réalité. Tu es fait pour créer ta réalité toi-même dans un monde plus élevé, et pour trouver tes joies dans le plus noble exercice des facultés de ton âme. Va, espère, et que ta vie soit un poème aussi beau que ceux qu'a rêvés ton intelligence...

» Vois combien tu te trompais quand tu te croyais usé par les plaisirs... Vois que ton corps s'est renouvelé et que ton âme sort de sa chrysalide. Si, dans son engourdissement, elle a produit de si beaux poèmes, quels sentiments, quelles idées en sortiront, maintenant qu'elle a déployé ses ailes! Aime et écris, c'est ta vocation, mon ami. Monte vers Dieu sur les rayons de ton génie, et envoie ta muse sur la terre raconter aux hommes les mystères de l'amour et de la foi [2]... » — Presque toute la lettre est emportée du même souffle.

Et *lui*, que dit-il, de son côté?

« Sois fière, mon grand et brave George; tu as fait un homme d'un enfant... Qu'étais-je donc sans toi, mon amour? Regarde où tu m'as pris, et où tu m'as laissé... Suis ton passage dans ma vie... Regarde comme tout cela est palpable, évident, comme tu m'as dit clairement : Ce n'est pas là ton chemin [3], *comme tu m'as pris par la main pour me remettre dans ma route... Songe à cela : je n'ai que toi. J'ai tant nié, tant blasphémé, je doute de tout, hormis de toi.* »

1. *Revue de Paris*, déjà citée, pp. 17, 19. — Cette dernière phrase est, comme M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul l'a fait remarquer le premier, celle que Musset reprit pour la placer dans la bouche de Perdican. (*On ne badine pas avec l'amour* parut le 1er juillet 1834 dans la *Revue des Deux Mondes*.)

2. *Ibid.*, p. 30.

3. Mariéton, pp. 163-164.

« Qu'ai-je fait de ma jeunesse ? Qu'ai-je fait même de notre amour ? Vainement j'ai pleuré une ou deux fois dans tes bras. Que sais-tu de moi, toi que j'ai possédée ? C'est toi qui as parlé ; c'est toi dont la pitié céleste m'a couvert de larmes... Il y avait en moi deux hommes, tu me l'as dit souvent, Octave et Cœlio. J'ai senti, en te voyant, que le premier mourait en moi. Mais l'autre, qui naissait, n'a pu que crier et pleurer comme un enfant. J'ai cessé avec toi d'être un libertin sans cœur[1]... »

« *Ne me dis pas qu'avec une maîtresse, je n'ai peut-être qu'un ou deux ans à vivre. Eh bien ! un an, deux ans ? Mais avec qui ? Où ? Voilà pourquoi j'ai des envies de mettre ma blouse de cotonnade bleue, de prendre une bouteille de rhum avec un peu d'opium autour de ma ceinture, et d'aller m'étendre sur le dos sur la route de Fontainebleau. Ce sont les fleurs et toute cette verdure qui m'appellent à la vie. Je les sens qui m'attirent, et où m'attirent-elles ?* Ah ! il y a six mois, les chaleurs du printemps me faisaient le même effet que le vin de Champagne. Elles me conduisaient, au sortir de table, à la première femme venue : que je trouvasse là deux ou trois amis en train de chanter des chansons de cabaret, un cigare et un canapé, tout était dit. Et si je pleurais une heure dans ma chambre en rentrant, j'attribuais cela à l'excitation, à l'ennui, que sais-je ? et je m'endormais. J'en étais encore là quand je t'ai connue[2]. »

Même lettre, plus bas : « J'ai l'horreur de ma vie passée, mais je n'ai pas peur de ma vie à venir. Si, en m'ouvrant le cœur, le ciel n'a voulu que me préparer un nouveau moyen de souffrances, je subirai les conséquences de ma faiblesse et de ma vanité. Mais ce que j'ai dans l'âme ne mourra pas sans en être sorti[3]. »

Suite inédite : « *Dans ma jeunesse, quand j'étais encore pur et naïf, le vice me paraissait un monde admirable, immense. Je m'y suis précipité avec bonheur dès que j'ai pu. C'est aujourd'hui la même chose. Quelque faible et misérable qu'ait dû t*

1. Mariéton, p. 168.

2. Mariéton, p. 169. — Voir encore pp. 175 et 176.

3. Mariéton, p. 170.

sembler mon amour, j'ai entrevu un nouveau monde, et cela me suffit.

» *Je lis* Werther *et la* Nouvelle Héloïse. *Je dévore toutes ces folies sublimes dont je me suis tant moqué. J'irai peut-être trop loin dans ce sens-là comme dans l'autre. Qu'est-ce que ça me fait? J'irai toujours. Ne t'offense pas de ma douleur, ange chéri. Si cette lettre te trouve dans un jour de bonheur et d'oubli, pardonne-la-moi, jette-la dans la lagune. Que ton cœur n'en soit pas plus troublé que son flot tranquille, mais qu'une larme y tombe avec elle, une de ces belles larmes que j'ai bues autrefois sur tes yeux noirs.* » (10 mai 1834.)

Voilà donc quel nouvel homme l'amour de George Sand et son influence morale ont fait poindre en Musset. C'est une âme qui renaît; une fleur qui s'était endormie séchée et qui se réveille fraîche. Le poète salue son vrai premier printemps : « Cela est doux et étrange, n'est-ce pas, de se promener tout jeune dans une vieille vie? X... (Tattet) est de retour. Il trouve que *je lui apparais sous un nouvel aspect*, voilà son mot. » Lignes exquises, mais que gâtent aussitôt les lignes suivantes, tant il est vrai qu'en lui le vieil homme disparaissait mal sous le nouveau : « Du reste, je bois autant de vin de Champagne que devant, ce qui le rassure[1]. »

Cependant, malgré ces contradictions de conduite, le sentiment pour l'amante restée l'amie demeure le même : « Ce que j'ai dans l'âme ne mourra pas sans en être sorti. » — « Tu ne mourras pas sans que la terre sache qui elle a porté. » — « Je voudrais te bâtir un autel, fût-ce avec mes os. »

De son côté, c'est au poète qu'elle adresse les *Lettres d'un voyageur*, superbes effusions lyriques où son cœur parle aussi éloquemment que sa tête. C'est là qu'à travers une allégorie, voilée à peine (la page sur les colombes, dans la première lettre), on voit de quelle main délicate elle soigna l'oiseau blessé qui s'était abattu sur son sein, pour le rendre ensuite, guéri et libre, aux espaces infinis qui l'appelaient. Oui, de part et d'autre, ce fut bien le rêve, un rêve digne de leurs grands cœurs à tous deux : « La postérité répétera nos noms comme ceux de ces amants immortels qui n'en ont plus

1. Mariéton, p. 175.

qu'un à eux deux, comme Roméo et Juliette, comme Héloïse et Abélard. On ne parlera jamais de l'un sans parler de l'autre... Je terminerai ton histoire par mon hymne d'amour[1]. » Et par là, — par là seulement, il est vrai, — ils méritent peut-être, comme ils le disent (mais pourquoi est-ce eux qui le disent?) d'inscrire leurs noms à côté des amants éternellement célébrés par l'histoire et par le drame.

Pourquoi faut-il donc que la suite ait si mal répondu à ce commencement? Pourquoi Musset, après cette *Confession d'un enfant du siècle* qui était toute générosité, a-t-il écrit cette *Nuit d'octobre*, qui est toute injustice? Pourquoi faut-il que nous protestions, au nom de la bonne foi, contre la légende accréditée par les vers trop fameux :

Honte à toi qui la première
M'as appris la trahison,
Et d'horreur et de colère
M'as fait perdre la raison !

Pourquoi faut-il que l'on puisse reprocher au poète les procédés ironiques du *Merle blanc*, et d'autres allusions dont la haine s'est emparée? — Pourquoi? Il serait encore plus difficile de dire comment le Musset des lettres que nous avons citées était capable de tenir ce qu'il promettait dans ses accès d'énergie. Son ennemi, il le portait en lui-même. La lutte entre les deux hommes se continuait dans son âme, chaque jour plus désastreuse pour le meilleur des deux. Le rêve qu'il avait caressé en un jour de renaissance lui devint odieux aux jours fréquents des rechutes. Et de tout cet amour extravasé, il ne lui resta qu'amertume, matière à très beaux vers, éternellement admirables par leur éternelle désespérance, mais où la vérité s'enveloppe de trop de voiles pour n'être pas toute pareille à la fausseté. Lui-même s'est confessé à nous :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !

Ce clou, George Sand — et ce sera son honneur en cette histoire — George Sand a tenté de l'arracher. Elle ne l'a pu.

1. Lettre publiée pour la première fois dans l'*Homme libre* du 13 avril 1877. (Mariéton, p. 195.)

Et la pointe de fer, toujours poussée plus avant, a consommé son œuvre. Voilà bien ce qui a tué Musset. C'est de cela que l'homme est mort, c'est de cela que le poète a toujours été malade.

*
* *

Concluons.

« Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours », criait George Sand, fuyant Musset pour la dernière fois. Et lui, un peu avant : « De ce que je t'ai trouvée, c'est une raison pour ne plus vouloir chercher. »

Ces deux paroles ne disent-elles pas, chacune à sa manière, ce que chacun sentait d'invincible dans cet amour? « Paix et pardon ! » dit encore ailleurs George Sand. Et lui, dans une lettre suprême où il semblait défier les profanateurs d'outre-tombe : « Prenez garde que je n'écrive sur sa tombe qu'elle était sincère, bonne et grande ! [1] »

Pourquoi ne pas s'en tenir à ce cri? Pourquoi ne pas réconcilier dans la mort ceux qui ne se haïrent jamais dans la vie? Soyez sûrs que, par les nuits calmes, l'if sombre de Nohant et le pâle saule du Père-Lachaise s'inclinent, attirés d'instinct l'un vers l'autre, et que, malgré la distance, la même brise caressante vient les baiser, qui murmure dans leur feuillage des mots fraternels.

S. ROCHEBLAVE

1. La lettre est de 1835. On a pu la lire tout entière dans l'ouvrage de M. Mariéton, aux pages 240-242 des premières éditions ; la phrase que nous citons est tirée de la page 241.

LE

SYSTÈME FRANÇAIS D'IMPÔTS

Les violentes attaques dirigées contre le système des impôts en France se réduisent, en somme, à deux principales : 1° le système fiscal français est démodé ; 2° le système fiscal français est improportionnel.

Les citations suivantes, extraites des papiers parlementaires, montrent bien que telles sont les notes dominantes dans le concert de critiques actuelles :

« La première de toutes les réformes à accomplir, c'est la réforme de l'impôt... Notre budget n'est-il pas un anachronisme? C'est une indigne raillerie de conserver les institutions les plus antidémocratiques des régimes qui ont été détruits pour installer un régime démocratique. La date seule des lois d'impôt condamne notre système financier : nous ne pouvons continuer à le faire subir au pays ! »

« Eh bien ! nous repoussons cette fiscalité refaite pièce à pièce par les procédés monstrueux des régimes anciens... On se traîne dans l'ornière impériale et royale... Près d'un siècle s'est écoulé. Monarchie absolue et noblesse imprévoyante ont

mordu la poussière. Empire et royauté constitutionnelle ont disparu comme elles. On prétend qu'il ne reste plus rien du passé! Eh bien! nous le demandons à tous les hommes de bonne foi : les impôts sont-ils moins énormes? Sont-ils établis et répartis avec équité? Le pauvre n'en supporte-t-il pas la plus lourde charge? »

« La répartition des impôts est-elle juste? Non! Est-elle équitablement établie? Non, assurément non! »

« N'y a-t-il pas quelque chose qui révolte la conscience à voir le plus mince artisan, le plus pauvre laboureur courbé sous le poids d'impôts relativement énormes, alors que des fortunes immenses ne sont assujetties qu'à des charges comparativement insignifiantes?

Même des phrases telles que celles-ci sortent couramment de plumes plus modérées : « Le système actuel d'impôts directs ne correspond plus aux exigences d'une société transformée; il ne satisfait plus aux conceptions modernes sur une meilleure répartition des charges sociales. »

« Il apparaît, même aux appréciateurs les plus optimistes, que, en général, les contribuables les plus pauvres supportent sur leurs maigres ressources un prélèvement plus que proportionnel à celui qui pèse sur les gros revenus. »

« Il s'agit de créer un impôt de redressement, de correction, destiné à compenser l'improportionnalité de nos impôts de consommation qui pèsent relativement plus sur les pauvres que sur les riches. »

Archaïsme et improportionnalité, voilà donc les deux reproches saillants, presque les deux seuls gros reproches, qu'une analyse attentive découvre dans les considérants développés à l'appui des projets de réforme radicale de l'impôt français.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps au premier de ces reproches. On ne saurait, en effet, condamner un système d'impôts, par cela seul qu'il date de régimes déchus. Le tout est de savoir s'il est régi par les règles éternelles de la justice distributive : ménager le pauvre, car là où il n'y a rien le roi perd ses droits; prendre l'argent dans les mains de ceux qui le détiennent, proportionnellement autant que possible à ce qu'ils en détiennent. Ces règles financières, con-

formes, d'ailleurs, aux idées sociales et chrétiennes, sont de tous les temps. Comment les applique-t-on aujourd'hui? Là est l'unique question, et nous arrivons tout de suite ainsi au second point : l'improportionnalité.

I

Avant toutes choses, examinons l'ensemble du budget des recettes.

Le total des recettes, inscrit dans la loi de finances du dernier exercice, s'élève à 3 393 081 000 francs, lequel, dégagé des recettes non fiscales (produits des domaines, des forêts, des postes et télégraphes, produits divers, recettes d'ordre, etc., produit des impôts en Algérie), ne monte plus qu'à 2 945 millions pour la France continentale. Même ainsi réduit, le chiffre demeure encore colossal. Il se décompose de la manière suivante :

Contributions directes . . .	511	millions.
Impôts indirects	2 017	—
Monopoles fiscaux.	416	—

Commençons par les 511 millions de contributions directes.

D'une manière générale, les contributions directes possèdent aujourd'hui la faveur universelle, ou presque universelle. En tout cas, elles sont prônées par ceux-mêmes dont les opinions agressives ont été citées au début. Cela tient à leur nature spéciale qu'explique la définition suivante : « Les impôts directs frappent certains faits permanents périodiquement constatés et sont perçus au moyen de rôles nominatifs. » Les rôles nominatifs — c'est le mot essentiel ici — permettent de savoir à qui l'on s'adresse, de dégrever, par conséquent, ceux que l'on veut dégrever, de surcharger ceux que l'on veut surcharger. L'imputation de faire *acception de personnes*, prise généralement en mauvaise part, devient, dans la circonstance, un mérite prééminent. Car, disent les réformateurs, pour être vraiment proportionnel, l'impôt ne doit pas frapper en

aveugle; il doit savoir où ses coups portent et en graduer l'intensité d'après les situations individuelles, en épargnant complètement, s'il le faut, les déshérités, pour s'appesantir sur les riches qui jouissent de biens superflus.

L'impôt direct constitue ainsi un instrument admirable de péréquation fiscale. Reste à savoir si l'instrument, par le fait même de cette sorte de perfection, ne risque pas de devenir très dangereux entre des mains inhabiles ou passionnées. M. Paul Leroy-Beaulieu[1] exprime, à cet égard, des craintes d'autant plus dignes d'attention qu'autrefois, avoue-t-il sincèrement, les apparences l'avaient séduit comme tout le monde. Mais aujourd'hui les éventualités d'oppression collective ou individuelle le portent à modifier ses anciennes conclusions trop favorables à l'impôt direct.

Remarquons, toutefois, que seul l'intitulé des contributions directes jouit de l'approbation presque unanime constatée jusqu'ici. Dès qu'on en détaille la liste, les novateurs se donnent carrière, et prétendent substituer à chacune des taxes actuelles assises *proportionnellement* sur les revenus fonciers et mobiliers, des taxes nouvelles revêtues du prestige des mots *progression* et *discrimination :* progression dont le nom seul explique le sens, puisqu'il s'agit de tarifs progressant au fur et à mesure que le chiffre de la matière imposable s'élève; discrimination, néologisme qui signifie que les sources des revenus seront distinguées et taxées différentiellement d'après le plus ou moins d'intérêt qu'elles inspireront; les produits permanents du capital, par exemple, subiront une charge beaucoup plus lourde que les produits viagers du travail.

La série des projets développés sur ce thème, malgré l'intérêt qu'il y aurait à les bien connaître, ne saurait faire ici l'objet d'une discussion, ni même d'une description, qui demanderait trop d'espace. D'ailleurs, les auteurs de ces projets justifient toujours par la nécessité de contre-balancer l'improportionnalité, progressive à rebours, des impôts indirects. Or, nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser de cette improportionnalité.

1. *Traité de la Science des finances*, par M. Paul Leroy-Beaulieu, cinquième édition. Préface de la troisième édition.

Examinons seulement pour le moment la nature et l'origine des contributions directes qui existent aujourd'hui. Elles ont le singulier mérite d'avoir été inaugurées de toutes pièces après 1789, par la Révolution elle-même, suivant des vues d'ensemble rationnellement déduites. L'œuvre ne doit donc rien au hasard; elle émane, au contraire, de l'autorité moderne que nous nous plaisons le plus à respecter. Le passé, en outre, servit alors d'exemple à suivre ou à éviter, et les méditations des anciens économistes et philosophes inspirèrent les rédacteurs des lois de 1790 et de 1791. De sorte que la contribution foncière, établie par voie de répartition sur le revenu net des propriétés bâties et non bâties, la contribution personnelle et mobilière recherchant les revenus individuels d'après les signes extérieurs donnés par les valeurs locatives d'habitation et le nombre des chevaux et des serviteurs, les patentes grâce auxquelles les professions devinrent libres sous la seule réserve du paiement d'une taxe proportionnelle aux moyens de production apparents, sans contrôle de livres, ni inquisition gênante ; toutes ces contributions conservent encore aujourd'hui d'éloquents panégyristes, qui, de temps à autre, se font applaudir sans peine par les majorités parlementaires.

N'était, dès lors, l'idée de réagir contre les impôts indirects, les impôts directs actuels ne susciteraient pas de profonds désaccords, et, sauf encore les réfections considérables qu'ils exigent, comme nous le verrons bientôt, ils pourraient longtemps trouver grâce devant l'opinion. Mais les contributions directes ne représentent que 511 millions sur 2 945 millions; restent donc 2 433 millions d'impôts indirects à examiner, c'est-à-dire le plus gros chiffre et l'élément le plus suspect des budgets.

II

Avec les impôts indirects, en effet, nous abordons en plein le reproche d'improportionnalité. Ce sont des capitations, dit-on, que le riche paie presque sans s'en douter, tandis

qu'elles écrasent le pauvre ; des capitations, qui fonctionnent avec le mécanisme brutal d'une progression à rebours. Leur définition les fait bien connaître : « Les impôts indirects frappent certains faits intermittents constatés au jour le jour, et sont perçus en vertu de tarifs impersonnels. » Qui dit tarifs impersonnels dit tarifs aveugles et tarifs injustes ; demander une part égale au pauvre et à l'homme opulent, c'est, de parti pris, les yeux fermés, commettre une iniquité. Ajoutons que les impôts indirects ne sauraient se réclamer de la Révolution comme les contributions directes ; car ni la Constituante, ni la Convention, ni le Directoire, malgré leur extrême détresse, ne consentirent jamais à les établir.

Telle est l'objection dans sa crudité. Mais convient-il de la considérer en bloc ? Peut-on raisonner ici d'un seul tenant ? Nullement. Des distinctions essentielles sont nécessaires pour mettre la cause en état. Autrement on ne pourrait pas conclure. La preuve en est qu'un fort lot d'impôts indirects, absolument indemnes des graves accusations précédentes, va d'abord apparaître, et doit nécessairement être rangé à part. Puis, nous aurons à passer rapidement sur un second lot, également important, que ces accusations ne font qu'effleurer. C'est sur la dernière catégorie exclusivement que se concentrera la question.

Généralisons cependant un instant encore pour invoquer une excuse d'ensemble. Sans doute, excuser c'est faire l'aveu préalable de certaines faiblesses de la cause. Il ne nous déplaît pas, en effet, de bien spécifier, dès le début, que les impôts indirects n'occupent pas dans notre esprit une place de prédilection. Par eux-mêmes, en dehors de leur productivité indispensable, ils ne possèdent que des mérites très contestables. L'exagération croissante des dépenses seule les justifie et les a rendus indispensables. Lorsque la Révolution les répudia, conservant par exception les droits d'enregistrement, d'hypothèque et de douane, son plan supposait que l'équilibre des dépenses serait suffisamment assuré par les seules contributions directes. Malheureuse illusion qui mena droit aux assignats [1] !

1. Les ventes de domaines nationaux et les assignats faisaient déjà partie des combinaisons de la Constituante, lorsque les nouveaux plans fiscaux lui furent

Cependant, après le rétablissement de l'ordre, loin de restaurer le plan primitif par des économies, on laissa les dépenses progresser de telle façon que les impôts indirects durent se consolider; ils étaient un mal devenu nécessaire.

Les impôts directs, en effet, trouvent trop vite leur limite d'extension pour suffire longtemps aux gros budgets. Le contribuable, qui en échange de son argent ne reçoit qu'un simple papier sous forme de quittance, ne se laisse pas mener loin. Les statistiques de M. Giuseppe Cerboni montrent qu'aucun pays n'arrive à franchir la moyenne de 14 à 15 francs environ de contributions directes par tête. En France, notamment, l'expérience des 45 centimes de 1848 montra les résistances que suscite l'abus, même passager, du pouvoir productif des quatre contributions directes.

Les impôts indirects, au contraire, dissimulent leur poids, se confondent avec le prix des marchandises, chloroforment le contribuable, comme dit un auteur allemand, progressent avec la richesse publique, grandissent et se développent en proportion des dépenses et deviennent, dès lors, les pourvoyeurs indispensables des budgets.

Là est leur excuse. Mais la nécessité n'absout pas celui qui prélève par de mauvais moyens l'argent des autres. Examinons donc, par catégories, comme nous l'avons dit, les griefs dirigés contre ces sortes d'impôts.

III

Une première catégorie d'impôts indirects, représentant 778 millions, sur 2 433 millions, très importante, par conséquent, se compose des droits d'enregistrement, de mutations, de timbre, de 4 p. 100 sur les valeurs mobilières, etc. Personne ne saurait accuser ces droits de constituer une capitation, ni de frapper en aveugle des contribuables inconnus.

soumis par son comité de l'imposition; dès ce moment, sans se l'avouer, la perspective de ces richesses extraordinaires rendit l'Assemblée beaucoup trop indulgente en matière d'équilibre budgétaire.

Les droits de succession, par exemple, observent forcément une constante proportionnalité, dans la part qu'ils prélèvent sur des richesses parfaitement déterminées. Les droits de ventes de meubles et d'immeubles atteignent, de même, des objets d'une valeur certaine, proportionnellement à cette valeur, entre les mains de détenteurs nommément désignés. Rien d'impersonnel, non plus, dans les droits sur les formations de sociétés, constitutions d'apports, contrats de mariage, baux, polices d'assurances, obligations diverses, lettres de change, valeurs mobilières, titres de compagnies françaises et étrangères, etc., qui saisissent des richesses précises, exactement chiffrées, possédées par des contribuables dont le fisc sait les noms, qu'il peut poursuivre personnellement au besoin. Il s'agit ici beaucoup plutôt, en somme, de contributions directes que d'impôts indirects. Ce sont des impôts sur la fortune acquise.

Déduisant donc 778 millions des 2 433 millions primitifs, restent 1 650 millions environ assis sur les consommations, plus difficiles à défendre.

Toutes les consommations cependant ne méritent pas l'intérêt au même degré. Beaucoup même, telles que l'alcool, le tabac, les cartes à jouer, les articles de chasse, etc., n'en méritent aucun. En ce qui les concerne, la seule limite de la fiscalité est la limite commerciale du plus grand rendement possible. Comme ces sortes de consommations antihygiéniques ou superflues amènent au Trésor un revenu annuel brut de 657 millions, dont le prélèvement sur le public ne saurait aucunement apitoyer, éliminons encore ces 657 millions et le surplus sera d'un milliard environ.

Un milliard! chiffre qui demeure considérable, d'autant plus qu'en raison des sélections précédentes, ce dernier milliard voit les objections s'accumuler contre lui. Il comprend le produit des taxes qui frappent et renchérissent les objets essentiels à la vie, tels que boissons hygiéniques, sel, pain, viande, sucre, éclairage, transports, café, huiles, vinaigre, allumettes, etc.

Observons cependant encore, pour continuer à serrer le sujet dans ses plus étroites limites, qu'on pourrait, à la rigueur, distraire des matières nécessaires à la vie toute la portion que l'abus transforme en matières superflues : le vin, dont les convives d'un festin ou les clients d'un comptoir boivent de grandes quantités sans soif ; — le café servi dans les estaminets ; — le sucre employé en friandises ; — les allumettes vainement frottées par les fumeurs ; etc., etc. Il y aurait peut-être, de ces divers chefs, un demi-milliard à déduire, si la distinction était possible. En dehors de tout abus, d'ailleurs, certains services et certaines consommations semblent[1], à la rigueur, opportunément taxables, tels que les articles d'éclairage, les transports, les huiles, les vinaigres, les allumettes, etc.; il suffit de procéder ici avec beaucoup de modération.

Ces déductions, si larges qu'on veuille les admettre, ne font que retarder le moment où l'irréductible apparaîtra d'autant plus redoutable. De proche en proche, en effet, nous sommes arrivés au pain, au sel, à la viande, c'est-à-dire aux objets d'absolue première nécessité, dont on ne peut abuser, dont on ne peut non plus s'abstenir, dont il faut même user, riches ou pauvres, en égale quantité, sous peine de renoncer à vivre. Ici, la série des émouvantes objections, soulevées contre les impôts indirects en général, prend corps avec une effrayante précision. A tel point qu'on se demande si effectivement des taxes sur ces objets existent dans un pays comme la France. Malheureusement, les budgets sont là pour témoigner que le prix du sel est doublé par les taxes de la douane et des contributions indirectes ; que le prix du pain, du fait des tarifs établis à la frontière sur les farines et les blés étrangers, est surélevé dans tous les marchés intérieurs de plusieurs centaines de millions ; que la viande renchérit, par suite des mêmes combinaisons, d'une centaine de millions, sans parler des droits d'octroi dans les villes. De sorte que les éléments indispensables à la vie, employés en égale quantité par tout le monde, loin d'être déclarés indemnes, comme le voudrait la plus élémentaire justice, portent péniblement le poids du régime fiscal actuel.

On allègue, sans doute, pour atténuer l'effet de ces péni-

bles réflexions, que l'homme riche, avec son nombreux personnel de domestiques, de parasites, d'invités, etc., avec le gaspillage habituel aux grandes maisons, finit par consommer individuellement une part de pain, de sel, de viande supérieure à la moyenne. Puis, ajoute-t-on, seuls les droits sur le sel résultent du système fiscal : c'est en vertu d'idées toutes différentes, pour protéger l'agriculture et nullement pour enrichir le Trésor, que les droits sur le pain et la viande ont été établis. Ces raisons ont leur valeur : les objets de première nécessité ne sont pas consommés en égale quantité par toutes les classes de la société d'une manière aussi stricte que le prétendait Rousseau, lorsqu'il comparait l'estomac d'un prince à celui d'un bouvier. Il est vrai encore que la protection de l'agriculture emprunte ses armes à l'impôt. Tout cela doit être pris en considération. Mais le pauvre n'en voit pas moins les objets essentiels à sa vie raréfiés par le fait de l'organisme actuel ; quand même la proportionnalité serait moins violée qu'on ne le suppose, quand même la faute retomberait spécialement sur les auteurs des lois commerciales ou agricoles, le pauvre n'en subit pas moins des souffrances qu'un pays civilisé devrait lui épargner. Car, lorsque les incidents trop fréquents de la vie industrielle moderne, chômages, grèves, maladies, interruptions de travail, etc., empêchent l'ouvrier de prélever sur l'employeur l'excès du renchérissement des objets essentiels à la vie, c'est le malheureux, privé de son salaire, qui seul le subit au détriment de ses facultés mêmes d'existence.

Là donc l'impôt indirect, par lui-même, ou par l'effet des lois de protection qui le font manœuvrer, devient cruel, injuste, progressif à rebours, etc., comme le disaient les citations du début. Là donc aussi se justifieraient exceptionnellement des mesures radicales,

Les attaques portaient à faux tant qu'elles se répandaient en généralités : cantonnées sur un point précis, elles conduisent, on le voit, à des conclusions rigoureuses.

IV

Mais l'opération radicale, que nous ne craignons pas de réclamer à l'égard du groupe d'impôts établis sur les objets de première nécessité, ne saurait s'étendre au delà. Tout le surplus des impôts existants, qui sont, en somme, le fond même du système fiscal français, se trouve heureusement indemne de tels vices rédhibitoires ; il a seulement besoin d'être perfectionné.

L'impôt a toujours besoin d'être perfectionné : c'est la loi perpétuelle de son existence. Tout instrument en service comporte des réparations, l'instrument fiscal surtout. Dans une société en marche, avec une matière imposable toujours mobile, l'impôt ne saurait demeurer immobile. Le détail de ses formes, la proportion de ses tarifs, ses règles de perception, etc., doivent constamment suivre, d'aussi près que possible, les développements en sens divers de la richesse nationale. Aussi, depuis le début du siècle, la France a-t-elle su rectifier de la sorte la majorité de ses taxes, qui, par suite, sont devenues prospères. Celles, au contraire, dont elle a négligé l'entretien, périclitent.

Commençons par ces dernières. Parmi les plus négligées, nous citerons d'abord la contribution foncière sur les propriétés non bâties. La péréquation n'en a jamais été entreprise sérieusement. Tout au plus, à des intervalles périodiques, des dégrèvements partiels ont-ils pallié le mal, laissant subsister et s'accentuer de jour en jour des inégalités inouïes. Beaucoup de réformateurs, en conséquence, demandent soit la suppression pure et simple, soit, de guerre lasse, l'abandon aux localités de cette contribution. Si l'on avait eu le courage de ne pas reculer devant l'opération considérable de la réfection du cadastre, les choses n'en seraient pas là aujourd'hui ; il eût fallu se résoudre à sacrifier une ou deux années de revenu pour constituer le capital d'exploitation de cette grande machine fiscale ; son maintien vaut bien ce prix.

L'impôt mobilier est dans le même état au point de vue de la péréquation; en outre, depuis l'an VII, le caractère rationnel d'impôt sur les facultés mobilières, qu'il avait dans la loi de 1791, a disparu entièrement. N'était la tolérance illégale qui permet, dans les campagnes, d'asseoir l'impôt sur les revenus présumés, n'étaient les tarifs exceptionnels édictés dans les villes à octroi, qui essayent de proportionner les tarifs aux revenus, la création de la Constituante demeurerait méconnaissable.

Les attaques dirigées contre l'impôt des boissons, si violentes et si répétées qu'on s'étonne de ne pas les voir aboutir à une complète razzia, sont justifiées surtout par l'exagération des droits d'entrée sur les boissons hygiéniques, auxquels se superposent les droits d'octroi[1]. Cependant, au lieu de refréner les *convoitises locales*, comme le disait si bien Léon Say, la Chambre, en fin de chaque année, malgré son vote de principe contre les octrois, autorise une à une, les yeux fermés, toutes les surtaxes qui lui sont demandées.

Pour l'alcool, les intérêts du fisc, combinés avec les intérêts de l'industrie, exigeraient l'abolition du privilège des bouilleurs de cru. Jamais, tant qu'une telle porte demeurera ouverte à la fraude et à l'injuste concurrence, jamais de gros tarifs ne pourront fonctionner. Il vaudrait pourtant la peine de préparer les voies aux gros tarifs sur l'alcool, afin qu'on y puisse recourir d'emblée dans les jours de nécessité.

Les droits sur la bière ne sont plus garantis par les prescriptions arriérées de la loi de 1816; leurs produits restent stationnaires, au lieu de progresser; il est vrai que des projets étudiés par l'inspection générale des finances et l'administration, dorment dans les cartons parlementaires.

En matière de successions, la déduction des dettes vingt fois proposée, presque votée, appliquée dans tous les pays, reste sur le chantier. Enfin, l'exagération des tarifs sur les ventes d'immeubles persiste malgré les légendaires et trop fondées réclamations de l'agriculture, etc.

Cette liste incomplète de taxes à réformer montre dans

1. Voir l'article de M. Paul Leroy-Beaulieu sur les progrès des budgets des municipalités, dans l'*Économiste français* du 9 janvier 1897, et sa déposition devant la Commission sénatoriale des octrois.

quel vaste champ pourrait s'exercer l'activité des réformateurs fiscaux, qui voudraient bien préférer les résultats efficaces aux rêves de transformations radicales.

Mais si tant de lacunes subsistent encore, combien d'autres cependant ont été comblées ! Un travail incessant a perfectionné l'organisme primitif, sans le dénaturer, depuis 1789 !

Voici, par exemple, l'impôt sur les propriétés bâties, qui, tout récemment transformé en impôt de quotité, se dégage, par ce seul procédé, des improportionnalités d'autrefois. L'impôt sur les baux et locations verbales, créé sous des apparences modestes en 1871, pour renforcer le contrôle des déclarations de mutations immobilières, devient le coefficient de considérables progressions dans le rendement des droits d'enregistrement. Les valeurs mobilières, presque oubliées à l'origine, subissent une dure revanche à dater du milieu du siècle. Successivement frappées de droits de timbre en 1850, de droits de conversion en 1857, de droits sur les coupons en 1872 et 1890, de droits sur les titres étrangers en 1872 et 1895, d'un impôt sur les opérations de bourse en 1893, etc., leurs charges atteignent aujourd'hui, quoi qu'on dise, un niveau au moins égal, sinon supérieur à celui des valeurs immobilières.

L'impôt des patentes, maintes fois remanié de 1791 à 1844, sort de ses formes trop générales de classement par grandes catégories pour *s'individualiser* en vertu de la loi du 25 août 1844 ; des tarifs spéciaux sont établis sur chacune des deux mille professions environ qu'énumère le recueil du volume législatif; cette nomenclature, constamment tenue à jour au moyen de revisions quinquennales, reçoit, en outre, des améliorations exceptionnelles, dont les lois de 1880, de 1890 et de 1893 marquent les dernières étapes. L'influence des idées ambiantes se fait sentir de deux manières dans ces remaniements périodiques. D'abord les petits patentables ont été successivement dégrevés : par la suppression de l'imposition des ouvriers travaillant chez eux, par la réduction ou la suppression des droits fixes et des droits proportionnels en faveur des dernières classes du tableau A, etc. Puis, les gros patentables ont été surtaxés, par l'abolition des anciens maxima, par l'imposition des magasins multiples au demi-droit d'abord,

au droit entier ensuite, par le classement hors cadre au tableau B, avec des éléments de tarification progressive, des grands banquiers, des bazars, des grands magasins, par la taxe et surtaxe des professions libérales, etc. C'est peut-être l'impôt où s'observe le mieux cette action continue des perfectionnements, gage de solidité et de productivité. Récemment encore, chose rare, les patentes obtenaient l'approbation même des intéressés, exprimée par la majorité des Chambres de commerce.

A propos de l'impôt des boissons, on pourrrait citer toutes les améliorations opérées depuis 1804, en commençant par les lois de 1816 et de 1824, en s'arrêtant spécialement aux années postérieures à 1871. Depuis cette date, l'impôt des boissons a été porté à son rendement actuel par de savantes lois pénales, des précautions nouvelles en matière d'apurement des acquits-à-caution, des mesures de surveillance à l'égard des chargements en cours de route et à l'arrivée, par l'exercice des bouilleurs de cru de 1872 à la fin de 1875, — ce qui prouve que cet exercice est possible — par la suppression des taxations différentielles sur les vins en bouteilles et les liqueurs en 1880, par l'installation dans les grandes distilleries d'un contrôle automatique, d'appareils, de cadenas, de tuyautages apparents sans soudures, par l'isolement et la séparation des magasins, la facilité d'accès des bacs, cuves, éprouvettes, etc., Aujourd'hui, ces usines ne laissent plus échapper une goutte d'alcool à la surveillance permanente des employés.

Nous pourrions énumérer encore beaucoup d'autres exemples de progrès accomplis, et citer les chiffres de produits qui ont leur éloquence, car ces perfectionnements persévérants ont enfanté une magnifique productivité.

V

La productivité est la véritable pierre de touche de l'impôt, à condition, bien entendu, que l'impôt ne soit ni injuste, ni tyrannique. Elle prouve sans réplique une bonne santé fiscale.

Or, comme les taxes chez nous, sauf les réserves que nous avons faites à l'égard des objets de première nécessité, ne contiennent rien d'injuste ni de tyrannique, leur productivité fournit en leur faveur un témoignage singulièrement significatif. Cette productivité s'affirme de deux manières : d'abord par la progression spontanée des rendements annuels; puis, par l'exactitude des rentrées.

La progression spontanée des impôts indirects n'a guère besoin d'être démontrée, tant les gouvernements successifs en ont fait étalage. La Restauration, Louis-Philippe, le second Empire s'en attribuèrent tour à tour le mérite, La preuve, cependant, que ce mérite ne leur appartenait pas en propre, c'est que même après les événements de 1870-1871, aussitôt que le pays fut remis des secousses de la guerre et de la Commune, les progressions continuèrent, en dépit de la surcharge des taxes anciennes. A partir de 1879, les excédents d'une année sur l'autre atteignirent cent millions et plus. En 1883, M. Léon Say se crut obligé d'inventer le procédé des majorations pour absorber d'avance les richesses inespérées dont les Chambres risquaient de mésuser. Récemment, une statistique dressée par un ministre avisé montrait que de 1869 à 1889, en vingt ans, par la seule progression spontanée des impôts indirects, sans tenir compte des augmentations de tarifs, près de 380 millions avaient été conquis. « L'augmentation du revenu public depuis la fin de l'Empire est due moins au législateur qu'au contribuable. »

La matière imposable jouit donc d'une élasticité magnifique, qu'aucune surcharge d'impôt n'a pu jusqu'ici comprimer.

Bien plus, malgré cette même surcharge, que l'on déplore, les contribuables français, chaque année, apportent leur dette à l'échéance, sans retard, sans bruit, sans difficultés. Un douzième des contributions directes, au moins, tombe dans la caisse du percepteur régulièrement en fin de mois. En fin d'année, quand l'avance des bons payeurs ne couvre plus l'arriéré des retardataires, c'est à peine si un cinquième ou un sixième de douzième apparaît alors en solde. Et les frais de poursuite n'atteignent que 2 francs pour mille, réduits même maintenant à 1,90 pour mille.

Les impôts indirects ne le cèdent en rien aux impôts directs, pour l'exacte rentrée aux échéances, ce qui paraît invraisemblable, étant donnée la différence de leur nature ; mais les statistiques du compte général des finances l'attestent officiellement. Quand on a le courage de compulser les nombreux feuillets de cet énorme volume, on y découvre qu'à la fin de la seconde année de l'exercice, les restes à recouvrer sur l'enregistrement, les douanes, les contributions indirectes, les monopoles sont à peu près nuls. Les chiffres ont leur éloquence. Or, qu'y a-t-il de plus éloquent que l'inscription d'un simple reliquat de 483 309 francs sur un total de droits d'enregistrement montant à 528 millions, d'un simple reliquat de 29 fr. 50 c. sur un total de droits de timbre montant à 173 millions, d'un simple reliquat de 2 528 francs sur le produit total des tabacs qui se monte à 375 millions ! Le plus gros arriéré concerne les contributions indirectes, 15 135 580 francs sur 585 millions recouvrés ! Encore ces 15 millions s'appliquent-ils en partie à des dettes de communes, à des amendes, à des recettes accessoires, qui ne concernent pas l'impôt proprement dit[1].

Peu de pays pourraient produire de telles statistiques et l'administration française, devrait, par sentiment patriotique, leur donner un peu plus de publicité[2]. A qui attribuer, en effet, le mérite de cette productivité ? Sans doute, dans une certaine mesure, à l'administration dont nous venons de parler ; sans doute aussi au contribuable dont les qualités moutonnières ne sauraient trop être glorifiées ; mais, en dépit du dévouement de l'administration, en dépit de la ponctualité du contribuable, si l'impôt était mal assis, comme on le prétend, mal réparti, injuste, inégal, oppressif, s'il écrasait le pays, ruinait ceux qu'il frappe, serait-il productif ? Le serait-il surtout d'une manière aussi caractéristique ? Reconnaissons donc à ces signes évidents la perfection relative, de l'impôt fran-

1. Compte général des finances de l'année 1895, rendu par le ministre des finances, le 14 août 1896 ; compte des contributions et revenus publics pour l'année 1894, au 31 décembre 1895.

2. Il faudrait d'abord sortir ces statistiques du compte général des finances qui les tient dans l'ombre, puis les développer et les accompagner de commentaires explicatifs et comparatifs, dans quelque recueil à la portée de tous.

çais; d'ailleurs, elle s'explique aisément quand on envisage l'ensemble du système, sans qu'il soit besoin de vanter outre mesure les mérites de chaque impôt en particulier, nécessairement imparfait, cela va sans dire.

Cette perfection relative de l'ensemble du système fiscal français provient surtout de son ancienneté, ancienneté qui a permis de le réparer, de le fortifier par un martelage répété.

Puis, le temps a exercé sur lui une autre action non moins féconde : il a donné aux diverses taxes qui le composent les moyens de s'insinuer jusqu'au fond même de l'organisation sociale et de s'y distribuer librement. Depuis un siècle et plus qu'elles sont établies, ces taxes n'ont reçu que des perfectionnements conformes à l'esprit même de ceux qui les ont créées; aussi, sans cahots, sans bouleversements, sans arrêts, a été poursuivie l'œuvre de pénétration, de diffusion, de péréquation, et, successivement, avec une équité spontanée et presque inconsciente, le poids fiscal s'est trouvé réparti sur le plus grand nombre d'épaules capables de le supporter.

D'instinct, les impôts savent toujours ainsi chercher l'argent là où il se trouve, pourvu que la liberté de leurs mouvements soit assurée et que le temps leur vienne en aide. Une pente naturelle les conduit à la richesse, comme l'eau à la rivière.

Telle est la supériorité du système français, laborieusement conquise par des efforts séculaires.

VI

Les projets radicaux, précisément parce qu'ils détruiraient du jour au lendemain cette situation exceptionnelle, parce qu'ils entraîneraient, étant donnée la masse des dépenses actuelles, un bouleversement désastreux, provoquent un juste effroi ; personne ne s'en défend, pas même ceux qui en sont

les promoteurs. La preuve en est que, malgré de bruyantes assurances, malgré tant de discussions sensationnelles, aucun de ces projets n'a pu jusqu'à présent passer de la presse ou de la tribune à l'épreuve de la pratique. Chacun se rend trop clairement compte que si, par malheur, les recettes actuelles cessaient de fournir aux budgets leur riche contingent, force serait d'enrayer les dépenses, de restreindre les services, de revenir à l'économie. Or, comme le sentiment le plus fort sera toujours celui qui pousse aux dépenses, le *statu quo* peut subsister longtemps encore.

Toutefois, le jeu est dangereux; il risque de très mal tourner à l'improviste[1]. Puis, — voici le point, en tout cas, dès à présent, redoutable — ces continuelles attaques découragent toute tentative d'amélioration, et amèneront, à bref délai, la désuétude des impôts dont l'existence est ainsi tenue en suspens. Car on ne répare plus ce qui doit tomber ; et ce qu'on ne répare plus se détraque. Tel est le sort inévitable, le résultat fatal et immédiat du provisoire dans lequel on est forcé de vivre. Qui oserait, par exemple, proposer de restaurer l'impôt des portes et fenêtres, formellement supprimé par un texte de loi budgétaire depuis 1892 et maintenu par tolérance seulement d'année en année? Peut-être cependant eût-il été possible d'en remanier les tarifs et d'y introduire la proportionnalité conformément aux règles spéciales édictées en faveur de Paris, Lyon et Bordeaux? Mais ce serait vouloir galvaniser un mort. Comment parler de la peréquation de l'impôt personnel et mobilier. puisque son nom même doit disparaître, et que la grande majorité de ses anciens assujettis va oublier le chemin du percepteur? Qui se hasarderait à demander de renforcer les points faibles de l'impôt des boissons, quand on s'étonne, après tant d'assauts, de trouver encore une seule de ses dispositions debout? Qui entreprendrait d'isoler la déduction des dettes, mesure désirable, de la réforme générale des droits de succession, à laquelle elle a été stérilement liée?

1. Il ne faut pas jouer avec les illusions fiscales des contribuables. Ce n'est pas impunément qu'on surexcite leurs passions et qu'on berce de fallacieuses promesses leur esprit aigri par les souffrances inévitables de l'impôt.

Rien de plus dommageable donc que la prolongation d'un tel provisoire ! La plupart des taxes actuelles ne prospèrent, nous le répétons, que grâce aux soins dont elles ont été continuellement entourées. Celles qui, par exception, ont été abandonnées, périclitent. Il en sera de même pour les parties vitales du système fiscal, que l'on continuera à laisser s'atrophier dans l'attente de leur condamnation éventuelle.

En résumé, aucun meilleur conseil ne saurait être donné aux gouvernants chargés de la conduite des finances publiques que celui de renoncer enfin à cette entreprise de démolitions, puérilement poursuivie contre tant d'impôts à la fois. Les ministres des finances, dans leurs exposés de motifs budgétaires, consacrent annuellement la plus grosse part du volume à développer de compliqués projets de réforme globale. Ces projets, reproduits à chaque ouverture de session, sorte de compositions de concours académiques, ne sont que de vaines démonstrations; il serait temps d'y substituer l'étude pratique des points faibles des divers impôts, accompagnée de propositions administratives pour en perfectionner la perception et combattre la fraude. Ainsi faisaient les ministres de la Restauration, dont on n'aime plus à entendre invoquer l'exemple, mais qui savaient équilibrer leurs budgets.

Il faudrait se décider enfin à proclamer ce que presque tout le monde pense tout bas : à savoir que le vieux système français est celui qu'on préfère au fond, parce qu'on admire ses services passés, parce qu'on compte sur ses services futurs. Chacun se souvient, non sans orgueil et non sans reconnaissance, des miracles accomplis dans les jours de nécessité ; chacun sait bien aussi que seul il pourra les renouveler. Non seulement il a été et il sera productif, mais il est national, ce qui veut dire, en dehors de tout chauvinisme que, adapté, depuis l'origine, à nos mœurs, à notre passé, à notre tempérament, il a suivi les phases de notre histoire; les gouvernements successifs l'ont perfectionné en conformité avec les sentiments du pays ; à toutes les époques critiques, dans les moments de recueillement qui suivent les grandes crises de guerre ou de révolution, il a été solennellement confirmé et

fortifié, en 1814-15, en 1830, en 1848, en 1871-72[1]: il a pu, dès lors, prendre place dans notre société, non pas, certes, à titre d'invité de prédilection, mais comme l'hôte duquel il faut s'accommoder, dont on connaît, dont on supporte, dont on parvient même à atténuer les défauts. C'est là sa supériorité incontestable sur les systèmes d'imposition inventés de toutes pièces ou imités de l'étranger : espérons, pour le plus grand bien de nos finances, pour la sécurité même de notre pays, que des attaques inconsidérées ne continueront pas à l'affaiblir. En lui réside la prospérité des budgets, si intimement liée à la prospérité individuelle ; en lui réside surtout le trésor de guerre où nous aurons à puiser un jour. L'intérêt public commande donc de le défendre avec énergie contre les bouleversements et les destructions et de ne pas se lasser de le perfectionner.

RENÉ STOURM

de l'Académie des sciences morales et politiques.

1. M. Thiers, notamment, en 1871-72, s'attacha à consolider le système français qu'il admirait sans réserves : « Eh bien ! disait-il, il y a une chose admirable dans l'œuvre législative de ce siècle-ci : c'est, avec notre belle législation civile, avec notre code que presque toutes les nations cherchent à appliquer, c'est le système de nos impôts ! » (20 juillet 1872). Aussi, les lois fiscales votées sous son inspiration n'ont-elles pas tardé à produire de merveilleux résultats.

L'HEUREUSE PRINCESSE

A Lady Randolph Churchill.

Une fille naquit d'une Reine et d'un Roi.

Et carillons joyeux de tinter au beffroi,
Bombardes de tonner; enfin, toutes les pompes
D'usage en cas pareil. A grand renfort de trompes,
Le Roi fit assavoir l'auguste événement
A tous, nobles, bourgeois et forains mêmement.
Gros baptême. Après quoi, conformément au rite,
L'enfant avec son nom, — tous ses noms, — fut inscrite
En un petit recueil qui s'imprime à Gotha ;
Puis, pour n'oublier rien, le bon père invita
Chez lui, pour la doter, l'arrière-ban des Fées.

Cent personnes, au moins, périrent étouffées
Dans la folle cohue avide, ce soir-là,
De voir chaque invitée arrivant au gala.
Souris blanches, griffons, éléphants, libellules
Traînaient chaises et chars, géants ou minuscules ;
Quelques vieilles venaient, à pied, par les chemins,
Mais, loin de s'en moquer, on leur battait des mains.

Elles aussi devant « guerdonner » la Princesse.

Les grands bonheurs connus : Beauté, Grâce, Richesse,
Lui furent assurés, et mille aussi plaisants.
Couronnés par le don, — quand elle aurait seize ans, —
D'inspirer une amour à nulle autre seconde
Au Prince le mieux fait et le plus beau du monde.

Bref, une apothéose où rien ne manquait plus ;
Même, quelques souhaits paraissaient superflus.

On s'en allait. Pourtant, une Fée, une seule.
Restait, qui s'approcha pour doter sa filleule ;
D'être plus magnifique encore elle eut souci.
Et, — les mots n'y font rien, — dit à peu près ceci :
« Au cours de ses destins tissés d'or et de soie,
Si jamais elle pleure, — on pleure bien de joie. —
Je veux que de ses yeux couleur de firmament
Tout ce qui tombera soit perle ou diamant.
Les souhaits coutumiers étant faits, j'en invente !
Et, mieux vaut tout prévoir. Sire, votre servante ! »
La Cour s'extasia sur ce vœu bien conçu ;
Et le peuple, oubliant, — si jamais il l'a su, —
Que l'ombre est des splendeurs la rançon rigoureuse,
N'appela plus l'enfant que « la Princesse Heureuse ».

***

Or il advint ceci :
sa nourrice, à dessein,
Pour la faire pleurer lui refusait le sein,
Méchamment, âprement, sans remords ni vergogne ;
Et l'argent des brillants, quelque part, en Bourgogne,
Allait au bas de laine, enflé de jour en jour,
D'un rustre désolé de son prochain retour.
D'elle, l'enfant passait en proie aux gouvernantes,
Et, plus fines, leurs mains n'étaient pas moins prenantes :
On perdait sa poupée, on brisait ses joujoux,
Et cela dispensait d'acheter des bijoux.
En vain les joailliers étalaient des merveilles,
Bagues et bracelets, colliers, pendants d'oreilles :

Les prix baissaient, baissaient, que c'en était pitié,
Du quart d'abord, du tiers, et même de moitié!
La Cour en revendait! — Et « l'Heureuse Princesse »
Ne faisait que pleurer, pleurer, pleurer sans cesse,
Pleurer matin et soir, et jour et nuit, à flots;
Tellement, qu'à noter jusqu'aux menus sanglots
Des dolentes beautés dont un saule est l'emblème,
Pas une larmoyeuse illustre, — non, pas même
La blonde Miriam, gloire de Magdala,
Qui tant pleura! — n'avait pleuré comme cela!

Et cependant, là-bas, à l'autre bout du monde,
Les pêcheurs de Ceylan, les rajahs de Golconde
S'effaraient que partout, — sauf peut-être à Paris, —
Perles et diamants fussent à si bas prix!



La Nature a ses lois, qui sont bonnes. — Les larmes
Cessèrent de couler, avec l'âge; et des charmes
Frais éclos chaque jour firent, de cette enfant,
Une rose à cueillir pour l'Amour triomphant.
Dès lors qu'elle eut compris le pourquoi des querelles,
On pouvait mettre au plat ses blanches tourterelles
Et noyer, comme fou, son bon vieux pauvre chien :
Pas un pleur! Les bourreaux n'en retiraient plus rien.
— Pareille au frêle oiseau dont le trille sonore
Ne monte dans le bleu qu'avec la jeune Aurore,
Cette âme, repliant ses ailes, attendait...



Le jour qu'elle eut seize ans, comme elle regardait,
Nonchalamment assise à sa fenêtre ouverte,
Le soleil poudroyer sur la campagne verte,
Elle vit, arrivant d'un royaume voisin,
Un Prince qu'on lui dit être un peu son cousin :
Un Prince des *Récits de Ma Grand'mère l'Oye*,
Ayant autour de lui comme une aube de joie,

Frère de Percinet, ou jumeau de Charmant,
Un Prince à réveiller la Belle au bois dormant!
Sur la foi d'un portrait à l'avance épris d'elle,
Il eut le coup de foudre en voyant le modèle.
L'horoscope était vrai, qui promettait l'amour
D'un Prince incomparable et plus beau que le Jour :
Et comme, tout de suite, elle en fut amoureuse,
Son nom lui fut seyant, désormais, de « l'Heureuse ».

C'était, ni plus ni moins, la ruine pour tous,
Et, vite, l'on joua les suprêmes atouts.

Du Prince, à fond, en règle, on entreprit le siège.
Les faciles amours lui tendirent leur piège ;
Il put voir, entr'ouvert par de fières beautés,
Le ciel de Mahomet avec ses voluptés.
Dans l'osé des propos, le risqué de la mise,
On passait à ce point la limite permise
Que c'en était risible autant qu'inconvenant.
Ni frère, ni mari ne se montrait gênant ;
Le succès changerait la faute en peccadille :
Comme elle allait pleurer, la misérable fille,
Quand elle aurait appris qu'une autre, impudemment,
— Une autre! — lui volait le cœur de son amant!

Toutes burent la honte au bout de l'équipée :
Le Prince était fidèle et pur comme une épée!

Sans tarder davantage, il demanda la main
De « l'Heureuse » ; et l'on sut que, dès le lendemain,
A minuit, — les flambeaux font la fête plus belle, —
Ils seraient l'un à l'autre unis, en la chapelle,
Par un cardinal-duc, grand-aumônier du Roi.

Je vous laisse à penser quel fut le désarroi!
Les meneurs, affolés, dans l'espoir d'un miracle,
Coururent consulter une sorte d'oracle,
Un ancien diplomate exilé du palais,
Vieux entre les plus vieux, laid plus que les plus laids ;

Celui-là, vraiment fort, mais de morale mince,
Eut un trait de génie, et — l'on tua le Prince.



Le coup fait, il fallait en tirer bon parti.
Tout bas, sous le manteau, chacun fut averti ;
A « l'Heureuse », par contre, on garda qu'un message,
Un mot pût rien apprendre : attention fort sage :
Car, si d'un gros effet on se veut assurer,
Un peu de mise en scène est à considérer.

On atteignit ainsi l'heure des épousailles.

Le soir, en un château qu'eût jalousé Versailles,
Dans la grand'salle aux murs peints à fresque et dorés,
Pleine de bruits, de fleurs et d'habits chamarrés,
« L'Heureuse » entra. Les yeux de tous, rivés sur elle,
La virent s'avancer, virginalement belle
De royale jeunesse et de pudique amour :
— Alors, bien à portée, on fit cercle alentour,
Et là, brutalement, on lui conta la chose.

L'extrême vilenie arrive au grandiose.
Ces gens de cour étaient vaniteux, élégants ;
Pas un ne fût sorti sans avoir mis des gants ;
Et, pourtant, la plupart, laissant glisser le masque,
Apportaient, mal cachés, visibles sous la basque,
Des plats d'argent bien creux, des écuelles, des pots ;
D'aucuns, moins bien armés, préparaient leurs chapeaux :
Et tous guettaient, aux cils de deux pauvres paupières,
Ce ruisseau dont bientôt ils feraient des rivières !

— Et voici qu'un frisson par les os leur passa !
Au cerveau de « l'Heureuse » un ressort se cassa :
Elle les regarda, fixement, sans rien dire...

Et, folle enfin, tragique, — elle éclata de rire !

BORRELLI

L'INSURRECTION SICILIENNE

I

L'Italie a traversé coup sur coup deux crises formidables : la crise sociale de 1894 et la crise africaine. Peut-être parlerons-nous de celle-ci en une autre occasion. Pour aujourd'hui, à présent que le recul nécessaire pour bien voir et bien juger s'est produit, nous examinerons les causes et nous tâcherons de montrer l'importance de la crise sociale qui troubla les derniers jours du ministère Giolitti, et donna au ministère présidé par M. Crispi le prétexte d'inaugurer la politique qui a abouti au désastre africain.

Lorsque le cabinet Giolitti luttait contre les difficultés soulevées par le scandale des banques d'État, une double insurrection éclata presque simultanément dans le royaume et força les pouvoirs publics à proclamer l'État de siège. Cette double insurrection et la répression qui l'a suivie sont un des épisodes les plus sombres de l'histoire italienne de ce dernier quart de siècle. Dans la province de Carrare, une des plus florissantes du royaume, et où les ouvriers employés aux carrières de marbre jouissent d'une aisance relative, une bande armée a pris la campagne et a tenu pendant quelques jours les troupes en échec, tandis qu'en Sicile les populations se soulevaient. On a voulu attribuer ces deux manifestations aux mêmes causes et en rejeter la responsabilité sur le parti

anarchiste. En réalité, elles ont été déterminées par des mobiles différents. La sédition sicilienne, éclatée brusquement, poursuivie sans méthode et sans esprit de suite, n'eut qu'une lointaine analogie avec celle de Carrare, où s'est révélée une organisation raisonnée. C'est, hélas! l'habitude des gouvernements de toujours se tromper sur les origines et les causes déterminantes des accidents qui viennent troubler leur quiétude.

Le mouvement sicilien est assurément celui des deux qui mérite davantage de fixer l'attention de l'observateur, du philosophe et de l'homme d'État. Pour l'étudier, les renseignements abondent. Dès que les premiers symptômes d'agitation commencèrent à se manifester, les grands journaux envoyèrent sur place des correspondants dont l'enquête, poursuivie avec diligence et perspicacité, a mis au jour des faits douloureux et inquiétants.

L'organisation des *Fasci* était alors achevée. On donnait le nom de *Fasci* (faisceaux) aux associations formées sous la direction des députés socialistes, ayant pour chef M. de Felice-Giuffrida, représentant de Catane. Dans ces associations, on groupait les paysans mécontents de leur sort, et la rapidité avec laquelle elles se sont multipliées et développées ne prouve que trop combien le terrain était préparé pour l'ensemencement des idées socialistes. En moins de trois années, elles étaient parvenues à incorporer dans leurs cadres plus de deux cent mille adhérents; d'aucuns disent trois cent mille. Un instinct vague guidait ces masses : tous voulaient mettre un terme à des souffrances inénarrables; mais les uns se bornaient à désirer l'augmentation des salaires et l'amélioration des conditions du travail; les autres, l'établissement ou l'amélioration du système de la métairie; quelques-uns espéraient que les revendications du prolétariat aboutiraient au partage des terres. Ce qui est certain, c'est que le groupement s'était effectué avec une rapidité inouïe. Les femmes se distinguaient par leur ardeur; dans certaines bourgades, elles poussaient leurs maris et leurs fils à s'inscrire. Les soldats, à peine revenus de leur régiment, couraient aux *Fasci*, sans même se donner le temps de quitter l'uniforme. Et lorsque les émeutes éclatèrent, on vit souvent les femmes au premier rang, essuyant le feu des pelotons, excitant les hommes à l'action.

Il serait néanmoins téméraire d'affirmer que le mouvement ait eu un caractère nettement séditieux et subversif. En plus d'un endroit on voyait, dans la salle de réunion du *Fascio*, à côté des portraits de Karl Marx et de Garibaldi, ceux du roi et de la reine, ainsi que l'image de la Vierge et le crucifix.

Les correspondances publiées à la fin de l'année 1893 par les grands journaux du continent dévoilèrent un état de choses dangereux et tragique. On envoya à un journal romain un échantillon du pain dont se nourrit le paysan sicilien, pain noir et repoussant à la vue, à peine bon à nourrir des animaux. On apprit que la population des travailleurs vit parquée comme un bétail, dans des bouges. Une grande partie des habitants de l'île végétaient dans un état d'indigence physique et d'abrutissement intellectuel inconcevables.

Après les lettres, sont venues les consultations générales, les brochures où tous les éléments de la question sicilienne sont condensés en des chapitres substantiels. Les plus intéressantes sont assurément celle de M. le marquis di San Giuliano *(Le condizioni presenti della Sicilia)* et celle de M. Napoleone Colaianni.

M. di San Giuliano, député au Parlement, appartient au patriciat auquel on reproche d'avoir, par son égoïste insouciance, laissé subsister les injustices contre lesquelles se révoltait la classe opprimée. Sa consultation est un peu celle du docteur Tant-Mieux, encore qu'il en ressorte bien des vérités contre un système de gouvernement qui n'a rien su faire, pendant trente ans, pour adoucir les maux des masses laborieuses. M. Colaianni est un socialiste convaincu, actif, intelligent, et son action n'a pas été étrangère au développement si rapide des idées nouvelles dans son île natale, dont il représente un collège à la Chambre. Sa brochure *(In Sicilia. Gli avvenimenti e le cause)*, a été écrite après le drame : elle est la contre-partie de celle de M. di San Giuliano. La lecture de ces deux documents, produits d'esprits opposés, laisse après elle une impression douloureuse, et la conviction que les maux qu'on déplore aujourd'hui auraient pu être évités si l'on avait seulement introduit quelques sages réformes dans l'administration de l'île.

Mais ce qui prouve l'aberration et le parti pris d'indifférence

du gouvernement central, c'est que les révélations de la presse, c'est que les deux brochures que nous venons de mentionner ne nous ont rien appris sur la situation de la Sicile et de l'Italie méridionale. Nous possédions déjà une volumineuse bibliothèque sur ce sujet poignant, depuis le rapport de la commission d'enquête parlementaire, qui date de 1875, et qui est signé par M. le député Romualdo Bonfodini, aujourd'hui conseiller d'État, sénateur et président de l'Association de la Presse, jusqu'aux rapports de M. Damiani, député sicilien, en passant par le livre de M. Sidney-Sonnino, hier encore ministre du Trésor, sur les paysans siciliens, par les *Lettres méridionales* de M. Pasquale Villari, sénateur du royaume, et par les études si vivantes de madame White-Mario et de M. Renato Fucini.

En lisant ces documents, d'époques diverses, et dont quelques-uns contiennent une peinture cruelle, mais exacte, de la vérité, on est étonné et attristé d'apprendre que, sous un ciel béni entre tous, au milieu des splendeurs d'une nature riche et féconde, sur un sol qu'il suffit de solliciter pour en tirer les fruits les plus abondants, sous la magnificence radieuse du soleil, l'homme puisse être condamné à languir dans la souffrance. Le paysan sicilien est plongé dans un avilissement moral et matériel qui ne peut être comparé qu'à celui du fellah égyptien, avec cette différence, à la charge de l'Italie, que les cruelles conditions du prolétariat grouillant sur la terre des Pharaons ne détonnent point, au milieu de la barbarie musulmane, tandis que l'ineffable détresse qui ronge la population sicilienne s'étale comme une plaie repoussante au milieu d'une civilisation en fleur.



La misère de la Sicile a des causes générales et des causes particulières. Les causes générales sont connues : la principale, c'est la politique déplorable qui a épuisé l'Italie, sous prétexte de lui faire jouer le rôle d'une grande puissance. Cherchons, dans l'état de la Sicile, les causes particulières.

Il n'existe pas en Sicile de fortes agglomérations ouvrières: le prolétariat se compose presque exclusivement de paysans et de mineurs employés à l'extraction du soufre.

La population des bassins soufriers compte au moins cinquante mille familles. La situation des *carusi*, autrement dit des ouvriers chargés de transporter le minerai du fond de la mine au dehors, est navrante. Ils ne peuvent guère travailler que huit heures par jour, mais, comme ils travaillent à forfait, ils transportent des poids excessifs pour augmenter le chiffre de leur salaire, qui s'élève de quarante centimes à un franc par jour. Leur travail s'accomplit à travers des souterrains bas et mal éclairés. Ils vont, le dos courbé, sous le poids qui les accable; on les voit apparaître un instant à la surface, se débarrasser lentement de leur charge, puis disparaître de nouveau dans les trous noirs qui s'enfoncent vers les gisements, placés à plusieurs kilomètres de profondeur.

On a constaté que la tâche pénible à laquelle ils sont soumis produit des déformations affreuses dans leur structure et surtout des déviations de l'épine dorsale. Le docteur Giordano de Lercara en a trouvé 170 de déformés sur 539 qu'il a examinés, et M. Mosso, qui s'est beaucoup occupé de cette question, affirme que, dans la province de Caltanisetta, de 1881 à 1884, sur 3672 travailleurs des soufrières, le conseil de revision n'en a reconnu que 253 propres au service militaire, c'est-à-dire à peine 6,87 pour cent. Et cela s'explique, si l'on songe que les carusi sont astreints, dès leur bas âge, généralement à partir de huit ans et quelquefois même à partir de six ans, à porter sur leurs épaules un poids qui varie de trente à quatre-vingts kilogrammes. Ce surmenage précoce doit fatalement engendrer des imperfections physiques et, si cet état de choses devait durer, les provinces de Caltanisetta et de Girgenti ne seraient plus habitées, comme l'a dit M. Colaianni, que par des nains et des bossus.

Les *pionniers* qui extraient le soufre du minerai transporté par les carusi gagnent proportionnellement plus que ces derniers, un à deux francs par jour, mais leur salaire est cruellement rogné par le *truck-system*, c'est-à-dire par l'usure de 25 à 100 pour cent que l'on exerce à leur détriment en retardant la paye et en les forçant ainsi à s'approvisionner dans des magasins de comestibles appartenant aux exploiteurs de mines.

Ce déplorable état de choses provient surtout de ce que le propriétaire principal de la mine se contente de prélever

une redevance de 20 à 30 pour cent sur le produit brut et livre l'exploitation à des entrepreneurs. Ceux-ci spéculent sur la misère des ouvriers et sur l'abondance de la main-d'œuvre pour se tirer d'affaire. Au reste, ils peuvent donner pour excuse qu'eux-mêmes, ils ne sont guère heureux ; l'industrie du soufre traverse une crise pénible ; un grand nombre d'entrepreneurs ont dû, en ces derniers temps, se déclarer en faillite. En effet, le prix du soufre, qui était de 112 fr. 57 c. par tonne en 1891, est tombé à 65 francs en 1893 ; il était à 55 francs dans le premier trimestre de l'année dernière.



Le sort du paysan n'est guère meilleur. La Sicile est partagée en deux zones dans l'une desquelles le laboureur jouit d'un bien-être relatif, tandis que, dans l'autre, il végète dans un dénuement presque absolu.

La première de ces zones est celle qui s'étend de Marsala à Catane en passant par Palerme, Termini, Milazzo et Messine, et qui, en partant de Catane, tourne autour de l'Etna, et se ramifie dans les provinces de Caltanisetta, de Girgenti et de Syracuse. Dans cette zone, fleurit la culture intensive et prédomine la petite propriété, tandis que, dans l'autre, règne la grande propriété, le *latifundio*, avec la culture extensive et les pâturages. Sur quelques points de la première zone, est en vigueur le système de la métairie, qui varie de région à région, selon que le partage des récoltes est réglé avec plus ou moins d'équité. En certains endroits, ce partage est établi sur des bases tellement usuraires pour le paysan que celui-ci, à la fin de l'année, se trouve chargé de dettes et n'a pas de quoi pourvoir aux nécessités les plus immédiates de l'existence.

A l'intérieur de l'île, c'est la grande propriété qui domine. Pour ne citer qu'un exemple, dans la commune de Contessa Entellina (province de Palerme), qui occupe un territoire de 24 030 hectares, avec une population de 3 000 habitants, ceux-ci ne possèdent en tout que 801 hectares ; le reste appartient presque en totalité à une vingtaine de patriciens dont la plupart n'ont jamais vu, même de loin, ces terrains dont ils mangent les revenus dans les grandes villes du continent.

L'absentéisme est une des causes indirectes de l'appauvrissement de l'île, qui souffrirait moins de cette organisation surannée de la propriété si ceux qui la possèdent consentaient au moins à dépenser sur place les rentes qu'ils en retirent, et à laisser retomber dans les courants de l'économie sicilienne les richesses dont ils sont les bénéficiaires.

Le *latifundio* a créé en Sicile un système de culture analogue à celui qui a provoqué de si vives agitations en Irlande : le titulaire fractionne le *latifundio* et le donne à fermage à des *gabellotti*, qui sont l'équivalent du *middleman* irlandais. Ceux-ci, dans le partage des récoltes, laissent à peine au véritable cultivateur de quoi ne pas mourir de faim. Et comme, depuis 1860, le loyer de la terre a augmenté d'environ 40 pour cent, tandis que le prix des produits, et surtout celui du blé qui forme la récolte principale, est toujours allé en diminuant, les *gabellotti*, qui constituent la bourgeoisie moyenne, ont à lutter contre d'énormes difficultés; ils les surmontent en se rattrapant sur les parias du sol, dont ils rognent impitoyablement les salaires. De plus, les exploiteurs de la terre ne savent pas lutter contre la concurrence étrangère; ils réclament constamment l'aide du gouvernement, au lieu de s'aider eux-mêmes en adoptant des procédés de fertilisation scientifique. Le sol s'épuise et, en dépit de l'excellence providentielle du climat, il devient stérile. Le produit total du blé, qui s'était encore élevé, en 1891, à 7 744 981 hectolitres, est tombé à 4 363 696 hectolitres en 1892 et à 4 365 300 hectolitres en 1893; le produit de l'orge est tombé de 1 511 699 hectolitres en 1891, à 1 169 061 hectolitres en 1893. Le phylloxera est venu à son tour aggraver la crise : il a détruit, en peu d'années, tous les vignobles sur une étendue de 53 977 hectares. Pour comble de malheur, le prix du vin qui, en 1887, dernière année où le marché français fut encore ouvert à l'exportation italienne, était de 40 et 50 francs par hectolitre, atteint à peine aujourd'hui 20, 15 et même 10 francs par hectolitre, alors que la production totale, qui avait encore été de 6 855 555 hectotolitres en 1891, n'a pas dépassé, en 1895, le chiffre de 4 111 331 hectolitres. M. di San Giuliano affirme que la plus forte dépression s'est produite en 1892, année pendant laquelle la production totale de l'île a été inférieure de

206 071 012 francs à celle de l'année précédente et de 137 888 808 francs à la moyenne quinquennale. Enfin, M. le vicomte Combes de Lestrade, qui est propriétaire lui-même en Sicile, et qui a étudié à fond tous ces phénomènes, n'hésite pas à dire que la situation est aujourd'hui pire qu'en 1860. A cette époque, les revenus et les dépenses se balançaient, tandis que maintenant, les impôts ayant surélevé les prix de toutes choses, le malaise est devenu général. Le gouvernement n'a pas voulu s'apercevoir que son fiscalisme a rendu impossible la culture du coton et du tabac, qui étaient, pour l'île, deux sources de richesse appréciables. L'épargne, s'il y en avait, s'est ainsi liquéfiée, et le peu de capital disponible qui existait a été entièrement consacré à l'achat des biens du clergé.

Au moment où ces biens avaient été mis en vente, on s'était flatté qu'ils serviraient à constituer une classe de petits propriétaires ; mais le gouvernement a appliqué les lois tributaires de façon à détruire la petite propriété. La perception des impôts s'opère avec une rigidité et une cruauté féroces et fait disparaître, chaque année, une quantité considérable de modestes agriculteurs qui étaient parvenus à se rendre maîtres d'un lopin de terre, mais qui, impuissants à payer les taxes, doivent se résigner à le laisser mettre à l'encan. Le fisc dévore les petits propriétaires, dont l'existence est cependant indispensable à la paix sociale, en un pays où l'on ne voit presque pas de transition, d'état intermédiaire entre l'extrême richesse et l'extrême dénuement. Dans une étude très intéressante, M. le professeur Basile a démontré que, de 1852 à 1872, le nombre des propriétaires est descendu, en Sicile, de 608 601 à 549 957, encore que, dans l'intervalle, on ait vendu les biens de main-morte et du clergé. Et le fisc continue à rejeter dans les bas-fonds du prolétariat, où l'anarchie recrute ses adeptes, les pauvres diables de petits cultivateurs. Dans la seule province de Caltanisetta, on a procédé, de 1883 à 1893, c'est-à-dire en une courte période de dix années, à 16 662 expropriations. Dans la seule commune de Chiaramonte, qui n'est qu'une bourgade de 6 000 habitants, on a mis en adjudication, au mois de décembre, cent vingt-neuf minuscules lopins de terre dont les propriétaires n'avaient pas

payé l'impôt, et ces exécutions ont été ordonnées pour des contributions dont très peu s'élevaient au-dessus de dix francs, et dont la plupart étaient inférieures à dix et même à cinq francs!

C'est ainsi que la population rurale de la Sicile en a été réduite à former peu à peu un véritable prolétariat agricole, composé d'individus voués, en qualité de valets de ferme ou de journaliers, à la culture de la terre, ou adonnés à l'élevage du bétail. Le salaire d'un berger varie de 75 à 230 francs par an; les paysans, surtout depuis que les fermiers se plaignent de l'avilissement du prix des produits, sont obligés de se contenter d'une rétribution dérisoire, même dans un pays où l'on est habitué à vivre de peu. Ils gagnent, par exemple, pendant la moisson, de soixante-quinze centimes à un franc par jour, mais on exige d'eux un labeur qui dure jusqu'à seize heures, sous les rayons brûlants d'un soleil vraiment africain. Le chômage forcé diminue en outre sensiblement le revenu du laboureur qui, en somme, avec deux cents journées de travail par an en moyenne, arrive très difficilement à amasser de 150 à 200 francs. Aussi, la nourriture dont se repaissent les paysans siciliens est-elle insuffisante et insalubre : le pain qu'ils mangent est noir, moisi, puant, et semble composé de détritus, repoussant à la vue, dégoûtant à l'odorat. Et la plupart du temps, le pain n'a pour accompagnement que des racines sauvages et des figues de Barbarie, régal providentiel dont les indigènes peuvent se repaître à leur aise quand la saison fait mûrir ces fruits sur les plantes qui les portent. Cette insuffisance de nutrition est un des facteurs essentiels de la déformation et du dépérissement de l'espèce, dont les conseils de revision n'enregistrent que trop, chaque année, la progression constante.

Ce qui rend encore la position du paysan plus pénible, en Sicile, c'est qu'il est obligé d'habiter les villes. Dans la campagne, en effet, l'air est souvent malsain, et, même aux endroits où il est relativement salubre, les propriétaires n'ont pas songé à bâtir des maisons. Le paysan supporte donc les contributions municipales établies par les coteries dominantes de façon à frapper de préférence les matières de première nécessité, et à épargner autant que possible les articles somptuaires. Un pauvre diable de paysan est obligé de payer un

impôt de cinq et même de huit francs pour son mulet ou son âne, alors que le propriétaire ou le fermier ne payent relativement presque rien pour les troupeaux de vaches et de moutons qu'ils entretiennent à l'élevage. Pour se faire une idée exacte de la disproportion qui existe en Sicile entre les charges qui pèsent sur les travailleurs et celles que supporte la classe aisée, il faut consulter les statistiques, desquelles il résulte que la quote-part que paie chaque habitant de l'île dans les droits de consommation est de 6 fr. 76, tandis que cette même quote-part n'est que de 3.71 en Piémont, de 3,27 en Lombardie, et de 2,42 en Vénétie, c'est-à-dire dans les trois régions qui, avec la Toscane, passent pour être les moins pauvres du royaume. En effet, la part proportionnelle de la richesse publique revenant à chaque citoyen, s'élève à 1 935 francs en Vénétie, à 2 400 en Lombardie et à 2 746 en Piémont, alors qu'elle n'est que de 1 471 en Sicile.

L'abandon dans lequel est laissée la campagne, la solitude qui y règne, favorisent naturellement le brigandage. Dans la saison où les travaux pressent, lorsque les laboureurs dorment dans les champs, à ciel ouvert, ils y contractent les fièvres, en même temps qu'ils courent le risque d'être maltraités par les malfaiteurs de toute espèce qui infestent les grandes routes.



Toutes ces misères ont donné naissance à un état d'esprit au milieu duquel l'aspiration vers un genre de vie meilleur, promis par les doctrines socialistes, devait naturellement germer avec une intensité et une rapidité redoutables. Ce n'est point que le paysan sicilien ait l'intelligence assez développée pour saisir d'une manière concrète les séductions d'une théorie socialiste fondée sur un raisonnement scientifique. Il est, au contraire, modeste dans ses prétentions. « Le Sicilien, dit le général Corsi, dont l'opinion n'est pas suspecte, est très sobre dans le manger et le boire ; et le paysan pousse la sobriété à l'excès, se nourrissant de végétaux et buvant habituellement de l'eau. » Il ne va jamais ni au café, ni au cabaret ; très casanier, il adore sa femme et ses enfants. Il est généralement illettré, et son ignorance le rend encore plus patient,

parce qu'elle ne lui permet pas de sentir autrement que par l'instinct la dureté de l'injustice dont il est victime, ni d'apprécier la force que lui donne son rôle de producteur dans l'organisme social et l'avantage qu'il pourrait tirer du nombre. Il a néanmoins compris d'une manière très vague, par intuition, les promesses consolantes d'une doctrine fondée sur un partage plus équitable des charges et des jouissances sociales.

M. Rapisardi, un poète de talent, dit, dans la préface qui précède le livre de M. Colaianni, à propos des troubles de 1894 : « Il me semble que les rébellions, loin qu'elles aient été excitées et préparées par les socialistes, ont été déterminées par les conditions très spéciales de l'île, par l'arbitraire de la propriété féodale, par la cupidité implacable des administrations, par l'ineffable misère des travailleurs, et que, par la façon dont elles se sont déroulées, elles ont au contraire démontré le manque de cohésion du parti socialiste, la désunion de ses chefs, la variété bizarre de ses groupes, l'incertitude de ses principes, de ses méthodes, de son action. Le socialisme a pris plus de racines en Sicile qu'ailleurs, parce qu'il y a trouvé un terrain plus propice ; la propagation merveilleuse des *Fasci* démontre qu'il n'est ni artificiel, ni superficiel, mais qu'il tire sa raison d'être de la vie même du prolétariat sicilien : il est plutôt un effet qu'une cause. » Et rien ne saurait démontrer combien la contagion de l'esprit de révolte a gagné en Sicile les tempéraments les mieux équilibrés, combien le spectacle de tant de souffrances a ému, attendri et indigné les natures les plus réfractaires aux haines de classe, aussi bien que le passage suivant d'une nouvelle intitulée *Libertà*, qui figure dans un recueil de nouvelles siciliennes de M. Verga, l'auteur de *Cavalleria Rusticana* :

« On a arboré sur le clocher un chiffon tricolore, les cloches ont sonné à toute volée, et on a commencé à crier sur la place : Vive la liberté !

» Ainsi que la mer en tempête, la foule, grondante et houleuse, s'est réunie devant le casino des *galantuomini* [1] ; devant le municipe, sur les escaliers de l'église, une mer de bérets blancs ; les faux et les haches reluisaient au soleil. Puis, la tourbe s'est précipitée dans une ruelle.

1. C'est le titre que les haillonneux donnent, en Sicile, aux seigneurs, aux bourgeois et aux propriétaires.

» A toi d'abord, baron, à toi qui as fait bâtonner le pauvre monde par tes gardes champêtres ! En tête, marchait une vieille sorcière, les cheveux hérissés sur la tête, n'ayant d'autre arme que ses ongles. A toi, prêtre du diable, qui nous as sucé l'âme ! A toi, riche épulon, qui n'as pas même le moyen de fuir, tant tu t'es engraissé du sang du pauvre ! A toi, sbire, qui as rendu la justice seulement contre ceux qui ne possèdent rien ! A toi, garde-forêt, qui as vendu ta chair et la chair du prochain à deux liards par jour !

» Et le sang, qui fumait, grisait les imaginations. Les faux, les mains, les buissons, les pierres, tout était rouge de sang. Sus aux *galantuomini*, sus ! Tue ! tue ! »



Tous les éléments du drame étaient prêts ; les *Fasci* avaient poussé avec autant de rapidité et de facilité que les champignons poussent sur un terrain de culture propice. La révolution n'étonna que ceux qui l'avaient rendue inévitable. Ces associations dans lesquelles avaient été encadrées les forces du prolétariat n'avaient point, du reste, un programme socialiste déterminé. Les chefs professaient peut-être des idées marxistes, mais les foules n'y allaient que poussées par le désir instinctif d'améliorer leur sort et de se venger des injustices dont elles souffraient, sans programme concret, sans plan déterminé. Et ce ne sont pas les chefs qui ont conduit le mouvement. Au contraire, dans les villes où les *Fasci* existaient, il n'y a pas eu d'émeutes, ou bien elles ont été contenues dans de certaines limites grâce à l'intervention de ces associations. Si la rébellion ne s'est pas propagée partout, c'est parce qu'au moment critique les chefs de cette vaste organisation ont hésité ; quelques-uns d'entre eux estimaient qu'il fallait se mettre à la tête du mouvement, tandis que les autres étaient d'avis que le moment d'agir n'était pas encore venu et qu'il fallait éviter une inutile effusion de sang.

En somme, partout, la fureur populaire éclata spontanément ; elle s'en prit de préférence aux municipes et à l'administration de l'octroi dont les bureaux furent saccagés, les guérites renversées et brûlées, aux cris de : « Vive le roi ! Vive la reine ! »

Le vrai prologue du drame se joua dans la matinée du 20 janvier 1893, à Caltavuturo. Là se trouvent, comme en beaucoup d'autres endroits, des terres communales demeurées indivises[1]. Des paysans voulurent s'en emparer et les cultiver. De bon matin hommes, femmes, enfants s'acheminèrent vers les terres, au son de la cornemuse, du tambour et des clairons. Les hommes, armés de leurs bèches, commencèrent à défricher. Pendant deux jours, on les laissa faire, bien que la troupe eût été envoyée sur les lieux. Les paysans affirmaient leur droit sur cette terre qui leur appartenait, et dont un particulier, employé au municipe, s'était approprié une centaine d'hectares. Le troisième jour, ils voulurent se rendre dans une localité voisine pour y labourer également un champ faisant partie du domaine communal. Ils étaient un millier environ : dix-huit soldats leur barrèrent la route ; cette troupe fait feu, prolonge la fusillade. Treize paysans sont tués et cinquante plus ou moins grièvement blessés. Du côté de la troupe, tout le monde est indemne.

Après les faits de Caltavuturo, quelques troubles se produisirent dans de petites bourgades, à Serradifalco, à Catanianuova, à Alcamo, à Casale Floresta, tantôt à propos d'une élection où les partisans de la candidature officielle avaient commis des fraudes et s'étaient livrés à des manœuvres répréhensibles, tantôt à propos d'une commémoration patriotique, tantôt à propos de la répartition des impôts, et toujours la police procéda durement, toujours l'autorité se contenta de réprimer, sans essayer d'éliminer les causes du mécontente-

1. Ceci est un ressouvenir indirect du système féodal établi au XIe siècle par les conquérants de la Sicile. Le roi Roger partagea les terres entre ses barons sans déposséder les propriétaires primitifs. Les barons percevaient des redevances en espèces et en nature; la propriété nominale restait aux anciens maîtres du sol. Ce régime dura jusqu'au commencement de notre siècle. Il fut successivement modifié, sous le règne de Murat, par la constitution de 1812, puis sous le gouvernement bourbonnien. Une loi du 11 octobre 1817 ordonna le partage des terres de telle façon qu'une partie fût attribuée aux anciens feudataires et que l'autre devînt la propriété des communes. Ainsi aurait disparu la promiscuité de propriété créée par le roi Roger. Mais l'aristocratie terrienne fit opposition à cette loi, qui demeura lettre morte. Renouvelée en 1841, elle n'eut pas plus d'effet. Depuis que la Sicile est entrée dans le royaume d'Italie, il y a eu des circulaires ministérielles, des avis du Conseil d'État, etc.; mais la question n'est pas encore résolue. Les terres tombées dans le domaine municipal demeurent indivises, en friche, et l'on a souvent accusé les magistrats municipaux d'empiéter, dans le voisinage des communes, sur les terres communales, et d'en retarder le partage pour cette raison.

ment public. Durant toute l'année 1893, depuis le mois de janvier jusqu'au mois de décembre, la paix publique fut troublée par une centaine de séditions locales, dont la plus grave fut celle de Valguarnera, qui eut lieu le 25 novembre.

Ce jour-là, un soufrier se mit à haranguer la foule, l'excitant à la révolte. Il est arrêté, mais la population s'insurge. Le maire prend la fuite, le délégué de police s'éclipse, les carabiniers se barricadent dans leurs casernes, et les manifestants, restés maîtres de la situation, coupent les fils télégraphiques, ouvrent les portes des prisons, prennent d'assaut et brûlent la maison du maire, le presbytère, les bureaux publics, et mettent à sac plusieurs maisons particulières et plusieurs magasins. A partir de ce moment, la tempête est déchaînée : le sang va couler à flots. A Giardinello, le 10 décembre, après la messe, — c'était un dimanche, — la population se masse sur la place de l'église et commence à manifester aux cris de : « A bas les taxes ! A bas le municipe ! » Ici encore, le municipe est dévasté ; les papiers, les meubles, les registres sont livrés aux flammes ; après quoi, les manifestants parcourent en fête les rues principales de la ville, précédés d'une femme portant en triomphe les portraits du roi et de la reine. Arrivent cinq carabiniers et vingt-deux soldats commandés par un lieutenant ; comme les émeutiers ne sont pas assez prompts à se retirer, le feu commence : onze tués et douze blessés. Après la décharge, les soldats se retirent; alors, les rebelles, suggestionnés par la vue du sang, mettent à mort l'huissier communal, qui avait l'air de se réjouir du massacre auquel il venait d'assister. Dix jours après, les mêmes faits se produisent à Lercara. Le sous-préfet, qui était arrivé à la hâte de Termini Imerese et qui, du haut du balcon communal, exhortait la foule au calme, est mal accueilli et doit prendre la fuite. Le conflit est inévitable ; la troupe charge la population armée de bâtons et de pierres ; les fusils partent : onze tués, et des blessés par dizaines.

La nouvelle année va naître sous de tragiques auspices. Le 1er janvier 1894, l'émeute éclate à Pietraperzia. Ici, comme à Lercara, comme à Giardinello, le ressentiment populaire est dirigé uniquement contre le municipe et contre les contributions, et, tandis qu'on crie : « A bas le maire ! A bas les

impôts ! » on crie aussi : « *Vive le roi !* » La troupe fait feu, tue huit paysans, en blesse quinze grièvement, puis elle se retire dans l'église, et laisse le champ libre à la multitude qui, exaspérée par la vue des cadavres et par les cris des blessés, pille et incendie le palais communal, le casino des bourgeois et les bureaux gouvernementaux. Le lendemain, la scène du drame s'ouvre à Gibellina, petite ville de 10 000 habitants, dans la province de Trapani. La population réclamait la démission du maire et du conseil communal. Le palais du municipe était occupé militairement. Le capitaine commandant la troupe était dans la salle du conseil, pendant que les manifestants, au nombre de trois mille, applaudissaient au drapeau du *Fascio*, qui venait d'être arboré au balcon du palais. Soudain, des coups de feu retentissent : on tire sur la foule presque à bout portant : douze tués; après quoi la troupe se retire et la ville est livrée aux insurgés, qui égorgent sans pitié le préteur Casapinta, un magistrat estimé, mais que l'on prit, dans la confusion, pour le délégué de police accusé d'avoir ordonné le feu. Celui-ci, au contraire, à la faveur d'un déguisement, s'était réfugié dans une pharmacie. Les gardes-champêtres, dévoués au maire, s'étaient cachés dans le clocher du haut duquel ils s'amusaient à tirer sur la foule. A Belmonte-Mezzagno et à Marnico, dans la province de Palerme, autres conflits, avec le même cortège de morts et de blessés.

Enfin, le 4 janvier, l'état de siège est proclamé et le général Morra di Lavriano prend possession des pouvoirs de commissaire royal extraordinaire, dont le roi l'a investi. Les renforts de troupes arrivent du continent : le désarmement général de la population est ordonné, les chefs des *Fasci* sont arrêtés, et déférés aux tribunaux militaires, mais les troubles ne cessent pas instantanément et ne cesseront que lorsque la population aura acquis, à ses dépens, la conviction que la résistance est inutile. Le 5 janvier, à Santa Caterina Villarmosa, où la nouvelle de la proclamation de l'état de siège n'était pas encore connue de la population, un dernier massacre eut lieu où périrent quatorze personnes. En tout, pendant cette lugubre période, quatre-vingt-douze citoyens furent tués, tandis que, du côté de la troupe, on n'eut à déplorer qu'un seul mort. Ces deux chiffres prouvent quelle a été, en somme, l'attitude

de la population et de quelle façon brutale on procédait à la répression des troubles.

*
* *

A partir du moment où le général Morra di Lavriano prit possession des pouvoirs extraordinaires dont il avait été investi, commença la répression légale, plus violente peut-être et plus dure que celle qui l'avait précédée. On procéda au désarmement général de la population, on institua les tribunaux militaires auxquels on donna pour mission de juger les promoteurs de l'agitation. Dans les principales villes de la Sicile, les cours martiales fonctionnèrent avec une activité fébrile, et cette persécution, à laquelle on voulait donner les apparences de la légalité, viola les principes les plus élémentaires du droit public. Pour pouvoir impliquer dans les poursuites le député de Felice, couvert par l'immunité parlementaire, et qui n'aurait pu être mis sous procès sans le consentement de la Chambre, sauf le cas de flagrant délit, on considéra précisément comme un cas de flagrant délit à la charge de ce député le fait d'avoir signé un manifeste aux travailleurs, qui porte la date du 2 janvier, et qui fut qualifié, par l'autorité militaire, de subversif, alors qu'en réalité il constituait un appel au calme et une invitation à la prudence. On y lisait :

« Travailleurs!

» Continuez en attendant à vous organiser, mais retournez au calme, car par les mouvements isolés et convulsionnaires on n'obtient pas d'avantages durables. »

Puis, on viola le principe de la non-rétroactivité des poursuites, en alléguant que les faits délictueux dont les tribunaux militaires avaient à connaître n'étaient que la conséquence logique des excitations qui les avaient précédés. On viola le principe de la liberté de la défense, en imposant aux accusés les défenseurs nommés d'office et en leur déniant la faculté de faire plaider leur cause par des avocats civils de leur choix. On essaya par-dessus le marché de les déshonorer en leur reprochant d'avoir reçu de l'or étranger, avec ce sous-entendu que cet or était français. Cette accusation ridicule a été complètement démentie au cours des débats, mais elle

témoigne de l'acharnement avec lequel on sévissait contre les accusés. On prétendait les disqualifier en même temps qu'on se préparait à les priver de leur liberté.

Ici, il est à propos d'établir une comparaison entre les gouvernements déchus et le régime actuel de l'Italie qui, sous ses apparences de libéralisme, traite ses adversaires avec une dureté bien autrement implacable que celle qu'on pouvait reprocher aux Bourbons et aux papes. Le gouvernement bourbonien et le gouvernement pontifical ne se targuaient point d'aimer la liberté ni de se laisser discuter. Ils interdisaient toute espèce de controverse sur leur droit divin. Et lorsque quelqu'un osait conspirer contre eux, ils le traînaient devant les tribunaux et le condamnaient au bagne, à l'exil, à l'échafaud, mais sans dénaturer le caractère des actes qui lui étaient reprochés et en proclamant bien haut qu'ils le condamnaient, non parce qu'il était un vulgaire malfaiteur, mais parce qu'il avait eu l'audace de comploter contre la sécurité de l'État. C'était dur, c'était cruel, mais c'était loyal, et le juge, en même temps qu'il prononçait la sentence, posait sur le front du condamné l'auréole du martyr, l'élevait sur un piédestal, et le désignait à l'admiration de la postérité, sans avoir terni sa réputation. C'est ainsi que les hommes qui peuplèrent les prisons des Bourbons ont pu conserver intacte la pureté de leur gloire, et sont encore aujourd'hui l'orgueil de la nation, qui les a récompensés des souffrances qu'ils ont endurées.

La répression militaire s'est exercée en Sicile avec une sévérité impitoyable. D'après les statistiques dressées, outre les 82 citoyens morts dans les conflits avec la troupe, on n'a pas compté moins de 620 blessés. On évalue à près de 10 000 le nombre des individus arrêtés et à 5 000 le nombre de ceux qui ont dû prendre la fuite pour se dérober aux poursuites. Du 31 janvier au 14 mars 1894, le total des condamnations prononcées par les tribunaux militaires s'est élevé à 597, et, à quelques années près, l'ensemble des peines infligées s'élève au chiffre de 1 750 années de réclusion ou d'emprisonnement.

***

A propos de ces troubles de Sicile, suivis de répression,

M. Chiara, un journaliste éclairé, consciencieux et patriote, a écrit ces lignes ;

« Il existe dans toute la Sicile un véritable mouvement séparatiste et, ce qui est plus caractéristique, ce parti existe sous diverses formes dans toutes les classes sociales.

» Le parti aristocratique n'a pas oublié les Bourbons : cela est sérieux et grave, mais non étrange, si l'on songe que les taxes, la justice, la bureaucratie, au lieu de faire oublier l'ancien régime, le font regretter.

» D'autre part, le faible parti bourgeois qui existe tend à l'autonomie. Quel avantage a-t-il obtenu du gouvernement italien? L'agriculture est encore là-bas ce qu'elle était il y a mille ans : ce n'est pas une exagération, c'est la vérité; il n'y a ni écoles ni voirie. Songez, par exemple, que Bivona, chef-lieu d'arrondissement, n'est relié à Girgenti, chef-lieu de la province, que par une route muletière. Le commerce est pauvre et aléatoire; les traités les plus favorables aux produits de l'île ont été rompus; l'industrie des soufres, qui donnait du travail à soixante-quinze mille ouvriers, a été tuée par les surtaxes; le crédit est monopolisé par le favoritisme et les coteries. L'électeur est asservi au député qui, le plus souvent, est en même temps conseiller communal, conseiller provincial, membre des commissions chargées de répartir les impôts, commissaire d'escompte au *Banco* de Sicile; il se trouve être par conséquent le maître du pays.

» Pour comble de malheur, la presque totalité des terrains est inféodée à des espèces de *landlords*, au nombre de trente ou quarante, qui se contentent de toucher, chaque année, une rente de cent ou deux cent mille francs, et de livrer leurs fiefs, pour ne pas avoir de soucis, à des camorristes, lesquels, à leur tour, les partagent entre les fermiers marrons qu'ils exploitent sans merci, en sorte qu'aucun progrès n'est possible.

» Voilà pourquoi le parti des travailleurs est devenu forcément séparatiste, car, pas plus que les autres, il n'a profité du mariage idéal de 1860, et il n'espère plus rien que de sa propre force. »

Ces conclusions sont empreintes d'un pessimisme exagéré, qu'explique et excuse l'excitation qui régnait dans les esprits au moment où elles furent écrites. La Sicile a tou-

jours été une des provinces où le sentiment national s'est affirmé et développé avec le plus d'intensité et d'énergie. L'élite de sa population s'est jetée dans le mouvement révolutionnaire avec une ardeur et un dévouement incomparables, et c'est de là que sont parties toutes les initiatives héroïques qui ont abouti à la formation de l'unité. En dépit des mécomptes qui ont suivi la période des brillantes espérances, les Siciliens ont gardé le culte des sentiments patriotiques; ils n'ignorent pas, d'ailleurs, que leur indépendance est étroitement liée aux destinées de la nation dont ils font partie. S'ils s'en séparaient, ils ne tarderaient pas à devenir la proie d'une puissance quelconque, très probablement de l'Angleterre, laquelle a toujours convoité cette conquête pour compléter le système sur lequel est assise son hégémonie dans la Méditerranée. Mais le patriotisme même a des bornes. Si les mauvais procédés de gouvernement qui ont motivé les révoltes n'étaient pas amendés, il pourrait arriver un moment où le désespoir jetterait la population dans les plus étranges aberrations; l'on verrait alors se produire en Sicile le même phénomène qui a détaché de la famille italienne la Corse, où la domination génoise a laissé des souvenirs tellement tristes que le nom italien y est encore exécré aujourd'hui.

La Sicile est considérée par le gouvernement comme un lieu de déportation où l'on relègue, pour les punir, les fonctionnaires maladroits ou tarés. Cette île, qui mériterait une sollicitude spéciale, est donc mal administrée. La sûreté publique, surtout, y est à peine sauvegardée ; le personnel qui en est chargé est recruté d'une façon déplorable, et est très mal rétribué. Cette police a gardé les traditions de l'ancien régime; elle est tracassière et soupçonneuse, plus occupée de politique que de sûreté publique. Les vrais malfaiteurs ont souvent leurs coudées franches, tandis que les citoyens respectables qui ont le tort de n'être pas toujours de l'avis des autorités sont en butte à une persécution acharnée.

Aussi le calme n'est encore qu'apparent en Sicile, et qui sait si la cruauté déployée dans la répression n'a pas laissé des ferments de haine et de vengeance? M. Crispi lui-même a pu faire, devant une commission parlementaire, cette déclaration : « La révolution, il ne faut pas s'y méprendre,

n'est pas entièrement éteinte ; elle existe encore à l'état latent : elle couve en Sicile, dans les provinces de l'Émilie, dans le Mantouan et jusqu'en Toscane. Sans l'armée, la Sicile serait en flammes et, de là, l'incendie se serait propagé dans le continent. » Et, depuis, la Sicile a vengé les plus illustres parmi les victimes de la répression, le docteur Barbato, M. Garibaldi Bosco, M. de Felice, en acclamant leurs noms dans les élections.

Le gouvernement, pour favoriser le relèvement de l'industrie soufrière, a aboli le droit d'exportation sur les soufres ; seulement, il est arrivé, comme toujours, que les spéculateurs seuls ont profité de la réforme : ils gardent pour eux l'avantage qui résulte de la suppression de la taxe, et les salaires attribués aux ouvriers n'ont reçu aucune augmentation. L'institution d'un commissaire civil, qui exerce, à Palerme, une espèce de royauté, pourrait certainement produire de grands bienfaits, mais, en Italie, on ne sait jamais ce que vaut l'homme, parce que la politique peut faire un tyran d'un philanthrope, et un homme injuste d'un homme de bien.

Le calme qui règne en Sicile pourrait être bien trompeur. Déjà, dans ces derniers temps, des symptômes d'agitation se sont produits, sans gravité, il est vrai, mais qui n'en ont pas moins la valeur d'un avertissement. Du malaise général que valent à l'Italie les erreurs de sa politique, la Sicile, le membre le plus débile du corps malade, souffre naturellement plus que tout le reste. Il est temps de songer à la cure. En réponse aux adresses du Parlement, à l'occasion des noces du prince de Naples, le roi Humbert a dit que l'Italie doit puiser dans le recueillement, l'étude et le travail les forces nécessaires pour opérer son relèvement. L'Italie, il n'en faut pas douter, a approuvé ce langage. Je parle, ici, bien entendu, de l'Italie qui travaille, qui pense, qui souffre, qui aime, de l'Italie vraie, en un mot, et non pas de l'Italie politicienne, mégalomane et brouillonne dont le règne, fort heureusement, semble toucher à sa fin, si les paroles d'un monarque ont quelque valeur au temps où nous vivons.

H. MEREU

THÈBES[1]

V

10 février,

Traversé le Nil, ce matin, pour la dernière fois, en route vers les régions mortuaires, vers la vallée secrète où s'enfoncent, loin des vivants, les longs caveaux des Pharaons.

La plaine libyque, le long du fleuve, était comme une autre rivière, une rivière de verdure, tant les orges sont riches et profondes, à présent, parcourues d'ondulations lentes qui s'y propagent avec mollesse, de Medinet-Habou, jusqu'à Gournah, s'y poursuivent pendant des lieues, y mettant des moires blanches, des reflets mouvants comme ceux de l'eau.

Derrière cette plaine, les grandes lignes simples de la chaîne, fines et comme tracées avec une pointe de crayon dur, — les claires terrasses sur lesquelles se détachent au loin les deux colosses graves.

Au bout d'une heure, nous avons franchi obliquement la bande de verdure. Des nappes chaudes s'exhalaient de troublantes senteurs végétales, et les alouettes montaient par centaines, toutes tremblantes d'ivresse et de musique, évanouies l'une après l'autre, fondues dans l'infini de blanchâtre

1. Voir la *Revue* des 15 février, 15 mars et 15 avril.

lumière; mais leur chant grêle ne cessant pas de sonner, de ruisseler à travers le ciel comme une eau vive, d'y répandre un frisson de joie aiguë.

Puis Gournah : une colonnade dorée, des architraves paisibles entrevues parmi des bouquets de sycomores et de dattiers — des troupeaux de chèvres, de petits murs de terre, un puits, quelques tombes musulmanes. Tout cela si misérable et si grand dans sa misère, si abandonné, si seul et si calme à la limite du monde vivant! Au delà, le pays sec, raviné, borné, les blancheurs dures des calcaires stériles.



Tout de suite après commence la voie funèbre. C'est d'abord, au sein des terres bouleversées et trouées de tombes, une simple dépression, probablement autrefois le fond d'un torrent; c'est un lit de pierres broyées et roulées sur lesquelles on chemine avec peine, dans un éblouissement de blancheur, obligé de fermer les yeux à cause de l'intolérable réverbération de la lumière. Pas un brin d'herbe où le regard puisse se rafraîchir.

Ainsi commence la sinistre vallée qui se faufile secrètement vers les syringes entre des murs de pierre brûlante. Dans les gradins fauves qui font face à la plaine et au Nil et qui servaient de nécropole au peuple de Thèbes, les Pharaons ne trouvaient pas assez de grandeur et de solitude. C'est au centre caché des vallées intérieures qu'ils voulaient aller s'étendre, au cœur difficilement accessible de ce labyrinthe où règne seule la matière nue, dressée de tous côtés, répercutant les feux du soleil avec un éclat aveuglant et dur.

Sur ce large lit de calcaire qui avance dans la plaine, y projetant sa traînée crayeuse, comme pour aller chercher au loin les théories funèbres, sur cette voie désolée que nous suivons, passaient dans leurs gaines de toile, dans leurs cercueils laqués, les momies fastueuses, suivies de processions plus grandes et plus belles qu'aux jours de victoire. Vers « Occident, terre de sommeil et de ténèbres lourdes », on escortait « les chairs » du Pharaon, fils de Ra; vers Osiris, « chef des Occidentaux », on acheminait son « corps surnaturel », couvert

de fétiches, de grimoires, de formules magiques, afin que réuni à son père Toum, le Soleil couchant, à son père Aoufou, le Soleil mort, sachant les paroles efficaces qui désarment les monstres et les génies, il descendît en paix le fleuve nocturne sur la barque divine, pour renaître confondu au corps et à « l'âme mystérieuse » de Ra, et rayonner avec lui dans l'éther.

Graduellement nous entrons dans la montagne ; les dunes qui nous enfermaient se sont changées en murs, la vallée s'est faite gorge, serrée entre des roches blanches qui montent en aiguilles, en tours, en pitons, déchiquetant de leurs silhouettes la bande irrégulière de ciel.

Pas un bruit, pas un lichen, pas un tournoiement d'oiseau. Chose plus étonnante en ce pays, pas un bourdonnement de mouche. On n'imaginait pas que cette chaîne lybique, toute rêveuse et légère de loin, comme une pure vapeur flottante, pût contenir tant de dureté sinistre, tant de pierre aride et anguleuse.

Onze heures. Un souffle de Khamsin s'est répandu dans l'air ; la lumière a cessé de vibrer ; plus de réverbérations éclatantes. Mais quelque chose de pire : le ciel a pris des teintes plombées ; une buée d'étain l'a terni peu à peu. Et toujours devant nous s'enfonce ce corridor lugubre dont nous croyons à chaque instant toucher le fond, pour voir, chaque fois, s'ouvrir la muraille qui semble le fermer, et se révéler un nouveau repli où nous plongeons encore.

Nous cheminons la face enveloppée d'un *coufieh* pour nous protéger contre la chaleur que renvoient les deux parois blanches ; nous allons, sans faire un mouvement, porté comme une chose inerte, car le moindre geste est pénible presque comme une brûlure. L'ânier mâche un peu de canne à sucre. Nos petites porteuses d'eau, bavardes jusqu'ici comme des pies, se sont tues. Pourtant ces désolations leurs sont familières : elles sont nées dans les funèbres villages de l'Assassif, au fond des tombes habitées ; elles ont grandi dans cette vieille nécropole où le thermomètre dépasse cinquante degrés en été, où les fellahs font cuire leurs œufs et leur pain en les plaçant simplement au soleil, sous un peu de sable.

L'air est immobile ; rien ne bouge : un silence prodigieux. On dirait qu'une grande flamme ayant passé d'un vol sur ce monde, tout est resté pur et candide, brûlant et mort.

Étrange impression : malgré le Khamsin, malgré la chaleur encaissée dans ce ravin, malgré la longueur et la monotonie de la route, on ne sent point d'ennui, ni de fatigue, ni d'effort. Au sein de toute cette blancheur, on avance doucement comme en rêve ; on ne s'étonnerait pas de voir défiler toute la journée ces murailles ardentes.

Quelle vision, quand l'esprit évoque les funérailles royales menées au fond de ces gorges vers les portes mystérieuses des hypogées. Tout était alors exactement comme aujourd'hui, rien ici ne pouvant varier. Sous l'horreur de ces falaises fendues, rongées, sous le ciel hérissé de leurs flèches aiguës, sur le cailloutis étincelant, un long convoi solennel se déroulait avec des chants graves qui montaient dans la solitude.

Le soleil, caché jusqu'ici par la haute muraille, reparaît maintenant très haut, car il est près de midi, au-dessus d'un piton qui s'élance dans le ciel, en obélisque. Aussitôt le sentier s'allume, une bande d'ombre bleue s'allonge, à gauche, au pied de la falaise, l'air palpite ; l'œil fatigué y voit scintiller comme une poudre de mica.

Enfin voici le fond de ce ravin, qui se creuse et se déploie pareil à quelque grande carrière abandonnée. Un sommet fauve le domine, le garde, montant très haut, d'allure puissante et solennelle, sorte de gigantesque monument funéraire, à pans prismatiques, que des mains intelligentes et surhumaines auraient taillé : — justement la forme de la pyramide à degrés, celle qui veille à Sakkarah sur un vaste paysage de mort, sur les grands sables du cimetière memphite.

Et voici que, de tous côtés, à droite et à gauche, au pied des murailles qui conduisent à ce cul-de-sac, des ouvertures rectangulaires bâillent, découpées dans le roc. Elles sortent à moitié du sol, obstruées par les éclats de calcaire, noires dans le flamboiement de cette nature pétrifiée, encadrant des galeries de ténèbres qui descendent obliquement sous la terre et que l'on ne voit pas finir. Gravées sur le linteau, des signes familiers, des éperviers solaires, des cartouches royaux

annoncent que nous sommes devant une œuvre de l'ancienne humanité mystérieuse.



Une demi-heure de repos à l'entrée de la plus grande de ces syringes, celle de Séti Ier. Les deux petites porteuses d'eau, Miriam et Vize, s'accotent contre la paroi grise du vestibule; elles ont serré leurs voiles rouges autour de leurs frêles épaules, et les voilà immobilisées dans le néant oriental. Quand j'ouvre les yeux, j'aperçois ces têtes d'enfants sérieuses et sombres, une pointe de corail à la narine. Leurs pieds passent sous leurs longues chemises : de petits pieds de bêtes, à force d'avoir été cornés, gercés, durcis par le soleil et par les pierres.

Nous nous taisons tous, dans la fraîcheur et le demi-jour de ce vestibule ; nous sentons même que nous n'oserions point parler, tant sont grandes l'horreur et l'étrangeté du lieu.

A droite, sur les murs du couloir qui s'enfonce dans la terre, des colonnes d'hiéroglyphes peints : des dieux, des serpents descendent, sous un plafond constellé d'astres, s'évanouissent, disparaissent dans la nuit... Au-dessus de nos têtes, le « signe de l'ombre » — une étoile, sous l'hiéroglyphe du ciel, — plane, indiquant que voici l'entrée du monde nocturne.



Nous y pénétrons, la torche à la main, nous éloignant vite de la bonne clarté du jour, nous retenant aux murs pour ne pas perdre pied sur cette pente polie où glissaient les sarcophages.

Au bout de cette première galerie, un escalier rapide qui plonge et se dérobe dans les ténèbres. Nous tâtons les marches avec précaution, portant haut notre lumière pour éclairer un peu l'espace devant nous. Vaguement, de nouveaux corridors se révèlent qui descendent aussi, et ne finissent pas, de nouvelles figures monstrueuses se lèvent, évoquées par cette clarté tremblante et trouble, surgissant comme dans les rêves, pour un instant, hors de la nuit, toutes brillantes de couleurs, — aussitôt évanouies, englouties dans le noir.

Et les hiéroglyphes, en colonnes serrées, énoncent les lita-

nies du Soleil, déroulent les textes funéraires, le *livre de l'Ouverture de la Bouche*, le *livre de l'Enfer*, le *livre de l'Amtouat*, toute la légende du Soleil mort et de son voyage sur le fleuve ténébreux avec les formules magiques, celles que doivent prononcer les âmes pour ne pas succomber aux monstres et aux génies infernaux. Les voici, ces génies, ces monstres, ces cynocéphales, ces dieux, ces reptiles qui se suivent en files pullulantes. Des serpents dressés montent du sol jusqu'au plafond; des dragons vomissent des flammes; des hommes décapités, noirs et rouges, marchent en pelotons; d'autres vont, la tête en bas, suspendus comme des mouches qui couvrent le dessous d'une poutre. Un grouillement de créatures horribles et malfaisantes. Il y a de longues couleuvres à face humaine; quelques-unes traînent à leur queue une tête qui se dresse et qui regarde. Une autre tête gît sur le sol, religieusement veillée par un grand crocodile; des scarabées sont portés par des jambes d'hommes; des chauves-souris planent. — Puis les scènes d'enfer : les suppliciés que des génies décapitent, qu'ils font bouillir dans des chaudrons, qu'ils suspendent les pieds en l'air sur des rivières de flammes. Et, parmi ces horreurs, des bateaux-fées glissent, toutes seules, vides de rameurs, portant la lune; la barque solaire navigue paisiblement, éclairant l'heure ténébreuse qu'elle traverse, montée par son équipage divin : Isis, à la proue, qui étend les bras pour faire les incantations; Samsou, le magicien; Sokhit à tête de lionne; Shazoirou, le grand inspecteur; Horus, le crieur; Shou, le veilleur; Hou, le pilote; Kharpoua, le timonier, — tous debout, de profil, surmontés d'hiéroglyphes qui proclament leurs noms, et au milieu d'eux, au centre de la barque, le maître au geste auguste, le roi, Aoufou, le Soleil mort, portant un disque sur sa tête, tenant en main le signe de vie, la croix ansée, et protégé lui-même, enveloppé par les anneaux du grand serpent Mehni.

Le petit carré lointain de lumière, l'orifice de l'hypogée a disparu; nul rayon du jour ne pénètre jusqu'à nous. Comme le dieu Aoufou, arrivant à l'entrée de la quatrième heure, à la frontière du royaume de Sokharis, voit s'éteindre la lumière naturelle venue de la terre, nous entrons dans les ténèbres absolues.

De nouveau, dans cette nuit, des escaliers pour descendre encore plus bas ; de nouveau, des couloirs où des textes mystiques annoncent le début de chaque heure nocturne que Ra va traverser, et plus nous nous enfonçons dans cet Hadès, plus les figures infernales que notre lumière évoque sur les murs se font étranges et inquiétantes, plus elles dépassent les limites imaginables du monstrueux. Qu'est-ce que ce tumulus funèbre, enfermé dans un grand coffre que gardent, posées sur les angles, quatre têtes coupées ? — Voici « l'image mystérieuse » d'une grande chambre voûtée, remplie de sable ; le « signe de l'ombre », écrit au plafond, nous apprend que la nuit l'habite ; deux éperviers se cramponnent de leurs serres aux murailles, un scarabée sort du sol ; un serpent à double tête veille sur ce réduit. Ailleurs une tête, suspendue au bout d'un bâton recourbé et planté en terre, semble vivre, observer, balancée au-dessus d'un glaive. Et ces images mystiques ne sont pas jetées pêle-mêle, mais rangées méthodiquement, également espacées, divisées en registres, en bandes parallèles ; il ne s'agit pas ici d'une improvisation enfiévrée d'artiste ; c'est le catalogue minutieusement illustré de toutes les horreurs infernales, filles de la patiente imagination théologique, précises, définitivement fixées comme les versets d'une litanie.

Brusquement, notre guide nous saisit le bras, car un large puits bâille à nos pieds, celui qu'avaient creusé les Égyptiens pour empêcher d'atteindre la chambre du sarcophage et qui faillit arrêter les fouilleurs européens au début de ce siècle. Ils le comblèrent en partie, puis, sondant la muraille qui fermait le couloir de l'autre côté, sous le stuc et les vives peintures, ils entendirent sonner un creux et découvrirent la galerie secrète par laquelle l'hypogée s'enfonce plus profondément dans la terre.

Ce puits tourné, cette galerie franchie, nous errons à présent dans des salles soutenues par des piliers, flanquées de chambres annexes. C'est l'intérieur d'un palais ténébreux et fantastique ; c'est un vaste appartement d'une hauteur imprévue dans ce souterrain. Sur les murailles, sur les piliers, les peintures et les sculptures sont d'un coloris brillants et frais ; les verts, les blancs, les rouges luisent, quand nous approchons, avec un éclat neuf, comme posés hier. Parfois, le contour

seul existe, dessiné d'un trait par une main sûre et souple. Durant toute la vie du roi, on creusait dans la montagne; d'année en année, le caveau allait s'approfondissant. Le Pharaon mort, le crayon n'achevait pas les silhouettes des dernières décorations; soudain, le travail s'arrêtait pour toujours, le sarcophage pénétrait dans la syringe, on fermait, on obstruait les portes, on les rendait invisibles du dehors, et tout entrait dans l'éternité.

Bien des figures mystérieuses dans ces salles, des dieux et des monstres plus grands que dans les couloirs; jusqu'au plafond ils se dressent vaguement, dans la clarté fumeuse que nous apportons. Présentation du roi à Osiris, dieu des morts; offrande à sa momie de l'eau et du feu. Puis, le roi, à côté des grandes divinités, à côté de Seb, à côté de Ptah, à côté d'Anubis. Des dieux à tête de loup, à tête de bélier, à tête de scarabée. Plus loin, une procession des quatre races du monde, assistant aux funérailles royales : les Égyptiens en rouge, les Asiatiques en blanc, avec de longues barbes, les Éthiopiens en noir, les Septentrionaux en blanc. Et les heures de la nuit continuent à se suivre, chacune gardée par un serpent; le texte et le résumé de l'*Amtouat* ne cesse pas de se dérouler, ni le ciel de se déployer aux plafonds semés d'étoiles qui naviguent dans des barques, traversant l'azur. Océans d'azur où les soleils surgissent aussi, levés à l'Orient, couchés à l'Occident, escortés par les signes des heures, des mois et par les figures du zodiaque.

Enfin, voici la chambre où se trouvait le sarcophage de Séti, vide depuis que les prêtres égyptiens, craignant une violation de la momie sainte, l'en ont retirée pour la déposer à Deïr el Bahari, au fond du puits où les modernes l'ont retrouvée, serrée dans ses bandelettes, à côté des Pharaons postérieurs, sortis de sa propre substance. — Nous sommes ici à cent quarante-cinq mètres de l'orifice, à cinquante-six au-dessous du niveau de la vallée.

Notre lumière est restée dans une salle voisine. L'indécis rayon qui glisse jusqu'à nous apporte juste assez de lueur pour révéler les grandes formes inhumaines qui font le tour de cette chambre. Nous cessons de regarder, de compter les figures, de chercher à lès reconnaître et à les com-

prendre, et nous écoutons ce silence de souterrain, où rien, absolument, ne peut arriver des bruits ni de la clarté du monde. En nous aussi, le silence et la nuit pénètrent peu à peu, l'esprit se vidant graduellement de toute pensée, et pendant une heure, sans remuer, osant à peine respirer, nous restons là, assis à cette même place où s'est allongé Séti, pour dormir jusqu'à la fin des siècles, dans sa cuve d'albâtre.

D'autres Pharaons dorment encore, sans doute, au sein de la montagne, au fond d'hypogées semblables à celui-ci, que l'homme n'a jamais troublés depuis le jour où la porte fut close, — et les traces des derniers pas sont restées empreintes sur le sable. Ils dorment, sous la garde des dieux rêvés par les hommes de leur temps. Autour d'eux, les figures qu'ils adorèrent et craignirent dans leurs cœurs orgueilleux et rudes n'ont pas cessé d'être présentes. S'ils sortaient aujourd'hui de leurs cercueils, leurs paupières s'ouvriraient devant le même songe illusoire et sacré qu'enfanta pour l'adorer, l'antique imagination de l'Égypte. Insensible à tous les changements du monde, il est resté fixé, ce songe, dans les ténèbres souterraines, autour du chef mort, alors que c'en était fini depuis longtemps des anciens cultes égyptiens, alors que l'humanité les oubliait, continuant sa marche de siècle en siècle, hypnotisée et menée par d'autres rêves successifs, sous la suggestion d'autres idées religieuses qui l'organisaient et la groupaient suivant de nouvelles formes, — chacune destinée à décliner à son tour, à disparaître, à fondre irréparablement dans la nuit.



Ce rêve égyptien fut bien étrange de grandeur et de barbarie primitive. Probablement il nous est impossible de comprendre tout à fait l'idée que ces anciens hommes se formaient de l'univers. Il semble certain qu'à l'époque de Séti Ier, tout au moins, c'est-à-dire à la grande époque pharaonique, ils concevaient l'espace comme limité, le monde emprisonné sous un couvercle que soutenait une chaîne de montagnes. Derrière cette chaîne, une autre, fermant une vallée qui entourait la terre, la vallée nocturne où le soleil se glissait par une fente

à travers la première muraille, et s'en allait circuler durant les heures de la nuit, naviguant sur un Nil ténébreux. Chacun de ces longs hypogées, que couvrent des images d'enfer, est la figure de cette obscure vallée avec ses divisions, ses nomes, ses populations d'âmes, de génies, de monstres et toutes ses épouvantes.

Entouré de l'équipage divin, de serpents protecteurs, de fétiches, conduit par les déesses qui savent les incantations, plus tard par des uræus aux gueules lumineuses, le Soleil descend le fleuve infernal, parlant aux génies, aux âmes qui accourent sur les sombres bords que son passage illumine un instant. Ainsi que les singes jacassent dans les fourrés au moment où l'Astre se couche à l'horizon, des cynocéphales l'acclament quand il laisse le monde du jour et parvient aux portes d'« Occident ». « Ils ouvrent ces portes à la grande Ame », et celle-ci leur répond[1]. « La majesté de ce dieu se dresse debout après qu'il est arrivé à cette cour, et il parle aux dieux qui sont en elle : Ouvrez-moi vos portes, donnez-moi accès à vos cours, éclairez-moi, guidez-moi afin que vous soyez de mes membres, pour que je vous donne de mes corps, pour que je vous crée de mes opérations magiques... Ouvrez-moi de vos propres mains, ô cynocéphales bondissants, accueillez ces dieux qui sont de mes âmes divines, soyez bienveillants pour Khopri qui est en l'autre monde. Tenez-vous debout devant moi, comme chefs que vous êtes des bords mystérieux, et faites don aux habitants de l'autre monde qui sont destinés à cette prison des demeures de vos demeures et des champs de vos champs. »

De nome en nome Aoufou avance, répétant des paroles semblables, paroles de vie qui ressuscitent les pauvres âmes plongées pendant vingt-trois heures sur vingt-quatre dans la sombre nuit. « Ouvrez vos portes mystérieuses pour que la vue d'Aoufou chasse vos ténèbres, pour que vous ayez vos eaux de l'Oîrounas et vos offrandes de pain, pour que vienne l'air à vos nez et que vous ne soyez pas étouffés, pour que vous écartiez vos linceuls et leviez vos pieds afin de marcher

1. Ces textes sont empruntés à l'étude de M. Maspero sur les hypogées royaux de Thèbes. *(Études de Mythologie égyptienne.)*

sur eux, pour que vos âmes ne soient point écartées de vous. Vous dont la forme est vivante, et qui prononcez vos formules, vous qui êtes armés de vos épées et taillez en pièces les ennemis d'Osiris..., demeurez en vos champs, avec votre orge pour pains et pour gâteaux, et votre blé en signe que vous avez la voix juste[1], et éloignez-vous de mes barques, écartez-vous de mes formes pour donner la vie à cette contrée, car vous êtes les habitants de l'Oîrounas... Comme vous combattez pour moi et que vous me défendez contre Apopi, vous avez vie par mon âme, vous respirez par mon corps, vous conserverez perpétuellement vos demeures secrètes qui vous ont été attribuées, vous monterez vers vos âmes pendant le jour. Vous êtes derrière moi quand je traverse la nuit et quand je lutte contre les ténèbres. Faites que j'arrive vers l'horizon et que j'accomplisse mon passage vers l'Orient. Poussez des cris de joie, dieux de l'autre monde, car c'est moi qui vous défends : poussez des cris de joie, car je règle vos destinées. »

C'est une idée très primitive qui fait le fonds de cette mythologie. Tous les êtres vivants ou non vivants y sont considérés comme multiples, composés d'essences différentes par leur degré de subtilité, mais semblables par la forme qu'elles revêtent, emboîtées les unes dans les autres, une âme pouvant tour à tour vivifier plusieurs corps, plusieurs « formes », plusieurs images, le plus grand bonheur pour une âme étant d'être unie à son double et à l'un de ses corps. Presque tous les discours adressés par Aoufou aux habitants infernaux commencent par ces paroles : « O vous qui avez vos âmes, qui êtes unis à vos ombres, qui vous levez de vos pieds, *unissez-vous à vous-mêmes* en votre chair, et que vos membres ne soient plus liés de bandelettes. » Aoufou parle, et les âmes habitantes de l'Hadès, qui sont ses corps, ses formes à lui, ses images qu'il vient inspecter en l'autre monde, se pénètrent de son âme qui est leur âme et elles se mettent à vivre.

Toute-puissance de la parole et de l'incantation, telle est la seconde idée, aussi primitive que l'autre, qui revient toujours dans ces vieux textes funéraires. Ce livre de l'*Amtouat* est

1. C'est-à-dire : « que vous savez les intonations rituelles qui rendent les prières efficaces. »

surtout un formulaire magique. Savoir les noms et les figures des génies qu'il décrit, savoir les charmes par lesquels le Soleil les conjure et les exorcice, porter leurs amulettes ou faire peindre leurs images, c'est être assuré contre leur malveillance, c'est la certitude de passer en paix et de s'établir sur les rives nocturnes, d'y recevoir les offrandes que les héritiers du mort, sur la terre, lui font présenter par les prêtres. « Qui fera peindre ces images, ne sera point dévoré et anéanti par les démons; les chairs de son corps seront avec lui, son âme parlera en lui, son ombre lui sera unie. » Lui-même, le Soleil, ne traverse le monde nocturne que protégé par des sortilèges qui désarment les bourreaux, les monstres, les serpents ennemis. La formule magique est déesse. Les dieux lui obéissent; par elle toute vie subsiste et se maintient. Nul événement qui ne soit lié à la parole d'un être visible ou invisible. La nature entière est enchantée, peuplée de génies hostiles ou bienfaisants à l'homme et que le clergé peut soumettre, car il sait les mots tout-puissants. Contre l'infortune, la sécheresse, la famine, la maladie, la mort, le vrai remède de l'homme, c'est la *conjuration*. Le culte, au moins pour la foule, est un système de cérémonies utiles par lesquelles le prêtre, véritable homme-médecine, agit sur les Puissances invisibles et les contraint.

De là plusieurs caractères de cette littérature religieuse, et d'abord ce rabâchage infatigable, ce galimatias monotone qui remplissent presque entièrement les rituels. La formule étant efficace non point par le sens qu'elle contient, mais par une vertu surnaturelle inhérente aux mots qui la composent, aux modulations de la voix qui la récite, on ne saurait trop la répéter. La prière se transforme en litanie, et le culte égyptien ressasse à l'infini les mêmes phrases mystiques, comme dans les temples la sculpture reproduit imperturbablement les mêmes gestes et les mêmes attitudes. Dans la religion et dans l'art, on constate la même absence d'invention, d'accent humain, d'émotion personnelle et intime, la même nudité exacte et simple des contours. Ce voyage du Soleil à travers les cercles des heures nocturnes est raconté avec un luxe de détails précis qui en font un véritable *Joanne* funéraire. Les personnages de la barque solaire sont comptés. Nous savons

à quelle heure, à quel point du parcours leurs équipages relayent. Toutes les paroles prononcées par Aoufou, toutes celles que lui adressent les démons gardiens des différents cercles, sont scrupuleusement enregistrées, et de la première à la douzième heure, ces paroles varient à peine. La rivière infernale elle-même est décrite avec une exactitude géographique, divisée en nomes, que séparent des portes, des pylônes, des vestibules, et que gardent des monstres dont on connaît le nombre et les noms. Telle idée une fois posée, — celle de Ra parcourant le monde infernal, celle du Soleil lumineux inspectant la population des créatures ténébreuses, le génie égyptien développe et déduit mécaniquement avec une patience et une ténacité tranquilles. Là encore il *répète*, il allonge toujours la série des figures et des objets pareils. La primitive intuition métaphysique et religieuse a disparu. Elle s'est transposée en une file d'images visibles à laquelle l'esprit s'arrête, maintenant, sans s'occuper de l'autre, la grande, celle des idées. Dès lors le travail théologique qui se poursuit pendant des siècles ne consiste plus qu'à ajouter tel, puis tel détail à chacune de ces images, à inventer telle nouvelle forme de terreur, tels dieux à faces de crocodile, tels serpents montés sur des jambes, telle population d'hommes sans têtes. Une fois lancée sur cette voie, l'imagination peut créer à l'infini, car le nombre des combinaisons par lesquelles l'esprit est capable de fabriquer du monstrueux, est infini. Plus il en fabrique tranquillement, automatiquement presque, et sans jamais reculer devant le fatras et l'absurde, plus il atteste son impuissance et son irrémédiable pauvreté. La Religion égyptienne grandit ainsi, non pas à la façon d'un organisme vivant, qui se transforme et renouvelle perpétuellement sa propre substance, par des éliminations et des gains incessants, mais comme une cristallisation lente et continue, par une croissance indéfinie qui ajoute toujours le semblable au semblable, sans jamais rien rejeter ou laisser tomber de son acquit.

Pourtant, ces vieux textes religieux sont bien beaux ; on y découvre cette grandeur de forme, cette suprême majesté d'allure, cette incomparable force d'accent que manifestent toutes les œuvres artistiques de l'Égypte et la civilisation égyptienne elle-même. Certes, les idées qui sont au fond de

ces œuvres et de cette civilisation sont très barbares, mais pendant des millénaires d'histoire et de préhistoire égyptiennes, elles ont agi, toujours dans le même sens, donnant la même direction aux sentiments, aux efforts, aux actions, finissant ainsi par mettre au jour du beau, puisque le beau est l'apparition et la saillie au dehors d'un caractère essentiel et profond qui se subordonne les autres. Il en est de l'Égypte, de ses arts et de ses religions comme de son écriture. Qu'est-ce que cette notation hiéroglyphique sinon un système directement dérivé de l'état sauvage, analogue à ceux des Peaux-Rouges, et destiné à demeurer, jusqu'à sa disparition, puérilement compliqué, lourd, encombrant, incapable de se prêter à la lecture rapide, à l'expression fine et juste de la pensée, mais qui, par la longueur de la tradition, par la sérieuse application des calligraphes et des graveurs, plus tard par leur volonté consciente, arrive à toute la beauté dont il est capable, à la souveraine beauté hiératique et décorative. Toute civilisation laissée à elle-même pendant de très longs siècles, développée « en vase clos », comme celle de l'Égypte, de la Chine, des antiques empires américains, aboutit à des formes d'art marquées au sceau d'une irréductible personnalité. Peu importe que le germe n'appartienne pas aux espèces délicates et supérieures : s'il va jusqu'au bout de sa longue évolution, sans qu'aucune influence la fasse dévier, il donnera toute sa fleur, une fleur à l'arome original et fort.

Dans ces rituels qui témoignent partout des origines barbares, parmi ces énumérations de sortilèges et ces descriptions de fétiches, nous ne cessons jamais de sentir la présence de ce puissant caractère que les Égyptiens ont imprimé à toutes leurs grandes œuvres. C'est au style qu'il apparaît, c'est-à-dire à cette qualité particulière de l'œuvre écrite qui manifeste le *ton* d'une âme et d'un esprit. Ce qui frappe dans ce style, c'est, avec la force et la simplicité directe de l'expression, je ne sais quelles sonorités étranges, suggestives d'effroi vague, un sens extraordinaire du liturgique et du mystérieux. Les noms eux-mêmes de ces créatures infernales ont d'indéfinissables et troubles magnificences, sont chargés d'épouvante et de frisson. « Face fascinatrice », « Feu en son œil », « Pleurs des dieux », « le Mort, chef de l'Hadès », la « Dame

des Terreurs », l'« Étouffeur de mânes », le « Chef des demeures mystérieuses », le « Remorqueur vers le mystère », Sokharis, « le dieu qui est assis sur ses sables » : — au milieu d'eux nous nous sentons errer dans un monde inconnu de ténèbres étouffées et de lueurs lugubres. Il y a du Poë et du Flaubert dans la rhétorique religieuse de l'Égypte. L'auteur de *Salammbô* eût déclamé avec ivresse des invocations comme celle que voici, adressée par le Soleil à Osiris, et qui ne fait que répéter les sempiternelles formules de vivification. « En vie, toi qui es le chef de tes propres ténèbres ! En vie toutes tes grandeurs ! En vie, prince de l'Amenti, Osiris, chef des Occidentaux ! Puisses-tu vivre, puisses-tu vivre, toi qui es le chef de l'autre monde, car la respiration de Ra est à ta narine ; l'haleine de Khopri est avec toi ; tu vis, car il est vivant ! » — C'est bien ainsi que doivent parler ces énigmatiques et solennelles figures que suscite la clarté de la torche au fond de l'hypogée. « O vous, dit Ra, aux habitants de la troisième heure, ô vous dont j'ai rendu mystérieuses, dont j'ai occulté les âmes, que j'ai mis à la suite d'Osiris pour le défendre, pour escorter ses images, pour anéantir ceux qui l'attaquent, si bien que le dieu Hou est à toi, ô Osiris, que Sa est à toi, ô Khontamentit, vous dont les formes sont stables, vous dont les rites assurent l'existence, vous qui respirez l'air de vos narines, qui voyez de vos faces, qui écoutez de vos oreilles, ouvrez vos cercles et tenez-vous à vos places, car je suis venu pour voir mes corps, inspecter mes images, qui sont dans l'autre monde, et vous m'avez convoqué pour me permettre de leur apporter mon aide, si bien que je conduis à la rame ton âme au ciel, ô Osiris, ton âme à la terre, ô Khontagrouit, avec tes dieux derrière toi, tes mânes devant toi, ton être et tes formes (sur toi ?), et, alors, ton mâne est enchanté, ô Osiris, vos mânes sont enchantés, ô vous qui suivez Osiris ! Je monte en terre, et le jour est derrière moi ; je traverse la nuit, et mon âme se réunit à vos formes pendant le jour ; j'accomplis les rites qui vous sont nécessaires. J'ai créé vos âmes pour moi, afin qu'elles soient derrière moi, et ce que j'ai fait pour elles vous empêche de tomber au lieu d'anéantissement. »

Ce n'est pas là une voix humaine. Quelque chose nous

étonne dans le rythme et l'accent de ces paroles. Nous ne les comprenons point, et pourtant nous y sentons passer le souffle aride et glacé des hauteurs où se tiennent les dieux, ces dieux égyptiens dont les statues manifestent la grandeur inanimée et froide, — aux attitudes impersonnelles et simples, au regard tendu vers l'horizon et jamais abaissé vers les hommes. Quand on a lu quelques-uns de ces textes religieux, on se dit que l'Égypte seule a vraiment inventé le style divin. Elle a su mettre dans le verbe de ses dieux la gravité massive, le rythme impassible et fort, l'énergie sereine et directe, la fatalité, l'inévitable puissance, l'élan rectiligne et contenu qu'elle a mis dans leurs gestes. Mêmes caractères, dus à la simplicité et à la continuité rigide du sentiment, dans les textes héroïques, qui sont religieux aussi, puisque les rois dont ils célèbrent les victoires, sont dieux. Il y a une inscription de Medinet-Habou racontant un haut fait de Ramsès III, dont les phrases tombent comme le poids horrible d'une masse d'airain : « L'âme de ces peuples s'était dit pour la deuxième fois qu'ils passeraient leur vie dans les nomes d'Égypte, qu'ils en laboureraient les vallées et les plaines comme leur propre territoire. La mort vint sur eux en Égypte, car ils étaient accourus de leurs propres pieds dans la fournaise qui consume la corruption sous le feu du roi qui *sévit comme Baal du haut du ciel.* Tous ses membres sont investis de force victorieuse ; de sa droite, il saisit des multitudes, sa gauche s'étend sur ceux qui sont devant lui, semblable à des flèches contre eux pour les détruire ; son glaive est tranchant comme celui de son père Menthou. Kapour (le chef de la confédération), qui était venu pour exiger l'hommage, jeta ses armes et ses troupes agirent comme lui ; il éleva au ciel un cri suppliant. *Mais sa Majesté tomba sur sa tête comme une montagne de granit ;* elle les écrasa et pétrit la terre de leur sang, comme de l'eau ; leur armée fut massacrée, massacrés leurs soldats. On s'empara d'eux, on les frappa, les bras attachés, sous les pieds de sa Majesté. Le roi était semblable à Menthou. *Ses pieds victorieux pesèrent sur la tête de l'ennemi.* Les chefs qui étaient devant lui furent frappés et tenus dans son poing. Ses pensées étaient joyeuses, car ses exploits étaient accomplis… »

Quel finale que cette dernière phrase! On revoit, en la lisant, ce Khefren de diorite noire qui trône au musée de Gizeh, le poing fermé, posé devant lui, avec une tranquillité inébranlable, et comme opprimant les fronts d'une multitude, — les yeux ne regardant pas cette multitude, la tête lentement redressée en arrière avec un élan calme de triomphe, toute la face impénétrable et dure, les narines ouvertes dans la sérénité féroce de l'orgueil...

De ces textes sacrés ou héroïques, le caractère distinctif, c'est l'*inhumain*. Entre ces dieux et nous, il n'y a rien de commun. Ils ne nous touchent pas; ils ne nous parlent pas pour nous faire espérer ou réfléchir. Raidis dans d'impassibles attitudes, ils semblent contempler le monde de la Fatalité, des lois indifférentes et fixes. Ils ne se penchent pas sur notre vie. Ils ne s'y mêlent point, et en cela, peut-être ils sont vraiment des dieux. Une certaine terreur, un vague effroi, puis de l'ennui, voilà ce que l'on éprouve à lire les livres religieux qui les célèbrent ou les font parler. Il faut une volonté peu commune pour aller jusqu'au bout d'un rituel funéraire. La magnificence du style est incomparable, mais les paroles nous disent rarement quelque chose. Cette grandeur obscure, toujours semblable, toujours égale et tendre finit par opprimer. Que de fois j'ai senti la même impression à rôder dans les temples égyptiens! De l'étonnement d'abord et presque de l'épouvante, du respect et de l'admiration devant tant de force à dresser des masses, devant une conviction capable d'un effort aussi infatigable, devant un sens si profond et jamais en défaut, du grand, de l'hiératique, du mystérieux. Et puis la fatigue vient vite. L'âme cesse de prendre intérêt à ces murs trop vastes qui ne sont pas faits pour nous, qui ne semblent pas porter l'empreinte sympathique du travail humain: elle se lasse de cette sempiternelle répétition des formes, de cette rigidité des silhouettes, de ce manque de fantaisie souple et amusée, de cette absence de tout détail familier et cordial, où le regard puisse se reposer et se distraire. On finit par bâiller devant tant d'absolu. On se dit aussi qu'une petite pyramide ne serait pas intéressante, que cet art n'est peut-être pas très avancé, qu'il doit sa beauté surtout à la grandeur des efforts qui ont fait l'énormité des monu-

ments, à la minutieuse patience, à l'application soutenue qui ont fait leur irréprochable précision. Architecture et littérature religieuses, toutes deux ont des aspects de désert, car c'est toujours à cette comparaison que l'esprit revient quand il contemple une des grandes œuvres de l'Égypte. Dans l'une comme dans l'autre on respire l'air stérile des solitudes primitives que traverse le Nil. Dans ces solitudes vieilles comme le monde, l'homme sent qu'il ne peut pas vivre. Il y passe seulement, et il va, la gorge serrée, muet, brûlé par le dur et impassible soleil, saisi d'horreur au début, de consternation, puis de somnolence, — sans but visible, sans points de repère qui se déplacent et se rapprochent pour lui dire le progrès de son voyage.

Au milieu de ces déserts égyptiens, on rencontre des oasis où tout homme, à quelque race qu'il appartienne, peut trouver à se rafraîchir. Dans le somptueux fatras de textes sacrés que pendant des milliers d'années l'Égypte accumula, les juxtaposant, très souvent, sans égard au sens oublié, s'attachant avec dévotion aux paroles écrites et souveraines, — parmi ces formules, ces litanies fastidieuses et superbes, parfois, soudain, nous entendons une voix humaine, et l'accent est si fort, si grave et si beau qu'à travers la durée prodigieuse, à travers le voile d'une traduction, sa vibration passe en nous et nous remue jusqu'au cœur. Cette ivresse de l'éternité tranquille que nous avons sentie, exprimée dans les temples, cet appétit et cette terreur à la fois du repos à jamais au sein de l'obscurité muette, nous en retrouvons le tressaillement dans quelques-unes des prières égyptiennes. Aucun peuple n'a parlé d'une façon si auguste et si grande de la mort. La véritable et suprême divinité de l'Égypte, c'est Osiris, « le chef des Occidentaux », le « dieu à la face trouble », le « dévorateur des ombres ». « Vers lui abordent finalement ceux qui viennent de millions d'années en millions d'années. Ceux qui sont dans le sein de leur mère leur face est tournée vers lui... » « Les mortels arrivent, effarant leurs cœurs par la crainte de ce dieu, et *nul n'ose le regarder en face* parmi les dieux et les hommes, et les grands sont pour lui comme les petits... Il n'épargne pas qui l'aime. Tous les vivants, remplis de peur, implorent devant lui, mais lui ne

tourne pas sa face vers eux. » Quelles paroles pour exprimer l'impassible souveraineté de la Force qui tranche les vies et met le néant là où il y avait une âme active et aimante! Isolée au sein de ses déserts, l'Égypte a vécu dans la vision de l'Éternel et de l'immuable. C'est de son Osiris, le « dieu-momie », « l'immobile de cœur », qu'elle a surtout rêvé. Il l'a fascinée de cet œil mystérieux dont chaque Égyptien portait l'image comme une amulette. Il l'a magnétisée comme fait d'un oiseau le regard du serpent qui va le dévorer. Pendant toute la durée de son histoire, elle s'est hypnotisée sur cette idée de mort, dépeçant ses montagnes pour y pousser ses hypogées, minant son sol de « chambres éternelles », tous y travaillant, petits et grands, ceux-ci estimant comme le suprême honneur de recevoir un tombeau magnifique des mains de Pharaon.

Et, pourtant, quelle crainte à la pensée de la solitude au fond du sombre caveau! Quel regret de la verte vallée, du fleuve bienfaisant, du soleil radieux. « Occident est un pays de sommeil lourd, une demeure de deuil pour ceux qui y restent. Ils dorment en leurs formes de momies. Ils ne s'éveillent pas pour voir leurs frères; ils ne reconnaissent pas leur père et leur mère; leur cœur est oublieux de leurs femmes et de leurs enfants. L'eau vive que la terre donne à quiconque vit sur elle, n'est plus ici pour moi qu'une eau croupie et morte, elle vient vers quiconque est sur terre, mais elle n'est plus pour moi que pourriture liquide, l'eau qui est avec moi. Je ne sais plus où j'en suis, depuis que je suis arrivé dans cette vallée funèbre. Qu'on me donne à boire de l'eau qui court! Qu'on me mette la face au vent du nord, sur le bord de l'eau, afin que la brise me caresse et que mon cœur en soit rafraîchi de son chagrin. » — Telle est la vie du double enfermé dans la chambre funéraire. Celle de la pauvre âme qui cultive les champs des cercles infernaux est aussi morne et sombre, — éclairée seulement par les flammes que vomissent les monstres. A part ces feux sinistres, elle ne voit la lumière que pendant les minutes où le Soleil mort passe à travers le nome dont elle est l'habitante. Vingt-trois heures sur vingt-quatre, elle est plongée dans la nuit. La nuit, et, au fond, l'immobilité dans la nuit, telle est la mort pour l'Égypte.

Elle en a peur et elle ne cesse d'y songer. Pour estimer l'empire sur elle, de cette idée, pour en comprendre l'attirance et l'effroi, il faut laisser derrière soi la douce vallée, le Nil vivifiant, la délicieuse verdure, s'engager dans la solitude, remonter longuement la blanche et torride vallée de calcaire, plonger dans les profonds caveaux des rois, voir le jour s'évanouir par degrés à mesure que l'on avance et que l'on descend, puis disparaître le carré lointain de lumière, — arriver enfin à la chambre où repose encore, dans le noir, l'énorme sarcophage, et là, les torches éteintes, au sein profond de la montagne, s'emplir les yeux de ténèbres et les oreilles de silence.

VI

1er mars.

Plusieurs journées ternes, opprimées de Khamsin : le pays est le même, et, brusquement, tout est différent. Ainsi change aux jours de maladie et de fièvre cet ensemble confus et toujours présent de sensations vagues qui fait le fonds et le ton de notre personnalité.

Une chaleur brûlante où tout s'alanguit, aride et pourtant molle. Le paysage fuit dans une brume roussâtre, faite de sable fin suspendu dans l'air. Les montagnes, sur la rive libyque, n'ont plus de profils précis; par moments elles disparaissent tout à fait, et la plaine à leur pied semble s'étendre à l'infini. Le soleil a perdu sa splendeur et sa jeunesse. Il pend avec des couleurs d'astre mort ou souffrant. C'est un disque de cuivre qui pâlit et rougit tour à tour, à demi masqué de temps en temps par des choses sombres qui se traînent et rampent sur sa face, et semblent la ronger comme des vapeurs empoisonnées. Je n'ai vu ces tragiques effets qu'à Londres, en novembre, à l'époque des brouillards jaunes et des sinistres crépuscules. Mais là-bas ces tristesses coïncident avec la venue de l'hiver, avec le froid et l'humidité de la saison. Ici on ne s'habitue pas à cette brume d'où sortent des bouffées desséchantes de brasier.

Toute l'après-midi d'hier, nous l'avons passée sur une

butte, sur la rive lybique, devant la désolation d'un paysage vide et presque sans forme. Dans le ciel il n'y avait pas de nuages précis. Rien qu'une grisaille fade et plombée, venue des profonds déserts du sud, et qui pesait sur le pays comme un mauvais rêve. Capricieusement des souffles haletants passaient. Il y avait de la fièvre dans l'air ; on sentait une crise, mais le dénouement ne voulait pas venir...

Nous regardions vers le sud et l'espace s'étendait au loin devant nous, entre les hauteurs et la mince bordure verte, le long du fleuve. C'était un infini en longueur sous une voûte fuligineuse. La chaîne s'en allait mourir dans la tristesse de la solitude grisâtre. Très loin un amas de petits dômes, un couvent copte délabré, perdu là-bas, donnait une idée des distances.

De l'autre côté, la désolation était différente. Une grande terrasse s'élevait, livide, toute creusée de trous noirs, de caveaux, profilant sa ligne montante sur le second plan de la montagne. Plus bas, des pentes de terre fouillée, dévastée par les pilleurs de cadavres, des fosses béantes, un chaos pâle qui ne parlait que de ravage et de mort. A gauche, les ruines d'un village copte couvraient des talus, dressées en cônes, faisant un hérissement romantique et farouche, d'où l'on s'attendait à voir sortir des bêtes sinistres, des chacals, des hyènes...

Une petite porteuse d'eau était assise à côté de moi, et, voyant que je restais là, elle a posé sa gargoulette. Elle s'est enveloppée la face dans son voile noir, et, silencieuse, pendant deux heures, les mains croisées sur ses genoux, la tête baissée, n'a pas fait un mouvement.

Nous sommes partis avant la fin du jour, l'ânier, un grand gaillard de dix-huit ans se mettant à sangloter et disant que les Bédouins allaient venir nous couper la gorge avec leurs couteaux.

***

La dernière heure de lumière, à Luxor, devant le Nil, près du temple. Le fleuve est bien étrange, ce soir. Le regard y plonge sans rencontrer de surface, se perdant dans une pro-

fondeur grise et rosée. Tout près du bord, cependant, de menus frissons rouges, cuivrés ou brunâtres, font reconnaître la présence et la vie de l'eau.

La nuit tombe, et je descends dans la première cour du temple de Luxor, mal déblayée, encombrée de débris, obstruée de vieux limon, de décombres qui montent en talus où s'accrochent, dans un pêle-mêle de briques crues, des cases habitées, des cases en ruine, et, tout en haut, la misérable mosquée de plâtre dont le minaret penche, — pauvre vie obscure et souffreteuse qui s'est gîtée là, au pied des larges pylônes, au-dessus des colonnades lotiformes, parmi les pierres magnifiques.

Justement, c'est l'heure du mohgreb. La mélopée de l'Islam vibre, s'interrompt, reprend et se prolonge, tendue, élancée vers les quatre points cardinaux, à mesure que le crieur, sans hâte, fait le tour, là-haut, du minaret, et s'arrête, regardant le pays, les mains posées sur la balustrade de chaux.

Puis le silence. Des oiseaux de nuit volent; une chauve-souris me glace, soudain, d'un claquement d'aile frôleur. D'autres sans bruit décrivent leurs 8 éternels, disparues très vite dans la nuit et revenant toujours...

Et du haut des talus, du fond des trous obscurs et des cases abandonnées, s'avancent, avec circonspection, l'un après l'autre, des chats gris, très proches et pourtant que l'on distingue à peine sur tout ce fond de ruines grises... Et ils s'arrêtent, m'apercevant, et me fixent de leurs yeux qui flambent, une patte levée, sans oser bouger, effrayés par ma présence.

Serrés entre les piliers, trois colosses de granit me dominent, deux sans tête, l'autre intact, — trois Ramsès, les bras allongés et collés au corps, les poings fermés, les jambes faisant le geste d'avancer, raidis dans la *marche hiératique*, et qui semblent se remettre à vivre, et prêts à se diriger vers moi.

Toute une rangée de ces colosses est enterrée là, cachée dans cette colline de limon. A mi-hauteur, l'un d'eux montre sa face, le reste de la tête est enfoui. Puissante face aux prunelles énergiques et profondes qui semblent contempler l'invisible, — aux larges lèvres qui sourient dans la paix.

Rapidement, l'ombre s'épaissit : tout s'efface. Retour à la

maison dans la nuit sans fraîcheur, à pas lents, au bord du fleuve, en écoutant les chacals qui piaillent au loin dans la plaine, qui jettent de longs cris aigus d'enfants fous...

***

10 mars.

La sérénité bleue est revenue, mais la chaleur grandit régulièrement : c'est l'été qui s'établit très vite ; on dirait que tous les jours, on ouvre une nouvelle bouche d'un four invisible. Dans un mois, le pays sera intenable aux Européens. Déjà il se met à vibrer, comme pénétré silencieusement par la vie tropicale qui lui revient au cœur ; il prend ses grands aspects étranges. Les détails se fondent, noyés dans cette chaleur, et tout s'élargit.

Hier soir, comme nous revenions de Karnak, il y avait de la tendresse et de la volupté molle épandue dans l'espace; des champs d'orges vertes, très hautes à présent, nous masquaient le Nil, et par-dessus la chaîne lybique, dont la base était cachée, se déroulait, comme une vapeur suspendue imperceptiblement mauve. Les fumées du soir traînaient, posant des réseaux fluides entre les palmiers qui les traversaient en bleuissant. Des poussières mettaient une gaze dorée sur toutes choses, chargées de la délicate senteur spéciale à la terre égyptienne, et tout cela flottait comme l'âme même du pays, exhalée par la chaleur. Tout était vaste, endormi dans un si profond silence que l'on entendait à vingt mètres bourdonner un moustique dans l'or du dernier rayon. Les hauts bouquets de palmiers *doums* et de dattiers avaient une opulence sombre et leurs aigrettes s'irradiaient, noires, sur le ciel si pâle...

Aujourd'hui la chaleur augmente de deux degrés. Les vallées funéraires de la chaîne occidentale, de l'autre côté du fleuve, seront bientôt inaccessibles. Les morts d'autrefois vont rentrer pendant neuf mois dans la paix du silence et du feu. Sous les murailles enflammées de pierre jaune, dans les noirs corridors des syringes royales, les théories mystiques, les dieux et les monstres infernaux ne seront plus troublés.

Sur notre rive les orges ont des lustres d'émeraude ; les

tiges serrées montent jusqu'aux genoux, vernissées, drues, chargées de sève, accrochant la lumière avec des éclats frais; et, sur toute cette clarté de jeune verdure, les palmiers sont plus sombres, plus chauds, plus sauvages; ils s'ouvrent, immobiles, comme pour s'évaporer sous le soleil. Derrière eux les roses incertains, les miroitements glacés du désert, et ces trois pointes éternelles de la chaîne orientale que l'on retrouve parmi les signes hiéroglyphiques, signifiant, dit-on, la contrée thébaine...

15 mars.

Plus il fait chaud, et plus tout semble s'éteindre, s'envelopper de voiles blonds, s'alléger et s'agrandir. Les terrasses lybiques ne sont plus que pâleur, tout amorties, leurs lignes aiguës s'adoucissent, s'évanouissent dans un néant vague qui doit être de la poussière, du sable en suspension dans l'espace. Le monde se dilate, se fait fluide, les lignes des montagnes semblent s'étirer, onduler au loin avec plus de paresse. Tout est spacieux et très lent. Une haute voile blanche remonte le fleuve d'un mouvement insensible et continu. Lui-même va, sans ride, sans frisson, tout d'une pièce, endormi d'un sommeil lumineux et lourd. Dans l'air tiède, par-dessus les tamarins, les dattiers tressaillent tout doucement, agitent voluptueusement leurs palmes, comme des tentacules sensibles, aspirant un souffle doux que nous ne sentons pas à leur pied.

***

Voilà bien des semaines, plusieurs mois que nous sommes immobiles dans ce pays où les seuls événements sont les changements de la lumière. A la longue, cela fait, nous séparant de notre vie habituelle, comme un lac de clarté dormante, de rêverie égale, où nul détail saillant ne permet d'évaluer les distances, où les choses se reflètent sans profil précis, comme ces blondes montagnes qui ne mettent dans l'eau que de vagues langueurs d'or.

Nous revenons toujours à cette rive. Le repos y est plus absolu qu'ailleurs, car toute la paix merveilleuse de l'Égypte se mire dans le grand Nil. Aujourd'hui comme il y a cinq

mois, nous passons les premières heures du matin sur la petite terrasse, devant le fleuve, et le gardien du jardin nous apporte toujours le même petit bouquet de cassies jaunes très soigneusement lié. « *Faddal!* Veuillez! » dit-il avec une révérence. Nous les prenons et nous respirons leur arome subtil et profond, en fermant un peu les yeux. Alors il s'assoit devant nous, dans sa belle robe noire toute lustrée, et nous regarde fixement, sans bouger, avec un immobile sourire.

Le jardinier passe, un musulman assez fier, toujours proprement vêtu de toile blanche, au pas petit, élastique et léger de chat, au sourire très fin, au geste discret de la main menue, la barbe joliment frisée : toute l'allure si fréquente ici chez les pauvres gens, d'un homme de vieille race, poli et civilisé. Alors viennent les questions graves et affectueuses sur notre santé, des remerciements solennels à Allah.

Nos trois petits amis n'ont pas cessé de venir nous voir, Khalil le plus assidu de tous, mais ils sont nus maintenant, vêtus seulement d'une calotte blanche et de poussière comme tous les enfants fellahs qui font tourner les *sakkiehs* le long du fleuve..

Ou bien Mohammed, le jeune ânier à figure de sphinx que nous découvrîmes dans l'ombre du soukh, un jour de marché, et que nous emmenons dans tous nos pèlerinages aux vieux temples qu'il orne vraiment de sa présence. Une ou deux fois, seulement, chez ces fellahs, j'ai retrouvé le type primitif des vieilles dynasties ; chez lui, il éclate. Voilà l'antique tête massive. le nez plat et court, les lèvres épaisses puissamment arquées. Noblesse grave, calme hiératique, indicible sérieux du regard, force tranquille, c'est bien la physionomie de la grande bête immuable dont les pattes sont enfouies dans les sables morts et qui sonde l'horizon vide de ses yeux de pierre, une mélancolie figée sur ses larges lèvres un peu nègres...

Longuement, il sourit, le petit, qui se présente et attend nos ordres. Mystère du type : nous le contemplons en songeant qu'il est un rejeton très lointain de la race où germa l'idée qui développa la Religion et l'Art égyptiens ; que, peut-être, au fond de son âme obscure, quelque chose correspond à ces formes puissantes et si graves des pylônes et des temples.

Mais si l'idée directrice sommeille encore en lui, jamais elle n'affleurera jusqu'à la conscience. Elle a seulement moulé ses traits, disposé sa physionomie, façonné son être physique ; secrètement elle rythme ses gestes et ses attitudes. Son esprit, son cœur, sa vie sont pareils à ceux de tous les fellahs.

Ce matin, il nous apporte une surprise, un *bakchisch*, un véritable cadeau pour lequel il ne veut pas d'argent, une petite pièce de monnaie romaine que son père a trouvée dans son champ. Et lentement il défait pour la prendre le petit pli de la robe, vingt fois noué, qui sert de bourse aux fellahs, enfoncé dans la ceinture.

Mais voici la figure morose, le regard en dessous, la démarche oblique du vieux jardinier borgne, le musicien de l'endroit, le dépositaire, aujourd'hui, des anciennes traditions d'art, qui trouve plaisir à s'isoler, à besogner de ses doigts sur un roseau pour une fin qui n'est pas matérielle. Hélas ! il n'en a plus, de ces flûtes qui sont ses filles, qu'il a taillées lui même : une à une, il nous les a toutes vendues. Alors, parfois il est malheureux, il vient rôder sur la berge où il sait qu'il nous trouvera, et nous explique qu'il a très envie de jouer un air.

Nous lui apportons la plus belle, la double, l'*arghool*, celle qui a une basse de bourdon. Délicatement, avec tendresse, il la prend dans sa vieille main parcheminée, il la regarde, il souffle un peu dedans et n'est pas satisfait, nous reprochant d'un coup d'œil muet de ne l'avoir pas mieux soignée. Et puis il la caresse, l'humecte, la réchauffe de son haleine, en retire les menus pipeaux mobiles qu'il roule entre ses doigts, et prélude enfin.

Ce sont des airs joués sur cinq notes, soutenus par l'accompagnement continu du bourdon, une voix grave et vibrante de cornemuse qui s'enfle, qui prend du corps, et devient très puissante à mesure que se dessine l'arabesque sempiternelle de la mordante mélopée.

Toujours le même dessin, avec des broderies, des insistances mineures sur certains points. Cela s'exalte en montant vers une haute note qui se prolonge avec amour, qui se répète avec passion, qui s'éternise, le doigt ne pouvant se décider à la quitter tout à fait, la coupant et la laissant pas-

ser, se soulevant avec des battements de plus en plus lents, comme prêt à se pâmer de bonheur.

Comme il la savoure, cette note-là, le vieux borgne, accroupi à terre! Comme sa figure morte s'est éclairée, comme son œil méfiant est à l'aise, heureux maintenant et communicatif! A droite et à gauche, il se dandine, il se penche jusqu'à terre au moment du son suprême, ses paupières pleines de mouches et demi-closes, sa prunelle aveugle tournée vers nous dans un appel, comme pour nous dire : « Hein! Que penses-tu? Est-il possible d'aller au delà...? » — Et puis, infatigablement, il reprend en bas le motif simple, remonte par les étranges intervalles arabes, arrive à la haute note extatique et plaintive qui palpite comme l'aile d'un oiseau blessé, cependant que, tout en haut, de temps à autre, le cinquième doigt se crispe, remue, un peu nerveusement, sur le dernier trou, laissant passer le son aigu qui s'échappe par saccades, avec angoisse, bref et sec, étouffé tout de suite, — petit cri convulsif qui revient toujours et jette un émoi dans toute cette musique.

Finie la mélopée tremblante, la léthargie du silence retombe sur la terre enchantée. On s'y absorbe, la vue de l'homme n'étant ici qu'un divertissement, vite un trouble. Combien les choses qui ne remuent ni ne pensent sont meilleures à regarder! Lentement, nous faisons le tour de notre jardin, qui est bien, à présent, un éternel jardin de paradis musulman. L'air y est lourd et suave du parfum des orangers, voluptueux parfum d'amour qu'exhalent leurs étoiles de cire blanche, raidies par l'excès de sève, de vie vierge, pâmée de désir, où se concentre toute l'essence du printemps. Il y a de belles fleurs dans ce jardin, de merveilleuses fleurs allumées par ce printemps fou d'Afrique, de hauts pavots simples, larges comme la main, translucides, traversés par le soleil que filtre leur fragile tissu. Il y en a de bleus, de mauves, de rouges, tous lumineux comme des flammes, comme des légions de flammes, pareils à des âmes brûlantes sorties de la terre à l'époque où, remuée d'amour, elle rayonne d'un éclat mystérieux et se transfigure, même dans ce pays, où, pourtant, les verdures et les floraisons ne s'interrompent jamais.

Ainsi passent les journées, mais les nuits sont plus belles. A onze heures du soir, sur un large balcon de bois, où je

suis seul, l'air est aride autant qu'à midi, et délicieux, plein de tiédeur comme dans nos belles journées de juin. Les parfums montent par ondes, par bouffées molles, et de la terre obscure une ivresse se dégage qui noie tout l'être, qui le soulève et le fait défaillir d'espoir. Jamais encore le monde ne m'est apparu si étrange et si beau. Que tout est large et limpide ! Par delà les arbres, au loin, le Nil, les sables pâles de l'autre rive, les monts libyques sont teintés des couleurs qui les peignent pendant la journée, devenues rêveuses seulement et tout adoucies. Des souffles délicats passent sur la vallée, sans bruit. Le Nil murmure...

Nuits magiques et spacieuses ! Ampleur, transparence bleue, profondeurs sans voile de l'espace... Sur nos têtes, le ciel est une poudre nacrée avec des trouées d'éther bleu où les astres nagent, frissonnent en grosses gouttes de feu. Et sur ce fond de mystère, très lentement les hautes palmes remuent, se frôlent, chargées de vie, avec un bruissement électrique et sec...

ANDRÉ CHEVRILLON

PAROLE JURÉE[1]

XI

Un bref billet avait mandé à Jacqueline la mort de madame de Maguelonne, dont Bertrand se serait fait un scrupule de l'informer par télégramme, comme d'une bonne nouvelle sur laquelle on se rue. Ayant pu rentrer à Paris une demi-journée plus tôt qu'il ne l'avait annoncé, il arriva quai Voltaire à l'improviste, et la trouva en tête à tête avec un inconnu, installé dans cette attitude familière que donne l'intimité d'après déjeuner. Elle rougit un peu à le voir inopinément, puis fit les présentations :

— Monsieur de Maguelonne... Yvon Kérouen, mon ami, je puis presque dire d'enfance, qui nous fait la surprise de revenir du Japon sans crier gare.

C'était fort déraisonnable, puisqu'elle n'était pas prévenue, mais Bertrand éprouva une vive contrariété de cette intrusion Il en voulut presque à Jacqueline de son sang-froid. L'innocente obstination du marin à ne pas lui céder la place augmenta sa mauvaise humeur. Il ne put la dissimuler lorsque, l'ayant fait déguerpir par une fausse sortie, il demeura seul avec elle.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 Avril et 1er Mai.

— Vous ne voudriez pas que ce pauvre garçon, frais débarqué du bout du monde, fût au courant de ce que Paris ignore ou fait semblant? dit Jacqueline, un peu blessée.

— J'ai tort, évidemment... Mais si vous croyez que c'est agréable, quand on arrive le cœur plein à déborder, de trébucher sur un gêneur. Bah ! ne parlons plus de lui... parlons de nous.

Mais, assis côte à côte sur une causeuse, les mains dans les mains et les yeux dans les yeux, un embarras se glissa entre eux. Ils étaient comme ces êtres qui, séparés depuis longtemps, ont tellement à se dire qu'ils ne savent par où commencer. La glace rompue, il est vrai, quelle chaleur et quelle abondance ! C'est ce qui était arrivé avec Yvon Kérouen. Dans le cœur bien équilibré de Jacqueline, l'amour ne faisait aucun tort à l'amitié, et celle-ci, très ancienne et très solide, n'avait pas souffert de l'éloignement. Et puis, l'ami revenu l'occupait à un moment où il ne lui plaisait point de s'abandonner à des rêveries. Aussi, au débotté, l'ancien aide de camp de l'amiral de Lesguern avait-il trouvé le logis du quai Voltaire aussi cordialement familier qu'autrefois. Si bien que, par contraste avec l'animation de l'entretien au milieu duquel Bertrand était tombé, il semblait que le nouveau venu, ce fût lui.

Ce froid subit, si peu en accord avec leurs sentiments intimes, égratigna ses nerfs trop tendus depuis une semaine.

Et puis il s'en voulait de trouver si difficile à formuler ce qu'il avait à dire. Enfin, se ressaisissant, il commença :

— Nous avons à parler de bien des choses...

Doucement de sa main elle lui ferma la bouche.

— Plus tard, interrompit-elle, beaucoup plus tard...

Il se persuada qu'il se taisait pour obéir à ce scrupule de délicatesse dont il lui sut gré. Ce crêpe à son chapeau, n'était-ce pas une hypocrisie qu'il se reprochait presque? Et cependant il se sentit soulagé par le recul d'une échéance qu'il eût juré appeler de toute son ardeur. Pourquoi donc? Ce serment, en le prêtant, son cœur l'avait rejeté, et dès la minute même, sa résolution de n'en pas tenir compte s'était formulée, absolue. Pourquoi, alors, l'importunait ainsi une parole vaine?

Le monde, naturellement, s'empressa de fixer leur mariage

dans le délai prescrit par les convenances. Selon qu'on était de complexion plus ou moins malveillante, on souriait, on ricanait ou on se récriait. Ce qu'il y a de férocement cynique dans la gouaillerie parisienne avait beau jeu.

— Croyez-vous que c'est une chance ! disaient les uns.

— Les choses n'arrivent pas ainsi à pic, reprenaient plaisamment les autres... Il l'aura achevée !

— Voulez-vous bien ne pas dire d'horreurs pareilles !...

— Bah ! c'était un tel crampon, cette pauvre femme !

— Le malheur des uns fait le bonheur des autres.

— Vous en parlez bien à votre aise.

— Mais aussi quelle maladresse de se laisser mourir !

— Le piquant, c'est si, à présent qu'ils peuvent s'épouser, ils allaient rompre ! suggéraient les sceptiques.

— Rompre quoi ? demandaient les bonnes âmes... Est-ce que vous croyez que...

— Allons donc ! cela crève les yeux. Et d'ailleurs, Maguelonne n'est pas un homme qu'on puisse tenir à la portion congrue.

— Eh ! eh !.. elle est bien roublarde, sans en avoir l'air ! insinuaient les ennemis de la chanoinesse.

— Et puis après ? ripostaient ses amis. Ne dirait-on pas qu'il lui ferait en l'épousant si grand honneur ?... C'est bien autant pour lui que serait le beau mariage !

Les personnes conciliantes concluaient qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, et que c'était indiqué.

Ceux qui avaient persisté à nier la liaison se ralliaient au mariage avec un empressement donnant à penser qu'ils en croyaient plus qu'ils n'en disaient. Madame Mauclercq fut la première à sonder Jacqueline. Celle-ci d'abord fit la sourde oreille, puis, mise au pied du mur, affirma sans mensonge qu'il n'en était nullement question.

— Sans doute, fit Marthe, c'est trop tôt... Mais à bon entendeur salut !

— Ma chère, je vous engage à ne rien entendre et à ne rien attendre. Et si ce bruit se répandait de par le monde, vous m'obligeriez fort de le démentir.

— Comme faux, ou comme prématuré ?

— Tant qu'il n'y a rien, cela revient au même.

— Vous n'empêcherez pas de parler.

— Malheureusement... Mais j'espère que mes amis, du moins, me feront la grâce de s'abstenir. C'est une véritable rage qu'on a de marier les gens sans leur consentement.

— Que voulez-vous, ma chérie! il est assez visible que M. de Maguelonne vous fait la cour de très près.

— Vous me forcez à vaincre ma modestie pour vous demander s'il est le premier.

— Non... mais vous n'avez pas l'air de le décourager. Et puis enfin, ajouta naïvement la petite femme, il y a quelque chose de particulier... Quoi? on serait bien embarrassé de le dire. Cela se sent et ne s'explique pas.

Jacqueline rougit un peu.

— Alors le mieux est de ne pas essayer.

— Oui, mais pensez donc ce qu'on est curieux de savoir si notre belle rebelle reviendra de ses grandes résolutions!

— Faut-il répéter encore que je n'ai rien résolu du tout, sinon de vivre à mon gré, et qu'à parler tout à fait sérieusement, je n'ai aucun parti pris contre le mariage? Au cas où je m'y déciderais quelque jour, on s'écriera si fort que je l'entends d'ici. Cela prouvera une fois de plus qu'on n'a rien compris à mon attitude. Mais on m'a déjà fait l'honneur de s'étonner assez à mon sujet pour que je m'attende à ce qu'on s'étonne encore davantage. Tout cela est, d'ailleurs, de si peu d'importance pour les autres, et il serait si simple de ne pas s'occuper de moi!

Oui, certes, ce mariage rare qui est la consécration et l'épuration d'un amour éprouvé, Jacqueline l'envisageait avec le secret orgueil de penser qu'il dépendait d'elle seule à présent d'en réaliser le rêve. Si tout d'abord elle avait imposé silence à Bertrand, c'était par cet instinctif sentiment de décence qui interdit de chausser les souliers d'un mort. Mais l'avenir n'en était pas moins dans sa main. En attendant que sonnât l'heure, elle n'avait qu'à vivre comme par le passé, son bonheur adouci encore par un apaisement de sa conscience légèrement inquiète.

Que cet avenir s'édifiât sur un cadavre, cela ne la troublait point. Elle était entrée dans la vie de Bertrand après le fait accompli; ce que sa femme avait pu souffrir venait de

lui, non pas d'elle. C'était une place libre qu'elle avait prise dans son cœur. La joie des uns est faite de la tristesse des autres, la vie naît de la mort, et chacun à son tour bénéficie des caprices du destin ou en est victime. L'esprit robuste et sincère de Jacqueline n'était point accessible à ces sentimentalités souvent hypocrites par lesquelles on se donne à peu de frais l'illusion de toutes les magnanimités. Peu encline aux sacrifices inutiles, elle ne croyait pas que se créer des scrupules chimériques fût se grandir l'âme. Si elle ressentait comme un ennui de devoir la régularisation de sa vie à une mort opportune, c'est que la plus rigoureuse logique se laisse toujours entamer par de vagues scrupules de sentiment. Mais cela pesait trop peu dans la balance pour que l'accord de son cœur avec sa conscience s'en trouvât compromis.

Alors que, par une de ces ententes tacites qui s'établissent, les hommes de l'entourage de la chanoinesse s'effaçaient devant le privilégié, Yvon Kérouen, ne se doutant de rien, n'y mettait pas la même discrétion. Quand même Jacqueline l'eût voulu, — et son amitié s'y refusait, — quel prétexte donner pour le tenir à l'écart? Aussi Bertrand le trouvait-il souvent en tiers. Dès le premier jour, la malencontre qui l'avait mis sur son chemin hors de propos le lui avait fait prendre par le mauvais bout. Dans ces cœurs violents, terribles tourmenteurs de soi-même, un rien suffit pour semer une défiance qu'ils savent puérile, mais d'autant plus indestructible précisément qu'elle échappe à la raison. Du haut de son orgueil de vainqueur, l'homme qui avait triomphé de ce cœur fier aurait ri, si on lui eût insinué que l'ami d'enfance lui inspirait quelque alarme. Moins sincèrement peut-être, quoique aussi énergiquement, se fût-il défendu de toute jalousie rétrospective. Pourquoi cependant ce maladroit était-il revenu afin de lui remettre en mémoire certain propos ambigu tenu naguère par madame Castillon, et que Bertrand croyait bien oublié?

Jacqueline s'était aperçue d'une antipathie qui se manifestait par des accès d'humeur, et ces sarcasmes dont, malhabile à se maîtriser, un homme crible tout autre qui fait la plus légère ombre à son soleil.

— Il est déguisé en clair de lune, votre ami, dit-il un jour.

Elle ne put s'empêcher de rire, tant ce mot s'adaptait exac-

tement à ce beau ténébreux un peu fade, aux traits régulièrement arrondis, les yeux bleus dans une pâleur mate, avec la vague mélancolie mystique du Breton et le froid sérieux de l'homme de mer.

Sans attacher d'importance à cette pique que la moins coquette des femmes a toujours quelque vanité à provoquer chez l'homme aimé, Jacqueline s'efforçait d'éviter le contact entre eux. Bertrand le remarqua et, quoique prises par égard pour lui, ces précautions lui donnèrent du déplaisir. Puis, le hasard voulut qu'à cette époque madame de Luzy vînt passer quelque temps à Paris. Elle aimait beaucoup Yvon, qui était son parent, et l'attira encore davantage chez sa nièce. Par surcroît, sa présence quai Voltaire entravait quelque peu la liberté de Jacqueline. Tout cela était fort naturel et absolument inévitable. Bertrand n'en fut pas moins mécontent comme d'atteintes portées à ses privilèges. Il devenait si nerveux, si irritable, qu'une fois Jacqueline fut sur le point de lui dire :

« Un peu de patience... Le jour n'est-il pas proche où disparaîtront toutes ces petites épines ?... »

Mais elle se souvint à temps qu'il ne lui appartenait point de parler la première. Si elle avait lu dans la pensée de Bertrand, elle aurait vu qu'au même moment il se tenait le même langage, quelque chose de plus fort que son désir lui clouant les lèvres. Dans le tréfonds d'elle-même, elle trouva étrange qu'il n'eût pas saisi cette occasion pour aborder le sujet qui leur tenait au cœur à tous deux. A la vérité, elle le lui avait interdit d'abord; mais c'était affaire de temps et de tact. Ce léger froissement s'effaça vite. Elle était la plus indulgente des amies, et lui reprocha moins longtemps ce silence, pour elle inexplicable, qu'il ne se le reprocha, lui, qui en connaissait trop le motif. Ce fut un nuage que le vent emporta comme il l'avait amené.

Constance continuait à venir chez la chanoinesse. Désarmé devant cette impudence, Bertrand rongeait son frein, jusqu'au jour où, n'y tenant plus, il fit naître assez peu adroitement l'occasion de dire sans ménagements à Jacqueline ce qu'il pensait de madame Castillon.

— J'enrage, conclut-il, qu'une femme comme elle se puisse vanter d'être liée avec une femme comme vous.

— Que vous devenez moral! dit-elle en riant.

— C'est bien de moralité que j'ai souci!... Mais ma tolérance, et la vôtre aussi, s'arrête où commence la bassesse du caractère, et j'ai les plus sérieuses raisons de juger le sien digne de tous les mépris.

— Votre insistance me met la puce à l'oreille... Seulement, je me demande s'il en faut déduire que le bruit qui a couru était vrai ou faux.

— Croyez-le faux, et vous aurez plus de chances de ne pas vous tromper... Peut-on savoir quel était ce bruit?

— Que vous étiez du dernier bien avec la dame en question.

— Si j'avais des motifs de n'être pas ingrat, je serais plus réservé à son sujet.

— Et vous seriez discret, en quoi vous auriez bien raison. Aussi ma question ne demande-t-elle pas de réponse.

— Mais je n'ai rien à taire. La vérité est que je lui ai fait un doigt de cour, comme tout le monde... Et, s'il n'était malséant à un homme de s'en targuer, je dirais qu'elle me la faisait bien davantage. Je ne sais ce qu'il en serait advenu... il faut bien vivre!... Mais je vous ai connue, et cela a été fini sans avoir jamais commencé. Laissons cela... Vous m'avez tout entier, présent et avenir... que vous importe le passé?

Et, trahissant sa préoccupation involontaire, il ajouta étourdiment :

— Est-ce que je m'inquiète, moi, des hommes que... qui vous ont fait la cour? se reprit-il.

— C'est un peu différent, répliqua Jacqueline avec quelque vivacité.

— Très différent, j'en conviens... Mais l'amour est d'une exigence insupportable.

— L'amour masculin, surtout.

— Et le mien plus que tout autre... Je ne vous ai pas prise en traître. Aussi je vous demande, pour me faire plaisir, d'expulser madame Castillon de votre vie, où elle n'a rien à faire que du mal.

— Si vous ne me demandez jamais de chose plus difficile... Mais que craindrais-je d'elle?

— Elle est capable de tout.

— Nous n'avons rien à redouter que de nous-mêmes, et de moi je suis sûre. Ne devrais-je donc pas l'être de vous?

— Quelle folie!... Eh bien! mettez que c'est un caprice, et supprimez-la.

— Allons, puisqu'on ne peut rien vous refuser, nous la supprimerons.

Ce pluriel, dit si gentiment, lui donna courage.

— J'ai là une lettre où il est question de vous, reprit-il tout à coup.

— Tant pis!... je ne suis jamais rassurée quand on parle de moi.

— Vous le serez en apprenant que c'est de ma mère.

Il la lui tendit, sans réfléchir qu'elle était datée de plus d'une semaine. Tout ce temps, il l'avait portée sur lui, toujours retenu de la lui donner par une hésitation à laquelle il s'en voulait d'obéir, et dont il ne parvenait pas à triompher.

— Lisez-la d'un bout à l'autre... il n'y a pas un mot que vous n'ayez le droit de connaître.

« Mon cher enfant,

» Bien que le culte des anniversaires ne soit pas ton fort, — encore une tradition qui s'en va, et c'est dommage, — j'ai vu avec plaisir que tu n'oubliais pas les seize ans de ta fille. Elle a dû t'écrire pour te remercier de ton présent. Seize ans!... C'est la première étape de la vie, celle qui de l'enfant fait presque une femme. La secousse morale qu'a donnée à Geneviève la mort de sa mère n'a pas peu contribué à avancer l'échéance dont je m'étais toujours préoccupée pour elle, même lorsqu'elle était en d'autres mains.

» La suite la plus douloureuse des séparations est l'incohérence qui en résulte dans la direction des enfants. Partagée entre ses parents, elle aurait été ballottée en bien des sens contraires. Abandonnée à sa mère, c'est avec plus de sollicitude que de clairvoyance qu'elle aurait été gouvernée, à cette période critique de transformation où la vie doit être aiguillée dans une voie conforme aux indications du tempérament. De moi à toi, oserai-je le dire?... peut-être le malheur d'être privée de la tendresse maternelle tournera-t-il pour son bien. Tu as charge d'âme aujourd'hui, d'une jolie

petite âme très fine et très pure. Des décisions s'imposent. Y as-tu songé ?

» Je suis bonne catholique, Dieu merci, mais je n'aime pas les couvents. Les pensions laïques valent moins encore, leur empruntant ce qu'ils ont de mauvais sans le reste. Le ciel nous préserve de cette invention pédantesque et antichrétienne des lycées de filles, pépinières de pionnes et d'esprits forts. De mon temps, à seize ans nous savions tout ce qu'il est nécessaire à une femme de tenir de l'école. La vie se chargeait d'enseigner le reste, et nous n'en étions pas plus sottes ni moins aimables. Cependant, sans vouloir faire de Geneviève une bachelière, il faut bien hurler avec les loups, et, faute de mieux, le plus sage est sans doute de la laisser encore au Sacré-Cœur. Ce n'est qu'un répit. Dans deux ans au plus tard, le moment sera venu de la mettre dans le monde. La vie retirée que je mène, et à laquelle mon âge ni ma santé ne me permettraient de renoncer, n'est pas ce qu'il faut pour façonner une femme. D'ailleurs, aurais-je le temps de conduire Geneviève jusqu'au mariage ? Son autre grand'-mère est taillée pour vivre cent ans. Mais je verrais avec effroi cette plante robuste et vivace croître sans air, sans lumière, sans horizon, dans une atmosphère de sacristie. La prendre auprès de toi ? Je ne te vois pas dans ce rôle de *pater familias*, même avec une bonne gouvernante, et la meilleure ne vaut guère. Cela dit sans reproche, car ce n'est pas là métier d'homme. C'est nous qui faisons les enfants au figuré comme au propre ; et quand il s'agit d'une fille, la question morale se complique de difficultés matérielles auxquelles il n'est qu'une solution, que tu devines. En deux mots comme en cent, as-tu l'intention de te remarier ?

» T'ayant déjà influencé au début de ta vie, avec des conséquences fâcheuses, il semble que j'aie mauvaise grâce à y revenir. Cependant je ne te fais pas l'injure de t'attribuer cette ânerie courante qu'un premier mariage qui a mal tourné doit éloigner d'en contracter un second. Je n'avais pas compris alors ce qu'il te fallait et je m'en accuse, en m'en excusant sur ce que peut-être tu ne le savais pas davantage. Aujourd'hui la situation est autre, et si je te donne ce conseil, le dernier sans doute que tu recevras de ta mère, c'est que j'y vois

un devoir, non seulement envers ton enfant, mais envers toi-même.

» Vieillir seul n'est gai pour personne, et pour un homme c'est bien malsain. Je ne te demande pas tes secrets. Mais si les liens dans lesquels ton cœur peut se trouver engagé sont de ceux qui ne t'interdisent pas le mariage, il te serait, j'en suis sûre, facile de trouver, pour prendre charge de toi et de ta fille, une femme intelligente et bonne, que tu aimes et qui t'aime de la façon dont tu veux être aimé. Si elle est telle que je la vois, le passé ne m'empêche pas de croire que tu peux la rendre fort heureuse, car tu n'es qu'un faux viveur, et c'est la femme qui fait le bon mari.

» Quant à Geneviève, celle qui serait bonne mère, au sens sérieux et élevé du mot, pour ses propres enfants, le sera pour ceux de l'homme qu'elle aime. Avec la femme que je te voudrais, je serais sans inquiétude de ce côté. Certaine qu'elle existe, par avance j'approuve de tout mon cœur un choix qui me donnerait la joie de pouvoir mourir en paix. »

— Eh bien ! — dit Bertrand quand Jacqueline eut fini sa lecture, — c'est à vous, à qui j'appartiens, que je demande d'en décider. Ne croyez-vous pas que c'est parler d'or ? Et ne voyez-vous point dans mes horizons une femme exactement pareille à ce que ma mère souhaite pour moi ? Reste à savoir si elle me fera l'honneur d'accepter ma main.

Pour toute réponse, elle lui tendit les bras. Si simplement que l'engagement fût conclu, il était assez grave pour qu'elle ne dût pas attribuer à une autre cause l'assombrissement subit du front de son amant.

Ils s'accordèrent à tenir leur décision secrète jusqu'à ce qu'une année fût révolue depuis la mort qui les faisait libres. Vis-à-vis de sa mère au moins Bertrand aurait voulu brûler ses vaisseaux. C'est par superstition que Jacqueline l'en retint.

— Ce qu'on annonce si longtemps à l'avance n'arrive jamais, dit-elle en riant. L'avenir ne souffre pas d'être escompté.

Il se borna donc à écrire à madame de Maguelonne pour lui donner à entendre, en termes aussi discrets qu'elle les

avait formulés, que ses désirs n'étaient peut-être pas loin de recevoir satisfaction. Le moment venu, Jacqueline n'aurait qu'une simple notification à adresser à ses proches. Ils procéderaient dans la plus stricte intimité à une cérémonie à l'anglaise, feraient un voyage qui, celui-là, serait bien véritablement amoureux en même temps que nuptial, et au retour prendraient la vie commune, abolissant toutes les petites difficultés présentes. Jusque-là, ils n'avaient qu'à se laisser vivre, tout nuage banni de leur ciel.

XII

Fidèle à sa promesse, Jacqueline avait espacé très significativement ses relations avec madame Castillon. A l'ordinaire, ces ruptures mondaines se font sans éclat, la personne intéressée, qui comprend à demi-mot, se gardant d'insister. Mais Constance avait ses raisons d'agir d'autre sorte. Ne pas la recevoir les dimanches soirs était impossible, et la chanoinesse se borna à lui témoigner quelque froideur. Faisant représenter chez elle, par des sociétaires de la Comédie-Française, une pièce inédite d'un psychologue « cruel » de ses amis, qui fit quelque bruit dans le monde, elle ne l'engagea point. Deux ou trois jours après, la rencontrant chez madame Le Séneschal, Constance la prit à part pour lui dire :

— Est-ce à un oubli que je dois d'avoir été exclue de votre fête ?

L'attaque était vive, nette fut la riposte :

— La question n'est guère de celles qu'on pose, car elle crée un double embarras. Puisque vous le voulez, je vous dirai qu'à mon grand regret mon salon n'est pas assez vaste pour ce que j'ai d'amis... et de relations. La comédie prend de la place... j'ai dû faire un choix. C'est fort simple, comme vous voyez.

— Tout à fait simple. Et, non moins naturellement, parmi vos relations, — je vois que je ne saurais prétendre au titre d'amie, — vous avez de préférence éliminé celles qui déplaisent à M. de Maguelonne.

Jacqueline rougit, mais c'était de colère.

— Je ne vois pas très bien ce que M. de Maguelonne vient faire ici, n'ayant pas l'habitude de consulter mon entourage, même le plus intime, sur les gens qu'il me plaît de recevoir chez moi.

Elle avait appuyé sur ce mot. Constance le répéta avec ironie :

— Chez vous... C'est juste... Pour combien de temps encore ?

Jacqueline dédaigna de recourir aux faux-fuyants.

— Si je vous comprends bien, répliqua-t-elle avec hauteur, permettez-moi de vous dire que la question est indiscrète autant qu'oiseuse.

— Soyez tranquille, continua madame Castillon du même ton de bravade souriante, je ne proclamerai pas à son de trompe ce que je sais si bien. Seulement, entre nous, pourquoi m'en faire un mystère?

— J'ignore de quelle source vous tenez vos informations, mais il ne me convient ni de les confirmer, ni de les démentir.

— Je suis encore mieux instruite que vous ne pensez, car, pour peu que cela vous intéresse, je puis vous donner la clef des tergiversations de M. de Maguelonne.

— Votre clef ouvrirait une porte qui n'est pas fermée : il n'y a rien de pareil.

— Vraiment ? Alors c'est une affaire décidée ?

— Souffrez, madame, que nous brisions l'entretien. Ces choses me sont absolument personnelles, je n'ai pas de confidences à vous faire.

— Pardonnez-moi... je voulais seulement savoir si mon ex-cousin avait réussi à surmonter un obstacle dont je m'inquiétais pour lui et pour vous.

Une question brûla les lèvres de Jacqueline. Elle se retint de la poser.

— Eh bien ! vous êtes édifiée à présent, répondit-elle froidement. Restons-en donc là.

Si brève qu'eût été son hésitation, il n'en avait pas fallu davantage à Constance pour s'assurer qu'elle ne savait rien.

— Vous m'en voyez ravie, reprit-elle. Connu, à ce que je crois, de lui seul et de moi, certain engagement qu'il a pris

aurait pu gêner votre bonheur et le sien. Il n'en est rien, c'est à merveille. Au surplus, je n'attendais pas moins de son courage. Adieu, comtesse, et, sans rancune, mes compliments et mes vœux.

Toute la soirée, Jacqueline continua de sourire, avec, au dedans d'elle-même, la sensation d'un écroulement subit. Elle ne dormit guère, cette nuit-là. Au matin, sans balancer une minute à attaquer de front le péril inconnu, pressenti redoutable, elle se rendit chez Bertrand.

Hors que l'heure était insolite, cela n'était pas pour le surprendre. Chez elle, Jacqueline ne recevait que l'ami, un ami très assidu, très familier, un peu compromettant, mais de qui on ne pouvait rien dire de plus. En ce logis où vivait la mémoire des siens, sous les yeux de leurs portraits, qui y mettaient comme un reflet de leur tendresse évanouie, il lui eût déplu que Bertrand vînt à un autre titre. Puis, à garder chaste son foyer, il lui semblait se donner moins et que sa dignité y gagnât. Si vif que fût son amour, une jalousie d'indépendance persistait en elle, qui se refusait à une prise de possession complète.

Une considération toute pratique venait encore primer les autres. Elle avait d'anciens serviteurs, de qui elle tenait à être respectée. Une mondaine sort et rentre à toute heure, sans que cela donne lieu à commentaires. Mais dans son intérieur l'entoure une sorte de surveillance subalterne, qu'il est malaisé et humiliant de mettre en défaut. Un homme se trouve bien plus libre chez lui ; et d'ailleurs, en face d'un valet de chambre étranger, entrevu vaguement, cette pudeur n'existait plus. Échappant à la curiosité du concierge, le petit pavillon de Bertrand était propice à des visites de femme. Il aimait cet arrangement de leur vie, excitant le désir par l'attente et donnant plus de saveur à leurs rencontres d'amour. Depuis qu'ils envisageaient un terme à ce mystère, elle n'avait pas voulu que rien y fût changé. Plus que jamais il devait respecter le toit sous lequel bientôt il entrerait en mari. Et en ce moment le séjour de madame de Luzy chez sa nièce amenait plus souvent Jacqueline rue de l'Université, puisqu'il ne pouvait venir quai Voltaire aussi librement.

— Voilà une gentille surprise ! s'écria-t-il en se levant vi-

vement de sa table de travail pour venir au-devant d'elle, les bras tendus.

Il s'arrêta, interrogateur et un peu interdit à la voir si grave.

— Bertrand, dit-elle aussitôt, vous allez me donner votre parole d'honneur de me répondre en toute vérité.

Encore un serment... Sa blessure secrète!... Il eut un geste d'irritation qui n'échappa point aux grands yeux fixés sur lui.

— C'est donc bien sérieux? fit-il avec un sourire un peu contraint.

— J'espère que non... et c'est vous qui allez me le dire. Mais j'ai tort de donner à ma question ces préliminaires dramatiques, comme si jamais vous m'aviez menti. Dans six mois, cela est bien décidé...

— Cinq, interrompit-il.

— C'est vrai, le temps court si vite!

— Jusque-là je le trouverai beaucoup trop lent.

— Ainsi, dans cinq mois, je porterai votre nom.

— Vous me ferez cet honneur.

Il parlait légèrement, par réaction instinctive contre le ton de Jacqueline.

— Êtes-vous bien sûr que ce mariage se fera sans réserve, sans regrets, de votre plein gré?... que rien n'y met obstacle?

Et, comme il demeurait abasourdi :

— Vous ne niez point... Il y a donc quelque chose?

— Je ne nie point parce que je tombe de mon haut.

— Il y a quelque chose, vous dis-je. Je le sais, mais quoi?... Je ne pourrai plus vous aimer avec ce secret entre nous. S'il est sérieux, vous me le devez. S'il ne l'est pas, pourquoi me le taire?

— Mais de quoi parlez-vous et depuis quand vous est venue en tête cette idée extravagante?

— Je voudrais qu'elle fût extravagante, car depuis hier seulement, elle m'a fait beaucoup souffrir.

— Hier?... Qui avez-vous-vu? Que vous a-t-on dit? A quel propos cette querelle, et qu'ai-je à me défendre contre je ne sais quel ragot?

Il se promenait par la chambre et son irritation le trahissait. Jacqueline l'arrêta en lui posant les mains sur les épaules et, très doucement :

— Il n'est pas question de vous défendre, mon ami, et si ce n'était qu'un ragot, j'en aurais fait justice moi-même. C'est précisément parce que j'ignore de quoi il est question que je vous le demande.

— Et comment le saurais-je?

— Répétez cela...

Le regard de Bertrand se détourna du sien.

— N'essayez pas de mentir, vous n'y réussiriez point. Je vais vous aider. Il s'agit d'une chose sue de vous seulement et de madame Castillon. Elle est donc plus avant dans vos secrets que moi? Ou bien serait-ce que ce secret la concerne, auquel cas vous en seriez relevé, puisqu'elle-même m'a offert de me le livrer?

— Ne croyez pas cela, répondit-il vivement.

— Je ne crois rien, mais je pourrais tout croire. Le plus sûr est de me dire ce qui est.

En présence de ce doux entêtement, qu'il savait que rien ne pourrait vaincre, Bertrand se décida à parler. Il s'en tint au strict nécessaire, dégagé du tragique de la chose vécue, ce qui en atténuait considérablement la portée. Sans mot dire, elle l'écouta, un peu pâle. Quand il eut fini, dans un élan de joie d'être soulagé de ce poids qui l'oppressait, il ajouta rapidement :

— Vous voyez, c'est un enfantillage. Il ne suffit pas de mourir pour mettre le droit de son côté. Ne parlons plus jamais de cette scène de mélodrame.

— Ce n'est pas une petite affaire de mourir, dit Jacqueline d'un accent de reproche.

— J'y consens... et puis après? Est-ce une raison pour empêcher les autres de vivre? Ne vous inquiétez pas plus de cela que je ne m'en inquiète moi-même.

— Vous vous en inquiétez, Bertrand, et cela m'explique certaines choses dont je m'étonnais un peu, sans les comprendre. Ne dites pas non... je vous en aime davantage.

— Question de nerfs... impression macabre qui s'est effacée comme un mirage qu'elle est. Aimons-nous, il n'y a que cela dont nous soyons sûrs.

Et impérieusement passionné comme il savait l'être, il la désarma par de si tendres caresses qu'elle fut faible et partit sans lui avoir dit ce qu'elle pensait.

Seule, elle se retrouva. Aussitôt que de la bouche de Bertrand était tombée la vérité, sa conscience avait clamé :

« Il doit tenir sa parole ! »

Rien ne put dissiper cette vision immédiate du devoir, nette et cruelle comme une lame. En vain la raison lui représenta-t-elle que c'était une de ces abnégations stériles, un de ces sacrifices romanesques à un mot, que son sens un peu positif de la vie n'eût exigés de personne. Pourquoi alors se l'imposer à elle-même, en l'imposant à l'homme qu'elle aimait tendrement ? C'est qu'il lui parut qu'elle l'aimerait moins s'il manquait à la parole jurée, et qu'aussi elle se mésestimerait de le laisser y manquer pour elle. Insensiblement cette résolution entra dans sa volonté, sans que pût l'en arracher ce qui lui disait son cœur. Quand elle revit Bertrand, la chaleur avec laquelle il combattit son scrupule ne l'ébranla pas davantage.

— Enfin, lui dit-il, savez-vous seulement si madame de Maguelonne était sincère ?... si elle n'a pas obéi à une suggestion étrangère dont elle a été empoisonnée à l'heure qui devait être celle du pardon ?

— En êtes-vous sûr?

— Comment l'affirmerais-je ? Mais celle que je soupçonne me l'a presque avoué.

— Peut-être ne le croyez-vous que parce que nous voudrions que cela fût.

— D'ailleurs, reprit-il avec véhémence, vous ne me ferez pas admettre que le caprice d'une agonie, avec laquelle on ne peut pas discuter, contre laquelle il n'est pas permis de se défendre, puisse à jamais enchaîner des vivants. Considérez que ce serment de complaisance m'a été inspiré par son intérêt, non par le mien... intérêt fugitif que la mort a emporté avec elle. Il s'agissait de prolonger de quelques heures une vie presque éteinte, de donner un peu de paix à des derniers moments. Toujours et pour cent choses, on ment aux mourants. Je l'ai fait sans hésiter parce que c'était à mes yeux un simulacre. Mais je me serais plutôt coupé la langue que de prononcer cette parole maudite, si j'avais pensé qu'elle engagerait ma vie et la vôtre.

— C'était votre devoir.

— Et de l'avoir accompli, vous voulez me donner un éternel regret?

— L'aurez-vous accompli en restant à mi-chemin? Quoi que vous en disiez, il y a là bien plus qu'une de ces satisfactions quelconques dont on berce un lit de mort. Savons-nous si ce n'est pas une réparation nécessaire?

Bertrand fit un geste d'impatience.

— Moi, je vous ai absous, dit-elle vivement. Mais de quel droit?

— Du droit que vous confère une conscience qui n'est que trop scrupuleuse.

— Scrupuleuse, soit!... seulement, pas assez désintéressée pour vous juger, peut-être... Je ne crois pas me tromper. Cependant, pour ne pas vous diminuer à mes yeux, ce mal que vous avez fait à une autre n'en existe pas moins. Et s'il n'a pas plu à celle qui en a souffert de vous remettre la dette, elle demeure entière. Plutôt l'acquitter par le sacrifice de nos désirs que nous dérober si c'est au prix de votre honneur.

— D'un mot vous en avez décidé : ces désirs sont à nous deux en effet, alors que mon honneur est à moi seul; c'est donc à lui de payer. Si d'ailleurs il commande de respecter la parole donnée, ce n'est pas l'unique devoir qu'il impose. Je m'en connais un autre, Jacqueline, un devoir de reconnaissance et d'amour qui m'est trop cher pour l'immoler à je ne sais quel sophisme. Entre les deux, puisqu'ils se contrarient, il n'appartient qu'à moi de faire un choix, et c'est celui-ci que je prétends remplir.

— Et si moi, je ne veux pas?

— Folie!...

— Non, je ne veux pas, parce qu'un jour viendrait où vous vous repentiriez de la générosité qui aujourd'hui vous fait parler contre votre sentiment.

— Croyez-vous que je ne connaisse pas mon cœur?

— Moi aussi, je le connais. C'est pourquoi je sais que, pour vous comme pour moi, rien ne prévaudra jamais contre cette réalité inflexible que la foi jurée est jurée. L'honneur eût-il cent fois tort, on ne raisonne pas avec lui.

— Honneur chimérique...

— Chimérique également le devoir que vous lui opposez, car si je vous en décharge, il n'existe plus.

— Alors, pour m'épargner un sacrifice illusoire, quoi que vous en disiez, le sacrifice d'une sorte d'élégance morale purement conventionnelle, j'accepterais le vôtre qui n'est que trop véritable?

— L'est-il? S'il s'agissait de ne plus aimer, certes oui... et en ce cas ma conscience succomberait sans doute, seconde faiblesse que je tiendrais pour plus coupable que la première. Mais qui nous demande cela? Nous étions heureux avant, nous continuerons à l'être. Qui sait même s'il ne vaut pas mieux demeurer ce que nous sommes? Sans vous le dire, j'ai parfois songé que le mariage, peut-être, nous réussirait moins bien que l'amour.

— Est-ce pour moi que vous pensez cela, ou pour vous? Pour tous deux, c'est une calomnie.

Que Jacqueline eût parlé par magnanimité ou par orgueil, il lui en avait coûté un effort; n'ayant pas le courage d'insister, elle ne répondit que par un geste vague.

— Et ma fille, reprit Bertrand après un silence, cette enfant que vous voulez bien aimer un peu par amour pour son père, réfléchissez-vous que vous la condamnez du même coup? Ce que ma mère m'a écrit, je me l'étais dit souvent. A l'époque où j'ai déserté un foyer odieux, Geneviève existait à peine pour moi. On ne s'imagine jamais que les enfants grandiront. Depuis, elle était devenue mon seul regret, presque un remords. A présent que par vous je pourrais réparer ma faute envers elle, c'est vous qui m'en empêchez!

Jacqueline plongea son regard clair jusqu'au plus profond de lui-même.

— Et si c'était à cause d'elle surtout que sa mère a voulu me rendre impossible de porter son nom?

— Sacrifiant alors sa fille à sa rancune? répliqua-t-il avec colère. Beau sentiment certes, et qui mérite bien nos générosités!... Tenez, vous me ferez prendre en haine une mémoire à laquelle je voudrais conserver mon respect.

— Vous aurez tort. Si c'est ce que je crains, il y a eu de sa part plus qu'une jalousie *in extremis*. Morte, elle n'a plus de droits sur vous, mais elle en garde sur sa fille. Songez à ce que j'étais à ses yeux, et vous comprendrez qu'elle me trouvât indigne de devenir la mère de cette enfant.

— C'est monstrueux !...

— Pour vous, oui, et aussi pour moi, répondit-elle avec une fierté tranquille. Seulement ses idées étaient différentes des nôtres, et absolument respectables.

Bertrand devint très sombre. Toutes les paroles prononcées par sa femme dans leur cruel entretien lui revenaient avec une précision trop implacable pour qu'il se sentît le courage d'une protestation mensongère. Aussi lasse que lui d'un débat où chacun plaidait contre soi, Jacqueline demeurait également silencieuse.

— Tout ce que vous m'avez dit me touche infiniment et me trouble plus que je ne voudrais, reprit-elle enfin. Mais je vous retournerai ce que vous m'objectiez naguère : vous parlez au nom de la raison, moi au nom du sentiment... Jamais nous ne nous accorderons.

— Pardon : vous parlez au nom d'une fiction et moi au nom de la vérité.

Il fallait en sortir. Jacqueline prit un autre chemin, et, souriant :

— Croyez-vous donc que la vérité soit dans la règle? dit-elle. Vous n'avez pas toujours pensé ainsi. Bertrand, je ne vous reconnais plus.

A son tour, il hocha la tête en répondant :

— Moquez-vous de moi, mais j'ai peur que la règle et le préjugé ne tournent contre nous.

Par qui avait-elle déjà entendu dire cela? Sur le moment, elle ne se rappela point que c'était par elle-même.

— Eh bien! laissez-moi la fierté d'être la plus brave. Nous leur tiendrons tête, comme nous l'avons fait auparavant, et nous verrons qui d'eux ou de nous sera le plus fort. Allons, est-ce que cela n'amusera pas votre dédain de la banalité, la déconvenue de nos chers amis et ennemis, qui attendent impatiemment la confirmation de ce qu'ils soupçonnent, et se disposent à nous railler de faire comme tout le monde?

Il fut presque blessé du ton léger qu'elle prenait, et qu'il aurait dû sentir contraint. Mais cela ne fit que passer.

— Je me soumets, dit-il, puisqu'il le faut. Mais convenons au moins que cette résolution n'est pas définitive.

— Qu'est-ce qui est définitif dans la vie?

— A la bonne heure! Vous m'avez dit une fois : « Attendons. » J'ai attendu, et le temps a dénoué bien vite mon entrave. Attendons encore et espérons... cette fois nous le pouvons sans que le vœu soit impie. J'ai secoué l'empire d'un mot... vous ferez de même.

Ce « mot » le dominait encore : car, de cet entretien où il avait été vaincu, il emporta un sentiment de délivrance. Après tout, sa responsabilité dégagée, puisque c'est elle qui ne voulait pas, de quoi se plaindrait-il? Quand lui était échue la fortune rare de cet amour, avait-il donc songé au mariage? Tout au contraire. Pourquoi alors y tenir tellement aujourd'hui? Qu'y avait-il de changé? Il gardait intact son honneur, il conservait son bonheur entier. Sa fille?... Il avait devant lui deux années pour prendre une résolution ; d'ici là, celle de Jacqueline se modifierait peut-être. Qui sait si des événements ne surviendraient pas, qui feraient violence à son fier entêtement? A supposer que la situation demeurât telle, en présence de la nécessité, sa mère, sans doute, finirait par consentir à venir vivre auprès de lui avec Geneviève. A chaque jour sa peine, et tout finirait par s'arranger au mieux. Jacqueline avait raison : ils étaient les plus forts, car ils avaient pour eux l'honnêteté et la vérité.

XIII

Comme la chanoinesse achevait de déjeuner, on lui annonça M. de Lesguern de Kernoël. Elle voyait assez souvent sa tante, bien que la sympathie fût mince. Mais son oncle ne venait chez elle que deux ou trois fois l'an, y dîner en des compagnies choisies pour s'ajuster avec la gravité de son caractère. Aussi eut-elle quelque surprise de cette visite matinale. Avec sa face rasée en lame de couteau, son teint bilieux, son regard froid, ses façons compassées, M. de Kernoël était de ceux qui habillent de façon si morose la religion et la vertu qu'ils les feraient prendre en haine. Les premières paroles banales échangées, plus solennel encore qu'à l'ordinaire, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Est-ce vrai, Jacqueline, que tu es sur le point de te marier ?

Raidie déjà dans une défense, elle attacha sur lui son clair et fier regard de saphir, avec la nuance de défi du duelliste qui tombe en garde.

— Qui vous a conté cette histoire ?

— Personne et tout le monde. On en parle beaucoup... Et si les choses en sont à ce point, nous nous étonnons un peu, ta tante et moi, de n'en être pas encore informés.

— Vous auriez bien raison s'il y avait rien de pareil. Mais je ne saurais vous faire part de ce qui n'existe pas.

— Peut-être les bruits ont-ils devancé ta décision ?

— Ils l'ont inventée de toutes pièces. Je vous autorise à les démentir formellement.

Il la regardait fixement :

— Ainsi tu ne penses à aucun mariage ?

— Pourquoi me le faire répéter ? répondit-elle avec un peu d'humeur. Jamais autant qu'aujourd'hui je n'en ai été éloignée, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir.

Le front de M. de Kernoël se fit plus sévère.

— Je le regrette, mon enfant... je le regrette profondément, car en interprétant ainsi certaines assiduités par trop compromettantes, le monde est plus charitable qu'il n'a accoutumé.

— Je croyais que le monde avait renoncé à s'occuper de moi. S'il continue à me faire cet honneur, sachant que la charité n'est pas son fort, je persiste de mon côté à vouloir ignorer ce qu'il dit. Vous devriez faire comme moi, mon oncle.

— Si tu as la légèreté de te désintéresser de ta réputation, le bien le plus précieux d'une femme, il n'en est pas ainsi de moi. Tu sais combien m'affligent tes allures singulières ; et si j'ai cessé de te dire ce que j'en pense, ce n'est pas que mon sentiment ait varié, mais à cause de l'impuissance où je suis à t'en faire changer. Cependant, il est une limite où s'arrête mon désir de ne pas soulever de discussions irritantes et stériles. Tant qu'on s'est borné à blâmer ton attitude, je n'avais rien à dire, ne pouvant te défendre contre ce qui n'était que trop véritable. A présent, il s'agit d'une chose tellement précise, que j'ai le droit et le devoir de m'en préoccuper.

Elle jugea inutile de prolonger l'équivoque.

— Vous voulez sans doute parler de M. de Maguelonne? Il est fort de mes amis, en effet, et je ne doute pas que cela ne prête à la médisance.

— Mais te doutes-tu de la gravité de ce qui se dit?

— Puisque je ne puis l'empêcher, pourquoi chercherais-je à le savoir?

Lui aussi s'irritait de la sentir se dérober.

— Tu pourrais du moins faire en sorte de ne pas donner autant de prise aux propos, dit-il avec aigreur.

— Voilà trop longtemps que je les dédaigne pour me mettre à m'en soucier. Comme en bien d'autres choses, mes idées là-dessus sont toutes différentes des vôtres. Laissons donc cela, car nous ne nous entendrons jamais.

— Il est un point toutefois sur lequel je pense que nous tomberons d'accord, — répliqua M. de Kernoël en se redressant de toute sa haute taille. — C'est qu'on est amplement justifié à concevoir les plus graves soupçons lorsqu'on voit une jeune fille... fût-ce même une jeune femme, — reprit-il devant le léger sourire de sa nièce, — sortir de chez un homme.

Le front de Jacqueline s'empourpra :

— Vous m'espionnez, à ce qu'il paraît?

— De ma part, cela pourrait s'appeler de la surveillance. Mais tes idées sans doute — continua-t-il avec une emphase ironique — ne l'admettraient pas davantage. C'est le hasard d'ailleurs qui a tout fait.

Il omettait de dire qu'une lettre anonyme y avait aidé, gêné dans sa droiture d'homme par la bassesse de cette dénonciation. Jacqueline dédaignant de lui demander des explications, il passa outre.

— Mais qu'importe comment j'ai su? Je sais, et tu ne nies pas.

Attribuant à la confusion le silence hautain de sa nièce, il reprit plus doucement :

— Je veux croire qu'il n'y a là qu'une inconséquence. Mais tu comprendras que je m'en sois ému plus que d'aucune des autres.

— Vous me voyez au regret de vous avoir causé cette nouvelle contrariété, répondit enfin Jacqueline. Cependant per-

mettez-moi de vous dire qu'elle vous aurait été épargnée si vous aviez bien voulu ne pas vous occuper de ce que je fais, puisque cela ne peut aboutir qu'à des remontrances que j'ai le tort de supporter impatiemment. Cela n'avait-il pas été convenu entre nous?

Le calme auquel elle se contraignait exaspéra M. de Kernoël.

— Mais enfin, s'écria-t-il, puis-je supporter que tu te déshonores?

— Voilà un bien gros mot, mon oncle! — fit-elle froidement, bien que le sang lui fût monté aux joues.

— Je ne suis malheureusement pas seul à le prononcer... Et jamais certes, la malignité n'a eu aussi beau jeu.

Jacqueline était au bout de son calme.

— Mon oncle, dit-elle d'un ton bref, à quoi voulez-vous en venir?

Il demeura d'abord interloqué de voir se déplacer l'interrogatoire.

— Je veux savoir où tu en es toi-même et jusqu'où tu comptes aller. Il le faut bien, pour que je puisse en connaissance de cause m'attaquer à la calomnie.

Elle hésita un instant. Puis, avec le geste brusque de qui se décide à trancher dans le vif :

— Et s'il n'y a pas calomnie?... Oui, ce qu'on a pu vous rapporter sur mes relations avec M. de Maguelonne est véritable. Voilà!... puisque vous tenez à me le faire dire.

Il eut la sensation de la foudre s'abattant sur sa tête. Comme il demeurait pétrifié, elle continua :

— Auriez-vous préféré me voir mentir? Vous n'aviez qu'à ne pas me poser de questions indiscrètes... et il fallait comprendre mes réponses à demi-mot.

— Et c'est de la bouche de la fille de mon frère qu'il me faut entendre de pareilles infamies!...

— Pour souffrir, moi, qu'on me parle sur ce ton, il faut bien qu'on soit le frère de mon père.

Debout, ils se regardaient, elle enflammée de colère, lui suffoquant d'indignation.

— Mais songes-tu bien, malheureuse enfant, songes-tu à ce qu'a d'abominable pour moi l'aveu que tu viens de me faire?

— Ne parlons pas d'aveu, dit-elle vivement, car je ne suis

pas en présence d'un juge d'instruction. Il m'a plu de vous répondre, mais je pouvais m'y refuser absolument.

S'efforçant de s'apaiser, elle reprit :

— Je sens ce que cela vous cause de scandale et je le regrette. Mais vous conviendrez que mon désir de ne pas vous affliger ne pouvait guère peser dans la balance d'actions aussi décisives. Par respect pour vous, j'avais voulu vous laisser ignorer la vérité. Vous avez insisté pour la connaître : je vous l'ai dite. Cela est mieux ainsi, après tout. Il m'en coûte infiniment de dissimuler, et toute situation gagne en dignité à être nette. Maintenant, épargnez-moi des paroles blessantes que je suis résolue à ne pas écouter, n'ayant de comptes à rendre à vous ni à personne.

M. de Kernoël aussi retrouvait son sang-froid.

— C'est, en effet, peine perdue de combattre pareil endurcissement, répondit-il, glacial. Mais j'irai jusqu'au bout de mon devoir... et si de ce côté je suis désarmé, de l'autre, je sais ce qu'il me reste à faire.

Il sortait. Elle le retint par le bras.

— Vous ne ferez rien du tout, mon oncle, déclara-t-elle impérieusement, n'ayant pas qualité pour parler en mon nom à qui que ce soit.

— Je suis le chef de la famille.

— Vous êtes le chef de votre famille, dont je ne fais pas partie. Comprendra-t-on, une fois pour toutes, que je n'appartiens qu'à moi-même et ne relève que de moi-même?... Si vous cherchiez une entrevue avec M. de Maguelonne, il est trop galant homme pour ne pas vous marquer la déférence qui vous est due, mais il se refuserait à toute explication. Voulût-il vous en donner, c'est moi qui le lui interdirais. A quoi donc aboutirait cette démarche? A des paroles violentes qui de part et d'autre seraient une lâcheté.

— Si mes cheveux blancs m'empêchent de lui demander des comptes, du moins ils me donnent le droit de lui jeter son indignité à la face.

— Prétendez-vous qu'à mon âge, et dans la liberté où je vis, qui que ce soit puisse être chargé de la responsabilité de mes actes?

— Chacun en a sa part. Tu es comptable de ton péché, lui de la réparation.

— Ah! mon oncle, répliqua-t-elle avec hauteur, faites à une fille de notre sang l'honneur de ne pas confondre son péché, comme vous dites, avec la faute d'une de vos vachères, séduite par un valet.

Elle ne lui laissa pas le temps de parler, et soudainement très calmée :

— D'un mot, au surplus, je vais clore ce débat, qui a trop duré. Si vous mettiez M. de Maguelonne en demeure de me donner son nom, il vous répondrait que tel est son plus cher désir, et que c'est moi qui m'y refuse... Pourquoi cette stupeur? Pensiez-vous donc qu'il jugeât votre nièce indigne de son alliance? Toute la lignée des Lesguern protesterait contre tant d'humilité.

Il avait fallu un moment à M. de Kernoël pour reprendre ses sens.

— Ce persiflage est hors de saison, dit-il. Et pourrais-je connaître le motif d'une détermination aussi étrange?

Le motif?... Un grand découragement la prit, de rouvrir une discussion avec cet esprit obstiné dans sa rigidité étroite, en qui elle ne trouverait ni intelligence de son cas, ni sympathie pour elle-même.

— Pardonnez-moi de vous le taire. D'abord il tient à des secrets qui ne sont pas les miens... Et puis, j'en ai peur, vous ne le comprendriez pas.

— En vérité? — fit M. de Kernoël, ironique. — Je veux pourtant le croire honorable; et sur ce terrain-là, du moins, il me semble que je suis en état de te suivre.

— Si j'étais un neveu, vous seriez sans doute le meilleur des juges sur les choses intéressant mon honneur. Mais de celui d'une femme, vous avez une conception trop différente de la mienne pour que nous puissions nous accorder.

— L'honneur d'une femme, est-il donc deux façons de l'entendre?

Jacqueline sourit :

— Quand je vous le dis, que nous ne parlons pas la même langue! Vous confondez la vertu avec l'honneur. Moi, je les sépare, et je place l'honneur avant la vertu. Tenez... ce n'est pas cela, mais enfin, si j'avais fait un vœu, me blâmeriez-vous d'y rester fidèle?

— Dieu n'accepte pas de vœu immoral.

— Aussi ne s'agit-il point d'un vœu de dévotion, répondit-elle reprise d'impatience. N'est-il donc que ceux-là de sacrés?

Consciencieusement, elle voulut tenter un dernier effort.

— Supposez qu'ayant un jour souhaité la mort de la femme qui me séparait de celui que j'aime, je m'impose en réparation de ne pas prendre sa place... Que diriez-vous?

Il hésita.

— Je dirais que le scrupule est honorable, mais excessif, car tu as des devoirs envers toi-même.

— A votre sens, ils doivent donc primer mes devoirs envers mon prochain?

L'ironie le fâcha.

— Il est un moyen de les concilier tous, répondit-il avec sévérité, c'est de renoncer à un amour aussi coupable que l'était le souhait.

— Rien de plus simple, en effet!... Finissons-en, mon oncle. Au parent qui s'intéresse à la conduite de ma vie, je voulais bien essayer d'en donner une explication aussi analogue que possible à la véritable, — celle-là, je vous le répète, n'appartenant pas qu'à moi... Jamais je n'ai rien souhaité de pareil, Dieu merci! ma perversité est au-dessus de cela. Qu'il vous suffise de me savoir liée par un engagement envers moi-même. Quant au cas de conscience que j'ai cru devoir résoudre ainsi, un confesseur seul aurait pouvoir pour en juger s'il me plaisait de le lui soumettre. Je vous ai renseigné, puisque vous le désiriez, mais je ne vous consulte pas. Et je suis résolue à ne pas dire et à ne pas entendre un mot de plus.

— Tu en entendras encore un, qui sera le dernier. As-tu songé que les morts te voient et te jugent?

Jacqueline fronça le sourcil.

— Laissons les morts en paix, dit-elle gravement. Non que je redoute leur jugement, car ils voient plus loin et plus vrai que nous... et ceux que vous invoquez contre moi, j'ai foi en leur sagesse et en leur bonté. Mais je suis l'unique gardienne de leurs chères mémoires, et je les respecte trop pour souffrir qu'elles soient mêlées à ceci.

— C'est bien, demeure avec ton orgueil. Je souhaite que Dieu te pardonne... mais dorénavant, nous ne nous connaîtrons plus.

— Comme il vous plaira.

M. de Kernoël sortit, et sa nièce, non moins irritée que lui, ne fit pas un geste pour le retenir.

Que lui importait? Fort dissemblables, l'amiral et son frère n'avaient été unis que d'affection médiocre, et la fille de l'un jugeait avoir assez fait par égard pour le sang commun en entretenant avec l'autre des relations de froide convenance. Ce lui était un soulagement de se sentir libérée de gens qui sur tant de choses ne sentaient ni ne voyaient comme elle, qu'en dépit de ce qu'elle mettait de soin à l'éviter elle choquait par toutes ses actions et toutes ses paroles, de qui elle n'était pas aimée et qu'elle n'aimait pas davantage. Sa colère vite tombée ne lui laissa pas de rancune. Encore que sa foi en soi n'en fût nullement troublée, elle reconnaissait cette indignation comme légitime. Dans son horreur de la dissimulation, elle avait déjà songé que c'était presque un abus de confiance de laisser ignorer aux siens ce que pourtant elle ne pouvait leur apprendre. Hasard ou malveillance, la situation à présent se trouvait nette : — tout était donc pour le mieux.

Néanmoins cette scène lui laissa un malaise. Que l'irrégularité de sa vie fût connue de M. de Kernoël, cela ne la rendait pas publique. Par gentilhommerie autant que par orgueil familial, il lui garderait son secret. Était-ce un secret? Pour ceux-là seulement qui consentaient à ne rien savoir; et elle préférait qu'il en fût ainsi, respirant plus à l'aise que dans une atmosphère hypocrite. Dédaignant le blâme, elle mettait sa fierté à ne s'y point dérober. Elle ne cachait ni n'affichait rien : qu'on ne vît rien ou qu'on fît semblant, cela ne la regardait pas. Elle les devinait bien, ces propos chuchotés à l'oreille du voisin, avec aussitôt la main tendue et le sourire aux lèvres accueillant celle sur qui l'on glose. Comédie dont personne n'est dupe, et cependant essentielle au jeu des rapports sociaux, échange de tolérances extérieures qui n'influencent pas le jugement et surtout ne pacifient point la malveillance.

Alors pourquoi cet ennui que son oncle fût informé comme les autres, étant de ceux au surplus dont l'opinion la touchait le moins? Ah! c'est qu'on sait ce qui se dit de soi, mais qu'on

n'aime pas se l'entendre dire. A se préciser, les choses prennent un caractère brutal. Oui, la comtesse Jacqueline était la maîtresse de Bertrand de Maguelonne : — souvent elle s'était formulé le fait avec cette netteté, sans en rougir. C'est en termes moins directs qu'elle l'avait révélé à M. de Kernoël, et, quoiqu'elle y vît le mérite de la loyauté, cela lui avait été déplaisant. Des mots, oui certes ; — mais de ces mots contre lesquels se brise la plus inflexible logique et qui inquiètent les courages les mieux trempés.

De cela encore elle ne se fût pas émue. Ce qui l'affligeait véritablement, et l'indignait, c'était de sentir l'honnêteté profonde de la conscience désarmée devant la morale superficielle du monde, toute convention, compromis et mensonge. Elle ne s'était pas confiée à son oncle parce qu'il ne l'aurait pas comprise ; ni lui, ni personne. Ce scrupule à ses yeux invincible, les hommes dans leur infatuation insolente, les femmes dans leur lâche humilité, penseraient le lever en lui disant :

« L'honneur d'une femme tient tout entier dans sa vertu. Un honneur mâle n'est pas de votre compétence. Et si on consent à vous en faire le sacrifice, vous avez non seulement le droit, mais le devoir de l'accepter avec gratitude. »

Venant à la rescousse, la légèreté mondaine ajouterait :

« Qu'est-ce que ces cheveux que vous coupez en quatre? Soyez en règle avec les rites sociaux, et peu nous chaut du reste. »

La casuistique enfin, source perfide des capitulations de conscience, lui murmurait :

« Puisqu'il n'y aurait personne de lésé, pourquoi cette obstination contre soi, qui n'est plus que de l'orgueil ? »

Et elle en vint à se demander si ce n'est pas le monde qui serait dans le vrai, non le vrai immuable, peut-être inconnaissable, mais le vrai relatif de l'humanité bornée et obscure. N'était-ce pas du don quichottisme de prétendre avoir seule raison contre lui?

Seule?... Oui, car tous ces arguments, l'homme qu'elle aimait les lui avait opposés déjà, et combien fortement, pris de plus haut, mais essentiellement les mêmes. Et à se sentir isolée dans la tour d'ivoire de cet idéal d'honneur, dont elle doutait à présent s'il n'était pas chimérique, Jacqueline éprouva une profonde détresse morale.

Pour si subtil observateur qu'il fût, Bertrand ne s'en aperçut point. On s'habitue tellement à croire inébranlables les âmes fortes, qu'on ne voit pas leurs instants de défaillance. Et si on les voyait, leur sachant à peine gré d'une énergie dont on s'imagine qu'elle ne leur coûte rien, on s'en indignerait presque, alors que, dans un caractère débile, cela semblerait naturel et charmant. Jacqueline le savait. Aussi avait-elle caché à Bertrand ce trouble passager. Elle ne lui avait même rien dit de l'entrevue avec son oncle. Secrète de sa nature, par une aversion toute virile des rapports, elle mettait en outre une fierté à ne pas se montrer aux yeux de son amant si peu que ce fût victime de son amour.

Juin s'épanouissait, radieux. Un soir qu'ils revenaient du majestueux désert de Versailles, où ils avaient dîné dans la discrète solitude du *Petit Vatel*, Bertrand lui demanda par hasard quand elle se proposait de partir pour la Bretagne.

— Je n'irai pas du tout, répondit-elle.

— De quel air vous dites cela!... Il y a donc de la brouille?

— Je crois, en effet, que nous ne nous verrons plus.

Il voulut savoir. Elle l'instruisit en quelques mots.

— Ah!... fit-il, sans qu'à l'accent de cette exclamation elle en comprît le sens.

Puis il reprit :

— Vous n'êtes pas inconsolable, je présume. Pour la place que ces excellents parents tenaient dans vos affections!...

Elle le pensait, mais il lui déplut un peu de l'entendre dire.

— Je suis même toute consolée... Cependant c'est ma famille.

— Une belle invention que la famille!... cette famille-là. Des gens qui se croient le droit de se mêler de vos affaires, toujours en gêneurs, et qui encombrent votre vie, sans qu'on soit libre de les prier d'en sortir... Je suis en possession d'une copieuse parenté, et je n'y vois personne qui pèserait un fétu en balance avec le moindre de mes amis.

— Peut-être... Mais cela donne l'illusion de quelque chose à quoi l'on tient et qui tient à vous.

— Oui, comme le boulet au forçat... Allons, vous n'allez pas me dire qu'il y avait rien de commun entre vous et ces empaillés!...

Elle lui mit son doigt sur la bouche.

— Vous parlez du frère de mon père... Si relâchés que soient de pareils liens, c'est une fois rompus qu'on s'aperçoit de leur existence.

— Laissez donc? hors sa mère et qui l'on aime, on est seul dans la vie.

— Aussi suis-je plus seule que vous... Et il y a votre fille que vous oubliez.

— Oh! je l'ai et je l'aurai toujours si peu!...

Un silence tomba. La victoria de cercle qui les ramenait montait une côte des bois de Fausses-Reposes, dont les ténèbres frissonnantes s'argentaient de blancheurs lunaires. Le ciel palpitait d'étoiles pâles. Un vent léger les caressait de son souffle tiède. Dans la grande paix vibraient les vagues rumeurs de la nuit. Exquis décor d'amour, dont tout à l'heure les berçait la voluptueuse douceur. Et soudain, une tristesse s'était mise entre eux. Ni l'un ni l'autre n'eût pu définir ce que c'était; mais, nerveux et sensitifs, tous deux en eurent le cœur en deuil.

— Bah! reprit Bertrand, si vous tenez à la famille, il y a votre bonne tante de Luzy, qui à défaut d'esprit a du cœur. Quant aux autres, je n'en dirai rien, puisque vous me le défendez, mais je sais ce que j'en pense, et vous aussi. Ne parlons plus d'eux. Voilà qui, en vous rendant plus libre, simplifie nos combinaisons d'été. Avez-vous décidé quelque chose?

Non, elle n'avait rien décidé; ils en causèrent longuement et ne les trouvèrent pas si simples. Le rêve d'une retraite d'amoureux en quelque coin chaud et parfumé de la haute Italie leur apparut hérissé d'obstacles; questions de convenances à garder, puériles, et qui cependant se mettaient à la traverse de tout. Et puis Bertrand avait ses attaches familiales, dont, l'eût-il voulu, Jacqueline ne lui eût pas permis de s'affranchir.

Mais il ne le voulait point. Par une de ces contradictions qui, chez les êtres vibrants et fuyants viennent gâter tous les bonheurs, depuis que sa vie se trouvait fixée telle que, deux ans auparavant, il l'avait passionnément souhaitée, d'autres désirs s'étaient emparés de lui. Déjà, lors de son dernier séjour en Savoie, en prenant tout d'un coup une vivacité singulière, son amour du sol natal lui avait suggéré un ar-

rangement où il lui paraissait que sa maturité trouverait l'équilibre moral. La Tour-Ronde lui appartenait. Retenu à l'étranger, puis attiré vers Paris, il en avait laissé la jouissance à sa mère, qui s'occupait de gérer cette terre assez importante, en souhaitant vivement qu'il y reprît sa place de maître. L'heure était venue où le commencement de lassitude de l'homme qui a beaucoup vécu, le sentiment du vide et du précaire de ce foyer parisien où le feu laisse d'autant plus de cendres qu'il jette des flammes plus brillantes, lui avaient mis dans l'âme un vague besoin d'apaisement. Lorsque lui avaient été ouvertes les portes inespérées de ce second mariage, en devenant réalisables, ces aspirations s'étaient formulées plus précises. En prévision de l'événement qui était entre elle et son fils l'objet d'une entente tacite, madame de Maguelonne avait manifesté le dessein de faire aménager à son usage une aile indépendante. De leur côté, Jacqueline et Bertrand étaient convenus de faire en Savoie un établissement de six mois, ordonnance de vie qui satisfaisait pleinement les goûts sérieux et calmes de la jeune femme, tandis que lui s'étonnait, et s'en plaisantait un peu, de se sentir cette inclination inattendue pour l'état de gentilhomme campagnard.

En voyant s'écrouler ce projet pour lequel il s'était enflammé avec excès peut-être, il avait éprouvé une déception d'enfant gâté. Et parfois, dans le secret de son cœur, se glissait quelque irritation contre celle qui en était la cause indirecte. Irritation déraisonnable et injuste, il se le disait bien, car elle souffrait plus que lui d'une situation qu'elle n'avait pas faite. En souffrait-elle? Déjà il se l'était demandé. Ce soir-là le doute lui revint.

— Cet été moins que jamais, je ne puis abandonner ma mère, dit-il avec un peu d'humeur. Il faut que je la décide à habiter Paris une partie de l'année avec sa petite-fille. Ce bouleversement d'habitudes coûtera beaucoup à ses goûts, et, j'en ai peur, à sa santé. C'est seulement à force d'instances et de tendresse que j'espère l'obtenir.

Si dans ceci encore il y avait un reproche, Jacqueline ne voulut pas s'en apercevoir.

— Vous avez absolument raison, mon ami, et cela tranche la question.

— Oui, mais nous, alors? Recommencer comme l'été dernier? Les conditions ne sont plus les mêmes. Je ne vous en avais encore rien dit, mais lorsque dernièrement je suis allé à la Tour-Ronde pour cette coupe de bois, ma mère m'a nettement posé la question de ce mariage que je lui avais fait entrevoir comme probable.

— Et que lui avez-vous répondu?

— Que ce que j'avais eu des raisons d'espérer ne se ferait sans doute jamais. Elle est la discrétion même, et ne m'en a pas demandé davantage. C'est à vous qu'elle pensait cependant, et elle sait bien que c'est vous de qui j'avais parlé. Qu'aurais-je pu lui dire de plus? Lui révéler ce qui nous sépare, c'était lui livrer notre secret.

— Elle en sait plus que nous ne croyons peut-être, dit Jacqueline, pensive.

— Peut-être. Mais, vous-même êtes de cet avis, ce sont choses qu'on laisse à deviner et qu'on ne proclame point. Ne vous a-t-il pas déplu que votre oncle vous obligeât à dire ce que vous ne voyiez aucun inconvénient à ce qu'il sût?

— Votre mère est un autre esprit et un autre cœur.

— Oui, certes. Cependant elle est à la fois plus positive et plus rigide que nous ne le sommes. Elle tolérait une situation qui était sans issue ; elle serait moins indulgente aujourd'hui qu'il dépendrait de nous de la régulariser.

Bertrand disait ce pluriel, mais ne le pensait qu'à demi. Insensiblement il penchait à s'imaginer que d'elle seule venait l'obstacle.

— Tout cela tient sur la pointe d'une aiguille, continua-t-il. Nous nous sommes mis dans un cas si exceptionnel!... Ma mère est femme de grand sens et de haute vertu. Des scrupules chimériques... chevaleresques, si vous voulez, ne pèseraient guère dans son jugement auprès de questions de principes. Si je lui fais connaître la vérité — et c'est bien délicat — je n'ose assurer qu'elle nous approuvera. Et si je continue à la lui taire, comment justifier notre intimité? Ou ce que j'ai mis à parler de vous de respect et de réserve lui a fait croire qu'il n'y avait rien entre nous, et je ne suis qu'un soupirant évincé. Ou bien elle persiste dans les soupçons qu'elle a eus, et elle en conclut que nous avons cessé de

nous aimer. C'est logique. Que seraient alors nos rapports, d'une rive à l'autre du lac? Secrets, fugitifs et rares. Après avoir espéré tellement mieux, je ne pourrais que malaisément me contenter de ce moins.

Jacqueline gardait le silence, à demi vaincue par la fatalité des choses, quoique trouvant qu'il s'y abandonnait peut-être un peu trop. Un énervement les gagnait. Celui de Bertrand se trahit par cette parole murmurée :

— Ah! si vous aviez voulu!...

— Mais nous n'avons pas voulu, — répliqua-t-elle, l'enveloppant dans une responsabilité commune.

Une protestation monta aux lèvres de Bertrand, que lui fit rentrer dans la gorge le clair regard attaché sur le sien.

— Allons, reprit-elle avec son joli sourire, ne nous forgeons point de maux imaginaires. Sommes-nous donc bien malheureux ainsi?

En facile réponse, il la serra tendrement contre lui.

— C'est tenter Dieu que trop lui demander, ajouta Jacqueline.

Puis riant du ton grave qu'elle avait pris :

— On dirait une grande sœur faisant de la morale à son petit frère.

— C'est un peu cela, en effet. Vous êtes tellement raisonnable!...

— Trop, je le sais... Vous me l'avez reproché autrefois, assez pour me faire oublier de l'être.

— Vous vous en repentez?

— Vous savez bien que non. Mais, — continua-t-elle avec quelque amertume, — c'est un rôle bien ingrat que celui de la raison. On s'habitue si bien à la confondre avec l'insensibilité et la froideur!... Et, lorsqu'une résolution pénible s'impose, l'un s'en décharge si volontiers sur l'autre, sous prétexte qu'il ne lui en coûtera rien!

— Si vous faites allusion à celle que vous avez prise pour nous deux... en la supposant nécessaire, — et là-dessus je fais mes réserves, — ce n'est pas à moi, convenez-en, qu'il appartenait d'en décider.

— Non... Seulement les choses étaient faites de telle sorte que vous aviez la meilleure part, celle du cœur. Je le pré-

fère ainsi... Il ne faudrait pourtant pas que cela vous rendît injuste pour moi, à qui l'autre est échue. Ah ! vous disiez vrai tout à l'heure : les âmes sont seules... même avec celui qu'on aime.

Décidément agressif, Bertrand se défendit du reproche par un autre.

— Elles sont seules quand elles ne se donnent pas. Est-ce parce que je vous aime trop ? — ce qui me rend sans doute parfaitement déraisonnable, — parfois je me demande si vous ne réservez pas beaucoup de vous-même... Allez-vous vous fâcher de ce que je voudrais vous avoir tout entière ?

— C'est que peut-être ne s'appartient-on pas tout entier ! repartit Jacqueline, un peu fâchée en effet.

Il s'échauffa à son tour et, âprement :

— Oui, je sais... On est l'esclave de la conscience, de l'honneur, du devoir... de tous ces mots qui empêchent d'être heureux... à moins que ce ne soit simplement de l'orgueil !

Lui aussi !... Et de voir son sacrifice méconnu par l'homme à qui elle l'avait fait, des larmes de dépit lui vinrent aux yeux. Mais il ne les vit point : car elle détourna la tête dans l'ombre, et sa fierté les sécha avant qu'elles eussent coulé.

— Il est vrai, répliqua-t-elle froidement, je suis ainsi... Vous l'êtes également, et nous ne voudrions pas être autres... Ne parlons plus de cela, mon ami, voulez-vous ?

Pourquoi en avait-il parlé ? Pourquoi cet étrange besoin l'avait-il pris de souffrir en la faisant souffrir ? Pourquoi, partis ce soir-là tendres, gais, un peu fous, pour leur fugue d'amoureux, rentraient-ils assombris, inquiets, elle mécontente de lui, lui mécontent de soi ? La grille du Bois franchie, ils descendaient dans Paris, silencieux, avec entre eux la vision incertaine de quelque chose de malfaisant qui était plus fort que leur amour.

La voiture s'arrêta quai Voltaire. Dans une réaction subite et violente, faite de désir plus que de tendresse, il jeta à l'oreille de Jacqueline cette prière :

— Laisse-moi monter... veux-tu ?

— Vous savez bien que ce n'est pas possible.

Il eut un geste irrité.

— Toujours des précautions de malfaiteurs !... ne jamais

pouvoir s'aimer quand on le voudrait!... Il y aurait un mari en tiers que ce ne serait pas pire.

— J'y vois pourtant quelque différence à votre avantage! dit-elle, piquée.

Mais l'humeur de Bertrand était de celles auxquelles une femme se montre indulgente, et elle reprit, doucement railleuse :

— Qui donc autrefois reprochait au mariage l'obligation de s'aimer même lorsqu'on n'en a pas envie?... Allons, ne boudons plus... et à demain, chez toi!

Elle savait l'apaiser par cette familiarité, si rare sur ses lèvres hautaines. C'était la première fois qu'il se révoltait contre la sagesse de leurs arrangements d'amour. Il se soumit en murmurant un peu. Et tandis qu'elle rentrait, soucieuse de ce gros nuage incomplètement dissipé, Bertrand se demanda si ce serait vrai qu'il s'évanouissait, ce charme du mystère, tant savouré d'abord.

MARIE ANNE DE BOVET

(La fin au prochain numéro.)

PORTRAITS

DE FEMMES ET D'ENFANTS[1]

Pein-moy, Janet, pein-moy, je t'en supplie,
Sur ce tableau les beautez de m'amie.

RONSARD.

L'initiative privée s'acquitte parfois à merveille de certaines tâches en France. Elle est active et désintéressée, ingénieuse et libérale ; mais elle en est à ses coups d'essai ; elle hésite encore, tant l'idée d'État prime tout, à multiplier ses applications parallèlement aux institutions officielles, et c'est ce qui fait dire communément qu'une entreprise facile à réaliser à Londres, par exemple, est à peine praticable à Paris. On l'a dit notamment à propos des institutions de charité et à propos des expositions artistiques : or, il deviendra bientôt injuste de répéter cette sentence sans en atténuer la rigueur, si les groupements indépendants affirment leur croissante vitalité et s'ils vont au-devant de toutes les bonnes volontés éparses.

Voici justement l'art et la charité une fois de plus étroitement associés, et leur union porte les plus beaux fruits. Si tel était notre but immédiat, nous n'aurions pas à nous excuser de désigner hautement aujourd'hui à l'attention déjà prévenue des gens de cœur la Société philanthropique, une

1. Exposition organisée par les soins de la Société philanthropique, au profit de son œuvre, à l'École des beaux-arts.

des plus vieilles et des plus vivantes de Paris : la « réclame » ouverte que nous ferions à une pareille confrérie de bienfaisance et d'encouragement moral passerait en utilité la justesse des meilleures pages de critique ou de littérature, et nous éprouverions l'intime contentement de collaborer, pour ainsi dire, à ses œuvres ; mais nous n'avons d'autre mission que de prendre quelques notes sur l'exposition rétrospective de peinture que cette Société vient d'ouvrir, en indiquant les causes du succès qu'elle obtient.

Ce succès était aisé à prévoir ; il redouble celui qui sanctionna les expositions des *Portraits du siècle*, organisées par le même Comité. Les dates du 25 avril 1883 et du 20 avril 1885 sont restées dans le souvenir de tous les amateurs d'art ; la date présente marquera un événement de même portée, car les deux cents *Portraits de femmes et d'enfants* rassemblés à l'École des beaux-arts sont du même choix et du même aloi. Entre ces belles fêtes spirituelles, se placèrent, en 1894 et 1895, à Londres, l'*Exhibition of pictures of Fair Women* et celle des *Fair Children*, dont le modèle a été presque exactement suivi par les collectionneurs français. Les affiches du quai Malaquais ne promettent pas, il est vrai, que tous les portraits soient ceux de jolies femmes ; un intelligent hasard semble pourtant avoir opéré ici la sélection de la grâce et de la beauté.

Disons-le vite : on souhaiterait, dès les premiers pas, que cette collection artificielle fût plus nombreuse et plus fournie à certaines places ; non qu'il y ait d'embarrassantes lacunes, mais plutôt parce que les échantillons d'art qui manquent à l'appel sont suggérés à la mémoire par les œuvres congénères exposées, et parce qu'on voudrait voir toutes les fleurs dans le bouquet. Le thème est infini ; il pourra être repris, enrichi de variations et d'harmonies nouvelles. Du moins, le premier choix est presque impeccable en sa rayonnante richesse et son équitable sévérité.

Autour du *portrait en soi*, que de problèmes se posent et comme chacun voit qu'il s'en dégage une mystérieuse philosophie en même temps qu'un grisant parfum ! Combien antique est ce besoin de l'humanité qui l'induit à retracer sa

propre conformation, comme pour s'assurer une survivance éternelle! Une quinzaine de générations nous séparent du temps où vécut la femme dont les traits nous sont conservés par le portrait le plus ancien qui soit exposé ici; elle nous est aussi inconnue qu'une reine de la vieille Égypte; nous n'avons rien de son sang, de ses mœurs, de son identité psychique; nous ne savons pas son nom, ou, si nous le savons, ce nom n'éveille en nous aucun rapprochement subjectif; et cependant nous suivons avidement ses traits, nous déchiffrons patiemment sa physionomie, nous interrogeons son regard surtout. Deux cents fois nous referons la même curieuse analyse sans nous lasser, et la *semblance* d'un être disparu, qui nous est matériellement indifférente, qui devrait logiquement être le plus froid des documents et le plus suranné des spectacles, nous attire et nous fascine par-dessus le temps et la distance; on se sent ainsi des tendresses, des mouvements de respect et des élans de subtil amour pour des figures anonymes, auxquelles on prête des sentiments très discrets et très doux; on vénère à peine plus le portrait d'un grand homme que celui d'un humble modèle, à condition que la dose d'art soit égale, et l'esprit a sa grande part dans la jouissance *sui generis* que nous procure le tête-à-tête avec l'image du plus obscur de nos semblables.

Sans doute, ce sont les yeux d'abord, ces yeux dont le regard veille à jamais, qui attirent si impérieusement nos yeux; puis, c'est la comparaison, c'est l'étude, la reconstitution des personnalités qui ne sont plus, la recherche d'analogies secrètes entre elles et nous... Mais il faudrait un fin psychologue pour démêler les causes de l'intérêt irraisonné qui nous entraîne, et l'art est peut-être la cause primordiale de toute cette magie. L'art du portrait est le plus singulier des triomphes que l'esprit emporte sur la matière inerte; il est l'évocation la plus hardie, l'illusion la plus prestigieuse; il est la plus captivante des fantasmagories humaines.

Il est aussi le *criterium* absolu, sans fraude et sans appel, des époques et des écoles. Un temps laisse derrière lui en passant les portraits qu'il mérite, et les périodes de décadence sont justement punies par la bassesse des images qui les représentent à la postérité.

Jusqu'au XVII[e] siècle il n'y avait pas de spécialisations étroites, pas d'enclos sur le terrain de l'art; il n'y avait pas de portraitistes, ou plutôt tous les peintres peignaient et peignaient partout des portraits. La Renaissance en remplit toutes ses compositions: on peut dire qu'elle nous en a légué une quantité relativement énorme. Les personnages d'importance se faisaient peindre à maintes reprises et s'adressaient à différents artistes; c'était bien souvent par ostentation; mais l'effigie peinte était le plus distingué des cadeaux qu'on pût échanger, et souvent on se mariait sur portraits, on avait plus de confiance dans les peintres que dans les diplomates.

Les plus anciens portraits seraient-ils les plus fidèles? Dans les commencements, quand déjà l'art ne balbutie plus, aucune barbarie, aucune timidité; tout de suite, une vision nette et acérée, une affirmation péremptoire, concordant avec une indicible caresse du pinceau. En prenant l'ordre chronologique, nous remontons donc aussitôt à des œuvres raffinées, aux fraîches détrempes d'un Cossa, d'un Ghirlandajo, d'un Lippi, à de vraies médailles de chair. Les profils et les trois quarts, d'une si jolie mesure, de Blanche-Marie Sforza, de Jeanne Tornabuoni, de l'épouse de Bentivoglio, duc de Bologne, appartiennent à la longue série d'icones, empreintes d'un certain hiératisme, dispersée dans les grands musées; la vie les anime d'un flux placide, monte en rougeur aux joues fermes, émane des immobiles prunelles. De Lippi, une petite Florentine a la pâleur craintive de l'âge indécis dont les bons maîtres excellaient à effiler la verte gracilité; presque toutes ont les cheveux d'un blond cendré clair, annelés. La proportion des têtes est d'ailleurs charmante dans l'art de cette époque; c'est une dimension inférieure de peu à la nature, comme on l'observe dans la *Belle Ferronnière*, dimension très seyante, que nous avons abandonnée.

En ces figures graves revit une race des temps grandioses, et le peintre a la précision d'un ethnographe plutôt que le scrupule d'un galant interprète. On dirait qu'elles se sentent ici sans famille, en exil; à peine traitent-elles en sœurs leurs contemporaines de peu plus âgées, les petites femmelettes de Clouet, si précieuses, si avenantes, Anne de Pisseleu, Marguerite d'Entragues, duchesses aussi, vraies patriciennes, déjà plus

rapprochées de nous. Les minuscules échantillons authentiques de l'art moelleux et plein d'esprit du brave Janet que Ronsard voulait dépêcher vers sa maîtresse, expertes miniatures à l'émail inaltéré, ne doivent-elles pas être comptées parmi les plus précieux bijoux de notre art national? Il est probable qu'en ce temps-là, les hautes dames n'aimaient pas à poser longtemps; notre homme en faisait d'inimitables crayons et, par lentes reprises, pellicule par pellicule, modelait son faire d'enlumineur, *pourtraicturait* bien à loisir les belles manches, les *bustes*, les *vertugales*, les bonnets, comptait les perles des broderies, les anneaux des *jaserans*, les grains des patenôtres. Puis, en de brèves séances, il donnait d'un dernier coup aux yeux, aux lèvres, aux pommettes, leur teinte et leur enveloppe. Technique oubliée, ainsi que celle des pâtes à demi translucides et des savantes polissures du maître sans reproche.

Il est si divers, si inqualifiable par les mots, le travail de la pâte colorée! Le public y est quelquefois sensible sans le savoir; le plus souvent tout en échappe même à de fins critiques. Le professionnel, qui a manié la matière fluide et connu les gestes qu'on fait avec la brosse, sait seul, en général, examiner les touches dans leurs plus secrètes empreintes, en apprécier la fougue ou la retenue, l'adresse ou la pesanteur: c'est sur de menues différences que les peintres édifient leurs classifications et motivent leurs prédilections, en plus d'un point différentes de celles qui sont consacrées. Mais le cas n'est pas tel pour certains génies sporadiques, pour Rembrandt que voici superbement représenté. Tout le monde est au fait de son travail emporté, de la magistrale spontanéité de sa touche épandue; on les a caractérisés par mille adjectifs littéraires, ainsi que la glorieuse couleur d'or fondu, d'ambre liquide, qui distingue à nos yeux toutes ses œuvres. Pourtant, ce n'est ni ce jet d'enthousiasme, ni ce coloris prodigieux qui mettent Rembrandt hors de toute norme et de tout concours : c'est l'émotion intrinsèque et communicative de la partie immatérielle de son art, c'est la profondeur sentimentale des expressions sous-jacentes, c'est ce qui se trouve sous ce lacis de coups de pinceau, sous ce voile interposé. Regardez ces quatre chefs-d'œuvre : la *Vieille femme lisant la Bible*, le

Portrait de Saskia, alors fiancée au peintre (1637), et surtout le profil de *Femme vêtue de noir* (1632) et le *Portrait de Titus* (1655), le fils du peintre et de Saskia. Tous quatre sont peints de façons diverses, et il faudrait l'expérience d'un Fromentin pour dire si la *Vieille Femme*, qui est digne d'être un Rembrandt par son étrange recueillement, en est un ; pour commenter la triomphante ébauche du *Titus*, où les lumières avarement ménagées sont accrochées avec une miraculeuse sûreté ; pour expliquer le style imposant du profil de femme anonyme, l'harmonie du nœud vert piqué sur l'étoffe noire. La petite Saskia joueuse, attifée d'un mauvais caraco vert et couronnée de fleurs, est un morceau de bravoure, moins délicat peut-être, arrêté au charme extérieur.

On nous permettra de l'affirmer, devant cette chaude esquisse, aux chairs jaunies : la jeune Hollandaise avait le teint blême, animé d'un peu de rose laiteux aux joues, la chair tendrement pulpeuse et fraîche. Nous ne l'avons pas connue, mais l'évidence le veut ainsi. Rembrandt, n'en doutez pas, l'a donc peinte comme il la voyait, comme il l'aimait, et a peint de même toutes ses compatriotes ; nous reculons devant le nettoyage qu'il faudrait opérer, et nous en laissons à l'avenir la responsabilité. Aura-t-il le courage de rechercher, sous cette poussière vermeille, la nacre et l'argent que le maître a prodigués ? A côté des coloris originels et des harmonies demeurées plus pures, plus à nu, des écoles du XVIIIe siècle qui avoisinent la petite salle où nous sommes, la bonne foi veut qu'on répète sans se lasser que Rembrandt eut sur sa palette des tons aussi francs que ceux d'un Nattier, d'un Reynolds ou d'un Hoppner.

Au milieu des intelligents ouvriers qu'ont été les Coques, les Maes, près de cinq verveuses pochades de Franz Hals, van Dyck vient faire la transition entre deux mondes ; le *Portrait de Jeanne Bacciadonna, marquise Spinola*, en robe de cramoisi, avec sa fille, et celui de *Marie-Louise de Tassis* ont le noble port, le grand air allongé qui fut celui des belles compagnes choisies par la fleur des cavaliers, par les sveltes et aristocratiques seigneurs dont le peintre fut l'ami. Mains effilées, petites têtes de race ; toujours un métier accompli dans le plus généreux laisser aller. Il inaugure, ou du moins il consacre le genre du portrait altier, qui semble marcher

sans bruit, avec majesté, se découpant sur un lourd rideau dont un angle soulevé laisse apercevoir un pan de ciel et des lointains.

Les horizons vont s'ouvrir de plus en plus, comme à l'âge d'or de la fresque : la lumière va croître dans les beaux ateliers spacieux, conquérir une place toujours plus grande sur les ombres : on dirait qu'on découvre une planète nouvelle et des êtres plus semblables à soi.

Tout est changé, en effet : voici maintenant une autre race, la nôtre, celle dont nous sortons sans mélange appréciable, qui ne fait rien que par plaisir ; voici une corporation d'artistes conscients de leur valeur, choyés, que l'on ne satisfait plus par le don d'un solide manteau fourré ou d'un pourpoint neuf, mais qu'on entretient à bonne solde et pour lesquels on fonde une Académie. La cour dispense les commandes les plus enviées et décide les réputations ; la femme française qui a un nom et se fera peindre va hésiter un siècle durant entre la tenue de gala à plis massifs et le déshabillé pastoral ; pour le visage, elle ne demandera que de légers contours.

Indigent en peintres de premier rang, le XVIIe siècle n'est bien représenté à l'École des beaux-arts que par le pompeux Pierre Mignard (*Madame de Montespan*, *Madame de Maintenon* deux fois, etc.), de qui l'art officiel est d'une froideur apprêtée désobligeante, — on dirait qu'on sent là une peinture grassement rémunérée à tant le pli de robe. — Mais le XVIIIe siècle qui s'agite entre Paris, Versailles et les châteaux voisins est tout en fêtes, en déguisements, en mascarades royales : il a besoin de peintres et, les peintres naissent comme avec la vocation innée de traduire les grâces éphémères, de rendre le jeu des fards et de la poudre, le flou des coiffures échafaudées, le frou-frou des étoffes de moins en moins pesantes. Le tableau des mœurs et le cours de l'histoire décrits, racontés au jour le jour par les annalistes du temps, resteraient obscurs et sans vie, n'étaient les véridiques images que les peintres français nous ont retracées des acteurs et des actrices de ce magnifique ballet.

Si on veut aller droit aux meilleurs artistes, et chercher l'enchaînement de notre art national, Largillière et Nattier se

présentent d'abord ; nous avons ici huit beaux spécimens du premier, dont la carrière fut si longue, et autant du second.

Une honnêteté de bonne souche et une vraie facilité de mise en scène sauvèrent Largillière de la vulgarité empesée où il faillit tomber. Le pinceau est large, la touche nourrie quoique sans agrément, la couleur relativement plaisante (la *Marquise de Lambert*, la *Marquise du Châtelet*, une réduction du même portrait qui a vraiment une belle allure dans sa pompeuse ordonnance, la *Duchesse d'Orléans*, etc.). Le rouge du visage ne sied pas à toutes les femmes et l'on a quelque peine à discerner l'âge des modèles sous le blanc cru des cheveux. Il fallait d'ailleurs un certain tact pour satisfaire à la fois le bon goût et les exigences des marquises ; une d'elles disait à Rigaud : « Il me semble que vous n'employez pas d'assez belles couleurs quand vous en venez à la figure. » Heureusement, le satin blanc domine dans les grands atours, et Largillière sait par cœur comment il se casse et s'éclaire. Parfois, il faut faire sortir d'un brocard d'argent, finement harmonisé avec des roses et des bleus, une gorge jeune et une tête aux traits peu réguliers, mais animés de bonne humeur, — telle la *Femme tenant une houlette* ; — le peintre s'en tire en courtois et scrupuleux artiste, par une image sans trop de façons et réellement séductrice ; son métier matériel est d'ailleurs d'une décevante adresse, et spirituel à l'envie. Largillière peint en souriant et sait peindre celles qui sourient.

Nattier aussi. Nous trouvons volontiers, au galbe de ses figures, une distinction supérieure et à sa facture une personnalité accusée. La *Marquise de Flavacourt* la *Duchesse de Châteauroux*, *Madame de Lauraguais*, (dans une robe de satin blanc à corps uni, coupé d'une guirlande de fleurs en écharpe), la *Princesse de Rohan* (en blanc et bleu), ont trouvé en lui un peintre roué à reproduire prestement leurs charmes parfois à peine dissimulés ; *Mademoiselle de Flesselles*, en pure chemise de naïade, — elle n'est pas la seule à se permettre beaucoup de libertés, — lui a fourni, sans le savoir, l'occasion d'une de ses harmonies favorites les plus jolies en blanc et vert d'aigue-marine, tandis que la *Jeune Femme* en blanc qui tient un loup à la main tranche par une sympathique et délicate retenue.

Boucher est toujours égal à lui-même; il a le don de l'installation savante; signalons, par exemple, dans le groupe de la *Jeune fille* et du *Jeune garçon*, la disposition volontaire et maîtresse d'elle-même des bruns jaunes, des jaunes soufre, des bleus, des verts. La petite *Alexandrine* est un bijou,

Notre goût veut bien admettre les pompeux falbalas et les mythologies des maîtres; mais il a quelque peine à les aimer chez les peintres de second rang, dont le savoir est souvent indiscutable et ennuyeux. Drouais et d'autres seraient à relever parmi ceux-là, et nous le ferions volontiers si un petit groupe ne nous appelait, formé par Tocqué, Latour, Perronneau et Chardin. Tous quatre sont simples, ingénieusement fidèles, capables d'émotion, ennemis du tapage; leurs moyens sont purs et beaux, leur style est grave et leur temps ne les a pas gâtés.

Tocqué se trouve représenté à l'exposition par trois toiles de la même famille, sur lesquelles on peut observer les plus fines nuances de son joli talent. Quelle savoureuse façon de traiter les blancs et de les modeler avec des gris solides dans la *Femme à sa toilette* qui, sans se soucier qu'on la regarde, semble hésiter avant de se poser une mouche! Elle semble peinte d'hier. Quelle sveltesse aussi dans la *Femme en Hébé* et quelle sérénité dans le portrait de *Femme âgée!* Il n'y a rien de plus suave que le ton bleu passé de sa robe, et, à côté de la rose piquée au corsage, toutes les fleurs jetées à pleines mains par les illustres voisins de notre peintre semblent — un peu comme les figures — artificielles et teintes.

Dans les deux enfants peints par Chardin (*L'Enfant au toton*, *L'Enfant au violon*), on admire en sa plénitude l'intimité touchante qui fait le fond moral de ce tendre artiste. Avec quel sentiment de paix on retrouverait ici quelques-unes de ces femmes que Chardin rencontrait, loin de la cour, dans la bourgeoisie naissante! Si quelque hasard propice en avait introduit une seule dans le brillant cénacle qui fait ressembler une partie de l'exposition à je ne sais quelle ruelle galante, bien des petites maîtresses et bien des douairières paraîtraient sottes à côté de leur rivale du tiers-état.

Chez Latour et chez Perronneau, il y a les mêmes traits, la même loyauté dépouillée de faste, la même perspicacité. Diderot se trompait, par bonheur, lorsqu'il leur prédisait que la

poussière précieuse du pastel s'envolerait et serait balayée par le temps. Latour en use si peu, il crayonne si légèrement! Perronneau a le métier plus gras — on dirait plus enveloppant, sans les souvenirs du musée de Saint-Quentin — dans les trois portraits prêtés à la Société philanthropique. L'un d'eux (à l'huile) est ravissant en sa candide maîtrise, celui d'une *Jeune femme en costume noir et rose*, — d'un rose amorti, volatil, — un loup à la main, grêle figurine à laquelle on s'attache, sur laquelle on se penche comme pour écouter le cœur battre.

Cependant, les minois chiffonnés de Fragonard, sept toiles de Boilly et dix portraits de Greuze annoncent la fin d'un siècle aimable, tout incliné à la frivolité, d'un art brillant de vernis, tout en surface, évaporé. Parmi les Greuze, *La Veuve* est sûrement la pièce la plus typique de sa manière fondue, douillette et fluente, à laquelle il serait injuste de demander une profondeur dont le secret était alors perdu.

Brusquement, deux apparitions viennent se profiler sur le fond chatoyant des panneaux, deux êtres dénués du moindre élément commun avec le peuple joyeux qui prend ses ébats alentour. Leur image nous transporte à d'étranges antipodes; elle distille un capiteux parfum dont les effluves sont chargés d'une énigmatique langueur; on ne peut regarder sans un singulier frisson de fièvre les deux portraits de Goya, la Lola Ximenès et la Lorenza Correa, d'une volupté si sauvage et si troublante en leur hautain abandon.

Nous sommes arrivés aux salles les plus brillantes de l'exposition, à celles où s'étale sa plus incontestable richesse. Les organisateurs n'ont pas eu, en effet, de plus heureuse rencontre que le jour où ils se sont adressés au petit nombre d'amateurs qui détiennent dans leurs galeries le trésor de l'école anglaise et ont obtenu de leur libéralité le prêt de cinquante tableaux bien faits pour jetter sur la trame de l'histoire de l'art un faisceau d'orgueilleuse lumière. Rares sont les occasions de voir, sur le continent, quelque spécimen de cette école, et nos sympathies naturelles allaient vers elle à l'aveugle, sur la foi d'une renommée grandissante dont la légitimité n'était pas établie.

Elle apparaît enfin dans tout son éclat : sept Gainsborough, quatorze Reynolds, huit Hoppner, cinq Romney, onze Lawrence et deux pastels de Russell sont là pour la représenter[1], tous de choix parfait, tous merveilleusement conservés.

La superbe série de ces œuvres hors de pair se déroule ainsi dans son homogénéité et sa séduction non pareilles, faisant saillir aux yeux la diversité foncière qui sépare ce qu'on a coutume d'appeler la société française de la société anglaise contemporaine. Tout est à étudier, à découvrir ici : le galbe de la race humaine, le cachet de la classe sociale, le timbre du type héréditaire, l'originalité des individus ; on cherche quelle sélection instinctive aboutit à affiner là-bas les tempéraments sans énerver leur force ni compromettre l'équilibre de leur santé. *De forti dulcedo :* dans ces grandes et onduleuses figures, souples comme des lianes fleuries, circule un courant de grâce aristocratique ; l'aplomb d'une beauté sûre d'elle-même, l'aisance du geste, l'ampleur du port donnent un dessin ferme et élégant à leur silhouette élancée. Elles ont eu d'ailleurs les peintres dont elles étaient dignes, improvisateurs pour qui c'est un jeu de pratiquer à peu de frais des enchantements exquis, dextres et respectueux devant la réalité, ennemis des mesquineries piquantes et des prétentieux atours...

L'ancêtre est bien Gainsborough, un maître inimitable dans l'art de souligner toute une physionomie par quelques accents décisifs. Voyez ces ovales brossés à belles touches, ces mentons volontaires, ces narines vibrantes, ces lèvres rouges, ces carnations traitées par larges plans, qui semblent veloutées d'un duvet tiède et mat, ces encolures, ces nuques de statues,

1. De Gainsborough : *The Blue boy*, *Mistress Fisher*, *Lady Eden*, *Madame Bacelli*, *Mistress Drummond*, *Mistress Jordan*, une *Inconnue*.

De Reynolds : *Le juge Dunning et sa sœur*, *Sophia de Clifford*, *Madame Barnard*, *la reine Charlotte-Sophie*, *Lady Price*, *Lady Anstruther*, *Lady Luisa Conelly*, *Miss Marsters*, *Master Hare*, deux *Portraits de jeunes femmes*, trois *Têtes d'enfants*, *Petit garçon et petite fille dans un jardin*.

De Hoppner : *La vicomtesse Bulkeley*, *Lady Cholmondeley*, *Lady Berkeley*, *Miss Arabella Ward*, *Lady Waldegrave*, *Lady Elisabeth Whitebread*, deux *Portraits* anonymes.

De Romney : *Margaret Gambier et sa fille*, *Madame Oliver*, *Miss Eleonor Gordon*, *Miss Benweld*, une *Inconnue*.

De Lawrence : *Master Lambden*, *Mistress Cuthbert*, *Miss Croker*, *Lady Wallscourt*, *Miss Hopman*, *Miss Siddons*, *Les enfants de Lady Meredith*, *Le Roi de Rome*, deux esquisses.

fièrement plantées sur des épaules d'une architecture ronde et robuste. Les mêmes traits de style se voient chez Reynolds et chez Lawrence : ils ont l'air de concourir, de se piquer d'une ardente émulation à qui peindra, dans un parc amoureux, la châtelaine idéale.

De là vient que nous avons scrupule à choisir parmi tant de perles du même orient. A quoi bon d'ailleurs, préférer l'une à l'autre? *Lady Eden*, *Lady Anstruther*, *Lady Grey* sont des sœurs unies que nous ne séparerons pas dans notre souvenir, et le *Blue boy* garde sous le travesti la même mollesse féminine et fière. Il serait plus utile d'examiner le métier de tous les portraitistes anglais de la fin du XVIIIe siècle indistinctement ; mais cela n'est guère possible, les termes techniques appropriés manquant singulièrement à la langue de la critique. On a tout dit, par exemple, quand on a dit que la facture de Lawrence est d'une souveraine indépendance ; elle a pour nous des séductions spéciales, un primesaut qui la fait incopiable. Le portrait de *Mistress Cuthbert* est, en ce sens, un chef-d'œuvre du plus fécond enseignement. En vérité, il éclipse un instant ses voisins ; il faut se ressaisir pour le quitter, et encore garde-t-on l'obsession mentale de sa majesté quand elle ne s'impose plus au regard. Delacroix écrivait de Lawrence : « C'est la fleur de la politesse et un véritable peintre de grands seigneurs. On n'a jamais fait les yeux, des femmes surtout, comme lui, et ces bouches entr'ouvertes d'un charme parfait. » Delacroix avait été subjugué, on le sait, par la découverte qu'il fit à Londres de l'école du portrait qu'on pourrait appeler le *portrait en liberté* ; et c'est une leçon d'émancipation qui nous vient d'elle aujourd'hui.

Reynolds partage avec Gainsborough et Lawrence le don de la jeunesse. Le blanc, les clartés enveloppantes dominent dans ses impérieuses ébauches. Il est unique pour la peinture de l'enfant, où il faut une hâte clairvoyante, un attendrissement naïf, une virginale caresse. Hoppner est aussi de la grande famille : *Lady Cholmondeley* ne craint aucune comparaison, non plus que l'énergique figure de la *Vicomtesse Bulkeley*. Enfin, Russell vaut qu'on l'y joigne. On ne saurait imaginer de pastels plus attirants que les deux portraits que le Comité a eu la bonne fortune de découvrir à Paris. Tout y res-

pire le goût, l'indépendance. Quel agile et victorieux doigté! Quels accords francs d'impalpables couleurs!

Les organisateurs de l'exposition, où nous sentons le regret d'avoir marché à si grands pas, n'ont point cru devoir la fermer à l'art du siècle ni s'arrêter à la Révolution. Avec David, nous reprenons pied en France, mais quelle France sévère et quel art empreint d'austérité! Notre respect s'accompagne d'un poignant intérêt devant les figures du vieux maître que nous trouvons ici (*Madame d'Orvilliers*, la *Comtesse de Langeron*, *Charlotte du Val d'Ogues* peinte à contre-jour, *Madame de Richemont et sa fille*). Il s'y déride, lui qui désapprit de sourire, comme font les survivants de trop grandes aventures, lui qui créa, à la sueur de son front, la dernière des formules classiques: elle sortit toute armée de son puissant cerveau.

Puis, une fois les temps modernes pour ainsi dire entr'ouverts par l'admission d'un si vaillant créateur, les organisateurs ont, un peu timidement, concédé quelques mètres carrés à l'art du siècle présent. Presque sans intermédiaires surviennent une dizaine de noms qui nous sont familiers, noms d'artistes qui, de leur vivant, ont été nos amis et nos maîtres.

C'est que la transition était difficile à établir. Il y a des stagnations qu'il ne faut pas remuer, des fossés qu'on aurait peine à combler. Le pauvre baron Gérard fabriqua pour la société de son temps un type d'une médiocrité encombrante qui suffit au goût émoussé d'une période longue d'un demi-siècle. L'immense fatigue physique qui suivit le premier Empire avait amené une anémie spirituelle, un arrêt des facultés créatrices. Les fumées de la gloire française ont obscurci les premières années du siècle jusqu'au delà des frontières, et la Restauration n'eut rien d'une Renaissance. Ce n'est pas un temps de décadence, c'est un temps de vulgarité, incapable d'art plastique, de spéculation sérieuse et d'esprit.

On pourrait donc effacer sans remords des annales de l'art les quarante premières années du siècle, si ce n'était un temps où le délicat Prud'hon, de qui l'absence est à regretter ici, scintillait encore dans sa pénombre et si Ingres ne jetait dès alors des feux d'aurore, dispersant, comme de mauvais nuages,

l'imposture et la servilité des écoles bourgeoises. Celui-là fut le rénovateur du style en ce qu'il eut jamais de plus noble, et le médecin de l'art appauvri. Quelle passion d'amant et quelle connaissance de la géométrie humaine! Une petite esquisse marmoréenne pour le portrait de *Madame Devauçay*, un frottis d'après *Madame d'Haussonville*, c'est juste assez pour que l'esprit s'applique à repenser au premier, au plus grand des portraitistes de la femme moderne.

Peut-être les possesseurs des meilleures œuvres de notre école contemporaine ont-ils craint quelque déconvenue... Les derniers disparus, enlevés hier à notre affection, Baudry, Delaunay, Bastien-Lepage, etc. sont à peine représentés à l'École des beaux-arts, dans cette École où ils s'étaient formés. Leur mémoire n'en souffrira pas, car le souvenir de leur œuvre est resté très vivace; nous *voyons* vraiment leurs portraits à la place qu'ils occupaient dans les Salons d'antan, et leurs modèles, dont les cheveux grisonnent à peine, sont là, près de nous, pour attester la haute conscience de notre génération et la persistance de la beauté [1].

ARY RENAN

1. Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que l'exposition des *Portraits de femmes et d'enfants* vient de s'enrichir encore de quatre chefs-d'œuvre : un Rembrandt, le *Portrait de la sœur de l'artiste;* un Van Dyck, *Portrait d'enfant agitant un drapeau;* un Greuze, le *Portrait de Louis XVII;* un Gainsborough, le *Portrait de lady Sheffield.*

L'Administrateur-Gerant : ÉMILE NORBERG.

LE SONGE

D'UNE

MATINÉE DE PRINTEMPS

PERSONNAGES

ISABELLA.
BEATRICE.
VIRGINIO.
LE DOCTEUR.
TEODATA.
SIMONETTA.
PANFILO.

Un vaste portique, dans une vieille villa toscane appelée l'Armiranda, soutenu par des colonnes de pierre, clair et tranquille, pareil à l'aile d'un cloître. Dans chaque muraille latérale s'ouvre une porte à l'architrave sculptée, entre deux statues dressées sur des piédestaux. Par les sveltes arcades, sans autre ornement que les nids des hirondelles, on voit un jardin divisé par des haies de cyprès et de buis où s'élèvent, à distances égales, d'épais alaternes taillés en forme d'urnes rondes. Au milieu est un puits de pierre ; sur la margelle se tord une vigne de fer avec ses grappes et ses pampres rouillés, disposée pour soutenir les seaux. A droite et à gauche, appuyés contre le mur d'enceinte, s'allongent des auvents où les orangers prospèrent à l'abri, dans de grands vases d'argile rougeâtre placés en files sur les gradins. Au fond, par une grille, on aperçoit le bois sauvage où se joue le soleil matinal : vision de forces et de joies sans limites. Sous le portique, entourant les plinthes des colonnes, se pressent d'innombrables pots de muguet en fleur, dont la délicatesse enfantine contraste par sa douceur infinie avec la ténacité des haies séculaires. Et toutes les grâces du renouveau se répandent sur l'aspect triste et austère que créent les formes symétriques de la sombre verdure perpétuelle, en sorte que le jardin éveille l'image humaine d'un visage pensif sous une fraîche guirlande.

SCÈNE PREMIÈRE

PANFILO, SIMONETTA

Sous le portique, le jardinier PANFILO s'occupe à nettoyer un oranger récemment sorti de la serre et qui bientôt va fleurir, dans un vase que supporte un chapiteau renversé. La jeune gardienne, SIMONETTA, se tient près de lui et suit d'un regard vague et comme étonné le travail de ses mains expertes.

PANFILO, chantant.

Per una ghirlandetta
Ch' io vidi, mi farà
Sospirar ogni fiore.

Al mio giardin soletta
La mia donna verrà
Coronata da Amore[1]...

Demain, toutes les fleurs s'ouvriront... Des millions de fleurs... Je n'ai jamais vu floraison plus belle. Cette année, les abeilles auront de quoi butiner, à l'Armiranda ! Sous les auvents, c'est un bourdonnement qui étourdit. Partout des abeilles et des hirondelles à l'ouvrage : des ruches et des nids... A quoi pensez-vous, Simonetta ? Peut-être à la guirlande ?

SIMONETTA, secouant sa langueur.

A quelle guirlande ?

PANFILO.

A la guirlande des épousées !

SIMONETTA.

Vous êtes bien heureux, Panfilo, d'avoir toujours le rire à la bouche ! Moi, j'allais presque m'endormir debout. J'ai les yeux pleins de sommeil. Cette nuit a été une nuit de veille, à l'Armiranda... Et toutes ces abeilles qui font ce bourdonnement d'or !... *Aprile, dolce dormire*[2]. Ah ! comme je dormirais volontiers dans l'herbe, là-bas où elle est haute, jusqu'à midi ! Vous êtes bien heureux, vous !

1. « Pour une petite guirlande — que j'ai vue, me fera soupirer toute fleur. — A mon jardin, seulette, — ma dame viendra — couronnée par l'Amour... »

2. Proverbe : « En avril, il fait bon dormir. »

PANFILO.

Vous avez veillé, cette nuit? Pour donna Isabella? Elle était inquiète?

SIMONETTA.

Elle n'a pas reposé une minute. Je suis restée avec elle des heures et des heures, sur la terrasse, sous la lune, à faire et à défaire ses tresses. A tout moment, elle me demandait si je les voyais devenir blanches... La nuit était fraîche; et, dans sa robe légère, donna Isabella grelottait, claquait des dents. Ah! quelle peine! quelle peine! Lorsque je l'engageais à rentrer, elle se levait, faisait quelques pas vers le seuil; mais soudain la peur s'emparait d'elle. Et elle criait : « Non, non!... Il est là, il est là, derrière la porte! » Ah! si vous aviez alors entendu sa voix! On aurait cru vraiment qu'il y avait quelqu'un derrière la porte... Nous sommes restées jusqu'à l'aube. Un clair de lune comme jamais je n'en avais vu... Les hiboux gémissaient... Mon cœur défaillait. Donna Béatrice était aussi descendue, et elle pleurait sur la balustrade...

PANFILO.

Pauvre créature! j'ai plus de pitié pour elle que pour la folle, à la voir ainsi sacrifiée... sans amour...

SIMONETTA.

Vous pensez donc à l'amour continuellement, vous?

PANFILO.

Et vous?

(Une pause.)

SIMONETTA.

Voyez à quoi l'amour entraîne.

PANFILO.

Lorsqu'il n'est pas béni.

SIMONETTA.

Puisse Dieu le bénir! Je parle pour donna Béatrice...

PANFILO.

Pour donna Béatrice? Alors, ce jeune seigneur qui vient à cheval...

SIMONETTA.

Je ne sais pas.

PANFILO.

Qui est-il? Vous ne savez pas?

SIMONETTA

C'est le frère...

PANFILO.

Le frère de qui?

SIMONETTA.

De celui qui fut tué.

PANFILO.

De celui...?

SIMONETTA.

Le frère du seigneur qui fut tué par le duc, à Poggio-Gherardi, dans la chambre de donna Isabella...

PANFILO.

Ah! je comprends... Et, à présent, il vient...

SIMONETTA.

Je ne sais rien.

PANFILO.

Hier matin je l'ai vu rôder dans le bois. Il paraît très jeune; ses joues sont à peine ombrées d'un duvet... Il avait attaché son cheval à un arbre; il semblait attendre quelqu'un, chercher quelqu'un... Et il vient donc pour donna Béatrice?

SIMONETTA.

Je vous ai dit que je ne peux pas vous répondre.

PANFILO.

Mais, entre eux, n'y a-t-il pas le sang?... Est-ce qu'en ce temps-là les deux frères aimaient les deux sœurs?

SIMONETTA.

Peut-être... Je ne sais rien.

PANFILO.

Mais, dites : est-il vrai que l'autre fut tué dans les bras de donna Isabella, dans ses bras mêmes, sur sa poitrine, pendant qu'il dormait, et qu'elle fut inondée par le sang, et que toute la nuit elle tint le cadavre embrassé, et qu'à l'aube elle avait perdu la raison?

SIMONETTA.

Demandez-le à la vieille, qui sait tout.

PANFILO.

Et le frère, à présent... Mais donna Béatrice l'aime-t-elle?

Attendait-elle son retour? Elle pleurait avec les hiboux, cette nuit... Pauvre créature! Ne lui arrive-t-il pas de vous faire des confidences?

SIMONETTA, *écoutant.*

Vous entendez une voix? C'est le docteur. Il parle avec la vieille, dans l'escalier... Je m'en vais.

PANFILO.

Où allez-vous? Soyez bonne, soyez bonne! Venez dans la serre. Écoutez-moi un moment! Je voudrais vous dire... Simonetta! Simonetta!

Il suit la jeune fille, qui s'éloigne dans le jardin entre les haies de cyprès.

SCÈNE II

LA VIEILLE TEODATA ET LE DOCTEUR.

Ils arrivent par la porte de gauche.

TEODATA.

Voilà le printemps, voilà le printemps... Tout renaît. Le sang refleurit aussi... L'autre jour, il a suffi qu'elle aperçût une rose rouge!

LE DOCTEUR.

C'est une couleur qu'il faut éloigner de ses yeux, Teodata.

TEODATA.

La rose avait fleuri par surprise, docteur. Nul ne la savait cachée dans la roseraie, parmi la foule des roses blanches. Elle avait échappé à Panfilo. La pauvre âme, à cette vue, poussa un cri et commença de trembler, de trembler; et toute l'horreur de la nuit sanglante lui revint dans les yeux. Ensuite elle cueillit la rose et la mit dans son sein et croisa les bras par-dessus... Et elle disait des paroles qui me transperçaient le cœur... Hier, elle a voulu se coucher au bord de l'étang et plonger ses tresses dans l'eau pour les rouir comme des bottes de lin... Tout à coup, l'horreur de ce sang l'a reprise. Elle a de nouveau sur sa personne la sensation de la

tache... Ah! je m'en souviens... Ses cheveux, ses cheveux surtout, étaient trempés, amassés par les grumeaux; et nous ne parvenions pas à laver le sang... Elle riait dans le bain, elle riait, riait sans trêve, sans répit... Je la vois, je l'entends encore... Ah! je l'entendrai toujours, ce rire qui grinçait!... C'était comme la chaîne d'un seau qui descend, descend et ne trouve pas le fond... Nos mains se glaçaient.

LE DOCTEUR.

Vous étiez là; vous savez tout... Quelquefois, à cette époque, vous avez vu le frère du mort, ce jeune homme qui est venu...

TEODATA, avec un accent de tendresse presque maternelle.

Virginio?

LE DOCTEUR.

Il s'appelle Virginio? Il est venu chez moi, pour me parler...

TEODATA.

Je sais, je sais.

LE DOCTEUR.

Il vous a parlé aussi?

TEODATA.

Oui, à moi aussi.

LE DOCTEUR.

Il est venu à l'improviste, sur son cheval en sueur, anxieux comme pour m'appeler au lit d'un moribond... Il semblait venir de loin, de très loin, à travers bois et rivières... Je ne l'avais jamais vu... Tout d'abord, quand il s'est présenté devant moi sans parole, tout palpitant, avec ses yeux de saphir pleins de splendeur, une sorte d'émerveillement me saisit... Je ne sais pourquoi, je pensai à un fils du Printemps... Vous savez : c'était dans la triste chambre où chaque matin je vois entrer les pauvres malades pâles qui se lamentent... Je sentais la présence d'une force toute-puissante, comme on sent la présence de mille germes dans la brise qui court sur la campagne ouverte... Vous comprenez, vous... Rien n'est obscur pour votre cœur devin... Nous sommes des vieillards; mais nul mieux que nous ne recevrait la lumière de la jeunesse... Ah! quelle lumière! Il était imprégné de soleil nouveau, tout son être n'était que beautés nouvelles et ardentes. Il y avait en lui comme une indicible fraîcheur. C'était... je ne puis

pas dire... c'était comme le fruit humain du Printemps... J'ai compris, pendant la minute où il est resté devant moi sans parole, j'ai compris toute l'ivresse du monde... Son silence disait des choses que savent dire seulement les herbes. les vents et les eaux... Peut-être saurait-il dire à la pauvre égarée quelque parole miraculeuse...

TEODATA, avec un éclair d'espérance.

Il saurait? Vous croyez qu'il saurait? Il a demandé à la voir... Vous croyez, docteur, qu'il saurait...

LE DOCTEUR.

Lorsqu'il m'a demandé à la voir, il avait l'air de me dire : « Laissez-moi faire le miracle ! » Il venait de loin, bride abattue, à travers le printemps, comme poussé par une foi irrésistible. Il semblait envoyé pour accomplir une œuvre qui ne souffrait pas de retard... Il devait avoir longuement et profondément rêvé, pour avoir une telle foi dans l'occulte puissance de son rêve... Et il devait avoir immensément aimé... (Une pause.) Mais c'est le frère de celui qui fut tué. Il ne peut la voir qu'au travers d'un voile de sang, de ce même sang qui est le sien... Porte-t-il en lui quelque secret? Dites...

TEODATA.

Ah! quelle douleur!

LE DOCTEUR.

Dites...

TEODATA.

C'est une grande douleur.

LE DOCTEUR.

Lui aussi... l'aimait?

TEODATA.

Ah! je sais, je suis seule peut-être à savoir... Plus d'une fois, à Poggio-Gherardi, pendant les soirs d'été, je l'ai entendu sangloter désespérément, derrière les buissons de roses que dévastaient ses mains frénétiques. Je l'ai vu rester la nuit entière contre une muraille, immobile comme une statue, regardant de ses yeux fixes une fenêtre illuminée. Je l'ai vu s'agenouiller sur la terre qu'elle avait foulée, chercher des

lèvres les brins d'herbe qui conservaient la trace de ses pas... Quelle piété et quelle tendresse! Il savait que la vieille avait deviné son secret; il sentait qu'un cœur maternel souffrait de son angoisse; et il n'osait parler, mais ses yeux se voilaient d'une filiale douceur, quand ils me rencontraient... Chers yeux d'enfant, brûlés par une fièvre si cruelle! Certains jours, ils étaient si larges qu'ils paraissaient lui manger toute la face... Il semblait alors que son âme jaillît de son corps ainsi que la flamme des bûches arides... Alors, il semblait que par tous ses membres vibrât chaque battement de ses paupières comme le souffle qui interrompt et ravive la force d'un bûcher...

LE DOCTEUR.

Quelles paroles, Teodata! Qui vous suggère de telles paroles? Vous étiez fort attentive... Toujours vous êtes fort attentive... La vie se révèle à vous par subites apparitions, comme à une voyante... Et, durant tant d'années, vous avez été la lectrice patiente au chevet d'une malade! Les livres n'ont pas affaibli vos prunelles... (Une pause.) Et elle ignorait, dites-moi? Et le frère...

TEODATA.

Je ne sais... Un doute m'est resté dans le cœur... jamais je n'oublierai ce jour où nous le rencontrâmes en un endroit sauvage du parc. J'accompagnais Isabella; nous étions seules. Elle était inquiète, anxieuse, agitée déjà par un pressentiment funeste; mais je la sentais fascinée par le destin inévitable, dominée par le délire de sa passion et de sa faute, insoucieuse de tous les moyens de salut, penchée avec une sorte de volupté terrible vers cette mare de sang qui déjà luisait pour elle dans l'ombre, si voisine. Un frôlement de feuilles nous révéla la présence d'une personne qui passait à travers l'enchevêtrement des arbustes. C'était Virginio. Elle le reconnut et l'appela par son nom. Alors il s'arrêta, à quelques pas d'elle; et je m'aperçus qu'elle tressaillait. Peut-être avait-elle compris; peut-être avait-elle senti l'ardeur de ces yeux, encore qu'elle-même fût toute de flamme. Il n'avait pas l'aspect d'un être humain; il ressemblait plutôt à un génie de la forêt, à une créature féline et douce,

nourrie du suc de ces racines que les magiciennes versent dans les philtres d'amour. Ses vêtements déchirés ses cheveux en désordre étaient parsemés de feuilles, de baies, d'épines, comme s'il avait dû soutenir avec colère une lutte contre la force enlaçante des rameaux. Il haletait, il tremblait sous le regard d'Isabella, il se contractait comme pour s'enfoncer dans la terre sauvage. A peine eut-il entendu la première question qu'il se retourna et se mit à fuir éperdument dans le fourré, comme un daim qui s'effarouche. Il y avait autour de nous un grand silence. Les feuilles s'agitaient sur les branches qu'il avait heurtées dans sa fuite. Elle me regarda, étonnée, mais ne dit rien. Avait-elle compris? Ou cette apparition, qui n'avait pas l'aspect de la réalité, se perdit-elle pour toujours dans le rêve violent qui l'obsédait? Il y avait autour de nous un grand silence, comme un silence de mort. Jamais je ne l'oublierai.

(Une pause.)

LE DOCTEUR.

Sur quel abîme de vie s'est penchée votre âme, pendant ce silence! Comment vous serait-il possible de l'oublier?

TEODATA, se souvenant.

C'était la fin de septembre. Déjà quelques feuilles étaient malades ou mortes. Je me souviens: elle marchait un peu en avant. Une branche s'accrocha au bord de sa robe et se mit à grincer. Alors des sanglots soudains montèrent à ma gorge; et je revis en moi-même le visage de sa mère mourante qui me répétait : « Veille sur elle, Teodata ! veille sur elle ! » La mère, au seuil de la mort, pressentait le péril obscur vers lequel s'avançait dans la vie cette âme si recueillie et si impétueuse. Et elle me répétait : « Veille sur elle! veille sur elle! » Et je n'ai pas su la garder, je n'ai pas su la sauver. Elle est restée submergée dans le sang qu'elle adorait, ni morte ni vivante.

LE DOCTEUR.

Qui sait? qui sait? Peut-être vit-elle d'une vie plus profonde et plus vaste que la nôtre. Elle n'est pas morte; mais elle est descendue dans l'absolu mystère. Nous ne connaissons pas les lois auxquelles sa vie obéit maintenant. Sans doute ce sont des lois divines.

TEODATA.

Hélas! elle est plus loin de nous que si elle était dans la tombe!

LE DOCTEUR.

Et pourtant quelquefois elle est si près que ses mains musicales semblent toucher en nous des cordes qui dormiraient pour toujours si elle ne les réveillait pas.

TEODATA, s'approchant de la porte, l'oreille tendue.

Dort-elle encore?

(Une pause.)

LA VOIX DE PANFILO, chantant au fond du jardin.

Ha nome Simonetta,
La donna che sarà
Regina del mio core[1]...

TEODATA.

Elle dort. Personne, en la voyant dormir, ne reconnaîtrait le malheur qui l'a frappée. Quand elle dort, il me semble, si je la regarde, que je revois son pur visage sur son oreiller de vierge. Son front se couronne encore de cette mélancolie souveraine qui faisait sa beauté, lorsqu'elle attendait dans la maison maternelle le signe du destin.

LE DOCTEUR.

C'est vrai. Il semble que parfois son âme primitive revienne flotter sur son sommeil comme une fleur sans racine sur une eau qui se calme.

TEODATA.

Parfois il me semble que ses yeux à travers les paupières diaphanes, me regardent de leur virginal regard enfin renouvelé. Ah! si elle pouvait se renouveler toute, au réveil! Serait-ce possible, docteur? Serait-ce possible?

LE DOCTEUR.

Oui, ce serait possible. Peut-être qu'en elle rien n'est détruit, rien n'est déformé. Ne vous semble-t-il pas qu'à certaines minutes, il émane d'elle comme la splendeur d'une transfiguration?

1. « Elle a nom Simonetta, — la dame qui sera — reine de mon cœur. »

TEODATA.

Ah! le miracle, le miracle!... Si Virginio la voyait, lui parlait...

LE DOCTEUR.

Il la verra.

TEODATA.

Quand?

LE DOCTEUR.

Ce matin, peut-être; tout à l'heure...

TEODATA.

Le reconnaîtra-t-elle? Que va-t-elle lui dire? Et lui, que dira-t-il? Quel rêve a-t-il rêvé?

LE DOCTEUR.

Sûrement un rêve merveilleux.

TEODATA.

Une extraordinaire illusion doit avoir exalté sa vie, depuis ce matin d'automne où il vint à la porte recevoir le corps exsangue de son frère.

LE DOCTEUR, tressaillant.

Il vint lui-même à la porte?

TEODATA.

Lui-même, avec deux serviteurs, peu après l'aube, dès qu'on lui eut donné la nouvelle. Le cadavre lui fut rendu enveloppé dans un drap. Je pus l'entrevoir, d'une fenêtre. Il découvrit le visage fraternel et le regarda longuement; et puis il le baisa au front, si longuement qu'il paraissait ne plus pouvoir détacher ses lèvres de cette glace. Et, à travers le parc, dans le brouillard, il suivit les deux serviteurs, qui rapportaient à la mère la dépouille mortelle. Ah! s'il avait entendu les cris horribles de la démente qui avait toute la nuit tenu le mort entre ses bras, qui en avait reçu le sang jusqu'à la dernière goutte! Ah! s'il l'avait vue ainsi trempée et rouge!... (Une pause.) Depuis, quel rêve peut-il avoir bien rêvé?

LE DOCTEUR.

Un rêve merveilleux, Teodata : un rêve où toute l'ivresse du monde a coulé à torrents, inépuisable; un rêve juvénile et divin où la mort et la vie ne faisaient plus qu'une même chose.

infiniment plus belle et plus grande que la mort et que la vie... Ah! je comprends, je comprends... Vous comprenez... Vous vous souvenez. Nous aussi, en quelque jour d'avril où notre cœur était une fontaine de joie, nous avons senti toute notre force fuir soudain, se dissiper, se perdre dans les horizons comme une vapeur insaisissable, nous laisser vides comme si nous allions mourir; et, de tous les horizons, voilà que soudain elle revenait vers nous comme une légion d'ouragans, accrue de mille énergies nouvelles, enflammée de tous les esprits du printemps, fulgurante et tonnante dans le ciel trop étroit pour la contenir; et, en la recevant, notre âme se dilatait par delà les limites humaines, et chacune de nos pensées se convertissait en beauté pure, et tous nos rêves les plus superbes sollicitaient notre volonté comme des prodiges faciles à exécuter sans le moindre effort... Ah! je comprends... C'est cela, c'est cela.. Lorsqu'il s'est présenté devant moi, il semblait venir de loin, de très loin, sur l'orage de cette force, à travers bois et rivières, pour accomplir un prodige... Quel prodige? Que veut-il? Que demande-t-il? Peut-être ne le sait-il pas lui-même. Certes, elle doit être intangible, inaccessible pour lui, derrière ce voile de sang... Mais il semble que désormais il ne puisse plus vivre sans la revoir, ne fût-ce qu'une seconde... Et il la reverra, et rien ne s'accomplira, et toute cette force immense se dissoudra comme une goutte d'eau.

TEODATA, douloureusement.

Rien ne s'accomplira! Et l'espérance? L'espérance qui renaissait?

LE DOCTEUR.

Attendons... Cette heure est terrible et sainte. Il arrivera devant elle avec son amour secret, formé de larmes, de silence et de fureur: et il la verra consacrée par le sang fraternel, transportée dans un mystère plus triste que celui de la mort: et, d'un geste religieux, il déposera comme une offrande votive aux pieds de cette femme son amour et son rêve... Et elle lui dira des paroles douces et enfantines... Et peut-être, en l'écoutant, croira-t-il mourir.

TEODATA, suffoquée par l'angoisse.

Mais si elle sortait tout à coup de sa démence? Mais si le miracle s'accomplissait? Alors...

LE DOCTEUR.

Alors? Peut-être ne pourrait-elle plus vivre. Peut-être la vie deviendrait-elle impossible à tous deux.

TEODATA, tressaillant, aux écoutes.

Son cheval a henni dans le bois.

LA VOIX DE PANFILO, il chante au fond du jardin.

Per una paroletta
Il mio cor non saprà
Mai più che sia dolore,

Per una ghirlandetta[1] *!*

LE DOCTEUR.

Elle s'est peut-être éveillée.

TEODATA, s'approchant de la porte et parlant à voix basse.

Elle est en haut de l'escalier. Elle descend.

Le chant de Panfilo se prolonge sur la cadence et expire dans les cyprès.

SCÈNE III

LES MÊMES, ISABELLA.

Isabella, LA DÉMENTE, apparait sur le seuil, habillée d'une délicate robe verte; elle s'avance d'un pas furtif, souriant d'un faible et inextinguible sourire.

LA DÉMENTE.

Per una ghirlandetta !

Elle s'approche du docteur, souriant toujours, lentement, les mains tendues. TEODATA se retire à l'écart, puis disparaît.

Avez-vous entendu, docteur? Avez-vous entendu la chanson de Panfilo?

Per una paroletta
Il mio cor non saprà
Mai più che sia dolore,

Per una ghirlandetta!

Vous avez entendu? C'est une douce chanson, cher docteur; mais...

1. « Pour une petite parole, — mon cœur ne saura — jamais plus ce qu'est la douleur, — pour une petite guirlande! »

LE DOCTEUR, lui prenant les mains.

Vous dormiez, tout à l'heure? Quand je suis venu, vous dormiez près de la fenêtre, d'un sommeil calme, si calme...

LA DÉMENTE.

Vous l'avez vu, n'est-ce pas? vous l'avez vu qui passait et repassait sur mon front? Dans mon sommeil, je le sentais passer et repasser, le papillon blanc. Lorsque j'ai ouvert les yeux, il était posé sur l'appui de la fenêtre. Ah! si j'avais eu un voile pour le prendre! Il s'est enfui, s'est perdu dans le soleil... (Elle se touche le front avec les doigts, péniblement.) Il me semble qu'il s'en est allé d'ici... Je ne l'ai plus ici, je ne l'ai plus... Vous voyez, docteur. Ah! quelle peine! Je dormais si bien, tandis que je le sentais voleter, voleter... Vous l'avez vu, n'est-ce pas, docteur? Et mon sommeil était calme, si calme, dites-vous... Je rêvais que j'étais une fleur sur l'eau...

LE DOCTEUR.

Il reviendra quand vous fermerez de nouveau les yeux...

LA DÉMENTE.

Ah! comme il est difficile de fermer les yeux, docteur! Il me semble quelquefois que je n'ai plus de paupières. Connaissez-vous l'histoire de cette princesse à qui les paupières, pour avoir trop pleuré, tombèrent comme deux feuilles pourries, et dont nuit et jour les yeux restèrent nus? Moi, cette nuit...

(Sur son visage passe l'éclair blanc de la terreur.)

LE DOCTEUR l'interrompt, lui reprend les mains et l'attire dans un rais de soleil, sous une arcade.

Venez, venez au soleil! Laissez-moi vous regarder! Ce matin, vous êtes toute radieuse; vous êtes toute fraîche et pure : une fleur d'eau, comme dans le rêve... Et votre robe a la couleur des petites feuilles nouvelles. Madonna Primavera!

LA DÉMENTE, portant sur elle-même des yeux rassérénés.

Ma robe vous plaît? J'ai dit à Béatrice : « Fais-moi une robe verte, de couleur tendre, pour que les petites feuilles nouvelles n'aient pas peur de moi, quand je me promène dans la forêt. » Et Béatrice m'a donné cette robe verte, et je

la mets ce matin pour la première fois. Elle vous plaît ? A présent, je pourrai m'étendre sous les arbres qui poussent leurs feuilles : ils ne s'apercevront pas que je suis là. Je me tiendrai à leur pied comme l'herbe, je les tromperai par mon silence. Et peut-être, s'ils se croient seuls, réussirai-je à découvrir un de leurs secrets, à surprendre quelques petites paroles... (Elle rit d'un doux rire enfantin.) Et puis, j'ai dit à Béatrice : « En récompense, je te donnerai un beau rêve. » Et, ce matin, j'ai mis cette robe et me suis assise près de la fenêtre, pour faire un beau rêve. Et véritablement mon premier rêve a été pour Béatrice. J'ai rêvé qu'arrivait enfin l'époux qu'elle attend. Elle ne le sait pas encore... Elle pleurait, cette nuit. Oh ! comme elle pleurait ! C'est parce qu'elle ne sait pas encore...

Per una ghirlandetta!

(Elle sourit vers la grille à la vision du bois profond.)

Vous l'avez vue ? Vous lui avez parlé ? Elle vous a conté la ruse de la lune ?

LE DOCTEUR.

Quelle ruse ?

LA DÉMENTE.

Quand la lune voit que je m'abandonne à sa douceur, elle se plaît à jouer avec ma fantaisie. Je ne m'en offense pas, non : elle est si douce, quand elle m'arrose de son lait !... Douce comme la nourrice qui badine avec son nourrisson... (Elle s'interrompt et pose l'index sur ses lèvres pour demander le silence.) Entendez-vous ce tintement argentin ? (Elle demeure quelques instants aux écoutes, dans l'attitude inclinée d'une personne qui accorderait un instrument.) Comme il est subtil ! Entendez-vous ?

LE DOCTEUR.

C'est le bourdonnement des abeilles.

LA DÉMENTE.

Oh ! non, non... Vous n'entendez pas.

LE DOCTEUR.

Je suis vieux, à présent : j'ai l'oreille dure.

LA DÉMENTE.

Vos cheveux sont blancs, docteur. Les miens... ne sont pas

blancs... (*De nouveau, un éclair de terreur passe sur son visage.*) Et j'ai tout fait pour les rendre blancs! Hier encore, je les ai tenus une longue heure dans l'eau, à rouir comme le lin; et, cette nuit, Simonetta me les a broyés avec ses mains, sous la lune... Avez-vous jamais vu, docteur, comme il est blanc, le lin qu'on répand sur l'aire au sortir du brisoir, dans les nuits d'août? De loin, il resplendit comme de la neige. Et je demandais à Simonetta : « Sont-ils aussi blancs que ces bottes de lin sur l'aire de Laudamia? » Et elle me répondait une autre chose... Simonetta me répond toujours une autre chose... Elle ne m'écoute pas; elle pense toujours à une autre chose... Et je lui demandais : « Tu le vois, ce paon blanc, sur la balustrade?... Ah! oui, je voulais vous raconter la ruse de la lune... Je voyais sur la balustrade un beau paon blanc... Connaissez-vous l'histoire de Madonna Dianora, à l'Armiranda? Ne vous ai-je pas fait voir son portrait sculpté par Desiderio : ce petit buste d'un marbre si délicat et si jaune qu'il ressemble à un miel pétrifié? Il était dans ma chambre; mais Teodata me l'a pris parce que je ne pouvais pas le regarder sans pleurer... Je le posais sur mes genoux (oh! il n'est pas bien lourd!) et je le conservais sur mes genoux, et chaque jour je voyais son visage et son cou se polir de plus en plus sous mes doigts... Oh! ce visage! si vous l'aviez vu! C'est comme une amande à la coque entr'ouverte où, dans le fond, apparaît le fruit tendre... Il est tout enveloppé jusqu'au menton dans les cheveux lisses comme dans une coque; et les cheveux sont enfermés dans un réticule. On ne peut le voir sans pleurer. Teodata craignait qu'il ne fondît sous mes doigts et sous mes larmes : et elle me l'a pris...

LE DOCTEUR.

Il ne faut pas que vous pleuriez. Teodata ne peut vous voir pleurer...

LA DÉMENTE.

Je ne pleurais pas de douleur, je ne pleurais pas de douleur... C'est l'envie de son sort qui me faisait pleurer. La connaissez-vous, l'histoire de Madonna Dianora?

LE DOCTEUR.

Vaguement... Je ne me souviens plus...

LA DÉMENTE.

Elle aimait Palla degli Albizi, un tout jeune homme. Les nuits sans lune, à la balustrade de la terrasse, elle lui jetait dans le jardin une échelle de soie, fine comme une toile d'araignée, forte comme une cotte de mailles. Ah! je le sais, comme elle offrait de la balustrade aux lèvres ardentes la suave amande nue de son visage, à demi close dans la coque d'or... Mais, un soir, messire Braccio la surprit, retira l'échelle complice, en fit un lacet pour le cou penché. Et Dianora resta suspendue toute la nuit à la balustrade, sous les yeux des étoiles, pleurée par les rossignols. A l'aube, lorsque sonnèrent les cloches de l'Impruneta, quelqu'un vit s'envoler de l'Armiranda vers l'orient un beau paon blanc, et messire Braccio retrouva son lacet vide. Depuis lors, un paon visite la villa, de temps à autre. Quand il se pose, il est plus silencieux et plus léger qu'un flocon de neige... Je l'ai vu. Je croyais qu'il était revenu cette nuit. Et je disais à Simonetta : « Tu le vois, ce paon blanc sur la balustrade? C'est l'esprit de Madonna Dianora qui revient au lieu de sa passion. » Et voilà que le paon s'est mis à sangloter comme une créature humaine, et ce sanglot me fendait le cœur. Et je disais : « O paon, ô Dianora, douce âme, pourquoi pleurez-vous? Si vous réfléchissez à votre sort, vous ne devez pas pleurer, chère sœur du temps qui n'est plus. Vous n'avez pas vu mourir votre ami dans vos bras, vous ne vous êtes pas sentie étouffée par son sang. Mais soudain à votre gorge se serra la même corde qui lui servait pour monter jusqu'à votre bouche où toute la lumière des étoiles brillait devant son désir, fixée dans les petites dents pures. Seule Isabella doit pleurer; seule, Isabella qui vous porte envie... » Et la forme blanche s'approcha; et ses larmes me baignèrent les mains; et une voix me dit : « C'est moi; je suis Béatrice. » Oh! toi non plus, il ne faut pas que tu pleures! J'ai pour toi un rêve de joie.

Impétueuse, elle tend les bras vers le soleil, puis vacille, éblouie; elle embrasse une des colonnes, y appuie sa joue et demeure ainsi quelques instants, les yeux mi-clos, un peu haletante.

LE DOCTEUR, avec pitié.

Vous ne devez pas vous agiter ainsi... Vous ne devez pas vous angoisser ainsi... Tout à l'heure, vous disiez qu'il vous

plairait d'être silencieuse et paisible au pied des arbres bons... Il faut donc vous abandonner à la couleur de votre robe et être contente comme une créature du printemps.

LA DÉMENTE, d'une voix basse et mystérieuse.

Entendez-vous ce tintement argentin? Ce sont les mille et mille clochettes des muguets, qui tintent balancées par la brise. Entendez-vous? (Elle s'incline vers les fleurs innombrables, aux écoutes.) Cela ressemble au tintement fugitif qui traverse les chambres tranquilles de la maison où quelqu'un vient de mourir. (Une pause. Brusquement, elle sursaute et se redresse.) Un cheval hennit dans le bois. (Anxieuse, elle se penche vers le jardin, les yeux fixés sur la grille du fond.) Un cheval hennit... Quelqu'un est arrivé... L'époux!.. Béatrice! Béatrice!

LE DOCTEUR la retenant, perplexe.

Ne l'appelez pas!

LA DÉMENTE.

Pourquoi? Où est Béatrice?

LE DOCTEUR, avec hésitation.

Quelqu'un est arrivé... Elle est là-bas, peut-être...

LA DÉMENTE, avec joie.

Alors, elle est déjà partie à la rencontre de l'époux? Elle est avec lui? Ah! mon rêve n'était pas menteur! Elle est heureuse, après tant de larmes. Elle est heureuse, je ne l'appellerai pas; jamais plus je ne l'appellerai. Vous avez raison... Il ne faut pas que je l'appelle. Si elle tournait les yeux en arrière, ne fût-ce qu'un instant, elle perdrait un instant de bonheur. Je ne l'appellerai pas... Et cependant, je voudrais la voir; je voudrais voir son visage nouveau, je voudrais entendre sa voix nouvelle. Son petit visage aussi ressemble à une amande nue... Maintenant il est tout rose, peut-être. (Elle sourit.) Comment faire, pour la voir sans être vue? (Elle avise une grille close par où l'on découvre le bois profond où resplendissent les jeux du soleil.) J'entrerai dans le bois, doucement, doucement, sans faire crier la porte. Je mettrai un masque de feuilles; j'envelopperai mes mains dans des brins d'herbe. De cette façon, je serai toute verte. Je pourrai passer sous les branches basses, glisser entre les buissons sans être vue. Je sais le lieu où Béatrice conduira son époux... Il y a dans la forêt un cercle magique. Peut-être Madonna Dianora y est-elle entrée

aussi... Cela ressemble à une coupe sacrée, une coupe d'écorce où la forêt verse le vin de ses aromes, son vin le plus pur et le plus fort, que tous ne peuvent pas boire. Celui qui boit de ce vin, s'il est seul, s'enivre et s'endort dans un rêve inouï, où il sent que toutes les racines de la forêt partent du fond de son cœur; mais, s'il n'est pas seul... (*Elle s'interrompt, subitement troublée. Sa voix devient rauque.*) Il y avait une coupe semblable au milieu d'une autre forêt... A l'automne, elle devint toute rouge, et jamais plus nous n'y avons bu...

LE DOCTEUR, *pour interrompre cette pensée terrible.*

Vous entendez? Le cheval vient de hennir une seconde fois.

LA DÉMENTE, *reprenant confiance.*

Oui, oui... Le cheval hennit derrière eux, tandis qu'ils s'éloignent... Regardez, regardez, docteur: Isabella et l'arbuste ne font-ils pas une même chose?

Elle court vers l'oranger qu'atteint déjà le soleil. Elle met sa tête au milieu du feuillage. Tournée vers le vieillard, les reins appuyés au bord du vase, tenant de chaque main les extrémités de deux branches, elle les courbe et les croise autour de son cou. Elle reste ainsi, mêlée à la verdure, la face à demi couverte. Ce geste fait que les larges manches de sa robe se rabattent vers les épaules et laissent les bras nus jusqu'au coude.

LE DOCTEUR.

Une seule et même chose.

LA DÉMENTE.

Je vois vert, comme si mes paupières étaient deux feuilles transparentes. Les nervures des feuilles transparaissent toutes contre le soleil. Les fleurs vont s'épanouir: on dirait de petites ampoules mal closes qui laissent fuir leur parfum. Oh! une petite feuille, presque sur ma bouche! Elle est luisante; elle semble enveloppée de cire; elle semble se fondre sous mon haleine... Comme elle est tendre! Comme elle est douce! Je la sens sur ma langue comme une hostie...

LE DOCTEUR, *avec une religieuse ferveur, s'approchant, s'inclinant vers l'arbuste et vers la femme.*

Bénie soit cette communion printanière! Bénie soit-elle! Que la paix descende sur votre esprit! La paix et la fraîcheur; toute la fraîcheur des feuilles nouvelles! Bénie soit la robe que votre bonne sœur vous a donnée! Portez-la, portez-la toujours! Demain peut-être elle sera fleurie. Béni soit-elle!

LA DÉMENTE.

Comme votre voix est paternelle! Et comme elle est lointaine! C'est incroyable comme, d'ici, toutes les voix sont lointaines, de même que si j'étais sous l'écorce : le bourdonnement des abeilles, le gazouillement des hirondelles, et ce tintement... Votre voix n'est jamais discordante. Vos paroles accompagnent toujours un chœur naturel qui flotte dans l'air autour de qui vous écoute. Tout devient calme et pur. Quelquefois, je voudrais m'asseoir à vos pieds comme au pied d'une colline, comme à l'embouchure d'un fleuve, pour y recueillir je ne sais quel bien infini.

LE DOCTEUR.

Puisse tout le bien qu'il y a dans le monde descendre sur votre tête et combler votre âme! Il semble que vous aussi vous êtes née tout à l'heure, comme cette petite feuille qui s'ouvre sous votre haleine. Je ne sais quoi d'enfantin et de divin m'apparaît dans vos yeux qui me regardent à travers les brindilles...

LA DÉMENTE.

Je pourrai donc, avec les arbres, avec les buissons, avec l'herbe, ne faire plus qu'une même chose! Béatrice passera près de moi, m'effleurera du pied, sans me reconnaître. Je la verrai au flanc de l'époux que lui a donné mon rêve, toute belle d'amour, toute radieuse d'espérances, après tant de larmes. Et il lui dira... Je les sais, je les sais, les paroles qui révèlent la vie à ceux qui languissent et à ceux qui meurent. Le monde entier s'évanouissait comme un nuage dans un silence de ses lèvres, et il renaissait par une de ses paroles, transfiguré en un miracle de joie... (Elle jette un cri.) Une goutte de sang!... (Avec un cri de terreur, elle se détache de l'arbre, bondit en avant. Une branche se casse.) Une goutte de sang!...

Terrifiée, elle regarde un point rouge sur son bras nu.
Elle est secouée par un frisson violent.

LE DOCTEUR, lui prenant le bras et cherchant à la rassurer.

Ne craignez rien, ne craignez rien! Ce n'est pas du sang... C'est un petit insecte inoffensif qui s'est posé sur votre bras. Regardez : une coccinelle. Cela est de bon augure; c'est un présage de bonheur... Ne tremblez pas ainsi. Ce n'est rien. Il n'y a plus rien. Regardez.

LA DÉMENTE, qui tremble encore, avec angoisse.

Il y en a partout, partout... je le vois partout : sur moi, autour de moi... Ah! docteur, faites que je ne le voie plus! Éloignez de moi cette terreur!... Je me croyais pure, là, parmi le feuillage... Non, je ne pourrai pas, je ne pourrai pas... Hier, dans le bois aussi, j'ai vu des arbres tachés... là où je passais...

LE DOCTEUR.

Ce sont les arbres qu'on a marqués pour les abattre.

LA DÉMENTE.

Et des gouttes rouges, partout dans les buissons... là où je passais...

LE DOCTEUR.

Ce sont les baies des ronces.

LA DÉMENTE.

Je ne pourrai pas, je ne pourrai pas!

Elle se touche les cheveux sur la nuque, sur les tempes, avec des sursauts ; et puis elle regarde ses mains.

LE DOCTEUR, lui prenant les mains.

Les muguets sont moins blancs que vos mains.

LA DÉMENTE.

J'ai cassé une branche! (Elle s'approche du vase et se penche avec un geste de regret et de pitié.) Quelle blessure cruelle! Voyez, docteur : elle est tout humide de sève. Toute la force de la plante s'écoulera par cette plaie... Et ce sera ma faute...

LE DOCTEUR.

Ne craignez rien. Ces plaies-là se guérissent. L'arbre poussera une autre branche.

LA DÉMENTE.

Et celle-ci?

LE DOCTEUR.

Faites-en une guirlande!

Un subit sourire enfantin illumine le visage de LA DÉMENTE. Elle détache la branche du tronc et la plie, souriant toujours.

LA DÉMENTE.

Per una ghirlandetta
Ch'io vidi, mi farà
Sospirar ogni fiore!

Je fais cette guirlande pour Béatrice. Vous voyez? la branche a ses feuilles et ses fleurs : des fleurs qui ne sont pas encore décloses. Elles vont s'ouvrir sur le front de Béatrice... Qui me donne un fil, un fil d'or? Simonetta!

LE DOCTEUR.

La voici; elle arrive par le jardin. Je m'en vais... Quelqu'un attend... Peut-être y a-t-il un bien suspendu sur votre tête... Tressez la guirlande!

LA DÉMENTE, s'inclinant, souriant, avec une gaîté soudaine.

Bonjour, cher docteur!

Elle suit des yeux le vieillard qui s'éloigne vers la porte de droite.

Per una paroletta
Il mio cor non saprà
Mai più che sia dolore,

Per una ghirlandetta!

Tout en répétant les paroles de la chanson, elle va au-devant de SIMONETTA, entre les haies de cyprès, avec lenteur. Elle fait signe à la gardienne d'ouvrir la grille sans bruit. Elle pénètre dans le bois; elle disparaît, suivie par la jeune fille.

SCÈNE IV

BÉATRICE, VIRGINIO.

Par la porte de droite arrive BÉATRICE, d'un pas prudent comme une personne qui épie, les yeux tournés vers la grille par où disparaît LA DÉMENTE. Elle fait un signe au visiteur demeuré sur le seuil, indécis. VIRGINIO s'approche, en chancelant. Toute sa personne exprime une terrible anxiété. A côté l'un de l'autre, ils restent muets quelques instants, les yeux fixés sur l'entrée du bois.

LA VOIX DE PANFILO, chantant au fond du jardin.

O Amore, aspetta, aspetta!
Chi non ama, amerà;
Vi lauderà signore.

Diman l'avrai soggetta
La fera che non sa
Qual sia lo tuo valore[1]...

1. « O Amour, patience, patience! — Qui n'aime pas aimera — et te louera comme son seigneur. — Demain tu l'auras pour sujette, — la farouche qui ne sait pas — quelle est ta valeur. »

BÉATRICE, d'une voix un peu tremblante et entrecoupée.

Elle a disparu dans le bois... Elle avait une branche à la main... Peut-être va-t-elle apercevoir votre cheval. Elle reviendra peut-être sur ses pas... Entendez-vous? Le cheval hennit. Avez-vous entendu? (Elle tressaille. — Une pause. — Virginio reste près d'elle, immobile, dans l'attente.) Elle reviendra peut-être sur ses pas... Si elle revient, voulez-vous rester ici? Voulez-vous qu'elle vous rencontre? Êtes-vous prêt? Ou ne pensez-vous pas, ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux renoncer à cette entreprise trop incertaine et triste?

VIRGINIO, dans la même attitude, oppressé par l'angoisse.

La voir.

Une pause. — BÉATRICE fait quelques pas dans le jardin, entre les baies de cyprès; et elle regarde.

BÉATRICE.

Elle ne revient pas... Certains jours, elle reste au bois de longues heures. Elle y a une retraite préférée où elle s'attarde. Elle a voulu que je lui donnasse une robe verte. Elle m'a dit: « Fais-moi une robe verte, de couleur tendre, pour que les petites feuilles nouvelles n'aient pas peur de moi quand je me promène dans la forêt. » Elle est si douce! Certains jours, elle a de ces paroles douces et enfantines qui sont comme un sourire mouillé de larmes et qui donnent en même temps au cœur je ne sais quel réconfort et quelle affliction. (Une pause. — Elle indique au visiteur un siège entre deux colonnes.) Voulez-vous nous asseoir ici? (Ils s'asseoient l'un à côté de l'autre, sur la pierre. VIRGINIO, tourmenté par la tempête intérieure, paraît incapable de desserrer les lèvres. Il est pâle et attentif.) Comme les muguets embaument! Et les roses blanches, et les narcisses, et les jacinthes! Cependant, beaucoup de fleurs sont exilées de l'Armiranda, par égard pour ses yeux... Le jardinier est vigilant. Vous l'avez entendu chanter? Il chante sans cesse et, en chantant, il trouve les rimes à l'improviste. Il chante et il veille. Mais quelquefois sa vigilance est trompée... La floraison des coquelicots arrive. Tout à coup ils éclatent dans l'herbe comme des flammes impétueuses. Teodata pense qu'il faudra faucher le pré avant le temps... (Une pause.) Avez-vous beaucoup de fleurs à Fontelucente?

VIRGINIO.

Beaucoup de roses.

BÉATRICE.

Votre mère aimait tant les fleurs! Les aime-t-elle... encore?

VIRGINIO.

Maintenant, elle n'aime plus que sa peine.

BÉATRICE, avec hésitation.

Elle souffre encore beaucoup?

VIRGINIO, la regardant au visage, l'âme touchée peut-être par cet accent.

Comme au premier jour!

BÉATRICE.

N'êtes-vous pas sa consolation?

VIRGINIO.

Elle ne demande pas de consolation. Elle ne demande qu'à rester ployée sur sa douleur, qui lui est chère comme lui était cher le fils qu'elle a perdu.

BÉATRICE.

Ici, dans aucune prière son nom n'est oublié. Chaque jour une pensée humble et pieuse va vers elle.

VIRGINIO.

Elle la reçoit avec reconnaissance, et elle y répond.

BÉATRICE.

Alors, elle ne maudit pas?

VIRGINIO.

Ah! que ne connaissez-vous son cœur!

BÉATRICE.

Elle a pardonné?

VIRGINIO.

Elle tient pour éternellement bénie l'héroïque et suave créature qui, en ce long baptême, donna le témoignage de son amour.

BÉATRICE.

Tout lui a donc été révélé?

VIRGINIO.

Pour son âme, nul mensonge n'aurait pu égaler en beauté la vérité terrible.

BÉATRICE.

Et elle sait que vous êtes venu à l'Armiranda?

VIRGINIO.

Elle sait ; elle m'attend. Elle sait que je suis venu voir Isabella. Elle baisera mes yeux qui l'auront vue, cherchera au fond de mes yeux son image... Ne comprenez-vous pas? Elle sait que pour une seule créature au monde Giuliano n'est pas mort entièrement ; car cette créature sent toujours sur soi quelque chose de lui, quelque chose de vivant, de brûlant, et d'indélébile, qui la fait délirer... Ne comprenez-vous pas? Elle a un désir désespéré de la voir, de la toucher, de l'étreindre, de la tenir dans ses bras, de lui parler, de l'interroger, tout en sachant bien qu'elle en mourrait, que son cœur s'arrêterait au premier contact, à la première parole... Pour se rapprocher d'elle, pour avoir l'illusion de communiquer avec elle à travers les jardins qui fleurissent, et pour je ne sais quel espoir, et pour je ne sais quelle attente, elle est revenue à Fontelucente, qui depuis des années restait à l'abandon. Chaque soir elle monte sur la plus haute terrasse, regarde vers l'Armiranda, et prie... Elle prie aussi pour vous.

BÉATRICE.

Pour moi?

VIRGINIO.

Elle connaît votre sacrifice. Elle sait que vous vous êtes dévouée à cette œuvre de pitié et de douleur, et qu'ici vous vivez comme dans un cloître. Elle a pour vous une maternelle tendresse. Elle m'a dit : « Si Béatrice voulait venir un jour à Fontelucente !... » Vous souvenez-vous ? Quelquefois vous veniez à la villa des Cèdres...

BÉATRICE.

Je me souviens.

VIRGINIO.

Ne viendrez-vous pas un jour à Fontelucente, pour contenter le désir de ma mère?

BÉATRICE.

Oui, un jour... (*Sa voix est faible. Elle ne réussit plus à dominer le trouble qui peu à peu l'envahit durant cet entretien et que révélaient déjà par instants des rougeurs fugitives sur ses joues délicates.*) ... Un jour, je viendrai.

VIRGINIO.

Je vous y conduirai moi-même. Ce n'est pas très loin. Ma mère viendra jusqu'à mi-chemin au-devant de vous. Peut-être qu'en vous apercevant, elle pourra sourire encore une fois. Elle ne sourit plus.

BÉATRICE.

Oui, je viendrai un jour, quand vous me le direz... Deux douleurs se rencontreront et se reconnaîtront. Elles se souriront peut-être. (Une pause. Tous deux penchent la tête, à côté l'un de l'autre.) Ah! de ces douleurs, quelle est la plus cruelle? Votre mère, du moins, le sait en paix dans son sépulcre. Et moi aussi, je la sais dans un sépulcre obscur, mais vivante, mais palpitante et sanglante d'un sang inépuisable... Je la sais *au delà*, séparée, irrévocable; et néanmoins ses yeux vivants me regardent et m'implorent, et je ne puis la rappeler, je ne puis l'attirer à moi!

VIRGINIO.

Mais l'espérance?

Ils se regardent en face, pris d'une émotion indicible. VIRGINIO, d'un mouvement involontaire, se lève et se tourne vers le bois. BÉATRICE fait comme lui. Une pause.

BÉATRICE, se rasseyant.

Elle ne revient pas... Ce matin, elle a sa robe verte, et elle s'oublie. Peut-être a-t-elle une heure de bonheur. La matinée est si pure que chacun s'imagine qu'il pourra y renaître.

VIRGINIO, comme s'il sentait remonter dans ses veines l'ivresse tombée.

Chacun s'imagine qu'il est sur le point de ravir, par quelque voie mystérieuse, le secret de la beauté et de la joie... Vous qui vivez ici comme dans un cloître, vous ne pouvez pas comprendre. Moi, je me suis levé à l'aube, sur la colline, quand les étoiles palpitaient encore dans le ciel. Au fond de la vallée encore noyée d'ombre, j'ai vu le ciel se teindre en rose comme si l'Aurore s'y baignait : infini et intime comme s'il enveloppait et alimentait mon âme. J'ai bu dans le vent les esprits enivrés de toutes les choses qui se renouvellent, et, sous les mille mélodies des nids, j'ai entendu la respiration profonde et sainte de la Mère qui nourrit les brins d'herbe et nos pensées. Toute la douleur et tout le désir se convertissaient, au fond de mon être, en une force ineffablement

agile et audacieuse. Et, sans trêve, je poussais mon cheval vers un but dont j'ignorais s'il était en moi-même ou aux confins du monde. Et les images immobiles et sombres de la vie passée se coloraient d'un éclat prodigieux, méconnaissables comme les statues dans l'incendie d'un temple. Et nulle horreur de cette mort n'était en moi; que dis-je? elle m'apparaissait belle comme une immolation sur un autel inaccessible; et tout le sang versé refluait dans mes veines, gonflait mon cœur fraternel, pour aimer d'un amour nouveau, d'un amour plus pur et plus lointain...

A la grille, dans le fond, sur le seuil, entre le jardin et le bois, LA DÉMENTE apparaît avec un air de mystère, et s'arrête. Son visage est recouvert par un masque de feuilles; ses mains sont enveloppées de brins d'herbe. Mystérieuse, silencieuse et verte, pareille à un étrange fantôme végétal, elle s'avance vers le portique sans être vue, entre les haies de cyprès.

BÉATRICE. Elle se tourne vers le visiteur, tremblante, étonnée, comprenant mal.

Et ce cloître était le but de votre course ardente? Ce cloître habité par la démence et par la douleur?

VIRGINIO.

Vous vous étonnez?... Ah! vous ne pouvez pas comprendre.

BÉATRICE.

Si je comprenais... (Elle s'interrompt et tressaille, parce qu'elle vient d'entendre le pas furtif qui s'approche.) Elle vient; elle est là...

Tous les deux, pâles d'angoisse, fixent les yeux sur la muette apparition verte. Pendant quelques secondes, le silence est profond, entrecoupé seulement par des cris d'hirondelles, par un bourdonnement d'abeilles, par un souffle de vent.

SCÈNE V

LES MÊMES, ISABELLA.

LA DÉMENTE s'arrête sous l'arcade, hésitante. Elle tient d'une main, à son flanc, la guirlande faite avec le rameau brisé. Ses yeux sourient, ses dents luisent à travers le masque de feuilles. VIRGINIO la contemple et demeure immobile, comme enchanté, tandis que BÉATRICE fait un mouvement vers elle.

BÉATRICE.

Isabella!

LA DÉMENTE.

Je ne suis pas Isabella. (Elle fait un pas en avant, vers eux.) Je ne suis pas Isabella. Les choses vertes m'ont prise pour l'une d'elles. Je ne les effraie plus... Nous vous attendions dans le bois. Nous croyions que vous passeriez au flanc l'un de l'autre, parlant de votre bonheur. Et nous voulions être infiniment douces, plus douces que jamais, sous votre pied, sur votre tête... Pourquoi nous avez-vous déçues? Peut-être ne serons-nous jamais plus aussi jeunes et aussi légères. Nous tremblions toutes ensemble, d'un tremblement continu et délicieux, parce que le soleil jouait avec nous. Il jouait avec nous comme un enfant enivré, nous touchait de mille doigts d'or, de mille doigts tièdes et agiles, sans jamais nous faire mal. Innombrables étaient ses jeux, et toujours nouveaux, et toujours divers. Il nous excitait, nous excitait, mais sans jamais nous lasser, comme si notre allégresse eût dû monter, monter encore; et nous tremblions toutes ensemble, d'un tremblement incessant, comme si quelque rire inouï eût été pour jaillir de nous avec un éclat soudain... Ah! pourquoi Béatrice n'a-t-elle point alors passé avec son époux? (BÉATRICE et VIRGINIO se regardent. LA DÉMENTE fait encore un pas vers eux. Dans le fond, SIMONETTA se montre à la grille et va pénétrer dans le jardin. Mais PANFILO, qui épiait derrière les haies, s'avance vers elle. Ils restent quelques instants sur le seuil, puis s'éloignent et se perdent dans le bois.) Isabella, pour une robe verte, avait promis à Béatrice un rêve d'or. Et près de la fenêtre, un rêve a été rêvé tandis que Panfilo chantait la chanson de la guirlande. Et, dans ce rêve, il y avait l'époux; et il s'en venait à travers le printemps, chevauchant vers ce petit jardin. Et, à son réveil, Isabella sur ses lèvres apportait l'annonciation. Mais déjà Béatrice, peut-être du haut de cette même balustrade où elle pleurait la nuit passée, avait de loin vu l'époux attendu par son âme, avait volé au-devant de lui, toutes les ailes de son âme déployées. Pauvre colombe! Pauvre colombe!

(Elle s'approche tendrement de sa sœur et lui touche les cheveux sur la tempe avec sa main enveloppée d'herbe.)

BÉATRICE, suffoquée par l'angoisse.

O Isabella, que dis-tu!

LA DÉMENTE, s'adressant au visiteur.

Regardez-la, monsieur. Comme elle est pure! Elle semble

sourdre de toute la douleur de notre maison comme une fontaine d'une montagne tourmentée. Elle est transparente. Vous pourrez déposer en elle vos trésors les plus précieux, et toujours vous les verrez resplendir intacts dans sa limpidité. Il n'existe pas en tout le pays un ruisseau qui soit plus limpide, où il soit plus doux de rafraîchir ses lèvres et ses mains. Elle est un bien qui ne se perd pas; elle est perpétuelle comme l'eau vive qui jaillit de la montagne profonde. Je vous la confie. Il ne faut plus qu'elle pleure. Dans chacune de ses larmes, il y a l'essence perdue de je ne sais quelle fleur close qui pouvait éclore et donner de la joie. Il ne faut plus qu'elle pleure. Je ne la verrai plus, le soir, appuyée sur la balustrade, écoutant les cloches qui font devenir la vallée toute bleue et tout humide, comme ses yeux... L'emmènerez-vous loin, monsieur? bien loin d'ici?

BÉATRICE, le cœur déchiré, suppliante.

Isabella, Isabella, ne dis plus ces choses! Tu ne sais pas, tu ne sais pas...

LA DÉMENTE.

Oh! n'aie pas pitié d'Isabella, ne t'afflige pas si elle reste seule! Elle possède la robe que tu lui as donnée; et là-bas, à cause de cette robe, il y a des créatures qui l'aimeront : des créatures jeunes et tendres comme toi, Béatrice. Adieu... (Elle s'interrompt au souvenir de la guirlande qu'elle tient de la main gauche, à son flanc. Elle la soulève.) Tu vois? Tandis que je rêvais pour toi près de la fenêtre, Panfilo chantait la chanson de la guirlande. Tu la connais, cette chanson :

Per una ghirlandetta
Ch'io vidi...

Tu la connais. Maintenant, prends la guirlande que je t'ai faite avec une branche cassée. Hélas! on ne peut faire une guirlande sans couper une branche! Là, regarde : elle est fraîche, la blessure. (Elle indique l'arbuste qui tout à l'heure ne faisait qu'une même chose avec elle, et pose la guirlande sur le front penché de Béatrice. Elle se retire d'un pas léger et silencieux, comme si elle était chaussée de mousse. Il semble que de nouveau se répande sur sa personne verte le mystère de la forêt où elle va rentrer. Sa voix se fait basse.) Adieu, adieu... je ne suis plus Isabella... Passerez-vous plus tard dans la forêt? Nous vous attendons, nous vous attendons...

BÉATRICE regarde VIRGINIO désespérément. Elle ôte la guirlande de sa tête et la laisse tomber à ses pieds. Puis elle s'élance derrière LA DÉMENTE pour la retenir.

BÉATRICE.

Isabella, écoute, écoute! Tu ne sais pas, tu ne sais pas... Ce n'est pas ce que tu dis... Viens, viens... (Elle prend LA DÉMENTE par la main et l'attire devant VIRGINIO, qui semble pétrifié.) Tu ne le reconnais pas? Regarde-le, regarde-le bien... Tu ne le reconnais pas? Tu ne te souviens pas de lui? Regarde-le bien en face... (D'un geste rapide, LA DÉMENTE arrache de son visage le masque de feuilles; elle se penche vers le jeune homme, les yeux attentifs et dilatés.) Tu ne le reconnais pas? Virginio... Virginio, le frère...

LA DÉMENTE tressaille; brusquement, elle saisit dans ses mains enveloppées la tête du jeune homme qui ferme les yeux, pâle et renversé, comme près de mourir; elle la regarde avec une terrible intensité; puis, la sentant s'appesantir entre ses mains, elle s'en détache avec un cri.

LA DÉMENTE.

Ah! il meurt, il meurt, lui aussi...

BÉATRICE.

Non, non... Tu ne le vois pas? Tu ne le vois pas?

LA DÉMENTE.

Encore une fois sur mes mains j'ai senti le poids de la mort...

BÉATRICE.

Non, non... Regarde-le! Tu ne le vois pas? Il est debout devant toi. Tu ne le vois pas?

LA DÉMENTE, aveuglée maintenant par la terreur.

Qui? Qui? Giuliano? Qui est debout devant moi?

BÉATRICE.

Le frère... Virginio... Tu ne le reconnais pas? Le voici! Regarde! Regarde bien!

LA DÉMENTE.

Le frère? Pourquoi est-il venu, le frère? Pourquoi est-il venu? (Ses yeux, qui s'étaient égarés, se fixent de nouveau sur le jeune homme avec une expression de frénétique épouvante. Elle recule en arrachant de ses mains les brins d'herbe qui les enveloppent, regarde ses mains nues, regarde et touche son corps, comme si de nouveau elle se sentait maculée. Sa folie s'exalte.) Pourquoi est-il venu? Pour le reprendre? pour me l'arracher? pour le porter à sa mère?... A sa mère, comme cela, privé

de sang, n'ayant plus une seule goutte de sang! Tout le sang est sur moi... J'en suis toute couverte... Voyez, voyez mes mains, mes bras, ma poitrine, mes cheveux... Je suis restée noyée dans son sang... Mais, qu'elle ne me maudisse pas, oh! que sa mère ne me maudisse pas! Dites-lui, vous, dites-lui qu'elle ne me maudisse pas; dites-lui, vous, ce que j'ai fait pour son fils mourant... Je ne l'ai pas abandonné. Si le coup n'est pas venu jusqu'à moi, s'il ne m'a pas aussi transpercé le cœur, oh! dites-lui que ce n'est pas ma faute, qu'elle ne me maudisse pas pour cela! En une seule heure, je suis morte mille fois; tout mon corps est une blessure déchirante; et moi, moi non plus, je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... je ne suis pas vivante; dites-lui que je ne suis plus vivante... J'ai senti, dans ma chair, sa mort pénétrer comme un froid pesant, et j'ai senti mes os plier sous le poids... Cela, c'est mourir! Cela, c'est mourir! Mais dites-lui que son fils n'a pas souffert la mort; dites-lui qu'il s'est endormi entre mes bras dans la félicité... Oh! dites-lui que je savais donner à son fils une félicité sans bornes, l'oubli du monde, le bien suprême! Il a fermé les yeux dans la félicité, sur ma poitrine, et il ne les a plus rouverts. Mais moi, moi, j'ai rouvert les miens pour voir son agonie... Sa bouche me versait tout le sang de son cœur, brûlant et pur comme la flamme; et ce sang me suffoquait; et mes cheveux en étaient trempés; et toute ma poitrine en était inondée; et j'étais toute submergée dans ce flot qui semblait ne devoir jamais tarir... Ah! comme ses veines étaient remplies, et de quelle ardeur! Tout, j'ai reçu tout sur moi, sur ma chair et sur mon âme, jusqu'à la dernière goutte; et les hurlements sauvages qui me montaient à la gorge, je les ai coupés avec mes dents qui grinçaient, pour que nul ne les entendît, pour que nul ne vînt le détacher de moi, me l'ôter d'entre les bras, le mettre dans une bière... Dites, dites à sa mère que voilà ce que j'ai fait; dites-lui qu'elle ne me maudisse pas! Et dites-lui que c'était presque une joie, presque une joie, cette suffocation terrible dans le sang chaud, encore vivant, encore palpitant, mélangé encore à son âme... Mais ensuite, mais ensuite... Que peut bien être le frisson de la mort en comparaison du premier frisson qui m'a traversé les os, quand j'ai senti la chaleur abandonner

le corps que j'étreignais? Et je n'ai pas relâché mon étreinte, et j'ai continué à le tenir sur moi, et peu à peu je l'ai senti se glacer contre ma poitrine, se raidir, peser comme la pierre, comme le fer, devenir vraiment un cadavre, une chose étrangère, sourde pour toujours, lointaine pour toujours, une chose que jamais rien ne pourra faire revivre, jamais plus, jamais plus...

Ses genoux sont agités d'un tremblement si violent qu'elle tombe sur le sol. BÉATRICE, qui se couvrait le visage avec les mains, entend le bruit de la chute, accourt près de sa sœur, la soutient, essaie de la relever. TEODATA, qui était venue sur le seuil et pleurait en silence, accourt aussi et la soutient.

LA DÉMENTE, les mains suppliantes, encore tendues vers VIRGINIO, que l'horreur empêche de remuer et de parler.

Ah! dites, dites-lui cela! Dites-lui, vous, de ne pas me maudire! Emportez-moi dans la même bière; ensevelissez-nous ensemble, puisque je ne suis plus vivante! Ah! vous ne pourrez pas l'ensevelir entièrement si vous ne m'ensevelissez pas avec lui : car j'ai sur moi tout son sang; tout ce qui fut sa vie, je l'ai sur moi... (Elle se dégage violemment des mains qui la secourent et cherchent à la relever.) Non, non! Laissez-moi! Ne me touchez pas! Elles veulent me porter dans l'eau... Non, non; je ne veux pas, je ne veux pas! Laissez-moi ainsi! Je veux rester ainsi, je veux que sa mère me voie ainsi... (Une langueur subite l'envahit, comme si elle était sur le point de défaillir. Elle se ploie sur un flanc, touche le sol avec sa tempe.) ... ensevelie...

LE DOCTEUR, entré par la porte de gauche, fait signe aux deux femmes de s'écarter de la malheureuse abattue. Lui-même, avec un geste doux, conduit VIRGINIO vers le banc où d'abord il s'était assis près de BÉATRICE. VIRGINIO s'y assoit et cache son visage dans ses paumes. BÉATRICE, lentement, s'approche de lui. LE DOCTEUR se penche sur ISABELLA, qui semble assoupie; et il la touche. Elle paraît se réveiller, sans souvenir. Sa bouche se contracte comme si ses mâchoires étaient douloureuses. Des mains, elle effleure ses tempes, ses joues, ses lèvres, péniblement.

LE DOCTEUR, penché sur elle.

Vous alliez vous endormir? Pourquoi ici? Un papillon blanc a passé; il vole vers le bois... Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous vouliez vous étendre sous les arbres, être à leur pied comme l'herbe? Voulez-vous que je vous conduise là-bas? Quel sommeil calme vous dormirez dans cette robe, là-bas, sous les petites feuilles nouvelles! Avec les arbres, avec les

buissons, avec l'herbe, vous ne ferez plus qu'une même chose... Voulez-vous que je vous conduise là-bas?

LA DÉMENTE, regardant autour d'elle avec des yeux étonnés.

Oui, oui... là-bas, là-bas... dormir... avec les petites feuilles nouvelles...

TEODATA se retire, sans bruit, courbée sous la tristesse. BÉATRICE, restée, debout près du banc, engage VIRGINIO à se lever. Tous deux s'éloignent par l'autre porte. Sur le seuil, VIRGINIO se retourne pour regarder ISABELLA, qui est encore à genoux, puis il disparaît. A cette minute, le silence est profond, interrompu seulement par des cris d'hirondelles, par un bourdonnement d'abeilles, par un souffle de vent.

LE DOCTEUR.

Allons... Donnez-moi vos mains.

Il lui tend les mains pour la relever.

LA DÉMENTE.

Je n'ai pas de force, docteur... Attendez, je vous prie, attendez encore un peu! Tout à l'heure, j'étais là-bas, ce me semble... j'étais là-bas... comme l'herbe... Quelqu'un m'a foulée aux pieds... Certainement, quelqu'un m'a foulée aux pieds... Attendez, je vous prie! Je me relèverai peut-être... (Elle continue à regarder autour d'elle; son regard s'arrête sur l'oranger.) Regardez, docteur, toutes ces abeilles qui entourent cet arbuste! Elles s'apprêtent à butiner. Elles attendent que les fleurs s'ouvrent... Je voudrais un rayon de miel... (En continuant à promener son regard, elle aperçoit le masque de feuilles et la guirlande tombée.) Et ces feuilles, là? Et cette guirlande? (Il semble qu'un éclair traverse la confuse obscurité de son esprit.) Où est Béatrice? Où est Béatrice?

De nouveau, elle effleure des mains ses tempes, ses joues, ses lèvres, péniblement. Elle reste sans souvenir. Elle se traîne vers la guirlande, la ramasse, la regarde, sourit de son faible sourire enfantin et murmure :

Pèr una ghirlandetta!

GABRIEL D'ANNUNZIO

Traduction de G. HÉRELLE.

LA DUSE

Il y a une dizaine d'années, à Rome, au théâtre Valle, parmi ceux qui suivaient avec le plus d'assiduité les représentations de la Duse, je remarquais au fond d'une loge un homme dont la solide carrure, malgré le masque maladif, dénonçait un Allemand, tandis que le regard scrutateur et vague derrière des lunettes d'or révélait un artiste : c'était, en effet, l'illustre peintre bavarois Franz Lenbach.

Il ne quittait pas la scène des yeux et suivait tous les mouvements de l'actrice comme s'il eût voulu les fixer dans sa mémoire pour les transporter ensuite sur la toile.

A la fin de la saison théâtrale, Lenbach fit prier madame Duse de venir passer une après-midi dans son atelier du palais Borghese. Elle s'y rendit un peu à contre-cœur, tant est vive sa répugnance à poser. Quelle ne fut pas sa surprise en trouvant les panneaux de la vaste salle tapissés d'esquisses au pastel qui la représentaient en différentes attitudes ! Son image lui était renvoyée comme par d'innombrables miroirs.

Toutes lui ressemblaient — sans se ressembler entre elles.

Frappé par la mobilité de ces traits caractéristiques, l'artiste avait saisi au vol quelques-uns de ces jeux de physionomie ;

et ce masque dramatique, interprété par le crayon fidèle, avait donné des têtes d'expression qui se trouvèrent personnifier les divers mouvements de l'âme humaine : c'étaient tour à tour l'espoir et le découragement, la joie et la douleur, l'enthousiasme et le doute, la prière et la menace, l'amour et le mépris.

Bref, il y avait trente esquisses, il n'y eut jamais un portrait.

Voilà un peu ce que je rêve d'entreprendre pour donner une idée de cette créature à mille âmes.

Je vais rechercher des notes intimes, une correspondance avec Alexandre Dumas, des fragments de lettres écrites ou reçues, des articles de journaux, pour en tirer une série d'instantanés qui pourront s'intercaler aux pages de cette Revue.

Si tous ces détails ne devaient pas servir à la psychologie d'une nature d'artiste, ils auraient au moins l'attrait de l'inédit, car la Duse ne se raconte pas volontiers. Pour répondre aux sommations d'un public en délire qui tenait à connaître les origines de son idole du soir, un impresario naguère inventa que la Duse était une riche et puissante châtelaine entrée au théâtre par désœuvrement. C'est le seul essai de biographie qui l'ait fait rire — de ces dents éclatantes qui, avec ses yeux bruns, éclairent son visage : oh! le bon et large rire d'enfant ! — Elle a toujours caché avec un soin jaloux sa vie intime. « A quoi bon, dit-elle, montrer la ficelle de la marionnette ?... »

I

Elle est née en chemin de fer, non loin de Venise, le 3 octobre 1859, à l'heure du réveil patriotique, au moment où les Milanais accueillaient les Français en libérateurs et où la jeune Italie était travaillée par cette fièvre de croissance qui devait durer des années. Ses parents lui disaient volontiers, quand ils ne pouvaient venir à bout de sa turbulence enfantine :

— Ce n'est pas étonnant que tu sois si agitée : tu es de 1859 et tu as la guerre dans le corps !

Son père, Alessandro Duse, de Padoue, faisait partie d'une troupe ambulante qui parcourait le nord de l'Italie. Sa mère, Angelica Capuleti, belle créature des environs de Vicence, ne monta jamais sur les planches. Elle venait directement de la campagne : elle apportait dans ce monde factice de la scène un rayon de soleil véritable : ainsi faut-il expliquer, sans doute, l'éclosion de cette fleur où jaillirent tous les aromes vivifiants de la terre. C'est grâce à la chaleur de cette âme simple que l'enfant, quoique poussée entre les planches, sous la lumière artificielle de la rampe, au milieu des décors en carton, resta, dans sa sincérité primitive, la farouche enfant de la nature, — en dépit même de la lignée paternelle et de toute une hérédité théâtrale.

L'an dernier, visitant la petite ville de Chioggia, près de Venise, je lus sur un portique une inscription qui m'arrêta : « *Calle* (rue) *Duse*. » — Déjà ! — Le Duse qui avait donné son nom à la rue était l'aïeul, le propre grand-père de notre comédienne, acteur célèbre dans son temps, oublié depuis.

Un type, ce curieux artiste : on peut le considérer à la fois comme le dernier marquis de la comédie vénitienne, dont il ne quitta jamais le costume, — culotte courte, bas de soie, épée au côté, perruque poudrée sous le tricorne, — et comme l'initiateur d'une ère nouvelle : c'est lui qui supprima le masque et modifia la *Comedia dell'Arte* en exigeant des acteurs la fidélité au texte. Lui-même, qui débordait de génialité, triomphait dans ces improvisations, mais il souffrait de voir un vulgaire histrion substituer sa prose à celle d'un Gozzi ou d'un Goldoni.

Luigi Duse était un comique dans toute la force du terme : il aimait la gaieté, il prétendait que l'objet du théâtre est de faire oublier au public les misères de l'existence en le faisant rire, tandis que sa petite-fille peut se vanter d'avoir fait pleurer aux quatre coins du monde.

Il aurait pu cependant lui donner la réplique dans la *Locandiera* et dans *Pamela* ; il aurait aimé tout au moins le naturel de son jeu.

Comme je me promenais dans Chioggia avec Novelli, — le Coquelin de l'Italie, — un employé de la mairie nous montra

un programme pieusement conservé où il nous indiqua le nom de la petite Duse jouant le rôle de Cosette, dans *les Misérables*.

Oh ! cette Cosette !... Elle avait quatre ans ; la mégère lui décochait de violents coups de pied sous la table, et, cachée derrière un portant, la mère essayait de rassurer l'enfant affolée :

— Ne pleure pas, lui disait-elle, n'aie pas peur... tu sais, c'est pour rire qu'on te fait mal !

Et la petite ne comprenait guère pourquoi on faisait mal pour rire, et pourquoi l'amusement des uns devait être acheté par la souffrance des autres...

Dans la *calle Duse*, le long du canal, nous rencontrâmes un étrange cortège. Entre une grosse commère que, sous sa mantille noire et sa voyante chaîne d'or, dans tous les pays du monde on eût reconnue pour une sage-femme, et un brave campagnard dont le sourire épanoui révélait un heureux père flambant neuf, une nourrice dans tous ses atours portait un coffre en cristal semblable à ceux qui renferment les petits Jésus en cire : ce nouveau-né n'était pas en cire, il était bien en chair et en os, et il eût certainement brisé sa prison de verre si les petits pieds et les petits bras n'eussent été solidement ligotés par ses langes.

Et soudain je revis le baptême de la petite Eleonora Duse, à Vigevano, et je compris l'ébahissement des soldats autrichiens qui, voyant s'avancer le mystérieux tabernacle, imaginèrent qu'il contenait de précieuses reliques et, respectueusement, lui présentèrent les armes.

Aussi, dès que le cortège fut de retour au logis, le père s'approcha de l'accouchée :

— Pardonne-moi, ma chérie, — lui dit-il, moitié piteux et moitié triomphant, — pardonne-moi si, en échange de la fille que tu m'as donnée, je ne puis t'offrir un beau cadeau ; en revanche, je te rapporte un heureux présage ! Notre enfant sera quelqu'un, c'est moi te le certifie : on lui a présenté les armes.

Et cette idée, enfoncée dans le cœur de ces braves gens, avec la puissance d'une conviction, ranima leur courage aux heures d'épreuve, et plus d'une fois la mère dit à la fille :

— N'importe le présent, je suis sûre de ton avenir ; à ton entrée dans la vie, on t'a porté les armes !



Cependant les heureux présages du baptême où la garde autrichienne avait joué le rôle de la bonne fée ne semblaient pas près de se réaliser : la troupe dont faisait partie le père Duse continuait à courir les foires, ne trouvant pas toujours le pain et le gîte ; l'enfant souffrit le froid et la faim : la jeune femme a gardé dans la courbe rétrécie des épaules quelque chose du repliement d'ailes de l'oiseau transi.

Le soir, pendant que père et mère allaient rejoindre la troupe, la petite restait seule au logis, sans lumière, naturellement, par économie ; cette solitude et ces ténèbres l'épouvantaient au point qu'elle se glissait sur le toit, aimant mieux grelotter de froid avec ses amies les étoiles, qu'attendre le retour de ses parents, tremblante de peur, dans un angle de la chambre obscure.

Malgré leur affection réciproque, au lieu d'être un appui et une consolation pour la petite, sa mère ne tarda pas à devenir un souci constant : de sept à quatorze ans, la fillette aida la malade à traîner sa misérable existence d'une foire à un hôpital... Le père sentait brûler dans la fille le feu qui dévorait l'âme de la mère : il reporta sur l'enfant la tendresse rafraîchissante qu'il avait vouée à sa compagne : il eut pour elle des délicatesses féminines, des indulgences maternelles, dont le seul souvenir l'émeut encore aujourd'hui.

Sans la flamme que sa mère lui avait transmise, elle n'eût pas été la Duse, sans doute, mais sans la vigilance du père qui la modérait, elle eût été consumée.

Quand le chef de la troupe, trop exigeant, voulait hâter l'éclosion de la fleur délicate — déjà trop précoce — il protestait ; il se refusait à « secouer l'arbuste pour en faire tomber le fruit », dit-elle avec une image charmante : il voulait que le fruit mûrît de lui-même au premier rayon du soleil. Quand elle était menacée des foudres d'un impresario, d'un mot il la *paratonava*, — dit-elle encore :

— Laissez ma fille tranquille, — s'écriait le père, si elle ne

voulait pas répéter; — quand la rampe sera allumée, cela ira tout seul. Maintenant, laissez-la en paix, *poveretta*, elle a la *smara*.

Cette *smara*, — qui a peut-être donné son nom au démon de la nuit, — est le spleen de Venise, ce spleen qui enveloppe d'une brume fantastique la tristesse du passé, l'amertume du présent et l'incertitude de l'avenir, — comme ces brouillards des lagunes confondent sous un voile gris la terre, la mer et le ciel.

Cette *smara* expliquait tout sans rien définir et provenait de bien des causes : parfois, elle était écœurée à l'idée de jouer pour un morceau de pain; parfois, son sentiment de l'art était froissé par le cadre, qui ressemblait si peu à son idéal; par ses vulgaires partenaires, par toute cette fange au-dessus de laquelle planait son âme, mais dont quelques bouffées montaient parfois jusqu'à elle et lui donnaient la nausée; par certains mots qui avaient de la peine à sortir de ses lèvres; par des sentiments qu'elle ne pouvait éprouver, ou par d'autres qu'elle ne voulait profaner.

Ainsi arriva-t-elle à sa quatorzième année, jouant tout pêle-mêle : *les Enfants d'Édouard*, *Keau* et *Monte-Cristo*, *Fualdès* et *la Grâce de Dieu*, des tragédies d'Alfieri, de mauvaises adaptations de Shakspeare, *Angelo, tyran de Padoue*, où elle fut tour à tour Tisbé et Catarina. À douze ans, on lui faisait représenter la Pia di Tolomei et Francesca da Rimini : Paolo eût été poursuivi pour détournement de mineure.

Quand sa mère mourut à l'hôpital, l'orpheline de quatorze ans n'avait pas même de quoi s'acheter une robe de deuil : un mince plissé de crêpe cousu au corsage de son unique et criarde robe écrue fut la seule manifestation extérieure qu'elle pût accorder à son chagrin... Au milieu de sa douleur, elle entendit ses camarades murmurer, en la toisant avec mépris :

— Cette petite n'a décidément pas de cœur; elle ne porte même pas le deuil de sa mère!

— Moi, — disait une autre, qui jouait les rôles à grands sentiments, — on sait si je suis honnête; eh bien! à sa place, je me serais vendue plutôt que de ne pas avoir de quoi acheter une robe noire!...

A quelques jours de là, un soir, en rentrant au logis, elle trouva son père plus accablé que de coutume :

— Regarde !

Et il lui montre une lettre d'un notaire lui annonçant qu'un de ses cousins éloignés vient de mourir sans testament et que, par ce fait, il se trouve héritier d'une quinzaine de mille francs !... C'était une fortune pour ces pauvres gens mais, au lieu de se réjouir, le veuf, tout à sa douleur, éprouvait un sentiment de révolte :

— Trop tard ! disait-il. Cette somme aurait si bien servi à soulager ses derniers moments ! Aussi maintenant qu'elle ne peut plus en jouir — ajouta-t-il avec l'égoïsme de la douleur — tu comprends bien que je ne sais qu'en faire ; je la refuse !...

Et, séance tenante, il écrivit à certain parent, avec lequel il devait partager l'héritage, de garder le tout...

Et la pauvrette, — malgré son admiration pour la générosité de son père, — en regardant sa robe déchirée, se demandait si l'on pouvait se passer le luxe d'avoir de si beaux sentiments et s'il n'eût pas mieux valu accepter l'héritage qui tombait du ciel et s'acheter une robe neuve.



Un radieux matin d'été, le char de Thespis s'arrête, le tréteau vulgaire disparaît ou s'illumine sous l'incantation du magicien Shakspeare : le décor, c'est la moyen âgeuse Vérone, la ville des immortels Amours ; le théâtre, c'est l'arène romaine.

Elle a quatorze ans : — ô Roméo ! l'âge de Juliette ! — Juliette, c'est elle qui va restituer à sa patrie le drame que lui avait emprunté le poète anglais...

Un jour de fête, une chaude après-midi, quatre heures sonnent à la tour de Vérone. Les gradins sont couverts d'hommes en bras de chemise et de femmes coiffées d'un mouchoir rouge : quatre sous la place ! Les Véronais sont accourus en foule : outre l'attente fiévreuse de l'émotion théâtrale, ces braves gens ont la fierté de songer qu'ils vont assister à un drame national en quelque sorte, à un drame de clocher,

à la plus poétique des légendes qui ait jamais illustré leur ville.

Un rayon du vrai soleil éclaire la scène et répand sur l'aurore du drame cette clarté italienne qu'avec sa divination merveilleuse le poète a sentie. Le voici, c'est Juliette elle-même! Toutes ses petites économies, elle les a employées à s'acheter des roses, des roses pâles aux nuances tendres, des roses de chair au cœur rosé. Comment pourrait-elle représenter Juliette, si elle n'avait des roses à la main? Ces roses lui sont un talisman, un charme; elles lui donnent une contenance. Elle joue avec ces fleurs à longue tige qu'elle approche de son visage; elle s'enivre et s'inspire de leurs parfums.

Roméo paraît: leurs regards se croisent et les roses palpitent entre les doigts de Juliette. Une rose se détache du bouquet et tombe à ses pieds. Pour rester une seconde de plus auprès de Roméo, lentement elle se baisse; le jeune homme la devance, ramasse la fleur et la lui tend sans mot dire, les yeux fixés sur les siens; — dans la coulisse, la voix de la mère rappelle encore Juliette; — et Juliette confuse prend la fleur à la hâte, elle l'emporte et se sauve avec sa rose qu'a touchée le bien-aimé.

Le soleil s'est incliné à l'horizon. Elle est à sa fenêtre, ses mains sont toujours pleines de roses; fleur elle-même, elle est prête à s'ouvrir et va être cueillie par l'Amour ou par la Mort... Roméo s'approche, il est sous le balcon, elle effeuille sur son front brûlant toutes les fleurs de son bouquet, et cette déclaration le grise à son tour.

Le poème des heures se déroule avec le drame et l'accompagne en sourdine comme une mystérieuse harmonie. On allume la rampe: sa lueur tremblante éclaire lugubrement le cimetière, Ce n'est plus l'alouette qui monte avec des chants joyeux dans le ciel; c'est les chauves-souris qui de leur aile heurtent les tombes avec des cris de détresse. Sur un lit de fleurs repose Juliette. A son réveil, elle trouve Roméo à ses pieds : comme à la scène du balcon, elle répand sur lui tout ce qui la recouvrait d'un linceul odorant, puis retombe elle-même morte sur son cher mort au milieu des fleurs fauchées.

Dans son instinct d'artiste, la jeune fille avait trouvé ce *Leitmotiv* des roses, qui relie la première à la dernière rencontre et joint l'amour à la mort.

Quand, la rampe éteinte, la foule dispersée, Juliette, toute vibrante, se releva de son cercueil, la lune répandait dans l'arène sa lueur rassérénante. Trop surexcitée pour rentrer, la jeune fille se mit à errer à travers les rues ; son père la suivait sans lui parler, respectant son silence... Et l'enfant marcha ainsi pendant des heures. Elle marchait devant elle, allant vers l'avenir, tout à son rêve.

Minuit sonna à tous les clochers de Vérone.

— Allons souper, petite ! insistait le père.

Elle se laissa ramener au logis et tomba sur son lit. L'impression avait été trop violente, elle étouffait. La mansarde, la pauvreté, tout disparaissait pour elle... Elle était devenue Juliette... Elle avait eu sa révélation... Elle avait compris l'état de grâce où il faut se mettre pour se trouver à la hauteur des créations poétiques élevées d'un ton au-dessus de la vie : elle avait eu le sentiment de la plénitude que donne le véritable amour.

II

C'était vers 1879, à Naples, au Théâtre des Florentins ; on donnait l'*Electre* d'Alfieri. Le public, que l'illusion scénique ne parvenait pas à soulever dans les régions trop sublimes du poète républicain, s'arrêtait à ces dehors comiques, aux phrases démodées, à la friperie des costumes grotesques, et croyait assister à une ennuyeuse opérette sans musique. Soudain paraît sur la scène une enfant de dix-huit ans. Tout respire en elle la fraîcheur et la jeunesse. Elle est vêtue simplement d'une étoffe de laine, mais la ligne de son péplum fait songer aux diaphanes figures de Pompéi dont elle s'est volontairement inspirée : à travers les plis de sa tunique on retrouve la vierge grecque, comme aux traits de son visage on peut voir se refléter toutes les douleurs humaines. Ce n'est pas une marionnette tragique, c'est une jeune fille italienne qui marche, parle, sent, aime, souffre... Une fausse note, sans doute, au milieu de cette tragédie conventionnelle qui aurait dû être jouée comme elle avait été écrite, — avec artifice ! — mais le public fut conquis par l'irrésistible puissance de cette sincérité.

Cette jeune fille, c'est Eleonora Duse. Pendant une saison, elle joue à Naples auprès de Giacinta Pezzana, une actrice de la même envergure que les Dorval et les Marie-Laurent. La Pezzana, se reconnaissant trop mûre pour certains personnages, confie à Eleonora Duse, que son charme maladif semblait vouer aux rôles de douceur et de grâce, des créations qui lui permettent de montrer la force dont elle était capable.

Un soir, on joue *Thérèse Raquin*, elle incarne elle-même la terrible vieille et abandonne le rôle écrasant de Thérèse à la jeune fille. Ce fut « le coup de cloche glorieux du grand succès », comme a dit le fin critique Edoardo Boutet.

Aux répétitions, intimidée en face de la Pezzana, elle avait joué *sotto voce* pour ainsi dire, avec sa grâce réservée, et pouvait paraître insuffisante, mais, lancée en pleine mer, elle oublia tout et se mit à la nage : il fallait se soutenir ou se noyer. Dans la grande scène entre les deux femmes, Eleonora, emportée par la fougue de la passion, osa relever le front et tenir tête : elle sentit alors que la Pezzana la fixait de ses yeux de lionne, et semblait éprouver plus de satisfaction que d'envie à se retrouver ainsi devant son élève. Celle-ci, de son côté, avait conscience de la révolution qui s'opérait en elle-même ; elle échangeait avec son adversaire des ripostes qui fendaient l'air comme des lames de couteau : Zola eût été content. Les yeux dans les yeux, l'écume aux lèvres, elles furent sublimes et l'on ne savait laquelle des deux l'emportait sur l'autre. Le public les acclama également.

Pour jouer les rôles de force, la Duse n'abandonna pas les rôles de grâce et, avant de quitter Naples, elle apparut encore dans Ophélie. Ce ne fut pas ici comme dans *Electre* et, pour se trouver dans la vérité, elle n'eut qu'à s'abandonner au flot shakspearien comme le corps de l'amante d'Hamlet s'abandonne au torrent qui l'emporte à la mer.

La Duse eut la joie de se sentir comprise : un article surtout qui lui tomba sous les yeux lui alla au cœur. Au lieu des banals coups d'encensoir ou des perfides louanges à deux tranchants, il se terminait par ces simples mots : « Elle fut Ophélie... »



Cependant, l'année suivante, engagée dans la troupe de Cesare Rossi, à Turin, elle jouait sans enthousiasme des pièces médiocres du répertoire italien ou de mauvaises traductions de comédies françaises devant des salles à moitié vides, — bien que les places fussent à des prix dérisoires. Plus d'une fois, épuisée de s'être donnée corps et âme au public, elle tombait à demi morte dans la coulisse; un moment après, le secrétaire venait lui annoncer dans sa loge que son gain de la soirée se montait à 27 francs 50!... Découragée, elle méditait de quitter la scène quand un jour on annonça la venue de Sarah Bernhardt à ce même Théâtre Carignan : la troupe italienne cédait la place à la compagnie française. Aussitôt, remue-ménage; tout est remis à neuf; on ne songe plus qu'à recevoir dignement l'artiste aimée des dieux. La modeste loge de la petite Duse est transformée en un boudoir qui a des prétentions à l'élégance. Pendant huit jours, ce n'est plus qu'une procession de colis entre le théâtre et l'hôtel : une ménagerie précède la grande Dompteuse : les chiens, les singes, les perroquets, les fauves qu'elle a rapportés de ses voyages l'accompagnent dans sa tournée. On devine l'ahurissement de ces petits comédiens assistant au déballage de ces curiosités exotiques...

Quant à la Duse, au lieu de ressentir quelque jalousie devant les préparatifs d'un triomphe destiné à une autre, elle est envahie d'une fierté légitime :

« Enfin, se dit-elle, en voilà une qui relève le métier, qui amène la foule au respect du Beau et l'oblige à s'incliner devant l'Art? »

Sarah parut. « C'est moi! » semblait-elle dire, en prenant possession de la scène et du public, qui lui rendait l'hommage mérité par son génie et sa vaillance.

Les loges avaient été mises à cent francs, prix inouï pour Turin, où généralement l'on payait cent sous une avant-scène. La Duse suivit toutes les représentations; avec quel intérêt! Comme les autres, plus que tous les autres, sans doute, elle fut ravie par le talent de Sarah, séduite par son

charme : elle se fatigua à l'applaudir et à vibrer avec elle presque autant que lorsqu'elle jouait elle-même.

Après quelques soirées, l'Étoile disparut, laissant derrière elle un sillon lumineux, dont la Duse resta tout éclairée. Dès le lendemain, la troupe italienne reprit sa place au Théâtre Carignan, et le prudent Cesare Rossi, par crainte des souvenirs encore brûlants, proposa de représenter une vieille pièce de Gherardo da Testa : *il Trionfo d'Adelaide.*

La Duse protesta :

— Si je joue demain, dit-elle résolument, ce sera *la Princesse de Bagdad.*

— Vous n'y pensez pas : après Sarah Bernhardt !

— Précisément. D'abord, elle n'a pas joué *la Princesse :* et puis, je tiens à bénéficier de ce courant sympathique qu'elle a établi entre la scène et la salle.

— Mais...

— Si vous ne voulez pas que je joue *la Princesse...*

— Qui a été sifflée à Paris !...

— Raison de plus !... je vous quitte.

— Et où irez-vous ?

— *Chi lo sa ?*

Et elle joua *la Princesse*, inaugurant la série de ses triomphes. Les Italiens, éveillés par Sarah, regardèrent la scène avec une attention qu'ils n'avaient jamais apportée au spectacle, le théâtre habituellement n'étant pour eux qu'un lieu de réunion. A la fin, ils se dirent : « Tiens ! nous aussi, nous avons une actrice d'un certain talent... »

Dès lors, elle était mise en lumière ; elle vint donner des représentations à Rome.



AU COMTE X...

[Paris, janvier 1881.]

« ... La première soirée de *la Princesse de Bagdad* a été orageuse. Là s'étaient donné rendez-vous tous ceux que j'embête, pour parler comme eux, avec mes paradoxes, comme ils disent, avec ma franchise surtout. Ils ne voulaient pas

laisser passer cette princesse qui, en fille de roi, a vaillamment marché au feu, a joué des coudes, a couché sur ses positions le soir même et a fini au bout de deux jours par rester maîtresse du champ de bataille. Tous les soirs, le rideau se lève sur 7 500 francs de recette; il y a quinze représentations toujours louées d'avance, et nombre de gens déclarent que c'est la meilleure chose de l'auteur. Voilà Paris. En réalité, le public naïf, sincère, de bonne foi, a là des étonnements, des changements d'habitudes, une sorte d'oppression et d'angoisse dont il ne se rend pas compte bien clairement. Il subit plus la pièce qu'il ne l'aime. Il y va avec une sorte de curiosité inquiète, comme certains hommes vont chez une belle fille dont ils ont à la fois envie et peur de devenir amoureux.

» Un ami de Perrin disait le vrai mot : « Je reviendrai aussi » souvent que je le pourrai revoir cette pièce; elle m'irrite et » m'attire ». Je crois que l'étranger, votre pays principalement, la comprendra mieux tout de suite. L'étranger est moins ignorant et moins exclusif que nous.

» Croizette a été absolument admirable; elle est, d'ailleurs, de nature, le personnage de Lionnette. Je crois que vous devez trouver dans quelque belle Italienne passionnée l'équivalent de notre Parisienne, le rôle ayant surtout besoin d'une nature et d'un tempérament...

» ALEXANDRE DUMAS. »

On eût dit que, dans cette lettre intime et qui voit le jour pour la première fois, l'auteur de *la Princesse de Bagdad* pressentait la venue de la Duse. Aussi, avec quelle joie, peu de mois après, le jeune homme à qui il s'adressait put lui répliquer par la lettre suivante :

Rome, 11 mai 1881.

« Enfin, mon cher maître, hier j'eus la soirée victorieuse que j'attendais depuis longtemps. *La Princesse de Bagdad* a triomphé sur toute la ligne. Elle nous avait été présentée il y a plus d'un mois par des comédiens médiocres, tandis qu'une jeune artiste l'a imposée hier au public le plus récalcitrant et l'a contraint à s'incliner devant votre œuvre, et à applaudir avec enthousiasme vos hardiesses les plus risquées.

» Si mademoiselle Croizette n'avait été de nature le personnage même de Lionnette, je doute qu'elle eût pu le représenter beaucoup mieux que mademoiselle Duse qui vous a compris comme si vous aviez pris la peine de lui expliquer vous-même le rôle avec tous ses charmes et tous ses dangers. Ça n'a été qu'une longue salve d'applaudissements : l'« Insolent ! » et l'« Imbécile ! » ont été lancés au milieu des bravos.

» Au second acte, la police elle-même a été arrêtée sur le seuil de la porte par les applaudissements qui soulignaient encore la fière réponse de Lionnette à Nourvady. Quant à la pluie d'or qui avait choqué les spectateurs pudibonds du mois dernier, Lionnette l'a si dédaigneusement répandue autour d'elle, sur sa tête, sur sa robe, à la face et aux pieds de son mari, que son ivresse nerveuse a gagné la salle qui, grisée elle-même, a laissé éclater son enthousiasme. Une fois sûre de son public, elle s'est abandonnée et, durant la lecture du procès-verbal, elle n'a cessé d'injurier son mari en l'appelant lâche, et avec un dégoût tel que cette âme qui se déversait semblait personnifier en ce moment la protestation de la femme contre la loi de l'homme. Enfin, elle s'est laissée tomber sur le canapé dans une attitude si provocante, secouant sa chevelure noir bleu avec une telle véhémence de lionne, qu'on crut un moment qu'elle allait se donner à Nourvady devant son mari — et l'on applaudissait toujours.

» Quant au dénouement, elle a été si lionne et si mère que sa fureur et ses sanglots ont empêché le public de s'étonner une seconde de cette volte-face inattendue, et qu'imitant l'exemple du comte de Hun, il serait tombé comme un seul homme aux pieds de Lionnette. Elle a accentué ses trois : « *Te lo giuro !* » avec une telle vérité de sentiment que le mari le plus méfiant et le moins amoureux ne s'y serait pas trompé ; — et même, au dernier serment, elle a eu un mouvement qui, pour n'être pas indiqué sur la brochure, n'en a pas moins produit son effet, — car il devait être dans votre pensée : en se relevant, elle a pris son fils qu'elle a placé entre elle et Jean encore hésitant, et, en regardant son mari bien en face, elle a juré sur la tête de son enfant.

» Je m'imagine ce que doit être la belle Croizette dans ce beau rôle et je me réjouis de l'applaudir l'automne prochain.

Mais, bien qu'à Paris vous soyez habitué à la perfection, par amour de la justice je tiens à ce que le nom d'Eleonora Duse arrive jusqu'à vous. La façon dont elle vous interprète et vous fait comprendre la rend digne de cet honneur... »

AU COMTE X...

[Mai 1881, Paris.]

« J'avais déjà reçu un télégramme de Rossi m'annonçant le succès, mais je me défiais un peu du comédien chef de troupe rivale d'une autre. Votre lettre me prouve qu'il a dit vrai et j'en suis très heureux. Je ne comprenais pas que les Romains n'eussent pas compris une chose de cette tonalité-là. Des gens habitués au Jugement dernier peuvent bien supporter certains tableaux.

» Du reste, malgré les luttes de la première représentation, cette *Princesse* a fait ici dans les quarante suivantes 243000 francs de recettes, c'est-à-dire plus de 6000 francs chaque fois. Vous la verrez en automne...

» ALEXANDRE DUMAS. »

Et, de son côté, Rossi recevait la lettre suivante :

« Mon cher monsieur Rossi,

» En même temps que votre lettre, j'en reçois une de mon jeune ami X... qui m'annonce votre très grand succès et celui de mademoiselle Duse. Voulez-vous être mon interprète auprès de cette belle personne dont le talent est hors ligne — me dit mon ami — et qui a eu dans ce rôle des audaces et des splendeurs dont l'auteur a bénéficié?

» Il faut des artistes comme elle et vous pour faire comprendre une œuvre aussi peu dans les habitudes du public. J'avoue que l'insuccès de Rome m'avait étonné. La chaleur italienne me semblait devoir être naturellement la complice d'un pareil sujet. Vous avez tout remis à sa place. J'en suis très heureux et très reconnaissant. Je vous expédie en même temps que cette lettre deux brochures pour vous et mademoiselle Duse. On me dit que vous devez venir prochainement à

Paris. Je serai bien enchanté de vous serrer la main et, si vous donnez des représentations, d'aller vous applaudir.

» Merci encore et tout à vous.

» ALEXANDRE DUMAS. »

Cette lettre, imprimée dans un journal, fut pour l'Italie la consécration de la Duse.



Ce triomphe inespéré lui donna l'envie de repêcher quelque autre pièce du même auteur tombée dans l'oubli.

Trois motifs l'attirèrent vers *la Femme de Claude :* d'abord, ç'avait été un insuccès ; puis, cette étrange pièce la fascinait, pour ainsi dire ; enfin, Desclée l'avait créée.

Un jour étaient tombées sous ses yeux les admirables pages qu'Alexandre Dumas avait consacrées à son interprète avec le meilleur de son cœur et le plus fin de son esprit. Peu à peu, elle s'était prise de sympathie pour la pauvre Aimée, qu'elle n'avait jamais vue, mais en qui la charmaient le talent et le caractère, la femme et l'artiste.

Elle avait trouvé les théâtres de Turin, de Florence et de Naples encore tout chauds des succès de cette grande méconnue, elle avait aspiré le même air renfermé qu'elle, joué sur les mêmes scènes, occupé les mêmes loges : un peu de cette âme, lui semblait-il, était passée en elle-même. Aussi, la Duse, qu'on ne peut comparer à personne, — autant par ses qualités inimitables que par ses défauts incorrigibles, — aime à être rapprochée de Desclée ; et c'est en effet à cette vibrante artiste qu'elle fait le plus songer, avec cette différence toutefois — comme l'a dit un journal français — que Desclée est essentiellement Parisienne et que la Duse a l'âme universelle.

Même, cette particulière sympathie envers la mémoire de Desclée, elle la pousse jusqu'à se sentir flattée lorsqu'on l'accuse d'avoir par moments la voix un peu nasillarde : on avait fait le même reproche à la première femme de Claude. Le culte de cette pauvre martyre — comme l'appelle son panégyriste — a porté bonheur à la Duse : « Les morts, dit-elle, aident les vivants. »

A peine apprit-on que la Duse avait l'intention de représenter *la Femme de Claude*, — que personne n'avait osé reprendre depuis Desclée. — ce fut un *tolle* général. Ceux qui avaient le plus de confiance dans son talent déplorèrent qu'elle le dépensât à plaider une mauvaise cause ; mais, persévérant dans son projet, elle voulut gagner ses partenaires un à un et je me souviens de l'intérêt que j'éprouvai en assistant à une répétition du drame ; non seulement Césarine semblait la « panthère amoureuse », comme on l'a appelée depuis, mais elle secouait tous ses camarades, elle leur expliquait leurs rôles et elle les jouait pour eux. Jamais je ne compris mieux cette étrange pièce à triple fond :

— *Tutte le battute sono foderate*, — disait-elle. — Toutes les répliques sont doublées ; ne regardez pas les paroles écrites, regardez les paroles qui sont derrière...

La première arriva : je redoutais la partie patriotique de la pièce qui, à l'étranger, n'avait plus sa raison d'être. Comment allait-on accepter la charge de l'espion allemand, à l'heure même où le prince Frédéric-Guillaume donnait à sa fille le nom de la reine d'Italie ? Cependant le faux Marseillais se dévoile et débite son couplet :

« Je suis le sire de Cantagnac, l'agent modeste, mais passant pour assez malin, d'une Société anonyme... pour l'exploitation... du génie des autres... Dès que nous voyons... qu'une chose importante va naître... nous nous en emparons... »

Je tendais l'oreille vers la salle plutôt que vers la scène, et, derrière moi, au parterre, j'entendis le dialogue suivant :

— Quel est ce Cantagnac qui a l'œil et la main à tout ? Quelle est cette Société de plusieurs milliards qu'il représente ?...

— Tu ne comprends pas ?

— Pas trop.

— Es-tu naïf ! Écoute : « Résolus que nous sommes à devenir les arbitres et les maîtres du monde !... »

— ?...

— Eh bien ! qui veux-tu que ce soit ? C'est un jésuite, parbleu !

— C'est juste!... et c'est pour cela qu'il confesse tout le monde... Eh bien, vrai, je n'y avais pas pensé, mais maintenant que tu m'as ouvert les yeux, je comprends tout...

Et aussitôt, de bouche en bouche, circula cette explication péremptoire que l'abbé de Cantagnac était affilié à la toute-puissante Société fondée par saint Ignace de Loyola.

J'essayai de rétablir les intentions de l'auteur, mais vaines furent mes tentatives; et je ne serais pas surpris si dans quelque tournée, pour corser l'intérêt, une troupe fantaisiste avait imposé au sire de Cantagnac le chapeau de Don Basile...

Je me souviens encore du ton avec lequel la Duse prononçait la fameuse tirade de Césarine : « Êtes-vous sûr que les enfants que nous concevons dans la honte et que nous mettons au monde dans le mystère soient bien nos enfants?... » Elle ne pouvait admettre qu'une mère, quelle qu'elle fût, reniât la maternité : aussi les paroles avaient de la peine à passer sur ses lèvres, sèches des baisers qu'elle ne pouvait plus donner à son enfant mort. Les mots tombaient saccadés de sa bouche, et par ce déchirement intérieur elle arrivait à produire un effet saisissant : elle donnait l'impression du glas funèbre qu'elle entendait sonner dans le lointain...

C'est en introduisant ainsi la douleur dans le personnage de Césarine qu'elle rend le monstre humain — et, par instants. sympathique.

Je passai le second acte dans l'avant-scène où se trouvait le prince Napoléon. A un certain moment, — lorsque Césarine désespérant de reconquérir son mari arpente le théâtre et laisse éclater les fureurs d'Hermione, — une vision passa devant les yeux du prince, un souvenir lui remua peut-être le cœur, un nom lui monta aux lèvres :

— Rachel...



A M. ALEXANDRE DUMAS

[Rome, 188...]

« ...Vous me demandez, mon cher maître, comment s'est révélé ce talent si génial, où il est difficile de reconnaître une école et de retrouver des procédés.

» C'était à Turin, en 1881. Eleonora Duse venait de traverser une cruelle année d'épreuves physiques et morales qui l'avaient tenue éloignée de la scène. Cesare Rossi, confiant dans sa nervosité qu'avaient dû faire vibrer les émotions récentes, la voyant indécise sur ce qu'elle allait faire, lui offrit de la garder pour les grands premiers rôles. Encore sous le coup du vertige, elle accepta, sans croire qu'elle pourrait tenir, et elle signa son engagement de *prima donna*, me dit-elle, « comme » on signe une lettre de change à laquelle on est sûr de ne » pouvoir faire face, et qu'à l'heure de l'échéance on acquit-» tera par le suicide ».

» Eh bien! le vieil acteur ne s'était pas trompé. L'art la rattacha à la vie; elle fut sacrée grande artiste du soir au matin.

» Elle est devenue ce qu'elle est sans passer par la filière, le convenu, simplement par un cri du cœur. Elle n'a fait que s'étudier elle-même et transposer sa vie dans ses rôles. Elle a su tirer parti de ce qui lui manque et remplacer l'art par la vérité. Elle ne peut se souvenir de ce qu'on ne lui a pas enseigné, mais elle se rappelle ce qu'elle a souffert. Son talent s'est formé ainsi de sa chair et de son sang, et il a été nourri de la misère de son enfance et des épreuves de sa jeunesse.

» Comme une insurmontable réserve arrête ses confidences dans la vie privée, elle se dédommage sur la scène, et elle laisse déborder son cœur qui éclaterait sans cette échappée. Elle aime surtout vos rôles où elle se retrouve plus que dans les autres : voilà une des causes de son culte pour vous.

» ... Il faut l'entendre lancer à son partenaire le mépris que lui inspire l'infidèle; pour l'accabler plus profondément, elle retrouve dans son cœur blessé, qui se soulève encore, l'écho des paroles d'amour échangées autrefois, et dont les accents attendris forment un *Leit motiv* douloureux qui enchaîne et rattache la trahison aux promesses, et le dénouement au prologue.

» Et la pitié, et la colère, et la vengeance, et le pardon, et le sacrifice! elle n'a qu'à se souvenir.

» C'est le « Pouah » de Lydie, devant le cynisme de son amant lassé de son honnêteté, c'est l'indignation de Séverine trompée par son mari, c'est la lassitude de Sylvanie dont tout le monde est amoureux : « Qu'ont-ils donc à m'aimer ainsi!... »

C'est l'amour de Marguerite, c'est la mort rêvée dans les bras d'Armand, c'est la volonté persévérante de Suzanne pour conquérir sa place, c'est la confession de Jeannine, c'est la honte de Raymonde, c'est la révolte de Lionnette soupçonnée... C'est enfin la plupart de ces malheureuses excusables et condamnées.

» Partout elle se ressent, elle se retrouve, elle se reprend : ce ne sont pas, sans doute, les aventures qui ont bouleversé son existence, mais ce sont les sentiments qu'elle aurait éprouvés.

» Que lui importent les conventions du théâtre? Elle les ignore : elle a senti ainsi, c'est ainsi qu'elle parlera. Tout est renversé, retourné, inattendu : on frissonne, on pleure avec elle, et l'on éclate en applaudissements... »

AU COMTE X...

« Mon cher ami,

» Vous avez eu bien tort l'année dernière de ne pas m'envoyer cette longue lettre que je viens de lire avec le plus grand intérêt et la plus grande émotion. J'aurais encore mieux connu cette très intéressante femme, et je me serais montré encore plus affectueux pour elle quand j'ai eu l'occasion de lui écrire. Il n'y a cependant dans votre récit que cette succession d'aventures banales propres à la plupart des femmes dans la condition où se trouvait celle-ci; mais les banalités prennent tout à coup une couleur particulière quand le talent et la renommée viennent se greffer dessus grâce à une organisation d'élite. A ceux qui demandent pourquoi Dieu a fait la douleur, on pourrait répondre que cela lui est quelquefois nécessaire pour faire du génie. Tant pis pour les imbéciles qui ne savent pas tirer de leurs souffrances le parti que quelques-uns en tirent. Viendra-t-elle à Paris pendant son congé? Dites-lui bien de me le faire savoir. J'irai l'y voir aussitôt que je serai avisé de son arrivée. Elle ne parle pas français, je ne parle pas italien, mais je suis sûr que nous nous entendrons très bien...

» ALEXANDRE DUMAS. »



AU COMTE X...

Puys, 11 octobre 1884.

« ... Je serai de retour à Paris mercredi ou jeudi. J'espère même plus tôt si la pièce est terminée, comme je le crois, quand vous recevrez cette lettre. Elle a quàtre actes au lieu de trois, et je crois le rôle de la femme bien dans les cordes de la Duse. Donnez-moi de ses nouvelles. Je vous embrasse et me remets au travail.

» ALEXANDRE DUMAS. »

A M. ALEXANDRE DUMAS

Rome, 4 janvier 1885.

« Hier soir la Duse est venue chez moi et je lui ai lu *Denise !* Je vous ai regretté, car les émotions diverses qu'elle a traversées vous auraient amusé, intéressé, ému. Vous comprenez combien le cœur lui battait ; le premier acte la charma en la transportant dans ce milieu d'honnêtes gens, mais elle attendait son rôle ; le second l'intéressa, mais... elle *s*'attendait toujours. Elle ne disait rien, mais je comprenais ce qui se passait en elle : une grande admiration pour la pièce, le regret de voir Denise rester dans la coulisse... Puisqu'elle ne paraissait pas, elle rêva tour à tour de jouer madame de Thauzette, puis Marthe ; peu s'en fallut qu'elle ne désirât jouer André. La moitié du troisième acte se passe, pas de Denise !... Elle ne savait si elle devait rire ou pleurer sur le beau rôle qui lui échappait...

» Mais voici la scène de la confession, celle autour de laquelle tourne la pièce, — une des plus belles que vous ayez écrites ; — j'étais sûr de l'effet. Elle resta haletante, elle changea de couleur, de ses yeux fixes les larmes tombaient le long de ses joues... Aux détails si vrais sur le petit mort, elle se leva d'un trait en mordant son mouchoir, et elle dut écouter la fin du récit abritée derrière le paravent.

» Elle comprit alors la pureté du type de Denise qui traverse la pièce chaste, fière, douce, silencieuse : sous son masque

impassible on doit pressentir le secret qui la ronge jusqu'à ce qu'il finisse par lui échapper. Elle ne rit jamais, elle ne pleure pas non plus, elle chante quelquefois. mais ses accents sont si tristes que, si ses yeux restent secs, elle fait verser des larmes à ceux qui l'entendent. Cette vision si douce et si grande lui apparut comme la Pudeur du Vatican : un moment elle soulève et elle arrache un à un tous les voiles sous lesquels elle avait enseveli son secret, et elle met son cœur à nu devant celui qu'elle aime ; après, elle se renferme à jamais sous son voile de mariée ou de nonne, heureuse ou résignée — peu importe — pour rentrer dans l'ombre et dans le silence.

» Peut-être est-ce la première fois que le bon sens nous est présenté sous les traits d'une jeune femme d'un charme aussi pénétrant : c'est l'amour, la douleur, l'abandon, la mort qui ont mûri, il est vrai, cette tête charmante. Ce cœur flétri est à la veille de refleurir sous un nouvel amour bienfaisant, mais il ne se reconnaît plus le droit d'aimer et il se referme à jamais. Si vous aviez entendu avec quel enthousiasme ému la Duse évoquait devant nous l'exquise figure de Denise ! on eût dit qu'elle était elle-même l'héroïne. Elle rêvait de créer immédiatement, sans même apprendre le rôle, cette créature idéale et vivante qu'il lui semblait avoir connue, avoir vécue...

» *P.-S.* — Voici ce que je reçois d'elle ce matin ; il est neuf heures à peine, et la lecture s'est prolongée jusqu'à deux heures. Je traduis :

« ... Depuis hier soir, j'ai conservé dans l'oreille et dans
» le cœur la mélodie et le parfum de Denise. Je vois cette
» figure tourner, tourner, vague, indéfinie, pleine de douleur
» et pleine d'espérance. Je ne sais pas. Hier soir, quand vous
» êtes parti, j'ai tracé deux lignes pour M. Dumas, que je
» n'ose pas et ne veux pas relire... Ce n'est pas une lettre, ce
» n'est pas un remerciement. Quand je serai plus calme, je
» ferai l'un et l'autre.

» En attendant, puisque chez nous autres femmes le pre-
» mier mouvement doit toujours être suivi, veuillez faire par-
» venir à son adresse la lettre que je vous envoie, en l'ac-
» compagnant d'un billet de vous. Ces jours-ci je ne saurais

» comment m'exprimer et comment le remercier. Je ne me
» relis pas pour ne pas déchirer ce que j'ai écrit. Merci à
» vous, bon ami ; l'air ambiant de Denise, comme il pu-
» rifie !... »

» ELEONORA. »

» Je traduis aussi la lettre que vous écrit la Duse, sachant que tout ce qui est sincère vous intéresse. Remarquez le trouble de l'écriture quand elle parle du petit mort, et vous comprendrez l'accent avec lequel elle fera la confession de Denise... »

AU COMTE X...

9 janvier 1885.

« Mon cher ami,

» J'ai été touché jusqu'aux larmes de votre lettre et de celle de la Duse. Je suis très heureux de lui causer cette émotion, de lui donner cette douloureuse joie et de lui fournir une nouvelle occasion de succès. Remettez-lui le mot ci-joint. Nos répétitions marchent très bien ici. Nous passerons le 19 au plus tard. J'ai fait quelques coupures, en tout peut-être d'une vingtaine de lignes çà et là. Je vous les enverrai d'ici à deux, trois jours. Aujourd'hui, je n'ai que le temps de vous écrire ce mot et de vous embrasser.

» ALEXANDRE DUMAS. »

A M. ALEXANDRE DUMAS.

Rome, 9 janvier 1885.

« Mon cher maître,

» Je crois vous avoir dit que le dénouement d'un rôle rêvé par la Duse était la situation d'une femme qui, au moment même où elle croit arriver au bonheur après les plus cruelles épreuves, serait emportée par la mort.

» La pauvre créature a failli voir se réaliser, dans sa propre existence, le rêve de l'actrice : avant-hier, la lecture de *Denise*, la vue du manuscrit, la certitude de le posséder dans quelques jours, lui avaient procuré une des plus vives satisfactions d'amour-propre et une des joies les plus profondes qu'il lui ait été donné d'éprouver dans sa vie si cruellement

accidentée. Confiante, elle vivait les yeux fixés sur le rôle qu'elle voyait déjà sien... Hier, elle a failli passer dans l'autre monde, et elle n'est pas encore bien sûre de rester dans celui-ci. Elle avait dit adieu à ceux qui l'entouraient, non sans déchirements : ses paupières s'abaissaient et elle les soulevait par un effort de volonté, craignant de les fermer pour la dernière fois... Elle ne voulait pas mourir, elle voulait être Denise avant !...

» Les médecins entraient et sortaient découragés. L'un d'eux eut même le cynisme de dire qu'il reviendrait constater le décès : affolée, elle l'entendit, retrouva sa force pour le chasser et retomba, brisée par cette cruelle émotion. Jamais elle n'avait tenu à la vie comme aujourd'hui qu'elle tenait Denise, et elle sentait la vie lui échapper...

» Si elle se relève, je crains qu'on ne l'oblige à jouer, à jouer jusqu'à ce qu'elle tombe... Dans quelques jours, elle sera de nouveau sur les planches, à moins qu'elle ne soit entre quatre planches, ce qui est encore possible. Elle m'a demandé la confession de Denise pour lui tenir compagnie dès qu'elle pourra ouvrir les yeux. Je voudrais qu'elle se décidât à aller passer une semaine à la campagne pour se remettre et étudier son rôle, « et la voix lui reviendra tous les jours de plus en » plus », comme dit André de Bardannes... »

AU COMTE X...

Marly-le-Roy, 27 janvier 1885.

« Mon cher enfant,

» Je vous fais expédier un exemplaire de *Denise*, qui paraît ce matin. Il est absolument conforme à la représentation. Vous verrez que les coupures et les modifications ont été insignifiantes. Cependant, après la répétition générale, on a encore enlevé au premier acte le mot de Clarisse : « Oh ! le beau garçon ! » qui faisait mauvais effet parce que la jeune actrice le disait un peu trop gros, et le « Tu ne veux pas » de la fin de la tirade de madame de Thauzette a été remplacé par : « Ça ne se peut pas ». On avait trouvé le tutoiement un peu vif. Du reste il sera rétabli un de ces jours parce que c'est le vrai mot de la fin...

» Le succès est énorme, on fait le maximum et il y a soixante mille francs de location d'avance, ce qui n'empêche pas les discussions des salons Pontferrand d'aller leur train. Il paraît que je n'ai jamais rien écrit d'aussi immoral pour ces personnes pieuses que d'avoir posé en principe que la femme était encore bonne à autre chose que d'être jetée au trottoir ou au couvent après avoir fait une faute bien naturelle quand la fille est pauvre et toujours bien cachée quand elle est riche. Je regrette bien que vous n'ayez pas été là. Il y a eu deux moments, aux rappels du troisième acte et du dernier, où l'on ne voyait plus de têtes dans la salle : on ne voyait plus que des mains qui battaient...

» ALEXANDRE DUMAS. »

A M. ALEXANDRE DUMAS.

Rome, vendredi saint.

« Mon cher maître,

» J'attendais pour vous répondre la lettre que la Duse tenait à vous adresser elle-même et qu'elle devait me confier. Elle ne pouvait se décider à l'écrire, car elle ne trouvait pas les mots pour vous exprimer sa gratitude; de plus, elle a été absorbée par son travail continu et son état maladif s'en est aggravé. *Théodora* lui a porté le dernier coup : après la première; on a dû supprimer un acte ; après la seconde, on a arrêté les représentations. Il faut l'énergie de Sarah Bernhardt pour résister à ce surmenage. Elle s'est couchée et ne s'est guère levée que pour aller dans l'Amérique du Sud d'où elle reviendra — peut-être. La veille de son départ elle a tenu à donner encore une fois *Denise*, qui a triomphé sur toute la ligne.

» S'il y a un reproche à lui adresser sur l'interprétation qu'elle a donnée de votre dernière création, c'est de s'être trop identifiée avec elle : ce n'était plus Denise, c'était elle-même; dans la fameuse scène de la confession, c'était son propre enfant qu'elle pleurait, et ses sanglots prolongés, ses larmes qu'elle ne pouvait arrêter auraient pu finir par lasser le public s'il n'avait été empoigné lui-même. Chaque soir, elle soulevait des applaudissements unanimes avec le *non* qu'elle répondait

à André lui demandant si elle aimait encore Fernand : c'était le *pouah* de la *Visite*.

» Elle a inventé un costume souple, moelleux et chaste d'étoffe grise, formé de larges plis droits qui s'entr'ouvrent mystérieusement et semblent renfermer un secret dans leur pénombre. Ils retombent d'un trait, moulent sa ligne dans toute sa pureté sans trahir la forme de son corps. Quand elle se levait du piano et que se dessinait sa silhouette, on murmurait : « Voici Denise », et du premier coup d'œil on pressentait un secret: c'est à la fois son mérite et peut-être son tort...

» J'avais laissé le « Tu ne veux pas » qui ne pouvait sembler trop hardi dans un pays où le tutoiement est si répandu. Rossi a tenu à conserver le jeu de scène du ruban rouge, qui est supprimé dans la brochure, mais non dans le manuscrit, et qui a produit le plus grand effet. Le seul mot qui, à la première représentation, ait eu quelque peine à passer, c'est le cri de madame Brissot : « J'aurais fait comme elle ». C'est un de mes amis, pensionnaire de la Villa Médicis qui a joué dans la coulisse *Mireille* et *Sylvia*... »

AU COMTE X...

Paris, 7 avril.

« Mon cher ami,

» A peine vous avais-je écrit hier que j'ai lu dans le *Temps* qu'un journal italien prétendait que j'avais écrit une lettre pour me plaindre du public romain à propos de l'insuccès de *Denise* à Rome. D'abord, n'ayant eu de renseignements sur la représentation que par votre télégramme m'annonçant une grande réussite avec rappels nombreux et triomphe pour la Duse, j'ignorais que la pièce eût été un insuccès, et votre lettre dernière me le laisse encore ignorer. Ensuite, quand bien même je l'aurais su, je ne m'en serais pas plus pris au public romain cette fois que les autres. Je ne m'en prends jamais ni au public, ni aux artistes d'un insuccès ; je fais ce que je peux, le public fait ce qu'il veut et la terre continue de tourner. Ce que je vous demande — et ce à quoi je vous autorise, c'est à démentir absolument que j'aie écrit en Italie à qui que ce soit

une lettre concernant *Denise* et les représentations qui ont eu lieu à Rome...

» ALEXANDRE DUMAS. »

A M. ALEXANDRE DUMAS.

Rome, 12 avril 1885.

« L'histoire... de votre lettre est un poisson d'avril qu'un journal avait imaginé pour prendre en flagrant délit ses confrères qui le pillent. Je vous enverrai cette soi-disant préface de *Denise* qui m'avait en effet irrité, car elle n'est ni dans vos idées ni dans vos habitudes. Le fumiste s'est démasqué et a confessé sa plaisanterie.

» La dépèche que je vous ai envoyée est exacte du premier au dernier mot. C'est-à-dire : premier et deuxième actes, attente fiévreuse; rappels à la fin du second; le troisième finit au milieu d'un enthousiasme sans précédent, six ou dix rappels, je ne sais plus. *Denise* a été donnée dix fois, ce qui équivaut à cent représentations à Paris, et elle n'a même été suspendue en plein succès qu'à cause de la santé et du départ de la Duse pour l'Amérique... »

AU COMTE X...

18 avril 1885.

« Mon cher ami,

» Votre lettre me fait grand plaisir. J'avais tant désiré être agréable à la Duse que je craignais d'avoir été la cause d'un échec pour elle. Je vous assure que vous et elle étiez tout ce qui m'intéressait dans cette représentation de Rome, puisque je vous savais à tous deux des émotions que je n'avais pas...

» ... Il ne me paraît pas que vous soyez très rassuré sur la santé de la Duse et je crains bien que ce voyage en Amérique ne soit le chant de ce cygne. Elle mourra sans que je la voie. Qui sait si ce n'est pas pour une artiste comme celle-là un bonheur de mourir jeune? Que de tourments, que de déceptions la vie lui garde! C'est bon pour les bourgeois de vivre vieux. Ils n'ont rien de mieux à faire et toutes leurs années sont pareilles, flanquées des petites joies et des petites douleurs vulgaires de la moyenne humanité. Mais des comé-

diennes qui ne créent rien sans la jeunesse et la beauté, mieux vaut qu'elles disparaissent de bonne heure pour laisser dans le souvenir des hommes une image inaltérée. Toujours est-il que cette vaillante fille aura été une des raisons de la naissance de *Denise* : c'est à elle que j'ai le plus pensé en l'écrivant...

» ALEXANDRE DUMAS. »

III

On demandait un jour à Matilde Serao — une des personnalités les plus géniales de l'Italie — comment la jeune artiste arrivait à d'aussi merveilleux résultats :

— C'est bien simple, répondit-elle, la Duse joue avec toutes ses forces et toutes ses facultés, voilà le secret de son talent.

Et elle avait raison. Si l'art de la Duse paraît révéler moins d'efforts que l'art d'autres actrices, c'est qu'il est peut-être, en réalité, le fruit d'études plus approfondies.

Au lieu de répéter sur la scène, elle prépare surtout son rôle dans la solitude et la concentration ; elle le porte en elle et se livre à un travail intense et continu ; chaque recoin du caractère est sondé et refaçonné mille fois : elle s'est si bien assimilé le personnage qu'elle n'a plus désormais qu'à le laisser agir à sa guise pour produire l'illusion complète de la vie.

Son être se donne alors tout entier à sa création : cœur, âme, intelligence alimentent la grande fournaise d'où jaillira la flamme communicative qui embrasera la salle et justifiera le mot de cette pauvre comtesse Lara, — récemment assassinée par son amant :

— Un personnage interprété par la Duse, disait-elle, c'est le verbe fait chair.

Et le spectateur, en effet, s'imagine avoir devant ses yeux une fenêtre ouverte sur l'existence.

On ne peut pas dire qu'elle ait un système, puisqu'elle ne procède d'aucune école ; pourtant elle à sa manière indivi-

duelle, qui ne ressemble à celle de personne et qu'il serait dangereux d'imiter.

Pour exceller dans cet art génial, il faut peut être descendre comme elle de la *Comedia dell' arte*, où l'acteur devait avoir le don de la création au moins autant que l'auteur : celui-ci n'avait qu'à tendre le canevas, mais celui-là devait y broder les fleurs.

Aussi ses plus vifs succès sont-ils dans les pièces les moins faites, quand le personnage seul est indiqué, sans être subordonné à l'action conventionnelle.

Cependant la thèse ne l'effraie pas, pourvu que la comédie soit vivante : en ce cas l'obstacle à surmonter redouble ses moyens, elle dissimule l'intention, au lieu de la souligner, et elle emporte le succès à force de passion.

Parfois un auteur dramatique, après avoir posé au premier acte un personnage très vivant, le met en contradiction avec lui-même dans le courant de la pièce, le fait agir autrement qu'il ne l'avait fait penser et finit par le transformer en marionnette dont il remue les ficelles à sa guise, selon les besoins du dénouement.

C'est alors qu'il est curieux d'observer la Duse : elle était si bien entrée dans la peau du personnage qu'au moment où la créature humaine se métamorphose en marionnette, on la voit se révolter, lutter, protester intérieurement et, dans sa fureur concentrée, — dans son instinct du vrai, — présenter tous les symptômes de résistance que l'on voit chez un sujet hypnotisé qui doit finir par se soumettre — contre son gré — à la volonté du magnétiseur.

Autant les *prime donne*, en Italie surtout, pour être saluées par les applaudissements du public, recherchent les entrées à grand fracas, autant la Duse fait son possible pour se trouver en scène sans qu'on ait pu signaler son apparition. Elle est contente lorsqu'on ne l'a pas vue ou qu'en la reconnaissant on a murmuré : « Ce n'est que *ça !* » Au premier mot qui sort de ses lèvres, à un simple geste, à une attitude, « ça » devient quelqu'un ; ce quelqu'un ne tarde pas à être tout, et rien n'existe bientôt plus sur la scène ni dans la salle !

Cette fascination qu'elle exerce est due en partie à la mobilité de sa physionomie, qui offre au public un spectacle toujours varié et se renouvelant sans cesse. Mademoiselle Alma Tadema, la fille du peintre, en suivant une série de représentations, s'est trouvée à même de faire de curieuses remarques : « Lorsqu'on la voit jouer plusieurs fois le même rôle, dit-elle, on est frappé par certains changements de gestes, d'intonations, signes extérieurs d'une modification plus profonde. C'est qu'elle ne se borne pas à donner à l'être qu'elle personnifie sa vitalité passée en le montrant toujours selon sa première conception, elle ajoute chaque soir la vibration présente. Le mot *changement* déroute peut-être ; il ne s'agit que d'un changement de nuances : elle nous offre toujours le même tableau, mais éclairé d'une manière diverse selon le jour et l'heure, — et reflétant la couleur de son âme. »

Si cet imprévu est un attrait pour quelques délicats, il la rend suspecte aux yeux du public, qui veut être sûr de ce qu'il admire avant de s'abandonner à ses impressions, et se demandera s'il est tombé sur une bonne soirée. A présent d'ailleurs, plus maîtresse d'elle-même, elle se domine mieux et elle est moins exposée à ces irrégularités. Mais je doute qu'avec son tempérament elle puisse jamais atteindre à l'insensibilité que Diderot souhaite au comédien.

Du reste, madame Bartet elle-même, — qui semble avoir atteint cette perfection où la nervosité ne devrait plus avoir de prise, — déclarait dernièrement que « la quantité d'émotion mise dans un rôle varie tous les jours : cela tient beaucoup, disait-elle, à mon état moral ou physique. Rien n'est plus intolérable que de ne rien ressentir : cela m'est arrivé très rarement ; mais, chaque fois, j'en ai souffert comme d'une chose humiliante, comme d'une dégradation personnelle ! »

— Comme elle a raison ! s'écria la Duse au récit de cette confidence.

Si madame Bartet, malgré sa réserve exquise, sa tendresse pudique, sa grâce chaste, son goût impeccable, avoue n'être point assez maîtresse de son jeu pour se dominer, pourquoi s'étonner que la Duse, avec sa nature méridionale, soit soumise aux chances diverses du moment ?

Une de ses premières créations a été *Froufrou*. Mais elle ne voulut plus le jouer depuis un certain soir... En ce temps-là, comme la troupe était incomplète, si l'on avait un rôle d'enfant à distribuer on prenait un joli marmot dans le voisinage du théâtre et on le faisait jouer sans répétitions. On donnait donc le chef-d'œuvre de Meilhac et Halévy, et, au dernier acte, on apporta à Froufrou mourante le fils qu'elle réclamait pour lui dire adieu : c'était un charmant bébé de quatre à cinq ans, ramassé dans la rue pour la circonstance et improvisé acteur. En se voyant sur les genoux de cette belle dame si pâle, si douce, et qui le regardait avec des yeux si affectueux, le petit se mit à lui caresser le visage ; émue par sa gentillesse, Froufrou l'embrasse, l'enfant lui rend ses baisers avec l'effusion d'un cœur sevré de tendresse, et, la voyant si malade, il fond en larmes... La mère se réveille ; une triste vision, sans doute, se ranime dans son esprit ; elle éclate en sanglots, et, comme on essaie de lui enlever le petit qui s'accroche à elle et ne se laisse pas arracher, elle n'a pas la force de détacher les bras passés autour de son cou — et, ce soir-là, retenue à la vie par son fils, Froufrou ne put mourir.



Mardi.

Hier elle a joué *Fédora*, où elle a trouvé une nouvelle mort. Quand l'effet du poison commence à se faire sentir, elle hâte le débit comme une personne qui a beaucoup à dire et peu de temps à vivre ; et elle tombe d'un coup sec — comme le taureau dans l'arène — à genoux devant son amant, — les bras ouverts déjà raidis, comme si elle voulait mourir en lui demandant pardon.

Jeudi.

L'harmonie de son talent est formée de contrastes : on sent chanter en elle à la fois la mélodie et l'accompagnement. Elle a l'art de dire une chose en laissant comprendre au public qu'elle en pense une autre.

Ainsi, elle excelle à représenter ces types de femmes à double fond, toutes en nuances merveilleusement compliquées.

Elle vient de remporter un triomphe éclatant dans *la Visite de noces* où elle joue un personnage et en vit un autre. Ce triomphe ne m'a pas surpris, car j'avais sa brochure entre les mains, et j'avais constaté avec quelle conscience elle avait étudié, annoté, commenté son rôle. Elle commence par inscrire avant la première scène, pour régler l'expression de son visage : « Qui attend-elle? » et après le mot « fin », s'apitoyant sur elle-même, elle ajoute : « *Povera Lydia !* » Avant le fameux : « Pouah » elle a mis en marge : « Se relever, repasser dans son esprit tous les mots, et ressentir tous les spasmes de l'amour passé — réfléchir — se dire que *lui* ne l'a jamais *riamata* (re-aimée) ainsi : « Pouah !... »

Dimanche.

Pour son bénéfice, elle a donné *la Dame*, qu'elle revêt de cinq costumes différents mais tous blancs et or, pour rappeler la Marguerite. Elle joue le drame avec son tempérament ; un reproche que certains peuvent lui adresser, c'est qu'elle ne fait pas de la Dame aux Camélias une courtisane parisienne, mais une simple amoureuse. Eh bien ! ce qu'elle perd en valeur locale, ne le gagne-t-elle pas en valeur humaine, universelle ?

C'est d'abord l'insouciante qui n'aime pas : elle ne tient pas à l'existence, elle brûle la vie par les deux bouts, elle parle vite, sans penser à ce qu'elle dit... A peine la voix d'Armand lui a-t-elle touché le cœur, elle s'arrête, parle lentement, elle se sent vivre, elle se rattache à l'existence, elle veut savourer la douceur d'aimer et d'être aimée... Un des plus jolis articles qu'ait inspirés l'interprétation de la Duse lui a été consacré par Yvette Guilbert : elle y notait délicatement qu'en offrant une fleur à Armand, Marguerite savait montrer qu'elle lui donnait son cœur.

Au deuxième acte, quand elle va lire sous la lampe, devant le comte, le billet d'Armand, sa figure ne trahit aucune émotion, mais l'angoisse qui l'agite tout entière se manifeste par un imperceptible tremblement du genou et suffit pour révéler l'état de son âme.

Quand elle quitte Armand Duval, qu'elle ne compte plus revoir, au lieu de déposer le baiser conventionnel sur le front de son amant, elle l'embrasse sur la bouche ; elle veut lui

laisser tout son amour sur les lèvres, la soif et le regret de ses caresses, qui doit survivre à tout ce qu'elle va mettre entre eux ; — et maintenant elle peut aller retrouver le comte de Varville : Armand reviendra au cinquième acte... Mathilde Serao déclara que ce hardi baiser sur la bouche a signalé une révolution dans le théâtre italien. Et, à l'entr'acte, Gabriel d'Annunzio, surprenant Marguerite qui pleurait et cachait ses larmes, le front appuyé contre un portant, — c'était sa première rencontre avec elle, — la salua de cette parole :

— *O grande Amatrice!*... O grande Amoureuse !

Elle suit, en effet, les inspirations de son cœur. Ce dernier acte est un poème de vérité. Il faut la voir quand elle tire le précieux billet de dessous son oreiller, où elle le garde comme une malade dont la vie se passe au lit : à demi couchée, la tête dans les coussins, elle commence à lire : puis, de temps en temps, elle laisse tomber sa main trop faible, et elle continue en récitant comme un écolier sa lettre qu'elle sait par cœur, tant elle l'a relue de fois !

Sans ajouter une syllabe au texte, elle a introduit là une vision shakspearienne qui produit un effet saisissant. Au moment où elle s'abandonne avec Armand à des projets de voyage, elle s'arrête tout à coup : elle a vu se dresser entre eux le spectre de la Mort, et nous le voyons se refléter dans l'épouvante de son visage et de son attitude terrifiée ; elle l'a vu sortir des rideaux de son lit, elle le voit se glissant le long de la muraille, elle le suit de son regard terrifié, elle l'accompagne jusqu'à la porte, et ce n'est que lorsqu'elle a cru le voir disparaître au delà du seuil qu'elle retourne à ses projets : elle va reprendre un peu d'espoir, quand elle tombe frappée, cette fois, trop véritablement.

Étendue sur son lit, elle semble essayer de se rattacher au bonheur, à la vie, en se suspendant au cou de la nouvelle mariée, — et c'est simplement au geste de la main retombant sur le drap qu'on reconnaît la réelle arrivée de la Mort.



Parfois, elle laisse éclater son cœur en un seul cri, où se résume toute une gradation de sentiments.

J'ai noté le fait dans trois situations diverses. — A la fin du second acte de *la Princesse de Bagdad*, pendant que le commissaire de police lit le procès-verbal où il constate le flagrant délit, elle couvre la voix du magistrat sous un flot d'injures qu'elle jette à son mari :

— Gueux ! vil ! lâche ! traître ! etc.

Et cet accompagnement passionné au texte glacial du rapport officiel n'est pas inutile, étant d'une convenance merveilleuse à l'état d'ivresse qui doit excuser l'attitude de la jeune femme ; il dément aussi ses calomnies contre elle-même, puisque sa conscience semble protester malgré elle ; — et du même coup, empêchant ce rapport d'arriver jusqu'au public, il montre le peu de respect que la grande dame a pour la loi de l'homme : elle la traite aussi sans façon qu'elle en est traitée elle-même.

Dans *Odette*, — et le fait a été constaté par madame Réjane dont le talent si vivant et si moderne est peut-être aujourd'hui celui qui se rapproche le plus étroitement du sien, — dans *Odette*, quand le comte vient lui demander son consentement au mariage de leur fille qu'il lui a enlevée toute petite : « Une fille ? est-ce que j'ai une fille ? moi, — dit-elle avec une sécheresse voulue cachant une douleur profonde, — peut-être ai-je eu une fille, mais il y a si longtemps qu'elle est morte ! » Et ces paroles glacées ont de la peine à sortir de ces lèvres maternelles, qui se referment sur un baiser envoyé dans le vide... Puis, dès que le père lui accorde de revoir sa fille, — sous certaines conditions qu'il énumère, — elle ne l'écoute plus, elle le laisse exposer toutes ses raisons, elle accepte tout pourvu qu'elle la revoie; elle se transfigure, elle rayonne. Bérengère ! elle va retrouver Bérengère : que lui importe le reste !... Et elle prononce le nom bien-aimé vingt fois de suite, le sourire aux lèvres, les yeux humides, les larmes dans la voix. On suit sur sa physionomie mobile toute l'existence de Bérengère : d'abord petite, à son sein, dans ses bras ; elle la tient sur ses genoux, elle la berce, elle la fait sauter, elle pleure et rit avec l'enfant... Tout à coup « Bérengère ! » soupiré douloureusement : la plainte déchirante — qu'on a entendue au premier acte — de la mère à qui l'on arrache son petit... Ensuite, après une longue pause, — le vide, —

« Bérengère ! » un souffle vague : où est-elle, qu'est-elle devenue ?... Et alors, « Bérengère ! » prononcé avec admiration : elle la voit apparaître grande, belle, une jeune fille... Et puis ce cri passionné — oh ! quelle revanche elle va prendre : — « Bérengère !... » Et son mari a fini de lui imposer ses conditions sans qu'elle ait rien entendu, et elle murmure encore, les yeux demi-clos, dans un rêve de béatitude : « Bérengère !... »

Le dernier de ces cris, c'est au quatrième acte de *la Dame aux Camélias*, quand son amant va lui jeter les billets de banque au visage. D'après le texte, elle reste accablée sous l'affront et s'évanouit. La Duse se relève, elle proteste, elle se révolte, elle s'indigne, elle souffre, elle se plaint, elle regrette, elle aime... Chacun de ces « Armando ! » qu'elle lui jette au visage est rempli de ce qu'elle ne peut pas dire ; c'est le secret qu'elle garde au fond du cœur et qui éclate sans qu'elle le trahisse... Elle atteint le malheureux avec ce déluge d' « Armandi » plus sûrement qu'il ne la soufflette avec sa liasse de billets de banque.

C'est tout un poème sur une note, un crescendo désordonné.

Un véritable triomphe pour la Duse, c'est le mot que lâcha Verdi un soir qu'il se promenait au bord de la mer, sous un rayon de lune, avec le confident de toutes ses pensées. Il parlait de *la Traviata* : « Je ne pourrais la refaire aujourd'hui, disait-il, et je ne ferai jamais rien de meilleur... » Et il ajouta :

— Cette petite Duse !... Si je l'avais entendue avant de composer mon opéra, quel beau finale j'aurais peut-être combiné avec ce crescendo d' « Armandi » qu'elle a trouvé en laissant simplement déborder son cœur !



Voilà le témoignage de Verdi. Celui de Dumas, son témoignage direct, hélas ! lui aura manqué. « Elle mourra sans que je la voie », avait-il écrit. Elle vit encore, mais il ne l'a point vue, au moins sur un théâtre.

Une seule fois, entre deux trains, elle osa se présenter à

Marly : elle sortait d'une maladie grave et pendant sa longue convalescence, où elle avait été condamnée au repos, elle avait appris le français ; aussi fut-il tout réjoui de constater qu'elle n'avait guère d'accent étranger... Le temps passa vite, elle devait partir, il l'accompagna à la gare. Il avait voulu lui offrir toutes les roses de son jardin ; pendant qu'on nouait le bouquet, le train se mit en marche : avec cette agilité qu'il devait conserver jusqu'à la fin, il s'empressa de courir auprès du train, lui tendant ses roses ; elle, le bras hors de la fenêtre, put saisir le bouquet au vol... C'est la première et la dernière fois qu'elle le vit ; — et depuis, elle se revoit toujours emportée par la vapeur, condamnée à errer par le monde. Et lui, le grand bienfaiteur, il lui apparaît l'escortant et lui tendant les roses de son jardin, destinées à parfumer le voyage.

IV

« Il faut beaucoup interroger la Duse, dit Mathilde Serao, pour lui faire raconter quelque souvenir de ses lumineuses étapes en Russie et en Amérique, en Allemagne et en Angleterre, pour connaître quelques détails de ces ardentes soirées où le public de Saint-Pétersbourg et de Munich, le public de Vienne et celui de Londres ont senti la suggestion intime de l'art envahir, entraîner leur âme. Elle n'en parle jamais... »

La Duse a été trois fois en Amérique. C'est à New-York, — dont elle a conservé du reste le meilleur souvenir, — qu'elle fut le plus exposée aux indiscrétions des reporters : dès son débarquement, elle fut assaillie par les visites, et, farouche de sa nature, cette curiosité la fit plus que jamais rentrer dans sa coquille.

Fatiguée d'abord du voyage et puis absorbée par son travail, elle se refusa aux interivews, ameutant ainsi toute la presse contre elle. Furieux de voir qu'au lieu de rechercher la réclame elle s'efforçait de la fuir, son impresario vint la trouver et, par des raisons positives, il espéra la convaincre du tort qu'elle lui faisait :

— C'est cent mille francs, dit-il, que me coûte votre attitude envers les journalistes ; d'un mot aimable vous auriez pu les conquérir, vous les avez mis tous contre vous, c'est une campagne perdue.

Elle ne pouvait ou ne voulait pas se rendre à ces arguments :

— Je ne comprends pas, répondait-elle exaspérée, pourquoi je n'ai pas droit à la liberté de mes journées !

Sur ces entrefaites, arrive Mrs G..., célèbre reporter, qui jouissait d'une grande autorité :

— Excusez-moi, madame, lui dit la Duse, je suis étrangère et je ne connais pas les usages de votre pays. On m'accuse de manquer de respect à la presse parce que je ne puis recevoir tous les journalistes. J'en appelle à toutes les femmes : voulez-vous être mon interprète auprès d'elles ? Nous sommes solidaires, nous devons nous aider mutuellement ; et je compte sur vous pour faire parvenir ma juste protestation à vos compatriotes... Veuillez donc leur demander pourquoi les ouvrières qui accomplissent leur tâche pendant le jour auraient le droit de se reposer la nuit, tandis que moi, qui travaille le soir, je ne pourrais jouir de mes après-midi ? Car c'est un travail, et un travail ingrat, de répondre à ceux qui se présentent chez moi sans me connaître, sous le prétexte qu'une actrice appartient au public, et que celui-ci a le droit de savoir qui il va applaudir ou siffler... Il me semble, au contraire, qu'il faut arriver *neuve* sur la scène, au lieu de montrer aux spectateurs de quoi est fait le jouet dont ils vont s'amuser...

Le surlendemain, c'était un samedi : la Duse donnait une matinée pour remplacer la soirée du dimanche, — où le théâtre reste fermé. — L'article avait été lu, l'appel aux Américaines avait été entendu, la protestation avait semblé légitime : les femmes étaient accourues en foule à la représentation, et Marguerite Gautier fut accueillie par des acclamations frénétiques. Les trois premières soirées n'avaient produit en tout que sept cents dollars ; cette matinée, à elle toute seule, en fit encaisser trois mille.

Dès lors, triomphe sur toute la ligne — et sur toutes les

lignes de tramways! Le long des impériales flamboyaient en lettres lumineuses les mots magiques :

THE PASSING STAR

ELEONORA DUSE

Et quand l'Étoile de passage ne paraissait pas sur la scène et que les étoiles éternelles rayonnaient au ciel, la Duse ne résistait pas au plaisir de s'en aller seule, à pied, inconnue, par les rues de New-York.

Un soir, à Broadway, dans un bruyant carrefour, elle vit un rassemblement; et pouvant, pour une fois, être la spectatrice et non la bête curieuse, — elle s'approcha. Un vieillard à barbe d'astrologue, armé d'un long télescope, faisait les honneurs du ciel ; à son boniment, elle reconnut un compatriote :

— Ah! tu es Italien, et tu montres les étoiles?

— *Per servirla!... Six pence* par astre.

— Voici un dollar, montre-moi toute la voie lactée.

Et, au milieu de ce fracas infernal formé par ces mille instruments de locomotion : chemin de fer, voitures, trams à vapeur, cabriolets électriques, etc., elle goûtait une douceur infinie à s'absorber dans la contemplation des étoiles, — ses premières confidentes, — et, le vieillard, braquant l'instrument tantôt sur un point lumineux, tantôt sur un autre, faisait les plaisanteries traditionnelles :

— Voici Mars, voici Vénus... eh! eh! ils s'entendent, ceux-là!

— Et celle-ci?

— C'est l'étoile polaire.

— La grande, à l'orient?

— Oui, mais le dollar est fini.

Et il détournait le télescope.

— Attends un peu, dit-elle, voici ma dette; donne-moi encore un quart d'heure de ciel, un dollar d'étoiles...

Et, en se retournant, elle revenait sur la terre et voyait

passer les gigantesques véhicules, le long desquels flamboyait en lettres lumineuses :

THE PASSING STAR

ELEONORA DUSE

Et l'étoile de passage souriait aux étoiles éternelles...

Bientôt, non seulement elle n'eut plus besoin de réclame, mais ce fut son nom qui servit de réclame aux autres ; les hautes murailles de New-York ne tardèrent pas à se couvrir de paires d'yeux immenses : l'un pleurait et l'autre riait, et une inscription apprenait au public que Mrs X., en dix séances, se chargeait d'accommoder tous les yeux « à la Duse »... Elle n'avait pas recours au maquillage, — elle en a horreur, — et c'est le maquillage qui prenait sa revanche en prétendant lui dérober son secret.

Parfois, passant derrière le buraliste au théâtre, elle entendait le dialogue suivant :

— Que donne madame Duse, ce soir ?

— *La Locandiera*...

— Combien d'actes ?

— Trois... Et *Cavalleria*.

— Quels costumes ?

— Soubrette dans la comédie, paysanne dans le drame.

— Et demain ?

— *La Signora delle Camelie*.

— Combien d'actes ?

— Cinq.

— Combien de toilettes ?

— Cinq.

— Et elle meurt ?

— Pendant tout un acte.

— Alors je viendrai demain.

C'est à New York, — au milieu du fracas de l'*Elevated*, — qu'elle posa dans l'atelier d'Eduardo Gordigiani, son compatriote, fils du célèbre peintre florentin.

Ce portrait est présentement exposé au Champ-de-Mars : l'artiste a fait dominer dans son tableau la tonalité de l'opale, comme s'il avait voulu symboliser ce talent qui reflète les changeantes nuances du cœur humain... Elle est assise dans un mol abandon : sa fine tête italienne et dénuée d'artifice s'appuie sur sa main délicate ; elle s'absorbe dans une contemplation méditative et regarde loin, très loin devant elle, pardessus les mers...



Il y a quatre ou cinq ans, la Duse étant de passage à Londres, la reine Victoria lui fit demander de venir jouer à Windsor.

Que représenter devant Sa Gracieuse Majesté sans choquer le *cant* britannique ? La princesse Louise proposa le cinquième acte de *la Dame aux Camélias*. Aux objections qu'on lui soumettait :

— C'est bien simple, — répondait-elle malicieusement, — nous dirons à ma mère qu'il s'agit d'une pure jeune fille, Daisy, dont le fiancé, Armand, est aux Indes ; il revient trop tard pour l'épouser, et elle meurt dans ses bras.

L'ingénieux complot allait peut-être réussir, malgré les hésitations de Marguerite, quand la reine trancha la difficulté en faisant signifier qu'elle voulait entendre quelque chose de gai : « *Some thing cheerful* ».

En ce cas, le dénouement de *la Dame*, — même arrangé *ad usum Reginæ*, — ne remplissait plus les conditions requises, et la Duse vint à Windsor jouer *la Locandiera*.

La représentation ne fut pas donnée dans la salle de spectacle, mais dans le salon blanc, ce qui, paraît-il, est un privilège réservé à quelques célébrités.

Dans ce joli marivaudage goldonien, l'artiste ne pouvait déployer que ses qualités de grâce ; mais bah ! elle s'identifia si bien à son personnage et, selon les traditions italiennes, s'adressa si gentiment au public que la reine — sans apprécier peut-être le brio du dialogue — goûta la pantomime de ce jeu naïf et daigna sourire dès les premières scènes.

A la fin, Sa Gracieuse Majesté se fit présenter l'artiste qui l'avait charmée.

On eût dit une apothéose de comédie, ce demi-cercle de princesses et de dames en grandes toilettes entourant la vieille reine qui, semblable à une bonne fée, appuyée sur sa baguette magique, interrogeait la jolie Locandiera. Celle-ci avait gardé son pimpant costume rose à petits bouquets, son corsage à pointe, son fichu de linon retenu par un nœud de velours noir. Intimidée par l'auguste présence, elle tortillait son tablier blanc et, dans sa crainte de ne pas être en règle avec l'étiquette, elle fit une révérence de trop.

La reine, pour la mettre à son aise et lui montrer qu'elle se trouvait en pays ami, l'aborda en lui disant :

— Vous connaissez ma fille Victoria... Elle m'a beaucoup parlé de vous...

Et la Duse, qui n'avait pas plus dépouillé l'âme malicieuse et naïve de Mirandolina que son costume, se disait tout bas :

« Eh ! eh ! petite Duse, tu peux te vanter, j'espère, d'avoir de belles relations !... Voilà une impératrice des Indes qui daigne t'adresser la parole en te rappelant que tu connais sa fille, — une autre impératrice !... »

Et alors on lui raconta que l'impératrice Frédéric avait beaucoup parlé d'elle et que l'empereur Guillaume avait grand désir de l'entendre. Il était venu à Windsor, la semaine précédente, et on lui répéta le potin qui depuis cette visite faisait la joie de la Cour. Il y avait eu un grand dîner de famille ; dans les solennités de ce genre, la reine réglait les places selon les degrés de parenté. Elle avait donc auprès d'elle son gendre le prince de Battenberg, tandis que l'empereur d'Allemagne, traité en petit-fils, était relégué à un bout de table. Guillaume II, qui unit le plus souvent à l'imprévu l'esprit d'à-propos — ces qualités si françaises — voulut se montrer bon prince et petit-fils soumis. Au dessert, quand l'un des convives porta son toast à la reine d'Angleterre, le second à l'impératrice des Indes, le troisième énumérant d'autres titres pompeux de la puissante souveraine, — lui, levant son verre, comme un enfant mis dans le coin, s'écria simplement, avec un malicieux sourire :

— *To Grand-mama !*

C'était la réponse du petit-fils à la bonne-maman...

V

« ... Vous m'avez connue, écrivait la Duse à un ami, dans la période *soi-disant* heureuse de ma vie, mais je ne crois pas avoir su me dissimuler assez pour qu'à travers la *soi-disant* félicité de la scène vous n'ayez pas compris que ce n'est jamais le succès que j'ai cherché dans l'art mais le refuge...

» ... Maintenant, c'est l'heure de la justice, l'heure de la bonté, l'heure de la moisson, et je suis sur le point de rentrer chez moi. J'ai travaillé des années et des années, — toute la jeunesse, — ainsi que cela devait être; maintenant le grand repos, je le veux. J'ai gagné de quoi vivre, je m'en contente, et dans trois mois je finis ma tâche annuelle, si lourde...

» J'ai la plus grande des richesses, celle qui consiste à ne pas les désirer.

» Je me suis arrangé un petit logis, murailles blanchies à la chaux, au dernier étage d'un vieux palais, à Venise, sous les toits, avec une grande, grande fenêtre en ogive d'où l'on domine toute la ville : c'est là que je vais.

» L'automne est tranquille : ainsi dans l'air, ainsi dans l'âme... »

Voilà une lettre de la Duse que, sincèrement, elle pourrait écrire à la fin de chaque saison. Dès qu'elle a obtenu quelque succès, elle n'a plus qu'un rêve : quitter le théâtre où elle croit toujours paraître pour la dernière fois.

Le sentiment qui l'inspire est tout autre que le découragement : elle veut jouir de son indépendance laborieusement acquise, de l'existence réelle dans ce qu'elle a de beau et de vrai.

Attirée par le soleil et la solitude du désert, à quatre reprises elle s'est échappée pour aller se reposer et se réchauffer en Égypte; mais toujours elle était rappelée par la sonnette du théâtre au moment où le grand sphinx commençait à lui livrer son secret...

Aussi, plus d'une fois, fascinée, sourde au rappel, est-elle restée, a-t-elle dû payer un dédit considérable, perdant pour

un jour d'oubli le fruit d'un hiver de travail... Et, l'automne dernier encore, elle entreprit en Russie une tournée que sa santé l'obligea de suspendre en plein triomphe: elle ne put même pas rentrer par l'Allemagne, où l'avait invitée l'empereur Guillaume.

A son retour en Italie, il y a un mois, sa monomanie de quitter la scène éclata avec plus de violence encore que de coutume; elle s'apprêtait à congédier sa troupe et à partir pour sa chère Égypte, quand elle reçut une instante dépêche : — on la priait de venir enfin jouer à Paris!

Paris!... C'était bien là son ambition la plus secrète, mais jamais elle n'avait pu la réaliser.

Elle se rendait compte des difficultés qu'elle rencontrerait : la dernière artiste italienne qui s'était aventurée sur la scène parisienne, c'était madame Ristori; et encore celle-ci arrivait-elle en cette effervescence de sympathie qui préparait la France aux victoires de Magenta et de Solferino. Sa beauté classique faisait dire à Musset qu'il avait vu parler une statue antique; elle se présentait dans le costume de Francesca da Rimini ou de la Pia dei Tolomei et incarnait ces types consacrés qui sont de tous les pays et de tous les temps.

La Duse, au contraire, devait se montrer en Parisienne et pouvait craindre de paraître une contrefaçon des grandes artistes qu'elle venait applaudir en ses rapides séjours. Pour être maîtresse de ses moyens, elle avait besoin de sentir la salle vibrer avec elle et croire comme elle que « c'est arrivé ». Pouvait-elle affronter le public parisien, si difficile, dont l'esprit va droit au ridicule et ne se contente que du parfait. Parfois ce public, pour se préserver de tout « emballement », commence par s'armer de sens critique... En revanche, aucun public du monde, dès qu'il se trouve en présence du vrai mérite, ne se laisse aller mieux que lui à l'enthousiasme.

C'est à l'artiste à faire illusion : soit!... Si encore elle possédait la langue, elle pourrait peut-être conquérir les spectateurs, mais il lui fallait s'adresser à eux dans un idiome étranger. De plus, à Paris, théâtre italien est synonyme d'académie de musique, et les pièces d'au delà des Alpes pren-

nent tout de suite un air d'opéra : *la Signora delle Camelie* fait moins penser à la *Dame* qu'à *la Traviata*. — Notons-le, d'ailleurs, la pièce d'Alexandre Dumas est la seule qui ait survécu à cette épreuve et dont nous ne puissions dire qu'elle a été enterrée en musique. Victor Hugo n'avait pas tous les torts quand il s'obstinait à ne pas autoriser les représentations de *Rigoletto*. En Italie, *Lucrèce Borgia*, *Hernani* et *le Roi s'amuse* ne peuvent être joués, même par des artistes de valeur, sans que, le manque de musique se faisant bientôt sentir, on commence à fredonner à l'orchestre les airs classiques de Verdi et de Donizzetti, et alors adieu les élans dramatiques des pauvres acteurs ! Ils ne semblent plus que des chanteurs sans voix.



Comme elle méditait là-dessus, on annonça Gabriel d'Annunzio. Elle lui tendit la dépêche qu'elle venait de recevoir.

— Eh bien ! vous hésitez ? fit l'auteur de l'*Intrus*.

— Certainement. Je n'ai jamais osé affronter le public parisien : il est habitué à une telle perfection d'ensemble, à de telles personnalités !

— Vous avez tort... Vous savez bien quel noble accueil inespéré, je puis le dire, mon art a trouvé en France. C'est, du reste, la bonne tradition française d'ouvrir largement les portes aux artistes d'outre-mer et d'outre-monts... Je suis sûr que vous trouverez à Paris mieux que partout ailleurs des oreilles attentives et des âmes recueillies.

— Tout cela est possible ; mais à quoi sert l'attention du public, s'il ne comprend pas la langue ?

— Quand cela serait !... Vous émerveilleriez encore les délicats par l'expression de votre multiple masque et par la musique des syllabes italiennes.

— Jolie musique ! Mon répertoire se compose de mauvaises traductions de pièces françaises connues ! Si, au moins, je pouvais jouer *la Ville morte* !

— *La Ville morte* est réservée à la Renaissance.

— C'est précisément la Renaissance que l'on me propose.

— Le théâtre de Sarah Bernhardt ?

— C'est elle-même qui veut bien m'offrir son théâtre.

— Vos hésitations n'ont plus de raison d'être, puisque les portes de la Renaissance vous sont ouvertes par Sarah la Magnifique.

— Eh bien! pour faire honneur à la Reine des Poètes, donnez-moi des rythmes et des images, improvisez-moi une œuvre de poésie.

— Vous n'y pensez pas : en une semaine! C'est une folie!

— Alors, faites-moi un rôle de folle.

— Vous iriez à Paris?

— A cette seule condition.

— Il faudra donc tâcher de vous satisfaire.

— Je veux une promesse formelle.

— Eh bien! dans dix jours, vous aurez votre folie!

*
* *

Rome, 1er mai 1897.

A l'hôtel Bristol, je demande madame Duse. Elle va partir, elle descend l'escalier. En me voyant, elle agite dans sa main une magnifique reliure de vieille étoffe brodée nouée par des rubans de moire verte :

— Je le tiens! me dit-elle triomphante.

— Qu'est-ce?

— Le manuscrit de Gabriel d'Annunzio?

— Qui s'appelle?

— *Le Songe d'une Matinée de Printemps!*

— C'est de saison.

— Et, pour le mettre dans son cadre, je vais à la campagne avec ma troupe, et nous répéterons sur les prairies naissantes, sous les arbres, au milieu des fleurs... Dix jours, dix jours de repos seulement; et puis, Paris!

— Et vous débuterez par?...

— J'hésite entre *Magda, la Femme de Claude, la Dame...*

— Toutes pièces admirablement jouées par Sarah.

— Hélas! je ne le sais que trop!

— Un conseil d'ami : pour le public parisien, prenez autre chose.

— Eh! que jouer, alors?... Est-ce ma faute si la grande

artiste universelle a touché à tout, et si à chacune de ses créations elle a laissé sa marque indélébile?... Je ne voudrais plus y toucher moi-même; il est pourtant naturel que, tout ayant passé par ses mains, mon répertoire se trouve formé d'une petite partie du sien.

— Jouez des pièces italiennes.

— Nous y voilà. Lesquelles? Le classique, vous le savez bien, je ne le sens pas — entendons-nous — je parle de nos tragédies d'hier... Il faudrait remonter aux Grecs... et ce n'est pas encore le moment.

— Et Shakspeare?

— Oui, Shakspeare... c'est toujours le Dieu : mais — à part quelques créations sublimes qui ne sont guère dans mes cordes — généralement, chez lui, les rôles de femmes sont sacrifiés... Si, de son temps, il avait eu une artiste comme Sarah, quel rôle il aurait créé pour elle!

— Et *la Locandiera*?

— Ah! c'est vrai, j'oubliais Goldoni! Oui, *la Locandiera*... tout le *settecento* vénitien est là dedans... œillets et œillades... c'est une bouffée de fraîcheur qui repose... Un soir, je ne dis pas; mais je ne puis marivauder tout le temps... ça ne va pas à mon genre de beauté... Allons! vous ne voudriez pas me renvoyer à la maison de mon grand-père : une fois qu'on en est sorti, ce n'est pas bien amusant d'y rentrer et de s'y enfermer.

— Jouez alors des pièces italiennes modernes.

— Lesquelles?

— La *Cavalleria*.

— Oui, peut-être... Ç'a été une tentative hardie, il y a dix ans, une vision nouvelle du théâtre... Je l'ai créée avec respect; j'ai peut-être été une des premières à apprécier cette œuvre d'un grand et sérieux talent, et je la joue avec plaisir... Mais aujourd'hui, à Paris, après la popularité de l'opéra de Mascagni, ne trouverait-on pas que ça manque de musique?...

— Eh non! Si l'on connaît la pièce, tant mieux!... Allons, vous la jouerez... Mais vous avez bien joué d'autres pièces italiennes.

— Il y a *Tristi Amori*, de Giacosa, et *la Moglie ideale*, de Praga, qui sont aussi des tentatives très intéressantes; mais

dans ces deux-là je représente une petite bourgeoise dont le caractère local, essentiellement italien, ne saurait intéresser au delà des Alpes... Et puis, si ces pièces sont belles, ce ne sont pas des rôles : si j'ai quelque flamme intérieure, comment la révéler là dedans? Il faut, pour cette fois, me borner à offrir au public parisien, comme échantillons du répertoire italien, avec cette *Cavalleria* qui ne lui est pas inconnue, la comédie de Goldoni et le poème dramatique de Gabriel d'Annunzio : le théâtre d'hier et, peut-être, celui de demain... Pour le reste, je donnerai surtout du théâtre français : c'est là seulement que l'on trouve à la fois une pièce et un rôle. On trouvera quelque intérêt, je l'espère, à voir une création française interprétée par un tempérament italien.

— Bref, vous vous limiterez au répertoire de Sarah.

— Au répertoire de Sarah?... Il est universel et va de *Phèdre* à *Spiritisme* en passant par les drames de Victor Hugo et les comédies d'Alexandre Dumas!... C'est le théâtre français tout entier, — qui est en réalité le seul vivant... sauf quelques drames ou comédies poussées çà et là au souffle du génie... Et moi, c'est pour avoir l'honneur de jouer à Paris une petite part du théâtre français que je vais à la Renaissance. Ai-je tort, ai-je raison? qui sait?

— Ayez confiance en votre nom.

— A Paris, on ne le connaît pas.

— Alors, ayez confiance en votre anagramme.

— Hé?

— Hugo vous l'aurait dit : *Duse* — *Deus*.

— Tiens! je n'y avais jamais pensé!

JOSEPH PRIMOLI

LE ROMAN

DE

L'ÉNERGIE NATIONALE

LES DÉRACINÉS

III

LEUR INSTALLATION A PARIS

> Vous avez pensé que si les services du maître d'école ont leur valeur, il ne suffisait pourtant pas de l'instituteur pour faire d'un citoyen un homme, qu'il y fallait bien d'autres choses encore et en particulier ce grand enseignement qui est l'esprit de la société où l'on vit.
>
> (Discours de CHALLEMEL-LACOUR au Sénat, *19 décembre 1888.*)

Quand le train de province, en gare de Paris, dépose le novice, c'est un corps qui tombe dans la foule, où il ne cessera pas de gesticuler et de se transformer jusqu'à ce qu'il en sorte, dégradé ou ennobli, cadavre.

Autour des gares, examinez ces enfants qui viennent avec leurs valises. On voudrait savoir dans quels sentiments, avec quelles vues prophétiques sur eux-mêmes, tous les *imperatores*, les jeunes capitaines, adolescents marqués pour la domination, vainqueurs qui laisseront une empreinte où des âmes se mouleront, firent leurs premiers vingt pas sur les pavés assourdissants de la cité de Dieu.

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

... Dieu, — la plus haute idée commune, ce qui relie, exalte les hommes d'une même génération, — ne se fait plus entendre dans les départements, parce que leurs habitants n'osent plus écouter et comprendre que l'administration. Il parle seulement dans les villes, ou mieux : dans la Ville. C'est bien ce que pressentaient nos lycéens de Nancy.

Le jour où François Sturel débarque de Lorraine, 31 décembre 1882, Gambetta meurt. Belle date pour naître! Comme si l'on disait à la mort : « Déblayez! faites-nous place! Voici l'équipe de Lorraine. » Une élite de sept jeunes gens, tous joyeux, vient s'offrir aux nécessités de la vie. Corps neufs, actifs, encore mal définis, propres à tous les accommodements ; imaginations avides et nullement averties ; sens chatouilleux de l'innocence vigoureuse.

De cet âge d'un si beau son, — dix-neuf ans! — Sturel ne pensait pas à jouir, mais se désolait du temps perdu à la campagne où seul, auprès de sa jeune mère, et par la volonté des grand'tantes, il avait préparé ses premiers examens de droit. L'autorisation de poursuivre ses études à Paris, après deux années, enfin il la conquit sur la timidité maternelle, dans une des promenades qu'elle et lui avaient coutume de faire depuis sa petite enfance au long de ces plaines sans caractère, morne horizon qu'enfiévrait leur sentiment violent de l'avenir.

M. Sturel, le père, malgré sa passion exclusive de la chasse, avait dû, pour tenir son rang, s'inscrire à la Société d'agriculture : il améliora ses terres, et son revenu tomba de trente mille francs à douze mille. Madame Sturel décida d'en prélever le quart pour son fils. Elle pensait ainsi assurer le bien-être nécessaire à son enfant chéri et de santé délicate. On lui dit qu'une madame Alison, femme d'un grand verrier lorrain, habitait une partie de l'année, avec sa fille, une pension parisienne de la rive gauche dont elle vantait le jardin et la bonne table. Madame Sturel jugea que son fils y vivrait décemment et qu'à ses visites elle trouverait place auprès de lui sans le gêner.

François ne remarqua même pas que la sollicitude maternelle restreindrait un peu sa liberté. De tous ses désirs le

plus pressant tendait vers des êtres pour qui il pût s'enthousiasmer, contrarié par l'angoisse de leur apparaître indigne.

Installé depuis cinq jours à cette villa Coulonvaux, il eût été bien incapable d'en parler dix minutes. C'est la seule construction ancienne de la rue Sainte-Beuve. Elle a, sur le devant, une cour, et, par derrière, un jardin avec de bons arbres. Son enseigne enlevée, elle aurait un air d'hôtel particulier, pourvu que l'on prît soin de chasser la cuisine, installée sur la rue dans la loge élargie, et qui, de son odeur, de son aspect, de son bruit de vaisselle, gâte les premiers pas chez madame de Coulonvaux. Sur les salles à manger et salons du rez-de-chaussée se développent deux étages de chambres où vivaient, en 1882, de ces Anglaises, véritablement viriles, qui passent quelques mois à Paris, un ménage dégoûté de tenir maison, des vieux messieurs, des vieilles dames, des plus jeunes, mais sans agrément : un assemblage de ces créatures mesquines qui semblent toujours avoir les pieds froids. Pour jeune homme, le seul Sturel, qui ne pensait assurément pas éveiller une curiosité chez quatre ou cinq de ces désœuvrés.

Un adolescent qui a du feu et rien de vulgaire intéresse aisément des vieillards pas trop souffrants et des femmes surtout. Ce nouveau pensionnaire a le bonheur de voir Paris avec des yeux tout neufs ! il est une chose qui vient subir sa destinée, une force qui désire s'épuiser !... De telles réflexions, que François Sturel, dans sa fleur de jeunesse si fière, eût éveillées chez un esprit philosophique, ne se formulaient pas nettement pour ces retraités de l'existence qui le virent un matin prendre place à leur table ; tous, pourtant, il les rajeunit d'une aimable impression de sympathie. Il n'en eut pas conscience ; il y serait, d'ailleurs, demeuré insensible. En ce jeune homme d'esprit audacieux, mais timide d'allure jusqu'à la sauvagerie, s'engendraient et grandissaient des sentiments nouveaux dont le dénombrement l'occupait tout entier.

Le désir sensuel, l'amour de la gloire, la mélancolie tourbillonnaient chez cet évadé. Depuis deux ans, la nuit, des cauchemars lui évoquant le lycée, il se réveillait en sursaut pour crier à son oreiller : « Je suis libre ! libre ! » Il ajoute

maintenant : « Libre dans Paris ! » Il lui manque de comprendre sa pleine puissance et de dire : « J'ai dix-neuf ans ! »

Le jeune roi de l'univers !... Ces premiers jours furent animés de la plus violente ivresse. Il aimait le froid qui, par une douleur légère, lui prouvait que cette belle vie toute neuve n'était pas un rêve. Il trouvait de la saveur à l'air qui emplissait sa jeune et fraîche bouche, ouverte pour crier son bonheur. Ce n'était point Paris, mais la solitude qui le possédait. La solitude, plus enivrante que l'amour ! Comme il l'a désirée ! Sa passion s'est encore irritée, depuis le collège, dans les quatre rues de Neufchâteau ; maintenant il reçoit d'elle des jouissances qui dépassent son attente. Les rues, les jardins publics, sa chambre lui offrent des voluptés qui le transportent de reconnaissance. Enfin il pourra donc s'occuper de soi-même, et non plus dans le désert lorrain où ses appels ne levaient nul écho, mais dans la ville aventureuse qui suscite et parfois récompense la hardiesse.

Les méditations, les lectures, les fièvres de Sturel ne se souciaient d'aucune morale ; il se demandait seulement les moyens de s'associer à cette vie immense, étendue devant lui. — Misérable singulier ! ce n'est pas assez de dire : « *Il* se demandait !... » Toutes les énergies assemblées de sa jeunesse aspiraient l'air, frappaient le sol de leur pied et hennissaient comme un régiment de hussards qui attend le signal de la charge.

Le 6 janvier, un jeudi soir, la cloche du dîner le dérangea dans une lecture si intéressante qu'il la poursuivit à table d'hôte. Cela déjà parut peu convenable. En outre, chacun à l'envi commentait le grand événement : les funérailles de Gambetta... les magnificences du cortège, la perte irréparable que c'était pour la France... L'indifférence de Sturel, qui ne se détournait pas de son livre, choqua tout le monde, et madame de Coulonvaux crut devoir une réprimande maternelle à un si jeune homme :

— A votre âge, monsieur Sturel, on préfère aux questions sérieuses un roman bien amusant.

« Toutes ces âmes d'esclaves, se dit le jeune homme, se domestiquent à la mémoire de Gambetta ! » Il répliqua :

— Eh ! madame, je lis un livre sublime.

Aussitôt il craignit un léger ridicule, parce que sentir avec vivacité semblait bouffon au lycée de Nancy, et, sans prendre haleine, il redoubla :

— C'est un livre dont pas une femme ne peut médire.

Il avait un tel feu dans le regard que toutes les sympathies des femmes lui furent acquises. Il baissa la voix pour expliquer à la jeune fille assise auprès de lui ce qu'était la *Nouvelle Héloïse*, et comme il vit que tous l'écoutaient, une délicieuse rougeur couvrit son front.

...Le menton de madame de Coulonvaux a, dès le premier jour, occupé François Sturel qui le juge puissant et voluptueux, mais n'en ressent que du dégoût. A l'espace informe qu'il voit, chez cette dame, des cheveux aux sourcils et d'une tempe à l'autre, il comprend qu'elle pensera toujours nullement et sans ordre, mais un tel menton décèle qu'elle aimerait à jouir triomphalement de la vie. Dans l'ombre, soit, mais triomphalement. « Qu'ils sont laids, se dit-il, ces gros yeux à fleur de tête ! Sur ce petit front posez à l'antique une couronne de lauriers, voilà le buste des repus, un Vitellius bestial. « Ainsi François Sturel indigné utilise ses notions classiques, — car il ne sait rien que du collège, — et il contemple avec horreur cette grosse créature bavarde... En vérité les circonstances se prêtent mal au grand pittoresque : madame de Coulonvaux, née pour être Vitellius, tient une pension de famille et joue les majors de table d'hôte ! Ses instincts pervers se bornent à ceci qu'elle aime, tout de même, à voir se contracter la mince figure aux yeux fatigués de François Sturel.

Pour obtenir ce résultat qui divertit toute la table, elle n'a qu'à lui parler comme elle pense. Cette personne, au moral, au physique, est un peu massive, de celles qui nécessitent l'épithète d'« honorables », sans qu'on puisse analyser leurs titres. Elle-même honore, sans vérification, les braves agents de police, les intègres magistrats, les éminents et les distingués académiciens, notre « incomparable » Comédie-Française, les brillantes Écoles normale et polytechnique, les membres de l'Université, la Légion d'honneur, et tient pour des réalités le décor social et les épithètes fixées par le protocole des honnêtes gens. Cette vision de l'univers en vaut une autre et facilite le rôle de l'administration ; elle irrite un jeune homme qui

n'a pas encore perdu l'habitude des petits enfants d'exiger qu'en toutes choses on soit sincère, logique et véridique. Madame de Coulonvaux est en réalité une pauvre innocente, accablée de charges et qui ne tient pas à ce qu'elle dit, tandis que, dans cet âge où l'on croit aux idées simples, Sturel à toutes minutes prend les armes pour défendre ses opinions et se hérisse contre des mots.

— Vous reconnaissez bien, dit-elle, que Gambetta est un grand homme. On n'occupe pas d'aussi hautes situations sans une valeur exceptionnelle.

Sturel, qui penchait à accorder le premier point, soit la qualité de grand homme à Gambetta, fut indigné par l'ampleur de la seconde proposition, à savoir que tout individu appelé à des charges importantes en serait digne. Par mépris, il dédaigna de répondre.

L'administration organisée pour ce pays par Gambetta et que M. Ferry va fortifier, sans y rien modifier, dure et durera. Bien qu'ils affirment au petit bonheur et sans renseignements particuliers, cette tablée de médiocres ne se trompe pas en constatant l'importance de celui qui vient de mourir : en lui la force a résidé. Ils sont disposés à attribuer la même valeur à toute puissance de fait. C'est fort raisonnable de leur part : ils ignorent tout, hors leurs besoins individuels ; pourvu qu'ils soient à l'abri de la misère et de la souffrance, ils se désintéressent de la collectivité et du gouvernement, où d'ailleurs ils n'entendent rien : ils sont nés pour subir. Quand ils inclinent leur cœurs ignorants et soumis devant un dictateur, honoré d'un enterrement national, ils sont dans la vérité et dans la logique de leur ordre.

En outre, de leur point de vue, ils distinguent en ce jeune garçon l'agaçante fatuité des adolescents inexpérimentés.

Mais pour celui qui d'un lieu supérieur serait à même de les départager, Sturel lui aussi a raison. Il n'est pas d'une espèce à accepter le fait acquis. Un tel esprit a le droit de contrôler chacun des personnages que les nécessités momentanées de la patrie ou des partis installent dans le rôle de grands hommes par le jeu naturel des forces... Son tort, c'est que par manque d'autorité, par une timidité qui a les apparences du dédain, peut-être aussi par incapacité de se formuler, il

ne prononce pas les paroles qui eussent mis son âme à la portée de son auditoire.

Au reste, l'univers peut bien enterrer Gambetta ; pour ce jeune homme, ce 6 janvier, Rousseau vient de naître.

Madame de Coulonvaux pensa qu'il était conservateur ; elle respectait les opinions des pensionnaires : elle fit signe qu'on n'insistât point. Toutefois, parce qu'elle aurait pu être sa mère et qu'elle aimait à le voir tout frémissant :

— Monsieur Sturel, interrogea-t-elle, jeudi vous êtes parti ; vous nous resterez ce soir, n'est-ce pas ?

Le jeudi était le grand jour de la villa. Il y avait réception et souvent on dansait. Des jeunes gens venaient du dehors, introduits par quelque pensionnaire ; à leur tour, ils amenaient des camarades.

Sturel contraria madame de Coulonvaux en répondant qu'il devait sortir.

— Mais enfin, si ces dames vous demandent de les faire danser ?...

— Je ne sais pas danser.

« Voilà, se dit la maîtresse de pension, un petit être fort commun. » Et l'accent de sa réplique trahissait de la condescendance :

— On vous apprendra. C'est l'affaire de quatre leçons. La danse est nécessaire à vingt ans, comme le whist à trente.

— Je trouve la danse ridicule, — répondit Sturel qui craignit d'être protégé.

Son âpreté lui enleva toutes les sympathies qu'il venait de conquérir.

Ce jeune homme, qui n'avait pas encore aimé et chez qui les moindres incidents, grandis par une imagination incomparable, suscitaient immédiatement une émotion de toute l'âme, était incapable de l'indifférence ou de la frivolité qu'il faut pour une simple conversation. Bien que ses efforts contre sa timidité lui maintinssent un air glacé et cette carnation égale et bleuie, où Cabanis voit l'annonce des grandes facultés de l'âme, son orgueil, son enthousiasme, s'intéressaient aux moindres propos. Sur un mot, sur un geste, il exécrait, admirait son interlocuteur. C'est en frémissant d'humiliation qu'il se remit à sa lecture ; les lignes dansaient

devant lui. Averti par son instinct de la légère coalition que son attitude incompréhensible déterminait, il releva la tête et vit les pensionnaires échanger des regards qui signifiaient : « Quelle arrogance de jeunesse ! » Alors il les défia d'un air si dur qu'ils eurent l'idée de le respecter.

Seule, sa voisine l'examinait avec les yeux les plus beaux du monde, où beaucoup d'amitié apparaissait en même temps qu'une grande envie de rire. Une curieuse image à la Granville, cette jeune fille de dix-sept ans ! C'est la fleur sur sa tige, sa tête délicate orientée par la curiosité comme vers le soleil. Son corps fait pour les parures est tel que tout passant, séduit en une minute, voudrait une occasion de la protéger. Elle plut à Sturel parce qu'elle avait l'air enfant, et qu'il se savait malgré tout un enfant, et quand la conversation générale eut détourné l'attention, il lui dit avec une apparence d'ingénuité, dont il connaissait parfaitement le charme :

— Et pourtant, mademoiselle, je ne suis pas si insensible que ces êtres-là veulent le croire au plaisir qu'on peut trouver tout à l'heure au salon.

Il y avait, cette fois encore, dans son regard une expression timide et brûlante et, dans la manière de dire : « ces êtres-là », une fierté qui saisit la jeune fille.

François Sturel est vraiment tombé du lycée comme de la lune : il regarde cette jeune fille, lui sourit parce qu'elle lui est agréable, sympathique, mais ne s'inquiète pas même de son nom. Depuis six jours installé à la villa, il ignore qu'il est assis auprès de mademoiselle Thérèse Alison, sa compatriote. Mais il découvre tout à coup qu'il aimerait causer avec elle de l'avenir.

Madame Alison avait épousé un industriel brutal et débauché. Elle s'abstint de plaider en séparation par crainte de nuire à leur fille. Elle passe dix mois de l'année en voyage et à Paris avec la jeune Thérèse, qui eût gêné son père désireux d'user en pacha de ses ouvrières.

Dans une existence errante, madame Alison, profondément imbue des idées d'une petite ville, se préoccupe surtout d'éviter les soupçons que soulève aisément une femme négligée. Mais cette honnête volonté supplée mal au bon sens qui lui manque.

Que font ces dames dans la maison Coulonvaux? A la vie d'appartement, trop isolée et par là peu convenable, madame Alison préfère les mœurs au grand jour de la pension... Et puis d'agréables connaissances qu'on y fait aident à former la jeunesse... C'est par une suite de ces raisonnements gauches et puérils que la pauvre femme a placé Thérèse dans des conditions où la vraie nature de la jeune Lorraine s'est voilée. Il est mauvais de faire voyager les petits enfants et aussi les âmes des femmes. Les meilleures sont d'un seul paysage.

La multiplicité des contacts a si bien vaincu la timidité chez mademoiselle Alison, et la variété des séjours si fort réduit ses préjugés, qu'elle paraîtra aisément suspecte à une société fortement encadrée. Quelle injustice! au vrai, tous ces milieux, et quelques-uns si ardents, n'ont pas mis sur l'âme de cette petite Lorraine le hâle léger que le soleil impose aux baigneuses de Carlsbad quand il en fait d'éphémères tziganes.

Il faudrait plutôt l'admirer. Dans ces vies libres, sans entrave de parenté ni de mœurs familiales, où toutes coutumes sont confondues, quelle fermeté, quelle dignité sont nécessaires! Sous des climats qui pourraient saisir, parmi ces jeunes gens les plus désœuvrés, les plus aimables, quel courage, quelle opiniâtre résistance! Que de dangereuses victoires ne dût-elle pas remporter, chaque saison, dans ces pays de volupté, de la rive niçoise au Danube, où tout intéresse les sens! Un instant de faiblesse, une inattention par griserie, bonté! voilà pour en profiter les plus cruels amants, jeunes, forts et qui semblent rêveurs, uniquement préoccupés de l'art de vaincre avec grâce... Mademoiselle Alison traverse ces foyers comme une enfant qu'on taquine et sans faire aucune réflexion, sinon que les impertinents et les importuns pullulent.

Cette candeur, qui n'est pas de l'ignorance, met une franchise tout à fait plaisante dans ses regards et dans ses gestes. De taille moyenne, avec les détails les plus attrayants, elle se développe d'ensemble et trouve dans tous ses mouvements la ligne naturelle. Elle sait montrer des épaules adorables, des mains et des pieds comme de petits bibelots qui ne sont pas faits pour l'usage. Comment croire ce qu'elle dit : « Quand j'étais petite fille, j'avais toujours les doigts déchirés,

le corps marqué de bleus et de noirs pour avoir joué avec les garçons et grimpé aux arbres... » Elle ne se méprend pas sur sa puissance de charmer et sur l'impression très vive qu'elle produit. Sa figure d'un teint clair, enveloppée d'amples cheveux châtains, est illuminée de bonheur et de confiance.

Tout le malheur est que cette enfant a pris dans son cosmopolitisme la dangereuse faculté d'emprunter le ton et l'allure de chaque milieu. Elle y sacrifie sa manière propre. C'est le roman de tant de jeunes filles dépourvues de la sécurité et de la gravité que donne l'affection d'un jeune père respecté.

Avec un tempérament naissant, mademoiselle Alison avait des lumières qu'on trouve seulement chez les jeunes femmes déjà averties par la vie, et des curiosités qui leur viennent quand elles sont blasées des premiers succès mondains. Sur la réplique de François Sturel, elle goûta, sans le déterminer nettement, ce qu'il y avait de saveur chez cet être tout composé de désirs et de dédains.

— Eh bien! monsieur, restez : j'aime à danser, il est vrai, mais avec ceux qui dansent aussi parfaitement que moi ; il n'y en a pas ici. Nous causerons de votre Jean-Jacques.

Le jeune homme, au lieu de répondre, feuilleta son livre et tendit à la jeune fille la lettre XXXIII, de Julie à Saint-Preux : « Ah! mon ami! le mauvais refuge pour deux amants qu'une assemblée! Quel tourment de se voir et de se contraindre! Il vaudrait mieux cent fois ne pas se voir. Comment avoir l'air tranquille avec tant d'émotions? Comment être si différent de soi-même? Comment songer à tant d'objets quand on n'est occupé que d'un seul? »

Mademoiselle Alison s'étonna du tour que donnait à leur entretien ce jeune homme qui pendant six jours, assis près d'elle aux repas, n'avait point su lui adresser un mot de politesse.

Elle lui rendit le livre sans observation, mais d'un air glacé.

« Tout le monde ici m'offre des leçons », pensa le jeune homme. Et très placidement il déchira la page :

— Puisque cette lettre vous déplaît, il n'y a plus qu'à la supprimer.

On se levait de table, et la jeune fille suivit sa mère, dont le regard de mouton endormi irritait l'injuste François. « Ce pauvre garçon, se disait-elle, a gâché son volume pour une susceptibilité peut-être absurde que j'ai eue. Ce n'est pas tout à fait le petit pion que j'avais cru les premiers jours. Il avait dans ses yeux un éclair qui a réveillé toute cette table de dormeurs. »

La Nouvelle Héloïse vient d'un cabinet de lecture où le jeune homme s'achemine. En longeant le Luxembourg plein de ténèbres, ce petit Lorrain, rêveur et positif, se dit : « C'est à relire toujours, pour apprendre ce que les grandes personnes appellent les sentiments tendres. Ces trois volumes gardés pendant trois jours me coûteront déjà dix-huit sous : à ce prix on doit trouver un exemplaire passable sur les quais ; j'ai abîmé celui-ci, il va falloir que j'en donne le prix fort... » Et puis il se répète la phrase sublime de Julie à Saint-Preux dans son billet posthume : « Adieu, mon doux ami : quand tu verras cette lettre, les vers rongeront le visage de ton amante et son cœur où tu ne seras plus. »

Douloureuse caresse des mots dont frissonne un enfant sous la nuit ! Auprès de telles syllabes, liées par un auteur qui connaissait l'amour, la musique et la solitude, les dix-sept ans d'une fille et sa fraîcheur manquent de romanesque et ne sauraient contenter un novice qui tâtonne au parvis mystérieux de l'amour.

Sturel s'étonne un peu de ce livre où les mouvements de deux êtres jeunes sont dévoilés, excusés et glorifiés. Julie parfois l'offense et lui semble vulgaire. Son objection n'est point que dans ces pages la sensualité mêle ses épanchements à l'éloge de la vertu d'une telle manière qu'on ne sait plus les distinguer ; sa répugnance va contre la Nature même, dont l'écartèrent les méthodes artificielles du lycée. Innocent encore et même peu capable d'imagination précise, s'il pense une seconde à Thérèse Alison, il ne se représente ni ses seins, ni ses hanches, ni même la douceur de ses mains ; elle lui paraît seulement une difficulté à vaincre. A cette époque, indifférent aux arbres, aux prairies, aux couchers de soleil, et n'ayant sur l'amour que des renseigne-

ments de bibliothèque, il n'y pouvait trouver que des plaisirs d'intrigue, d'orgueil et de jalousie. Jeune bête royale aux reins souples, aux griffes désœuvrées, il se préoccupe de cette jolie fille comme du premier bruit au taillis sur sa route de chasse.

Aux étalages de l'Odéon, où, malgré le courant d'air froid, le peuple universitaire tâche de lire au gaz vacillant les livres non coupés, quelqu'un l'interpella. Il posa les Rousseau qu'il comparaît aux siens et reconnut Racadot. Ce vieil Honoré lui emprunta cinq francs et lui dit :

— Tu ne reconnaîtrais pas le petit Mouchefrin ! Il a pris au régiment une faculté de boire extraordinaire. Nous avons en huit jours avalé notre mois.

La grosse main nue de Racadot, tenant une pomme demi-gelée, faisait peine à voir sous la bise.

— C'est ton dîner ? dit Sturel, croyant plaisanter.

— Mais oui. Mouchefrin est entré avec la Léontine dans un restaurant où nous avons plusieurs fois mangé. On lui fera crédit, et il peut toujours amener une dame ; à trois, on nous refuserait ... La Léontine, c'est ma maîtresse. Je dîne d'une pomme que lui a donnée un de ses amis.

Les jeunes Français, bien différents des étudiants étrangers qui partagent leur vie au quartier latin, ne tiennent pas à paraître, n'éprouvent aucune gêne d'exposer leur pénurie. Même, les fanfarons de misère abondent. Cependant Racadot s'étendit avec complaisance sur les « cent mille francs » que lui avait laissés sa mère. Il était majeur depuis un mois et saurait bien les exiger. Ayant travaillé pendant une année chez un notaire de Pont-à-Mousson, et aujourd'hui cinquième clerc dans une étude du faubourg Saint-Germain, il connaissait de belles affaires absolument sûres pour un capitaliste. Il retrouva ses avantages jusqu'à plaindre l'isolement de Sturel.

— Viens avec nous ce soir, nous avons un rendez-vous entre camarades de Nancy : le brave Mouchefrin, Renaudin qui est journaliste, Suret-Lefort qui fait son droit, pour aller chercher Rœmerspacher vers quatre heures du matin à la gare de l'Est. On passera la nuit.

De son honorable bourgeoisie provinciale, Sturel avait dans le sang une fierté qui le rendait incapable de faire des avances et d'en repousser : on le blessait aisément et il craignait toujours de blesser. Il ne savait pas solliciter les intimités de son goût, et le premier venu dans le premier instant s'imposait à lui. Cette disposition naturelle s'accrut dans les longues habitudes d'encanaillement et la promiscuité du collège. Mais il cachait, sous ces apparences faciles, une farouche indépendance et une révolte perpétuelle que trahissaient les jeux d'une physionomie infiniment mobile. Ils entrèrent dans une brasserie de la rue de Médicis, où devaient les rejoindre leurs amis, et Racadot mangea une salade de pommes de terre.

On se demande où mènent les fastidieuses études classiques qu'on impose à la jeune bourgeoisie : elles mènent au café.

Mobilier malpropre, service bruyant et familier, chaleur de gaz intolérable ! Comment demeurer là, sinon par veulerie ? C'est compromettre son hygiène morale plus fâcheusement qu'en aucun vice, puisqu'on n'y trouve ni passion ni jouissance, mais seulement de mornes habitudes. Voilà pourtant le chenil des jeunes bacheliers qui sortent des internats pour s'adapter à la société moderne... A marcher, le fusil en main, auprès des camarades, dans les hautes herbes, avec du danger tout autour, on nouerait une amitié de frères d'armes. Si cette vie primitive n'existe plus, si l'homme désormais doit ignorer ce que mettent de nuances sur la nature les saisons et les heures diverses du soleil, certains jeunes gens du moins cherchent, dans des entreprises hardies, appropriées à leur époque, mais où ils payent de leur personne, à dépenser leur vigueur ; et ils échangent avec les associés de leurs risques une sorte d'estime... bien différente de celle qu'on prodigue à la respectabilité d'un chevalier de la Légion d'honneur. Comme ils sont une minorité, ces oscurs ! L'immense troupeau consume sa poésie à espérer qu'il sera fonctionnaire. Cartonnant, cancanant et consommant, ces demi-mâles, ou plutôt ces molles créatures que l'administration s'est préparées comme elle les aime, attendent au café, dans un vil désœuvrement, rien que leur nomination.

Successivement, Suret-Lefort, Renaudin, Mouchefrin et la

Léontine arrivèrent. Celle-ci les dégoûta. Mais la face de Racadot, toujours penchée vers elle, était illuminée d'une tendresse crapuleuse. Cette petite blonde, plus fadasse qu'un café au lait de concierge, épouse infidèle d'un limonadier verdunois et que Racadot, par son bel air sous l'habit d'artilleur, avait débauchée pendant son volontariat, commença de raconter, avec l'audace que donnent les jupons, de basses histoires de tables tournantes.

Puisqu'un Suret-Lefort, tout raide de volonté, tout ardent sous sa figure congelée, pareil à ces pâtes frites enveloppant un glaçon intact et qu'apprécient, dit-on, les Chinois ; — puisqu'un Renaudin, toujours égayé derrière son monocle par les ennuis de chacun, et vraiment le type de celui qui s'amuse aux exécutions capitales ; — puisque l'énorme Honoré Racadot, tout onctueux de passion ; — puisque cette petite fripouille de Mouchefrin et notre Sturel, aussi, dans leur vingtième année, et touchant à toute minute de leurs mains, de leurs genoux, de leurs corps brûlants cette table de marbre qu'ils entourent, ne la font pas danser jusqu'au plafond, que parlez-vous, femme Léontine, d'énergies capables de soulever des guéridons !

Elle raconte à ces messieurs comment elle a connu Racadot « à l'établissement », — c'est le café qu'elle gérait à Verdun, — dans des séances de spiritisme.

— Même que la seconde fois qu'il est venu, la table, excusez-moi, l'a appelé cochon... J'étais bien ennuyée, parce qu'il aurait pu croire que je l'avais soufflé à la table,

— Je te savais trop bien élevée, — répondit Racadot avec un affreux sourire d'amour.

Renaudin se mit à glousser de joie. Ils redevinrent, pour la dernière fois de leur vie, des petits chenapans d'écoliers qui se cachent de rire et se mouchent.

— Si Bouteiller était là, dit Sturel à Renaudin, il te mettrait encore à la porte !

Au nom de Bouteiller, les figures vieillirent de dix ans : ils se rappelaient qu'ils avaient des appétits.

Suret-Lefort, le jour même de son arrivée à Paris, avait déposé chez son ancien professeur sa carte avec une lettre : « Mon cher maître, je ne veux pas abuser de vos instants

et je me réserve de me présenter à vous, comme vous avez bien voulu y engager vos élèves de Nancy, le jour où j'en aurai quelque raison ; je me suis conformé au conseil que vous avez eu la bienveillance de me donner : vous m'avez dirigé vers le barreau, je viens terminer à Paris mes études de droit... » Naturellement secret, il tut sa démarche, et, pour détourner :

— Avez-vous suivi l'enterrement de Gambetta ? J'ai accompagné la délégation de la Molé.

— La parlotte? dit avec dédain Sturel.

Renaudin approuva Suret-Lefort d'être assidu à la Conférence Molé, qu'ont traversée la plupart des hommes politiques.

Tous se taisaient quand le reporter ouvrait la bouche : par ses paroles ils croyaient s'initier à la sagesse parisienne. Nestor, au rivage troyen, ne jouit pas d'un prestige plus incontesté.

C'était un de ces esprits dont l'éducation se fait par la conversation et par la vie, les livres leur parlant peu. Il risquait d'être confiné longtemps aux petites besognes du journalisme, parce qu'il les réussissait admirablement. Il avait une mauvaise réputation ; elle tenait au caractère de ses articles quotidiens : pour protéger l'industrie et l'estomac de nos nationaux, il enquêtait sur la provenance des marchandises de bazar et sur les falsifications des restaurateurs. Les intérêts qu'on blesse se souviennent mieux que ceux qu'on défend. En outre, sur la figure de Renaudin s'étalait un eczéma qui excitait la défiance. Vraiment les connaissances médicales sont trop rares ! Personne ne veut croire que cette affection cutanée puisse masquer une belle âme. Injustement déprécié au moral et au physique, Renaudin connaissait la vie. Racadot, tout bas, le consulta sur l'heure où l'on pourrait avec convenance se présenter chez Bouteiller.

— Que lui demanderas-tu ?

Mouchefrin et Racadot se concertèrent du regard.

— On peut parler devant Renaudin qui est « arrivé », — dit Racadot — Mouchefrin, qui a du brillant, voudrait lui servir de secrétaire, l'accompagner, recevoir pour lui : gratuitement, s'il le faut ; et moi, qui ai le goût des affaires, je serai son homme de paille.

— Son homme de paille?

— Il n'est pas riche, et tout le monde dit qu'il va faire de la politique...

Renaudin, qui n'était pas toujours égoïste, la trouva bien bonne et voulut que chacun en rît.

— Chut! fit Racadot en lui pressant le bras. Ils seraient capables de se lever demain avant moi.

Mais l'autre, en bouffonnant, tout haut :

— Si vous avez des commissions pour Bouteiller, messieurs Racadot et Mouchefrin, chargez-en notre ami Suret-Lefort: car le grand homme, très sensible à son billet, m'a chargé de lui faire savoir qu'il recevait le mardi de onze heures à midi.

Cette nouvelle fit son effet. Pour passer leur humeur, Racadot et Mouchefrin gouaillaient Sturel sur sa pension de famille; il se contenta d'alléguer la commodité du vivre et du couvert réunis. Sa chambre silencieuse dans un quartier désert, et si pleine de ses rêves, lui semblait encore plus belle, vue de ce café grouillant et vulgaire.

— Pour moi, dit Suret-Lefort, je ne crois pas que la solitude soit bonne au début de la vie. Qu'un homme politique, sentant qu'il va s'échauffer et céder à sa bile, fasse un voyage, bien! mais à vingt ans il nous faut user de tout et faire notre apprentissage général.

— Je pense plutôt, dit Sturel, que des garçons tombés sur le bitume parisien n'ont guère de bonnes places pour jouir de la vie, et le plus utile emploi de nos curiosités est dans la méditation et l'inspection de nos aptitudes.

Comme Mouchefrin et la Léontine sur ce mot ricanaient, Suret-Lefort les interpella sèchement :

— Mouchefrin, nos réunions sont inutiles, si nous ne nous prenons pas au sérieux.

— Eh bien, quoi! — intervint le brutal Racadot, — ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on plaisante Sturel!

— Bon, jadis! riposta Renaudin, mais c'est par lui que tu dînes ce soir, et dans la vie, je le prévois, il prêtera quelques pièces de cent sous à l'ami Mouchefrin.

Ces paroles de bon sens frappèrent les jeunes gens. Les situations sociales se dessinaient. Racadot et Mouchefrin eurent

l'impression d'une aristocratie... Ils retrouvèrent leur supériorité lorsqu'on parcourut les brasseries de femmes, fort à la mode au quartier latin. Ni Suret-Lefort ni Sturel ne pouvaient y trouver leur aise, mais ils goûtaient le plaisir, si vif à vingt ans, du noctambulisme.

On faisait des connaissances; quand l'heure fut venue de s'acheminer vers la gare, Mouchefrin, excité par les rires de Racadot et de la Léontine, marchait devant et prodiguait au long des boulevards une facétie de sa caserne qui était d'accoster tout passant isolé :

— Tiens, voilà Rœmerspacher !... Oh ! pardon, monsieur, je vous prenais pour notre ami Maurice Rœmerspacher !

Des espèces, étudiants et filles, se joignirent à eux en criant : « Rœmerspacher !... Rœmerspacher !... » Et l'on disait : « Ce sont les étudiants qui vont réclamer un camarade au poste. » Un monôme se forma; des agents suivaient, soupçonneux. A la gare de l'Est, leur jeunesse plut : on les laissa crier. Quand le train pénétra en gare et que les voyageurs franchirent le contrôle, ce fut une clameur ininterrompue, jusqu'à ce que les cinq aperçussent enfin la bonne tête bouclée de Rœmerspacher. Les yeux étonnés par la lumière, il débusquait avec une petite valise. Tous se rangèrent sur une seule ligne, comme au régiment, et Rœmerspacher, en bon garçon, qui se prête à la plaisanterie, passa devant eux, aux cris de : « Vive Rœmerspacher ! » tandis que Mouchefrin, fort échauffé, dansait à ses côtés pour figurer, disait-il, le cheval qui piaffe. Puis l'ivrogne commanda :

— Demi-tour !... Au quartier !

Au milieu d'eux, Rœmerspacher marchait gravement, mal éveillé, toutefois ému par l'importance d'une telle heure dans sa vie.

Sous sa main il sentait son cœur heureux et vaste à contenir Paris. Il marchait avec force et légèreté, reconnaissant envers les ancêtres qui avaient assemblé les ressources de cette grande ville pour qu'il pût un jour y participer. Ses compagnons, comme des bêtes, bruyaient. Mais leurs cris et leurs danses, d'une façon confuse, symbolisaient à son esprit l'enivrement de cette nouvelle existence. Dans ce cortège, il s'avançait, appuyé au bras de Sturel, jeunes et graves tous

deux. Et par ce geste fraternel qui ne leur était pas familier, et aussi par leurs pas cadencés, ils savaient bien qu'ils se juraient tout bas de s'aider à comprendre la beauté.

Derrière eux, Renaudin assujettit son monocle, que son sens du comique compromet, et il répète :

— Ils sont sérieux comme le pape... comme le pape.

Boulevard Saint-Michel, on entra chez un marchand de vins crémier, alors installé au coin de la rue de Médicis. Cinquante personnes s'engouffraient avec eux; Rœmerspacher fit signe qu'il voulait parler, et, tous réclamant le silence :

— Messieurs... Je ne suis pas Gil Blas dans la première auberge de son voyage. Votre accueil me touche, mais je n'ai pas l'intention d'offrir le punch sur lequel on pourrait compter.

— Très bien ! crient ses amis.

Et lui, se tournant vers Sturel :

— Fais-moi une place, François !

Rœmerspacher a prononcé *Françoué*. Eux-mêmes disent : « très *biênn* », en traînant sur les finales. C'est l'accent lorrain, et qui fait rire... François Sturel avait toujours été appelé par les siens *Françoué :* jadis la diphtongue *oi* se prononçait *oué* : dans les villages de ces jeunes gens, il demeure beaucoup des mœurs, des préjugés, de l'âme enfin de ces *Françoués* qui se désignaient eux-mêmes par un assemblage de sons maintenant insupportable à l'oreille parisienne. La gouaillerie et le bon sens de Rœmerspacher, comme son accent, sortent du vieux fonds national.

Mais, s'asseyant à côté de Sturel. sans plus s'inquiéter du tapage :

— Qu'est-ce que Paris ? dit-il. Est-ce si grand ? si beau ?

— Plus beau, dit Sturel, plus grand que nous n'avions rêvé.

— Mais c'est très plein ! — jeta l'ironique Renaudin. — Néanmoins, en huit jours, Suret-Lefort s'est fait un coin à la Conférence Molé.

Rœmerspacher interrogea Sturel sur ses premières expériences. Tous, cette fois, entraînés par l'ardente curiosité et le ton convaincu du nouvel arrivé, s'expliquaient les uns aux autres, et chacun goûtait le plaisir de se connaître soi-même.

— Tu me dis ton Rousseau plus passionnant que tout le boulevard Saint-Michel. Pourquoi choisir? La vie, le grouillement, le plus vaste champ d'activité mentale, voilà ce que je viens chercher à Paris. Je veux poser ma valise au plus épais, travailler fenêtres ouvertes sur la rue... La rue de Paris, l'ai-je assez désirée! Ce désordre colossal obéit à des lois. Les arts, le droit, la physiologie expriment les forces secrètes de ce peuple; je veux m'y mêler pour les surprendre.

— Ce que j'aime, c'est qu'ici je suis mon maître. Mais dans Paris, pour vrai dire, un seul endroit toujours m'attire... — continuait Sturel.

— Je le devine! — interrompit Rœmerspacher, qui lança une gaillardise.

Mais aussitôt, pour s'excuser, il posait affectueusement sa main sur le bras de son ami. Il devinait que celui-ci n'avait pas une assez forte santé d'âme pour conserver joyeusement parmi des pensées sérieuses le gros ton de la jeunesse. Il reprit :

— Tu es allé chez Bouteiller?

— Je n'ai rien à demander, répliqua fièrement Sturel.

— Il est allé au Père-Lachaise, — intervint de sa forte voix Racadot; — il a refait le serment de Rastignac, après l'enterrement du père Goriot, quand il s'écrie : « A nous deux, Paris! »

Sturel secoua la tête.

— Rastignac avait été élevé à la campagne avec trois sœurs charmantes; moi, j'ai été élevé avec vous tous.

L'observation est d'une qualité trop fine pour porter à quatre heures du matin. Qu'elle est juste pourtant! Vers la trentaine, ce gros Rœmerspacher, ce dur Suret-Lefort et les autres pourront aimer le luxe, toutes les corruptions élégantes auxquelles donne accès la réussite et qui ne parlent guère aux fils des livres. Ces Lorrains ont le nécessaire pour apprécier une jolie femme; mais quel délicat produit social est madame de Nucingen, cela, ils ne le savent pas. Ils perdraient d'elle des parties exquises.

— Que Renaudin se moque de moi, dit gentiment Sturel : dans tout Paris, ce sont les galeries de l'Odéon que je préfère.

— Le beau de Paris, explique Renaudin, c'est qu'on y

apprend à lire autre chose que de l'imprimé. Aujourd'hui même, tu avais sous les yeux un spectacle plus instructif que tous les bouquins à paraître cet hiver; tu n'as pas daigné regarder l'enterrement de Gambetta !...

— C'était splendide! jeta la Léontine.

— Tout le monde peut voir, mais il faut lire, — continua Renaudin, du ton dédaigneux d'un « Parisien » qui rentre dans son village : — les amis du mort tiendront encore la république pendant des années. Les serments qu'ils avaient échangés aux dernières années de l'Empire, ils viennent de les répéter. Quelles circonstances faudra-t-il, quelles luttes, où des concours leur seront nécessaires, pour qu'ils autorisent une nouvelle génération à entrer dans leur pacte?

— Eh bien! moi! dit Mouchefrin, je vous affirme que Bouteiller sera député avant cinq ans.

— C'est qu'il se sera domestiqué pendant quatre !... Comprenez-moi. Je ne vous raconte pas que les amis de Gambetta refuseront des stagiaires, mais qu'ils garderont jalousement les emplois. Député ! c'est le titre de cinq cent quatre-vingt personnages, mais peut-on compter cinquante vrais députés, cinquante qui soient initiés aux moyens du parlementarisme ?

— N'y a-t-il pas quelque part, dit Suret-Lefort, d'autres serments qui se prêtent?... une formule nouvelle?... A ce pacte vieilli dont tu parles, pourquoi ne pas opposer une ligue toute neuve?

A cette vue profonde le jeune provincial est amené par son instinct ; son génie d'intrigue lui découvre qu'à prendre la filière on piétine trop longtemps, et qu'il est plus profitable de se faire craindre par des attaques de front, parce qu'une influence politique est toujours une valeur d'échange.

— Il y a le socialisme, répond Renaudin. Ils manquent d'hommes capables d'étendre leur autorité sur un monde capitaliste et d'éducation bourgeoise. Ils n'ont que des orateurs condamnés pour la vie aux agitations ; un rôle à prendre, c'est d'être l'interprète du socialisme hors des milieux où il prospère, le docteur des gentils, le délégué sur qui les possédants se rueront d'abord, avec qui ils transigeront ensuite.

— La politique, dit Sturel avec dégoût, c'est trop peu.

Hugo ne vivra plus longtemps. Au-dessus des partis, il faut un homme qui soit l'expression du pays.

— Peste! fit un interrupteur, la province est césarienne.

— C'est tous des Ratapoils! cria un second inconnu.

— Monsieur, laissez-nous tranquilles! dit avec fureur Racadot.

Un malotru bougonnait encore. Mouchefrin l'assaillit de bourrades et d'injures ordurières qui le dépeignaient vivant de l'exploitation des femmes. Cela rétablit le calme. Il est beau que Racadot et Mouchefrin montés en dignité, combattent pour assurer la paisible expression des sentiments qu'ils ont bafoués jusqu'à l'apparition de Rœmerspacher.

A nul âge on ne philosophe plus volontiers qu'à vingt ans, et surtout vers quatre heures du matin. Même la Léontine en a les lèvres entr'ouvertes dans une face totalement abrutie: c'est le signe de son admiration pour ces messieurs. Depuis Verdun, elle aime Racadot, parce qu'il est son pareil, et Mouchefrin parce qu'il est si drôle; de loin, déjà, elle enviait M. Renaudin, qui s'est fait une situation, mais dans cet instant, pour la première fois, elle distingue les autres...

Quelle impression déconcertante, cette créature humble et grossière peut-elle ressentir de Suret-Lefort, dont la physionomie offre quelque chose de félin, d'hypocrite et de fermé qui, joint à son air d'extrême jeunesse, fait plaisir à voir comme une expression rare; — de Sturel, une figure grave et passionnée qui rappelle ces admirables temps de la Restauration, où l'on avait des âmes romantiques avec une discipline classique? Rœmerspacher appartient à une humanité plus puissante. Il a du rayonnement. Les plus grossiers sont sensibles à l'attrait de la grande sociabilité, et même cette pauvre parente des bêtes, cette Léontine mêlée à leurs débats comme une génisse attachée au piquet d'une tente où l'on discute, approuve les jeux de sa physionomie quand il parle. Sa tête est forte, sympathique, avec des cheveux qui frisent; ses vêtements sont ouverts sur un gilet mal boutonné qui laisse largement voir une chemise molle de toile grossière.

De ce milieu, par sa force tranquille, il a banni le ton plaisantin; il a libéré les vrais sentiments jusqu'alors intimidés de chacun. Maintenant, de leur accord ils croient

tirer une plus-value générale. Leur force totale est faite des puissances et des directions de chacun. Nul d'entre eux qui désormais ne s'intéresse, comme s'il en attendait un bénéfice personnel, à ce qu'ont découvert les camarades dans Paris.

Leur dialogue avait toutes les secousses des entretiens nocturnes. Mais il partait toujours de leur terrain commun, le lycée de Nancy, pour se déployer, se diviser, se réunir, exprimant ainsi les natures diverses de ces jeunes gens. C'était comme un chêne dont toutes les branches et les moindres feuilles ont sans doute leur physionomie propre, mais leur destinée commandée par les puissantes racines dont l'ensemble dépend. Et comme les chimères qui s'imposent à nous, de nuit, sont difficiles à distinguer de la vérité, ces camarades de lycée s'imaginaient former eux-mêmes un arbre puissant et que les forces de chacun, pareilles à la sève qui circule, profiteraient à tous.

Cette image leur semblait d'autant plus exacte qu'elle avait une certaine beauté morale. Il faut être bien vieux pour oser reconnaître mensongère une conception qui, si elle était vraie, crérait de la fraternité et de l'agrément. Ces jeunes gens ne se connaissent d'autre père que Bouteiller : ils doivent admettre que, dans l'univers, chacun d'eux va se façonner un monde analogue à celui de ses camarades. Et s'ils discernent chez quelqu'un d'eux, au cours de cette soirée, des nuances qui n'y étaient pas jadis, ils sont bien éloignés de s'en inquiéter ; ils n'imaginent pas qu'un jour l'habileté de Renaudin, l'ambition de Suret-Lefort, la poésie de Sturel, la curiosité intellectuelle de Rœmerspacher, pourront les mettre en opposition, ni même les séparer. Ils admirent plutôt ces différences, parce qu'elles leur marquent combien en deux années ils se sont développés... Et ils s'en témoignent de la surprise par un silence où ils s'examinent.

Puis, d'un accord silencieux, ils se comparèrent à la masse compacte des filles et des étudiants agglomérés dans cette tabagie... Essaim où l'on ne peut distinguer des individus, mais seulement reconnaître une espèce. Sur cette façon de gâteau de jeunesse, le gaz, la fumée, l'ivresse et tous les désirs distribuaient des plaques violentes, alternées de rouge

et de noir. Tant d'adolescents divers, qui hurlaient et s'agitaient, ne donnaient pas à penser qu'ils fussent plus d'un. Ils formaient un seul animal fédératif, toutes mains tendues, toutes bouches ouvertes vers l'alcool et la prostitution. De se sentir bien au chaud dans ce chenil, ils riaient, pleinement abandonnés à l'heure présente... L'orgueilleuse coterie des conquérants lorrains jugea cette crapule comme le divertissement normal d'âmes assez insensibles pour ne pas partager la commotion qu'ils recevaient de leur premier contact avec la cité de la vie.

— Sturel ! — déclamait Mouchefrin, — par le nom puissant de Bouteiller ! (qui nous ait en sa protection !) passe-moi ton porte-monnaie et je te ferai voir un bel exemple de maîtrise ; tu vas connaître le plus victorieux instrument de domination... Messieurs, Rœmerspacher de Nomény, qui dès ce jour est Rœmerspacher de Paris, nous offre un rhum de clôture. Crions tous : « A bas Nancy ! Vive Paris ! »

Cri de trahison, détestable reniement ! Oui, ce mauvais garçon a parfaitement résumé cette première partie de leurs vies : l'ingratitude de Mouchefrin n'a pas été voulue, soit ! mais nécessitée par Bouteiller. « A bas Nancy ! Vive Paris ! » traduit ce besoin de se jeter à l'eau qui anime tous ces jeunes gens. Le fausset des filles, la verve irréfléchie des bohèmes, le grognement des pochards composent — et c'est convenance — l'odieuse clameur d'approbation qui accueille le toast et à laquelle le patron met fin en expulsant tout le monde.

Il faisait un petit jour froid, et le vent, aidé par les balais de la voirie, soulevait une sale poussière. Nos jeunes Lorrains, passant d'une telle chaleur dans cette aube glacée, sentent peut-être leur corps souillé de poussière et mal à l'aise sous des vêtements fripés, mais ces impressions dont, à trente-cinq ans, ils s'attristeraient, ne modifient rien de leur joie sans cause, de leur entrain. A l'heure où dorment épuisés les viveurs réputés, les favoris de la beauté, ces enfants dont nul amour ne se soucie ont l'haleine fraîche et le regard ardent ; et rien qu'un bain les ferait quand même jolis et fleurs pour les femmes.

Le gros de la troupe empoigna la valise de Rœmerspacher, et, avec mille bouffonneries auxquelles leur jeunesse et leur ébriété pouvaient seules donner du charme, ils allèrent l'installer à l'hôtel Cujas, en face du fameux hôtel de Saint-Quentin qu'on a démoli avec la rue des Grés en 1888, et qu'habitèrent successivement Jean-Jacques Rousseau, Balzac et ses héros, George Sand, Vallès. Tous personnages dont la sensibilité préparait les chemins à ces jeunes analystes.

Rœmerspacher garda une fille de la bande, ce dont il eût été gêné devant Sturel. Celui-ci, remontant le Luxembourg vers sa rue Sainte-Beuve, tenait toujours *la Nouvelle Héloïse* sous le bras. En route, il s'aperçut que Mouchefrin avait conservé son porte monnaie avec deux cents francs, et qu'il ignorait son adresse.

IV

LES FEMMES DE FRANÇOIS STUREL

Sturel ne se coucha pas; il relut les passages préférés de *la Nouvelle Héloïse*. Les événements de cette nuit avaient éveillé en lui l'ambition et l'amitié; Rousseau l'entretenait d'amour et de sensualité. Il devenait plus vivant. L'univers s'élargissait. Des lueurs sur tout ce qui fait jouir ou souffrir venaient guider ou prolonger sa raison. Fier de cet agrandissement intérieur, il pensait avec pitié qu'il y a des vies sans initiation. Mais entre lui-même et les objets de son désir il sentait un voile léger. Il aurait voulu dominer les hommes et caresser les femmes; il y prévoyait des obstacles, petit étudiant, qui n'avait pas même une lettre pour un salon parisien.

Au repas de midi, où il apporta beaucoup d'appétit et un peu de somnolence, il se tut. Les dames Alison déjeunaient en ville. A la manière dont il accueillit quelques plaisanteries réchauffées de la veille, on jugea prudent de le négliger. D'ailleurs, l'intérêt de ces désœuvrés allait tout vers une

nouvelle pensionnaire de qui madame de Coulonvaux chuchotait : « ... une Orientale, le croirait-on?... de l'Empire ottoman!... mais tout de même une veuve personnellement fort distinguée et d'excellente famille, madame Astiné Aravian, la proche parente de l'ambassadeur de la Porte à Saint-Pétersbourg ».

Cette jeune femme, d'une trentaine d'années, avec un teint très blanc, des cheveux noirs et des yeux d'un bleu sombre, recevait son principal caractère de la forme longue, un peu en pointe, de sa figure, et du dessin de ses sourcils qui descendaient du milieu du front pour décrire chacun un bel arc et se relever encore aux tempes. Elle arrivait de Constantinople; plusieurs jours de wagon lui avaient fatigué les traits, et juste au point qui trouble le plus.

Les yeux battus de ce jeune garçon lui rappelaient-ils d'agréables impressions? Elle l'examinait avec amitié, sans s'inquiéter des chuchoteries et politesses de la tenancière. Comme on sortait de table, elle lui dit sans autre présentation et du ton le plus naturel, — qu'un homme d'expérience eût reconnu pour l'impertinence d'une jolie femme habituée à se faire servir, et qui, pour le jeune homme, continuait simplement le sans-gêne du collège :

— Quel est donc ce livre qui, d'après eux, vous aurait empêché de dîner hier soir?

Et, sans attendre sa réponse :

— Je suis désœuvrée, cette après-midi... Peut-être une lecture qui ne laisse pas manger me détournerait aussi de dormir.

Sturel s'empressa de lui porter *la Nouvelle Héloïse* dans un appartement encombré de malles défaites, où, parmi des robes, des chapeaux et d'agréables lingeries enrubannées, luisaient mille bibelots d'Orient, miroirs ronds en argent, amulettes suspendues à des chaînes, voiles très légers aux couleurs tendres.

— Vous regardez, dit-elle, mes ornements, mes armes de sauvagesse. J'arrive de Constantinople et de partout. Mais tranquillisez-vous, je sais m'habiller en poupée française, et je ne vous ferai pas peur.

« Je crois, se dit-il, qu'elle me traite en nigaud qui n'a rien vu !... Mon imagination passe peut-être toutes ses expériences. »

Un peu piqué, il resta pourtant, parce qu'elle était belle et parfumée. Ainsi une mouche ne s'éloigne pas d'un morceau de sucre.

Elle avait pris entre deux doigts le livre et regardait la couverture, qui parut la dégoûter. Poliment, elle généralisa ce qu'elle en pensait :

— Jamais je n'ai rencontré de baraque qui sentît le moisi autant que cette maison !... Moi, je veux y rester six semaines, le temps de m'installer ailleurs ; mais que fait ici un jeune homme ?

Sturel ne l'écoutait guère, un peu engourdi par ses brouillards d'insomnie, dans la première chaleur de la digestion, et aussi par le feu trop ardent de la cheminée. Cette atmosphère le caressait.

Elle lui montra des turquoises de Perse, qu'on nomme immortelles parce qu'elles ne verdissent pas avec le temps. Elle en avait une grande quantité, et les tenait d'un prince persan. Leur origine charma Sturel plus que leur bleu. Ils fumèrent des cigarettes douces, tandis qu'avec férocité elle lui rapportait vingt récits de pensionnaires sur leur hôtesse : une besoigneuse, à cheval sur sa noblesse, à genoux devant un écu, affolée par tous les hommes, adressée à toutes les femmes, — pour tout dire, une complaisante : « la galante mère Coulonvaux... »

La décision des manières, le pittoresque sec, et l'accent étranger sauvaient de toute vulgarité ces récits où se trahissait un goût insolent de dégrader les êtres. Ces libertés sans rien de bas et surtout une irrésistible lourdeur du sang déterminèrent François à une démonstration un peu brusque, où son esprit d'ailleurs n'eut point de part ; il ressentait depuis quelques minutes, avec une sympathie intense et embarrassée, chaque mouvement de la jeune femme, et, comme elle s'était rapprochée, soudain il la prit dans ses bras, la pressa contre lui, tout en disant très bas : « Pardon ! pardon ! » comme un gamin qui a trop envie d'un gâteau pour se retenir d'y porter la main. Elle ne résista nullement ; mais lui ne savait que la

serrer davantage. Alors, de sa belle voix et sans aucun désordre dans son agréable visage, seulement un peu étouffée, elle lui dit quand il fut raisonnable :

— Vous êtes un enfant...

Puis elle sourit, et pour ne pas l'intimider :

— La porte n'était pas fermée.

Elle l'invita à se reposer, tandis qu'elle passait dans une pièce voisine.

Il n'avait point imaginé qu'on pût relever d'une manière si noble et si simple des choses qui troublaient et rendaient vulgaires les mauvais petits lycéens. Évidemment, pour elle, son plaisir seul régnait et ne s'entravait d'aucune honte. « Voilà donc, ce me semble, une règle universelle, pensa François : une parfaite politesse et de l'usage sauvent toutes les situations. » L'innocent ne songea même pas qu'il y fallait aussi cet aimable essentiel qu'il apportait.

S'il analyse imparfaitement les conditions de cette jolie après-midi, du moins son insouciance le rend digne de s'associer à ce bon ton. Quand madame Astiné revint, à l'enfant qui, sans scrupule, déjà sommeillait doucement, elle fut, cette jolie femme de trente-deux ans, une délicieuse révélation de joli corps, frais sous sa chemise légère, comme un fruit choisi, venu de très loin, avec mille précautions, dans des papiers de soie. Après qu'il l'eût fêtée de tout l'entrain de ses vingt ans émerveillés et qu'enfiévrait encore une nuit d'insomnie, il s'endormit profondément.

Il lui sembla bien qu'elle l'engageait à se lever. En vérité, il se serait plutôt laissé guillotiner que de quitter cette bonne chaleur, ce repos et ses rêves. Elle dut en prendre son parti et s'installa auprès de lui à faire sa correspondance. Vers cinq heures, elle s'approcha :

— Petit, il est temps de vous préparer pour le dîner.

Mais lui, étendu comme un jeune animal, s'étirait quand elle lui parlait, les bras ouverts, prêt à la recevoir une fois encore, les yeux clos dans une cernure bleuâtre et avec un mélange de reconnaissance et de bouderie contre ce réveil, — tel enfin que la jeune femme murmurait, animant d'un sourire son regard sombre et sa belle figure mate :

— Quel égoïste !

Elle dut l'enfermer à clef, quand elle descendit à table, où la place de l'égoïste resta vide. Il ne daigna se réveiller que vers minuit. Ce bon repos, d'ailleurs, lui avait donné beaucoup de gaieté. Elle l'embrassa mille fois et le pria de lui laisser *la Nouvelle Héloïse*, disant qu'elle voulait conserver ce livre-là comme une rareté, parce que dans tout l'Orient, où il y a bien des saletés, elle n'avait jamais vu d'objet si dégoûtant.

Il s'amusa, comme un bon petit Lorrain de Neufchâteau, qu'une femme fût dédaigneuse et impertinente dans de pareilles circonstances.

— Oui, dit-il avec sérieux, cet exemplaire a des dehors déplorables ; je veux en détacher pour vous la plus belle page, que vous intercalerez dans votre roman préféré.

C'est ainsi que cette fois le bouquin fut allégé des lettres L et LI : « Reproches que Julie fait à son amant de ce que, échauffé de vin au sortir d'un long repas, il lui a tenu des discours grossiers, accompagnés de manières indécentes. — Excuses de l'amant de Julie. »

L'Arménienne, qui appréciait des enfantillages, mais non ceux de papier, mit au feu deux heures plus tard, et sans l'examiner, ce souvenir. Mademoiselle Alison dans le même temps se repentait d'avoir repoussé les feuillets qu'il lui avait choisis.

Les dames Alison avaient décidé de manger dans leur appartement. François Sturel en fut contrarié; il se sentait parti pour jouir de l'univers entier, et désirait, entre autres satisfactions, une camarade de son âge. Deux jours après, comme il montait l'escalier en courant, par habitude d'enfance, il croisa la jeune fille, et, tout essoufflé, il lui dit :

— On ne vous verra plus à table, mademoiselle ?

— Voilà, répondit-elle gaiement, qui vous obligera de venir au salon le jeudi !

Il l'attendit ; elle ne parut pas. Les espérances mêlées de folie et d'étourderie qu'il avait conçues se transformèrent en tristesse. « S'est-elle moquée de moi ? Elle me dédaigne ? Elle est, comme l'autre, un bien précieux bijou ! »

L'imagination, l'ignorance et la timidité donnent aux jeunes gens une force incroyable pour se proposer des succès

et des malheurs également impossibles. François Sturel, avant de s'endormir auprès de l'Arménienne, considéra que tout est préférable à une situation fausse et qu'il devait s'expliquer avec Thérèse Alison. Il lui écrivit dès le matin :

« Mademoiselle,

» J'étais au salon hier, jeudi, pourquoi vous cacherais-je que j'en suis sorti profondément triste? J'étais bien obligé de reconnaître votre droit de faire passer toute distraction avant la promesse que vous avez eu la bonté de donner à un jeune homme qui ressent trop violemment la beauté, la grâce et ses propres chagrins pour exprimer ce qu'il en éprouve.

» FRANÇOIS STUREL. »

« Allons, me voilà dans la pire erreur! se disait-il en fermant cette lettre, — qu'il fit porter, sitôt madame Alison dehors, — je me présente comme un soupirant pitoyable... Mais parler de son cerveau serait d'un cuistre, et qu'ai-je d'autre? »

Le fat! A cette époque, il n'a même pas de cerveau. Il ignore les coutumes; il ne songe pas qu'une jeune fille est toujours de chasse réservée. C'est un jeune lévrier en liberté dans le taillis. Heureusement pour la morale, son gibier savait des tours.

A la villa, les faits et gestes de chaque pensionnaire, cela va de soi, étaient connus et commentés. La femme de chambre de mademoiselle Alison, en la coiffant, lui avait dit :

— On parle beaucoup, en bas (c'est-à-dire à l'office) de cette dame, la Turque. Il paraît qu'elle traite pour le mieux le petit étudiant.

Mademoiselle Alison ainsi prévenue crut devoir reconnaître dans ce beau billet un roué. Ce n'était pas ce qui pouvait émouvoir son cœur, fait de noblesse et de chimères, mais son imagination et sa coquetterie furent intéressées à ce drôle de garçon qui, sans avoir aucun air de Paris, était assez vivant pour s'organiser un jeu si compliqué. Elle s'amusa de le rendre amoureux pour se moquer. Ce projet, dont les suites

devaient tristement commander leurs relations, en fut le principe. Elle lui répondit :

« Monsieur,

» Ce qui eût été fâcheux, c'est qu'allant au salon je ne vous y eusse pas rencontré. Il avait été simplement convenu que vous m'attendriez. Ma bonté, dont vous parlez, est d'accepter un engagement de votre part. Prouvez-moi, par votre assiduité de tous les jeudis, que vous avez bien compris le seul traité possible entre nous et qui vous met, sans condition, au service de

» THÉRÈSE ALISON. »

Au remerciement de Sturel la jeune fille ne répondit plus ; elle ne descendit pas au salon le jeudi suivant ; mais huit jours après, elle lui donnait sa soirée tout entière et s'arrangeait en sorte qu'il ne pût distraire une minute pour madame Astiné Aravian. Souriante, amicale, parlant d'elle-même, l'interrogeant sur lui et d'un ton aisé et gai où il était trop inexpérimenté pour distinguer un léger énervement.

Tout de même, pour son coup d'essai, François a heureusement engagé ses badinages : une jeune fille pour veiller, une jeune femme pour dormir !

Pressé contre son Arménienne, pendant ces longues soirées d'hiver, avec avidité il profite de tout ce qu'elle sait. Mieux que les voyages, certains repos forment la jeunesse. Elle lui raconte Constantinople, Pétersbourg, Tiflis et le rivage d'Asie où elle est née.

— Ma famille, lui disait-elle, si loin que remontent nos souvenirs, est originaire des défilés de Cilicie. Par la vallée de l'Euphrate et les oasis de Mésopotamie, nous sommes descendus en Perse. De là nous passâmes aux Indes ; une révolution nous en chassa. Nous avons erré longuement sur les chemins du retour et dans les sables de Syrie. Je suis de naissance ionienne. Mon père, pour les devoirs de sa charge, s'établit à Constantinople. D'après les noms divers de mes aïeux, on voit qu'ils furent souvent des peintres et des four-

nisseurs de bracelets : ce sont des métiers artistiques. Il y a dans ma famille une réelle éducation des nerfs.

Les vallées de l'Euphrate et du Tigre, qui baignaient le Paradis terrestre ; Babylone et Ninive, la Perse, l'Inde, l'Ionie ! — de telles syllabes prononcées déterminent en Sturel de profonds ébranlements. Cette puissance de leur son n'est pas seulement qu'il vient des origines de l'histoire ; mais il retourne pour les émouvoir jusqu'aux gisements profonds du jeune homme. Quand il avait quatre ou cinq ans, on fit sortir des ténèbres, on créa son imagination avec des récits sur ces lieux légendaires. Le bruit de leurs noms, c'est un fil magnifique qui le relie dans son passé à ses premières songeries.

Elle vient d'Asie et de régions mystérieuses et parfumées comme de belles esclaves voilées. Il admire son profil grave et désire y passer la main. Il s'enfonce dans ses yeux ; il n'y cherche pas la vérité sur leur amour, mais le secret des caravanes qui traversent le désert. Il appuie son oreille pour écouter dans ce cœur quels mouvements agitèrent toute la série des femmes dont elle fut enfantée et qu'il aime dans ses bras. Il respire l'odeur de sa peau, et non point avec l'ardeur d'un jeune amant, mais plutôt dans un délire mélancolique, avec humilité et tristesse, s'inclinant comme un barbare sur le seuil des immenses beautés asiatiques... Il défaillait de sensations poétiques, ainsi qu'il advint à ce jeune soldat trop cupide qui périt écrasé sous les bagues, les diamants et les perles parmi les trésors de l'Orient dont un fatal bonheur lui avait ouvert l'accès.

A dix-neuf ans, pour l'ordinaire, un jeune homme favorisé pense : « Quand ma maîtresse entre dans sa loge, à l'Opéra, aux Français, les hommes l'admirent et envient celui qu'elle doit aimer. » Mais François Sturel se disait : « J'ai une femme de Ninive, et c'est en outre une fille d'Ionie. » Les détails exaltants que Bouteiller avait donnés aux lycéens de Nancy sur les philosophes ioniens profitaient aux plaisirs que madame Astiné reçut de son petit ami.

Il la suppliait de raconter, de raconter encore. Avec un langage un peu cru, trop parisien, comme il arrive aux cosmopolites qui abusent de l'argot des petits théâtres, — défaut qu'atténuait d'ailleurs son accent exotique, — elle avait un

don merveilleux pour dégager des choses leur mystère sensuel. Son plus beau voyage l'avait menée dans le Caucase, à Tiflis; en plusieurs nuits, elle le raconta, d'une façon aussi attrayante, aussi ingénieuse que Scheherazade près de son sultan... mais elle était moins préoccupée, et de temps à autre, bien volontiers, s'interrompait pour perdre la tête.

— Je t'ai dit, commença-t-elle, que ma famille est arménienne, du nom d'Aravian (*arev*, veut dire soleil), et l'une des meilleures de là-bas; mon prénom, Astiné, vient d'*Artitha*, la déesse, la Vénus à qui nos pères, dans le pays du lac de Van, consacraient les sommets des monts. Je suis née en Ionie. De ma petite enfance, je me souviens seulement d'avoir fui de l'intérieur, à la suite de troubles, dans les bras de ma mère, sur un chameau ; et ma mère mourut en touchant au rivage... Et cela aussi me revient que ma chère mère, qui était si belle, racontait le *Gulistan*, où l'on parle toujours des rossignols, des roses et des jasmins, tandis que je m'amusais à ses pieds avec de jolies boîtes peintes. Elles étaient étroites et longues ; on y voyait des cavaliers sur des gazons d'un vert tendre, poursuivre des jeunes filles aux longs yeux noirs, qui en fuyant retournaient la tête. Ces boîtes et ces poésies, c'est tout ce que je me rappelle de ma mère, Arménienne de Perse, épousée par mon père quand il représentait la Porte, à Téhéran.

» Les Arméniens, en Turquie, comme chrétiens, sont exclus de l'armée et admis dans les ministères et la diplomatie. Mon père, il y a quinze ans, était à Constantinople, conseiller d'État. Une nuit, on l'appela subitement au Palais. Quelques heures après, revenu dans sa maison du Bosphore, il tomba sur le parquet et mourut avec d'affreuses convulsions. Mon frère, comblé de cadeaux et de décorations, à la suite de cet accident, fut attaché à l'ambassade de Pétersbourg... Je te dis cela pour te faire sentir comment je ne suis pas une bonne petite fille de ta province française; je suis des plus vieux pays du monde, où l'on gouverne selon de très anciennes traditions.

» J'accompagnai mon frère ; j'avais alors quatorze ans. Un de mes oncles, devenu Arménien russe, a gagné une grande

fortune à exploiter les pétroles des bords de la Caspienne, où il entretient pour son commerce toute une flotte. Il habitait souvent Pétersbourg et faisait beaucoup la fête, et avec lui je m'entendais tout à fait. Une de ses filles avait épousé mon second frère, ingénieur à Tiflis.

» Tu vois bien la famille que nous sommes, turque et russe, en réalité arménienne, c'est-à-dire pas du tout d'Europe. Tu ne dois pas continuer à croire qu'il n'y a au monde que la France. J'accorde que Paris est un bel endroit, mais combien d'aventures et d'indépendance et d'imprévu dans le moyen orient, et comme il te plairait, mon cher petit garçon ! A seize ans, je ne savais encore rien de ce qu'il y a de beau dans le monde, mais je le soupçonnais, j'essayais de l'imaginer, et j'inventais, par amour du romanesque, mille histoires à la semaine. Cela me plaisait beaucoup d'avoir ainsi une double vie et de ne jamais dire le vrai !... Enfin, j'avais tant menti, que notre aîné, le chef de la famille et d'un caractère morose, décida de m'éloigner et de m'expédier pour quelque temps chez mon frère Vardan, à Tiflis.

» A trois heures de l'après-midi, quelqu'un me conduisit à la gare Nicolas, quelqu'un que j'aimais bien, du moins comme on peut aimer au sortir du gymnase. Heureusement ma voilette de tulle noir à gros pois, avec sa bordure de chenille, cachait ma figure jusqu'aux lèvres, car j'avais honte de pleurer.

» C'était le 5 mai, dans un temps qui est déjà loin ; j'avais seize ans et demi, un portefeuille bien garni, beaucoup de bonbons, et un gros bouquet. Une robe de soie noire avec un « pouf », retroussée par des « tirettes » sur un jupon de soie rouge « solférino », trois velours noirs au bas de ce jupon, des bottes avec des glands et qui se fermaient en dessinant un petit cœur sur mes bas, me composaient un air assez gentil, je crois, et un peu risqué. J'avais au cou un ruban de soie, encore rouge solférino, un « suivez-moi jeune homme » avec les pans aussi longs que la robe. Ma toque en velours noir, surmontée d'ailes blanches, était fixée par une forte épingle enfoncée à travers la résille et le chignon et que terminaient, à chaque extrémité, deux boules noires énormes. Elles semblaient deux gros yeux de bêtes.

» Ce voyage me plaisait parce que je ne manquais pas d'ar-

gent, que j'allais dans un pays où personne ne me connaissait et que tout le monde me regardait. Jusqu'à Moscou, il n'y eut rien de particulier. A partir de Koslov, les employés ne surent plus me réserver un compartiment; je fis la connaissance de deux voyageurs, le mari et sa femme, poitrinaires qui se rendaient aux eaux de Piatigorsk, où fut tué le poète Lermontov. Nous entrâmes sur la terre de l'armée du Don, la terre des Cosaques. Dès lors, commencèrent les habitations qu'on appelle des « pressoirs » parce qu'on y fait le vin : et partout, des champs pleins de fleurs embaumaient... Mes compagnons me racontèrent une belle histoire : le jour de la fête annuelle, les nouveaux mariés entassent dans un bassin de cuivre tout ce que la terre produit de meilleur, des fleurs, des épis, des pampres, des lauriers, puis il les baisent pour honorer l'idée de fécondité... A chaque instant montaient, descendaient des officiers de Cosaques, et j'avais grand plaisir à être, pour une heure, l'intérêt le plus vif de ces vies que je jugeais misérables dans un tel éloignement de Pétersbourg.

» Ensuite le chemin de fer, quittant le dernier de ces gais pressoirs, circula entre des montagnes couvertes de neige. Quand sa femme et moi nous étions endormies, le poitrinaire s'occupait des billets, des bagages; il faisait apporter du thé et le dîner, si nous ne voulions pas descendre; en revanche, ils mangeaient mes bonbons. Enfin, après deux jours et deux nuits, nous nous engageâmes sur une étroite chaussée dans l'eau. Nous arrivions à Rostov-sur-le-Don, une ville très connue pour le vin et les poissons; le fleuve est très large, les rues très sales, et je te dirai qu'elles sont pleines de pick-pockets, aussi nombreux là-bas, près de la mer d'Azof, que dans les magasins du Bon Marché. Pour employer un arrêt de quatre à cinq heures, nous fîmes tous les trois un petit tour en ville, et, mes compagnons devant me quitter au bout de vingt-quatre heures, je les priai à dîner.

» J'ai commandé un beau menu, en me rappelant ma science des restaurants de Pétersbourg, que j'avais courus avec mon vieil ivrogne d'oncle : il y eut notamment des écrevisses extraordinaires, que j'avais choisies moi-même dans le réservoir, belles et grandes. Ce qui surprit beaucoup c'est que

je savais l'usage des vins après chaque plat. Le tout était très relevé. Au lieu de champagne on a servi des vins de la contrée. J'étais très rouge sous mon chapeau, d'avoir bien bu et de la satisfaction d'avoir étonné tout le monde. Et pour finir j'exhibai un gros portefeuille, un portefeuille d'homme qui a beaucoup vécu (c'était encore un de mes chics), et malgré leur air je voulus payer. A ce moment, j'eus à m'apercevoir d'un voyageur qui, depuis Moscou, à chaque station, approchait de mon compartiment : je le voyais bien, mais je prenais l'air le plus indifférent et me laissais regarder...

» C'était un tcherkesse, général dans les troupes du grand duc Michel. Très grand, très flexible, la tête rase selon l'usage musulman, coiffé d'un long chapeau conique d'astrakan et habillé avec une longue robe serrée par une ceinture de galon et de poignards. Sa barbe était grise, ses yeux jeunes; il paraissait très grave, comme les Orientaux, et en même temps très civilisé. Mes compagnons, qui devaient me quitter à Piatigorsk, me recommandèrent à lui, pour le reste du voyage. Sûrement, il avait sollicité cette présentation. Chez eux on enferme les femmes : une fille de seize ans, seule sur la route d'Asie, devait l'étonner. Et puis mon aisance au repas! Comme il m'admirait! et en même temps qu'il était intrigué d'un tel petit monstre!

» A chaque arrêt depuis Piatigorsk, il vint à ma portière se mettre à ma disposition; puis, le soir, sur les six heures. il me demanda si je voulais accepter sa société. J'en fus bien aise, car mon wagon vide était attristé par l'ombre des montagnes immenses. On racontait qu'un Arménien avait fait ce voyage avec une dame voilée, et que la dame voilée était un homme qui avait dévalisé l'autre parce qu'il venait d'une foire. Beaucoup d'histoires romanesques qui, à Pétersbourg, m'avaient enchanté l'imagination, ici ne me rassuraient pas. Il m'expliqua que jadis Schamyl et ses guerriers, jeunes, vaillants et beaux, ne pillaient pas les convois pour de l'argent, mais pour les femmes. Prises par eux, elles étaient perdues. Comment des hommes nés hors de ces montagnes pourraient-ils traquer les Circassiens qui sont agiles comme des saltimbanques? Au reste, une jeune

élève d'Odessa, que Schamyl avait enlevée, ne consentit jamais à retourner dans sa famille qui la voulait racheter.

» Le tcherkesse souhaitait que personne ne m'attendît à Vladikaskas, station extrême de la ligne. Il pensait passer jusqu'à Tiflis deux jours de voiture en ma société. Si le tête-à-tête me déplaisait, nous nous joindrions un docteur et un ingénieur qui l'accompagnaient. Et, la nuit, à l'hôtel, si j'avais peur, ils se relaieraient tous les trois pour veiller à ma porte. Sa réserve me rassura. Il ne s'asseyait pas sans mon assentiment. Je voyais qu'il n'était pas si sauvage que sa robe, ses cartouchières et son poignard. Enfin, plus ou moins j'étais flattée. Son projet, secrètement, m'enchantait.

» Vers les dix heures, nous arrivâmes à Vladikaskas, au pied d'une montagne belle et froide comme l'hiver. C'était une nuit transparente, encore éclairée par les maisons toutes peintes en blanc. Ce qui frappe d'abord, ce sont les cyprès. Du milieu d'eux, quand le train s'arrêta, se détachait la silhouette d'un jeune homme en qui je devinai mon frère. Je ne l'avais pas vu depuis quatre ou cinq ans, mais de sa présence je ressentis une déception, qui, jointe à ma fatigue, remplit mes yeux de pleurs, tant j'aimais les aventures,

» Le tcherkesse voulut être présenté à mon frère et demanda la permission de nous faire le lendemain une visite. Il ajouta qu'il espérait bien être autorisé à nous voir à Tiflis. Et pourquoi, en été, n'aurait-il pas le plaisir de nous offrir l'hospitalité sur la mer Noire, à Batoum?... Vardan me caressa gentiment la joue en disant que certes, pas un de ces hauts fonctionnaires ne s'occuperait d'un jeune ingénieur sans importance, n'était l'intérêt qu'une jolie fille comme moi méritait bien d'inspirer, et il me félicitait en badinant, parce que ce général n'avait aucune liaison à Tiflis et passait pour très sévère.

» Nous passâmes cette nuit à Vladikaskas. L'air était tiède et rempli du parfum des fleurs. Bien qu'énervée d'un si long voyage, je restais à ma fenêtre pour admirer les cimetières, tandis que j'entendais le souffle de mon frère.

» En voiture particulière nous partîmes pour le Caucase, sur la route militaire de Géorgie. J'ai beaucoup vu le monde, mais ce que vantent les hôteliers en Suisse et ail-

leurs, et les côtes même de Tolède ne tiennent pas auprès des défilés de Dariel... Je vais te dire : dans l'histoire des pays d'Europe, — peut-être en avons-nous des détails trop précis, — je trouve toujours quelque chose d'un peu vulgaire. C'est de la même façon qu'auprès des histoires d'amour de la Perse, ta *Nouvelle Héloïse* me paraît bourgeoise et pédante. Et tous les jeunes gens de Balzac ont des airs de petits commis, si tu les compares aux fils du vieux *Tarass-Bulba*, par exemple... Eh bien ! aux gorges de Dariel, légendes et paysages, tout a grand air. La colombe de l'arche, le drame de Prométhée, les confins de l'empire d'Alexandre, voilà des souvenirs que nous traversions ou approchions, tandis qu'une petite route nous menait au travers de ces terribles roches, et dans un paysage qui par son caractère a rendu pour moi fades à jamais des tragédies dont l'âpreté vous resserre la bouche.

» Au mont Kazbek, les enfants nous rasaient pour nous vendre des cristaux d'améthyste. Et puis, le jour baissant, le paysage tout féodal, la lune sur les précipices, les rares indigènes immobiles sous leurs turbans, faisaient un mélange de l'Orient et du moyen âge si pathétique, que je croyais sentir sur mon cœur éperdu la pointe d'un poignard assassin. La vallée du Daghestan nous reçut, toute pleine de fleurs. Nous franchîmes des montagnes si hautes que le sang me sortait par le nez. A Mtzkhet, capitale de Gengis, — qui vaut mieux, selon mon goût, que votre Napoléon, — mon frère m'annonça Tiflis, et il commença de me peindre en détail la famille.

» Il me dit que c'est un point d'orgueil d'habiter la maison de famille et que nous trouverions sous le même toit plusieurs sœurs toutes mariées, mes cousines : l'aînée, sa femme, une pondeuse, — la deuxième, une Cendrillon, — et la troisième, nommée Satinique, une très jolie personne ; et il ajouta : « Je lui ai expliqué qu'en Russie c'est fort bien qu'une jeune femme se mette sur les genoux de son beau-frère. » Je le désapprouvai beaucoup : car je pense qu'il faut tout faire, mais avoir de la tenue... Tandis qu'il parlait, nous avions monté une longue montagne et côtoyé le cimetière rempli d'hyènes qui hurlent le soir. Nous traversions les rues étroites de l'ancienne ville pour aboutir enfin à la poste des voitures.

» Des jeunes femmes habillées à l'européenne, d'autres avec les boucles pendantes et les longs voiles en arrière des anciennes familles géorgiennes, des enfants très sauvages qu'elles tiraient par la main, toute une foule, avec les mouvements et les cris de l'affection, se précipitèrent à ma rencontre et me félicitèrent. On chargea mon bagage sur un porteur, et, le long des maisons basses aux balcons en vérandas, croisant les hommes les plus beaux du monde, tandis que tombait la nuit, nous nous rendîmes à la demeure de famille. J'y trouvai une lettre de mon frère aîné qui m'écrivait : « Cherche partout la vérité. » Je notai immédiatement en marge, pour le lui développer : « Quand je voudrai des sermons, je lirai Bossuet et les autres. » Ce n'était pas du tout mon humeur.

» De fatigue, tout mon corps était meurtri. Surtout j'avais faim. Je te dirai, si tu es gourmand, qu'un cuisinier indigène, qui s'appelait « Diamant brut », préparait de bons repas, pris en commun dans une grande salle, et que nous eûmes, ce premier soir, de la viande de mouton rôti à la broche, beaucoup de riz accommodé avec des tomates et des cerises, un fromage de chèvre et douze espèces de fruits. Le vin du pays était servi, non pas en carafe, mais dans une vaste soupière d'argent où chacun puisait avec une louche...

» Après ces grandes chaleurs, l'agréable repos sous un ciel où la nuit ne parvient pas à éteindre la clarté ! Nous étions assis sur la terrasse, au faîte de la maison, et les voisins aussi respiraient sur leurs toits. Nous veillâmes doucement jusqu'à une heure ou deux du matin ; puis, les domestiques ayant posé des matelas, tout le monde s'endormit au plein air.

» Alors, voici ce que j'ai fait... Il faut te dire qu'à peine m'étais-je rafraîchie et changée de vêtements, mon frère m'amena ma jolie cousine, Satinique. Et tout de suite, comme il m'avait raconté, il voulut la prendre sur ses genoux et, parce qu'elle rougissait, il lui disait : « Ne fais pas attention, petite, ma sœur ne te juge pas mal. » J'ai répondu : « Il ne s'agit pas de savoir ce que j'en dirai. Satinique sait bien ce qu'il faut en penser... » Je ne l'aimais pas parce que, fière de sa gentillesse, elle opprimait sa sœur, la laide, qui était une bonne personne. Je l'ai domptée dès le premier moment, et je l'obligeais de frapper à ma porte avant d'entrer chez moi. ce qui

n'est pas dans les mœurs simples et familières de là-bas. Seulement, comme elle était la plus précieuse chose de la maison et très estimée de toute cette société, j'ai voulu l'avoir à moi, et, pour mes insomnies, le médecin de Pétersbourg m'ayant prescrit d'avoir une bête à mon côté la nuit, c'est elle que j'ai prise, ce qui dépitait son mari et mon frère.

» Tiflis, mon chéri, est bâtie sur les pentes d'un précipice, dans un ravin où l'on cuit. Ses boulevards sont plantés de peupliers, mais la ville vieille est étroite, et, si tu connaissais Cordoue, je te dirais que Tiflis est de même infecte et parfumée, c'est-à-dire sentant la mort et les roses. Un fleuve très rapide, la Koura, la traverse, et tout autour s'étagent de beaux jardins fruitiers, tandis que le paysage est fermé par la chaîne du Caucase, mauve, noire, orange, selon les heures.

» Voici comme nous passions les journées. Le matin les hommes, militaires, médecins, ingénieurs et autres allaient à leur service, et les femmes restaient au logis, demi-habillées et sans aucun raffinement. Les Géorgiennes m'admiraient beaucoup parce que j'avais une robe de broderie blanche très transparente, des bottines en toile blanche, un grand chapeau. Entourées d'enfants et de domestiques en profusion, et ne remuant pas du tout, nous prenions des sorbets, du café. A une heure, on dîne, puis on fait la sieste jusqu'à six. Les volets sont fermés ; domestiques, enfants, maîtres, chiens, tous dorment. A six heures, on se lève ; on s'habille, et parfois, vers les huit heures, on se rend, pour écouter les musiciens, au jardin public. D'autres fois, en calèche, très bien attelée, nous allions aux vergers. On jette des tapis sur la terre, après l'avoir battue à cause des scorpions, et puis l'on peut cueillir et acheter des fruits, qui sont magnifiques ; on trouve aussi du café. Bientôt le soleil disparaît, c'est alors que le coup d'œil sur les montagnes est le plus émouvant ; et les plus insensibles, pénétrés par l'ombre, se taisent. Quand on a vu souvent la nuit tomber sur le Caucase, on a beau avoir toutes ses intrigues, on garde dans ses yeux et dans ses pensées quelque chose de grave que n'ont pas les Parisiennes.

» Un passe-temps cher aux Géorgiennes, c'est le bain. Toutes les femmes de la même famille se réunissent,

invitent les voisines, et cinq ou six équipages les conduisent. Il n'y a que les hommes, ce jour-là, pour demeurer à la maison. Les bains, entourés d'amandiers et de noisetiers, sont situés près de sources sulfureuses, d'un usage immémorial, où l'on voit des Persans qui soignent leur lèpre, et des musulmans qui font des ablutions. Les Persans ont leur grande barbe ainsi que les ongles teints en rouge. A l'auberge voisine, qui est un ancien cloître ruiné, chaque samedi viennent à pied de nombreux pèlerins. Ils offrent des moutons à l'église et, après une messe solennelle, les dévorent par quartiers énormes. Ensuite des jeunes gens du pays font de l'équitation brillante. Dans nos cabines les souris pullulaient, parce qu'on mange dans les bains. Tu penses si toutes nous frémissions en quittant nos vêtements!... On se lave avec des pastilles de chaux, puis on va s'attabler près d'un placard où l'on a des fruits, du vin et les filets d'un mouton rôti sur place; enfin, on rentre dans l'eau pour achever de se purifier. Cela, de midi à huit heures. On regagne Tiflis en voiture, très bruyantes, et on potine; c'est une grande fête.

» Une autre distraction, pour les femmes, c'est de jouer de l'argent aux dominos dans des maisons où l'on paye dix kopecks d'entrée. Il y a cinq ou six tables dressées; des fèves servent de jetons. Et si tu savais comme toutes elles trichent! Ces salles très simples, fermées au soleil, où des Géorgiennes prennent des sorbets en maniant des dominos, ce n'est pas les jeudis de madame de Coulonvaux; mais si, le long des rues étroites, brûlantes et si sales de la vieille ville, tu allais, mon chéri, dans un de ces tripots, qui sont d'ailleurs d'excellente compagnie, tu y serais plus heureux qu'à travailler dans cette rue Sainte-Beuve, sous l'œil d'une bourgeoise ridicule, pour devenir magistrat ou notaire, car je n'ai pas su te peindre la liberté et, en même temps, l'absence d'initiative, l'abondance et la simplicité de la vie dans le Caucase.

— Pourtant, — dit François Sturel, qui se croyait responsable de l'Europe en face de l'Asie, — je n'aimerais pas sommeiller tout le jour comme des femmes de sérail.

— Mon chéri, quoique tes yeux me plaisent, surtout quand tu te fâches, nous ne nous connaissons guère. J'ignore tes préférences... Il y a beaucoup de personnes qui aiment à

aller de la naissance à la mort comme un petit sterlet descend le Volga, perdu parmi les bancs épais des sterlets, ou encore à mûrir au soleil comme un raisin dans les vignes, parmi tous les raisins. Et des millions et des millions d'Arméniens ont ainsi passé leur vie sans accidents individuels, sans autre agitation qu'un peu de chagrin, entre seize et vingt-cinq ans, à cause des femmes... Mais je pourrai te chanter les Chants de la liberté, de Kamar-Katiba, et tu comprendras ce que m'a dit mon père : traversant un jour Tiflis avec ma mère, il la conduisit jusqu'à Érivan ; et, de la plaine, ils aperçurent au loin l'énorme Ararat, la montagne sacrée autour de laquelle les Arméniens toujours combattirent pour leur indépendance. Et ma mère, qui était sentimentale, s'est mise à fondre en larmes, songeant qu'elle irait au tombeau avant que ce magnifique spectacle une seconde fois s'imprimât sous ses paupières... Celle qui te presse maintenant dans ses bras était alors au sein de sa mère, et, pendant cette journée, pâtit de ce que souffraient les siens sous la lumière du soleil qu'elle n'avait pas encore vue... Je suppose que tu aimes Byron, toutes ces choses-là. Eh bien ! qui ne veut pas suivre ses jours comme le sterlet descend son fleuve, trouverait à remplir, aux pentes de l'Ararat, le rôle qu'eut en Grèce cet Anglais... Si tu luttais, Arménien, pour la nation arménienne, tu intéresserais un peuple qui peut encore se flatter d'illusions, faire de la gloire et récompenser. Tu courrais des risques réels. Et ce qui t'envelopperait de toutes manières, c'est le climat, la diversité des types, la sensation de la brièveté, de l'inépuisable fécondité de la vie prodiguant des hommes braves, des belles femmes, des fleurs, des fruits, des animaux, tous d'un rapide éclat et qui ne passent pas comme ici leur temps à se disputer à la mort.

» Dans le vieux Tiflis, au milieu des maisons de bois à toitures persanes, on trouve à chaque instant, çà et là, de petits cimetières humides et sombres. De les côtoyer, quand je sortais des maisons de jeu, c'était une impression qui mêlait en mon âme les images du hasard et de la mort ; je me jurais de ne pas disparaître sans avoir amené quelques bons numéros à la loterie. Si tu avais passé par les mêmes ruelles, à seize ans, il t'en resterait dans tous tes actes quelque chose de plus décidé.

Quand Astiné eut fini son récit, le jeune homme désormais avait dans sa conscience, comme un virus dans son sang, un principe par quoi devait être gâté son sens naturel de la vie. Je ne veux pas dire seulement qu'il était tourmenté de voluptés imaginaires et par là dégoûté des imperfections de toute existence. Cette inquiétude, fréquente à son âge, est toute analogue à la maladie des jeunes chiens ; l'énergie du sujet en triomphe facilement, aidée par la médiocrité ambiante qui a vite fait de fondre nos humeurs singulières... Mais quelque chose de plus grave vient de se composer en François Sturel qui commandera son humeur.

Défiance de petit garçon maltraité dans les lycées, exaltation quand, à dix-sept ans, l'étoile de poésie avait surgi des livres, songes de la vie et de la mort sous les premières nuits d'été que distingua de l'hiver son âme de prisonnier, angoisses métaphysiques au pied de la chaire de Bouteiller, — tous ces éléments et bien d'autres flottaient dans ce jeune homme, de qui la mère à vingt ans avait été rêveuse. Le récit d'Astiné isola Sturel de la vie mesquine, lui forma une sorte d'atmosphère particulière qui, le pressant de toutes parts, détermina une condensation générale de ces vapeurs.

Dans ce premier instant, il put supposer un accroissement de sa force intérieure. Son énergie cessait de sommeiller, bouillonnait dans ses veines. Cependant, les paroles d'Astiné laissaient diffuser leurs dangereux éléments étrangers dans cet organisme en désordre. Sturel, qui subit l'invasion énervante de l'Asie, en croit d'abord sa clairvoyance plus étendue. Quelle erreur ! Ce n'est pas une plus-value que lui laisseront ces grands mouvements : les vagues sentiments qui l'envahissent ou qui, déjà présents en lui, s'y développent, ne valent que pour le détourner de toutes réalités ou du moins des intérêts de la vie française.

La première excitation dissipée, il put reconnaître en son âme un principe qui n'était pas de sa nature. Comme une matière dissoute, à mesure que le temps passe, abandonne son dissolvant et tombe au fond du vase, quelque chose s'était déposé au fond de François Sturel qui était l'essentiel de ces vapeurs mélancoliques, un précipité de mort.

Si l'on admet que des poussières toxiques peuvent pénétrer

la vie morale d'un adolescent, on s'étonnera peut-être que la conversation d'une femme soit ici leur véhicule. C'est méconnaître les prestiges de la poésie.

Il était naturel qu'un récit apporté des pays de la Toison d'Or remuât tout le romanesque d'un enfant généreux, grandi entre les hauts murs d'un cachot et dont les puissances n'avaient pas eu d'issue vers la nature, vers le risque et vers l'amour. Les rossignols de qui l'on crève les yeux sont au printemps les plus éperdus de lyrisme... Une ville d'Orient parmi des vergers, assise dans le crépuscule auprès d'un cimetière, telle devait être désormais la patrie de ses rêves, la cité de ses trésors. Elle chantait pour lui, du fond des déserts antiques; et de ses terrasses se levaient, comme au crépuscule le chant du muezzin, tous les vers qu'il avait lus aux veillées de son collège. Un voile la recouvrait comme une beauté nubile de l'Asie. Et c'était encore une pleureuse qui, sur un cadavre, se déchire le sein et qui fait aimer avec précipitation une vie destinée à si vite se défaire.

Présentée par les mains d'une femme, cette coupe de poison doit d'autant mieux agir que Sturel est mal pourvu, peu préparé à résister. Ses forces vitales héréditaires, on les a par système affaiblies. Il ferait face à l'assaut s'il était, depuis sa petite enfance, demeuré dans son domaine national, parmi ses vraies propriétés psychiques. Mais l'enseignement universitaire l'a conduit sur le plan de la raison universelle. D'ailleurs, s'il est constant qu'un esprit vigoureux, bien assuré de ses assises, peut se hausser de son étroite patrie, de son milieu et de sa race, pour atteindre à d'autres civilisations, on n'a constaté chez personne l'énergie de faire de l'unité avec des éléments dissemblables. Un enfant de Neufchâteau, le fils d'une province militaire et disciplinée, saurait sans périr prétendre à s'assimiler tout l'hellénisme. Mais le rêve de l'Orient, la cendre des siècles asiatiques, n'est pas pour lui respirable.

François Sturel, un jour que madame Aravian était allée plus profond dans son âme, se taisait.

— Ah ! — dit-elle avec un ton de caresse, mais légèrement dédaigneux, — je fais des éducations !

Il pâlit de ce mot.

Les puissants toujours sont solitaires. Cette jeune femme, qui mettait l'Asie dans les bras d'un jeune Lorrain, ne trouva pas auprès de lui le bénéfice de ses enchantements. Par la violence des sensations elle l'épouvanta. Étourdi d'une telle reine, il fuyait pour jouir de ses dons à l'écart. Ces mêmes qualités d'étrangère qui l'attiraient le blessaient.

Avez-vous vu dans les broussailles un enfant de la montagne guetter, admirer, haïr une belle promeneuse? Il lui jette des pierres, en demeure tout rêveur.

Astiné qui dit ce mot profond : « Je pense qu'il faut tout faire, mais avoir de la tenue », gardait dans la débauche des manières polies, une modestie de la voix, une simplicité sûre de tous ses gestes, un maintien qui imposaient.

Sturel prit tout d'Astiné et se tourna ainsi paré vers mademoiselle Alison. Elle avait un visage d'une beauté touchante et un joli petit corps, et fournissait ainsi des réalités sensibles à l'imagination, subitement informée, d'un garçon de vingt ans. Surtout il espérait pouvoir la dominer. Il importe peu si la force et le haut caractère d'idole passionnée d'Astiné sont d'un caractère plus rare que la grâce de jeune bête encore hésitante de cette jeune fille. Il plaît au jeune mâle d'étonner et, formé par une femme, il se hâte de trouver une fille à débrouiller.

Astiné, c'est un livre admirable qu'il feuillette ; il s'empoisonne avec avidité de toutes ses paroles, mais n'est pas né pour s'endormir sous le plus beau des mancenilliers.

Tous les jeudis, il est exact auprès de mademoiselle Alison. Il aime les élans qu'elle a dans sa voix, et les manières de la dix-septième année. Et puis, avec les moyens de son âge, sa bouche fraîche, ses yeux limpides et la férocité des jeunes êtres, elle entreprend, elle aussi, l'éducation de cet adolescent, qu'il ne faut pas plaindre.

— Je vous passe tous vos amis, quoiqu'ils ne sachent guère s'habiller, — dit-elle en souriant des Rœmerspacher, des Suret-Lefort qu'elle avait entrevus ; — du moins des hommes, bien qu'inexcusables de se mal tenir, peuvent offrir des compensations ; mais cette Persane, cette Turque, cette Arménienne!...

Pauvre petite Lorraine, par sa moue méprisante elle exprime une vérité de son ordre. Un gentil oiseau des climats modérés

a des objections légitimes contre un animal de la grande espèce, capable d'une grande consommation, et qui par là détruit beaucoup. Quand même la moralité sociale française repousserait justement madame Aravian, Sturel à jamais porte sa marque : ayant respiré cette fleur d'Asie, portée par le vent des orages, quelle atmosphère le contentera ?

— Et vous, mademoiselle, — répliqua-t-il avec un dédain encore plus accentué, — écarterez-vous M. de Nelles ?

Le baron de Nelles est un habitué des jeudis à la pension Sainte-Beuve. Il a vingt-huit ans ; il est attaché au ministère des affaires étrangères. Il a gardé tous ses préjugés de caste, des niaiseries qui n'ont ni direction ni tradition. Excusables, gaies et charmantes chez des petites mondaines, ces pauvres vues se traduisent, chez ce gros garçon à tête de cocher anglais, par un sourire irritant et par une prodigieuse servilité pour tout ce qui représente une influence sociale. Il plaisante volontiers sur les femmes de la société républicaine, mais il admire profondément M. Jules Ferry. Il n'a pas l'intelligence assez large pour concevoir que l'intérêt n'est pas seul à mener le monde, qu'il se mêle souvent et qu'il cède parfois à des passions plus fortes, voire à des passions nobles. Enfin, travers impardonnable, il met de l'esprit où l'on n'a qu'en faire : il n'y a que les sots pour avoir toujours de l'esprit... Ce ton boulevardier fut exactement la manière de Paris sous le second Empire, d'où, en s'avilissant, il glissa au Café de la Comédie, dans les sous-préfectures et dans les casinos.

Aux critiques de Sturel et pour le taquiner, la jeune fille répond :

— Bien au contraire, je cherche deux autres Nelles !... Que j'aie trois gardes du corps ! A Nice, à Carlsbad, partout il m'en fallait toujours trois !... Vous ne montez pas à cheval, le théâtre vous ennuie. Ils n'auront pour eux que d'être jolis garçons ; je pense bien que vous n'avez pas la folie d'être jaloux de ces figurants !

Et quand il explique en quoi le baron de Nelles le froisse :

— Je veux que vous soyez amis, dit-elle. Il est presque aussi intelligent que nous.

La vérité, c'est que Nelles, avec aplomb, couvre mademoiselle Alison de compliments. Leur qualité choque le goût un

peu provincial et par là peut-être trop délicat de Sturel. Mais ils enchantent la jeune fille et, comme une caresse qui lustre les plumes d'un bel oiseau, ils lui donnent plus de vie, plus d'éclat, plus d'attrayante irréflexion. Belle voix, lumineux sourire, ignorance de la vie et confiance en soi-même qui s'épanouissent chez une fille de dix-huit ans comme au printemps s'étale la queue en panache d'un paon!

Les circonstances facilitèrent les arrangements de François Sturel. Au bout de trois semaines, madame Aravian, ainsi qu'elle avait projeté, quitta la villa pour n'y plus reparaître. Sturel, plusieurs fois par semaine, allait lui demander la suite de ses beaux récits qui ne finissaient jamais qu'à l'heure du premier déjeuner.

Il écartait toutes les occasions où le nom de cette grande amie pouvait être prononcé par sa petite amie Thérèse Alison. Il eût tant joui du parfait accord de toutes les personnes qui lui voulaient du bien! C'est un rêve chimérique. Mais à vingt ans, on est excusable de croire au bon sens des femmes.

Erreur plus grave, dans un âge où se consacrer tout entier à un amour heureux serait probablement fort agréable, il complique les plaisirs réels que lui donne madame Aravian d'un flirt enfantin avec mademoiselle Alison. Il a tort également d'apporter à celle-ci une âme que l'Arménienne a troublée. Ne devrait-il pas réserver sa jeune compatriote pour une sensibilité plus saine, traditionnelle, qu'il eût facilement retrouvée en lui quelques années plus tard? Elle-même, par riposte, exagère sa légère fanfaronnade, son ton de ville d'eaux. L'un et l'autre se cachent leur véritable et touchante naïveté d'adolescence; ils sont secrètement gênés de tout l'esprit qu'ils prêtent à leurs cœurs. Ils contrarient un destin favorable qui les a rassemblés, et, pour la vanité de s'étonner, ils gâchent des instants de jolie jeunesse d'où, par une pente insensible, ils eussent pu, sans hâte, glisser à de sympathiques fiançailles.

MAURICE BARRÈS

(A suivre.)

ATHÈNES ET CONSTANTINOPLE

EN 1859[1]

Avant de regagner son poste de Constantinople, M. Thouvenel[2] avait été invité par l'Empereur et par le comte Walewski[3] à s'arrêter à Athènes, où la crise diplomatique, prélude de la guerre de 1859, avait excité des espérances patriotiques, que rendirent plus vives encore les triomphes de Magenta et de Solférino. Dans sa lettre du 9 août 1859, M. Thouvenel transmet au ministre des Affaires étrangères ses appréciations sur l'état d'esprit de la Grèce ; cet état, c'est celui que nous voyons aujourd'hui, plus violent qu'il n'était il y a trente ans.

« Votre Excellence m'avait fait l'honneur de m'inviter à m'arrêter à Athènes pour y donner, au nom de l'Empereur, de bons conseils à la cour de Grèce. Leurs Majestés hellé-

1. Extrait d'un volume, qui doit paraître prochainement, de M. L. Thouvenel, sous le titre : *Trois années de la Question d'Orient*, 1856-1859, d'après les papiers inédits de M. Thouvenel.

2. M. Thouvenel, ambassadeur de France à Constantinople depuis 1855, avait obtenu un congé qu'il était venu passer en France.

3. Ministre des Affaires étrangères.

niques m'ont reçu avec leur bonté accoutumée[1], et c'est avec Elles que j'ai passé la plus grande partie du temps qu'a duré mon séjour. Le roi Othon a vu, dans ma présence, comme une approbation de l'attitude de son gouvernement pendant la guerre d'Italie, attitude qui, de la part d'une certaine partie de ses sujets, avait été faussement attribuée à des sympathies autrichiennes. La reine Amélie[2] a résumé d'un mot les sentiments qui ont animé la cour d'Athènes pendant la dernière guerre : « L'empereur d'Autriche est notre proche parent, m'a » dit Sa Majesté, et nous ne pouvions nous réjouir des revers » foudroyants qu'il a subis, mais la cause que soutenait l'em- » pereur Napoléon est trop conforme à la nôtre pour que son » succès en Italie ne nous plaise pas ». Cette parole, monsieur le comte, a servi de transition à un sujet toujours brûlant à Athènes, l'agrandissement de la Grèce aux dépens de la Turquie. Je n'ai pas besoin de dire à Votre Excellence ce que j'ai répondu à tout ce que j'ai entendu, mais de ces longues conversations, dont le caractère était intime, j'ai recueilli deux impressions que je crois exactes au même degré, et que j'ai retrouvées ailleurs qu'au palais, dans mes entretiens avec mes anciennes connaissances de 1850. La Grèce ne renonce pas à l'espoir d'une augmentation territoriale, et son rêve, je n'ose dire son ambition, est toujours de réunir au nouveau royaume les parties de l'empire ottoman où domine l'élément hellénique, *sans en excepter Constantinople*. A vrai dire, ce n'est pas là de la politique. *C'est de la passion, une passion naïve et indestructible que tout Grec acquiert au sortir du berceau et emporte dans la tombe*. Les événements de 1854[3] n'ont été qu'une

1. M. Thouvenel avait été ministre de France à Athènes en 1850.

2. La reine Amélie était la fille du grand-duc d'Oldenbourg.

3. Dès le début des complications orientales qui amenèrent la guerre de Crimée, la Grèce, malgré les énergiques représentations de l'Angleterre et de la France, s'était inféodée à la politique de l'empereur Nicolas Ier, et le roi Othon, encouragé par sa femme la reine Amélie, dans des rêves ambitieux d'Empire grec reconstitué, avait lancé, en Thessalie et en Épire, des bandes indisciplinées qui avaient ouvert, au sud de l'empire turc, les hostilités contre le Sultan. Aussi, les alliés avaient-ils pris la décision de laisser au Pirée même un petit corps de troupes anglo-françaises, pour contenir, si besoin était, les élans d'imagination du roi et de la reine des Hellènes. Cette attitude du roi Othon en 1854 permettait à M. Thouvenel, qui remplissait à cette époque les fonctions de directeur des Affaires politiques au département des Affaires étrangères, d'écrire, le 3 juillet 1854, à M. Benedetti, alors

explosion de cette sorte de folie, et tout le monde, à partir du roi et de la reine, est convaincu que la Grèce compromettrait à tout jamais les destinées qu'elle se flatte d'atteindre, si elle prétendait encore en être, *à elle seule*, l'artisan. On comprend l'inutilité de rien faire *sans nous*, et on se plaît à espérer notre appui pour les futurs contingents. Le langage très sévère d'ailleurs du grand-duc Constantin [1], a dissipé des illusions et, bien que j'aie entendu dire avec une certaine aigreur « que si la Russie prêchait la modération, c'est parce » qu'elle était obligée d'en faire pendant plusieurs années les » règles de sa propre conduite en Orient », il n'est pas un homme doué de quelque raison qui pense *aujourd'hui* qu'une tentative de la Grèce contre la Turquie puisse forcer la main à l'Europe. C'est donc du temps et des complications dont on croit l'Orient destiné à devenir tôt ou tard le théâtre, que l'on attend la réalisation des espérances helléniques.

» Le roi Othon m'a parlé avec tristesse de l'état de l'Allemagne, de la confusion qui y règne, de la rivalité plus aiguë que jamais entre l'Autriche et la Prusse. La reine Amélie, au contraire, prenait facilement son parti de toutes ces causes de désordre. Sa pensée va même fort loin, et Sa Majesté l'a trahie d'une façon trop originale pour que j'hésite à confier à la discrétion de Votre Excellence le propos qui me l'a fait découvrir : « Vous savez, m'a dit la reine, que je suis super- » stitieuse et que je crois aux prophéties. Or, il y a une vieille » chanson allemande qui date du siège de Vienne et dont » voici le refrain : *Hélas ! les Turcs ne quitteront l'Europe que* » *quand ils auront bu l'eau du Rhin !* Je me demandais avec » inquiétude comment ils s'y prendraient aujourd'hui pour » réaliser la prédiction, mais, à force de chercher, j'ai trouvé,

chargé d'Affaires de France à Constantinople : « Ne craignez pas de charger le roi Othon dans vos entretiens avec Réchid-Pacha et lord Stratford. Distinguez son ministère *actuel* de sa personne. D'ailleurs, nous secouons les Grecs d'importance, et j'espère que M. Mavrocordato fera le nécessaire. Il y est bien disposé, mais le roi Othon, qui éprouve évidemment le désir de retourner en Bavière un jour ou l'autre, est plus intraitable que jamais ! Cette couronne serait déjà brisée en morceaux, si l'on savait que faire de la Grèce. »

Le conflit turco-hellénique de 1854 se maintint avec des alternatives de réveil et d'assoupissement pendant toute la guerre d'Orient.

1. Second fils de l'empereur Nicolas Ier et frère de l'empereur Alexandre II. Père de la grande-duchesse Olga, aujourd'hui reine des Hellènes.

» je crois, le mot de l'énigme ; ce sont *vos Turcos* qui boiront » l'eau du Rhin, et, tout de suite après, les Turcs s'en iront » en Asie ! »

En quittant Athènes, M. Thouvenel, répondant à une invitation du Sultan, se dirigea sur l'île de Chio, où il croyait trouver Abd-ul-Medjid alors en excursion dans les îles voisines de la mer de Egée. L'ambassadeur raconte, ainsi qu'il suit, son voyage au ministre des Affaires étrangères :

« J'avais appris, à Athènes, que le Sultan devait se trouver le 2 août à Chio ou à Mételin. Le séraskier Riza-Pacha m'avait fait savoir que Sa Majesté me rencontrerait volontiers en mer, et j'ai alors invité le commandant de l'*Ajaccio* à passer par le canal qui sépare les deux îles. Arrivé au mouillage de Chio, j'y ai trouvé, en effet, l'escadre ottomane, mais le Sultan n'était pas à bord. Débarquée à onze heures du matin, Sa Majesté n'avait fait que traverser la ville, au milieu d'une population *peu enthousiaste*, et s'était rendue à un kiosque éloigné du rivage de trois lieues environ. Je me proposais d'aller jusque-là présenter mes hommages, mais le gouverneur de Chio a dû confesser que la suite du Sultan avait fait main-basse sur toutes les montures, contre le gré de leurs propriétaires d'ailleurs, et que lui-même s'était vu enlever ses deux chevaux ! Les choses étant ainsi, je me suis borné à écrire au séraskier pour le prier d'exprimer à Sa Majesté tout mon regret de n'avoir pu parvenir jusqu'à Elle, et j'ai continué ma route. Le Sultan a bien voulu se montrer peiné du contre-temps qui me privait de l'honneur de l'approcher un moment plus tôt, et a quitté Chio dès le lendemain matin. Sa première pensée en arrivant à Constantinople, le 5 août, a été de m'envoyer son secrétaire, pour me dire qu'il avait été non moins touché de mon attention, qu'affligé des circonstances qui m'avaient empêché de le voir. Je me suis empressé de demander mon audience de retour, et Sa Majesté a daigné me réitérer ses regrets. Elle m'a demandé avec empressement des nouvelles de Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice, et s'est félicitée du rétablissement de la paix entre les deux puissances alliées de la Turquie. Les conversa-

tions politiques ne sont jamais longues avec le Sultan, qui a pris, depuis quelque temps, l'habitude de les fuir ou de les décliner. J'ai pu cependant rappeler que la guerre si énergiquement conduite et si glorieusement terminée par l'Empereur, en Italie, avait eu, en quelque sorte, un prélude à Constantinople, et faire observer que les incidents dans lesquels la Sublime-Porte avait plus écouté les passions de l'Autriche que ses véritables intérêts, n'avaient pas été tout à fait étrangers à l'explosion de la crise sur un autre terrain. J'ai ajouté qu'il était à souhaiter que cet exemple ne fût pas perdu pour les conseillers du Sultan, et exprimé l'espoir qu'ils s'inspireraient désormais, dans leur rapports avec la France, des sentiments dont je savais leur souverain animé à notre égard, sans se laisser dominer par des suggestions étrangères. »

A peine de retour à Constantinople, M. Thouvenel put sentir combien le succès de nos armes en Italie avait eu de retentissement sur les rives du Bosphore :

« Tous mes collègues, écrit-il à M. Benedetti le 10 août 1859, ont mis le plus grand empressement à accourir, et sir Henry Bulwer[1] est venu si vite, qu'il a failli se casser en deux à ma porte. Il est encore alité des suites de sa chute, ce qui fait dire aux plaisants « que mon arrivée lui a rompu les reins ». Le prince Lobanoff me paraît avoir mis beaucoup d'eau dans son vin à l'endroit des Turcs[2]. L'infortuné baron de Prokesch[3] a été d'une solennité et d'un attendrissement digne du Théâtre-Français. J'ai besoin de reprendre l'habitude du travail, non moins que celle de mon terrain. Les Turcs, toutefois, ont, sur la mine, comme des signes d'une mauvaise conscience ! Vendredi prochain je ferai ma tournée pastorale et entendrai sans doute quelques confessions curieuses. Le capitan pacha Méhémet-Ali est le *seul* des ministres qui se soit abstenu de m'envoyer les compliments d'usage. Sa con-

1. Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople.

2. Le prince Lobanoff, alors ministre de Russie à Constantinople, devint depuis ambassadeur de Russie à Vienne. Il est mort en 1896, ministre des Affaires étrangères de S. M. l'empereur Nicolas II.

3. Internonce d'Autriche à Constantinople.

duite à notre égard a été *sans nom* pendant la guerre d'Italie[1] !

» Vous verrez, d'ailleurs, que je cultive l'entente cordiale avec sir Henry Bulwer, et que nous ne cessons de marcher ensemble, sans que, pour cela, mes rapports avec le prince Lobanoff en soient altérés. Je ne sais ce que durera cette *bonace*, mais je ne ferai rien pour la troubler. Mon collègue de Russie a repris, et ne s'en cache pas, l'ancienne habitude de la maison, d'avoir des espions partout. De plus, il fait pleuvoir, au sérail et à la Porte, les présents et les décorations. Les insignes de l'ordre de Saint-André, accommodés aux goûts musulmans, valent tout près de cent mille francs ! Et *nunc erudimini*, la direction des fonds du département des Affaires étrangères ! Quant aux informations du *dehors*, le prince Lobanoff est servi d'une façon splendide. On lui envoie, *télegraphiées*, toutes les dépêches de Paris, de Londres, de Berlin et de Vienne, qui offrent quelque intérêt. Sans prétendre au traitement que les envoyés de Russie reçoivent de leur gouvernement dans les grands postes, il me serait fort utile, cependant, de connaître avec exactitude le thermomètre de nos relations avec les principales puissances. L'opinion qui prévaut parmi les Turcs, c'est que les Russes se seraient un peu refroidis pour nous, sans que les Anglais se fussent réchauffés.

» En somme, au sujet du règlement des affaires d'Italie, je passe, comme vous, n'en déplaise aux optimistes, par les alternatives de confiance et d'inquiétude dont vous me parlez, et c'est plus d'inquiétude que de confiance que j'éprouve en ce moment ! J'aperçois quelques analogies entre notre conduite après la paix de Paris en 1856 et celle que nous tenons après la paix de Villafranca en 1859. Considérée *dans son ensemble*, notre influence extérieure n'y perd pas. Sébastopol, Magenta, Solférino, sont, grâce à Dieu, des événements ineffaçables ! Mais, l'*esprit de suite* a aussi une valeur, dont, à aucune époque, malheureusement, nous n'avons eu le sentiment *au*

1. Le Capitan-pacha (ministre de la marine) Méhémet-Ali-Pacha était beau-frère du sultan Abd-ul-Medjid, dont il avait épousé la sœur, Adilé Sultane. Fort hostile à l'influence française à Constantinople, ce grand personnage s'était toujours placé, dans les luttes diplomatiques d'alors, du côté de lord Stratford de Redcliffe et du baron Prokesch-Osten.

même degré que nos vaincus ! Sur ce, mon cher ami, pardon de la liberté grande, et croyez-moi tout à vous de tout cœur. »

Quelques jours plus tard, à l'occasion de la fête du 15 août, un nouveau manque de courtoisie de la part du Capitan-Pacha fournit à M. Thouvenel l'occasion d'un facile succès, qui contribua, aux yeux de la population musulmane, à raffermir encore, si toutefois cela était nécessaire, le prestige du nom français radieux à cette époque. L'incident est curieux.

« La fête de Sa Majesté l'Empereur, écrivait M. Thouvenel le 16 août au comte Walewski, a été célébrée hier, à Péra, au milieu d'une grande affluence. J'ai assisté, avec le personnel de l'ambassade et tout ce que la colonie française compte de membres importants, au *Te Deum* chanté à l'église de Saint-Louis. Tous mes collègues m'ont apporté leurs félicitations dans la journée. Le secrétaire du Sultan et le premier interprète du Divan sont également venus me complimenter au nom de Sa Majesté et de la Sublime-Porte. En remerciant ces deux fonctionnaires, j'ai dû leur signaler un manque de courtoisie dont je ne doutais pas, ai-je ajouté, que le Sultan et son gouvernement ne fussent extrêmement peinés, mais qu'il m'était impossible de ne pas relever vivement. Le brick ottoman, de station à l'entrée de la Corne d'Or, s'était abstenu de pavoiser, et de saluer, à midi, le pavillon français. Une profonde émotion s'est trahie sur le visage d'Emin-Bey et d'Aarify-Bey[1]. J'ai continué en leur disant qu'à Chio, j'avais déjà eu à remarquer l'impolitesse de la marine ottomane. Cinq bâtiments de guerre se trouvaient au mouillage, et aucune embarcation ne s'en était détachée pour venir faire ses offres de service à l'*Ajaccio*. Le fait dont je me plaignais aujourd'hui n'avait pas l'excuse de l'ignorance, puisque tous les navires français et étrangers sur rade s'étaient associés à la démonstration du stationnaire de l'ambassade, et je tenais à ce que l'expression de mon déplaisir fût reportée immédia-

1. Depuis Aarify-Pacha, ministre des Affaires étrangères, ambassadeur de Turquie à Paris, président du Conseil d'État, et *Bach Vékyl* (premier ministre), titre qui n'a été porté que par quatre personnages, Aarify-Pacha, Sadiq-Pacha, Kadry-Pacha et Ahmet-Vefik-Pacha. Le grand vézirat demeurait alors *suspendu*.

tement au grand vézir et au Sultan lui-même. Emin-Bey et Aarify-Bey me quittèrent pour s'acquitter de la commission dont je les avais chargés. Sur ces entrefaites, le grand vézir Aali-Pacha traversait la Corne d'Or pour se rendre à la Porte, et s'aperçut aussitôt de l'absence de pavois à bord du brick ottoman. Il ordonna de les hisser. Le commandant de ce bâtiment fit ensuite annoncer au commandant de l'*Ajaccio* que le pavillon français serait salué, et ce salut eut lieu, en effet, au moment où le stationnaire levait l'ancre pour me ramener à Thérapia. Bientôt nous vîmes une embarcation de l'arsenal qui faisait forces rames pour nous rejoindre. Elle était montée par un contre-amiral et un interprète. L'*Ajaccio* a stoppé et, pendant que les envoyés gravissaient l'échelle, j'ai invité le premier drogman de l'ambassade à leur dire que, si le Capitan-Pacha, comme sa démarche le constatait, se croyait en faute vis-à-vis de l'Empereur, ce n'était que de sa bouche que le représentant de Sa Majesté pouvait entendre l'expression de ses regrets. Sans parler de sa conduite politique, inspirée par l'ingratitude et les plus mauvais sentiments à notre égard, Méhémet Ali-Pacha méritait cette leçon pour ses procédés personnels. J'étais à peine arrivé à Thérapia que le secrétaire du Sultan et le premier drogman de la Porte s'y présentaient pour me donner l'assurance de tout le chagrin que leur causait l'incident de la matinée, et me prier de ne rendre ni le souverain, ni le grand vézir, responsables « d'un » oubli dont les causes allaient être l'objet d'une enquête » sévère ». Ce matin, Aali-Pacha a reconnu qu'une visite de courtoisie du Capitan-Pacha était nécessaire pour effacer les justes griefs de l'ambassade contre ce personnage dont tous les ministres déplorent la funeste influence. »

Huit jours plus tard, le 24 août, M. Thouvenel ajoutait :

« Le Capitan-Pacha Méhémet Ali, condamné par le grand vézir et tous ses collègues, s'est décidé à me faire la première visite et à m'exprimer ses regrets des diverses circonstances qui m'avaient créé de légitimes griefs contre lui. Plus cette démarche coûtait à son orgueil, plus il me paraissait nécessaire qu'il fût obligé de s'y soumettre. Malgré les protestations

de Méhémet Ali-Pacha, je doute qu'il faille le compter, comme il m'en a prié, au nombre des amis de l'ambassade de l'Empereur, mais il y regardera de plus près, une autre fois, avant de se placer ouvertement parmi ses adversaires. »

Un incident dont les conséquences auraient pu être autrements graves, rappela tout à coup l'attention de la diplomatie sur Constantinople. Une vaste conspiration fut découverte, qui avait pour but l'assassinat du Sultan.

Rendant compte de cet événement à sa femme, qu'il avait ramenée en France, et qui y était restée, M. Thouvenel écrivait :

« Je viens de faire une bonne action que tu approuveras. J'ai sauvé la vie à Hussein-Pacha et au cheik Ahmet-Efendy, les deux principaux auteurs du complot[1]. Ils avaient été condamnés à la peine capitale, et le Sultan avait décidé que le jugement aurait son cours. Je ne connaissais pas ces deux malheureux, mais il m'a paru exorbitant de les décapiter, quand des voleurs comme le Capitan-Pacha Méhémet-Ali et consorts composaient le tribunal, et j'ai *formellement* sollicité leur grâce, qui m'a été accordée. Ils iront dans une de ces forteresse *bien gardées* où les murs s'écroulent, et dont les lézards forment la principale garnison.

» L'intérêt des affaires continue à ne pas suppléer à tous ceux qui me manquent! A certains égards, le *goût n'y est plus;* on se lasse à remplir le métier des Danaïdes. Les Turcs, que les questions d'Italie laissent sur le second plan, sont retombés dans l'apathie dont il avait été un instant permis de croire que le coup de fouet de la conspiration les tirerait. Ils ont repris, comme si de rien n'était, leur petit train de pourriture !

» J'ai assisté, dimanche dernier, à un curieux spectacle. Il s'agissait d'un double mariage, à San Stefano, dans la famille du *baroutchi-bachi*[2]. On a raison de dire que c'est de la

1. Le complot dont il est ici question, appelé *des Fedaïler* (ceux qui se sont *sacrifiés*) avait été organisé par les mécontents, exaspérés par les désordres et les dilapidations des finances. Ces mécontents ont été les précurseurs *des jeunes Turcs*, présidés plus tard par Mustapha-Fazil-Pacha, frère du Khédive d'Égypte, Ismaïl-Pacha.

2. Le *baroutchi-bachi* est le directeur des fabriques de poudres de l'État.

poudre d'or que fait cet excellent homme ! Je n'ai vu nulle part un pareil luxe. Il y avait là une trentaine de dames arméniennes demi-nues, et particulièrement vêtues de diamants. Je dois te confesser que j'étais placé, à table, entre deux paires d'épaules qui jaugeaient bien quelques mètres des plus beaux satins. M. Barozzi[1], qui était de la fête, m'a offert *ses services*, mais je les ai repoussés avec indignation. Les diverses cérémonies ont commencé à trois heures de l'après-midi, pour finir à deux heures du matin. La première des filles de la maison, mariée à cinq heures du soir, a assisté, parfaitement *femme*, à la noce de sa sœur qui a été célébrée à une heure du matin. Il y a eu un mélange d'offices religieux et de *ballets*, le chef d'orchestre et le patriarche schismatique se succédant sans interruption dans les mêmes salons. Lady Bulwer, par discrétion sans doute, n'avait pas accompagné son mari, et le « cher collègue » s'en est donné à cœur joie ! Et Prokesch donc ! Il fallait voir ses yeux ! Ces deux messieurs ont passé là toute la journée du lendemain. Pour moi, j'en avais assez de la première et je me suis éclipsé à l'issue du second mariage, au milieu d'un feu d'artifice. Je ne crois pas que la carte à payer du *baroutchi-bachi* soit au-dessous d'une soixantaine de mille francs, que le trésor *inépuisable* de la Sublime-Porte lui remboursera à la première livraison de poudre.

» Le Sultan s'est avisé de mettre à la porte, ou plutôt hors de la Porte, cet infortuné Aali-Pacha, dont il veut faire un bouc émissaire pour ses propres péchés. C'est moins féroce que le *Cordon* d'autrefois, mais ce n'est pas plus moral. Méhémet Kybrisli-Pacha est le nouveau grand vézir, et Sa Majesté, en le choisissant, me paraît avoir agi comme les grenouilles de la fable ! Qu'il finisse par être croqué, il l'aura, certes, mérité ! »

Méhémet Kybrisli-Pacha, par son énergie et son autorité, avait une certaine action sur le Sultan Abd-ul-Medjid. Et pourtant, quelques semaines plus tard, il tombait à son tour en disgrâce A l'occasion de cette nouvelle crise.

1. Premier drogman de la légation de Grèce à Constantinople.

M. Thouvenel écrivait, le 28 décembre 1859, à l'un de ses amis de France :

« Je vous recommande une certaine dépêche *réservée*, que j'adresse au ministre, sur les causes de la disgrâce de Méhémet Kybrisli-Pacha. Nous vivons ici à l'époque des derniers Valois, et M. Vitet trouverait, à Constantinople, les éléments d'une suite *contemporaine*, aux « États de Blois ».

Bien que nous ne possédions pas la « dépêche réservée » de M. Thouvenel, à laquelle il fait ici allusion, nous croyons pouvoir dire que la disgrâce de Méhemet Kybrisli-Pacha fut amenée par un incident des plus futiles, survenu au cours d'une représentation de gala donnée dans une petite salle de spectacle que le Sultan avait fait bâtir en face du palais de Dolma-Baghtché. Le corps diplomatique avait été convié à cette fête. La porte qui séparait la loge impériale de celle où le grand vézir avait donné l'hospitalité à quelques représentants étrangers, dont était l'ambassadeur de France, avait été *fermée* par Méhémet Kybrisli-Pacha, pour éviter un courant d'air; elle aurait dû rester *ouverte*, pour permettre au Sultan de venir s'entretenir avec les diplomates présents à la fête. Abd-ul-Medjid, mécontent, dit sèchement au grand vézir : « Pacha, la porte. » Le lendemain, Méhémet-Kybrisli était destitué, après avoir eu à subir, de la part de son maître, une scène violente, au cours de laquelle le Capitan-Pacha Méhémet-Ali, beau-frère de Sa Majesté, impliqué dans l'affaire, ne fut pas, non plus, ménagé.

Cependant, le séjour de M. Thouvenel à Constantinople touchait à sa fin. Quelques mois avant le temps où, devenu ministre des Affaires étrangères, il décidait l'empereur Napoléon III à la glorieuse expédition de Syrie, il écrivait à M. Benedetti :

« J'ai trouvé à mon retour ici la Turquie vieillie et défaite. Les Turcs, qui voient à nu le fond de leur caisse, commencent à s'émouvoir, et j'assiste à un triste spectacle, celui d'un pénitent *in articulo mortis*. Mais en Orient, les choses mortes restent debout, et l'Empire ottoman peut subsister *empaillé*, une certaine période d'années. Les uns accusent le Sultan ; les autres le grand vézir ! La vérité est que rien ne

se répare et que tout se détruit. Dernièrement il y eut grand tohu-bohu de la découverte d'une vaste conspiration qui menaçait les jours et le pouvoir du Sultan, deux choses, entre nous, hélas, aussi peu respectables l'une que l'autre. « Vous » l'avez, en dormant, Seigneur, échappé belle ». Les journaux d'Europe vont s'en prendre au *vieux parti turc* et lancer contre les *ulémas* leurs tirades d'usage. Le fait est cependant que le fanatisme est fort innocent des torts qu'on va lui imputer, et que le mouvement avorté n'a pas eu d'autres mobiles que le désir assez naturel de se débarasser d'un *monstrueux régime*. La Turquie a bien des maladies, mais c'est de son Sultan qu'elle est menacée de mourir. Du moment, il est vrai, où les musulmans se révoltent, la question devient grave. Une révolution populaire en ce pays *dépasserait tout ce qu'on a vu ailleurs*, et elle éclatera certainement un jour, si l'Europe, alarmée sur les complications inextricables qui en seraient la suite, ne prend pas des mesures énergiques pour contraindre la Sublime-Porte à se transformer en un gouvernement raisonnable et régulier, dût-on, pour cela, mettre la Turquie sous la tutelle des grandes puissances.

» La « coalition permanente » dont vous me parlez, entre les meilleurs membres du gouvernement ottoman et les chefs des principales missions à Constantinople, ne serait possible et ne produirait des effets appréciables, que si les grandes puissances consentaient, en quelque sorte, à *neutraliser diplomatiquement la Turquie*, c'est-à-dire à cesser leurs rivalités, sur un théâtre qui menace de s'écrouler. Mais ne vaudrait-il pas autant se livrer à la recherche du point d'appui dans l'espace ou du problème de la quadrature du cercle?

» Ma vie se passe à inspirer du courage aux ministres turcs, et vous savez si la chose est facile! En somme, et quelque trouble qui doive en résulter pour l'Europe, je ne crois pas qu'on puisse, longtemps encore, faire vivre un pays en dépit des lois de la logique et de l'histoire. Les Turcs n'ayant plus pour eux ni le nombre, ni l'intelligence, ni la fortune, — leur foi religieuse et les ménagements qu'elle exige paraîtront-ils, pendant une longue suite d'années encore, un titre suffisant à la domination des admirables territoires qu'ils laissent sans valeur? J'en doute, je vous

l'avoue. D'un autre côté, je conviens qu'il n'y a pas d'autre rôle pour la diplomatie, jusqu'à ce que l'orage éclate, que celui de raccommodeur en vieux, et, tant que c'est à ce métier que je serai condamné, je le remplirai sans me rebuter. Je fais donc ce que je puis pour empêcher que la Sublime-Porte ne rende le dernier soupir entre mes bras. Si le vivant n'est pas beau, le défunt serait plus laid encore, et j'espère que ce spectacle me sera épargné.

» Par malheur, la boussole a varié si souvent, la lumière qui vient du centre arrive à Constantinople si terne et si effacée, qu'il est bien difficile de savoir ce que l'on veut et où l'on tend. Quoi qu'il en soit, la masse de difficultés à résoudre devient énorme, et rien que le bassin du Danube recèle des problèmes que l'amour le plus sincère de la conciliation ne suffira pas à résoudre. Les entrailles de la question d'Orient sont là. On ne l'ignore ni à Vienne ni à Saint-Pétersbourg, et, de proche en proche, tout le monde commence à s'en apercevoir. La plaisanterie de « l'intégrité » et de l'indépendance de l'empire ottoman commence à être jugée ce qu'elle vaut. Amis et ennemis, tout le monde y a aidé. L'Europe se trouve en face de grands périls qu'elle devra aborder. On sait ce que signifie la régénération par les musulmans. On peut aller en Grèce, dans le Monténégro, en Servie, en Valachie, en Moldavie, sans compter le Phanar[1], pour se détromper aussi de ses illusions, sur la possibilité de régénérer l'Orient par les chrétiens. L'Orient est un détritus de nationalités et de religions, en 1859 comme en 1453. Où est le remède? Dans un accord énergique pour faire durer en corrigeant, ou dans une guerre également énergique aboutissant à la conquête et au partage. Il est vraisemblable que l'on contemplera alternativement la question sous ses deux aspects.

» Le Sultan va tout à fait bien. On prononçait déjà son oraison funèbre dans les cafés, et si Sa Majesté a eu vent des

1. On appelle *Phanar* une localité située dans la Corne d'Or, où réside le patriarche œcuménique et le Saint-Synode. C'était, autrefois, le quartier aristocratique de Constantinople pour les familles grecques qui y résidaient pendant l'hiver. D'où la dénomination de *Phanariotes* appliquée aux membres des familles nobles ou distinguées parmi les Grecs de Constantinople.

2. La piastre turque vaut un peu plus de vingt centimes.

éclairs de l'éloquence populaire, Elle doit savoir qu'Elle a manqué une belle occasion de faire plaisir à la masse de ses sujets! Soyez bien assuré que je contiens, plutôt que je ne l'exagère, l'impression que je ressens depuis mon retour à Constantinople, et il faut que je vous cite encore un spécimen de la façon de faire du Sultan. On lui présentait, il y a huit jours, un projet d'*iradé* autorisant le ministre des Finances à conclure un emprunt ruineux, pour le solde des intérêts échus de la dette de la liste civile. Sa Majesté a signé sans mot dire, et a envoyé illico à la Porte, l'ordre de lui fournir quarante millions de piastres, pour l'achat des terrains où ont eu lieu, l'an dernier, les fêtes du mariage des Sultanes. Mais voici qui est mieux encore : le Sultan a donné cinq cent mille piastres à Constantin Carathéodori, pour le récompenser de quelques grains de quinine qu'il lui a administrés, et la faculté de choisir, où bon lui semblera, des terrains à bâtir jusqu'à concurrence de deux millions de piastres. En outre, deux corbeilles sont placées, l'une au Sélamlik, l'autre au harem, et les fonctionnaires de la Porte et leurs femmes sont *invités* à y déposer des cadeaux destinés au sauveur des jours de Sa Majesté ! Et dire que ce souverain-là n'a que trente-six ans ! Je n'ai pas osé mettre ces détails dans mes dépêches, mais, si vous les jugez dignes d'intéresser le Ministre, ayez la complaisance de les lui fournir.

» L'autre jour j'étais à Scutari chez le chef des derviches hurleurs, un beau vieillard de quatre-vingt-cinq ans. Pour me faire honneur, il voulait que son domestique *se* donnât un coup de poignard, et j'ai eu beaucoup de peine à me défendre de cette politesse. La conversation s'est ensuite engagée sur la situation de la Turquie, et voici le résumé *textuel* de l'opinion de mon derviche : « *Si c'est la fin du monde, comme il faut l'espérer, tout s'arrangera forcément. Si ce n'est pas la fin du monde, tout ira de mal en pis.* » Je ne saurais rien ajouter à une si belle parole et je vous serre la main. »

L. THOUVENEL

CHEZ LES SAKALAVES

Jeudi 12 novembre.

Tout a une fin, même les nuits de Manandazza ; un coup de soleil matinal dissipe l'horreur des ténèbres humides et malodorantes. Déjà le moustique, infâme noctambule, lassé mais non rassasié, regagne le mystérieux abri qui protège ses journées contre la vindicte humaine ; bientôt disparaît le mocafoui lui-même, tumultueuse invasion passant rapide sur nos visages mis à feu et à sang, tel le Goth à travers l'Europe ; maintenant grouillent les porcs et mugissent les bestiaux : le goût de vivre renaît avec la lumière, caractérisé par un appétit qui donne une activité prodigieuse à nos transactions sur la volaille et les animaux de boucherie. On nous fait présent d'un bœuf, comme le prescrit la civilité puérile et honnête du malgache ; mais le Sénégalais, auquel appartient la charge de grand sacrificateur, se fait allonger un coup de corne, heureusement peu grave, qui l'oblige à se démettre de ses fonctions, ce dont il nous informe par ces simples mots empreints d'une admirable résignation devant la force des choses et des bêtes : « Bœuf y en a plus fort que moi. »

Cette prouesse ne sauve pourtant pas l'animal, qui est rat-

1. Voir la *Revue* des 1er avril et 1er mai.

trapé, égorgé, débité en un rien de temps, et dont, selon l'usage, on nous apporte les morceaux de choix. Il y avait longtemps que nous n'avions mangé du bœuf domestique.

Le déjeuner serait parfait, n'était l'empressement excessif des bonnes gens du village qui font cercle autour de notre petite table. Tout ce monde est un peu gênant, mais comment aurions-nous le cœur de lui reprocher sa badauderie, en songeant combien de fois nous avons environné d'une curiosité aussi désobligeante le repas des Cinghalais, des Fuégiens et des divers autres pensionnaires du Jardin d'Acclimatation. Franchement c'est bien notre tour de jouer le rôle des bêtes curieuses que les parents font voir aux enfants sages.

Toutes les physionomies expriment ce sentiment de supériorité dédaigneuse que, d'un bout à l'autre de l'univers, une race quelconque ressent au spectacle des habitudes d'une race différente. Mis en confiance par la douceur de notre attitude, le public ne se gêne pas pour formuler à demi-voix des appréciations que l'impartialité me fait un devoir de transcrire :

— Sont-ils vilains ! murmure à l'oreille de sa compagne un brillant guerrier sakalave, tandis qu'une tendre mère, montrant à sa progéniture Boussand, en train de humer le suc d'une mangue, clame avec un geste d'horreur :

— Comme il mange salement !

On ne va malheureusement pas jusqu'à nous jeter des petits pains, qui seraient les bienvenus ; la moindre boule de seigle tendue vers nous à l'extrémité d'une sagaie, comme on offre à l'autruche des gâteaux au bout d'une ombrelle, eût été accueillie avec reconnaissance.

Manandazza est un poste avancé des Hovas chez les Sakalaves soumis. Un gouverneur, ne disposant que d'une garnison extrêmement restreinte, y représente le gouvernement de la reine avec une autorité fondée à peu près exclusivement sur l'énergie des répressions qui coupe court aux moindres velléités d'insubordination, comme en témoignent devant la porte du village un certain nombre de piquets au sommet desquels il y a des têtes, les fortes têtes de l'endroit.

Telles sont les mœurs administratives de l'ancien régime à

Madagascar, où la moindre infraction, particulièrement en matière fiscale, donne lieu aux pénalités les plus terribles. Le papier vert de l'avertissement sans frais des contributions directes est inconnu là-bas, et l'on y supplée par la confiscation des biens, voire même des têtes. C'est assez dire que la douce fermeté de la domination française a été accueillie partout comme une délivrance, dès que, les légendes étant dissipées, le bon peuple malgache a su à quoi s'en tenir sur notre férocité, dont les missionnaires anglais et les amis de la reine lui avaient fait un si effrayant tableau.

La population indigène présente un type identique à celui des compagnons de notre ami Laikory, dont tout le monde ici sait déjà la rencontre avec nous. Ces Sakalaves ont infiniment plus de physionomie que les Hovas ; ils sont grands et d'allure martiale sous la fameuse perruque dont les menues tresses, comiquement boudinées en manière de bigoudis. discordent étrangement avec la rude expression du visage. Ils ne quittent jamais leurs armes, le fusil et les deux sagaies. et montrent une méfiance toujours en éveil. Leurs femmes, élancées et vigoureuses, sont chargées de tous les travaux en dehors de ceux de la guerre. Elles n'ont en récompense d'autre parure que des boucles d'oreilles qui ne sont ni de diamants ni de pierreries ni d'aucune matière précieuse, et dont tout le mérite est dans leur dimension prodigieuse. Ce sont généralement de petits cylindres de bois « enrichis » d'une infinité de clous de tapissier, et dont le diamètre dépasse fréquemment cinq centimètres. Au lieu de les porter suspendues au-dessous de l'oreille comme les Européennes, elles les encastrent dans le lobe, — prodigieusement distendu grâce à la déplorable élasticité de leurs tissus, et dont le rebord s'applique autour de ces roulettes tout comme un pneu sur une jante de bicyclette. C'est plus original que gracieux.

Quelques personnes dans une grande situation de fortune portent en pendant d'oreilles, au lieu de ces morceaux de bois, des espèces de bonbonnières en argent où elles mettent leurs économies que, vivant toujours nu-pieds, elles n'ont pas la ressource de mettre dans leurs bas comme certaines de nos concitoyennes.

Vendredi 13 et samedi 14 novembre.

Laissant d'Yerville et Rocheron au village, Boussand et moi nous partons avec Talbot et dix hommes d'escorte pour faire des prospections dans quelques vallées du voisinage.

Les bords de la rivière de Manandazza sont marécageux et fertiles, mais dès qu'on s'élève le moins du monde sur les contreforts qui la bordent on retrouve la désolation du Bongolava. Nous traversons d'abord quelques hameaux à l'aspect désolé; nos guides nous apprennent qu'ils sont depuis longtemps ravagés par la petite vérole, qui, paraît-il, fait également fureur au village où nous avons couché. C'est un charme supplémentaire que nous ne lui connaissions pas encore.

Deux jours durant, nous errons à travers un désert de pierre entrecoupé de rivières où nos prospections ne donnent pas de résultats bien brillants. Jours fastidieux qui se passent à laver du sable et à briser des roches à coups de marteaux. Mornes campements, dont le poète qui est en l'un de nous a clamé la détresse aux échos de la montagne dans cette dolente élégie :

Ah! qu'il est monotone
De passer son automne
A casser des galets
Près des Sénégalais
Dans le Bongolava
Chez le Sakalava,
Ce nègre plein d'astuces
Qui nous flanque des puces.

. . . .

Ah! sous les moustiquaires
Que de lépidoptères!
Humbles héros enfouis
Sous tant de mocafouis,
J'ai vu votre souffrance...

Je crois pouvoir affirmer que ce dernier vers rimait avec France, qu'un peu plus loin « parages » et « orages » se faisaient vis-à-vis, tandis que « campement » rimait à « assommant »; et le poème se terminait par ce cri d'un cœur :

Ah! si loin de sa belle,
Que la tente est cruelle!

On voit que l'exploration n'exclut pas la poésie.

Une seule rivière a retenu notre attention : c'est le Lazao, où nos battées, pratiquées dans d'énormes carapaces de tortues, donnent les résultats les plus satisfaisants. Nous plantons au voisinage un piquet de prospection, sur lequel nous avons l'idée originale ne pas mettre une tête de Malgache : on le distinguera de loin à cette particularité.

Nous rentrons à Manandazza épuisés, pour assister à d'interminables kabarys (ils durent, paraît-il, depuis notre départ) en vue d'obtenir des guides.

Les chefs du village dépensent la dialectique la plus féconde et la plus ingénieuse pour nous démontrer qu'il est matériellement impossible de se rendre directement à Bebozaka, par où nous pensions passer pour gagner Bekopaka ; toute la population du village s'accorde à nous parler de roches infranchissables, et, de guerre lasse, nous prenons le parti de marcher directement sur Ankavandra, où l'on avisera.

Dimanche 15, lundi 16 et mardi 17 novembre.

Le chemin d'Ankavandra, le long de la vallée tourmentée dans le terrain secondaire gréseux qui sépare la chaîne du Bongolava de celle du Bemaraha, ne présente pas un grand intérêt pour le tourisme.

Il a été parcouru par l'explorateur Gautier, dont nous suivons à peu près l'itinéraire en ce moment. Le premier soir, nous campons par un merveilleux clair de lune, après l'orage inévitable, sur les coteaux qui séparent le bassin du Mahajilo où se jette le Manandazza, de celui du Manambolo vers lequel nous nous dirigeons. Peu d'incidents. Des bœufs que nous tuons, quelques pintades, des bois de citronniers où nous nous régalons, une forêt où nous nous perdons durant une demi-journée, quelques rivières à passer, dont les plus importantes sont l'Itondy et la Rafiatokona (prononcez : Rafiatouk) après laquelle la vallée est en pleine culture tout le long du Manambolo.

C'est la banlieue d'Ankavandra, le grand village de l'ouest où la domination hova s'est maintenue à travers tous les événements.

Le propre fils du gouverneur, Rainizafia (un homonyme de mon boy), aimable jeune homme vêtu colonialement, vient à notre rencontre en filanzane, et c'est sous sa conduite que nous faisons notre entrée au village fortifié et populeux, où nous sommes accueillis par les éclats d'un orchestre dont la fantaisie dans le sentiment musical et dans le costume des exécutants, évoque délicieusement le souvenir des baraques foraines de nos fêtes villageoises. Nous en sommes presque à regretter de n'avoir pas quelque dent à nous faire arracher sans douleur, mais un pareil accueil est rempli d'espérances pour Talbot, qui depuis une huitaine de jours gémit sous le poids d'une fluxion monumentale.

Les troupes, sous le commandement du gouverneur Rainialy, sont alignées devant le rova; l'effectif se compose d'une trentaine d'hommes armés de fusils Snyders, avec un état-major imposant : Rainiali et le sous-gouverneur, sorte de vieux paillasse intitulé Oscar, — c'est comme je vous le dis — sont armés de grands sabres, mais les autres dignitaires n'ont en fait d'insignes du commandement que des baguettes de fusil.

Grande variété dans la tenue : Rainiali est enveloppé dans une superbe robe de chambre à ramages ; son fils porte un costume de planteur comme on en voit sur les tablettes de chocolat ; le vieil Oscar est dans un complet à carreaux ; un officier se pavane en uniforme de conducteur de sleeping-car, un autre en gardien de la tour de Londres, mais sans le bonnet carré.

L'attitude des chefs sakalaves groupés devant la palissade autour du noble Andreantsiléo — une bien belle tête de vieillard — fait à cette mascarade une violente antithèse ; accroupis circulairement comme les Peaux-Rouges de Fenimore Cooper autour du calumet de l'amitié, ils nous voient venir avec une sérénité un peu hautaine. Leurs visages sont en général d'une grande pureté de lignes qui contraste singulièrement avec la mobilité simiesque des physionomies hovas ; nous remarquons cependant que l'un d'eux, sous la couronne de crins de queue de cochon qui surmonte sa perruque, ressemble étrangement à l'acteur Mesmacker, si apprécié par les populations du Châtelet et du théâtre Cluny, mais cela n'est peut-être qu'une coïncidence.

Lundi, 18 novembre.

Le matin, revue générale des troupes et discours du lieutenant.

Après-midi, l'inévitable kabary.

Le soir, dîner auquel nous invitons Rainiali, Andreantsiléo et le vieil Oscar, en ayant soin de ne leur verser que de l'abondance, car il faut toujours veiller aux spiritueux avec ces messieurs des pays chauds ; il en va de même avec nos troupes coloniales, et chaque fois que nous arrivons dans un village nous prenons soin d'informer les populations que quiconque aura vendu ou offert un verre de rhum à l'un de nos hommes, sera solidement amarré et traité selon la rigueur des lois. Nous en avons goûté de ce rhum malgache, la *toka*, c'est un breuvage indicible, mais pour lequel tous les noirs font des folies ; il ne faut pas plus discuter de ce goût que de leur couleur.

Jeudi, 19 novembre.

Ainsi qu'il est convenu depuis longtemps, d'Yerville va rester avec Talbot pour prospecter le territoire de Rafiatokona dont il a demandé la concession ; nous leur laissons quelques algériens pour encadrer la garnison hova qui a la mission de veiller à leur sécurité, sous la responsabilité du gouverneur. Quant à nous, nous allons nous lancer dans la véritable exploration, car jusqu'à présent nous ne nous sommes guère écartés des itinéraires déjà parcourus l'un par Gautier et l'autre par le révérend Mac-Mahon. Il s'agit maintenant de franchir le Bemaraha ; mais Hovas et Sakalaves se sont mis d'accord pour nous représenter comme infranchissable cette chaîne, gardée par des Thermopyles où les Sakalaves insoumis ont noyé dans le sang toutes les tentatives d'incursions.

Au moment de notre départ, vers les cinq heures du matin, Rainialy, très agité, prend Talbot à part et le met en présence d'un messager qui vient d'arriver, portant l'assurance que 5 000 Sakalaves sont réunis sur les crêtes, bien décidés à nous exterminer si nous tentons de franchir la ligne.

Il est complètement insensé de partir dans ces conditions, assure Talbot, d'accord avec le gouverneur qui fait tout au

monde pour obtenir du lieutenant un *taratasa*, c'est-à-dire un « papier », dégageant sa responsabilité de l'aventure.

Nous refusons le papier : « N'écrivez jamais », disait Richelieu; et nous faisons des adieux déchirants à Talbot et à d'Yerville; ce dernier, qui aime les fortes émotions, enrage de ne pas pouvoir nous accompagner, mais son devoir de prospecteur le retient au rivage du Rafiatokona.

Malheureusement c'est le diable d'avoir des guides; les Sakalaves soumis ne tiennent pas à se rencontrer dans de pareilles conditions avec les indépendants qui vont les recevoir comme des traîtres; et le bruit court que ceux-ci n'y vont pas de main morte quand ils prennent vivant un de ceux-là. On part enfin vers les huit heures; il y en a quatre que nous sommes sur pied; une heure plus tard, nous traversons le Manambolo à un endroit où il est assez large, mais peu profond; ce passage nous prend néanmoins bien du temps; l'autre rive est formée par des dunes arides et des mamelons de grès et de schistes où la flore n'est représentée que par de rares palmiers nains et des pandanus apparaissant de loin en loin.

A peine sommes-nous dans cette région, que s'élève sur une des cimes du Bongolava la fumée de trois feux auxquels bientôt répondent trois autres colonnes de fumée sur le Bemaraha. On nous a dit et répété que les trois feux sont le signal de la guerre; la mobilisation, dans ce pays, se fait aux trois feux comme la vente des immeubles en la Chambre des notaires de Paris. Bientôt d'autres fumées apparaissent sur les cimes environnantes, mais nous en avons tant vu depuis quelques mois que nous ne prenons pas au tragique ce genre de télégraphie : nous en arrivons même à penser que bien souvent ce sont des signaux par lesquels les particuliers échangent de tribu à tribu des communications intimes, — les petits bleus de ces contrées sauvages. Il est à croire que bien souvent une colonne de fumée sur un point déterminé et à une heure convenue signifie très simplement :

— Venez-vous dîner avec nous. à la fortune du pot?

Ou bien :

— Je vous attends ce soir, mon mari est de garde sur les crêtes.

Il y a comme cela des jeux de lumières aux fenêtres dans plus d'une pièce de Labiche.

Ces judicieuses considérations nous soutiennent le moral; malheureusement il nous est impossible d'en faire apprécier la portée à nos Malgaches, qui, après la première halte, refusent de reprendre la marche :

— Y en a pas vouloir aller ouest! me dit mon boy.

— Et pourquoi ça?

— Parce que y en a beaucoup rochers, beaucoup Sakalaves, beaucoup fusils et beaucoup cartouches.

On ne s'imagine pas ce qu'il faut de ténacité pour venir à bout de ces gaillards-là quand ils sont sous le coup d'une terreur pareille; heureusement nos Sénégalais ne partagent pas leurs préventions contre les cartouches, et grâce à une argumentation fondée sur l'emploi motivé des bourrades bienfaisantes, on finit par se remettre en route.

Le déjeuner se fait au pied d'un palmier nain qui nous abrite de son ombre, — à la façon du bois de lance dans l'immortelle épopée :

> Il s'endormait parfois à l'ombre de sa lance,
> Mais peu...

Vendredi, 20 novembre.

Nouvelles difficultés avec les guides qui, maintenant, assurent que, vu l'impossibilité de gagner Bekopaka à travers les fameux rochers, il faut traverser le Manambolo pour se rendre à Bebozaka d'où le chemin sera plus facile.

Nous voilà dans les marais de la rivière Berano, dont nous suivons le lit sablonneux durant toute la matinée; ça fleure la fièvre et, de loin en loin, le parfum capiteux du crocodile, qui sent le musc comme une vieille modiste.

L'après-midi se passe à courir les dunes; çà et là des soulèvements de grès stratifiés; pas d'ombre, pas d'eau et quelle chaleur! Enfin voici le Manambolo, déjà nommé; un coup de fusil retentit à courte distance, puis les guides nous signalent à cinq ou six cents mètres une pirogue, qui file vivement et disparaît dans les herbes du rivage.

Les habitations les plus proches étant à deux jours de marche, ce canotage furtif a de quoi surprendre, mais on ne

s'en émeut pas outre mesure. Il s'agit de bien autre chose : la rivière à traverser ; elle a dans les cent cinquante mètres de large, le courant y est vif, et sa profondeur est telle qu'en cherchant le gué, trois hommes successivement coulent à pic le long du bord : ce sont d'excellents nageurs et ils reviennent assez facilement mais en faisant une forte grimace — non pas tant du coup qu'ils ont bu que de la peur des crocodiles. On avait par prudence tiré deux ou trois coups de fusil dans l'eau.

Après une série de tentatives, il faut bien reconnaître que le passage est radicalement impossible avec armes et bagages, et sans corde, car nous avons commis l'horrible faute de ne pas en apporter.

— C'est pourtant là, me dit mon boy, que traversent les bandes de Sakalaves allant en incursions.

— Et comment font-ils pour ne pas se noyer ni se laisser manger ?

— Y en a Sakalaves noyés et y en a mangés par mambas.

Désireux d'éviter ce sort cruel, nous nous décidons à camper ; la soirée est belle, le site agréable : pour le reste on verra demain.

Samedi, 21 novembre.

Devant l'évidente hostilité du Manambolo, il faut se rabattre sur le mémorable défilé du Bemaraha ; nous décidons non sans peine nos guides à prendre cette direction, mais bientôt ils affectent de ne plus se reconnaître dans le dédale des bandes marécageuses qui s'entrecroisent en tous sens, et nous en sommes réduits à marcher à la boussole. Adieu va !

Vers sept heures du matin, on serpente à la queue-leu-leu dans des roseaux de trois mètres de haut, tranchants comme des rasoirs et serrés comme des épis ; il faut les abattre un à un au coupe-coupe qui dégage l'espace strictement nécessaire au passage d'un homme. Comme vitesse ça ne vaut pas la pétrolette, et puis on obtient ainsi tout juste de quoi passer mais non de quoi respirer ; l'atmosphère est insoutenable dans ce bas-fond et sous ce dôme de verdure tropicale. Voilà déjà deux heures que nous y piétinons quand notre progression déjà bien lente se trouve tout à fait interrompue ; on est arrêté par une rivière, sans doute l'Anoanzo, vaguement désigné sur la carte

Hansen. Elle n'a guère qu'une quinzaine de mètres de large, mais elle paraît très profonde. Que faire? Un grand arbre est sur le bord ; on en aperçoit deux autres, c'est plus que suffisant ; on effeuille, on abat, on traîne, on pousse à l'eau, mais ce pont de branchage, n'atteignant pas l'autre rive, pique une tête dans l'élément perfide ; heureusement la profondeur est moins grande de l'autre côté, et la submersion de nos trois arbres enchevêtrés forme à un mètre au-dessous du niveau de l'eau une sorte de plancher sur lequel nous finissons par passer tant bien que mal avec de l'eau jusqu'à mi-corps ; cela ne vaut évidemment pas le pont Alexandre III, mais ça fait tout de même notre affaire.

Avant d'être utilisés comme pont, ces arbres nous avaient fourni un observatoire du haut duquel on avait constaté qu'il nous restait peu de roseaux à subir ; nous reprenons donc, pleins de confiance, notre sentier au coupe-coupe, mais le temps passe et nous ne retrouvons pas la terre libre ; une demi-heure, une heure, une heure et demie ; on suffoque, on tombe d'épuisement ; nous voilà perdus dans la forêt de roseaux comme les petits enfants de la légende égarés dans les blés hauts et drus des immenses plaines de la Beauce. Enfin, voici un palmier : Boussand y monte et, nouveau Petit-Poucet, nous donne la direction ; encore un quart d'heure et nous voilà tirés d'affaire, mais à moitié morts de fatigue.

Cet épisode a été certainement l'un des plus pénibles du voyage, et j'en ai gardé pour le séjour au marais une antipathie qui m'empêchera longtemps d'habiter la place des Vosges.

En revanche, nous avons la satisfaction de constater que notre peine n'a pas été inutile : d'abord cet audacieux *cross-country* nous a épargné d'interminables détours, puis l'énergie désespérée de notre tentative a montré aux Malgaches que notre ténacité aurait raison de leur force d'inertie. Au moment de nous engager dans le marais, ils nous avaient déclaré qu'il était impossible de le traverser, et cela sur le même ton de douloureuse conviction avec lequel ils nous rabâchaient depuis deux jours l'impossibilité de franchir le défilé du Bemaraha.

« Rien n'est impossible pour les Français ! » leur avions-nous répondu avec une assurance qui était plus apparente que

réelle ; ça sentait d'une lieue son théâtre des Batignolles ; mais ce cabotinage n'est pas inutile avec les Malgaches, dont il faut impressionner le moral, fût-ce par des moyens empruntés aux procédés de la plus basse littérature. Toujours est-il que les nôtres ne feront plus désormais aucune difficulté pour nous conduire là où nous voudrons aller.

Notre campement dans la plaine désolée, si loin de tout, présente ce soir-là un aspect particulièrement lugubre. On se sent tout à fait en dehors du genre humain, et la présence des Sakalaves les plus rébarbatifs serait envisagée comme une bénédiction du Ciel.

A défaut de cette apparition providentielle, voici venir un chien sauvage qui se met à rôder autour du camp. Bien vite, Rocheron se fait apporter son fusil pour abattre cette proie facile, mais au lieu de se tenir à distance prudente, comme ses congénères de la brousse, l'intrus se rapproche en manifestant l'indéniable velléité d'entrer en commerce avec nous. Après mille détours et des précautions infinies, il s'avance en rampant avec des grâces de chien couchant. Évidemment son âme est partagée entre le sentiment de la crainte et celui de la sociabilité, mais la crainte domine, amplement justifiée par l'attitude de Rocheron qui a épaulé son Lebel. J'intercède énergiquement en faveur de cet ami de l'homme, qui a les allures d'un parlementaire plutôt que celles d'un adversaire malintentionné. Rocheron se laisse attendrir et relève son fusil, tandis que le bon chien, remuant la queue et faisant mille gentillesses, se redresse, dans une posture qui rappelle celle du lapin des affiches bien connues, désarmant le chasseur farouche par cette exclamation inattendue :

— Grâce : j'ai un Guide Conty.

J'ai le regret de constater que notre visiteur n'a pas le moindre Guide Conty et c'est grand dommage, car le besoin s'en fait terriblement sentir. Un reste de timidité l'empêche encore de s'aventurer jusqu'à nous ; pour couper court à ses hésitations, nous lui dépêchons quelques hommes, qui, à la suite d'un mouvement tournant, réussissent à mettre la main dessus. Il se laisse prendre sans montrer les dents ; on nous l'amène, nous lui offrons une poignée de riz, qu'il avale avec

une visible satisfaction, et nous voilà bons amis. « Fahavalo » (c'est le nom dont on l'a tout de suite baptisé) gambade aimablement autour de nous, puis s'en va faire une promenade autour des feux où la marmite est en train de bouillir. caressé par les uns et les autres. et bénéficiant ici d'un débris de poulet et là d'un morceau de biscuit, qu'il casse à grand fracas comme il ferait d'un os.

Tout le temps du dîner il nous tient compagnie ; au dessert Boussand lui tend la main, en disant par manière de plaisanterie :

— Donne la patte.

Et voici qu'à notre stupéfaction profonde, Fahavalo donne la patte.

— L'autre ! fait Boussand émerveillé.

Et Fahavalo donne l'autre patte.

Nous en avions vu de raides durant nos voyages, mais celle-là nous interloque au delà de toute expression. Qu'est-ce que c'est que ce chien ? d'où diable arrive-t-il et qui est-ce qui a bien pu lui apprendre à donner la patte en français, dans ces parages où il n'y a pas le moindre cirque ambulant ?

Serait-ce un lutin de ces solitudes ? ou bien l'âme d'un voyageur égorgé dans la montagne ? A ces diverses pensées, nos cheveux se dressent, phénomène plus explicable que celui du dressage de ce quadrupède fantastique. Nous avions pensé tout d'abord que le chien appartenait à quelque bande de Sakalaves errant dans le voisinage, mais, après avoir épuisé toutes les hypothèses, nous en venons à supposer qu'il a appartenu à des Européens massacrés dans le Ménabé. Un assez grand nombre de prospecteurs venus du Transvaal ont péri dans ces régions ; tout récemment encore, cinq d'entre eux ont été assassinés dans un village voisin de Tsiromandidy. Peut-être ce pauvre toutou est-il le dernier survivant de leur expédition [1].

1. Il est maintenant avéré qu'un grand nombre de ces prospecteurs transvaaliens ont été victimes de leur imprudence ; d'ailleurs, les faits en question se sont passés au moment où les contrées de l'ouest étaient en pleine anarchie. La situation s'est beaucoup améliorée depuis lors, et, d'après les informations qui nous sont parvenues dans le dernier courrier, le poste d'Ankavandra était occupé par les troupes françaises et le lieutenant Rocheron m'écrivait qu'il allait prendre possession définitive de Bekopaka.

Dimanche, 22 novembre.

Le mystère s'accroît à notre réveil par les révélations de Samba-Binta, déclarant qu'on vient de découvrir, dans les sables du ruisseau voisin, l'empreinte fraîche des pas de trois hommes. On se lance sur leurs traces, mais elles se perdent dans les hautes herbes et l'on ne trouve rien. Émouvant épisode à la Robinson Crusoé, dont le récit détaillé ferait merveille dans le Mocassin pittoresque.

Nous nous engageons dans les forêts épaisses qui garnissent les premières pentes du Bemaraha: le lit sablonneux d'un ruisseau desséché nous fait un chemin aussi doux et aussi spacieux qu'une allée cavalière du bois de Boulogne. Fahavalo suit la colonne; il marche derrière le dernier homme de l'arrière-garde et s'y tiendra jusqu'à Bekopaka. On gravit ensuite une crête ardue, hérissée de roches calcaires où la marche est assez pénible : en bas s'alignent des tombeaux commémorant les journées meurtrières qui virent la marche envahissante des Hovas violemment arrêtée par les Sakalaves gardiens des défilés de la montagne. C'est apparemment ici que nous sommes attendus. Il faut ouvrir l'œil et le bon, comme dit le soldat; mais rien n'apparaît à la ronde; vers midi nous nous arrêtons au pied d'un mur calcaire, qui, dressé à pic sur une hauteur d'une centaine de mètres, s'étend à perte de vue vers le nord comme vers le sud. Par où diable allons-nous pouvoir le franchir? En attendant la solution de ce problème, on déjeune, et, symptôme favorable, nos guides ont repris une certaine assurance. Évidemment, ils connaissent un passage, et, effectivement, après une demi-heure de marche le long de la grande muraille, nous nous trouvons au pied d'une assez large fissure, vaste couloir dont l'accès jusqu'au faîte du plateau est relativement aisé. On ascensionne à la file, et c'est avec une véritable satisfaction de triomphe que l'on atteint le sommet, d'où la vue est splendide.

Pas l'ombre d'un Sakalave; pas même la fumée d'un feu! mais le défilé tant redouté est peut-être sur l'autre versant : une descente prolongée à travers la forêt dans une passe étroite, encombrée de rochers où s'enchevêtrent les lianes. Il nous faut au moins trois journées de marche pour y

atteindre, à travers le plateau du Bemaraha, dont l'aspect diffère notablement de tout ce que nous avons parcouru jusqu'à présent. Sur ce sol calcaire, les plaines herbeuses s'étendent à perte de vue, limitées seulement par des bois de peu d'étendue, dont les arbres pour la plupart se rattachent à nos essences européennes; cela évoque le souvenir de bien des pays de chasse en Seine-et-Marne, et il semble que si l'on tirait des coups de fusil ça ferait venir un garde champêtre; nous ne résistons cependant pas à la tentation de mitrailler quelques sangliers; ils sont nombreux dans la contrée. En revanche, nous n'apercevons plus les bœufs qui abondent dans le Bongolava et dans la vallée.

A l'avant-dernier campement, ils étaient venus en masse dans la soirée tout auprès de nos tentes : nous étions en train de dîner à la belle étoile (une étoile dont l'éclairage était assez médiocre ce soir-là), quand un des caporaux vint brusquement annoncer: « Mon lieutenant, y en a beaucoup bœuf ». (Le Sénégalais ignore le pluriel de ce substantif.)

Nous prenons les armes, car il faut se méfier, d'abord des bœufs, que leurs mauvais instincts peuvent déterminer à se ruer sur nous, ensuite d'une tactique en faveur chez les tribus guerrières, qui lancent quelquefois à l'attaque d'un camp une charge de bestiaux affolés; c'est, paraît-il, ce qui s'est passé lors de la surprise de la colonne Bonnier près de Tombouctou. Mais ce n'est présentement qu'une alerte, et, sans le moindre coup de fusil, le troupeau des ombres fantastiques se disperse à travers les ténèbres silencieuses.

Ici, pas d'alerte bovine, mais l'orage fond sur nous plus impétueux qu'à l'ordinaire; j'ai un fort accès de fièvre et mon lit de camp est en ruine.

Lundi, 23 novembre.

La nuit est fâcheuse, le réveil pénible; morne journée; nous courons la plaine sans eau, sans gibier.

La monotonie de notre étape est coupée seulement de quelques incidents fâcheux dont j'ai le désagrément de faire les frais. C'est d'abord un nid de guêpes dont je m'approche assez à l'étourdie, comme dit La Fontaine; heureusement qu'elles sont en petit nombre, mais je suis cruellement piqué et pro-

fondément mortifié de l'avanie, dont mes compagnons se gaussent avec l'égoïsme féroce de l'explorateur.

A déjeuner, c'est une autre aventure : le boy qui nous sert a la malencontreuse idée de suspendre au-dessus de nos têtes la marmite de riz bouillant et, comme dans compère Guilleri la branche cassit, et le riz bouillant tombit ; — et le malheur c'est qu'il tombit sur moi.

Décidément je ne suis pas en veine, et, charitablement, mes compagnons m'assurent que la première balle sakalave sera pour moi. Encore heureux que je ne sois pas d'une nature impressionnable.

Vers le milieu de l'après-midi, nous entrons dans la grande forêt, et une heure plus tard nous faisons halte dans une immense clairière en forme d'hippodrome au milieu de laquelle se dresse un massif d'arbres et de rochers d'un arrangement si pittoresque que l'on dirait l'œuvre d'un dessinateur de parcs artificiels. Notre arrivée y est saluée par des coups de tonnerre, dont l'un renverse à quelques mètres de nous un arbre gigantesque ; nos hommes lui font immédiatement un sort, en bénissant le ciel qui leur a ainsi épargné la peine d'aller abattre du bois.

Nos vivres sont presque épuisés; nous nous mettons en chasse jusqu'à la tombée de la nuit, mais nous revenons bredouilles de gibier et de fruits, et sans autre butin que quelques admirables fleurs tropicales. C'est maigre comme menu ; il nous reste des boîtes de conserves, mais nos hommes n'auront bientôt plus rien à se mettre sous la dent; pourvu que, sous l'aiguillon de la famine, Sénégalais et Dahoméens n'aillent pas redevenir anthropophages !

Consolons-nous avec des fleurs : notre vieux goût d'élégance s'épanouit à nous voir dîner avec des orchidées à la boutonnière de nos costumes de boucaniers.

Mardi, 24 novembre.

Après une heure de marche, nous arrivons à ce fameux défilé forestier dans lequel il est entendu que nous devons être mis en pièces; à voir les choses de près, il est bien évident qu'une vingtaine d'hommes déterminés suffiraient pour

nous y faire passer un mauvais quart d'heure; mais où sont-ils, ces hommes déterminés? On ne peut malheureusement pas envoyer un détachement en reconnaissance, vu la faiblesse de notre effectif, qui nous commande de ne pas nous diviser.

Notre file s'engage donc à l'aventure et progresse lentement à travers les innombrables difficultés de la passe; on chemine de la sorte, dans l'attente d'événements qui ne se produisent pas et sans que la moindre alerte vienne troubler notre admiration pour ce sous-bois monstrueux, dans sa grandiose étrangeté, durant que nous défilons en silence. — Enfin la futaie s'éclaircit, les lianes se relâchent, la brousse est plus discrète; voici des clairières, et devant nous apparaît la plaine côtière qui s'étend jusqu'à la mer, jusqu'au canal de Mozambique. Le Bemaraha est franchi; les Thermopyles sakalaves ne sont point défendues; où est passé le Léonidasandrianana-manambolokelymanpandry auquel s'offrait une si merveilleuse occasion de faire graver son nom en lettres d'or dans les tablettes de l'histoire, pourvues à cet effet d'une rallonge appropriée au développement des appellations malgaches?

Nos guides, éperdus de joie et de surprise, nous assurent que Bekopaka n'est plus qu'à une faible distance, et telle est maintenant leur sécurité qu'ils acceptent d'aller en avant informer de notre approche les populations.

Ils partent d'un pied rapide; nous les suivons au train habituel, à travers les pentes boisées qui dévalent tout doucement jusqu'à la plaine; voici là-bas le Manambolo, et, sur une large bande de sable, à la rive gauche, on aperçoit les cases de Bekopaka; d'énormes troupeaux abandonnés à eux-mêmes sur les coteaux s'effarent à notre passage.

A l'orée d'un bois, notre tête de colonne se rencontre avec nos guides, qui reviennent escortés d'une délégation des chefs du village, accourus pour nous souhaiter la bienvenue. Leur accueil est touchant; ils nous assurent, selon la formule malgache « que nous sommes leur père et leur mère »; qui est-ce qui se serait douté que le ciel nous accorderait une progéniture de cette couleur-là? — Mais quelques instants après, ils s'intitulent « nos frères cadets ». Nous ne relevons pas l'inconséquence vaguement incestueuse de ces formules contradic-

toires, et nous répondons à notre nouvelle famille par des paroles empreintes de bienveillance.

Les paillottes, extrêmement basses, sont groupées sur le sable jusqu'au bord de la rivière, et autour d'un arbre immense, sorte de sophora, dont le feuillage offre à la population un large abri contre la pluie aussi bien que contre le soleil, immense en-cas faisant l'office d'ombrelle ou de parapluie, et même de paratonnerre, au-dessus de la grande place de Bekopaka.

Au moment de notre arrivée, l'orage gronde formidable, et nous plantons nos deux tentes sous cet abri municipal qui, avec un mirador élevé, du haut duquel on découvre les mouvements des tribus voisines, — tout voisin étant un ennemi chez les Sakalaves comme dans bien d'autres régions, — représente tout ce que Bekopaka possède en fait de monuments.

Le grand arbre est en même temps le jardin zoologique ; on ne saurait imaginer la quantité et la diversité des espèces animales qui y résident ; à en juger d'après ce qui nous est tombé dessus, rien que pendant nos repas, c'est une faune d'une richesse incomparable : un petit boa, deux caméléons plus gros que des lapins et de la plus comique irascibilité, vingt-cinq ou trente variétés d'insectes qui à la tombée de la nuit descendent sur le potage des humains dans un ordre de succession admirable : mocafuis, fourmis ailées, éphémères, lucioles, maringouins, et cent autres dont je ne soupçonne même pas le nom : puis d'innombrables volatiles, qui ne nous dégringolaient pas personnellement dessus, mais d'où il nous tombait des souvenirs fâcheux ; enfin un singe, du moins un maque, un petit maki délicieux, que nous avons capturé, et qui a terminé l'expédition avec nous en faisant tout le long du chemin de la gymnastique sur le canon du fusil Lebel du sergent Bouchna-ben-Yzza.

Dès notre arrivée, grand kabary avec le chef du village entouré de son état-major ; ce seigneur s'appelle Tsiriry, ce qui veut dire quelque chose comme canard, et désormais, pour la facilité de la conversation, nous l'appelons entre nous Beau-canard.

Durant qu'il échange des discours avec Rocheron et Boussand, je me mets en rapport par l'intermédiaire de mon boy

avec deux « Mozambiques » qui représentent le commerce de Bekopaka. Les Mozambiques de Madagascar sont des esclaves, enlevés sur l'autre rive du canal, au temps heureux où la traite des noirs était en faveur ; leur esclavage est doux, et comporte infiniment plus de liberté que la condition de bien des citoyens dans les pays où ce mot plein de promesses s'étale sur les murs de tous les monuments.

Ils ont toute faculté de circuler pour se livrer au trafic avec la côte et ne doivent à leur maître qu'une redevance minime et fort irrégulièrement perçue sur le produit de leur travail. Tel est du reste le cas des bourjanes, qui passent constamment des semaines et quelquefois des années loin du regard de leur propriétaire auquel ils ne rendent leurs comptes que de loin en loin. En fait, l'esclavage, chez les Sakalaves, se réduit à une distinction sociale, une différenciation entre le guerrier et celui qui n'a pas l'honneur de porter les armes ; cette distinction porte atteinte au grand principe de l'égalité plus qu'à celui de la liberté ; quant à la fraternité, elle s'exerce pour le moins autant chez le propriétaire malgache que chez le patron européen ; aussi bien, la sévérité des répressions envers l'esclave n'a rien d'anormal chez des peuples où le chef de famille a le droit de vie et de mort sur ses femmes et ses enfants, comme cela s'est vu à l'origine de toutes les sociétés, au bon vieux temps, comme disent les gens qui n'aiment pas les façons d'aujourd'hui.

Nos deux Mozambiques étaient des gaillards à la figure intelligente et ouverte ; j'espérais en obtenir, — à l'écart des chefs sakalaves dont les assertions, peut-être commandées par la politique locale, m'étaient suspectes, — les renseignements désirés sur la navigabilité du Manambolo, coulant auprès de nous majestueux et tranquille, sans la moindre apparence de ces fameuses chutes que la tradition situait à Bekopaka.

Au lieu de procéder par l'interrogation directe qui risquait de mettre leur défiance en éveil, je leur demandai tout d'abord s'ils étaient disposés à vendre les billots de palissandre que je voyais entassés devant leurs cases ; ils répondirent affirmativement :

— Oui, mais comment espérez-vous les rapporter à Ankavandra où il nous faut retourner ?

— C'est bien simple, firent-ils ; nous vous les apporterons dans nos pirogues, en remontant la rivière.

— Êtes-vous certains que ce soit possible ?

— Assurément, nous avons déjà fait le voyage.

— Mais n'existe-t-il pas des rapides ?

— Il y a du courant dans certaines saisons, mais on le remonte aisément.

— Est-ce qu'il n'y a pas d'énormes rochers qui barrent la route ?

— Il y a des rochers à un endroit, mais le cours du fleuve les contourne, l'on passe aisément.

— Sans avoir besoin de changer de pirogues ni de les traîner à terre, pour franchir les obstacles ?

— Certainement.

Il ne nous restait plus qu'à faire nos conditions pour le transport des bois, auxquels il fut convenu que nous adjoindrions deux de nos hommes, un blessé et un malade hors d'état de faire la route à pied, et sur lesquels on pouvait compter pour nous renseigner *de visu*.

L'affaire fut convenue et le prix fait ; en débattant ce marché, l'un de nos bons Mozambiques s'était plaint vivement de l'estomac ; je l'ai gratifié, à titre d'arrhes, de deux grammes d'ipéca, qui m'ont paru lui faire un plaisir extrême — tous les goûts sont dans la nature — et dont il m'a exprimé le soir même sa vive gratitude. Nos négociations terminées, je rejoignis mes compagnons auxquels Tsiriry venait d'affirmer qu'il existait des chutes formidables, et qu'aucune pirogue ne pouvait en aucun temps remonter à Ankavandra. Vieille canaille de Beaucanard, nous étions tout de suite fixés sur sa bonne foi !

Je fis part à Rocheron du résultat de mes négociations, et m'offris pour accompagner les piroguiers en vue d'explorer personnellement le cours du fleuve à la traversée du Bemaraha. Il s'opposa formellement à mon départ, déclarant avec une sagesse devant laquelle je m'inclinai, qu'il ne fallait à aucun prix nous séparer les uns des autres.

Pendant qu'il installait son monde avec tous les soins nécessaires, au sein d'une population dont la loyauté nous était aussi suspecte, Boussand et moi nous allâmes faire un tour à l'entrée des gorges encaissées d'où le fleuve sort au pied du

Bemaraha, entre deux superbes murailles de rocs escarpés aux arêtes vives, le long desquelles il est presque impossible de marcher. A notre approche, des feux s'allument tout le long du défilé; cela n'est pas bon signe: nous avançons néanmoins le plus loin qu'il nous est possible sur ces rochers, dont les bords sont aiguisés comme des silex taillés. Aussi loin qu'atteignent nos regards rien ne semble indiquer la présence des cataractes, mais il est certain que le fleuve est gardé, sinon par des chutes, au moins par des hommes, avec lesquels on aura maille à partir.

Il faudrait avoir des pirogues, mais à l'exception des Mozambiques qui nous disent de ne pas nous inquiéter et qu'ils trouveront leur affaire dans le voisinage, tout le monde au village nous affirme qu'il n'y a pas une seule pirogue dans le pays, et que toute la flottille est partie au loin.

Nous dînons environnés de la curiosité publique, mais gênés infiniment plus par l'indiscrétion des diverses espèces d'insectes précédemment désignés, et dont l'œuvre va se poursuivre à travers l'horreur de la nuit. O nuit désastreuse, ô nuit effroyable, où retentit le clairon du moustique géant, armé d'une trompe aussi redoutable que celle de l'éléphant! Mes pauvres mains sont dévorées par ces puissances des ténèbres, et la clarté du jour ne m'est guère plus douce, alors que, par un sort comparable à celui du cœur de Baudelaire, l'ardeur du soleil

> Calcine les lambeaux qu'ont épargnés les bêtes.

Mercredi, 25 novembre.

Encore quelques nuits de ce genre, et je n'aurai plus que des moignons; c'est bien gênant pour faire sa toilette; tandis que je me livre aux délices du *tub*, le grand chef Tsiriry veut bien, sans en avoir été sollicité, me faire l'honneur de venir s'accroupir sous ma tente avec quelques-unes de ses épouses. Après une minute d'hésitation, en constatant que le négligé de ma tenue n'a rien de choquant aux yeux de ces dames, je crois devoir ne pas faire montre d'une pudibonderie qui risquerait d'être mal interprétée, et je continue philosophiquement mes aspersions en présence de cette cour sakalave qui assiste avec un recueillement silencieux à mon petit lever.

Mon boy arrive, et la conversation s'engage ; j'apprends par lui les motifs de la visite matinale de Beaucanard et de sa famille, venus dans l'aimable intention de nous inviter à un grand kabary, auquel doivent prendre part les chefs de tous les villages voisins.

Bientôt, en effet, l'on voit de toutes parts arriver à la file des groupes de Sakalaves, qui paraissent en proie à l'émotion la plus vive ; aussi bien c'est la première fois que tout ce monde se trouve en présence des Européens.

Je dois constater cependant qu'une femme entre deux âges, de physionomie assez ouverte et ornée d'un nombre de fétiches qui indiquent un certain rang social, vient délibérément à moi et, me serrant la main avec effusion, me présente sa fille, mademoiselle Kandriry, une jeune personne d'une grande beauté selon l'esthétique sakalave. Mon boy m'explique que la respectable matrone s'imagine me reconnaître pour m'avoir vu il y a trois ans à Manandazza, où elle résidait alors. Ravi de trouver d'une façon aussi inespérée des relations qui vont certainement m'ouvrir la porte des meilleurs salons de Bekopaka, je m'abstiens de la détromper, et je la traite avec tous les égards qui sont dus à une amie de longue date ; elle en profite immédiatement pour me vendre aux conditions les plus onéreuses, c'est-à-dire au prix d'une piastre, une paire de boucles d'oreilles à clous de cuivre ; c'est tout de même moins coûteux que des bijoux parisiens.

Réflexion faite, cette aimable dame me prend sans doute pour le révérend Mac-Mahon, ou pour notre ami l'explorateur Gautier, qui a fait à Manandazza un voyage dont il a publié un récit plein de verve dans la *Revue de Paris*.

Voici l'heure du kabary ; cent cinquante fusils sont groupés sur la place à l'ombre du grand arbre ; c'est le moment de se tenir sur ses gardes. On nous présente au vaillant chef Tiaro, qui est le grand dignitaire de la contrée, une sorte de préfet dont Tsiriry serait le sous-préfet pour l'arrondissement de Bekopaka (dire qu'un jour il y aura là des arrondissements et des sous-préfets !). Après l'échange des banalités d'usage, Rocheron prononce un discours dont voici le thème que nous avons élaboré la veille au soir à tête reposée ; je

vous livre ce petit morceau de l'art oratoire dans sa forme originale :

« Voici notre parole :

» Français être maîtres à Madagascar après avoir terrassé Hovas, ennemis des Sakalaves.

» Français amis des Sakalaves, être pour eux un père et une mère.

» Acheter à Sakalaves, bœufs, cochons, volailles, bananes, arachides, etc. ; et Sakalaves acheter à Français cotonnades, verroteries et liqueurs assorties.

» Sakalaves devoir faire bon accueil aux Vahazas[1] qui viendront les visiter ; tous vahazas solidaires et, si un seul maltraité, Français venir en grand nombre pour punir les coupables.

» Si Sakalaves avoir besoin secours contre leurs ennemis, prévenir chefs français qui accourront à leur aide.

» Enfin tous les Vahazas sorciers, connaître fanafodys[2] pour guérir Sakalaves contre fièvres et autres maladies et blessures. Et nous en tenons à la disposition des personnes de l'honorable assistance. »

Cette péroraison, dans le style des boniments de marchand d'orviétan, obtient un succès prodigieux, et tout le monde vient demander notre élixir — c'est du sulfate de quinine — que nous distribuons avec une libéralité infinie ; j'ai ensuite à panser quelques blessés, un notamment dont le bras est absolument déchiqueté par un coup de feu ; les fusils sakalaves font de bien vilaines blessures, et cela tient, entre autres causes, à ce que souvent on les charge avec de la mitraille et des tiges de fer, voire même avec des cailloux taillés en forme de cylindre.

Après cet intermède médico-chirurgical, on reprend les débats, et Tiaro, qui est au courant de nos négociations antérieures avec Laikory, fait une chaleureuse profession d'amitié pour les Vahazas. Malheureusement, il dément ses bonnes dispositions par des déclarations aussi mensongères que celles de Tsiriry sur les affaires des chutes du Monombolo. Renon-

1. Vahaza : étranger, plus spécialement Européen.

2. Fanafody, médicament, sortilège.

çant à rien tirer de ces gens-là sur cette question brûlante, nous terminons la soirée en conviant Tiaro et Tsiriry à venir avec nous rendre visite au général, Vahaza-Lehibé (littéralement l'étranger-en-chef) ; mais ils ne paraissent pas très empressés de répondre à cette invitation que nous les prions de transmettre au roi du Ménabé, le célèbre Itoary.

La plus franche cordialité n'a cessé de régner, mais il est toujours impossible de trouver la moindre pirogue ; après le déjeuner, nous épuisons toutes les combinaisons pour en obtenir une, afin d'aller faire un tour dans les gorges avec quelques-uns de nos Sénégalais, parmi lesquels il y a d'excellents piroguiers du haut-fleuve ; notre insistance produit un effet déplorable, et l'on commence à nous regarder de travers. Nous tentons de nous rabattre sur nos deux Mozambiques d'hier soir, mais ils sont devenus introuvables, et nous finissons par constater qu'on les a fait disparaître, sans doute pour les mettre hors d'état de donner suite au contrat qu'ils ont passé avec nous. La situation se tend ; l'enthousiasme de nos kabaristes de ce matin a fait place à une méfiance qui ne se dissimule pas, et les malades eux-mêmes ont perdu toute gratitude ; c'est de règle chez les clients, vous diront tous les médecins.

Les choses en viennent bientôt à ce point que, quand nous demandons à acheter un bœuf comme nous l'avons fait la veille au soir, on nous répond qu'il n'y a plus de bœufs : ils sont allés rejoindre les pirogues.

Après un dîner odieux, dans une chaleur d'étuve, entre deux orages, sous une pluie d'insectes qui rendrait illusoire toute tentative de régime végétarien, — notre potage serait une fortune pour un entomologiste ! — des groupes d'hommes armés rôdent autour de nous dans des attitudes qui n'ont rien de sympathique, lorsque tout à coup des cris effroyables retentissent au fond d'une paillotte. Nous y courons avec les quelques hommes du poste de garde placé en permanence au pied du grand arbre, et nous apprenons par nos boys que ces cris marquent le trépas de la vieille mère de Tsiriry, qui vient de succomber à une longue maladie.

En effet, la case est remplie de femmes aux cheveux dénoués — c'est le deuil malgache, — qui profèrent des lamen-

tations stridentes dont le concert se prolonge, avec accompagnement de *vahlia*[1] jusqu'au milieu de la nuit.

Malgré la froideur de nos relations actuelles, nous croyons devoir présenter nos condoléances à Tsiriry, qui nous reçoit avec un gros rire plein de bonhomie ; évidemment, le deuil est ici une affaire dont on laisse dédaigneusement le soin aux femmes, comme de tout ce qui n'est pas le noble métier des armes. Et puis, la défunte était d'un âge extrêmement avancé, ce qui fait, au dire de mon boy, que l'on ne nous sait pas mauvais gré de sa mort, sans quoi l'on nous eût accusés de lui avoir jeté un sort, et la situation fût devenue tout à fait fâcheuse. Nous avons déjà, ce matin échappé à un incident dont les conséquences auraient pu être extrêmement graves : en montrant aux Sakalaves le maniement du Lebel, un Sénégalais a fait partir involontairement une cartouche, dont la balle est allée se loger dans le sol ; mais nous aurions eu un mauvais moment à passer si le malheur avait voulu qu'elle tuât ou blessât quelque habitant du village.

La chaleur intolérable et les gémissements rythmés des pleureuses nous interdisant le sommeil, nous passons la plus grande partie de la nuit à philosopher sur les événements de la journée et sur le changement d'attitude de nos hôtes : en remontant à l'origine des choses, nous nous accordons à penser que le revirement d'humeur des Sakalaves ne tient pas uniquement à notre insistance sur la question des chutes, et que les querelles élevées à diverses reprises entre nos hommes et des ménagères sakalaves, qui voulaient leur vendre la volaille à des prix inadmissibles, y sont bien également pour quelque chose.

Aussi bien il semble que dans ce pays le beau sexe jouit d'une autorité considérable pour tout ce qui ne touche pas directement à l'art de la guerre, en dehors duquel leurs seigneurs et maîtres ne veulent rien savoir ; l'âpreté commerciale et autre de ces dames dépasse toute imagination et se traduit par des glapissements de furies, dont l'écho paraît avoir soulevé contre nous le cœur de leurs époux, faibles de sentiment comme tous les guerriers. Et puis, il faut avouer que

1. *Vahlia*, guitare malgache.

nous avons fait la faute, à notre arrivée, de payer au poids de l'argent quelques douceurs impatiemment convoitées, telles que des mangues et une soubique d'arachides. Ces prix occasionnels ont servi de base à la tarification dont ces dames prétendent nous frapper, et notre résistance à poursuivre les négociations commerciales sur les mêmes données leur apparaît comme une sorte de déloyauté; bref, jusqu'à notre départ, ce sont elles qui nous font la plus grise mine.

Jeudi, 26 novembre.

Les adieux s'échangent sans enthousiasme; cependant quelques-uns des chefs ont l'aplomb de nous demander encore des fanafodys; nous leur répondons, avec l'ironie d'une revanche délicieuse, que « les fanafodys s'en sont allés rejoindre les bœufs », et nous prenons congé par cette simple formule de politesse dont on ne nous paraît pas apprécier toute la saveur : « Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte », comme disait Dagobert à ses chiens. Hélas! il nous faut aussi quitter le nôtre, l'excellent Fahavalo, qui ne peut plus mettre une patte devant l'autre et qui gît dolent sur le sol, comme un vahaza terrassé par la fièvre; décidément c'était un chien européen. Son regard mélancolique nous suit au loin dans la brousse, et, en nous retournant une dernière fois, nous lui adressons l'affectueux encouragement bien dû au pauvre petit être qui va représenter à lui seul la civilisation européenne parmi ces sauvages, jusqu'à l'heure prochaine où nos troupes viendront prendre possession définitive de Bekopaka et du Manambolo.

GROSCLAUDE

(La fin prochainement.)

NOCTURNES

I

Quelque chose de moi dans les villes du Nord,
Quelque chose survit de plus fort que la mort.

En leurs quartiers lépreux qu'affligent des casernes,
Quelque chose de moi pleure dans les tambours.

Et par les soirs de pluie, en leurs mornes faubourgs,
Quelque chose de moi brûle dans les lanternes.

Et, tandis que le vent s'exténue en reproches,
Quelque chose de moi meurt déjà dans les cloches!

II

C'est là qu'il faut aller quand on se sent dépris
De la vie et de tout et même de soi-même :
Ville morte où chacun est seul, où tout est gris ;
Même le cygne blanc, dans l'eau, s'apparaît blême...

C'est fini, le bonheur, les roses de la chair,
Encor qu'un peu de joie humaine parfois pleuve
Avec le carillon intermittent dans l'air...
C'est là qu'il faut aller quand on a l'âme veuve!

III

Des femmes ont hanté la tristesse des rues
Avec leurs mantes solennelles de drap noir,
Cloches d'étoffe, au loin, incessamment décrues,
Qui, comme un glas d'église, oscillent dans le soir.

Des cloches ont tinté, graves d'être pareilles
Aux mantes, et d'aller selon un rythme égal;
On aurait presque dit d'autres petites vieilles
Qui cheminaient dans l'air en robes de métal.

Oh! villes, c'est le glas de vos aubes heureuses
— Gloire, dans le passé, qui soudain s'effondra! —
Que les cloches de bronze et les cloches de drap
Sonnent en même temps, parallèles Pleureuses!

IV

Les mantes sont d'accord avec les soirs funèbres,
Les tristes soirs brumeux qu'elles ont ennoblis,
Soirs de Toussaint où la ville s'immobilise,
Silencieuse et plus humide qu'une église;
O mantes comme un orgue aux longs tuyaux de plis!
— Et les mantes aux plis d'ombre chantent Ténèbres...

V

Les cygnes, dans le soir, ont soudain déplié
Leurs ailes parmi l'eau d'une douceur de cloître:

On y sent se lever un frisson qui va croître
Comme le long du feuillage des peupliers.

Frisson pareil à ceux du grand vent dans les arbres :
C'est comme une musique, en pleurs d'être charnelle ;
Musique d'une harpe qui serait une aile,
Car les ailes de cygne ont la forme des harpes.

Ces harpes tout à coup ont déchiré les brumes ;
Les nénuphars lèvent leurs voiles de béguines ;
Tout se recueille ; tout écoute les beaux cygnes
Qui dressent sur l'eau plane un arpège de plumes.

Concert nocturne où, seul, je m'arrête de vivre ;
Ah ! ces harpes de la musique du silence
Dont on ne sait si elle est morte ou recommence...
Et mon cœur s'est gelé dans ces harpes de givre !

VI

L'eau morte, certains soirs, vibre de cantilènes :
Ah ! les flûtes, aux trous d'ombre, des longs roseaux !
Les Cygnes et le Soir y modulent leurs peines,
Musique en blanc et noir éparse au fil des eaux,
Mais où le blanc domine à telle heure opportune
Où l'on voit tout à coup intervenir la Lune,
Par peur que la blancheur ne soit humiliée.
Les Cygnes vont faiblir... Elle est leur alliée !
Et, combattant le trop d'influence du soir,
Elle descend dans l'eau, dont elle est coutumière.
Et sur les flûtes des roseaux on peut la voir
Appliquer en rêvant ses lèvres de lumière !

VII

Plus qu'ailleurs on y songe au vide de la vie,
A l'inutilité de l'effort qui nous leurre ;

Rien par quoi la tristesse un peu se lénifie,
Et rien pour désaffliger l'heure!

Toujours les quais connus, les mêmes paysages,
Les vieux canaux pensifs, qu'un cygne en deuil effleure;
Sans jamais d'imprévu ni de nouveaux visages
Donnant une autre voix à l'heure.

Et toujours avec des langueurs équivalentes
A celles de la pluie automnale qui pleure,
Quelque moulin, vers la banlieue, aux ailes lentes,
Qui tourne et semble moudre l'heure!

VIII

Ah! ces voix du pays! ces rappels du passé!
Tant de reflets enfuis dans un miroir cassé!

Toujours l'obsession d'un ciel gris de province
Où quelque girouette inconsolable grince!

L'absence! Et ces gouttes de son du carillon
Qui nous asperge l'âme avec son goupillon...

Fumée en route, et dont la soie un peu pâlie,
En rubans bleus, à notre enfance nous relie;

Parfum ancien, venu dans l'air, un peu moisi,
Tout cela qui chuchote un doux « revenez-y »!

GEORGES RODENBACH

PAROLE JURÉE[1]

XIV

Au fond de sa retraite, rendue plus morne que jamais par son inconsolable deuil, madame Fabre des Aygues fut avisée par Bertrand de Maguelonne qu'il décidait de ne pas remettre Geneviève au Sacré-Cœur de Nîmes, et de la confier à sa mère, qui venait s'installer à Paris ; Geneviève lui serait envoyée, ajoutait-il, chaque fois qu'elle le souhaiterait. Si son gendre se fût douté du degré d'ossification du cœur auquel l'avait amenée une vie de plus en plus étroitement dévote, il n'eût pas pris tant de peine pour l'assurer, en termes respectueusement corrects, du regret où il était de lui enlever tout ce qui lui restait de sa fille. Car elle n'était plus de la terre. Toute en Dieu, elle n'avait d'autre désir humain que de finir ses jours comme dame pensionnaire dans un couvent. Le soin de sa petite-fille s'opposait seul à cette sorte de prise de voile laïque. A en être déchargée, elle ne souffrit pas dans ses sentiments, faits de devoir plus que de tendresse, pour cette jolie et gracieuse enfant, dernier lien l'attachant à un monde de péché, moins la fille de sa fille que d'un père libertin.

[1] Voir la *Revue* des 1er, 15 avril, 1er et 15 mai.

Geneviève était en Savoie ; la gouvernante anglaise qu'on venait de lui donner la conduisit à Nîmes. Après avoir passé quelques jours aux Olivettes et place de la Salamandre, pour prendre congé de ses souvenirs d'enfance, elle s'envola vers sa vie nouvelle avec la joie de vivre d'une alouette qui s'échappe du nid. Et si quelques larmes jaillirent de son gentil petit cœur au moment de la séparation, elles furent séchées comme rosée au soleil par la pensée qu'elle échangeait la sollicitude glacée de cette aïeule, toujours en noir et le front morose, pour la tendresse chaude et douce d'une grand'mère souriante et d'un père charmant.

A ce moment, madame Castillon reçut de sa tante une lettre dont ce passage la divertit fort :

« Si cruelle que soit l'épreuve, la dernière sans doute que Dieu m'envoie avant de me rappeler à lui, — écrivait la présidente, — je n'en saurais murmurer, car la place d'une fille est auprès de son père. Qui sait même si la présence de cette pureté à son foyer ne contribuera pas à ramener un pécheur dans la bonne voie ? Madame de Maguelonne est femme de bien et a de la religion. Je ne doute donc pas qu'elle n'entoure sa petite-fille de toute la vigilance que commande un milieu mondain et dissipé. Au milieu de ses égarements, mon gendre demeure gentilhomme, et jamais nous n'avons eu sujet de nous plaindre de lui quant au respect des droits de la famille. Aussi j'espère qu'il comprendra mon désir de te voir, représentant auprès de cette enfant le côté maternel, empêcher qu'avec la légèreté de son âge elle m'oublie dans ses prières et que son souvenir se détache de celle qu'elle a perdue. »

Après s'être divertie, Constance se mit à réfléchir. Depuis quelque temps, elle réfléchissait beaucoup. Bien que son cousin ne vînt plus chez elle et qu'elle n'allât plus chez Jacqueline, par leurs relations communes elle apprenait et, avec sa finesse habituelle, devinait nombre de choses les concernant. Ce fossé qu'elle avait creusé en travers de leur chemin, c'était sans oser croire qu'ils ne passeraient pas outre : plutôt inspiration rageuse de les meurtrir d'une épine qu'espoir de mettre obstacle à leur mariage. Cependant elle avait regardé venir les événements avec une ardente curiosité et, le temps révolu, il ne se produisait aucun signe que rien dût arriver.

On se disait :

— Décidément, il n'y avait rien du tout.

— A moins que ce ne soit déjà fini.

— Allons donc !... jamais ils n'ont été aussi bons amis.

— Alors, c'est qu'en gens pratiques et sans préjugés ils préfèrent se garder libres.

— Immoral, mais crâne.

Constance était seule à savoir la vérité, avec la satisfaction de penser que c'était son œuvre. Ayant réussi tellement au delà de son attente, elle avait repris ses anciennes visées. Qui peut savoir? Des mariages qui se brisent, elle en avait vu beaucoup, mais jamais de liaison qui dure, surtout si quelqu'un a intérêt à la ruiner. Les trois mois de belle saison qui venaient de s'écouler avaient, elle ne l'ignorait point, séparé les amants : Bertrand chez lui à la Tour-Ronde, Jacqueline d'abord auprès de son amie, lady Ashby de la Zouche, dans le pays de Galles, puis à Saint-Paon, comme d'habitude. Il lui était revenu aussi que madame de Luzy y avait prié pour septembre celui en qui elle s'entêtait à voir son futur neveu. Depuis qu'il était veuf, l'excellente femme n'en voulait pas démordre, non qu'elle eût jamais songé à rien de ce dont on parlait, mais parce que cela lui semblait une union parfaitement assortie. Quand, dès le début, elle avait sondé sa nièce, d'une réponse dilatoire elle avait conclu selon ses vœux. Plus tard, à une allusion qu'elle faisait, Jacqueline ayant opposé une dénégation formelle, elle s'était abstenue de lui demander l'explication de ce revirement. Cette enfant terrible lui faisait un peu peur. Mais, ne les voyant point brouillés, elle persistait dans son idée.

— Ils ont été créés à l'intention l'un de l'autre, vous dis-je, confiait-elle à ses intimes. Que cette pauvre femme fût morte à point inutilement, ce serait péché... Jacqueline ne fait rien comme tout le monde : le jour où on ne s'y attendra plus, elle se trouvera mariée,

Cependant, après avoir accepté l'invitation, Bertrand s'était dégagé. Constance l'avait appris par madame Le Séneschal, qui, en revenant des eaux d'Aix, s'était arrêtée à Saint-Paon. La baronne lui avait également dit qu'Yvon Kérouen était l'hôte de madame de Luzy, et assez logiquement elle établis-

sait une corrélation entre la présence de l'un et l'absence de l'autre. Était-ce une bouderie sérieuse? Alors, le moment s'offrait propice pour rentrer en scène. Mais comment? Ce moyen qu'elle cherchait, la lettre de la présidente vint le lui fournir. Sans s'arrêter à ce qu'il était indélicat de la lui communiquer, madame Castillon la mit sous pli à l'adresse de Bertrand, accompagnée de ce billet :

« Votre attitude réglait la mienne. Je ne me propose pas de m'en départir en forçant votre porte. C'est de vous qu'il dépend que j'aie accès auprès de Geneviève. Au cas où cela ne vous conviendrait point, je vous prierais de mander vous-même à sa grand'mère la raison pour laquelle je ne puis faire comme elle le souhaite. »

Le trait final assurait le succès de sa démarche. Elle n'avait crainte d'être démasquée, sachant bien que lâcheté ni bassesse n'auraient pu décider Bertrand à pareille dénonciation. Aussi la réponse fut-elle ce qu'attendait Constance.

« Ce n'est pas chez moi qu'est Geneviève, mais chez ma mère. Sa porte ne saurait être fermée à l'unique parente de sang maternel que sa petite-fille ait à Paris. L'eussé-je voulu, la sagesse de votre tante la confiant à votre respectable surveillance y mettrait bon ordre, car les raisons que j'aurais pour vous tenir éloignée des miens sont de celles dont mon respect pour madame Fabre des Aygues m'interdit de lui donner connaissance. »

De cette hautaine ironie elle n'était pas pour se formaliser. Si l'on s'arrêtait à de pareilles vétilles, jamais on n'arriverait. Elle pensa bien, et elle ne se trompait pas, qu'il préviendrait sa mère contre elle : soin superflu, d'ailleurs, madame de Maguelonne étant femme de trop de jugement pour se laisser tromper par les caractères troubles. Mais que lui importait? Voir plus ou moins souvent et librement sa petite cousine, c'est bien de quoi elle prenait souci! Elle avait ses entrées dans la place, là était l'essentiel. Se gardant bien d'en abuser, elle mit, au contraire, une extrême discrétion dans ses visites rue Saint-Guillaume, où, à proximité de chez lui, Bertrand avait trouvé pour sa mère un vaste rez-de-chaussée avec jardin, donnant une illusion de campagne. Qu'il conservât son domicile de garçon, cela ne prêta pas particulièrement à gloser, accoutumé qu'on

était à le voir dans le rôle d'homme à bonnes fortunes plutôt que de jeune père. Madame Castillon, qui avait ses raisons d'y regarder de plus près, y trouva la preuve que, relâché peut-être, le lien n'était pas près de se dénouer.

Non, certes, et même il était plus étroit encore qu'elle ne l'imaginait. En n'allant plus retrouver Jacqueline en Provence, Bertrand avait cédé au mouvement d'humeur ressenti à apprendre la visite d'Yvan Kérouen et, qui plus est, que, parti de Paris en même temps que la chanoinesse, le marin l'avait escortée durant le voyage. Son dépit était si déraisonnable qu'il s'en était bientôt rendu maître et, pour peu qu'elle l'en eût prié, il fût de grand cœur revenu sur son refus. Mais Jacqueline, après tout, estimait préférable de ne pas mettre les points sur les I. Et puis, dans la promiscuité d'un château rempli de visiteurs, leur intimité aurait dû recourir à des dissimulations qui lui déplaisaient. Elle n'avait pas insisté.

Alors, un impérieux désir d'elle le prenant, il avait obtenu sans peine qu'elle vînt le rejoindre à Venise. Un rêve, ces trois semaines passées ensemble, elle au palais Dario, lui à l'hôtel Danieli, et dont, tout malhabiles qu'ils fussent aux subterfuges, le hasard avait voulu que ne s'ébruitât pas le mystère. Cette ville de volupté rendrait amoureux ceux qui ne le sont point. Sous ces molles splendeurs des nuits étincelantes et profondes, déjà celles d'Orient, dans la symphonie de lumières ardentes et subtiles qu'engendre le baiser de la lagune et du ciel, la vie se laisse fuir, douce, nonchalante, languide, pareille au rythme berceur de la gondole, noyée en des mélancolies exquises, oublieuse de tout ce qui n'est pas l'adorable minute présente.

Quand, cependant, la goutte de goudron s'est mêlée au vase de miel, rien n'en peut plus bannir la mordante saveur. Bertrand avait été passionné au delà de ce que peut souhaiter la femme la plus éprise ; — trop peut-être, avec quelque chose de tendu, de violent, y mettant une sourde souffrance, comme ces âcretés vénéneuses qu'à les respirer très profondément exhalent les parfums qui grisent. Et Jacqueline avait senti que c'en était fini de la paix et de la douceur de leur amour. C'était fatal, sans doute. Dans le mariage, la passion s'unifie,

se régularise. s'assagit, tellement que parfois, à se trop atténuer, elle risque de s'évanouir. Libre, en se conservant plus ardente et plus vivace, elle est davantage sujette à des heurts, à des sautes, à des écarts. Certes, Jacqueline eût préféré les tendresses calmes et profondes; mais puisque le destin en décidait ainsi, elle ferait de son mieux pour s'accommoder de ces houles, et être heureuse en le rendant heureux. Ne l'était-elle point, d'ailleurs? Assurément si : elle n'avait pas le goût de se poser en victime.

Et lui? De nouveau il possédait le double foyer idéal, non pas fondé sur la trahison et le mensonge de l'adultère. Quoique les conditions de ce bonheur fussent permanentes aujourd'hui, il s'étonnait, il s'énervait aussi de ne s'y point sentir autant à l'aise que naguère sur le lac Léman.

Le premier jour de l'an, madame de Maguelonne réunit à sa table quelques parents et alliés. Elle avait jugé convenable d'inviter Constance à cette réunion familiale dont, sans qu'il y pût rien objecter, sa présence fit pour Bertrand un supplice. Qu'en fût exclue celle si noble, si fière, qui était sienne et à qui il se faisait gloire d'appartenir, et qu'empêchait seul de porter son nom un scrupule absurdement chevaleresque, alors qu'il y devait subir une femme méprisée et haïe, cause volontaire de tout le mal, — cela lui était insupportable. Il sortait de chez Jacqueline. qu'il avait trouvée s'habillant pour aller dîner chez les Mauclercq et paraissant fort satisfaite de son lot. Il en avait pris du dépit. N'aurait-il pas dû, au contraire, se tenir pour heureux qu'elle s'accommodât d'aussi bonne grâce des côtés fâcheux de leur liaison? Il se reprocha de sentir autrement. Quel poison venait donc se mêler à tout ce qui était elle, pour gâter un amour que rien pourtant n'amoindrissait?

Elle ne s'en était pas doutée, à le voir tendre comme il savait l'être, avec ces câlineries très jeunes, si séduisantes chez un homme de sa trempe. Mais, assis vis-à-vis de sa mère, sa méchante humeur lui revint. Avec la miraculeuse faculté de dédoublement des mondains, tout en causant et en souriant. dans son esprit à cent lieues de ce qu'il disait et entendait. s'agitait cette question obsédante : « pourquoi ce ma-

laise dans sa vie? Qu'est-ce qui la faisait ainsi incohérente et fausse? »

Oui, il se souvenait : le mariage l'aurait rendu parjure, et c'est à la générosité de sa maîtresse qu'il devait de pouvoir regarder sa conscience en face. Et il s'attendrissait en songeant qu'elle l'aimait assez pour lui sacrifier l'ordre, la régularité, la dignité de sa vie, à elle. Puis l'idée lui venait que c'est un sacrifice inutile, celui qu'on fait à qui n'en veut pas. N'en voulait-il pas? Il l'eût juré. Pouvait-il oublier cependant que, lorsqu'il s'était ardemment employé à fléchir son refus, c'était non pour lui, mais pour elle? Ne se rappelait-il point ce qu'il lui en avait coûté de faire litière de la parole donnée, et ne devait-il pas une immense gratitude à celle qui l'avait libéré de cette angoisse?... Et rompues, hachées par la conversation banale à laquelle il prenait par tautomatiquement, ces pensées contradictoires se brouillaient, en lui causant une souffrance aigüe.

A son côté, Constance l'observait, silencieuse, et, croyant la sentir pénétrer les agitations de son cœur, il s'énervait comme sous l'influence d'un mauvais œil.

Le moment venu de se retirer, le domestique envoyé pour chercher des voitures annonça qu'une neige abondante tombée dans la soirée rendait la circulation difficile et les fiacres presque introuvables. A grand'peine, il en avait ramené quelques-uns. On s'en fut au plus vite, chacun se hâtant pour s'emparer d'abord d'un des précieux véhicules. Madame Castillon fit en sorte d'être la dernière à pourvoir, si bien qu'il ne resta plus rien pour elle. Il fallut aller chez Stainville, le loueur de ce coin du faubourg Saint-Germain. Il n'y avait pas de voitures, mais on en attendait après la sortie des théâtres et on en enverrait une aussitôt. Tout cela s'était fort prolongé, et madame de Maguelonne en ressentait une grande fatigue.

— Mon fils vous escortera jusqu'à votre porte, dit-elle à Constance. Vous ne sauriez rentrer seule par un temps pareil. Quant à moi, voudrez-vous bien m'excuser de m'aller mettre au lit? C'est le triste privilège de mon âge et de ma santé de prendre cette liberté avec vous.

Bertrand baisa la main de sa mère. Non habituée à veiller,

Geneviève vint lui tendre son front et se retira également. Depuis leur bref entretien auprès de l'agonie de sa femme, il avait souvent rencontré Constance, mais c'est à peine s'il lui avait parlé. Elle était debout. Il lui avança un fauteuil auprès du feu et s'adossa à la cheminée, les mains derrière le dos. L'irritation qui le tenait depuis le commencement de la soirée s'exacerbant de cette contrariété imprévue, sa tenue et sa physionomie n'étaient point ce qu'il est d'usage d'un homme de bonne compagnie en tête à tête avec une femme. Mais que lui importait, à elle? Elle la tenait enfin, l'occasion passionnément attendue, et par un hasard si singulier que, superstitieuse, elle y sentait une espérance, sans pouvoir se dire au juste ce qu'elle espérait.

Ce fut elle qui rompit ce silence pesant :

— Tous mes regrets de vous imposer l'ennui de cette entrevue involontaire... des deux parts, car au moins ne me soupçonnera-t-on pas de l'avoir préparée!

Sans la regarder, vague et froid, il fit un geste d'assentiment poli.

— Voilà pourtant longtemps, continua-t-elle, que je souhaitais vous parler d'une chose qui me tient fort au cœur.

— En vérité? dit-il pour dire quelque chose. Et que ne l'avez-vous fait plus tôt?

— Avouez que les termes dans lesquels nous nous sommes quittés à Nîmes et l'attitude que depuis vous avez prise avec moi n'étaient guère pour m'encourager.

— Après vos premières machinations auprès de ma femme, suivies de l'infamie de livrer mon secret, pensiez-vous donc que j'en agirais autrement?

Constance darda sur lui son regard hardi :

— Êtes-vous bien sûr que vous-même n'avez pas quelques reproches à vous faire, qui me vaudraient bien aujourd'hui l'aumône d'un peu de générosité?

— Moi, des reproches à me faire?.. Je sais bien qu'attaquer pour se défendre est la meilleure des tactiques. Toutefois l'agression ici me semble par trop abusive.

— Croyez-vous? Vous allez voir que non. Dans le dernier entretien particulier que nous avons eu, ne vous souvient-il pas de certaines paroles brèves, qui en contenaient plus long

qu'elles ne disaient? Je vais aider à votre mémoire. Accusée par vous, bien injustement, d'avoir révélé à Claire une liaison que vous n'aviez pas su tenir assez secrète, je vous ai répondu que nier la vérité pour servir les intérêts d'une autre eût été par trop d'abnégation. Voilà ce qui a été dit. Et ce qui était sous-entendu, c'est que je haïssais cette autre d'être aimée de vous, parce que, moi, je vous aimais... Est-ce exact?

— Absolument exact. Et ce qui ne l'est pas moins, c'est que, les droits que vous vous attribuiez sur ma personne étant imaginaires, je ne les ai pas admis comme circonstances atténuantes à votre délation... Mais pardon... la courtoisie m'oblige à vous croire quand vous m'affirmez n'en avoir pas été littéralement l'auteur.

Constance eut un sourire dédaigneusement cynique, qui disait clairement : « Croyez-le ou ne le croyez pas... cela m'est fort égal. »

— Vous l'affirmez faiblement, au surplus, reprit-il avec ironie. Et ce que vous ne niez pas, c'est d'avoir attisé les rancunes de ma femme, pour faire d'elle l'instrument des vôtres. Cela seul vous juge, n'y eût-il rien eu depuis. Car vous ne me deviez rien, soit, pas plus que je ne vous devais moi-même. Mais vous vous prétendiez attachée à votre cousine qui n'avait jamais eu que bontés pour vous, et vous n'avez pas craint, dans je ne sais quel intérêt de pure malfaisance, d'empoisonner ses derniers moments.

A mesure qu'il sortait de son calme, elle s'affermissait dans le sien.

— Parfaitement, répondit-elle. Tout cela a été plus ou moins indiqué alors. Mais, comme le lieu ni l'heure ne convenaient à une discussion de nature aussi intime, je l'avais laissé tomber. Et depuis, avec une patience dont je m'admire, j'ai attendu qu'une occasion me permît de la reprendre. Sans l'avoir cherchée, je la trouve aujourd'hui.

— Est-elle beaucoup plus favorable?

Instinctivement, Bertrand jetait un regard autour de lui.

— Que craignez-vous donc? Qu'on écoute aux portes?

Il haussa les épaules.

— Comme il vous plaira, d'ailleurs. Si vous préférez que

cette explication ait lieu chez moi, fixez-en le jour. Mais, ici ou là, vous devez m'entendre. Accusée, j'ai droit à ma défense.

— Eh bien! je vous écoute. Puisqu'il le faut, autant en finir sur l'heure.

— La galanterie est courte... Ah! votre ton a changé depuis le temps où, faute de mieux, vous aviez bien voulu me distinguer... et où la pensée qu'en acceptant vos soins je trahissais l'affection de votre femme ne paraissait point vous inspirer une vertueuse horreur.

Allongée dans un fauteuil, en son fourreau de satin noir, au décolletage plus réservé que d'habitude, sans qu'on y perdît rien, l'étoffe chatoyante, toute ruisselante de jais, moulant comme une cotte de mailles le corps souple et voluptueux, à travers ses lourdes paupières mi-closes qui le guettaient, elle connut que l'ironie avait frappé juste. Elle poursuivit, narquoise et nonchalante :

— Vous êtes un homme charmant, monsieur mon cher cousin... Vous plaisez aux femmes et vous en tirez vanité. Et vous leur faites la cour au hasard, dans le tas, toujours prêt à ramasser une bonne fortune, quitte à la rejeter le jour où vous en rencontrerez une autre qui vous tente davantage. Le sport est fort divertissant, mais a aussi ses dangers. Parmi ces femmes auprès de qui vous trompez vos loisirs de cœur, il en est qui y vont bon jeu bon argent. Vous faites tout ce qu'il faut pour être aimé, et on vous aime, car vous le faites fort bien. Puis, au moment décisif, si le vent de votre caprice vient à souffler ailleurs, vous faussez compagnie. Parce que vous n'êtes pas allé jusqu'au bout, cela ne compte pas. Et vous pensez vous en tirer ainsi... c'est si simple!... Mon Dieu, oui, à prendre les choses au pied de la lettre, je n'avais pas de droits sur vous, car je n'étais pas votre maîtresse... quoique tout le monde l'ait cru.

— Vous entendez par là que je vous avais compromise? Je le regrette et m'en excuse. Mais, entre nous, permettez-moi de vous dire que le plus fort était fait avant moi.

— C'est possible. Aussi n'est-ce pas là mon grief... Je me moque bien de l'opinion... Ce que j'en dis est seulement pour montrer que vous étiez allé très avant.

— Vous aviez été assez bonne pour me donner quelques encouragements.

— Vous pouvez même dire que je m'étais offerte... Si, si, dites-le donc : c'est la vérité, et elle ne m'offense pas. Cela ne semblait point vous déplaire alors. Oui, je devine ce que vous pensez... que je suis une de ces enragées coquettes qui provoquent les galanteries, sans que, si vivement qu'on réponde à leurs invites, cela engage de part ni d'autre. Peut-être ai-je été ainsi, mais pas avec vous. Ne prétendez point vous être mépris. Je vous appartenais, vous le saviez... Vous n'aviez qu'à étendre les bras pour me prendre, et je m'abuse étrangement s'il s'en est fallu de plus de l'épaisseur d'un cheveu.

Bertrand n'échappait point à l'embarras où mettent un homme de pareils aveux de femme.

— Je ne chercherai pas à nier des choses aussi flatteuses pour moi, — répondit-il froidement, — quoique j'en eusse, je vous assure, jugé avec moins de présomption que vous ne le supposez. Mais à quoi bon ceci ? Pas plus que vous je n'userai de détours. Le penchant que vous étiez si bien faite pour inspirer a été contrarié par un autre, à temps pour que rien d'irréparable ne fût entre nous. Qu'y pouvais-je faire ? Je ne demandais qu'à rester votre ami, en toute gratitude de la bonté avec laquelle vous aviez accueilli mes soins. Quelle autre obligation, je vous prie, me créaient-ils envers vous ?

A son vif étonnement, ce n'est point par de la violence qu'elle lui répondit. Il vit — car il la regardait maintenant — ses yeux glauques se lever sur lui, noyés d'une douceur qu'il ne leur connaissait pas.

— Aucune, j'y consens. Seulement, au point où vous m'aviez conduite... sans vous en douter, soit !... n'étais-je pas bien pardonnable de concevoir de la colère contre celle qui vous volait à moi ? Ah ! il est facile aux heureux de juger sévèrement ceux qui souffrent... et qui souffrent pour eux. Savez-vous que le jour où je vous ai connu, vous qui veniez pour épouser ma cousine, presque ma sœur, savez-vous que ce jour-là je vous ai aimé ?

Bertrand fit ce geste de protestation railleuse qu'on oppose à une exagération.

— Mon Dieu, je ne prétends pas que, nouvelle Juliette en présence de Roméo, je me sois dit : « Lui ou la tombe! » ni même « le couvent... » Ces choses-là n'arrivent pas. D'ailleurs, aux yeux de l'enfant que j'étais alors, marié, vous étiez irrévocablement perdu pour moi. Puis je me suis mariée à mon tour... on m'a mariée plutôt, comme on marie les filles sans fortune... et ce n'est pas cela qui m'a fait oublier, oh! non. Les attitudes éplorées et pitoyables ne sont pas mon genre, et je ne sais pas me faire plaindre... Mais j'en ai eu, des amertumes; j'en ai dévoré, des regrets; j'en ai étouffé, des rancœurs et des rages... oui, des rages surtout. Je suis mauvaise, il est vrai... j'aurais été aussi bonne qu'une autre si la vie m'avait été meilleure. M. Castillon était un honnête homme, c'est tout ce que j'en puis dire. Paix soit à son âme!... Je le lui souhaite de grand cœur pour le seul plaisir qu'il m'ait fait : me laisser veuve avant trente ans.

— Pardonnez-moi d'être indiscret... mais, si je ne me trompe, vous n'aviez pas attendu votre liberté pour chercher des compensations.

— Oui, certes, et je ne prétends pas m'en cacher. Me résigner dans le devoir et la vertu, ce n'était pas ma vocation. J'étais d'une autre étoffe que Claire, moi... Je voulais vivre. Oui, j'ai eu des amants... après? Il est de bon goût vraiment et de bon cœur, de me les jeter à la face!... Si le mariage ne me donnait que dégoûts, l'amour, ou ce que je m'imaginais tel, ne m'a laissé que lassitude et néant. Et lorsqu'en vous séparant de votre femme les événements vous ont rapproché de moi, le véritable amour, celui de mes dix-huit ans, qui n'avait pas voulu mourir, s'est réveillé ardent, passionné, en toute connaissance de lui-même. Ah! je m'en souciais bien, de trahir l'affection!... Je ne me pique pas, moi, de beaux scrupules d'honneur. Est-ce qu'une femme qui aime s'embarrasse de cela?

Bertrand fronça le sourcil assez visiblement pour qu'elle le jugeât touché au vif par l'allusion. Et, avec une véhémence croissante, elle continua :

— Claire, d'ailleurs, je l'avais prise en haine. Vous ne l'aimiez pas, vous ne l'aviez jamais aimée. Elle n'avait que la possession d'état, bien peu de chose... elle ne l'avait même

plus. Il lui restait seulement votre nom, l'enfant que vous lui aviez donné, et le souvenir amer des années passées auprès de vous. Eh bien! pour ce peu-là je la détestais. Songez-vous alors à ce qu'il m'est monté au cœur de fiel contre cette autre femme, superbe et triomphante, qui pour vous conquérir n'a eu qu'à se trouver sur votre chemin, et sur le mien?... Oh! soyez tranquille : je ne dirai rien contre elle, Chacun témoignera qu'en toute occasion je prends la défense de la comtesse Jacqueline, même lorsqu'on dit que vous êtes son amant. Ce n'est pas magnanimité, non... mais les propos ne sont qu'une puérile vengeance. Les atouts étaient dans son jeu, elle a gagné la partie. Moi, j'ai rêvé la revanche, et qui osera me le reprocher? Mais comment? Elle a le charme qui fait aimer, la fortune grâce à quoi l'on impose ce qui ne serait pas toléré chez une autre, une liberté qu'elle n'avait pas eu à acquérir au prix d'un mariage odieux... elle vous a enfin... elle a tout. Un seul obstacle barrait sa route royale. Quand la mort de votre femme est venue le faire tomber, une folie s'est emparée de moi. L'amour, je ne pouvais le lui arracher... eh bien! elle n'aurait pas le mariage. Y tenait-elle? Je l'ignore, et j'en doute... Mais pour le monde, au moins, elle n'irait pas jusqu'au bout de son insolent bonheur. Vous savez ce que j'ai fait... sans mentir après tout. Oui, vous allez me dire que pour n'être point mensongère, une dénonciation n'en est pas moins une bassesse... et j'en ai commis deux. Je n'y contredis point. Je me suis expliquée, je ne me défends plus... Me condamne qui voudra.

De la nuque au talon, incendiée de passion et frémissante de colère, l'œil allumé de flammes étranges, elle était presque belle, de cette beauté violente et capiteuse, sa séduction propre, qui irritait et attirait à la fois.

Malgré lui, Bertrand se sentait troublé par cette explosion furieuse de révolte et de défi. Cependant il ne lui plaisait point de s'émouvoir.

— Vous plaidez à merveille! répliqua-t-il, glacial. Mais dépouillé de votre éloquence, cela revient à dire que, pour vous venger de la vie, qui ne vous avait pas traitée selon vos mérites, vous avez fait du mal à une femme contre qui vous étiez sans l'ombre d'un sujet de plainte, et à un homme que vous prétendiez aimer.

— Je vous l'ai dit : je ne suis pas une belle âme, moi... Quel mal vous ai-je fait, d'ailleurs? Est-ce que je vous empêche d'être heureux? Vous êtes comme du vivant de Claire. Aviez-vous donc attendu et espéré sa mort? Je ne vous fais à l'un ni à l'autre l'injure de le croire. Et si j'ai pensé que vous seriez fidèle à la promesse arrachée par votre femme mourante, si j'ai pressenti que la comtesse Jacqueline vous y encouragerait, n'était-ce pas un hommage que je rendais à vous deux? Où est le mal dans tout cela?

Elle était bien servie par son perfide cynisme. Pour lui faire mesurer l'étendue de son grief, pouvait-il la mettre dans la confidence de ce qui rongeait son amour?

— Malfaisance stérile, en effet! répondit-il. D'autant plus que ce mariage contre lequel vous avez usé d'armes si déloyales, êtes-vous donc tellement certaine qu'il ne se fera point? En spéculant sur les trop nobles scrupules d'une femme de cœur, vous avez compté sans ce que, pour en triompher, peuvent le temps et l'amour. Ne vous complaisez pas dans votre œuvre, car elle n'est pas accomplie. Non, vous n'avez pas fait grand mal... Seulement c'est à l'intention que je vous juge.

S'il avait parlé exactement selon la vérité, son calme eût été moins contraint. Elle en eut le sentiment. Un peu désarçonnée pourtant par cette assurance, elle cessa d'être agressive, et, d'une voix humble et mouillée :

— Vous êtes bien dur et bien cruel, gémit-elle. Si j'ai commis une mauvaise action, c'est de vous aimer qui m'a rendue coupable. Et puisque personne n'en a souffert, à plus forte raison cela me vaut-il bien votre pardon.

Trompeur ou non — qui peut lire clairement en ces âmes ténébreuses? — son accent de sincérité toucha Bertrand.

— Le pardon n'est qu'un mot, qui n'efface rien! — dit-il après une pause. — Si vous y tenez, je vous l'accorderai en ce qui me concerne. Mais je n'ai pas qualité pour pardonner au nom d'une autre, qu'en ceci vous avez offensée plus gravement que moi... et c'était m'offenser moi-même.

Déjà changée, Constance eut un petit rire sec.

— La comtesse Jacqueline? Êtes-vous bien sûr qu'elle prenne la chose tellement au tragique! N'a-t-elle pas toujours

été au-dessus des conventions? S'il était vrai que j'eusse réussi à vous empêcher de l'épouser — et vous venez de me dire qu'il n'en est rien. — je lui aurais rendu service, en lui épargnant une faiblesse qui détruirait l'originalité de son attitude... de son caractère, si vous préférez, — corrigea-t-elle devant un mouvement de Bertrand. — Et puis, ne lui ai-je pas procuré l'occasion de se montrer forte et magnanime? En se faisant le champion de l'honneur romantique, n'a-t-elle pas pris le rôle viril qui lui sied si bien?

— Cette ironie, madame, est fort déplacée... et il n'est pas de courtoisie qui me fasse la souffrir plus longtemps.

— Où voyez-vous de l'ironie? Je constate et j'admire une grandeur d'âme dont je n'aurais pas été capable... ni moi, ni aucune femme pareille aux autres... j'entends la femme amoureuse entièrement, absolument, de l'amour véritable, qui ne connaît rien en dehors de lui. Ah! si j'avais été à sa place... Certes, je n'aurais pas cherché à peser sur votre détermination. Mais si, comme vous me l'avez dit sur l'heure même, votre honneur d'homme avait jugé que ce serment de complaisance ne l'engageait pas, je ne me serais pas substituée à lui pour en décider autrement... et c'est avec reconnaissance que j'aurais accepté le surcroît de bonheur offert. Aller contre les dernières volontés de la morte, que m'aurait fait cela? Vous seul aviez des devoirs envers elle, à vous seul il appartenait d'en fixer la limite. Vouloir faire plus que vous, oh! c'est chevaleresque assurément, mais ce n'est pas femme.

La protestation qu'elle attendait ne venant pas, elle continua, âpre et rageuse :

— Désirable entre toutes, certes, votre charmante amie... tellement qu'elle dédaigne de faire usage des séductions de son sexe. C'est par d'autres armes qu'elle conquiert, la lame au poing, le casque en tête, cuirassée d'orgueil et de vaillance, en belle valkyrie héroïque... Et les valkyries daignent aimer, peut-être, mais ne condescendent point au mariage... Elles ont trop de superbe pour ne pas mépriser la vertu, mais en cessant d'être chastes elles n'entendent pas renoncer à être libres. C'est moins banal... et c'est plus pratique.

Profondément blessé dans celle qui lui était chère et qu'il n'avait pas à défendre contre des attaques aussi perfides.

exaspéré d'entendre formuler avec une précision brutale ce que trop souvent il avait confusément senti, Bertrand était pâle de colère, — cette colère blanche, furieusement impuissante, de l'homme désarmé en face d'une femme.

— Vous abusez de ce qu'ici je suis à demi chez moi, dit-il d'une voix altérée. Si vous ne voulez pas que j'oublie ce que je vous dois, vous en resterez là.

— Volontiers... je n'ai plus rien à dire.

Elle avait bien calculé son temps : en ce moment on entra annoncer la voiture. Avec la politesse automatique qui, chez les êtres raffinés, domine toutes les crises, Bertrand posa à Constance sa fourrure sur les épaules. Sa propre pelisse reçue des mains du valet de chambre, il descendit avec elle. Comme toujours, les alarmes avaient été fort exagérées, et, la neige ayant cessé de tomber, la circulation n'offrait pas autant de difficultés qu'on avait cru. Elle déclara pouvoir sans crainte regagner seule l'avenue de l'Alma. Il se laissa facilement persuader, et rentra à pied chez lui.

XV

— Cette femme est le diable ! — se dit Bertrand au réveil, après une nuit de fièvre, hantée par le mauvais esprit.

Au rouge et clair soleil d'hiver s'évanouirent les angoisses confuses qui l'avaient oppressé, et, la scène de la veille lui revenant, il leva dédaigneusement les épaules. Que valait cette rhétorique sentimentale dont, un instant, il avait eu la naïveté de se laisser émouvoir ? Pas femme, Jacqueline ?... Non certes, Dieu merci, si être femme c'est avoir une âme d'argile, pétrie d'égoïsme, de vilenie, de lâcheté, de mensonge, de ruse, tous les vices de l'enfant, de l'esclave et de la courtisane. Il avait placé plus haut son cœur. Toute bonté et honnêteté, celle qu'il aimait, franche comme l'or, solide comme l'acier, limpide comme l'eau de roche, sans un acte douteux, un désir bas, une pensée trouble. Pas femme, elle ?... Allons donc !... Et il évoquait les heures douces vécues à son côté, en ce logis qu'illuminaient sa beauté souriante, sa grâce

fière, son élégance patricienne. Pas femme?... avec ce tact discret, cet aimable commerce, cette tendresse délicate, la sérénité d'une conscience droite, la tranquille assurance d'un caractère net — tout ce qui fait le foyer chaud, clair, vivant, où dans une entière sécurité un homme peut fixer son honneur et son bonheur.

Il aimait Jacqueline, il l'aimait profondément, jamais il ne l'avait autant aimée que ce matin-là. Il l'aimait de toute sa passion et de tout son respect, et il voulait le proclamer publiquement. C'était temps d'en finir avec la comédie que depuis deux ans ils jouaient au monde. Assez de ces dissimulations indignes d'elle. Qu'elle eût consenti à ces belles amours secrètes, luxe rare et triomphante conquête d'un cœur d'homme, il lui en gardait une inoubliable reconnaissance. Mais elle n'était pas faite pour être une maîtresse, fût-ce la plus fière et la plus honorée. A la sincérité et à la droiture il faut le grand jour... Béni le libertinage d'imagination qui l'avait attiré vers cette vierge affranchie de certaines entraves sociales. A la mieux connaître pourtant, il n'avait pas trouvé en elle ce quelque chose de subtilement pervers qu'il lui avait cru d'abord, pour justifier l'audace de sa poursuite. Et quoiqu'il ne l'en aimât pas moins ainsi, c'était là le secret du malaise qui, depuis qu'il était libre, se glissait entre eux.

Qu'elle se fût donnée sans faiblesse et sans peur, c'était d'un grand cœur et d'une âme haute. Dans leur cas le mariage n'était rien, qu'une formule. Mais le monde y tient. Ils l'avaient défié, et avaient brillamment gagné la bataille. Aujourd'hui ils pouvaient faire la paix avec lui en se rangeant sous la loi commune, si intrépidement bravée. Ils le devaient, car à tenir trop longtemps la campagne, il n'est victoire qui dure. N'étaient-ils pas déjà contrariés dans toutes les menues choses dont est faite la vie journalière? Naguère, ils avaient dit : « Attendons! » Ils avaient attendu : la preuve était faite, la cause jugée. De ce pas il se rendait chez Jacqueline. Soufflant sur une chimère à laquelle il avait eu le tort de la laisser se prendre, — séance tenante, par la force de la raison, par la domination de l'amour, il emporterait son consentement à ce mariage et ils seraient désensorcelés.

S'exaltant de ces pensées, il sortit et se dirigea rapidement vers le quai Voltaire. La distance était courte. Comme il allait franchir le seuil, tout à coup il eut la sensation physique d'un bras se posant sur le sien pour l'arrêter et d'une voix lointaine qui, sévère, lui jetait à l'oreille :

— C'est juré... c'est juré sur l'honneur.

Et il demeura cloué au trottoir par la peur d'entrer suivi de ce spectre, dans lequel il reconnut sa conscience.

Cela ne dura que le temps d'un éclair. Seulement, l'idée lui vint de consulter sa montre, et il jugea l'heure trop matinale pour monter. Il n'était, en somme, qu'un ami de la maison. Il reviendrait un peu plus tard. Continuant à marcher le long du quai désert, sous les arbres décharnés, blancs de givre, la paix rentrée en lui, une autre image l'accompagna, riante et douce, celle de la vie commune avec la femme qu'il aimait et l'enfant à qui, grande sœur aînée, elle servirait de mère. Allant toujours, sans y penser, il se trouva devant les Affaires étrangères. Quelqu'un qui se disposait à en franchir la grille l'aperçut et le joignit en s'écriant :

— Eh bien ! Maguelonne, que pensez-vous du ministère ?

C'était un de ses anciens collègues à Saint-Pétersbourg, aujourd'hui directeur des consulats.

— Nous en avons donc un ? répondit-il distraitement. Cela m'intéresse si peu que je n'ai pas encore ouvert un journal ce matin.

— Bonnet blanc, blanc bonnet... excepté au département, où par miracle, on a mis un homme de la carrière.

Malgré ses graves préoccupations, Bertrand dressa l'oreille.

— Vauxelles ? demanda-t-il.

Ce nom avait été prononcé au cours de la crise.

— Lui-même. Pourvu que ça dure ! comme disait Madame Mère... Assez, je l'espère bien, pour que vous en profitiez, mon cher.

— Même avec lui, je me crois décidément trop réactionnaire pour trouver grâce.

— Allons donc !... Il sera trop heureux d'épurer en sens inverse. Vous n'entrez pas prendre l'air du bureau ?

— Impossible... J'ai un rendez-vous. Au revoir...

Et il s'éloigna d'un pas d'homme affairé, pour bientôt re-

tomber en sa flânerie et en son rêve, qui prenait un aspect nouveau. Oui, sans doute, avec comme ministre son ancien chef de Rome, — dont il était l'ami, — pour rentrer dans le cadre actif, et en bonne place, il n'aurait que la peine de le demander. Cela lui ramena une nostalgie. qui parfois lui venait, de son existence cosmopolite d'autrefois... Mais pour aiguiller dans cette voie qui s'ouvrait, il fallait que Jacqueline consentît à devenir sa femme. Et il hésitait à le lui demander?... Vivement, il rebroussa chemin, bien décidé cette fois à ne pas se laisser influencer par des visions absurdes.

Mais comme il approchait, une crainte lui vint tout d'un coup, qui lui fit ralentir le pas. Si elle allait refuser encore? Si elle s'obstinait dans ce scrupule qui n'appartenait qu'à lui et qu'elle s'était approprié? Comment était donc entrée en lui cette pensée funeste qu'elle aimait moins son amour que son orgueil? Et quel orgueil?... Non pas celui qui fait la chasteté des femmes, — de celui-là il avait triomphé sans trop de peine — mais une sorte de vanité morale. Oubliant que tout à l'heure il avait presque eu peur de l'entendre dire oui. il s'effrayait maintenant de penser qu'elle pourrait dire non. Et de nouveau, hésitant à entrer, il dépassa la porte.

Il marcha encore, dans l'autre sens, exaspéré de ces tergiversations misérables. Plus il essayait de se reprendre, plus il se perdait, jusqu'au moment où, dans une sueur de doute, cette flèche empoisonnée vint le blesser au cœur : la résistance de Jacqueline, ne serait-ce pas un prétexte pour éviter de s'asservir à ce qui enchaîne les femmes dans le mariage? Des propos lui revinrent, qu'elle avait tenus voilà longtemps. le premier soir où le destin les avait joints, et où, singulièrement attirés l'un vers l'autre, ils avaient causé en si grande liberté.

« Plutôt rester fille que risquer de n'être pas honnête femme... Ne me croyant pas plus cuirassée qu'une autre contre la tentation, je n'aurais garde de me mettre dans ce guêpier... »

Eh quoi! allait-il donc retourner contre elle cette loyauté qui faisait le charme rare par lequel Jacqueline l'avait conquis? Ce qu'elle voulait dire ce jour-là, sous forme paradoxale, c'est qu'on ne doit se marier qu'avec l'absolue certitude d'aimer. Ne l'aimait-elle donc point? Était-elle de

cœur capricieux? Ce lien qui les unissait, n'était-il pas inbrisable? L'épreuve, au contraire, était faite, et de nature à conjurer toutes craintes d'avenir.

Une autre fois cependant, voici qu'il s'en souvenait encore, elle avait dit aussi, et dans un entretien autrement grave :

« Qui sait s'il ne vaut pas mieux demeurer comme nous sommes?... Peut-être le mariage nous réussirait-il moins bien que l'amour... »

Oui... mais c'était là une des paroles qu'elle avait trouvées pour adoucir l'amertume de la résolution prise. Il était déraisonnable, il était injuste d'en abuser aujourd'hui pour diminuer son caractère. Et, la rage au cœur, songeant à la pâle morte glacée dans cette haine d'outre-tombe dont elle avait laissé derrière elle le pesant héritage, Bertrand se surprit à dire, haineux à son tour :

— Qu'avait-elle affaire de mourir?... Si elle était demeurée entre nous, nous n'aurions pas cessé d'être heureux.

Il n'alla point chez Jacqueline ce jour-là.

Rarement ils restaient plus de vingt-quatre heures sans se voir. Le lendemain il n'y alla pas non plus. Ce soir-là, madame Le Séneschal se rencontrait avec Jacqueline dans une maison tierce. Depuis que cette aimable femme avait renoncé à l'amour — ayant marié de sa main son dernier adorateur, qui aurait fort bien pu n'être que l'avant-dernier, — elle s'en consolait en regardant aimer les autres, en les y aidant au besoin. Elle était la seule qui ne se fût pas trompée, ou à peine, sur le moment précis où avait commencé la liaison de la comtesse Jacqueline avec Bertrand de Maguelonne. Pour ces choses, elle avait un flair de chien d'arrêt. Jamais elle n'avait cherché à provoquer les confidences de sa jeune amie qui, si ouverte et cordiale qu'elle fût, n'invitait pas l'indiscrétion. Mais des deux parts se devinait une entente tacite. Quant aux autres, lorsqu'on essayait de la faire parler, elle déclarait tout d'une haleine ne rien savoir d'abord; que, sût-elle quelque chose, elle s'en tairait, enfin que cela ne regardait personne.

C'était vraiment une excellente femme que la baronne, et la banalité de ses abondantes effusions ne signifiait point qu'elle mît au même rang dans son cœur tous ceux à qui elle

les prodiguait. Comme sous ses dehors évaltonnés, elle ne manquait pas de jugement, et ses préférences étaient d'ordinaire assez bien placées. Bien que parfois Jacqueline fût un peu fatiguée de sa turbulence et de son bavardage, elle avait aussi de l'amitié pour cette femme indulgente, serviable et sûre.

— Les oreilles ont dû vous tinter ce tantôt, chère belle, — lui dit madame Le Séneschal, — et du bon côté, celui du cœur, car c'était des gens qui vous aiment bien qui parlaient de vous.

— Vous en étiez, alors.

— Et puis votre grand ami Yvon Kérouen. Nous nous remémorions notre voyage en Algérie et en Égypte, l'année de votre deuil. Quel charmant et excellent garçon!... Comme il vous était dévoué!... Avec quel tact il s'efforçait de vous consoler de votre chagrin, par le vrai moyen, qui est de le partager!

— Cela lui était facile... il aimait mon père comme s'il eût été son fils... Où donc l'avez-vous vu?

— Chez moi, à l'heure du thé. Vous avez oublié que c'était vendredi. Je vous espérais, M. de Maguelonne m'ayant fait l'honneur rare de sa visite.

Jacqueline parut contrariée, non de l'allusion, car au lieu de la laisser tomber, elle insista.

— Ils se sont rencontrés chez vous?

— Nous sommes restés seuls tous les trois indéfiniment.

— Je veux croire qu'on n'a point parlé de moi tout ce temps-là!

— Presque... M. Kérouen chantait vos louanges dans tous les tons majeurs, et moi j'appuyais en contre-point.

— Et le troisième? — demanda Jacqueline avec un petit rire forcé, — il me diffamait donc, que vous aviez à rompre de telles lances en ma faveur?

— Quelle idée!... Nous disions du bien de vous pour notre plaisir, et ce n'est pas M. de Maguelonne qui y aurait contredit, apparemment. Mais j'imagine qu'il eût préféré être seul avec moi à en dire autant. Il faisait à l'autre des yeux de chat sauvage. Et comme tous les deux sans doute pensaient que vous alliez venir, aucun ne voulait céder la place. J'ai vu le moment où, pour les faire partir, je serais obligée de crier au feu.

La chanoinesse sourit, énervée :

— Pourquoi les hommes d'esprit ont-ils de pareils enfantillages ?...

C'est à l'un des deux seulement qu'elle pensait. La baronne aussi en répondant :

— Que voulez-vous, ma belle chérie, quand on aime une femme, on ne tient pas à ce qu'elle ait des amis de l'autre sexe, surtout jeunes et bien tournés. Il ne faut pas lui en vouloir.

Jacqueline ne se gendarma point contre ce singulier, ce que voyant, à sa façon Saint-Jean-Bouche d'Or, madame Le Sénéschal ajouta :

— Puisque j'ai levé ce lièvre-là, je voudrais bien en profiter pour vous demander une chose...

— Pourquoi je n'épouse pas Bertrand de Maguelonne ? Eh bien ! mettons que c'est parce que j'ai fait vœu de célibat, et n'en parlons plus.

Et aussitôt elle interpella au hasard quelqu'un qui s'approchait.

Arrivant vers deux heures quai Voltaire, Bertrand y trouva Yvon Kérouen, debout pour s'en aller. Après une poignée de main où d'un côté la cordialité faisait absolument défaut, sans adresser la parole au marin, il le laissa achever son conciliabule avec Jacqueline. Il s'agissait d'un de ces rendez-vous toujours inintelligibles et un peu irritants pour qui n'en est pas. Elle essaya bien d'y intéresser Bertrand, mais il tournait le dos et feuilletait une revue, en affectant la discrétion, sans prendre la peine de dissimuler sa mauvaise humeur. Yvon sorti, elle lui dit, un peu fâchée :

— En vérité, mon ami, je ne suis pas suspecte d'exagérer la prudence... pourtant il ne faudrait pas me compromettre à plaisir.

— Vous y mettez bien du vôtre, avec ce garçon qui déjeune ici tous les jours.

— Quand ce serait vrai, cela n'aurait aucun rapport. D'ailleurs il a si peu déjeuné, qu'il n'a fait qu'entrer et sortir afin de prendre mon jour pour une visite à l'atelier de Carrias, où je dois le conduire... Mais il me semble que je vous rends des comptes... Savez-vous bien, mon pauvre Bertrand, que vous devenez insupportable ?

— Je ne dis pas non. C'est qu'il finit par m'agacer, votre ami d'enfance !

L'ironique emphase dont il accentua le mot mit un pli au front de Jacqueline.

— L'ami ne date pas tout à fait d'aussi loin, répliqua-t-elle, vous le savez parfaitement.

— Je ne le sais que trop.

— Voulez-vous donc que je le supprime ?

— Non, mais vous pourriez, à plus juste titre, lui faire l'observation que vous m'adressiez tout à l'heure. Il n'a aucun tact... L'autre jour, chez madame Le Séneschal, il parlait de vous avec une familiarité que je ne me permettrais point.

— Je ne pense pas qu'il ait outrepassé les limites commandées par le respect ! riposta vivement Jacqueline, très rouge. Quant à user de certaines réserves, vous y êtes en effet tenu davantage. Inutile, n'est-ce pas, de vous expliquer pourquoi ?

Il était dans cette disposition chagrine qu'aggrave tout ce qui devrait l'apaiser.

— Si vous croyez que le monde se gêne pour jaser de lui à votre sujet tout autant que de moi !...

— Le monde est sot et méchant. Vous n'aviez pas accoutumé de vous tant occuper de ses propos. Mais, puisque vous voilà si timoré, je vous dirai que dans cette occurrence, votre attitude désobligeante a été bien plus significative encore.

— Je vous demande ce qu'il me laissait à dire !... Et cette autre histoire, la connaissez-vous ? Dans je ne sais quelle maison où se trouvait le président Marguery, — de qui je la tiens, — on vient à associer nos deux noms. Voilà votre marin qui éclate comme une torpille, vous défendant de cette... calomnie avec une chaleur dont on a souri et chuchoté ce que vous pensez... C'est adroit, n'est-ce pas ?... et bien agréable pour moi.

— Mais, moi, il m'est agréable que les gens qui m'aiment prennent mon parti contre ceux dont l'intention est de me diffamer. Seulement Yvon est un grand naïf honnête, et il ne se doute pas que, dans ce vilain Paris, médire d'une femme lui vaut mieux qu'en parler trop bien ; encore moins qu'en outre des commentaires imbéciles et malfaisants de la galerie, le meilleur ami de cette femme s'en trouvera offensé.

— Offensé, c'est beaucoup dire... mais de quoi se mêle-t-il?

— Perdez-vous l'esprit? Il est pour moi le frère le plus affectueux et le plus dévoué, il me le prouve, et ce m'est un véritable chagrin de vous voir lui marquer si peu d'amitié.

— Oh! ces fraternités-là, on sait ce qu'il en faut croire...

C'était dit rapidement, comme à lui-même. Elle le regarda, étonnée.

— Vraiment?... Et que croyez-vous donc?

Détournant son regard, crainte qu'elle n'y lût l'horrible doute qui, toujours repoussé, revenait toujours l'assaillir, il répondit vivement :

— Moi, je ne crois rien... ce sont les autres qui s'en chargent.

— Enfin, reprit-elle avec impatience, ne dirait-on pas qu'il est le premier et le seul avec qui je sois sur un pied de familiarité? Va-t-on prétendre que tous ceux qui m'approchent soupirent pour mes beaux yeux? C'est vouloir me rendre ridicule.

Elle souriait, mais du bout des lèvres. Lui aussi voulut tourner la chose légèrement.

— Ils ne s'en privent pas, et ils ont bien raison. Mais vous devez comprendre quelle sotte figure je fais vis-à-vis de moi-même, quand j'en vois un se prévaloir à ce point de votre intimité. Tenez, donnez-moi seulement votre parole que celui-là ne vous a jamais aimé, et je vous tiens quitte des autres.

— L'exigence est un peu forte, répondit-elle avec hauteur. Où prenez-vous le droit de me poser pareille question?

— Pardonnez-moi... je me croyais quelques droits sur vous.

— Je ne vous les marchande pas, que je sache... mais ils s'arrêtent à une jalousie rétrospective, d'ailleurs trop absurde pour mériter qu'on s'en fâche. Yvon a vraiment bien l'air d'un prétendant évincé!... car c'est cela que vous voulez dire, je présume? Et son attitude avec vous est bien celle qu'on a avec un rival!... Mais j'y songe... peut-être, au contraire, craignez-vous d'être supplanté par lui? Il est positif qu'à voir la mine que vous lui faites, on pourrait s'y tromper, mon ami, et mal juger qui des deux est le plus avant dans mes précieuses faveurs.

Bertrand haussa les épaules et d'un mouvement vif, lui prenant les mains, qu'il baisa :

— Moquez-vous de moi ! dit-il ; vous avez raison, Jacqueline, et je ne suis qu'un sot. C'est ce marin qui a le mauvais œil. Je finirai par être obligé de lui chercher querelle pour me débarrasser de lui.

— Eh bien ! mon ami, je vous engage à n'en rien faire, attendu que je ne vous reverrais de ma vie. A-t-on idée d'une tyrannie pareille? C'est à croire, en effet, qu'on vous a jeté un sort, Bertrand : je ne vous reconnais plus.

Et, subitement adoucie :

— Voyons, qu'avez-vous?

Ce qu'il avait, ce qui depuis des jours et des nuits l'exaspérait jusqu'à la folie, pouvait-il le lui dire? Cela ne cessait d'être imprécis que pour devenir offensant.

— Je n'ai rien, répondit-il, rien que la déraison, sans doute, l'éternelle déraison de me croire moins aimé que je n'aime.

De nouveau elle se révolta, et, avec plus de colère :

— Je ne vous aime pas assez?... Je croyais pourtant vous en avoir donné la preuve suprême qui soit au pouvoir d'une femme. Et c'était trop, puisque voici où cela nous conduit.

C'était pour lui le moment de parler. S'il l'eût fait avec la passion, avec l'éloquence dépensée ces jours derniers pour se persuader lui-même, lasse elle aussi, un peu découragée, Jacqueline peut-être se fût laissée convaincre. Mais il se trouva sans paroles. Craignait-il qu'elle dît oui ou qu'elle dît non?... Elle eut l'intuition de ce qui se débattait en son âme :

— Écoutez-moi, mon ami. Je ne sais ce que vous avez ni ce que vous voulez... Non, taisez-vous... La seule chose que je soupçonne, vous ne voulez pas plus la dire que je ne consentirais à l'entendre. Et c'est bien, j'en ai peur, de m'y refuser qui vous fâche. Oui, j'aurais dû le savoir... Dès qu'une femme ne permet point à un homme de faire une lâcheté pour elle, c'est qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne sait pas aimer... et tant pis pour celle qui a la fierté de soustraire sa conscience à cet esclavage. Ah! je ne croyais pas avoir autant raison quand je me défendais contre l'amour... Si c'est cela, c'est une chose misérable et détestable, et plût à Dieu

que je me fusse toujours défendue contre cette faiblesse dont vous me donnez à me repentir aujourd'hui. C'est que je vous avais cru, vous, différent des autres. Vous n'êtes qu'un homme, je le vois, et très homme... Et vous découvrez peut-être que, comme on a souvent eu l'obligeance de me l'insinuer, je ne suis pas une femme assez femme. Alors, comment pourrions-nous nous entendre? C'est malheureusement un peu tard pour nous en aviser.

Son amertume se mouillait d'une émotion dont Bertrand se sentit tout confus.

— Pourquoi parler de la sorte? Je ne sais ce que vous êtes, sinon adorable, et que je vous adore ainsi.

— C'est même, me disiez-vous naguère, parce que je suis ainsi que vous m'aimez.

— Et je le dis encore. Seulement je ne suis qu'un homme, en effet, et ce n'est pas ma faute si l'amour se tourmente et se ronge et se meurtrit soi-même. Vous parliez de jalousie tout à l'heure... Je ne suis pas jaloux de quelqu'un, je le suis de tous. Ces hommages qui vous entourent et auxquels vous n'avez pas de motifs de vous montrer sévère... Cette liberté qu'on prend de vous rechercher... pourquoi non, puisque vous n'appartenez à personne?... Ces réserves dont il nous faut user l'un avec l'autre, moi pour qui vous êtes tout et qui voudrais être tout pour vous... Ces propos que je dois entendre, sans qu'il me soit permis d'y répondre... A chaque pas une humeur, un dépit, une défiance, quelque chose d'irritant et de contraire... Oui, c'est déraisonnable, mais c'est ainsi. Allez donc demander à l'amour d'avoir de la raison!

— Je lui demande d'avoir de la confiance. Croyez-vous, Bertrand, que je doive regretter un mariage impossible? Quelle vie serait la nôtre, si je vous avais donné tous les droits sur moi?

— Des droits, j'ai les seuls qui vaillent; si vous étiez ma femme, je vous sais loyale et ne craindrais rien de vous.

— Et c'est parce que notre pacte ne relève que de lui-même que vous ne le croyez pas sûr?... Ah! vous avez bien changé!... Si c'est là toute la foi qui vous reste, c'est vous alors qui ne m'aimez plus... ou peut-être ne m'avez-vous jamais aimée de la façon que je croyais et que je voulais. Il

y a un malentendu entre nous, et je crains que nous ne soyons sur le point de le payer bien cher.

— Le malentendu n'est pas entre vous et moi... il est entre nous et les choses.

— Qu'y voulez-vous faire? Nous n'y pouvons rien, vous le savez.

— Nous n'y pouvons rien, — répéta-t-il, très sombre. — Vous parliez de la malfaisance de l'amour... que dirons-nous donc de celle de la vertu? Car c'est en son nom que s'est fait tout ceci... C'est du haut de son impeccabilité pharisienne que l'épouse modèle nous a condamnés par son caprice funèbre. Elle savait bien ce qu'elle faisait en comptant sur notre honnêteté, tout pécheurs que nous soyons. Ah! cette chrétienne s'est bien vengée!...

— Taisez-vous, Bertrand... il ne faut pas maudire les morts.

— Et pourquoi donc nous maudissent-ils, eux?

Puis tout d'un coup, comme prenant un parti extrême, il cessa sa promenade agitée à travers la chambre :

— Mais si, nous pouvons quelque chose... c'est rompre ce maléfice qui pèse sur nous. L'amour ne mérite pas tout le mal que vous venez d'en dire, amie. Seulement, et parce qu'il serait trop beau sans doute, il porte en soi un poison qui le mine. Si l'on y prenait garde à temps pour arrêter ses ravages, on s'aimerait toujours, et c'est ce que nous ferons. Ce poison est entré dans le nôtre... dans le mien, devrais-je dire, car le vôtre est au-dessus de ses atteintes. Eh bien! il faut le guérir et je sais le remède. Nous avons voulu être trop sages, Jacqueline : l'amour veut un peu de folie. Quittons Paris... allons où il vous plaira, Corfou, Palerme, le Caire... Aimons-nous loin de ce qui me blesse et vous offense... aimons-nous librement, ouvertement, orgueilleusement. Bravons un arrêt inique dont notre seule faiblesse fait la force. Que ce soit notre voyage nuptial. Nous en reviendrons, tous nuages dissipés, tous doutes abolis, le passé affermi et l'avenir certain. Je ne dis pas que je vous aimerai davantage, car ce n'est pas possible, mais je vous aimerai mieux. N'est-ce pas que vous le voulez?

Jacqueline l'écoutait, stupéfaite.

— Mais c'est insensé, ce que vous me proposez là!... Vous quitteriez votre mère, votre fille?...

— Pour six mois.

— Au moment où elles viennent s'établir auprès de vous...

— Ma mère sera trop heureuse d'un prétexte pour retourner à la campagne. Cela, d'ailleurs, ne regarde que moi, ajouta-t-il avec impatience, s'attachant à cette idée subite qui donnait un dérivatif à son irritation.

— C'est de moi, alors, que je parlerai. Avez-vous songé à ce que serait mon rôle dans cette belle équipée? Voulez-vous donc qu'après avoir, à cause de vous, rompu avec une partie des miens, je m'aliène ceux qui me restent?... que je me mette hors du monde par un scandale?... En vérité, Bertrand, vous êtes fou.

— Je viens de vous le dire.

— Eh bien! alors, c'est à moi de me montrer raisonnable pour deux.

— Vous me parlez toujours raison quand je vous parle amour.

— Toujours!... Est-ce que je rêve?... Mon heure de folie, ne l'ai-je pas eue, et telle que peu d'hommes, j'imagine, se peuvent targuer de l'avoir mise dans une vie de femme? Vous parliez de bravade tout à l'heure... N'ai-je donc pas assez fait? Trouvez-vous que ce soit si sage de vous avoir aimé? Êtes-vous à ce point oublieux et ingrat? Ah! c'est bien vrai, qu'il y a un maléfice entre nous, car je me demande qui de nous deux ne voit pas les choses dans leur réalité.

Sentant son tort, il s'obstina :

— Je n'oublie rien de ce que je vous dois.

Vous m'avez tant gâté justement, que cette prudence me semble reprendre un peu de ce que vous m'aviez donné.

— Ce n'est pas d'une imprudence qu'il s'agit, mais d'une extravagance. J'ajoute que, si j'avais dû perdre à ce point la raison, ce ne serait certes pas aujourd'hui.

— Parce que vous m'aimez moins?

— Parce que c'est vous qui m'aimez moins bien... ne venez-vous pas de le dire?... et que je jouerais ma vie entière sur votre foi défaillante.

— Vous me la rendriez plus robuste. Quant à mon amour,

en allez-vous douter au moment où je ne voudrais plus voir et avoir que lui?

— C'est de la littérature que nous faisons en ce moment, non de la vie, et cela ne vous ressemble guère. Êtes-vous bien sûr que ces folies-là ne prouvent pas le contraire de ce qu'elles paraissent?

— Et vous, ne pensez-vous que votre sagesse, ce soit la volonté de vous garder?

— Voilà un mot comme il ne faudrait pas m'en dire deux! repartit Jacqueline, une montée de sang au visage. Et pour qui, s'il vous plaît, me garderais-je?

— Oh! pour personne autre que vous.

— Ni pour moi, ni pour personne. Je suis vôtre et de vous seul il dépend que jamais je ne me reprenne. Mais j'entends garder de moi-même ce qui ne saurait appartenir qu'à moi-même. Et pour vous aussi, je dois me refuser à cette étrange fantaisie. Encore moi, suis-je libre... trop libre, hélas! Vous avez, vous, des attaches, des affections, des devoirs...

— Y manquerais-je pour aller passer l'hiver en Sicile... où vous conduirait aussi le hasard?

— Oui, vous y manqueriez, parce qu'on ne croirait pas au hasard — on aurait raison — et que ce serait un scandale... un scandale de plus, que le monde, cette fois, prendrait tout à fait mal. Pourquoi m'obliger à vous dire ce que vous savez aussi bien que moi? Vous me demandez cela dans un moment d'exaltation qui ne me rassure pas sur l'avenir, et vous seriez le premier à vous repentir de ce coup de tête.

— Ou coup de cœur.

— Soit... mais si votre cœur le désire, l'honneur le défend.

— Oh! je sais qu'en matière d'honneur, vous êtes de force à en remontrer à ceux qui croient en avoir le plus!

De rouge que l'avait faite le feu de la discussion, elle devint toute pâle.

— Bertrand, ceci a trop duré!... Si vous avez contre moi quelque grief, expliquez-vous sans détours. Sinon, finissons-en. Je suis au bout de ma patience et je sens venir les paroles irréparables.

— Pardon! fit-il, interdit.

Et passant la main sur son front pour en chasser les pensées importunes, il répéta :

— Pardon, Jacqueline !... je suis absurde et odieux.

Il s'approcha d'elle ; elle le repoussa avec un peu de brusquerie.

— Non, non, en voilà assez. Je suis lasse à mourir de tout ce débat sur nous ne savons quoi, et je veux la paix... Je la veux aujourd'hui. Je la veux demain et toujours. Un amour qui s'abaisse à de pareilles misères, je l'arracherais de mon cœur, en dût-il saigner la vie entière, plutôt que de l'y garder à ce prix. Allez, laissez-moi... et ne revenez que quand vous aurez retrouvé votre calme. Ce sera bientôt, j'espère. Mais si vous voulez que je vous pardonne votre déraison, votre injustice, toute la peine que vous me causez, tout le mal que vous nous faites à nous deux, que jamais plus il ne soit question de ce dont nous venons de parler... jamais, jamais, vous le promettez ?

Il promit avec de tendres soumissions, et la laissa apaisée, lui honteux de soi, mais non pas moins sombre que lorsqu'il était entré.

XVI

Une grande tristesse pénétrait la vie de Jacqueline. Cet amour si fier et si beau allait-il donc se briser aux murailles de l'impasse où elle l'avait enfermé de ses mains? Elle ressentait un profond découragement de ne pas voir d'issue à cette crise, une immense lassitude des luttes et des chagrins pressentis, parfois le regret amer de sa folie. Ce qu'elle appelait ainsi n'était pas d'avoir aimé, mais cette chevalerie dont l'orgueil d'avoir paré son âme lui coûtait si cher. Puis elle songeait que, si elle n'avait pas généreusement refusé le sacrifice offert, au lieu du poison qui était dans leur amour, c'en serait un autre dans leur mariage : le fantôme de la parole violée hantant leurs jours et leurs nuits. Énervée aussi, à présent, sa paix évanouie, dans sa surexcitation morale, elle s'exagérait la portée du parjure dont elle n'avait pas voulu être complice, essayant ainsi de consoler son cœur par sa conscience.

Se pouvait-il cependant qu'un mot, un simple mot, eût tant d'empire, que deux existences en fussent déchirées? Oui certes, la morte s'était bien vengée. Mais vengée de qui? Il était monstrueusement injuste qu'elle fût poursuivie par la haine de cette femme, elle qui, pas un instant, dans le plus retiré d'elle-même, n'avait seulement conçu un dépit de la voir en travers de son chemin. Bien plus, alors qu'il eût dépendu d'elle de l'en écarter, c'est elle qui n'avait pas voulu que fût touchée sa dignité d'épouse. Et elle avait des révoltes, à la fin, des désirs de courir chez son amant et de lui dire :

— C'est assez souffrir pour une chimère. Bravons-la, défions une absurde et odieuse jalousie posthume. Ce sera pour nous le bonheur retrouvé, pour le monde la morale satisfaite. Là-bas, quand l'heure en sera venue, nous réglerons notre compte avec les morts.

Elle pensait ainsi — et si elle le lui avait dit, il eût répondu sans doute que c'est ce qu'il pensait aussi. Mais elle ne le lui disait jamais. Il se taisait également et chacun souffrait seul.

Ils s'aimaient toujours cependant, lui avec âpreté, elle avec mélancolie, lui inégal, passant d'accès de passion à des crises de bouderie, des humeurs sombres se fondant en tendres apaisements, elle indulgente à ses caprices par dédain des reproches, aussi par un peu de fatalisme qui était en elle et parce qu'elle savait l'amour d'essence douloureuse. Ils n'avaient point de querelles, attentifs à éviter tous sujets irritants, et ce silence était pire, les faisant à certaines heures se sentir si loin l'un de l'autre.

Jacqueline était en relations avec la mère de Bertrand, comme cela se devait après qu'elle en avait reçu accueil à la campagne. Quoi qu'en eût pensé auparavant madame de Maguelonne, à Paris, où les rapprochements sont fugitifs et superficiels, elle n'avait nul motif de voir dans la comtesse de Lesguern rien de plus qu'une amie de son fils, très du monde, de caractère sympathique et d'aimable commerce. Son air étant de ceux qui repoussent les rapports, personne ne se fût risqué à lui seulement rien insinuer sur ce sujet. Toutefois elle gardait un peu de rancune à Jacqueline de ses espérances déçues; et comme celle-ci renchérissait plutôt s'il lui arrivait de se

deviner l'objet d'une réserve, une légère contrainte avait régné d'abord. Puis, l'attrait réciproque l'emportant, la cordialité, malgré tout, était venue réchauffer la simple politesse, si bien qu'il n'eût dépendu que d'elle de reprendre auprès de Geneviève cette attitude affectueuse de grande sœur à demi maternelle qui naguère avait mis tant de douceur dans son intimité avec Bertrand. Elle ne l'avait pas voulu. A quoi bon? C'était pour elle une amertume de plus. Pourquoi fallait-il, quand, par une rare fortune, rien de l'extérieur ne leur était contraire, que dans leur amour même fût la source du mal?

Un jour, dans le salon de la rue Saint-Guillaume, elle se rencontra avec madame Castillon. Là ou ailleurs, cela lui arrivait quelquefois, sans que jamais ni l'une ni l'autre en témoignât le moindre déplaisir.

Constance s'empressa d'amener dans l'entretien un dîner qu'elle venait d'avoir, où Bertrand avait accompagné sa mère et sa fille. Elle parla beaucoup de lui, négligemment, en ces termes familiers qu'à la rigueur justifiait leur alliance, et de façon à faire présumer une très grande intimité, tellement que madame de Maguelonne s'en étonna. Elle croyait à son fils des sentiments tout opposés. Jacqueline avait ses raisons de n'ajouter qu'une demi-créance aux propos de madame Castillon. Néanmoins, c'était assez déjà pour que celle-ci n'eût pas perdu sa journée.

Ce fut une clef qui lui ouvrit le secret de bien des choses obscures. Si, après le mal qu'elle lui avait fait, cette femme rentrait dans la vie de Bertrand, ce ne pouvait être que par des manèges et des artifices contre lesquels sa droiture se sentait désarmée. Quel ascendant funeste cette rouerie ne pourrait-elle pas prendre sur un cœur troublé, qui jadis lui avait presque appartenu? Folie, sans doute, de s'alarmer de simples relations de convenances, imposées par des considérations de famille. Aussi n'est-ce pas de la jalousie qu'elle en ressentit, mais une indignation qu'encore et toujours triomphât la bassesse. Elle en vint à s'imaginer qu'être trompée pour quelque autre femme lui serait moins insupportable que voir celle-ci reprendre auprès de lui une place même banale.

Elle le croyait. Mais un jour que Christian Mauclercq go-

guenarda devant elle sur l'assiduité de M. de Maguelonne au foyer du Théâtre-Français les soirs où jouait Dinah Roger, elle s'aperçut de son erreur.

Jacqueline connaissait trop la fragilité masculine pour n'avoir pas prévu le moment où, sans cesser de l'aimer, Bertrand ne lui serait plus exactement fidèle. Cependant, quoiqu'elle n'eût guère cette faiblesse d'écarter les pensées importunes, jusqu'alors elle avait hésité à se répondre quand elle se demandait de quelle sorte alors elle en userait avec lui.

Et voilà que la question se posait, aujourd'hui, immédiate.

Certes, il n'avait pas cessé de l'aimer. Pendant trois ans, sa fidélité ayant devancé la possession, il n'avait pas, même fugitivement, désiré une autre femme. En toute sincérité, il avait cru que la tendresse de Jacqueline, plus dévouée que passionnée, très profonde sous une surface unie, non pas froide, mais rafraîchissante, suffirait à sa lassitude des aventures. Mais c'était compter sans les habitudes de libertinage qui ne se perdent point.

Endormies dans la paix et la douceur de cette liaison qu'il tenait pour légitime à l'égal d'un mariage, comme dans le mariage elles s'étaient réveillées. la crise des sens en concordance avec une crise du cœur. Non que physiquement même il l'aimât moins. Toujours cependant, au plus violent de ses ardeurs, l'élément psychique avait dominé l'autre. Il aimait la beauté de Jacqueline, sans doute ; mais ce que surtout il aimait d'elle, c'était la voix grave et chaude aux harmonies pénétrantes, le saphir brillant et limpide des yeux par où on lisait en elle, le front haut et blanc, pur de toute pensée mauvaise, la grâce chaste, d'une chasteté morale survivant, intacte, à l'autre, la fière bonté un peu condescendante, mais si douce, qui semblait se mieux plaire à donner du bonheur qu'à en recevoir — et tout cela, c'était son âme. Fait de roman plutôt que de passion, cet amour était de ceux qui naissent dans l'esprit pour passer dans la chair. Et si fortement que tiennent ces amours-là, la porte reste entr'ouverte aux fuites passagères.

Puis, au contact imposé et subi, l'attrait démoralisateur de

Constance Castillon avait excité chez lui l'appétit de vice qui est la lie des cœurs mâles. D'elle, il se défendait — et d'ailleurs, ne la haïssait-il point? Mais sans préméditation, un soir, en entrant au théâtre, il avait repris avec la belle fille facile ce commerce libre et vif qui mène au delà de ce qu'ils se proposent les hommes les mieux épris d'une autre femme. Cela coïncidait avec une absence de Jacqueline, appelée en Provence par le mariage d'une petite cousine, sa filleule, et qui en avait profité pour faire une visite à Saint-Paon. C'est au retour que l'indiscrétion très voulue de Christian Mauclercq lui ouvrait les yeux, et, voulant savoir, elle fut bientôt assez instruite de la vérité.

Cet oubli avait été tout fugitif : des deux parts simple caprice sensuel qui, chez les viveurs et les femmes galantes, n'est qu'une étourderie sans portée. Aussi Bertrand était-il revenu à sa maîtresse comme à sa femme revient un mari, d'autant plus tendre qu'il est confus et repentant. Jacqueline ne s'y trompa point. C'était trop peu de chose pour qu'elle en ressentît un véritable chagrin. De l'amertume plutôt, à voir combien précaire est sur les sens d'un homme l'empire de la femme qui aime avec honnêteté; mais elle avait assez regardé la vie pour n'être point surprise d'en faire l'expérience elle-même. Elle savait également que ce qui fait la séduction fait aussi la perfidie. Sage et sûr, Bertrand eût-il été aimé d'elle? En se livrant à ce charmeur, elle avait d'avance accepté certains périls. Pour si petite trahison les grands mots lui semblaient excessifs. Puis elle haïssait les scènes. Elle se connaissait incapable d'en faire et que, si elle essayait, elle s'y prendrait assez mal pour que la rupture fût au bout. D'accord avec son cœur, sa raison lui disait que cela n'en valait pas la peine. L'indulgence était le parti le plus facile, et mieux valait s'en donner le mérite que s'y laisser contraindre dans la lâcheté d'une réconciliation.

Toutefois elle ne voulait pas qu'il la crût dupe. D'un ton léger où il pouvait entendre ce qu'il lui plaisait, elle lui dit à brûle-pourpoint :

— Je ne vous demande pas si vous vous êtes ennuyé pendant mon absence. Le bruit public m'apprend que vous avez su vous distraire fort gaiement. Il nomme même votre distraction.

Ayant beaucoup aimé, Bertrand savait tromper.

— Le bruit public est un bavard qui parle à tort et à travers, répondit-il. D'ailleurs que me reprocheriez-vous? Il y a des hommes qui, pour donner le change sur une liaison secrète, affichent une maîtresse voyante. Sans aller aussi loin, n'est-ce pas entrer dans vos vues de prudence que prêter à jaser par quelques soins rendus à une bonne fille avec qui j'ai plus ou moins flirté depuis dix ans? Ce n'est pas votre sagesse qui en irait prendre ombrage.

Il n'avait pas menti, puisqu'elle ne l'avait pas mis en demeure de nier. Mais elle comprit le détour et sourit un peu tristement.

— Je m'aperçois trop tard que c'est un grand tort d'être sage. Si je l'étais moins, vous auriez fait sans doute comme un mari qui, lorsqu'il trompe sa femme, y met au contraire toute la discrétion qu'il peut. Ne croyez-vous pas que c'est plus aimable?

— Tout serait en effet infiniment plus simple si j'étais votre mari! répliqua-t-il, évasif.

Il n'en dit pas davantage. Ne le lui avait-elle point défendu? Elle était trop juste pour lui reprocher de se conformer exactement à ses désirs. Et rien ne fut changé entre eux; il n'y eut qu'une défiance et une souffrance de plus.

Lorsque Jacqueline allait chez Bertrand sans y être attendue, elle n'y entrait qu'après s'être assurée qu'il était seul. Non par crainte d'y faire certaines rencontres, mais elle ne tenait pas à y être rencontrée. Longtemps il avait eu à son service un valet de chambre dévoué et respectable qui, accoutumé à voir l'amie de son maître, connaissait son devoir en pareille conjoncture. Jamais, devant cet homme, elle n'avait éprouvé aucun embarras. Sa grande bonté pour les inférieurs n'ayant d'égale que son absolu dédain de leur jugement, pourvu qu'elle n'entendît point leurs réflexions grossières, elle ne prenait nul souci de ce qu'ils pouvaient penser. Mais Antoine venait de quitter son maître pour s'établir, et c'était un nouveau visage que trois ou quatre fois elle avait aperçu rue de l'Université. Une après-midi elle y sonna, amenée par la chose la plus insignifiante : des fauteuils envoyés par Sarly pour sa répétition générale du Gymnase, où elle voulait lui

proposer de l'accompagner. Afin d'être plus tôt fixée, elle était venue elle-même.

— Y a-t-il quelqu'un chez monsieur? demanda-t-elle.

D'un air effaré auquel elle ne prit pas garde, le domestique répondit que oui.

— Eh bien! allez le prévenir qu'on le demande pour une minute. Inutile de lui dire qui.

C'était la première fois que le cas se présentait, et il lui parut absurde d'avoir à donner ces explications.

— Pardon, madame, fit l'autre de plus en plus ahuri... Mais monsieur est occupé... et je ne sais pas si je dois le déranger.

Elle haussa les épaules et se disposait à le tancer, quand, partant de la pièce voisine, des rires vinrent frapper son oreille et une voix de femme qu'elle connaissait bien, dont les accents aigus et mordants lui entrèrent dans le cœur comme une vrille. Au même instant son œil tomba sur le domestique, et à voir cette mine sournoisement gouailleuse du valet qui flaire de l'orage entre les maîtres, une nausée lui monta de ces complicités subalternes.

— C'est bon, — reprit-elle du ton d'indifférence qu'on trouve toujours à commandement lors des pires agitations, — ne le dérangez pas... J'écrirai.

Rapidement elle sortit d'un pas ferme. Mais comme elle passait devant un magasin, une glace lui renvoya l'image d'un visage si pâle qu'elle hésita à le reconnaître.

— Je n'y suis pour personne, — dit-elle en rentrant chez elle — absolument sans exception pour qui que ce soit.

Et, puisque toujours il faut dissimuler, elle ajouta :

— J'ai une grosse névralgie et je vais me reposer dans ma chambre. Qu'on ne me fasse pas de bruit et que, sous aucun prétexte, on n'entre avant que je sonne.

A l'heure du dîner, son domestique lui remit une lettre :

— C'est M. de Maguelonne qui est venu. Il a beaucoup insisté, en disant que c'était très important. Je lui ai bien assuré que madame la comtesse était sortie. Alors il est entré dans le petit salon pour écrire.

L'ancien matelot ne plaisantait pas avec la consigne. De sa chambre, située à l'extrémité opposée de l'appartement, elle n'avait rien pu entendre.

— Il y a longtemps de cela?

— Sur les six heures à peu près... Est-ce que j'ai mal fait de ne pas prévenir madame la comtesse? — demanda le brave serviteur, croyant lire sur le front de sa maîtresse un mécontentement.

— Non. non, Colaïc, c'est très bien... Vous pouvez servir.

Certes, elle n'aurait pas consenti à le voir, et c'est parce qu'elle était sûre qu'il viendrait que ses ordres avaient été aussi sévères. Six heures!... Il en était un peu plus de cinq peut-être quand elle avait quitté le pavillon. Il avait dû venir aussitôt seul et avisé de sa visite. Ce n'était pas dix minutes de chemin. A supposer même que l'autre vînt seulement d'arriver, elle était demeurée avec lui tout ce temps-là... Mais une rougeur lui vint de faire ce calcul. Elle dîna, ou fit semblant, ayant à côté d'elle sur la nappe ce billet qu'elle ne voulait pas ouvrir devant des yeux importuns. A quoi bon d'ailleurs se presser? Elle en devinait si bien le contenu!...

Quand elle fut enfin laissée avec elle-même, la lecture de ces lignes hâtives fut ce qu'elle attendait.

« Grâce à la stupidité de mon domestique, j'apprends seulement que vous êtes venue. Le mystère qu'a cru devoir faire cet imbécile me donne à craindre un déplorable malentendu que j'aurais voulu éclaircir sur-le-champ. Je serais revenu ce soir, si je n'étais absolument retenu chez ma mère plus tard que vous ne me permettez d'entrer chez vous. Demain matin je vous verrai. Mais je ne veux pas attendre jusque-là pour vous assurer de la façon la plus formelle que ce que vous seriez en droit de soupçonner n'est pas. Puis-je empêcher qu'on force ma porte? A défaut de votre confiance, la prudence la plus élémentaire vous serait un garant que j'ai été pris en traître. Vous en croyez, n'est-ce pas? ma parole, car de savoir seulement pour quelques heures l'apparence contre moi, je suis extrêmement malheureux.

» B. »

Les dents serrées, les lèvres blanches, Jacqueline froissa le papier entre ses doigts, arrachée à son noir accablement par une colère d'autant plus violente à présent que d'abord paralysée

par l'acuité de la douleur. Mensonges que tout cela, défaites misérables!... Et goutte à goutte elle sentit son cœur se vider d'amour et de pardon.

Auprès de la lampe mourante, l'aube grise la trouva, brisée et glacée, assise à ce même bureau Louis XV où elle avait écrit à Bertrand son premier billet, plein, trop plein d'espoirs et de promesses. Elle essayait de relire la longue lettre au bas de laquelle elle venait de mettre son nom. Mais le courage lui manqua. Avec le geste de dire : « Alors comme alors! » elle la glissa dans l'enveloppe, l'adressa, la scella d'une main frémissante. En appuyant sur la cire l'empreinte de ses armes, comme pour donner plus de force aux paroles de la devise, elle les prononça à voix haute :

— *Sinceritas in corde, in ore veritas*...

Puis, avec un sourire amer :

— La sincérité dans le cœur... la vérité sur les lèvres... A quoi sert tout cela, sinon à rendre très malheureux?

Et tandis que, terrassée par la fatigue et le chagrin, elle s'anéantissait dans un lourd sommeil, selon les ordres donnés la veille, le message fut porté à son adresse.

« Qu'avez-vous à me dire? Que la femme qui était hier chez vous n'est pas votre maîtresse?... Là-dessus on ne sait ce qui est pire d'avouer ou de nier. C'est afin de vous éviter cet embarras qu'une fois déjà je ne vous avais pas questionné, ce qui vous a permis de ne pas mentir, sans pourtant être véritable. Aujourd'hui, en présence de votre affirmation si nette, je dois vous croire, et je vous crois. Il suffit donc de ce que vous m'avez écrit. Épargnez-moi et épargnez-vous des explications et des excuses où je souffrirais de vous voir vous abaisser.

» Hélas! cela ne change rien aux choses qui sont, ni à celles qui seront bientôt. Que j'aie passé outre à une infidélité trop réelle, à ce point de ne vous en avoir même pas fait le reproche, et que je sois sévère à ce qui n'en est pas une — pas encore — vous vous en étonnerez. Songez-y pourtant. Offenser celle qui vous donne de l'amour en allant chercher du plaisir auprès de celles qui en trafiquent, c'est votre vice, à vous autres, et c'est notre faiblesse, à nous, de lui être

indulgentes. C'est que l'infidélité physique n'est pas tout et peut n'être presque rien. La fille fait son métier, il n'est pas beau, mais il est sans hypocrisie, sans malignité, je dirai sans bassesse : ce qu'elle nous prend n'est que le pire de vous-mêmes, sans dommage pour nous profond ni durable, et nous pouvons dédaigner d'être jalouses de ces rivalités subalternes.

» La femme qui se glisse dans votre vie n'est pas de celles-là. Elle y rentrerait à un titre purement platonique, que ce serait déjà trop. Ne croyez pas que je lui aie gardé rancune du mal qu'elle a voulu me faire; plutôt rendrais-je grâce à sa haine, qui en me révélant ce que voulait me cacher votre tendresse nous a sauvés tous deux d'un grand péril. Mais avant que j'eusse des raisons personnelles de la si bien connaître, vous-même me l'aviez dit : c'est une âme de boue. Et après ce qui s'est passé, vous la souffrez auprès de vous, chez vous; vous l'écoutez, vous l'excusez sans doute, vous l'absolvez peut-être, vous vous exposez à tomber dans ses pièges, vous me mettez dans le cas de la trouver sur mon chemin...

» Ne me parlez pas de hasard. Pour cette fois, oui, peut-être : vous avez à me fournir de sa présence un motif plausible, n'importe lequel; je l'accepte d'avance. Mais pour qu'elle eût seulement l'ombre d'un prétexte, il fallait que déjà elle eût renoué partie. Je le savais, d'ailleurs; et de plus ou moins bon vouloir, vous la laissiez faire. Croyez-vous que je ne devinais pas entre nous une influence venimeuse? Oh! vous vous en défendiez, mais vous ne l'en subissiez pas moins. Ses intentions ne sont pas douteuses. Vous l'aimiez naguère, ou vous aviez été sur le point de l'aimer. Elle vous aime peut-être; à coup sûr elle vous le dit, et tout votre mépris pour son caractère n'empêche que vous en soyez touché. Je sais où cela mène; vous le savez aussi. Et qu'entre tant de femmes je risque d'être trompée pour celle-là, rien ne saurait être plus outrageant. C'est là, non dans une surprise rapide et brutale des sens, qu'est la vraie trahison.

» En vous pardonnant Dinah Roger, au surplus, j'ai eu tort, car j'oubliais que je ne suis pas votre femme. Le mariage ne repose pas exclusivement sur l'amour, Il comporte un pacte public, des obligations solennellement consenties,

une communauté de nom, d'intérêts, d'honneur, qui doivent être sauvegardés, fût-ce au prix de la tolérance pour les écarts d'un mari, puisque votre fragilité n'est pas à la hauteur du devoir commun. C'est le seul amour au contraire qui fait une union comme la nôtre, et seules la légitiment une confiance inaltérable et une fidélité rigoureuse. L'amour ne tient sa dignité que de lui-même; il en est déchu dès qu'il a souffert une atteinte. Ce n'est plus alors qu'un soutien pourri, et le monde qui malgré tout le respecte tant qu'il demeure respectable, ne voit plus que le scandale le jour où il cesse de se respecter. Rompre un mariage parce qu'on ne s'aime plus, c'est avilir le mariage; c'est avilir l'amour que s'aimer encore alors qu'on s'aime moins.

» Je sais ce que vous dites en lisant ces lignes, et, si vous étiez auprès de moi, vous y mettriez des accents tellement passionnés, tellement sincères, qu'ils auraient sans doute raison de ma faiblesse. Vous me jureriez que vous m'aimez autant que jamais, vous argueriez que la chair a ses défaillances, l'imagination ses égarements qui, en troublant passagèrement l'amour dans son cours, n'en altèrent point la source vive. Et cette indulgence que j'accorderais à un mari, vous en réclameriez le bénéfice, m'assurant que devant l'honnêteté et la vérité notre lien est aussi légitime que s'il l'était devant la religion et devant la loi.

» En parlant ainsi, mon ami, avec une chaleur et une éloquence contre quelles, sans vous entendre, je ne me défends qu'avec peine, vous vous tromperiez deux fois. Je m'y suis trompée moi-même, dans mon désir qu'il en fût ainsi, jusqu'à ce que ce nouvel incident, combien plus grave! m'ait montré mon erreur.

» Non, le mariage n'est pas seulement une formalité, une concession faite à cette morale moyenne, nécessaire pour régler les rapports des âmes moyennes, un rite, — auquel, s'en affranchissant dans leur cœur, certains êtres orgueilleux ne se soumettent extérieurement que par condescendance aux usages. Pris de haut, peut-être n'est-ce que cela en effet. J'ai beaucoup et très sévèrement interrogé ma conscience, et jamais je n'y ai trouvé sujet de me diminuer dans l'estime où je me tiens. Si c'est une erreur, que Dieu me la pardonne,

car elle est de toute bonne foi. Je ne puis juger qu'avec les humbles lumières qui nous sont dévolues pour gouverner notre vie intérieure. Plus tard, je m'en expliquerai avec la grande vérité éternelle.

» Ce que je pense de moi, je crois fermement que vous le pensez aussi. Mais quoi que nous pensions, et quoi que nous fassions, et quelque respect que nous ayons pour le lien qui nous unit, ce n'est pas uniquement des embarras matériels qu'il crée. Il engendre des devoirs particuliers, plus délicats que ceux du mariage parce qu'ils sont à la fois plus rigoureux, bien que cela semble l'opposé, et moins étroits, moins réglés, moins précis. S'aimer librement, c'est très séduisant et très superbe ; mais pour y conserver toute sa dignité et son intégrité morales, il y faut un cœur fort. Si j'ai eu la témérité d'essayer, c'est que je me croyais sûre de moi, et ce n'est pas moi qui ai faibli. Mais vous, Bertrand, ce beau rêve, qu'en avez-vous fait ?

» Vous vous trompez aussi en croyant m'aimer aujourd'hui comme naguère. Autant peut-être, mais mal, oh ! si mal, à présent. C'est ma faute, sans doute. Vous disiez vrai, un jour : l'amour veut un peu de folie. Ma folie n'a été que de vous aimer ; je l'ai toute dépensée d'un coup, et ensuite je me suis trouvée être trop sage pour la folie que j'avais faite. De la sagesse, un homme juge bon que sa femme en ait, à titre de garantie. Chez sa maîtresse, il y voit une marque qu'elle ne l'aime pas assez... Oui, cela aussi vous me l'avez donné à entendre. L'amour, j'en ai peur, veut encore... dirai-je du vice ? Je ne sais... mais quelque chose qu'assurément je n'ai pas — et ceci étonnerait bien les gens qu'effarouche mon immoralité. Mais vous comprenez, vous, ce que je veux dire... Par contre, ce dont j'ai le plus et ce qui dans le mariage est estimé le plus haut — j'ai nommé l'honnêteté — est ce que l'amour prise le moins. Vous le voyez, combien profondément diffèrent l'amour et le mariage. Et comme nous ne pouvons avoir que l'un sans l'autre, le secret du malaise qui est en nous, le voilà. Voilà la source de certains scrupules dont toujours je me suis tue, lesquels n'ont rien de commun avec ce qui chez d'autres serait le mesquin regret de la virginité donnée. Voilà le germe de ces humeurs capricieuses et de ces

exigences déraisonnables, de ces jalousies sans objet et de ces irritations sans motif, qui creusent et élargissent un fossé entre nous.

» Il y a plus et plus grave encore. Des circonstances singulières ont voulu que me fût departi le rôle de la raison. Rôle pénible toujours, rôle ingrat surtout. On n'en sait aucun gré à qui l'assume et on ne pardonne guère à une femme de le remplir. Oh! vous consentez qu'elle ait la raison de se refuser : cela porte le beau nom de vertu. Tout en usant, pour en détourner celle sur qui vous avez jeté les yeux de ces moyens délicieusement perfides dont dispose la passion, si elle se garde, vous voulez bien rendre les armes. Mais qu'en se donnant elle prétende, dans les choses de son amour, réserver son jugement et sa volonté, les meilleurs d'entre vous ne le supportent guère. Avoir le cœur et avoir le corps ne vous suffit pas : vous voulez l'âme, dût-elle se déshonorer pour disposer d'elle-même. Qu'importe cela? La patience, le dévouement, l'abnégation, vertus de femme : vous nous les abandonnez. Mais l'honneur est mâle : jalousement vous défendez qu'on y touche... De la plupart des hommes je savais cela. Vous cependant, Bertrand, je vous croyais meilleur. Cette fierté impérieuse qui prétendait dicter ses conditions à la vie, et pour laquelle je vous ai aimé, n'était-elle donc pas assez haute, qu'elle n'en pût souffrir une autre à côté d'elle?

» Car, voyez votre injustice. Ce mariage dont je n'ai pas voulu, parce que toute votre tendresse ne pouvait faire qu'il ne fût contre votre conscience, vous ne le vouliez pas davantage. Vous ai-je imposé votre devoir?... Je ne vous ai même pas montré où il était, car vous le connaissiez aussi bien que moi. Je me suis seulement refusée à vous en détourner. En engageant ma vie à une vie qui n'était pas libre, je n'attendais rien de plus que ce qui était. Un instant, nous nous sommes crus affranchis par une mort. Dieu ne l'a pas permis. Nous ne pouvions aller contre sa volonté qu'en abaissant nos caractères. Ne croyez pas que ce soit une obstination fataliste qui m'ait maintenue dans ma détermination première. J'avais cru la prendre sans regret; mais à mesure que le temps m'en montrait les effets funestes, elle me pesait davantage. Je m'y suis tenue cependant, parce que plus j'y songeais, plus je la

trouvais la seule honorable. Orgueil de moi, soit, mais aussi orgueil de vous. Il m'en a coûté plus que vous n'avez voulu le voir — que vous ne le pouviez, sans doute, tant je mettais de soin à vous le cacher. Jamais pourtant dans mes révoltes secrètes je n'ai puisé la force de revenir sur ce qui avait été résolu.

» Allez, cela vaut mieux ainsi. Ne regrettons rien. Si nous devons, hélas ! cesser de nous aimer, nous nous estimerons toujours, et n'aurons pas à rougir devant nous-mêmes. C'est quelque chose, cela, même auprès de ce que mon cœur saigne à vous perdre. Et je vous connais, mon ami : vous sentez comme moi. Tellement, qu'après votre premier élan de tendre générosité, vous n'êtes pas revenu à la charge. Souvent vous l'avez voulu ! et combien je vous en sais gré ! — jamais vous ne pouviez, et je vous en aimais davantage.

» Car je vous ai aimé infiniment. Il faut bien que cela soit pour que je vous parle sans colère, en présence de mon bonheur déchiré de vos mains. Il l'a fallu pour que je vous aie pardonné certaine chose plus outrageante cent fois que votre infidélité. Puisque c'est le jour où toute la vérité doit être dite, pourquoi vous tairais-je celle-là ? Pour qu'une fille étant ce qu'est Jacqueline de Lesguern consentît à avoir comme amant celui qui ne pouvait être son mari, pour qu'ensuite, lorsqu'elle aurait pu devenir sa femme, elle persistât à demeurer sa maîtresse, — et cela sans même prendre la peine de jouer la comédie du remords, — vous avez pensé ce qu'éternellement penseront les hommes : que peut-être bien n'étiez-vous pas le premier qu'elle eût aimé. Ne niez point — votre injurieux soupçon s'est même précisé sur un nom. Vous qui ne connaissez que trop ma fierté, songez-vous à ce qu'a été ma faiblesse pour que, le jour où j'ai deviné en vous cette odieuse pensée, je ne vous aie pas dans l'instant arraché de mon cœur ?

» Et cependant, cruel ami, vous souvient-il pourquoi je me suis donnée, trop facilement sans doute ? Car, bien que vous m'ayez peut-être fait l'injure de le croire, ce n'est pas pour aimer librement que je m'étais éloignée du mariage : c'était pour ne pas aimer du tout. Et par l'ordinaire persuasion du désir vous n'auriez pas réussi à me vaincre. Mais

rappelez-vous. Vous me parliez du salut de votre cœur... Il s'agissait de vous libérer du plaisir pour vous donner à l'amour... de vous arrêter sur la pente des avilissements passionnels... Je tenais entre mes mains non pas seulement votre bonheur, mais votre honneur... Glacées aujourd'hui sous ma plume, ces paroles, qu'il est presque ridicule à moi de répéter, vous les avez dites alors, et si frémissantes d'émotion qu'elles m'ont remuée jusqu'au plus profond de moi-même, terrassant toute résistance, abolissant tous scrupules, vertu, sagesse, orgueil emportés dans un grand élan d'amour. Non pas mensonge, puisque nous avions la foi, mais chimère. Est-ce votre faute, est-ce la mienne, ou si nous tentions l'impossible? Tout cela a sombré misérablement dans une de ces galanteries de pur libertinage dont je devais vous défendre. Vous vous êtes ressaisi, mais vous y retomberez. Vous êtes sur le point de faire pire encore, laissant venir à vous le vice le plus pervers, jusqu'au jour proche où vous ferez à sa rencontre la moitié du chemin.

» Mon rôle à moi, là dedans, où est-il? Qu'est-ce que je fais auprès de vous? Une autre, pour vous garder, combattrait de toutes ses armes, et celle-là, vous croiriez qu'elle vous aime davantage. Non : elle vous aimerait autrement, de la façon dont je comprends à présent que les hommes veulent être aimés. Ces armes-là, je ne les possède point, ou je n'ai pas le triste courage de m'en servir. Du courage, j'en ai eu. J'ai fait bon marché de moi-même, et cela vaut qu'on le compte: j'ai bravé la morale et tenu tête au monde; j'ai essuyé un affront de ma famille, j'ai deviné tout ce que d'autres n'ont pas osé me dire. Je me suis exposée à de pires dangers encore... Rien de tout cela ne m'a fait peur. Mais vous disputer pied à pied à ces ascendants malsains auxquels sont exposés les plus fiers cœurs d'hommes, lutter à force d'artifices contre les artifices de ces courtisanes d'âme, sinon de métier, telles que je vois qu'il vous les faut — cela, je ne veux pas l'essayer. Ce serait m'abaisser à une tâche humiliante, stérile aussi, car j'y échouerais. Héroïsme ou faiblesse, je ne sais, certaines femmes ont le goût de souffrir. Je ne suis pas de celles-là. Et c'est pourquoi je me détourne de la voie douloureuse qui s'ouvre devant

moi. Vous vous plaindrez que je ne vous donne pas assez; il est possible... à moins que ce ne soit auparavant que je vous aie donné trop.

» Eh quoi! nous séparer?... Mon cœur se déchire de ce mot. Il faut cependant mettre fin à une situation pour nous deux pénible et dégradante, et c'est mon lot, paraît-il, de prendre la charge de tous les partis cruels. Dernièrement, vous me proposiez un départ à deux, une bravade dont je n'ai pas voulu et ce refus aussi; je le sais, vous a été un sujet d'irritation contre moi. Je n'avais pas compris alors, mais à présent je vois ce que vous vouliez fuir. Remède impuissant à un amour malade; le mal nous aurait accompagnés, puisqu'il est en vous. Aujourd'hui, c'est moi qui partirai. Et si le temps accomplit son œuvre bienfaisante, si plus tard vous me revenez, apaisé et guéri et sûr de vous-même, nous pourrons encore connaître des jours heureux. Laissons-nous l'un à l'autre cet espoir.

» Ma résolution n'est pas aussi subite qu'elle le paraît. Déjà je l'avais débattue. Un étrange hasard, au moment précis où elle s'impose, vient me la faciliter. Vous connaissez lady Ashby de la Zouche, dont le mari vient d'être nommé vice-roi des Indes. Ce matin j'hésitais devant une invitation pressante à prendre passage avec elle pour Calcutta et à demeurer auprès d'eux tant qu'il me fera plaisir. A l'heure où vous lirez ces lignes, le télégramme qui m'engage sera parti. C'est brutal, comme tout ce qui est décisif. Je n'ai pas voulu, en réfléchissant, me donner le temps de faiblir. Pour justifier aux yeux curieux qui nous regardent une absence de six mois, il suffit amplement de cette occasion unique et merveilleuse de voir le plus attirant pays du monde. Et il ne faudra rien moins que ce dépaysement profond, que les éblouissements dont je vais me griser, avec à mes côtés la présence d'une affection très chère, pour cicatriser la plaie que je me fais moi-même. Je dois, dans quinze jours, être à Brindisi, où je rejoindrai mon amie à bord, et d'ici là je serai étourdie de préparatifs matériels. C'est un peu là-dessus que je compte pour fortifier mon courage.

» Et maintenant, Bertrand, venez jusqu'à mon départ aussi souvent qu'il vous plaira. Il me sera doux que nous nous

séparions sans colère. Mais venez en ami. Je ne veux pas avoir à me défendre contre des défaillances qui ne prouveraient rien et ne répareraient rien, et qui, en me faisant honte de ma lâcheté, me donneraient de la rancune contre vous d'en être le complice. Si nous devons nous aimer encore, que ce soit volontairement, délibérément. C'est ainsi que je me suis donnée, c'est ainsi que je me reprends, — c'est ainsi que je me rendrais, si quelque jour je le croyais possible. Toutes les larmes qui coulent sur ces pages n'énervent pas ma volonté absolue qu'il en soit ainsi. Essayer de la fléchir serait me causer une grande peine. Épargnez-la-moi, et pardonnez-moi celle que je vous cause, car je la paie assez cher.

» JACQUELINE. »

XVII

Dans ce petit salon où, depuis trois ans, s'étaient mêlées leurs âmes, un douloureux accablement paralysait les adieux. Tout départ a sa mélancolie et son inquiétude. C'est comme une sensation funèbre que donne l'aspect du logis qu'on délaisse, morne et froid, d'où toute vie est déjà retirée, enfermée en ces grands coffres sombres, pareils à des cercueils, prêts à être enlevés par des mains indifférentes et brutales. Et alors qu'on voudrait tout se dire, on demeure glacés par une vague angoisse. Plus pleins sont les cœurs, plus muettes les séparations.

Ceux-là, d'ailleurs, avaient épuisé les paroles. De tout ce qu'en ces quinze jours écoulés avait dicté à Bertrand son premier emportement, loin d'en être ébranlée, la résolution de Jacqueline s'en trouvait affermie. Cet amour qu'il invoquait, rageusement, comme elle sentait que la source n'en était plus pure! User pour le reprendre de cette jalousie de possession qui s'emparait de lui au moment de la perdre, c'eût été aggraver le mal de sa propre déchéance. Et inflexiblement elle s'était gardée.

Gardée d'elle-même plutôt que de lui, car il s'était piqué de lui obéir. En ce cœur altier et volontaire, où, par une

déconcertante complexité, de profondes faiblesses s'alliaient à des énergies hautaines, — féminin par les sensations aiguës et fuyantes, subtilement contradictoires, avec l'impériosité passionnelle du mâle, — c'était moins de la douleur que de la colère. Colère contre ces choses dédaignées qui se vengeaient de lui, ruinant sa belle chimère d'amour ; contre elle, de la blessure infligée à son orgueil ; contre soi, d'avoir forgé et aiguisé l'arme dont elle le frappait. Ce qui l'irritait surtout, c'est qu'elle ne daignât pas le disputer à lui-même. Tout ce qu'il en avait reçu ne pesait plus rien à côté de ce qu'elle lui retirait. Cette fierté qu'il avait tant aimée quand elle s'abaissait à lui, il la haïssait de se dresser aujourd'hui contre lui. Et la rancune finissant par le dominer, avec, tout au fond, le sentiment de l'irréparable, ses révoltes domptées s'étaient fondues en une acceptation lassée, assombrie d'amertume.

— Allons, lui dit Jacqueline, je ne pars pas pour l'éternité !... Et puis je ne vous défends pas de m'écrire, et vous savez si je réponds exactement. Pourquoi même... plus tard. . ne viendriez-vous pas me voir là-bas ? C'est si près, quand on y songe ?

— Pourquoi pas, en effet ?... L'idée est excellente...

Il disait cela mollement, et elle souriait avec tristesse, sentant tous deux combien était stérile cet effort pour se cramponner à une épave.

— Vous savez bien que je ne vous chasse pas de ma vie, reprit-elle.

— Oui, l'amitié !... Vous y croyez ?

— Laissons faire le temps... Nous oublierons.

Oh ! ces pierres d'attente posées dans l'obscur avenir... Jadis, c'était d'espérance qu'elles parlaient ; à présent, c'était d'oubli.

Ils demeurèrent silencieux, d'un lourd et noir silence. Silence si plein d'angoisse, que, pour le rompre, d'un geste brusque, elle lui tendit les deux mains. Était-ce un congé ? Cependant elle le laissa les retenir entre les siennes. Les yeux dans les yeux, sans mot dire, quelque chose d'âpre les prit à la gorge, et un grand attendrissement leur noya le cœur. Ce qu'ils auraient fait, jamais ils ne le surent, car une porte s'ouvrit, et ils s'écar-

tèrent l'un de l'autre. C'était la banale réalité qui tournait sa meule stupide. Venue à Paris pour voir sa nièce avant cette longue absence, madame de Luzy rentrait.

— Je faisais mes adieux à la chanoinesse, dit Bertrand.

— N'est-ce pas que c'est une idée extravagante de s'en aller au bout du monde?

— Je ne me permettrais pas de la qualifier de la sorte, mais c'est une idée qui nous afflige tous.

— Et en plein été encore!... Traverser la mer Rouge au mois de juin!...

— Laissez donc, ma tante!... ce n'est pas de cela qu'on meurt!

Baisant la main de Jacqueline, il lui dit de cette voix blanche dont il n'est qu'une personne pour discerner le frémissement secret :

— Adieu donc, comtesse, bon et beau voyage!... Et pensez un peu à vos amis.

— C'est à eux que je demande de ne pas m'oublier... Le tort est aux absents.

Ce fut ainsi qu'ils se séparèrent.

Et durant les longs jours bercés par la mer clémente, les yeux fixés sur l'horizon vide, perdue dans les souvenirs de ce temps fini de la veille et déjà si lointain, Jacqueline fut accablée d'un immense regret de tant d'amour anéanti, comme roulé, broyé, noyé par ces flots impassibles et mornes qui déroulaient autour d'elle leur nappe infinie sous l'infini bleu du ciel.

Peu après son arrivée, elle reçut de Bertrand quelques lignes lui annonçant la mort de sa mère, emportée en une courte crise par le mal qui depuis longtemps la minait. Il était tout à son grand chagrin, et, en lui répondant, c'est uniquement de son chagrin qu'elle lui parla. A penser qu'il souffrait seul, un instant elle se reprocha de l'avoir abandonné. Pauvre petite Geneviève, qu'allait-elle devenir à présent? De la tombe où l'enveloppait un suaire de haine, la morte pouvait voir retomber sur sa fille l'œuvre mauvaise accomplie de ses mains.

Il n'est de cœur si clos qui tôt ou tard ne s'épanche en confidences, le soulageant comme de faire couler le sang d'une

blessure. Lady Ashby de la Zouche, qui vivait fort mal avec son mari, avait beaucoup cherché l'amour, sans encore l'avoir rencontré, mais elle y avait gagné d'en savoir et d'en aimer les choses subtiles et cruelles. Ce fut par hasard qu'un soir — pourquoi celui-là plutôt qu'un autre? — sous la véranda de la résidence vice-royale d'été à Simla, dans la mollesse caressante de la lourde nuit violette palpitante d'étoiles, où passaient les énervantes senteurs des magnolias géants, Jacqueline lui raconta, entièrement et simplement, l'histoire de son cœur. Et la sympathie intelligente de cette femme qui avait, aimé en raffinée, et en curieuse, par les sens quelquefois, par la tête surtout, alla droit à un amour si peu semblable à ceux qu'elle avait connus.

— C'est dommage, dit-elle, rêveuse. Moi, je regretterais.

— Oui, répéta Jacqueline, c'est dommage... Mais je ne veux rien regretter : ni de l'avoir aimé, malgré ce qu'il m'en coûte, ni d'avoir brisé de mes mains ce qui allait se rompre de soi-même. Je m'en défiais pourtant, de ces ténébreux replis du cœur, et c'est cela qui si longtemps m'avait retenue d'aimer. Et puis je me suis imaginé celui-là supérieur à de telles misères. C'est fatal : toujours on tentera d'étreindre cette chimère, et toujours elle s'évanouira quand on pense la tenir... L'amour est inaccessible... il est aussi loin de terre que ce qui monte là-haut.

Et d'un geste vague elle désignait, perdues dans les ténèbres du ciel, ces cimes augustes et formidables qui dominent le monde de leur blancheur inviolée.

Lady Ashby de la Zouche hocha tristement la tête :

— Peut-être! fit-elle. Est-ce leur faute, à eux, ou si c'est la nôtre?

— C'est la faute de celles qui le placent trop haut. Savez-vous, Gladys, ce que je crois? Toute âme d'homme a une fissure par où, à un moment, fuit le meilleur d'elle-même. Ils se rendent justice, ceux qui n'aiment que des âmes inférieures, car à celles-là peu importe qu'ils se diminuent.

— Parfois je me le suis dit. Je n'ai que des fils, mais s'il me fallait élever une fille, dans son intérêt je ne lui enseignerais pas la sagesse, moins encore la raison, ni surtout la droiture.

— Et moins que tout, l'honneur... Vous auriez tort. Ce n'est pas à nous de nous abaisser à l'amour, mais à lui de s'élever à nous.

— Voilà, ma pauvre Jacqueline, un idéal dont il faut terriblement déchoir.

— A moins de se passer d'aimer.

— Le peut-on? Vous le vouliez, et où cela vous a-t-il conduite? A une grande et généreuse folie. Allez, quand on est marquée, on n'y échappe pas... et, une fois ce mal-là dans le sang, je ne crois pas qu'on en puisse guérir.

Puis, répondant à un mouvement de Jacqueline, elle ajouta :

— Pour ce qui est de vous, j'entends que les lambeaux d'un chapitre déchiré se retrouvent. Peut-être bien est-ce encore ce qu'il y a de mieux... et ce qui vous arrivera.

— Peut-être ! — fit Jacqueline à son tour l'œil cherchant dans la nuit.

Mais elle ne le croyait pas.

Bertrand ne lui écrivait plus. Elle s'y attendait et le préférait ainsi. A quoi bon de froids messages où il n'y aurait pas l'amitié qu'avait gâchée l'amour? Un jour elle lut dans les journaux de Paris le procès-verbal d'une rencontre entre M. de Maguelonne et le marquis Brandalini, pour motifs d'ordre privé, ce dernier blessé grièvement à la base du foie. Elle s'en émut, troublée par une vague intuition. Le courrier suivant lui apporta une lettre de Marthe Mauclercq donnant des détails de la querelle, dont son mari avait été témoin...

C'était au cercle. Le nom de la comtesse Jacqueline étant prononcé dans un groupe, on avait commenté sa lointaine absence. L'interprétation venimeuse qui se trouvait sur toutes les lèvres était sortie de celles du marquis, au moment précis où, s'apercevant de l'entrée de M. de Maguelonne, à qui il tournait le dos, on lui faisait, mais trop tard, signe de se taire. Un journal roulé en boule l'avait frappé en plein visage, accompagné des épithètes de « drôle insolent ». Et, — bien que personne ne se fût risqué à sourire, — devinant qu'on ricanait tout bas, le champion de la chanoinesse avait ajouté très haut :

— J'ai l'honneur d'être des amis de madame de Lesguern... Le devoir de tout honnête homme est de châtier les lâches, et sans souci de ce qu'en penseront les sots. Je suis aux ordres de quiconque y trouverait à redire.

« On n'en avait aucune envie, écrivait madame Mauclercq. Christian, qui pourtant raille volontiers, comme vous savez, dit que tous se sentaient déjà pourfendus de part en part. C'est ce qui est arrivé le lendemain à ce vilain monsieur. Il n'en mourra pas, mais est fort mal accommodé. Et il l'a échappé belle, car il paraît que M. de Maguelonne avait tout à fait la mine de vouloir tuer son homme. Paris est vide en ce moment. C'est pour affaires que mon mari y était revenu de la campagne. Aussi la chose n'a-t-elle guère eu d'écho, et je pense que vous en serez bien aise, car Christian prétend que, malgré tout, cette belle chevalerie vous compromettrait. Tant pis : moi je trouve cela très bien. Ma chérie, je n'ai jamais compris pourquoi vous ne l'épousiez pas. Après ce qu'il vient de faire pour vous, vous devriez bien vous humaniser... »

« Pauvre Marthe! pensa Jacqueline, elle s'imagine qu'un coup d'épée prouve quelque chose.. Ah ! s'il suffisait d'un élan de générosité pour raccommoder les débris d'un amour!... »

Puis une rougeur lui monta au front de ce qu'on disait d'elle : qu'elle était partie parce qu'elle avait quelque chose à cacher... C'est vrai, elle n'avait pas songé à cela. Le monde était infâme...

Ensuite elle se dit que ce serait bien d'écrire à Bertrand, afin de le gronder un peu. Pour n'en dire trop ni pas assez, la lettre était délicate. Le gong sonnant le *tiffin* — le lunch anglo-indien — elle dut la laisser inachevée. Le repas fini, elle parcourait distraitement le *Figaro*, quand sous la rubrique « Mondanités », deux noms accrochèrent son œil, se suivant immédiatement, parmi ceux des nouveaux arrivés à Saint-Sébastien : « M. de Maguelonne, madame Castillon. » Celle qui les avait communiqués au chroniqueur ainsi rapprochés savait ce qu'elle faisait. A un bruit de papier brusquement froissé, lady Ashby de la Zouche leva la tête, et voyant Jacqueline toute pâle, l'interrogea du regard.

— Permettez que je vous laisse, dit celle-ci : j'ai une lettre à finir pour la malle.

C'est pour une lettre, en effet, qu'elle rentrait chez elle : une lettre commencée qui fut lacérée en miettes, jetée aux quatre vents. Et le soir, tout d'un coup, elle dit à son amie :

— Ma chère Gladys, puisque vous êtes assez bonne pour vouloir de moi indéfiniment, me garderez-vous un peu au delà de ce que je prévoyais? L'idée de rentrer dans ce triste et méchant Paris avant la fin de l'hiver me fait froid au cœur.

— Vous ne sauriez, chère, m'être plus agréable...

A la première réunion où se trouva Jacqueline parmi les nouvelles de ces dix mois d'absence, elle apprit le mariage prochain de Geneviève de Maguelonne.

— Pas encore dix-neuf! ans se récria-t-on ; c'est bien tôt.

— Dame! c'est qu'un brin de fille de cette venue, c'est encombrant, pour un père qui n'est pas sur le point d'abdiquer.

— Jolie comme un cœur et fortune très ronde, il n'aura pas eu de peine à s'en défaire... Et pour elle, est-ce un beau mariage?

— C'est selon comme on l'entend. Riche, belles alliances, nom sortable, pas un aigle, mais suffisant, bel homme et très bien à cheval, clubman impeccable, sportsman sans reproche, une écurie de courses qui a la veine — voilà pour le bon grain... L'ivraie, c'est vingt ans de plus qu'elle, et qui comptent double, fort vanné, pas méchant, mais démoralisé jusqu'aux moelles. Cette gentille enfant méritait mieux.

— C'est elle qui l'a voulu. Elle s'en est toquée chez les Pont-de-Cé, où l'avait menée la baronne Le Séneschal, et où il était venu pour les chasses à courre. Lui a trouvé neuf de tomber amoureux d'une ingénue, et cela s'est fait tout seul.

— Cela se défera de même. Cette petite promet : elle est la fille de son père. Dans quelques années elle sera charmante, et dûment corrompue ; puis négligée par son fêtard de mari, elle sera à point pour venger sa mère sur lui. C'est écrit.

— M. de Maguelonne est bien léger... Il devrait prévoir cela.

— Parbleu, s'il le prévoit!... Mais que voudriez-vous qu'il

fit?... Il ne pouvait la garder plus longtemps, ce parti est de tous points honorable... Il laisse aller, et les choses suivront leur cours normal.

Jacqueline se taisait. Dans toute autre intention que de lui être agréable, une femme l'interpella :

— Cela prouve une fois de plus que, contrairement au préjugé, un veuf devrait toujours se remarier... N'est-ce pas votre avis, madame?

— Je l'ai toujours pensé, répondit-elle froidement. Et c'est ce qu'en mourant devrait souhaiter pour sa fille toute femme de cœur.

On ne chercha pas d'allusion. Qui aurait pu supposer cette chose absurde que Bertrand de Maguelonne fût lié par un engagement envers celle qu'il avait délaissée?

— Un autre mariage, pour faire contraste, dit quelqu'un : celui de madame Castillon.

— Contre qui?... En voilà un qui a du courage.

— Savoir!... Il en verra de raides... s'il les voit... mais il ne s'ennuiera pas.

— Un candide Écossais, hypnotisé par ses bandeaux à la vierge, et qui la fait châtelaine dans les Highlands. C'est outre-Manche seulement qu'on trouve de ces ingénuités masculines. Pour plus de prudence, elle l'a mené d'un train sévère. Rencontré à Cannes, bouclé en un tour de main, et épousé à Brighton dare-dare, sans tambour ni trompette.

— Tout est bien qui finit bien. Qu'en dit Maguelonne?

— D'où sortez-vous donc? Il y a bel âge que c'est fini, archifini. Elle l'avait amené sur l'obstacle, mais il s'est dérobé vigoureusement... et ce n'a été qu'un vieux flirt réchauffé qui a duré l'espace d'un caprice.

— Ou d'un dépit! — ajouta entre haut et bas le président Marguery.

Ils se frôlent souvent, dans ces mille endroits où tout Paris se rencontre, si propices pour se chercher, et où on ne peut se fuir. Sous le masque souriant d'indifférence polie, qui saurait alors mesurer les battements plus précipités des cœurs? Les raffinés ont au service de leurs blessures secrètes des forces prodigieuses d'endurance. Puis, peu à peu, la souf-

france se dessèche et meurt. Au lieu de l'atroce torsion d'âme, ce n'est plus qu'un vague élancement qu'on ressent sous la cicatrice, et on s'étonne de n'avoir plus à lutter pour dompter le mal. C'est un effort qu'il faut, au contraire, pour ressaisir l'image du passé, qui va s'effaçant, se décomposant, s'évanouissant dans un brouillard de mélancolie.

L'autre jour, ils se sont revus de plus près qu'en aucune occasion encore. C'était à dîner chez de ces habitants de Paris qui ne sont pas Parisiens et ne savent ni ne soupçonnent rien des aventures mondaines. Par un de ces étranges détours du hasard, — nous l'appelons ainsi faute d'en connaître le véritable nom, — ils étaient destinés à se trouver voisins de table. On voulut faire une présentation.

— J'ai déjà l'honneur d'être connu de la comtesse, dit-il en s'inclinant.

Si un trouble fugitif se trahit par une légère contraction de sa lèvre, Jacqueline était la seule qui pût le percevoir, connaissant bien ce signe d'une émotion qui, chez lui, prenait volontiers un caractère irrité. C'est en regardant le vide qu'elle répondit, d'un ton où pour lui seul aussi il y avait autre chose qu'une grâce banale :

— Voilà longtemps, en effet, que M. de Maguelonne n'est pas un inconnu pour moi.

Le maître de la maison les laissa. Mais ils demeurèrent muets, glacés par l'ironie des choses, qui montait entre eux comme une grande onde amère.

Puis ils retrouvèrent leur sang-froid. Pendant une mortelle heure, assis tout contre, à se toucher, ils devisèrent, vifs et spirituels, du livre de la veille, de l'anecdote du jour, de la pièce du lendemain, plus étrangers l'un à l'autre que le soir qui les avait réunis pour la première fois. A un moment, leurs doigts vinrent à se rencontrer sur la nappe. Il leva les yeux sur elle, devenu tout pâle.

— Pardon, fit-elle froidement en retirant sa main.

Leurs regards se détournèrent, et ils ne se parlèrent plus.

Quand on se leva, son petit mouchoir de dentelle glissa de ses genoux sur le tapis. Bertrand le ramassa, et, avant de le rendre en aspira le parfum, cet iris mêlé d'ambre gris, tant chéri naguère. Il s'y attarda, les narines gonflées, le sang au

visage, une flamme dans les yeux. Et croyant sentir frémir imperceptiblement le bras mis sous le sien, il se pencha à l'oreille de Jacqueline.

— Cependant nous nous sommes aimés, murmura-t-il dans un souffle qui lui caressa l'épaule nue.

Les grands yeux de saphir plongèrent profondément dans les prunelles d'acier, qui se voilaient d'une tendresse triste et très douce. L'immense regret qu'elle y lut la toucha plus que ne l'avait troublée le désir deviné d'abord. Mais elle se souvint, et, se faisant sévère, de sa voix grave qui sonna comme lointaine :

— Oui, dit-elle... mais nous ne nous aimons plus.

— En êtes-vous bien sûre ?

Le brouhaha du passage au salon avait pris fin, et ils durent se séparer sans qu'elle eût répondu.

Non, elle n'en est pas sûre. Lui est sûr du contraire. D'autres hasards les rapprocheront, provoquant des détentes, involontaires ressouvenirs d'un passé qui lentement revivra. Qui sait alors ? Il est à l'âge où l'on ne refait pas aisément sa vie. Elle a définitivement disposé de la sienne, et ce serait péché de laisser perdre tout cet amour. Qui sait ?...

Ce qu'ils savent absolument, c'est qu'ils ne se marieront jamais.

MARIE ANNE DE BOVET

ISLANDAIS

Tous les ans, le port de Dunkerque envoie en Islande, pour la pêche de la morue, une centaine de navires, montés chacun par dix-huit hommes en moyenne. Paimpol, Saint-Brieuc, Binic et d'autres ports bretons expédient à peu près autant de « morutiers » dans les mêmes parages. Parmi les bâtiments de toutes nations attirés en Islande par la grande pêche, les nôtres sont les plus nombreux. C'est une véritable petite flotte que nous avons là-bas, montée par trois mille hommes qui seront, s'ils ne sont déjà, d'excellents marins. Chaque année, l'État y envoie un de ses croiseurs : j'eus la bonne fortune de faire comme passager la campagne qu'entreprit, vers la fin du mois de mars, l'aviso-transport *la Manche*. De mon journal de voyage écrit au jour le jour, j'ai tiré quelques notes qui, je l'espère, serviront à faire connaître la vie de nos marins d'Islande, les dangers qu'ils courent, les côtes devant lesquelles louvoient leurs vaillants petits navires. Une œuvre intéressante entre toutes a été fondée il y a quelques années ; son ambition est d'équiper et d'entretenir sur chaque lieu de pêche un navire-hôpital à bord duquel les marins bretons ou dunkerquois puissent trouver à la fois quelques encouragements moraux et des soins dans leurs souffrances physiques. Le *Saint-Pierre* envoyé l'année dernière au grand banc de Terre-Neuve a fait naufrage : le *Saint-*

Paul, à peine arrivé en Islande, s'est échoué il y a un mois, en rade de Reykiavick ; ce sont là de grosses pertes pour « l'Œuvre de mer ». Peut-être quelque lecteur, parcourant ces lignes écrites à la hâte, se sentira pris de pitié : Charité et Pitié sont deux sœurs qui se donnent toujours la main....



Samedi 27 avril. — Aperçu l'Islande. Assez fort vent de la partie sud, gros grains de pluie qui ne permettent d'entrevoir dans de rares éclaircies que quelques hauts sommets couverts de neige et couronnés d'épais nuages noirs. Notre vieux pilote, que nous avons embarqué à Cherbourg, un « pratique » de ces côtes où, pendant quinze ans, il commanda une goélette de Dunkerque, prétend reconnaître le cap « Reinart » dans une sorte de falaise taillée à pic qui s'avance comme un éperon dans la mer. Mais le nom de cette chose embrumée que les jumelles marines distinguent à peine importe peu Nous approchons du but.

Nous voici donc en vue des côtes sud de cette brumeuse Islande, terre désolée et mystérieuse. Nous passons près d'une épave; on dirait un canot, la quille en l'air. Nous stoppons, et à l'aide d'un solide grappin les hommes essaient de hisser à bord cette coque abandonnée : ses membrures pourries cèdent; séparée en deux parties elle retombe lourdement à la mer. C'est tout ce qui reste sans doute d'un naufrage!

Mais voici que devant nous quelques voiles blanches se dressent au-dessus de l'écume verdâtre; elles grandissent, et bientôt nous distinguons nettement une dizaine de goélettes en pêche, pavillon tricolore flottant gaiement en notre honneur à la pomme du grand mât. Nous passons à ranger quelques « Paimpolais » et du haut de la passerelle de la *Manche*, il semble que nous allons heurter la fragile coque qui se balance au roulis, appuyée seulement par sa brigantine qui la fait dériver. Les hommes de quart sont debout le long des bastingages; chacun d'eux tient à la main une ligne qu'il balance sans trêve par d'amples mouvements des bras. Nous passons vite et bientôt nous perdons de vue nos Islandais, au moment où le croiseur s'engage dans l'étroit chenal qui sépare

les îles Westman. Sur une grève que nous longeons, une coque à moitié démolie, quelques débris jetés par la mer, nous annoncent un naufrage. Nous apprendrons plus tard que nous avons vu les restes de *la Méditerranée*, de Paimpol, perdue dans ces parages le mois dernier.

28 avril. — Mouillé à midi en rade de Reykiavick, la capitale de l'Islande. Pas la moindre verdure et de la neige partout, car le thermomètre ne marque encore que trois degrés au-dessus de zéro, et la brise de mer est glaciale ; elle a passé sur la banquise qui, paraît-il, enserre encore tout le nord de l'île.

La ville présente l'aspect d'un gros bourg ; au centre, une place au milieu de laquelle se dresse la statue du sculpteur Thorwaldsen que l'Islande réclame comme un de ses fils. Quelques larges rues et deux ou trois hôtels ; un monument, la Chambre des députés ; mais, au loin, comme décor de fond, se dressent les hauts sommets couverts de neige, et les glaciers brillent sous les rayons d'un soleil pâle.

Une trentaine de goélettes, toutes bretonnes, sont à l'ancre autour de nous. C'est le moment où, la première pêche finie, les capitaines viennent se ravitailler, donner quelque repos à leurs équipages et réparer, avec l'aide du croiseur, leurs avaries, nombreuses toujours. Nos ancres ont à peine mordu le fond de la rade qu'ils arrivent à bord dans leurs légers canots pour faire au commandant du navire de l'État la visite réglementaire, exposer leurs besoins à l'officier en second, et demander le courrier de France tant attendu. Naturellement, nous faisons de notre mieux pour les satisfaire. Il faudra aux charpentiers, forgerons et voiliers du bord au moins trois bonnes semaines de rude travail pour remettre en état tout ce qui cloche. C'est que les deux premiers mois de pêche sont les plus durs ! On quitte les côtes de France en pleine mauvaise saison, au moment où les tempêtes sévissent dans la Manche et la mer du Nord. On veut arriver tôt sur les lieux de pêche, parce que dans les mois de mars et d'avril la morue abonde et semble de meilleure qualité. Mais alors, les coups de vent sont soudains et violents ; grains de neige et de grêle qui durcissent les voiles et les agrès, engourdissent les membres fatigués des pêcheurs, et leur masquent la vue.

Cette année, le 22 et le 23 mars, une tempête, qui a duré trente heures, a jeté le désarroi parmi la flotte bretonne en pêche sur la côte sud, qui est totalement dépourvue d'abris. On est sans nouvelles de deux navires montés chacun par vingt-cinq ou vingt-huit hommes. L'un d'eux, *la Caroline*, a été aperçu au plus fort de la tourmente, pavillon en berne, demandant un secours qu'il était humainement impossible de lui apporter. Quelques lambeaux de toile déchiquetée pendaient le long de ses mâts ; ses pavois étaient défoncés et le gouvernail enlevé. Elle a dû couler bas d'eau quelques instants après. Quatre autres navires sont perdus sur la côte est, mais les équipages ont été sauvés presque en entier après mille péripéties, et des souffrances incroyables ; soixante-douze naufragés vivent aux frais des armateurs dans un hôtel de Reykiavick, en attendant l'arrivée du premier paquebot qui les rapatriera.

Nous rencontrons à terre le capitaine de la *Marie-Joséphine*, de Dunkerque. Son bâtiment a fait côte dans une violente bourrasque qui passa vers le milieu de mars sur la côte est. Ses hommes et lui, roulés par les vagues, transis de froid, sans vêtements, parvinrent à gagner le rivage au pied d'immenses glaciers, solitudes inviolées. Le mousse mourut écrasé sur une roche par une dernière lame ; on l'enterra tant bien que mal dans le sol glacé, et les malheureux errèrent à la recherche d'une habitation. Après avoir marché quelques jours, n'ayant eu pour se nourrir que la viande crue d'un mouton égaré, ils arrivèrent épuisés à la porte d'une ferme islandaise, où on les soigna avec dévouement, et ils revinrent à Reykiavick, montés sur les robustes petits poneys du pays.

La *Notre-Dame-des-Flots*, de Dunkerque aussi, a brûlé complètement sur les lieux de pêche ; l'équipage a été recueilli par les embarcations des autres navires.

Ne croyez pas que cette année ait été plus mauvaise que les autres. Chaque campagne a son lot, toujours à peu près le même, de sinistres et de deuils. L'État a fini par s'émouvoir : on s'est demandé en haut lieu s'il ne fallait pas chercher la cause de tant d'accidents dans le mauvais état des bâtiments au départ de France, dans le peu de soins apportés à l'armement, dans l'incapacité des capitaines ou l'ivrognerie des équipages. Des commissions ont été nommées dans les ports,

pour visiter les navires avant le départ; elles ne doivent donner patente nette qu'à ceux qu'elles jugent capables de faire le voyage. Enfin, le commandant de la station navale d'Islande (composée pour le moment d'un seul navire) a été chargé par le ministre de procéder à une délicate enquête sur la manière dont l'hygiène est comprise à bord des bateaux de pêche.

Pendant qu'à bord du croiseur la forge ronfle sans trêve et que les menuisiers rabotent, percent et taillent du matin au soir, nous mettons à profit les longues heures du jour pour visiter nos petits compagnons de rade.

30 avril. — Les navires réunis en cette fin venteuse d'avril sur la rade de Reykiavick sont tous bretons : paimpolais, biniquais, etc. Ils relâchent pour recevoir l'assistance du bâtiment de l'État, mais aussi pour remettre à de petits caboteurs venus de France, les « chasseurs », ainsi qu'on les appelle là-bas, le produit de leur première pêche. Les armateurs font exécuter rapidement cette opération; les premières morues qui arrivent sur le marché font prime.

La goélette bretonne, qu'elle sorte des chantiers de Paimpol, de ceux de Saint-Brieuc ou de Saint-Malo, est un joli petit bâtiment, ponté naturellement, aux formes fines, mâté en goélette à hunier. Elle jauge de soixante-dix à quatre-vingt tonneaux et porte un équipage de vingt-cinq à trente hommes, y compris le capitaine et ses lieutenants. On est donc serré à bord. Tout à fait à l'arrière, une petite chambre : le carré, éclairé tant bien que mal par une claire-voie prenant jour sur le pont et meublé d'une table qu'entourent des bancs de bois chevillés dans le plancher. A tribord et à babord, deux étages de planches superposées comme les rayons d'une armoire : là sont disposés les douillets lits de repos des autorités du bord. A l'avant, un poêle, un petit coffre pour enfermer la vaisselle et les instruments de navigation. Au-dessus, dans une niche ornée d'un rameau de buis, la Vierge en porcelaine peinte, la Dame et la Protectrice de tous ceux qui vivent et meurent sur la mer.

On descend dans ce carré par une raide échelle qui donne aussi accès dans la « cambuse », la soute aux provisions, ce lieu béni dont tout bon marin ne parle qu'avec respect. Sur l'avant de cette épicerie maritime, principalement

pourvue de lard salé et de choucroute, se trouvent la cale toute blanche sous son manteau de sel, puis le poste de l'équipage, un étroit couloir sans air ni lumière; de chaque côté, des rangées de « tiroirs », dont chacun a son matelas et sa couverture de laine bariolée. Le pêcheur, quand il a fini son quart, les bras rompus par le halage incessant des lignes, se glisse tout habillé, avec ses grosses bottes, dans sa couchette, et il rêve du pays, tandis qu'au-dessus de lui, sur le pont que balayent les coups de mer, le camarade qui l'a remplacé chante quelque vieille chanson bretonne.

Les goélettes n'ont généralement qu'une seule embarcation suspendue à l'arrière sur des « bossoirs » ou amarrée sur le panneau de la cale entre les deux mâts. En cas d'abandon du navire, elle pourrait à peine recevoir la moitié de l'équipage.

De tous les coins se dégage une épouvantable odeur de poisson salé, de saumure rance que des lavages répétés chaque matin ne peuvent faire disparaître; à peine le visiteur a-t-il escaladé péniblement le bastingage au moyen de l'échelle de corde souvent huileuse qui pend sur le flanc du navire, qu'il éprouve un ardent désir de rebrousser chemin; mais les braves marins sont là, dont le bon accueil les retient.

Descendons dans le carré où n'entrent à notre suite que le capitaine, son second, ses deux lieutenants et... le mousse.

Un moment de gêne, car un vieux marin n'aime pas qu'un intrus vienne se mêler de ses affaires; dans tout fonctionnaire de l'État il voit une sorte de commissaire de police, de juge d'instruction avec lequel il est prudent de peser ses paroles. Puis la conversation s'engage, et les réponses s'alignent en regard des demandes du questionnaire officiel.

— Que boivent vos hommes?

— Vingt centilitres d'eau-de-vie par jour et par homme donnés en une seule distribution, puis un litre de cidre et vingt-cinq centilitres de vin.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait préférable de diminuer la ration d'eau-de-vie et d'augmenter celle de vin?

— Oh non! le vin est mauvais et les hommes ne peuvent se passer de leur *boujaron*.

Il est étonnant que la ration d'alcool égale à peu près la ration de vin. Peut-être l'excitation factice donnée par « la goutte »

aide-t-elle à la besogne, pendant les froids si durs de la première saison, mais une pareille absorption d'alcool est évidemment dangereuse pour l'organisme. Et puis, il arrive que des marins, au lieu de boire quotidiennement ce liquide réputé indispensable, en font des réserves qu'ils absorbent d'un coup les jours de repos. Ne serait-il pas bon de prendre modèle sur nos amis et rivaux les Américains? Ceux-ci donnent à leurs équipages de grande pêche de larges rations de thé et de vin chaud, mais proscrivent absolument les liqueurs fortes. Personne ne s'en porte plus mal, au contraire.

— Ne pourriez-vous donner de temps en temps à vos hommes des boissons chaudes?

— Oui, ce serait assez facile, mais ce n'est pas l'habitude.

Voilà le grand mot lâché! Depuis qu'il y a des morues en Islande et des pêcheurs français pour les prendre, on a fait ainsi; pourquoi ne pas trouver bonnes les méthodes que nos pères ont employées?

Parmi les patrons auxquels nos armateurs confient leurs bateaux, il en est d'intelligents, qui savent prendre de l'autorité sur leur équipage, et s'occupent non seulement de la pêche, de la route du navire et de la manœuvre, mais encore de la santé des hommes qui leur sont confiés. Malheureusement il en est d'autres, les vieux *fayots*, comme les appellent pittoresquement les marins, qui ont une idée par trop confuse de leurs devoirs et qui pour rien au monde ne dérogeraient aux sacro-saintes habitudes. C'est dans l'incurie, l'ignorance ou la profonde apathie de ces hommes qu'il faut voir, je crois, la principale cause de tant d'accidents et de maladies devenues sérieuses faute de soins élémentaires donnés à temps. Il y a à bord de chaque navire une petite pharmacie contenant les remèdes les plus usuels: mais des capitaines qui ont oublié, au départ, de se munir de « l'instruction », ne savent pas si le bismuth guérit la fièvre ou la colique. D'où viennent ces plaies aux mains d'aspect repoussant, ces panaris, puis — chose plus grave — ces fluxions de poitrine consécutives à de simples rhumes, sinon d'un manque de soins au début?

Chaque année, quelques éclopés de cette rude vie sont reçus à l'hôpital de Reykiavick et soignés avec le plus grand dévouement par le médecin danois qui dirige cet établisse-

ment. Plusieurs guérissent, et, dès qu'ils sont en état de faire le voyage, on les expédie par le premier courrier. D'autres meurent, les croix noires aux inscriptions françaises se multiplient dans le cimetière de la ville. Chaque année, à son passage, l'état-major du croiseur visite les tombes; une escouade de marins est chargée de les remettre à neuf.

On voit quels services peuvent rendre à nos pêcheurs les navires-hôpitaux de « l'Œuvre de mer ». Un homme est-il malade ou blessé, il y aura toujours pour lui, à bord du navire, un lit pour le recevoir, un médecin pour le soigner, un prêtre pour le consoler. Mais encore faudra-t-il que les capitaines n'hésitent pas à faire appel au navire-providence. On ne peut affirmer qu'ils le feront. N'ai-je point entendu à bord d'une goélette le dialogue suivant entre l'officier chargé de la visiter et le capitaine :

— Vous est-il arrivé quelque accident pendant votre traversée ?

— Non.

— Pas d'homme blessé, malade ?...

— Non... Ah ! cependant, il faut vous dire que le mousse est tombé à la mer un soir qu'il allait par gros temps allumer les fanaux de route dans les haubans... Il a disparu sans qu'on puisse lui porter secours.

Le mousse était noyé, c'était tout juste pour notre homme un incident digne d'être relaté.

Reykiavick, 4 mai. — La *Mauve*, qui vient de mouiller sur rade, amène l'équipage de la *Plélotine* de Saint-Brieuc. Dans la tempête que nous avons subie, au mouillage, le 1[er] et le 2 mai, la *Plélotine*, surprise par un grain violent, accompagné d'une brusque saute de vent, a démâté complètement et perdu deux hommes entraînés à la mer avec le gréement. Obligés d'abandonner la coque qui faisait eau de toutes parts et dérivait à l'aventure, les survivants ont été recueillis par la *Mauve*.

6 mai. — Aujourd'hui nous avons pu voir en détail les engins de pêche. Il y a deux manières de procéder à la capture de la morue : l'une employée à Terre-Neuve, l'autre en Islande. Les bâtiments armés à destination du « Grand Banc »

embarquent une dizaine de *doris*, canots plats très légers, d'origine norvégienne. Arrivés sur les petits fonds, ils mouillent et débarquent leur flottille. Deux hommes munis de lignes prennent place dans chaque embarcation et vont « tendre » où bon leur semble, pas trop loin cependant, car la brume traîtresse peut les surprendre et rendre le retour difficile, peut-être impossible.

En Islande, on ne connaît pas la doris, qui rendrait du reste peu de services dans ces mers presque toujours très agitées. Les hommes pêchent du bord, dix, douze et plus, quand on a trouvé le bon endroit, alignés le long des bastingages, balançant leur ligne longue de quatre-vingts à cent mètres et munie de deux énormes hameçons suspendus à chaque extrémité d'un balancier en fer. Quand la morue donne, le pêcheur *déhale* sans trêve son long engin ; il faut de robustes bras pour faire pendant plusieurs heures de suite ce dur métier, d'autant plus qu'on rencontre parfois quelque monstrueux poisson plat, le « flétan », qui peut peser jusqu'à cent kilogrammes. La morue arrive à bord, l'hameçon est décroché d'un coup sec, et la ligne repart au fond de l'eau emportée par le poids de son balancier, tandis que le « préparateur », après avoir arraché la langue qui est un mets délicat, fend l'animal sur toute sa longueur, le nettoie et le sale.

La campagne a été bonne quand, à la fin de la première saison, c'est-à-dire après deux mois de pêche, dont il faut défalquer une vingtaine de jours de chômage forcé pour cause de mauvais temps, il y a dans la cale de quinze à vingt mille morues.

12 mai, au mouillage de Dyre-fjord. — Nous avons quitté Reykiavick pour aller à la recherche de ceux de nos protégés que nous n'avons pas encore rencontrés. Nous en trouvons plusieurs à faire tranquillement la pêche par une mer superbe et sous un beau soleil qui cependant ne fait pas monter le thermomètre à trois degrés au-dessus de zéro. L'un d'eux nous crie que son compas est en mauvais état. Nous stoppons, et l'officier des montres va donner une consultation.

Aujourd'hui l'ancre tombe en face du petit village de Ting-Eyre, dans un de ces superbes fjords qui découpent les côtes est et ouest de la grande île. De hautes montagnes neigeuses

l'encadrent et tombent à pic dans les eaux vertes; entre elles, de jolies vallées commencent à verdir. Une multitude de petits torrents, formés par la fonte des neiges, roulent en cascades et jettent une note gaie de mouvement et de vie dans cette solitude. Dans ces paysages islandais, pas un arbre. Ce que les naturels décorent du nom de forêts, ce sont des agglomérations d'arbrisseaux chétifs.

13 mai. — La *Biniquaise* mouille près de la *Manche*. Nous allons à bord et sommes reçus par un grand garçon aux yeux bleus qui nous dit être le frère de Yann, le héros de *Pêcheur d'Islande*, et nous présente Sylvestre, son camarade. Heureux de nous trouver en pays de connaissance, nous causons, et naturellement le nom de Gaud vient sur nos lèvres. Elle est, paraît-il, veuve d'un capitaine au long cours et vit à Paimpol.

Nous embarquons le second de la *Biniquaise*. Le malheureux, profondément atteint de la poitrine, ne peut plus continuer sa dure vie sous un climat si rude.

26 mai. En mer. — Nous sommes en route pour la côte est, le domaine des pêcheurs de Dunkerque. Obligés de prendre par le sud, car les glaces tiennent toujours au nord, nous refaisons une partie du chemin déjà parcouru à l'arrivée. Nous passons à côté d'immenses rochers plantés dans la mer comme des tours et que l'on prendrait de loin pour des navires couverts de toile. A tout instant, surtout dans le nord, se lèvent des bandes de plusieurs milliers d'oiseaux, couvrant la mer sur de grands espaces. Malheureusement, le seul volatile digne d'un coup de fusil est l'eider; mais celui-là est sacré, protégé par les lois du pays, dont il est, grâce à son duvet, une des principales ressources.

Cette nuit, vers deux heures et demie, l'officier de quart m'a fait réveiller. Quand je montai sur la passerelle, toutes les crêtes de montagnes couvertes de neige paraissaient en feu, tandis qu'à droite et à gauche scintillaient les hauts sommets de l'Œrefa-Jokull et de l'Hécla. Au premier plan, un gros rocher noir semblait surgir de la mer comme un fantôme et mettait une note sombre dans cette grandiose et éclatante

féérie. Puis, derrière lui, tout à coup le disque du soleil est apparu tout rouge, énorme comme une montagne, jetant au loin sur la mer une lumière dorée. Ce fut le lever du rideau. Les lointains, que les feux naissants n'avaient pu encore atteindre, s'éclairaient brusquement : l'Islande nous apparut radieuse dans sa robe de vierge.

Mais bientôt les couleurs vives s'atténuent, le soleil pâlit, une brume épaisse nous envahit, la terre disparaît derrière un opaque rideau. Nous n'avançons plus que lentement, tandis que la sirène jette de deux minutes en deux minutes son lugubre cri d'appel. Il faut veiller, car nous approchons des lieux de pêche fréquentés, et les navires de Dunkerque se trouvent toujours réunis par petits groupes.

Bientôt une ombre apparaît dans le brouillard, qui semble éloignée, mais qui grandit avec une rapidité étonnante. On distingue vaguement une coque, des vergues; le croiseur stoppe à l'arrière du pêcheur. Les hommes ont lâché leurs lignes et sont venus se masser près du capitaine, pour mieux voir.

— Votre nom?

— *Gauloise*, commandant.

— La pêche est-elle bonne?

— Médiocre, nous avons eu trop de mauvais temps.

— Tout va bien à bord?

— Assez bien, mais nous avons un malade.

— On va vous envoyer le médecin et vos lettres.

Une baleinière descend le long des flancs du croiseur, le docteur et un officier y prennent place, en quelques coups d'aviron elle accoste le petit navire et, pendant que le médecin ausculte son malade, que l'enseigne interroge le capitaine, une conversation animée s'engage entre les marins de l'État et les pêcheurs qui se retrouvent quelquefois entre « pays ». Les pêcheurs, fiers de n'être plus soumis à la dure discipline militaire, vont chercher la bonne bouteille qui contient les réserves d'eau-de-vie, et la font circuler de mains en mains pendant que l'officier tourne le dos avec indulgence.

Mais nos heures sont comptées; la consultation est finie, quelques poignées de main sont échangées; la baleinière revient, et le croiseur s'enfonce de nouveau dans le brouillard épais à la recherche des éclopés à secourir, tandis qu'à bord de

de la *Gauloise* les petites lettres aux écritures grossières sont lues et relues, et que de rudes voix parlent avec douceur du pays, des abandonnées de là-bas.

« Navire droit devant ! » crie la vigie. Sous l'impulsion d'un vigoureux coup de barre la *Manche* loffe à temps ; elle élonge de si près la *Pervenche* que l'on peut craindre un moment que les vergues des deux navires ne s'entrechoquent. « Tout va bien à bord », avons-nous le temps d'entendre avant que la vision brusquement apparue s'efface dans l'ombre. En quelques heures nous passons près d'une quinzaine de navires, puis, vers le soir, une faible brise se lève, dissipe en quelques minutes les nuées humides qui erraient sur la mer ; nous voyons déjà loin derrière nous la petite flotte dont les mâts émergent des flocons de brume chassés par le vent.

10 juin. Faskrud-Fjord. — Nous sommes arrivés ce matin au mouillage par une brise carabinée du nord qui semble avoir rencontré des glaces sur son passage et nous a fait passer une bien mauvaise nuit.

Une cinquantaine de goélettes ou *dundees*, presque tous de Dunkerque, sont à l'ancre sur deux files tout près du rivage, les rives de ce fjord étant presque complètement accores. Les visites reçues, nous constatons avec plaisir que nous aurons ici beaucoup moins de réparations à faire qu'à Reykiavick. A quoi cela tient-il? La pêche est réputée à juste titre plus dure et plus dangereuse à l'est qu'à l'ouest ; sur une longueur en effet d'à peu près deux cents milles de côte, dans les parages où la morue se tient de préférence pendant les mois de mars et d'avril, il n'y a pas un fjord, pas un abri où puissent se réfugier les bâtiments surpris en pêche près de terre par un coup de vent soudain. On a donc lieu de s'étonner du peu d'avaries que nous avons à réparer. Mais il faut remarquer d'abord que les navires pêcheurs armés à Dunkerque ne ressemblent pas aux fines goélettes bretonnes. Ils ont en général un tonnage plus fort (de cent à cent dix tonnes), leurs formes sont plus massives, leurs mâtures peu élégantes plus solides, enfin, il faut bien le dire, les capitaines semblent plus expérimentés et plus... civilisés. Leurs bateaux sont bien tenus, ne sentent pas trop mauvais, les hommes, grands gaillards pleins

de santé qui, semble-t-il, ne feraient qu'une bouchée de nos petits Bretons, sont propres, boivent moins ou supportent mieux la boisson. La ration de liquide est toujours la même, à cela près que le litre de vin est remplacé par de la bière à volonté, mais quelle bière!

Le petit village qui se dresse sur le rivage ne se compose guère que de sept ou huit maisons de négociants. Il y a naturellement un maire, le gros propriétaire du pays, très aimable homme parlant un peu le français. Il serait à désirer que le gouvernement entretînt là, pendant la saison de pêche, un consul ou au moins un agent consulaire. Ce ne serait pas une sinécure; il passe au moins en un mois dans cette localité de mille à quinze cents Français. Tous les ans, paraît-il, on s'attend à voir prendre cette mesure réclamée par tous les officiers qui se sont trouvés successivement à la tête de la station navale d'Islande; comme pour toute place en ce monde, il y a déjà plusieurs candidats; l'affaire est bonne, car l'homme heureux qui obtiendra ce poste, un commerçant sans nul doute, joindra au titre tout honorifique de consul, celui de « fournisseur de la marine française ».

6 juin. — De toutes les conversations que nous avons eues avec les capitaines ici et à Reykiavick, il résulte que depuis quelques années le métier est moins bon. Les fonds paraissent se dépeupler un peu et nos compatriotes en rejettent la faute sur les pêcheurs anglais.

Les fils d'Albion, qui se croient ici chez eux aussi bien que partout ailleurs, ne craignent pas de venir avec leurs rapides petits vapeurs pêcher dans les eaux territoriales, sur les hauts fonds généralement très poissonneux. Mais il y a pêcheur et pêcheur, comme il y a chasseur et braconnier. Tant qu'ils se contentent de tendre leurs immenses lignes longues de plusieurs centaines de mètres, il n'y a que demi-mal; mais il est plus simple et surtout plus rémunérateur de traîner le « chalut » qui fait d'innombrables victimes et dépeuple littéralement le fond de la mer. Ces « chalutiers » sont généralement disposés pour conserver le poisson; ils ont soit une glacière, soit un vivier; en peu de temps le chargement est fait.

Le gouvernement danois s'est ému de cet état de choses

et, prenant à cœur les intérêts des Islandais, il a remplacé cette année la vieille frégate en bois qui faisait tant bien que mal le service de stationnaire par un de ses plus nouveaux croiseurs à marche rapide. Plusieurs chalutiers anglais ont été pris, leurs filets saisis, et ils ont été condamnés, séance tenante, à une très forte amende; les autres se sont dit que l'âge d'or était fini, et la grande majorité s'en est allée vers d'autres parages.

Il faut bien avouer que nos nationaux se mettent aussi quelquefois en contravention avec les règlements de pêche; mais leur vie est si dure et ils font si peu de mal qu'on a le plus souvent pitié d'eux.

Une autre question sur laquelle nous avons, souvent sans succès, hélas! appelé l'attention de nos marins, est celle des assurances contre les accidents, des caisses de secours. Depuis un certain nombre d'années, à la suite de campagnes désastreuses et de sinistres retentissants, des caisses de secours se sont fondées dans quelques-uns de nos ports : à Dunkerque, à Paimpol et à Saint-Brieuc notamment. Les divers systèmes en usage ont le tort de laisser une trop grande place à l'arbitraire et de ne satisfaire qu'à moitié le matelot toujours soupçonneux. A Paimpol, par exemple, la caisse de secours est tenue par le commissaire de l'Inscription maritime. Chaque marin signe avant de partir un engagement en vertu duquel il doit verser un pour cent sur les gains de sa campagne. Lui arrive-t-il malheur, le conseil de surveillance discute et décide de son plein gré quelle sera la somme à lui allouer comme indemnité, ou, s'il meurt, quelle pension sera servie à sa veuve ou à ses enfants. On voit clairement le défaut de ce système, la justice parfaite n'étant pas de ce monde, et les passions locales étant toujours très vivaces dans les petites villes.

Néanmoins, et bien qu'elles ne soient pas parfaites, ces institutions doivent être soutenues par tous ceux qui comprennent les dangers auxquels nos marins de la grande pêche sont sans cesse exposés. Il faudrait qu'avant de les embaucher les armateurs ou les capitaines leur fissent bien comprendre l'utilité d'une telle association et les amenassent à souscrire, sans brusquerie, car ce sont de grands enfants. N'en ai-je pas entendu plusieurs me dire qu'ils ne voulaient rien donner

aux caisses de secours, parce que cela leur porterait malheur!

Il faut aussi obtenir toutes les garanties possibles pour la sécurité de nos marins. Des hommes du métier, dévoués à cette belle cause, ont déjà pris l'initiative de faire des conférences aux capitaines et aux marins dans les ports d'armement, de discuter amicalement avec les armateurs les meilleures conditions de bien-être à bord de leurs navires. Puissent-ils améliorer petit à petit la condition de nos braves pêcheurs! Leur récompense sera grande, s'ils parviennent, chaque année, à arracher à la mer quelques vies humaines.

Et maintenant, le dernier mot est à « l'Œuvre de mer ». On a vu quels services le croiseur de l'État peut rendre à nos pêcheurs d'Islande. Malheureusement, il a d'autres missions dont il doit s'acquitter aussi, qui ne lui permettent guère de rester que deux mois sur les lieux de pêche, alors que les « morutiers » en passent cinq. Combien salutaire serait la présence ininterrompue dans ces parages d'un navire de l'Œuvre, commandé par un bon marin! Les Anglais ont compris avant nous l'utilité de pareils bâtiments, de même qu'ils ont été les premiers à installer, dans leurs ports de commerce, ces « maisons du marin », d'une utilité si incontestable.

Espérons que les vœux formés ici et sur toute l'étendue de nos côtes en faveur de « l'Œuvre de mer » seront bien vite exaucés. Elle aura besoin non seulement du dévouement de ses membres, mais encore de la sympathie de tous ceux qui ne restent jamais sourds aux appels de la charité. Après la perte du *Saint-Pierre* sur la côte de Terre-Neuve, deux nouveaux navires avaient été mis en chantier; l'un, le *Saint-Paul*, lancé tout récemment, vient de s'échouer en Islande et l'on peut craindre qu'il soit perdu. Il semble qu'un vent de malheur souffle sur les œuvres charitables; espérons néanmoins que, malgré les coups répétés de la mauvaise fortune, « l'Œuvre de mer » saura survivre à ses blessures.

W. DE DURANTI

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

CHARLES GOUNOD

Vingt fois j'ai voulu entreprendre ce travail ; de loin, il m'apparaissait déjà comme fort épineux, et quand j'en approchais, la plume me tombait des doigts. J'y renonce : je rassemblerai des notes, quelques documents dont peut-être un autre plus heureux se servira quelque jour. L'heure n'est pas venue d'apprécier comme il convient le grand artiste dont la France s'honore, dont elle s'enorgueillira plus tard ; l'indispensable travail du Temps n'a pas encore mis à sa vraie place le musicien profondément original dans son apparente simplicité, le classique, longtemps accusé de n'être qu'un reflet des anciens maîtres, alors qu'il ne ressemble nullement, au fond, à ses modèles : ses façons de procéder sont tellement autres, son point de départ si différent qu'on est tenté de le mettre, en quelque sorte, hors de la tradition à laquelle il était, de cœur, si fortement attaché. En opposition avec l'école, légèrement colorée d'italianisme, dont Auber fut le chef, il ne saurait non plus être considéré comme faisant suite à l'école italo-allemande fondée par Haydn, ni comme héritier direct de Mozart, son génie de prédilection ; les similitudes, tout extérieures, qu'il présente avec ce dernier, n'atteignent pas l'essence du style. Au fond, il n'a pas eu d'autre modèle que lui-même. Mélange d'archaïsme et de

nouveauté, sa manière était bien faite pour dérouter la critique, et il n'y a pas lieu de s'étonner s'il fut, dès l'abord, très diversement jugé, les uns l'accusant de vivre d'emprunts faits au passé, les autres, d'écrire une musique incompréhensible, que seule une poignée d'amis affectait d'admirer. Ces temps sont loin de nous, mais la lutte dure encore, elle se continue sur un autre terrain ; et tandis que le bon public, ne raisonnant pas ses impressions, s'abandonne sans contrainte au charme de *Faust* et de *Roméo*, les « amateurs éclairés » se demandent encore ce qu'ils doivent en penser. Comment le sauraient-ils? Habitués à chercher dans leur journal des opinions toutes faites, ils ont toujours été désorientés. Il y a trente ans, on attaquait Gounod au profit de l'école italienne triomphante et dominatrice, l'accusant de germanisme; maintenant que la faveur de la critique s'est tournée du côté de l'école allemande, on veut le faire passer pour italien. Immuable au milieu de ces vicissitudes, il n'a jamais été autre chose qu'un artiste français, et le plus français qui se puisse voir.

I

Les jeunes musiciens d'aujourd'hui se feraient difficilement une idée de l'état de la musique en France, au moment où parut Gounod. Le beau monde se pâmait d'admiration devant la musique italienne ; on sentait encore les ondulations des grandes vagues sur lesquelles la flotte portant Rossini, Donizetti, Bellini, et les merveilleux chanteurs interprètes et collaborateurs de leurs œuvres, avait envahi l'Europe ; l'astre de Verdi, encore voilé des brumes du matin, se levait à l'horizon. Pour le bon bourgeois, le véritable grand public, il n'existait rien en dehors de l'opéra et de l'opéra-comique français y compris les ouvrages écrits pour la France par d'illustres étrangers.

Des deux côtés on professait le culte, l'idolâtrie de la *mélodie*, ou plutôt, sous cette étiquette, du motif s'implantant sans effort dans la mémoire, facile à saisir du premier coup. Une belle période, comme celle qui sert de thème à l'adagio de la *Symphonie en si bémol*, de Beethoven, n'était pas « de

la mélodie », et l'on pouvait sans ridicule définir Beethoven « l'algèbre en musique ». De telles idées régnaient encore il y a vingt ans : les amateurs de curiosités, s'ils voulaient prendre la peine de jeter un coup d'œil sur l'article qui, dans mon livre *Harmonie et Mélodie*, donne son titre au volume, y trouveraient une critique assez vive dirigée, non contre la mélodie elle-même, mais contre l'importance exagérée qu'on lui attribuait alors. Un tel article n'aurait plus de raison d'être à notre époque, la mélodie étant regardée actuellement comme une de ces choses que la pudeur interdit de nommer.

Il y a quarante ans, on parlait de *Robert le Diable* et des *Huguenots* avec une sorte de terreur sacrée, avec onction et dévotion de *Guillaume Tell ;* Hérold, Boïeldieu, déjà classiques, Auber, Adolphe Adam se disputaient la palme de l'école française ; pour Auber, le succès allait jusqu'à l'engouement, et il n'était pas permis de constater les négligences dont un œuvre aussi considérable que le sien, écrit aussi hâtivement, est nécessairement parsemé. On sait quel injuste abandon a succédé à cet enthousiasme. Ce n'est pas ici le lieu de traiter une telle question, mais, sans s'y attarder, n'est-il pas permis d'exprimer le regret qu'on n'ait pas su rester à mi-chemin de deux exagérations contraires ? Tandis que chez nous on ose à peine parler de la *Dame Blanche*, du *Domino Noir*, ces mêmes ouvrages tiennent encore ailleurs, même en Allemagne, une place honorable, et les étrangers leur trouvent le goût de terroir que nous nous refusons à y reconnaître. On ne veut plus que du Grand Art ! c'est fort bien, mais comme de temps à autre il faut bien rire un brin, dans le vide laissé par l'opéra-comique s'est logée l'opérette. Sans vouloir médire d'un genre qui, après tout, est *un genre*, et dont quelques spécimens ont apporté une note nouvelle et qui n'est pas sans prix, on est bien forcé de reconnaître que la création de ce genre n'a pas été un progrès, et que pour écrire, pour exécuter des ouvrages comme ceux que l'on dédaigne, il fallait dépenser une tout autre somme de talent que pour les œuvres frivoles d'aujourd'hui. Les interprètes d'antan étaient Roger, Bussine, Hermann-Léon, Jourdan, Couderc, Faure, mesdames Damoreau, Carvalho, Ugalde, Caroline Duprez, Faure-Lefebvre, et tant d'autres,

artistes passés maîtres dans le chant, le jeu, l'art du dialogue. « C'était le bon temps », comme on dit quelquefois avec moins de justesse.

En dehors de ces deux grandes masses d'auditeurs dont nous avons parlé, un petit noyau de musiciens et d'amateurs, soucieux de la musique aimée et cultivée pour elle-même, adorait dans l'ombre Haydn, Mozart et Beethoven, avec quelques échappées sur Bach et Haendel, et les curieuses tentatives, vers la musique du XVIe siècle, du prince de la Moskowa. Hors de la *Société des Concerts* du Conservatoire et de quelques Sociétés de musique de chambre hantées seulement par quelques initiés, il était inutile de chercher à faire entendre une symphonie, un trio, un quatuor; les auditeurs n'y voyaient que du feu. Situation fâcheuse, assurément, mais comportant peut-être, à certains égards, plus d'avantages que d'inconvénients. Le public, en suivant la pente naturelle qui le menait vers le théâtre et les œuvres françaises, favorisait l'École nationale ; chaque année, l'Opéra et l'Opéra-Comique faisaient ample consommation d'ouvrages nouveaux ; on recherchait les primeurs autant qu'on les a évitées depuis, et tout opéra, sauf le cas d'une chute irrémédiable, était assuré d'un certain succès de curiosité ; tout jeune compositeur bien doué et sachant son métier pouvait espérer fournir une honorable carrière. Aujourd'hui, le public sait tout, comprend tout, et ne veut ouvrir ses nobles oreilles que pour des chefs-d'œuvre : les chefs-d'œuvre étant rares, comme il y a toujours plusieurs à parier contre un qu'une œuvre nouvelle ne sera pas un chef-d'œuvre, le public ne s'intéresse plus aux nouveautés; l'École française, privée de l'indispensable aliment, se meurt d'inanition. L'Angleterre, bien avant nous, avait créé chez elle cette situation, et il eût été prudent de ne pas l'imiter. Si nous continuons dans cette voie, la France musicale ne sera bientôt plus qu'un musée où les œuvres, après avoir lutté de par le monde pour conquérir leur place au soleil, viendront goûter en paix le repos de l'immortalité.

Quand Charles Gounod, après une tentative avortée (bien heureusement pour l'art) de vie ecclésiastique, choisit définitivement la carrière musicale, celle-ci était déjà considérée comme d'un abord assez difficile. Les seuls grands concerts

sérieux étant ceux du Conservatoire, inabordables pour les auteurs nouveaux, l'unique débouché était le théâtre, mais on pouvait espérer, tôt ou tard, s'y faire une place : aussi Gounod visait-il au théâtre, songeant d'abord à faire le siège de l'Opéra-Comique. C'est à ce moment initial que j'eus la bonne fortune de rencontrer le jeune maître chez un de mes parents, le docteur homéopathe Hoffmann, dans le salon duquel se tenaient des réunions mondaines où Gounod était attiré par un clan de jolies femmes, clientes du docteur et admiratrices passionnées du musicien. J'avais alors dix à douze ans, lui vingt-cinq peut-être, et, par ma grande facilité musicale, par ma naïveté, mon enthousiasme, je sus attirer sa sympathie. Il écrivait, avec la collaboration d'un beau-frère de la maîtresse de la maison, un opéra-comique dont il nous chantait des fragments dans ces réunions intimes; et déjà, dans ces timides essais, on trouvait en germe sa personnalité, le souci de la pureté, de la tenue du style, de la justesse de l'expression, ces rares qualités qu'il a portées depuis à un si haut degré. Peu après, il fut remarqué par madame Viardot, et celle-ci, après avoir obtenu pour lui d'Émile Augier le poème de *Sapho*, lui fit ouvrir les portes de l'Opéra. Dès lors, si son talent ne donnait pas encore tous ses fruits, on peut dire qu'il était formé, n'avait plus qu'à poursuivre son évolution. Il est difficile de savoir ce qu'il a puisé dans l'enseignement de ses maîtres Reicha et Lesueur. Le premier lui aura sans doute appris le mécanisme de son art, ainsi qu'à tous ses élèves ; froide et antipoétique, sa nature devait difficilement s'accorder avec celle d'un tel disciple. Le mysticisme de Lesueur devait lui plaire, mais pour un peu d'or que recèlent les œuvres de l'auteur des *Bardes*, combien de scories et d'inutilités!

Le temps passé au séminaire, la fréquentation du salon de madame Viardot, voilà ce qui aura fortement influé sur son orientation musicale, sans oublier le don merveilleux d'une voix peu timbrée, mais exquise, que la nature lui avait octroyé.

Au séminaire, il avait appris l'art de la parole, de la belle diction, claire et châtiée, nécessaire à la chaire chrétienne ; en y étudiant les textes sacrés, le désir lui était venu sans doute de les interpréter musicalement, et là dut prendre sa

source le beau fleuve de musique religieuse qui n'a jamais cessé, malgré les séductions du théâtre, de couler de sa plume. Est-ce chez Lesueur, ne serait-ce pas plutôt au séminaire qu'il prit ce goût pour la grandiloquence, pour l'emphase, si souvent rencontrées dans son œuvre? On serait tenté d'y voir un défaut. Défaut ou qualité, ce caractère est rare en musique : absent des œuvres de Haydn et de Mozart, il se montre à peine dans celles de Sébastien Bach et de Beethoven ; nous le trouvons, parmi les modernes, chez Verdi, chez Liszt, mais, de tous les compositeurs connus, lequel a été le plus grandiloquent, le plus emphatique? Haendel, que personne assurément n'accusera de manquer de force, ni de véritable grandeur.

Avec madame Viardot, nous entrons dans un autre monde. Cette femme célèbre n'était pas seulement une grande cantatrice, mais une grande artiste et une encyclopédie vivante: ayant fréquenté Schumann, Chopin, Liszt, Rossini, George Sand, Ary Scheffer, Eugène Delacroix, elle connaissait tout, en littérature et en art, possédait la musique à fond, était initiée aux écoles les plus diverses, marchait à l'avant-garde du mouvement artistique ; pianiste de premier ordre, elle interprétait chez elle Beethoven, Mozart, et Reber qu'elle appréciait beaucoup. Il n'est pas difficile de s'imaginer combien un pareil milieu devait être propice à l'éclosion d'un talent naissant. Le goût du chant, naturel à Gounod, se développa chez lui plus encore : aussi la voix humaine fut-elle toujours l'élément primordial, le palladium sacré de sa cité musicale.

II

S'il était vrai, comme le veut M. Camille Bellaigue, que l'expression fût la principale qualité de la musique, celle de Gounod serait la première du monde. La recherche de l'expression a toujours été son objectif: c'est pourquoi il y a si peu de notes dans sa musique, privée de toute arabesque parasite, de tout ornement destiné à l'amusement de l'oreille; chaque note y chante. Pour la même raison, la musique instrumentale, la *musique pure*, n'était guère son fait; après la

tentative de deux symphonies dont la seconde avait remporté un assez brillant succès, il abandonna cette voie qu'il sentait ne pas être la sienne. A la fin de sa carrière, des tentatives de quatuor ne le satisferont pas davantage.

Un jour, j'étais allé lui rendre visite, au retour d'un de mes hivernages, et l'ayant trouvé, comme à l'ordinaire, écrivant dans son magnifique atelier auquel un orgue inauguré par moi-même, sur sa demande, quelques années auparavant, donnait un si grand caractère, je lui demandai ce qu'il avait produit pendant mon absence.

— J'ai écrit des quatuors, me dit-il ; ils sont là.

Et il me montrait un casier placé à portée de sa main.

— Je voudrais bien savoir, lui répliquai-je, comment ils sont faits.

— Je vais te le dire. Ils sont mauvais, et je ne te les montrerai pas.

On ne saurait imaginer de quel air de bonhomie narquoise il me disait ces paroles. Personne n'a vu ces quatuors : ils ont disparu, comme ceux qu'on avait exécutés l'année précédente et auxquels j'ai fait allusion plus haut.

Ce perpétuel souci de l'expression qui le hantait, il l'avait trouvé dans Mozart, on peut dire même qu'il l'y avait découvert. La musique de Mozart est si intéressante par elle-même, qu'on s'était habitué à l'admirer pour sa forme et pour son charme, sans penser à autre chose ; Gounod sut y voir l'union intime du mot et de la note, la concordance absolue des moindres détails du style avec les nuances les plus délicates du sentiment. C'était une révélation de lui entendre chanter *Don Giovanni, le Nozze, la Flûte enchantée*. Or, en ce temps-là, on professait ouvertement que la musique de Mozart n'était pas « scénique », bien que toujours le morceau y soit modelé sur la situation. En revanche, on déclarait « scéniques » les œuvres conçues dans le système rossinien, où les morceaux se développent en toute liberté, faisant bon marché de la situation dramatique, même du sens des mots, même de la prosodie : Rossini n'était pas allé si loin. A s'élever contre de pareils abus, on risquait fort de passer pour un être dangereux et subversif ; l'auteur de ces lignes en sait quelque chose, ayant été éconduit par Roqueplan, alors directeur de

l'Opéra-Comique, pour avoir fait devant lui l'éloge des *Noces de Figaro*. Par la même raison, avant qu'il eût rien écrit pour le théâtre, Gounod avait déjà des adversaires : on prenait parti pour ou contre *Sapho* avant même qu'elle fût achevée. Aussi quelle soirée ! Le public s'enflammait à l'audition de cette musique dont le charme le captivait malgré lui ; dans les entr'actes, il se reprenait. Le finale du premier acte électrisa la salle, fut bissé avec transport ; l'enthousiasme calmé, les amateurs disaient d'un air entendu : « Ce n'est pas un finale, il n'y a pas de *strette* ! » Ils oubliaient que le superbe finale du troisième acte de *Guillaume Tell* n'en a pas non plus ; je me trompe, il en avait primitivement une : elle fut supprimée aux répétitions, comme aurait disparu celle du premier acte de *Sapho* si l'auteur eût inutilement ajouté quelque chose à la période qui en forme la foudroyante conclusion.

La presse fut houleuse. Il n'entre pas dans ses habitudes d'admettre d'emblée ce qui sort des routes battues ; mais des critiques de premier ordre, tels que Berlioz, Adolphe Adam, avaient traité l'œuvre selon ses mérites. Peut-être le demi-succès du premier jour serait-il devenu un succès complet, si l'ouvrage avait pu continuer sa carrière ; mais madame Viardot, parvenue au terme de son engagement, ne put jouer plus de quatre fois le rôle de *Sapho* ; une autre, de belle voix et non sans talent, reprit le rôle avec la triste figure que fait le talent à côté du génie ; encore deux représentations, et cet ouvrage, qui marque une date dans l'histoire de l'opéra français, fut abandonné...

Longtemps après, on le reprit en deux actes — il en avait primitivement trois : — c'était une mutilation. Plus tard encore, sur la demande de Vaucorbeil, les auteurs l'étirèrent en quatre actes, l'agrémentant d'un ballet, et ce fut pis encore. Comment un homme de théâtre comme Augier avait-il pu consentir à défaire ainsi son œuvre ? De peu d'intrigue, ainsi qu'il convenait à un tel sujet, la pièce comportait trois actes, rien de plus, rien de moins, et les ronds de jambe n'y avaient que faire. Au succès obtenu, lors de cette dernière reprise, par les morceaux de l'ancienne *Sapho*, on pouvait juger de la faveur qui l'eût accueillie, si elle était réapparue dans l'éclat de sa fraîcheur première.

Ma grande intimité avec Gounod date des chœurs d'*Ulysse*. Ainsi qu'Augier, Ponsard était un familier du salon de madame Viardot où les littérateurs les moins férus de musique étaient attirés par son mari, littérateur distingué lui-même, mis en vue par une traduction de *Don Quichotte* fort estimée et par des travaux sur la peinture, diversement appréciés, mais très remarqués. Ponsard, ayant songé à tirer de l'*Odyssée* les éléments d'une tragédie mêlée de chœurs à la manière antique, choisit Gounod pour collaborateur. Le païen nourri de poésie classique, toujours prêt à se réveiller en lui, trouvait ici un nouvel aliment. Quoi de plus séduisant dans toute l'antiquité que cette *Odyssée*? et quel homme paraissait alors mieux fait que Ponsard pour lui donner une forme nouvelle? On trouvera, si l'on veut, dans les *Mémoires* d'Alexandre Dumas père, une étude très détaillée sur cet *Ulysse*, où les qualités et les défauts se heurtent de si étrange façon. Le grand écrivain constate que les meilleurs vers y sont justement ceux destinés à la musique; les chœurs des Nymphes, particulièrement, sont à noter, et la savoureuse mélopée qui s'unit à ces vers délicats en rehausse le charme. Cela ne ressemble à rien de ce qui avait été fait auparavant: le jeune maître avait découvert là un petit monde tout nouveau, quelque chose comme une Tempé émaillée de fleurs, où bourdonne l'abeille, où courent les ruisseaux, vierge encore des pas de l'homme.

Gounod jouait du piano fort agréablement, mais la virtuosité lui manquait et il avait quelque peine à exécuter ses partitions. Sur sa demande, j'allais, presque chaque jour, passer avec lui quelques instants, et, sur les pages toutes fraîches, nous interprétions à nous deux, tant bien que mal — plutôt bien que mal — des fragments de l'œuvre nouvelle. Tout plein de son sujet, Gounod m'expliquait ses intentions, me faisait part de ses idées, de ses désirs. Sa grande préoccupation était de trouver sur la palette orchestrale une belle couleur; et loin de prendre chez les maîtres des procédés tout faits, il cherchait directement, dans l'étude des timbres, dans des combinaisons nouvelles, les tons nécessaires à ses pinceaux. « La sonorité, me disait-il, est encore inexplorée. » Il disait vrai : depuis ce temps, quelle floraison magique est sortie de l'orchestre moderne! Il rêvait, pour ses chœurs de nymphes, des

effets aquatiques, et il avait recours à l'harmonica fait de lamelles de verre, au triangle avec sourdine, celle-ci obtenue en garnissant de peau le battant de l'instrument. Les gens du métier savent qu'au fond, c'est surtout à la musique elle-même, à l'habile emploi de l'harmonie qu'est dû le caractère de la sonorité; aussi est-ce particulièrement une double pédale de tierce et de quinte, changée plus tard en triple pédale par l'adjonction de la tonique, véritable trouvaille de génie, qui donne au premier chœur d'*Ulysse* tant de charme et d'humide fraîcheur. Il est malheureusement impossible, avec des mots, d'en donner une idée; je demande pardon au lecteur de ces termes techniques, compréhensibles seulement pour les musiciens.

On comptait beaucoup, au Théâtre-Français, sur la pièce nouvelle. Un orchestre complet, choisi, des chœurs excellents, de magnifiques décors, rien ne fut épargné. Le beau rideau, reproduisant le *Parnasse* de Raphaël, qu'on voit encore à la Comédie, avait été peint à cette occasion. Désirant passionnément pour la musique de mon grand ami le succès qu'elle méritait, je voulais que la tragédie fût un chef-d'œuvre et je n'admettais pas qu'elle pût ne pas réussir. Hélas! la première représentation, à laquelle j'avais convié un étudiant en médecine, grand amateur de musique, cette première fut lamentable. Un public en grande partie purement littéraire et peu soucieux d'art musical accueillit froidement les chœurs: la pièce parut ennuyeuse, et certains vers, d'un réalisme brutal, choquèrent l'auditoire : on chutait, on riait. Au dernier acte, un hémistiche — *Servons-nous de la table*, — provoqua des hurlements; j'eus la douleur de voir mon ami l'étudiant, que j'étais parvenu à contenir jusque-là, rire à gorge déployée. Cette pièce bizarre, curieuse après tout, aurait mérité peut-être un public plus patient. L'exécution était des plus brillantes : si Delaunay, l'artiste impeccable, habitué à l'emploi des amoureux, semblait mal à l'aise dans le rôle insipide de Télémaque, en revanche Geffroy avait trouvé dans celui d'Ulysse ample matière à déployer ses précieuses qualités. Madame Nathalie était fort belle en Minerve, descendant de son nuage au prologue, et madame Judith avait toute la grâce pudique, toute la noblesse désirable dans le rôle de Pénélope.

Après les deux insuccès de *Sapho* et d'*Ulysse*, l'avenir de Gounod pouvait sembler douteux pour le vulgaire, non pour l'élite qui classe les artistes à leur rang : il était marqué du signe des élus.

Je me souviens qu'un jour, frappé de la nouveauté des idées et des procédés qui distinguent ces deux ouvrages, je lui dis étourdîment (il me passait tout) qu'il ne saurait jamais mieux faire. « Peut-être », me répondit-il sur un ton étrange, et ses yeux semblaient viser un inconnu lointain et profond. Il y avait déjà *Faust* dans ces yeux-là...

Qu'il me soit permis de m'arrêter un instant pour payer mon tribut de reconnaissance au maître, qui, déjà en pleine possession de son talent, ne dédaignait pas de me faire, tout écolier que j'étais encore, le confident de ses plus intimes pensées artistiques et de verser sa science dans mon ignorance. Il dissertait avec moi comme avec un égal ; c'est ainsi que je devins, sinon son élève, du moins son disciple, et que j'achevai de me former à son ombre, ou plutôt à sa clarté.

III

Dans l'entourage du jeune maître, on se montrait inquiet. Il lui fallait prendre sa revanche à l'Opéra, et pour cela trouver un bon livret, chose rare en tout temps. On lui proposa la *Nonne Sanglante*, que Germain Delavigne (Germain, le frère du célèbre Casimir) avait tirée d'un roman anglais, je crois, avec l'aide de Scribe. C'était lui faire un assez triste cadeau : Meyerbeer, Halévy, un instant séduits par ce poème, avaient renoncé à en tirer parti ; Berlioz, après en avoir écrit deux actes, l'avait abandonné. C'est que le sujet, séduisant, au premier abord, était trompeur, ne comportant pas de dénouement. Deux amoureux, contrariés dans leurs projets par des parents cruels, cherchent à fuir. Justement la nuit se prépare où, chaque année, suivant la légende, la Nonne sanglante (une jeune fille qui s'est tuée par amour vingt ans auparavant et qui porte sur son suaire une longue traînée de sang caillé) doit apparaître à minuit. Les jeunes gens ne

croient pas à la légende : personne n'a jamais vu la nonne, tous fuyant à son approche ; on ne connaît que la lueur de sa lampe sépulcrale, aperçue de loin dans les galeries du palais. La jeune fille se déguisera en spectre, et passera, une lampe à la main ; nul n'osera l'approcher, et la fuite sera facile. Le jeune homme arrive le premier au rendez-vous ; à minuit, la lampe brille au loin à travers les arceaux, et c'est la Nonne sanglante elle-même, prise par le jeune homme pour sa fiancée, qui vient recevoir ses serments d'amour et son anneau de fiançailles. La situation est terrible et causait à la scène une impression de cauchemar. Mais que faire ensuite de tels personnages ? La nonne emmenait le jeune homme dans une sorte d'assemblée de revenants, et lui faisait jurer de l'épouser : puis elle devenait une « femme crampon » et sa persistance à réclamer l'accomplissement du serment arraché dans la nuit fatale, cet appétit du mariage survivant à vingt années de sépulture, tournaient au comique. Selon la coutume du temps, les vers les plus médiocres émaillaient ce « poème », et un lettré comme Gounod, un novateur, un rénovateur plutôt, rêvant, comme dans l'ancien opéra français, comme chez Gluck, l'union intime de la note et de la parole, l'expression musicale d'une belle déclamation, était bien à plaindre, pressant de tels navets sur son cœur. On les a beaucoup reprochés à Scribe, ces mauvais vers, et bien injustement : il *croyait devoir* faire ainsi. On professait couramment alors que les bons vers nuisaient à la musique, et qu'il fallait au musicien, pour ne pas gêner son inspiration, des paroles quelconques destinées à être tripotées (on dirait aujourd'hui « tripatouillées ») en toute liberté. Le public se faisait gloire de ne pas écouter les « paroles », et la graine de ce public n'est pas perdue.

Que pouvait faire le musicien de cette pièce boiteuse et sans style, sinon une œuvre inégale et incomplète ? Son entourage, cependant, s'attendait à un grand succès, et la curiosité générale était par avance fort excitée. Si la *Nonne Sanglante* ne réussit pas, disait-on, Gounod est perdu. La *Nonne Sanglante* eut douze représentations, et Gounod ne fut pas perdu pour cela, mais son étoile subit une éclipse. On ne se gênait pas pour dire qu'il était « vidé », que rien de bon ne sortirait

désormais de sa plume. Sans partager ces opinions pessimistes, j'avais été fâcheusement surpris par certaines défaillances de cette œuvre déconcertante qui renfermait pourtant de grandes beautés. N'est-ce pas à ce temps que se rapportent des projets sur un *Ivan le Terrible*, qui ne vinrent jamais à maturité ? La musique écrite à ce sujet fut utilisée plus tard dans d'autres ouvrages, et c'est ainsi que la marche bien connue de la *Reine de Saba* était destinée primitivement au cortège d'une Czarine, cortège agrémenté de conspirateurs rugissant dans l'ombre. J'entends encore Gounod chantant : « *Meure ! meure ! meure la Czarine infidèle, — Et jetons sa dépouille au vent !* » — Ne vous hâtez pas de vous voiler la face. Gluck en a fait bien d'autres, quand il a éparpillé la musique d'*Elena e Paride* dans ses ouvrages ultérieurs !

Nous retrouvons le vrai Gounod, quatre années plus tard, en 1858, avec le *Médecin malgré lui*. Il avait été chargé, quelques temps auparavant, à propos d'une représentation extraordinaire donnée à l'Opéra, d'adapter à l'orchestre moderne la musique écrite par Lully, pour le *Bourgeois gentilhomme* ; il est probable que ce travail lui aura donné le désir de se mesurer avec Molière. Il trouva de précieux collaborateurs dans MM. Jules Barbier et Michel Carré. Ceux-ci, traités de haut par nos modernistes actuels, n'en avaient pas moins fait une petite révolution, s'étant consacrés, après quelques succès littéraires, aux livrets d'opéra, et montrant dans ce genre discrédité un souci de la langue et même un certain lyrisme qu'on n'était pas habitué à y rencontrer. Leur adaptation du *Médecin malgré lui* est faite avec beaucoup de goût et la musique atteint au chef-d'œuvre. Quelle joie pour moi de retrouver mon cher maître, non seulement en pleine possession de toutes les qualités qui m'avaient séduit naguère, mais grandi encore, ayant ramassé la plume de Mozart pour dessiner un orchestre pittoresque et sobre à la fois, où le style d'allure ancienne se colore de sonorités discrètement modernes, pour la plus grande joie de l'oreille et de l'esprit !

On avait choisi pour le jour de la première représentation celui de l'anniversaire de la naissance de Molière (15 janvier) : la dernière scène achevée, la toile de fond disparut dans les frises, et madame Carvalho, vêtue en muse, chanta

sur la belle phrase qui clôt le finale du premier acte de *Sapho*, transposée d'un demi-ton plus haut, des strophes à Molière dont elle couronna le buste, entourée de toute la troupe du *Théâtre-Lyrique*. La soirée fut triomphale : on avait applaudi, on avait ri ; Gounod avait su faire accepter, à force de mesure et d'esprit, les plaisanteries musicales les plus salées. Le succès, pourtant, fut éphémère, et les différentes reprises qu'on a faites de ce délicieux ouvrage n'ont pas été plus heureuses ; il n'a jamais « fait d'argent », comme on dit couramment avec tant d'élégance. La raison en est bizarre : c'est le dialogue de Molière qui effarouche le public. Ce même public, cependant, ne s'en effarouche pas à la Comédie-Française, et s'étouffe à des opérettes dont le sujet et le dialogue sont autrement épicés. Monsieur Tout-le-Monde est parfois bien incompréhensible !

Nous allons arriver à *Faust* : mais avant de jeter un coup d'œil sur cette illustre partition, il convient de remarquer combien on se ferait du génie de Gounod une idée incomplète, si l'on se bornait à l'étude de ses œuvres dramatiques. Les travaux du théâtre n'ont jamais arrêté chez lui le cours des œuvres écrites pour l'Église. Là encore, il fut un hardi novateur, ayant apporté dans la musique religieuse non seulement ses recherches curieuses de sonorités orchestrales, mais aussi ses préoccupations au sujet de la vérité de la déclamation et de la justesse d'expression, appliquées d'une façon inusitée aux paroles latines, le tout joint à un grand souci de l'effet vocal et à un sentiment tout nouveau rapprochant l'amour divin de l'amour terrestre, sous la sauvegarde de l'ampleur et de la pureté du style. La *Messe de Sainte-Cécile* fut le triomphe de l'auteur dans le genre religieux, à cette époque printanière de son talent ; elle fut très discutée, en raison même du grand effet qu'elle produisit : car l'effet, sous les voûtes de Saint-Eustache, en fut immense. De ce moment date aussi le fameux « Prélude de Bach » ; ces quelques mesures, auxquelles je ne crois pas que l'auteur, quand il les écrivit, prêtât beaucoup d'importance, firent plus pour sa gloire que tout ce qu'il avait écrit jusqu'alors. Il était de mode, pour les femmes, de s'évanouir pendant le second *crescendo !*

La première fois que j'entendis cette petite pièce, elle ne ressemblait guère à ce qu'elle est devenue sous l'influence pernicieuse du succès. Seghers, avec un son puissant et une simplicité grandiose, tenait le violon, Gounod le piano, et un chœur à six voix, chanté sur des paroles latines, faisait entendre mystérieusement dans la pièce voisine les accords soutenant l'harmonie. Depuis, le chœur disparut, remplacé par un harmonium; les violonistes appliquèrent à la phrase extatique ces procédés trop connus qui changent l'extase en hystérie ; puis la phrase instrumentale devint vocale, et il en sortit un *Ave Maria*, hélas ! plus convulsionnaire encore; puis on alla de plus fort en plus fort, on multiplia les exécutants, on leur adjoignit l'orchestre, sans oublier la grosse caisse et les cymbales. La divine grenouille (pourquoi pas? les Chinois ont bien une tortue divine) s'enfla, s'enfla, mais ne creva point, devint plus grosse qu'un bœuf, et le public délira devant ce monstre. Le « monstre » eut toutefois le précieux avantage de rompre à tout jamais la glace entre l'auteur et le gros public, hésitant et défiant jusque-là.

IV

Faust! point culminant de l'œuvre du compositeur. L'ouvrage est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en parler : des souvenirs sur son apparition et sur sa brillante carrière peuvent seuls offrir quelque intérêt.

Le talent de Gounod s'affirmait de plus en plus. On sentait l'approche d'une bataille ; le parti italien, très puissant, était préparé à entraver par tous les moyens à son usage cette manifestation décisive d'un grand musicien qui lui portait ombrage. Gœthe, Berlioz (dont le *Faust* très contesté encore jouissait déjà dans un certain public d'une énorme réputation) se dressaient dans l'ombre comme des sphinx redoutables. Dans le camp des amis comme dans le camp opposé, l'anxiété était grande.

Le rôle de Marguerite fut écrit pour madame Ugalde qui faisait alors partie de la troupe du Théâtre-Lyrique. On a dit qu'elle avait préféré jouer la *Fée Carabosse*, de Victor Massé.

Je crois savoir au contraire qu'après avoir répété *Faust* elle dut céder bien à regret le rôle de Marguerite à madame Carvalho pour qui avait été écrit celui de la *Fée Carabosse*, rentrant dans l'emploi que cette dernière avait tenu jusqu'alors. Dans ses *Mémoires*, Gounod n'a rien dit de tout cela, et nous ne saurons jamais pourquoi le rôle fut redemandé à madame Ugalde, qui avait toujours rêvé la création d'un personnage dramatique. Sa voix avait changé de nature ; l'emploi de chanteuse légère ne lui convenait plus et la brillante créatrice de *Galathée* n'eut aucun succès dans la *Fée Carabosse* qui sombra misérablement : peut-être, avec madame Carvalho pour interprète, cette pauvre *Fée* aurait-elle eu meilleure fortune. *Faust* eût-il réussi avec madame Ugalde? Nul ne pourrait le dire, mais je sais pertinemment que dans la scène de l'église, dans le trio final, elle était des plus remarquables, et qu'elle ne s'est jamais consolée d'avoir perdu cette occasion de se montrer au public de Paris sous un nouvel aspect.

De son côté, madame Carvalho, en jouant *Faust*, entrait de plain-pied dans la région des grandes amoureuses, la fauvette renonçait à des succès certains pour courir une périlleuse aventure. On sait comment son talent, qui semblait avoir donné toute sa mesure, grandit encore et parvint, dans *Faust* et *Roméo*, à sa plénitude.

Le rôle de Faust était destiné au ténor Guardi, un homme superbe, dont la voix exceptionnelle réunissait les ressources du ténor et du baryton, ce qui explique la « tessiture » toute particulière du rôle et l'appui qu'il cherche parfois dans les notes graves : — *O mort ! quand viendras-tu m'abriter sous ton aile ?* — Malheureusement cet organe admirable manquait de solidité. A la répétition générale, l'artiste, merveilleux de prestance et d'éclat pendant le premier acte, perdit la voix au milieu de la soirée, et il fallut renoncer à son concours. Certains détails de la pièce n'étaient pas « au point ». Dans la Nuit de Walpurgis, tous les choristes hommes, transformés en sorcières, vêtus de souquenilles et chevauchant des balais, se démenaient comme des poulains échappés en soulevant des nuages de poussière, et l'effet de ce ballet n'avait pas été heureux. Il fallut se remettre à l'ouvrage, trouver un ténor ; on trouva Barbot, qui possédait, à défaut d'une grande voix, un

grand talent. Il faisait fort bien le trille et ne consentit à jouer le rôle qu'à la condition de pouvoir, une fois au moins dans la soirée, perler un trille en toute liberté. Il fallut lui passer cette fantaisie, et un long trille, enflé et diminué avec un art consommé, digne de servir de modèle à tous les trilles de l'univers, couronna le bel air *Salut, demeure chaste et pure*, où il produisait l'effet d'une jolie boucle de cheveux sur un sorbet.

Enfin, après trois semaines de travail supplémentaire, vint l'inoubliable « première ». On sait que le succès fut hésitant; il ne le fut pas toutefois pour la principale interprète, et les séductions de sa voix, de sa diction, de sa personne même vinrent à bout de toutes les résistances. On déblatérait ferme dans les couloirs. « Cela ne se jouera pas quinze fois », disaient en haussant les épaules deux éditeurs célèbres, ardents champions de l'École italienne. « Il n'y a pas de mélodie là dedans, disaient les sceptiques : ce ne sont que des souvenirs rassemblés par un érudit. » C'était ennuyeux, c'était long, c'était froid. Il fallait couper l'acte du Jardin, qui ralentissait l'action... Oh! ce jardin de Marguerite, qui nous le rendra? Dans cet ancien Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple, si barbarement démoli, la scène, large et profonde, était éminemment favorable aux décorations, et les peintres avaient brossé des chefs-d'œuvre ; jamais, depuis, l'ensemble de *Faust* n'a présenté un aussi grand charme. La musique était entremêlée de dialogues, et s'il n'est pas permis de regretter cette forme première, il n'en est pas moins vrai que dans certaines parties le mélange de la parole et de l'orchestre était fort pittoresque, notamment dans la scène où Méphistophélès insulte les étudiants.

Deux fragments échappèrent à l'indifférence générale : la Kermesse, grâce au « chœur des Vieillards », et le chœur des Soldats. L'acte du Jardin, s'il avait ses détracteurs, ne laissait pas de provoquer aussi des enthousiasmes. « N'eût-on aimé qu'un chien dans sa vie », me disait une charmante femme, « on doit comprendre cette musique-là! »

Dix ans plus tard, l'œuvre définitivement acceptée, acclamée à l'étranger, entrait triomphalement à l'Opéra. Croirait-on qu'elle eut encore à vaincre, à cette occasion, quelques résistances? Beaucoup de personnes craignaient que cette mu-

sique ne fût trop intime pour le grand vaisseau de la rue Le Pelletier ; d'autres *espéraient*, s'il faut l'avouer, qu'elle y échouerait, que l'instrumentation de Gounod ne « tiendrait » pas à côté de celle de Meyerbeer. Ce fut le contraire qui arriva : le doux orchestre emplit la salle sans écraser les voix, et celui de Meyerbeer a paru depuis un peu aigre en comparaison.

Le succès de la soirée fut pour le ballet. La place en était marquée, et il eût existé dès le principe si le Théâtre-Lyrique avait possédé un corps de ballet suffisant ; il y était remplacé par une chanson à boire de peu d'intérêt, chantée par Faust devant un groupe de jolies femmes à demi couchées sur des lits antiques à la façon des courtisanes de la célèbre toile de Couture : *la Décadence romaine*. Les mêmes figurantes avaient formé ce tableau pendant dix ans, si bien qu'à la fin le récit de Méphistophélès — *Reines de beauté* — *De l'Antiquité* — devenait légèrement ironique. A l'Opéra, Perrin, qui s'y entendait, déploya des splendeurs inouïes, et Saint-Léon, violoniste et compositeur, un maître de ballet comme on n'en a pas vu ni avant ni depuis, calqua sur cette musique de volupté la plus ingénieuse féerie qui se puisse imaginer ; il est fâcheux que la tradition n'en ait pas été fidèlement conservée. Un incident comique survint à la première représentation. Tandis qu'Hélène, sous les traits de la sculpturale mademoiselle Marquet, mimait les nobles périodes de la musique, des femmes l'entouraient portant sur leurs têtes des vases d'où s'échappait en flots abondants une fumée roussâtre que le vent de la scène rabattait dans la salle, et chacun d'ouvrir avidement ses narines pour aspirer les parfums dont s'enivrait la belle Grecque. Horreur ! une affreuse odeur, analogue à celle des feux de Bengale, se répandit rapidement jusqu'aux loges du fond, et les jolies spectatrices, tout effarouchées, durent chercher dans leurs mouchoirs de dentelle un rempart protecteur contre cette désagréable invasion.

Ce ballet, chef-d'œuvre du genre, Gounod faillit ne pas l'écrire. Quelques mois avant l'apparition de *Faust* à l'Opéra, il m'avait envoyé en ambassadeur notre jeune ami le peintre Emmanuel Jadin, chargé par lui d'une mission délicate. Au moment de se mettre à l'œuvre, Gounod avait été pris de scrupules : il était alors plongé dans des idées religieuses qui

ne lui permettaient pas de se livrer à un travail aussi essentiellement profane; il me priait de m'en charger à sa place et d'aller causer avec lui de ce projet. On jugera facilement de mon embarras. Je me rendis à Saint-Cloud, j'y trouvai le maître occupé à faire dévotement une partie de cartes avec un abbé. Je me mis entièrement à sa disposition, lui faisant observer toutefois que la musique d'un autre, introduite au travers de la sienne, ne saurait produire un bon effet, et que si j'acceptais la tâche qui m'était offerte, c'était à la condition expresse qu'il demeurât toujours libre de reprendre sa parole et de substituer sa musique à la mienne. Je n'écrivis pas une note et n'entendis plus parler de rien.

On a beaucoup disserté sur la façon dont les auteurs de *Faust* avaient compris le rôle de Marguerite. Ce sujet de *Faust*, marqué par Gœthe d'une si forte empreinte, ne lui appartient pas tout à fait; d'autres l'avaient traité avant lui et chacun peut le reprendre à sa façon : dernièrement encore, dans *Futura*, Auguste Vacquerie lui donnait une forme nouvelle. Le *Faust* de Gœthe, depuis longtemps connu en France, avait été popularisé par les tableaux d'Ary Scheffer, et si l'on avait présenté au public la vraie Marguerite du poète, il ne l'eût pas reconnue. C'est que la *Gretchen* du fameux poème n'est pas une vierge de missel ou de vitrail, l'idéal rêvé, enfin rencontré; Gretchen, c'est Margot, et du lin qu'elle file pourraient être tissés les « torchons radieux » de Victor Hugo. Faust a passé sa vie dans les grimoires et les cornues sans connaître l'amour; il retrouve sa jeunesse d'écolier, et la première fille venue lui semble une divinité. Elle lui parle de la maison, du ménage, des choses les plus terre-à-terre, et l'enchante. C'est un trait de nature : l'homme sérieux, l'esprit supérieur s'éprend volontiers d'une maritorne. Ce caractère du rôle de Gretchen me frappa vivement, la première fois que je vis, en Allemagne, représenter les fragments arrangés pour la scène du *Faust* de Gœthe, et je m'étonnais que personne n'eût fait une étude sur ce sujet. Elle a été faite, depuis, par Paul de Saint-Victor. Amours ancillaires, séduction, abandon, infanticide, condamnation à mort et folie, telle est la trame très prosaïque sur laquelle Gœthe a brodé ses éclatantes fleurs poétiques. Sans y rien changer, les auteurs

français ont fait une transposition du personnage; c'était leur droit, et le succès, en Allemagne même, leur a donné raison.

L'apparition de Méphistophélès dans la scène de l'église a donné prise à la critique. Dans le poème de Gœthe, ce n'est pas Méphistophélès, mais un « méchant esprit » — *böser Geist* — qui tourmente l'infortunée Gretchen. La scène (assez bizarre, en somme, car ce n'est pas d'ordinaire un méchant esprit qui inspire les remords) est poétiquement belle et très musicale. Fallait-il, pour ne pas s'en priver, introduire un nouveau personnage, un petit rôle pour lequel on eût difficilement trouvé un interprète de premier ordre? Chose à peine croyable, la censure d'alors était si chatouilleuse qu'elle faillit interdire cette scène; et pour qui connaît les principes de Gounod en matière d'accent et de prosodie, tant en latin qu'en français, il n'est pas douteux que le chœur *Quand du Seigneur le jour luira* ait été primitivement écrit sur la Prose *Dies iræ, dies illa*, dont ladite censure n'aurait jamais permis l'audition dans un théâtre. Aujourd'hui encore, elle y tolère à peine les signes de croix, alors qu'on ne craint pas d'en tirer des effets comiques dans la très catholique Espagne.

V

Ceci étant une vue d'ensemble et non une analyse détaillée des œuvres de Gounod, nous glisserons, si vous le permettez, sur *Roméo et Juliette*, nous bornant à constater que le succès de la première heure, qui avait manqué à *Faust*, ne fit pas défaut à *Roméo;* ce fut dès l'abord un entraînement, un délire. Si *Faust* est plus complet, il faut convenir que nulle part le charme particulier à l'auteur n'est aussi pénétrant que dans *Roméo*. L'époque de son apparition marque l'apogée de l'influence de Gounod; toutes les femmes chantaient ses mélodies, tous les jeunes compositeurs imitaient son style.

Quelque temps avant, il avait passé à côté du grand succès avec *Mireille*, ouvrage mal accueilli d'abord, qui s'est relevé depuis, mais défiguré par des modifications, des mutilations de

toute sorte. Je n'ai jamais pu y songer sans tristesse, ayant connu dans son intégrité la partition primitive dont l'auteur m'avait fait entendre successivement tous les morceaux, et qu'il fit connaître en entier, dès qu'elle fut achevée, à quelques intimes, avec le précieux concours de madame la vicomtesse de Grandval ; Georges Bizet et moi, sur un piano et un harmonium, remplacions l'orchestre absent. L'effet de cette audition fut profond et le succès ne fit doute pour personne ; mais le ver était dans le fruit superbe. Madame Carvalho, pour qui le rôle de Mireille fut écrit, était parvenue à élargir sa voix en quittant Fanchonnette pour Marguerite, mais elle ne pouvait en changer la nature au point de devenir une « Valentine ». La première fois que Gounod, qui aimait à me donner la primeur de ses œuvres, me chanta la grande scène de la Crau, je fus effrayé des moyens vocaux qu'elle nécessitait. « Jamais, lui dis-je, madame Carvalho ne chantera cela. — Il faudra bien qu'elle le chante ! » — me répondit-il en ouvrant démesurément des yeux terribles. Comme je l'avais prévu, la cantatrice recula devant la tâche qui lui était imposée. L'auteur s'obstinant, elle rendit le rôle, on échangea du papier timbré ; un exploit accusait l'auteur d'exiger de son interprète des « vociférations ». Puis la tempête s'apaisa : l'auteur diminua de moitié la grande scène, écrivit le délicieux rondo *Heureux petit berger*. Le rôle s'amoindrissait. D'un autre côté, le ténor se montrait insuffisant, et son rôle, de répétition en répétition, se racornissait comme la « Peau de Chagrin » de Balzac. Quand l'œuvre arriva devant le public, elle était dénaturée ; et quand survint la scène de la Crau, redoutable encore, quoique mutilée, la cantatrice, prise de peur, y échoua complètement. Avant cela, la belle scène des Revenants avait déjà manqué son effet. Le Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet n'était pas assez vaste pour se prêter à de telles illusions : en glissant sur l'eau du fleuve, les trépassés faisaient entendre des bruits fâcheux, des *couics* ridicules. L'issue de la soirée ne fut pas douteuse : c'était un désastre. L'œuvre méconnue n'a jamais depuis retrouvé son aplomb ; on a coupé de-ci, de-là, on a changé le dénouement, tantôt supprimé, tantôt rétabli la scène fantastique, fondu le petit rôle de Vincenette dans celui de Taven la sorcière ; jamais plus je n'ai

retrouvé cette impression d'une œuvre achevée, complète, qui m'avait tant séduit chez l'auteur.

Habent sua fata les pièces de théâtre comme les livres !

Au nombre des œuvres marquées d'un signe fatal par le Destin, il faut ranger ce *Polyeucte* dont l'auteur voulait faire l'œuvre capitale de sa vie et qui ne lui a donné que des déceptions. Il avait trouvé dans madame Gabrielle Krauss une admirable Pauline, mais il ne put jamais rencontrer le Polyeucte qu'il avait rêvé ; Faure seul était capable de réaliser un tel idéal, et Faure, baryton, ne pouvait chanter un rôle de ténor. On sait qu'Ambroise Thomas eut le courage de refondre sa partition d'*Hamlet* pour adapter le rôle principal aux moyens de l'incomparable artiste. Gounod, à qui la même transformation fut proposée, ne put s'y résigner.

La première fois qu'il me fit entendre un fragment de *Polyeucte*, ce fut le chœur des païens, chanté dans la coulisse, et la barcarolle qui le suit. « Mais, lui dis-je, si vous entourez le paganisme de telles séductions, quelle figure fera près de lui le christianisme ? — Je ne puis pourtant pas lui ôter ses armes », me répondit-il avec un regard dans lequel il y avait des visions de nymphes et de déesses. Ce que je craignais arriva ; les païens, sous les traits de M. Lassalle, de M. Warot, de mademoiselle Mauri, l'emportèrent sur les chrétiens qui parurent ennuyeux. Faut-il rappeler que le chef-d'œuvre de Corneille ne put réussir que lorsque Rachel et Beauvallet le jouèrent au Théâtre-Français ? Du vivant de l'auteur, la tragédie avait paru glaciale.

On sait que le sujet de *Polyeucte* avait séduit Donizetti ; et bien qu'il se soit élevé dans cette partition au-dessus de son style ordinaire, bien que l'ouvrage, représenté d'abord en italien *(Poliuto)*, puis en français *(les Martyrs)*, ait eu plus tard au Théâtre-Italien de belles soirées avec Tamberlick et madame Penco, il est aujourd'hui complètement oublié. C'est pourtant un beau sujet que *Polyeucte ;* mais l'optique de la scène est si étrange ! au théâtre, où la science et l'étude paraissent comiques, où les crimes les plus affreux ne sont pas sans attrait, l'amour divin n'est pas intéressant.

VI

« Les Théâtres sont les mauvais lieux de la Musique, et la chaste Muse qu'on y traîne n'y peut entrer qu'en frémissant. » Il y a du vrai dans cette boutade, que Berlioz n'aurait peut-être pas écrite si la Scène lui avait été moins hostile : elle et lui n'ont jamais pu s'entendre, et cependant le mal qu'il en pensait ne l'a jamais empêché de la désirer. On connaît ses efforts infructueux pour faire arriver *les Troyens* à l'Opéra, tellement à court de nouveautés en ce temps-là qu'il en fut réduit à une adaptation du *Roméo* de Bellini, renforcé par Dietsch de cuivres et de coups de grosse caisse, sur la demande expresse de la direction. Ce fait d'avoir préféré aux *Troyens* une chose quelconque sera la honte éternelle de l'Académie impériale de Musique, dont *le Prophète*, *Faust*, *l'Africaine* ont été les gloires. L'horreur inspirée par Berlioz au monde des théâtres est bizarre et difficile à expliquer. Était-elle due, comme on l'a dit, à la haine que lui portait une famille influente à propos d'un article non signé, dont il fut prouvé après sa mort qu'il n'était pas l'auteur? Faut-il y voir le résultat de l'intransigeance dont il se faisait gloire? Il affichait la prétention d'être un auteur inflexible, ne connaissant que sa volonté, inaccessible aux supplications des exécutants, ne voulant compter ni avec leurs faiblesses, ni avec les exigences de la mise en scène. Système admirable en soi, mais difficile à mettre en pratique; l'absolu n'est pas de ce monde, et ce n'est pas au théâtre qu'il faut l'aller chercher. On en approche à Bayreuth; mais Bayreuth n'est pas un théâtre : Bayreuth est un temple.

Un temple! c'est bien le lieu où la chaste Muse, quand elle n'y est pas méconnue, peut entrer sans frémir : là, pas d'applaudissements, pas de recette à assurer, pas de vanités mondaines à satisfaire, le beau cherché en lui-même et pour lui-même, sous les grandes voûtes mystérieuses et sonores, inspiratrices du respect, disposant d'avance à l'admiration : l'ampleur du style dérivant naturellement des conditions de

l'exécution, la noblesse et l'élévation du sentiment posées en principe, — quoi de plus favorable à l'artiste dont la nature se prête à un tel milieu !... Berlioz réunissait toutes les qualités voulues ; il l'a montré dans son *Requiem* et son *Te Deum* ; mais la nature de son talent devait l'éloigner d'un genre où l'élément vocal tient nécessairement la première place, et, d'autre part, il se sentait peu attiré vers l'église, n'ayant pas la foi. Gounod, qui portait au doigt le monogramme du Christ, l'avait au plus haut degré, si l'on peut appeler de ce nom cette religion spéciale aux artistes chrétiens qui, au fond, n'ont jamais d'autre religion que l'Art : Raphaël, Ingres, furent de cette espèce qui garde le culte des belles formes et des nudités païennes, et s'accommoderait mal de la seule beauté morale jointe à la laideur physique. Pour eux, la Grâce, la Charité, c'est toujours la Kharite qui marchait autrefois sur les pas de la déesse de Cythère et n'a fait que changer d'emploi. Ne cherchez donc pas l'ascète chez Gounod, le catholique romain, le fidèle de Saint-Pierre et des basiliques de la Ville Eternelle. Nos modernes esthètes, épris de préraphaélisme flamand, ne sauraient se plaire en sa compagnie ; elle n'est pas faite pour eux, nourris qu'ils sont de protestantisme par Sébastien Bach et incapables de savourer le goût tout spécial du catholicisme, en dépit de leur culte artificiel pour Palestrina, sorte de paléontologie musicale. On serait malvenu à leur dire que le style de Sébastien Bach, en pleine floraison dans ses cantates allemandes, dans les *Passions*, ne saurait s'harmoniser avec les textes latins, et que sa fameuse *Messe en si mineur*, en dépit de ses splendeurs musicales et des efforts de l'auteur pour modifier sa manière, n'est pas une messe : ils ne pourraient le comprendre et crieraient au sacrilège. Aussi n'essayerai-je pas de les convaincre ; ce serait imiter les jongleurs japonais, lorsqu'ils donnent au public européen, dans leur langue maternelle, le programme de leurs exercices...

Gounod n'a pas cessé toute sa vie d'écrire pour l'église, d'accumuler les messes et les motets ; mais c'est au commencement de sa carrière, dans la *Messe de Sainte-Cécile*, et à la fin, dans les oratorios *Rédemption* et *Mors et Vita*, qu'il s'est élevé le plus haut.

Son style religieux est particulièrement original. L'artiste de tradition y rompt avec des traditions séculaires : le style fugué, recherché, en si grand honneur dans le genre sacré, tient ici fort peu de place ; l'expression musicale du texte, naguère peu apparente, sinon tout à fait négligée, y est poursuivie avec autant de soin que dans ses œuvres profanes. Les moyens sont autres : il n'a pas commis la faute de multiplier les détails et de rapetisser un genre dont l'ampleur doit être une des principales qualités ; il a peint de larges fresques, d'un ton clair, où quelques traits posés avec art indiquent les ombres plutôt qu'ils ne les rendent en réalité. Son éloignement pour le style recherché ne saurait être attribué au peu de facilité d'une plume qui, plusieurs fois, écrit comme en se jouant des chœurs à huit parties réelles et, dans le finale de *Mors et Vita*, la plus magnifique exposition de fugue à cinq voix ; l'exposition terminée, le plus difficile étant fait, l'auteur abandonne la fugue et revient à ses procédés habituels, procédés si typiques dans leur simplicité qu'ils se sont imposés au monde musical et que l'Ermite de Bayreuth lui-même n'a pas dédaigné de s'en servir, au deuxième tableau de *Parsifal* : ces chants à l'unisson, proposés à la tonique et repris à la dominante, accompagnés par des batteries d'accords répétés en triolets, cette longue marche sans modulations, bâtie sur un dessin obstiné de quatre notes, qu'est-ce donc que tout cela sinon du Gounod et du meilleur ? On l'a nié avec d'autant plus d'énergie que l'évidence s'en imposait davantage. N'eût-il pas été plus habile de reconnaître qu'en empruntant des procédés à l'auteur de *Faust*, l'auteur de *Parsifal* n'en était pas moins resté lui-même, comme le premier quand il prenait la plume de l'auteur de *Don Juan*, comme celui-ci quand il se coiffait de la perruque de l'auteur du *Messie* ? L'histoire de l'art est pleine de ces heureux larcins, qui l'enrichissent sans avoir jamais appauvri personne.

Le plan des deux oratorios est admirable, toute musique à part ; un théologien pouvait seul accomplir une telle œuvre. Quant à leur valeur au point de vue de l'orthodoxie, je ne saurais en juger, n'étant point docteur en cette matière. Loin de moi la pensée de la mettre en doute, mais, involontaire-

ment, je me reporte aux réflexions émises plus haut sur la religiosité des artistes en songeant à l'histoire peu connue de l'opéra *Françoise de Rimini*, destiné à Gounod dans le principe, et à la raison toute théologique pour laquelle il renonça à terminer cette partition dont il avait composé plusieurs morceaux. Il avait conçu le projet d'un épilogue : la scène, divisée en trois compartiments dans le sens de la hauteur, aurait représenté simultanément l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, et l'on aurait vu les deux amants passer de l'enfer au purgatoire et de là monter au ciel; il avait même écrit, en vers excellents, le texte de ce prologue. MM. Jules Barbier et Michel Carré, quoique fort peu théologiens, ne purent jamais se résoudre à une telle audace ; et après de nombreuses luttes Gounod leur rendit la pièce, qui échut ainsi à Ambroise Thomas. Bien qu'une telle aventure soit peu faite pour donner confiance dans l'autorité théologique du maître, je crois qu'un Père de l'Église n'aurait désavoué ni le texte poétique français de *Rédemption*, tout entier de sa main, ni la savante ordonnance des textes latins qui forment la trame de *Mors et Vita*.

Ce fut une grande hardiesse d'écrire une œuvre latine et catholique pour la protestante Angleterre. L'accueil, réservé d'abord, chaleureux ensuite, fait à cette œuvre sévère si différente des oratorios de Haendel et de Mendelssohn, ne demandant rien à une concession quelconque, soit à des habitudes prises, soit à des convenances religieuses assurément respectables, est également un honneur pour l'œuvre qui s'est imposée par sa puissance, et pour le public qui s'est laissé convaincre. J'ai vu, par un de ces temps horribles, noirs et pluvieux, dont Londres a la spécialité, l'énorme salle d'Albert Hall remplie jusqu'aux galeries supérieures d'une foule de huit mille personnes, silencieuse et attentive, écoutant religieusement, en suivant des yeux le texte, une exécution colossale de *Mors et Vita* à laquelle prenaient part un millier d'exécutants, l'orgue gigantesque de la salle, les meilleurs solistes de l'Angleterre. A Paris, on se demande encore ce qu'il faut en penser : on en est à chercher pourquoi le *Judex* se déroule sur un chant d'amour. L'œuvre peut attendre : quand, de par la marche fatale du temps, les opéras de Gounod seront entrés pour toujours

dans le sanctuaire poudreux des bibliothèques, connus des seuls érudits, la *Messe de Sainte-Cécile*, *Rédemption*, *Mors et Vita* resteront sur la brèche pour apprendre aux générations du XXI[e] siècle quel grand musicien illustrait la France au XIX[e].

VII

« Quel homme élégant que Berlioz ! » me disait un jour Gounod. Le mot est profond. L'élégance de Berlioz n'apparaît pas de prime abord dans son écriture gauche et maladroite ; elle est cachée dans la trame, on pourrait dire dans la chair même de son œuvre ; elle existe, à l'état latent, dans sa nature prodigieuse qui ne saurait nuire à aucune autre par comparaison, nulle autre ne pouvant lui être comparée. Chez Gounod, ce serait plutôt le contraire ; son écriture, d'une élégance impeccable, couvre parfois un certain fonds de vulgarité ; il est « peuple » par moments, et pour cela même s'adresse facilement au peuple et est devenu populaire bien avant Berlioz, dont la *Damnation de Faust* n'est arrivée à la popularité que bien après la mort de son auteur. Cette vulgarité — si vulgarité il y a — pourrait se comparer à celle d'Ingres (qu'il admirait profondément) ; c'est comme un fond de sang plébéien, mettant des muscles comme contrepoids à l'élément nerveux dont la prédominance pourrait devenir un danger ; c'est l'antidote de la mièvrerie, c'est Antée retrempant ses forces en touchant le sol ; cela n'a rien à voir avec la trivialité dont ses prédécesseurs les plus illustres dans l'opéra et l'opéra-comique français n'ont pas toujours su se garder. Il visait haut, mais le souci constant de l'expression devait fatalement, comme tout ce qui tient au réalisme, le ramener de temps en temps sur la terre. Ce réalisme lui-même ouvrait une voie féconde et toute nouvelle en musique. Pour la première fois, à la peinture de l'union des cœurs et des âmes on a vu s'ajouter celle de la communion des épidermes, du parfum des cheveux dénoués, de l'enivrement des haleines sous les effluves du printemps. J'ai vu des natures chastes et hautement compréhensives s'effa-

roucher de ces innovations, accuser Gounod d'avoir rabaissé, matérialisé l'amour au théâtre. Que d'autres seraient heureux de mériter un tel reproche!

Bien d'autres nouveautés lui sont dues. Tout d'abord, il restaura des procédés abandonnés depuis longtemps sans aucun profit, et ce fut une stupeur, parmi les élèves du Conservatoire, de voir remettre en honneur des moyens surannés et discrédités, comme les « marches d'harmonie », dont le prélude de la scène religieuse de *Faust* offre un si remarquable exemple. Désireux de laisser à la voix tout son éclat, toute son importance, il supprima les bruits inutiles, dont personne alors ne croyait pouvoir se passer. — Un jour, avec l'imprudence de la jeunesse, je demandais à un savant professeur la raison de cet abus de trombones, de grosses caisses et de cymbales qui sévissait dans les œuvres les plus légères.

— C'est pourtant bien facile à comprendre, me répondit-il : vous avez des ressources dans l'orchestre ; il faut bien les employer...

Gounod, qui avait pratiqué la peinture, savait qu'il n'est pas obligatoire de mettre toute sa palette sur la toile, et il ramena dans l'orchestre du Théâtre la sobriété, mère de la couleur et des nuances infinies. Il supprima ces redites insupportables, ces longueurs fatigantes qui déparent tant de beaux ouvrages, s'attirant par là ces critiques, incompréhensibles aujourd'hui, dans lesquelles on l'accusait d'écourter ses phrases et ses morceaux ; on attendait toujours la « reprise du motif », et cette attente trompée donnait l'illusion que le motif n'était qu'ébauché, les redites ne l'ayant pas enfoncé comme un clou dans la mémoire. Aux formes convenues sur lesquelles vivait depuis longtemps le récitatif, il en substitua de nouvelles, serrant de plus près la Nature, qui sont entrées dans la pratique courante. Enfin, il cherchait à diminuer autant que possible le nombre des modulations, jugeant qu'un moyen d'expression aussi puissant ne doit pas être gaspillé, croyant de plus à une action spéciale des tonalités persistantes.

— Quand, depuis un quart d'heure, disait-il, l'orchestre joue en *ut*, les murs de la salle sont en *ut*, les chaises sont en *ut*, la sonorité est doublée.

Il aurait voulu « se bâtir une cellule dans l'accord parfait ».

Sobre de modulations par principe, il n'en possédait pas moins l'art au plus haut degré, cet art précieux entre tous qui est la pierre de touche du grand musicien. Il avait des tonalités, de leurs rapports entre elles, des relations, attractions et répulsions harmoniques, le sens le plus délicat. Il a trouvé de nouvelles résolutions de dissonances, découvert un sens nouveau à certaines dispositions d'accords. Il a demandé aux cuivres, aux instruments à percussion, des effets de douceur et de pittoresque inattendus. Comme je le priais un jour de m'expliquer le sens de certain coup de grosse caisse d'un caractère étrangement mystique, placé au début du *Gloria* de la *Messe de Sainte-Cécile* :

— C'est le coup de canon de l'Éternité, me répondit-il.

Des effets d'une étonnante nouveauté dans leur simplicité sortaient naturellement de sa plume : telle cette gamme lente des harpes, rideau de nuages qui se lève au milieu de l'introduction de *Faust* pour découvrir la phrase lumineuse de la fin. Cela paraît presque naïf, et cependant personne auparavant n'avait songé à quelque chose d'analogue. Obtenir le plus grand résultat avec le moindre effort apparent possible, réduire l'expression des effets matériels à de simples indications et concentrer l'intérêt sur l'expression des sentiments, voilà les principes sur lesquels il semble s'être appuyé ; ils étaient, ils sont encore en contradiction avec les habitudes générales des compositeurs, et cependant il suffit de les énoncer pour en constater la justesse. Au système de l'*indépendance mélodique*, de la mélodie cherchée pour elle-même et sur laquelle les paroles s'adaptent ensuite comme elles peuvent, il préféra, comme Gluck, celui de la mélodie naissant de la déclamation, se moulant sur les mots et les mettant en relief sans rien perdre de sa propre importance, de façon que les deux forces se multiplient l'une par l'autre au lieu de se combattre ; cette réforme si précieuse ne fut pas acceptée sans lutte, et pendant des années il lui fut reproché de sacrifier la mélodie à la *mélopée* : ce mot disait tout, c'était le « tarte à la crème » de la musique ; sans autre explication, il vouait un homme aux dieux infernaux, le traînait aux Gémonies. Comme, de plus, l'orchestre discret et coloré de Gounod lui valait le titre de *symphoniste*, autre mot qui dans le monde des théâtres était une sanglante

injure, on voit d'ici à travers quelles épineuses broussailles l'auteur de *Faust* dut frayer son chemin.

Adolphe Adam, dans un article très fin sur *Sapho*, a montré clairement de quelle façon Gounod se rattachait aux maîtres anciens. « Nous regardons aujourd'hui, disait-il, comme une qualité ce que les maîtres regardaient autrefois comme un défaut. La musique pour eux existait dans les chœurs, les airs, dans tout ce qui préparait une situation. Mais dès que la situation arrivait, la musique cessait pour faire place au chant déclamé. Aujourd'hui nous faisons le contraire. Quand la situation commence, nous entamons le morceau de musique. C'est à peu près le premier de ces systèmes qu'a suivi M. Gounod... »

Bien que toute œuvre d'art repose sur une convention, qui ne voit d'un coup d'œil quel service immense a rendu Gounod en battant en brèche ce système qui voulait, au moment où une situation dramatique était posée, que les acteurs cessassent de jouer pour se mettre à chanter comme au concert? et c'était lui qu'on accusait de n'être pas « scénique », autre accusation terrible. Pas mélodique, pas scénique, symphoniste par-dessus le marché, que lui restait-il? le public, conquis peu à peu par le charme et le naturel de ses œuvres et qui les a adoptées en dépit de tous les sophismes dont on lui rebattait les oreilles.

L'auteur, disait-on, entremêle récitatifs, ariettes, cavatines, duos et morceaux d'ensemble, sans qu'il soit possible d'en saisir les points d'intersection. On lui faisait un défaut de ce qui est maintenant recherché par-dessus tout, et même par delà le sens commun, car si la liberté absolue dont nous jouissons aujourd'hui est un bienfait pour les forts, elle est un danger terrible pour les faibles qui s'y noient et n'arrivent qu'à l'informe, à l'incohérent. En ce temps-là, les aristarques prêchaient avant tout la « netteté » : la trivialité, la platitude, tous les défauts les plus vils passaient sous le couvert de ce vocable. Ne trouvant chez Gounod ni la bassesse de style qui leur était chère, ni les morceaux invariablement coupés sur le patron officiel, ils l'accusaient de manquer de netteté. Que les temps sont changés! il n'est plus permis d'être net, ni mélodique, ni vocal même ; le drame doit se dérouler exclu-

sivement dans l'orchestre, et l'on peut prévoir le temps où l'on n'écrira plus que des pantomimes ; la symphonie de plus en plus développée, après avoir étouffé les voix, ne permettant plus de saisir les mots, le plus sage sera de les supprimer. L'auteur de cette étude lisait dernièrement dans un article sur son propre compte — article fort élogieux d'ailleurs — qu'il avait, au théâtre, appliqué ses idées de *subordination complète* de l'élément mélodique à la symphonie. Il demande la permission d'ouvrir ici une parenthèse pour protester contre de pareilles assertions. Pour lui, mélodie, déclamation, symphonie, sont des ressources que l'artiste a le droit d'employer comme il l'entend et qu'il a tout avantage à maintenir dans le plus parfait équilibre possible. Cet équilibre paraît avoir hautement préoccupé Gounod ; il l'a réalisé à sa façon ; d'autres pourront le réaliser d'une autre manière, mais le principe restera le même ; c'est la Trimourti sacrée, le dieu en trois personnes créateur du Drame lyrique. Et si l'un des éléments devait l'emporter sur les autres, il n'y aurait pas à hésiter : l'élément vocal devrait prédominer. Ce n'est pas dans l'orchestre, ce n'est pas dans la Parole qu'est le Verbe du Drame lyrique, c'est dans le Chant : voilà deux cents ans que cette vérité règne sans conteste, et si, à force d'y travailler sans relâche depuis vingt ans, une armée sans cesse en activité est arrivée à faire trouver le contraire acceptable, ses idées n'ont pas pour cela pénétré dans les masses profondes ; elles seront oubliées le lendemain du jour où cette croisade, unique dans l'histoire de l'art pour sa violence et sa durée, prendra fin par lassitude ou autrement. Il ne s'agit ici que de théories, nullement d'œuvres célèbres qui planent au-dessus de tous les systèmes et se moquent même, à l'occasion, avec une merveilleuse désinvolture, de ceux dont elles passent pour être la suprême expression.

VIII

La musique du XVIe siècle ressemble à une sorte de jeu d'échecs où les diverses pièces vont, viennent, s'entrecroisent, sans autre fin apparente que leurs relations respectives ; au-

cune indication de mouvements ou de nuances ne vient en éclairer le sens, et nous ignorons de quelle façon elle était exécutée. Cette incurie doit avoir une raison d'être, et si les indications manquent, c'est qu'elles n'avaient pas alors l'importance que nous leur attribuons actuellement. La Forme, en effet, est tout dans cette musique; l'expression n'y existe qu'à l'état rudimentaire, et résulte de la forme elle-même. Peu à peu l'expression se fait place dans l'art musical; les indications de lenteur et de vitesse commencent à se faire jour, celles ayant trait à l'intensité sont plus lentes à s'établir; mais l'expression ressort toujours des formes employées, qui se compliquent de plus en plus, et les nuances peuvent être sans inconvénient livrées à l'arbitraire de l'exécutant; elles n'apporteront à l'état général que des modifications peu apparentes.

Chez Sébastien Bach, où l'expression atteint une extrême puissance, elle ne vient cependant, comme importance, qu'en second lieu, et chez Mozart encore nous avons remarqué qu'on a pu s'y tromper et ne voir qu'un musicien là où il y avait un psychologue. Chez les modernes, le mouvement et la nuance sont devenus inséparables de l'idée, et les moyens de les indiquer se sont multipliés à l'excès; mais ils ne peignent encore que le plus ou moins de vitesse, le plus ou moins d'intensité, et les essais tentés pour pénétrer plus profondément dans le domaine de l'expression sont timides et insuffisants. Quand on a dit *molto espressivo, leidenschaftlich*, *avec feu*, *avec un sentiment contemplatif*, on n'a pas dit grand'chose, et force est de s'en remettre à l'intelligence ou plutôt à l'instinct des interprètes.

A la musique de Gounod, dans laquelle l'expression tient une place inconnue avant lui, il aurait fallu tout autre chose.

Ceux qui ont eu le divin plaisir de l'entendre lui-même, ont tous été du même avis : sa musique perdait la moitié de son charme, quand elle passait en d'autres mains. Pourquoi? parce que ces mille nuances de sentiment qu'il savait mettre dans une exécution d'apparence très simple *faisaient partie de l'idée,* et que l'idée, sans elles, n'apparaissait plus que lointaine et comme à demi effacée.

Sans être ni un grand chanteur ni un grand pianiste, il

savait donner à certains détails en apparence insignifiants une portée inattendue, et l'on ne s'étonnait plus de la sobriété des moyens en présence du résultat acquis.

Ce n'est pas assez de dire que, chez lui, le chant ressort de la déclamation, ce qui serait également vrai chez plusieurs autres et même dans toute l'ancienne école française ; il y a plus, la parole est comme un noyau sur lequel la musique se cristallise; la forme, si belle qu'elle puisse être, lui est subordonnée, et l'expression reste le but principal. Si l'on méconnaît ce point de vue, ses œuvres sont envisagées sous un faux jour et prennent une apparence toute différente de celle que l'auteur a voulu leur donner. La jeunesse actuelle, éprise de formes compliquées jusqu'à l'inextricable, à cent lieues de la recherche de la vérité dans l'expression vocale et de la simple beauté, privée de l'audition directe de la musique du maître par lui-même, ne saurait la comprendre ni l'aimer. Les exécutants en ont déjà perdu la clef; la manie des mouvements accélérés, qui sévit d'un bout à l'autre du monde musical, est mortelle aux œuvres de Gounod, qui goûtait par-dessus tout une majestueuse lenteur et ne comprenait pas qu'un sentiment profond pût être exprimé dans un mouvement rapide.

Je ne voudrais rien dire de désagréable à personne, et pourtant la vérité me force à constater qu'à Paris même, où les traditions auraient dû être maintenues, les œuvres de Gounod sont défigurées. A l'Opéra-Comique, j'ai vu madame Carvalho scandalisée des mouvements de *Mireille* et de *Philémon et Baucis*. A l'Opéra, la kermesse de *Faust*, dont les détails sont si curieusement dessinés, n'est plus qu'un tohu-bohu, le chœur des Vieillards, d'une raillerie si fine, qu'une charge grossière du plus mauvais goût; la grâce antique du ballet a fait place au délire d'un pandémonium. Et c'est partout ainsi, quand ce n'est pas pis encore !

Gounod, d'ailleurs, se plaignait souvent de la difficulté qu'il éprouvait à communiquer ses intentions. Il me fit voir, un jour, de quelle façon il eût désiré qu'on exécutât l'ouverture de *Mireille;* cela ne ressemblait en rien à ce que l'on connaît.

— C'est une calomnie, me disait-il, on me fait dire ce que je n'ai jamais pensé !

A qui la faute ? Non, certes, à des artistes qui ne manquent ni de talent ni de bonne volonté. Il faut remonter plus haut, jusqu'à cette loi de nature : un organisme est d'autant plus délicat qu'il est plus élevé. L'homme meurt d'une embolie, alors que le polype est retourné comme un gant sans que sa santé en soit altérée.

Il est certain que pour une musique où les moindres nuances d'expression et de sentiment sont indispensables, un nouveau clavier d'indications eût été nécessaire.

Quoi qu'il en soit, faute d'indications suffisantes, la vraie nature de l'œuvre dramatique de Gounod ne pourra être dévoilée dans l'avenir qu'à des voyants doués de l'intuition grâce à laquelle il faisait lui-même revivre Mozart.

Pour sa musique religieuse, de nature plus simple, destinée à être entendue dans des conditions — grand nombre d'exécutants, salles ou temples vastes et sonores — qui s'opposeront toujours plus ou moins aux fantaisies des chefs d'orchestre, les mêmes inconvénients disparaissent en grande partie, et c'est une des raisons pour lesquelles je la crois, plus que toute autre, destinée à soutenir la gloire de son nom, quand le temps, qui n'a pas encore, comme nous le disions en commençant, mis en sa vraie place le grand maître français, lui aura élevé le trône d'or sur lequel il recevra l'encens des générations futures.

J'aurais voulu parler de l'homme, de son charme pénétrant, donner une idée de son esprit, de ses propos, de sa façon de rattacher la musique à l'ensemble de l'art dont elle n'était à ses yeux qu'une partie, de cette conversation éblouissante qui ressemblait par moments à certaines pages des romans de Victor Hugo. Le musicien a tout absorbé. Je borne là cette esquisse, n'ayant eu d'autre but que de réveiller des souvenirs précieux par leur objet et de dévoiler peut-être quelques aspects peu connus de l'artiste que j'ai tant admiré et tant aimé, en regrettant amèrement d'être un si médiocre peintre pour un tel tableau.

C. SAINT-SAENS

BERLIN

PENDANT LES BARRICADES[1]

— 18-19 MARS 1848 —

La matinée du 18 mars s'écoula plus paisiblement que n'avaient fait les soirées précédentes. Le prince de Prusse, revenu à Berlin, n'avait pas reçu le commandement des troupes, et se trouvait sans emploi ; comme il passait pour être l'âme de la résistance, et que la princesse de Prusse n'épargnait pas les railleries amères sur ce que les circonstances suggéraient à son beau-frère en fait de promesses et de concessions, ce couple illustre, mécontent et non consulté, demeura simple spectateur des événements qui allaient éclater. M. de Pfuel, lieutenant général, âgé de soixante et dix ans, homme de courage et d'esprit, mais enclin à la temporisation et aux demi-mesures, se trouvait à la tête de la garnison. Vers midi, M. de Humboldt vint nous voir et m'apporta sa réponse à la lettre de M. Arago. Chargé, me dit-il, pour moi « des assurances les plus amicales, et même les plus flatteuses du Roi, qui saisirait le premier moment de liberté pour me donner une audience ». M. de Humboldt s'étendit ensuite sur l'état des affaires avec la sagacité un peu chagrine

1. Voir la *Revue* des 15 octobre et 15 novembre 1896.

et le sang-froid imperturbable qui ne l'abandonnaient jamais. Il avait pénétré jusqu'au fond de la situation où le Roi et le peuple s'étaient alors mis : les violences, les illusions, les niaiseries passionnées de l'opinion populaire lui causaient une véritable consternation. « Les concessions faites en ce moment-ci même, ajouta-t-il, ne désarmeront pas les factions ; il y aura nécessairement une lutte ; et quelle sera, dès lors, vis-à-vis de ses peuples, la condition du Roi, demeurât-il vainqueur à l'aide des troupes, dont la fidélité n'est nullement ébranlée? »

Nous nous acheminâmes à pied, M. de Humboldt et moi, vers la place du Carrousel (*Stechbahn*) qui fait face au Château. Depuis les premières heures du jour, le Conseil s'y tenait, occupé à recevoir des députations et à préparer des réponses. Les corps municipaux de Cologne, de Halle et de Breslau arrivaient en bloc, avec des demandes aussi pressantes qu'étendues, appuyées de rapports menaçants sur l'exaspération des esprits dans leurs provinces respectives. Le Roi convint en principe, qu'à la place de trois de ses ministres, plus incompatibles que les autres avec l'abandon de l'ancien régime, le comte d'Arnim Boitzenburg, MM. d'Auerswald et de Beckerath recevraient des portefeuilles ; mais cette modification du Conseil ne fut pas encore officiellement publiée.

Les déclarations du gouvernement se répandaient pourtant dans la population. La bourgeoisie, fort émue, abandonnant tous ses travaux, se porta en flots, d'abord assez paisibles, à la demeure du Roi. L'intention de la Municipalité était, disaient les chefs de ce corps, de « remercier le Monarque, de lui demander de mettre le comble à la réconciliation de la Couronne avec le peuple, en ordonnant l'éloignement des troupes et l'organisation immédiate de la garde nationale à Berlin ». On voit que les révolutionnaires, là, comme ailleurs en Allemagne, ne se mettaient pas en grands frais d'imagination : ils copiaient servilement la France, remplaçant seulement par une terminologie ténébreusement métaphysique la verve insolente et la clarté agressive de notre propre élocution. Le Roi n'était nullement disposé à commettre cet acte de méchante folie ; mais il se laissait envelopper par les masses compactes de ce qui

semblait alors un rassemblement d'oisifs et de curieux, et pouvait, à un signal donné, devenir une horde de rebelles.



Qui donna le signal? je l'ignore encore ; je n'avais de relations d'aucun genre avec les émissaires d'émeute qui, partis de France, de Suisse, d'Italie, de Pologne, et tout nouvellement de Vienne, se croisaient à Berlin ; je savais seulement que des sociétés républicaines, dirigées par des hommes de lettres, des « Barristers », et des chefs d'atelier, avaient, dans cette capitale, une organisation régulière, et se donnaient, depuis vingt jours, un mouvement prodigieux. Ferdinand Freyligrath fournit de ce fait, avec une jactance triomphante, un certificat poétique dont l'histoire peut faire son profit[1]. Quoi qu'il en soit, au moment où j'arrivais, avec M. de Humboldt, sur le Carrousel, cette place spacieuse, les quais adjacents et les rues qui débouchent dans tous les sens sur ce centre de la vieille ville, fourmillaient d'une foule ondoyante d'où sortaient de vagues clameurs ; les Francs-Archers, les Schütz-Bürger, reconnaissables, les uns à leur uniforme, les autres à leurs baguettes blanches et à leurs brassards, se démenaient dans les masses compactes, augmentant la confusion au lieu d'y mettre ordre ; les couleurs allemandes étaient nouées à presque toutes les boutonnières ; pas un soldat ne se montrait; mais derrière les portes fermées et dans les vastes cours du château, quelques pelotons d'infanterie, quelques détachements des gardes, un escadron de dragons, se formaient, à tout événement, en bataille.

Le Roi, confusément appelé par la multitude, se mit au balcon, essayant d'obtenir un peu de silence. En l'apercevant, quelques hommes, par l'entraînement de l'habitude ou la réalité de l'affection, firent entendre des *vivats*; le reste jetait, d'intervalle à intervalle, des clameurs de plus en plus menaçantes. Le portail du château s'ouvrit alors ; deux com-

1. Voir le dithyrambe : *Freie Presse*, répandu à profusion le 20 mars dans Berlin et toute la Prusse. Le héros de Freyligrath, un imprimeur, prévient ses ouvriers, la *veille*, que demain sera le jour du combat décisif. « Fondons nos caractères, leur dit-il, ce seront les munitions de la Liberté. »

pagnies d'infanterie, débouchant de la première cour, marchant au pas, s'efforcèrent de s'ouvrir un passage, afin de dégager quelque peu l'habitation royale. On se heurte, et d'un peloton, pressé et balloté par la foule, partent deux (d'autres dirent trois) coups de feu. Ces coups partirent en l'air, et Dieu sait si seulement les fusils étaient chargés à balle. Un rugissement frénétique s'éleve aussitôt de la multitude; alors un escadron de dragons, sérieusement alarmé pour la sûreté du château, charge la foule, renversant quelques individus, n'en blessant aucun, et n'arrêtant personne. En un instant, la place est balayée, mais la Révolution venait d'éclater.

La foule, animée d'une furie aveugle, se cantonne sur la large voie qui, du château, par delà l'un des canaux, conduit à l'hôtel de ville de Cölln an der Spree[1], sur les quais, et dans la Kœnigstrasse, qui mène à l'hôtel des Postes, et fait l'artère principale d'un quartier populeux. Un énorme drapeau aux couleurs allemandes est attaché à la statue équestre du Grand Électeur, à portée de pistolet du château, sur le pont monumental de la Sprée. Je reconduisis M. de Humboldt à son hôtel, et je regagnai mon habitation.

En une heure, l'aspect de la ville avait totalement changé. Une espèce de frénésie s'était emparée des artisans, les marchands, consternés, s'enfermaient dans leurs boutiques. De toutes parts, s'élevaient des barricades, construites avec des planches arrachées aux égouts, des pièces de charpente prises aux échafaudages; on y joignait des bornes de fer fondu, arrachées des encoignures des rues, et des pavés là où l'on parvenait à en détacher; on copiait Paris matériellement aussi bien que politiquement, avec une insigne gaucherie, mais une rage de bonne foi, rage contre les institutions et tout ce qui portait l'uniforme. Bientôt nous entendîmes retentir dans le voisinage du château une vive fusillade, et le combat s'engager à la fois dans plusieurs autres quartiers. Sous les Tilleuls, des patrouilles de dragons et d'uhlans renversèrent les barricades, et se retirèrent ensuite; car les troupes, agissant presque spontanément, sans plan arrêté, sans commandement efficace, se

1. Ville germanique dès le principe fondée par les margraves de Brandebourg vis-à-vis la bourgade Wende du Berleyn primitif. Cet édifice, *das Cöllnische Rathhaus,* acquit une triple célébrité dans la circonstance que je raconte.

montraient souvent là où leur présence était superflue, disparaissaient quand elle serait devenue nécessaire, et faisaient ainsi de leur mieux, avec infiniment de courage et de dévouement, pour faciliter la tâche des insurgés. Je vis alors d'étranges exemples de ce que peut l'exaltation nerveuse causée par un paroxysme de passion. Un misérable étudiant saisit entre ses bras et porta d'un côté de l'avenue à l'autre, pour en faire l'angle d'une barricade, une borne en métal que, l'heure suivante, trois soldats, en réunissant leurs forces, eurent peine à replacer en son lieu. La maison que nous habitions appartenait à un juif fort riche, que la terreur avait complètement glacé. Devant la porte, des fragments de verres brisés avaient été jetés pour intercepter les mouvements de la cavalerie. Je voulus faire enlever ces engins diaboliques : « Gardez-vous-en, — me dit notre hôte d'une voix suppliante, — que deviendrais-je vis-à-vis du peuple? » Ces mots, *Volk* et *Militair*, exerçaient une action magique sur la population de Berlin; elle adorait le nom et l'ombre de l'un, et se livrait contre l'autre à une fureur de haine d'autant plus inexplicable, que ces soldats, sortis la veille du peuple et devant y rentrer le lendemain. soldats parce qu'en Prusse chacun est tenu de servir, ne combattaient que pour leur propre défense. et le faisaient avec la plus admirable modération.

M. Charles de Nagler entra chez moi, désolé; il venait de rencontrer, mourant, le capitaine de Zostron, un des deux officiers à qui cette journée coûta la vie ; l'autre fut un lieutenant Tüpke, auquel, parce qu'il était plébéien, et d'une humeur assez morose, on fit plus tard la réputation d'une sorte de Catinat. Du reste, il s'en fallait de beaucoup que l'effusion du sang fût proportionnée au fracas de la bataille. Les insurgés manquaient, sur plusieurs points, de munitions, et tiraient excessivement mal ; ailleurs ils se battaient avec des fourches, des pelles, des broches, des faux et des tuiles arrachées aux toits. Leurs chefs, généralement étudiants de l'Université et Polonais aventuriers, n'avaient, malgré le titre dont ils s'affublaient, « professeurs de barricades », aucun usage des armes, aucune idée de tactique. Nulle part un gros d'insurgés ne tenait devant les troupes ; le moindre détachement menait battant des centaines d'hommes, même armés.

Mais derrière les barricades, placés aux fenêtres, et hissés sur les toits, les rebelles reprenaient l'avantage. Colonne après colonne envoyée du château ou des casernes, allait, en général, droit devant elle, abattant les obstacles, désarmant et capturant les insurgés, puis, revenant sur ses pas, abandonnait à la multitude sans cesse croissante en nombre et en rage la presque totalité du terrain qu'elle avait gagné naguère sur l'émeute. Si, dans cette conjoncture, la fidélité d'un seul bataillon se fût démentie, c'en était fait, je pense, de la monarchie prussienne, dont les bases sont, dans leur essence, militaires, et qui, fondée par l'armée, était destinée à se relever par elle, à se sauver plus d'une fois par son action. Mais partout le soldat, calme et même triste pendant la mêlée, fut admirable de constance, de discipline et d'humanité. A la fin, on amena des obusiers, à l'aide desquels l'hôtel de ville de Cölln fut enlevé ; la Breitstrasse et le reste des alentours du château fut dégagé ; mais les insurgés, refluant du centre sur les extrémités de la ville, s'y couvrirent de barricades, élevées par centaines à l'entrée de la nuit ; et devenus plus hardis contre la loi par l'obscurité qui cachait leurs méfaits, ils commencèrent à mettre l'incendie au nombre de leurs moyens d'opération.

Quand, sous les Tilleuls, la circulation redevint possible, j'allai voir Schelling, qui habitait à l'une des extrémités de cette avenue, près de la porte de Brandebourg. Rien ne pourrait peindre la douleur de cet illustre vieillard ; mais sa fermeté était inébranlable : « *Si fractus illabatur orbis..* », me dit-il en me tendant la main. Je cherchai ensuite à m'aboucher avec le baron d'Arnim ; il avait repris son vieil uniforme et s'efforçait à servir le Roi de son bras, dans une heure où il n'y avait pas de place pour le Conseil. A l'hôtel de Russie, où logeait le baron d'Arnim, je vis un prince de Hohenlohe, brave et loyal soldat, qui regardait la bataille comme gagnée. Effectivement, le Roi tenait entre ses mains les moyens d'en finir, s'il savait le bien vouloir, dès le lendemain, avec les rebelles : les communications avec le dehors demeuraient libres sur plusieurs points, et pouvaient être rétablies sur tous ; les paysans de la Marche témoignaient des dispositions très favorables à la cause royale, et des troupes fraîches

devaient arriver de Potsdam, de Cüstrin, de Francfort-sur-l'Oder. Près du prince de Hohenlohe qui, noirci par la poudre, les vêtements en désordre, prenait quelque nourriture, j'aperçus, couché sur un sofa, le prince Félix Lychnowski. Depuis bien des années je connaissais ce jeune et infortuné rejeton d'une grande maison de la Bohême, voué, en partie par des circonstances défavorables, à une vie d'aventurier, aimant la bizarrerie et cherchant le scandale, accourant partout où le désordre venait d'éclater : il portait alors l'uniforme prussien. Je fus révolté de la légèreté cruelle avec laquelle il s'exprimait sur la crise affreuse que traversaient alors Berlin, son Roi et la monarchie prussienne ; il y avait pourtant à travers cette folie coupable quelque chose du frémissement martial que donne à un homme de cœur l'approche de dangers et de luttes où il pourra se faire un rôle; le prince Félix Lychnowski était loin, sans doute, de pressentir à quelle catastrophe vraiment infernale il était réservé, mais l'heure de figurer sur la scène des grands événements, dans sa patrie, lui semblait venue. Je le revis plus d'une fois, à Berlin, d'abord, où il s'imaginait qu'un poste considérable lui serait offert sous le régime nouveau, puis, quand ses espérances furent déçues de ce côté, à Francfort, où tout à coup, puisant une inspiration sérieuse dans le sentiment des périls de sa terre natale, animé et endurci par la haine frénétique dont il se voyait l'objet, il voua toutes ses facultés (et il en possédait de remarquables) à la défense de l'honneur militaire allemand, jusqu'au jour néfaste, le plus horrible et le plus honorable de sa vie, où il devint le martyr de la cause dont il avait été l'orateur intrépide et provocant[1].

La nuit venue, les étudiants polonais mirent, les premiers, le feu à des bâtiments qui dépendaient de l'Hôtel des Postes. Cet exemple fut immédiatement suivi sur cinquante points de la ville. Une grande fabrique où l'État faisait fondre des canons et des projectiles, fut incendiée dans le faubourg qui conduit vers Schœneberg, des casernes abandonnées, des magasins de fourrage et de bois sur les deux bords de la Sprée furent livrés pareillement aux flammes, dont les tourbillons,

1. Aux barricades de Francfort-sur-le-Mein, en septembre 1848.

montant au-dessus des toits des habitations contiguës, jetèrent dans une consternation indicible la ville entière, qu'ils menaçaient de destruction. La nuit s'écoula dans ces angoisses, la fusillade continuant dans la *Friedrichstadt*, d'où, poste par poste, les insurgés furent à la fin complètement délogés.



Vers quatre heures du matin, je ressortis pour m'assurer par mes yeux de l'état présent de la ville, et des chances apparentes de la lutte. Jusqu'à une distance considérable de mon habitation, je trouvai tout au pouvoir des troupes qui, réunissant en grandes bandes leurs prisonniers, les poussaient, sans injures ni violences, les uns vers la citadelle de Spandau, les autres vers les hôtels du ministre de la Guerre et du commandant de la Place, où l'on entassa sept cents de ces insurgés, après leur avoir ôté seulement leurs armes. On leur distribua du pain en même temps qu'aux soldats ; les cavaliers, qui ne recevaient pas encore de fourrage, donnèrent à leurs chevaux la presque totalité de leurs rations. De nouvelles batteries d'artillerie, suffisamment approvisionnées, arrivaient sur les places voisines du château. Dans le vaste demi-cercle des faubourgs orientaux et septentrionaux, les insurgés se maintenaient encore, mais bien réduits en nombre, et visiblement découragés. Ils construisaient pourtant de nouvelles barricades ; une d'elles, dans la rue d'Oranienbaum, était faite uniquement avec les pompes à incendie et les autres matériaux que pouvait offrir l'établissement fort considérable et fort bien entendu que la ville possédait, au centre des quartiers manufacturiers, pour y arrêter, dès leur naissance, ces sortes d'accidents, fréquents à Berlin. Je ne sais si quelque chose de plus diabolique, de plus capable de caractériser en un seul trait la physionomie d'une *révolution* s'est offert ailleurs à mes regards.

J'entrai, à quelque distance de cette barricade, chez M. de Humboldt, que je trouvai le front serein, mais rempli d'un dégoût indicible pour la compagnie au milieu de laquelle il avait passé la nuit et dont les traces immondes s'apercevaient, dans le désordre de l'appartement. Une bande d'artisans

pourvue de quelques fusils de chasse avait fait irruption dans ce sanctuaire de la science, demandant qu'on leur donnât ce que la maison renfermait d'armes et de munitions de guerre. « Je n'en ai point », avait répondu Humboldt. « Cher et vénérable vieillard, répliqua l'orateur de la bande, écolier plutôt qu'étudiant, vous savez qu'entre chrétiens et frères il faut s'aider. Il est impossible que vous ayez dans cette galerie tant d'oiseaux empaillés sans posséder tout un arsenal de mousquets. Donnez-nous-les, pour le salut de la patrie. » Le chasseur de Humboldt leur remit une vieille carabine et voulut ensuite les congédier. Alors, dans un transport de sauvage gaieté, ils avaient brisé les fenêtres, bouleversé la bibliothèque, mis les papiers en désordre, et surtout le vin de la cave ; puis ils venaient de se retirer, sans avoir, toutefois, rien brûlé et rien emporté. « J'aurai soin, dit Humboldt en riant avec quelque amertume, de me tenir pour quelque temps à l'écart de semblables visites ; dès demain, je m'établis à Potsdam. » Effectivement, il prit sa demeure au château de ce Versailles de la Prusse ; et plus d'une année s'écoula sans qu'il consentît à retourner dans sa maison de Berlin.

N'ayant ni le mot d'ordre, ni la protection d'aucun officier, je ne pus pénétrer au château, dont les abords étaient militairement gardés. Mais, vers neuf heures, au moment où j'avais achevé le tour de la ville et bien reconnu de mes yeux la situation respective des belligérants, je rentrai à l'hôtel de Russie ; le baron d'Arnim y arrivait de son côté ; il avait vu le Roi, il le quittait sur l'heure.

— Le Roi, me dit son ministre, cédait aux insurgés ; il allait faire retirer les troupes.

— Faire retirer les troupes ! au moment où elles sont absolument victorieuses ! Au moment où il suffirait de quelques volées de canon pour abattre les dernières barricades ! Capituler ! Et cela sur une victoire ! Se rendre, et à des ennemis battus et prisonniers ! Décourager son armée, en la déshonorant ! Perdre toute la bonne grâce, tout l'honneur, et, par conséquent, tout le fruit des concessions politiques qu'on veut faire, en les accouplant avec cette lâche et inexplicable soumission ! Qui donc peut donner au Roi de semblables conseils ? Retournez au château : dites quel est l'état réel de la ville,

l'abattement des rebelles, l'ardeur des soldats. Si le Roi congédie ceux-ci, au pouvoir de qui va-t-il rester?

— Toutes ces objections ont été faites, toutes ces représentations ont été entendues et repoussées ; aucune considération ne prévaut plus, dans l'esprit du Roi, sur le désir passionné d'arrêter l'effusion du sang.

— Il veut donc subir la destinée de Louis XVI !

— Espérons mieux : on va former la garde nationale ; la conservation de la ville sera remise à ses soins intéressés. Les troupes iront à Potsdam et à Francfort. Vous lirez dans une heure la Proclamation qui annonce cet arrangement ; le Corps municipal de Berlin, en ce moment auprès du Roi, concerte avec lui toutes choses. Les ministres ont donné leur démission ; un Cabinet constitutionnel sera installé avant midi.

Effectivement, le tambour ne tarda point à battre ; vers onze heures, les troupes, mornes, irritées, mais obéissantes, se formaient lentement en colonnes, abandonnant la ville et traînant avec elles leurs canons, leurs munitions et leurs bagages ; elles défilaient lentement, jetant derrière elles des regards menaçants ; jamais, en effet, de bonnes troupes n'avaient été plus indignement abandonnées et comme désarmées par leurs chefs. Une multitude confuse, que la rude leçon de la veille rendait encore tremblante, et qui, pourtant, reprenant graduellement confiance, passait de l'abattement à l'insolence, suivait les troupes, insultant de loin les derniers pelotons, et mettant en liberté, avec des clameurs de triomphe, les prisonniers du combat qui finissait. Le Corps municipal faisait aplanir les barricades et enlever les cadavres. Le Roi ne bougeait pas du château. Que s'était-il passé, durant la nuit, dans cet asile assiégé et consterné de la Royauté prussienne?

Frédéric-Guillaume IV, avec le courage d'un gentilhomme, n'a point le caractère d'un soldat. Son honneur blessé, son autorité bravée, l'iniquité et l'impudence de l'agression, avaient d'abord fait jaillir d'un caractère vif autant que bon de fortes étincelles de résolution ou de colère. Mais bientôt l'effusion du sang lui avait fait horreur. Il avait douté, en voyant qu'elle se prolongeait, de l'issue d'une lutte contre ce Pouvoir des Barricades qui semblait alors, aux imaginations frappées par les succès prodigieux de cette manœuvre, irré-

sistible pour accomplir les Révolutions. Les Barricades de Paris, celles de Bruxelles en 1830 ! Les Barricades de Février à Paris, celles de Mars à Vienne ! Quelque chose d'invinciblement diabolique semblait résider dans la chose, et un prestige de fascination s'attacher au mot. Si l'on n'avait pu empêcher la construction des Barricades, il ne restait donc qu'à traiter avec elles, et sauver, s'il se pouvait, quelque débris de royauté. L'âme du Roi, si noble et si riche, mais capable d'ébranlement soudain et d'impressions véhémentes, ne résista pas au choc tumultueux de pareilles pensées.

D'ailleurs, la Reine était auprès de lui, souffrant d'une indisposition grave. Pendant la nuit, les scènes affreuses dont elle entendait le fracas, les incendies dont elle voyait le reflet, avaient mis ses nerfs à la torture, et facilement épuisé son courage. Je n'ai pu savoir si la Reine avait mis effectivement dans la balance le poids de ses prières pour engager le Roi à capituler. Les serviteurs particuliers de cette Princesse soutiennent qu'elle se serait opposée, si elle eût été consultée, à toute concession de nature à diminuer l'autorité essentielle ou à flétrir l'honneur politique du Roi. Malheureusement, la proclamation que nous allons rapporter met la Reine en scène, et le fait d'une manière qui manque de dignité. Cette souveraine avait peu d'amis ; on craignait son influence parce qu'on pensait, en général, que ses opinions étaient étroites, ses croyances vacillantes, ses sentiments aigris. Les catholiques ne pouvaient lui pardonner d'avoir quitté la religion de son père. Les Protestants doutaient de la sincérité de la démarche par laquelle la Reine était entrée dans leur Église. La Princesse de Prusse usait envers sa belle-sœur avec une cruelle ironie de la supériorité que lui assuraient sa figure, son esprit, l'avantage d'être née dans la religion où elle voulait vivre, et celle d'avoir donné le jour à l'héritier du trône. « Je suis, — aimait-elle à dire, — mère d'une famille ; je pourrais être mère d'un pays. Mais la Reine ! » Habituellement chagrine, et réellement malheureuse, malgré la tendresse passionnée de son mari, et les soins délicats dont il entourait toutes ses heures, Élisabeth de Bavière, âgée pour lors de quarante-sept ans, et mariée depuis vingt-cinq, avait perdu, de bien ancienne date, tout espoir de postérité. Sa présence au château, dans la nuit

décisive du 18 au 19 mars, fut assurément un malheur pour le reste de sa vie, pour le Roi, et pour la Prusse elle-même.

La proclamation qu'on avait imprimée à la pointe du jour, et qu'on répandit parmi le peuple sitôt que la circulation eut été rétablie dans les rues, était l'ouvrage personnel du Roi. Aucun ministre, je pense, ne l'aurait contresignée ; le prince de Prusse n'y fit jamais allusion qu'avec des expressions de blâme et de regret. Nous allons la traduire tout entière :

A MES CHERS HABITANTS DE BERLIN

« Par ma patente de convocation en date de ce jour, vous avez reçu le gage des sentiments loyalement dévoués de votre Roi envers vous et envers tout l'ensemble de notre patrie allemande. Les acclamations joyeuses par lesquelles d'innombrables cœurs fidèles me saluaient à cette occasion résonnaient encore quand une troupe de perturbateurs vint mêler à ces cris des demandes séditieusement effrontées ; cette bande s'accroissait à mesure que les gens bien intentionnés se retiraient. Comme, en se poussant avec violence jusqu'au portail du château, cette troupe faisait craindre avec raison qu'elle n'eût des intentions coupables, comme des offenses contre mes braves et fidèles soldats avaient commencé, il fallut que la cavalerie nettoyât la place en s'avançant au pas et le sabre dans le fourreau. Alors, deux fusils d'infanterie partirent d'eux-mêmes, sans atteindre, Dieu soit loué ! personne. Une meute de scélérats, consistant principalement en étrangers, laquelle, depuis une semaine, bien que recherchée par l'autorité, avait réussi à se cacher dans Berlin, tourna cet incident à l'avantage de ses abominables plans, et, malgré l'évidence du mensonge, les esprits échauffés de beaucoup de mes fidèles et chers habitants de la ville se sont remplis de pensées de vengeance pour le sang qu'on disait versé, devenant de la sorte les misérables provocateurs de l'effusion du sang qui a eu lieu réellement ensuite. Mes troupes, vos compatriotes et vos frères, n'ont fait usage de leurs armes qu'après avoir été forcées à cette mesure par beaucoup de coups de feu qui leur ont été tirés dans la Kœnigsstrasse. La charge victorieuse des troupes a été la suite de cette collision.

» C'est à vous, habitants de ma chère ville natale, qu'il appartient maintenant de prévenir de plus grandes calamités. Votre Roi et votre ami le plus fidèle vous en conjure par tout ce qui vous est sacré, reconnaissez la funeste erreur où vous êtes tombés. Retournez aux dispositions pacifiques, enlevez les barricades qui sont encore debout, et envoyez-moi des hommes, remplis du vieil et légitime esprit de Berlin, porteurs de paroles telles qu'elles puissent convenir à l'égard d'un Roi. Je vous donne ma parole royale que tout aussitôt les places et toutes les rues seront abandonnées par les troupes, en sorte que la garnison militaire sera restreinte aux édifices nécessaires, c'est-à-dire à l'arsenal, au château, et à un petit nombre d'autres, et cela même pour peu de temps. Écoutez la voix paternelle de votre Roi, habitants de mon fidèle et beau Berlin ; oubliez le passé comme je l'oublierai moi-même dans mon cœur, et l'oublie dès à présent, en considération du grand avenir qui, sous la bénédiction de la paix divine, s'ouvrira bientôt pour la Prusse, et par la Prusse, pour l'Allemagne.

» Votre Reine affectionnée, votre véritable mère et amie, qui est abattue par une indisposition très grave, joint ses prières pressantes et pleines de larmes à mes demandes. — Écrit dans la nuit du 18 au 19 mars 1848.

» FRIEDRICH WILHELM. »

La multitude fit infiniment peu d'attention à ces paroles si touchantes mais si peu royales. A peine les derniers pelotons des troupes qui sortaient de Berlin avaient-ils franchi les barrières, tandis que les compagnies chargées de la garde du Château et de celle de l'Arsenal s'enfermaient dans ces édifices, que l'on vit de grands attroupements se former en un clin-d'œil pour dévaster la maison d'un major en retraite, nommé Precess, et celle d'un fournisseur de la Cour, le gantier Wernicke. On accusait ces bourgeois, et l'on n'accusait qu'eux seuls d'avoir, durant le combat, témoigné quelque partialité pour les troupes, et cherché à leur rendre quelque service. La populace ne s'appropria rien de ce qu'elle enlevait à ces maisons; tout était brisé et puis brûlé sur la place publique.

On avait, en Allemagne, appliqué une dénomination officielle aux actes de cette nature : on les appelait *Volks-Justiz;* le mot est hybride, la chose l'était pareillement : un mélange, comme dans beaucoup d'autres emprunts faits alors aux mêmes sources, un mélange de la bonhomie allemande avec la perversité française.

Le premier acte que l'insurrection, mise, après sa défaite, en possession de tous les avantages d'une victoire, s'empressa d'extorquer au Roi, fut la grâce pure et simple des condamnés polonais enfermés à la prison de Moabit. Ils ne voulurent en sortir qu'en grande pompe, précédés par un officier du corps municipal, et sous l'escorte d'une bande armée des combattants aux Barricades. On entassa sur quelques charrettes ces étranges *libérateurs* : c'est le nom que le peuple de Berlin leur décernait, après avoir brisé leurs verrous. On leur fit exécuter une longue promenade à travers la ville ; je les vis allant au Château.

Ils étaient debout, vêtus en général d'une manière bizarre, qu'ils disaient slave, et la cocarde polonaise, rouge et blanche, cousue à leurs habits du côté du cœur. On cherchait sur leurs figures rondes, et généralement insignifiantes, les traces des souffrances cruelles dont leurs organes entretenaient le public, depuis la date de leur arrestation, qui remontait à près de deux ans. Si ce pauvre peuple, qui devait payer si cher sa niaise sympathie, avait vu ces aventuriers autrement qu'à travers des larmes, il aurait trouvé dans leur apparence et surtout dans leur expression peu de motifs de s'attendrir ; rien, en effet, ne ressemblait moins au Spielberg que le régime de Moabit.

Pendant cette procession singulière, Mieroslawski attirait tous les regards. Né à Nemours, d'une mère française et d'un officier polonais, attaché au service de Napoléon, âgé seulement alors de trente-cinq ans, et d'une figure très avantageuse, c'était un soldat assez brave, un écrivain doué de quelque facilité, un officier sans instruction, un général sans tactique, un conspirateur sans discrétion, et un comédien incomparable. Il avait appris un peu le polonais, connaissance dont il tira parti, mais qui ne lui aurait pas été indispensable pour jouer un rôle dans un pays et avec

des hommes dont le patriotisme a la répugnance la plus invincible pour habiter sa patrie, et dont la nationalité n'a qu'à la dernière extrémité recours à l'idiome national. C'est assurément en France et en français qu'un conspirateur polonais se sent *at home* et s'exprime à son gré. Mieroslawski n'avait jamais appris un seul mot d'allemand et ne s'entendait, à Berlin, avec les chefs des perturbateurs, avec les orateurs de clubs, en un mot, avec les auxiliaires, qui furent longtemps ses instruments dociles, que par l'intermédiaire d'interprètes. Je crois que, pendant les premiers jours au moins, cette circonstance accrut le tendre intérêt que la multitude éprouvait pour Mieroslawski. En recouvrant la liberté, les conspirateurs de 1846 avaient, selon la loi observée par d'illustres historiens, acquis une autorité positive. Ils constituèrent un comité à la tête duquel se mirent Mieroslawski lui-même et le docteur Libelt. Celui-ci, de race allemande, et qui n'avait de polonais que l'orthographe slave de son nom, était un légiste adroit, d'apparence fort chétive, sans courage militaire, mais obstiné dans ses projets, connaissant un peu l'Allemagne, capable de travail dans le cabinet, l'âme de la conjuration comme Mieroslawski en était le bras, au demeurant, un personnage assez médiocre.

Après avoir, avec une solennité dérisoire, salué le Roi, les Polonais allèrent haranguer l'Université, et finirent par prendre possession de l'hôtel des Postes à demi brûlé pendant la nuit précédente. Une garde d'étudiants polonais, qui fut officiellement reconnue, sous le nom de *Polen-Wache*, s'établit dans les bureaux, fit travailler les commis; et toute la bourgeoisie de Berlin put, durant quelques jours, voir ces jeunes gens, la cocarde allemande à leurs bonnets, et la cocarde polonaise attachée sur leurs vestes, « à la Mazoure », lire gravement en pleine rue la correspondance du public.

Les combattants aux barricades, grossis par huit cents à mille prisonniers, qui sortaient de Spandau et des hôtels où ils avaient été entassés durant le combat, employaient diversement les premières heures de leur souveraineté. Une bande considérable courut au palais du prince de Prusse. Il était désert : la princesse à Coblentz; le prince accompagnait la retraite des troupes à Potsdam. Rien ne fut, dans cet élégant

et riche édifice, ni brisé, ni soustrait, mais le *Peuple* déclara qu'il entendait en faire une propriété nationale. On écrivit au charbon et à la craie, sur toutes les murailles, les mots *National-Eigenthum*, que le corps municipal faisait, en même temps, peindre sur tous les bâtiments publics, pour les préserver d'insulte. On cloua sur la porte principale du Palais une planche avec cette inscription : « Propriété du peuple. Ici l'on reçoit les pétitions et les réclamations. Ici des hommes du peuple travaillent pour le peuple[1] ! » Le côté plaisant de cette bouffonnerie sinistre est que jamais comité de cette nature ne siégea dans le palais du prince de Prusse. Les gens du prince en demeurèrent toujours en possession, sinon tranquille, au moins exclusive. Un petit corps de garde, fourni par l'Université, dont les bâtiments sont en face, suffit à la protection du Palais. Dans les commencements, on voyait en sentinelle à la porte un étudiant polonais, armé de quelque vieille carabine, et portant une plume rouge à son bonnet noir; plus tard, ce fut un étudiant allemand, ceint d'un sabre de grosse cavalerie, coiffé d'une casquette aux couleurs de sa Burschenschaft, et fumant sa pipe, d'un air moitié ennuyé, moitié moqueur.

La proscription populaire qui frappait le prince de Prusse atteignit les enseignes de ses fournisseurs. On en fit disparaître en toute hâte son nom, son titre et ses armes; ceux des autres princes furent respectés durant toute la Révolution.

La *promenade des cadavres* fut un acte plus audacieux encore que la prise de possession du palais du prince de Prusse. Les chefs de l'émeute, devenus les arbitres du mouvement, comptaient beaucoup sur cette lugubre exhibition; copistes serviles et stériles de ce qui s'était passé à Paris, ils se rappelaient ce qu'avait produit, après la salve du boulevard des Capucines, la procession aux flambeaux des deux tombereaux où l'on avait jeté les victimes encore palpitantes de cette tragique explosion. A Berlin, on n'attendit point la nuit, et l'on perdit de la sorte, par une maladresse providentielle, une grande partie de l'effet qu'on s'était flatté d'obtenir. On avait,

1. *National-Eigenthum. Hier werden Bitten und Beschwerden angenommen. Hier wirken Mænner aus dem Volke, für das Volk.*

en outre, compté sur une énorme quantité de cadavres; suivant l'opinion populaire, les victimes de la lutte, les « martyrs de la liberté » étaient au nombre de plusieurs milliers. Tout au contraire : jamais action décisive n'avait coûté si peu de sang. Il est impossible de peindre la rage satanique des chefs des barricades quand leurs recherches les plus exactes leur eurent fourni la preuve que les troupes avaient perdu seulement deux officiers, dix-huit sous-officiers et soldats. Le nombre des individus de tout âge et de toutes nations tués dans les rues pendant le combat, et dont plusieurs n'étaient certainement pas des *combattants*, se montait à deux cent vingt; une pauvre femme et son enfant à la mamelle, atteints par une seule balle en traversant un des ponts de la Sprée, complétaient cette liste funèbre. C'était peu; mais on crut pouvoir suppléer par la pompe à ce que la masse ne pouvait fournir.

Les charrettes, chargées de ces dépouilles sanglantes, furent amenées devant le château. Le Roi, appelé par des vociférations redoublées, parut au balcon, salua et se retira sur-le-champ. On ne trouva rien ensuite de mieux à faire des cadavres que de les distribuer dans les églises de la ville, suivant la communion présumée de chacun des « martyrs ». La tâche n'était nullement aisée, un bon tiers de ces gens consistant en *émissaires*, en aventuriers sans feu ni lieu, qui n'étaient réclamés, et même connus par personne. On déposa, un peu au hasard, quelques bières dans l'église catholique de Sainte-Hedwige, et le reste fut abrité dans l'église évangélique du Werder; un seul des morts fut reconnu pour juif; c'était un *Privat Docent* de l'Université, appelé Weiss, ancien élève de Schelling, qui lui avait récemment interdit sa maison, las de l'entendre prédire l'avènement, par les Barricades, de la régénération allemande. On annonça que les funérailles solennelles des « combattants morts pour la patrie » auraient lieu au premier jour; mais l'effet attendu de cette exhibition hideuse était totalement manqué : en la voyant, le peuple de Berlin avait pleuré, au lieu de rentrer en furie : loin de vouloir poursuivre ce qu'on appelait sa victoire, il s'était montré presque disposé à s'en affliger déjà.

Pendant ce temps, le conseil municipal de Berlin était

absorbé par le pénible mais très prompt enfantement d'une garde nationale ; puisque cette arme devait être toute la force publique dans une capitale populeuse, l'organiser était évidemment la première et la plus urgente des nécessités. De son côté, le Roi s'enfermait dans le château ; après avoir à la hâte pris congé du prince de Prusse, il le fit passer en Angleterre, avec une mission à laquelle on ne sut inventer d'autre prétexte que de l'appeler *diplomatique :* elle consistait simplement à mettre sa personne en sûreté, et la couronne en même temps à l'abri d'une impopularité menaçante, que la présence ou même le voisinage de ce prince, si gratuitement persécuté, aurait fait rejaillir sur elle. Les ministres de la veille se retiraient en toute hâte, et le « ministère constitutionnel » était ébauché. La notification officielle de son installation porte la date du 19 mars ; ce fut pourtant seulement dans le courant du jour suivant que le public eut généralement connaissance de cette première mesure. Elle lui fut notifiée par une déclaration qui caractérise la situation où se trouvaient alors les affaires, trop clairement pour qu'il soit hors de propos de la rapporter ici :

« J'ai, dès la matinée d'hier, accepté la démission que les précédents ministres m'ont offerte, je charge le comte Arnim de la formation d'un ministère nouveau.

» Le comte Arnim prend la présidence *(Vorsitz)* dans le ministère d'État et en outre la gestion du ministère des affaires étrangères, et de celles qui regardent la Constitution.

» J'ai confié au comte Schwerin le ministère des affaires ecclésiastiques.

» M. d'Auerstaedt, maintenant absent, mais dont l'acceptation est présumée, prendra le ministère de l'intérieur, sauf les attributions conférées au comte Arnim et plus haut énoncées.

» Le ministre de la justice, le ministre comte Stolberg et le ministre von Rohr conservent leurs portefeuilles jusqu'à nouvel ordre ; le directeur des finances Kühne prendra l'intérim du ministère du Trésor.

» Berlin, 19 mars 1848.

» FRIEDRICH WILHELM. COMTE ARNIM. »

La démarche que nous venons de rapporter équivalait, de la part du Roi, à une *reconnaissance de la Révolution* : il constituait un ministère parlementaire, il est vrai, avant le Parlement. Surtout, il rendait compte au *Peuple* de son choix ; il s'abritait, avec une anxiété visible, derrière des noms qu'il croyait encore populaires : il semblait demander grâce pour le maintien passager aux affaires de vieux serviteurs contre qui le préjugé du vulgaire se déchaînait, et qui n'avaient été jamais que les exécuteurs scrupuleux des volontés de la Couronne.

Mais le Roi se flattait encore de pouvoir régner, sinon gouverner, avec des ministres de son choix, et faire prévaloir dans la composition du cabinet l'élément aristocratique, dont il avait le goût, bien que les précédents de la couronne prussienne lui fussent si peu favorables. Il aurait voulu, et il croyait la chose pratiquable, faire exécuter par des conservateurs d'une haute distinction, des réformes extrêmement libérales. Ce qu'au moment où j'écris (août 1858), le cabinet de lord Derby est pour l'Angleterre, celui du comte d'Arnim Boitzenburg l'aurait, suivant les sages et honorables désirs du Roi, été pour la « Prusse régénérée ». Les révolutionnaires firent échouer cette tentative au grand détriment de la liberté.



Il faut bien parler ici de mes démarches et de mon action pendant ces deux journées, si importantes, et qui semblaient devoir demeurer décisives, les 18 et 19 mars.

Cette action, toute négative, fut pourtant d'un grand poids. Le Roi lui-même, M. Camphausen, devenu peu de jours après chef du ministère, le baron d'Arnim, d'autres personnes dont, alors, le témoignage était décisif, me l'ont dit à plusieurs reprises, l'ont proclamé de toutes manières ; c'est à l'attitude du représentant de la République française à Berlin, durant et après les barricades, que le maintien des institutions fondamentales de la monarchie prussienne sembla principalement dû ; la conséquence naturelle de la crise aurait été de les emporter ; l'effort que fit pour les conserver celui

que les circonstances investissaient d'un pouvoir vague, mais à peu près illimité, passager, mais irrésistible sur l'esprit public, produisit l'effet opposé et fit reprendre aux affaires une assiette plus régulière.

Tous les hommes qui étaient alors à portée de voir le fond des choses, qui connaissaient les dispositions du Château, des casernes, de l'Hôtel de Ville, des ateliers, des clubs, ceux-ci sortis par dizaines des barricades et des pavés, les dispositions du Comité polonais et des étrangers, enfin, dont la ville fourmillait à cette époque; tous ceux qui savent, par l'étude de l'histoire, ou par leur expérience personnelle, ce que sont les ouragans politiques appelés révolutions, ce qui les déchaîne, ce qui élude leur furie, détourne leurs ravages, épuise leurs effets, ceux-là s'accordent à reconnaître que si, dans la matinée du 19 mars, j'avais seulement arboré le drapeau français au balcon de mon appartement, si j'avais encouragé les clubs, paru à l'Hôtel de Ville, déclaré que la France verrait avec satisfaction la Prusse suivre l'exemple glorieusement donné le 24 février, si j'avais déclaré la Révolution souveraine, à mes yeux, de Berlin et de la Monarchie; qu'en un mot, si j'avais agi dans cette rencontre unique et cette occasion suprême, comme d'autres agents du même pouvoir agirent, un peu plus tard, à Naples, à Francfort, à Berlin même, la République serait sortie des Barricades de Berlin, comme elle était sortie de celles de Paris.

Sur ce point, les expressions du Roi de Prusse, lorsqu'il fut informé en détail de mon attitude et de mes démarches, témoignèrent d'une reconnaissance si vive, si enthousiaste, que j'en éprouvai de l'embarras, et que maintenant même, j'ai hâte d'en finir avec un sujet qui n'intéresse plus que moi-même.

Quelles auraient été pour la Prusse immédiatement, et bientôt après pour l'Allemagne, les conséquences d'une semblable catastrophe, alors facile à produire et probable à tant de motifs? Dieu seul le sait. Il est seulement certain qu'elles auraient été prodigieuses et, à mon sens, lamentables pour le Droit, lamentables pour la Liberté, lamentables pour l'humanité tout entière.

Voilà ce que j'aurais pu faire, ce que ma position me met-

tait sur la voie de faire, ce que j'aurais fait si j'eusse été homme de métier, au lieu d'être homme de conscience. Mais je fis absolument le contraire.

En agissant de la sorte, en rendant un service inappréciable à la Couronne de Prusse, je crus alors, je crois aujourd'hui, avoir rendu un service égal à la Prusse elle-même, à l'Allemagne, à la France, à l'humanité,

En agissant de la sorte, je ne faisais que me conformer exactement à mes instructions. C'est donc à elles que remonte la responsabilité, que revient l'honneur, à mon sens du moins, de ma conduite.

Mais pour suivre comme je le fis, pour soutenir comme je le fis, interpréter comme je le fis, les instructions générales dont j'étais porteur, et qui ne prévoyaient nullement l'événement qui venait de s'accomplir, il fallait faire prévaloir la considération du Devoir sur celle de l'intérêt. En effet, je ne me fis pas la moindre illusion sur les conséquences qu'auraient pour moi-même l'attitude que je me proposais de garder, le langage que je voulais tenir, le concours que je refusais nettement aux plans des révolutionnaires de Paris et de Berlin. Je savais que la partie violente du Gouvernement provisoire et les Clubs de Paris se déchaîneraient contre ma conduite; qu'on la représenterait comme une trahison envers les intérêts de la République française; que M. de Lamartine me défendrait faiblement, et qu'être sacrifié simplement serait pour moi une véritable bonne fortune. Je n'hésitai pas. La révolution du 19 mars avait creusé tout à coup un gouffre devant moi; ce gouffre pouvait engloutir l'ordre public en Allemagne et la paix en Europe; pour le fermer, il fallait y jeter quelqu'un. En cas pareil, un honnête homme ne jette que soi-même.

Rentré chez moi dans la soirée des Barricades, j'écrivis au Ministère un compte sommaire des événements. En relisant cette dépêche, j'y trouve plus d'ordre et de sang-froid que je n'en aurais probablement eu à ma disposition, si des circonstances aussi extraordinaires n'aidaient pas chacun à tirer de sa nature tout ce dont elle est capable. Encore aujourd'hui, je trouve fondée mon assertion que les Barricades de Paris, en juillet 1830 et en février 1848, n'avaient pas offert un

spectacle aussi tragique, aussi élevé dans son horreur, que celles de Berlin : c'est qu'il y avait dans ce dernier combat, du côté des agresseurs, des passions vraiment grandes, des aspirations vraiment hautes, bien que dérivant des idées les plus fausses, et tendant au but le plus funeste ; c'est qu'aux Polonais près (lesquels, après tout, faisaient leur déplorable métier), les combattants aux Barricades étaient des hommes égarés, sans doute, parricides de leur pays, fanatiques d'une secte perverse, mais *des hommes*, enfin ; il ne leur manquait qu'une cause juste et un drapeau légitime pour prendre rang parmi les héros et les martyrs.

Le *peuple* ne peut penser que d'après autrui. L'honneur du sacrifice lui revient et lui reste. La responsabilité est à ses chefs, à ceux qui lui instillent leurs opinions, qui lui inculquent leurs passions. Aux apôtres de ténèbres ou de lumières remonte le crime ou la gloire ; au peuple demeure la sympathie ; celui de Berlin, dans les circonstances que j'ai décrites, méritait bien une compassion mêlée d'estime.

Le 19, je transmis au Ministère le récit des événements qui s'étaient succédé à Berlin et (autant que j'avais pu apprendre ceux-ci) dans les environs de cette capitale, depuis la pointe du jour jusque vers quatre heures du soir. J'indiquai nettement les conséquences, graves jusqu'à l'excès, que les événements accomplis sous mes yeux me faisaient pressentir. En relisant ces pages, je trouve que, grâce au Ciel, l'événement n'a pas justifié les plus sombres de mes prévisions ; mais l'avortement partiel de la Révolution du 19 mars a dépassé tout ce que mes amis et moi conservions alors d'espérance. J'ajoutais quelques détails curieux sur ce qui nous parvenait à Berlin de la situation de Vienne. Cette capitale voyait l'ordre matériel se rétablir, et l'ascendant demeurer aux archiducs Étienne et Jean, au prince de Windischgrætz, à d'autres membres actifs et honorables de la haute noblesse ; mais l'opposition ardente de la bourgeoisie ne pouvait accepter comme satisfaisante une pareille solution, qui aurait assis sur des bases aristocratiques le règne d'une sage liberté. Déjà les Stift, les Bach, les Brück, les Prokesch, surgissaient entre un empereur ébahi, un peuple en proie à une lourde ivresse, une armée disjointe et sans chef, des nations empor-

tées l'une contre l'autre ; une administration désorganisée, et qui avait perdu son unique boussole, la routine. Ces hommes, qui devaient rétablir sur des bases plébéiennes et la table rase d'un État unitaire le despotisme savant et maladroit dont nous sommes aujourd'hui témoins, avaient le soin, pour arriver à posséder l'État, de faire un nouvel empereur, et d'approfondir les conséquences de la Révolution ; ils ne manquèrent pas à leur tâche. Mais revenons à Berlin, où le contrecoup des événements de Vienne, très violent du 15 au 18 mars, se fit sentir de moins en moins après que la capitale prussienne eut elle-même eu ses Barricades. Les dernières concessions arrachées au Roi, dans cette journée du 19, étaient racontées dans ma dépêche, avec les circonstances dramatiques qui donnaient aux événements, en ce moment, une teinte presque romanesque. J'ajoutais qu'infailliblement, la multitude ne s'en contenterait pas, et que le Ministère nouvellement ébauché n'arriverait point à se constituer.

Je vis, dans cette journée, beaucoup de monde ; par l'intermédiaire du baron d'Arnim, je fis parvenir aux membres du nouveau Gouvernement l'expression franche de mes sentiments et de mes désirs, je disais hautement que l'établissement en Prusse d'un régime sincèrement parlementaire, source et garantie d'une entière liberté, répondrait aux vœux de la France, et que le Gouvernement de ce pays y applaudirait avec empressement ; mais que le maintien de l'institution monarchique et des lois fondamentales de l'État me semblait essentiel à la conservation de l'ordre public, à la durée de la paix, aux intérêts suprêmes de l'Allemagne et de l'Europe. Ce langage sans équivoque comme sans jactance, simple et clair, ferme et spontané, contribua, sans doute, à rendre quelque courage aux véritables amis du pays, et, en même temps, jeta les révolutionnaires dans une surprise douloureuse. Leur désappointement s'exprima bientôt en termes amers ; les menaces et les insultes ne vinrent qu'ensuite. Par une autre application, également nette, des instructions auxquelles j'adhérais de cœur, je refusai d'entrer en relations avec aucun des chefs du mouvement, aucun des prisonniers remis tumultuairement en liberté ; je ne voulus recevoir d'adresse ni de

députation, visiter aucun club, ou prendre officiellement connaissance de l'existence d'aucun comité insurrectionnel.

Il serait difficile d'exprimer la terreur dont, à Berlin, les membres des classes supérieures furent frappés par l'issue du combat et le départ de la garnison. La fuite devint immédiatement presque universelle. Dans l'espace de dix jours, soixante-dix mille personnes, m'assurèrent des membres du corps de ville, s'éloignèrent de Berlin. Ce qui restait d'habitants dans les hôtels de la noblesse, et même dans les maisons de la haute bourgeoisie, se tenait enfermé dans un morne silence et une attente passive d'un avenir redouté.

A Paris, la nouvelle des événements de Berlin produisit une commotion réelle. Louis Blanc en rendit compte, avec des accents de triomphe, comme il avait fait de ceux de Vienne, aux ouvriers, dont il se faisait, au Luxembourg, des adeptes dans l'espoir de les transformer en séides, et de gravir, à leur aide, jusqu'au sommet du pouvoir. Il ne manqua pas de représenter l'issue du combat des Barricades comme le prélude de la Proclamation, infaillible et prochaine, du régime républicain en Prusse, et dans toute l'Allemagne. Dans le fait, celle-ci, et principalement l'Allemagne du Nord, haletante, enivrée, livrée à des alternatives de fureur lymphatique et d'abattement, tenait les yeux fixés sur ce qui se passait à Berlin, disposée à suivre, dans toutes leurs phases, le développement et les vicissitudes de cette révolution commencée, hors de toute vraisemblance, dans l'État du grand Frédéric. Les Barricades de Berlin devinrent, pour le vulgaire révolutionnaire de l'Allemagne, l'objet d'une adoration mêlée de tendresse et de rage, on en fit une sorte de génie protecteur des temps nouveaux.

Nous vîmes un homme de lettres de quelque talent faire imposer au baptême le nom de *Barricade* à une malheureuse petite fille qui lui naissait au mois de mars. Cette monstrueuse ineptie n'avait pas en Allemagne beaucoup de chance de durée : venue de France, elle parlait français; elle ne pouvait laisser aux esprits allemands qu'un souvenir de honte et un sentiment de dégoût.

Quant au Gouvernement provisoire pris en bloc, il ne s'émut nullement des événements dont le fracas était si consi-

dérable, des deux côtés du Rhin. De plus en plus divisé, de plus en plus absorbé par les difficultés intérieures, il me laissa (et ce fut un bien inappréciable) tout à fait sans instructions nouvelles. Un billet écrit, le 26 mars, du cabinet de M. de Lamartine, m'annonça seulement que ce jour-là même, les Polonais qui habitaient Paris devaient se rendre à l'Hôtel de Ville « pour demander officiellement des armes et de l'argent, afin de tenter une révolution dans leur pays ». « Les Polonais, m'écrivait-on, avec un sang-froid parfait, obtiendront probablement de l'argent, mais point d'armes. » On me laissait tirer de cet avertissement, prélude d'embarras si multipliés et si graves, telles conséquences qu'il me plairait. Mieux valait, du reste, pour moi, dans de semblables occurrences, être abandonné à mes propres ressources. On vivait alors dans un temps où les honnêtes gens prenaient conseil surtout d'eux-mêmes, et de « la petite voix calme qui résonne dans les cœurs ».

COMTE ADOLPHE DE CIRCOURT

LE ROMAN
DE
L'ÉNERGIE NATIONALE

LES DÉRACINÉS[1]

V

UN PROLÉTARIAT DE BACHELIERS ET DE FILLES

Pendant l'année 1883, ces jeunes Lorrains d'âmes avides s'assimilèrent, selon leur tempérament, la civilisation, l'ensemble des opinions et des mœurs où ils étaient plongés.

Le Quartier latin, le quartier des Écoles doit être conçu comme un Ararat, une haute terre de refuge, un sommet où la nation se ressaisit, défie les invasions. Dans une patrie, il faut ce point fixe : une conscience; non pas immuable, mais qui s'analyse et qui évolue, en ne perdant ni sa tradition, ni le sens de sa tradition. C'est un lieu national, mais où quelques privilégiés, délégués de chaque génération, viennent s'élever jusqu'à la raison internationale, humaine, en comprenant toutes les conditions de l'existence sous tous les climats et que la dissemblance des visages nécessite celle des mœurs comme l'éloignement des pays celui des sentiments.

Sur cette haute terre, il est beau que soit installé le Panthéon, essai d'un culte qu'il faudrait rendre aux grandes ombres. Tout ce Quartier latin naquit par alluvion du fleuve irrésistible des morts. Une chaire, un cimetière, font l'essentiel de la patrie.

1. Voir la *Revue* des 15 mai et 1er juin.

Pourquoi donc cet impressionnable Sturel, Roemerspacher, laborieux et puissant, Saint-Phlin, Suret-Lefort, Racadot, Renaudin et Mouchefrin, qui à Neufchâteau, à Nomeny, à Varennes, à Bar-le-Duc, à Custines et à Villerupt, n'avaient pas senti la Lorraine, sur les pentes du Panthéon demeurent-ils encore étrangers à la France ?

Le lycée de Nancy avait coupé leur lien social naturel ; l'Université ne sut pas, à Paris, leur créer les attaches qui eussent le mieux convenu à leurs idées innées, ou, plus exactement, aux dispositions de leur organisme. Une atmosphère faite de toutes les races et de tous les pays les baignait. Des maîtres éminents, des bibliothèques énormes leur offraient pêle-mêle toutes les affirmations, toutes les négations. Mais qui leur eût fourni en 1883 une méthode pour former, mieux que des savants, des hommes en France ?

Chacun d'eux porte en son âme un Lorrain mort jeune et désormais n'est plus qu'un individu. Ils ne se connaissent pas d'autre responsabilité qu'envers soi-même : ils n'ont que faire de travailler pour la société française, qu'ils ignorent, ou pour des groupes auxquels ne les relie aucun intérêt. Déterminés seulement par l'énergie de leur vingtième année et par ce que Bouteiller a suscité en eux de poésie, ils vaguent dans le Quartier latin et dans ce bazar intellectuel, sans fil directeur, libres comme la bête dans les bois.

La liberté ! c'est elle qui peut les sauver. Qu'à vingt ans ils soient déracinés, cela n'est point irréparable ! Ils s'orienteront pour vivre : vigoureux comme on les voit, ils peuvent supporter une transplantation. En tant qu'hommes, animaux sociables, ils aspirent à s'enrôler. Une série de tâtonnements leur permettra de trouver la position convenable aux personnages qu'ils sont devenus en cessant d'être des Lorrains ; quelque détour de rue leur proposera leurs justes compagnons... Malheureusement, un quartier de jeunes gens ne constitue pas une cité.

Il faut voir des vieillards pour comprendre qu'on mourra, pour mettre ainsi au point nos grandes joies, nos grands désespoirs, et se dégager de ces préoccupations d'éternité où s'enlizent, par exemple, des jeunes gens amoureux. La fréquentation d'un commerçant, d'un industriel, qui ne doit rien aux

livres et qui se soumet aux choses, prémunirait un étudiant contre des vues trop professorales. Enfin la joie d'être estimé s'apprend au spectacle d'une vie utile qui s'achève parmi des concitoyens qu'elle a servis.

Dans cette vie factice des écoles, des adolescents noyés parmi des adolescents ne parviennent même pas à ce faible résultat de se grouper selon leurs analogies, les semblables avec les semblables : le Quartier latin émiette. Si des jeunes gens sont d'une espèce telle que, soumis aux mêmes circonstances, ils réagissent de la même façon, il ne suit pas qu'ils puissent former une vraie société : à défaut d'une grande passion sociale, — ardeur militaire ou politique, ou religieuse — qui ferait de la Faculté une caserne ou une église, il y faudrait le jeu d'intérêts divers et communs.

En vérité, des esprits incapables de saisir les relations des choses pourraient seuls méconnaître la malchance de cette jeunesse française, de cette élite qui, systématiquement, est alanguie, privée des conditions où elle pourrait s'épanouir en citoyens. Quels efforts cependant pour tirer parti de ce qui leur est propre! Avec quelle énergie ces jeunes Lorrains utilisent, pour se nourrir ou pour s'empoisonner, les éléments que le milieu leur offre!

Voyez ce sauvage François Sturel, comme il a profité de sa pension pour s'élever à une certaine délicatesse de vie! Il profite moins de la Faculté : il prépare passablement sa licence en droit, mais ne suit aucun cours. « L'enseignement verbal, dit-il, n'est supérieur au livre qu'au cas où le professeur prend une autorité personnelle sur son auditoire. Sinon, c'est perdre son temps de rédiger ce qui se trouve excellemment imprimé. Plus qu'aux amphithéâtres bruyants, je trouve de l'âme aux bibliothèques que dessert un paléographe silencieux et dyspeptique. »

Saint-Phlin, sans se fixer de délai, c'est-à-dire peu sérieusement, prépare sa licence ès lettres. Il avait été mis en rapport, par des relations de famille, avec les organisateurs des cercles ouvriers; il connaissait l'entourage de MM. de Mun et de la Tour du Pin, il subissait aussi l'influence des disciples de M. Le Play. Il se disait : « Ma naissance et ma fortune me

donnent une force qu'acquerront bien difficilement un Renaudot, un Mouchafrin. Les classes élevées ont un rôle social. Elles doivent remplir une fonction de patronat, se consacrer au bien général, plus spécialement aux intérêts populaires. » Dans ce même esprit traditionaliste, il devait répugner au droit tel qu'on l'enseigne place du Panthéon, par groupes d'abstractions isolées des temps, des causes et des lieux qui les produisent : car il avait besoin de considérer les notions comme des choses vivantes qui naissent et évoluent sous l'action de causes extérieures et intérieures. Une méthode purement dialectique, et pas même philosophique, le rebutait. Il eût voulu que l'enseignement du droit fût historique, c'est-à-dire qu'au lieu de présenter les codes comme un assemblage de règles arbitraires, on essayât de découvrir les origines des institutions, de comprendre leur vie et même de prévoir leur avenir : il faut reconnaître dans l'étude du droit un chapitre de la sociologie.

Pareille critique est négligeable aux yeux d'un Suret-Lefort, qui tient ces études de droit pour un stage, et les examens pour un procédé administratif d'élimination. Un bon esprit s'y soumet sans discussions fastidieuses... Dès sa première semaine, il a découvert la Conférence Molé. En 1883, il suit toutes les graves intrigues électorales des quartiers : on y dépense infiniment plus de diplomatie que dans les grandes ambassades. La force de celui qui parle au nom d'un pays est proportionnelle au nombre de fusils que peuvent aligner ses compatriotes ; un meneur de comité est puissant avec rien derrière soi. Il faut qu'il distingue les simples machines à voter et les citoyens qui, dans une circonstance donnée, seront capables d'une action. Il doit ménager ces derniers, connaître leur vanité, leur amour de l'argent, leur aptitude à commander. A manier la matière électorale, on perd toute illusion ; on acquiert toute prudence... Si l'on entre profondément dans le personnage que devient chaque jour Suret-Lefort, on reconnaît qu'il n'a point à proprement parler d'ambition ; du moins, elle ne vient qu'en second plan ; ce qui le domine, c'est la joie d'être mêlé à une intrigue, de la comprendre, de la déjouer chez ses adversaires, de la tourner à son profit. Un homme de comité, à force de raisonner les moyens, arrive à se complaire en eux plus que

dans leur objet. Une telle éducation, qui nous indique à chaque pas les trop réels dangers d'un mouvement généreux et qui ne laisse aucune place aux décisions esthétiques, développe exclusivement la faculté de calculer des forces. Voilà comment on peut être un politique sans avoir l'esprit de gouvernement, et avec plus de goût pour l'intrigue que pour le pouvoir.

De ces jeunes hommes, Roemerspacher est le seul qui travaille réellement. Bien qu'il se fût placé au premier rang des étudiants en médecine de son année, il trouvait du temps pour des lectures nombreuses ; il les analysait, les résumait et, ce qui vaut mieux encore, les classifiait.

Le cynique Renaudin, personnage intelligent, que les circonstances ont atrophié, continue son triste métier de reporter, mais, dans ses causeries avec ses camarades l'étude et la réflexion ont une large part.

Quant au gros Racadot, qui est un peu clerc de notaire, et au petit Mouchefrin, qui s'intitule par mensonge « étudiant en médecine », ils vivent de préférence avec des bookmakers et de basses prostituées... Singulier usage de cette liberté unique objet de leurs désirs, unique moyen de leur salut !

Sans doute, pour s'expliquer la conduite d'un garçon de vingt ans, on peut s'informer s'il a le caractère noble ou bas, mais tout de même le document psychologique, c'est de savoir dans quelle mesure ses ressources sont inférieures ou supérieures à ce budget moyen de l'étudiant : cent francs de pension et quarante francs de chambre. Que voulez-vous que Mouchefrin devienne avec trente francs péniblement obtenus, tous les deux mois, de Longwy? Un héros, s'il se maintient honorable.

Comment Mouchefrin fait-il pour vivre? La plupart de ses procédés sont des mystères. Il espérait étudier pour être médecin, tandis qu'il donnerait des leçons. D'abord, il fit la fête avec Racadot ; à la fin du mois, son malheureux argent épuisé et quand il fallut payer son terme, il se préoccupa de trouver des élèves. Le clerc ne boudait pas à l'ouvrage : après avoir grossoyé tout le jour, il aurait volontiers, le soir, vendu au rabais du latin, de l'histoire, de la géographie et de l'or-

thographe. Tous deux s'adressèrent à Bouteiller. Par son secrétaire, il leur fixa un rendez-vous.

Bouteiller habitait rue Claude-Bernard. Dans la petite salle à manger où une domestique les fit entrer, ils trouvèrent quatre personnes qui attendaient. Le professeur venait lui-même chercher ses visiteurs et les conduisait dans son cabinet. La première fois qu'il ouvrit la porte, les deux jeunes gens se levèrent ; ils s'attristèrent de ne recevoir pas même son regard. Pourtant sa redingote, sa pâleur, et son port de tête en arrière n'avaient pas changé. Leur tour venu, il leur tendit la main, et, quand ils furent assis :

— Monsieur Mouchefrin, monsieur Racadot, — dit-il avec simplicité, — en quoi puis-je vous être utile ?

Au même moment, sa domestique déposa auprès de lui un plateau supportant deux œufs, un verre d'eau, une tasse de café.

— Permettez que je déjeune tout en vous écoutant.

Mouchefrin exposa leur désir et leur détresse. Il demandait à Bouteiller de leur procurer des leçons particulières.

— Monsieur Mouchefrin, monsieur Racadot, — répondit Bouteiller, — voilà ce que ma conscience ne me permet pas. Une indication de ma part à mes élèves sur le choix d'un répétiteur serait une pression. Non, je ne puis leur parler de vous. Je le regrette...

Il leur donna des paroles encourageantes, et lui-même faisait leurs réponses. Puis, se levant :

— Messieurs, conclut-il, si vous voulez venir partager mon déjeuner, vous trouverez toujours ici un ami.

Mouchefrin et Racadot regardèrent les deux petits œufs, la bonne pièce bien chaude, pleine de livres, de journaux, de dossiers, la haute figure, si grave, si noble de Bouteiller. Ils songèrent à tout ce qu'ils devaient lui proposer : d'être ses hommes de paille, de l'aimer, de le servir. Mais, sûr de soi comme il se montrait, sollicité, absorbé par tant de travaux, sans doute il avait déjà ses créatures. Ils entrevirent qu'ils étaient à ses yeux du néant. Ils sortirent très gauches, très humiliés et très remerciants.

Parents et élèves assez justement se méfient du professeur

inconnu et préfèrent celui qu'emploie déjà un ami ou que protège leur concierge. Racadot et Mouchefrin s'adressèrent aux bureaux de placement. Dans ces officines sombres, ils attendirent souvent des soirées entières, pendant ces premiers mois de l'hiver, si douloureux à ceux qui sont jeunes, misérables et solitaires. Un vieux bonhomme écrivait le nom, les titres et les aptitudes du visiteur sur un registre, puis leur déclarait qu'il n'avait rien à leur offrir, qu'on ne s'adressait guère à lui, sauf pour des maîtres d'études et des professeurs à tout faire dans les petites pensions de province. Ils allaient frapper ailleurs, revenaient, revenaient encore, se répétant que le succès appartient à celui qui persiste... A celui qui persiste, en effet, le placeur indique quelque lointaine adresse où un chef d'institution offre au jeune homme, de plus en plus humble, ses regrets de n'avoir aucune vacance. En d'autres agences, on les accueillait à bras ouverts : « Quel âge avez-vous? Vingt ans, vingt et un ans... Mais c'est parfait... Bachelier! élève en droit!... en médecine!... Comme vous tombez à point! C'est tout à fait surprenant! » On se félicite, on les félicite de l'heureux hasard... Moyennant un versement premier de vingt francs, on va leur révéler l'adresse... Pour finir, un compère les reçoit, qui justement vient de trouver son bachelier.

Racadot, assez perspicace, se résigna, s'en tint à son notaire et chercha d'autres ressources. Mouchefrin ne put payer son deuxième terme rue Racine ; il déménagea « à la cloche de bois », c'est-à-dire par escroquerie — que vouliez-vous qu'il fît? — et alla habiter une petite chambre rue Cujas. Il trouva une mauvaise place de professeur dans une institution des Batignolles. Il s'y rendait matin et soir ; au retour, fatigué, il se couchait ; il ne pensait qu'à ses pommes de terre qu'il faisait cuire lui-même. Au bout d'un trimestre, et n'ayant touché que son premier mois, il réclama : on le congédia. Il quitta subrepticement encore la rue Cujas, et se transporta rue de l'École-de-Médecine. Pour vingt sous, il donna des leçons à des étrangers. Ces jeunes gens étaient peu studieux. A fuir d'hôtel en hôtel, il avait abandonné le peu qu'il possédait de linge et d'habits. A chaque instant, il monte les escaliers de Rœmerspacher, de Sturel, de Saint-Phlin, de

Suret-Lefort, les rejoint à la pension, au café : « Je n'ai pas mangé depuis deux jours, je n'ai pas fumé! » Son père lui écrit à peine; pour payer ses inscriptions, il n'a pas d'argent. Racadot, d'un degré moins bas dans la misère, a dû, lui aussi, interrompre son droit. Nulle issue. Pourtant ils ne veulent pas céder à ces impérieux avertissements de la destinée. Ils s'obstinent à être des étudiants.

A l'heure où l'on écrit ces lignes, il y a deux cent quatre-vingts licenciés à pourvoir, plus quatre cent cinquante qui pour vivre se sont faits pions. Et combien de places à leur fournir? Six par an. Cette situation ne décourage ni les jeunes gens ni l'Université. Il y a soixante-neuf boursiers de licence tout prêts à augmenter chaque année les deux cent quatre-vingts candidats de ces six places. Racadot et Mouchefrin, qui n'ont pas de bourse, emploient toute leur énergie à pouvoir continuer leurs études et s'aigrissent de ne pouvoir, malgré les privations qu'ils s'imposent, s'ajouter à ces aventureux solliciteurs de fonctions inexistantes. Ils s'obstinent à poursuivre des diplômes qui ne leur serviraient de rien. Ils collaborent à la création d'un élément social nouveau. C'est une classe particulière qui sous nos yeux, en ces années 1882-1883, se constitue : un prolétariat de bacheliers.

Les Racadot, les Mouchefrin en font partie et même de l'extrême gauche, je veux dire de la fraction la plus irritée, la plus malheureuse.

Comme une basse-cour se rue sur le poulet malade pour l'achever ou l'expulser, chaque groupe tend à rejeter ses membres les plus faibles. Ce n'est pas à dire que les Sturel, les Rœmerspacher aient pourchassé Racadot et Mouchefrin par dégoût de leur misère. Mais les conditions de la vie universitaire broient les pauvres.

Furieusement Racadot et Mouchefrin se débattent. Déliés de leur pays et de toute société, c'est à la liberté dont ils meurent qu'ils font appel pour vivre. Perdus au désert parisien, comme Robinson dans son île, ils ne comptent que sur leur industrie. Puissent-ils avoir le sens pratique de Robinson ! Leur cellule d'origine ne fournit plus rien à leur

nutrition : il faut qu'ils trouvent moyen de se nourrir sur tout leur parcours aux dépens des régions qu'ils traversent. Si leur milieu est empoisonné, les voilà eux-mêmes bien compromis.

A cette époque-là, les deux dominantes de la vie au Quartier, c'étaient les courses et les brasseries de femmes.

Le gros Racadot, au risque de se faire chasser par son notaire, grimpait parfois en semaine et tous les dimanches sur les grandes voitures au coin du café Soufflot. Quand Sturel, Saint-Phlin, Roemerspacher laisseraient dans les brasseries et sur les hippodromes l'argent destiné à leur restaurateur, celui-ci, s'étant renseigné en Lorraine, accepterait de patienter. Pour Racadot, c'était plus grave. Par sa maîtresse, la Léontine, il rassemblait quelque argent des filles et le leur jouait aux courses. Il s'en tirait assez heureusement. Avec un capital, il eût réussi des opérations impossibles par petits paquets. Il ne se voyait aucun avenir dans le notariat. Obstiné à désirer son héritage, qu'il enflait et disait toujours de cent mille francs, il ne se laissait pas oublier par son père : « De t'écrire, cela ne me coûte pas un centime : l'étude vous affranchit toutes vos lettres pour rien ; sois sûr que j'en profiterai pour te donner de mes nouvelles. » Il ajoutait : « Paris est certes bien agréable pour celui qui a trois cents francs par mois à dépenser, car tous les plaisirs y abondent. Beaucoup prodiguent des sommes folles. Si je disposais d'un pareil argent, j'économiserais. »

Le père Racadot sentait qu'il faudrait lâcher les trente mille francs, mais répugnait à les jeter dans Paris. Il pressait Honoré de hâter son retour : un notaire du pays avait l'intention de prendre un clerc, le voulait capable et le payerait bien dix-huit cents francs. « Si tu revenais, tu aurais bien plus de bénéfice que de rester à Paris, où tu ne gagnes rien. Tu dois y réfléchir, car, depuis que tu es parti, il est sorti de ma bourse près de deux mille francs par année! Je te prie de croire que tu me serres et que tu m'empêches des affaires. » Honoré, dont les rêves débordaient un budget de dix-huit cents francs, se faisait plus âpre ; le père céda jusqu'à offrir l'achat d'une étude dans le pays. Ce rural

était dupe d'une imagination vaniteuse : un notaire des petites villes lorraines, à moins qu'il ne risque le bagne, ne retire guère de son étude que l'intérêt à 3 pour cent du prix d'achat. Racadot, convaincu que ses trente mille francs ne le nourriraient pas en Meurthe-et-Moselle, s'entêtait à considérer que le bonheur est parisien et qu'on ne rencontre pas de hasards serviables dans les arrondissements de Toul ou de Pont-à-Mousson. Il tenta son père. Il lui présenta ses gains de courses comme des courtages sans risques qu'il touchait sur des ventes et achats de titres pour des clients de l'étude. « Laisse-moi gérer mes trente mille francs : si j'avais de l'argent, plus de tenue, je passerais troisième clerc. Avec mes appointements, mon revenu normal et les bénéfices que je réaliserais par des maniements de valeurs, je vivrais sans attaquer le capital. A l'occasion, je t'aiderais. »

Mieux encore que sur les hippodromes, dans les brasseries alors en pleine vogue, ces jeunes Lorrains se formèrent à la vie. La maison-mère fut fondée en 1867, rue de la Banque, en face du Timbre : un petit cafetier, père de famille, à la veille d'une faillite, fit choisir, aux quais de Marseille, des filles qui le relevèrent si bien que, son bail expiré, il ouvrait un vaste établissement sur la rive gauche. Sa manière fut imitée.

Toutes les nuances de l'amour libre s'étaient fondues dans ces innombrables brasseries qui remplissaient en 1883 la rue des Écoles, la rue Monsieur-le-Prince, et, près de l'Odéon, la rue de Vaugirard. Succès qui s'explique. Le plus grand nombre des jeunes étudiants habitent des chambres déplaisantes. où ils sont mal chauffés et éclairés ; puis, ils tiennent de leur âge l'horreur du chez soi, le goût de l'agitation et des camaraderies. Il faut qu'ils s'entassent dans quelques cafés. Or, de tous les cafés, la brasserie de femmes leur procure le sensualisme le moins grossier : il est agréable de fumer un cigare en regardant vaguer une créature qui a pour objet de plaire.

Que les consommations y soient mauvaises, l'air vicié et les filles de mauvais aloi, c'est un argument valable, mais qui ne ruine pas le statut particulier de la brasserie de femmes. Certains artistes délicats de cette époque les ont fréquentées. C'est là que, depuis 1870, on a, transformé la prosodie fran-

çaise, et des cris du cœur qui nous touchent furent adressés à des « dames servantes ».

On n'aime vraiment que les endroits où l'on s'est plu vers l'âge de sa majorité. Nous serions ridicules de substituer notre vision au jugement des Rœmerspacher, des Suret-Lefort, des Saint-Phlin, des Racadot, des Mouchefrin : ces brasseries qui nous choquent enchantèrent plusieurs générations d'éphèbes. Les mœurs de ceux-ci seront retenues, aussi bien que les tristes manières des bohèmes et des grisettes, par la mémoire complaisante de leurs petits-fils. Sur l'emplacement de ces brasseries disparues, on viendra cueillir une certaine petite poésie.

Le dénué Racadot recourut très vite à l'expédient de placer sa Léontine, dans un de ces établissements. Si laide, elle fut admise difficilement par une maison de troisième ordre, rue de l'École-de-Médecine. On n'y voyait que d'humbles filles échappées l'avant-veille des cuisines. Tout altérées encore par les fourneaux qu'elles avaient dû quitter à cause de leur invétérée fainéantise, ces créatures buvaient comme des gendarmes et ne proféraient que des propos obscènes ou vulgaires. Racadot, désireux de constituer une clientèle à sa maîtresse, lui amena un jour de vive force Sturel. Celui-ci fasciné par l'incomparable puissance de dilatation stomacale qu'elle révélait, reçut d'elle cette réponse :

— Quand on a un bon gibier, on peut boire toujours.

La malheureuse, par « un bon gibier », voulait dire une nourriture saine et abondante.

— Cette Léontine, disait Rœmerspacher à Sturel, est abominable... Je te déconseille également l'âme ironique, susceptible et glacée de certaines bourgeoises qui pullulent dans des maisons plus estimables : elles négligent d'aimer à plaire pour réclamer des égards et pour jalouser les robes de leurs amies. Mais je puis te montrer des petites filles imprévues et toutes gaies. Elles comprennent que leur charme est de rire et de paraître vicieuses. Je dis : paraître, car, à moins qu'elles ne soient débutantes ou déjà poitrinaires, leur tempérament est fort modeste. Elles mangent beaucoup et boivent juste assez pour être amusantes.

On comprend qu'un quartier si plaisant, approprié à la

médiocrité de tous les appétits, recrute ses créatures parmi les plus fraîches, les plus réussies de la jeunesse indigente à Paris et dans la province. De ce troupeau, parfois, une ou deux se détachent qui font voir et toucher des charmes triomphants. Aussitôt elles dominent ce grouillement de garçons échauffés par la concurrence et le souci de paraître, autant que par l'âge. Elles-mêmes, pour leur orgueil naïf et joyeux, sont curieuses à observer. — En dépit de la monotonie professionnelle, ces spectacles sont propres à augmenter chez des jeunes gens la connaissance des réalités. Rœmerspacher y prit l'habitude de ne jamais plaisanter les femmes, et ce ton grave qui semble les toucher vivement. — Ces agitées de choix traversent la brasserie, mais n'y demeurent pas. C'est un refuge, c'est une montre, où elles rentrent après chaque amant quitté pour vivre en bavardant jusqu'à une nouvelle aventure. Et, d'une façon plus générale, ces créatures sacrifiées par la société à la jeunesse mâle ne font qu'apparaître. Quand elles remplissent avec conscience leur fonction, qui est de mettre de l'entrain à la brasserie, au restaurant, à Bullier et, vers l'aube, aux Halles, en quatre ou six ans elles disparaissent.

Ce mélange de mort et de beauté aurait intéressé Sturel si madame Aravian et mademoiselle Alison ne l'avaient heureusement dispensé des soucis de son cœur à pourvoir. Les deux amis dînèrent un jour sur le boulevard Saint-Michel ; ils virent applaudir telle toilette nouvelle de Marie Pasco, alors adorée de toute la jeunesse, avec une émotion, un enthousiasme qui peuvent donner une très bonne idée de ce que furent, d'après la tradition universitaire, les sentiments des Grecs, gens de loisir et qui donnaient à la volupté, aujourd'hui tout individuelle, un caractère social. Toute jeune, et les yeux magnifiques de cette gravité qui naît à contempler la mer ou des prairies interminables, elle était noble comme un jeune berger qui pousse son troupeau sous un ciel menaçant d'orage. Sturel, de qui le goût passait pour épuré, prit plaisir à contempler ces formes sarrasines, cette marche sûre de pêcheuse sur le sable, ce teint doré qui éclairait tous ses amants autour d'elle empressés. Son suffrage fortifia le sentiment naturel de son ami : Rœmerspacher ressentit durant la soirée cette tristesse qui accompagne les pre-

miers mouvements de l'amour. Cette jeune femme était toujours distraite, inquiète, hâtive ; son beau regard, à tout instant, se jetait de côté, sans qu'on pût deviner de quel pas, de quelle attente elle frissonnait : ses journées semblaient des haltes dans une fuite. Rœmerspacher put l'embrasser deux ou trois fois au prix de sacrifices notables et après des délais fort ennuyeux. Ces longs intervalles empêchèrent qu'il y compromît son cœur, que la solitude pourtant disposait à la tendresse.

Quoi qu'en dise la légende, les années de la première jeunesse, dans les villes du moins, sont laides. L'homme ne s'est pas encore fait la vie qu'il mérite ; des distractions et une société l'emprisonnent qu'il n'a pas choisies. Plus tard, comme un heureux mollusque, il aura secrété sa coquille.

Au jeune homme la ville la plus pleine, où qu'il se porte, est vide. Sa belle fougue de sens et de sentiment, comment la contenter ? Le monde, la société, où il n'avait pas ses entrées, n'eussent offert aucune ressource à ce Rœmerspacher merveilleusement intelligent, mais qui vient de province avec des formes lourdes et une conversation sans goût. Dans un salon, l'adolescent qui a vécu dix ans au lycée est plus occupé à faire son attitude qu'à jouir des autres. D'ailleurs, quand Rœmerspacher se serait nettoyé de ses premières tares, son âge eût inspiré peu de confiance aux femmes. Elles veulent pour leur tranquillité un ami prudent, dont la passion n'éclate pas. Un jeudi, à la villa Sainte-Beuve, le baron de Nelles, qui trop souvent parlait pour ne rien dire, mais que sa fatuité servait, donna aux jeunes Lorrains une bonne indication d'aîné :

— Avant trente ans, il est presque impossible, dans la société, que nous plaisions aux femmes, ou, du moins, qu'elles se confient à nos assurances... Et encore ! quarante ans vaudraient mieux. Aujourd'hui, madame X., en me disant : « Je ne suis pas contente du roman que vous m'avez conseillé ou de la pièce que j'ai vue hier soir », saurait me faire entendre que je l'ai peinée par quelque négligence. A votre âge, — disait-il à Sturel, — le front est trop prompt à rougir.

Que des centaines de jeunes gens prennent si bas leur premier usage de la femme, voilà l'origine de malentendus

irrémédiables. Mais il faut exploiter au mieux les pires situations. Rœmerspacher, Suret-Lefort, Saint-Phlin, en 1883, à moins d'être favorisés par d'incroyables hasards, ne pouvaient trouver que les maîtresses les plus vulgaires, envers qui, pour conclure, ils eussent nécessairement commis une lâcheté. La débauche papillonne leur déplaisait, que seul beaucoup d'argent relève : car, médiocre, c'est un peu froid et très vilain. Les voilà donc réduits au grossier flirtage de la brasserie : insuffisant banquet, mais où l'heureuse santé et l'imagination de la vingtième année remplacent le rôti. Pour la plupart des adolescents, c'est une nécessité de passer quelques heures chaque semaine dans la société des femmes. Leur atmosphère n'est guère moins bienfaisante que leur caresse. Cette frivolité, ce ton affable, ce souci de plaire où forcément elles amènent, détendent l'esprit et raniment des parties de la sensibilité trop négligées entre camarades. La société des pires femmes elles-mêmes est une école de civilisation. Parfois, après des jours et des nuits du plus acharné travail, Rœmerspacher se repose auprès de ces petits êtres qu'il imagine d'excuser, de plaindre, en un mot d'aimer, parce qu'il possède au plus haut degré le sens de l'humain.

Suret-Lefort, qui travaille pour devenir un des chefs de la démocratie, méprise ces filles, ou, plus exactement, ne leur attribue pas une existence réelle. Ces bas-fonds de l'exploitation sociale, il les traverse sans y rien voir. Sa passion pour l'intrigue politique a pris rapidement l'intensité d'une manie. A vingt et un ans, il sait la géographie électorale comme un vieux candidat, et les filles, qu'il traite avec une politesse sèche compliquée de myopie, l'impatientent comme des servantes trop familières.

Ces infortunées, d'ailleurs, ne distinguent guère entre tous ces jeunes bourgeois, qui leur sont seulement des proies plus ou moins faciles ; mais, du profond de leur humiliation et de leur détresse, elles se sentent les sœurs des Racadot et des Mouchefrin.

Il y a entre eux une animalité pareille, le goût de la boisson, des grosses nourritures, les privations de toutes sortes, le froid, la faim, un langage analogue. Libérées de leur dure infamie, elles eussent été les bonnes compagnes de ces mal-

heureux. La Léontine donnait à Racadot les témoignages les moins douteux de son affection, prête à partager avec lui les bénéfices de sa demi-prostitution, à se battre avec ses collègues si l'on eût déprécié, fière des titres universitaires dont il ne parvenait pas à vivre. Si les meilleures brasseries du boulevard Saint-Michel où se plaisait Rœmerspacher, que traversait Suret-Lefort, étaient déjà si déplaisantes, imaginez ces établissements de dernier ordre, toujours à la veille d'une faillite, attristés de maladies plus encore que de vices! Racadot et Mouchefrin pourtant y trouvent leur palais. C'est l'instinct des noyés qui sur l'océan social s'accrochent les uns aux autres pour essayer de se sauver; mais c'est aussi l'instinct d'exilés qui se reconnaissent et bivouaquent fraternellement. Pour eux, la brasserie n'est pas comme pour la jeunesse heureuse l'endroit méprisé où l'on s'amuse : c'est le lieu où l'on se glisse pour avoir la pitié d'une femme, sa pitié utile.

— Pourquoi Racadot, s'il ne peut faire vivre la Léontine, ne la quitte-t-il pas? disait un jour Sturel.

— Il n'est pas assez riche, répondit Rœmerspacher.

Parole inexacte : c'est vrai que la Léontine sert de rabatteur pour que des filles confient à Racadot l'argent qu'il jouera aux courses ; mais eût-il raflé tous les hippodromes, et quand il pourrait acheter la plus grosse étude de Paris, cette fille peuple serait sa femme d'élection.

Le petit Mouchefrin, comme il arrive assez souvent chez des êtres bas sur pattes et qu'on croirait malingres, était un enragé et constant amateur de femmes. Si débile, mal bâti, il leur réservait pourtant de puissants arguments. Rœmerspacher considérait même cette particularité de son camarade comme une vérification d'une loi fameuse de Geoffroy Saint-Hilaire. Elle a été prévue par Gœthe qui s'écrie : « La nature a son budget fixe ; quand elle a fait d'une part un excédent de dépense, il faut qu'elle se rattrape ailleurs. » Mais les bénéfices que cet hercule nain eût pu tirer de ces virements secrets étaient indéfiniment différés, faute d'argent. Aux longs soirs d'été, beaux dans le Luxembourg, sortant d'une triste crémerie, ce fils de paysan enrageait de sa solitude. La brave Léontine lui fit une réputation, lui assura quelques agréments. Mieux encore : bien qu'à de certains jours, elle et

Racadot souffrissent d'avoir à diviser leurs vivres, il leur dut de ne pas périr de faim.

Racadot et Mouchefrin, sur ces pentes de la montagne consacrée aux grands hommes, s'ils n'arrivent pas à profiter de l'héritage national et des richesses capitalisées par l'humanité, participent au moins de la sociabilité animale. L'homme qui cherche du travail et n'a plus de vêtements propres est aussi dépourvu que la prostituée en guenilles. Celle-ci et celui-là prennent en haine le jeune bourgeois dont ils s'ingénient à soutirer la pièce de quarante sous. Ils souffrent également de leur chambre froide, de leurs nuits sans bougies, de l'insolence du garçon d'hôtel ; c'est par la même série d'humiliations injustes, puis de turpitudes nécessaires, qu'ils s'acheminent à la pleine et délibérée infamie.

Racadot et Mouchefrin souffrent la faim, le froid, avilissent et martyrisent leur jeunesse, sans but noble et pour le seul espoir de gagner tout de même un jour quelque argent. Cette brasserie décriée, rue de l'École-de-Médecine, où Racadot, muet, tandis que hurlent les clients sérieux, et s'épongeant le front, attend qu'à deux heures du matin la Léontine compte ses jetons, n'est point la chambre glacée des héros de Balzac. Valentin, Z. Marcas, Rubempré, Rastignac, à minuit, dans leur solitude, se disaient la bonne aventure, qui ressemblait toujours aux aventures du jeune Bonaparte. — Mais Mouchefrin, à la Faculté, dans les bibliothèques où il va se chauffer, n'apporte rien que les sentiments des bêtes dans les bois : l'inquiétude, jour par jour, de son manger, de son abri.

Des fauves libres dans leurs taillis, voilà ce prolétariat de bacheliers. Ils en ont le regard, l'odeur immonde, peut-être les cruautés, les lâchetés, et certainement l'endurance.

Est-ce une qualité utile? Peut-être ; mais, comme toute force, il faudrait qu'elle fût heureusement dirigée. Moins énergique, Racadot retournerait à Custines, Mouchefrin se résignerait à n'être pas un intellectuel, chercherait un métier.

Accepter, voilà ce que n'enseigne pas l'Université. On y raille la bonne et humaine philosophie qu'entrevit Saint-Phlin, au lycée, un jour que, classé à la queue, il disait : « Il faut bien qu'il y ait un dernier ».

Sturel et Saint-Phlin, avec des différences de caste, sont

jusqu'à cette heure des Mouchefrin, en ce sens qu'ils flottent au fil de l'eau, sans réagir. Il faut l'avouer, Racadot leur est supérieur ; réaliste, il ressemble plutôt à Rœmerspacher. Il a de la volonté et, dans les détails, une méthode assez puissante. Ah ! s'il avait, comme Rœmerspacher, le temps d'être patient !...

C'est seulement dans les romans historiques qu'un personnage se fixe un rôle auquel il se conforme petit à petit. On ne demande pas à Sturel, Saint-Phlin, Mouchefrin, Racadot de dessiner dans leur esprit un plan de leur avenir et de s'y promener par avance. Mais dans aucun moment ils ne prennent conseil, pour s'y soumettre, des conditions imposées par les circonstances. Ils se composent de vagues chimères et ne veulent rien entendre qui les détourne de cette chasse impossible.

Heureusement Sturel, avec ses tantes, sa vieille maison de Neufchâteau, Saint-Phlin, fils de la terre de Saint-Phlin, s'appuient sur des familles raisonnables, qui ont constitué un capital : s'ils ne s'amendent pas, ils priveront la collectivité de leur concours; du moins, ne seront-ils pas atteints dans leur individu. Qu'ils laissent vaguer leur imagination ; soit ! l'usure de la vie les débarrassera de cette énergie. Comme le taureau qui se fatigue le garrot à crever de vieux chevaux pour qu'enfin, sur les genoux, il tombe devant le matador, ils s'épuiseront, eux aussi, sur trente-six illusions ; et peut-être, un peu vaincus, deviendront-ils sur le tard des éléments sociaux très passables. Mais un garçon sans le sou n'est pas dans la vie comme dans un beau cirque, à tournoyer et à faire jeu de son activité. Il doit l'employer à se nourrir. Racadot et surtout Mouchefrin en sont incapables. Ils ne savent pas un métier déterminé, et ils n'ont pas le bon sens de renoncer aux rêves de domination que suggère à ses meilleurs élèves l'Université.

Au bout d'une année de Paris, Racadot et Mouchefrin n'avaient rien tiré de leur misère : donc ils y avaient perdu. Ils ne sont pas une démocratie qui monte, mais une aristocratie dégradée.

VI

UN HASARD QUE TOUT NÉCESSITAIT

> Il est impossible, si l'on examine les plantes qui poussent sur un talus ou au bord d'un bois épais, de douter que leurs jeunes tiges et leurs feuilles ne prennent les positions convenables pour assurer à ces derniers organes l'éclairage le plus complet et les rendre ainsi capables d'opérer la décomposition de l'acide carbonique.
>
> (DARWIN. — *La Faculté motrice dans les plantes.*)

Parce qu'ils ne sont pas pauvres, Rœmerspacher et Saint-Phlin jouissent de la plus noble des libertés : ils s'orientent vers le point où sont amassés leurs véritables matériaux de nutrition. Ils se passionnent pour la connaissance des phénomènes de l'esprit, c'est-à-dire pour les différents sentiments ou états de conscience. Reconnaissons-leur un don pour distinguer l'évolution des diverses formes de l'intelligence dans les individus, dans les peuples et dans les races ; ils discutent volontiers sur les moyens de servir le plus utilement la grandeur de l'humanité.

Saint-Phlin, en qui le vieux duché de Bar et M. Le Play unissent leurs voix, pensait que l'on aurait beaucoup à emprunter aux coutumes du passé. Rœmerspacher, en plus de la médecine, étudiait l'histoire, non l'histoire éloquente, mais l'érudite, à l'École des Hautes Études ; sa belle vigueur physique et morale le poussait à avoir confiance dans l'esprit de nouveauté. Leurs conclusions ne s'accordaient pas. Mais, comme des tireurs qui ont l'habitude de faire des armes ensemble, ils se rendaient hommage l'un à l'autre. Dans leurs discussions, ils goûtaient un grand plaisir : la franc-maçonnerie d'un langage commun ; — d'ailleurs, elle les amenait fréquemment à soupçonner les autres d'inintelligence, quand eux-mêmes n'avaient su ni comprendre ni se faire comprendre. Enfin. ils étaient gourmands. C'est de chez Foyot qu'à certains

jours ils se plaisaient à examiner les transformations insensibles des mœurs et la date où elles seront légalisées par un nouveau statut social. De là, fort échauffés, ils se rendaient au Café Voltaire.

Au terme de leurs colloques, ils s'apercevaient qu'ils étaient nés pour conclure à des vérités différentes, mais que, sur la méthode, ils s'accordaient. Depuis le lycée, ils n'avaient pas perdu leur temps ; le caractère scrupuleux de Saint-Phlin, qui jadis faisait rire, forçait maintenant l'estime ; et tous deux ils avaient compris une chose très importante : nous pouvons admirer ou blâmer l'ordre social, — c'est un agréable exercice de conversation, et pourquoi s'en priver ! — mais, si nous prétendons le rectifier, il faut d'abord que nous le prenions très au sérieux par ce fait seul qu'il existe. Attachons-nous à reconnaître ce qu'il a d'excellent parmi des défauts qui nous ont facilement frappés. Sans posséder une force d'analyse qui leur permît de fixer leur attention sur Gambetta et son équipe, assez longtemps pour saisir en quoi le système a modifié le milieu préexistant, ces jeunes gens entrevoyaient que le clan gambettiste a fourni à la France un gouvernement, une administration, des moyens et un état d'esprit qui durent.

— Quoi que puisse faire notre intelligence pour se dégager, disait Rœmerspacher, nous réagissons selon le gambettisme, où nous sommes plongés.

— Oui, dit Saint-Phlin, Bouteiller nous a ouvert les fenêtres sur la France,

Quum gætula ducem portaret bellua luscum...

« quand l'énorme bête de Gétulie portait sur son dos le général borgne !... »

Le poète Léon Valade, à une table voisine, leva la tête et regarda avec douceur ces jeunes gens qui aimaient les vers pittoresques.

Grâce aux bons offices de ce charmant homme qu'aimaient alors tous les lettrés, la table de Rœmerspacher, au Café Voltaire, prit une valeur réelle par la variété de sa composition. On n'y vit pas de dessinateurs, de peintres, de sculpteurs : Rœmerspacher et ses amis, faute d'éducation, n'avaient aucun

sens des habiletés manuelles ; mais beaucoup de jeunes littérateurs encore inconnus, qui dans la suite eurent du talent, s'y asseyaient, et, parmi eux, ces poètes qui, — ayant fait leurs humanités dans le temps où l'on supprimait des programmes scolaires l'exercice du vers latin, — modifièrent la prosodie française. Rœmerspacher eut le tort de juger l'œuvre future de ces jeunes gens sur l'opinion qu'ils prétendaient donner d'eux-mêmes. Un homme n'est jamais que le spectateur de son talent et ne peut se prévoir.

Disons-le en passant : des jeunes gens qui se croient doués pour écrire n'ont qu'à laisser les sentiments qui, cette semaine, avec le plus d'intensité les hantent, s'exprimer sous la forme qui pour l'instant leur paraît la plus aimable — et entasser le tout dans un tiroir. Se relisant après quelques mois, ils sentiront dans ce fouillis ce qui leur fait le plus de plaisir. Et si quelque page, une sur mille, est enveloppée d'un fluide, comme le visage émouvant d'une femme porte partout une atmosphère, c'est qu'ils sont nés pour dépasser la commune polygraphie... Plutôt que de faire le commis voyageur et de se perdre en vanteries à la table de Rœmerspacher, ces artistes débutants devraient en eux laisser agir la nature. Seule cette puissance silencieuse saurait leur dire la direction de leur génie. A leur dam, parfois, dans la suite, ils se croiront obligés de se conformer aux images qu'à l'avance ils ont proposées d'eux-mêmes.

Suret-Lefort souvent les rejoignait. La merveilleuse mémoire, la précision et l'autorité de ce jeune homme élancé et sec étonnaient sans faire sourire. De quel ton souverain il disait, en posant son verre de bière : « Mes amis politiques et moi, nous pensons... » ! Parmi ses coreligionnaires il rangeait Rœmerspacher, mais il se désintéressait des interprétations philosophiques que l'excellent carabin et historien donnait des actes de M. Clémenceau, objet de leurs préférences, et son inattention, toujours courtoise d'ailleurs, indiquait un peu de mépris qu'on se perdît dans ces billevesées.

Renaudin, l'homme au monocle, quand il pouvait s'échapper de son journal, leur apportait les bruits de couloir du Palais-Bourbon, les racontars des rédactions. Sa puissance est

de tuer en eux la notion du respect ; sa faiblesse, c'est qu'après avoir discerné les intrigues, — généralement des ventes d'influence qui dégradent tel député ou publiciste, — il conclut, épanoui d'admiration : « Comme il est fort ! »

Pendant la première année, le délicat Sturel vint rarement au Café Voltaire. Il passait les soirées à la villa, auprès de mademoiselle Alison, ou rue de Chateaubriand, chez madame Astiné Aravian. Elle s'était installé un vrai salon oriental : un divan circulaire, avec un grand tapis de Smyrne, au centre un brasero, sous un lustre luxueux, de mauvais goût et chargé de cristaux. Elle avait fait creuser aux murs de petites niches présentant les courbes persanes, où elle plaçait ses bibelots, colliers de perles, de corail, reliques précieuses, poignards et ceintures circassiennes ornées de turquoises. De ces mêmes objets beaucoup étaient épars sur le divan, miroirs ronds, amulettes en forme de triangles pendues à des chaînes de cou, collections de voiles légers aux couleurs tendres. Sa fleur était le jasmin, qui toujours avec la rose enchanta l'Orient. Parfois une longue tunique descendait jusqu'à ses pieds, ouverte devant sur une robe que serrait à la taille une ceinture en étoffe d'argent ornée de rubis. Des amis lui dirent, sans doute, que Paris est las des turqueries, car elle ferma presque aussitôt cette pièce à la fois singulière et banale, pour vivre, — comme devrait raisonnablement faire avec ses intimes toute jolie femme — dans le plus élégant des cabinets de toilette.

Sturel était de ces gens qui, de propos délibéré, excluent absolument de leur imagination les réalités mesquines. Il avait en horreur les parties basses de la vie, toutes les nécessités physiques, et tenait pour de simples misérables ceux qui se plaisent à y faire allusion pour nourrir leurs plaisanteries. Cette délicatesse le conduisit à passer dans la chambre des femmes de plus longs moments de sa jeunesse qu'avec ses amis. Naturellement dédaigneux et exclusif, il exagérait encore ce caractère, parce qu'il se rappelait toujours que deux femmes raffinées l'appréciaient. Rœmerspacher, qui n'en était pas à se réjouir des trivialités, en tolérait pourtant de ses camarades, dont la moindre faisait souffrir l'ami de Thérèse Alison et d'Astiné Aravian. Aussi les deux jeunes gens se voyaient-ils peu.

Mais l'Asiatique avait de romanesque tout ce que peut en contenir une âme sans tourner à la niaiserie. Elle avait fréquemment dit à son ami : « Vous allez me juger sévèrement ! Dès que je n'ai plus un très grand plaisir à voir celui que j'aime, soudain sa vue me devient pénible : il me fait souvenir qu'une chose heureuse est morte ». En novembre 1883, après des vacances où il avait tant souffert de ne recevoir aucune lettre, Sturel, qui de la gare de l'Est s'était fait conduire rue de Chateaubriand, apprit que depuis deux mois la jeune femme avait disparu. Tous ses meubles déposés chez son tapissier, elle avait pris le train de Marseille, sans laisser d'adresse ni d'instructions. Une hirondelle émigrante s'enfonce dans les airs. Il fut mélancolique et fréquenta la table de Rœmerspacher.

Il est certain que ce Renaudin, comme Mouchefrin et Racadot et, pour dire franc, Suret-Lefort aussi sont de basse société ; mais on ne se fait pas une psychologie, pas plus qu'on ne devient chimiste, sans se tacher un peu, et par ces expériences Rœmerspacher, Saint-Phlin, Sturel furent rendus attentifs à bien des choses. On en va voir un splendide témoignage.

Mouchefrin et Racadot, toujours assurés de trouver à la table de Rœmerspacher un verre de café et des cigarettes, y étaient assidus, et Mouchefrin expliquait volontiers qu'il n'avait pas mangé de vingt-quatre heures. En outre, ils s'attachaient à Renaudin, dans l'admiration de ses appointements de trois cents francs et avec l'espoir qu'il leur procurerait une place de secrétaire, de reporter.

Aussi quelle fureur de haine les saisit, quelle abondance de désespoir les envahit, ces deux malheureux, le soir où Renaudin, sans même les regarder, dit à Rœmerspacher, à Saint-Phlin, à Sturel :

— Vous savez qu'à côté des *Principes de 89*, mon directeur, Cosserat, possède un second journal, *la Vraie République*... Si quelqu'un de vous trois, mes maîtres, avait un morceau à imprimer, je m'en charge.

Et quelle joie sur le visage de Renaudin ! Il a parlé à peine assis, et de l'air essoufflé d'un homme qui apporte des

choses joyeuses, inattendues... Plutôt des choses impatiemment attendues ! Depuis le lycée, qu'ils en prennent conscience ou non, ils attendent d'écrire dans les journaux. La proposition de Renaudin est un hasard que tout nécessitait.

Renaudin, de ces êtres tout abstraits, est le premier, le seul qui ait trouvé sa corporation. Et il tend naturellement à la fortifier en lui adjoignant des amis dont il fait grand cas.

Or, sa profession, sa corporation, il les conçoit d'après son directeur, d'après ce Cosserat, de qui il est devenu une âme de reflet. Ce petit Alfred Renaudin, un cynique, un bohème, c'est tout de même un fils et petit-fils de fonctionnaires asservis, un simple, comme ces commerçants parisiens toujours flattés d'un brillant faiseur qui veut bien les exploiter ; il appartient corps et âme à ce personnage de grand air. Je ne dis pas que tout au fond, il l'aime, ni même qu'il professe de bouche des sentiments dévoués. C'est plus grave : l'ensemble des règles de conduite que l'important Cosserat affiche est devenu pour cet adolescent encore amorphe la seule vérité viable, la vie même. Le jeune Alfred Renaudin, c'est un poisson des eaux troubles de Cosserat.

Pour connaître ce que peut le prestige d'un homme, il faut voir Renaudin à la table de Rœmerspacher, après qu'il a détaillé les vilenies des personnages en vue, passer enfin au directeur des *Principes de 89* et dire, en ajustant son monocle :

— Oh ! celui-là, mes petits !...

Cosserat devant Renaudin, c'est Talleyrand et Machiavel, mais un Machiavel tangible, un Talleyrand dont il a le contact, sur qui chaque jour il entend une histoire nouvelle ; et puis, c'est le patron, l'homme qui peut le jeter sur le pavé et dans le cabinet de qui jamais il ne pénètre sans angoisse. Cosserat, en outre, qui pourrait s'appeler le baron Cosserat, c'est une façon de viveur, au moins un gâcheur d'argent et un homme de bonnes manières. Ses allures émerveillent secrètement Renaudin, qui est demeuré avec tous ses cynismes acquis, le pauvre petit garçon, fils du « rat de cave » et nourri chichement dans trois chambres glacées.

Renaudin, qui tient Racadot et Mouchefrin pour des « tapeurs » détestables, estime sincèrement Rœmerspacher, Sturel, Saint-Phlin, Suret-Lefort, parce qu'il a le goût des forces ;

pourtant il les plaisante et les protège, les traite en « poètes », parce qu'ils n'ont pas encore eu l'occasion de mesurer les difficultés de la politique et des affaires. Quand Renaudin leur vante les intrigues d'argent et d'ambition de Cosserat suivies avec admiration par toutes les intelligences de la presse, de la banque et du Parlement, ils lui répliquent par Bouteiller « de qui personne ne peut nier la valeur ». Alors Renaudin prétend leur faire admettre que le professeur se fait des buts et des moyens exactement la même conception que le journaliste. Il n'ose pourtant pas leur présenter l'argument qu'à part soi, et bien à tort, ce jeune reporter, qui comprend les faits et non les esprits, juge décisif : le conseil que lui donna Bouteiller d'espionner pour Gambetta.

C'est tout à l'honneur de Renaudin qu'englobé dans la sphère d'action d'un grand journaliste parlementaire il ait encore de la curiosité, de la sympathie, pour le développement obscur de ses camarades. Admirons qu'il garde l'esprit assez libre pour prendre conscience de l'énergie particulière à ses amis et à Cosserat, mais ajoutons — et nous l'étonnerions fort — qu'il se méprend lourdement s'il confond à cette date un Bouteiller et un Cosserat et s'il juge que celui-ci possède mieux que des « poètes » les moyens d'agir et de s'élever dans le milieu national. Voilà la vérité ; ce grand admirateur des esprits réalistes ne juge pas sainement la réalité de la vie française. Comme son « patron », Renaudin manque de bon sens ; — ce que nous allons démontrer du premier.

Cette démonstration importe pour caractériser les influences que subit cette petite équipe : par la force de l'air que déplace en se développant une masse comme est Cosserat, ces jeunes gens, feuilles détachées du grand chêne lorrain, allaient être entraînés sur un assez long espace dans la direction au moins suspecte où s'enfonçait, selon la pente de ses appétits, cet intelligent bandit. De plus, à souligner ce défaut de bon sens, nous trouverons un enseignement utile de psychologie politique.



CARACTÈRE D'UN GRAND JOURNALISTE PARLEMENTAIRE

Dans cette longue file de politiciens que, tout le long de l'histoire récente de notre parlementarisme, nous voyons s'acheminer vers Mazas, l'intéressant d'un Cosserat et qui lui compose une figure balzacienne, c'est qu'il possède un beau nom, de la fortune, du tempérament, tout ce qu'on peut trouver dans un berceau, et que pourtant, par une suite absolument logique, sa destinée le mène en correctionnelle, à la ruine et au déshonneur. Il fait partie de cette cohorte intelligente de journalistes que les difficultés de la vie ont décimée, les X..,, les Z..., les Y... ; mais, avec un idéal commun, ces messieurs présentent des nuances. Le directeur des *Principes de 89* n'est pas de ces gens grossiers, menés par leur fringale et leur verve bourbeuse, et qui, après un instant de fortune excessive, ont trouvé une fin qu'on avait toujours jugée vraisemblable : s'il fait la culbute, il trompera les premiers pronostics. Il offre l'attrait d'une forte figure qui peu à peu se dégrade.

Sans doute l'équipe chargée du maniement de l'opinion pour le compte du parlementarisme français s'est à la longue recrutée d'une façon déplorable, mais au départ elle se composait de fils de famille, de gens instruits, riches et sans tare. C'est leur métier qui les a détruits et qui les livre à l'histoire déjetés comme elle les recueillera.

Ayant le choix entre divers patronages, Renaudin montre du goût d'avoir particulièrement senti la maîtrise de Cosserat. Celui-ci, frappé dans la même matière et avec le même coin que les autres, est pourtant un sou mieux venu. Parfois ce vulgaire Renaudin trahit les mouvements d'une certaine poésie intérieure. Ainsi quand, traversant la place de l'Opéra, aux premiers temps de son arrivée de Nancy, il répétait : « Me voilà au centre de Paris... le centre de Paris... », — c'était l'accent d'un poète. C'est d'un poète aussi l'admiration qu'il voue à son Cosserat.

Un nom met dans le sang de celui qui le porte toutes les

vertus des traditions familiales qu'il évoque. Cosserat se devait d'être un autoritaire puisque son aïeul avait été un conventionnel. Sa mère, qui apporta au fils du conventionnel une immense fortune, était une Anglaise. Comme MM. Wilson et Portalis, qui ont chacun sa physionomie, mais avec qui il présente de fortes analogies par son allure physique et par sa conception de la domination politique, comme MM. N... et ***, journalistes, un Cosserat, caractère anglo-saxon, est parmi nous un étranger. Et voilà le secret profond de la conduite de ces hommes fort intelligents, mais qui n'ont jamais rien senti en accord avec le pays où ils évoluaient.

Le premier point pour être selon le type national, c'est de réaliser en soi, ou de donner comme formule-programme à son énergie propre, cette définition dont on peut se contenter en attendant meilleure analyse : « Générosité, progrès, humanité ». Les êtres qui, par leur naissance ou leur libre choix, appartiennent à une tradition opposée se reconnaissent toujours : à leurs paroles, à leurs sentiments qui nient, contredisent le type français, puis à leurs actes.

Le sang, c'est peu ; l'éducation accentua l'étranger dans Cosserat. Quand il eut dix-neuf ans, vers 1866, ses parents, installés, comme il était convenable sous l'Empire, aux confins du monde républicain et de la société orléaniste, eussent désiré qu'il suivît quelque brillante carrière, — conseil d'État, diplomatie, — ou qu'il s'accommodât auprès d'eux d'une oisiveté de bon ton. Mais ce jeune homme, trop ardent pour s'amuser exclusivement des petits théâtres, des filles et des soupers, à l'une des fêtes offertes aux souverains étrangers pour l'exposition de 1867, eut le pressentiment des catastrophes prochaines. Dans l'Hôtel de Ville, embrasé d'illuminations splendides, son imagination ambitieuse distingua Paris en flammes : « Ce soir-là, disait-il souvent, j'ai connu les sentiments que dut avoir un Ninivite aux derniers jours de sa patrie ». Pour être prêt à profiter de la chute de l'Empire, il parcourut comme c'était la coutume, l'Angleterre et l'Amérique.

En 1868, il mit au service de l'opposition un journal dont il se procura les fonds par des expédients de fils de famille. Ainsi préparé à la grande curée, en septembre 1870, il s'é-

lança : pour la meute parlementaire, l'entrée en chasse sonnait. Furieux que le gouvernement de la Défense nationale négligeât de lui faire une place qu'il eût voulue de premier ordre, il attaqua Gambetta, et son attitude violente lui fit une réputation rapide. Le parti de l'opposition, qui allait être la Commune, s'intéressait à ce jeune homme dépourvu de ménagements. Il traita les fédérés d'étourdis, — modération dont ils lui furent plus ou moins reconnaissants, — tandis qu'il attaquait avec violence les Versaillais. Pour ses amis et pour « le monde », il fut un renégat.

Après ces terribles agitations dont il avait tant espéré, Cosserat se retrouvait étranger à tous les partis et les mains vides. Il fut étonné et dépité. Résultat fort explicable, pourtant ! A bien examiner sa manière dès le début, on voit comment sa vie penchera. Ces premières années sont les assises branlantes de sa fâcheuse destinée. Par la logique de ses idées générales, ce jeune politicien était voué à l'isolement et aux besoins d'argent.

A l'isolement : — il venait de rompre avec ses anciens amis devenus le personnel gouvernemental, par une confiance excessive en soi qui résulte d'une certaine énergie d'homme de sport, et surtout d'une vanité fréquente chez les fils de famille.

Aux besoins d'argent : — il croyait avoir constaté en Amérique qu'une seule chose vaut qu'on la respecte, — la force, — et que la force unique, c'est l'argent. S'assurer des concours en payant et multipliant les journaux, tel fut le système où il s'acharna et dissipa ses ressources réelles, puis imaginaires.

Cosserat après avoir éprouvé que l'opinion n'admettait pas qu'on fût républicain contre Gambetta, lui offrit son journal, *les Principes de 89*, qui pour l'instant réussissait. « Vous êtes écrasé, lui disait-il ; on parle de vous mettre en cour d'assises pour vos comptes. Eh bien ! moi, je vous prends. Voulez-vous lier nos parties ? » Ces deux génies de l'intrigue, — dont l'un toutefois n'eut jamais d'amis — pouvaient s'entendre. Mais Gambetta savait déjà que Cosserat n'était pas maniable. Spuller, Ranc, Phéphaut réunirent assez d'argent pour fonder *la République française*. « Vous avez quarante mille francs, — dit au grand orateur le publiciste, profondément

froissé, — mais vous aurez les coups. Un journal, pour un chef de parti, c'est un désavantage. »

Des journaux qu'il fonda furent supprimés quand ils eurent du succès ou moururent faute de fonds. Ces difficultés marquèrent plus fortement encore les traits de son caractère. Sa morgue, qui allait jusqu'au mépris des individus, lui inspira dans cette crise de belles audaces, dont le souvenir, gardé par les bureaux de rédaction, émerveillait Renaudin. Le mépris des individus a de l'allure, mais nulle fécondité : dans l'action, il ne vaut pas plus que la philosophie du doute subjectif...

Lors du discours de Grenoble, Cosserat se hâta de reprocher à Gambetta la phrase fameuse : « Il n'y a pas de question sociale ! » Ce n'est pas qu'il fût socialiste. Il croyait bien trop à l'argent comme à la réalité suprême de la force. Puis, son sentiment aristocratique ne lui laissait voir dans la République, en dehors des combinaisons parlementaires, que démagogie. Mais il cherchait plus avant que Gambetta un levier contre celui-ci. Il fut classé comme radical. Par ces attaques où il satisfaisait sa vanité froissée, il retardait indéfiniment la réussite de ses ambitions de pouvoir ; il s'en rendait mal compte. A cette époque, Gambetta n'était pas la puissance qu'on vit depuis : Cosserat, avec un journal à dix centimes et d'un tirage considérable, croyait pouvoir marcher de pair. Quel aveuglement !

Un Gambetta est en mesure de maintenir son journal dans les discussions d'idées, sans y mêler des affaires et sans l'attrait du scandale, soit que son autorité attire assez d'abonnés, soit que ses amis le soutiennent ; mais un Cosserat, avec son talent brillant et tous ses appels à la curiosité, n'est jamais sûr que sa vente durera six mois, ou qu'un procès ne le tuera pas demain. Un Gambetta, de plus, peut nourrir un personnel : il place ses pauvres auprès de ses amis riches, et même, par Laurier, jusque dans la droite ; on peut dire qu'il a fait de l'amitié une franc-maçonnerie. Le problème, de ce point de vue, se résume à trouver l'argent pour créer et nourrir sa clientèle, et c'est bien ainsi qu'il devait apparaître à un Cosserat, infatué d'américanisme. Il résolut de demander aux affaires l'argent indispensable à son organisation politique.

Elles étaient fort à la mode. L'aristocratie ruinée, et qui disparaissait alors du pouvoir, s'y jetait. Avec la pornographie, exploitée par de prétendus lettrés, c'était la ressource. Cosserat, faute de surveillance dans le détail, manqua des exploitations que de plus humbles eussent réalisées. Il ne s'en fit pas moins la réputation d'un homme d'affaires. Tous les bandits de Paris apportèrent dans son cabinet leurs combinaisons. Avec ces faiseurs, il accentua son ton brutal, son air de dompteur; sa vanité lui composa l'attitude d'escarpe que les délicats lui reprochent, parce qu'il préféra cette réputation à celle de maladroit. Roulé par les uns et responsable envers les autres, il choisit de paraître associé à la malhonnêteté des premiers plutôt qu'à la naïveté des seconds.

Enfin il trouva sa vraie manière, qui mariait les affaires et le journalisme. C'est une conséquence du système gouvernemental. A cette époque, l'argent n'était pas rare : pour lancer une entreprise, un banquier ne demandait pas qu'elle fût bonne, mais seulement qu'elle pût fournir un prospectus. De cette prospérité industrielle et de la spéculation, Cosserat jugea que les journaux devaient plus largement profiter. A côté des *Principes de 89*, il créa *la Vraie République*, peu accessible aux masses, mais très lue au Parlement parce qu'on y discutait les questions sans phrases et que beaucoup de députés, ministrables ou anciens ministres, y écrivaient.

Bien doué pour comprendre les affaires, sinon pour les mener à fin, il se faisait expliquer une combinaison par l'intéressé, en recevait un dossier, établissait des calculs, créait des arguments, puis, de sa personne ou le plus souvent par un homme sûr, parlait aux ministres, aux présidents de commission, aux députés. Il se chargeait encore d'exposer ou de faire exposer aux compagnies, aux diverses administrations publiques ou privées, les propositions ou doléances de ses clients. C'est un avocat d'affaires, mais qui plaide l'escopette au poing. Fût-ce pour un bec de gaz nouveau à installer dans une administration, il savait obtenir qu'il y eût un arrêté pris. Avait-il rencontré des propriétaires préoccupés de l'endiguement d'une rivière, des financiers désireux de constituer quelque banque coloniale, il usait en leur faveur de son influence sur les membres du cabinet, et sur des parti-

culiers auxquels les services de son journal ne pouvaient être indifférents.

Aux yeux des personnes compétentes, ce n'est pas proprement du chantage. Ce sont les démarches d'un homme influent. *Les Principes de 89, la Vraie République,* n'intervenaient pas extérieurement. Cosserat disait : « Quand on parle d'une affaire dans un journal, elle est fichue. » Celui qui étudierait les collections des feuilles dont les directeurs ont le plus exigé et le plus obtenu pourrait n'y rien voir de suspect. Il disait encore : « On peut menacer les gens d'un poignard de carton, mais il ne faut pas le leur montrer, car ils vous rient au nez. » Le journal était son moyen de relations.

De 81 à 86, au café de Madrid, au café de la Porte-Montmartre, au café Cardinal, il y eut la Bourse aux décorations et aux places. Le ministère Rouvier (84-85) fut l'apogée de ce système, que le général Boulanger interrompit, et qui réapparut en 87. Les gens de province affluaient. Décorations, avancements, concessions, tout était trafic. Renaudin fut mené quelquefois sur ces marchés par des rédacteurs qui rabattaient pour Cosserat. Dans les bureaux de *la Vraie République,* courait cet axiome : « Avec les hommes politiques, le tout c'est de pouvoir offrir. Trouver l'intermédiaire et construire la phrase de proposition, voilà les deux points délicats. »

L'orgueil de Cosserat écartait rudement les combinaisons de quatre sous; il n'acceptait que les grosses sommes. La *Vraie République* lui assurait peut-être trois cent mille francs par an de courtages, qui lui servaient à payer les dettes des entreprises personnelles où régulièrement il échouait. Aussi ses besoins d'argent n'étaient pas satisfaits et, pour peser utilement sur les ministres, en faveur de tous ses clients, il demeurait dans une sorte d'opposition bizarre qui ne satisfaisait ni les opposants déterminés ni les gouvernementaux. Il n'était pas encore député. On le craignait, et partant on le prisait très haut, mais, en dépit d'une influence incontestable, il demeurait plus longtemps que des médiocres éloigné du pouvoir, — qui faisait pourtant son véritable objet. — Peut-on dire intelligent celui qui sacrifie la fin aux moyens?

Il faut être Parisien et dénué de toute méditation pour

prendre au sérieux des génies qui travaillent si âprement à gâter une situation facile.

Cet homme fort est en réalité un personnage du plus haut comique. Mais, comme il est odieux, il ne fait pas rire.



Renaudin, extasié par un champion politique « si bien en machine » et dont le style plaisait tant aux connaisseurs, rêva de « coller à sa roue » comme un cycliste à son entraîneur et, tête baissée, il pédale, pédale, sans vérifier vers quels paysages désolés cette belle course l'égare.

Ce jeune disciple a réussi par son activité à se faire une place d'informateur habile; sa promptitude à se dégager des scrupules de sa première moralité lui donne bon espoir de devenir un homme d'affaires. Mais il se sait peu instruit et mal à l'aise avec les idées. D'où son plan.

La spéculation financière s'est ralentie en 1884 et Cosserat se dégoûte de nourrir plusieurs journaux, « sa meute ». — Il s'attache à développer *les Principes de 89* et laisse *la Vraie République* en demi-sommeil, la fabriquant chaque matin avec la composition d'autres journaux et n'y donnant de neuf qu'un ou deux articles littéraires non payés. Cela s'appelle « mettre un journal en pension ». L'ingénieux Renaudin entrevoit que Rœmerspacher, Sturel, Saint-Phlin, Suret-Lefort et les jeunes littérateurs de leur entourage pourraient rédiger un journal dont Cosserat, charmé par cette collaboration originale et gratuite, lui confierait peut-être la sous-direction.

Comment s'étonner si ces jeunes gens acceptent? Il n'y a en France pour n'écrire point dans les journaux que ceux à qui on ne l'a pas encore offert. Quand une société reconnaît ses vérités vitales à ce signe qu'elles obtiennent la majorité des suffrages exprimés, l'art du polémiste prend une singulière noblesse. Dans leur cité naturelle, ces jeunes gens auraient un emploi utile; on leur offrirait un mandat de conseiller municipal; si jeunes, ils organiseraient la fanfare, se préoccuperaient de la voirie, des eaux et des centimes additionnels. Dans cette cité artificielle qu'est le Quartier latin, des organi-

sateurs ne trouvent d'autre emploi que de mener la Conférence Molé, comme fait Suret-Lefort, de discuter, comme fait Rœmerspacher, les règlements et les catalogues des bibliothèques et de la Faculté, de rêver avec Sturel. Mais enfin, pour mener, réclamer et divaguer, le journalisme, voilà le vrai moyen des êtres livresques.

Rœmerspacher propose et esquisse immédiatement un article sur les premiers volumes des *Origines de la France contemporaine*, de Taine.

Rœmerspacher est un noble jeune homme quand il parle et s'échauffe sur ce maître, — vénérable pour la masse de ses richesses, pour sa puissance de coordination et pour sa perception du divin moderne, mais qui, spécialement, comme professeur pour les esprits robustes et capables de supporter l'inévitable lourdeur de la véritable intelligence, est incomparable. L'enthousiasme du laborieux garçon pour cet honnête homme égale les sentiments que Renaudin apporte de ses vils parloirs pour Cosserat. Autant que les jeunes gens de Platon, ces ignorants de la vie pensent, de tout cœur, avoir besoin de leur maître. Le désintéressement, la reconnaissance de la supériorité sont deux qualités fréquentes ; seulement Rœmerspacher est né avec une âme pleine de goût, et il n'a pas l'esprit tendu à gagner sa vie : voilà comment il s'est choisi un modèle qui passe celui de Renaudin. Toutefois, ces deux jeunes gens s'apprécient.

— Parfait, dit Renaudin. Le croiras-tu ? moi, qui ne comprends rien à la littérature telle que l'entendent nos amis les poètes, j'ai lu, j'ai compris les livres de Taine. Ils ont justifié à mes yeux le mépris de notre système social auquel arrivent par d'autres chemins mes amis des réunions publiques.

Rœmerspacher ne releva pas cette phrase qui le frappait. Il la commenta avec Sturel. Elle leur fournit une de ces vérités que notre jeunesse découvre avec fierté, et par la suite a toujours du plaisir à vérifier : la plus forte besogne de négation dans notre société n'aura pas été faite par ses ennemis affichés ; auprès des grands philosophes admis par les pouvoirs orfficiels, les nihilistes révolutionnaires sont de naïfs idéalistes. Renaudin, avec une sincérité qui toucha Saint-Phlin, Sturel et Rœmerspacher, ajouta :

— Si je n'étais pas un misérable journaliste, voilà pour quels livres je voudrais préparer des documents...

Il conseilla quelques précautions à Rœmerspacher :

— *Les Principes de 89* sont un journal opportuno-radical, c'est-à-dire d'esprit classique, et fidèle au système césarien que Taine bat en brèche...

— Ne crains rien, dit Rœmerspacher, je donnerai à mes idées une expression philosophique, et non politique. Ton Cosserat et ses députés ne les reconnaîtront pas. Et comment se froisseraient-ils? Les hommes d'action ne prennent pas au sérieux les théories qui émanent d'une personnalité sans mandat, telle que M. Taine.

Tous étaient joyeux. Ils avaient bon espoir pour Rœmerspacher. L'un d'eux, et leur préféré, allait déployer des forces que chacun sentait accumulées en soi ; pour eux tous s'ouvrait la barrière.

— Que coûte un journal? dit alors Racadot d'une voix dont l'expression étonna.

— A trois sous et avec une rédaction utile, daigna lui répondre Renaudin, c'est une opération très possible. Ce qui tue les journaux, c'est de se vendre un sou et d'attribuer quarante mille francs par mois à des rédacteurs de parade, influences de coterie, mais sans action utile sur le public.

A onze heures, Racadot et Mouchefrin se levèrent, ne voulant pas entendre la fin d'une conversation qui les faisait trop souffrir.

— Voilà ceux qui désirent le plus, pensa Renaudin, mais je n'ai pas besoin d'eux.

Dehors, il pleuvait.

— J'ai le parapluie de la Léontine, dit Racadot : je t'accompagne jusque chez toi ; j'irai la prendre à sa brasserie vers deux heures.

Après qu'ils eurent fait trois cents mètres en silence sous la pluie glacée, Mouchefrin dans l'obscurité fit un faux pas du rottoir au milieu du ruisseau... Il lança un juron obscène et ajouta :

— Je leur souhaite la gale !

Le domicile de Mouchefrin était au premier étage d'une

affreuse maison de la rue Saint-Jacques : un cabinet obscur, empesté par une étroite cour intérieure où s'ouvrait sa fenêtre. Ses amis s'étaient cotisés pour lui assurer un trimestre à trente francs. Trop tard, d'ailleurs : il avait égrené le peu de linge et d'objets qu'il possédait dans la longue série des chambres garnies d'où il décampait sans payer. Jamais une femme de ménage n'avait introduit un balai dans cette écurie empoisonnée, ce soir-là, de douze hideuses petites charognes : Mouchefrin vivait de préparations anatomiques ; douze écureuils qu'il travaillait répandaient dans l'atmosphère une odeur fade intolérable. La fausse cheminée, le lit, tout était encombré d'ossements et de squelettes.

— Si j'étais au bagne dans des conditions aussi peu hygiéniques, Renaudin protesterait dans son journal, et Suret-Lefort organiserait une pétition à la Chambre ! — dit Mouchefrin avec amertume.

Racadot, ce vigoureux paysan, n'en était pas à s'offenser de besognes répugnantes.

— Ce qui est grave, répliqua-t-il, ce n'est pas que tes rongeurs tombent en pourriture : ils ne sentent guère plus mauvais qu'une chambre de caserne pour un fils de famille ou le lit d'un cholérique pour un docteur. C'est ton avenir qui a mauvaise odeur, mon garçon ! Médecin sans protection et sans argent, tu mourrais de faim comme tu fais étudiant. Seule l'agrégation garantit un salaire. Mais onze années de frais !... Quand tu empaillerais tous les écureuils de France, tu n'y parviendrais pas.

Mouchefrin qui n'avait pris qu'une inscription à la Faculté, ne voulait pas s'avouer sa déchéance. Pour lui, le titre de bachelier, la qualité d'étudiant en médecine gardaient d'autant plus de valeur qu'à Villerupt et à Longwy, où il avait ramassé tous ses préjugés, on peut encore en tirer vanité.

— Je vaux bien Rœmerspacher, répliqua-t-il.

— Et moi, Sturel ! Mais nous sommes des pauvres.

— Combien a Rœmerspacher ? dit Mouchefrin.

— Peut-être trois cents francs par mois.

— Qu'on m'en donne cent cinquante ! je vivrai deux fois mieux que lui, et je saurai comprendre un ami qui meurt de faim.

— Serais-tu assez sot pour te brouiller avec eux? — dit Racadot en le dévisageant. — Ils sont encore notre seul lien avec le monde des heureux.

— Je les exècre, dit Mouchefrin.

Dans cette minute et au point de croire que son souffle avait empoisonné l'air, mais en réalité parce que la bougie venait à bout, la mèche tomba en jetant quelques sales lueurs. Les deux hommes lancèrent à pleine volée deux jurons.

— Écoute! dit Mouchefrin.

Et, s'approchant de la cloison :

— Ma voisine a quelqu'un... Quand l'homme sera parti, elle me prêtera bien un bout de chandelle.

Ces deux grands garçons, barbus et dont l'un était un hercule, demeurèrent dans le silence à écouter gémir la paillasse de la prostituée... Sache, lecteur offensé, qu'il leur eût été plus agréable d'avoir des sentiments délicats. Précisément, c'est la conscience qu'ils ont de leur ignominie qui crée l'ignominie : car c'est encore de la solidarité de faire appel à une fille, mais Mouchefrin songeait que ses amis eussent usé de celle-ci et l'auraient payée, tandis que lui était son obligé. L'horreur de cette obscurité et de cette attente ajoutait de la force aux sentiments de ces deux parias. Mouchefrin, préparé dès l'enfance, eût fait un délicieux et heureux Scapin : il pillerait l'argent des filles sans en souffrir; au contraire, pour un élève de la morale kantienne, c'est une humiliation intolérable. — Encore, s'il avait eu, comme Gil Blas, le bachelier de Salamanque, des maîtres sans dignité!... Hélas! le bachelier de Nancy, par Bouteiller, a connu des mouvements de l'âme héroïques.

Quand la porte s'ouvrit et que l'homme s'éloigna dans l'escalier, Mouchefrin sortit et rapporta une bougie. Tout en faisant couler du suif pour la fixer, il mêlait à d'ignobles injures les noms de Rœmerspacher, de Suret-Lefort, de Sturel, de Saint-Phlin, de Renaudin. Dans la demi-obscurité, ce gnome à la voix pointue, et qui marchait comme un boiteux, semblait cuisiner quelque sorcellerie de haine.

— Assez! dit Racadot, les exécrer, c'est du luxe sentimental. Il vaudrait mieux t'en faire aimer... La plupart d'entre eux arriveront haut; non qu'ils aient du génie, mais parce qu'il faut trouver dans chaque génération des hommes pour

tous les rangs de l'État. Désarmés comme nous sommes, nous avons pour unique ressource de maintenir le rapport où nous nous trouvons avec eux, et de telle façon que le jour où ils seront députés, millionnaires, ministres, nous puissions leur demander un service qui sera avec leur nouvelle situation dans la proportion de la pièce de quarante sous qu'ils te lâchent quelquefois.

— Au lycée j'avais plus de prix que Saint-Phlin, ce nigaud! répliqua avec fureur le carabin, — dont j'atténue le vocabulaire, — et j'ai passé en trois mois mon baccalauréat ès lettres et mon restreint ès sciences. Que je sois ivrogne, c'est possible, mais je gagne quelques sous; ils n'ont jamais travaillé de leurs doigts. Et tu fixerais pour espoir à ma vie de maintenir avec eux une relation de patron à protégé, de maître à domestique!

— Pendant huit ans, j'ai rossé Sturel, — dit Racadot avec âpreté, — mais alors nous étions dans l'égalité parfaite, dans le communisme du lycée. Aujourd'hui nous avons à subir les lois d'un ordre social criminel.

— Je ferais sauter avec joie tout Paris! — prononça Mouchefrin, mais d'une voix étouffée : car les pauvres croient à l'existence réelle de la police.

— Petite tête, toute petite tête, — répondait Racadot, en lui tapant du doigt sur le crâne, — mauvais bélier pour abattre les hôtels des Champs-Élysées! Tu feras mieux de t'y installer avec eux vers quarante ans.

Mouchefrin avoua ce qui leur crevait le cœur :

— Eh! ce soir, ont-ils seulement pensé à nous ouvrir *les Principes de 89*?

Sur ce mot, ils se regardèrent, et, incapables d'exprimer la fureur, l'humiliation qui dans cet instant faisait d'eux des frères misérables, ils s'étreignirent.

— Antoine, dit Racadot, nous sommes des gêneurs dont on aspire à se débarrasser. Notre diplomatie, c'est de les lier en leur rendant service : en un mot, les *obliger*.

— Obliger qui? Rœmerspacher, Sturel, Saint-Phlin, Renaudin, Suret-Lefort?...

— Et Bouteiller, — ajouta Racadot, imposant par son regard son énergie à son compagnon.

— Comment leur être utile? moi qui pourrais bien mourir ici sans qu'ils s'en aperçussent!

— Les chiens maigres doivent se mettre en chasse plus tôt que les gras. Et ceux-ci pourtant commencent à donner de la voix... Tu te plains que tes écureuils ne te soient pas un gibier suffisant : eh bien! si tu n'agis pas, ils demeureront ton ordinaire... Ah! mon petit Mouchefrin, — et il s'animait, — tu ne veux pas travailler en souffrant, ce qui est un des moyens pour jouir plus tard de la vie!... A défaut de la puissance du labeur, ayons du moins quelque ingéniosité d'expédients.

— Tu as un plan? dit Mouchefrin.

— Ces jeunes cuistres! continuait Racadot. Ils ont besoin de Taine pour apprécier les égoïsmes et les gaspillages du système social. Il ne nous regarde donc jamais, ce Rœmerspacher!... Des minutes comme celles-là m'expliquent la haine qui m'emplissait déjà quand je tapais sur eux au lycée... Mais voilà des querelles qui ne se règlent pas à jeun, mon petit! Et si pour obtenir une place à table, il faut leur concours, agissons de telle sorte qu'ils nous l'offrent.

De la bouche d'Honoré Racadot, si elle avait été débarrassée de sa gêne paysanne, on sentait qu'une voix tonnante devait parler, mais faite pour des dénonciations personnelles, pour une campagne étroite de haine dans un milieu limité.

— Ils nous méprisent! s'écria Mouchefrin.

— Les aristocrates vaniteux! Moi, je saurais leur rendre des services qui les forceraient à m'accepter et à partager! — dit Racadot dans un accès de fureur orgueilleuse, soufflant et se balançant comme un ours.

Mouchefrin se crut diminué de la supériorité que son compagnon s'attribuait et il lança comme un sarcasme d'infirme :

— Tu sommeilles, Racadot! Tu temporises, donc tu trahis...

Racadot lui saisit le bras comme à un enfant qui ramasse de la boue.

— Nous ne sommes pas assez riches pour les moyens réguliers : il faut que nous recueillions notre énergie et que nous lui trouvions une courte voie. Tu souffres de ton dénûment? Il y a beaucoup de puissants qui à nos âges étaient méprisés et qui, six années plus tard, assez jeunes encore pour jouir,

avaient de l'argent, des maîtresses au théâtre, des habits à détruire, des poignées de main sur tous les boulevards, et qui payaient au restaurant sans même vérifier la note. Je te dis cela dans le détail banal... Tu installerais ton bonhomme de père, si tu pousses le goût du superflu jusqu'à te piquer de piété filiale, et si tu veux écraser les gens de Villerupt !

La voix seule de Racadot donnait à ces rudes grossièretés une telle force sur une imagination avide de les accueillir que le regard de Mouchefrin s'animait, sa tête se redressait, il défiait la destinée... Jurons, évocations d'un épais bonheur, c'est le cri de 1796 : « Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus. Je vais vous conduire dans les plus riches plaines du monde !... »

— Crois-tu — conclut le brutal excitateur — que Bouteiller, à notre âge, geignait?... Avant trois mois, j'aurai organisé une occasion... Tu m'as dit ton père propriétaire d'une maison de quarante-cinq mille francs?

— Sur laquelle, il en doit vingt-cinq mille.

— Tu hériteras bien quelque petite chose?

— J'ai mes frères, mes sœurs.

— Non, Antoine, voilà ce que je voulais te faire dire : tu n'as ni frères, ni sœurs, ni père ; tu n'as que moi. Je réaliserai l'argent de ma mère, que mon père injustement détient ; malgré Rœmerspacher, Saint-Phlin, Suret-Lefort, Renaudin et les autres, Racadot et Mouchefrin se maintiendront à Paris.

Dans cet instant, Mouchefrin était heureux. Ses habitudes de boire et de mal manger, les duretés soudaines du désert parisien avaient déjà détruit en lui une bonne part du jeune homme assez doux et intelligent qu'il était à Nancy. Maintenant, comme un impulsif, il espère tout de Racadot et tient pour assuré l'avenir... Et puis, ce pauvre Mouchefrin, il est content d'entendre des mots affectueux !

Racadot se leva :

— Les deux heures approchent ! il faut que j'aille chercher la Léontine. Prête-moi tes souliers : les miens n'ont plus de semelles. Qu'il fasse sec ou non, je te les rapporterai avant midi.

A son tour, Mouchefrin mendia. Il n'avait pas un sou pour sa journée du lendemain.

— Je t'apporterai cinquante centimes avec tes chaussures. Pour le café du matin, tu as ta voisine. A ton âge, mon garçon, le premier déjeuner et le souper ne font pas difficulté.

Le vaniteux célibataire acquiesça, mais, demeuré seul dans sa solitude infecte, il soupirait :

— Ah ! si j'avais la Léontine !...

Vers sa Léontine, corps dégradé et qui pour eux cependant incarne le bonheur, Racadot s'en va, avec les yeux bandés de la jeunesse. Il jouit de ses pieds secs dans les chaussures un peu étroites de son camarade, et, comme il a vingt-trois ans, et que dans une heure il sera près de sa maîtresse, il a envie de courir et de sauter comme un jeune taureau. De tous ses appétits, et avant le boire et le manger, la femme était le plus impérieux. La certitude d'en trouver une mettait dans tous ses centres nerveux une sensation de force, et plus spécialement dans son cerveau une philosophie optimiste.

S'il croisa douze gardiens de la paix avant de rentrer dans sa tanière, quelques observateurs, considérant cet homme dans la vigueur de l'âge, et qui n'est pas intéressé à la bonne organisation de la collectivité, jugeront que le budget de la police n'est pas encore assez élevé. Vraiment aucune force armée n'y peut suffire : un garçon qui a de l'audace et qui ne raisonne pas le rapport des moyens avec leurs conséquences, des efforts avec les obstacles, c'est tout ce qu'il y a de plus dangereux. Que les pauvres aient le sentiment de leur impuissance, voilà une condition première de la paix sociale.

Ce Racadot, ce Mouchefrin, avec leur méconnaissance tout universitaire des conditions d'une réussite, que n'oseront-ils pas entreprendre ? Et la mise en relations d'un Cosserat avec les Rœmerspacher, les Sturel, voilà encore un principe de désordre qu'une police idéale devrait surveiller.

MAURICE BARRÈS

(A suivre.)

LES SALONS DE 1897

Les Salons de 1897 seront réunis ici dans une seule étude; il me paraît inutile de séparer ce qui devrait être rapproché puisque beaucoup d'artistes qui sont au Champ-de-Mars pourraient être aux Champs-Élysées, et réciproquement.

Je n'ai pas la prétention de tout dire, ni d'avoir tout bien vu, ni d'avoir tout compris dans une production aussi considérable que celle d'aujourd'hui. Je cherche seulement à noter la direction d'esprit dominante, à discerner les tendances heureuses de l'art contemporain. Or, il me paraît que sous l'influence de maîtres tels que Puvis de Chavannes, Fantin-Latour, Gustave Moreau et Carrière, notre école, trop partagée, je crois, entre l'esprit analytique et la recherche des sensations, se reprend d'amour pour les vérités d'ordre général et s'achemine à la peinture décorative par la voie véritable, je veux dire par des préparations lentes et suivies.

Avec nos traditions séculaires et le tour classique de notre esprit gréco-latin, il est évident que c'est là toujours que nous reviendrons, et c'est bien là que nous devons tendre pour conserver je ne dis pas notre supériorité, mais notre individualité. On a remarqué depuis longtemps, on constate tous les jours davantage en voyant ses admirables figures, à

quel point Corot avait l'âme classique et comme il était né décorateur, et l'on sait comment de son côté l'art de Millet aboutissait au même point. En forçant un peu les choses, on pourrait dire qu'en art tout Français est fils de Poussin qui dans ses tableaux de chevalet reste fidèle au principe décoratif.

Je crois que beaucoup d'artistes de valeur, pour avoir méconnu ces préparations nécessaires ont décoré trop vite, et comme à main levée. Le talent ne suffit pas, il faut une science et un tempérament spécial pour réaliser, comme l'a fait si grandement Puvis de Chavannes, ce que j'appellerai, ne trouvant pas d'autre mot, des accords d'humanité et de nature. Et c'est pourquoi des œuvres comme celles de MM. Fourié, Dubufe, Prouvé ou Lerolle, malgré tout le talent de leurs auteurs, ne me semblent ni assez mûries, ni assez unes. Il me paraît au contraire qu'un jeune peintre comme M. Ernest Laurens, en silhouettant une figure d'allure fière et de très fin sentiment sur des verdures profondes d'orangers et sur la mer de Sicile annonce une aptitude et suit une voie logique. Je m'attache donc plus particulièrement à ceux qui dans le paysage ou l'accord de la nature avec la figure humaine, expriment plus nettement des vérités générales, sans chercher d'ailleurs, ce qui me paraît impossible, à établir entre eux un lien trop strict.

Mais je me reprocherais de passer sous silence des œuvres de mérite parce qu'elles ne se seraient pas trouvées sur mon chemin. Il est évident que, dans la peinture de mœurs d'acception familière, la toile de M. Struys, *le Consolateur*, malgré ses lourdeurs d'exécution, a une grave beauté, que la *Triste Antesala*, du peintre espagnol Bilbao, est pleine de tendresse et de pathétique; que, dans ce retour du travail, qu'il appelle *les Las*, M. Adler nous émeut sans déclamer, bien que l'intérêt d'exécution ne justifie pas assez, je crois, la grandeur du format. Le peintre qui a dit sur le caractère et les allures de la vie moderne des choses si justes et si neuves et dont l'œuvre gardera sa fraîcheur de bonhomie et de tendresse, Raffaëlli n'est qu'à demi présent, il est vrai, cette année. Peut-être la plus fine indication de mœurs se trouverait-elle dans une fort modeste toile où M. Martel, avec un sens affectueux du comique, raconte l'exécution de l'*Hymne russe* dans son vil-

lage des Hautes-Alpes. Peut-être aussi la plus forte et la plus belle peinture qu'un jeune artiste nous ait apportée cette année est-elle l'*Intérieur de Saint-Germain-des-Prés*, de M. Sabaté, d'une harmonie si forte, d'une couleur si chaude et d'un accent si humain. *La Résurrection de Lazare*, du peintre américain Tanner, est aussi d'une conception neuve et personnelle.

L'art ne saurait tenir dans une formule, et la vérité humaine généralisée qui nous intéresse peut se trouver dans une scène d'intérieur, dans un portrait, dans un paysage. Je cherche donc l'art le plus humain, celui qui répond à tous les désirs de notre nature et au sens de l'infini qui est en nous. L'art qui s'arrête à la sensation ne nous conduit pas assez loin ; celui qui veut se passer d'elle pour parler directement au cœur et à l'esprit n'arrive pas jusqu'à nous. Il faut qu'il y ait au point de départ une sensation juste, fine ou forte, toujours agréable, pour que nous trouvions dans l'art ce que Poussin appelait la délectation, ce que nous appelons le charme. La sensation pourtant ne peut nous satisfaire pleinement s'il ne s'y joint une beauté d'émotion et de pensée. Je ne veux pas définir l'indéfinissable, mais je vais à ceux qui dépassent le réel et nous font sentir dans le monde la réalité de l'invisible. L'art est une expression de l'amour : c'est par l'amour que l'artiste arrive à la compréhension de la vie et du monde. A moins qu'il ne porte en lui-même une contradiction, il ne peut tendre qu'à élargir l'âme humaine, à exalter la vie.

Cette force d'expansion et ce désir de noblesse sont essentiels à la peinture décorative : en elle, forme et pensée s'idéalisant. Elle s'adresse aux hommes rassemblés : elle doit leur parler un langage haut, d'une portée générale, fait pour être entendu de loin et qui les puisse réunir dans un sentiment commun : elle suffirait à rappeler à l'art qu'il a pour but l'expression et non l'imitation. Comme la poésie, elle ne tolère ni les à-peu-près ni les formes vulgaires ; ni les calligraphies rapides ni l'insignifiance d'un fait divers d'histoire ou de nature. Ce n'est pas un tableau accroché au mur. Techniquement, le but de la décoration est de réunir et d'exalter les lignes d'architecture, non de les séparer, de telle sorte que le mur, quoique décoré, ne perde rien de sa solidité :

il faut qu'elle associe son rythme particulier au rythme de l'ensemble. C'est donc à un mode d'harmonie prémédité que l'artiste doit recourir avant de jouer avec les arabesques de lignes, de valeurs et de colorations, et seuls, les esprits généralisateurs sont en mesure de remplir cette tâche, car il faut simplifier les plans et condenser la forme, comme le poète synthétise les sentiments.

Reconnaissons que, de nos jours, la situation du peintre est très défavorable. Autrefois l'architecte, le peintre et le sculpteur collaboraient réellement, obéissaient à une pensée commune; à la communauté d'inspiration répondait une communauté de style. L'architecture moderne témoigne d'ordinaire quelque indifférence à la décoration; elle ne l'appelle, ni ne la soutient : elle lui abandonne quelques surfaces.

Il faut être d'autant plus reconnaissant à Puvis de Chavannes d'avoir retrouvé les lois de ce grand art. La forme généralisée et résumée dans le sens expressif, le geste direct, le geste de fonction ou de passion substitué à la convention des gestes académiques, le groupement harmonieux des masses de clair et d'obscur, les valeurs de coloration peu nombreuses et nettement distribuées, c'est ce qui donne à ses œuvres leur belle tenue calme. Il expose, cette année, un carton qui doit faire suite aux peintures du Panthéon. Sainte Geneviève amène une flottille de ravitaillement sous les murs de Paris assiégé. La noble architecture des formes se relie naturellement à son cadre de pierre. Les massifs remparts de la ville montant sur le ciel, la foule portée d'un mouvement processionnel vers la sainte, celle-ci, au centre, avec son geste qui bénit et qui apaise, le grand tournant du fleuve jusqu'aux collines lointaines, les triangles et les trapèzes des voiles et les scènes animées du débarquement, tout se développe et se distribue avec une calme grandeur. Et quels traits de ce style familier toujours et direct dans sa noblesse, le sonneur qui se retourne les bras levés, agitant sa cloche : la jeune fille qui, près de parler à Geneviève, le cœur débordant d'émotion, pleure, la tête dans ses mains! Beautés de la légende retrouvées par le miracle du sentiment, comme Puvis vous a délicieusement senties dans sa manière qui est grande et qui reste intime!



Les maîtres sont ceux qui ont compris l'harmonie de la nature et l'unité organique du monde. Ils nous font sentir l'accord des parties avec le tout et les analogies profondes de toute forme vivante. Rembrandt aimait à retrouver dans les enroulements et les nuances des coquillages des harmonies résumées de forme et de couleur. Vinci et Dürer, Poussin et Corot, par l'unité du modelé et la continuité du rythme, ont marié étroitement les formes, et prolongé les courbes de la nature par l'arabesque des corps. Ces analogies sont finement saisies dans les œuvres de Fantin-Latour, Il fait vivre des formes amples que le rythme de la lumière épouse et enveloppe d'un frémissement vaporeux. Entre les lueurs orangées du soir et les ombres bleuissantes, la Nuit abandonne son beau corps aux nues qui la portent. Avec un sens musical des couleurs, par des timbres de coloration expressifs et rares, il compose ses toiles comme des symphonies riches, sonores et doucement apaisées. Elles ont quelque chose d'éclatant et de voilé à la fois, comme de belles et fortes pensées écloses dans le recueillement.

Et c'est aussi la délicatesse d'émotion, la présence d'une pensée fine et un peu triste qui donne aux plaines ondulées, aux pâles grèves du Nord que Cazin déploie mollement sous des cieux humides, leur mélancolique beauté. Ce pays, qui est le sien, lui a fourni des thèmes familiers et propices à son rêve ; il l'a conquis à la poésie, ennobli d'un doux mystère. Ces terrains fuyants, ces verdures atténuées, ces pierrailles grises ou bleutées, cette atmosphère voilée ont un peu le charme discret d'une confidence ; parfois il y a fait passer la plainte d'une humanité souffrante et douce presque mêlée à la terre maternelle, ou le fugitif rayon d'une beauté blonde. Tout prend un sens dans cet art d'expression et d'intimité vraie, la fuite d'une route, les courbes d'un paysage, la menace d'un nuage ou la tendre éclaircie d'un ciel ; on aime aussi le tranquille équilibre de ces beaux paysages. On a pu croire que Cazin ne se laissait pas assez surprendre par la nature; en vérité, il la conduit au gré d'un rythme intérieur.

La source de l'art est dans le cœur de l'homme : la beauté

d'un paysage est encore une beauté humaine ; c'est le rayonnement d'une âme fière et aimante qui donne à ces insensibles choses leur valeur expressive ; tout l'éclat vibrant des sensations ne nous touche pas autant que la confidence émue d'un esprit. Les féeries de Turner sont souvent éblouissantes : elles n'en disent pas si long que la charmante douceur de Constable.

De jeunes artistes cherchent aussi, par l'intimité de l'expression, le dessin large ou délicat, à humaniser la nature. C'est ainsi que René Ménard exprimant la structure des terrains par de larges plans et dégageant des formes un caractère sculptural, compose des toiles d'un effet grave qui ont la solidité d'un bas-relief et l'harmonie étouffée d'une tapisserie. La figure humaine s'y installe, non comme un passant de hasard, mais comme un hôte nécessaire, précisant le mode dominant de force ou de douceur ; et M. Ménard a souvent trouvé dans ce sens de fines convenances. Le défaut c'est que le dessin des corps ne continue pas assez logiquement celui des terrains et des arbres ; la vie qui circule librement dans la nature semble parfois s'immobiliser en eux. Par le souci de l'architecture générale, le juste accord des ciels mouvementés et des terrains largement établis, le sens des harmonies calmes, les paysages de M. Dauchez témoignent de visées analogues. Dans ceux de M. Moreau-Nélaton, très francs de lumière, la forme spirituellement résumée, le dessin fin et fier font pressentir le goût charmant des décorations familières où cet artiste fait parler pour nous le sens naïf et profond des légendes. Curieux des mythes anciens et des belles histoires d'autrefois M. Ary Renan allie harmonieusement la figure humaine au mouvement du ciel et de la mer. Ainsi le sentiment et l'imagination reprennent leurs droits dans le paysage ; le nu y joue de nouveau son rôle idéal : c'est en lui que s'achève la beauté des choses. Dans ces paysages composés, mais non académiques, on revient à la manière classique d'associer la nature et l'humanité sans absorber l'homme dans la nature.

D'autres exemples viennent à l'esprit : *l'Orphée* de M. Foreau, de tonalité trop dure, mais où le contraste entre la solitude du poète et la joyeuse vie animale des oiseaux qui

s'ébattent dans la lumière est ingénieusement indiqué ; *la Ville* et *les Baigneuses* de M. Rouault, d'un effet mystérieux et profond.

Telles sont aussi les tendances de M. Henri Martin. On connaît les recherches curieuses de ce peintre. Par la division des tons il obtient des effets mats et très doux qui l'ont bien servi dans la peinture murale ; il résume et il spiritualise la forme. Dans l'œuvre qu'il expose cette année : *Vers l'Abîme*, l'arabesque du sujet, le pathétique vrai de plusieurs figures touchent à l'expression large et grande, mais la couleur est rèche, les allégories trop extérieures et je reprocherais surtout à M. Henri Martin de tendre à l'effacement pour obtenir l'unité.

La poésie est-elle donc dans l'atténuation de la nature et dans l'évanouissement calculé des formes? Je ne vois pas que les maîtres aient jamais craint d'accepter la nature telle qu'elle est, ni qu'ils aient compté sur autre chose que sur leur noble passion pour la transfigurer, et je crains qu'il ne se mêle un peu d'affectation et de préciosité à ces rêves d'art trop subtils. Des trois panneaux décoratifs qu'expose M. Maurice Denis, aucun n'est indifférent; on y sent toujours une délicatesse de goût, une naïveté tendre et amoureuse, mais aucun ne rassure pleinement. Dans ce jardin clos, au pied d'une terrasse qui découpe ses charmilles sur le bord du ciel, la douceur d'une belle fin de journée réunit deux amoureux à la table du soir, et ce serait charmant d'intimité, si le rose équivoque et le modelé aminci des figures ne troublaient l'impression. Ailleurs deux femmes, l'une assise, l'autre agenouillée dans la clairière d'un parc, ont une grâce plus ample; la retombée des branches se continue par l'inflexion des formes; mais tout de suite des intentions trop fines se perdent dans un balbutiement enfantin qui n'ose affirmer. Cette recherche de la quintessence me gâte aussi la très réelle distinction de M. Aman-Jean. Combien son talent imaginatif gagnerait à se défier de l'afféterie et de la complication ! Je ne refuse pas au peintre le droit de voir et de s'exprimer suivant son génie propre; je ne crois pas que la vérité soit une moyenne dépouillée de toute énergie particulière. L'invention d'un artiste est un ensemble

de rapports, un monde, non réel, mais vrai, où tout se transpose pour manifester certains caractères permanents de l'être, qu'il a sentis plus particulièrement. Mais encore faut-il que dans cette transposition légitime et nécessaire je retrouve la force et la plénitude de la nature. Il est, en un mot, une vérité générale, dont nous portons tous en nous la notion ou le pressentiment, qui s'impose comme limite aux curiosités trop particulières, aux singularités excentriques d'interprétation.

C'est pourquoi, je l'avoue, j'entre difficilement dans le lyrisme exalté et les complications singulières de M. René Piot. Malgré des réminiscences trop visibles, je vois que sa vision est homogène et qu'une réelle fougue d'imagination soutient toutes les parties dans ce concert de formes mouvementées, de colorations éclatantes et sombres ; j'entends bien aussi que ces raffinements violents sont une manière de protestation contre la platitude du réalisme. Mais dans ces synthèses tourmentées, parmi tant d'orfèvreries somptueuses, je retrouve à grand peine la vérité humaine, l'émotion simple et directement puisée dans la vie; un tableau n'est pas un vitrail : avant de nous éblouir, il faut d'abord nous toucher. Et je reconnais aussi volontiers chez M. Desvallières, à travers l'archaïsme voulu, le sens des lignes fières et des architectures fantastiques, et surtout une grâce fine et triste qui lui est bien personnelle. Pourquoi cependant, après ses *Joueurs de paume,* à la fois si naturels et si francs de style, revenir à ce symbolisme artificiel? Qu'il aille donc au large vers la vie; qu'il se pénètre de sa beauté familière et pathétique: — il n'y a rien de vulgaire dans la nature pour l'esprit qui n'est pas vulgaire; lui-même déjà l'a prouvé.

L'exemple de ces deux artistes nous avertit qu'il est dangereux d'adopter le mode de vision et d'imagination d'autrui. L'influence de Gustave Moreau est sensible, en effet, dans leur interprétation; et je suis bien loin d'en faire un reproche à ce maître. Je crois que les vérités d'ordre tout à fait général sont seules éducatives, mais je crois aussi qu'il faut le contact d'un esprit noble et passionné comme est le sien, pour allumer la flamme et pour orienter les esprits vers les grandes choses. Le rôle du maître c'est de conduire le disciple à la nature à travers son œuvre et celles de tous les grands artistes;

le danger c'est que son œuvre ne s'interpose entre le disciple et la nature. N'exagérons rien, d'ailleurs : l'imitation est naturelle, elle est essentielle à l'homme; elle est si nécessaire à la transmission des vérités que partout dans l'histoire de l'art on constate des filiations. Les grands artistes croissent à l'ombre les uns des autres et ne prennent que peu à peu toute leur place au soleil. Et s'il est vrai que le maître doive avant tout provoquer l'initiative de l'élève et pour ainsi dire l'affranchir de son autorité, il est inévitable qu'une forte individualité marque de son empreinte des imaginations enthousiastes. L'important, c'est que dans la manière apprise on discerne une promesse de nouveauté et la pointe d'un talent personnel. Ainsi, dans la *Thalassa* de M. Auburtin, l'imitation de Puvis de Chavannes laisse voir une grâce neuve et directe dans la ligne onduleuse et souple des figures. Et je croirais bien plutôt que l'on risque de fausser et de forcer les talents naissants en réclamant d'eux la preuve immédiate et saillante de leur personnalité. Chez les plus grands, — faut-il citer Poussin ou Corot, — c'est peu à peu qu'elle se dégage : et plus elle résume de passé, plus elle a chance de porter en elle d'avenir.

Il ne me paraît pas que l'audace avant la science ait si bien servi M. Cottet. Cet artiste a rapporté du *Pays de la Mer* d'originales impressions qu'il a traduites parfois avec une douceur assez persuasive, parfois avec un éclat trop dur. Ses intentions sont toujours intéressantes, mais sa facture me paraît trop arbitraire. Les touches heurtées semblent plutôt jetées pour l'effet que posées dans le sens de la forme. Les figures ne sont pas toujours en accord avec les fonds. Un modelé dur et des ombres tristes les isolent de l'atmosphère ; enfin, sous les reprises du pinceau, cette peinture qui doit à l'emploi du vernis sa fluidité, devient parfois opaque. Et pourtant que de justes indications dans tout cela, et, lorsque l'exécution ne trouble pas notre plaisir, comme on sent l'âpre et triste poésie du pays que l'artiste a voulu peindre ! Il faudrait seulement plus de patience, plus de lente et forte application. Pour le moment je ne vois dans l'œuvre de M. Cottet, très forte et très expressive par endroits, qu'une conquête un peu trop brusquée de la nature.

Nous voulons retrouver dans l'œuvre d'art l'ardeur et la

réflexion d'un esprit qui pénètre les choses et les embrasse dans leur ensemble; s'arrêter aux saillies de la nature c'est avouer qu'on n'a pas été assez ému de son mystère et de sa grandeur. L'œuvre mal équilibrée choque en nous le sens de l'harmonie, mais aussi quelque chose de plus profond, qui touche au sens moral, ce que j'appellerais le sens de l'intimité.

Aussi M. Piet, dans ses *Marchés bretons*, malgré le vif accent de son dessin, la richesse des colorations franches, la beauté des blancs crémeux, laisse-t-il un doute à l'esprit. Le calme fait défaut à ces toiles où pourtant la Bretagne du sud est spirituellement définie dans sa parure fleurie et son goût barbare des couleurs vives. Et puis, si certaines expressions d'enfantine et douce inconscience ont été formulées avec justesse, l'observation est encore extérieure, presque dure. Je ne fais pas un cours de morale; je sais seulement qu'il n'y a pas d'art sans tendresse vraie, sans humanité profonde, et que seul un lien de sympathie sans réserve avec tout ce qui respire nous en fait découvrir la beauté intérieure.

Ce profond amour enflammait les peintres de 1830. Il donna aux œuvres de Rousseau, de Dupré, de Corot, leur énergie ou leur grâce délicieuse aussi bien que leur forte unité. Cette unité s'est quelque peu dispersée chez les paysagistes qui les ont suivis. Elle a été renouée par l'école impressioniste, dans la sensation plus que dans l'émotion. Les peintres de ce groupe ont certainement enrichi le domaine de l'art de mille sensations fines, éclatantes, nuancées à l'infini; peut-être ont-ils mis dans le paysage moins de poésie humaine: on ne peut leur refuser la richesse et l'unité vivante des harmonies. Harpignies avec sa robuste sécheresse, Français avec ses analyses délicates et minces, ne me donnent pas assez le sentiment large et profond de la nature. Parmi les peintres qui ont fait la chaîne entre 1830 et l'impressionisme, Pointelin, par la justesse des valeurs et la synthèse de lumière, autant que par le sens poétique des heures apaisées, me touche bien plus vivement. Il a son pays et son domaine : il choisit des thèmes simples: un ciel lumineux et argenté, un terrain nu de vert neutre qui absorbe des rayons frisants, quelques buissons plus sombres et le reflet du ciel dans une eau qui dort.

Par ces rapports simples, il satisfait l'esprit et nous rend présent le mystère du soir.

On me pardonnera de citer seulement, parmi les œuvres de cet ordre, les notations vivantes et fleuries de Lebourg ; les *Marines* de Boudin, les *Paysages* de Thaulow, d'un éclat métallique, et ceux du peintre suédois Albert, le *Jour orageux* de Zuber, l'harmonieux *Crépuscule* de M. Gosselin, et celui de M. Eymieu, le *beau Soir* de M. Wéry, les œuvres délicates de MM. René Billotte et Damoye, celles de MM. Sonnier, Pierre Lagarde, Lavilléon, Leliepvre, le *Troupeau* du peintre anglais Allan, la *Danse au bin'ou* de M. Chetvood-Aiken, le *Moulin* de l'Écossais Withers, les œuvres d'autres peintres anglais encore, Brown, Campbell-Nobbe, Robinson, les *Canaux* du Belge Buysse, et tout spécialement les fermes *Pastels* de l'Américain Fromuth.

Et certainement, je ne méconnais ni le goût ni la science de MM. Griveau, Boulard et Prinet, mais je leur reprocherai un anachronisme général de peinture, de poses et d'expressions ; on est tenté de rappeler à ces hommes de talent la mélancolique parole d'un grand rêveur : « Il n'y a pas d'oiseaux cette année dans les nids de l'an dernier ».



Dans l'art comme dans la poésie, la vérité n'est jamais trouvée une fois pour toutes ; c'est toujours par un effort personnel qu'il faut la découvrir à nouveau. La science de l'artiste, s'il est permis de se servir de ce mot, est une science intuitive : une certaine forme de l'instinct et de la sensibilité le met sur la voie de ses découvertes ; elle est synthétique aussi, car il faut que toutes ses facultés entrent en jeu pour la conquérir. Aussi, profondément empreinte de sa personnalité, la vérité qu'il apporte ne peut se ramener à ces formules exactes qui deviennent la propriété de toute intelligence bien faite. Elle se transmet cependant, mais seulement comme une ardeur qui couve et se réveille. En revanche, elle dépasse la vérité analytique de la science, et l'œuvre d'art porte en elle une explication supérieure de la vie. Cette science donc ne peut avoir la tranquille certitude d'une routine : comme

chaque maître la recrée à son tour, elle participe à l'angoisse de l'homme devant le mystère ; plus elle pénètre dans l'inconnu de la nature, plus elle enhardit ses conceptions conformes au plan universel et comparables aux hypothèses du savant, plus elle ressent les douleurs profondes et fécondes de l'enfantement.

Beauté d'émotion et beauté de raison me touchent également dans l'œuvre que nous donne cette année Eugène Carrière. Elle se relie logiquement à son œuvre passée, à ses Mères douloureuses, penchées sur la vie tremblante de l'enfance. à toutes ces pages intimes qui parlaient si bien de tendresse, d'amour et d'immolation. La Croix et le Crucifié surgissent sur le ciel envahi par le crépuscule. La nature se tait dans l'attente de la Mort du Juste. Seule, tout près de la croix, les mains jointes et ramenées dans un admirable geste de douleur, la Mère sent battre dans son cœur toute la douleur de son fils. Le Christ, les mains déchirées, les bras distendus. le torse infléchi, apparaît isolé dans le sacrifice, plane sur le monde. La souffrance physique et l'agonie exprimées avec une force discrète laissent dominer l'expression morale : ce n'est pas un Supplicié, c'est une Victime sacrée.

Partie d'en bas une lumière étrangement blême et lointaine exalte les parties supérieures, comme le couchant éclaire les cimes, fait monter le regard vers la figure penchée, vers la tête puissante où l'expression s'achève. Une méditation douloureuse dominant l'angoisse de la mort ; et, dans le vouloir héroïque de vaincre à force d'amour la force du mal et la dureté des cœurs, la tristesse infinie de savoir qu'un tel sacrifice peut être inutile, même funeste à plusieurs, voilà ce que je crois lire sur le front de ce Christ si profondément pathétique et dont la douleur est faite de pensée. Et certes il est bien le Christ de nos jours d'angoisse, le dieu de l'infinie misère et de l'infinie pitié. Les exégèses personnelles importent peu. Je veux dire seulement que le sentiment chrétien, dans son acception la plus large. mais aussi la plus grave, anime cette œuvre et lui donne une incomparable éloquence.

On y pourrait étudier aussi la logique de la structure si étroitement adaptée aux volontés de l'artiste, discuter à ce propos les objections faites par de libres et larges esprits qu'on voudrait convaincre. Pourquoi, disent-ils, cette fumée

où Carrière noie toutes ses figures? La nature n'apparaît ainsi à personne. Pourquoi cet évanouissement des formes sur des fonds fuligineux et ce maladif parti pris de mystère qui éloigne les esprits droits, amoureux de clarté?

Mais ce mode choisi par l'artiste, et si bien justifié d'ailleurs dans l'œuvre présente, n'est qu'un moyen à la fois instinctif et raisonné d'éliminer le détail secondaire pour concentrer l'attention sur les parties vivantes du sujet. Son effet n'est-il pas ici d'isoler la figure expressive de toute contingence, d'exalter l'expression morale et d'atteindre une plus haute généralité? Et, d'ailleurs, ce milieu vague sur lequel le corps du Christ se modèle avec tant de douceur et de puissance n'a rien d'incohérent. Les masses de clair et d'obscur logiquement disposées ont leur rythme sensible, supportent l'ascension de la figure dans la lumière, et cet accompagnement harmonique, qui a lui-même son dessin, n'absorbe pas la ligne expressive du modelé; il la soutient, lui laissant toute son éloquence aux passages de force ou de tendresse, la ramenant à lui sans l'effacer aux transitions voulues. Ainsi, une statue reste en rapport logique avec le fond d'architecture sur lequel elle doit se mettre en valeur. C'est une observation chère à l'artiste que la grande statuaire grecque ou gothique doit une part de sa beauté calme à son union avec sa base architecturale; jamais une saillie indiscrète ne la détache de l'atmosphère qui enveloppe les beaux monuments modelés grassement dans la lumière.

Il me paraît donc vraiment injuste de parler ici de modelé sommaire ou de modelé perdu : les critiques impartiaux qui ont pu le croire un instant le savent bien. Il suffit de regarder un peu longtemps, de tenir compte aussi de ce fait que les valeurs justes s'affirment toujours avec le temps, et l'on conviendra, j'en suis persuadé, que cet art fondé sur la juste observation des valeurs d'intérêt, a sous son voile mystérieux, la solidité et la plénitude.

Voilà donc une œuvre de grand sens, une œuvre de beauté et de sincérité. Elle rassure l'esprit; parmi tant d'incertitudes, une pensée si parfaitement consciente d'elle-même, qui sait où elle va, qui marche à son but sans fièvre, et qui, n'admet rien en elle que de vrai et de pur, est une force exemplaire et féconde.



Dans les périodes d'inquiétude où la faculté d'invention tâtonne et s'appauvrit, le portrait a sauvé plus d'un artiste : plus d'un, sur ce terrain solide, en face de la nature, oublia d'être solennel ou précieux, fut repris par la passion du vrai. Est-il rien de plus captivant? Le peintre a devant ses yeux un être, — gracieux ou viril, jeune ou vieux, qu'importe? — un être humain qui se livre, qui lui permet de lire et de scruter sur les traits de son visage, dans son allure et dans son regard, son caractère et son intime pensée : ce que la nature l'a fait, et ce que la vie est venue achever ou défaire. Étrange confession involontaire et muette, et qui perpétuera à travers les âges le secret d'une âme telle que la nôtre et d'une existence morale. Certes, nous l'interrogeons avidement ; nous lui demandons ce qu'elle a pensé et ce qu'elle a aimé, et quel fut son lot ici-bas de bonheur ou de misère, et surtout par quels traits elle est notre semblable. Mais pour que cette âme revive à nos yeux, il faut que l'artiste se soit épris d'elle ; au moins faut-il qu'il ait cru qu'elle était et méritait d'être. N'est-ce pas là ce qui manque souvent à des effigies adroites et rapides qui ne traduisent guère que l'extérieur, moins que cela souvent, le costume? Franchement, je ne crois pas qu'en France nous ayons eu jamais de portraitiste qu'on puisse mettre sur le même rang que Titien, Rembrandt ou Holbein. Les délicieux Clouet n'ont pas cependant la forte intimité du peintre allemand ; Latour est le plus intelligent des définisseurs ; David reste dans les limites d'un puissant réalisme ; Ingres, si passionné, particularise trop. Prudhon peut-être, en ses portraits de femme ou d'adolescent, atteint par la grâce de sa tendre imagination à la vraie poésie de l'âme. Dans ce genre, les œuvres françaises ont moins d'éclat et de beauté extérieure que de finesse psychologique ; avouons qu'elles sont souvent moins émues que d'autres et qu'elles définissent des esprits et des caractères plutôt qu'elles n'évoquent la vie dans ses profondeurs.

Les Salons de 1897 n'ajouteront pas, je crois, à la galerie contemporaine un de ces portraits qui résument une époque,

une classe de la société, ou, mieux encore, un âge de l'homme ou de la femme, une manière d'aimer ou de sentir la vie. C'est l'imagination passionnée qui fait le beau portrait; les maîtres y portent toute l'ardeur de leur sentiment et de leur pensée. Du moins trouverons-nous beaucoup d'œuvres fortes ou fines, et c'est dans ce genre que beaucoup de jeunes artistes ont donné le meilleur d'eux-mêmes.

Pour parler d'abord des portraitistes consacrés, je dirai que Bonnat, dans sa manière franche et rude qui dit nettement ce qu'elle veut dire, a rendu avec force la physionomie fine de Joseph Bertrand : il a su ramener à l'unité la bonhomie quelque peu narquoise du regard et la franchise brusque de la bouche. Des deux portraits de Henner, l'un me choque décidément par la construction illogique et le caractère conventionnel ; j'aime l'autre, quoique un peu arbitraire encore, pour ce droit regard d'enfant, pour la moue sérieuse de la bouche, et j'y retrouve le peintre amoureux du féminin. Et je ne puis dire non plus que le portrait du duc d'Aumale, par Benjamin Constant, ait tenu ce qu'on s'en était promis : une certaine gaucherie dans la pose et des lourdeurs d'exécution ont d'autant plus étonné qu'on attendait plus de naturel, plus de noble et familière aisance; l'imagination plus que la main a trahi le peintre ; il a vu mais il n'a pas agrandi par la pensée. Dirai-je aussi que l'aimable et juste simplicité du portrait de son fils paraissait plus convaincante que la manière plus chauffée et plus tendue qu'il a adoptée dans le portrait de M. Chauchard?

J'avoue que les œuvres exposées par Besnard m'inspirent des sentiments partagés : les recherches de ce peintre inquiet et passionné sont toujours intéressantes; la souplesse de son pinceau, merveilleuse ; sous des lueurs passantes et sous un voile coloré il sait donner à ses figures la mobilité de la vie : le *Portrait de M. L. D.* respire, interroge ; il a la fraîcheur et l'inquiétude de la jeunesse. J'aime surtout ce portrait de jeune femme d'allure un peu tourmentée, mais de grande allure pourtant, et son expression si individuelle où l'on sent de la bonté, de la sincérité, de la souffrance. Et puis je trouve je ne sais quelle ambiguïté d'expression dans le *Portrait de Madame D.*, quelque chose de lourd et de tassé dans celui du *Docteur C.*

Ce sont là mes objections ; Besnard n'en est pas moins un prestigieux artiste, un de ceux qui ont porté dans ce genre le grand goût et l'imagination synthétique.

Je ne demande pas au portraitiste une solennité pédante : mais je voudrais qu'il fît assez cas de son modèle pour retrouver en lui le caractère vraiment humain, la vie du cœur et de la pensée. Il y a bien des manières de regarder les gens ; tous nous avons quelque trait (celui que le caricaturiste saisit et fait saillir plaisamment) qui nous rapproche de l'animal ; mais aussi n'est-il pas de visage humain que n'illumine et n'ennoblisse la vie de l'âme et qui n'ait sa beauté. Nous ne pouvons exiger du portraitiste qu'il soit un saint Vincent de Paul, et pourtant, sans vouloir forcer les choses, ce que le saint fait par la charité, l'artiste ne devrait-il pas le faire un peu par cette sympathie ardente et sincère pour toutes les formes de la vie qui crée un lien si particulier entre lui et son modèle ?

Sans doute, plusieurs portraitistes n'ont pas regardé le leur dans les minutes heureuses : ils n'ont pas vu briller le rayon.

On ne peut s'empêcher d'en vouloir un peu à ces peintres ingénieux qui se font une spécialité de la grimace ou de la contorsion : car ce n'est pas l'habileté qui leur manque ; dans un portrait de femme, Boldini montre la plus souple et nerveuse énergie de dessin pour ployer et déployer la forme : mais au fond que cette virtuosité est attristante ! Quelque chose aussi de sec me gêne dans le talent de M. La Gandara ; je conviens qu'il sait écrire un caractère avec une lucidité froide.

Ce ne sont pas à proprement parler des portraits qu'expose M. Alexander, mais de brillantes fantaisies où reparaît souvent un riant et fin visage ; et c'est peut-être un peu déconcertant d'abord, ces déferlements et ces remous de la forme ; mais sous la lumière fleurie et les douces colorations, il y a une fraîcheur, et comme une joie légère qui nous enchante. Un mouvement de vague apporte au bord de la toile le *Portrait de madame P.*, ainsi jetée par M. Zorn dans une pose inquiétante, sans que d'ailleurs l'aimable et cordiale expression du modèle en soit compromise. Sous le titre de Por-

traits, M. L. Simon a groupé une famille bourgeoise dans un intérieur de luxe discret et fin. L'ensemble est vivant et lumineux, le milieu nettement caractérisé dans son élégance sérieuse, les personnages, de ressemblance intime, ont en même temps un caractère général : ce sont des portraits et c'est un tableau de mœurs.

L'œuvre a donc une réelle valeur, et cependant elle nous laisse un peu troublés : est-ce l'éclat transparent de la peinture au vernis, est-ce l'abus des accents heurtés, des hachures d'ombre jetées çà et là? il semble qu'une exécution plus calme convenait mieux à la donnée morale du sujet, et que le sentiment d'intimité s'évapore dans tout ce brillant. Les autres toiles de M. Simon semblent aussi marquer un certain désaccord : on dirait qu'il est partagé entre une inspiration sérieuse et tendre et des velléités d'ironie extérieure. Cette contradiction cause un malaise : on voudrait que M. Simon suivît plus résolument sa voie. On se rappelle la charmante toile de *la Peinture* et quelle douce poésie l'artiste avait trouvée dans la vérité de la vie. C'était la nature en ce qu'elle a de plus aimable, et c'était un souvenir discret des maîtres, de Chardin, de Véronèse. On pense aussi à ce paysage silencieux et tranquille, dont l'harmonie voilée évoquait d'elle-même une scène religieuse. Tout annonçait en M. L. Simon un peintre délicat de l'intimité ; et je ne prétends pas du tout que les portraits d'aujourd'hui démentent ces promesses ; mais peut-être n'ont-ils pas un charme aussi vrai. Et pourtant, s'il est permis de rêver l'œuvre que pourrait accomplir un artiste, et sans vouloir lui tracer de programme, ne serait-il pas tentant de montrer, dans son habitude et sa couleur d'aujourd'hui, comme aussi dans sa conformité essentielle avec le passé, la classe moyenne dont Chardin fut autrefois l'exquis poète? Les amis de ce talent émouvant et fin seront plus heureux d'écouter ses confidences que de le voir errer en des sens trop divers, ou chercher des effets de force, alors que sa vertu propre est surtout la délicatesse. C'est en appuyant doucement et continûment que l'on résout les difficultés. C'est surtout en restant fidèle à son meilleur désir : l'unité dans l'œuvre d'art n'est que le résultat de l'unité de direction de l'esprit. En voyant le calme d'un beau paysage déparé par un

groupe de figures un peu violentes d'attitude et qui ne fait pas corps avec lui, je crains que l'artiste ne croie trouver la force là où elle n'est pas; et je me permets ces critiques; je cherche à me définir ce qui fait le charme propre de son œuvre et ce qui en elle m'a le plus touché.

On est toujours tenté de s'éloigner de soi-même et de sa voie naturelle pour quêter l'approbation de ce qui nous est étranger. L'art, qui devrait ramener l'homme à son centre, n'est souvent aujourd'hui qu'un appel à la distraction violente, à ce qui étourdit et dissipe. Il n'y a pourtant d'œuvre durable que celle qui exprime la claire conscience qu'un homme a prise du monde et de ses propres rapports avec l'humain et le divin. Le faux en art n'a-t-il pas d'ordinaire pour cause une méconnaissance de nos propres forces? Si nous voulons être francs avec nous-mêmes, nous reconnaîtrons que les autres nous voient mieux souvent et nous jugent plus sainement que nous ne pouvons le faire; et si leurs avis nous irritent toujours, quelquefois à la réflexion nous sommes obligés de convenir qu'ils n'avaient pas si tort. Et, sans doute, c'est une étrange prétention de vouloir éclairer un artiste sur lui-même; mais la critique a-t-elle jamais fait autre chose? et celui qui raillait les poèmes épiques d'écrivains qui eussent fait de bonne prose ou de bonnes chansons n'a-t-il pas donné l'exemple? En critique, le seul plaisir est d'admirer, de se plier avec sympathie aux formes diverses du talent et de discerner dans chaque œuvre ce qui peut être un germe fécond.

M. Dagnan-Bouveret observe patiemment ses modèles et se pénètre de leur caractère propre; il les traduit en conscience avec une application quelque peu pénible. Le caractère ressort avec force; parfois aussi l'expression, trop soulignée, prend quelque chose d'immobile; on rend justice à cette force de volonté sans pouvoir reconnaître dans une facture tendue et sous des tons trop souvent opaques une assez libre interprétation de la vie. Et je ne puis non plus louer sans réserves le *Portrait de Rochefort*, par M. Roll : il me paraît avoir plutôt une vraisemblance rapide qu'une vérité foncière; il vit, sans doute, par la mobilité du regard et « l'en avant » de l'allure générale; mais le modelé intime et la forte ossature du visage ne me paraissent pas assez ressentis.

Plusieurs artistes ont porté dans ce genre un vif souci de psychologie : ainsi, M. Jeanniot, qui serre de près l'accent individuel d'une physionomie, l'expression clignotante d'un regard, la demi-ouverture d'une bouche ou la tension réfléchie des lèvres. Il note chez un liseur le rapprochement des sourcils et la flamme aiguë des yeux qui poursuivent une idée; on est intéressé sinon toujours convaincu, l'exécution ayant tantôt trop de mollesse et tantôt trop de sécheresse; en tout se marque l'intelligence pénétrante d'un homme qui voit, qui comprend, qui a quelque chose à dire. Et les portraits de M. Jacques Blanche aussi parlent à l'esprit : un léger accent exotique ne les dépare pas. Dans la lumière un peu chauffée et vitreuse qu'aime l'école anglaise, ce peintre donne aux figures de femmes une grâce naturelle et tendre, doucement romanesque et qui fait penser à quelque bergerie sentimentale et gentiment surannée : jadis on aurait dit de ces portraits qu'ils avaient de l'âme; et vraiment ils ont une âme légère et charmante. Et maintenant Jacques Blanche a fait un effort peut-être un peu brusqué pour atteindre à une vérité plus unie et parler le pur français, celui de Latour et de Chardin. Je ne dirai pas qu'il y ait réussi absolument du premier coup. Dans une œuvre très intéressante et vraiment émouvante de sincérité, où l'atmosphère du tranquille intérieur est si juste, si bien distribuée dans les fonds et jusque sur une exquise figure de second plan, la lumière ne s'épanche pas assez librement autour des personnages principaux; elle se pose avec trop de sécheresse et de froideur sur les visages et les mains dont le modelé se trouve comme rétréci.

Le portrait est d'abord le portrait du modèle, mais il est toujours un peu celui du peintre et c'est un de ses grands charmes. Ceux de mademoiselle Breslau éveillent des idées de bonté, de finesse et de bravoure. On y croit sentir une fièvre qui fait briller dans les yeux la flamme voltigeante de l'esprit. Une jeune femme blonde nous regarde : ses yeux sont courageux et tristes, son sourire comme blessé. Bien gracieux, bien vif encore ce portrait de fillette qui porte un chat gris dans ses bras; on n'oublie pas l'espièglerie du regard, l'étincelle de vie rieuse qui anime ce frais visage, plus naturel encore et plus naïf dans une esquisse au pastel.

Le décor des portraits change selon les temps; les caprices d'arrangement suivent les caprices de la mode. Il est intéressant pour l'historien des mœurs de chercher dans les entours des personnages la couleur sentimentale et romanesque d'une époque: mais ce qui compte, c'est l'individualité morale, et le mode de présentation le plus direct est peut-être le plus convaincant.

Je cherche ce qui donne aux portraits des maîtres leur autorité: n'est-ce pas qu'ils ont su condenser les détails de la forme et les complexités d'expression dans une dominante qui s'empare de l'esprit et ne lui laisse aucun doute? Malgré sa puissance de caractéristique, Ingres lui-même l'a-t-il toujours fait? Le portrait de Bertin peut-il être mis au rang des chefs-d'œuvre exemplaires? L'homme, à coup sûr, est là avec sa carrure intellectuelle et physique. Et c'est aussi un document de premier ordre sur une époque, sur une classe; une œuvre de volonté ardente et suivie. Et pourtant, à regarder de près, Ingres y trahit son impuissance à généraliser la forme, et le tour particulariste de son génie. Si l'on examine cette tête minutieusement et sèchement analysée, elle se résout pour ainsi dire en ses parties: il faut en reconstituer l'unité. Que l'on revoie ensuite *l'Homme au gant*, ou l'*Érasme*, ou le *Rembrandt vieux*, on comprendra la distance qui sépare les définitions exactes d'un esprit tenace et puissant des vivantes synthèses. Ce qui manque chez Ingres, c'est un élément de beauté et de généralité, et, pour tout dire en un mot, de poésie.

Je reviens aux Salons; les portraits de femmes l'emportent de beaucoup par le nombre et par la valeur. C'est à la fois très naturel et un peu inquiétant. Les effigies viriles, graves et solides règnent au Louvre et dans les belles époques. Il semble qu'aujourd'hui l'on se repose sur l'intérêt qu'éveillera toujours la grâce : bien peu osent se mesurer avec un caractère. Et puis, malgré tous les caprices de la mode, la femme garde toujours son aisance et son charme, reste plus près de la nature; trop souvent, dans les portraits d'homme, il semble que la fonction ait supprimé l'humanité. Dans le portrait de son fils, charmant de vérité et de vive aisance, Humbert nous donne le plaisir de rencontrer la nature.

Vraiment le talent abonde : Baschet, gracieusement féminin ; mesdames Cameron, Lee Robbins, Guyon, M. Guiguet, pénétrant physionomiste dans son mode voilé ; Bussy, précis et un peu sec, si original dans sa *Promenade du dimanche* ; mademoiselle Boznanska et cette étude d'enfants qui est une touchante étude d'humanité ; Studd, Rosset-Granger et sa fine *Brodeuse*, Boisson et sa belle toile des *Nouvelles*, Berton, Chamson qui expose une intéressante étude, Burdy et le portrait de sa mère ; Milcendeau, dont les portraits de paysans vendéens ont un âpre caractère. On voudrait s'arrêter plus longtemps à M. Guthrie : son portrait de jeune femme habillée de gris, assise dans une pose toute vivante et naturelle, qui regarde, le visage un peu relevé, avec tant de franchise et de gracieux sans façon, est une œuvre de fine psychologie et de cordialité charmante. A vrai dire, parmi tant d'images aimables, nous n'avons pas rencontré le portrait d'une portée tout à fait générale. Cette manière haute et pénétrante qui généralise, tout en saisissant fortement la ressemblance individuelle, n'est pourtant pas absente des Salons de 1897 : nous la retrouvons dans les lithographies de Carrière. Le portrait de Verlaine évoque une figure de réalité et de rêve, raconte les conflits de l'instinct et de la pensée ; celui de Rodin, modelé comme par un puissant sculpteur, offre un merveilleux mélange de finesse et de fierté.



C'est pour la facilité de l'exposition que j'ai séparé ici la sculpture de la peinture ; avec des techniques différentes elles ne font pourtant qu'un art. Tout bon peintre peut être sculpteur, et tout bon sculpteur, peintre : l'un et l'autre, ils ont une tâche commune qui est de modeler par la lumière. Cette observation, très simple, a pourtant son importance, comme nous le verrons tout à l'heure. Il semble d'abord que sculpter n'exige pas un bien grand effort d'esprit ni d'imagination, puisque le sculpteur reproduit la forme dans toutes ses dimensions. Mais c'est précisément pour cela que cet art, sous peine de tomber dans la copie inutile et odieuse de la nature, ne vit que d'invention et de transposition : on sait quelle horreur instinctive nous causent les figures de cire.

A vrai dire, dans sa destination première, la statue se rattachait à un ensemble architectural, et par cela même elle échappait à la tentation du plat réalisme. Elle faisait partie intégrante du monument, épousait son rythme général, continuait son style; ou même, si elle s'en détachait, comme telles statues équestres, elle se reliait encore à des lignes monumentales. Faite pour être vue à distance, associée à la coloration de l'édifice, aux alternances de clair et d'obscur dont jouaient si délicatement les grands architectes, c'est aussi par la lumière qu'elle prenait sa beauté et son expression. Il ne pouvait donc être question d'une copie lourde et vulgaire; et la nécessité d'exprimer hautement disciplinait la pensée et la main du statuaire.

Qu'est-ce aujourd'hui que la plupart de nos statues? ce sont des morceaux de musée, faits pour être examinés de près curieusement et, pour ainsi dire, fragmentairement.

On apprécie en elles la grâce et la joliesse des formes, une pose heureusement trouvée, une intention dramatique, un sentiment délicat; et tout cela, j'en conviens, mérite d'être apprécié. Mais avec nos habitudes, il ne faut pas s'étonner que le sens des grandes lignes et des transpositions hardies se soit perdu, ni que le rôle de la lumière dans l'art du sculpteur ait été diminué. On modèle de trop près et sans vue d'ensemble ce qui est destiné à être vu de trop près. La vue ne dirige plus de haut le toucher; on modèle pour ainsi dire en aveugles: or, dans l'œuvre sculptée comme dans l'œuvre peinte, c'est l'atmosphère interposée qui donne le recul, qui enseigne à mettre les choses à leur plan et à leur valeur d'intérêt. De là vient la froideur et la sécheresse de beaucoup de statues contemporaines; et de là vient aussi l'étonnement que nous cause l'exagération expressive quand un grand artiste la découvre à nouveau. Nous sommes habitués à une petite vérité exacte et timide, à une copie méticuleuse. De plus, la plupart du temps notre éducation a été faite par des œuvres datant des époques tardives de la Grèce ou de Rome ou par des imitations encore atténuées. C'est là-dessus que s'est formé notre goût; le vague idéal qui flotte devant nos yeux est généralement beaucoup plus proche de Canova ou de Pradier que de Phidias. Il faudrait une nouvelle orientation

d'esprit pour nous familiariser avec les purs chefs-d'œuvre de l'art gothique et de l'art grec. Les travaux faits dans ce sens, les grandes histoires de l'art qui avaient si longtemps manqué en France, des musées comme celui du Trocadéro, et l'étude approfondie des incomparables richesses de nos cathédrales, répandront peu à peu ces connaissances nécessaires.

Il n'y a pas fort longtemps que le mérite éminent de nos statuaires du moyen âge est apprécié comme il convient en dehors des gens du métier : des artistes comme Rodin, par le vivant enseignement de leur œuvre, y auront beaucoup contribué. En un mot, plus encore que la peinture, la sculpture s'est laissé aller, selon sa pente fatale, à devenir un art d'imitation plus qu'un art d'expression.

Il est visible qu'en ce moment nous sommes à un tournant, et que quelque chose renaît dans notre sculpture : un sens plus direct et plus ardent de la vie aboutit, non sans quelques heurts et sans quelques excès, à une renaissance du style ; aussi je crois juste d'insister un peu plus longuement sur ceux qui cherchent.

Il y a donc, d'une part, une tradition qui se continue par des œuvres achevées mais un peu froides, à propos desquelles on pourrait reprendre la juste distinction qu'établissait Fromentin entre ce qui est savant et ce qui est su. Je suis fort loin de méconnaître ce que cette tradition a produit, produit encore de beau, de bon et d'exquis : des œuvres pures et fortes comme celles de Paul Dubois ne s'effacent pas de la mémoire.

Mais si l'on compare le goût qui règne aujourd'hui à son style précis et fier, ne peut-on constater un certain affaiblissement? Il ne faut pas briser les traditions, mais il faut sans cesse les élargir parce qu'elles se resserrent d'elles-mêmes. Elles vivent par le goût sans lequel on ne peut créer rien qui dure, mais qui n'est pas créateur.

Le goût est un sens à la fois esthétique et moral qui nous met en garde contre la laideur vulgaire et la basse violence; c'est une politesse d'esprit et de cœur qui ne veut pas blesser. Plus spécialement dans l'art plastique, c'est le sens délicat des lois de la forme et de sa cohérence qui fait que les maîtres agissent sans violence et par une force continue. Le

goût devient étroit dès que, voulant uniquement conserver, il nie les droits de la passion. Le grand goût est celui qui règle la passion sans la tyranniser. La passion nous pousse en avant ; le goût sauve du passé tout ce qui a droit de durée. Je ne puis pas plus admettre un art sans goût, qu'un art sans passion. Et je ne crois pas non plus que pour être gracieux, il soit nécessaire d'atténuer et d'effacer la nature. La mâle sculpture ne doit chercher la grâce que dans la continuité souple du mouvement et dans le sentiment amer et doux de la vie. Dans son relief pour la tombe de madame Carvalho, Mercié n'a-t-il pas adouci la forme et l'expression jusqu'à la mièvrerie ? En cherchant la suavité, l'artiste s'est-il assez gardé d'une fondante uniformité ?

On a souvent reproché aux sculpteurs de ne pas penser assez. Il faudrait, je crois, faire une distinction. Je n'en vois que trop qui prennent pour point de départ des combinaisons intellectuelles et font de la sculpture littéraire ; on emprunte trop d'épigraphes, et d'épigraphes souvent compliquées, aux poètes. L'allégorie aussi, le rébus que l'on aurait peine à déchiffrer sans une explication écrite, sont trop fréquents. La sculpture a sa poésie, mais elle doit naître d'elle-même. Le sculpteur, comme le peintre, pense par des formes, pense des formes, et, quand elles sont jaillies d'une imagination passionnée, elles portent en elles leur poésie et leur beauté intellectuelle. La froideur de beaucoup d'œuvres tient donc surtout à une sorte d'indifférence et de routine dans l'invention des formes. Voici de Falguière le poète monté sur Pégase. Est-ce un homme éperdu et triomphant emporté par la fougue d'un cheval ailé ? Le sculpteur a-t-il vu, a-t-il fait sentir, en continuant la forme par la forme, l'union palpitante de deux êtres et la puissance de l'envolement ?

Il me faut bien signaler aussi l'insuffisance de la plupart des monuments, insuffisance qui tient à la fois à la faiblesse de la conception intellectuelle, à la froideur de la conception plastique ; mais n'est-ce pas tout un ? M. Puech expose le monument de Leconte de Lisle. A-t-il fait un effort pour adapter son invention à la nature du poète ? a-t-il donné à celui-ci l'expression typique et idéale de son caractère ? Peut-on reconnaître, dans la femme avenante qui couronne un buste trop

menu, la Muse tragique des *Poèmes barbares*? et, dans ce buste un peu trop joli, qui retrouverait l'aspect imposant et sévère et le front vaste du poète lui-même? Il semble que M. Puech, avec tout son gracieux talent, n'ait cherché en tout ceci qu'un aimable arrangement de lignes et l'effet de deux ailes montant vers le ciel, deux ailes qui ne sont pas assez reliées au corps de la Muse.

Il y aurait bien des objections à faire aussi au monument de M. Barrias célébrant la réunion de Madagascar à la France : et sur la donnée, et sur l'action double de la France; mais j'aime mieux louer la figure qui représente l'île africaine, d'une grâce naïve et tendre qui est bien propre à l'artiste.

Ce même défaut de réflexion et d'adaptation se remarque dans le monument de Guy de Maupassant, exposé par M. Verlet. Je n'aime pas la figure de jeune femme qui suspend sa lecture et rêve, à demi couchée sur un banc de marbre, au pied du socle qui doit porter le buste de l'écrivain, et je ne l'aime pas pour plusieurs raisons. Le sculpteur n'a pas assez généralisé la forme; et par cela même il n'a pu donner au costume moderne un caractère décoratif : la pose est lâchée, sans être naturelle. Et la donnée morale me plaît moins encore, car elle tend à donner de l'écrivain que l'on veut honorer une idée incomplète et fausse. Maupassant a peint la vie du grand monde, mais il n'a pu la peindre librement, parce qu'il la subissait tout en la maudissant. Pour la juger impartialement dans le bien et dans le mal comme a pu le faire un Tolstoï, il eût fallu qu'il défendît mieux son indépendance. Cette partie de son œuvre ne me paraît donc ni la plus solide, ni celle qui a le plus de chances de durer, et je ne voudrais pas voir sur ce monument une figure sentimentale qui ne peut guère rappeler que *Notre cœur*. Ce n'est pas elle qui peut représenter pour l'avenir le robuste peintre de la vie normande, le psychologue émouvant d'*Une Vie*, et tout ce qu'il y a de naturalisme amer au fond de son œuvre.

Il est un autre défaut que je dois signaler à des hommes de talent : c'est la reproduction trop immédiate et peu transposée de la forme. Elle a pour résultat une lourde matérialité qui laisse trop voir ce que Diderot appelait « la nature de

modèle ». Il y a là, une erreur d'habitude qui tient, je crois, aux conditions fausses où s'exerce aujourd'hui l'art de la sculpture. Chez les maîtres, peintres ou sculpteurs, le nu est toujours chaste, parce qu'il exprime un sentiment passionné de l'âme, une cordialité épanouie dans l'œuvre de Véronèse, une noble douleur morale dans celle de Michel Ange; mais aussi parce que le sens de la vie organique y domine toujours la vérité d'épiderme. En est-il ainsi dans la *Première maîtresse* de M. Loysel ou dans l'*Agar* de M. Sicard? Je me plais d'ailleurs à reconnaître que le premier a su donner à son jeune héros une juste expression de trouble et de rêverie lointaine; que le second a modelé avec tendresse le corps de l'enfant.

J'admire très sincèrement chez beaucoup de nos sculpteurs des qualités de psychologues et d'auteurs dramatiques. Ils ordonnent une scène, traduisent fortement la passion par la gesticulation : témoin le haut relief de madame Ducrot-Icart, *les Vierges folles;* et pourtant, s'il faut dire franchement ma pensée, l'auteur croit-il que l'exagération du mouvement et la réalité immédiate de la forme en disent plus que la douleur contenue et montant du fond de l'âme, que l'infinie désolation qui s'exprime presque sans gestes, par une flexion de l'attitude et par une contraction du visage dans les Vierges folles de nos anciens statuaires? Que ne les consulte-t-on davantage? On apprendrait d'eux à peindre la vie intérieure sans recourir à des moyens trop superficiels.

L'œuvre la plus forte en ce sens me paraît être celle de M. Captier, *la Désespérance*. Ici l'idée a pénétré la matière. Ce qui exprime, ce n'est pas seulement l'attitude générale de cette femme qui s'accoude à une ancre brisée, ni la flexion puissante du dos, ni ce laisser-aller de tout l'être qui ne résiste plus; c'est aussi la morbidesse de la forme belle encore et frappée de langueur.

D'une façon générale, on peut observer que nos sculpteurs attachent plus d'importance au drame qu'à l'interprétation de la forme; et que, par suite, le style tend à s'affaiblir. C'est le style qui donne à l'idée toute sa valeur : il dépend de la sûreté et de la qualité du choix que l'artiste fait dans la nature. On connaît les sacrificateurs du Musée assyrien; on

se rappelle ces bras serrés au corps, ces mains emboîtées l'une dans l'autre, la force et la précision du geste qui s'impose à l'esprit. C'est que le sculpteur instinctif et savant, en faisant couler la lumière sur les larges plans du torse, amène le regard invinciblement au geste expressif. Cette simplicité large du modelé et ce sens du geste direct sont trop oubliés ; on sait que Barye s'en inspirait, et l'on sait combien heureusement. Cette unité de forme et de mouvement fait le grand mérite d'un marbre de M. Hexamer. La tête légèrement inclinée, une femme écoute une mélodie; elle marche, elle est charmée, et sa marche est comme une danse contenue, rythmée par les modulations; par une très souple et très discrète inflexion de ce beau corps porté sur la jambe droite, l'artiste a merveilleusement exprimé l'allure suspendue. Et l'on goûtera encore une grâce imprévue et jeune dans *la Bacchante à la Chèvre* de M. Soulès; une grâce un peu plus amollie, dans *l'Hiver* de M. Laporte, *l'Idylle* de M. Desruelles, *le Désolant Écho* de M. de Gaspary. La sculpture d'action, celle qui cherche avant tout la précision utile des mouvements, compte de bons morceaux : *la Pesée* de M. d'Houdain, *le Potier* de M. Hugues, *le Porteur d'eau africain* de M. Guittet.

Il me semble qu'il y a bien de la convention dans les poses, même ou surtout dans celles qui paraissent les plus hardies : on voudrait des effets plus contenus et moins de force vaine se répandant au dehors. Mais je crois sentir une grâce naturelle dans la statue de madame Vigée-Lebrun par M. Saulo ; je la voudrais seulement un peu moins chiffonnée d'attitude et de visage.

Parmi les bustes, je citerai ceux de M. Sabaté par M. Bouchard ; d'Itasse, le portrait de son père; les bustes féminins de MM. Hirou, Blay y Fabregas, Theunissen...

Nous avons beau étudier les chefs-d'œuvre, concevoir par l'intelligence les lois de l'art, rien n'est plus difficile à juger pour nous que la sculpture; nous sommes trop éloignés des conditions de mœurs et de climat qui en faisaient chez les Grecs un art national et familier à tous. Notre œil n'est pas habitué à voir le corps humain se mouvoir librement sous le costume antique qui laissait toujours deviner sa construction

logique et ses nobles proportions. Il nous faut un effort pour retrouver par la pensée et par l'imagination cette vérité générale de forme et de mouvement qui doit guider nos appréciations. Nous cherchons dans l'art et dans la nature des points de comparaison. Mais, en dernière analyse, il nous faut juger par le sentiment. Aussi, quand une beauté neuve et hardie se présente à nous, le mieux n'est-il pas de nous laisser prendre aux choses et de ne pas chicaner notre émotion ?

Reprenant la tradition d'indépendance de Barye et de Carpeaux, un courageux artiste, Auguste Rodin, a cherché des voies nouvelles. Il est remonté aux origines de notre art et de tous les arts pour retrouver la vérité simple et directe : surtout, il a consulté la nature et la vie passionnément. Le monument de Victor Hugo, qu'il expose cette année, comptera dans l'histoire de la sculpture française ; voilà ce que l'on peut affirmer dès aujourd'hui. Rodin a choisi le moment le plus significatif dans la vie du poète, celui de la maturité, les années d'exil. Sur les rochers de Guernesey, le poète est assis tel qu'un Titan accoudé, dominant les éléments d'un geste souverain. Il regarde au loin et il écoute : il écoute la Muse tragique, la voix de la mer furieuse qui est venue s'abattre près de lui sur une table de rochers et lui souffle les âpres chants. Derrière lui, une autre Muse, douce et plaintive, celle-là, s'élève des flots, semble mêlée encore au mouvement de la vague, pure, émouvante incarnation de la douceur et de la pitié féminine. Mais ce qui s'impose d'abord au regard, c'est le Poète. Nul autre que Rodin ne pouvait concevoir et exécuter cette figure puissante, ce nu grandiose où la nature est si délicatement sentie et si hardiment transposée : à distance, l'œuvre s'anime et vit dans la lumière qui caresse et estompe le modelé large et ressenti, et c'est vraiment la magie du sculpteur que cette évocation de couleur blonde autour des formes sculpturales. Telle est cette œuvre forte et charmante. On remarque, à la réflexion, comme Rodin s'installe au cœur de ses figures, comme il les développe du dedans au dehors, suivant l'unité organique. Elles jaillissent de son imagination passionnée qui possède la loi des mouvements et sait épier les rythmes naturels. On y croit sentir un

effort douloureux, une palpitation de formes qui aspirent à l'être : c'est homogène et vivant, et c'est encore mêlé au limon primitif. Dans sa montée tumultueuse, la sève peut produire des engorgements : l'arbre n'est pas d'aussi droite venue que le palmier de Délos, mais, tordu ou bossué par endroits, c'est encore un chêne. La statuaire de Rodin est une statuaire passionnée ; le pathétique y purifie les audaces ; on souhaite sincèrement qu'elle s'achève dans une harmonie supérieure de pensée et de beauté.

L'influence d'une forte individualité risque d'être tyrannique, mais une notion plus vraie de l'art porte toujours ses fruits. On travaille, on s'efforce en tous sens. Un artiste intelligent comme M. Bourdelle, en faisant intervenir la lumière dans le modelé de la forme, l'enveloppe d'une fine ambiance qui l'anime délicatement. Ainsi s'explique le charme vivant d'un buste de toute jeune fille, coloré, délicatement ombré ; d'une fierté, d'une pureté royale. On pourra sans doute remarquer dans ce groupe de chercheurs un peu fiévreux des excès et de l'affectation. La verve abondante d'Injalbert, et la manière libre dont il manie la forme, le jet hardi de ses figures autour d'un vase de marbre, n'empêchent pas de sentir quelque turbulence dans le choix des lignes décoratives. L'art émouvant de Constantin Meunier ne se défend pas assez peut-être de la solennité. Comme Millet l'a fait chez nous pour la vie rustique, il a trouvé le style dans l'observation émue et la représentation généralisée de la vie populaire : comme Millet, il n'évite pas toujours l'écueil de la simplicité apprêtée. Le buste d'un ouvrier du port d'Anvers peut avoir sa grandeur, il ne doit pas ressembler au buste d'un consul romain. Je sais que la mesure est bien difficile à garder : car il y a quelque chose d'héroïque chez les êtres simples, mais ils ne restent beaux qu'à la condition d'ignorer leur beauté, et cette inconscience, il faut nous la faire sentir. Un reproche analogue pourrait être adressé à M. Baffier, qui a représenté souvent avec une large bonhomie les types et les mœurs du pays berrichon. Dans le bas-relief du Vin, il mêle à la familiarité d'une scène rustique des réminiscences qui me paraissent fausser légèrement le ton : on regrette à la fois la manière plus grasse et la simplicité plus vraie que nous lui avons con-

nue. Encore une fois, j'avoue qu'il est bien malaisé de dire juste en pareille matière et j'admire l'artiste qui souvent y réussit.

On a beau se retremper dans la naïveté des champs, on reste un hommes des villes, avec son passé, son éducation, sa science ; et ce n'est pas certes en se dépouillant de soi-même, c'est par une science plus grande que l'on peut revenir à la simplicité : c'est peut-être surtout par plus de sympathie. Je pense à ce début de la *Mare au Diable* où George Sand, elle aussi, avec sa grande manière noble et simple n'a pas tout à fait évité pourtant ce mélange ambigu de l'antique et du moderne. Mais, dès que son cœur est pris par la douce aventure de ses héros, dès qu'elle aime et souffre avec eux, plus rien que de franc, de pur et de vrai. Et c'est bien là le seul remède : sympathisez plus entièrement avec ceux que vous voulez animer de la vie de l'art, c'est alors que leur caractère vraiment humain se révélera à vous. On n'atteint pas au style par l'observation tendue mais par l'observation amoureuse : pour le rencontrer il n'y faut pas trop penser. En art, ce qui est tendu n'est pas fort, mais plutôt cassant : car on affirme doucement les vérités que l'on possède et que l'on domine.

Il me semble donc que dans le buste de *madame D...* mademoiselle Claudel ne fait pas preuve de force en insistant avec une sorte de violence sur le rendu des traits et de la physionomie : l'expression est dure parce que l'exécution n'est pas conduite avec assez de logique et de fermeté.

Les bustes de Dalou ont toute la vérité que comporte un réalisme savant et fort. Je reconnais que l'exécution très poussée ne compromet pas l'unité de ressemblance ni la fine individualité d'expression. Il y manque pourtant cet élément de généralité sans lequel l'œuvre d'art perd beaucoup de son charme : il y manque l'indéfinissable. Ce sont choses, en effet, que l'on sent directement et qui nous échappent quand nous voulons les fixer. Dans un portrait, une expression trop soulignée, trop maligne, pour ainsi dire, cause une sorte de malaise. Nous ne voulons pas être avertis, ni que l'artiste se fasse trop valoir, ni que le modèle nous signifie trop clairement ce qu'il est ou ce qu'il veut être. Nous cher-

chons l'image d'un homme qui, ne se sachant pas regardé, découvre sa nature vraie, et, sans doute parce qu'une conscience trop absolue de ce que nous sommes ruinerait notre être, nous voulons dans le portrait un élément d'inconscience. C'est pour cela peut-être que des œuvres trop analytiques causent un peu d'impatience et d'ennui.

C'est une erreur commune, ce me semble, à deux hommes de vrai talent, Saint-Marceaux et Bartholomé, de n'avoir pas assez agrandi, transposé la forme : l'un, dans le tombeau d'Alexandre Dumas fils, où l'écrivain n'apparaît peut-être pas assez magnifié par la mort ; l'autre, dans ce monument funéraire, d'un si beau sentiment, où l'homme et la femme couchés côte à côte, unis dans l'au-delà par un geste délicat de protection et de tendresse, sont encore un peu trop de ce monde et proches du réel.

Qu'est-ce donc qui me charme dans les deux bustes de M. Orléans, le portrait de son père et celui d'un vielleux bourbonnais ? C'est que je me trouve en présence de deux physionomies franches et qui n'affectent pas la franchise, un peu rudes, mais qui ne me font pas la leçon, et que j'ai l'impression d'un accueil cordial et brusque. Et, comme l'exécution est loyale, sans petites ruses et sans petites façons, elle va droit au but, hardiment, mais, sans insister. Le naturel, dans une manière toute différente, donne aussi son prix aux portraits de M. Schnegg, surtout à ce buste d'enfant où la vie molle de cet âge est modelée avec une tendresse attentive.

Il y a plus encore dans les œuvres de M. Marcel Jacques, et je ne saurais dire combien je suis touché par le talent de cet artiste. Il ne prévient pas en sa faveur : dans ses monuments funéraires, le mélange des marbres blancs et noirs ne donne à l'œil qu'un médiocre plaisir ; cela semble bien gauche et l'on croit avoir affaire à un provincial maladroit dont la bonhomie lourde ennuie ; mais il faut regarder de plus près et l'on est étonné de ce que l'on trouve : le sérieux, la gravité tendre de cet art vous saisit, l'expression intense de la vie morale apparaît. Il y a un visible reflet de l'âme sur ces têtes de vieilles femmes et quelque chose de concentré rayonne du dedans au dehors. Une beauté de calme, de silencieuse pensée, émane de ce portrait de *Liseuse* qui lit si bien pour elle-

même, qui prolonge sa lecture par la réflexion, dont les mains délicates ont part à l'action : d'autres portraits encore ont cette vérité foncière, sont vus jusqu'à l'âme. On revient alors à ces monuments et à ces marbres, et l'on reconnaît que le sentiment religieux s'y exprime sans emphase, avec une sincérité évidente : on peut noter alors combien l'exécution est souple et continue, et qu'une fois de plus la douce insistance de l'esprit a amené la matière à nous révéler l'invisible. Une figure décorative de madame Cazin pourrait être l'objet de réflexions analogues : très calme, pensive, le vêtement tombant droit et simplifiant la forme, elle se détache sur un pilier dont le chapiteau est orné des feuillages de nos pays, de ces feuillages que le crayon de Cazin a si heureusement résumés : ici encore la vie intime apparaît et la poésie des sentiments vrais est présente.

Je termine ici cette revue des deux Salons, en regrettant que la place me manque pour parler de la gravure et des arts mineurs ; mais une sèche nomenclature ne dit rien. D'ailleurs, c'est dans la prospérité des arts supérieurs que les autres peuvent puiser des éléments de renouveau. Je ferai seulement une observation d'ordre général. Ce n'est pas au grand artiste à produire l'objet d'art ; certes il a tout le droit possible de le faire ; mais tel n'est pas son rôle : son rôle est de donner le ton de haut et de loin. A lui d'affirmer les vérités applicables aux plus humbles formes de la production artistique, en souhaitant qu'elles soient comprises et se communiquent de proche en proche. Il n'en a jamais été autrement aux époques florissantes ; les lois de transposition ne doivent pas être moins observées par celui qui grave une médaille que par celui qui modèle une statue.

MAURICE HAMEL

NOSTALGIES

I

ESPAGNE

Espagne ! O nom que tant de lumière accompagne !...
Folle, en cambrant tes reins d'amoureuse, là-bas,
Tu ris au bord des flots et tu me tends les bras,
Le bouquet de cassie aux cheveux, brune Espagne !

O Grenade, vers toi surtout, las de l'hiver,
Mes désirs vont en nostalgique promenade,
Ville aux beaux toits serrés et rouges, ô Grenade
Qui mûris au soleil comme un fruit entr'ouvert !

Ardent regret ! Tandis qu'ici l'hiver sordide
Souffle ses vents glacés et neige dans la nuit,
Là-bas, au grand soleil moresque, se poursuit
Toujours, toujours, la vie indolente et splendide.

Toujours, au flanc de son coteau, l'Albaÿcin
Creuse les trous crayeux où dorment ses gitanes,
Et l'Alhambra toujours, auprès des vieux platanes,
Écoute le jet d'eau pleurer dans le bassin.

Toujours les mendiants avec des mots bizarres
Égrènent des *Ave* sans fin, par dix fois dix ;
Toujours, près des torrents qui mènent à Guadix,
Vibre, quand vient le soir, le bourdon des guitares.

Dolorès danse, au coin de la bouche une fleur,
Avec des bruits de doigts et des gestes de hanche;
Des lévriers aboient, fous, à la lune blanche
Qui tremble dans l'azur nacré par la chaleur.

La trompe sonne au loin le relais de la mule;
Un bruit clair de grelots tinte au delà du pont;
L'écho dans la montagne à l'infini répond,
Et toute la nuit bleue alors tintinnabule...

O matins éclatants, ô routes au soleil,
Poudreuses sous les pieds des mules pomponnées!
Œillades, fandangos, chants des après-dînées,
Nuits légères qu'à peine interrompt le sommeil!

O vivre là, parmi des fleurs aux noms étranges,
Sous les cieux africains que réclame mon sang,
Près des myrtes d'où l'ombre odorante descend,
En buvant le jus tiède et doré des oranges!

O vivre là, cueillir aux bois les citrons doux,
Dormir parmi les lauriers-roses, sous les palmes,
Ou, les yeux mi-clos, voir les grands horizons calmes
Flamboyer aux rayons des midis andalous!

Et, du Généralife aux terrasses paisibles
Où dans l'azur verdoient les cônes des cyprès,
Immobile, écoutant chanter les ruisseaux frais
Que l'on entend par les jardins fuir invisibles,

Sierra, te contempler, ô neigeuse Sierra.
Couronne blanche, au front des monts bleus éternelle,
Toi dont l'hiver accroît la neige et met en elle
Toute la fraîcheur dont l'été s'éventera!

Soleil sur les glaciers, neige et fleurs, paysage
Double, unique splendeur, impossible décor,
Pics d'argent incrustés sur une plaine d'or,
Beauté des cheveux blancs sur un jeune visage!

O pays fortunés où l'âme revivrait,
Loin des mornes hivers qu'en rêvant on oublie!
Hélas! Aimons pourtant notre mélancolie:
Les rêves sont plus beaux où se mêle un regret!

II

LOIN, LA-BAS...

La mer! elle était bleue et grise et verte encore,
Et nous avons couru follement vers les vagues,
En trébuchant parmi les galets, sur les algues,
Dans les trous où l'eau froide et claire au soir se dore...

Tête nue et riant à la brise salée
Qui fouettait nos cheveux et qui mordait nos lèvres,
Nous avons déployé notre âme au vent des rêves,
Comme on largue au suroît la voile déroulée.

Au souffle des désirs fougueux, au vent arrière
Elle est partie, elle a fui blanche vers le large;
Petite voile au loin traînant un long sillage,
Elle a fui dans le soir, notre âme aventurière.

Elle a cinglé vers vous, lointaines Amériques,
Cités d'or, vastes ports vermeils sous les cieux jaunes,
Où le vent du matin brise aux marches des môles
Des flots bleus irisés de nuances féeriques;

Loin, là-bas, par delà le million des lieues,
Aux pays où le ciel est plein d'autres étoiles,
Où les lames des mers douces comme des soies
Bercent sur leur azur des rives aussi bleues;

Où, comme les héros des histoires magiques,
On vit pieds nus, heureux à jamais, sous les palmes;
— Où l'on peut regarder la mer, sans que des larmes,
Hélas! montent bientôt dans les yeux nostalgiques...

III

LE RETOUR

Je te revois, Maison de ma Tristesse! — O joie!
L'an qui passa, rapide, entre nous deux, Maison,
M'apporta dans son vol, du fond de l'horizon,
Des lauriers, et ces fleurs dont la gerbe rougeoie:

Roses du bel Amour dont la bouche éclatante
Rit le rire odorant, humide, du plaisir;
Lauriers tant espérés qui lassaient mon désir,
Et qui semblent encor plus beaux, après l'attente!

J'ai couronné mon front des feuilles toujours vertes
Dont la caresse m'est plus douce encor cent fois
Que le frémissement des roses sous mes doigts,
Et des boutons, pareils aux gorges découvertes.

Je reviens aujourd'hui, pensif comme naguère,
Rêveur toujours, penchant mon front même rieur,
Mais le cœur plein d'un grand soleil intérieur,
Comme un héros qu'exalte un souvenir de guerre.

Car, ô Maison, pendant qu'ici tu dormais close,
J'ai livré la bataille au destin, j'ai vaincu ;
Tout le rêve qui me hantait, je l'ai vécu ;
Je vais dans la lumière et dans l'apothéose.

Car toutes les fiertés et toutes les ivresses
Ont succédé, mon âme, à tes maux : tour à tour
J'ai connu tes baisers les plus fougueux, Amour,
Et, Gloire ! la douceur de tes graves caresses.

Les heures de l'angoisse et des larmes sont mortes !
Salut, Maison ! Je suis plein de joie et d'orgueil.
Vous que sur mon ennui, jadis, plus lourd qu'un deuil
Je fermais, — je vous rouvre en chantant, vieilles portes !



Les lourds gonds en tournant font avec nonchalance
Toujours le même bruit plaintif et tout rouillé ;
Puis, les vastes battants ouverts, au parc mouillé
C'est le soleil et l'ombre bleue et le silence.

La futaie a toujours ses obliques allées
Où le gravier blanc crie et roule sous les pas ;
Et les fleurs des gazons que la faux ne mord pas
Bercent toujours au vent leurs gerbes emmêlées.

Et toujours vibre au parc, strident et monotone,
Le bruit que font ses milliers d'ailes au soleil,
Le doux bourdonnement des insectes, pareil
Au bruit d'un vieux rouet, loin, très loin, qui chantonne.

Et toi surtout, et toi, Maison de la famille,
Ton ardoise moussue et grise rit dans l'air
Toujours, et les ramiers y posent leur vol clair,
Dans un grand tourbillon ailé qui s'éparpille.

Les branches que mes mains à ton faîte ont croisées,
Comme on orne un vieux front d'un bouquet de printemps,
Toujours, de leurs rameaux verts, au vent palpitants,
Voilent le beau regard des profondes croisées.

Et cachée à demi dans les aristoloches,
Toujours, sereine et forte, et fléchissante un peu,
Aux frais matins d'Avril tu baignes dans l'air bleu,
Avec, autour de toi, tout un essaim de cloches !

Même le vent fleuri qui coulait dans la chambre
Quand j'ai poussé, parmi les roses, les volets,
Apportait, avec des parfums et des reflets,
Une feuille jaunie où survivait Novembre...

J'éveille en tous les coins de l'ombre vénérable
Un écho qui répond à mon pas familier ;
Le passé vit encor que je crus oublier,
Et tout, dans la maison solitaire, est semblable.



Et pourtant tu n'es plus, Maison, celle qui m'aime !
Et malgré la bonté tranquille de l'accueil,
Je sens comme une absence imprévue à ton seuil ;
Et tu n'es pas changée, — et tu n'es plus la même !

Il manque à ton silence, à tes rumeurs joyeuses,
Aux murmures du vent dans tes lierres épais,
Aux mille bruits qui font frémir ta vaste paix,
Comme un bruissement d'ailes mystérieuses,

Et sous le toit toujours amical, où la rose
Monte vermeille autour des balcons vermoulus,
Comme si tes grands yeux ouverts ne voyaient plus,
Il manque à ton regard infini quelque chose.

Il manque à ton regard où la douceur persiste
Le rêve qu'autrefois y mettait mon ennui ;
Il manque à ton silence épars le vague bruit
Des désirs bourdonnant au fond d'une âme triste.

Et je suis trop joyeux pour ta sereine humblesse,
Et mon orgueil, Maison douce, est trop loin de toi.
Je ne suis plus l'enfant qu'attendait le vieux toit.
Et sur le seuil le pas de mon bonheur te blesse.

Et dans les fleurs, sur le perron verdi de mousse,
J'hésite malgré moi, longtemps silencieux…
Seul sous le bleu sourire indéfini des cieux,
Je sens comme une main vague qui me repousse.

FERNAND GREGH

BERNADOTTE & LES BOURBONS

— 1812-1814 —

I

Bernadotte, devenu de général français héritier présomptif de la Suède (août 1810), se livra tout entier au sentiment qui remplissait son âme, sa haine jalouse contre Napoléon, contre le rival heureux dont il avait subi pendant dix ans la prééminence politique et militaire, les faveurs contraintes, mais constantes, et les dédaigneux pardons. Les Suédois, en l'appelant à leur tête, pensaient s'assurer l'appui de la France contre l'ennemi héréditaire, le Russe devenu maître de la Finlande.

Le nouvel élu se plut au contraire à leur imposer une politique en désaccord complet avec leurs traditions et leurs espérances; il les dissuada d'une guerre de revanche, leur promettant et leur faisant obtenir, avec l'appui de leurs vainqueurs de la veille, la Norvège enlevée au Danemark. En accédant à la dernière coalition contre la France napoléonienne, il ne devint point, comme son imagination méridionale le lui laissait croire, le libérateur de l'Europe; néanmoins, par son absence à l'aile gauche de la Grande Armée en 1812, par sa présence sur la ligne de bataille des alliés le 18 octobre 1813, il décida la défaite de l'empereur et, de l'aveu même de celui-ci, a contribué plus que personne à sa ruine.

Le vaincre ne lui suffisait pas ; il aspira timidement, mais obstinément, à lui succéder. Pendant la période décisive de sa carrière, de 1812 à 1814, cette idée hanta son esprit, idée chimérique et absurde à nos yeux, et qui toutefois traversa un instant des esprits élevés, d'éducation et de trempe très diverses, comme madame de Staël et l'empereur Alexandre de Russie. Bernadotte devenu roi disait : « Moi aussi je me suis cru républicain, mais je vois que je ne l'étais que tout juste pour exercer le patriciat dans une république, pour surpasser mes concitoyens et les gouverner[1]. »

Évincé du *patriciat* par Bonaparte, pourquoi ne l'eût-il pas remplacé, sous un titre quelconque, à la tête des Français ? En 1804, une sorcière de salon, mademoiselle Lenormand, lui avait prédit un trône, mais au delà de la mer. La mer franchie, sans perdre des yeux, comme pis aller, la couronne de Gustave-Adolphe, il conçut ou il accueillit le projet de revendiquer dans sa première patrie la couronne par excellence, celle qu'avait portée, par droit de conquête comme de naissance, son grand compatriote Henri IV.

Lors de l'entrevue d'Abo (août 1812), où la Suède se lia décidément à la Russie en face de Napoléon, le tsar Alexandre pénétra sans peine la pensée secrète de son nouvel ami, et il sut l'encourager sans rien promettre : « Il faut prendre Bonaparte à revers, s'écrie au milieu d'une conversation le Suédois demeuré Gascon, descendre en Bretagne ; je rallierai là deux cent mille hommes ! Une adresse sera publiée au nom de la liberté. La suite de tout cela, ce sera la monarchie constitutionnelle, une république ; qui sait ? — Soyez persuadé, réplique le tsar, que je verrai avec plaisir les destinées de la France entre vos mains. » Deux mois après, un mémoire sorti de la chancellerie russe arrivait à Stockholm, où on lisait ces lignes : « La France... voudra redevenir ce qu'elle était au commencement de la Révolution, une monarchie constitutionnelle, et elle témoignera d'une reconnaissance infinie envers le noble héros, né, élevé dans son sein, au bras duquel elle sera redevable de son entière délivrance. »

1. Paroles au marquis de Gabriac, ministre de France, 30 août 1826. (Archives des affaires étrangères, *Corr. Suède*, vol. 309.)

Bernadotte était rentré en Suède ébloui par les perspectives qui se levaient devant lui en Occident; elles lui parurent se rapprocher durant l'hiver de 1812, sur le fond lugubre où se détachait l'image de Napoléon fugitif et de la Grande Armée vaincue. Stockholm devint alors le rendez-vous non seulement des agents autrichiens, prussiens ou anglais, mais des Français restés invinciblement hostiles au régime napoléonien. Au milieu d'eux, madame de Staël vint souffler le feu de sa passion et de son éloquence. Elle arrivait de Russie et se préparait à aller publier à Londres son livre *De l'Allemagne*. Elle demeura sept mois en Suède, accueillie avec empressement par le prince royal, recevant ses confidences, lui prodiguant ses conseils. Entre ces deux interlocuteurs, également diserts et, dans le tête-à-tête, également tentés par le monologue, on se demande lequel cédait le plus volontiers la parole à l'autre. Les virtuoses de la conversation se résignent eux-mêmes à écouter, dès qu'on médit devant eux de leur ennemi ; Bernadotte avait deux fois intérêt à tempérer sa verve, car madame de Staël, d'une part, attisait sa vieille jalousie contre l'empereur, d'autre part, elle le déclarait le seul fondateur possible d'une monarchie libérale en France. Pour elle, il eût représenté une dynastie dont la généalogie ne surpassait pas la sienne, ne remontait pas plus haut que M. Necker dans l'histoire. Elle saluait donc en lui « le meilleur et le plus noble de tous les hommes qui puissent régner... le Guillaume III de la France[1] ». Les mauvaises langues prétendirent même qu'elle visait à le faire divorcer, puis à l'épouser, dès qu'il occuperait le trône de Henri IV. Sous son influence, Bernadotte parut se persuader qu'il allait, bien que le dernier né dans la famille des souverains, relever l'honneur des couronnes abaissé par Napoléon et fermer, sous le double patronage de l'autocratie russe et du libéralisme de 1791, l'ère des révolutions dans sa patrie.

En nourrissant, sur des conseils intéressés, ces folles espérances, le prince de Suède ne tint d'abord aucun compte des Bourbons. L'ancienne maison régnante semblait oubliée par

1. Lettre à Benjamin Constant, 23 janvier 1814, citée par Lady Blennerhassett, (*Madame de Staël et son temps*, T. III, p. 582).

tous, et son chef, l'ami des Wasa, avait été, en une certaine manière, une des victimes de la Révolution suédoise de 1809. Il continuait à exprimer au roi déchu, Gustave IV, ses sentiments « d'amitié, de reconnaissance, d'estime et d'admiration », à traiter de duc de Sudermanie le roi régnant de Suède, Charles XIII. Dans le même ordre d'idées, Joseph de Maistre, alors représentant à Pétersbourg de la maison à demi détrônée de Savoie, écrivait : « Bernadotte est plus dangereux pour le monde que Robespierre », et qualifiait son élévation d' « événement plus triste peut-être que le meurtre du roi de France[1] ». C'étaient là des propos d'ennemis irréconciliables, mais impuissants. Contre l'avènement de Charles-Jean en France, les Bourbons eussent été réduits à une protestation semblable à celle qu'ils avaient formulée en 1804, « sur la Baltique », contre l'avènement de Napoléon.

Cependant, le prince que ses amis appelaient déjà de longue date Louis XVIII ménageait au nouveau Suédois la plus désagréable des surprises. Las de ses appels infructueux à l'intervention étrangère, il se reprenait à dire : « Il n'y a qu'un Français qui puisse rétablir la France », et il finit par s'imaginer que l'ancien camarade de Moreau et de Pichegru pourrait mettre au service de la légitimité sa popularité militaire d'autrefois et sa situation politique présente. Dès le mois de mai 1812, on voit passer en Suède Alexis de Noailles, royaliste mystique autant que politique, qui, avec ou sans mission, parcourait alors l'Europe, prêchant la nécessité de restaurer les Bourbons au nom du salut public européen. Au moins en sa qualité de neveu de La Fayette, il avait chance d'être bien accueilli du prince royal. Celui-ci l'écouta en effet, ainsi qu'il écoutait alors quiconque haïssait son grand ennemi ; il affirma que, si la France délivrée de son tyran rappelait les Bourbons, il ne se croirait pas le droit d'agir contre sa volonté, mais il se déroba à tout engagement précis envers eux et fit même entendre que leur succès lui paraissait peu probable.

Six mois après, Alexis de Noailles, revenant de Russie et

1. Louis XVIII à Gustave IV, 24 avril 1809. — J. de Maistre, *Correspondance diplomatique*, 7/19 octobre 1812. Lettre du même, 20 août/2 sept. 1810.

se rendant en Angleterre, reparut à Stockholm. On lui avait laissé croire que, dans l'entrevue d'Abo, les intérêts des Bourbons avaient été traités, et non seulement Bernadotte ne le détrompa point, mais il hasarda des offres que l'agent royaliste, dans sa correspondance, qualifia de gracieuses : « Soutenons-le toujours, ajoute-t-il, car il demande sans cesse : — Croit-on à ma bonne foi ? »

Cette bonne foi ne se confondait pas toutefois dans la pensée de Bernadotte avec son loyalisme béarnais, si naïvement invoqué par les descendants de Henri IV. Les Bourbons, sans le savoir, devenaient en effet ses rivaux et, d'autre part, Alexandre, parent et tuteur des Wasa, ne songeait-il pas à leur ménager en Suède une chance de restauration en renvoyant en France, avec un titre royal, le soldat de fortune intronisé à leur place ? Bernadotte comprit dès lors que, de divers côtés, on voulait exploiter sa situation et ses talents, mais que nulle part, à cause de ses origines, il n'inspirait entièrement la confiance. Il allait en conséquence louvoyer avec tous sans décourager personne, de manière à satisfaire, le moment venu, une des deux ambitions contradictoires qu'il caressait, à Stockholm et à Paris.

Après Alexis de Noailles, le duc de Piennes fut chargé d'offrir à Bernadotte le rôle de Monk. Il avait représenté Louis XVIII auprès de Gustave IV et depuis 1809 continuait à habiter la Suède. Ce fut dans une lettre confidentielle, censée écrite de son propre mouvement, qu'il fit connaître les espérances de la petite cour de Hartwell (13 décembre 1812). Le 6 janvier suivant, la réponse fut apportée au duc par un émigré attaché à la cour suédoise, le comte de Montrichard. Elle déclarait la question du rétablissement des Bourbons prématurée et se bornait à affirmer en termes généraux l'intention de la résoudre selon les vœux du principal intéressé.

Déjà Louis XVIII, partageant les illusions de Noailles et préjugeant l'effet des démarches de Piennes, avait dépêché en Suède le comte de La Ferronays. Celui-ci apportait un projet de descente en Bretagne avec un corps recruté parmi les prisonniers de la Grande Armée, destiné à être discuté verbalement avec le prince royal, puis proposé à l'empereur de

Russie. A peine débarqué, il apprit par le ministre anglais qu'on connaissait par avance l'objet de sa mission. Ainsi ébruitée, sa mission était condamnée à un échec certain. Il essaya, pour l'accomplir, de faire intervenir madame de Staël et réussit tout au plus à s'aboucher avec un des bas familiers du prince, le Béarnais Camps, qui, lui, exprima avec une grossière franchise les vrais sentiments de son maître : « Votre roi oublie trop que depuis vingt ans il n'est plus roi de France. Le mot d'usurpateur qu'il a sans cesse à la bouche n'a pas de sens. La Révolution a changé le monde en mettant chacun à la place que lui valent son intelligence et ses mérites. Il n'y a que vous autres émigrés qui ne vous en doutiez pas... » La Ferronays repartit le 22 mars 1813, et, pendant plusieurs mois, Bernadotte n'entendit plus parler des Bourbons.

Il n'en mit que plus d'assurance à habituer, par des démarches habilement calculées, l'opinion publique à ses prétentions. En même temps qu'il envoyait vingt-cinq mille roubles aux anciens officiers de son état-major prisonniers en Russie, il faisait prier son vieil ami La Fayette de ne pas juger prématurément ses actes, jusqu'à ce qu'il eût prouvé sa fidélité à la liberté et aux vrais intérêts de leur commune patrie. Il s'appliquait néanmoins à sauver les apparences en face des royalistes proprement dits. Lorsqu'il débarqua en Poméranie (mai 1813), un ancien courtisan de Versailles, Stedingk, commandait l'armée sous ses ordres ; l'émigré de Suremain dirigeait son artillerie ; La Maisonfort, jadis émissaire de Louis XVIII auprès de Barras, faisait partie de sa suite, caché sous un uniforme russe ; enfin, dans son état-major particulier, on trouvait, costumé en chevalier de Malte, Alexis de Noailles, à côté du fils de madame de Staël. Au milieu de ces surveillants et de ceux que lui avaient donnés les alliés (le Corse Pozzo di Borgo représentait la Russie), Bernadotte suivait sa pensée secrète, sans oser trop la trahir et laissant au temps, aux circonstances prochaines le soin de la faire passer dans les faits. Le ministre de la guerre de l'an VII allait se venger du vainqueur de Brumaire ; le prince suédois avait obtenu de ses alliés la promesse authentique de la Norvège pour sa nouvelle patrie et pour lui-même celle de la Guadeloupe destinée à l'indemniser de la perte de ses dotations françaises ; enfin,

le candidat au trône de France espérait, à l'heure opportune, l'appui décisif de l'empereur Alexandre.

Pour atteindre ce dernier but, il croyait sérieusement pouvoir attirer à lui ses anciens compagnons d'armes, ceux du moins qui avaient marché sous son commandement. Par un des suivants de madame de Staël, l'Allemand Schlegel, il mandait à Vienne : « Le nom du prince royal de Suède, prononcé dans l'armée et dans l'intérieur de la France, peut encore produire quelque effet[1]. » A la veille de tirer l'épée, il alla parader avec affectation en vue de Stettin, encore occupé par une garnison française. Il pensait sans doute par sa présence éveiller quelques souvenirs, ébranler quelques volontés. Un jour, à son passage, un coup de canon retentit et le boulet vint siffler à ses oreilles. Comme il faisait demander raison pour cette infraction à l'armistice : « Ce n'est rien, lui fut-il répondu : on a signalé un déserteur français et la grand'garde a tiré. » Malgré cette déconvenue, il ne devait négliger aucune occasion de solliciter la défection des officiers et des soldats. Durant toute la campagne il parut décidé à ne combattre que pour l'Allemagne et en Allemagne, comme à s'effacer derrière les Russes et les Prussiens qui composaient les deux tiers de son armée. Son chef d'état-major lui ayant fait entendre un jour que les Suédois étaient habitués à voir leurs généraux marcher à leur tête, il le rabroua durement, comme un homme vexé d'être démasqué et pris en faute. Ses préoccupations politiques lui firent même risquer à l'occasion le reproche d'impéritie militaire.

Deux fois cependant il dut engager l'armée qu'il commandait; il fut même condamné à vaincre Oudinot à Grossbeeren (23 août), Ney à Dennewitz (6 septembre); dans la première de ces journées, les Prussiens donnèrent presque seuls, le prince royal ne se montra guère; mais, la victoire assurée, on l'entendit s'écrier : « La France au plus digne »; et Pozzo di Borgo ne put s'empêcher de faire entendre à demi-voix cette ironique réplique : « Grand Dieu ! la France est à moi ! »

Ce court dialogue retentit au loin, car non seulement il a été recueilli par Metternich dans ses Mémoires, mais il a servi

1. Schlegel au comte de Sickingen, 14 janvier 1813 (*Corr. Suède*, vol. 298).

de thème à une scène de haute comédie dont Béranger, le chansonnier, a donné, dans *Ma Biographie*, d'après une tradition vivante autour de lui, une version populaire. Nous sommes à Paris, au lendemain de la chute de Napoléon ; on se demande encore, parmi les vainqueurs, si les Bourbons seront appelés à la succession du grand homme. Le prince de Suède et l'aide de camp du tsar sont en tête à tête, à table, le second affirmant au premier que le choix du souverain reste suspendu, et Bernadotte de s'écrier aussitôt : « Il faut un roi qui n'ait rien à reprocher à la Révolution, qui ait des talents militaires, de façon à ne pas trop faire contraste à cet égard avec Napoléon, qui ait pratiqué l'administration, qui inspire enfin confiance par son caractère et son passé aux puissances européennes. » Bref, il donne ses traits, embellis par son amour-propre, au monarque idéal qu'il souhaite à la France. Pozzo approuve de la tête et finit par répondre qu'il l'entend bien ainsi, qu'il a même osé le désigner en haut lieu. Le prince insistant pour connaître le plus digne, Pozzo, après s'être bien fait prier, laisse tomber ce mot inattendu : « Moi-même ». Charles-Jean, furieux de cette mystification, se lève de table et rompt brusquement l'entretien.

Quoi qu'il en soit de cette anecdote, Bernadotte se fit amener les officiers pris à Grossbeeren, les interrogea sur l'état de l'opinion dans leur pays et, à cette assertion désagréable qui éclata à ses oreilles : « Les Bourbons vont revenir », ne put contenir son irritation : « Ce sont des ganaches. » Dans son bulletin de victoire, il prétendit avoir trouvé parmi les vaincus d'anciens soldats sous ses ordres qui, à sa vue, avaient pleuré de joie ; il s'étendit avec complaisance sur les soins fraternels que leur avaient prodigués les Suédois. Un peu plus, il eût transcrit le mot de Henri IV le soir d'Ivry : « Sauvez les Français. »

Pendant les semaines suivantes, ce triomphateur malgré lui reçut coup sur coup trois grands cordons envoyés par les souverains de Russie, de Prusse et d'Autriche ; mais c'étaient là moins des marques de satisfaction que des exhortations implicites à faire mieux et à se montrer davantage. Les généraux alliés, mal disposés pour leur ancien adversaire, dénonçaient à l'envi l'insuffisance de ses opérations et la timidité de

ses manœuvres. « Il faut beaucoup de prudence dans ma position, avouait-il lui-même à l'émigré Rochechouart, chargé de lui transmettre les compliments du tsar ; elle est si délicate, si difficile ! Outre la répugnance bien naturelle que j'ai à verser le sang français, j'ai ma réputation à soutenir, je ne m'abuse pas ; mon sort tient à une bataille ; si je la perds, je demanderais un écu de six francs à l'Europe, personne ne me le prêtera. » Puis revenant à la pensée qui l'obsédait : « Il ne faut plus d'empereur, ce titre n'est pas français ; il faut à la France un roi, mais un roi soldat. L'ancienne dynastie est usée et ne remontera jamais sur l'eau. Quel est l'homme qui convient mieux que moi aux Français ? »

Interrogé de la sorte, directement, Alexandre se fût bien gardé de répondre au gré du hardi questionneur. Le Grec qui était en lui avait à cet égard ébloui et dupé le Gascon adopté par Charles XIII. Il rit de bon cœur lorsque Rochechouard lui rapporta ces paroles en imitant l'accent méridional de leur auteur. Il le félicita même d'avoir évoqué adroitement dans la conversation le souvenir menaçant des Wasa, afin de forcer le nouveau prince à faire blanc de son épée. Bernadotte commençait à voir clair dans le jeu de son allié et se ménageait d'un autre côté lorsque, après la bataille de Dennewitz, il sollicitait Ney par lettre de préparer dans les conseils de Napoléon, comme lui-même le faisait au milieu des coalisés, le rétablissement de la paix.

Lors des journées décisives des 16-18 octobre à Leipzig, telle était encore son appréhension de se retrouver en face de son ancien drapeau, qu'il avait manœuvré pour n'intervenir qu'à la dernière extrémité dans la lutte. Depuis deux jours Napoléon et les alliés étaient aux prises ; ceux-ci avaient besoin du nombre pour vaincre et jugeaient l'intervention suédoise indispensable. Charles-Jean se tenait à portée, mais à distance. Il fallut les instances multiples et réitérées de ses collègues de toute nation pour le décider à marcher au feu, à fermer le cercle où se débattait l'armée française. Une fois sur le champ de bataille, devant le piège qu'il s'était en somme tendu, il s'y jeta tête baissée. Drapé de velours violet, chamarré d'or, empanaché aux couleurs suédoises, un sceptre de parade à la main, on l'eût dit déguisé avec une

recherche propre à dissimuler complètement son passé. Sous ses yeux complaisants, une trahison préparée par ses proclamations et sans précédents dans les annales militaires s'accomplit. En plein combat, drapeaux déployés et armes chargées, les Saxons se tournèrent contre leurs frères d'armes du matin, et Bernadotte fit soutenir leur feu par des artilleurs-artificiers anglais, qui lançaient des fusées à la Congrève. On l'aurait même entendu dire ironiquement : « Encore quelques coups à mitraille sur ces Français que j'aime tant ! » Après avoir souhaité en vain d'être l'épée dirigeante de la coalition, il était devenu le « poignard de miséricorde » à l'aide duquel les vaincus de Lutzen et de Bautzen venaient de frapper et d'abattre leur vainqueur.

Le lendemain, sur la grande place de Leipzig, il but jusqu'à la lie le calice de son triomphe. Les souverains de Prusse, d'Autriche et de Russie l'accablèrent de félicitations intéressées, que le tsar assaisonna de ses insinuantes flatteries : « Les coups décisifs sont portés. La France va se prononcer sur son sort ; elle vous devra sa liberté et la paix, vous serez le médiateur entre elle et l'Europe, et qui sait, ajoutait-il d'une voix d'autant plus caressante qu'elle ne formulait aucune promesse ferme, qui sait où une heureuse étoile peut vous conduire ! »

Ainsi ranimé dans ses espérances, Bernadotte, dégrisé de l'ivresse du combat, se conduisit envers ses anciens compatriotes moins en Suédois qu'en Français. Il prodigua les secours aux blessés, réclama et obtint la garde d'un certain nombre d'officiers prisonniers, et aussitôt essaya sur eux sa faconde tentatrice : « Pourquoi, leur dit-il sans ambages, la France a-t elle été choisir un Corse pour le mettre à sa tête ? Il y avait pourtant d'autres généraux dans la République. Je suis du pays de Henri IV, moi ! » Parmi ses auditeurs, les uns protestèrent en refusant l'argent qu'on leur offrait : d'autres, plus hardis, prirent respectueusement la défense de l'empereur. Un de ces vaincus, le général Delmas, riposta aux accusations en accusant à son tour. Cet ancien officier de l'armée du Rhin, resté républicain et disgracié comme tel par le Premier Consul, n'avait repris du service que depuis quelques mois et gisait, blessé mortellement de la veille, à

l'hôpital de Leipzig. Bernadotte, suivi de Langeron, l'ex-camarade de Delmas au régiment de Touraine devenu général russe, vint le voir, et tous deux s'imaginèrent le consoler en lui parlant de leur haine commune contre Bonaparte; mais le mourant, indigné : « Toi, dit-il à Langeron, tu as été proscrit, tu dois peu à la France et rien à Napoléon, sers ton maître et sois heureux, si tu le peux. Quant à toi, Bernadotte, fils de la Révolution, comblé des bienfaits de l'empereur, tu voudrais me voir ton complice ; n'insulte pas mon agonie, traître, et laisse-moi mourir honnête homme ! »

Pendant les deux derniers mois de 1813, Charles-Jean disparaît du théâtre principal des événements. Il se retire dans l'Allemagne du Nord, sous prétexte de veiller aux intérêts suédois et de s'assurer contre le Danemark la possession de la Norvège ; mais il reste aux aguets du côté du Rhin et de Paris. Une brochure fut répandue alors, signée de Schlegel, où il était montré aux peuples et aux rois avec une complaisance qui trahit, dans le portrait, la main du modèle. « Il sait, disait l'auteur sous une inspiration facile à deviner, manier la plume aussi bien que l'épée. » Son nom seul a fait « une impression profonde sur les cœurs vraiment français ». Lui-même a paru dans la lice, a jeté le gant au despote « avec ce front serein et cet air si noble qui rappellent l'image de Bayard et de Duguesclin ». Les gazettes allemandes répandaient certaine proclamation à l'adresse des Français (datée de Hanovre, 6 novembre), où il se présentait à eux comme un sauveur et que depuis il crut bon de désavouer. De Londres, madame de Staël continuait à lui faire passer des informations utiles, et Benjamin Constant venait en son nom à Hanovre apporter au Béarnais, comme il s'exprime dans son *Journal*, la plume qui rédigera seize mois après pour Napoléon l'*Acte additionnel*. On ne dit pas qu'un plan ferme de gouvernement soit sorti de leurs entretiens. Le but immédiat à poursuivre, tout négatif, était la chute du tyran, et ce fut pour la hâter que le conseiller d'occasion de Bernadotte lança, au mois de décembre, sa brochure *De l'Esprit de conquête et de l'usurpation dans ses rapports avec la civilisation européenne*.

A la même époque, un officier français, resté anonyme,

rédigeait un mémoire qu'il avoue inspiré par le tsar et par « un grand prince, son allié ». Il y prônait, en vue de la paix prochaine, l'idée d'une France reconstituée dans les limites de la Gaule, avec Napoléon II et une régence, en une fédération dont les membres auraient été les maréchaux, gouvernant à titre de fiefs militaires les anciennes provinces. Ce projet dut être insinué çà et là, car on surprend Bernadotte disant le 22 décembre à un de ses familiers : « Un des maréchaux m'offre ses services, à condition que je lui procurerai la Provence[1] ». Rapprochée de ce fait que Masséna, suspect pour ses liaisons avec Fouché, venait d'être relégué dans le commandement de la division militaire de Marseille, cette parole doit être vraie, et Bernadotte a suffisamment désigné son complice.

Dès ce moment la chute de l'Empire était inévitable et prochaine, et l'ex-maréchal en escomptait à son profit personnel toutes les conséquences possibles. Napoléon vaincu et emprisonné dans les frontières de l'ancienne France, il était considéré comme le vengeur de l'Europe et le rival heureux du grand homme ; Napoléon abdiquant au profit de son fils, il était désigné pour la régence ; les Bourbons restaurés, il jouait, au moins temporairement, le rôle de Monk ; la République rétablie, il devenait au pis-aller consul ou dictateur. A supposer même un démembrement de la France, il se fût contenté d'une principauté aux Pays-Bas ou sur les Pyrénées. Mais la pensée qu'il caressait le plus volontiers était celle de fonder, avec les attributs de souverain constitutionnel, une cinquième dynastie. Il se vit plus d'une fois, dans un avenir prochain, présidant à Paris à une transaction entre la Révolution et l'ancien régime, à une médiation entre la France et l'Europe, jetant « l'épée de Brennus » dans la balance et, en vertu de son origine première — que dis-je? en vertu de services rendus à la République — rétablissant à son profit la monarchie.

Pour se faire pardonner ses prétentions, le prince de Suède

1. De Suremain, *Mémoires manuscrits*. Ces mémoires, œuvre d'un officier d'artillerie du régiment d'Auxonne, émigré, qui vécut vingt ans en Suède, contiennent, sur les règnes de Gustave IV et de Charles XIII, un grand nombre de particularités intéressantes, et seront sans doute un jour publiés.

défendait alors de deux manières, dans les conseils de la coalition, les intérêts de son ancienne patrie. Il demandait d'abord aux vainqueurs d'assurer leurs récents avantages sans en poursuivre de nouveaux, d'organiser l'Allemagne délivrée et d'offrir sincèrement à la France, avant d'envahir son territoire, une paix digne d'elle. C'était selon lui le moyen le plus sûr d'isoler Napoléon de son peuple, c'était l'humilier en lui arrachant toutes ses récentes conquêtes, et préparer quand même, sous une impulsion venue de l'intérieur, sa chute. Les alliés dédaignèrent ces raisons, lancèrent pour la forme leur hypocrite déclaration de Francfort et, en plein hiver, le passage du Rhin fut décidé. Bernadotte sentait bien quelles répugnances il soulèverait en se montrant en armes sur le sol français ; peut-être eût-il passé outre, s'il eût obtenu le titre de généralissime, car il eût alors modéré et dirigé à son gré l'invasion, de façon à s'attirer, en dépit de sa situation fausse, la gratitude des vaincus. Cette satisfaction lui fut, dit-on, refusée comme elle l'avait été déjà l'année précédente, et il redevint momentanément tout Suédois, attendant l'occasion de reparaître sous des traits propres à le faire reconnaître et supporter par les Français.

Sur un autre point, le prince de Suède se replaçait à quinze ans en arrière, et s'inspirait de son vieux patriotisme. Il déclarait qu'en tout état de cause la France devrait conserver les limites tracées à Campo-Formio, la « frontière naturelle » du Rhin, ainsi qu'il l'affirmait dans un de ses bulletins militaires et dans sa correspondance avec le tsar. S'il devenait roi au milieu de ses concitoyens, il voulait l'être, non du domaine capétien, mais de toute la terre de Gaule. La France impériale, débordant sur l'Europe des bouches de l'Elbe à celles du Cattaro, lui était odieuse comme l'œuvre de son ennemi ; la France républicaine, celle qu'il avait contribué à faire, sous le drapeau de Fleurus, lui semblait inviolable.

On comprend dès lors avec quels sentiments de gêne ce prétendant honteux devait accueillir les sollicitations infatigables du parti royaliste. Elles lui furent apportées à la fin de cette année 1813, à son quartier général de Lunebourg, par le comte Louis de Bouillé.

Louis XVIII n'avait pas été découragé par le piteux échec

de La Ferronays ; il croyait que l'élu des Suédois lui apporterait bon gré mal gré une aide efficace, crainte de perdre, au moment de la contre-révolution générale, tout espoir de régner à Stockholm. Graduant avec art ses avances, il lui fit écrire cette fois par le prince de Condé, l'ex-correspondant de Pichegru, le plus recommandable des soldats de l'ancienne France. Condé répugnait vivement à frayer avec ce nouveau « cousin », échappé de la caverne régicide, que les usages monarchiques lui avaient imposé; il se résigna enfin, par considération pour une réputation militaire qu'il ne jugeait pas trop au-dessous de la sienne. Bouillé lui-même fut désigné avec une intention marquée ; sa femme était une créole de la Guadeloupe et, au point de vue de ses intérêts de famille, il pouvait se regarder un peu comme sujet de S. M. suédoise. Ce choix impliquait la reconnaissance de la cession de cette île ; mais la doctrine de l'indivisibilité du royaume, toujours professée par les héritiers de Louis XIV, n'était pas pour eux applicable aux colonies. Bouillé se fit donc présenter comme un habitant de la Guadeloupe empressé de connaître le fils de son souverain. En tête à tête, il déclina son nom, exhiba l'épître princière qui lui servait de lettre de créance et, au nom de son maître, formula les assurances d'estime et d'admiration naguère prodiguées à Gustave IV. On le paya en semblable monnaie, en phrases sur le despotisme du Corse et la gloire des Condés, et en une invitation à aller étudier au grand quartier général les dispositions des souverains. Bouillé se rendit à Francfort, où il fut reçu poliment, mais avec indifférence. Quand il repassa par Kiel pour regagner l'Angleterre, Bernadotte se montra un peu plus explicite : « Que le comte d'Artois débarque en Hollande lors de mon entrée en Belgique, nous arborerons le drapeau blanc à côté du drapeau suédois et, Dieu aidant, je les conduirai aux Tuileries ». Ce n'étaient point là encore des promesses précises, comme les événements ultérieurs le firent bien voir. Seulement, pour donner un semblant de satisfaction au prince de Condé, Charles-Jean ordonna la formation dans son armée d'un régiment dit royal-suédois et composé de prisonniers français. Le colonel Montrichard était un émigré; mais les officiers et les soldats étaient aux trois quarts des sujets malgré eux de Napoléon,

Italiens et Allemands traînés dans les rangs de la Grande Armée et étrangers de toute manière aux Bourbons. Par ce vain étalage de protection, Bernadotte satisfaisait son amour-propre et se conciliait partout les amis de l'ancien régime. Le but final, unique, était l'avènement de sa propre légitimité, fondée sur la victoire de ses alliés et le suffrage, plus ou moins fictif, de ses anciens compatriotes.

Dans le cours de ses entretiens avec Bouillé, il avait touché la question, capitale à ses yeux, des frontières du Rhin et s'était convaincu de la répugnance des Bourbons à garder le prix des victoires républicaines. Cette déclaration lui fut explicitement renouvelée dans un factum publié sous la rubrique de Londres et intitulé *Tableau politique de l'Europe depuis la bataille de Leipsick*. L'auteur anonyme (c'était La Maisonfort) avait écrit ce manifeste en plein camp suédois, dans l'intérêt exclusif des Bourbons. Sa thèse était celle-ci : « L'Europe doit être rétablie sur ses anciennes bases, sous le haut patronage de l'empereur Alexandre; de même la France, rendue à ses rois légitimes, renfermée dans ses frontières de 1789 : rien de plus, rien de moins. » Il signifiait de plus à l'ex-général de la Convention, avec toutes les formes du respect, de n'avoir pas à convoiter le trône de saint Louis; il l'appelait grand homme, héros, mais le condamnait à la Suède à perpétuité et le défendait ironiquement contre des soupçons outrageants : « L'héritier d'une couronne, le fils adoptif d'un roi ne descendra pas au rôle d'usurpateur; il ne tentera pas de s'élever par une chute; il a des engagements sacrés à remplir et leur sera fidèle. »

II

La France était envahie depuis six semaines, Napoléon avait commencé à disputer les routes de Paris aux alliés lorsque, le 10 février, Charles-Jean passa le Rhin à Cologne. Le surlendemain, dans une proclamation à la nation française, il affirmait son intention de vivre exclusivement pour la Suède, mais il se recommandait en même temps d'une façon expresse

au souvenir de ses anciens compatriotes. Quelques jours après, il entrait à Liège; Schlegel, Benjamin Constant décoré de l'Étoile polaire, La Maisonfort à demi caché derrière Pozzo di Borgo figuraient toujours dans sa suite; Alexis de Noailles avait rejoint, à travers l'armée de Blucher, ses amis de France.

Tandis que les corps russe et prussien restés nominalement sous ses ordres s'avançaient dans la direction de Paris, le vainqueur de Dennewitz vécut immobile, au jour le jour, attendant les événements. Il gardait sous sa main sa petite armée. qui lui était nécessaire pour faire respecter ses droits, si la coalition devait en Suède, comme ailleurs, restaurer l'ancien régime et, tout en accueillant les ouvertures simultanées et contradictoires des royalistes, des constitutionnels, des bonapartistes même, il allait réunir de son mieux, à l'écart, les moyens de s'imposer à tous.

Les royalistes furent cette fois encore les plus empressés auprès de lui. Ils savaient les alliés mal disposés pour leur cause: quand ils virent, au milieu de l'invasion, un congrès réuni à Châtillon et la paix avec Napoléon encore possible, Bernadotte, l'ennemi personnel de l'« usurpateur », redevint leur suprême espérance. Ils étaient persuadés, parce qu'ils le désiraient, que ce Béarnais n'aspirait qu'à remettre sur le trône les descendants de Henri IV. Ils attendaient de lui un coup de main imprévu, une marche soudaine en avant qui brusquerait la fin du Congrès et terminerait à leur profit la campagne [1].

Ceux qui conspiraient à Paris le voyaient déjà venant à eux, sur le dire d'Alexis de Noailles et la foi, sujette à caution, d'une proclamation russe. Deux d'entre eux, Gain de Montagnac et Vinchon de Quémont, partirent le 9 mars à la rencontre du libérateur attendu. Dès leurs premiers pas, ils se heurtèrent aux postes prussiens. Où était, que faisait le prince de Suède? Nul ne paraissait le savoir, et chacun dou-

1. « Bernadotte était alors le véritable objet de la confiance générale... C'était devant lui que Paris devrait s'ouvrir. » (M[me] de Chastenay, *Mémoires*, II, p. 268.) — « Il paraît qu'un grand nombre d'émigrés des départements de la Meurthe, de la Moselle, de la Meuse et de la Marne ont été se joindre à Bernadotte. » (Castellane, *Journal*, 17 janvier 1814, I, p. 245.)

tait de son zèle pour l'ancienne dynastie. Les généraux prussiens engagèrent Montaignac et son compagnon à se détourner de la route du nord et à aller plaider leur cause au quartier général russe. Ceux-ci, leur mission changeant de but, rentrèrent à Paris chercher de nouvelles instructions et en définitive ne se remirent pas en route. Ils commençaient à être édifiés sur les desseins de leur prétendu protecteur, et Chateaubriand qui achevait, pour la lancer au moment opportun, sa brochure *De Buonaparte et des Bourbons*, se fit, dans certaines phrases très claires pour les contemporains, l'interprète des déceptions et des rancunes royalistes : « Si nous revenons à la monarchie, écrivait-il, c'est le comble de la honte et de l'absurdité de la vouloir sans le souverain légitime... Ne soyons pas trouvés en telle déloyauté que de déshériter notre naturel seigneur pour donner son lit au premier compagnon qui le demande... »

Le comte d'Artois n'était pas plus confiant que ses fidèles de l'intérieur. Il n'avait pas répondu à la proposition rapportée par Bouillé en Angleterre et s'était glissé clandestinement en France par Bâle. Tandis qu'il se morfondait inaperçu à Vesoul, Louis XVIII renouvelait ses tentatives auprès de Bernadotte. A la fin de février, le marquis de Chabannes passa sur le continent avec une double mission : faire arborer le drapeau blanc sur les places de l'ancienne frontière, faire intervenir pour la même cause l'armée campée autour de Liège. Un de ses suivants, le Breton Gouvello, fut chargé de porter un appel pressant au loyalisme de l'ancien sujet de Louis XVI ; par l'entremise de La Maisonfort, il put faire passer son message aux mains du destinataire, ainsi que des exemplaires des proclamations répandues dans les départements du Nord. Chabannes suivit de près son envoyé, et le 20 mars le prince de Suède lui donna audience. Pendant une heure il lui parla avec volubilité, sans suite, avec l'intention évidente de ne pas lui donner de réponse précise. Pourquoi Monsieur n'était-il pas venu à sa rencontre ? Il ne lui aurait pas résisté et se serait peut-être perdu, lui et les siens. Au milieu de considérations inattendues sur les causes de la Révolution, les abus de l'ancien régime, les lettres de cachet, il protesta qu'il aimerait mieux mourir que de rendre sa

patrie esclave, et n'exprima qu'en termes vagues son désir de servir les Bourbons, uniquement pour la gloire. D'autre part, la veille, un de ses secrétaires avait insinué à Chabannes que le prince royal souhaitait d'être revêtu de la dignité de connétable ou, lors de la paix, d'obtenir la Belgique à titre viager, sauf à léguer ensuite sa principauté au roi ! En amusant ainsi l'agent de Louis XVIII, Bernadotte songeait surtout à obtenir de ce prince une pièce signée, authentique, impliquant la reconnaissance formelle de son élévation, en d'autres termes un document qu'il pût invoquer si, Napoléon tombé, on tentait de l'exclure à son tour de la famille des rois.

De Paris même, d'autres sollicitations venaient l'assiéger. Les mécontents et les intrigants du Sénat impérial, Sieyès et Talleyrand en tête, se préparaient à la crise prochaine, et Bernadotte leur semblait tout désigné pour sauvegarder leurs intérêts devant la coalition triomphante. Déjà, plusieurs mois auparavant, ils avaient reçu de ce côté des avances. On lit dans le journal d'un contemporain ces lignes très nettes quant au fait principal, très obscures quant aux circonstances accessoires et au but visé : « Quelques émissaires de Bernadotte, porteurs d'une proclamation et chargés d'une négociation *toute française*, sont arrivés à Paris (fin de 1813). Ils ne trouvent pas leurs anciens amis favorables à ce genre d'intérêt si imprévu, qui vient de glisser dans le danger commun sous la forme d'un parjure national. La proclamation et la négociation repassent la frontière dans le même incognito où elles sont arrivées[1]. » Une réponse plus favorable à ces insinuations arriva à Liège au printemps de 1814. Par quels intermédiaires? Nous l'ignorons ; ceux-là sans doute qui venaient à la même époque et dans le même sens tenter la fidélité du général Maison. Par crainte du rétablissement probable de l'ancienne monarchie, certains hommes publics eussent souhaité voir le prince de Suède devançant les étrangers à Paris et défendant contre eux les intérêts solidaires de la nation et de la Révolution. Il leur fut répliqué qu'à l'heure présente l'entreprise était chimérique et n'aboutirait qu'à déchaîner la guerre civile.

1. Norvins, *Portefeuille de mil huit cent treize*, II, p. 498.

Presque en même temps que les agents royalistes et constitutionnels, un messager secret de Napoléon arrivait à Liège (3 mars). L'empereur se sentait alors réduit aux dernières extrémités, en dépit de ses victoires. Les prétendants à sa succession se montraient ouvertement, le duc d'Angoulême en Béarn, le comte d'Artois en Franche-Comté. Le général Reynier, pris à Leipzig et échangé, venait de rentrer en France en passant par le quartier général russe. Alexandre s'était dit devant lui irréconciliable avec Napoléon, avait fait éventuellement appel aux chefs de l'armée et désigné d'avance à leurs suffrages un homme qu'on pouvait bien, disait-il, élire comme compatriote, puisque les Suédois l'avaient élu quoique étranger. L'empereur, avisé de cette conversation au moment même où on lui annonçait à tort l'entrée en ligne des Suédois, écrivit de Troyes le 25 février à son frère Joseph : « Est-ce que vous ne pourriez pas, de votre chef, envoyer au prince de Suède quelqu'un qui lui fît sentir la folie de sa conduite et le porter à changer ? » Le médecin Franzenberg, secrétaire de la princesse demeurée à Paris, fut choisi.

Pour cet envoyé assurément inattendu, Charles-Jean eut aussi de bonnes paroles. Il lui affirma que, s'il temporisait, c'était afin de permettre à l'empereur de faire la paix à Châtillon, paix indispensable, ajoutait-il, car, les alliés une fois à Paris, il n'y a plus d'Empire. Il lui aurait même remis un écrit où il offrait d'attaquer et de prendre à revers les Prussiens et les Russes, moyennant la promesse, signée de l'empereur, d'une souveraineté pour lui, au cas où cette nouvelle défection lui ferait perdre la Suède. Franzenberg, expédié par Joseph au quartier impérial, trouva Napoléon défiant à l'endroit de telles assurances, assez heureusement surpris toutefois pour prescrire au messager un second voyage. Peu de jours après, le 27 mars, on lui amenait le général suédois Skjœdebrand, enlevé par sa cavalerie entre Nancy et Saint-Dizier. Il l'entretint longuement et le renvoya à Liège avec ces mots : « Dites bien au prince de se rappeler qu'il est né Français. »

Charles-Jean pouvait d'autant mieux être tenté par ces avances que, depuis sa proclamation du 12 février, les alliés le tenaient pour un auxiliaire suspect, pour un ennemi du lendemain.

A la fin de février, ses troupes russes et prussiennes lui avaient été officiellement enlevées pour passer sous le commandement de Blucher et, le 1er mars, les quatre grandes puissances s'étaient investies du droit exclusif de dicter les conditions de la paix prochaine (traité de Chaumont). Les plénipotentiaires suédois, bien que munis de leurs instructions, ne furent admis que grâce à l'insistance du tsar au Congrès de Châtillon et durent y garder une attitude absolument passive. Alexandre lui-même ne se rappelait plus guère les préférences qu'il avait manifestées à Abo et à Leipzig. S'il avait encore parlé de Bernadotte au général Reynier, dans d'autres circonstances, comme pour pressentir l'opinion, il avait mis en avant le duc d'Orléans, le prince Eugène, fait même entrevoir la possibilité d'une république. Enfin, le 17 mars, il disait au royaliste Vitrolles avec désinvolture : « On a songé à Bernadotte, mais on y a renoncé. » Il préconisait en somme une attitude absolument passive de la part des alliés et une solution présentée, au moment opportun, par les représentants légaux de la nation française.

Instruit de ces dispositions, Charles-Jean se gardait de tourner le dos aux Bourbons, qu'il voyait déjà plus près de Paris que lui. Il ne voulait pas non plus repousser les propositions de Napoléon. Protéger l'empereur, c'était enlever aux Bourbons une chance de succès ; aussi sollicitait-il Alexandre de faire conclure cette paix qui eût confondu l'orgueil de l'un sans le sauver et anéanti l'espoir renaissant des autres. Pour compléter son jeu, il faisait sonner bien haut son mécontentement contre les alliés, répandait dans les villes du Nord des proclamations et des écrits anonymes destinés aux soldats, où on le montrait comme l'homme nécessaire, prêt à faire tous les sacrifices, à justifier toutes les espérances[1]. Il lui eût fallu, pour s'imposer aux Français, des forces françaises, et ces forces, il les voyait encore organisées en groupes plus ou moins solides, près de lui et loin de Napoléon, à Lille, autour de Maison, son ancien aide de camp, à Hambourg, autour de Davout, son ancien collègue, à Anvers, autour de

1. Ségur, *Histoire et Mémoires*, VII, p. 204. Lettre à madame Moreau (19 mars) citée par Sarrans, *Histoire de Bernadotte*, II, p. 137. Lettre du ministre autrichien Vincent (interceptée) à Metternich (Liège, 20 mars). *Corr. Suède*, vol. 298.

Carnot, qu'il avait connu au temps des victoires républicaines.

Il s'adressa d'abord à Maison, sur lequel son influence pouvait le plus facilement s'exercer. Des communications furent échangées entre eux par des émissaires secrets, et la question de la succession de Napoléon en fit d'abord les frais.

Maison, stupéfait des prétentions du prince, les qualifia en conséquence dans son langage soldatesque. Bernadotte dut lui laisser croire qu'il redoutait le triomphe complet des coalisés et lui fit transmettre des assurances en ce sens par Franzenberg, qui retournait à Paris. Ces assurances furent telles que Maison, réfugié avec quelques milliers d'hommes sous le canon de Lille, put impunément, au milieu de mars, pousser une pointe à travers la Belgique, jusque sous Anvers. Les Suédois, qui eussent pu le prendre en flanc et l'écraser, vu la supériorité de leur nombre, restèrent l'arme au pied sur la Meuse. N'était-ce pas déjà là, de la part de leur chef, une coopération indirecte [1] ?

Tout en gardant de ce côté une attitude passive, Charles-Jean conçut l'idée de rallier à lui les garnisons françaises enfermées dans les places de l'Elbe et du Rhin et de se jeter, au bon moment, sur l'arrière-garde des armées d'invasion. Le principal auxiliaire à gagner était Davout, son ennemi personnel, qui tenait Hambourg avec trente mille hommes. L'émissaire qu'on lui dépêcha, un certain Rainville, prit peur au moment décisif, n'osa jamais articuler devant Davout, dont il connaissait la rude franchise, les propositions dont il était chargé et repartit comme il était venu. Un semblable projet était-il réalisable? Davout eût-il donné les mains à une entreprise qui peut-être eût sauvé l'Empire, mais en tout cas grandi un homme qu'il détestait au détriment de l'empereur? Ses soldats eussent-ils suivi le général qui venait de mitrailler,

1. Langeron va plus loin : « Il (Bernadotte) offrit au comte Maison de se joindre à lui, de rassembler ainsi 40 000 hommes, de marcher sur nous et ne nous couper la seule ligne de communication qui nous restait en occupant Avesnes, où il n'y avait qu'un faible bataillon... Si nous eussions éprouvé quelque échec, Bernadotte pouvait nous perdre et l'eût fait ». Cf. Beugnot, *Mémoires*, I, 68-78 et *Mémoires du duc de Raguse*, VII, p. 25 et suivantes.

le sourire à la bouche — on le disait bien haut parmi eux — leurs camarades à Leipzig[1] ?

Cependant les événements se précipitaient ; le congrès de Châtillon était dissous ; les armées alliées, laissant Napoléon derrière elles, opéraient leur marche concentrique vers Paris. Encore quelques jours, et le sort de la France était décidé. Bernadotte, laissé à l'écart, fit partir son aide de camp Skjœdebrand pour le grand quartier général. Il voulait, a-t-il affirmé depuis, obtenir satisfaction complète pour ses intérêts dans le Nord, se faire rendre, en vue de sa lutte contre le Danemark, ses contingents russe et prussien. Cela est possible, mais il attendait probablement aussi un autre effet de cette mission. Il venait d'apprendre ce qui avait été dit et fait à Troyes le 17 mars, le désaveu explicite par le tsar de sa candidature, ainsi que la résolution des alliés de ne point désigner le futur souverain de la France. Skjœdebrand n'était-il pas chargé de rappeler à Alexandre ses promesses ? On a vu la destination que les hasards de la guerre donnèrent au messager et le résultat inattendu de son voyage.

Ne recevant pas de nouvelles de son envoyé, incertain et inquiet, le prince de Suède quitta Liège incognito, dans les derniers jours de mars, et se rapprocha du théâtre des événements. Il arriva ainsi à Nancy. « Il s'y tint, écrit Langeron, caché dans une auberge, et n'y vit que quelques-uns de ses anciens amis, de fougueux jacobins. Il désirait savoir par eux s'il pouvait, malgré les Français et malgré les alliés, devenir roi de France ou chef de république. » Monsieur, « lieutenant général du royaume », venait d'arriver de son côté à Nancy pour observer de plus près les symptômes du réveil royaliste ; informé de la présence du Suédois, il eut la candeur de lui demander une entrevue. Bernadotte s'excusa pour des motifs plus ou moins valables et, au bout de quatre jours, averti que Napoléon se dirigeait vers la Lorraine pour rallier les garnisons de l'Est et prendre ses ennemis à revers, il rebroussa brusquement chemin.

A sa première étape, une autre surprise désagréable l'attendait ; Louis de Bouillé arrivant d'Angleterre, qui l'avait cher-

1. Thiébault, *Mémoires*, V, p. 182-187.

ché inutilement à Liège et lui courait après à franc étrier, le rejoignit. Il était porteur d'instructions lui prescrivant de connaître à tout prix les intentions définitives du prince et de lui offrir, avec le titre de généralissime des armées françaises, « l'autorité et la prééminence nécessaires à l'exécution de ses nobles projets ». Il apportait de plus une lettre autographe de Louis XVIII, où le prince, s'adressant cette fois directement à son « très affectionné frère », associait en eux, pour le triomphe de la bonne cause, le compatriote et le descendant de Henri IV. Bernadotte lut avec recueillement l'épître royale, promit de la conserver comme son plus cher trésor, mais congédia Bouillé avec des phrases banales de dévoûment et de sympathie ; puis il reprit sa route vers Liège, où il reparut le 4 avril au soir[1]. En même temps que lui, arrivait aux Pays-Bas la nouvelle de la prise de Paris et des premières manifestations en faveur des Bourbons. Sans perdre un instant, il traça pour le prince de Condé une lettre de félicitations, où il souhaitait de mauvaise grâce la bienvenue au panache blanc et insistait sur les obstacles que Napoléon, encore debout à la tête d'une armée, pourrait opposer à la Restauration.

Il n'avait pas perdu tout espoir pour lui-même et méditait une dernière et étrange *combinazione*. Le 10 avril, il transféra son quartier général à Bruxelles et fit présenter à Carnot qui tenait encore, non loin de lui, dans la place d'Anvers, une lettre où il lui annonçait que le Sénat avait rédigé une Constitution et appelé « Louis-Stanislas-Xavier » au trône. Il ajoutait : « En vous proposant de remettre la forteresse dont vous avez le commandement et de joindre vos troupes à celles que je mène à la conquête de la paix, je témoigne mon désir de conserver à la France un homme qui peut encore lui être si utile ». Carnot sut lire entre les lignes et répondit le jour même n'être qu'un soldat et vouloir rester tel ; il attendait de Paris les ordres authentiques du nouveau gouvernement et était prêt à s'y soumettre ; puis : « Cette résolution ne peut manquer d'obtenir l'approbation d'un prince né Français, et

1. Stedingk à Suremain, 5 avril (papiers de Suremain). Cette lettre est très précieuse pour fixer l'itinéraire et préciser les démarches de Bernadotte pendant les derniers jours de l'Empire.

qui connaît si bien toutes les lois que l'honneur prescrit. » Le prince comprit et se mit seul en route pour Paris, rendez-vous général de l'Europe monarchique victorieuse.

Un témoignage encore inconnu, mais authentique et digne de foi, révélera jusqu'à quel point Bernadotte avait pris ses précautions contre le retour de l'ancienne dynastie : « Le prince, écrit le général de Suremain dans ses Mémoires inédits, a écrit à Blucher et à Wellington pour leur proposer de se rendre indépendants. C'est un fait connu du roi de Prusse et du ministère anglais. » Il ajoute : « Blucher répondit à ce sujet une lettre extrêmement forte et désagréable. Le hasard la fit tomber entre les mains d'Adlercreutz, chef d'état-major de l'armée suédoise, qui avait l'ordre d'ouvrir les lettres adressées au prince royal pendant son voyage à Paris. Il la renvoya à Blucher. »

En ce qui concerne Wellington, un fait certain, bien qu'à peu près ignoré, vient à l'appui de l'assertion qu'on vient de lire. Vers la fin de mars, un certain Vielcastel, colonel français pris à Brême l'année précédente, vint secrètement dans le midi de la France ; il apparut soudain à Pau, ville natale de Bernadotte, se disant général-major au service suédois, et présida aux premières démonstrations des habitants en faveur de la race de Henri IV. Cependant, le jour de Pâques, après avoir lu dans la cour du château, devant la foule assemblée, une proclamation royaliste, il poussa le cri inattendu de *Vive Bernadotte !* auquel répondit un cri unanime de *Vive Henri IV !* Même un des assistants, pénétrant la pensée secrète du personnage, lui riposta en entonnant le cinquième couplet de *la Marseillaise :*

Tremblez tyrans et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis.

A la suite de cette scène étrange, Vielcastel disparut subitement de la ville. Ne serait-ce pas cet officier, partisan hypocrite des Bourbons comme son maître, agent honteux de la candidature suédoise, qui aurait apporté à Wellington le message de Bernadotte? Nous savons, d'autre part, qu'il fut peu de temps après arrêté à Bordeaux par ordre du duc d'Angoulême. L'empereur Alexandre, on devine à quelles sollicitations, le fit mettre en liberté.

Déçu dans ses dernières espérances, le candidat malheureux au trône de France était venu prendre rang derrière les chefs de la coalition, sur le théâtre principal de leur triomphe; on le voit assister le 15 avril, avec eux, à l'entrée de l'empereur d'Autriche à Paris. La révolution dont il s'était flatté de recueillir le bénéfice n'avait pas même eu lieu contre lui ; elle s'était opérée sans lui. Au grand conseil tenu le 31 mars dans le salon de Talleyrand, où le rétablissement des Bourbons fut décidé, Alexandre daigna bien se rappeler un moment son protégé d'Abo; il prononça son nom à demi-voix, en passant, comme pour acquitter une promesse qui lui pesait ; il ne répliqua rien à l'objection de Talleyrand : « Pourquoi un soldat, quand nous rejetons le premier de tous? » Pourtant deux jours après, au moment où le Sénat prononçait la déchéance de l'empereur, le nom de Bernadotte revint sur les lèvres du tsar, mais comme un souvenir fugitif, alors qu'il disait aux maréchaux comme naguère à Reynier : « Qu'on élise quelqu'un d'entre vous, comme on a élu le prince de Suède! »

Bernadotte s'était étrangement abusé en pensant trouver quelque part un appui ou même un encouragement pour ses vaniteuses chimères. Bien que trompée, son ambition apparaissait à tous, Français ou alliés, inopportune, ridicule ou odieuse. Schlegel, son apologiste, ne se gênait pas pour dire : « C'est un merle qui se croit un aigle! » Benjamin Constant, dans une nouvelle édition de sa brochure, le proclamait grand homme, mais, dans son *Journal*, il déplorait la « sotte chute » de son héros et, dès le 3 avril, s'était rallié au nouveau pouvoir ; Carnot et Davout arboraient le drapeau blanc; Maison venait saluer, au nom de l'armée, Louis XVIII à son débarquement à Calais. Charles-Jean demeura environ huit jours à Paris, déconcerté et marri de son entreprise manquée, au milieu de visages défiants ou hostiles. Les maréchaux accueillirent froidement leur ancien collègue, transformé en Altesse Royale, chevauchant, avec le grand cordon de l'Épée, dans l'état-major des souverains. Ils lui reprochaient d'avoir été la cause déterminante des défaites françaises, puis d'avoir, au dernier moment, par les fausses espérances qu'il avait éveillées, empêché l'empereur de traiter à Châtillon. Même la femme de l'un d'eux, la légen-

daire madame Sans-Gêne, aurait jeté à ses oreilles, par une porte entr'ouverte, la qualification de traître qui, à son aspect, brûlait tant de lèvres. « Je suis trop malheureux », fit-il dire à La Fayette, qui se présenta inutilement deux fois pour le voir. En revanche, il s'épancha en conversations quotidiennes avec Bourrienne, un des disgraciés de l'Empire devenu un des triomphateurs du jour, et ne lui dissimula ni l'espoir qu'il avait eu de régner en France, ni l'étonnement que lui causait le rappel de l'ancienne dynastie.

L'empereur Alexandre n'eut pas même à s'excuser près de lui d'avoir si faiblement soutenu sa candidature. Il avait entre les mains un dossier accablant contre lui : une lettre de sa main à Napoléon, interceptée par Blucher le 24 mars ; des dépêches de Maison relatant ses projets d'offensive contre les alliés, surprises par Langeron dans la nuit du 27 au 28, enfin la pièce rapportée de Liège par Franzenberg, livré par Savary, l'ex-ministre de la police impériale [1]. Il lui convint de les interpréter dans un sens favorable à son interlocuteur, de lui accorder spontanément les circonstances atténuantes, mais il lui fit comprendre que son prompt départ était nécessaire. Bernadotte eut beau en public se dire heureux de l'issue des événements; sa joie factice n'en imposait à personne, et les Bourbons eux-mêmes, éclairés par Alexis de Noailles, La Ferronays, Louis de Bouillé, estimaient à leur valeur ses promesses. Il laissa néanmoins entendre qu'il demeurait seul en état de réconcilier au pied du trône les diverses fractions de l'armée impériale et qu'il eût accepté temporairement, sans renoncer à la Suède, un titre de généralissime ou tout autre équivalent.

N'ayant pu devenir ni roi, ni maire du palais, Charles-Jean reprit, au bout de quelques jours, la route de Bruxelles. Le 23 avril, il avait vu le comte d'Artois aux Tuileries; une semaine après, il salua en passant Louis XVIII à Compiègne. Il ne sut oublier devant eux ni sa première origine, ni ses ambitions récentes, et il se laissa aller à leur exposer ses vues, qu'on ne lui demandait pas, sur le meilleur mode de gouver-

1. Langeron, *Mémoires manuscrits*. — Rovigo, *Mémoires*, t. IV. — Pasquier, *Mémoires* t. II. — Touchard-Lafosse, *Histoire de Charles XIV* (ce dernier ouvrage est une apologie).

nement pour la France. Au premier, il débita cette maxime, qu'on a pu attribuer à Napoléon comme à Mazarin et que l'opportunisme contemporain ne désavouerait pas : « Pour mener ce pays, il faut une main de fer avec un gant de velours. » Au second, qui mettait la dernière main à sa Déclaration de Saint-Ouen, il fit comprendre qu'il repoussait, comme n'étant plus de saison, tout appel au droit divin, toute constitution octroyée. C'était parler à la fois comme Alexandre, l'élève de Laharpe, et comme La Fayette, l'ami de Washington. Il eût préféré voir le descendant de saint Louis s'en tenir quelque temps à la dictature pure et simple, amuser ses sujets par des phrases sonores sur le patriotisme et la gloire nationale et leur dicter, sans y paraître, une constitution émanée en droit de la volonté populaire[1]. Bernadotte est resté toute sa vie très libéral en paroles, avec des retours involontaires, dans son langage et sa conduite, de caporalisme et de jacobinisme. S'il eût régné en France, il eût continué le régime impérial, avec l'empereur en moins et quelques hommages de forme à l'esprit de 1789 en plus.

Dès le mois de mai 1814, le prince royal de Suède avait regagné ses futurs États, ayant devant lui la perspective d'un exil cette fois irrévocable. Il se résignait à n'être plus, pour les Français, pendant les trente dernières années de sa vie, que le « roi de Suède et de Norvège, des Goths et des Vandales ».

LÉONCE PINGAUD

1. C'est du moins Charles XIV qui affirmait plus tard, au ministre de France, avoir parlé en ces termes à Louis XVIII (10 août 1819. — *Corr. Suède*, vol. 303).

ADOPTEE

Monsieur et madame Philipin habitaient la petite maison blanche sur la route.

Lorsque monsieur Philipin, ancien fonctionnaire en Cochinchine, avait quitté l'administration, il était venu s'établir avec sa femme au Tonkin, où il vivait à l'aise, grâce à sa pension. Ils avaient acheté un terrain, bâti une jolie maison et planté le jardin.

Tout le monde connaissait monsieur et madame Philipin, qui, d'ailleurs, étaient très reconnaissables à une ou deux particularités. Petits tous les deux et se ressemblant, ils avaient de bonnes figures rondes, aimables et encore fraîches. Quoique n'ayant pas d'enfants, ils s'appelaient toujours l'un l'autre « papa » et « maman » ; ce n'était que dans des circonstances d'une gravité exceptionnelle que monsieur Philipin donnait à sa femme son nom de « Rose » et que « maman » disait « Jean Philipin ». Signalons de plus dans la mise de madame Philipin une tendance ultra-conservatrice : ses robes, toujours à la mode du jour où elle avait fait son entrée dans le monde, ne dataient pas d'hier. Monsieur et madame Philipin étaient bien connus, quoiqu'ils ne sortissent jamais et n'assistassent à aucune réunion ni à aucune fête. Ils vivaient l'un pour l'autre et tous deux vivaient pour leur jardin.

Oh ! le joli nid bien doux que cette petite maison blanche

au milieu de ses arbustes en fleurs ! Trois grandes pièces carrées, celle du milieu servant de salle à manger ; à gauche, la chambre à coucher ; à droite, le salon. Le long de la façade, une véranda bien garantie du soleil par des stores verts, et un joli perron descendant au jardin, orné de vases pleins de fleurs. Au dehors comme au dedans, régnait la propreté la plus méticuleuse. Madame Rose voyait à tout elle-même et méprisait fort les habitudes créoles.

Jean Philipin, en bras de chemise, travaille dans le jardin derrière la maison, « maman » lisse ses cheveux devant le miroir de sa chambre, noue sur sa tête un grand chapeau de paille, prend son parapluie et enfile une paire de mitaines.

— Papa, crie-t-elle, je m'en vais !

— Bien, bien, maman. Tous mes compliments à la bonne sœur Maria !... Sois tranquille, ne te presse pas, je veillerai à tout.

Il a posé sa bêche et, après avoir essuyé du revers de sa manche son visage baigné de sueur, il met sur les joues fraîches de sa femme deux baisers sonores. Une minute plus tard, madame Rose, après avoir refermé soigneusement sur elle la petite barrière du jardin, s'en va le long de la route à pas menus. Jean Philipin, debout près de la porte, la suit des yeux. Arrivée à la bifurcation des deux routes, madame Rose se retourne et lui envoie de la main un baiser.

Chaque fois que l'un ou l'autre sort pour aller à la ville, qui est là juste au bout de l'avenue et consiste en deux ou trois magasins groupés autour de la Banque, ce sont toujours ainsi de tendres adieux...

Une fois pourtant, madame Rose ne s'est pas retournée et n'a pas envoyé de baiser !

Ce jour-là, en rentrant, madame Rose avait vu tout de suite qu'il y avait de l'orage dans l'air. Après avoir dit bonjour à son mari, comme elle lui annonçait qu'elle rapportait un morceau de fromage tout récemment arrivé par le frigorifique, Jean Philipin était devenu rouge jusqu'aux oreilles, et s'était contenté de répondre sèchement que ces fromages-là étaient loin d'être aussi bons qu'on le disait. Telles avaient été ses paroles textuelles. Il ne put, cela va sans dire, rester longtemps à ce diapason. Il avait encore déclaré d'un air

digne qu'il ne voyait pas pourquoi madame Rose ne portait pas de bas de couleur, puisque toutes les femmes en portaient. Madame Rose, n'en pouvant croire ses oreilles et absolument désespérée, avait alors fondu en larmes.

On s'était expliqué. Pourquoi madame Rose, en sortant, n'avait-elle fait aucune attention à son mari? Il était resté longtemps sur le pas de la porte à la suivre des yeux; elle ne s'était même pas retournée!

Madame Rose avait répondu que si Jean, au lieu de rentrer tout de suite de mauvaise humeur, avait attendu un moment, il aurait remarqué un monsieur sur la route, plus bas. Si madame Rose avait envoyé un baiser comme elle en avait l'habitude, est-ce que le monsieur n'aurait pas pu le prendre pour lui?

L'explication donnée, on avait fait la paix, mais de ce jour, le tournant de la route avait été baptisé : le coin du baiser...

Madame Rose suivit la route, passa devant la Résidence, arriva à l'hôpital où elle demanda la sœur Marie.

— Enfin, madame, — dit la bonne sœur quand, après l'échange des bonjours, elles se trouvèrent assises dans le parloir, petite pièce fraîche, blanchie à la chaux, — je crois que j'ai votre affaire. Voulez-vous attendre une minute?

La sœur disparut et revint presque aussitôt, un petit paquet dans les bras.

— Voyons, que dites-vous de cela? (Tout en parlant, la sœur démaillotait et présentait à l'inspection un bébé annamite qui pouvait avoir dans les quatre ou cinq jours.) Vous savez qu'ils ne sont jamais bien beaux si petits... Vous rappelez-vous le premier de madame Durand? Lui qui était si laid, il est devenu un très joli enfant; c'est une petite fille...

— Voulez-vous me la donner une minute, ma sœur?

Pendant qu'elle examinait l'enfant, sœur Marie lui raconta comment, le matin même, on avait ramassé sous la véranda un petit paquet allongé; on l'avait ouvert, et on y avait trouvé l'enfant. Les sœurs, folles de joie, voulaient la garder. On avait couru chercher de l'eau chaude pour lui préparer un bain, du lait pour la faire boire. La bonne sœur regrettait bien de ne pouvoir garder la pauvre petite abandonnée, mais où la mettre? C'est alors qu'elle avait pensé à madame Philipin et qu'elle lui avait écrit.

Depuis longtemps, les Philipin avaient envie d'adopter un enfant annamite, de préférence une petite fille. Leur fortune, placée tout entière dans le pays, où elle leur donnait de quoi vivre, ailleurs ne leur eût pas suffi. Il était donc bien probable qu'ils finiraient leurs jours dans la petite maison blanche. Et puis, habitués qu'ils étaient au climat de l'Orient, ils redoutaient les froids du Nord. Ils ne se connaissaient pas de proches parents vivants ; et ils pensaient que ce serait une grande douceur que de voir grandir un enfant autour d'eux.

Si bien qu'après avoir causé encore quelques instants avec la sœur Marie, madame Rose remmaillota l'enfant, la prit dans ses bras et rentra chez elle.

Jean Philipin, assis sous la véranda, jouissait de la fraîcheur du soir. Il s'élança, lorsqu'il entendit la grille se refermer, et courut au-devant de sa femme qui traversait le jardin.

Soirée à jamais mémorable pour les habitants de la petite maison blanche!... Jean Philipin, installé dans un grand fauteuil et armé d'un biberon fabriqué en hâte à l'aide d'une bouteille, s'était chargé du souper de bébé, pendant que « maman », à l'intérieur, s'occupait d'improviser un berceau avec un panier recouvert d'une vieille moustiquaire.

Après avoir longuement délibéré, les deux époux décidèrent qu'il n'y avait pas de plus joli nom à lui donner que celui de « Fleurette ».

Ce fut l'apothicaire qui, le premier, ébruita le secret. Il jura sur l'honneur qu'il devait y avoir un enfant chez les Philipin, à preuve qu'il venait de vendre un biberon et une boîte de lait conservé à M. Jean Philipin.

L'apothicaire faisait toujours grand commerce de nouvelles. Les uns se contentèrent de hausser les épaules; d'autres, plus curieux, le soir venu, s'en allèrent faire un tour sur la route du côté de la maison blanche, et là, en effet, dans la salle éclairée, ils aperçurent Jean Philipin se promenant de long en large, un maillot dans les bras.

A cette vue, l'un de ceux-ci, bel esprit et fort méchante langue, fut pris d'un tel fou rire et d'un si grand désir de savoir le mot de l'énigme, que, ma foi, il poussa la porte et vint sans façon demander ce qu'il en était.

Monsieur du Bel-Esprit, avant de rentrer chez lui, eut soin

de passer par la promenade, — l'avenue à laquelle un palmier solitaire donne son nom et où, les soirs d'été, on vient chercher un peu d'air et discuter les événements du jour. Il put confirmer le dire de l'apothicaire et donner une description détaillée des charmes de Fleurette.

On n'y comprenait rien. Quelle idée avait pu venir aux Philipin? A leur âge, s'embarrasser d'un enfant, et encore d'une petite enfant abandonnée, Annamite!... Dieu sait ce qu'il se dit de paroles à ce sujet! Mais les Philipin laissèrent dire, et ils gardèrent l'enfant qui faisait leur joie.

Leur plan, quant à l'avenir de la petite fille, était parfaitement arrêté. D'abord, ils avaient décidé de ne lui parler que français et de défendre absolument aux domestiques de se servir avec elle de la langue du pays, afin de la soustraire autant que possible à l'influence du milieu. On lui enseignerait à tenir une maison, à faire la cuisine, à s'occuper du linge. Quand elle aurait douze ans, elle apprendrait son catéchisme. On l'habillerait à l'européenne, et si, quand elle en aurait l'âge, on pouvait lui trouver un mari convenable, on lui donnerait une petite dot, et le jeune ménage habiterait auprès d'eux.

Les premières années s'écoulèrent sans que rien vînt se mettre à la traverse du plan des Philipin. Fleurette parlait français à merveille et était au courant de tous les secrets de madame Rose pour la bonne tenue d'une maison. Tout le monde dans la ville la connaissait, la petite Fleurette. Le dimanche soir, entre les deux bons vieux, leur donnant la main, elle faisait un tour de promenade. Les Annamites saluaient en les voyant passer et restaient bouche bée, pétrifiés d'admiration. Qui ne se souvient de Fleurette? de ses toilettes vieillottes, de son chapeau à larges bords, noué sous le menton, de sa robe blanche très empesée et ornée de nombreux plis, de ses pantalons tuyautés qui lui descendaient à mi-jambe, de ses chaussettes blanches et de ses souliers bien cirés? Ses cheveux noirs tombaient en une lourde natte sur son dos, et, au milieu de tout ce blanc, de ce blanc de neige, comme la peau semblait brune!... Puis vint l'heure pour Fleurette d'apprendre son catéchisme et de faire sa première communion. C'est à

cette époque qu'on l'installa dans une petite chambre au-dessus de la chambre des bons vieux...

Bien des années encore s'écoulèrent paisibles, monotones. Fleurette grandissait. Si, au lieu d'être affublée de robes démodées, mal faites à la maison, elle eût porté le costume de son pays, c'eût été une belle fille, une jolie Annamite.

Telle qu'elle était, elle avait ses admirateurs. Un, entre autres, un jeune interprète juré, pensait que s'il pouvait trouver grâce devant Fleurette, il serait le plus heureux des hommes. Jean Philipin et sa femme voyaient d'un bon œil les attentions de l'interprète. Il était de Saïgon, avait reçu une certaine éducation ; de plus, il était catholique et tout à fait en situation de s'offrir une femme. Donc, lorsqu'il vint demander la main de la jeune fille, il leur parut que rien n'était plus souhaitable qu'un pareil mariage.

Mais, hélas! Fleurette, pendant ce temps, avait fait la folie de donner son cœur à Atack, Atack, le petit domestique! Il y avait environ un an qu'il était au service des Philipin. C'était un beau garçon, mais sans honneur, sans délicatesse. Son amour, bien qu'ignoré de ses bons protecteurs, la fillette le lui avait avoué depuis longtemps.

Combien de fois l'enfant n'avait-elle pas été sur le point de tout confier à « maman »! Hélas! chaque fois qu'elle ouvrait la bouche pour parler, les paroles mouraient sur ses lèvres.

Comment leur dire que Fleurette, cette Fleurette qu'ils avaient élevée comme leur enfant, qu'ils avaient entourée de soins, comment leur avouer qu'elle aimait Atack, le petit domestique? Que d'heures cruelles elle avait passées, la pauvrette, assise à coudre, pendant que les deux bons vieux sommeillaient dans leurs fauteuils! Que de fois elle avait posé son ouvrage pour réfléchir! Elle songeait... elle songeait... mais, lorsque soudain elle entendait la voix d'Atack qui l'appelait dans le jardin, elle oubliait tout... et adieu les bonnes résolutions!

Les bonnes résolutions n'aboutirent à rien, et quand, un soir après une visite prolongée de l'interprète, « maman » vint dans la chambre de Fleurette, elle la trouva vide. Elle alla dans le jardin, appela, mais en vain : l'enfant n'était nulle part. Elle retourna dans la chambre de Fleurette et fut éton-

née de voir sur le lit la robe qu'elle portait dans la journée et sur une chaise à côté son linge et ses souliers. La petite statue de la Vierge qu'elle-même avait accrochée au-dessus du lit de l'enfant n'était plus à sa place. Madame Rose descendit en hâte et courut sur le devant de la maison, où son mari arrosait ses fleurs tout en fumant sa pipe.

— Jean Philipin, dit-elle, est-ce que tu n'as pas vu Fleurette ?

— Non, mon amie, je ne l'ai pas vue depuis le dîner.

Et il continua d'arroser ses fleurs.

Madame Rose, inquiète, fit encore le tour de la maison, puis se rendit à la cuisine, où elle interrogea le cuisinier. Il ne savait pas, il n'avait rien entendu dire ; seulement, il espérait que madame ne serait pas fâchée, mais le petit domestique était parti, il était parti tout à coup, parce que son grand-père venait de mourir. Il n'avait pas voulu déranger madame, c'est pour cela qu'il n'avait rien dit.

— Jean, fit Rose revenue au jardin, je ne trouve Fleurette nulle part, viens donc voir.

Ensemble ils firent le tour du jardin en l'appelant ; puis ils remontèrent dans sa chambre, et Rose montra la robe étendue sur le lit où était la niche vide de la statue de la Vierge.

Les bons vieux ne parlaient pas, mais leurs visages trahissaient une inquiétude qu'ils redoutaient de formuler.

— Va t'asseoir sous la véranda, ma chérie, dit enfin Jean Philipin, je vais parler moi-même au cuisinier.

Elle s'assit, mais elle avait peine à tenir en place ; bientôt elle se leva, marchant de long en large, fouillant du regard la grande route. Il faisait nuit déjà, et jamais Fleurette n'était sortie seule, pas même pour aller voir les bonnes sœurs à l'hôpital. Qu'est-ce qui avait pu arriver à l'enfant?

Pendant que la pauvre femme se torturait l'esprit pour trouver la solution du mystère, elle entendit des cris perçants qui venaient de la cuisine ; elle y courut et, quand elle y arriva, elle trouva son mari qui, armé d'un grand bâton, battait le cuisinier.

— Et maintenant, hors d'ici, hors d'ici, sur l'heure, misérable, canaille, menteur ! criait Jean Philipin.

Et il referma violemment la porte sur le cuisinier, qui ne

demanda pas son reste. Alors, Jean Philipin s'essuya le front : il était très pâle et ses mains tremblaient.

— Rose, — fit-il, en prenant la main de sa femme entre les siennes d'un geste caressant, — Fleurette nous a quittés, elle nous a quittés de son plein gré : elle est partie avec Atack !... C'est une honte ! Puisque cette fille a pu faire ce mariage indigne, et se conduire envers nous comme elle l'a fait, moins nous en parlerons, moins nous y penserons, mieux cela vaudra.

Madame Rose ne pouvait pas articuler une parole : de grosses larmes tombaient une à une sur la main de Jean Philipin. Longtemps, ils demeurèrent ainsi : lui, le cœur plein de colère ; elle, désespérée, et se faisant mille reproches. Comment avait-elle été assez aveugle pour ne pas s'apercevoir de ce qui se passait dans la tête de l'enfant?

A la fin pourtant, Jean Philipin se leva et alla fermer la porte de la maison. Cela fait, ils montèrent se coucher. Après s'être retourné maintes fois, après s'être agité, Jean finit par s'endormir, mais la pauvre femme ne put fermer l'œil. Dès qu'elle vit son mari endormi, elle se glissa hors du lit, alla enlever la barre de la porte et mettre une lumière dans la chambre de Fleurette.

Pourquoi? Elle n'aurait pas pu le dire. Elle ne savait pas ce qu'elle espérait ; elle sentait seulement que l'enfant ne pouvait les laisser ainsi.

Le lendemain matin, madame Rose, entrant dans la chambre de Fleurette, trouva la bougie consumée jusqu'au bout ; tout autour, les cadavres de milliers d'insectes qui étaient venus s'y brûler : mais pas de Fleurette ! Fleurette n'était pas rentrée !

Quand les deux pauvres vieux furent bien convaincus que Fleurette les avait quittés pour de bon, ils supprimèrent les doux noms de « papa » et de « maman », s'appelèrent tout simplement Jean Philipin et Rose, et s'efforcèrent d'oublier.

Ce qui ajoutait encore au chagrin de madame Rose, c'est qu'elle avait sur le cœur un secret qui lui pesait. Le matin qui avait suivi le départ des ingrats, en préparant la table du déjeuner, elle s'était aperçue qu'il lui manquait deux cuillers d'argent.

Ainsi, la pauvre petite était partie avec un voleur; et Rose pleurait et maudissait le jour où elle avait ramené l'enfant à la maison.

*
* *

Loin, bien loin de la maison blanche où Fleurette a été si heureuse, s'élève une cabane : c'est une cabane de boue couverte de feuilles de palmiers. Elle se dresse là, toute seule, au milieu d'une carrière de pierre à chaux exploitée jadis par des Chinois. La carrière est abandonnée maintenant. La cabane, que l'on ne peut apercevoir de la rivière, cachée au milieu de hauts rochers, domine du côté nord un admirable panorama, toute une étendue de plaines verdoyantes coupées de sentiers, ininterrompue, immense, avec de loin en loin seulement une petite élévation, sorte de monticule, — c'est une hutte de gardien qui se dresse sur son échafaudage de bambous ; — dans le lointain, des palmiers, des bananiers s'élevant au-dessus des haies de bambous de quelques villages.

L'endroit a mauvaise réputation parmi les villageois. Quand les Chinois y travaillaient, on a plus d'une fois parlé de razzias faites par eux, de jeunes filles disparues, embarquées pour la Chine. Depuis que les Chinois ont délaissé la carrière, on dit qu'on y a vu un tigre ; il fait des incursions dans le pays et passe pour avoir élu domicile dans ces parages.

Un vieillard nommé Bat habite seul la cabane au toit de feuilles. On le voit quelquefois : c'est un petit vieux tout ridé, avec de rares cheveux gris et deux ou trois touffes de poil hérissé au-dessus de la lèvre. Il taille des pierres au soleil. Il possède un petit canot, et, quand il a quelques pierres prêtes, il les charge sur le *sampan*, ferme la porte de sa cabane et descend la rivière. Il reste absent quelquefois une semaine, quelquefois deux : personne ne s'en préoccupe. Au retour, il amarre son canot à la berge, escalade les rochers et s'enferme dans sa cabane. Il y reste souvent barricadé trois ou quatre jours de suite. Puis, un beau matin, il ouvre sa porte, et, plus vieux, plus décharné que jamais, il recommence à tailler ses pierres au soleil.,.

Les habitants du village ont peur de Bat. On le croit quelque peu sorcier. Un jour, longtemps après le départ des

Chinois, des enfants, jouant là par hasard, avaient vu sortir de la hutte inhabitée un homme très vieux, très vieux et très maigre, avec des yeux hagards qui lui sortaient de la tête. Ils eurent peur et ils s'enfuirent en criant :

— Le tigre! le tigre!

A partir de ce jour, on se parla à l'oreille du vieillard de la carrière...

Qu'est-ce que ce vieux Bat? Un sorcier? Non! bien pis que cela : un fumeur d'opium! Quand il a taillé quelques pierres, il s'en va les vendre à un entrepreneur, et, avec l'argent qu'il en retire, il achète l'horrible drogue, ne s'inquiétant même pas d'avoir de quoi manger; la moindre des choses lui suffit, d'ailleurs.

Chaque fois qu'il revient de la ville, il s'enferme dans sa hutte, il y reste plusieurs jours de suite, et n'en ressort qu'avec une figure à faire peur...

Par une matinée délicieuse des premiers jours d'avril, un jeune Annamite, accompagné d'une toute jeune fille, presque une enfant, montait à travers les roches abruptes jusqu'à la cabane. Elle était ouverte, et les nouveaux arrivants purent apercevoir le vieillard assis au soleil, occupé à son travail habituel.

Atack l'appela par son nom, et le vieillard tourna la tête.

— Il est bien vieux, ton grand-père! — murmura Fleurette, effrayée de l'aspect étrange de ce visage ridé.

— Oui, répondit Atack, il est très vieux.

Le vieillard, qui avait l'oreille dure et ne s'exprimait qu'à grand'peine, ne comprenait qu'imparfaitement ce que lui disait son petit-fils.

— As-tu apporté de l'argent? répétait-il sans cesse.

— Entre dans la hutte et repose-toi, Fleurette, pendant que je parle au vieux, dit le jeune homme.

Fleurette pénétra dans la cabane, mais en ressortit précipitamment; l'atmosphère chargée des fumées de l'opium l'écœurait. Elle s'assit dehors et regarda le magnifique panorama qui se déroulait sous ses pieds.

Comme il était triste, le cœur de Fleurette! En lui, la joie débordante qui, par cette matinée radieuse, éclatait de toutes choses, ne trouvait pas d'écho. Lentement, en dépit des efforts

qu'elle faisait pour l'étouffer, sa conscience s'éveillait et lui criait que ce qu'elle avait fait était très mal.

Ne pas aimer Atack ! Elle ne l'eût pas pu. Cet amour, d'ailleurs, lui était venu sans qu'elle l'eût cherché ; mais aimer Atack, ou être sa femme et vivre toute sa vie de la vie annamite, c'était bien différent. Depuis trois jours, elle avait repris les vêtements du pays, elle avait vécu et mangé comme son mari. Vêtements, nourriture, qu'est-ce que cela ? Elle s'accoutumerait aux uns, elle apprendrait à aimer l'autre. Mais ce n'était pas tout, il y avait encore autre chose, des choses plus subtiles, plus difficiles à définir. Il y avait l'éducation donnée par Jean Philipin et madame Rose, qui faisait d'elle, quoiqu'elle eût conservé sa peau brune, une autre femme. Non, elle n'était plus une Annamite.

Mais Fleurette sentait que cela encore n'eût été rien, si elle eût pu aimer Atack aujourd'hui comme elle l'aimait le jour où elle avait tout quitté pour le suivre ! Peu habituée à marcher, ses babouches la gênaient, la blessaient; leur martèlement régulier lui avait enlevé la peau des talons. Le premier jour, comme elle s'était assise à l'ombre d'un arbre pour se reposer pendant qu'Atack allait jusqu'au village chercher un peu de nourriture, elle avait ouvert leur petit paquet afin d'y prendre du linge pour bander ses pieds malades. Elle était occupée à le délier, lorsqu'il s'en échappa deux cuillers d'argent et une bague !

Fleurette était d'abord demeurée stupide à regarder ces objets sans comprendre : et, lorsque Atack était revenu, elle avait couru au-devant de lui, les cuillers à la main.

— Vois ce que j'ai trouvé dans le paquet : comment cela se peut-il ?

Atack devint pâle, et un sourire embarrassé trembla sur ses lèvres.

— Eh bien ! — répondit-il d'un air de bravade, — c'est moi qui les ai prises.

— Il faudra les reporter.

Alors Atack fut saisi d'une grande colère ; ils discutèrent toute la journée, et Fleurette s'aperçut qu'ils ne se comprenaient pas.

Le soir, comme ils s'étaient arrêtés auprès d'une pagode, Fleurette prit la main de son mari entre les siennes et dit :

— Tu sais, Atack, si je t'aime! Je t'aime plus que moi-même. Je t'obéirai toujours en toutes choses; mais fais-moi un plaisir aujourd'hui : donne-moi ces cuillers.

Cette demande parut à Atack plus absurde encore que l'idée de les reporter à sa vieille maîtresse. Cependant, comme à sa manière il aimait la fillette, il promit que les cuillers seraient à elle...

Aujourd'hui, assise à la porte de la cabane, l'odeur nauséabonde de l'opium arrive jusqu'à ses narines; et l'enfant, dont le cœur est plein de regrets, pleure de lassitude et de dégoût. Voilà donc le grand-père d'Atack : un fumeur d'opium! Son imagination d'enfant s'était représenté un bon vieillard semblable à ceux qu'elle aimait quand elle était petite et qui toujours avaient pour elle une caresse ou un sourire. Les vieilles gens de son pays sont si bons pour les tout petits! Mais il ne leur ressemble pas, ce squelette hideux, avec tous ses membres tremblants : il lui fait peur!...

Lorsque Atack vint la rejoindre, elle sécha ses larmes et l'accueillit avec un sourire. Après une longue conversation avec le vieillard, il était décidé que les jeunes gens se bâtiraient une hutte neuve et que le vieux garderait l'ancienne. En attendant, on s'arrangerait comme on pourrait : le vieux dormirait dans une caverne. Atack travaillerait à tailler des pierres, lui aussi, et cela leur donnerait de quoi vivre.

Le reste de la journée passa rapidement; ils furent très occupés tous trois, le vieux à son ouvrage, Atack et Fleurette à nettoyer la cabane et à la rendre habitable, pour la nuit. Et le soir, comme ils étaient assis ensemble autour de l'écuelle de riz, devant cette campagne silencieuse et si belle, un rayon d'espérance vint réchauffer le cœur de la pauvre Fleurette, qui, un peu réconfortée, alla se coucher et s'endormit immédiatement.

Est-ce un bruit insolite ou quelque mauvais rêve qui l'a réveillée? Fleurette n'aurait pu le dire, mais le fait est qu'elle s'éveilla tout à coup au milieu de la nuit, se redressa pour écouter, mais n'entendit plus rien. Elle s'aperçut alors qu'elle était seule dans sa cabane, dont la porte était restée ouverte. Un clair de lune splendide baignait toute la campagne dans une vapeur d'argent. Fleurette appela Atack, mais

en vain ; une terreur vague s'empara de son âme : elle glissa de sa couchette et se trouva dehors dans le radieux clair de lune. Les pierres taillées, toutes blanches, étincelaient : on aurait dit qu'elles étaient clouées de diamants et d'émeraudes. Fleurette appela encore. Pas de réponse. Rien ne troublait le silence de cette nuit radieuse. La pauvrette, toute tremblante, resta longtemps là, renouvelant son appel de loin en loin. A la fin pourtant, elle crut apercevoir une lueur vague dans une des cavernes. Guidée par cette petite lumière, elle se fraya un passage au milieu de ce désert semé de rocs, et elle gagna ainsi un creux environné de tous côtés par de hautes pierres qui formaient comme un abri naturel.

Sur une natte, par terre, le vieux Bat et Atack étaient endormis. Entre eux brûlait le réchaud, les pipes d'opium étaient tombées à terre ; les lourdes vapeurs de la drogue, accrochées aux parois, formaient comme des draperies de gaze bleue. Fleurette considéra avec horreur et dégoût ces hommes qui avaient perdu toute conscience d'eux-mêmes, et elle retourna s'étendre sur sa couche.

Elle ne put dormir ; et l'avenir, pauvre Fleurette, lui apparut dans toute son horreur. Hélas ! hélas ! quoi qu'elle fît, elle était vouée à la souffrance...

Et, en effet, elle eut à endurer des misères sans nom. Au bout de très peu de temps, Atack ne chercha même pas à lui cacher son vice. Les deux hommes ne travaillaient que pour se procurer le poison. Souvent, des jours et des jours s'écoulaient, et Fleurette restait seule dans la cabane, n'ayant pas de quoi se couvrir, n'ayant pas de quoi manger.

Quand les deux hommes revenaient de leurs expéditions en ville, Atack lui donnait quelques provisions ; puis, ils se retiraient pour fumer, oubliant le reste du monde. Mais ce qui inquiétait Fleurette au delà de tout le reste, c'était de savoir qu'ils avaient des armes à feu. Où se les étaient-ils procurées ? pourquoi ? Un jour, elle apercevait un fusil ; une autre fois, c'en était deux, ou encore un revolver ou un paquet de cartouches. Que de fois elle songea à s'enfuir ou à se tuer ! Mais toujours elle fut retenue par un pressentiment vague, la pensée que, si elle abandonnait son mari, elle le vouait à une

fin tragique. Elle restait donc, encore, toujours, dans cette misérable hutte, attendant la fin...



Tout le jour, il avait fait extrêmement chaud. Jean Philipin et sa femme s'étaient couchés plus tard que de coutume. Malgré cela, ils ne pouvaient dormir; ils se tournaient et se retournaient. Tout à coup, madame Rose se rappela que son mari n'avait pas fermé la porte de la maison! Cet oubli réparé, Jean Philipin se recoucha. A peine avait-il remis la tête sur l'oreiller qu'il crut entendre marcher dans le jardin... Ils écoutèrent... Ce n'était rien. Cependant, ils ne pouvaient se défendre d'une certaine inquiétude; et, finalement, pour rassurer sa femme, Jean Philipin se leva et prit le revolver qui était toujours accroché au chevet de son lit. Il était chargé, en parfait état... Alors, ils s'endormirent.

Ils ne dormaient pas depuis plus d'un quart d'heure quand du dehors quelqu'un poussa doucement une des persiennes. C'était une pauvre femme vêtue de haillons, maigre, hâve; elle pénétra sans bruit dans la chambre. Après avoir jeté un regard sur les dormeurs, elle rampa, en ayant soin de ne pas quitter l'ombre que projetaient les meubles, rampa jusqu'au mur où était accroché le revolver. Avec mille peines et précautions, elle s'en empara, puis se cacha derrière le lit, dans les plis d'un rideau.

Les vieux dormaient paisiblement.

Une seconde fois, du dehors, on poussa la persienne. Un homme entra. Il se glissait sans bruit, comme un chat; il avait un revolver à la main, un couteau entre les dents. Au moment même où il pénétra dans la chambre, la femme s'élança hors de sa cachette et, se mettant entre le lit et l'homme, elle leva son arme sans dire un seul mot.

L'homme, surpris de cette apparition, se rejeta en arrière, mais ce ne fut que l'affaire d'un instant. Haletant, le regard chargé de haine, il leva son revolver, visant avec soin. Deux coups partirent en même temps, la femme tomba en avant, l'homme disparut dans les ténèbres.

Quand les deux pauvres vieux, éveillés en sursaut, furent

assez revenus de leur émoi pour regarder autour d'eux, ils virent une des persiennes de la fenêtre ouverte et sur le plancher, auprès du lit, le corps d'une femme dont le sang s'échappait abondamment par une large blessure au côté. Dans sa main droite, la jeune femme tenait le revolver de Jean Philipin.

La détonation avait réveillé le cuisinier, qui couchait aux communs; il était accouru. On l'envoya immédiatement chercher le docteur à l'hôpital et prévenir la police. Comme la maison était assez éloignée de la ville, il fallut attendre longtemps du secours.

Madame Rose pourtant, prenant bravement sur elle, avait aidé son mari à relever la blessée et à la poser sur leur lit. Elle se penchait sur le visage décoloré.

— Mais c'est Fleurette ! cria-t-elle.

Fleurette entendit son nom et reprit connaissance, juste un moment. Ses yeux se fixèrent tendrement sur les deux visages penchés vers elle; ses paupières s'agitèrent, ses lèvres remuèrent. Madame Rose appliqua son oreille tout contre la bouche de Fleurette, elle saisit ces mots :

— Petit paquet... dans ma robe... pour vous... Embrassez Fleurette, maman !

Puis les yeux de Fleurette se troublèrent : elle était morte.

Le docteur arriva comme elle venait de rendre le dernier soupir...

La police, guidée par un petit filet de sang, suivit la trace du meurtrier à travers le jardin, le long de la route. Ce petit filet de sang fut la condamnation d'Atack.

Huit jours plus tard, Atack et le vieux Bat eurent la tête coupée; ils étaient condamnés comme recéleurs d'armes à feu et contrebandiers. De grand matin, à l'heure où l'aube apparaît dans les larges plaines grises, ils moururent, sans proférer une parole, sans avoir pour ainsi dire conscience de leur sort.

A l'intérieur de la pauvre robe en guenilles de Fleurette, tout contre l'horrible blessure, on trouva un petit paquet; il contenait deux cuillers d'argent.

ANNA CATHARINA

Traduit de l'anglais par ROBERT DE CERISY.

NOTRE POLITIQUE ORIENTALE[1]

II

Ainsi la crise orientale a commencé, l'automne de 1894, par les massacres des Arméniens du Sassoun; avant que le Sultan promît des réformes capables d'apaiser les populations chrétiennes, une année s'écoula; au printemps de 1896, troubles en Crète : ici encore des réformes sont nécessaires, et, au mois de septembre, le Sultan les promet, mais, celles qu'il avait promises dix mois avant aux Arméniens n'ayant pas été appliquées, reprise de l'agitation arménienne, et massacres de Constantinople; puis, nouvelles délibérations de l'Europe, qui s'entend, au mois de février de l'année 1897, pour présenter au Sultan un plan général de réformes, mais, les réformes promises aux Crétois n'ayant pas été appliquées, l'agitation crétoise reprend, plus véhémente, et elle a pour conséquence l'intervention de la Grèce, la guerre gréco-turque, l'extrême aggravation de la crise.

Sur les événements qui suivent, nous sommes moins bien renseignés que sur les précédents : les deux livres bleus qui

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai.

contiennent les informations sur les négociations diplomatiques ne nous conduisant que jusqu'au mois de janvier 1897. Celui qui vient de paraître ne donne que quelques rapports de l'amiral Harris et de ses officiers, où ne se trouve aucun renseignement sur l'attitude des puissances[1]. A l'heure où ces pages sont écrites, le *Livre jaune* sur les affaires de Crète n'a point encore paru. Mais les documents des *Livres bleus*, des déclarations officielles des gouvernements, les informations officieuses communiquées à la presse permettent de discerner la suite des faits et les lignes générales de la conduite de tous et de chacun. Par endroits, il est vrai, je serai réduit aux conjectures ; s'il est démontré plus tard que je me suis trompé, je l'avouerai en toute simplicité.



Il importe de chercher d'abord la cause de la reprise des troubles en Crète.

A ce propos, il n'est pas inutile de rappeler que jamais la Crète n'a été conquise par les Turcs. Quand ceux-ci, au

1. Le dernier *Livre bleu* est un document curieux de l'histoire, qu'on pourra écrire plus tard, de la politique anglaise dans la crise actuelle. Cette politique paraît avoir été bien mal comprise par les anglophobes aveuglés. On entend dire dans les milieux officieux que l'Angleterre, après avoir vainement essayé de provoquer la guerre générale par les troubles d'Arménie, a cherché un autre moyen en encourageant la Grèce. Il faut assurément surveiller toujours avec attention et méfiance la politique anglaise, mais rien ne prouve, absolument rien, que l'Angleterre ait jamais désiré la guerre générale. Les desseins qui lui ont été prêtés semblent fantastiques. Personne n'a été plus dur pour la Grèce que Lord Salisbury ou M. Curzon, qui ont tenu souvent à son égard un langage presque injurieux. Mais ce que peut-être on ne remarque pas assez, c'est que l'Angleterre ne veut à aucun prix de l'annexion de la Crète à la Grèce. Elle tient pour l'autonomie de l'île; le consul anglais, M. Billiotti, a été un des organisateurs du parti autonomiste crétois, et l'intervention grecque lui a beaucoup déplu. Lord Salisbury, MM. Curzon et Balfour ont plusieurs fois exprimé leur sollicitude pour les musulmans crétois, lesquels sont naturellement opposés à l'annexion. Le gouvernement anglais aimerait à faire croire qu'une puissance européenne seule aura la force de faire vivre en paix chrétiens et musulmans. L'amiral Harris — lequel paraît très partial en faveur des musulmans de Crète — écrit, dans une dépêche du 4 mai : « Les Crétois musulmans sont prêts à accepter toute forme d'autonomie ou de gouvernement par les Grandes Puissances ou par *l'une d'entre elles*. » On entend bien ce que signifie « l'une d'entre elles. » Évidemment, c'est l'intérêt de l'Angleterre que la Crète ne soit pas annexée à la Grèce; car ce serait une solution définitive; l'autonomie seule lui donne quelque chance de s'installer dans l'île. L'opposition à l'annexion lui a été très agréable.

milieu du XVIIe siècle, en expulsèrent les Vénitiens, ils se substituèrent à eux dans les seuls endroits où Venise avait pris pied, c'est-à-dire dans le collier de forteresses côtières qui ceint l'île montagneuse, et ils s'y établirent et s'y maintinrent par les mêmes moyens que Venise, par des garnisons de mercenaires importés d'Asie ou d'Afrique, par une police et par une gendarmerie. Les villes côtières et leurs alentours immédiats durent accepter des préfets turcs, payer l'impôt et recevoir les ordres de la Porte, et, par moments, quand le maître avait une poussée de prosélytisme, se convertir à l'islam. Mais les districts éloignés, perdus au sommet des monts, ne reconnurent jamais ni Allah, ni son prophète, ni son khalife.

On peut dire que, depuis deux siècles, la Crète ne fut jamais soumise : en demi-révolte constante, elle courait aux armes sous le premier prétexte, et la Porte, incapable d'en venir à bout par la force, dut se résoudre à traiter avec elle, d'égale à égale, sous la médiation de l'Europe : ce fut, après chaque révolte, un nouveau pacte, dont le dernier et le plus important, le pacte d'Halépa, fut garanti par les puissances. Il dotait l'île de privilèges, et il installait le pouvoir suzerain du Sultan : c'était un contrat bilatéral, avec des charges et des avantages pour les deux parties.

De l'avis de tous les témoins, la Crète respecta la parole donnée et demeura tranquille, aussi longtemps que la Porte, respectueuse de ses engagements, respecta le Pacte, et tant que l'Europe, soucieuse de sa signature, imposa au Sultan ses conseils d'honnêteté. Mais les troubles recommencèrent du jour où le Sultan, profitant de l'indifférence ou de la complicité des grandes puissances, restreignit les privilèges. L'ère des révoltes se rouvrit. L'Europe, qui craint la guerre, reprit son rôle de médiatrice, et ce fut pour rétablir l'ancien ordre de choses que le règlement crétois avait été promulgué, le 1er septembre 1896.

Ce règlement avait été bien accueilli par la Grèce, qui avait remercié les puissances, et par les Crétois. Les députés chrétiens de l'île avaient adressé à leurs coreligionnaires une proclamation : « Les habitants chrétiens qui forment la grande majorité de la population, disaient-ils, et qui, au profit de

tous les Crétois, ont obtenu les concessions récentes, doivent donner les premiers l'exemple. Enfants de la même patrie, chrétiens et musulmans, cessons de nous ruiner et de nous entr'égorger[1]. »

Mais, en janvier 1897, les réformes n'étaient pas encore appliquées. Les points essentiels étaient l'extension des pouvoirs du vali chrétien de l'île, l'organisation d'une gendarmerie, la réorganisation judiciaire. La tâche n'était pas facile, il est vrai ; le gouvernement turc la rendit impossible par sa mauvaise foi. Il commença par donner, du règlement écrit en français, une traduction en turc grossièrement inexacte, et il fallut l'obliger à reconnaître que, seul, le texte français faisait foi; puis il chargea le général de division Saadeddin-Pacha, un musulman, « de prendre les mesures nécessaires et de faciliter l'application immédiate des réformes ». Cette mesure devait avoir pour effet de ruiner l'autorité du vali chrétien et d'encourager les musulmans à lui résister. Or, il était d'autant plus nécessaire de renforcer à ce moment le pouvoir du vali chrétien qu'un notable musulman, arrêté pour avoir frappé un magistrat à la Canée, avait été relâché sur les menaces d'un attroupement ; les autorités militaires avaient refusé de prêter main-forte.

« Si l'on ne prend pas des mesures radicales, écrivait, le 13 novembre 1896, le consul d'Angleterre, nous aurons dans peu de jours les mêmes paniques qui ont dépeuplé les villes par l'émigration des chrétiens en Grèce et dans la montagne. Beaucoup de chrétiens expriment le regret d'être revenus de Grèce et parlent d'y retourner. Des mesures immédiates doivent être prises pour préserver le vali de nouvelles concessions humiliantes, qui jetteraient le discrédit, non seulement sur lui, mais sur tout fonctionnaire chrétien nommé avec la sanction de l'Europe. *La perte d'un seul jour* peut causer d'irréparables complications. Le caractère des habitants, la haine invétérée entre les deux races, la constitution géographique du pays, si propre à une guerre de guerillas, l'habitude qu'a tout Crétois de porter des armes, même en temps de paix, tout cela fait qu'en Crète on ne peut user de

1. Deuxième *Livre bleu* sur les affaires de Crète, novembre 1896.

la politique dilatoire usitée dans les autres parties de l'Empire, ni gouverner d'une main faible[1]. »

Le 26 novembre, les ambassadeurs protestent contre l'envoi de Saadeddin-Pacha ; la Porte ne répond pas. Le 6 décembre, M. Cambon demande verbalement une réponse ; enfin, le 12, les ambassadeurs remettent une note collective :

« Les ordres formels donnés par la Sublime-Porte à Saadeddin-Pacha prouvent qu'elle a fait une nouvelle tentative pour fausser dans son principe l'application du règlement crétois, et qu'elle *viole de propos délibéré* une de ses plus importantes prescriptions. Aussi les représentants des grandes puissances viennent-ils réclamer le rappel immédiat de Saadeddin-Pacha qui devra, *avant lundi prochain*, avoir reçu par le télégraphe l'ordre de rentrer immédiatement à Constantinople. Au cas où le gouvernement impérial ne se conformerait pas à cette exigence, ils se verraient dans l'obligation d'en référer à leurs gouvernements pour qu'ils avisent aux mesures propres à mettre la Sublime-Porte dans l'obligation d'exécuter le règlement crétois. Ils déclinent par avance toute responsabilité des difficultés et des désordres que peuvent provoquer en Crète l'attitude et la mission de Saadeddin-Pacha[2]. »

La Porte essaya encore de tergiverser, mais enfin, le 14 décembre, le pacha reçut l'ordre par télégramme de quitter la Crète.

Cependant, les deux commissions pour la réorganisation de la gendarmerie et de la justice avaient été constituées après toutes sortes de difficultés causées par les malices de la Porte. Le 30 octobre, la commission de la justice était partie pour l'île; mais la Porte retint à Constantinople son délégué chrétien auquel elle substitua un musulman sans prévenir les ambassadeurs. Ceux-ci protestèrent; la commission ne put fonctionner que le 21 décembre. Mêmes retards pour la commission de la gendarmerie ; les attachés militaires qui la composaient arrivèrent seulement le 10 décembre à la Canée[3].

1. Deuxième *Livre bleu*, novembre 1896.

2. *Idem*, décembre 1896.

3. *Idem*, octobre-décembre.

Ainsi la conduite du gouvernement turc est la même toujours : toujours le mensonge, la perfidie du moyen dilatoire, le glissement d'anguille entre les doigts, tant que la main ne se décide pas à saisir la tête et à serrer fortement. Car remarquez bien que la Porte s'est soumise, dès que les six ambassadeurs lui ont parlé avec précision. Remarquez aussi qu'ils ne lui mâchèrent pas les mots ; ils lui reprochèrent de vouloir « fausser dans son principe l'application du règlement crétois », de « violer de propos délibéré une des plus importantes prescriptions de ce règlement ». S'il reste encore au monde un sentiment de la justice, il faut reconnaître que le premier auteur, l'auteur responsable des événements qui vont suivre, c'est le gouvernement tricheur qui substitue un commissaire à un autre dans la commission de justice, et, au moment où il donne des pouvoirs au vali chrétien de l'île, les lui retire en mettant au-dessus de lui un général musulman.



A la fin de janvier, des rixes entre chrétiens et musulmans se produisirent à la Canée et dans plusieurs villages. Il n'y avait plus, je ne dis pas seulement un seul jour, mais une seule heure à perdre ; déjà se formaient des bandes insurrectionnelles. Les consuls s'efforcèrent d'arrêter les hostilités ; deux navires de guerre, l'un anglais, l'autre français, arrivèrent à la Canée, mais une nouvelle rixe commença, le 4 février après midi, dans les rues de la ville, et dégénéra en un tumulte général, qui dura trois jours. Les soldats turcs incendièrent le quartier chrétien ; les marins, débarqués, rétablirent l'ordre tant bien que mal, et les chrétiens affolés se réfugièrent à bord des navires. Les jours suivants, plusieurs milliers de chrétiens partirent pour les îles grecques ou pour Athènes, comme au cours des révoltes précédentes. Leur arrivée provoqua naturellement en Grèce une très vive émotion. Et, pour le budget de la Grèce, c'était une charge très lourde que la nourriture, l'habillement et l'entretien de ces malheureux. Il ne faut donc pas s'étonner si les événements se précipitèrent : sur le bruit répandu du prochain envoi de troupes turques en Crète, dans la surexcitation du sentiment

hellénique national, le prince George s'embarqua pour la Crète ; les vaisseaux européens l'empêchèrent de débarquer. Le 12 février, le vali chrétien, impuissant à faire quoi que ce fût, donna sa démission et se réfugia à bord d'un bâtiment autrichien. Le 13, le 14, bataille aux portes de la Canée ; la ville étant intenable, les consuls embarquèrent leurs familles et un grand nombre de leurs nationaux. Le lendemain, 15 février, le colonel Vassos, commandant 2 000 hommes de troupes helléniques, débarquait à Platania, et, par une proclamation adressée au peuple crétois, annonçait qu'il prenait possession de l'île au nom du roi des Hellènes.

***

Haro sur la Grèce !

Des Grecs et de l'hellénisme, je parlerai plus loin. Notons pour le moment qu'il existe un sentiment national hellénique répandu dans toute la race. Ne jugeons pas, si vous voulez, constatons seulement : les Hellènes rêvent d'une grande patrie hellénique; la Crète en est une province, une belle province qui, depuis des siècles, souffre de l'oppression atroce d'une minorité musulmane; la Turquie l'apaise périodiquement par des saignées terribles. Ce sentiment national hellénique a ses apôtres très convaincus, mais il est exploité aussi par des professionnels du patriotisme, gens très dangereux, qui poussent aux folies et groupent aisément autour d'eux la foule inconsciente et sincère. Le gouvernement hellénique a eu le tort de se laisser entraîner par l'opinion; mais tâchons d'être justes : on a vu, en d'autres pays, des gouvernements obéir à l'instinct de conservation et, très coulants sur les principes, régler leurs actes sur la nécessité de garder une majorité. Il est naturel qu'un roi tienne à garder la majorité dans son peuple, un trône étant un objet aussi précieux qu'un portefeuille. Le roi George n'est pas en Grèce l'héritier d'une dynastie; il est un fondateur, et les trônes nouveaux ne sont jamais solides. Le roi George n'a pas dissimulé aux puissances la grande difficulté de sa situation. Il a fait son tour d'Europe l'automne dernier ; il est venu en France ; il s'est expliqué très franchement avec qui de droit; il a prédit ce qu'il serait obligé de faire et ce qui

arriverait. Mais il est un bien petit roi; la République n'aime que les potentats. Nos rois, jadis, qui pourtant étaient de fort grands seigneurs, aimaient les petits princes et les petits États, et nos rois s'en trouvèrent bien.

Le gouvernement hellénique, avant de se décider à sa coupable folie, avait résisté aussi longtemps qu'il avait pu. Depuis huit ans bientôt, le pacte d'Halépa était violé, et chaque année, une révolte ensanglantait l'île, ou quelque panique jetait des affamés sur les quais du Pirée : le gouvernement avait réussi à contenir l'opinion. Il était resté calme pendant tout l'été de 1896 ; il avait accueilli le règlement crétois avec satisfaction, car il savait bien que, le jour où il serait forcé d'agir, il entrerait dans une terrible aventure. Ils ne sont pas sots, les Grecs ; c'est là leur moindre défaut.

Quand, au mois de novembre, la mauvaise foi de la Turquie donna beau jeu aux agitateurs et que les grands troubles parurent imminents en Crète, l'opposition en Grèce attaqua le gouvernement avec une extrême vivacité, lui reprochant surtout de n'être pas intervenu au courant de l'été. M. Delyannis raconta ce qui s'était passé :

« Les grandes puissances, convaincues des résultats dangereux qu'aurait toute rupture de la paix, travaillèrent à éviter une telle catastrophe. Nous considérâmes que nous devions nous soumettre à la volonté de l'Europe... Nous ne pouvions prendre la responsabilité de rompre la paix... Les aspirations des Crétois n'ont pas été complètement satisfaites, mais il leur a été accordé une forme tolérable d'autonomie. Le monde civilisé connaît les aspirations des Crétois. Il paraît que l'heure fixée par la destinée n'a pas encore sonné, mais espérons que le peuple de la grande île l'attendra avec patience, et qu'il trouvera sous le nouveau régime, avec la tranquillité, le moyen d'améliorer sa situation matérielle et politique.

» Je répète que nos vœux sont pour la paix générale, et que, s'il est dans l'intérêt de ce pays que la paix soit troublée, nous désirons que cette heure soit retardée le plus possible. Espérons que cette perturbation sera évitée. »

Ce langage, très correct, fut approuvé par une forte majorité, que le gouvernement retrouvait encore au mois de décembre, après des discussions de plus en plus violentes.

Mais il avait besoin d'être aidé par l'Europe. L'Europe ne l'aida point. Faute d'être d'accord avec elle-même, elle ne pouvait combiner la double action nécessaire : auprès du Sultan, pour obtenir de lui l'application complète du règlement crétois, et auprès du gouvernement hellénique pour le retenir sur la pente de l'abîme. Les très lentes négociations poursuivies entre les cabinets ne produisirent aucune décision importante, si ce n'est très tard, vers le milieu de février, l'interdiction faite au Sultan d'envoyer de nouvelles troupes dans l'île.

Grecs et Crétois étaient bien et dûment autorisés à se croire, une fois de plus, dupés par le Sultan ; ils n'avaient aucune raison de se fier à l'Europe. dont l'impuissance était évidente, et les choses en étaient venues fatalement au point où les mit le débarquement du colonel Vassos, suivi de la prise de possession de l'île au nom du roi George.



Alors les puissances donnent aux amiraux l'ordre de faire occuper par des détachements mixtes la Canée, Candie, Rethymo et Sitia ; les six pavillons sont plantés à la Canée. Ainsi les côtes de la Crète sont gardées, insuffisamment d'ailleurs ; mais, pendant que l'Europe occupe le littoral, au dedans, règne le roi George. Et l'Europe. qu'elle le veuille ou non, devient la protectrice du Sultan contre les Crétois et les Grecs. Dès le 21 février, les Crétois, poursuivant les Turcs vers la Canée, sont arrêtés par le feu de l'escadre européenne. Ce n'était cependant pas pour intervenir en faveur de la Turquie que le concert européen s'était formé. mais d'autre part, il était impossible de récompenser la Grèce de cette provocation adressée à l'Europe entière. Que faire?

On chercha péniblement. L'Angleterre proposa, vers le 17 février, de constituer la Crète en principauté autonome sous la suzeraineté du Sultan, mais l'Allemagne fit rejeter cette proposition. L'Allemagne, dessinant son attitude, avait commencé à réclamer les mesures de rigueur contre la Grèce : elle avait parlé déjà du blocus du Pirée. L'empereur Guillaume télégraphiait au Sultan les assurances de son amitié; il exigeait, comme condition préalable de l'autonomie, que la

Grèce retirât ses troupes de l'île. A ne considérer que les règles du droit international, cette exigence était juste, mais certainement le gouvernement hellénique ne pourrait s'y soumettre. Il faudrait donc employer la contrainte; mais la contrainte contre la Grèce, après cette si longue patience envers le Sultan, aurait été par trop odieuse. Les puissances trouvèrent un moyen terme : le 2 mars, des notes identiques furent remises à la Porte et au gouvernement hellénique : les puissances y déclaraient que, « *vu les retards apportés par la Turquie à l'application des réformes arrêtées avec elle,* elles étaient résolues, tout en maintenant l'intégrité de l'empire ottoman, à doter la Crète d'un régime d'autonomie effectif, destiné à lui assurer un gouvernement séparé sous la haute suzeraineté du Sultan ». La Grèce était invitée à retirer ses troupes et ses navires dans un délai de six jours : « les puissances ne reculeraient devant aucun moyen de contrainte.» La Turquie, après le départ des troupes grecques, devait concentrer les siennes dans les places fortes.

Assurément, les puissances crurent que la Grèce accepterait cette combinaison, et il est déplorable qu'elle ne l'ait pas acceptée; mais les mêmes raisons qui l'avaient fait se jeter dans cette aventure l'y retenaient. Ce petit pays parut se moquer de l'Europe, lorsqu'il allégua « son devoir de ne pas abandonner le peuple crétois à la merci des musulmans et de l'armée turque », et qu'il parla de reconnaître aux Crétois le droit de « décider de leur sort par des vœux librement exprimés » (8 mars).

Les six jours étant écoulés, que faire? L'Europe commence par déclarer que sa note du 2 mars n'était pas un *ultimatum :* puis elle entend les propositions contradictoires de l'Angleterre et de l'Allemagne, celle-ci insistant toujours sur les mesures de rigueur. La conclusion, c'est encore et toujours la cote mal taillée : la Crète sera bloquée par les vaisseaux des six puissances, dont chacune enverra quelques centaines d'hommes dans les villes de la côte. Les puissances, en effet, envoient leurs petits contingents, une exceptée, l'Allemagne.

Le blocus commença le 21 mars; les petites troupes se mirent à délivrer les garnisons turques; elles occupèrent de nouveaux points de la côte; le blocus, qui ne signifiait rien à

l'origine, devint décidément une intervention en faveur des Turcs, que les insurgés auraient si aisément jetés à la mer. Mais sur l'île régnait toujours le roi George, et le colonel Vassos commandait. De l'expulser par la force et de conquérir l'île sur lui et sur les insurgés, il ne pouvait être question ; il aurait fallu une grande armée pour cette guerre[1]. Il n'y avait qu'un moyen de se débarrasser du colonel : établir et organiser l'autonomie. Et l'Europe, croyant que les Crétois accepteraient l'autonomie, faisait publier dans l'île la bonne nouvelle ; les amiraux s'abouchèrent avec les chefs des insurgés ; mais ceux-ci ne voulaient plus entendre parler de l'autonomie, garantie par l'Europe, sous la suzeraineté du Sultan. Sans doute ils étaient travaillés par les intrigues helléniques, mais ils avaient aussi des raisons de se défier du Sultan, des raisons de ne plus croire à l'Europe. Les amiraux, qui voyaient de près le danger et le ridicule de cette situation, demandaient que l'on donnât au moins quelque apparence de réalité à l'autonomie et qu'un gouverneur général fût nommé. Les puissances délibéraient sur l'évacuation des troupes grecques et turques, sur l'ordre du départ, simultané ou successif. Et les jours passaient ; à la frontière thessalienne les armées turque et grecque se massaient l'une en face de l'autre. La guerre apparaissait toute voisine.

Que faire? L'Angleterre propose de tracer entre les deux armées une zone neutre, mais la proposition est rejetée comme impraticable. L'Allemagne réclame toujours le blocus de Volo et du Pirée. Le 6 avril, sur l'initiative de la Russie, des notes sont adressées à la Grèce et à la Turquie pour les avertir que, si elles en viennent aux mains, les puissances ne permettront pas à l'agresseur de tirer profit de sa victoire. C'est donc la guerre, officiellement prévue ; l'Europe reconnaît son impuissance à

1. Combien ce blocus commencé trop tard fut ridicule, cela ressort du dernier *Livre bleu*. L'amiral Harris avoue (1er et 10 avril) qu'on ne peut le rendre effectif, et (4 mai) que les vivres abondent dans l'île. — On voit encore dans ce document qu'on en est arrivé vite à traiter les Grecs en ennemis, et les Turcs à peu près en alliés. L'amiral Harris propose de traiter en pirates les navires qui apportent des armes. Quand le feu d'un navire a fait évacuer un point par les insurgés, les Turcs l'occupent. Les habitants musulmans de Selino, Candie, débloqués par les marins européens et amenés à la Canée, sont réarmés par les Turcs ; l'amiral Harris l'avoue (10 avril).

l'empêcher. Elle ne sait comment sortir de cette affaire de Crète ; l'amiral russe demande à M. de Nélidof, ambassadeur de Russie à Constantinople, le retrait immédiat des troupes ottomanes et l'organisation de l'autonomie ; la presse ministérielle française approuve, disant que « ces faibles restes de troupes ottomanes ne peuvent plus servir qu'à exaspérer les insurgés, à provoquer leurs attaques, à empêcher les Crétois de croire à l'Europe ». Le même journal annonce que les ambassadeurs en sont arrivés à conseiller l'élection du gouverneur général par l'assemblée nationale crétoise. De concession en concession, on se rapprochait des propositions grecques, et l'on pouvait se demander si la Crète et la Grèce ne finiraient point par avoir raison de l'Europe, car le concert européen est faible contre quiconque, Grèce ou Turquie, lui résiste. Il va se montrer docile envers quelqu'un qui, sans se séparer de lui, agira contre lui.

A la frontière, les irréguliers grecs avaient commencé l'action contre les troupes turques, mais ce n'était pas la guerre encore entre les deux États ; la grande décision n'avait pas été prise. Le Sultan hésitait : il redoutait la défaite et la révolution qui suivrait infailliblement ; il redoutait tout autant la victoire : il s'était depuis longtemps si odieusement conduit envers son armée et sa marine, — tous ses soins étant pour sa garde personnelle, — qu'il avait peur de se retrouver un jour en face de son armée victorieuse. Il tenait des conseils de dix-sept heures. Mais le parti militaire parlait haut ; dans le parti militaire, les généraux allemands étaient les plus animés ; le vrai chef du parti militaire ottoman fut l'empereur d'Allemagne. L'Allemagne avait vendu au Sultan des fusils et des canons ; elle était l'instructrice officielle de l'armée turque ; les généraux allemands tenaient les premiers rangs dans l'état-major turc. A la veille de la guerre, l'empereur Guillaume renvoyait à Constantinople Grumbkow-Pacha, lequel était rentré en Allemagne depuis quelques mois. Les manifestations de l'amitié allemande à l'égard de la Turquie se multiplièrent, car l'empereur Guillaume ne daigna point dissimuler son attitude : le premier drogman de l'ambassade allemande assista, aux côtés du sultan, au départ de la flotte turque, et, lorsque le ministre de Grèce quitta Constantinople,

les chefs des missions européennes l'accompagnèrent au quai, le seul ambassadeur d'Allemagne excepté.

C'est le 17 avril que M. Mavrocordato reçut ses passeports ; cette fois, c'est la vraie guerre.

Que faire ?

Le plus pressé, c'était de localiser la guerre ; pour cela, il fallait protéger la Macédoine. Si la Serbie, la Bulgarie et le Monténégro entraient dans l'affaire, la paix du monde serait en danger. Mais les trois États slaves se montrèrent très sages ; outre les traités secrets qui liaient personnellement les princes à leur grand protecteur du nord, ils avaient de sérieuses raisons pour s'abstenir. Ils ne pouvaient voir qu'avec plaisir l'abaissement et l'affaiblissement de l'hellénisme, et, d'autre part, comme ils ne se soucient pas de voir s'étendre dans la Péninsule la puissance de l'Autriche et de la Russie, ils n'avaient aucun intérêt immédiat à la destruction de l'empire ottoman. Sans doute, l'opinion publique dans ces pays est très excitable, et elle pouvait entraîner les gouvernements, si elle n'avait pas reçu quelques satisfactions. Ces satisfactions, les gouvernements les demandèrent au bon moment, dans les premiers jours de la guerre ; ils obtinrent la promesse de bérats qui auront pour effet d'accroître considérablement les influences serbe et surtout bulgare en Macédoine.

Les Slaves s'abstinrent ; solution très heureuse ! Mais la Grèce, ainsi privée d'une diversion puissante, demeurait seule en face de la Turquie. Du moins, lui laissera-t-on les mains libres en Crète ? Ici, elle aura certainement l'avantage, et la Grèce, vaincue en Thessalie, aurait tenu un gage précieux pour le jour des négociations ; mais le blocus continua. L'Europe avait une façon étrange d'entendre la neutralité.

La Grèce fut vaincue. L'histoire politique de cette guerre n'est pas encore connue du public ; elle a toute une partie secrète. Le moment n'est pas venu encore d'expliquer le conflit des ordres et contrordres envoyés d'Athènes à l'armée grecque. Certainement la cour hellénique n'a pas voulu pousser la guerre à fond ; elle semble avoir cru, sur la foi d'une puissance (ce n'est pas l'Angleterre), qu'une prompte intervention arrêterait les hostilités. D'obscures combinaisons ont été déjouées par l'Allemagne, qui a voulu la continuation

de la guerre. L'histoire militaire de la campagne n'est pas bien connue non plus ; on ne saura jamais combien de mensonges, dont la source est infâme, ont été propagés par la presse. La campagne turque a été déplorable ; seul le matériel était bon ; le commandement a été très mauvais ; deux officiers généraux seulement se sont distingués, le sous-chef d'état-major Seifoullah-Pacha et le commandant de l'artillerie Ali-Riza, deux élèves de l'Allemagne ; très mauvais tir d'infanterie, tactique d'artillerie nulle, pas de cavalerie, pas de service de reconnaissance, service de ravitaillement rudimentaire, sauf pour les munitions ; discipline très médiocre, quoi qu'on ait dit ; incendie, pillage, meurtre des blessés, toutes les violences ont été commises ; sur le passage des troupes turques, tous les villages ont flambé. Si puissante est la coalition du mensonge que ces affirmations sont invraisemblables : elles sont vraies. Mais revenons à la politique européenne.

La Grèce vaincue, l'Europe se mit à délibérer sur l'intervention, à délibérer selon sa façon ordinaire, longuement, confusément. L'Allemagne était sortie du rang pour conduire la Turquie à la guerre ; personne ne sortit d'abord du rang pour proposer d'intervenir entre les belligérants. On s'accorda bien sur une négation : on n'interviendrait pas tant que la Grèce n'aurait pas sollicité la médiation ; puis on échangea des propos en prévision d'une médiation éventuelle. Au même moment, l'empereur Guillaume faisait porter au Sultan un message où il appréciait les opérations d'Edhem-Pacha en Thessalie ; il faisait remarquer en toute occasion que l'Europe ne pouvait traiter sur le pied d'égalité la Turquie victorieuse et la Grèce vaincue. Enfin, dans les premiers jours de mai, le comte Mourawieff se décidait à une démarche de miséricorde, inspirée par le péril où se trouvait la dynastie grecque. Il faisait une avance au cabinet d'Athènes, en annonçant que le gouvernement russe était prêt, s'il en était prié, à interposer la médiation entre les deux belligérants. Le 8 mai, M. Skouloudis remettait aux représentants des six puissances une note par laquelle il annonçait que les troupes helléniques allaient être rappelées de Crète et sollicitait la médiation. Mais l'Allemagne avait exigé au préalable, non seulement l'humiliation réelle, mais l'humiliation formelle de la Grèce : l'annulation des décrets

de prise de possession de l'île, la promesse d'accepter sans discussion les conditions de paix, telles qu'elles seraient obtenues par les puissances. Elle n'admettait pas qu'un armistice fût imposé à la Turquie victorieuse; elle retardait la réponse à la note hellénique; le ministre d'Allemagne ne reçut les instructions de son gouvernement que dans la nuit du 10 au 11 mai.

Le 11 mai enfin, les ambassadeurs remettaient à la Porte une note identique; l'Europe entreprenait la médiation dans des conditions acceptées par la Grèce : rappel des troupes helléniques de Crète, autonomie de l'île, remise par la Grèce de ses intérêts entre les mains des puissances. La Porte était priée de donner des ordres pour la cessation des hostilités et la conclusion d'un armistice. Elle annonça qu'elle répondrait après les fêtes du Baïram; très certainement elle causait avec l'Allemagne. Pendant les fêtes, au cours de la cérémonie du baise main, le Sultan, voyant passer Grumbkow-Pacha parmi les dignitaires et fonctionnaires de l'empire, l'appela auprès de lui et le remercia de la part qu'il avait prise aux opérations de Thessalie. Le 19 mai seulement, la Porte consentit à l'armistice, mais sur la demande, instante et directe de l'empereur de Russie, une demande conçue en termes particulièment flatteurs et amicaux pour Abd-ul-Hamid. Il y avait longtemps qu'un sultan n'avait reçu de Saint-Pétersbourg un si aimable message.

L'Europe eut alors une nouvelle surprise très pénible. Comme la Turquie avait déclaré qu'elle ne faisait la guerre que pour se défendre, et décliné toute intention de conquête, l'Europe l'avait crue sur parole. Nos journaux vantaient par avance la modération du vainqueur. Quand celui-ci démasqua ses prétentions exorbitantes, l'Europe s'indigna comme si l'audace du Turc n'était pas absolument naturelle, après cette longue impunité, après tant de témoignages de la patience et de la bienveillance des puissances. La négociation de la paix ne pouvait donc être aussi rapide qu'on l'avait espéré naïvement. L'armistice n'ayant été conclu que pour quinze jours, il fallait demander une prolongation *sine die*, qui fut obtenue péniblement. La négociation pour la paix a commencé le 3 juin entre les ambassadeurs des puissances et le ministre des Affaires étrangères du Sultan.



Ce court exposé des faits suggère quelques réflexions.

L'Europe jamais n'a su prévoir ni diriger les événements; elle a été surprise par eux toujours. Elle n'a pas prévu le coup d'audace de l'expédition du colonel Vassos; ensuite, elle a cru qu'il suffirait, pour forcer la Grèce à rappeler ses troupes, de la menacer, et elle s'est trompée; elle a cru que la grande démonstration du blocus de la Crète produirait quelque effet; l'effet fut nul et elle s'est trompée. Elle a cru que la Grèce se contenterait de déclarations et de gestes et ne s'exposerait pas pour de bon au péril de la guerre, et elle s'est trompée. Elle n'a pas cru la Turquie capable d'un grand effort militaire et elle s'est trompée. Elle n'a ni prévu ni compris d'abord le rôle de l'Allemagne et la politique de l'empereur Guillaume l'a comme affolée. Elle a marché d'erreurs en incertitudes et d'incertitudes en erreurs.

Ainsi dévoyée, elle a pris rapidement la direction la plus imprévue. Si déplorablement faible en face de la Turquie, elle est unanime pour parler ferme à la Grèce. Céder à la Grèce, ce serait, comme disait un journal turco-ministériel, « l'abdication de l'Europe ». Enfin l'Europe avait trouvé son point d'honneur! Et la Turquie docile, qui laissait les puissances libres d'agir en Crète, ne pouvant évidemment les en empêcher, devenait tout à coup une personne intéressante, une *persona grata*. Cependant l'Europe avait pris à charge cette Crète, et elle devait l'organiser. De nouveau, elle hésitait, tâtonnait, piétinait. Comment sortir du dédale? comment faire partir ce colonel, qui ne veut pas s'en aller? La Turquie vint en aide à l'Europe en commençant la guerre.

Cette guerre, l'Europe l'accepta, lasse de son impuissance, à bout de ressources, de finasseries et d'équivoques. Elle l'accepta, ce n'est pas assez dire; une partie de l'Europe se réjouit et applaudit avec fracas; l'Allemagne ne se tenait pas d'aise; en France, il y eut comme un soulagement parmi les turco-ministériels. « L'abcès a crevé », disait-on. On semblait donner pour mot d'ordre aux Turcs le mot sinistre : « Faites vite! » On compta que la victoire des Turcs mettrait

les Grecs à la raison, comme les massacres d'Asie Mineure avaient réduit à merci les Arméniens. Et l'on dirait qu'on n'avait prévu ni l'inquiétante rupture d'équilibre qu'amènerait la ruine de l'hellénisme, ni l'exaltation des passions musulmanes, ni l'impossibilité où l'on serait sans doute d'apaiser à temps ces passions et de ramener la Turquie à l'état de docilité, le jour où on lui reparlerait des fameuses réformes. Ce n'était plus de cela qu'il était question ; cela, ce serait pour plus tard ; la guerre, c'était la solution du moment ; or, depuis le début de cette crise, on avait vécu au jour le jour. Ainsi cet effort des six puissances, qui avait pour cause les crimes du Sultan, et pour objet la réforme du gouvernement ottoman et la protection des populations chrétiennes, aboutissait à l'écrasement de l'hellénisme et à la restauration de la puissance ottomane ! C'est la plus extraordinaire inconséquence qui se puisse imaginer. Comment le concert européen a-t-il pu être amené là ?



Le concert européen n'a jamais existé.

Le concert européen, c'est le groupement de deux ligues, la Triple Alliance et la Double Alliance, l'une à l'autre opposées, avec l'adjonction de l'Angleterre, demeurée libre, et suspecte aux deux groupes. Allemagne, Angleterre, Autriche, France, Italie, Russie, sont désunies par bien des souvenirs, par la différence et le conflit des intérêts. Au premier plan elles mettent la réforme de l'empire ottoman, mais leur attention principale, c'est à elles-mêmes qu'elles l'appliquent ; leurs regards sur l'Asie et sur la Crète sont distraits, intermittents, interrompus à chaque instant par les coups d'œil obliques qu'elles jettent les unes sur les autres. Les puissances ne sont pas unies : elles sont rivées les unes aux autres par la suspicion mutuelle. Elles veulent avant toute chose empêcher une action individuelle, persuadées que la guerre générale en sortirait nécessairement. Le concert européen a été, dès le début, paralysé par la crainte de cette guerre, et les gouvernements, celui de la France surtout, ont expliqué leur conduite par cette crainte. La guerre était-elle véritablement à craindre ?

Au moment de discuter cette grave question, il faut faire des réserves : l'avenir, comme il apparaît aujourd'hui, est inquiétant ; la conclusion présente des événements est trop anormale ; elle ne peut être supportée par tout le monde, et, sans doute, elle ne sera pas très longtemps supportée. Mais cette conclusion, elle a été amenée par toutes les fautes commises depuis le commencement de la crise, et c'est à ce commencement que se rapporte la question : la guerre était-elle réellement à craindre? Chacune des puissances déclarait la redouter ; comment donc la guerre pouvait-elle éclater ? Une de ces puissances mentait, dira-t-on, ou plusieurs ; telle et telle avaient des arrière-pensées. N'est-il pas plus juste de dire que plusieurs avaient eu des velléités préalables? Chaque fois que la succession d'Orient paraît s'ouvrir, les héritiers présumés ont le mouvement instinctif des lèvres vers la coupe, mais, de la coupe aux lèvres, la distance est ici incommensurable.

Était-il possible qu'une puissance s'aventurât seule dans une entreprise contre l'empire ottoman, au risque d'amener une coalition des autres puissances? Cela n'est pas même imaginable. Le mouvement des lèvres anglaises et des lèvres russes vers la coupe fut très sensible au premier moment, mais ni l'Angleterre, ni la Russie, ne songea certainement à vider seule la coupe. Toutes les deux nous ont entretenus de l'éventualité du partage de l'empire ottoman ; c'est bien la preuve qu'elles ne voulaient pas agir seules. Donc, il fallait chercher des combinaisons. Lesquelles?

L'Angleterre et la Russie pouvaient se poser en chefs de camps adverses, et se disputer l'alliance de l'Autriche ; mais l'Autriche s'engagerait-elle avec l'une ou avec l'autre sans l'agrément de l'Allemagne? Quelque liberté que lui laisse la Triple Alliance, l'Autriche ne pouvait évidemment lier partie avec l'Angleterre, dans l'état des relations de ce pays avec l'Allemagne. Pouvait-elle s'arranger avec la Russie? Il fallait encore ici l'agrément de l'Allemagne, et peut-être quelque chose de plus, et c'eût été la restauration de l'alliance des trois empereurs pour le règlement de la question d'Orient ; mais d'abord, la Russie n'est pas tout à fait libre de procéder à cette restauration et puis, ce qui est tout à fait décisif, il a bien

paru que l'Allemagne ne veut pas le partage de l'empire ottoman.

Autre combinaison : l'Angleterre et la Russie essaient de s'entendre. Mais d'abord, l'accord est bien difficile à établir, car les intérêts engagés de part et d'autre sont énormes ; la question de la Méditerranée et celle de l'empire de l'Asie, dont chacune est si considérable et matière à tant de conflits, se rencontrent ici et s'emmêlent. A-t-on jamais vu partager le monde à l'amiable ? Et puis, il est impossible de ne pas appeler l'Autriche à la conversation. Seule, cette puissance serait négligeable pour deux si grands adversaires coalisés, mais, derrière elle, se dresse l'inquiétante Allemagne. A supposer que l'Allemagne admît le partage, elle ne pourrait souffrir que l'Autriche n'y eût pas sa grande part : l'Autriche représente les intérêts politiques et économiques de l'Allemagne dans les pays balkaniques et plus loin encore. Donc, c'eût été la conversation à trois, et l'accord plus difficile, les intérêts à concilier étant plus nombreux et plus compliqués. Et enfin, il était impossible d'exclure la France, puisqu'elle a de si grands droits et intérêts en Orient, et l'Italie, puisqu'elle y a des ambitions ; or la seule entreprise de modifier l'équilibre actuel des forces françaises et italiennes dans la Méditerranée est difficile, bien difficile. Et l'on arrive à cette conclusion que l'espérance d'un règlement à l'amiable de la question d'Orient est chimérique.

Alors, ce serait la guerre ? Et c'est bien ce que l'on nous dit. Mais, tout de suite, apparaît la difficulté de la guerre. L'Europe se partagerait en deux camps ; comment les camps seraient-ils formés ? Qui, d'un côté, et qui, de l'autre ? Comment se hasarder, dans cette incertitude, en une entreprise si colossale, qu'on en trouverait à peine une semblable dans une mémoire d'historien ? Qui serait si osé, si fou, si criminel ? Comment violenter certains sentiments, si forts dans l'Europe actuelle : horreur de la guerre, pour des raisons belles et nobles, terreur de la guerre pour des raisons basses. Et enfin, qui pourrait se promettre la victoire avec vraisemblance ? La mêlée entre Européens serait confuse effroyablement. Et, il faut penser encore aux effets et conséquences du combat désespéré de l'Islam. Les puissances, même si elles avaient été

capables de s'accorder pour le démembrement de l'empire ottoman, auraient reculé au moment d'agir, en pensant à la fureur de l'Islam éveillée partout où le muezzin appelle les croyants à la prière.

Oui, l'idée de la guerre devait se présenter à l'esprit des hommes d'État : des velléités préalables pouvaient faire craindre la guerre, oui, mais la considération attentive des réalités n'aurait-elle pas dû dissiper cette crainte ? De fait, si quelqu'un avait voulu la guerre, comment la guerre aurait-elle pu être évitée ? Entre tant d'endroits, il était si facile d'en choisir un où jeter l'étincelle ! Quel malheur qu'un politique clairvoyant et hardi n'ait pas vu que l'Europe ne voulait pas la guerre, ne le lui ait pas démontré, et ne l'ait pas conduite à s'entendre sur la solution pacifique : maintien de l'empire ottoman, pacification de cet empire par des réformes sérieusement exigées du Sultan ! La défiance persista, s'envenima ; l'opinion qu'on ne pouvait s'accorder empêcha l'accord, et l'Europe allait à la dérive.



Alors intervint l'Allemagne. Quels ont été les mobiles de sa politique, et qu'a voulu l'empereur Guillaume ?

Il ne semble pas que la politique allemande ait été arrêtée dès les premiers jours. Au temps où les affaires d'Arménie étaient au mains des trois Puissances, l'Allemagne s'était tenue à l'écart. Dans les premiers temps du concert, elle avait joint ses instances à celles des autres Puissances pour obtenir du Sultan les réformes nécessaires. Peu à peu, voyant le désaccord et le désarroi, elle se résolut, tout en demeurant dans le concert, à suivre une politique à elle. Comme elle était la seule qui eût une volonté et se conduisît conformément à cette volonté, elle fut la maîtresse de la situation, et elle dirigea les événements.

Cette politique se proposa le maintien de l'empire ottoman, même la restauration de cet empire. Pourquoi ? Les mobiles semblent avoir été multiples. Laissons de côté les mobiles personnels attribués à l'empereur Guillaume. Ces sortes d'interprétations sont toujours par trop conjecturales, et d'ailleurs

les petits mobiles ne sont d'ordinaire qu'un appoint aux raisons sérieuses des conduites politiques.

L'empereur d'Allemagne est le naturel défenseur de l'ordre et de l'autorité. Toute agitation révolutionnaire lui déplaît; tout mouvement d'une nationalité qui aspire à l'indépendance lui est odieux. La doctrine que des peuples ou des fragments de peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes, cette doctrine française n'a pas d'adversaire plus résolu que lui, cela est évident et nous savons pourquoi. Il professe que toute autorité vient de Dieu, que toute force est légitime, et que la force constitue le droit. L'Allemagne entière, d'ailleurs, a le culte de la force; c'est un pays puissant et rude, d'énergie brutale.

Dans la question d'Orient, ces nationalités jamais contentes, toujours agitées, ces petits pays perturbateurs qui font plus de bruit qu'ils n'en ont le droit, étant si petits, — tout ce désordre oriental prédispose l'empereur d'Allemagne en faveur du Padischah. S'il en avait fallu venir à la liquidation ottomane, si tout le reste de l'Europe l'avait unanimement voulue, il aurait assurément appuyé les ambitions de l'Autriche. La Prusse, en expulsant l'Autriche du corps allemand, l'a rejetée vers l'Orient; elle a intérêt à faire d'elle une puissance orientale, pour la dédommager de ses pertes et l'occuper par des destinées nouvelles. D'ailleurs l'Autriche, unie à l'empire allemand, par une alliance étroite et vraisemblablement très durable, c'est encore une Allemagne, une Allemagne qui a la garde sur le Danube *die Wacht an der Donau*, garde défensive et offensive au besoin, car ni l'Autriche ni l'Allemagne ne peuvent tolérer que les débouchés du Danube allemand soient interceptés par une puissance quelconque. Mais le principal intérêt de l'empire allemand, qui ne convoite pas de territoire en Orient, c'est que la Turquie dure, afin qu'aucune autre puissance ne trouve un accroissement de forces dans ses dépouilles.

L'empereur d'Allemagne est donc, sinon l'allié, au moins l'ami de l'empereur ottoman. Cette intimité est entretenue par le fait que des officiers allemands sont les instructeurs de l'armée ottomane. Pour l'empereur Guillaume, pour son armée, pour son peuple, l'armée turque est une filiale de l'armée allemande ; empereur allemand et peuple allemand ont regardé faire les Turcs dans cette dernière guerre avec une

visible joie personnelle. L'écrasement de la Grèce est une œuvre allemande exécutée par les bras des Turcs : *Gesta Wilhelmi per Turcos*.

L'empereur d'Allemagne comprend et sert avec une remarquable intelligence les intérêts économiques de son peuple. Il est fier à très juste titre de l'expansion commerciale et industrielle, cette manifestation contemporaine de la force allemande. Or, le Sultan est acheteur d'armes et de matériel de guerre ; il est distributeur de privilèges et d'affaires, de ports, de voies ferrées, de routes, et, quelque jour peut-être, de terres colonisables ; l'amitié de ce souverain est un trésor où l'Allemagne jadis ne puisait guère : elle y puise aujourd'hui à pleines mains [1].

L'empereur d'Allemagne a entrepris contre l'Angleterre la lutte pour l'hégémonie économique. Il n'aime pas l'Angleterre ; peut-être même la déteste-t-il. Son imagination très vive flotte sur les mers ; il rêve d'établissements lointains ; il voudrait avoir une marine puissante, et la résistance de son *Reichstag* l'indigne et le fait souffrir. La puissance continentale de l'Allemagne a été fondée par son grand-père ; il considère que l'une de ses missions, la plus importante peut-être, est d'établir la puissance maritime et coloniale de son empire. L'obstacle, c'est l'Angleterre, qui tient trop de place dans le monde. Il ne veut pas que cette place s'étende, et l'on se souvient de ce télégramme au président Krüger, qui sentait le défi à la puissance anglaise. L'empereur Guillaume devait donc tout naturellement prendre le contre-pied de la politique anglaise dans la question d'Orient. C'est là une des explications de sa conduite : faire échec à l'Angleterre.

Il en est d'autres encore : cette sorte de protectorat allemand établi à Constantinople est une extension énorme de la puissance allemande dans le monde. Jusqu'au traité de Berlin, l'influence souveraine à Constantinople avait été exercée par une des trois puissances qui avaient le plus d'intérêts au Levant : France, Angleterre, Russie. Après ce traité,

1. Le Sultan vient de donner des privilèges de toutes sortes aux écoles allemandes. Les délégués de la *Deutsche Bank* sont à Constantinople depuis trois semaines. Ils préparent des affaires énormes. La *Revue de Paris* étudiera prochainement cette question.

l'influence allemande avait commencé; pendant dix ans, elle avait grandi, puis elle subit une éclipse après la formation de la Double Alliance. Il y a deux ans, l'ambassadeur d'Allemagne ne comptait guère à Constantinople; son premier drogman, aujourd'hui si en vue, si actif, faisait des mots et jouait aux cartes; on n'entendait pas parler des financiers de Berlin ni de Francfort. Aujourd'hui, de nouveau, plus que jamais, l'influence allemande règne en Turquie. L'ambassadeur de Russie a quitté le premier plan; il n'est plus écouté au palais: il faut que ce soit l'empereur de Russie qui intervienne personnellement auprès du maître; M. de Nélidof est triste et inquiet. Sur les champs de bataille de Thessalie, les soldats turcs baisaient la main de l'attaché militaire d'Allemagne; à Constantinople les Allemands sont adorés par le populaire. La Turquie se trouve rattachée de fait au système de la Triple Alliance; elle est une carte précieuse dans le jeu de l'empereur Guillaume, qui s'en peut servir contre la Russie ou pour la Russie, et rendre ainsi son amitié plus désirable à Pétersbourg.

Au mois d'octobre dernier, un écrivain français, sérieux et très informé, donnait à entendre que, lors de l'entrevue de Breslau, en septembre 1896, l'empereur Guillaume proposa au tsar Nicolas une sorte de traité de Tilsitt, une alliance entre les deux empires, chacun étant suivi de ses alliés, lesquels, dans ces conditions, seraient ses subordonnés. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans cette information, mais l'idée a pu se présenter à l'esprit de l'empereur Guillaume, l'idée grandiose d'une alliance européenne, dirigée par les deux puissants empereurs, qui se tournerait au besoin contre l'Angleterre, en même temps maintiendrait en Europe l'ordre de choses établi, et défendrait contre les agités, et les mécontents de toute espèce, la légitimité du *statu quo* politique et social. Nous sommes ici en pleine conjecture [1], mais la réalité a déjà bien de quoi nous inquiéter.



Par une rencontre curieuse, la situation de la France, dans

1. A l'heure actuelle, il est évident que l'Allemagne et la Russie sont en complet désaccord.

le concert européen, ressemblait à celle de l'Allemagne : les deux puissances tenaient pour le maintien de l'empire ottoman, et ni l'une ni l'autre ne convoitait un territoire de cet Empire. Leur désintéressement en ce point capital leur donnait une liberté d'initiative que ne pouvaient avoir ni l'Angleterre, ni la Russie, ni l'Autriche, les trois principales copartageantes éventuelles. Mais la France, de plus, a, en Orient, des devoirs et des droits, que n'a point l'Allemagne. A l'avantage de pouvoir, comme l'Allemagne, parler et agir, sans être suspectée de convoitise, s'ajoutait pour elle une obligation : l'Allemagne pouvait avoir une politique; la France devait en avoir une.

Nous avons vu ce qu'a fait la France jusqu'au jour où la crise s'est aggravée par les affaires de Crète? Qu'a-t-elle fait depuis?

Si notre gouvernement s'était appliqué, dès le début de la crise orientale, à prévoir les éventualités, il aurait considéré comme chose probable et quasi certaine une insurrection de la Crète, suivie d'une intervention de la Grèce. Il aurait fait les derniers efforts pour prévenir ce malheur. Nous avons dit les raisons d'intérêt politique pour lesquelles la France ne doit pas être indifférente au sort de l'hellénisme; l'équilibre des forces dans la Méditerranée orientale ne peut être détruit, sans que nous ayons à en souffrir. D'ailleurs, un effort national crétois vers l'indépendance devait nous mettre dans le plus grand embarras[1]. Sans doute — et c'est un point où je reviendrai plus tard — la politique des nationalités en Occident nous a coûté très cher, mais ce n'est pas une raison pour la répudier en Orient, où les conditions sont si différentes. Là, nous pouvons considérer que la cause d'un peuple

1. Lors de la dernière grande insurrection, en 1867, le gouvernement français, par l'organe de M. Bourée, ambassadeur de France à Constantinople, proposa un plébiscite crétois. La France « voulait connaître les vœux véritables de la population de la Crète, si elle voulait une institution analogue à celle de Samos, ou s'ériger en principauté vassale comme la Moldo-Valachie et la Serbie, ou bien s'incorporer à la Grèce. » L'ambassadeur de France ajouta que « l'Europe ne considérerait pas ce plébiscite comme un fait sans précédent; que l'Autriche avait cédé par cette voie la Vénétie qui lui était à charge, et peut-être a-t-elle lieu de se repentir de ne l'avoir pas fait à temps. » (Dépêche de Fuad-Pacha, ministre des affaires étrangères, à Djémil-Pacha, ambassadeur à Paris, 4 avril 1867. — *Sublime Porte, ministre des affaires étrangères. Documents diplomatiques. Constantinople.* Imprimerie centrale, 1868.)

qui aspire à l'indépendance est une cause française. Non pas que nous devions, bien entendu, nous poser en paladins et tirer l'épée. Aucun homme sensé, ni même, je crois, insensé, n'a jamais imaginé que la France dût verser son sang pour défendre la Crète ou la Grèce. Non, il ne s'agissait pas de guerre, mais de politique ; il s'agissait d'avoir à temps une idée, d'y croire, de la présenter, de la soutenir.

Quelle était donc la situation au moment critique, c'est-à-dire aux mois de janvier et de février de cette année? Le cabinet d'Athènes essayait encore de résister au sentiment populaire; encore le 3 février, M. Skouzès et M. Delyannis exprimaient l'espoir que l'intervention des consuls rétablirait l'ordre en Crète, et que les Puissances parviendraient à faire exécuter le règlement crétois. Mais l'inaction du gouvernement grec, l'été précédent, rendait sa situation très difficile; sa sagesse, n'ayant servi à rien, passait pour folie et pour lâcheté. Le délai qui lui restait était évidemment très court. Il fallait que l'Europe convainquît Crétois et Grecs de la sincérité et de l'efficacité de ses bonnes intentions, par des preuves très claires. Or remarquez bien que les ambassadeurs des six puissances s'étaient entendus au mois de décembre 1897 pour reprocher au Sultan de « violer, de propos délibéré » ses engagements envers la Crète. Pensez que, peu de jours après le débarquement du colonel Vassos, elles s'accorderont encore pour décider que la Crète sera autonome *effectivement*. Il y avait donc un état des choses et des esprits qui permettait de produire en janvier l'idée de l'autonomie. Pourquoi la France n'a-t-elle pas proposé l'autonomie de la Crète, garantie par l'Europe, laquelle aurait pu prendre toutes les précautions pour empêcher qu'une des puissances n'en tirât un profit particulier? La France avait dès lors le moyen, sans sortir du concert, de s'interposer entre la Grèce et l'Europe.

Souvent les situations politiques ressemblent à des scènes de la vie privée; Grèce et Europe étaient deux personnes ayant chacune leur point d'honneur et qui s'y devaient tenir, si un tiers n'entreprenait la conciliation. Cette tierce personne, *ce devait être la France* : M. de Freycinet l'a très bien démontré. Elle était plus qu'aucun autre pays obligée d'être charitable envers la Grèce. La Grèce était agitée, malade ;

il fallait essayer de la calmer et de la guider. Elle demandait qu'on lui parlât ; le roi George se plaignait qu'il ne lui vînt de nulle part une bonne parole, et tout le monde sait que les Grecs aiment à parler et qu'on leur parle ; il fallait que la France parlât à la Grèce. La France devait être le camp volant entre la Grèce et l'Europe, représenter à l'Europe la claire mauvaise foi de la Turquie, la faiblesse et l'embarras du gouvernement hellénique, la nécessité de lui procurer une satisfaction ; en même temps, faire valoir ses bons offices à Athènes, y parler un ferme langage, qui avait chance d'être entendu, car rien ne prouve que nous n'aurions pas réussi à gagner du temps et finalement empêché la Grèce de commettre sa folie.

La folie commise, — le colonel Vassos débarqué en Crète. — pourquoi parmi les propositions qui sont faites alors ne s'en trouve-t-il pas une qui vienne de la France ?

Puis, pourquoi point d'efforts visibles de notre part pour empêcher la guerre entre la Grèce et la Turquie ? Pourquoi cette joie des turco-ministériels, après que la guerre a commencé ?

A ce moment-là se produit un intéressant épisode ; il fallait pourvoir à la protection des sujets turcs en Grèce et des sujets grecs en Turquie. L'Allemagne prit tout de suite la protection des sujets turcs ; celle des sujets grecs nous fut proposée par la Grèce, et c'était en même temps un hommage et un témoignage de confiance envers nous. Notre gouvernement ne voulut pas l'accueillir ; il accepta la protection des Grecs catholiques seulement, et celle des orthodoxes fut partagée par la France, la Russie et l'Angleterre. Ainsi reparurent, unies, comme par la force des choses, en ce moment d'extrême péril pour la Grèce, les puissances fondatrices et protectrices du royaume. Pourquoi ne se sont-elles pas accordées alors pour proposer la paix ?

Et quand enfin, l'Europe ne recevant pas de la Grèce la supplication qu'elle avait résolu d'attendre, une puissance se résolut à faire un demi-pas vers les vaincus, pourquoi cette démarche pacificatrice fut-elle faite par la seule Russie ? Il y a comme un regret dans cette phrase d'un journal ministériel : « Ce n'est pas un fait secondaire que de voir le cabinet de

Saint-Pétersbourg prendre l'initiative d'une telle démarche que ses traditions sans doute autorisent amplement, comme auraient fait pour les deux autres puissances créatrices, la France et l'Angleterre, leurs propres antécédents. »

Ce total effacement de la France est incompréhensible. Plusieurs fois notre gouvernement a répété que tout était perdu, si quelqu'un sortait du concert; mais, sans sortir du concert, la Russie, l'Angleterre, l'Autriche n'ont-elles pas eu des idées personnelles et fait des démarches particulières? Et puis, est-ce que l'Allemagne ne s'est pas abstenue d'envoyer en Crète de troupes de débarquement? Est-ce qu'elle n'a pas pris ostensiblement parti contre la Grèce pour la Turquie? Est-ce qu'elle n'a pas poussé la Turquie à la guerre, ce qui est capital? Et elle a fait tout cela sans sortir du concert européen. Pourquoi donc fûmes-nous seuls condamnés au silence et à l'immobilité? Pourquoi?



L'action de la France, plus libre que celle de l'Angleterre, de la Russie ou de l'Autriche, aussi libre que celle de l'Allemagne, devait être absolument opposée à l'action de l'Allemagne. — Y pensez-vous? demandera-t-on. — Je répondrai: — Est-ce que jamais plus nous ne regarderons personne en face? — Mais cette conduite était dangereuse? — Elle n'était pas dangereuse. L'Allemagne n'avait assurément pas le dessein de faire la guerre pour obtenir la satisfaction que la Grèce fût écrasée par la Turquie; l'Allemagne s'est glissée au premier plan, parce que l'Angleterre, la Russie et la France l'ont laissée passer entre elles.

Il était possible que la France — nous avons eu l'audace de le dire — conduisît le concert européen. C'était à elle de découvrir que les diverses convoitises se feraient échec, qu'aucune puissance au fond n'était résolue à risquer la guerre: que l'accord pour un partage à l'amiable était invraisemblable; qu'ainsi s'imposait la solution moyenne et sensée: le maintien de l'empire ottoman et la réforme sérieuse de cet empire, dans l'intérêt des populations chrétiennes et de l'empire lui-même. Cette politique, la française, était la seule sur laquelle

l'Europe pût s'accorder; toute l'Europe aujourd'hui, sauf l'Allemagne, doit regretter profondément qu'elle n'ait pas prévalu. Oui, il était possible que la France tirât au clair les intentions obscures et dît à l'Europe : Puisque nous ne voulons pas nous battre, arrangeons-nous. Elle pouvait proposer une conduite à l'Europe, l'inviter à converser, à délibérer, à prévoir, lui épargner le ridicule de trouver péniblement des solutions toujours en retard sur les événements. Et si l'Europe ne nous avait pas écoutés, du moins aurions-nous suivi notre politique française, et, sans que nous eussions couru un péril de plus, nous serions aujourd'hui en meilleure situation que nous ne sommes.

Mais il aurait fallu croire aux intérêts, aux droits et à la force de la France. Malheureusement nous nous sommes engagés aussi mal que possible dans la crise; c'est là qu'il en faut toujours revenir : tout a été perdu dès les premiers jours. Après que les conséquences de ces premières fautes apparurent et s'accumulèrent et s'aggravèrent, le gouvernement demanda du haut de la tribune à ceux qui critiquaient sa politique : « Que vouliez-vous que nous fissions? » Mais c'était passer le jeu après avoir perdu les plus gros atouts. Et l'on aurait pu l'inviter à commencer par répondre lui-même aux questions suivantes :

M. Cambon avait annoncé, au moment où les troubles d'Arménie commencèrent, que la question d'Orient se rouvrait du côté de l'Asie; l'a-t-on cru?

Oui ou non, n'a-t-on pas cru et dit, au contraire, que les massacres, sur lesquels pourtant on était si pleinement informé, n'étaient qu'un des « mille incidents » de la vie orientale, et qu'il ne fallait pas les « prendre au tragique », et que l'hiver de 1895 apaiserait l'agitation commencée?

Oui ou non, était-ce une erreur? Et cette erreur n'a-t-elle pas eu cette conséquence très grave que nous nous sommes dispensés de nous recueillir, de réfléchir, de prévoir notre conduite?

Oui ou non, avons-nous persisté à croire que les massacres répétés et si manifestement prémédités et organisés, n'étaient toujours que des incidents de la vie orientale?

Oui ou non, avons-nous essayé d'obtenir le silence sur

ces horreurs, regretté qu'elles fussent « révélées » à la tribune française, et alors seulement prié le Sultan de ne pas tuer, ou de tuer le moins possible, « notamment » à Constantinople ?

Oui ou non, avons-nous eu, dès l'origine, un préjugé en faveur du Sultan, loué cet homme, admiré cet homme, et ensuite répété les déclarations propres à le rassurer, alors qu'il fallait agir énergiquement sur ce massacreur trembleur, si sensible aux menaces claires et fortes ?

Oui ou non, avons-nous eu toujours une préalable bonne volonté à le croire et n'avons-nous pas été obligés de reconnaître publiquement qu'il nous avait dupés ? Même alors, n'avons-nous pas dit à ce sinistre personnage que nous étions ses « amis » ? Ne l'avons-nous pas grondé de nous mettre hors d'état de le défendre ?

Oui ou non, avons-nous jamais fait état de nos intérêts et de nos droits en Orient, cru à l'utilité de les protéger, conçu une politique en vue de cette protection ?

Oui ou non, après avoir annoncé au début que nous nous associerions aux « représentations vigoureuses » adressées au Sultan, nous sommes-nous dérobés ?

Oui ou non, avons-nous eu jamais une idée personnelle ? Est-il arrivé que, consultés sur un mémorandum important du gouvernement anglais, nous avons demandé à Saint-Pétersbourg ce qu'il en fallait penser, et attendu longtemps une réponse, pour apprendre à la fin que Saint-Pétersbourg s'était expliqué directement avec Londres ?

Ayant cette conception générale des choses, il est clair que nous nous retirions tout moyen d'agir et presque jusqu'à tout droit de parler. Après avoir cru que nous ne devions pas exercer une « action isolée », même quand nous étions directement et personnellement provoqués à agir, nous en sommes arrivés à croire que nous ne devions pas risquer un avis isolé. Toutes les occasions de nous reprendre, qui se sont présentées, nous les avons laissées échapper. Peut-être — le *Livre jaune* nous le dira — avons-nous donné par moments d'ingénieux conseils, car nous sommes ingénieux dans le détail — cela n'empêche pas que notre politique a été une abdication des droits, de la personnalité même de la France.



Je voudrais, en manière de conclusion, m'adresser à quelqu'un de ces Français, qui, après avoir longtemps ignoré la gravité de la crise orientale, se refusent encore aujourd'hui à s'y intéresser, et se complaisent dans une satisfaction béate, — à quelqu'un qu'on rencontre aisément, même auprès de soi, parmi ses amis, à un *unus de multis*.

Je sais que vous êtes content de la direction de nos affaires, et, dites-vous, nous sommes tous contents, mon journal, la Chambre et moi ; cette unanimité ne prouve-t-elle pas que nous avons raison de ne pas nous plaindre ? — Mais, il ne fut jamais plus nécessaire qu'en ces temps-ci de lire attentivement votre journal, et de vous efforcer de juger par vous-même. Voyez-vous, mon bon ami, la politique d'un journal peut être déterminée par des raisons mal connues de vous. Et n'avez-vous point remarqué d'ailleurs par moments, dans votre journal, des tours embarrassés, des regrets glissés dans des incidentes ? J'en ai cité quelques-uns. En écoutant bien, vous auriez entendu des soupirs étouffés, étouffés par l'esprit de discipline. Peut-être bien qu'au fond votre journal n'est pas si content qu'il en a l'air.

Quant au Parlement, vous êtes le premier à en médire en toute occasion. Vous savez bien qu'un député, ni même un sénateur, n'est tenu de savoir les choses du dehors. Il a manqué à cette Chambre quelqu'un qui lui expliquât les affaires, comme faisait M. Thiers. On raconte que M. Thiers commença un discours par ces paroles : « Constantinople est une ville ancienne située sur le Bosphore. Le Bosphore est un détroit, etc... » A quelqu'un, qui lui reprochait ce début de leçon d'école primaire, il aurait dit : « Hé ! hé ! je les connais ! je les connais ! » Il voulait dire qu'il connaissait son auditoire. Qui connut mieux que lui, en effet, l'auditoire de législateurs de son temps ? Or l'auditoire d'aujourd'hui ne paraît pas supérieur à celui de ce temps-là. Et puis, il y a des motifs pour que la politique extérieure, excepté en des cas très graves et très simples, ne soit pas jugée en elle-

même et pour elle-même, mais sur les convenances des partis. Vous avez pu entendre comme moi des députés s'indigner en termes véhéments contre notre politique orientale : leur indignation s'évapora au moment du vote. Vous entendez bien ce que je veux dire. Et enfin, il y a des exemples d'erreurs capitales commises par les Chambres avec beaucoup d'entrain, dans des questions de politique étrangère. De ces erreurs, nous souffrons encore.

Laissons donc ces autorités, presse et parlement ; tâchons de nous faire une opinion personnelle très libre.

D'abord, dites-vous, nous sommes les alliés de la Russie ; nous nous sommes plaints pendant longtemps d'être isolés en Europe, et il ne faut à aucun prix que nous retombions dans cet isolement. — Je me suis expliqué sur ce point déjà ; aussi bien que vous, je sais le très grand prix de cette alliance, mais, voyez-vous, mon ami, il y a différentes façons de considérer l'alliance russe. D'abord, du point de vue sentimental ; notre brave peuple en use ainsi ; nous l'avons bien vu au moment de ces inoubliables fêtes, et nous avons tous recueilli des témoignages naïfs de cet état de l'âme française. Au moment où nos journaux, qui venaient de publier les résultats du dernier recensement de notre population, s'effrayaient de la décroissance de la natalité, un brave homme, inconnu de moi, conseiller d'arrondissement dans un département éloigné, m'écrivit pour me prier de rassurer le public en lui faisant remarquer que la natalité s'accroît en Russie dans des proportions considérables. S'en remettre aux Russes du soin d'avoir des enfants pour nous, c'est bien de l'entente cordiale. On peut encore considérer l'alliance sous l'aspect décor, je n'insiste pas ici. On peut aussi en vouloir tirer parti pour la politique intérieure, je n'insiste pas non plus. Mais la seule façon de la bien prendre, de la rendre sérieuse, et de la débarrasser de toute équivoque, c'est de la traiter comme une affaire, une très grande affaire, et qui peut être excellente pour les deux pays. Notre alliance n'exigeait pas de nous l'abandon de notre politique nationale en Orient. Et, en tout cas, il est déplorable qu'étant vrais et sincères amis, nous ne nous soyons jamais expliqués à fond sur la politique que nous pouvions faire ensemble dans la question

d'Orient. Nous n'aurions pas été complètement d'accord, c'est évident, mais c'était matière à discussion, et nous n'avons jamais discuté ; entre nous subsiste un désaccord secret, inavoué, qui nous a paralysés les uns et les autres. Il est trop clair aujourd'hui que, Français et Russes, nous avons mal mené les choses, ou plutôt que nous ne les avons pas menées du tout. Ni la restauration, avec regain de forces, de l'empire ottoman, ni l'hégémonie allemande n'étaient les résultats à prévoir de l'entente franco-russe. Et j'ai grand peur que nous ne sortions de la crise pas très contents les uns des autres.

Une autre des idées qui vous sont chères, c'est que nous ne pouvions sortir du concert européen. Parlons donc du concert européen. Il ne faut pas en parler légèrement : le concert européen, c'est une des espérances dont il faut embellir notre avenir ; mais bien des années passeront avant qu'elle se réalise. Il faudra que l'Europe souffre encore bien des maux, qu'elle soit menacée dans ses intérêts matériels et inquiète du pain quotidien, avant qu'elle prenne une conscience d'être moral. Le brutal intérêt, la crainte pour le ventre furent toujours les plus efficaces inspirateurs de haute sagesse. En attendant l'heure de la sagesse, voyons l'Europe comme elle est ; veuillez considérer les faits comme ils se sont passés au jour le jour, dans leur réalité vraie. Soyons réalistes, mon ami, oh oui ! soyons réalistes. Le concert européen n'a été maintenu que par la force de mauvais sentiments : sa conduite a été politiquement médiocre, et, moralement, misérable. Mais je ne vous présente ces considérations que pour tâcher de vous préserver du snobisme. Ces mots : *concert européen*, dans un discours de ministre, dans un article de journal, donnent de l'importance à celui qui les dit ou les écrit, même à celui qui les entend ou les lit ; de ces mots, vous emplissez votre bouche. Il vaut toujours mieux n'être pas un snob. Au reste, j'ai essayé de vous montrer que nous pouvions demeurer dans ce concert, en nous réservant le droit d'aller de temps en temps faire un tour dehors, comme ont fait tous les autres. Car vous avez remarqué que tous les autres sont sortis tour à tour, quelquefois plusieurs ensemble, et il semble bien qu'il y a eu des moments où nous restions seuls avec l'Italie, comme nous très discrète.

C'est une de vos opinions fondamentales, qu'avant de penser aux autres, nous devons penser à nous-mêmes, et qu'avant d'aimer les Grecs, les Arméniens ou les Turcs, nous devons nous aimer. Aimer mieux la France, c'est le devoir absolu; oui certes, et ce n'est pas moi qui discuterai ce devoir. Mais il faut le comprendre dans toute son étendue, avec toutes ses conséquences. Il faut que cet amour de la France soit très éclairé, très profond, et courageux. Estimeriez-vous bien haut l'affection d'un homme envers sa famille, si par crainte d'ennuis pour elle et pour lui, par attachement servile à leur quiétude du moment, il mettait en péril l'honneur de cette famille, sa dignité, ses intérêts vitaux permanents, et peut-être toute sa destinée? Ce n'est pas aimer la France que de lui masquer ses obligations. Nous avons pris des engagements, les uns écrits et les autres moraux, avec les chrétiens d'Orient; nous avons empoché, depuis trois siècles, les bénéfices de ces divers contrats: en repousser les charges, n'est-ce pas faire ce qu'on appelle, en politique comme dans le commerce, banqueroute? Repousser les charges, c'est aussi renoncer aux bénéfices. J'ai essayé de vous démontrer que ce n'est pas pour le seul plaisir de les aimer que nous avons des alliés et des clients; notre politique, en même temps qu'elle est humaine et civilisatrice, est une politique d'intérêts; nous ne pouvions renoncer à nos traditions glorieuses sans nous exposer à perdre des avantages très positifs. Quand je vous entends dire : « Je suis ni Arménien, ni Grec, je suis Français », j'ai envie de vous demander : En êtes-vous sûr, mon ami?

Vous ne pensez pas, je sais bien, que nous soyons si fort engagés envers ces Levantins. Nous ne leur promîmes jamais autre chose, dites-vous, qu'une sauvegarde personnelle, une protection limitée à la défense de leurs personnes, de leur biens et de leur liberté religieuse. Aujourd'hui ils réclament notre concours pour réaliser leurs chimères nationalistes. Or, nous savons par expérience, dites-vous encore, ce que nous a coûté la politique des nationalités, et vous vous étonnez que cette expérience ne me suffise pas.

Mon bon ami, permettez-moi de vous lire quelques extraits du *Livre jaune*, et du supplément au *Livre jaune* sur les affaires d'Arménie, volumes malheureusement très rares en

librairie. C'est, d'abord, le récit d'un soldat turc, rapporté par le lieutenant-colonel de Vialar, sur le meurtre du Père Salvatore. Le soldat y était, comme vous allez voir :

« Nous trouvons, dit ce soldat, un joli établissement habité par un moine et vingt-trois individus arméniens. Notre officier dit au moine que nous voulions le conduire à Marache. Le moine demanda une monture et l'officier répondit : « Allons un peu en avant et je vous donnerai une monture. » Nous fîmes alors sortir du monastère le Père et les Arméniens, et, quand nous fûmes à une petite distance, nous cernâmes, par ordre de l'officier, toute la compagnie que nous perçâmes de nos baïonnettes et que nous brûlâmes après ; pendant que le moine brûlait, il tressaillit en gémissant[1]. »

Voilà un moine catholique qui avait ouvert une école française : ce n'était pas un agitateur, un factieux, un rêveur de nationalités. Il était sous notre protection, nous devions le venger ; nous y étions d'autant plus obligés que ce martyr était un Italien, et qu'il est fâcheux de permettre à l'Italie de contester l'efficacité de notre protection. Je crois avoir démontré que cette protection est utile à nos intérêts matériels, et je vous prie de ne pas l'oublier. Or, nous avons permis au Sultan de se moquer de nous en infligeant à Mahzar-Bey, qui commanda le massacre, une condamnation dérisoire.

Lisez encore ces quelques lignes du colonel de Vialar, un homme qui voit bien ce qu'il voit[2] :

« Nous fîmes quelques pas pour descendre dans un ravin : nous étions sur le théâtre du crime. L'emplacement du bûcher, de l'unique bûcher, était encore marqué par un sillon de cendres noires qui en traçaient l'ovale. Dans la terre grasse du centre, grasse de la graisse des victimes, et plus loin, entraînés, épandus par les eaux sur une étendue de trente mètres environ, ou bien çà et là, dispersés et rongés par les fauves, des ossements humains en quantité, tous plus ou moins calcinés ; et, avec les ossements, intimement mélangés à la terre, des matières organiques, des viscères, des caillots de sang conservés par la cuisson ; des lambeaux de vêtements

1. *Livre jaune*, p. 259.

2. *Livre jaune*, p. 264.

incontestablement reconnus pour avoir appartenu à certaines des victimes ; après un de ces lambeaux, une corde qui le serrait, le pénétrait, une de ces cordes avec lesquelles les prisonniers avaient été solidement garrottés. »

Lisez encore ce fragment du rapport de M. Meyrier, vice-consul de France ; il s'agit du massacre de Diarbékir :

« Ce n'est, en réalité, que le samedi matin que le massacre en règle a eu lieu ; jusqu'alors on égorgeait les chrétiens dans la rue, on les tuait sur les terrasses en tirant des minarets et des fenêtres, mais on n'avait pas encore attaqué les maisons. Ce jour-là, au lever du soleil, le carnage a commencé et a duré jusqu'au dimanche soir. Ils s'étaient divisés par bandes et procédaient systématiquement, maison par maison, en ayant bien soin de ne pas toucher à celles des musulmans. On défonçait la porte, on pillait tout et, si les habitants s'y trouvaient, on les égorgeait. On a tué tout ce qui se présentait sous la main, hommes, femmes et enfants ; les filles étaient enlevées. Presque tous les musulmans de la ville, les soldats, les zaptiés et les kurdes du pays ont pris part à cette horrible boucherie. Les murs du Consulat étaient criblés de balles, et deux cadavres étaient étendus presque sous nos fenêtres sur des terrasses voisines. Les Kurdes des tribus ne sont pas entrés dans la ville ; on savait fort bien que ces hordes de sauvages ne font pas de distinction et que, si on déchaînait leur instinct de pillage et de meurtre, toute la ville, les musulmans comme les chrétiens, y aurait passé[1]. »

Lisez, lisez toujours : ceci est une scène du massacre d'Orfa :

« Trois mille de ces pauvres Arméniens affolés de peur s'étaient réfugiés dans la cathédrale où ils se croyaient en sûreté. La plupart étaient des femmes, des filles, des enfants qui adressaient leurs ferventes prières à Dieu pour faire cesser cette extermination. Les massacreurs se ruèrent sur les portes qu'ils brisèrent à coups de haches. Ayant pénétré dans l'intérieur, ils tuèrent tant que leurs bras purent résister à la fatigue. Enfin, pour achever leur œuvre de destruction, firent apporter du pétrole qu'ils répandirent dans l'église autour des groupes de ces malheureux. Ils y mirent le feu, et tous

1. *Livre jaune*, supplément, p. 30.

ceux qui n'avaient pas péri par le fer moururent dans les flammes, pendant que cinq mollahs (religieux musulmans) adressaient du haut de l'église leurs remerciements à Mahomet[1]. »

Or, il faut que vous sachiez que ces chrétiens, ces chrétiennes, éventrés, assommés et flambés au pétrole, avaient le droit d'espérer en nous, puisque nous avions promis à leurs pères, depuis des siècles, aide et secours, et que la France a si longtemps joui des bénéfices de cette protection. De fait, ils espéraient que nous serions au moins les justiciers des bourreaux et les vengeurs des victimes. Je regrette bien que ceux qui les ont entendus, là-bas, parler de la France, s'étonner, se plaindre, espérer encore en nous, ne veuillent ou ne puissent crier ce qu'ils ont entendu. Mais laissons ces droits et devoirs de la France : ces horreurs ne vous font pas quelque impression? Votre humanité ne s'y intéresse pas, mon ami? Cherchez, écoutez bien : Êtes-vous bien sûr que la « petite bête » est morte en vous? — Oui ! — Eh bien, passons et parlons politique.



La politique des nationalités est un de vos cauchemars. Il est trop vrai qu'elle a produit en Occident de grands États dont la force s'est développée et peut-être se développera encore à nos dépens; mais, en Orient, la politique qui aide aux naissances de petits États, de petites nations, est la vraie politique française. Que s'accroisse là-bas la pléiade des petits peuples! Il faudra un arbitre pour les faire vivre en paix; ils auront peur des empires voisins et d'un arbitre qui tournerait au maître. Il y aura là toute une clientèle à prendre pour nous, pour le seul peuple qui ait jusqu'ici donné dans le monde des preuves de son désintéressement, et acquis en Orient l'estime et l'affection de tous, sans flatter les passions, ni favoriser les intérêts particuliers de personne. Et ce ne sera pas un mince avantage pour notre commerce, notre puissance, notre sécurité même, que cette clientèle de petits États. Oui,

1. *Livre jaune*, supplément, p. 49.

la politique des nationalités a diminué la France en Occident, mais c'est une duperie de l'abandonner, au moment même où elle peut nous grandir au Levant.

Mais vous vous défiez de ces petits États, de ceux qui existent et de ceux qui font effort vers l'existence. Vous trouvez qu'il y en a bien assez déjà ; Serbes et Bulgares vous ont donné des inquiétudes; les Grecs vont ont indigné. Que serait-ce s'il fallait compliquer la carte d'Europe d'une Albanie, d'une Macédoine, et découper en Asie un canton arménien ? Vous pensez que tous les Levantins se valent, en ne valant pas grand'chose, que pas un de ces Levantins dont on vous rebat les oreilles ne vaut la moitié d'un Turc, d'un bon Turc, d'un honnête homme de Turc.

Oui, le Turc est bon, à la façon du chien, qui est un brave animal jusqu'au jour de la rage. Nous aimons, tous, nos chiens et pourtant, quand sévit la rage, il faut bien abattre les uns et museler les autres. Si l'on tarde, la contagion fait son œuvre et ce peuple d'honnêtes chiens devient une cohue de loups furieux. Les comparaisons ne sont pas des raisons, mais elles expliquent clairement bien des choses. Si le seul Turc enragé, — car il n'y en avait qu'un seul au début, — avait été muselé à temps, ou abattu, croyez-vous que nous aurions vu ce déploiement d'horreurs ? Et croyez-vous que ce n'était pas rendre service aux Turcs eux-mêmes que de leur épargner la contagion de cette frénésie ? L'accès paraît en décroissance et les symptômes en sont moins visibles. Mais, patience ! laissez revenir à leurs foyers ces soldats turcs amenés du fond de l'Asie Mineure et vainqueurs du chrétien grec ! Laissez rentrer à Constantinople ces officiers, sauveurs de l'Empire, et que l'Empire laisse crever de faim ! Ramenez auprès du Sultan ces généraux qui viennent de commander à cent mille braves et qui devront accepter les ordres d'un couard !... Mais il faut laisser l'avenir aux prophètes. Il est assez difficile déjà de raisonner sur le présent ! Raisonnons donc sur votre comparaison du Turc et du Grec.

Dites-moi d'abord : ce courant déraisonnable mais irrésistible qui entraîne tout un peuple, cette passion pour une grande idée, cet enthousiasme pour la guerre, ce départ triomphal vers les champs de bataille, cette foi en la victoire, et

puis, — après le heurt contre des armées supérieures par le nombre, — la défaite, le trouble, les récriminations tumultueuses et vaines, — est-ce que tout cela ne vous rappelle rien ? Est-ce que vous ne trouvez pas dans vos souvenirs des motifs de compassion envers ces vaincus ? Ces souvenirs me sont venus, et j'ai baissé la tête. Mais vous ne voulez pas être attristé, mon ami. Passons encore.

Vous ne pouvez estimer ces Grecs, dites-vous : ils n'ont d'autres fonctions au monde que de parler pour tromper et de commercer pour voler, au lieu que les Turcs sont bons, honnêtes, serviables, hospitaliers. C'est vrai pour les Turcs du peuple, car les Turcs officiels sont certainement la lie de la canaille, et c'est un spectacle désolant, au dire de tous les voyageurs, que cette exploitation du meilleur peuple du monde par la pire administration qui jamais ait existé ou puisse exister jamais... Quant aux Grecs, j'admets qu'ils sont tous des bavards et des exploiteurs.

Des bavards épris de discussions et de raisonnements, c'est, en effet, une de leurs caractéristiques. Leurs pères avaient ce vice, et, pour le satisfaire, ils ont inventé une des formes de raisonnement que nous employons dans la vie courante et qui fait la moitié de notre vie pensante : la déduction est d'origine hellénique. J'entends bien qu'ici vous éclatez de rire, car vous êtes gai, et vous vous amusez du pédantisme d'un homme qui s'en va mêler à la question d'Orient un chapitre de l'histoire de la logique, mais patientez un peu, je vous en prie. Vous ne pouvez guère contester qu'il soit utile aux hommes et aux peuples de raisonner. Ne croyez pas que tous les peuples soient capables de raisonnement ; votre bon Turc ne dit rien parce qu'il ne pense pas davantage. Le Grec a toujours parlé et il a pensé quelquefois : je crois bien qu'il nous a donné à lui seul la moitié des pensées humaines. Et que serait donc l'humanité sans la parole, et le progrès sans la discussion ? Cet amour de la parole, c'est le premier attribut de l'homme humain par opposition à l'animal humain, à la brute humaine. La discussion, c'est la vie même de nos sociétés modernes, comme la prière était la grande occupation des sociétés du moyen âge. Or, la discussion a recommencé au seuil des

temps modernes, lorsque l'hellénisme a repris possession des intelligences. Demandez-vous donc si la communauté humaine ne doit pas quelques égards et quelque reconnaissance au peuple qui lui fit connaître l'usage de la raison. Et je ne parle pas de la révélation de la beauté ; je crains toujours votre sourire, mon ami, et votre esprit. Et je voulais savoir seulement si, en réfléchissant, vous ne sentiriez pas en vous l'homme, membre de la vieille communauté humaine.

Il s'agit, dites-vous, du présent, du « jour d'aujourd'hui ». Les Grecs sont des exploiteurs, des bandes d'exploiteurs. En effet, ils se mettent en bandes volontiers ; ils ont le génie des syndicats pour l'exploitation du voisin. Mais aussi, aucun peuple au monde n'a un si grand amour pour ce syndicat que l'on appelle la communauté. Une ville grecque n'est peuplée que de monuments dus à la générosité particulière : le rêve de tout Grec est de bâtir dans sa ville un hôpital, un lycée, une école, une église, une fontaine, un monument, où son nom flamboiera en lettres d'or ; pour cela, il donnera son argent, son argent gagné sou par sou dans les épiceries et les cabarets du Levant, son argent ramassé sous la courbache du Turc, défendu contre la griffe du Turc, et lentement et péniblement accumulé pour être sacrifié, ainsi, en une minute, à la gloire de la race ou aux progrès de la communauté. La vanité, en ces affaires grecques, a sa part, comme elle a sa part dans toutes les affaires humaines. Mais quand tout un peuple met sa vanité à parer ses villes au lieu de parer ses femmes, à doter sa patrie au lieu de doter ses filles, et à pousser sa race dans le monde, il faut qu'un autre sentiment soit au cœur de ce peuple et en domine toute la vie ; et c'est le sentiment le plus nécessaire aux peuples, le plus respectable chez les individus, parce qu'il est le plus utile dans les sociétés, comme aussi le plus rare et le plus difficile à faire naître, — je veux dire la solidarité. Le Grec se sentira toujours solidaire de son voisin grec, solidaire de sa communauté grecque, solidaire de sa nation, solidaire de sa race. Il a une idée, la « grande idée ». Ce mot « idée », vous le trouverez sur les lèvres du dernier paysan grec, car — et je vous prie de bien m'écouter ici — le dernier paysan grec est plus instruit et plus cultivé que la moyenne de nos

maires de villages. Tout ce peuple, délivré depuis soixante ans à peine, sait lire et écrire, et il n'en est pas un au monde qui ait eu tant de sollicitude pour l'instruction populaire : la Suisse elle-même et nos départements les plus avancés perdent à la comparaison.

Voilà donc le peuple que vous méprisez. Vous me dites que ces qualités du Grec se traduisent plutôt par ses défauts. Et vous ne voulez pas réfléchir qu'il y a soixante ans à peine tout ce peuple était esclave, et sous l'esclavage le plus dégradant qui se puisse rêver, non pas sous l'esclavage d'une puissance traditionnelle ou d'une force parée d'idéal, mais sous la tyrannie du sabre, sous la botte du soldat turc. Vous n'avez pas le droit de vous étonner que les souvenirs de cet esclavage pèsent encore sur le caractère et l'esprit des Hellènes.

Mais votre ami, le Turc ? Qu'a-t-il fait depuis quatre siècles qu'il est le maître, et qu'il possède, et qu'il administre, et qu'il épuise à son gré ce qui fut le domaine de toutes les grandes civilisations antiques, de toute l'humanité pensante jusqu'aux temps modernes. Votre Turc, il a eu la Grèce de Socrate, l'Asie Mineure de saint Paul, la Palestine de Jésus, l'Arabie de Mahomet, l'Égypte, et Babylone, et Carthage. — Qu'en a-t-il fait ? Est-ce que, depuis quatre siècles, il a rendu à l'humanité un service, un seul ? Oui, certes, il est brave, à la façon des lions si vous voulez une comparaison flatteuse. C'est un lion qui jadis sortit de son repaire, et marcha devant lui, cherchant sa vie dans la mort de tout ce qu'il rencontrait. Il a tué, pour vivre, des peuples et des races ; il a marché tant que l'Europe ne s'est pas mise en travers de la route et ne l'a pas fait reculer. Alors, vieilli, il s'est couché, et il a gardé le silence, et la noblesse, et l'œil doux et l'indifférence des vieux lions fatigués, qui nous semblent beaux parce que, de loin, nous ne voyons pas les plaies hideuses qui les couvrent.

Le Turc est bon, et la ménagerie européenne ne serait pas complète sans ce vieux lion, toujours moribond et toujours vivace. Gardez-le ! mais par pitié, débarrassez-le de sa vermine ! elle le mange vivant !



Mon bon ami, voilà bien des choses, un mélange de politique et de philosophie, de réalité et de sentimentalité. Je me suis donné libre carrière. Je voudrais, oh ! je voudrais avec passion vous tirer des ténèbres où vous êtes, vous montrer l'inanité des commodes préjugés qui vous servent, à vous et à tant d'autres, pour masquer votre dangereux amour de la tranquillité à tout prix, votre besoin de repos, la lassitude de votre courage. J'ai tant peur que, de l'état d'inconsciente vilenie où vous êtes, vous ne passiez à l'état de vilenie consciente et consentie !

Je ne vous adresse ces adjurations qu'après avoir essayé de vous démontrer que notre pays pouvait, sans se départir d'une nécessaire prudence, choisir le rôle qui convenait à ses traditions et à ses intérêts. Il ne s'agissait pas de courir les aventures ; il n'était pas question de faire la guerre. Je sais que vous n'aimez pas la guerre. Vous dites qu'il n'y aura plus jamais la guerre ; que l'Europe a bien autre chose à faire que la guerre ; qu'elle est tout entière au souci de ses intérêts, de ses grands intérêts. Et je crois que vous avez raison : l'Europe d'en haut devient une grande maison de commerce ; le bruit du clairon l'étonnerait comme un anachronisme. — Peut-être bien qu'elle entendra d'autres bruits, car, si le règne est venu, en effet, des seuls intérêts, il y a une Europe d'en bas, qui a des intérêts, elle aussi, à faire valoir contre ceux de de l'Europe d'en haut... Je m'égare ; je disais qu'il ne s'agissait pas de courir les aventures. Il fallait, en toute simplicité, nous donner la peine de réfléchir au début de la crise ; la prévoir longue et compliquée ; arrêter par avance notre conduite ; et, je répète, savoir qu'il y aurait des choses que nous ne pourrions faire, nous, France, parce que nous sommes France.

Cette politique sans doute était difficile, mais il n'y a plus pour nous de politique facile. Pour comprendre qu'il la fallait suivre, il suffit de regarder où celle que nous avons pratiquée nous a menés, si tant est que nous puissions dire que nous avons eu une politique. L'Europe va-t-elle s'habituer à l'idée

que la France est devenue une suivante? L'Europe y paraît toute disposée. Et puis, intérêts et droits en Orient, notre vieux patrimoine est compromis. On croit en Orient que la France n'existe plus. Sur tout un domaine de l'ancienne France, gardé jusqu'à présent par la nouvelle, la nuit s'est étendue. Notre place dans le monde a été rétrécie. Vous avez beau ne pas le savoir, je vous dis que notre place est rétrécie.

L'Europe ne s'est pas bien trouvée de notre abdication. C'est peut-être notre inaction et notre silence qui ont le plus contribué à produire ces résultats inattendus : la Grèce ruinée à fond, la Turquie relevée et renforcée, l'hégémonie allemande étendue sur l'Orient. Et tout le monde, sauf l'Allemagne, a lieu d'être mécontent. La ruine de l'hellénisme, il est vrai, fait l'affaire des États slaves des Balkans ; elle ne doit pas entièrement déplaire à la Russie ; mais ni les États slaves des Balkans, ni la Russie n'attendaient, ne voulaient cette restauration de la puissance ottomane ; ni l'Europe, qui doit se demander avec inquiétude de quel ton répondra le Sultan, quand il faudra reprendre les conversations sur les réformes, et qui entrevoit déjà de nouveaux troubles, de nouvelles inquiétudes, plus vives peut-être que celles des derniers mois. Car tout n'est pas fini, mon bon ami. La paix n'est pas encore faite ; le Sultan arme toujours ; les officiers allemands continuent à mobiliser les forces turques ; l'Allemagne n'a pas l'air de s'intéresser pour de bon à la restitution de la Thessalie. Et, quand la paix sera faite, tout ne sera pas fini. En attendant, l'Allemagne seule a lieu d'être contente. Seule? Pas tout à fait. Une autre puissance a trouvé des satisfactions sensibles : les créanciers de la Grèce vont exploiter les dernières ressources de ce pays et lui imposer le contrôle financier, que l'Allemagne réclame depuis longtemps ; la consolidation de la Turquie rassure les créanciers de la Porte, comme l'occupation de l'Égypte rassure les porteurs de titres égyptiens.

Deux puissances sortent victorieuses de la crise : l'Allemagne et la Finance.

Laissez-moi, en terminant, appeler toute votre attention sur une vérité certaine et importante : *la France est une grande puissance, mais elle n'est pas, elle n'est plus une grosse puissance*. Demeurer une grande puissance, quand on n'est pas

une grosse puissance, c'est difficile. L'entreprise, où nous paraissons vouloir nous engager, d'égaler nos forces maritimes à celles de l'Angleterre, en même temps que nos forces de terre à celles de l'Allemagne, est purement folle. Nous risquerions pour tout de bon de nous épuiser et de nous précipiter dans les dessous. A nos forces, telles que nous les pouvons avoir, et qui sont, au reste, considérables, ajoutons notre activité intellectuelle et notre grandeur morale, car nous demeurerons une grande puissance par la valeur de notre intelligence et de nos sentiments. Oui, après vous avoir rappelé, par précaution contre votre sourire, que je sais le prix des intérêts politiques et des intérêts commerciaux, je vous affirme que les vrais soutiens de notre grandeur sont notre intelligence et notre humanité. Songez qu'il y a longtemps que nous n'avons fait de mal à personne, et que nos idées et notre humanité ont fait au monde beaucoup de bien. Nous sommes le seul peuple qui puisse se rendre aujourd'hui ce témoignage. Il y a bien là un privilège; par ce privilège, nous sommes une grande puissance. Y renoncer, c'est consentir à descendre; c'est ranger la vieille France aux côtés de la jeune Italie. Voulez-vous que notre pays soit quelque chose comme une Italie prospère?

A la France, au moment où elle est de son histoire, il fallait une politique fine et fière. Nous nous sommes contentés d'émettre des principes raides, sur un ton rogue, et nous avons eu, sous des apparences de hauteur, sous le faux éclat de manifestations répétées, sous la majesté en *toc* du protocole, une conduite modeste, modeste, modeste. Mon ami, j'ai bien peur que les intérêts de ce pays n'aient pas été bien défendus ni son honneur bien gardé.

ERNEST LAVISSE.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin 1897

LIVRAISON DU 1ER MAI

LIVRAISON DU 15 MAI

LIVRAISON DU 1er JUIN

LIVRAISON DU 15 JUIN

